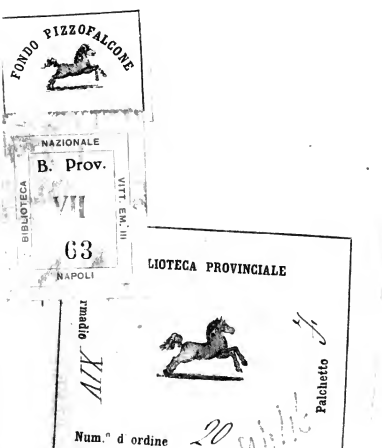




FONDO PIZZOFALCONE
BIBLIOTECA NAZIONALE
B. Prov.
VII
63
NAPOLI
VITT. EM. III
LIOTECA PROVINCIALE
rmadio
XIV
Palchetto
Num.° d' ordine
20

127 f 27

B Prov
VII
63

Digitized by Google

Digitized by Google

DICTIONNAIRE
HISTORIQUE,
CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE.





660

DICTIONNAIRE HISTORIQUE,

CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE

CONTENANT

LES VIES DES HOMMES ILLUSTRES, CÉLÈBRES OU FAMEUX DE TOUS LES PAYS ET DE TOUS LES SIÈCLES,

SUIVI

D'UN DICTIONNAIRE ABRÉGÉ DES MYTHOLOGIES,

ET

D'UN TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DES ÉVÉNEMENS LES PLUS REMARQUABLES QUI ONT EU LIEU DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

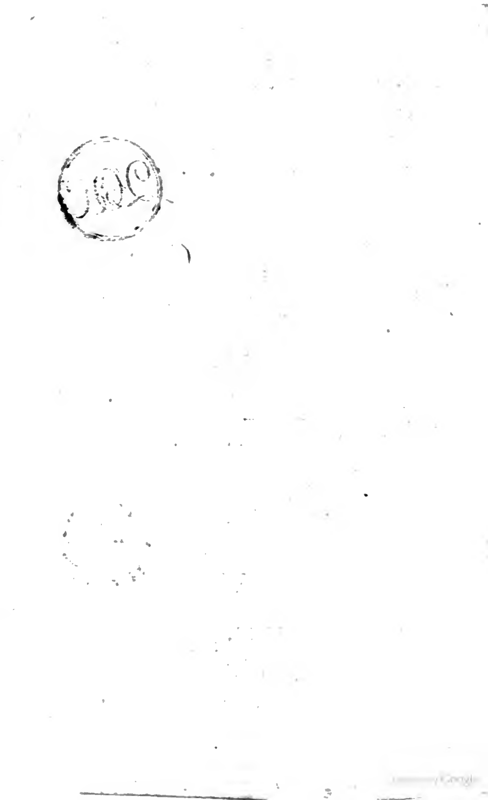
TOME VINGT-SEPTIÈME.





A PARIS,
CHEZ MÉNARD ET DESENNE, LIBRAIRES,
RUE GIT-LE-COEUR, N° 8.

1823.



NOUVEAU
DICTIONNAIRE
HISTORIQUE.

200

VIMERCATE (Etienne), religieux de l'ordre des prêcheurs, fut le premier qui fut nommé théologien de l'église métropolitaine de Milan, par l'archevêque Othon Visconti en 1295. Il remplit peu de temps cette fonction, car il mourut l'année suivante. Il a écrit un poëme sur les événemens qui eurent lieu dans cette ville depuis 1262 jusqu'en 1295 : ses vers peuvent passer pour les meilleurs de ce temps. Muratori a publié ce poëme dans le 3me vol. de son grand *Recueil des écrivains italiens*, et il y fait mention de plusieurs ouvrages sur l'histoire, sur le droit civil et canonique du même auteur.

VIMERCATI (François), l'un des meilleurs philosophes de son siècle, d'une famille noble de Milan, fut professeur royal à Paris, où François Ier l'avait fait venir. Il passa ensuite à Turin sous le duc de Savoie, qui lui confia le même emploi. Son école a produit des hommes célèbres, tels que Louis Settala, médecin. Vimercati mourut en 1570. On a de lui : I. *Commentarius super Aristotelem de animâ*. II. *In cumdem de meteoris*. III. *In libros de generatione et corruptione*. IV. *De concordiâ Platonis et Aristotelis*. V. *De principiis rerum naturalium*. VI. *De beneficiis commentarius*.

VIMERCATI (Jean-Baptiste), noble milanais et chartreux, vivait dans le 16e siècle. On a de lui un dialogue sur les cadrans solaires, qui fut imprimé plusieurs fois du vivant de l'auteur.

VINAY (Alexandre de), ministre de l'Église réformée d'Annonay, publia en 1626 un livre qui a pour titre : *Actes de la conférence tenue à Annonay depuis le 10 décembre 1625 jusqu'au 25 février 1626, entre Alexandre de Vinay, ministre de la parole de Dieu, et Jean-François Martinecourt, jésuite, touchant la créance des pères sur les poincts de la suffisance des Écritures et de l'Eucharistie ; y jointe une continuation tant de l'un que de l'autre article, et un traité du Purgatoire par le susdit de Vinay*. Ce livre fut imprimé à Genève, et contient 634 p. in-8°.

VINCART (Jean), jésuite, né à Lille en 1593, mort le 5 février 1679, s'est fait connaître par des poésies latines : I. *Sacrarum Heroidum Epistolæ*, Tournai, 1639, réimprimées à Mayence, 1737. II. *De cultu Deiparæ*, Lille, 1648, in-12. Ce sont des élégies sur le culte de la sainte Vierge, où l'on retrouve l'excessive fécondité d'Ovide, ce qui donna lieu à cette anagramme : *Joannes Vincartius* : Nasoni arte vicinus. III. *Vita Sancti Joannis Chrysostomi*, Tournai, 1639. IV. *Vita Sancti Joannis Eleemosynarii, Climaci et Damasceni*, 1659.

VINCELLE (Claude-Madeleine, Grivaud de la), garde des archives de la chambre des Pairs, né à Châlons-sur-Saône, en septembre 1762, fit de fort bonnes études et se passionna dès son enfance pour les sciences. Il resta pendant quatre ans dans une maison de commerce à Lyon, et fut persécuté pendant la révolution à cause de ses opinions politiques. Il entra ensuite à la comptabilité des armes et poudres, puis il se démit de cet emploi après la mort de Robespierre, pour se livrer exclusivement à son goût pour les sciences. Il est mort au commencement de décembre 1819. Il avait épousé en 1795, Mlle Grimaldi de la Vincelle, fille reconnue d'Honoré III, prince de Monaco. On a de lui : I. *Antiquités gauloises et romaines recueillies dans les jardins du Luxembourg*, 1807, 1 vol. in-4° avec 26 planches en taille douce. II. *Monumens antiques inédits et découverts dans l'ancienne Gaule*, 2 vol. in-4° avec 40 planches et 3 cartes géographiques. Il a aussi recueilli les manuscrits de feu M. Pasumot, ingénieur-géographe du roi, sur différens sujets d'antiquité ; il les a rédigés, mis en ordre et publiés avec des notes, dans les *Annales des voyages, de la géographie et de l'histoire*, (année 1810 à 1813). Grivaud de la Vincelle a laissé des ouvrages manuscrits. Il publiait au moment de sa mort un ouvrage intitulé : *Arts et métiers des anciens, représentés par les monumens*, Paris, in-fol. avec 130 planches.

VINCENT (saint), diacre et martyr dans le 4me siècle, né d'une illustre famille de Saragosse, fut mis dès son enfance sous la conduite de Valère, évêque de cette ville, qui l'éleva et lui fit prendre les ordres du diaconat. Arrêté en 303, avec son évêque, par l'ordre de Dacien, gouverneur de la province de Taragone, ils furent conduits à Valence, chargés de chaînes et relégués dans une affreuse prison, où ils restèrent long-temps. Ayant comparu devant le tribunal du gouverneur, rien ne put ébranler leur constance. Valère fut envoyé en exil, et Vincent fut exposé aux plus cruelles tortures. On l'étendit sur un chevalet, puis sur un gril de fer, sous lequel on avait allumé du feu, ensuite sur des débris de pots cassés. Ce saint mourut le 22 janvier 305. On voyait autrefois à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés un bras de ce saint martyr et sa tunique de diacre, que Childebert apporta d'Espagne.

VINCENT (Isabeau), plus connue sous le nom de *la Bergère de Crest*. C'est sous ce nom qu'est connue dans l'histoire des folies humaines cette visionnaire.

Elle était fille d'un cardeur de laine du diocèse de Die dans la province du Dauphiné. Elle apprit le rôle de prophétesse, en gardant les moutons d'un laboureur son parrain. Un homme inconnu la dressa à ce manége. Elle fit ses premiers essais dans des maisons obscures, où elle prêchait et prophétisait à son aise. Rome était, selon elle, une Babylone, et la messe une idolâtrie. Les calvinistes criaient partout *au miracle*. Le ministre Jurieu qui avait adopté tant d'autres extravagances, ne manqua pas de se déclarer pour celle-ci. La bergère, animée par sa réputation, prophétisa plus que jamais, mêlant à son galimatias des passages de l'Ecriture, des lambeaux de sermons, de mauvaises plaisanteries contre le pape. Son enthousiasme fit quelques prosélytes, et en aurait fait davantage, si l'intendant du Dauphiné ne l'eût fait arrêter et conduire à l'hôpital-général de Grenoble. Elle revint de ses égaremens, et mourut vers la fin du 17ᵉ siècle.

VINCENT DE LERINS, célèbre religieux du monastère de ce nom, était natif de Toul, selon la plus commune opinion. Après avoir passé une partie de sa vie dans les agitations du siècle, il se retira au monastère de Lérins, où il ne s'occupa plus que de la grande affaire du salut. Il composa en 434 son *Commonitorium*, dans lequel il donne des principes pour réfuter toutes les erreurs, quoique son but principal soit d'y combattre l'hérésie de Nestorius que l'on venait de condamner. Sa règle est « de s'en tenir à ce qui a été enseigné par tous, dans tous les lieux et dans tous les temps. » Ce mémoire, plein de choses et de principes rendus avec netteté, était divisé en deux parties, dont la seconde traitait du concile d'Ephèse. Cette partie lui fut volée, et il ne lui resta que l'abrégé qu'il en avait fait et qu'il a mis à la fin de son mémoire. Cet illustre solitaire mourut en 450. La meilleure édition de son ouvrage est celle que Baluze en a donnée avec Salyien, 1684, in-8°. Cette édition enrichie de notes a reparu augmentée à Rome, 1731, in-4°. Nous avons une traduction française du *Commonitorium*, in-12. Quelques critiques lui ont attribué des objections contre la doctrine de saint Augustin sur la grace, auxquelles saint Prosper a répondu; mais elles sont d'un autre VINCENT qui vivait au même temps dans les Gaules, comme l'a prouvé Baronius dans ses notes sur le martyrologe romain, au 24 mai. (*Voyez* aussi la vie et l'apologie de saint Vincent, par le père Papebroch, dans les *Acta Sanctorum*; D. Cellier, le cardinal Orsi et le cardinal Gotti, dans un ouvrage qu'il a fait contre Jean Leclerc.) Vossius a supposé Vincent semi pélagien, et l'on ne conçoit pas trop sur quelle preuve. Sans doute qu'il l'aura confondu avec l'auteur du livre des objections. On reproche aussi à ce solitaire d'avoir eu saint Augustin en vue dans le mémoire contre les hérétiques. Cette imputation n'est pas mieux fondée que la première. Ce mémoire ne fournit pas un seul passage qui soit contraire à la doctrine de ce père.

VINCENT (MARIE DE SAINT-), savant carme déchaussé, né à Bormio, passa successivement par toutes les dignités de son ordre, et devint confesseur d'Innocent XI. Il mourut à Rome en 1680. Nous

avons de lui des *Voyages aux Indes orientales*, divisés en cinq livres, Rome, 1672, in-fol.

VINCENT DE BEAUVAIS. *V.* BEAUVAIS.

VINCENT-FERRIER (saint). *Voyez* FERRIER.

VINCENT DE PAUL (saint), l'un des plus admirables modèles de la charité chrétienne et des vertus évangéliques, né à Poy, au diocèse d'Acqs, le 24 avril 1576, de parens obscurs, fut d'abord employé à la garde de leur petit troupeau; mais la pénétration et l'intelligence qu'on remarqua en lui engagèrent ses parens à l'envoyer à Toulouse. Après avoir fini ses études, il fut élevé au sacerdoce en 1600. Un modique héritage l'ayant appelé à Marseille, le bâtiment sur lequel il revenait à Narbonne tomba entre les mains des Turcs. Il fut esclave à Tunis sous trois maîtres différens dont il convertit le dernier, qui était renégat et savoyard. S'étant sauvés tous les deux sur un esquif, ils abordèrent heureusement à Aigues-Mortes en 1607. Le vice-légat d'Avignon, Pierre Montorio, instruit de son mérite, l'emmena à Rome. L'estime avec laquelle il parlait du jeune prêtre français l'ayant fait connaître à un ministre de Henri IV, il fut chargé d'une affaire importante auprès de ce prince en 1608. Louis XIII récompensa dans la suite ce service par l'abbaye de Saint-Léonard de Chaulne. Après avoir été quelque temps aumônier de la reine Marguerite de Valois, il se retira auprès de Bérulle, son directeur, qui le fit entrer en qualité de précepteur dans la maison d'Emanuel de Gondy, général des galères. Mme de Gondy, mère de ses élèves, avait beaucoup de piété. Ce fut elle qui lui inspira le dessein de fonder une congrégation de prêtres qui iraient faire des missions à la campagne. Vincent obtint la place d'aumônier général des galères en 1619. Le ministère de zèle et de charité qu'il y exerça fut long-temps célèbre à Marseille, où il était déjà connu par de belles actions. Ayant vu un jour un malheureux forçat inconsolable d'avoir laissé sa femme et ses enfans dans la plus extrême misère, Vincent de Paul avait offert de se mettre à sa place; ce qu'on aura peine sans doute à concevoir, et ce qui est peu vraisemblable, l'échange fut accepté. Cet homme vertueux fut enchaîné dans la chiourme des galériens, et ses pieds restèrent enflés pendant le reste de sa vie du poids des fers honorables qu'il avait portés. Saint-François de Sales qui ne connaissait pas dans l'Eglise un plus digne prêtre que lui, le chargea en 1620 de la supériorité des filles de la Visitation. Après la mort de Mme de Gondy, il se retira au collége des Bons-Enfans, dont il était principal, et d'où il ne sortait que pour faire des missions avec quelques prêtres qu'il avait associés à ce travail. Quelques années après il accepta la maison de Saint-Lazare, qui devint le chef-lieu de sa congrégation. « Sa vie ne fut plus qu'un tissu de bonnes œuvres, dit l'abbé Ladvocat. Missions dans toutes les parties du royaume, aussi bien qu'en Italie, en Ecosse, en Barbarie, à Madagascar, etc.; conférences ecclésiastiques où se trouvaient les plus grands évêques du royaume; retraites spirituelles, et en même temps gratuites; établissemens pour les

enfans-trouvés, à qui, par un discours de six lignes, il procura 40,000 livres de rente ; fondation des filles de la charité pour le service des pauvres malades : ce n'est là qu'une esquisse des services qu'il a rendus à l'Église et à l'état. Les hôpitaux de Bicêtre, de la Salpétrière, de la Pitié; ceux de Marseille pour les forçats, de Sainte-Reine pour les pèlerins, du Saint-Nom de Jésus pour les vieillards, lui doivent la plus grande partie de ce qu'ils sont. Il envoya en Lorraine, dans les temps les plus fâcheux, jusqu'à deux millions en argent et en effets. » Avant l'établissement pour les enfans-trouvés, on vendait ces innocentes créatures dans la rue Saint-Landri vingt sous la pièce, et on les donnait par charité, disait-on, aux femmes malades qui en avaient besoin pour leur faire sucer un lait corrompu. Vincent de Paul fournit d'abord des fonds pour nourrir douze de ces enfans : bientôt sa charité soulagea tous ceux qu'on trouvait exposés aux portes des églises ; mais les secours lui ayant manqué, il convoqua une assemblée extraordinaire de dames charitables. Il fit placer dans l'église un grand nombre de ces malheureux, et, montant aussitôt en chaire, il prononça, les yeux baignés de larmes, ce discours qui fait autant d'honneur à son éloquence qu'à sa piété : « Or sus, mesdames, la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfans. Vous avez été leurs mères selon la grace depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnées : voyez maintenant si vous voulez les abandonner. Cessez à présent d'être leurs mères pour devenir leurs juges. Leur vie et leur mort sont entre vos mains. Je m'en vais prendre les voix et les suffrages. Il est temps de prononcer leur arrêt et de savoir si vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour eux. Ils vivront si vous continuez d'en prendre un soin charitable, et ils mourront tous si vous les abandonnez. » On ne répondit à cette pathétique exhortation que par des sanglots ; et le même jour, dans la même église, l'hôpital des Enfans-Trouvés de Paris fut fondé et doté de 40,000 livres de rente. » Pendant dix années qu'il fut à la tête du conseil de conscience sous Anne d'Autriche, il ne fit nommer aux bénéfices que ceux qui en étaient les plus dignes. (*Voy.* Harlay.) L'attention qu'il eut d'écarter les partisans de Jansénius l'a fait peindre par les historiens de Port-Royal comme un homme d'un génie borné. Il travailla à la réforme de Grammont, de Prémontré, de l'abbaye de Sainte-Geneviève, aussi bien qu'à l'établissement des grands séminaires. Vincent, accablé d'années, de travaux, de mortifications, finit sa carrière le 27 septembre 1660. Benoit XIII le mit au nombre des bienheureux le 13 août 1729, et Clément XII au nombre des saints le 16 juin 1737. Ceux qui voudront connaître plus particulièrement saint Vincent de Paul, peuvent lire la vie que Collet en a donnée en 2 vol. in-4°. On ne peut qu'estimer Vincent en lisant cet ouvrage, et quoique ce soit le portrait d'un père fait par un enfant, il n'est que très-peu flatté. Sa congrégation possédait environ quatre-vingt-quatre maisons, divisées

en neuf provinces. Elle ne s'est pas illustrée comme d'autres dans la littérature : ce n'était pas le but de son fondateur. L'éditeur de Ladvocat cite à la suite de l'article de Vincent de Paul l'*Avocat du diable*, 3 vol. in-12; mais il aurait dû avertir que ce livre est un libelle, où le fondateur des lazaristes est traité d'infame délateur et d'exécrable boute-feu. Il y a tant d'emportement dans cet ouvrage, que l'auteur paraît réellement avoir été inspiré par celui dont il se dit l'avocat. L'abbé Maury a prononcé dans le temps un panégyrique de ce saint, plein de feu et d'éloquence ; d'après son discours, Louis XVI ordonna d'ériger une statue à saint Vincent de Paul, comme à l'un des plus illustres bienfaiteurs de l'humanité. Parmi les panégyriques de ce saint qui ont été faits plus récemment, on a remarqué celui de M. l'abbé Feutrier, vicaire-général de la grande-aumônerie.

VINCENT (Jacques), imprimeur à Paris, né au Mans, mourut en 1760, après avoir publié plusieurs éditions importantes qui lui ont mérité de la réputation parmi les typographes. On distingue parmi elles, le *Saint Cyrille*, en grec et latin, 1720, in-folio; les Œuvres d'*Origène*, grec et latin, 4 vol. in-folio; l'*Histoire du Languedoc* par Vaissette, 5 vol. in-folio; le *Dictionnaire italien* d'Antonini; une jolie *Bible* en 7 vol. in-24, remarquable par la netteté des caractères.

VINCENT (Thomas), théologien anglais, mort à Hoxton en 1671, curé de Sainte-Marie-Madeleine à Londres, fut déposé pour non-conformité. Lorsque la peste exerça ses ravages dans cette ville, Vincent n'en sortit point, et continua très-régulièrement ses prédications pour la consolation des habitans dans ce temps d'affliction. On a aussi de lui quelques ouvrages: I. *La Voix terrible de Dieu dans la peste et la flamme*, in-8°. II. *Explication du Catéchisme*. III. Plusieurs autres Livres de piété.

VINCENT (Nathaniel), ministre anglais, non-conformiste, mort en 1697, curé de Langlois-Marsh, au comté de Buckingham, fut déposé en 1562, et mis en prison pour avoir prêché en conventicule. Cependant il fut relâché dans la suite. On a de lui plusieurs ouvrages : I. *La Conversion du Pécheur et le jour de grace*, in-8°. II. Plusieurs Sermons. III. Quelques Livres de piété.

VINCENT (François-Nicolas), révolutionnaire exalté, né à Paris, fils d'un concierge d'une des prisons de cette ville, et clerc d'un avocat au moment de la révolution, était né avec un caractère violent. Pourvu d'une demi-instruction qui exalta son imagination sans la régler, et égaré par les orateurs anciens qu'il lut souvent sans les comprendre, il embrassa la révolution avec enthousiasme, et commença à y figurer en 1792. Nommé en octobre chef des bureaux de la guerre, par le ministre Pache, il en fut renvoyé en février 1793, par Beurnonville; mais Bouchotte, qui succéda à ce général, confia aussitôt à Vincent le poste important de secrétaire-général de la guerre; et dès lors il devint un des chefs marquans des cordeliers, distribua des places, se forma une cour, fit nommer son

ami Ronsin général de l'armée révolutionnaire, et l'envoya contre les Vendéens signaler son ineptie et sa cruauté. Accusé de dilapidations, et dénoncé par Philippeaux comme auteur (ainsi que Ronsin) des déroutes de l'armée républicaine de la Vendée, il fut décrété d'arrestation le 17 décembre 1793 et relâché le 2 février 1794, par l'ascendant des cordeliers. Il se formait dans le sein des cordeliers même, une seconde faction, celle de la commune ou des hébertistes, qui, fière des services qu'elle avait rendus contre les Girondins, crut pouvoir dominer seule dans la capitale, et finit par succomber sous les efforts réunis des jacobins et des cordeliers qu'elle venait de déserter. Vincent s'était attaché à cette faction, et il succomba avec elle. Arrêté avec ses complices, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire et condamné à mort le 4 germinal an 2 (24 mars 1794), comme conspirateur. Il était âgé de vingt-sept ans. Il avait assuré un jour, dans une séance des cordeliers, qu'il n'y avait qu'un moyen de sauver la France, c'était d'égorger un tiers des habitans (les nobles et les prêtres), pour assurer la prospérité des deux autres tiers. — Un autre VINCENT, général au service de la république, servit utilement, surtout en 1794, à l'armée de la Moselle, et fut employé en 1800 à Saint-Domingue.

VINCENT (madame), née ADÉLAÏDE LABILLE, et plus connue sous le nom de Mme GUYARD, naquit à Paris en 1749. Elle étudia les premiers élémens de la peinture sous Elie Vincent, peintre en miniature très-distingué, fit auprès de lui de rapides progrès, et eut des succès assez marqués aux expositions de l'académie de Saint-Luc, pour que cette société s'empressât de la recevoir au nombre de ses membres. Toujours avide d'apprendre et de perfectionner ses premières études, elle sollicita les conseils du fameux peintre en pastel la Tour, et ne tarda pas à se montrer digne d'un si habile maître. Ses ouvrages en pastel la rendirent recommandable aux artistes du premier ordre; elle fut agréée et reçue à l'académie de peinture le 31 mai 1783. A une des expositions du Louvre, on admira avec étonnement, mais avec charme, son beau tableau composé de trois figures grandes comme nature, représentant une femme occupée à peindre, et deux jeunes personnes la regardant. Les portraits en grand de Mesdames de France et de l'Infante d'Espagne, duchesse de Parme, exposés aux salons de 1787 et 1789 consolidèrent la réputation de Mme Vincent et lui valurent le titre de peintre de Monsieur; ce qui lui fournit l'occasion d'exécuter un des plus grands tableaux qu'aucun peintre de son temps ait eu à faire. Le sujet était *la Réception d'un chevalier de l'ordre de Saint-Lazare, par M. le grand-maître de cet ordre*. Ce tableau était presque terminé lorsque la révolution l'enveloppa dans ses proscriptions. Il fut anéanti avec fureur. En l'an 7 elle exposa au salon un *Tableau de famille*, dans lequel on reconnaissait la vigueur et la facilité de son pinceau. Le dernier de ses ouvrages fut le *portrait du fils de M. Elie Vincent*. Ce peintre célèbre fut son maître, son ami et devint ensuite son époux. Mme Vincent

est morte à Paris dans l'année 1803.

VINCENT (le docteur William), doyen de Westminster, né à Londres, le 2 novembre 1739, fut destiné à l'état ecclésiastique dès sa plus tendre jeunesse, et entra à l'École de Westminster, où il devint lui-même professeur, et dans la suite instituteur en chef de cet établissement. En 1798, il fut nommé président du collége de Sion, et obtint successivement les places de chapelain et d'aumônier du roi. Ce ne fut qu'en 1802, qu'il parvint au diaconat de Wesminster. Il est mort le 21 décembre 1815, laissant plusieurs ouvrages d'érudition et de controverse.

VINCENT (François-André), peintre, né à Paris en 1766, était un des élèves du célèbre Vien : il mérita par ses talens d'être admis à l'institut de France, et fut nommé professeur à l'école royale des Beaux-Arts. Il est mort à Paris, le 4 août 1816; le musée du Louvre possède un tableau de cet artiste, représentant le *Président Molé saisi par les factieux pendant les guerres de la Fronde.*

VINCENTI (Pierre), né à Ostuni dans le 17[e] siècle, fut archiviste de la monnaie royale à Naples. On a de lui : I. *Théâtre des illustres Amiraux.* II. *Théâtre des illustres Protonotaires.*

VINCENTINI. *Voyez* Thomassin et Valerio.

VINCI (Léonard de), peintre célèbre, naquit de parens nobles, dans le château de Vinci près de Florence en 1452. Les sciences et les arts étaient familiers à ce peintre; il avait inventé une lyre d'argent à 24 cordes, dont il touchait parfaitement. Ses profondes connaissances en mécanique lui avaient fait exécuter un lion marchant, et dont la poitrine s'ouvrant laissait paraitre des fleurs de lis. Il connaissait l'architecture et l'hydraulique. Il ne tarda pas à s'acquérir une grande réputation presque dans tous les arts qu'il avait cultivés. Louis Sforce, duc de Milan, l'appela à sa cour et lui donna la place de directeur de l'académie d'architecture qu'il venait d'établir; Léonard s'empressa d'en bannir le goût gothique qui régnait encore, pour y substituer cette heureuse simplicité et cette pureté de style qui caractérisent les travaux des Grecs et des Romains. Ce fut à lui que le duc Louis s'adressa pour l'exécution du dessein qu'il avait formé d'un nouveau canal pour approvisionner d'eau la ville de Milan. Vinci, pour s'acquitter avec succès de la tâche qui lui était imposée, s'appliqua long-temps à l'étudier; il s'attacha à connaître les moyens que les Ptolémées avaient employés pour conduire les eaux du Nil dans les différentes parties de l'Egypte, et les travaux de Trajan pour établir une communication entre la mer et la ville de Nicomédie, en rendant navigables les lacs et les rivières qui se trouvent dans l'intervalle. Il parvint enfin à atteindre son but et acheva avec succès ce qu'on avait jusqu'alors jugé impraticable; on put naviguer avec sécurité à travers les collines et les vallées. Ce canal, long de 200 milles, qui porte le nom de Martesana, traverse la Valteline et la vallée de Chiavenna, conduisant jusque sous les murs de Milan les eaux de l'Adda. Peu de temps après que Vinci eut commencé à

étudier la peinture, Verrochio son maître le crut en état de travailler à un ange qui restait à peindre dans un de ses tableaux dont le sujet était le baptême de Jésus-Christ. Le jeune Léonard le fit avec tant d'art que cette figure effaçait toutes les autres. Verrochio, piqué de se voir ainsi surpassé, ne voulut plus manier le pinceau. Un des plus magnifiques ouvrages de Léonard est la *Représentation de la Cène de Jésus-Christ*, qu'il peignit dans le réfectoire des dominicains à Milan, ville où il fonda l'école de peinture qui y fleurit. Il avait commencé par les apôtres; mais s'étant épuisé par l'expression qu'il leur donna dans les airs de tête, il ne trouva rien d'assez beau pour le Christ et le laissa ébauché. Cependant le prieur du couvent, homme inquiet, le tourmentait sans cesse. Léonard, pour se venger de ce moine impatient, le peignit à la place de Judas, dont la figure restait aussi à finir. Ce fut avec ce peintre que Michel-Ange travailla, par ordre du sénat, à orner la grand'salle du conseil de Florence, et ils firent ensemble ces cartons qui sont devenus depuis si fameux. Il est rare que la jalousie ne détruise point l'union qui semblerait devoir régner entre les personnes à talent. Cette cruelle passion força Léonard de quitter l'Italie, où Michel-Ange partageait avec lui l'admiration publique. Il vint donc en France à la cour de François Ier; mais étant déjà vieux et infirme, il n'y fit que très-peu d'ouvrages. Il mourut vers l'an 1519 à Fontainebleau entre les bras du roi, qui l'aimait et le considérait, et qui l'était venu visiter dans sa dernière maladie. Sensible à cette faveur, il se souleva pour témoigner sa reconnaissance au monarque; mais il expira d'une faiblesse. On dit que François Ier voyant les courtisans étonnés des marques d'intérêt qu'il donnait à ce grand artiste, n'hésita pas de leur dire : « Dieu seul peut faire un homme tel que lui; les rois peuvent faire des hommes tels que vous. » Aux graces de la figure, aux charmes de l'esprit, Léonard sut allier tous les talens agréables qu'il possédait à un degré supérieur. Doué d'une force de corps prodigieuse, il fit dans ce genre des choses qui auraient même étonné le maréchal de Saxe. Si nous le considérons comme peintre, son coloris est faible, ses carnations sont d'un rouge de lie. Il finissait tellement ce qu'il faisait, que souvent son ouvrage en devenait sec. Il avait aussi une exactitude trop servile à suivre la nature jusque dans ses minuties; mais ce peintre a excellé à donner à chaque chose le caractère qui lui convenait. Il avait fait une étude particulière des mouvemens produits par les passions. Il y a une correction et un goût exquis dans son dessin. On remarque aussi beaucoup de noblesse, d'esprit et de sagesse dans ses compositions. Le *Traité de la Peinture*, en italien, Paris, 1651, in-folio, que ce peintre a laissé, est estimé. Il y en a une réimpression, Naples, 1733, in-fol., fig., dont on fait quelque cas. Nous en avons une traduction française, donnée par Chambray, Paris, 1651, in-fol., une in-8°, 1 vol. avec 58 fig., Paris, 1800, et une de 1716, in-12. Nous avons encore de lui : I. *Des Têtes et des Charges*, 1730, in-4°. II. Un

Traité sur l'anatomie des chevaux et sur l'art de les représenter. Il l'écrivit très-correctement de la main gauche. L'institut de France possède 13 volumes manuscrits de Léonard de Vinci. Le musée du Louvre possède huit tableaux de ce grand artiste. On y voit le *Portrait de Charles VIII, roi de France*, qui a été long-temps attribué au Pérugin ; un *Saint Jean-Baptiste ;* une *Vierge assise sur les genoux de Sainte Anne; l'Enfant Jésus*, etc.

VINCIGUERRE (Antoine), poète et homme d'état, né à Venise, vécut dans le 15me siècle, fut secrétaire d'état, et employé aux affaires les plus délicates. Il fut le premier qui composa des satires en italien. Son premier essai en ce genre fut imprimé à Bologne en 1495, in-4°. Cette première satire se trouve aussi dans le recueil des poésies de l'auteur, publiées à Venise par Antoine Nicolini, en 1527, in-8°, sous le titre d'*Opera nueva.*

VINDING (Erasme), savant Danois, célèbre par sa profonde connaissance de la langue grecque, vivait à la fin du 17me siècle. On lui doit plusieurs éditions et entre autres celle de la paraphrase du sophiste grec Eutecnius sur un poëme d'Oppien, intitulé *La Chasse aux oiseaux*, qui s'est perdu. Cette paraphrase a été imprimée sur le manuscrit du Vatican, revu par Holsten à Copenhague en 1702, in-8°. Il renferme une savante préface sur les termes de chasse usités chez les Grecs. Dans son ouvrage intitulé *Hellen*, imprimé pour la première fois dans le 11° volume des *Antiquités grecques*, par Gronovius, l'auteur traite à fond de tous les peuples de l'ancienne Grèce, de leurs migrations, de leurs colonies et de leurs actions, de la fondation des villes et des royaumes de ce même pays, de leurs changemens, de leur ruine, et des successions des divers princes qui y ont régné.

VINER (sir Robert), orfévre et banquier de Londres sous le règne de Charles II, jouissait d'un crédit immense, et sut en plusieurs occasions se rendre utile au gouvernement, auquel il prêta des sommes considérables. L'intérêt de l'argent était alors très-haut, car Viner le payait lui-même à raison de six pour cent. Il parvint à obtenir la mairie de Londres, et le roi lui fit l'honneur de dîner à sa table, faveur qui, sous ce règne, fut assez fréquente. (*Spectateur*, n° 462.) Viner érigea à S. M. sur la place de Stocksmarket une statue équestre qui avait été originairement fondue pour Jean Sobieski, lorsqu'il fit lever le siége de Vienne investie par les Turcs.

VINET (Elie), naquit d'un simple cultivateur du village des Vinets près de Barbezieux en Saintonge. André Govéa, principal du collége de Bordeaux, l'appela dans cette ville, où il lui succéda. Après avoir fait un voyage en Portugal, il remplit cette place avec un succès distingué. Il fut pour Bordeaux ce que Rollin a été depuis pour Paris. C'est lui qui forma cette pépinière de savans qui se distinguèrent soit au barreau, soit dans le parlement. Sa réputation attira dans le collége de Guienne presque toute la jeunesse de la province. C'était un homme grave, infatigable au travail, et aimant tellement l'étude, que dans sa

Digitized by Google

dernière maladie, il ne cessa de lire et de faire des observations sur ce qu'il lisait. Son affabilité et la candeur de ses mœurs égalaient son ardeur laborieuse. Il mourut à Bordeaux en 1587 à 78 ans, regardé dans la république des lettres comme un savant profond et un critique habile. Ses principaux ouvrages sont : I. *L'Antiquité de Bourdeaux et de Bourg*, 1565 et 1574, in-4°. II. Celle de *Saintes et de Barbezieux*, 1571, in-4°. Ces deux livres sont estimés à cause des recherches. III. *La manière de faire des Solaires* ou *Cadrans*, in-4°. IV. *L'Arpenterie*, in-4°. V. *La Maison champêtre*, 1607, in-4°. On y trouve trop de contes puérils, analogues à l'esprit du temps; tel que celui qu'un enfant aura de l'esprit, si, pendant le temps de la grossesse, la mère a mangé des coings, etc. VI. Des *Traductions françaises de la Sphère de Proclus* et de la *Vie de Charlemagne*, écrite par Eginard. VII. De bonnes éditions de Théognis, de Sidoine Apollinaire, du livre de Suétone sur les grammairiens et les rhéteurs, de Perse, d'Eutrope, d'Ausone, de Florus, etc.; avec des notes et des commentaires pleins d'érudition.

VINGBOONS (....), architecte hollandais du 17e siècle, s'est rendu célèbre par le grand nombre de beaux édifices qu'il a fait construire dans sa patrie. Ses ouvrages ont été imprimés à Lahaye, 1736, in-folio.

VINIUS, favori de Galba. *Voyez* l'article de cet empereur.

VINNIUS (Arnold), célèbre professeur de droit à Leyde, né en Hollande l'an 1588, mourut en 1657. On a de lui un commentaire sur les instituts de Justinien, Elzevir, 1665, in-4°, réimprimé sous ce titre : *Arnoldi Vinnii jurisconsulti in quatuor libros institutionum imperialium, commentarius academicus et forensis*, etc.; *cui accedunt ejusdem Vinnii quæstiones juris selectæ*, Lyon, 1761; Paris, 1778, 2 vol. in-4°; un autre commentaire sur les anciens jurisconsultes, Leyde, 1677, in-8°, qui fait suite aux auteurs *cum notis Variorum*; et plusieurs autres ouvrages sur la jurisprudence. On remarque dans les œuvres de Vinnius un esprit pénétrant, un jugement solide et impartial, beaucoup de lecture et une grande connaissance des langues grecque et latine, ainsi que du droit et des antiquités romaines. Son style est élégant et fleuri; aussi se fait-il lire avec plus de plaisir qu'aucun autre jurisconsulte.

VINOT (Modeste), poète latin moderne, prêtre de l'oratoire, né à Nogent-sur-Aube d'un avocat, professa la rhétorique à Marseille, où il se distingua par ses harangues et par ses poésies latines. La littérature n'était pas son seul talent. Ses supérieurs l'ayant envoyé à Tours pour y faire des conférences publiques sur l'histoire ecclésiastique, il mérita que d'Hervaux, archevêque de Tours, le nommât chanoine de Saint-Gatien. Le P. Vinot conserva ce canonicat le reste de ses jours sans sortir de la congrégation, qui le regarda toujours comme un de ses plus illustres membres. On a de lui : I. Une traduction en beaux vers latins des fables choisies de Lafontaine, conjointement avec le P. Tissard (*Voyez* Tissard); et d'autres

poésies latines imprimées à Troyes en deux petits volumes in-12, et réimprimées à Rouen sous le nom d'Anvers, par les soins de l'abbé Saas, en 1738, in-12. II. Une *Dénonciation raisonnée d'une thèse de théologie*, soutenue à Tours le 10 mai 1717. Le P. Vinot mourut à Tours le 20 décembre 1731, à 59 ans. Il avait de l'esprit, de l'imagination et le génie de la satire. Quelques écrivains lui ont faussement attribué le *Philotanus*. *Voyez* Grécourt et Jouin.

VINSON (Pierre), né à Angoulême vers 1763, embrassa l'état ecclésiastique, et devint avant la révolution, vicaire de Sainte-Opportune à Poitiers. Il refusa de prêter serment à la constitution civile du clergé, et fut mis en prison pendant quelque temps. Il passa ensuite en Espagne où il resta pendant plusieurs années. D'Espagne il se rendit à Londres, où il forma un établissement d'éducation qui eut un grand succès, et qui fut visité deux fois par Louis XVIII, qui lui en témoigna sa satisfaction. En 1808, l'abbé Vinson se rangea parmi les opposans au concordat de 1801, et publia plusieurs écrits en faveur de cette cause. Il vint à Paris quelque temps après la restauration, et retourna en Angleterre à l'époque du 20 mars 1815. Il ne revint à Paris qu'après la seconde rentrée des Bourbons et publia un écrit intitulé : *le concordat expliqué au roi*, pour lequel il fut traduit devant le tribunal de police correctionnelle, comme prévenu d'avoir porté atteinte à l'inviolabilité des biens nationaux. L'affaire fut plaidée à huis-clos le 3 septembre 1816, et Vinson fut condamné à trois mois de prison, 50 fr. d'amende, deux ans de surveillance et 800 fr. de cautionnement. Pendant le procès, Vinson publia un mémoire justificatif qui fut saisi par la police, et voyant que la cour royale avait confirmé le jugement de première instance, il retourna de nouveau à Londres, pour se soustraire à l'exécution du jugement. Il revint à Paris quand il crut que son affaire était assoupie, et il ne se fit plus remarquer. Il est mort à Paris le 17 septembre 1820, à l'âge de 58 ans. On a de l'abbé Vinson un assez grand nombre d'écrits, qui sont en masse fort peu intéressans. Il écrivait tantôt en prose, tantôt en vers. Sa prose est très-médiocre ; ses vers sont mauvais. Outre les écrits dont nous avons parlé, on a aussi de lui : I. Le *Mercure de France*, ou recueil historique, politique et littéraire, Londres, 1800-1801, (avec M. de Châteaugiron.) II. *La foi couronnée*, Londres 1799, in-12. III. *Adresse aux deux chambres en faveur du culte catholique, et du clergé de France, ou Pensez-y bien : sans religion, point de gouvernement*, Paris, 1815, in-8°. IV. Des odes, des cantates, des poëmes

VINTIMILLE (Charles-Gaspard-Guillaume de), d'une des plus anciennes familles de France ; mort le 13 mars 1746, à 91 ans, fut successivement évêque de Marseille, archevêque d'Aix en 1708, et de Paris en 1729. L'amour de la paix fut son principal mérite. Les disputes du jansénisme qui troublèrent son diocèse n'altérèrent point la tranquillité de son caractère. Il fut le premier à rire des satires que les partisans du diacre Pâris publièrent contre lui.

VIO (THOMAS DE). *Voyez* CAJETAN.

VIOLART (CHARLES), religieux feuillant, puis évêque d'Avranches, mort en 1641, nous a laissé une ***Histoire du ministère du cardinal de Richelieu***, Paris, 1649, 1 vol. in-folio, que le parlement condamna à être brulée par la main du bourreau le 11 mai 1650. Cette flétrissure fut sans doute l'ouvrage de quelques familles peu ménagées par l'auteur, ami zélé et sincère admirateur du cardinal. Son histoire ne va que jusqu'en 1633. On dit qu'il y en avait encore un volume que l'arrêt du parlement a empêché de paraître.

VIOLE (LE), peintre italien, mourut à Rome en 1622, âgé de 50 ans. Annibal Carrache lui donna des leçons et perfectionna ses talens pour le paysage, dans lequel ce maître a excellé. Le pape Grégoire XV, charmé de son mérite, l'attacha à son service; mais les bienfaits de sa sainteté, loin de l'animer au travail, lui firent embrasser une vie oisive. — On doit le distinguer de VIOLE ZANINI qui cultiva l'architecture et qui écrivit sur cet art.

VIOLENTE (.....), célèbre danseuse de corde, était d'Italie. Elle débuta à la foire Saint-Laurent à Paris, en 1717, et on la vit danser les ***Folies d'Espagne*** sur une planche en équilibre de huit pouces de largeur, avec autant de grace que de justesse.

VIOLET (JEAN), médecin du 17ᵉ siècle, a laissé ***La parfaite et entière connaissance de toutes les maladies du corps humain causées par obstructions***, Paris, 1635, in-8°.

VIOLETTE. *Voyez* DUCHESNE.

VIONNET (GEORGE), jésuite de Lyon, né en 1712, d'un caractère aimable, était un bon littérateur et un poète faible. Nous avons de lui une tragédie de ***Xercès***, en cinq actes et en vers, 1749, et quelques poésies latines sur différens sujets, entre autres un petit poëme intitulé : ***Musæum nummarium***. Il termina sa carrière en 1754.

VIOT (Mᵐᵉ.) *V.* BOURDIC-VIOT.

VIOTTI (BARTHÉLEMI), professeur en médecine dans l'université de Turin, sa patrie, mourut en 1568. Outre un livre sur ***l'Art de guérir***, il mit au jour en 1553 un ouvrage précieux, intitulé ***De balneorum naturalium viribus libri quatuor***.

VIPERANI (JEAN-ANTOINE), chanoine de Girgenti, puis évêque de Giovenazzo en 1588, est auteur d'une poétique, de poésies latines, et d'autres ouvrages, Naples, 1606, 3 vol. in-folio. Ils eurent du succès. L'auteur mourut en 1610.

VIREAU (JEAN), jésuite, né à Bordeaux, après avoir professé les humanités dans diverses colléges de sa société, se retira dans celui de Paris, où il mourut le 18 octobre 1638, âgé de 80 ans. On a de lui 3 vol. de ***Lettres annuelles, écrites du Japon***, Paris, 1627, in-12. Vireau fut l'éditeur de cet ouvrage, qui lui fit beaucoup de réputation.

VIRET (PIERRE), ministre calviniste, né à Orbe en Suisse en 1511, s'unit avec Farel pour aller prêcher à Genève. Les Genevois les ayant écoutés avec avidité, chassèrent les catholiques de la ville en 1536. Viret fut ensuite ministre à Lausanne et dans plusieurs autres villes. Il mourut à Pau en 1571. Le zèle lui avait donné une espèce d'éloquence;

mais elle brille peu dans les ouvrages que nous avons de lui en latin et en français; I : *Opuscula*, 1553, in-folio. II. *Disputations* sur l'état *des Trépassés*, 1552, in-8°. III. La *Physique papale*, 1552, in-8°, que les esprits, amis de la satire, recherchent, ainsi que sa *Nécromance papale*, 1555, in-8°. IV. *Disputations chrétiennes en manière de devis*, Genève, 1544, 4 vol. in-8°. V. *De vero verbo Dei*, 1555, in-fol. VI. *L'Intérim fait par dialogues*, Lyon, 1565, in-8°. VII. Le *Requiescat in pace* du purgatoire, etc., etc.

VIRGILE (Publius Virgilius Maro), surnommé le *Prince des poètes latins*, né à Andès, village près de Mantoue, le 15 octobre de l'an 70 avant Jésus-Christ, d'un potier de terre. Les ides d'octobre qui étaient le 15 de ce mois devinrent à jamais fameuses par sa naissance. Il passa les premières années de sa vie à Crémone, où il commença ses études à l'âge de 17 ans. Après avoir pris la robe virile, il alla à Naples pour cultiver les lettres grecques et latines. Il s'appliqua ensuite aux mathématiques et à la médecine, qu'il sacrifia bientôt aux charmes de la poésie. Ayant été chassé de sa maison et dépouillé d'un petit champ, son seul bien, par la distribution faite aux soldats vétérans des terres du Mantouan et du Crémonois, il vint à Rome pour exposer ses malheurs. Il s'adressa à Mécène et à Pollion qui lui firent rendre son patrimoine par Auguste. Ce fut pour remercier ce prince qu'il composa sa première églogue, qui commence par ce vers si connu :

Tityre, tu patulæ recubans sub tegmine fagi.

Cette pièce fit connaître son grand talent pour la poésie, et devint la source de sa fortune. Il finit ses *Bucoliques* au bout de trois ans : ouvrage précieux par les grâces simples et naturelles, par l'élégance et la délicatesse, et par la pureté de langage qui y règnent. Peu de temps après, Virgile entreprit les *Géorgiques* à la prière de Mécène. Il paraît que, pour que sa muse fût moins distraite, il se retira à Naples. C'est lui-même qui nous apprend cette particularité à la fin de ce poëme, le plus travaillé de tous ceux qu'il nous a laissés, et qu'on peut appeler le chef-d'œuvre de la poésie latine. « Aucun poète, à mon avis, dit Roucher, n'a eu au même degré que Virgile le talent d'intéresser. J'éprouve en lisant certains morceaux de ses églogues et de ses géorgiques un attendrissement qui ne se manifeste point, il est vrai, par des larmes, mais qui peut-être en est plus doux, parce qu'il me fait tomber comme dans une rêverie amoureuse. Lucrèce avait plus que lui de cette profondeur de génie qui donne beaucoup à penser; Horace, de cette philosophie pratique qui rend tous les jours de notre vie également heureux : mais ni l'un ni l'autre ne pénètrent l'ame de cette sensibilité du moment qui ressemble aux émotions de l'amour. Les deux premiers ont vanté le bonheur de la vie champêtre; mais il me semble toujours que ce sentiment est en eux le fruit de la réflexion : dans Virgile c'est un mouvement involontaire de son ame, une espèce d'instinct, le cri de la nature. Il fait aimer ce qu'il chante, parce qu'il l'a aimé le premier. » Les *Géorgiques* lui coûtèrent sept ans de travail,

« Dans ce poëme, Virgile, dit l'abbé Delille, a pris pour sujet le premier de tous les arts, celui qui nourrit l'homme, qui est né avec le genre humain, qui est de tous les lieux, de tous les temps; rien de plus utile. Pour l'agrément je ne connais pas de sujet plus heureux; l'attrait naturel de la campagne, les travaux et les amusemens champêtres, l'admirable variété des trésors qui couvrent la terre, l'abondance des moissons, la richesse des vendanges, les vergers, les troupeaux, les abeilles, tous ces objets qui, malgré la dépravation de nos mœurs, les préjugés de l'orgueil, ont des droits si puissans sur notre ame: voilà ce que présente le poëme de Virgile. Il est riche comme la nature; il est inépuisable comme elle: joignez à cela les idées d'innocence, de félicité, de tranquillité attachées à la vie champêtre, ce plaisir délicieux avec lequel nos yeux, fatigués de la pompe des villes et des merveilles des arts, se rejettent vers les beautés simples de la campagne et les prodiges variés de la nature. Est-il rien de plus intéressant pour les ames qui conservent encore quelque sensibilité? Les anciens nous ont laissé des poëmes didactiques sur d'autres sujets. Théognis a écrit en vers sur la morale, Aratus et Lucrèce sur la philosophie naturelle. Le sujet des *Géorgiques* me paraît l'emporter de beaucoup par l'agrément. Les préceptes moraux indépendamment de l'aversion naturelle que nous avons pour eux, sont si éloignés de nos sens que rarement ils fournissent au poète ces belles descriptions, ces images vives, qui font l'essence de la poésie. La philosophie naturelle présente, à la vérité, des objets sensibles; mais souvent elle rebute les lecteurs par la sécheresse des définitions, l'ennui des dissensions et l'incertitude des systèmes. Le sujet que Virgile a choisi frappe sans cesse l'imagination: sans cesse il parle à notre ame par nos sens: les leçons y sont en images et les préceptes en tableaux. La forme n'est pas moins précieuse que le fond. Virgile ennoblit les opérations les plus simples, et les instrumens les plus vils; il parle aussi noblement de la faux du cultivateur que de l'épée du guerrier, d'un char rustique que d'un char de triomphe. Il sait rendre la charrue digne et des consuls et des dictateurs. Enfin on peut dire que non-seulement il a surpassé les autres écrivains, mais qu'il s'est surpassé lui-même dans le style de ses *Géorgiques*: la vivacité de ses images nous donne une idée plus claire que n'aurait fait le nom de ces choses même; et l'objet décrit nous aurait moins affectés que la description. Mais de quelque couleur que les préceptes soient revêtus, ils fatiguent à la longue si le poète n'en corrige l'uniformité. Virgile, dans cette vue, entremêle à ses leçons d'agriculture des traits de morale..... » Delille nous donne aussi une idée précise et lumineuse de la division de ce poëme. « Virgile, dit-il, dans le premier livre parle des moissons, du labourage, des instrumens nécessaires aux cultivateurs, de la connaissance de la sphère, des différentes saisons où il faut semer les différens grains, des signes qui annoncent l'orage ou les beaux jours. La variété des tableaux, la rapidité du style caractérisent

ce livre, qui est terminé par un magnifique épisode sur la mort de César ; dans le second, on trouve plus d'art peut-être, et plus de hardiesse que dans tous les autres. Le poète attribue à des arbres, toutes les passions et les affections humaines, l'oubli, l'ignorance, le désir, l'étonnement. Le quatrième est riche en métaphores, mais moins hardies que dans celui-ci: car il est bien plus naturel de prêter les passions de l'homme à des animaux, comme les abeilles, qu'à des êtres inanimés comme les arbres. On ne peut lire à la fin du livre l'éloge de la vie champêtre, sans être tenté de vivre à la campagne, et sans préférer contre le sentiment de Virgile lui-même la vie d'un cultivateur à celle d'un philosophe. Le troisième livre paraît le plus travaillé de tous. Il y règne une vigueur et une verve admirables dans la description du cheval et des courses des chevaux. La violence de l'amour y est représentée avec des expressions aussi brûlantes que l'amour même. L'hiver de la Scythie est si bien peint qu'on frissonne, pour ainsi dire, en le lisant. Dans la description de la peste, il s'est efforcé de surpasser Lucrèce, et il faut avouer que si dans l'un on reconnaît mieux le physicien, dans l'autre on reconnaît mieux le poète. Mais Virgile semble n'avoir rien traité avec autant de complaisance que les abeilles. Il ennoblit toutes les actions de ces petits animaux par des métaphores empruntées des plus importantes occupations des hommes; il ne peint pas en vers plus forts les batailles d'Enée et de Turnus que le choc de deux essaims. Si dans l'*Eneïde* il compare les travaux des Troyens à ceux des abeilles et des fourmis, ici il compare les occupations des abeilles à celles des Cyclopes. Enfin le quatrième livre des *Géorgiques* semble être le prélude de l'*Eneïde*. En parlant si magnifiquement d'un insecte, il nous annonce sur quel ton il était capable de traiter un objet véritablement grand: en un mot, les *Géorgiques* de Virgile ont toute la perfection que peut avoir un ouvrage écrit par le plus grand poète de l'antiquité, dans l'âge où l'imagination est la plus vive, le jugement le plus formé ; où toutes les facultées de l'esprit sont dans toute leur vigueur et dans leur entière maturité. Dans cette éloge, je ne crains pas d'être accusé de préventinn par les véritables connaisseurs, ni d'avoir vu les beautés de Virgile avec le microscope des commentateurs et des traducteurs. Voulons-nous prendre de cet ouvrage une juste idée, consultons Virgile lui-même. C'était son ouvrage favori, celui sur lequel il fondait l'espoir de son immortalité. » Après les avoir lues à Auguste, il commença l'*Eneïde*. Ses différens ouvrages lui acquirent les suffrages et l'amitié de l'empereur, de Mécène, de Tucca, de Pollion, d'Horace, de Gallus. La vénération qu'on avait pour lui à Rome était telle qu'un jour s'étant rendu au théâtre, après qu'on y eut récité quelques-uns de ses vers, tout le peuple se leva avec des acclamations : honneur qu'on ne rendait alors qu'à l'empereur. Tant de gloire lui fit des jaloux, à la tête desquels étaient Bavius et Mævius. On attaqua sa naissance; on déchira ses ouvrages; on ne respecta pas

Digitized by Google

même ses mœurs : on lui prêta des goûts infâmes, ainsi qu'à Socrate, Platon, etc. Virgile encourageait les critiques par une grande modestie qui dégénérait en timidité. Sa gloire l'embarrassait en bien des occasions : quand la multitude accourait pour le voir, il se dérobait en rougissant. Il négligeait ses habillemens et sa personne. Cette simplicité cachait beaucoup de génie; mais ce n'était pas aux sots à le voir. Un certain Filistus, bel esprit de cour, prenait plaisir, dit-on, à l'agacer continuellement, même en présence d'Auguste... « Vous êtes muet, lui dit-il un jour, et quand vous auriez une langue, vous ne vous défendriez pas mieux... » Virgile piqué se contenta de répondre : « mes ouvrages parlent pour moi. » — Auguste applaudit à la répartie, et dit à Filistus : « Si vous connaissiez l'avantage du silence vous le garderiez toujours. » Cornificius, autre Zoïle, déchirait Virgile. On en avertit le poète qui répondit simplement : « Cornificius m'étonne. Je ne l'ai jamais offensé; je ne le hais point; mais il faut que l'artiste porte envie à l'artiste et le poète au poète. Je ne me venge de mes ennemis qu'en m'éclairant par leur critique. » Un de ceux dont il fut le moins blessé, c'est Bathille; Virgile avait attaché pendant la nuit, à la porte du palais d'Auguste, ce distique où il le fait égal à Jupiter :

Nocte pluit totâ ; redeunt spectacula manè :
Divisum imperium cum Jove Cæsar habet.

L'empereur voulut connaître l'auteur de cette ingénieuse bagatelle; personne ne se déclara. Bathille, profitant de ce silence, se fait honneur du distique et en reçoit la récompense. Le dépit de Virgile lui suggéra une idée heureuse : ce fut de mettre au bas du distique ce vers;

Hos ego versiculos feci, tulit alter honores,

et le commencement du suivant :

Sic vos non vobis, répété quatre fois.

L'empereur demanda qu'on en achevât le sens; mais personne ne put en venir à bout, que Virgile qui le fit de la manière suivante :

Sic vos non vobis, nidificatis aves;
Sic vos non vobis, vellera fertis oves;
Sic vos non vobis, mellificatis apes;
Sic vos non vobis, fertis aratra boves.

Bathille devint la fable de Rome, et Virgile fut au comble de sa gloire, surtout lorsqu'on eut vu quelques échantillons de son *Enéide*. Quand Auguste fut de retour de la guerre contre les Cantabres, Virgile lui fit lecture des second, quatrième et sixième livres de ce poëme, en présence d'Octavie, sa sœur, qui venait de perdre M. Claudius Marcellus, son fils unique. Le poète avait placé l'éloge de ce jeune prince à la fin du sixième avec tant d'art, et l'avait tourné d'une manière si touchante que ce morceau fit fondre en larmes l'empereur et Octavie. On dit que cette princesse récompensa Virgile en lui faisant compter dix grands sesterces pour chaque vers; ce qui faisait une somme de près de 32,500 livres. On ajoute même qu'elle s'était évanouie à ces mots : *Tu Marcellus eris.* Virgile, après avoir achevé son *Enéide*, se proposait de se retirer pendant trois ans dans une solitude pour la revoir et la polir. Il partit dans ce dessein pour la Grèce; mais ayant rencontré à

Athènes Auguste qui revenait de l'Orient, il prit le parti de le suivre à Rome. Il fut attaqué en chemin de la maladie dont il mourut. Il avait employé onze ans à la composition de l'*Enéide;* mais voyant approcher sa fin sans avoir pu y faire les changemens qu'il méditait, il ordonna par son testament qu'on la jetât au feu. Ses amis Tucca et Varius lui dirent qu'Auguste ne permettrait pas qu'on exécutât un ordre si rigoureux. Nous avons encore les vers qu'Auguste composa au sujet de cet ordre que Virgile avait donné : ils sont beaux et semblent partir du cœur :

Ergo-ne supremis potuit vox improba verbis
Tam diram mandare nefas ? Ergo ibit in ignes ,
Magnaque doctiloqui morietur musa Maronis?

Alors il leur légua son poëme, à condition qu'on le laisserait tel qu'il était : de là vient qu'on y trouve tant de vers imparfaits. L'auteur de cet ouvrage immortel mourut à Brindes, en Calabre, où il s'était arrêté, le 22 septembre de l'an 19 de Jésus-Christ, à 51 ans. On ne peut donner une idée de la perfection du style de Virgile, qu'en le comparant à celle de l'Apollon du Belvédère. M. l'abbé Delille, son habile traducteur, l'a caractérisé ainsi :

Ta vigueur, sans effort, c'est la grace elle-même.
Avant de l'admirer, le lecteur sent qu'il l'aime.
Brillant, mais naturel, et pur, quoiqu'abondant,
Chez toi toujours le goût employa la richesse :
Le goût fut ton génie. . . . .

Quoique Virgile ne soit venu qu'après Homère, qu'il l'ait imité dans le plan de son poëme, et qu'il n'ait pu mettre la dernière main à son ouvrage, cependant c'est une question indécise et qui le sera vraisemblablement toujours, de savoir lequel des deux poëtes a le mieux réussi dans la poésie épique. On a inséré dans l'article d'Homère le parallèle de ces deux grands hommes. Nous donnerons ici à ce sujet le jugement de Voltaire, juge compétent en pareille matière comme en tant d'autres : « Cet ouvrage, dit-il, que l'auteur avait condamné aux flammes, est encore avec ses défauts le plus beau monument qui nous reste de toute l'antiquité. Virgile tira le sujet de son poëme des traditions fabuleuses que la superstition populaire avait transmises jusqu'à lui, à peu près comme Homère avait fondé son *Iliade* sur la tradition du siége de Troie; car en vérité il n'est pas croyable qu'Homère et Virgile se soient soumis par hasard à cette règle bizarre que le P. le Bossu a prétendu établir; c'est de choisir son sujet avant ses personnages, et de disposer toutes les actions qui se passent dans le poëme, avant de savoir à qui on les attribuera. Cette règle peut avoir lieu dans la comédie qui n'est qu'une représentation des ridicules du siècle, ou dans un roman frivole, qui n'est qu'un tissu de petites intrigues, lesquelles n'ont besoin ni de l'autorité de l'histoire, ni du poids d'aucun nom célèbre; les poëtes épiques, au contraire, ont besoin de choisir un héros connu dont le nom seul puisse imposer au lecteur, et un point d'histoire qui soit par lui-même intéressant. Tout poëte épique qui suivra la règle de le Bossu sera sûr de n'être jamais lu. Mais heureusement il est impossible de la suivre; car, si vous tirez votre sujet tout entier de votre imagination, et que vous cherchiez ensuite quelque événement dans l'histoire pour l'adapter à votre

Digitized by Google

fable, toutes les annales de l'univers ne pourraient pas vous fournir un événement entièrement conforme à votre plan; il faudra de nécessité que vous altériez l'un pour le faire cadrer avec l'autre; et y a-t-il rien de plus ridicule que de commencer à bâtir pour être ensuite obligé de détruire? Virgile rassembla donc dans son poëme tous ces différens matériaux qui étaient épars dans plusieurs livres, et dont on peut voir quelques-uns dans Denis d'Halicarnasse. Cet historien trace exactement le cours de la navigation d'Enée; il n'oublie ni la fable des Harpies, ni les prédictions de Céléno, ni le petit Ascagne qui s'écrie que les *Troyens ont mangé leurs assiettes*, etc. Pour la métamorphose des vaisseaux d'Enée en nymphes, Denis d'Halicarnasse n'en parle point; mais Virgile lui-même prend soin de nous avertir que ce conte était une ancienne tradition :

Prisca fides facto, sed fama perennis.

Il semble qu'il ait eu honte de cette fable puérile, et qu'il ait voulu se l'excuser à lui-même, en se rappelant la croyance publique. Si on considérait dans cette vue plusieurs endroits de Virgile qui choquent au premier coup d'œil, on serait moins prompt à le condamner..... A l'égard de la construction de la fable, Virgile est blâmé de quelques critiques et loué par d'autres de s'être asservi à imiter Homère. Pour moi, si j'ose hasarder mon sentiment, je pense qu'il ne mérite ni ces reproches, ni ces louanges. Il ne pouvait éviter de mettre sur la scène les dieux d'Homère qui étaient aussi les siens, et qui, selon la tradition, avaient eux-mêmes guidé Enée en Italie; mais assurément il les fait agir avec plus de jugement que le poëte grec; il parle comme lui du siége de Troie; mais j'ose dire qu'il y a plus d'art et des beautés plus touchantes dans la description que fait Virgile de la prise de cette ville que dans toute l'*Iliade* d'Homère. On nous crie que l'épisode de Didon est d'après celui de Circé et de Calypso; qu'Enée ne descend aux enfers qu'à l'imitation d'Ulysse. Le lecteur n'a qu'à comparer ces prétendues copies avec l'original supposé, il y trouvera une prodigieuse différence. *Homère a fait Virgile*, dit-on; si cela est, c'est sans doute son plus bel ouvrage. Il est bien vrai que Virgile a emprunté du grec quelques comparaisons, quelques descriptions, dans lesquelles même, pour l'ordinaire, il est au-dessous de l'original. Quand Virgile est grand, il est lui-même; s'il bronche quelquefois, c'est lorsqu'il se plie à suivre la marche d'un autre. J'ai entendu souvent reprocher à Virgile de la stérilité dans l'invention. On le compare à ces peintres qui ne savent point varier leurs figures : voyez, dit-on, quelle profusion de caractères Homère a jetée dans son *Iliade;* au lieu que dans l'*Enéide* le fort Cloanthe, le brave Gias et le fidèle Achate, sont des personnages insipides, des domestiques d'Enée, et rien de plus, dont les noms ne servent qu'à remplir quelques vers. Cette remarque me paraît juste, mais j'ose dire qu'elle tourne à l'avantage de Virgile. Il chante les actions d'Enée et Homère l'oisiveté d'Achille. Le poëte grec était dans la nécessité de suppléer à l'absence de son principal héros, et

comme son talent était de faire des tableaux, plutôt que d'ourdir avec art la trame d'une fable intéressante, il a suivi l'impulsion de son génie, en représentant avec plus de force que de choix des caractères éclatans, mais qui ne touchent point; Virgile, au contraire, sentait qu'il ne fallait point affaiblir son principal personnage et le perdre dans la foule; c'est au seul Enée qu'il a voulu et qu'il a dû nous attacher; aussi ne nous le fait-il jamais perdre de vue. Toute autre méthode aurait gâté son poëme. Saint-Evremond dit qu'Enée est plus propre à être le fondateur d'un ordre de moines que d'un empire. Il est vrai qu'Enée passe auprès de bien des gens plutôt pour un dévôt que pour un guerrier; mais leur préjugé vient de la fausse idée qu'ils ont du courage. Ils ont les yeux éblouis de la fureur d'Achille, ou des exploits gigantesques d'un héros de roman. Si Virgile avait été moins sage, si, au lieu de représenter le courage calme d'un chef prudent, il avait peint la témérité emportée d'Ajax et de Diomède qui combattent contre des dieux, il aurait plu davantage à ces critiques; mais il mériterait peut-être moins de plaire aux hommes sensés. Je viens à la grande et universelle objection que l'on fait contre l'*Enéïde* : les six derniers chants, dit-on, sont indignes des six premiers. Mon admiration pour ce grand génie ne me ferme point les yeux sur ce défaut; je suis persuadé qu'il le sentait lui-même; et que c'était la vraie raison pour laquelle il avait eu dessein de brûler son ouvrage. Il n'avait voulu réciter à Auguste que le premier, le second, le quatrième et le sixième livres, qui sont effectivement la plus belle partie de *l'Enéïde*. Il n'est point donné aux hommes d'être parfaits. Virgile a épuisé tout ce que l'imagination a de plus grand dans la descente d'Enée aux enfers : il a dit tout au cœur dans les amours de Didon; la terreur et la compassion ne peuvent aller plus loin que dans la description de la ruine de Troie; de cette haute élévation où il était parvenu au milieu de son vol, il ne pouvait guère que descendre. Le projet du mariage d'Enée avec une Lavinie qu'il n'a jamais vue, ne saurait nous intéresser après les amours de Didon; la guerre contre les Latins, commencée à l'occasion d'un cerf blessé, ne peut que refroidir l'imagination échauffée par la ruine de Troie. Il est bien difficile de s'élever quand le sujet baisse. Cependant il ne faut pas croire que les six derniers chants de *l'Enéïde* soient sans beautés. Il n'y en a aucun où vous ne reconnaissiez Virgile : ce que la force a tiré de ce terrain ingrat est presque incroyable; vous voyez partout la main d'un homme sage qui lutte contre les difficultés; il dispose avec choix tout ce que la brillante imagination d'Homère avait répandu avec une profusion sans règle. Pour moi, s'il m'est permis de dire ce qui me blesse davantage dans les six derniers chants de *l'Enéïde*, c'est qu'on est tenté en les lisant de prendre le parti de Turnus contre Enée. Je vois dans la personne de Turnus un jeune prince passionnément amoureux, prêt à épouser une princesse qui n'a point pour lui de répugnance; il est favorisé dans sa passion par la mère de Lavinie, qui l'aime com-

me son fils; les Latins et les Rutules désirent également ce mariage, qui semble devoir assurer la tranquillité publique, le bonheur de Turnus, celui d'Amate et même de Lavinie; au milieu de ces douces espérances, lorsqu'on touche au moment de tant de félicités, voici qu'un étranger, un fugitif arrive des côtes d'Afrique; il envoie une ambassade au roi Latin pour obtenir un asile: le bon vieux roi commence par lui offrir sa fille, qu'Enée ne lui demandait pas; delà suit une guerre cruelle, encore ne commence-t-elle que par hasard et pour une aventure commune et petite. Turnus, en combattant pour sa maitresse, est tué impitoyablement par Enée; la mère de Lavinie au désespoir se donne la mort; et le faible roi Latin pendant tout ce tumulte ne sait ni refuser, ni accepter Turnus pour son gendre, ni faire la guerre, ni la paix; il se retire au fond de son palais, laissant Turnus et Enée se battre pour sa fille, sûr d'avoir un gendre, quoi qu'il arrive. Il eût été aisé, ce me semble, de remédier à ce grand défaut: il fallait peut-être qu'Enée eût à délivrer Lavinie d'un ennemi, plutôt qu'à combattre un jeune et aimable amant qui avait tant de droits sur elle, et qu'il secourût le vieux roi Latin au lieu de ravager son pays. Il a trop l'air du ravisseur de Lavinie: j'aimerais mieux qu'il en fût le vengeur: je voudrais qu'il eût un rival que je pusse haïr, afin de m'intéresser davantage au héros; une telle disposition eût été une source de beautés nouvelles; le père et la mère de Lavinie, cette jeune princesse même, eussent eu des personnages plus convenables à jouer. Mais ma présomption va trop loin, ce n'est point à un jeune peintre à oser reprendre les défauts d'un Raphaël, et je ne puis pas dire comme le Corrège: « *Son pittor anche io.* » Nous joindrons à la critique de Voltaire, un reproche que Virgile a justement encouru: c'est la manière dont il fait disparaitre Creüse, la première femme d'Enée. Cette circonstance a suggéré à Rousseau le lyrique deux strophes ingénieuses de son ode à une veuve. Les voici:

De la veuve de Sichée
L'histoire vous a fait peur;
Didon mourut attachée
Au char d'un amant trompeur;
Mais l'imprudente mortelle
N'eut à se plaindre que d'elle;
Ce fut sa faute, en un mot:
A quoi songeait cette belle
De prendre un amant dévôt?

Pouvait-elle mieux attendre
De ce pieux voyageur,
Qui fuyant sa ville en cendre,
Et le fer du Grec vengeur,
Chargé des dieux de Pergame,
Ravit son père à la flamme,
Tenant son fils par la main,
Sans prendre garde à sa femme
Qui se perdit en chemin?

Virgile n'était plus le même lorsqu'il écrivait en prose. Sénèque le philosophe nous apprend qu'il n'avait pas mieux réussi en prose que Cicéron en vers. La santé de ce poète avait toujours été faible et chancelante; il était fort sujet aux maux d'estomac et de tête, et aux crachemens de sang: aussi mourut-il d'une colique à laquelle il était fort sujet, au milieu de sa carrière. Il laissa des sommes considérables à Tucca, à Varius, à Mécène, à l'empereur même. On assure qu'il avait reçu de ce prince et de ses amis plus de 1200 mille livres, somme prodigieuse pour lors. Peu de poètes ont fait une pareille fortune. Son corps fut porté près de Naples; et l'on mit

sur son tombeau ces vers qu'il avait faits en mourant :

Mantua me genuit, Calabri rapuêre, tenet nunc Parthenope : cecini pascua, rura, duces.

Un éloge qu'on ne peut refuser à Virgile, c'est que, si l'on excepte quelques galanteries de ses bergers, et la seconde églogue qui porte les traits d'un vice monstrueux, mais devenu très-commun chez les Romains, on ne peut que le regarder comme un des poètes de l'antiquité le plus ami des bonnes mœurs; encore dans ces endroits-là même est-il décent et réservé dans ses expressions. Et quant au dernier article, il paraît que c'était une folie passagère que lui-même se reproche comme telle.

O Coridon, Coridon, quæ te dementia cæpit !

Les éditions les plus recherchées des ouvrages de Virgile, sont celles de 1470, 1471, 1472, in-folio; du P. la Cerda, Lyon, 1619, 3 volumes in-folio ; de Sedan, 1625; in-32; d'Elzévir, 1636, in-12; du Louvre, 1641, in-folio; de Londres, 1663, in-folio, donnée par Ogilbi, avec 102 figures et une carte; *Cum notis Variorum*, 1680, 3 volumes in-8°; *Ad usum Delphini*, Paris, 1682, in-4°; de Leewarde, 1717, in-4°; Florence, 1741, in-4°; Amsterdam, 1746, 4 volumes in-4°; Rome, 1741, in-folio, faite sur un ancien manuscrit dont on a figuré l'écriture; ibid, 1763, en trois volumes in-folio avec figures, italien et latin; de Londres, Sandby, 1750, 2 volumes in-8°, figures; Birmingham, Baskerville, 1757, in-4°. Chr. J. Heyne en a donné une édition très-estimée, 4 volumes in-8°, Leipsick, 1767. Elle a été réimprimée en 1800, Leipsick, 6 volumes gr. in-8°, fig. et à Oxford, 1812, 2 volumes in-32. La plupart de ces éditions, et surtout l'avant-dernière, sont superbes; mais ceux qui ne cherchent dans les livres que la commodité du format et l'exactitude de l'impression, peuvent se borner à l'édition d'Elzévir, en observant que dans l'édition originale, les *Bucoliques* et *l'Enéide* sont précédées d'une page dont les capitales sont en rouge; ou à l'édition de Coustelier, 1745, en 3 volumes in-12, que Philippe dirigea. Il la revit exactement sur celle de Florence, donnée en 1741, sur un manuscrit de 1300 ans. Parmi les autres éditions plus récentes, on distingue celle de Pierre Didot, 1799, in-18; celle de Londres, 1800, 2 volumes gr. in-8°, figures; celle de Hunter, 1810, 2 volumes petit in-8°. Quant aux traductions françaises déjà anciennes, dont on a surchargé notre littérature, celle de l'abbé Desfontaines, qu'on prétend n'être pas de lui, mais de Fréron, est préférable, comme plus exacte et plus élégante. (*Voyez* son article, et celui d'Annibal Caro, à qui nous devons une bonne traduction italienne.) Celle dite des *quatre professeurs*, quoique moins estimable que cette dernière, est précieuse pour ceux qui veulent être aidés en lisant Virgile. La traduction de M. Binet (René) est bien meilleure, 4 volumes in-12, Paris, 1804. On a deux autres traductions qui sont encore plus récentes, ce sont celles de M. Mollevaut, et celle de M. Morin, ancien proviseur du Lycée de Clermont. M. l'abbé Delille a donné des traductions des *Géorgiques* et de *l'Enéide*, qui sont devenues classiques. Gaston

a aussi donné une traduction en vers français de *l'Enéïde*; quoiqu'elle fasse preuve d'un talent distingué, elle est bien inférieure à celle de Delille. Elle a paru à Paris, 1804-7, 4 parties en 2 volumes in-8°. On recherche encore un peu la traduction de *l'Enéïde* en vers français par de Segrais, Amsterdam, 1700, ou Lyon, 1709, 2 volumes in-8°. M. Mollevaut après avoir traduit avec succès en prose *l'Enéïde* de Virgile, a voulu tout récemment le traduire en vers. Cette tentative a paru hasardeuse et même téméraire après la traduction de Delille, et quoique doué d'un talent estimable, le nouveau traducteur est resté bien loin derrière son illustre devancier. M. A. P. F. Tissot a donné une traduction en vers français des *Bucoliques* de Virgile, accompagnée de remarques sur le texte, et de tous les passages de Théocrite que Virgile a imités, 1 volume in-12. Cette traduction a eu plusieurs éditions. Les *Bucoliques* ont aussi été traduites en vers par Langeac, par Willodon, par Millevoye et par plusieurs autres littérateurs, qui, sans avoir atteint le but, ont cependant fait quelquefois d'heureux efforts. Nous connaissons une traduction encore inédite de ces mêmes *Bucoliques*, qui nous a semblé devoir un jour être accueillie avec succès après toutes celles qui l'ont précédée. Elle est le fruit des loisirs d'un ancien élève du lycée Charlemagne et de l'école Normale. On peut consulter pour de plus grands détails bibliographiques, le *Manuel de la librairie* de M. Brunet. (*Voyez* aussi dans ce dictionnaire les articles Catrou; Delille; Gaston; Mallemans; Marolles; Martin; Gresset; Richer; Scarron, etc.)

VIRGILE, hérésiarque, né en Irlande, passa par la France en allant en Allemagne. Le roi Pépin le goûta tellement, qu'il le retint pendant quelque temps auprès de lui, et lui donna des lettres de recommandation pour Odillon, duc de Bavière. Virgile fut élevé à la prêtrise, et se fixa à Saltzbourg. Saint Boniface, apôtre d'Allemagne, le déféra au pape Zacharie comme enseignant des erreurs; entre autres « qu'il y avait un autre monde, d'autres hommes sous la terre, un autre soleil, une autre lune. » *Quòd alius mundus, et alii homines sub terrâ sint, seu alius sol et luna*. (*Bibliothèque des Pères*, dans les lettres de saint Boniface, et lettre 10 du tome 6e des conciles.) Zacharie répondit qu'il fallait le déposer s'il persistait à enseigner de semblables erreurs, ordonna à Virgile de venir à Rome afin qu'on y examinât sa doctrine. Quelques auteurs modernes, entre autres d'Alembert, ont conclu de là, que Zacharie condamnait le sentiment de ceux qui admettaient les antipodes, mais il ne s'agissait point d'antipodes dans l'imputation de saint Boniface; mais des hommes d'un autre monde, qui ne descendaient point d'Adam, et qui n'avaient point été rachetés par Jésus-Christ.

VIRGILE (Benoit), né en 1620 à Villa-Barrea dans l'Abruzze, fut d'abord conducteur de troupeaux. Ayant appris à lire et à écrire, il dévora dans ses momens de loisir l'Arioste, le Tasse, et d'autres poètes. Il essaya aussitôt de composer quelques poésies, et le fit avec tant de facilité, que, dédaignant les sujets médiocres, il commença

un poëme. Son sujet fut la *Vie de saint Ignace*. Il le publia à Trani, en 1647, le retoucha depuis, le réduisit en 11 chants, et le remit au jour en 1660. Il mourut quelque temps après. On a de lui plusieurs autres poëmes, tels que *Savérius, apôtre de l'Inde*, en 21 chants, la *Vie de Louis Gonzague*, la *Grace triomphante*. Ce dernier manque d'élégance; le style en est lâche et diffus; mais on trouve assez de noblesse et d'énergie dans les pensées.

VIRGILE. *Voy.* POLYDORE II.

VIRGINIE, jeune fille romaine, dont Appius Claudius, l'un des décemvirs, devint passionnément amoureux. Pour en jouir plus facilement, il ordonna qu'elle serait remise à Marcus Claudius, avec lequel il s'entendait, jusqu'à ce que Virginius son père fût de retour de l'armée. Ce vénérable vieillard ayant été averti de la violence qu'on voulait faire à sa fille, vint à la hâte à Rome, et demanda à la voir. On le lui permit; alors ayant tiré Virginie à part, il prit un couteau qu'il rencontra sur la boutique d'un boucher : « Ma chère Virginie, lui dit-il, voilà enfin tout ce qui me reste pour te conserver l'honneur et la liberté. » Il lui porte à l'instant le couteau dans le cœur et la laisse expirante. Il s'échappe de la multitude et vole au camp avec 400 hommes qui l'avaient suivi. Les troupes, plus indignées contre le ravisseur que contre le père, prirent les armes et marchèrent à Rome, où elles se saisirent du mont Aventin. Tout le peuple soulevé contre Appius le fit mettre en prison, où il se tua pour prévenir l'arrêt de sa mort. Spurius Opius, autre décemvir, qui était à Rome et qui avait souffert le jugement tyrannique de son collègue, se donna la mort, et Marcus Claudius, confident d'Appius, fut condamné au dernier supplice. Ce crime fit abolir les décemvirs l'an 449 avant J.-C. La mort de Virginie est le sujet d'un très-beau tableau de M. Doyen, qui a été son morceau de réception à l'académie de peinture. Virginie est aussi l'héroïne de plusieurs tragédies. *Voyez* APPIUS.

VIRIATES, simple soldat lusitanien, réunissait au talent d'un général l'ame d'un héros. Ses services importans lui valurent le commandement de l'armée de la Lusitanie, aujourd'hui le Portugal. Les historiens romains ont donné à Viriates les qualifications de rebelle et de brigand ; mais ils ont été forcés d'avouer que ce héros était doué d'une grande habileté et d'un courage intrépide. Ils n'ont pu disconvenir non plus que la tempérance et la chasteté faisaient partie de ses vertus sociales, et qu'il donna constamment des preuves de générosité et de bonne foi. Viriates, dans sa jeunesse, s'était occupé de la chasse. Si des richesses mal acquises, qu'il employa pour dépouiller les Romains, ont, dans un siècle plus éclairé et plus civilisé, jeté quelque défaveur sur son caractère, tout est bien compensé par l'intégrité qui dirigea généralement ses actions. Lorsqu'il posséda l'autorité suprême, son pouvoir fut fondé sur la base la plus solide et la plus honorable, le suffrage spontané de ses concitoyens, que sa grande réputation rallia sous ses drapeaux. Il possédait particulièrement l'art de tempérer avec succès l'impétueuse bravoure de ses troupes contre une multi-

tude d'hommes non moins braves, et mieux disciplinés. Le premier qui fit l'épreuve de ses talens fut Vétilius; ce général romain vaincu sous les murs de Tribola, tomba lui-même vivant entre les mains des vainqueurs. Le préteur Plautius et Claudius Unimanus envoyés à son secours essuyèrent le même sort. La fortune et la renommée de Viriates alarma Rome. Cette fière république fut forcée de reconnaître le mérite de son ennemi et de lui opposer un général qui descendait et était l'allié d'une race de héros. Le consul Quintus Fabius Æmilianus, frère du jeune Scipion, fut chargé du commandement de l'armée d'Espagne. Cependant Viriates ne fut point intimidé par la réputation de son adversaire. Il défia souvent le général romain pour l'amener à une action, et le consulat d'Æmilianus expira, sans qu'il eût obtenu le plus léger avantage sur son antagoniste. Son successeur Servilianus, défait à son tour, entra en négociation avec Viriates, qui, par la ratification du traité, fut reconnu l'ami et l'allié du peuple romain. On ignore les limites des nouveaux domaines de Viriates. Cependant on peut supposer qu'ils comprenaient la plus grande partie de l'Espagne ultérieure. Arsa, qu'il destinait à devenir la capitale de son royaume, se trouvait située près des rives de l'Anas, aujourd'hui Guadiana. La fierté de Rome se trouvait blessée par le traité qu'elle avait conclu avec un barbare, et s'embarrassant peu de sa réputation, elle eut la perfidie de le rompre. Quintus Servilius Cépion, auquel était confié le gouvernement de tout ce qui restait à la république dans l'Espagne ultérieure, désespérant de vaincre Viriates, le fit assassiner par ses compatriotes, l'an 140 avant J.-C. Le général lusitanien méritait l'affection et l'attachement de ses compagnons de fortune, et avait en eux la plus grande confiance. Jamais aucun soldat ne gardait l'entrée de sa tente; tous à quelque heure que ce fût y trouvaient un libre accès. Il termina ses jours, victime d'une imprudence. Cet homme, qu'aucun autre n'avait vaincu, mourut par trahison. A minuit, au moment où, sans être désarmé, il se mettait à table, les traîtres lui enfoncèrent un poignard dans la gorge, seule partie de son corps qui ne fût point à l'abri de leurs coups. Ayant expiré au même moment, ses troupes qui l'adoraient lui firent des funérailles pompeuses. Lorsque ses assassins se présentèrent à Cépion pour réclamer le salaire dû à leur crime, ils apprirent par la réponse que le consul leur fit, qu'il n'existe aucun sentiment de bonne foi et de délicatesse dans des ames que le crime a souillées. « Vous pouvez, leur répliqua-t-il, jouir en sûreté de ce que vous avez déjà reçu; mais n'attendez que de Rome seule une dernière gratification. »

VIRIDET (Jean), médecin, né à Paray en 1655, étudia à Montpellier, et fut reçu docteur à Valence. Il pratiquait à Paris, lorsque la révocation de l'édit de Nantes le força de se retirer à Genève. Il vivait encore à Rolles en 1735. On a de lui : I. *Tractatus de primâ coctione*, Genevæ, 1691, in-12, 1693, in-8°. II. *Dissertation sur les vapeurs*, Yverdun, 1726, in-8°.

VIRIEU (F. H. comte de), colonel du régiment du Limousin, député de la noblesse du

Dauphiné aux états généraux en 1789, demeura fidèle à ses mandataires qui prescrivaient le vote par tête à tous les départemens de cette province, et se réunit au tiers-état avec la minorité de son ordre. Il se rapprocha, tantôt des patriotes, tantôt des royalistes, et finit par se faire rejeter des deux partis. Le 13 juillet 1789, moment où le roi rassemblait des troupes près de Paris, il proposa de renouveler le serment du *Jeu de Paume*, c'est-à-dire, de ne pas se séparer avant la confection de la constitution. Le 28, il s'opposa à l'établissement du comité des recherches, et, dans la séance de la nuit du 4 août, il s'écria, au milieu de la discussion relative à l'abandon des privilèges; « qu'il apportait aussi son moineau sur l'autel de la patrie, et proposait la destruction des colombiers. » Le 20, il parla en faveur d'une déclaration des droits de l'homme, demandant qu'elle fût remise à la tête de la constitution. Le 7 décembre, il prononça un discours en faveur des deux chambres et du veto absolu à accorder au roi, et défendit plusieurs fois cette dernière opinion avec force. Nommé président le 27 avril 1790, il prononça le discours d'usage, et prêta le serment civique; mais le lendemain il envoya sa démission. Le 17 mai 1791, il présenta un projet sur les monnaies de cuivre. Le 31, il s'éleva avec force contre les calomnies que des pétitionnaires payés et quelques membres de l'assemblée dirigeaient contre les officiers. Il signa ensuite les protestations des 12 et 15 septembre 1791. S'étant trouvé à Lyon lors du soulèvement des habitans contre la convention, il prit les armes avec eux, fut arrêté et aussitôt condamné à mort.

VIRINGUS ou VAN VIERINGEN (Jean Wautier), médecin, né à Louvain en 1539, reçut le bonnet de docteur dans sa patrie en 1571, et obtint ensuite la première chaire de médecine qu'il remplit avec la plus grande exactitude pendant 22 ans. Devenu veuf en 1578, il embrassa l'état ecclésiastique, mais il ne reçut l'ordre de prêtrise qu'en 1579; il devint ensuite chanoine d'Arras. Son zèle pour les anciens usages de l'église et ses talens lui méritèrent la confiance et l'estime des archiducs Albert et Isabelle, dont il fut chapelain. On a de lui : I. Un *Abrégé du théâtre anatomique de Vesale*, en flamand, Bruges, 1569, in-4°. II. *De jejunio et abstinentiâ medicoecclesiastici libri quinque*, Arras, 1597, in-4°, avec cette double épigraphe : *Qui abstinens est, adjiciet vitam*, Eccl. 37; *Non satiari cibis saluberrimum*, Hippocr.

VIRLOIS ou VIRLOYS (Charles-François Roland de), né à Paris le 2 octobre 1716, et mort en 1772, fit élever en 1751 le théâtre de Metz, dont il publia le plan gravé par lui-même en 1758. On lui doit quelques ouvrages : I. *Traduction des élémens de Physique* de s'Gravesande, 1747, 2 vol. in-8°. II. *Dictionnaire d'architecture civile, militaire et navale, ancienne et moderne, et de tous les arts et métiers qui y ont rapport*, 1770, 3 vol. in-4°. III. Une nouvelle édition de *Vitruve* avec une dissertation instructive sur les divers commentateurs de cet écrivain.

VIROTTE. *Voyez* Lavirotte.

VIRSUNGUS. *Voy.* Wirsung.

VIRUES (Alphonse), l'un des premiers poètes espagnols qui fit sortir la tragédie de la barbarie où elle avait jusqu'alors été plongée dans son pays. Il a précédé Lope de Véga et a vécu au commencement du 16me siècle.

VISCH ou VISCA (Charles de), religieux de l'ordre de Cîteaux, natif de Bulscamp, près de Furnes, enseigna la théologie dans le monastère des Dunes à Bruges, y fut élu prieur en 1646, et y mourut le 11 avril 1666. On a de ce religieux plusieurs ouvrages qui ont demandé bien des recherches. I. *Bibliotheca ordinis Cisterciensis*, Douai, 1649, Cologne, 1656, in-4°, assez estimée, quoiqu'écrite d'un style plat et incorrect. II. *Vitæ B.B. Eberardi de Commandâ*, et *Richardi de Frisiâ*, Bruges, 1655. Ces deux saints étaient de l'ordre de Cîteaux; le premier est mort l'an 1191, le second l'an 1266. III. *Histoire de plusieurs monastères de son ordre*. IV. Une édition des *Œuvres d'Alain de Lille*, Anvers, 1653, in-fol.

VISCELLINUS. *V.* Cassius.

VISCHER (Jean), médecin, né à Wemdingen en Bavière, le 16 décembre 1524, et mort le 22 avril 1587, étudia dans les universités de Wittemberg, Tubingue, Padoue et Bologne. Il prit le bonnet de docteur dans cette dernière ville. La faculté de Tubingue lui confia en 1568 une chaire de médecine, qu'il occupa jusqu'à sa mort. On a de lui : I. *Enarratio brevis aphorismorum Hippocratis*, etc., Tubingæ, 1691, in-4°. II. *Epistola ad Matthiolum, de vertigine, occipitis dolore, stupore*, etc.

VISCHER (Roemer), poète hollandais, né à Amsterdam en 1547, partagea avec ses amis Spiegel et Koornhert la gloire d'avoir été un des premiers restaurateurs de sa langue maternelle, et il a obtenu par son talent pour l'épigramme le surnom du *Martial hollandais*. Dousa le nomma ainsi dans sa préface de la *Chronique* rimée de Melis-Stoke, publiée pour la première fois en 1591. Vischer réunissait chez lui les plus beaux esprits de son siècle; ce fut dans cette société que Vondel donna les premières preuves de son talent. Il eut deux filles qui se rendirent célèbres, comme lui, par leur goût pour les lettres et les arts, l'une nommée Amme, l'autre Marie. Toutes deux furent très-liées d'amitié avec Constantin Huygens et Pierre, fils de Corneille Hooft. La deuxième portait le surnom de *Tesselschade*, et est auteur d'une traduction hollandaise de la *Jérusalem délivrée* du Tasse. Elle faisait les délices du château de Muyden, qu'habitait Hooft, qui parle fréquemment d'elle dans ses lettres.

VISCLÈDE (Antoine-Louis Chalamont de la), savant et littérateur, né à Tarascon en Provence en 1692, d'une famille noble, et mort à Marseille en l'année 1760, remplit avec distinction pendant plusieurs années la place de secrétaire perpétuel de l'académie de cette ville. Il en avait été pour ainsi dire le fondateur, et c'est à ses soins et à son zèle qu'elle dut une partie de sa gloire. La Visclède était le Fontenelle de la Provence par ses talens autant que par son caractère. Doux, poli, affable, officieux, sensible à l'amitié, il eut beaucoup d'amis et ne mérita aucun ennemi. Les traits qu'on lui lança

ne parvinrent pas jusqu'à lui; il profita de la critique et sut oublier l'insulte. Son goût n'était pas aussi sûr que son esprit était fin, et il aurait volontiers préféré les fables de Lamothe à celles de Lafontaine. Avec beaucoup de finesse dans l'esprit, il en avait très-peu dans le caractère, et peu d'hommes de lettres ont eu une simplicité de mœurs plus aimable. Sa conversation ne brillait pas par les saillies, mais son commerce était sûr et utile à ceux qui en jouissaient. Les jeunes gens avaient en lui un ami, un conseil et un consolateur. La Visclède est principalement connu par le grand nombre de prix littéraires qu'il remporta. L'académie française et les autres compagnies du royaume le couronnèrent plusieurs fois; et, suivant l'expression d'un homme d'esprit, il aurait eu de quoi former un médaillier des différens prix qui lui furent adjugés. Ses ouvrages sont : I. Des *Discours académiques*, répandus dans les différens recueils des sociétés littéraires de la France. Ils sont bien pensés et bien écrits; mais il y a plus d'esprit que d'imagination, ainsi que dans ses autres productions. II. Des odes morales, dignes d'un poète philosophe. Les plus estimées sont celles qui ont pour sujet l'*Immortalité de l'Ame*, les *Passions*, les *Contradictions de l'homme*, le *Chagrin*. III. Diverses pièces de poésies manuscrites, et quelques autres imprimées dans ses *Œuvres diverses*, publiées en 1727, en 2 vol. in-12. Ce recueil essuya beaucoup de critiques.

VISCONTI (Azzo). *Voy.* Actius.

VISCONTI (Matthieu), deuxième du nom, souverain de Milan, étant mort sans enfans mâles en 1355, ses deux frères partagèrent sa succession. Bernabo régnait dans Milan, tandis que Galéas régnait à Pavie. Celui-ci mourut en 1378, laissant pour fils Jean Galéas, qui lui succéda. Bernabo, génie ambitieux et perfide, voulut se rendre maître de tout le duché en mariant Catherine, sa fille, à son neveu, veuf d'Isabelle de France, et en l'attirant à sa cour où il espérait s'en défaire aisément. Jean Galéas, de son côté, formait le projet de s'emparer de la succession de son oncle, qu'il égalait en ambition, et qu'il surpassait en ruses et en artifices. Il avait toujours le masque de la religion sur le visage, et ses actions n'eurent jamais un dehors plus pieux que lorsqu'il méditait quelque crime. Un jour il alla en pèlerinage à une chapelle dédiée à la Vierge, auprès de Milan, avec sa garde ordinaire de 2000 hommes. Bernabo, qui ne se méfiait de rien, va au-devant de lui; mais on l'arrêta à l'instant avec ses deux fils, qui finirent leurs jours dans la prison avec leur père. Jean Galéas, par cette perfidie, étendit sa domination dans le Milanais. L'an 1395 il obtint de Wenceslas, roi des Romains, le titre de duc de Milan. Ce fut alors qu'il quitta le titre de comte de Vertus, qu'il avait porté jusque-là du chef d'Isabelle de France, sa première femme, de laquelle sortit une fille unique, Valentine, mariée à Louis, duc d'Orléans, qui devait succéder au duché de Milan après l'extinction de la postérité masculine des Visconti. Il termina sa carrière en 1402, laissant de sa seconde femme Jean-Marie et

Philippe-Marie. Le premier gouverna Milan comme Néron gouvernait Rome. Il faisait dévorer par des chiens les malheureux qui lui avaient déplu. Ses peuples l'assassinèrent en 1412. Philippe-Marie, qui régnait à Pavie, devenu souverain (*Voy.* CARMAGNOLE), laissa à sa mort, arrivée en 1447, une fille, Blanche-Marie, qu'il maria à Sforce. Celui-ci s'empara du duché de Milan au préjudice du duc d'Orléans, qui le réclama comme l'héritage de sa mère. Telle fut la source des guerres du Milanais, qui fut pendant long-temps le tombeau des Français.

VISCONTI (JOSEPH), né à Milan vers la fin du 16me siècle, fut choisi par le cardinal Borromée pour travailler à la bibliothèque ambrosienne de sa ville natale. Il eut en partage les rits ecclésiastiques, et s'en acquitta avec talent. Son ouvrage fut imprimé à Milan sous ce titre : *Observationes ecclesiasticæ de baptismo, confirmatione et missâ*, 4 vol. in-4°.

VISCONTI (ALIPRAND ou ERPRAND), fils de Fazio ou de Boniface, comte d'Anguerra ou d'Angleria, et de Gisla, fille du comte Adalbert, vicomte de Milan, est un des premiers auteurs bien connus de l'illustre maison Visconti. Il gouverna Milan comme vicomte d'Azzo, son frère, qui avait été créé marquis et comte en 1033, puis comme vicomte des empereurs, et le titre de l'office continué dans sa descendance devint par la suite le nom de sa famille, ainsi qu'on en a plusieurs exemples, entre autres en Angleterre dans les maisons de Stuart et de Butler, en France dans celles de messieurs de Bouthilliers, de Vidame, etc., etc. Aliprand avait épousé Béatrix d'Este, et en eut pour fils Othon, qui suit, et Luitgarde, mariée à Adolphe Isambard.

VISCONTI (OTHON), comte d'Angleria, fils du précédent, alla à la Terre-Sainte avec Godefroi de Bouillon. Là, un Sarrasin nommé Volux, espèce de géant d'une force prodigieuse, s'avança dans la plaine pour défier le plus vaillant chevalier de l'armée chrétienne. Othon Visconti se présenta aussitôt, combattit le géant, le perça de sa lance, et ayant aperçu que l'aigrette de son casque était une vipère formant mille replis autour d'un enfant qu'elle semblait dévorer, il l'arracha et la cloua sur son bouclier pour signe de victoire. Cette vipère devint depuis l'écu de la maison des Visconti, qui sont, comme on sait, *d'argent à bisse ou guivre, d'azur, en pal, dévorant un enfant issant de gueules, couronnée de même;* elles font aujourd'hui, par décret impérial, la principale partie des armoiries du royaume d'Italie. Othon succéda à son père Aliprand en 1065, et épousa Lucrèce, fille de Hugues, dit Stampa, dont il laissa trois fils, Guy, Azzo et Eliprand. Guy, l'aîné, épousa Alix de Genève, fille de Gérard IV, dont il eut Othon II, consul de Milan en 1162, investi par l'empereur des fiefs de Massino, Albuzat et Besnat, lequel continua sa postérité. Othon Visconti fut tué à Rome l'an 1111, en combattant à pied vaillamment à côté de l'empereur Henri V, qu'il avait dégagé de la mêlée et auquel il avait donné son cheval. (Baronius, *Annal. Ecclésiast.*, t. 12; Corio, *Hist. di Milano.*)

VISCONTI (Othon III), fils d'Hubert ou Vivieu Visconti, consul de Milan en 1206, et d'Anastasie de Pirovane, et arrière-petit-fils d'Othon II, investi par Visconti Conrad III, des fiefs de Massino et Besnat, fut chassé de sa patrie avec ses frères, par la faction des Turriani, et se retira à Rome chez le cardinal Ubaldini; il s'y attira tant de considération et d'amis, que le pape Urbain IV le nomma à l'archevêché de Milan l'an 1261. Il fut plusieurs années sans pouvoir en jouir, parce que les Turriani s'opposaient à son arrivée. Mais dans cet intervalle, la conduite tyrannique de Nappe et de François de la Tour ayant grossi le nombre des mécontens, l'archevêque Othon crut qu'il était temps de recourir aux armes; il perdit d'abord six batailles, dans l'une desquelles son neveu Thibaut, qui commandait sous lui, fut pris, et eut la tête tranchée avec vingt-trois gentilshommes de Milan; mais enfin les talens et la constance d'Othon lui firent remporter une victoire complète à Décimo, le 21 juin 1277, qui le mit en possession de son siége, et peu après de la souveraineté de la ville de Milan. Après avoir établi la puissance de sa famille, par l'éloignement de ses ennemis, par sa modération, sa valeur et sa prudence, il remit en 1284 le gouvernement entre les mains de son petit-neveu, Matthieu, fils de Thiébaut et d'Anastasie Pirovane, se retira dans un monastère de chartreux, et y mourut en 1295, âgé de 88 ans.

VISCONTI (Thiébaud), fils d'Hubert Visconti et arrière-petit-neveu d'Othon II, consul de Milan en 1162, né en 1210, fut archidiacre de Liége. Il était en Syrie quand il apprit qu'il était élu pape en 1271 : une circonstance particulière de cette élection fut qu'il ne succéda à Clément VI qu'après un interrègne de 3 ans, causé par la discorde des cardinaux; on ne trouva d'autre moyen pour surmonter leurs divisions et leur obstination que de découvrir le palais de Viterbe où ils étaient assemblés et de diminuer chaque jour leur portion d'alimens; ce fut alors que vaincus par le froid et la faim, ils se réunirent pour choisir Thiébaud qui prit le nom de Grégoire X; il fit en 1272 son frère préteur de Rome, et son neveu Jean, en 1275, cardinal du titre de Sainte-Sabine.

VISCONTI (Galéas), fils aîné de Matthieu, dit *le Grand* (*Voyez* Visconti Matthieu) ou GALLUZZO (*petit Coq*), fut ainsi nommé parce qu'il vint au monde au chant du coq, le 21 janvier 1277, jour où l'archevêque Othon Visconti gagnait la bataille de Décimo, qui donna la souveraineté à sa famille. Galéas apprit le métier de la guerre sous son père, et pendant son exil vint servir en France. Après le rétablissement de Matthieu, en 1312, il eut le gouvernement de Trévise; puis l'empereur Henri VII lui donna celui de Plaisance, et Louis de Bavière y ajouta celui de Crémone et de Crême, et le confirma comme vicaire de l'empire à Milan. L'union qui régna dans le commencement entre Galéas et ses frères, le fit triompher de ses ennemis, et lui assura la principauté de Milan; mais la jalousie de Marc, le second d'entre eux, faillit perdre toute cette famille. Galéas ayant eu l'honneur de recevoir, en

1327, l'empereur Louis de Bavière à Milan, Marc l'accusa d'avoir voulu, conjointement avec ses frères, faire empoisonner l'empereur par un d'eux, Etienne Visconti, qui était son échanson : l'empereur les fit tous arrêter, et les envoya prisonniers dans le château de Monza, puis s'achemina pour Rome. Là, le fameux Castruccio Castracani, duc de Lucques, en l'accompagnant de Florence à Rome, ne cessa de solliciter la grace des Visconti détenus. : les seigneurs Gibelins, blessés de l'ingratitude de l'empereur envers les Visconti, joignirent aux prières la menace d'abandonner son parti, ce qui le détermina à donner l'ordre de relâcher les Visconti. Délivrés le 25 mars 1328, ils vinrent remercier Castruccio, qui faisait alors le siége de Pistoie : celui-ci remit à Galéas le commandement de l'expédition qu'il avait entreprise; mais Galéas, pour lui prouver sa reconnaissance, et à l'empereur l'injustice de sa détention, mit tant d'ardeur à pousser le siége, que les fatigues qu'il y essuya, jointes aux chagrins éprouvés pendant sa prison, lui donnèrent une fièvre maligne dont il mourut à Brescia, au mois d'août 1328.

VISCONTI-TORELLI (Orsina), comtesse de Guastalla, des vicomtes de Milan, fille d'Antonio Visconti et de Déjanire des comtes de Valperga, était cousine des onze filles de Bernabo, mariées à onze souverains, et tante à la mode de Bretagne des ducs de Milan Jean-Marie, Philippe-Marie et de Valentine, mariée à Louis, duc d'Orléans, aïeul du roi Louis XII. A l'éclat de la naissance et de la richesse elle joignait une taille avantageuse et noble, de l'esprit, de la beauté et du courage; c'est le portrait que les historiens nous en font. Le duc Jean-Marie Visconti, voulant s'attacher davantage le comte Guy II Torelli, général d'une haute réputation, qui lui devenait nécessaire, lui donna en mariage Orsina vers 1400. Elle fut emmenée en ôtage à Ferrare en juin 1409 avec Christoforo, son fils; y fut traitée avec de grands égards et n'eut à se défendre que des attentions du vainqueur. Rentrée chez elle, elle s'occupa d'y réparer les ravages qu'y avaient faits les Vénitiens et les Mantouans; pendant que son mari allait comme commissaire général du duc de Milan à Gênes en 1422, puis commander ses forces de terre et de mer à Naples, elle resta chargée de la régence de Guastalla, et s'y conduisit avec une prudence et une sagesse infinies. La guerre ayant recommencé en 1425, pendant que Guy était allé chercher à Gênes en 1426 un secours de quatre mille chevaux et de trois cent cinquante fantassins, qu'il jeta dans la citadelle de Brescia, et que la défense de cette place occupait toutes les forces du duc, les Vénitiens trouvant les bords du Pô peu garnis de troupes, le remontèrent jusqu'à Casal-Maggiore, enlevèrent cette place et celle de Brescello, et vinrent assiéger Guastalla. Cette ville n'était gardée que par des soldats étrangers tirés de Castel-Nuovo; privée de la présence de Guy, Orsina qui se trouvait à dix mille, delà, en apprenant cette nouvelle, court à Parme, lève des troupes, endosse la cuirasse, et le casque en tête et montée sur un

cheval blanc qu'elle conduisait avec une adresse extrême, parcourt la ligne de ses troupes et leur dit : « Braves soldats, c'est ici que j'attends la preuve de votre valeur, marchons ; courage! je ne quitte pas les armes que je n'aie avec vous vaincu et mis en fuite nos ennemis ». L'élan qu'inspirèrent sa présence et ses discours fut terrible; les Vénitiens furent culbutés, le désordre s'y mit, l'armée crut voir Guy la poursuivant ; ils abandonnèrent leur camp ; cinq cents Esclavons restèrent sur la place, et il y eut un grand nombre de prisonniers. Philippe de Bergame rapporte ; « qu'on vit cette femme courageuse pendant la bataille conduire elle-même les renforts aux endroits les plus chauds, que plusieurs des ennemis périrent de sa propre main, et que ses armes étaient couvertes de sang au sortir du combat ». Les habitans de Guastalla firent peindre cette glorieuse action sur les murs de l'église Saint-Barthélemi où cette fresque existe encore ; à Milan et dans tout le duché, on marqua par des feux et d'autres marques d'allégresse la joie que produisait cette nouvelle. Antonia, fille d'Orsina, mariée à Piétro Maria Rossi hérita du même courage. Orsina, veuve en 1449, mourut peu après son mari qu'elle adorait ; elle laissa trois enfans.

VISCONTI (Ennius-Quirinus), érudit profond et habile antiquaire, naquit à Rome en 1752, de Jean-Baptiste Visconti, savant distingué. Il manifesta, dès l'enfance, les plus heureuses dispositions, et il eût pu être mis au rang des enfans célèbres. Son père lui apprit à connaître les têtes des empereurs, lorsqu'il pouvait à peine prononcer leurs noms, et à dix ans, il soutint, dans le palais du cardinal prince Ferdinand de Rossi, un exercice public sur l'histoire sacrée et romaine, la numismatique, la chronologie, la géographie et la géométrie ; à douze, il fit un autre exercice dans la bibliothèque Angélique, où il aborda les questions les plus épineuses et les plus profondes sur la trigonométrie, l'analyse et le calcul différentiel. Ces études abstraites ne l'empêchaient pas de cultiver les lettres et la poésie ; il traduisit plusieurs poètes grecs en vers, et publia à treize ans sa traduction de l'*Hécube* d'Euripide, qui fut suivie de celle des *Odes* de Pindare. Des travaux aussi importans, couronnés d'un succès remarquable, attirèrent sur le jeune Visconti l'attention des hommes les plus distingués, et il était à peine âgé de vingt-deux ans, quand Amaduzzi lui dédia le troisième volume de ses *Anecdotes littéraires*. Son père ayant conçu le projet d'une description du *Musée Pio Clementin*, il composa d'abord quelques articles ; mais le premier volume est presqu'entier de son fils, qui a continué ensuite l'ouvrage. Ce travail immense, qui est son plus beau titre de gloire, lui laissait encore le loisir de publier séparément un grand nombre d'opuscules. Lors de l'invasion des Français en Italie, Visconti suivit en France les monumens qui avaient été constamment l'objet de ses études et de ses affections, et il en donna des notices courtes et précises dans la collection intitulée : le *Musée Français ;* ses connaissances lui acquirent autant de considération

en France qu'en Italie; les académies des sciences, des inscriptions et des beaux-arts, l'admirent au nombre de leurs membres, et il enrichit leurs recueils de divers rapports et mémoires. Il conçut aussi le vaste plan d'une Iconographie grecque et romaine, et le gouvernement lui donna des encouragemens et les moyens d'exécuter cette belle entreprise. Visconti était en même temps conservateur des antiques du musée. Il était d'une constitution robuste et vigoureuse et paraissait devoir tenir encore long-temps le sceptre de l'érudition, lorsqu'il fut enlevé presqu'inopinément le 7 février 1818. Il était naturalisé Français depuis quelques années. Visconti était très-laborieux et d'une activité rare: grave et sérieux dans la société, il était cependant d'un commerce doux, agréable et facile. Il était aussi très-simple dans ses manières et dans ses habitudes. On a de lui: I. *Notice des statues, bustes et bas-reliefs de la galerie des antiquités de Napoléon*, 1801, in-12. II. *Iconographie ancienne, ou recueil des portraits authentiques des empereurs, rois et hommes illustres de l'antiquité*, première partie; *iconographie grecque*, 3 vol. in-fol., 1811; 3 vol. in-4° avec 1 vol. in-fol. de planches. III. *Description des antiques du musée royal*, 1817, in-8°. IV. *Iconographie romaine*, 1817, in-fol. C'est la seconde partie et le quatrième volume de l'*Iconographie ancienne*. V. *Il museo pio Clementino*, Rome, 1782-98, 6 vol. in-fol. Cet ouvrage est peu commun en France. VI. *Osservazioni su due Musaici antichi istoriati*, Parma, della reale typ., 1788, gr. in-8°, fig. VII. *Le pitture di un antico vaso fittile trovato nella Grecia, esposte da E. Q. Visconti*, Roma, 1794, gr. in-fol. VIII. *Monumenti Gabini della villa Pinciana, descritti*, Roma, 1797, gr. in-8°. Cet ouvrage fait suite à celui qui est intitulé: *Sculture del Palazzo della villa Borghese*, de Lamberti. IX. *Inscrizioni greche triopee, ora Borghesiane ed osservaz*, Roma, 1794, petit in-fol., fig. Cette dissertation imprimée aux frais du prince Borghèse, n'a pas été mise dans le commerce. On peut consulter sur les autres ouvrages de Visconti la notice qu'en a donnée M. Millin dans ses *Annales encyclopédiques*. MM. Emeric-David et Quatremère de Quincy ont prononcé des discours sur la tombe de Visconti. On trouve le premier dans le Moniteur du 11 février 1818, et le second dans celui du 18.

VISDELOU (Claude de), missionnaire jésuite, né en Bretagne au mois d'août 1656, d'une famille ancienne, entra fort jeune dans la société des jésuites. Ses connaissances littéraires, mathématiques et théologiques le firent choisir, en 1685, par Louis XIV, pour aller, en qualité de missionnaire, à la Chine avec cinq autres jésuites. Arrivé à Macao en 1687, il apprit avec une facilité surprenante l'écriture et les caractères chinois. Ses progrès furent si étonnans et si rapides, que le fils du grand empereur Cam-Hi, héritier présomptif du trône, surpris de l'aisance singulière avec laquelle le P. Visdelou expliquait les livres les plus obscurs des Chinois, lui en donna de lui-même une attestation des plus authenti-

ques et des plus flatteuses. Pendant plus de vingt ans que le P. Visdelou séjourna dans le vaste empire de la Chine, il y travailla sans relâche à la propagation de l'Evangile. Le cardinal de Tournon, légat du saint-siége, le déclara en 1708 vicaire apostolique, administrateur de plusieurs provinces, et le nomma à l'évêché de Claudiopolis. Le nouvel évêque fut le disciple, l'ami, le coopérateur de ce célèbre cardinal, partagea ses disgraces et s'unit avec lui contre les jésuites ses confrères, pour former des chrétiens, non suivant la politique mondaine, mais selon l'Evangile. Son zèle déplut à son ordre, et on obtint de Louis XIV une lettre de cachet pour le tirer de Pondichery, où le cardinal de Tournon l'avait placé. Visdelou ne crut pas devoir obéir à cet ordre extorqué par la vengeance, et le régent, auprès de qui il se justifia après la mort de Louis XIV, approuva sa conduite. Il mourut à Pondichery, le 11 novembre 1737. On a de lui plusieurs ouvrages manuscrits, qui mériteraient d'être imprimés. Les principaux sont : I. Une *Histoire de la Chine*, en latin. II. La *Vie de Confucius.* III. Les *Éloges des sept Philosophes chinois.* IV. Une traduction latine du rituel chinois. V. Un ouvrage sur les cérémonies et sur les sacrifices des Chinois. VI. Une *Chronologie chinoise.* VII. Une *Histoire abrégée du Japon.* VIII. Une *Notice sur l'Y-King*, premier livre canonique des Chinois que de Guignes a fait imprimer en 1750, à la suite du Chou-King.

VISDOMINI (François), savant italien, né à Ferrare d'une ancienne et noble famille, apprit les langues grecque et hébraïque, l'astronomie, les mathématiques, la musique, et obtint, dans ces diverses parties, un égal succès. Il s'appliqua spécialement à l'étude de l'Ecriture sainte, entra dans l'ordre des mineurs conventuels, et occupa plusieurs chaires. Son goût le portait vers la prédication, et il exerça cette fonction pénible dans les principales villes d'Italie. En 1564 on frappa en son honneur une médaille, avec cette épigraphe : *Vox domini in virtute.* Il mourut à Bologne le 29 octobre 1573. On a recueilli ses sermons et ses homélies en 2 vol. in-8°, imprimés à Venise, 1575.

VISDOMINI (Eugène), poète italien, né à Parme dans le 16e siècle, secrétaire du duc Octave Farnèse, et gouverneur de Novare, épousa Claudia Noceti, célèbre par ses poésies. Il fonda en 1574, à Parme, l'académie des Anonymes, qui compta parmi ses membres, le Tasse, Manfredi, etc. Il mourut dans sa patrie le 6 mai 1622. On a de lui diverses poésies ; il a laissé aussi quelques tragédies inédites, telles que l'*Amate*, l'*Œdipe*, etc.

VISÉ (Jean Donneau, sieur de), poète français, né à Paris en 1640, était cadet d'une famille noble. Ses parens le destinant à l'état ecclésiastique, il en prit l'habit, et obtint quelques bénéfices; mais l'amour lui fit quitter cet état : il se maria avec la fille d'un peintre malgré l'opposition de ses parens. Des nouvelles galantes et des comédies l'occupèrent dès l'âge de 18 ans. Il commença en 1672, et continua jusqu'au mois de mai 1710, un ouvrage périodique, sous le titre de *Mercure Galant*, 488 volumes; journal

qui lui fit quelques admirateurs en province, et qu'on a bien perfectionné depuis. Si la Bruyère eût vécu de nos jours, il ne se serait certainement pas avisé de mettre cet ouvrage au-dessous du rien. Le théâtre fut encore une des ressources de Visé. Il donna plusieurs comédies: *Zélinde*, la *Mère coquette*, la *Veuve à la mode*, *Délie*, les *Amours de Vénus*, les *Intrigues de la Loterie*, le *Mariage d'Ariane*, les *Amours du Soleil*, les *Dames vengées*, le *Vieillard couru*, le *Gentilhomme campagnard*. La première fois qu'on représenta sa comédie intitulée le *Gentilhomme Guespin* ou le *campagnard*, il y avait sur le théâtre beaucoup de gens de condition, amis de l'auteur, qui riaient à chaque endroit. Le parterre ne fut pas de leur avis, et siffla de toute sa force. Un des rieurs s'avança sur le bord du théâtre, et dit : « Messieurs, si vous n'êtes pas contens, on vous rendra votre argent à la porte; mais ne nous empêchez pas d'entendre des choses qui nous font plaisir. » Un plaisant lui répondit aussitôt :

Prince, n'avez-vous rien à nous dire de plus?

Et un autre ajouta :

Non; d'en avoir tant dit, il est même confus.

Visé composa aussi des mémoires très-volumineux sur le règne de Louis XIV, depuis 1638 jusqu'en 1688, en 10 vol. in-fol., qui ne sont presque que des extraits de son *Mercure*, et où il n'y a rien de nouveau. Enfin il embrassa plusieurs genres, toujours avec des talens médiocres. Cet auteur perdit la vue quatre ans avant sa mort, arrivée à Paris en 1710. Il avait de l'esprit, de la politesse; il connaissait le monde, et savait plaire par l'amabilité et les agrémens de son caractère. Le théâtre de Visé, formé de la réunion de douze pièces, a été publié à Paris, 1666-95, 3 vol. petit in-12.

VITA (Jean de), illustre prélat, né à Bénévent le 7 juin 1708, y apprit les premiers élémens des sciences. Il passa ensuite à Naples pour continuer ses études qu'il acheva à Rome. De retour dans sa patrie, il étudia le droit municipal, embrassa l'état ecclésiastique, et devint bientôt gouverneur du séminaire. Il fut ensuite chanoine de l'église métropolitaine, auditeur et vicaire de l'archevêque Pacca et de son successeur Colombini. Clément XIII, instruit de son mérite, le nomma évêque de Riéti le 26 novembre 1764. Il mourut le 31 mars 1774, laissant les ouvrages suivans : I. *Discours prononcés dans le séminaire de Bénévent*, Naples, 1748. II. *Thesaurus antiquitatum Beneventanarum*, Romæ, 1754. III. *De origine et jure decimarum ecclesiasticarum*, Romæ, 1759. IV. Homélies et Discours spirituels, Naples, 1757, et quelques autres Opuscules sur diverses matières de théologie.

VITAKER. *Voyez* Whitaker.

VITAL, né à Tierceville en Normandie, se rendit célèbre à la fin du 13e siècle par le succès de ses prédications. Ayant quitté un canonicat qu'il avait dans la collégiale de Mortain, il se retira en un lieu peu fréquenté. Mais l'austérité de sa vie lui ayant attiré un grand nombre de disciples, il fonda l'abbaye de Savigny l'an 1112, et un nouvel ordre de religieux nommé, à ce qu'on croit, de la Sainte-Trinité. Cet ordre se

donna depuis à Saint-Bernard, (*voyez* Serlon), et c'est ainsi qu'il a passé dans la filiation de Cîteaux. Vital mourut en 1219.

VITAL. *Voyez* Orderic.

VITALIEN, Scythe de nation et petit-fils du célèbre général Aspar, eut le rang de maître de la milice sous l'empereur Anastase. Ce prince rejetait le concile de Chalcédoine, et persécuta ceux qui l'admettaient. Vitalien prit le parti des orthodoxes, et s'étant rendu maître de la Thrace, de la Scythie et de la Mœsie, il vint jusqu'aux portes de Constantinople avec une armée formidable, qui ravageait tout sur son passage. Anastase, dépourvu de secours et détesté de son peuple, eut recours à la négociation. Il promit de rappeler les évêques exilés, et de ne pas inquiéter les catholiques. Ce fut à ces conditions que Vitalien renvoya son armée, et vécut tranquille à la cour. Il jouit d'un grand crédit sous Justin; mais Justinien, neveu de ce prince, craignant que son pouvoir ne l'empêchât de parvenir à l'empire, prévint son oncle contre lui. L'empereur, redoutant le pouvoir qu'il avait sur les troupes, ne crut pas devoir le faire arrêter avec éclat. Il lui écrivit en Thrace où il était retiré, de venir à Constantinople recevoir ses instructions pour aller négocier une affaire importante dans une cour étrangère. Vitalien se rendit promptement auprès du prince qui le combla de caresses et le désigna consul pour l'année suivante, afin de pouvoir éclairer sa conduite. Mais ayant reconnu que cette dignité lui donnait plus de crédit et le rendait plus dangereux, il le fit mourir en juillet 520, le septième mois de son consulat. Le prétexte de ce meurtre fut l'extrême ambition de Vitalien qui l'avait engagé tantôt à prendre la défense des catholiques pour se faire un parti, tantôt à se mettre à la tête des eutychéens qu'il disposait, dit-on, secrètement à prendre les armes au premier signal.

VITALIEN, pape, né à Ségni en Campanie, monta sur la chaire de saint Pierre, après saint Eugène Ier, le 30 juillet 657, envoya des missionnaires en Angleterre, s'employa à procurer le bien de l'Église, et mourut le 27 janvier 672. On a de lui quelques *Épîtres*. On célébra divers conciles sous ce pontife. C'est aussi de son temps que commença l'usage des orgues dans les églises.

VITALINI (Boniface), jurisconsulte du 14e siècle, connu sous le nom de Boniface de Mantoue, né dans cette ville en 1320, fit ses études dans sa patrie, puis à Padoue, embrassa l'état ecclésiastique, et vint à Avignon, où siégeait la cour romaine. Clément VI le combla de distinctions, et lui donna une chaire dans l'université de cette ville. Grégoire XI en 1377 lui confirma l'emploi d'avocat de la chambre apostolique, et le déclara auditeur du sacré palais. A la mort de ce pontife, le schisme qui s'éleva pour l'élection d'un nouveau pape l'obligea de quitter la cour. Il se retira à Avignon, où il finit tranquillement ses jours vers l'an 1389. Nous avons de lui : I. *Opus de maleficiis*, Mediolani, 1503, in-folio. II. *Tractatus universi Juris*, Venetiis, 1548, in-folio. III. *Commentarii in Constitutiones Clementis*. V. Ibid., 1574.

VITALIS (Sanctorius), célèbre médecin et savant littérateur du 16e siècle, né à Palerme, est connu par un ouvrage intitulé *De Medicamento solvente sexto die non adhibendo*, Panormi, 1570, in-4°.

VITEL (Jean de), poète français du 16e siècle, né à Avranches, fut orphelin de bonne heure. Deux frères lui restaient qu'il eut encore le malheur de perdre. Le premier, après avoir parcouru l'Italie, l'Allemagne, l'Espagne, vint mourir à Paris. Le second, qui était le plus jeune et dont les talens donnaient des espérances, fut enlevé à la fleur de son âge à Rennes en Bretagne. La contagion s'étant répandue dans cette ville où Vitel se trouvait, il fut obligé de se retirer à Condac. Ses amis lui conseillaient d'embrasser l'étude du droit; mais séduit par les charmes de la poésie, toute autre occupation lui paraissait sèche, stérile et rebutante. Il vint à Paris, où il versifia l'an 1575. Dutouchet, gentilhomme protestant de Normandie, ayant su que la garnison et les habitans du mont Saint-Michel devaient faire le jour de la Madeleine un pèlerinage, y fit glisser trente soldats déguisés en pèlerins. Ils pénétrèrent dans la ville et dans le château, tuèrent le prêtre qui avait célébré la messe en leur présence, et se saisirent du gouverneur de la place. L'alarme se mit dans la basse ville. M. de Viques, lieutenant du maréchal de Matignon, se hâta de secourir les assiégés. Les protestans furent obligés de se rendre, et on leur accorda la vie à l'exception de trois des principaux que Matignon fit pendre. Vitel fit de cet événement le sujet d'un Poëme qui ne manque ni de feu ni d'invention. C'est ce qu'il y a de mieux dans ses *Exercices poétiques*, Paris 1588, in-8°. On ignore l'année de sa mort.

VITELLI (Ciapin), marquis de Cetone, était un brave capitaine italien qui avait d'abord porté les armes pour Côme, grand-duc de Toscane. Etant entré au service de l'Espagne, Philippe II le fit maréchal de camp de l'armée des Pays-Bas sous le duc d'Albe. Il seconda puissamment ce général, et mourut quelque temps après lui. Il était si gros et si gras qu'il fallait échancrer la table où il mangeait. Les protestans de Flandre, qui n'avaient pas à se louer de Vitelli, lui firent cette Epitaphe :

O Deus omnipotens, crassi miserere Vitelli,
Quem mors præveniens non sinit esse bovem!
Corpus in Italiâ est; tenet intestina Brabantus.
Ast animum, nemo. Cur? quia non habuit.

VITELLI (Corneille), né à Cortone, florissait dans le 15e siècle. En 1481 il tenait à Venise un collége de jeunes nobles, tandis que Georges Merula enseignait dans la même ville l'éloquence depuis 16 ans. Quelques débats littéraires qu'il eut avec lui le contraignirent de se rendre à Paris, où il professa l'éloquence. On a de lui un Opuscule contre Merula, dans lequel il combat diverses opinions énoncées par son adversaire dans ses Commentaires sur Pline et Martial. Son style est dans le goût des professeurs de ce temps, qui ne se croyaient pas assez savans, s'ils ne maltraitaient indignement leurs rivaux.

VITELLIO ou VITELO, opticien polonais du 13e siècle. On a de lui un *Traité d'Optique*, dont la meilleure édition est celle de Bâle, 1572, in-folio. Cet ouvrage ne peut être que d'une utilité mé-

diocre aujourd'hui, quoique l'auteur fût de son temps un homme très-estimable. Son livre n'est proprement que l'Optique d'Alhazen, mise dans un meilleur ordre.

VITELLIUS (Aulus), empereur romain, né l'an 15 de J.-C. de L. Vitellius, qui avait été trois fois consul, passa les dernières années de son enfance et les premières années de sa jeunesse à Caprée, séjour dont le nom annonce la conduite qu'il y tint. On crut qu'il avait acheté de ses infâmes complaisances les graces que Tibère accorda à son père, le consulat et le gouvernement de Syrie. Toute sa vie répondit à de si honteux commencemens; et les traits les plus marqués de son caractère sont des débauches de toute espèce, et une gourmandise qu'il porta t jusqu'à l'usage habituel de se faire vomir pour se redonner le plaisir de manger. Son nom lui ouvrait les entrées à la cour, et il plut à Caligula par son mérite de bon cocher, et à Claude par sa passion pour le jeu. Les mêmes recommandations le rendirent agréable à Néron; mais surtout un service d'un genre singulier et bien conforme au goût de ce prince lui en acquit toute la faveur. Néron souhaitait passionnément de monter comme musicien sur le théâtre, et un reste de pudeur le retenait. Pressé par les cris du peuple qui le sollicitait de chanter, il s'était même retiré du spectacle comme pour se dérober à des instances trop importunes. Vitellius, qui présidait aux jeux où se passait cette scène, se fit le député des spectateurs pour le prier de revenir et de se laisser fléchir; et Néron lui sut bon gré de cette douce violence. C'est ainsi que Vitellius, aimé et favorisé consécutivement de trois princes, parcourut la carrière des magistratures, réunissant toutes les dignités avec tous les vices. Il commandait les légions de la Basse-Germanie lorsque les cohortes prétoriennes proclamèrent Othon empereur, l'an 69. Son armée, qu'il s'était attachée par des présens, lui décerna en même temps l'empire et il fut obligé de marcher contre son rival. Il perdit trois batailles; mais il fut vainqueur dans la quatrième, livrée entre Crémone et Mantoue près de Bédriac. A la fin de la journée, il voulut s'arrêter sur le champ de bataille uniquement pour se repaître de la vue des corps morts, des membres épars et déchirés, de la terre encore teinte de sang, et enfin de tout ce qui excite dans les âmes sensibles l'horreur et la pitié. Le plaisir que lui causa ce spectacle l'empêcha de s'apercevoir de l'infection de l'air sentie vivement par ceux qui l'accompagnaient. Il leur dit quand ils s'en plaignirent que « l'odeur d'un ennemi mort était toujours agréable; » et sur-le-champ il fit distribuer du vin aux soldats et s'enivra avec eux. Il ne croyait être souverain que pour tenir table. Sa grande occupation était de déjeûner, diner, souper et quelquefois d'y ajouter une collation. Il s'excitait à vomir entre chaque repas, pour se préparer au suivant. Glouton plutôt que gourmand, il se remplissait aussi bien des mets les plus grossiers que des plus délicats. Plusieurs de ceux qui étaient à sa cour furent ruinés par sa voracité qu'ils voulaient satisfaire, pour satisfaire à leur tour leur ambition. Lucius son frère ayant voulu lui donner un repas,

on servit deux mille poissons tous exquis, et sept mille oiseaux de prix. Mais Vitellius dépensa encore davantage pour un seul plat qu'il fit remplir de foies, de cervelles, de langues et de laites des poissons et des oiseaux les plus rares. A force de boire et de manger il devint si abruti, que la facilité qu'il trouvait à satisfaire ses honteuses passions pouvait seule le faire souvenir qu'il était empereur. Sa cruauté ne fit qu'augmenter avec sa gourmandise. Il fit tuer en sa présence, sur une fausse accusation, Junius Blasus pour assouvir ses yeux de la mort d'un ennemi. Etant particulier, il avait empoisonné un fils qu'il avait eu de Pétronia sa première femme, pour jouir de ses biens. Parvenu au trône, il fit mourir de faim sa mère Sextilia, parce qu'on lui avait prédit qu'il règnerait long-temps s'il lui survivait. Cette femme infortunée le savait sans doute capable d'une action dénaturée ; car lorsqu'elle eut appris qu'il était proclamé empereur, elle ne put retenir ses larmes. Les excès de Vitellius étant montés à leur comble, le peuple et les légions se soulevèrent et élurent Vespasien. Lorsque le monstre vit Primus, lieutenant du nouvel empereur, maître de Rome, il alla se cacher chez le portier du palais dans la loge aux chiens. On l'en tira pour le promener par la ville tout nu, les mains liées derrière le dos, une épée sous le menton pour le faire tenir droit; de là on le conduisit au lieu des supplices, où il fut tué à petits coups, l'an 69 de J.-C., après un règne de huit mois. Son corps fut traîné avec un croc et jeté dans le Tibre. Le père Vanière a fait ces deux distiques latins sur la gloutonnerie de Vitellius :

Hunc epulo pisces uno bis mille, volucrumque
Apposuisse sibi millia quinque ferunt.
Ne cœlum foret alitibus, mare piscibus orbum,
Clausit inextinctam mors properata gulam.

Lucius Vitellius son père était parvenu à la fortune par ses bassesses. Il fut le premier qui adora l'insensé Caligula comme un Dieu ; il prodigna les mêmes hommages à Claude, et obtint comme une grace particulière de l'impératrice Messaline, l'honneur de la déchausser. Il avait soin de porter sous sa robe des souliers de cette princesse, qu'il baisait souvent. A sa mort, arrivée vers l'an 49 environ, le sénat lui éleva une statue avec cette inscription : *A celui qui était d'une piété inaltérable à l'égard de son prince.*

VITELLIUS ou TELLE (RÉGNIER), né à Ziriczée en Zélande vers l'an 1558, parcourut une grande partie de l'Europe; rendu à son pays, il fut recteur du collège de sa ville natale, et mourut à Amsterdam en 1618, après avoir donné : I. Une traduction en latin de la *Description de la Germanie inférieure* de Louis Guichardin, avec des additions, Amsterdam, 1625, in-folio, et 1635, 2 vol. in-12, avec figures. Cette version vaut mieux que l'original. Le style en est pur et coulant, et les additions curieuses et importantes. II. Un *Abrégé* bien fait du *Britannia* de Cambden, Amsterdam, 1617, in-8° ; Vitellius a conservé autant qu'il a pu les expressions de son auteur, et n'a retranché que des faits qui n'avaient point de rapport à la géographie. Sa traduction en flamand du livre *de la Trinité* de Michel Servet

prouve qu'il n'était point fanatique.

VITERBE. *Voyez* Annius *et* Godefroi de Viterbe.

VITERIC, roi des Visigoths, se plaça sur le trône après la mort de Liuva qu'il assassina vers l'an 603. Comme il n'était point du sang royal, il voulut se rendre recommandable à la nation en privant les empereurs d'Orient de ce qu'ils possédaient encore en Espagne. Après plusieurs défaites, il eut quelque avantage sur eux dans une bataille près de Siguença. Ememberge sa fille avait été destinée à Thierri, roi de Bourgogne. Elle vint en France pour consommer ce mariage; mais Brunehaut s'y étant opposée, elle fut obligée de repasser en Espagne. Viteric mourut en 610.

VITET (Aymar), descendant d'Edouard Vitet, chirurgien du prince de Galles en 1356, et qui resta en France après la bataille de Poitiers, a publié deux traités; l'un sur les *hernies*, et l'autre sur la *génération* et les *accouchemens*. Il ne quitta point Lyon sa patrie, où il a laissé plusieurs descendans qui ont suivi avec succès ses traces et se sont perpétués dans la profession du même art.

VITET (Louis), docteur en médecine, né à Lyon, maire de cette ville pendant le cours de la révolution, président du département de Rhône-et-Loire, homme instruit et d'un caractère bienfaisant, partisan zélé du système républicain, mais ami de l'ordre, nommé en septembre 1792 député à la convention nationale, fut envoyé à Lyon avec deux de ses collègues pour y rétablir le calme. Cette mission n'eut point de succès, attendu la division prononcée des partis. De retour à l'assemblée, il vota la détention de Louis XVI et l'expulsion des Bourbons; s'étant, vers le mois de février 1793, retiré chez lui à sept lieues de Lyon, pour cause de santé, on l'accusa injustement d'avoir pris part aux troubles qui éclatèrent alors dans cette ville, et en juillet, il fut décrété d'accusation. Cependant ayant survécu aux proscriptions, un décret le réintégra dans ses fonctions. Devenu membre du conseil des cinq-cents, il y dénonça avec chaleur le parti de la réaction qui avait ensanglanté sa ville natale. Etant sorti du conseil en 1798, il y fut réélu par son département, fit divers rapports sur les écoles de médecine, et fut élu secrétaire le 20 janvier 1799. Il est mort en 1809. On lui doit des ouvrages de médecine estimés; entre autres: *Médecine vétérinaire*, 1771; *Pharmacopée*, Lyon, 1778; et la *Médecine expectante*, publiée en 1814. Enfin un *Traité sur les sangsues*, Paris, chez Mame. L'auteur en a surveillé l'impression, et il est mort lorsqu'il n'y avait plus que quelques feuilles à imprimer, lesquelles ont été vues par son fils.

VITEZ de CSOKONA (Michel), poète hongrois, mort le 18 janvier 1805 à Debreczin en Hongrie, où il était né le 17 novembre 1773, avait un talent distingué pour la poésie légère et badine. Il s'occupait depuis long-temps d'un poëme épique, dont le sujet était la fondation du royaume de Hongrie par les peuples qui l'habitent aujourd'hui. Il est intitulé l'*Arpadiade*. Vitez a prouvé par son exemple qu'avec des talens et de l'esprit un auteur sait façonner sa langue, fût-elle même des plus

ingrates. Ses poésies démontrent que la langue hongroise n'est nullement dénuée de graces ni d'harmonie.

VITIGÈS. *Voyez* Bélisaire.

VITIKIND. *Voyez* Witikind.

VITIZA, roi des Visigoths d'Espagne, régna cinq ans avec son père Egica, et gouverna seul pendant neuf autres années depuis 701 jusqu'en 710. Son naturel emporté et féroce excita de fréquens murmures. Vitiza craignant que des plaintes on n'en vînt à une rébellion ouverte, désarma une partie de ses sujets et fit abattre les murailles de plusieurs villes. Par cette conduite il forçait à l'obéissance; mais il se privait de secours et de défense contre les ennemis étrangers. Aussi fit-il fortifier en même temps quelques places; mais il intimida sans se faire aimer.

VITRÉ ou VITRAI (Antoine), imprimeur de Paris, s'est immortalisé par le succès avec lequel il a fait rouler la presse. C'est lui qui a imprimé la *Polyglotte* de Le Jay, l'un des chefs-d'œuvres de l'imprimerie. Les caractères orientaux que Savari de Brèves avait fait fondre, auxquels Le Jay joignit des caractères samaritains, servirent à cette impression. Les autres éditions de Vitré soutiennent parfaitement la réputation qu'il s'était acquise d'être le premier homme de France pour son art. Il aurait surpassé même Robert Estienne, s'il eût été aussi savant et aussi exact que lui; mais à peine savait-il traduire en français les auteurs les plus faciles. Il mourut en 1674, étant imprimeur du clergé. Un défaut de cet excellent imprimeur était de ne pas toujours distinguer la consonne d'avec la voyelle dans les lettres J et V. Son *Corps de droit*, Paris, 1628, 2 vol. in-fol.; et ses *Bibles latines*, in-fol. et in-4°, 1666, recherchées pour les cartes géographiques; et 1652, 8 vol. in-12, sont au nombre de ses meilleures éditions. Sa devise était un Hercule avec ces mots: *Virtus non territa monstris.*

VITRINGA (Campége), né en 1659 à Leewarde dans la Frise, fut l'ornement de l'université de Franeker, où il mourut le 3 mars 1722, d'une attaque d'apoplexie. On a de lui: I. Un savant commentaire latin sur *Isaïe* avec des prolégomènes, 1714-20, ou 1724, 2 vol. in-folio. Cet ouvrage est recherché des savans. II. *Apocalipseos anachrisis*, 1719, in-4°. III. *Typus theologiæ practicæ*, in-8°. IV. *Synagoga vetus*, in-4°. V. *Archisynagogus*, in-4°. VI. *De Decemviris otiosis synagogæ*, in-4°. VII. *Geographia sacra*, Iena, 1723, 6 vol. in-4°. VIII. *Observationes sacræ*, 1711, in-4°. Ces ouvrages théologiques manquent de précision pour la plupart.

VITRINGA (Campége), fils du précédent, né à Franeker en 1693, mort en 1723, professeur en théologie, se fit connaître avantageusement par un *Abrégé de la théologie naturelle*, Franeker, 1720, in-4°.

VITRUVE (M. Vitruvius-Pollio), architecte et ingénieur de l'antiquité, né à Formie, aujourd'hui le Môle de Gaëte (non à Vérone ni à Plaisance, comme l'ont cru quelques historiens), fut élevé avec soin par ses parens. Il s'appliqua à toutes les sciences utiles et passa pour posséder ce qu'il appelle lui-même l'*encyclopédie*, c'est-à-dire, la connaissance des sept arts libéraux. Jules-

César le connut et l'estima. Après la mort de ce prince, Octavie le recommanda à Auguste, qui lui donna l'inspection des balistes, des scorpions, des béliers et des autres machines de guerre. Les soins de Vitruve furent récompensés par une forte pension. Encouragé par les libéralités d'Auguste, il composa un *Corps d'architecture* qu'il dédia à cet empereur. C'est le seul traité en ce genre qui nous soit venu des anciens. Il donne une idée avantageuse du génie de son auteur et même de la noblesse de son caractère. La meilleure édition de ce livre est celle d'Amsterdam, 1649, in-folio. Il y en a eu une version italienne avec les commentaires du marquis Galliani, Naples, 1758, in-folio, figures. Nous en avons une bonne traduction française, par Perrault, in-folio, Paris, 1684; un M. de Bioul en a donné une plus récente, Bruxelles, 1816, in-4°, fig. En 1801 et 1802 il a paru à Berlin, en 2 vol. in-4°, une édition de Vitruve, par M. de Rode; mais une édition supérieure à toutes les autres est celle publiée en 1808 par M. Schneider, professeur à Francfort-sur-l'Oder, Leipsick, 4 volumes in-4°. (*Voyez* le *Manuel de la librairie* par M. Brunet.)

VITRY (Jacques de), né dans un petit bourg de ce nom, près de Paris, fut curé d'Argenteuil, suivit les croisés dans la Terre-Sainte, obtint l'évêché de Ptolémaïde, ensuite le chapeau de cardinal et l'évêché de Frescati. Employé dans diverses légations, il y montra beaucoup de talent et encore plus de hauteur. Il mourut à Rome en 1244, laissant trois livres de l'*Histoire orientale et occidentale*, en latin. Les deux premiers furent publiés dans les *Gesta Dei per Francos*, et dans le recueil de Canisius; le dernier dans le 3e volume des *Anecdotes* de dom Martenne.

VITRY. *V.* Lhopital (Nicolas.)

VITTEMENT (Jean), vertueux ecclésiastique, d'une famille obscure de Dormans en Champagne, qu'il illustra par son esprit et par ses vertus, naquit en 1655. Après avoir fait ses études au collége de Beauvais à Paris, il succéda à son professeur même dans la chaire de philosophie. Il enseigna ensuite cette science à l'abbé de Louvois, fils du ministre d'état, qui sut distinguer son mérite. Ayant eu l'honneur de complimenter Louis XIV en qualité de recteur de l'université de Paris, sur la paix conclue en 1697, ce monarque en fut si satisfait, qu'il dit: « Jamais harangue ni orateur ne m'ont fait tant de plaisir... » Louis XIV ne se borna pas à des éloges; il le nomma à la fin de la même année 1697 sous-précepteur des ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berri, ses petits-fils. Le duc d'Anjou, devenu roi d'Espagne en 1700, l'emmena avec lui et lui offrit l'archevêché de Burgos et une pension de huit mille ducats pour le fixer à sa cour; mais il refusa l'un et l'autre avec la fermeté d'un philosophe, et repassa en France. Nommé sous-précepteur de Louis XV par le duc d'Orléans, il ne voulut accepter ni abbayes, ni bénéfices, ni même une place à l'académie française. Ce prêtre désintéressé avait fait vœu de ne recevoir aucun bien de l'Eglise, tant qu'il aurait de quoi subsister. La cour était pour lui un exil; il la quitta en 1722, et alla mourir dans sa patrie en 1731. Le célèbre Coffin

honora son tombeau d'une épitaphe, où il célèbre dignement les qualités de son ame. L'abbé Vittement a laissé plusieurs ouvrages manuscrits. Les principaux sont des commentaires sur plusieurs livres de l'ancien *Testament*; une *Réfutation* du système de Spinosa, et quelques écrits philosophiques et théologiques assez médiocres.

VITTORI (GRÉGOIRE), jésuite, né dans le territoire de Cori le 16 mai 1714, entra fort jeune dans la compagnie de Jésus. Il joignait aux connaissances littéraires celles de la philosophie moderne et de la théologie dogmatique. Il professa la première de ces sciences dans le collége des jésuites à Rome, puis la morale, et enfin la théologie polémique. Il mourut le 14 janvier de l'année 1795. On a de lui : *Illustrationes philosophicæ carminibus explicatæ, libri XII*, Romæ, 1767. Cet ouvrage, estimé est chargé de notes intéressantes.

VITTORIA (ALEXANDRE), né à Trente en 1525, apprit la sculpture et l'architecture à l'école de Sansovino. Il excella surtout dans la sculpture, et ne le cédait de son temps qu'à l'illustre Michel-Ange Buonarotti. On voit quantité de ses ouvrages à Venise, tant dans les édifices publics que dans les palais des nobles de Padoue, Vérone, Brescia; d'autres villes d'Italie en possèdent aussi plusieurs. Cet artiste a beaucoup travaillé. Il mourut en 1608. Ses ouvrages d'architecture ont un mérite médiocre.

VITTORIA (FRANÇOIS DE), dominicain, né dans la Navarre, professa la théologie à Salamanque, où il mourut en 1549. Il a laissé beaucoup d'ouvrages qui forment un volume in-folio, intitulé : *Prælectiones theologicæ*.

VIVA (DOMINIQUE), jésuite et illustre théologien, né à Naples vers l'an 1647, mourut dans la même ville le 5 juillet 1726. Le savant cardinal Lambertini, depuis pape sous le nom de Benoît XIV, en faisait beaucoup de cas. Nous avons de lui plusieurs ouvrages recueillis en 5 volumes in-4°, avec ce titre : *P. Dominici Vivæ opera omnia theologico-moralia, in unum corpus collecta*, Ferrariæ, 1757.

VIVALDI (JEAN-LOUIS), dominicain, né à Mondovi en Piémont, d'une famille noble de Gênes, devint évêque d'Arbe, une des îles Adriatiques, en 1519. On a de lui : I. Un traité estimé *De veritate contritionis*, ou *Veræ contritionis præcepta*, 1503, in-folio goth., fig. en bois. II. Sept autres petits traités recueillis et imprimés sous le titre d'*Opus regale*, Lugduni, 1508, in-4°. Ce savant prélat mourut dans son diocèse, qu'il avait édifié et éclairé.

VIVALDI (ANTONIO), célèbre musicien italien, mort vers 1743, était maître de musique de la Pietà à Venise. Son nom est célèbre parmi les virtuoses, par son talent pour le violon, et parmi les compositeurs, par ses *Symphonies*, entre autres, par ses *Quatre Saisons*.

VIVANT (FRANÇOIS), docteur de la maison et société de Sorbonne, curé de Saint-Leu, puis pénitencier, grand-vicaire, chanoine, grand-chantre, et chancelier de l'université de Paris sa patrie, né en 1688, contribua beaucoup à la destruction de Port-Royal et à l'établissement des prêtres de Saint-François de

Sales à Paris. On a de lui : I. Un *Traité contre la pluralité des Bénéfices*, en latin, 1710, in-12. II. Un *Traité contre la validité des ordinations anglicanes*. III. Il eut aussi beaucoup de part au *Bréviaire* et au *Missel* du cardinal de Noailles. Il est auteur de beaucoup de proses, de collectes et de quelques hymnes. L'abbé Vivant mourut à Paris le 30 novembre 1739.

VIVARÈS (François), célèbre graveur, né en 1709 au village de Saint-Jean de Bruel en Rouergue, mort en 1780, à l'âge de 71 ans, vint à Londres, où il avait un oncle tailleur, qui le destinait à sa profession; mais son goût le portait à la gravure. Un peintre italien nommé Amironi, l'encouragea dans le projet de se consacrer à cet art, et lui donna des leçons de dessin. Vivarès s'est marié jeune, et a eu trois femmes qui lui ont donné trente-trois enfans, dont il eut seize de la première. Cet artiste a sur-tout réussi dans le paysage. On admirait particulièrement le fini de ses feuillages, et la richesse de ses fonds. Wollet ne travaillait jamais sans avoir sous les yeux quelques gravures de Vivarès.

VIVENS (François, chevalier DE), membre de plusieurs académies de France, mort à Clairac sa patrie en 1780, à l'âge de 80 ans, s'attacha à la physique et à l'histoire naturelle. Il a publié les écrits suivans : I. *Mémoire sur le vol des oiseaux*, in-12. II. *Observations sur divers moyens de soutenir l'agriculture en Guienne*, 1744 et 1763, 2 vol. in-12. III. *Nouvelle Théorie du Mouvement*, 1746, in-8°. IV. *Essais sur les principes de la physique*, Bordeaux, 1749, in-12. Vivens entretenait une correspondance active avec les savans de la capitale et des pays étrangers, et réunissait au goût des sciences la modestie et la bienfaisance.

VIVÈS (JEAN-LOUIS), savant espagnol, né à Valence en Espagne en 1492, professa les belles-lettres à Louvain avec succès. De là il passa en Angleterre, où il enseigna le latin à Marie, reine d'Angleterre, fille de Henri VIII. Ce prince faisait tant de cas du savant espagnol, qu'il allait exprès à Oxford avec la reine son épouse pour entendre ses leçons; mais malgré son estime, il le retint en prison pendant six mois, parce qu'il avait osé désapprouver de vive voix et par écrit son divorce avec Catherine d'Aragon. Vivès ayant recouvré sa liberté, repassa en Espagne, se maria à Burgos et mourut à Bruges le 6 mai 1540. On a de lui : I. Des commentaires sur les livres de la *Cité de Dieu* de saint Augustin, dont les docteurs de Louvain censurèrent quelques endroits trop hardis et trop libres. II. Un traité judicieux et savant sur la corruption, la décadence des arts et des sciences. III. Un *Traité de la Religion*. IV. Plusieurs autres ouvrages recueillis à Bâle, en 1555, en 2 vol. in-folio. Érasme, Budé et Vivès passaient pour les plus savans hommes de leur siècle, et étaient comme les triumvirs de la république des lettres; mais Vivès était inférieur au premier en esprit, et au second en érudition. Son style est assez pur, mais dur et sec, et sa critique est souvent hasardée. Quelques-uns de ses livres ne sont qu'un amas de passages recueillis sous différens ti-

tres et de vrais lieux communs.

VIVIANI (VINCENT), né à Florence le 5 avril 1622, d'une famille noble, vécut depuis l'âge de 17 ans jusqu'à 20 avec Galilée, qui le regarda comme un disciple digne de lui. (*Voy.* GALILÉE.) Après la mort d'un si grand maître, il consacra deux ou trois ans à l'étude de la géométrie sans aucune interruption; et ce fut en ce temps-là qu'il forma le dessein de sa ***Divination sur Aristée.*** Cet ancien géomètre avait composé cinq livres sur les sections coniques, qui se sont perdus et qu'il entreprit de faire revivre par la force de son génie. Son nom se répandit dans toute l'Europe: il reçut en 1664 une pension de Louis XIV, d'un prince dont il n'était point sujet et à qui il était inutile. Viviani avait résolu de dédier au roi le traité qu'il avait autrefois médité sur les lieux solides d'Aristée; mais il en fut détourné par des ouvrages publics, et même par des négociations que son souverain, Ferdinand II, grand duc de Toscane, lui confia. En 1666, il fut honoré par ce prince du titre de premier mathématicien de son altesse. Cet homme illustre mourut le 22 septembre 1703, membre de l'académie des sciences. « Il avait, dit Fontenelle, cette innocence et cette simplicité de mœurs que l'on conserve ordinairement quand on a moins de commerce avec les hommes qu'avec les livres; et il n'avait point cette rudesse et une certaine fierté sauvage que donne assez souvent le commerce des livres sans celui des hommes. Il était affable, modeste, ami sûr et fidèle; et ce qui renferme beaucoup de vertus en une seule, reconnaissant au souverain degré. » Pour s'acquitter envers Louis XIV, il fit rebâtir sa maison sur un dessin très-agréable et aussi magnifique qu'il pouvait convenir à un particulier. Il appela cette maison *Ædes à Deo datæ;* elle porte ce titre sur son frontispice, allusion heureuse et au premier nom qu'on avait donné au roi et à la manière dont elle fut acquise. Ses ouvrages sont: I. Un traité intitulé ***Divination sur Aristée***, 1701, in-fol.; ouvrage plein de recherches profondes sur les sections coniques. Ce fut sa dernière production et ce n'est pas la moins savante. II. ***De Maximis et Minimis geometrica divinatio, in quintum conicorum*** Apollonii Pergæi ***adhuc desiratum***, Florence, 1659, in-fol. III. ***Enodatio problematum universis geometris propositorum à*** Claudio Commiers, 1677, in-4°. IV. ***De Solidis, opus conicum***, Florence, 1701, in-fol. V. Un ***Traité des Proportions***, 1674, in-4°. Ce livre, entrepris pour éclaircir le 5e livre d'Euclide qui ne paraît pas s'être expliqué nettement sur ce sujet, est surtout remarquable, dit Fontenelle, par les sentimens de son cœur qu'il y a répandus en divers endroits.

VIVIANI (JULIEN), jurisconsulte, né à Pise, professa le droit canon dans sa ville natale. Il fut évêque ***in partibus***, puis nommé à l'archevêché de Cosenza; mais il mourut en octobre 1641, comme il allait à Rome recevoir le manteau archiépiscopal. On a de lui: ***Praxis juris patronatûs acquirendi***, Venetiis, 1652, in-folio.

VIVIEN (JOSEPH), peintre, né à Lyon en 1657, mort à Bonn, ville d'Allemagne dans l'électorat de Cologne, en 1735, entra dans l'école de l'illustre Lebrun qui reconnut en peu de temps que

le talent de son élève était pour le portrait. Vivien se rendit à ses conseils : cherchant à se distinguer, il peignait au pastel. Il mettait beaucoup de vérité dans ses ouvrages; il saisissait très-bien la ressemblance. Son art allait jusqu'à représenter non-seulement les traits extérieurs, mais encore les impressions de l'ame qui animent le visage et caractérisent une personne. Il a peint en pastel des portraits en pied. On voit quelques tableaux de lui où l'histoire, la fable et l'allégorie concourent à embellir sa composition. Il eut plusieurs fois l'honneur de peindre la famille royale. L'académie le reçut dans son corps, et le roi lui donna un logement aux Gobelins. Les électeurs de Cologne et de Bavière le nommèrent leur premier peintre. Ce maître s'est souvent exercé à manier le pinceau et à peindre à l'huile des portraits historiés, où l'on admire la fécondité et la beauté de son imagination, jointes à l'excellence de son talent pour l'exécution. On a plusieurs portraits gravés d'après lui.

VIVIEN. *Voyez* CHATEAUBRUN.

VIVIER. *Voyez* MONTHOLON.

VITIERS (ÉMANUEL DE), capucin dans la province de Toulouse, membre de l'académie des sciences de cette ville, et correspondant de celle de Paris, se rendit recommandable par ses connaissances et ses talens. La gnomonique et l'optique furent ses occupations favorites. Il a donné, sur l'une et l'autre de ces parties de la physique, quelques ouvrages intéressans et curieux. Il mourut à Toulouse en 1758.

VIVIERS. *Voyez* BROGNI.

VIVOLI (JOSEPH), mathématicien, né à Ravenne en 1550, s'appliqua à la prédication, et y eut beaucoup de succès. Après avoir occupé les principaux grades de son ordre, il mourut le 13 septembre 1629. Nous avons de lui : I. Un livre d'*Observations sur le dessèchement du Pô et d'autres fleuves d'Italie*, Bologne, 1598. II. Poésies diverses.

VIVONNE. *Voy.* CHATEIGNERAYE, RAMBOUILLET et ROCHECHOUART.

VIZZANI (ENÉE), philosophe et médecin bolonais, né en 1549, professa la médecine dans sa patrie, où il mourut le 4 octobre 1602. On a de lui : *Consilia medica*, Francofurti, 1605. — La même famille a produit Pompée VIZZANI, né en 1540, mort le 21 août 1607, duquel nous avons *dix livres de l'histoire de sa patrie*, Bologne, 1596, et quelques autres ouvrages.

VLADERACCUS (CHRISTOPHE), savant grammairien du 16e siècle, né à Geffen, près de Bois-le-Duc, enseigna le latin, le grec et l'hébreu pendant quarante ans à Bois-le-Duc, et eut autant de soin de former ses disciples à la religion qu'aux belles-lettres. Il mourut le 15 juillet 1601. Nous avons de lui : I. *Polyonima ciceroniana*, Rouen, 1625. C'est un recueil de phrases tirées de Cicéron. II. *Flores Plauti cum scholiis.* — Jean et Pierre, ses fils, et héritiers de ses talens, ont donné plusieurs ouvrages qui font honneur à leur savoir.

VLAMING (PIERRE), né à Amsterdam en 1686, mort en 1733, possédait plusieurs langues anciennes et modernes, et il a cultivé avec succès la poésie hollandaise. En 1711, il publia, avec son ami Jean-Baptiste Wellekens, un recueil de *Récréations poé-*

Digitized by Google

tiques; en 1730, une traduction de l'*Arcadie* de Sannazar; en 1723, il procura une nouvelle édition du poëme de Sprigel, intitulé le *Miroir de l'ame*, et de quelques autres poésies morales de cet auteur, dont il a mis la vie à la tête de ce volume, qu'il enrichit encore de notes et d'une traduction de *Tableau de Cébès*. En 1725, il donna la *Rhétorique hollandaise* de David van Stoogstraten. Il a encore procuré une nouvelle édition in-8° des poésies latines de Michel de l'Hôpital; La mort le surprit au milieu d'un grand travail sur l'Histoire de la ville d'Amsterdam. Wargenaar, qui en parle, ne dit pas ce qu'en sont devenus les matériaux. Lui-même a rempli depuis parfaitement cette tâche.

VLASTA, l'une des filles attachées à la célèbre Lybussa, reine de Bohême, jouissait de la confiance de sa maîtresse. A la mort de celle-ci, vers l'an 506, le gouvernement fut exclusivement dévolu à son mari Primislas. Alors Vlasta forme la résolution d'affranchir entièrement son sexe de la domination de l'autre; en conséquence, elle donne à ses compagnes un festin, à la fin duquel elle leur communique son projet : « Quoi ! leur dit-elle, Lybussa a pu asservir les hommes, sous le joug desquels nous retombons depuis sa mort. Avec elle, le courage de notre sexe n'est pas éteint; car parmi vous j'aperçois de fidèles disciples de l'héroïne qui leur apprit son art, et moi-même avec vous j'entrerai dans la lice pour rendre à notre sexe sa dignité et sa prééminence. Nous pouvons rapidement la reconquérir, si vous me secondez contre Primislas, qui, de ses occupations champêtres, élevé au trône, est absolument incapable de gouverner. » Cette harangue enflamme ses compagnes, qui jurent de concourir à son entreprise. Des femmes mécontentes de leurs maris, d'après le conseil de Vlasta, les assassinent, et se réunissent à la troupe des filles qui, sous les ordres de Vlasta, s'occupant des exercices militaires, formaient un corps composé d'infanterie et de cavalerie. L'audace de ces amazones réveille le courage des hommes qui, rassemblés tumultuairement autour de Primislas, le pressent de se mettre à leur tête pour étouffer au plutôt la conjuration ourdie par des femmes. Sur le refus du lâche monarque, ils s'avancent contre elles, sans chef et en désordre. Vlasta marche à leur rencontre à la tête d'une troupe régulière, les bat, tue sept hommes de sa main, se retranche ensuite dans une citadelle, et, par un pillage de vivres, de bestiaux dans toute la contrée adjacente, accumule dans le lieu de sa retraite des provisions de tout genre. Ce qu'elle avait le plus à redouter, c'était la bravoure des jeunes Bohémiens. Une ruse atroce la débarrassa des principaux d'entre eux. D'après son conseil, les filles les plus distinguées de son armée par leur rang et leur naissance écrivent à ces jeunes gens des lettres de tendresse pour réclamer leur secours contre Vlasta qui, disent-elles, les a subjuguées et les empêche de se réunir à leurs compatriotes à qui elles offrent leur main. Trompés par ce récit, ces jeunes gens concertent une attaque qui d'abord ne leur offre aucune résistance; ils pénè-

trent dans la citadelle, et, au moment où ils se croyaient victorieux, Vlasta avec sa troupe fond sur eux, les fait égorger, et continue d'exercer des cruautés, celle entre autres de crever l'œil droit et de couper le pouce droit aux enfans mâles pour les mettre hors d'état de manier l'arc et de faire la guerre. Ces atrocités et divers autres racontées par Dubraw (dans son *Histoire de Bohême*, liv. II), portèrent les hommes à la vengeance. Ils livrèrent aux femmes conjurées une autre bataille où elles furent vaincues, et Vlasta y périt les armes à la main, après avoir épouvanté et ravagé la Bohême pendant environ sept ans.

VLEUGHELS, qu'on prononce VEUGLES (Nicolas), peintre flamand, vint en France. Ce maître n'a guère peint que de petits tableaux de chevalet. Ses compositions sont ingénieuses. Il s'est particulièrement attaché à la manière de Paul Véronèse. Ses talens, son esprit et son érudition, qui le mettaient en commerce avec les savans et les gens de lettres, le firent nommer par le roi directeur de l'académie royale de Saint-Luc, établie à Rome, et chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Il mourut dans cette ville le 10 décembre 1737, âgé de 68 ans. Il est l'auteur d'une traduction infidèle et peu élégante du Dialogue italien sur la peinture de Lodovico Dolce, intitulé l'*Aretino ;* précédé d'une préface où l'on combat les jugemens de Richardson père et fils sur les ouvrages de Raphaël.

VLIERDEN (Lambert de), poète et jurisconsulte, né à Herstel près de Liége en 1564, suivit pendant quelque temps le parti des armes; mais dégoûté de cette profession, comme il le témoigne lui-même dans ses poésies, il s'appliqua au droit, et se dévoua au barreau pendant près de 50 ans, sans négliger la poésie pour laquelle il avait des talens. Nous avons de lui : I. *Eloge d'Ernest et Ferdinand de Bavière, évêque de Liége*, en vers latins, Liége, 1613, in-8°. II. *De XXXII Tribulis opificum civitatis Leodiensis*, 1628, in-8°. III. *Fasti magistrales civitatis Leodiensis.* IV. *Edicta nummorum omnium quorum usus in civitate Leodiensi et vicinis provinciis ab anno 1477 ad annum 1623*, Liége, 1623, in-4°. V. Plusieurs poëmes. Ses vers sont clairs et harmonieux, et sa prose est nerveuse.

VLIERDEN (Daniel van), médecin de Bruxelles qui vivait dans le 16ᵐᵉ siècle, prit le bonnet de docteur dans l'université de Bologne, et revint dans sa ville natale, où son talent le fit nommer médecin de Marie d'Autriche, sœur de Charles-Quint. On a de Vlierden : *Epistola theologica atque medica*, etc., Basileæ, 1544, in-8°.

VLIET (Jean-George van), graveur hollandais, nous a laissé beaucoup d'estampes. On remarque parmi elles le *Baptême de l'eunuque de Candace; Loth et ses filles ;* toutes deux d'après Rembrandt, ainsi qu'un *Saint Jérôme priant dans une caverne*, qui passe pour son chef-d'œuvre.

VLITIUS (Jean), savant hollandais, fut professeur de grammaire à Breda. On lui doit une édition des Poëmes de Némésien et de Gratius, imprimée à Leyde chez les Elzevirs en 1645 et 1653,

sons le titre de *Venatio novantiqua*. Il y maltraite fort dans ses notes les remarques antérieures de Barthius, mais il donna bientôt après un exemple de justice et de modération rare parmi les auteurs. Dans une édition suivante, faite à Leipsick en 1659, in-4°, il avoue s'être trompé sur Barthius, et reconnaît qu'il a erré dans ses jugemens.

VOCHS (Jean), médecin de Cologne, vivait vers l'an 1500. On a de lui : *De pestilentiâ anni* 1507 *et ejus curâ*, Magdeburgi, 1508, in-4°.

VOECHTIUS (Gilles), chanoine régulier de l'ordre de Prémontré dans l'abbaye d'Everbeur ou Everboden (*Averbodium*), en Campine, disciple de Vendelin, et comme lui très-appliqué à l'étude de l'histoire et des antiquités de son pays, mourut le 13 juin 1653, après avoir exercé la charge de proviseur pendant 45 ans. Il a laissé plusieurs ouvrages que l'on conserve en manuscrit dans l'abbaye d'Everbeur : I. *Historia episcopatuum totius mundi*. II. *Commentarium de jure abbatum*. III. *De comitatu Lossensi in Tungriâ et Taxandriâ*. M. l'abbé Gheyqureru a publié une partie de ce dernier ouvrage dans les *Acta sanctorum Belgii*, tom. I, pag. 299.

VOEL (Jean), jésuite, né en 1541 dans un village de Franche-Comté au bailliage de Gray, composa des commentaires fort estimés sur quelques parties des œuvres de Cicéron. L'abbé d'Olivet en fait un grand éloge dans la préface de sa belle édition de Cicéron, page 16. Voici la liste des ouvrages du père Voel : I. *Artificium orationis cujuscumque componendæ longè facillimum*; Lugduni, 1588, in-16, Colon. Agr., 1597, in-16, et Brixiæ, 1601, in-8°. II. *De ratione conscribendi epistolas utilissimæ præceptiones*, Turnoni, 1601, in-12; Lugduni, 1619, in-12. III. *De horologiis sciothericis* (horloges solaires), Turnoni, 1608, in-4°. Cet ouvrage prouve que Voel avait des connaissances étendues dans plus d'un genre. IV. *Index in breviarium concilii Tridentini ad conciones aptissimus*, Turnoni, 1609, in-16; Moguntiæ, 1614, in-12. V. *De oratore libri quatuor ex M. T. Cicerone potissimùm collecti*, Lugduni, 1610, in-8°. On regrette beaucoup une analyse des oraisons de Cicéron que cet auteur a laissée en manuscrit, et qui a disparu. Le père Voel termina ses jours à Tournon en 1610. *Voy.* Justel.

VOERST (Robert van der), habile graveur hollandais, né en 1610, et mort à Londres à 59 ans, a gravé beaucoup de portraits : on distingue entre autres ceux de Charles Ier et de son épouse, de plusieurs seigneurs anglais, et le sien propre, d'après Van Dyck.

VOET (Gisbert), en latin *Voëtius*, né à Heusden le 3 mars 1589, exerça le ministère dans sa patrie qu'il quitta quelquefois pour suivre les armées et instruire les soldats. En 1634, il fut choisi pour enseigner à Utrecht la théologie et les langues orientales ; il le fit avec succès. Après avoir professé dans cette ville pendant quarante-deux ans, et y avoir exercé quelque temps les fonctions de pasteur, il mourut le 1er novembre 1677. C'était l'ennemi déclaré de la philosophie et de la personne de Descartes, qu'il accusa

d'athéisme dans des thèses soutenues contre lui. Les magistrats d'Utrecht approuvèrent les impertinences du théologien et condamnèrent deux lettres apologétiques du philosophe. Ses sectateurs furent appelés Voëtiens, et ont toujours été les plus grands adversaires des Coceïens. Ses ouvrages sont : I. *Exercitia et Bibliotheca studiosi theologi*, Groningue, 1652. II. *Politica ecclesiastica*, Amsterdam, 1663, 4 vol. in-4°. III. *Diatriba de cœlo beatorum*, etc., et beaucoup d'autres écrits aujourd'hui oubliés.

VOET (Paul), fils du précédent, né à Heusden en 1619, professa à l'académie d'Utrecht la métaphysique, la logique, le grec et enfin la jurisprudence. Il mourut en 1667 à la fleur de son âge; il s'est fait connaître par les ouvrages suivans : I. *De Duellis licitis et illicitis*, Utrecht, 1644, in-12, où parmi quelques assertions vraies, il y en a un grand nombre de fausses. II. *De usu juris civilis et canonici in Belgio unito*, 1658, in-12. III. *De jure militari*, 1666, in-8°. IV. *Commentarius in Institutiones Imperiales*, Gorcum, 1668, 2 vol. in-4°. V. *De mobilium et immobilium naturâ*, Utrecht, 1666, in-8°.

VOET (Daniel), frère du précédent, né en 1629 à Heusden en Hollande, et mort le 29 juillet 1660, étudia la philosophie et la médecine à Utrecht, et y prit le bonnet de docteur. En 1652, il obtint la chaire extraordinaire de logique et de métaphysique, et fut nommé professeur ordinaire quatre ans après. Il a écrit : I. *Compendium physicæ*. *Meletemata philosophica*. *Compendium metaphysicæ*, Trajecti, 1660, in-12. II. *Compendium pneumaticæ*, ibidem, 1661, in-12. III. *De Rerum naturâ libri sex*, Amstelodami, 1661, in-12.

VOET (Jean), fils de Paul, et neveu du précédent, professeur en droit à Leyde et ensuite à Herborn, mort en 1714, a laissé : I. Un excellent commentaire sur les *Pandectes*, La Haye, 1698-1704, 1734, 2 vol. in-fol. On en a d'autres éditions de Genève, 1757, 1769 ou 1778. Il n'a point paru de livres de droit qui jouissent d'une estime plus générale et mieux méritée. Jean Van Linden a donné à Utrecht en 1793 la première partie in-fol. d'un supplément à ce commentaire. La deuxième partie a été probablement publiée depuis. II. *De erciscundâ familiâ liber*, Bruxelles, 1717, in-12.

VOET (Alexandre), graveur d'Anvers, né en 1613, est connu par beaucoup de gravures. Les meilleures sont : *Judith victorieuse d'Holopherne*, d'après Rubens; *la Folie tenant un chat*, d'après J. Jordaens; un *Portement de croix*, d'après Van Dyck; *des Joueurs de cartes*, d'après Corneille de Vos, etc.

VOETS (Melchior), jurisconsulte allemand du 17e siècle, conseiller de l'électeur Palatin Jean-Guillaume, garde des archives du duché de Juliers, a publié : I. *Historia juris civilis Juliacensium et Montensium*, Cologne, 1667, in-folio; et Dusseldorf, 1694 et 1729. II. *Tractatus ad observationes feudales*, Dusseldorf, 1720, in-folio, et plusieurs livres de droit en allemand.

VOGEL (Christophe), compositeur allemand, né à Nuremberg en 1756, étudia l'art musical sur les ouvrages de Hasse et de Graunn, et vint ensuite en France, où il puisa le goût de la bonne musique dans les ouvrages de Gluck, qu'il prit pour modèle. En 1786, il hasarda de donner au public *la Toison d'or*, opéra qu'il dédia à Gluck. Cet immortel compositeur donna de sincères éloges au jeune musicien, et l'encouragea à suivre la route dans laquelle il débutait. Mais la mort l'enleva avant qu'il eût réalisé les brillantes espérances qu'il donnait aux amateurs éclairés. Il mourut le 28 juin 1788 à l'âge de 32 ans. Il laissa un opéra de *Démophoon*, dont l'ouverture fut exécutée avec le plus grand succès au concert olympique. Gluck se plaisait à appeler Vogel son fils aîné.

VOGELS (Evalde), alchimiste du 16ᵉ siècle, est souvent confondu par les biographes avec Thibaut de Hoghelande. On ignore si leur identité est bien ou mal fondée : quoi qu'il en soit, nous citerons ici le principal ouvrage de Vogels, intitulé *De lapidis philosophici conditionibus, etc.*, Coloniæ, 1595, in-12.

VOGLERUS (Valentin-Henri), professeur de médecine à Helmstadt, naquit dans cette ville en 1622, et y mourut en 1667, avec la réputation d'un savant profond. On a de lui : I. Une *Notice des bons écrivains en tout genre*, en latin. Ce livre est imparfait ; mais Meibomius en a donné une édition, Helmstadt, 1691 et 1700, in-4°, avec des remarques et des additions qui peuvent le rendre utile. II. *Institutionum physiologicarum liber*, 1661, in-4°. III. *Diæticorum commentarius*, 1667, in-4°. IV. *De naturali in bonarum doctrinarum studio propensione, delectu ingeniorum, studiorum hodiernorum corruptelis, earumque causis, dissertationes quinque*, 1672, in-4°. V. *Physiologia historiæ passionis Jesu Christi*, 1673, in-4°. VI. *De Valetudine hominis cognoscendâ liber*, 1674, in-4°. VII. *De rebus naturalibus et medicis quarum in Scripturis sacris fit mentio commentarius*, 1682, in-4°.

VOGLI (Jean-Hyacinthe), professeur de médecine, né à Budrio dans le Bolonais en 1697, fit son cours de belles-lettres au collége des jésuites de Bologne, ainsi que ses études en philosophie et en médecine. Il passa ensuite à Florence, où il exerça dans l'hôpital de Sᵗᵉ-Marie. Après avoir parcouru les principales cités de l'État d'Urbin, il retourna à Bologne et y professa l'anatomie jusqu'à sa mort, arrivée le 23 juin 1762. On a de lui : I. *De Antropogoniâ dissertatio*, Boloniæ, 1718. II. *Fluidi nervei Historia*, ibid., 1720. III. *Tables chronologiques des hommes illustres de l'université de Bologne*, ibid., 1726.

VOIGT (Godefroi), théologien luthérien, natif de Misnie, recteur de l'école de Gustrow, puis de celle de Hambourg, mourut à la fleur de son âge en 1682. On a de lui un *Traité sur les autels des anciens chrétiens*, Hambourg, 1709, in-8°, et plusieurs autres ouvrages en latin. On voit qu'il n'avait rien laissé échapper de ce qu'il avait trouvé dans les anciens auteurs sur les matières qu'il traite. — Un auteur du même nom a publié à Breslau,

en 1741, un *Essai sur l'art du jardinage.*

VOILLARD (Vincent), né à Rioz en Franche-Comté, embrassa l'état ecclésiastique, et fut successivement chanoine et doyen de la collégiale d'Avalon en Bourgogne. C'était un esprit médiocre. On a de lui un ouvrage intitulé : *Discours sur l'incrédulité*, Paris, 1779, in-12. L'auteur répète dans un style trivial ce qui a été dit avant lui avec plus de force et d'élégance par les célèbres Bossuet, Fénélon, etc.

VOIRON (...), littérateur, mort à Paris en 1794, est auteur de plusieurs articles sur les arts, insérés dans les journaux. Il avait été un des conservateurs du Muséum des arts avant sa dernière organisation. Il préparait, lorsqu'il est mort, un *Voyage en Italie* où il avait demeuré long-temps pour y travailler à une traduction des *Monumenti inediti*, de Winkelmann.

VOISENON (Claude-Henri de FUSÉE de), abbé de l'abbaye du Jard, membre de l'académie française, né au château de Voisenon, près de Melun, le 8 janvier 1708, mort dans le même château, le 22 novembre 1775, avait le titre de ministre plénipotentiaire de l'évêque de Spire. C'était un de ces esprits délicats et faciles, qui, malgré quelques petits ridicules, sont les ornemens des meilleures sociétés. Il avait commencé par être grand-vicaire de l'évêque de Boulogne dont il faisait les mandemens. Le style épigrammatique qu'il y employait fut censuré dans un écrit avec tant d'amertume, que le magistrat crut devoir faire mettre en prison l'auteur du libelle. Aussitôt que l'abbé de Voisenon en fut informé, il alla solliciter la délivrance du prisonnier, et il l'obtint. Celui-ci courut lui faire ses remercîmens : « C'est moi qui vous en dois, lui répondit l'abbé en présence de l'évêque, pour m'avoir averti que les vérités de l'évangile exigent de ceux qui les annoncent un style plus simple, un ton plus noble et plus grave ; je n'aurais pas dû l'oublier ; et je vous promets de faire usage de vos conseils. » Mais il abandonna bientôt les dignités ecclésiastiques, se connaissant peu propre à les bien remplir. Il était né plutôt pour l'état militaire, dit Laplace, puisqu'ayant plaisanté un officier qui le trouva mauvais, il se battit avec lui, le blessa et le désarma. Depuis cette époque singulière dans l'histoire d'un ecclésiastique, il se livra entièrement au monde et au théâtre. Il fut souvent l'objet de la satire et il la dédaigna. Un poète lui porta un jour une épigramme contre lui, et fut assez impudent pour lui en demander son avis. On ne nommait point l'auteur contre qui la pièce était dirigée. L'abbé de Voisenon écrivit au haut : « contre l'abbé de Voisenon ; » ensuite la rendant au satirique, il lui dit : « Vous pouvez à présent faire courir votre épigramme ; les petits changemens que j'y ai faits la rendront plus piquante. » Ce trait de modération déconcerta l'homme à l'épigramme qui la déchira en mille pièces, après lui avoir demandé beaucoup de pardons. Quoique tout entier au monde, il disait son bréviaire exactement et en marquait les renvois avec des couplets de chansons. Etant tombé malade assez sérieusement pour penser à se confesser, il envoya chercher le célèbre P. de Neuville : « Mon Père, lui dit-il en le voyant près

de son lit, je ne veux point aller en enfer, c'est un logement trop incommode. — Vous avez raison, mon cher abbé; mais si vous persistez à faire vos opéras comiques cela pourrait bien vous arriver. Ce n'est pas le tout encore d'aller en enfer, mon cher ami, vous y seriez hué. » Cet écrivain, qui avait reçu de la nature beaucoup d'esprit et même du talent, ne fut point tout ce qu'il pouvait être, parce que les applaudissemens précoces qu'il reçut dans des sociétés brillantes, par ses gentillesses, ses saillies, son ton badin, lui persuadèrent qu'il pouvait s'épargner la peine de travailler ses ouvrages. Aussi la littérature n'ayant été pour lui qu'un amusement, « sa réputation littéraire ne fut pas moins fluette, dit Palissot, que sa complexion, et ressembla parfaitement à sa petite santé. » L'abbé de Voisenon disait lui-même de sa complexion que la nature l'avait formé dans un moment de distraction. Il publia divers romans en quatre petits volumes in-12, dont le plus connu est une espèce de conte moral, intitulé l'*Histoire de la Félicité*. Le cadre en est peu de chose; mais l'auteur conte joliment, et il mêle à son récit de petites réflexions morales finement exprimées. L'abbé de Voisenon travailla aussi pour le théâtre. Ses comédies des *Mariages assortis*, publiées en 1744, et de la *Coquette fixée*, en 1746, sont du bon genre, c'est-à-dire, de celui que Molière n'eût point désapprouvé. Le tour de ses vers est heureux. Il est fertile en tirades et en maximes, mais il a l'art de les placer et de leur donner de la saillie. La *Coquette fixée* prouve qu'il savait former un plan, peindre les mœurs et tracer des caractères. On y applaudit beaucoup cette tirade :

Oui, sans doute, à présent, par un abus extrême,
Un époux est un être étranger chez lui-même ;
Si le soir, par hasard, lorsqu'il vient de rentrer,
Chez sa femme, un moment, il ose se montrer,
On demande tout bas quel homme ce peut être ?
S'il se trouve quelqu'un qui le fasse connaître,
On se lève, et madame, avec un air transi,
Dit : Ne vous levez pas, messieurs, c'est mon mari ;
Il s'en ira bientôt, car jamais il ne soupe.
Alors le sérieux gagne toute la troupe ;
Tous d'un ennui marqué semblent enveloppés ;
Le silence est rompu par quelques mots coupés.
L'homme qui voit le froid que sa présence inspire,
Et qui juge aisément qu'on veut qu'il se retire,
S'esquive, ouvre la porte en déplorant son sort,
Et l'on voit la gaîté qui rentre quand il sort.

On a de lui beaucoup d'autres pièces applaudies dans leur nouveauté, et aujourd'hui peu lues et point du tout représentées. L'abbé de Voisenon se distingua encore par un grand nombre de *Poésies fugitives*, productions futiles d'un homme répandu dans le grand monde dont la muse est aussi légère que piquante. Son seul défaut est de tomber quelquefois dans l'affectation, les pointes, les équivoques, en cherchant trop la finesse et la gaîté qu'on ne doit pas paraître chercher. Parmi ses pièces, quelques-unes sont chantantes; telles que le poëme lyrique des *Israélites à la montagne d'Oreb*, qui fut mis en musique en 1758 et applaudi. Ses œuvres ont été recueillies en 1782, en 5 volumes in-8° par Mme de Turpin, son amie; il y en a quatre de trop. Il fallait se borner aux comédies que nous avons citées, à deux ou trois *oratorio*, à une demi-douzaine de pièces fugitives et à l'*Histoire de la Félicité*, au lieu qu'on y a fait tout entrer jusqu'à des *Anecdotes littéraires* et à des *Frag-*

mens historiques qui ne sont qu'un recueil de pointes et de calembourgs. Parmi les différens mots de l'abbé de Voisenon, rapportés dans le précis de sa vie, qui est en tête de ces mêmes œuvres, on remarque celui-ci : « Il rendait des devoirs assidus à une dame recommandable par ses mœurs. Madame D*** en fit des reproches ou des plaisanteries à cette dame en présence de l'abbé : *Madame, lui dit-il, ma vertu est de l'aimer, la sienne est de le souffrir.* » Le duc de Choiseul lui avait fait donner 6000 livres de pension pour s'occuper de l'Histoire de France ; et ses *Fragmens historiques* furent le fruit de son travail. « Presque toutes les bagatelles de l'auteur, dit Laharpe, plus ou moins médiocres, avaient paru séparément pendant la vie de l'abbé, sans beaucoup d'inconvénient ; mais cinq gros tomes de futilités mettaient trop en évidence son esprit ; et il ressemble sous cette forme à un papillon écrasé sous un in-folio. Tout ce qui pouvait se lire sans ennui pouvait fournir un petit volume in-18, emblême de l'écrivain, de l'homme et de l'abbé..... Voisenon, ajoute-t-il ailleurs, qui n'a jamais été ni un homme de lettres, ni un bon écrivain, a été fort long-temps ce qu'on appelle un homme à la mode. Né de condition et reçu à ce titre dans la meilleure société, il l'aurait encore été à titre d'homme aimable. Il y portait cet extrême enjouement qui trouve à rire et à faire rire de tout, un ton de galanterie badine plus en vogue alors qu'aujourd'hui, beaucoup d'insouciance et de gaîté qui en était la suite, et le talent des quolibets plutôt que celui des bons mots. Avec la figure d'un singe, il semblait en avoir la légèreté et la malice, et les femmes s'en amusaient comme d'un homme sans conséquence. On n'examinait pas si sa manière d'être dans la société n'appartenait pas à la frivolité d'esprit et à la faiblesse de caractère : il semble que dans le monde on ait besoin d'agrémens plus que de vertus. Les vertus servent une fois l'année, et les agrémens tous les jours. Ceux de l'abbé de Voisenon lui tinrent lieu de tout. » Voltaire lui fit cette jolie épitaphe :

Ici gît ou plutôt frétille
Voisenon, frère de Chaulieu.
A sa muse vive et gentille
Je ne prétends point dire adieu:
Car je m'en vais au même lieu,
Comme cadet de la famille.

Tour-à-tour sceptique et dévot, Voisenon montra dans ses derniers momens plus de fermeté qu'on n'en aurait pu attendre de son caractère versatile et léger. On raconte que certain de ne pas échapper à la maladie mortelle dont il était atteint, il fit apporter dans sa chambre le cercueil de plomb dans lequel son corps devait être placé ; l'ayant considéré quelque temps : « Voici donc, s'écria-t-il, ma dernière redingotte ! » Puis se retournant vers son valet de chambre auquel il avait pardonné plus d'un larcin : « J'espère, lui dit-il, que tu ne seras pas tenté de me voler celle-ci. » Lorsque Voltaire lui écrivait, il ne manquait jamais de l'appeler le *très-aimable et très-indigne prêtre ;* était-ce approbation ou critique ? Voltaire avait dans le goût la sévérité de Nicole dans la morale ; et ce fut elle qui lui donna des mœurs qu'on prit quelquefois pour des vertus. Les *Ro-*

Digitized by Google

mans et les Contes de l'abbé de Voisenon ont été publiés séparément à Paris en 1798, 2 vol. in-18.

VOISIN (Joseph de), né à Bordeaux d'une famille noble et distinguée dans la robe, fut d'abord conseiller au parlement de cette vile, et embrassa ensuite l'état ecclésiastique. Elevé au sacerdoce, il devint prédicateur et aumônier d'Armand de Bourbon, prince de Conti. On a de lui, I. Une *Théologie des Juifs*, 1647, in-4°, en latin. II. Un *Traité* latin de la Loi divine, in-8°. III. *Traité* latin du Jubilé selon les Juifs, in-8°. IV. De savantes *Notes* sur le *Pugio Fidei* de Raymond Martin, 1651. V. Une *Défense* du prince de Conti contre la Comédie que l'abbé d'Aubignac avait attaquée, 1672, in-4°. VI. Une traduction française du Missel romain, en 4 vol. in-12, 1660. Elle fut condamnée par l'assemblée du clergé et proscrite par un arrêt du conseil. Cette version n'en a pas moins été réimprimée depuis; et en l'anathématisant on voulut seulement condamner l'intention de l'auteur qui était, dit-on, de faire dire la messe en français. C'était une calomnie; mais les ennemis de Voisin avaient intérêt de la faire valoir. Cet écrivain mourut en 1685; c'était un homme d'une grande érudition. Les langues vivantes et les langues mortes lui étaient familières, et il connaissait les finesses de la sienne.

VOISIN (Daniel-François), conseiller au parlement de Paris, et petit-fils d'un secrétaire du roi, devint maître des requêtes de l'hôtel en novembre 1684, intendant des armées de Flandre en mars 1688, conseiller d'état en septembre 1694, ministre et secrétaire d'état en juin 1709, enfin garde des sceaux et chancelier de France le 15 juillet 1714. Il mourut subitement la nuit du 1er au 2 février 1718, âgé de soixante-deux ans, avec la réputation d'un magistrat intègre. Louis XIV ayant promis la grace d'un scélérat insigne, Voisin refusa de sceller les lettres. Le roi demanda les sceaux et les rendit au chancelier après en avoir fait usage..... *Ils sont pollués*, dit Voisin en les repoussant sur la table, *je ne les reprends plus*... — Louis XIV s'écrie : *Quel homme!* et jette aussitôt les lettres au feu. — *Je reprends les sceaux*, dit le chancelier, *le feu purifie tout*. Ce n'est pas la seule occasion où il résista aux volontés de ce prince. Cela ne semble guère se concilier avec ce que dit R. L. d'Argenson, dans ses Essais, que la place de chancelier fut pour Voisin le prix de sa docilité pour la volonté absolue de Louis XIV.

VOISIN (Catherine des Hayes, veuve du sieur de Mont-Voisin, et plus connue sous le nom de la), s'unit vers l'an 1677 avec la Vigoureux, un ecclésiastique nommé Le Sage et d'autres scélérats obscurs, pour trafiquer des poisons d'un Italien nommé Exili, qui avait fait dans ce genre de tristes découvertes. Ils cachaient leur infâme commerce par des prédictions et des apparitions d'esprits dont ils amusaient les ames faibles et curieuses. Plusieurs morts subites faisant soupçonner des crimes secrets, une chambre ardente fut établie à l'Arsenal en 1680. La Voisin, convaincue de divers empoisonnemens, fut brûlée vive le 22 juillet de la même année. L'envie de faire une grande dépense l'avait portée à ces atten-



tats, autant que la perversité de son caractère. Un bon carrosse, un Suisse à sa porte et un appartement superbe qu'elle occupa pendant quelque temps, exigeaient beaucoup d'argent; elle en trouva en disant la bonne aventure, en promettant de faire voir le diable, enfin en vendant chèrement des poisons. Son supplice ralentit les recherches qui furent faites dans ce temps-là contre plusieurs grands seigneurs, tels que le maréchal de Luxembourg, la duchesse de Bouillon, la comtesse de Soissons. Mais ses crimes laissèrent dans les esprits un penchant funeste à soupçonner bien des morts naturelles d'avoir été violentes.

VOISIN (Jean-François), prêtre de l'Oratoire, mort le 10 octobre 1775, a publié, I. *Prosæ in resurrectionem Domini*, 1742, in-16. II. *Lodoix, Carmen*, pastorale, 1744, in-4°.

VOITURE (Vincent), écrivain célèbre du commencement du 17e siècle, né à Amiens en 1598, reçu à l'académie française en 1634, dut le jour à un marchand de vin; et comme il avait la petitesse de rougir de sa naissance et d'être sensible aux plaisanteries que sa vanité occasionait, on le badinait souvent. Mme Desloges lui dit un jour en jouant aux proverbes: « Celui-là ne vaut rien, percez-nous-en d'un autre. » Un officier lui fit à table cet impromptu, le verre à la main:

Quoi! Voiture, tu dégénère?
Hors d'ici maugrebi de toi;
Tu ne vaudras jamais ton pere,
Tu ne vends du vin ni n'en bois.

Il était si sensible à ces plaisanteries, que Bassompierre disait: « Le vin qui fait revenir le cœur aux autres le fait perdre à Voiture. » Les agrémens singuliers de l'esprit et du caractère de ce poète lui donnèrent entrée à l'hôtel de Rambouillet, où il brilla beaucoup par ses saillies. Boileau, qui a flétri la gloire de ce rendez-vous des beaux esprits, dont Voiture était l'oracle, a respecté celle de cet écrivain. Il met Voiture sur la même ligne qu'Horace:

Et qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture,
On rampe dans la fange avec l'abbé de Pure.

J.-B. Rousseau est plein aussi d'éloges de Voiture, et il assigne à cet auteur le même rang qu'à La Fontaine:

Apprends de moi, sourcilleux écolier,
Que ce qu'on passe, encore qu'avec peine,
Dans un Voiture ou dans un Lafontaine,
Ne peut passer, malgré les beaux discours,
Dans les essais d'un rimeur de deux jours.

On sait aujourd'hui à quoi s'en tenir sur ces éloges que la postérité n'a point ratifiés. Gaston d'Orléans, frère de Louis XIV, voulut avoir Voiture en qualité d'introducteur des ambassadeurs et de maître des cérémonies. Il fut aussi interprète de la reine-mère. Il fit dire un jour à un ambassadeur étranger de belles choses qui n'étaient point dans son discours. On le fit remarquer à Voiture, qui reprit brusquement: « S'il ne le dit pas, il doit le dire. » Ce bel esprit fut envoyé en Espagne pour quelques affaires, d'où il passa en Afrique pour observer les mœurs de cette partie du monde. La cour de Madrid lui donna plusieurs marques d'estime. Il y composa des vers espagnols que tout le monde crut être de Lopez de Véga, tant la diction était élégante. Voiture ne fut pas moins bien accueilli à Rome dans deux voyages qu'il y fit. De retour en France, il fut

maître-d'hôtel chez le roi, et obtint plusieurs pensions qui l'auraient dû mettre dans l'opulence, mais qui ne servirent qu'à hâter sa mort, en fournissant des alimens à sa passion pour le jeu et pour les femmes. Il se vantait d'avoir embrassé dans le choix de ses amours depuis le *sceptre jusqu'à la houlette*. Ce poete mourut le 27 mai 1648, à cinquante ans, et l'académie française prit le deuil : honneur qui n'a été renouvelé depuis pour aucun de ses membres, quoiqu'un grand nombre aient eu beaucoup plus de titres pour le mériter. Le commerce des grands l'avait rendu fort vain, et, en lui donnant les agrémens d'un homme de cour, lui en avait communiqué tous les vices. Il aimait à railler; mais il n'aimait pas les réponses qu'on opposait quelquefois à ses railleries. Ayant offensé un seigneur de la cour par un trait piquant, celui-ci voulut lui faire mettre l'épée à la main. « La partie n'est pas égale, lui dit Voiture; vous êtes grand, je suis petit; vous êtes brave, je suis poltron; vous voulez me tuer; hé bien! je me tiens pour mort. » Il fit rire son ennemi et le désarma. Voiture avait d'ailleurs le cœur généreux. Balzac lui envoya demander quatre cents écus à emprunter: Voiture prêta galamment la somme, et prenant la promesse de Balzac que lui remit le valet qui faisait la commission, il mit au bas de l'acte: « Je soussigné confesse devoir à M. Balzac la somme de huit cents écus, pour le plaisir qu'il m'a fait de m'en emprunter quatre cents. » Il donna ensuite cette promesse au valet, afin qu'il la portât à son maître. Il éprouva de ses amis la même générosité qu'il avait pour eux. Ayant perdu quatorze cents louis sur sa parole et n'ayant qu'un jour pour dégager son honneur, il écrivit à Costar avec lequel il était tendrement lié : « Envoyez-moi, je vous prie, promptement deux cents louis dont j'ai besoin pour achever la somme de quatorze cents que je perdis hier au jeu. Vous savez que je ne joue pas moins sur votre parole que sur la mienne. Si vous ne les avez pas, empruntez-les: si vous ne trouvez personne qui veuille vous les prêter, vendez tout ce que vous avez, jusqu'à votre bon ami M. Pauquet; car absolument il me faut deux cents louis. Voyez avec quel empire parle mon amitié: c'est qu'elle est forte; la vôtre qui est encore faible, dirait : *Je vous supplie de me prêter deux cents louis si vous le pouvez sans vous incommoder; je vous demande pardon si j'en use si librement.* » Costar lui envoya les deux cents louis avec la réponse qui suit : « Je n'aurais jamais cru avoir tant de plaisir pour si peu d'argent. Puisque vous jouez sur ma parole, je garderai toujours un fonds pour la dégager. Je vous assure de plus qu'un de mes parens a toujours mille louis dont je puis disposer comme s'ils étaient dans votre cassette : je ne voudrais pourtant pas vous exposer par-là à quelque perte considérable. Un de mes amis me dit hier que feu son bien avait été le meilleur ami qu'il eût au monde : je vous conseille de garder le vôtre. Je vous renvoie votre promesse. Je suis surpris que vous en usiez ainsi avec moi, après ce que je vous vis faire l'autre jour pour M. de Balzac. » Voilà un billet qui fait plus d'honneur à Voiture que ses plus belles lettres.

Despréaux disait qu'il ne faut pas toujours juger du caractère des auteurs par leurs écrits. « La société de Balzac, ajoutait-il, loin d'être guindée et épineuse comme ses lettres, était remplie de douceur et d'agrémens. » Voiture, au contraire, faisait le *petit souverain* avec ses égaux. Accoutumé à fréquenter des *altesses*, il ne se contraignait qu'avec les grands. La seule chose par où se ressemblaient ces deux auteurs, c'est dans la composition de leurs lettres, dont la plus courte leur coûtait souvent quinze jours de travail. On a recueilli ses ouvrages à Paris, 1729, en 2 vol. in-12. On y trouve des Lettres en prose, dans lesquelles il y en a quelques-unes d'un caractère délicat et d'un goût très-fin; mais elles se réduisent à un très-petit nombre. La contrainte, l'affectation, les jeux de mots puérils, les plaisanteries froides, les allusions trop recherchées en déparent la plupart. Ne partant point du cœur, ne peignant ni les mœurs du temps ni les caractères des hommes, elles sont plus propres à former un bel esprit maniéré qu'un homme de goût. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que la petite et méprisable envie de montrer de l'esprit lui fait dire des choses dont la décence et l'honnêteté même peuvent être alarmées. On peut appliquer ce même jugement à ses Poésies françaises, italiennes et espagnoles; il y a de la légèreté de temps en temps; quelques-unes même sont d'une tournure piquante, et n'ont pas été inutiles à Voltaire qui en a mis en œuvre les pensées les plus délicates: mais on remarque dans le plus grand nombre l'abus de l'esprit, la recherche des idées et l'inobservation des règles les plus communes. Ses poésies consistent en *Epîtres*, *Elégies*, *Sonnets*, *Rondeaux*, *Ballades et Chansons*. Son *Epître* au prince de Condé est pleine de noblesse et de graces. « On y remarque surtout avec plaisir, dit Boileau, cette familiarité décente et noble qu'un homme de lettres peut prendre, même avec les grands. C'est en effet le premier, ajoute un critique moderne, qui a inventé l'art de familiariser le talent avec la grandeur, et d'assaisonner d'une gaîté vive et spirituelle les fades louanges dont on repaissait avant lui la beauté. Il faut bien prendre garde de distinguer l'invention de la perfection; la première est le fruit du génie, la seconde est celui du temps. C'est une excellente observation de Fontenelle que lorsqu'on juge deux hommes qui ont appartenu à des siècles différens, il faut d'abord estimer et comparer les lumières du temps où ils ont vécu. Tel, perfectionné par la culture générale de son siècle, a passé pour un homme de beaucoup d'esprit, qui ne serait pas sorti de la foule dans un âge inculte. Celui qui composait une stance correcte du temps de Malherbe avait peut-être plus de génie que celui qui aujourd'hui, graces aux modèles qui l'entourent, enfante des poëmes avec un agrément et une facilité qui ne lui coûtent rien. C'est qu'il y a plus de mérite à ouvrir de nouvelles routes qu'à courir dans des routes frayées et battues. Il faut donc remarquer qu'il s'est écoulé plus d'un siècle de perfection entre Voiture et nous;

aussi cet écrivain inventif et original est demeuré obscurci par les défauts du langage qui n'était pas encore fixé. » Celui qui a recueilli en un vol. les *Lettres choisies* de Voiture et ses meilleures Poésies, a rendu un double service et au public paresseux, et à Voiture lui-même qui était déjà oublié. *Voyez* BENSERADE, LONGUEVILLE *et* COSTAR (Pierre).

VOLCATIUS EPIDIUS, grammairien de Rome, qui compta parmi ses disciples Marc-Antoine et Auguste. Il écrivit la *Vie* de Pompée-le-Grand et de son père : ouvrages qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Ce fut le premier affranchi qui fut historien ; avant lui l'histoire avait été l'occupation des personnes les plus illustres, selon Cornélius Népos.

VOLCKAMER (JEAN-GEORGE), de Nuremberg, membre de l'académie des *Curieux de la Nature*, mort en 1693, à 77 ans, a donné : I. *Opobalsami examen*, 1644, in-12. II. *Flora Noribergensis*, 1718, in-4°.

VOLCKAMER (JEAN-CHRISTOPHE), botaniste de Nuremberg, publia en allemand : *Nuremburgenses Hesperides* ou *Description des orangers ou citronniers qu'on peut cultiver dans cette ville*, Nuremberg, 1708-14, 2 parties in-folio. Cet ouvrage est orné de deux cents cinquante planches; elles furent traduites en latin, 1713, 2 vol. in-fol. avec figures : ouvrage estimé. C'est un traité de la culture des orangers, des citronniers, des limoniers et de leur usage. Il y parle aussi des fleurs rares que l'on cultive à Nuremberg, et de plusieurs plantes des Indes. L'auteur mourut en 1720.

VOLDER (BURCHEL DE), mathématicien, né à Amsterdam le 26 juillet 1643, devint professeur de philosophie, puis de mathématiques à Leyde, et il s'y acquit une grande réputation. Ce fut le premier qui introduisit la philosophie de Descartes dans l'université de cette ville. Il réfuta dans des thèses la censure de cette philosophie qu'en avait faite Huet. Ce mathématicien mourut en 1709, avec la réputation d'un bon citoyen, d'un ami fidèle, d'un philosophe humain et généreux. Il était régulier dans sa conduite, doux, affable, modeste ; n'ayant jamais dessein de choquer personne, circonspect dans toutes ses manières, suivant toujours le parti de la justice et de la vérité autant qu'il lui était connu, mais sans emportement contre ceux qui étaient d'une autre opinion ou dans d'autres principes que lui. Il instruisait ses disciples d'une manière claire et avec un ordre très-méthodique. Plusieurs habiles gens sortirent de son école et ils honorèrent toujours leur maître. Il était souvent consulté sur des questions importantes, et ses réponses étaient reçues comme des oracles, parce qu'elles étaient fondées sur l'évidence. Ce fut lui qui conseilla de fonder dans l'académie de Leyde une espèce de théâtre où l'on fit toutes les expériences de physique nécessaires ; et afin qu'il n'y manquât rien il eut ordre d'aller en France pour y acheter tous les instrumens qu'il jugerait convenables. Il y vint pour remplir cet objet en 1681, comme il avait été en Angleterre en 1674. On a de lui plusieurs *Harangues* et différentes *Dissertations*, in-8°, en latin, assez bien écrites, sur des sujets philosophiques. On y trouve des raisonnemens judicieux.



VOLFAND (saint). *Voyez* HENRI II, empereur.

VOLKAMER (JOAN. CH.). *Voy.* ci-dessus VOLCKAMER (Jean-Christophe).

VOLKELIUS (JEAN), ministre socinien, natif de Grimma dans la Misnie, mourut vers 1630. Il lia amitié avec Socin, embrassa ses opinions, et devint l'un de ses apôtres. Son principal ouvrage est un traité en cinq livres, qu'il a intitulé : *De verâ Religione.* Cette production renferme le système complet de la doctrine socinienne, avec un précis de ce que les sociniens ont dit de mieux pour l'établir. Il fut brûlé à Amsterdam. La meilleure édition de ce livre est celle qui est in-4°, imprimée à Cracovie en 1630, précédée du traité de Crellius, *De Deo et ejus attributis.* On a encore de Volkelius une réplique à Smiglecius, intitulée *Nodi Gordii, à* Martino Smiglecio *nexi, dissolutio.*

VOLKIR DE SEROUVILLE (NICOLAS), secrétaire d'Antoine duc de Lorraine au 16e siècle, s'est fait connaître par divers ouvrages assez rares. I. *Chronique des rois d'Austrasie*, en vers, 1530, in-4°. II. *Traité de la Désacration* de Jean Castellan, hérétique, 1534, in-4°. III. *Histoire de la victoire du duc Anthoine contre les Luthériens*, Paris, 1526, in-folio, goth.

VOLKOF (FOEDOR), auteur et acteur russe fut, disent les auteurs de la *Biographie anglaise*, le Garrick de la Russie, et égala dans les talens qu'il déploya comme auteur ceux que Sumorokof avait développés comme écrivain dramatique. Il naquit en 1729 d'un commerçant d'Yaroslaff, et fit ses études à Moscou, où il apprit l'allemand, la musique et le dessin. Son père étant mort, sa mère se remaria à un fabricant de salpêtre, qui l'envoya à Pétersbourg pour les affaires de son commerce. Le jeune Volkof, alors âgé de douze ans, y suivit avec empressement le théâtre allemand, et sentit se décider le goût qui l'entraînait à la profession du théâtre. Il ne fut pas plutôt de retour à Yaroslaff, qu'il construisit lui-même dans l'appartement de son beau-père un théâtre, dont il peignit les décorations et où il se livra avec quatre autres de ses frères au plaisir de jouer la comédie devant d'assez nombreuses assemblées. Ils commencèrent à mettre en action les histoires de l'Ecriture sainte de l'archevêque de Rustof ; ils jouèrent les tragédies de Lomonozof et de Sumorokof, et quelquefois des pièces de leur composition, contenant des traits satiriques contre les habitans d'Yaroslaff ; l'affluence des spectateurs était d'autant plus grande, qu'elle était gratuite : elle devint à charge au beau-père. Alors Volkof, à l'aide de quelques amis, fit construire une salle, s'adjoignit des acteurs qu'il forma lui-même, et fit une entreprise utile de ce qui jusque-là n'avait été qu'un amusement. L'impératrice Elisabeth ayant eu connaissance de leurs succès, les fit venir à Pétersbourg, fixa des appointemens, et donna à leur établissement tout à-la fois plus de régularité et plus d'étendue ; les pièces russes de Sumorokof, les traductions des meill. ures pièces du théâtre français lui donnèrent un grand essor. Catherine II l'honora de sa protection, et lui prodigua les encouragemens.

Volkof et l'un de ses frères furent anoblis et enrichis de biens fonds. Malheureusement Volkof vécut peu, il mourut âgé de 35 ans. Il réussit également dans les rôles tragiques et comiques, et excellait dans les rôles de fureur.

VOLMAR (Isaac), docteur en droit, conseiller de l'archiduc Ferdinand-Charles, et l'un des plénipotentiaires de l'empereur pour le traité de paix de Westphalie, est auteur de mémoires écrits en latin, qui contiennent les principales transactions entre les catholiques et les protestans, qui ont eu lieu à Munster et à Osnabruk, depuis septembre 1643 jusqu'en janvier 1648. Il mourut en 1662. Wicquefort, dans son traité *de l'ambassadeur*, le cite comme l'un des ministres les plus habiles qui aient assisté aux conférences du traité de Westphalie, et fait un grand éloge de ses vertus et de ses talens.

VOLNEY (Constantin-François-Chasseboeuf), pair de France, et membre de l'académie française, naquit le 3 février 1757, à Craon petite ville d'Anjou. Son père ne voulut point qu'il portât son nom de famille, parce que ce nom ridicule l'avait exposé à mille brocards dans sa jeunesse, et il lui donna celui de *Boisgirais*. Dès sa plus tendre enfance, la santé de Volney se montra ce qu'elle fut toujours, faible et délicate. A l'âge de sept ans, son père le mit à un petit collége tenu à Ancenis, où il fut très maltraité. Etant presque abandonné par son père, qui ne venait jamais le voir, il devint farouche et tomba dans une mélancolie qui devint habituelle. A douze ans, il passa au collége d'Angers, où il fit de brillantes études. Quand elles furent achevées, son père le retira du collége, et après l'avoir fait émanciper, il lui rendit compte du bien de sa mère, qui se montait à 1,100 livres de rente, et l'abandonna entièrement à lui-même. Volney vint à Paris et s'y livra au travail avec beaucoup d'ardeur. L'histoire et la philosophie étaient les objets favoris de ses études et de ses méditations. Il commença à se faire connaître dans le monde savant, par un mémoire sur la chronologie d'Hérodote, qu'il adressa à l'académie des inscriptions et belles-lettres. Le jeune savant se trouvait, dans son mémoire, en opposition avec Larcher, qui censura cet ouvrage avec sévérité. De son côté, Volney le défendit avec chaleur; cette querelle le mit en relation avec le baron d'Holbach, avec le célèbre Francklin et avec Mme Helvétius, dont la maison de campagne à Passy, était le rendez-vous d'un grand nombre de gens de lettres et de savans. A peu près vers le même temps, ayant fait une petite succession de 6000 fr., il forma le projet d'en employer le montant à faire un voyage de long cours. L'Egypte et la Syrie fixèrent ses regards curieux, et il résolut d'aller explorer en observateur attentif, ces pays lointains et presque inconnus. Pour se préparer à une entreprise aussi périlleuse, il s'exerça fréquemment à la course, fit à pied des voyages de plusieurs jours, s'habitua à rester des journées entières sans prendre de nourriture, à franchir de larges fossés, à escalader des murailles élevées, enfin à régulariser son pas, afin de pouvoir mesurer exactement un espace par le temps qu'il mettait à le parcourir. Il endurcit ainsi son corps à la fati-



gne, et après une année d'exercices, il se mit en route. Avant de partir, il avait quitté son nom de Boisgirais qui lui déplaisait et il prit celui de Volney qu'il a illustré. Il fit à pied, et son bagage sur le dos, le voyage de Marseille où il s'embarqua sur un navire qui partait pour l'Orient. Arrivé en Egypte, il se rendit au Caire, puis il alla s'enfermer chez les Druses, dans un couvent arabe, situé au milieu des montagnes du Mont-Liban, afin de s'y livrer à l'étude de la langue arabe qui lui était indispensable pour pénétrer dans l'intérieur des contrées qu'il voulait parcourir. Ce fut là qu'il se créa une méthode d'étudier les langues orientales, dont il a depuis tracé les principes dans un ouvrage particulier. Lorsqu'il eut acquis toutes les connaissances qu'il jugeait nécessaires, il commença son voyage. Volney visita le Désert, où il demeura pendant six semaines. Il parcourut ensuite l'Egypte et la Syrie, allant de ville en ville et de tribu en tribu, recevant partout un accueil hospitalier, et examinant avec une religieuse attention les monumens les plus célèbres. Il employa trois ans à faire ce grand voyage, et lorsqu'il l'eut terminé, il lui restait encore vingt-cinq louis sur la modique somme qu'il avait emportée. De retour en Europe, il publia : *Son voyage en Egypte et en Syrie*, 1787. L'exactitude de ce voyage a été hautement attestée par les savants, qui depuis firent partie de l'expédition d'Egypte, et le général Berthier dans sa *relation* de la *Campagne d'Egypte*, dit expressément : « Cet ouvrage était le guide des Français en Egypte; c'est le seul qui ne les ait jamais trompés. » Ce *Voyage* répandit le nom de Volney dans toute l'Europe, et l'impératrice Catherine lui envoya une belle médaille d'or. Nous remarquerons, en passant, que quelques années après, Catherine étant entrée dans la coalition contre la révolution française, Volney renvoya cette médaille à Grimm, correspondant littéraire de l'impératrice, en lui écrivant qu'il ne pouvait plus garder entre ses mains le monument de générosité que cette souveraine y avait déposé, attendu qu'elle favorisait les ennemis de sa patrie. On lisait dans sa lettre cette phrase remarquable : « Elle m'accorda cette médaille comme un gage de son estime ; c'est pour conserver cette estime que je la lui renvoie. » En 1788, Volney publia des *Considérations sur la guerre actuelle des Turcs*. Cet opuscule est rempli de vues profondes et philosophiques. L'auteur y prédit l'aggrandissement du territoire et de la puissance de la Russie, la réunion des Etats de Venise à l'empire d'Autriche, et l'émancipation du nouveau monde. On y trouve aussi des observations curieuses sur les améliorations morales et politiques dont les descendans des anciens Grecs paraissaient dès-lors susceptibles. Vers la même époque, Volney publia une feuille politique intitulée : la *Sentinelle*, qui paraissait à Rennes, et qui fit une grande sensation dans toute la Bretagne. La révolution éclata, au moment où il venait d'être nommé directeur général du commerce et de l'agriculture en Corse. Il fut élu député aux états généraux par le tiers-état de la sénéchaussée d'Anjou, et se rangea dans cette assemblée, parmi les amis de la liberté. Il y parla en

faveur de la publicité des discussions législatives, et fut un des premiers à provoquer l'établissement des milices patriotiques, connues depuis sous le nom de gardes nationales. Il proposa ensuite un préambule pour la *Déclaration des droits de l'homme*, et une rédaction différente de l'article relatif aux droits des citoyens. Il fut aussi l'un des provocateurs de la discussion sur la propriété des biens du clergé, et appuya la proposition de Mirabeau, tendante à faire décréter que la propriété de ces biens appartenait à la nation. Il publia à cette occasion, dans le *Moniteur*, un petit écrit dans lequel il faisait ressortir les avantages de la petite propriété. Le 23 novembre 1789, il fut élu secrétaire. Au commencement de l'année suivante, il se démit de la place qu'il occupait en Corse, comme incompatible avec l'indépendance d'un représentant du peuple. Lors de la discussion sur le droit de paix et de guerre, il fit décréter en principe « que la nation française s'interdisait, dès ce moment, d'entreprendre aucune guerre tendante à accroître son territoire. » Malheureusement ce principe vraiment social et philantropique ne fut pas observé. En septembre 1791, Volney fit hommage à l'assemblée constituante de son ouvrage intitulé : les *Ruines*, ouvrage dans lequel, dit Chénier, « la raison éloquente interroge des ruines accumulées durant quarante siècles. » Dans ce livre, « il nous ramène, dit M. Pastoret, à l'état primitif de l'homme, à sa condition nécessaire dans l'ordre général de l'univers; il recherche l'origine des sociétés civiles et les causes de leur formation; remonte jusqu'aux principes de l'élévation des peuples et de leur abaissement, et développe les obstacles qui peuvent s'opposer à l'amélioration de l'homme. » (Discours de réception à l'académie française). En 1790, Volney se rendit en Corse, et y fit l'acquisition du domaine de la *Confina*, qu'il appelait ses *Petites Indes*, et où il fit à ses frais divers essais, pour naturaliser en Corse différentes plantes coloniales. Ce fut alors qu'il connut le jeune Bonaparte, qui n'était encore qu'officier d'artillerie. Bonaparte le recherchait, et lui faisait mille questions sur l'Égypte et sur la Syrie; c'est ce qui a fait présumer que les récits du voyageur philosophe avaient beaucoup contribué à faire naître dans l'esprit du conquérant naissant sa fameuse expédition dans ces climats lointains. Volney avait deviné le génie du jeune militaire, car on raconte qu'ayant appris en Amérique, quelques années après, que Bonaparte avait été investi du commandement de l'armée d'Italie, il dit en présence de plusieurs réfugiés français : « Pour peu que les circonstances le secondent, ce sera la tête de César sur les épaules d'Alexandre. » Volney fut obligé de quitter la Corse lors des troubles suscités par Paoli. De retour à Paris, il publia un *Précis de l'état actuel de la Corse*. Quelque temps après il fut l'objet d'une dénonciation, comme *royaliste*, et l'on croit même qu'il fut mis en prison quelque temps avant le 9 thermidor. En novembre 1794, il fut nommé professeur d'histoire à l'École normale, et se fit une grande réputation par le tour philosophique qu'il donna à ses

leçons. Ses cours improvisés, recueillis au moyen de la sténographie, ont été livrés à l'impression. La suppression de l'École normale le força de suspendre ses travaux. Il forma alors le projet d'un nouveau voyage dans le but de s'instruire selon ses goûts, et en même temps de se soustraire aux secousses politiques qui agitaient la France. En 1795, il s'embarqua au Havre pour les États-Unis d'Amérique. Il parcourut toujours à pied et sans guide toutes les parties de cette vaste contrée. Il y vit Washington et admira les vertus de ce grand homme. Il avait quitté la France en partie pour se soustraire aux persécutions, il fut persécuté dans le Nouveau-monde. Jh. Adams, premier magistrat de l'Union, dont Volney avait critiqué un ouvrage, fit accuser notre voyageur d'être l'agent secret du directoire, pour faire tomber la Louisiane entre les mains des Français. Volney eut ensuite à soutenir les attaques du docteur Priestley, qui proscrivait avec une égale intolérance quiconque ne reconnaissait pas avec lui la divinité des écritures, et ne niait pas celle de Jésus-Christ. Poussé à bout par les injures grossières du physicien anglais, Volney lui répondit, mais ce fut pour dire qu'il ne répondrait plus. Sa réponse était écrite en anglais et dans un très-bon style. Dégoûté, par ces désagrémens, du séjour des États-Unis. Volney revint en France en 1798. Son père était mort pendant son absence; il renonça à sa succession en faveur de sa belle-mère, qui n'avait toujours eu que de bons procédés à son égard. Son mérite reconnu de l'Europe entière, lui ouvrit les portes de l'Institut; il entra dans la section de l'analyse des sensations et des idées, fondue depuis dans la classe de la langue et de la littérature française, et devenue depuis l'académie française. Volney publia vers le même temps le *Tableau du climat et du sol des États-Unis*, qui est un fragment curieux et intéressant. Il seconda de tout son pouvoir la révolution du 18 brumaire. On assure même qu'il fut question de lui pour le consulat provisoire qui s'établit alors. Ce qui est certain, c'est qu'il refusa, à cette époque, le portefeuille du ministère de l'intérieur; mais il fit partie de la première organisation du sénat. Malgré la franchise et l'indépendance de son caractère, il continua près de deux ans à être admis dans l'intimité du premier consul. Cependant il s'aperçut bientôt que la sévérité de son langage commençait à déplaire d'une manière ostensible. Il s'opposa avec force, dans le conseil privé, au concordat et à l'expédition de Saint-Domingue. L'érection du trône impérial acheva de rompre toute communication entre Bonaparte et Volney. Celui-ci ne put voir sans gémir, un événement qui choquait toutes ses idées philosophiques, et auquel il se reprocha amèrement d'avoir contribué, en coopérant au 18 brumaire. Au moment même où l'empire était proclamé de toutes parts, Volney envoya sa démission à l'empereur et au sénat, mais elle ne fut point acceptée. Ne voulant prendre aucune part aux affaires politiques, il se retira à la campagne, où il reprit ses travaux historiques et philologiques. Cependant il reparut au sénat depuis, mais ce

fut toujours pour voter avec le petit nombre des amis de la liberté, qui formaient l'opposition. Dans sa retraite, Volney se livra particulièrement à l'étude des langues orientales, et imagina un système pour en faciliter l'écriture. Ses premiers essais en ce genre furent appréciés par la société asiatique, séante à Calcutta, qui l'admit au nombre de ses membres. Le gouvernement français ayant entrepris en 1803, le grand et magnifique ouvrage de la Description de l'Egypte, invita Volney à faire l'application de son système à la carte géographique qu'on voulait y joindre. Volney y consentit, mais il demanda qu'il fût examiné préalablement par un comité de savans. Une commission de douze membres fut nommée, et le nouveau système de transcription européenne fut adopté à une grande majorité. Ce système fut développé dans trois ouvrages dont nous parlerons à la fin de cet article. Volney y attachait un si grand intérêt, qu'il a légué par son testament une somme de 24,000 francs, formant une rente perpétuelle de 1,200 francs pour la fondation d'un prix à décerner par l'institut à l'auteur du meilleur mémoire sur l'étude des langues orientales, et spécialement sur la simplification de leurs caractères. Après la restauration, Volney fut appelé à la chambre des Pairs, et ses votes y furent toujours conformes aux opinions politiques qu'il avait professées toute sa vie. Volney est mort à Paris, le 25 avril 1820, âgé de 63 ans. Volney était bienfaisant; son caractère plein de franchise était très-austère, et allait même quelquefois jusqu'à la brusquerie. Il était presque toujours juste et impartial, excepté lorsqu'il était question du christianisme, dont il parlait avec une intolérance égale à celle qu'il lui reprochait avec amertume. Il n'avait jamais brillé à la tribune, parce que sa voix était très-faible; mais il était fort dans la discussion dialoguée; son élocution était d'une grande pureté; sa conversation avait un ton original et piquant, et quand il était inspiré par son sujet, il improvisait d'une manière très-brillante. Il conserva jusqu'à sa mort la plus grande simplicité de caractère et de mœurs. « Je suis toujours le même, écrivait-il à un de ses amis; un peu comme Jean La Fontaine, prenant le temps comme il vient, et le monde comme il va; pas encore bien accoutumé à m'entendre appeler *M. le comte;* mais cela viendra avec les bons exemples. J'ai pourtant mes armes et mon cachet dont je vous régale : deux colombes asiatiques ruinées, d'or, bases de ma noblesse, surmontées d'une hirondelle emblématique (fond d'argent), *oiseau voyageur*, mais *fidèle*, qui chaque année vient sur ma cheminée, chanter printemps et liberté.» M. Laya, directeur de l'académie française, à l'époque de la mort de Volney, prononça son éloge qui fut réitéré depuis par M. Pastoret, à sa réception à l'académie. Voici la liste des ouvrages de Volney : I. *Voyage en Egypte et en Syrie, pendant les années* 1783, 1784 *et* 1785; Paris, 1787, 2 vol. in-8°; 1799, 1808, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, que Chénier regarde comme le chef-d'œuvre du genre, a été traduit en allemand, en anglais et en hollandais. Grimm a donné une analyse très-détaillée des Voyages de

Volney dans sa correspondance. « Depuis Chardin, dit-il en terminant, nous ne connaissons pas de voyageur qui ait observé d'une manière plus judicieuse que M. Volney, qui ait porté dans ses recherches des vues plus saines, plus philosophiques, et dans ses récits un caractère de vérité plus simple et plus piquant. » II. *Considérations sur la guerre actuelle des Turcs*, 1788, in-8°, insérées depuis dans la troisième édition du *Voyage en Syrie*. III. *Chronologie des douze siècles antérieurs au passage de Xercès en Grèce*. IV. Les *Ruines, ou Méditations sur les révolutions des empires*, Genève, 1791, in-8°, troisième édition; Paris, 1799, in-8°; Paris, 1820, 1821, in-8°; Bruxelles, même année, in-8°. Cet ouvrage a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Il en existe même en Egypte une traduction arabe. V. La *Loi naturelle*, ou *Catéchisme du citoyen français*, Paris, 1793, in-16; même année, in-18. Cet écrit porte pour second titre, dans les dernières éditions, ou *Principes physiques de la morale*. Il a été souvent réimprimé avec le précédent. « L'auteur, dit un critique, détermine les nombreux caractères qui appartiennent exclusivement à la loi naturelle : il est aisé de les reconnaître; elle est primitive, c'est-à-dire, antérieure à toute autre loi; elle émane de Dieu sans aucune intervention particulière, puisqu'elle se fait entendre à chaque individu; elle est universelle, puisqu'elle embrasse tous les lieux et tous les temps; elle est invariable, puisqu'elle ne modifie jamais ses préceptes; elle est évidente, raisonnable, juste, puisqu'elle est démontrée à tous, accessible à la raison de tous, conforme à l'intérêt de tous; elle est pacifique : en effet, si elle était observée, toutes les dissensions seraient bannies de la terre; elle est bienfaisante, car c'est uniquement par elle que chaque homme, chaque société, l'humanité entière, pourraient atteindre au plus haut degré de bonheur dont notre nature soit susceptible : enfin, elle est suffisante, parce qu'elle renferme tous les emplois avantageux des facultés de l'homme, et par conséquent tous ses devoirs. M. de Volney passe ensuite aux bases de la morale, aux notions du bien et du mal, du vice et de la vertu. Il distingue les vertus en trois classes : les vertus individuelles ou qui servent à la conservation de l'individu domestique, ou qui sont utiles à la famille; sociales ou dont les avantages embrassent toute la société. C'est à ces dernières qu'il donne le plus d'éloges et le plus de développemens. Telle est l'idée générale de cet ouvrage important, quoiqu'il ait peu d'étendue. Les idées en sont serrées, le style en est ferme; on y remarque ce choix sévère et cette propriété d'expressions dont les philosophes de l'école française ont donné tant de beaux exemples. » Cette analyse fait voir assez clairement que les opinions religieuses de l'auteur se réduisaient au déisme. VI. *Précis de l'état actuel de la Corse*, 1793. On croit que cet écrit n'a paru que dans le Moniteur. VII. *Simplification des langues orientales*, ou *Méthode nouvelle et facile d'apprendre les langues arabe, persane et turque*,

avec des caractères européens, Paris, 1795, in-8°. L'auteur, dit l'écrivain déjà cité, partant de cette vérité, que les differens signes du langage doivent représenter les différens sons, conçoit le projet d'un alphabet unique. Il s'agit d'ajouter un petit nombre de signes indispensables à l'alphabet romain, et par ce moyen très-simple, de lui assujettir les langues de l'Asie, comme les langues de l'Europe et des deux Amériques lui sont déjà soumises. Ce projet peut déplaire à quelques hommes qui aiment les sciences occultes, et qui en veulent jusque dans les langues; mais d'abord, faciliter l'étude des idiomes asiatiques, c'est déjà faciliter nos rapports de commerce avec l'Asie. Voilà donc une vue politique; voici maintenant une vue de grammaire générale et de la plus haute importance; à l'aide des mêmes signes, on compare aisément les divers idiomes; on découvre, pour ainsi dire, leurs différences essentielles. La science étymologique s'éclaire; la science des idées s'étend elle-même, si, comme l'a judicieusement observé Condillac, les langues sont des méthodes analytiques plus ou moins parfaites, un alphabet unique gouvernant toutes les langues. En rapprochant les langues, on rapproche les peuples : de la séparation des peuples est venue la barbarie, par leur rapprochement la civilisation s'accroît. On conçoit, d'après cet aperçu rapide, qu'il serait facile de pousser beaucoup plus loin, jusqu'où s'étendent les vues d'un philosophe accoutumé à diriger toutes ses pensées vers la perfection de l'espèce humaine. » VIII. *Tableau du climat et du sol des États-Unis d'Amérique*, Paris, 1803, 2 vol. in-8°, traduit en plusieurs langues. IX. *Leçons d'histoire, prononcées à l'école normale* en l'an 11, Paris, 1799, in-8°; 1810, in-8°. X. *Supplément à l'Hérodote de M. Larcher*, Paris, 1808, in-8° de 80 pages. Ce mémoire, où beaucoup de choses sont rassemblées en peu d'espace, est important par son objet et par le mérite d'une excellente rédaction. L'auteur a répandu une grande sûreté dans cette même série chronologique, où Larcher n'avait aperçu, apporté et laissé que des ténèbres. XI. *Recherches nouvelles sur l'Histoire ancienne*, Paris, 1814, 3 vol. in-8°. XII. *L'Alphabet européen, appliqué aux langues asiatiques, ouvrage élémentaire utile à tout voyageur en Asie*, Paris, 1819, in-8°. XIII. *Histoire de Samuel, inventeur du sacre des rois*, Paris, 1819, in-8°; 1820, in-12. XIV. *Discours sur l'étude philosophique des langues, lu à l'académie française dans la séance privée du premier mardi de décembre* 1819, Paris, 1819, in-8°. XV. *L'Hébreu simplifié, contenant un premier essai de la grammaire, et un plan du dictionnaire écrit sans lettres hébraïques et cependant conforme à l'hébreu, avec des vues nouvelles sur l'enseignement des langues orientales*, Paris, 1820, 1 vol. in-8°, ouvrage publié après la mort de l'auteur. On a encore de Volney divers mémoires, des articles dans le *Moniteur*, dans le *Magasin* et dans la *Revue encyclopédique*. On a annoncé une collection des œuvres complètes de Volney, qui doit for-

mer 8 vol. in-8°. M. Bossange (Adolphe) a publié une notice très-détaillée sur la *Vie et les écrits de C. F. Volney*, Paris, 1821, in 8°. On en trouve aussi une bien faite dans l'*Annuaire nécrologique* pour 1820, par M. A. Mahul.

VOLPATO (JEAN), né à Bassano en 1735, pratiqua d'abord la broderie qu'il avait apprise de sa mère; ensuite il s'appliqua à la gravure dans laquelle il n'eut d'autre maître que son génie. Il publia ses premiers ouvrages sous le nom déguisé de *Jean Renard*. Il se rendit à Venise, et ce fut là que le célèbre Bartolozzi le prit chez lui et l'instruisit dans tous les secrets de son art. Il fit alors un grand nombre de gravures d'après Piazzeta, Maiotto, Amiconi, Zuccarelli, Ricci, etc. Enfin il alla à Rome, où il eut encore plus d'occasions de faire connaître ses talens. Une société d'amateurs ayant conçu le projet de faire graver de nouveau et avec magnificence les peintures de Raphaël, qui se trouvaient dans le palais du Vatican, Volpato fut de tous les graveurs qui eurent part à cette entreprise celui qui se distingua le plus. Ce même artiste a aussi publié des dessins en miniature qui, au moyen des couleurs, donnent encore une idée plus parfaite des originaux; il perfectionna aussi les estampes peintes à l'aquarelle. Il est mort à Rome le 21 août 1802. On a sous le nom de Volpato, un ouvrage intitulé: *Principi del disegno tratti dalli più eccellenti statue antiche*, etc., Rome, 1786, in-fol., atlas, 36 planches.

VOLPATUS (JEAN-BAPTISTE), peintre et écrivain estimé, naquit à Bassano en 1633. Au sortir de l'adolescence, son père lui fit prendre l'habit clérical qu'il abandonna bientôt pour la peinture. Il habita Vicence, Padoue et Venise, et vint mourir dans sa ville natale en 1706. Il a mis au jour le *Courrier des amateurs en peinture*, Vicence, 1685, in-4°, ainsi que plusieurs autres ouvrages.

VOLPI (JEAN-ANTOINE), académicien de la Crusca, célèbre philologue et littérateur, né à Padoue le 11 novembre 1686, étudia les belles-lettres dans le collége des jésuites de sa patrie, puis la philosophie et le droit sous d'autres maîtres. Le principal objet de ses soins fut la poésie, pour laquelle il se sentait de grandes dispositions. S'étant fait connaître par quelques ouvrages, il fut nommé, en 1727, professeur de philosophie dans l'université de Padoue, et obtint, en 1734, la chaire d'éloquence grecque et latine, vacante par la mort de l'abbé Lazzarini. Après l'avoir occupée 26 ans avec distinction, le sénat lui accorda sa retraite. Il consacra ses dernières années à la poésie, dans laquelle il eut peu d'égaux; il en faisait ses plus chères délices, comme il le dit lui-même dans une épigramme spirituelle:

Ussit me puerum doctarum forma sororum,
Idem ego, fata jubent, uror amore senex.
Sic poterunt juvenes ad nostrum dicere bustum:
Quàm tibi vita fuit, tam tibi longus amor.

Volpi mourut le 24 novembre 1766. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages. Voici les principaux: I. *Catulli, Tibulli, Propertii carmina recensita*, Patavii, 1710. II. *Discours académiques*, Padoue, 1723. III. *De utilitate poetices liber*,

ibid. 1743. IV. *Carmina et opuscula*, ibid., 1725. V. *Œuvres diverses latines ou italiennes*, ibid., 1735. VI. *Opuscula philosophica*, ibid., 1744.

VOLPI (D. Gaetan), savant ecclésiastique, frère du précédent, né à Padoue en 1689, contribua comme lui à illustrer la littérature italienne, et laissa beaucoup d'ouvrages, tous dans sa langue maternelle, et dont l'énumération est trop longue pour être rapportée ici. Nous citerons seulement: I. *La libreria de Volpi, e la stamperia cominiana illustrate con utile e curiose annotazioni*, Padoue, 1756, in-8°, ouvrage curieux. II. *Discorso academico, che non debbono ammetersi le donne allo studio del scienze et della belle arte*, Padoue, 1723, in-4°, ce discours est fort rare. III. *Le sue risus*, Padoue, 1741, in-8°.

VOLPI (Jean-Antoine dit le *vieux*), frère du précédent, né d'une illustre famille de Côme, le 31 janvier 1514, étudia la jurisprudence à Pavie; les succès qu'il obtint dans cette carrière le firent choisir pour la rédaction des statuts municipaux de cette ville, qui l'envoya ensuite à la cour de Charles V. L'ambition le conduisit à Rome où il demeura quelque temps auprès du cardinal Alexandre Farnèse; mais bientôt dégoûté des intrigues de la cour de Rome, il retourna à Côme sa patrie. Il gouverna pendant plusieurs années l'église de cette ville pendant l'absence de Bernard della Croce, son évêque, auquel il succéda en 1569; envoyé deux fois en qualité de nonce chez les Suisses par les papes Paul IV, et Grégoire XIII, il assista au concile de Trente. Après avoir gouverné pendant trente ans son église avec autant de prudence que de sagesse, il mourut le 30 août 1588. Ses poésies furent recueillies et publiées à Padoue en 1725, in-4°, par Jean-Antoine Volpi le jeune, qui les fit précéder d'une vie de l'auteur. Parmi ses poésies, on distingue surtout deux satires, dans lesquelles Volpi le *vieux* a imité heureusement Horace. On a encore de lui des lettres et quelques ouvrages polémiques.

VOLPI (Benoît), chanoine de la cathédrale de Côme, et vicaire de l'évêque Jean-Antoine Volpi son frère, cultiva avec succès la littérature légère. Dans le recueil des lettres de Bernard Pino, imprimées à Venise en 1582, on en trouve quelques-unes de Benoît Volpi; ses poésies ont été insérées par Jean Cyhero dans son recueil intitulé *Les Délices des poètes italiens*.

VOLPI (Jérôme), frère des précédens, est auteur de quelques poésies qu'on a insérées à la suite de celles de Jean-Antoine; quoique moins nombreuses que les poésies de son frère, elles ne leur cèdent point pour l'élégance. On en conserve encore d'autres manuscrites, et qui toutes sont relatives aux belles statues possédées par le cardinal Augustin Trivulce. Une épigramme de Molza nous apprend que Jérôme Volpi composa une cosmographie adressée à Charles V, et Mathieu Toscano dit précisément qu'il a surpassé tous les cosmographes de son temps; mais on ignore si ce livre a été publié.

VOLPI (Volpiano), neveu des précédens, né le 22 juin 1559, montra dès sa jeunesse des éclairs de génie, et du goût pour les belles-lettres. S'étant transporté

à Rome, il devint auditeur d'un cardinal. Le pape le nomma référendaire du secrétariat, abréviateur de chancellerie, et ensuite archevêque de Chieti. Sous Paul V, il fut chargé de diverses ambassades, dont il s'acquitta à la satisfaction de ce pontife qui l'éleva à l'emploi de secrétaire de la congrégation des évêques. Le même pape le nomma en 1619 évêque de Navarre; mais en 1622, il eut la faculté et obtint l'agrément de ses supérieurs pour résigner son bénéfice à Jean Pierre Volpi, son neveu, mort en 1635. Grégoire XV, lui donna l'honorable emploi de dataire; il devint aussi secrétaire des brefs et majordome. La mort qui le surprit en 1629, lui déroba pour ainsi dire, la pourpre dont il allait être décoré. Volpi a laissé manuscrits plusieurs volumes de lettres relatives en grande partie à ses nonciatures et à ses diverses légations.

VOLPI (Jean-Baptiste), né à Padoue en 1687, devint professeur d'anatomie dans l'université de cette ville; il était l'élève du célèbre Morgagni, savant émule des plus illustres médecins de son temps, il sut réunir la théorie à la pratique; son érudition était immense: il s'appliqua principalement à donner des éditions des écrivains les plus renommés dans son art, et à les enrichir de préfaces, d'observations, de notes et de remarques. On a de lui: I. *Adversaria anatomica omnia Joannis Baptistæ Morgagni, novis pluribus æreis tabulis et universali accuratissimo indice ornata; opus nunc verè absolutum, inventis et innumeris observationibus ac monitis refertum, quibus universa humani corporis anatome, et subindè etiam, quæ ab hoc pendent, res medica et chirurgica admodum illustrantur*, etc., Patavii, 1719, in-4°. II. *Cornelii Celsi Aurelii de medicinâ, lib.* 8. Patavii, 1727. III. *Cornelius Celsus, et Q. Serenus Samonicus de medicinâ, etc., editio novissima, in quâ ad cætera omnia epistolæ sex accedunt celeb. Jo. Bapt. Morgagni nunquam anteà vulgatæ*; Patavii, 1750. Volpi avait déjà donné une première édition de ce dernier ouvrage en 1722. On sait que le jésuite Lagomarsini écrivit une lettre à Morgagni, dans laquelle il lui faisait passer les différentes leçons de quelques manuscrits très-anciens de la bibliothèque Laurentienne de Florence, sur plusieurs passages importans de Celsus. Volpi mourut à Padoue le 26 décembre 1757.

VOLPI (D. Gaetano), savant et pieux ecclésiastique, frère des précédens, né à Padoue en 1689, avait des connaissances étendues en littérature, et passait pour un des hommes les plus érudits de son temps; il contribua avec son frère Jean-Antoine, aux éditions de plusieurs ouvrages importans. Après avoir employé la plus grande partie de sa vie à des travaux littéraires, et à enrichir la république des lettres d'un grand nombre d'ouvrages, il éprouva tout à coup des scrupules sur sa conduite. Devenu rêveur, inquiet, l'ame sans cesse agitée par le doute, la crainte et la terreur, il termina misérablement ses jours, le 18 février 1761. On a de lui: I. *Due celebri ragionamenti del ven. Giovani d'Avila alli sacerdoti intorno al altezza ed eccellenza della loro*

dignità, avec des notes et une dédicace adressée à tous les serviteurs de Jésus-Christ; Padoue, 1727. II. *La Vita della ven. Serva di dio suor Caterina Vannini, monaca convertita; compilata dal ven. Cardinal Federico Borromeo arcivescovo di Milano*, édition corrigée et enrichie de notes; Padoue, 1756. III. *Sermoni familiari di S. Carlo Borromeo fatti alle monache dette Angeliche et con illustrazioni*, Padoue, 1720. Volpi trouva ces espèces de discours familiers ou prônes manuscrits, dans la boutique d'un libraire, et les publia pour la première fois. IV. *Crispi Sallustii opera, quæ extant ex optimis codicibus accuratissimè castigata, accedunt Julius exsuperantius*, etc., avec des notes et une épître; Padoue, 1722. V. *Lettere di Bernardo Tasso*, etc., en 2 vol., avec une dédicace de Volpi, adressée au comte Jean-Jacques Tassis, de Bergame; Padoue, 1733. VI. *La divina commedia di Dante*, etc.; Padoue, 1727, 3 vol. Le catalogue chronologique de plusieurs des principales éditions de ce poëme fut fait par Volpi, qui l'enrichit encore de notes curieuses et savantes. VII. *Vita di S. Caterina da Siena;* Padoue, 1756. Cette vie fut composée d'après celle qui fut imprimée à Florence, au monastère de Saint-Jacques de Ripoli, de l'ordre des frères prêcheurs, en 1477, in-fol. VIII. *Vita di S. Caterina da Genova coll' altre opere spirituali ridottea miglior lezione, e illustrate;* Padoue, 1743. Dans les *vitæ auctorum italorum*, etc., tom. XIII, pag. 295, Pise, 1787; le savant Fabronius, dans l'éloge qu'il fit de Jean-Antoine Volpi, s'exprime ainsi au sujet de Gaetan Volpi: *Erat Cajetanus presbiter sanctissimis moribus, idemque satis doctus et diligentissimus in omni, quod suscipiebat, negotio; ejus verò diligentiæ in primis referre debemus acceptam emendationem librorum per Cominium impressorum, sanctitati editionem multorum operum, quæ ad retinendos bonos mores, revocandosque antiquos pertinent.*

VOLPI (Joseph-Roch), jésuite, frère des précédens, né à Padoue le 16 août 1692, fit ses premières études à un collége de prêtres séculiers, et apprit ensuite les belles-lettres chez les jésuites, dans l'ordre desquels il entra à Rome en 1707; il s'y distingua par son savoir et ses vertus. Après avoir rempli le cours de ses études dans diverses écoles, à Frascati, à Sienne et à Livourne sous les maîtres les plus distingués, il devint préfet au collége grec de Saint-Athanase à Rome. Ce fut à cette époque qu'il entreprit un ouvrage très-considérable dans lequel il se proposa de démontrer qu'on devait préférer les rits sacrés de l'église latine à ceux de l'église grecque; mais on ignore jusqu'où il a poussé cet ouvrage. Le cardinal Corradini ayant demandé au général Tamburini un sujet capable de continuer son ouvrage intitulé le *Latium profane et sacré*, dont il avait déjà publié les deux premiers volumes, Tamburini lui désigna Volpi, qui, répondant à l'opinion qu'on avait donnée de lui, parvint, à l'aide de veilles et d'un travail continuel, à achever cet ouvrage qui forme 9 vol. in-4°.

Il est écrit en bon latin, le style en est exact et régulier; on y remarque surtout une profonde érudition; il fut imprimé avec luxe. Ce travail important ne l'empêcha point de remplir divers emplois auprès du pape Clément XII, qui savait apprécier son mérite et ses talens. Ce jésuite aussi savant que laborieux, attaqué d'une fièvre maligne, mourut à Rome le 26 septembre 1746. Ses ouvrages sont, I. *Vetus Latium profanum, tome 3, in quo agitur de Antiatibus et Corbanis;* Padoue, 1726, in-4°, fig. II. *Tom. 4, de Veliternis et Noranis*, ibid., 1727, in-4°, fig. III. *Tom. 5, de Lanuviniis et Ardeatibus*, ibid., 1732, in-4°, fig. IV. *Tome 6, de Laurentibus et Ostientibus*, ibid., 1734, in-4°, fig. V. *De Albanis et Aricinis;* ibid., 1736, in-4°, fig. VI. *De Tusculanis et Algidensibus;* Romæ, 1742, in-4°, fig. VII. *Tom. 9, de Prænestinis et Gabinis;* Romæ, 1743, in-4°, fig. VIII. *Theses contrà Judæos de LXX hebdomadibus;* Romæ, 1720; in-4°. Dans ces thèses qu'il soutint, Volpi donna un essai de l'étendue de son savoir dans l'Ecriture-sainte et les langues orientales. Volpi y ajouta encore deux autres volumes, indépendamment de cet ouvrage qui occupa une grande partie de la vie de l'auteur.—On a encore de Volpi plusieurs productions savantes et littéraires; des poésies latines, des Lettres insérées dans les Recueils du temps. On lui doit aussi les vies de plusieurs saints, avec des notes et des remarques. Volpi était de l'académie des Arcadiens.

VOLPI (Don Joseph), patrice de Bari, mais d'une famille originaire de Côme, a publié, I. *Genealogia della famiglia Volpi discritta da D. Giulio Puppese (D. Giuseppe Volpi)*, Naples, 1718. Cette généalogie est dédiée aux décurions de la ville de Côme. II *Cronologia de' Vescovi Pestani, ora detti di Capaccio*, etc.; Naples, 1720, édition corrigée et considérablement augmentée en 1752, in-4°.

VOLPINO (André), est auteur d'un ouvrage intitulé : *Novella di madonna Isota da Pisa, dove si comprende la sapienza di una Giovanne, nel corriger la superba moglie*, nouvelle en vers, Venise, 1595, in-12.

VOLPILIERE (de la), docteur en théologie, était né près de la ville d'Allanches en Auvergne. Doué de talens pour la chaire, il se consacra à la prédication, et mourut au commencement du 18e siècle. On a de lui, I. Des sermons, 1689, 4 vol. in-8°. II. Des discours synodaux, 1704, 2 vol. in-12. III. *Théologie morale*, 7 vol. in-12. où il traite des cas de conscience et des obligations d'un chrétien dans les divers états de la vie. IV. *La vie réglée dans le monde.* Le P. de La Volpilière jésuite, son frère ou son parent, a aussi publié quelques ouvrages de piété.

VOLPINI ou VULPINUS (Jean-Baptiste), médecin et philosophe, natif d'Asti, dans le Mont-Ferrat en Piémont, florissait au commencement du 18e siècle. Il a donné plusieurs ouvrages estimés; le principal fut imprimé en 1710, sous le titre de *Spasmologia.* Il s'y fait un plaisir de critiquer la doctrine de Galien, principalement sur ses purgatifs. Si le célèbre Hecquet n'a point copié cet auteur, il a

pensé comme lui, tant sur cet objet, que sur plusieurs autres. Volpini est mort dans sa patrie âgé de 74 ans, après en avoir passé 50 à pratiquer la médecine avec succès.

VOLPINI (Joseph), médecin italien du 18e siècle, frère du précédent. On lui doit plusieurs ouvrages, dont le recueil a été publié à Parme, en 1726, in-4°, sous le titre d'*Opere medico-pratiche filosofiche*. On y trouve six Traités. Le premier parle des vers qui se rencontrent ordinairement dans le corps de l'homme, et dans le second, des moyens propres à s'en préserver. Il examine dans le troisième, l'opinion de ceux qui ont recours aux vers spermatiques, pour expliquer le mystère de la génération, et dans le quatrième, il répond aux objections du docteur Dominique Marie Taravazzo, contre le système des ovaristes. Le cinquième traité contient les observations pratiques de l'auteur et une exposition des remèdes qu'il croit les plus sûrs dans le traitement des maladies. Enfin, le sixième roule sur l'usage et l'abus des vésicatoires et des épispastiques en général; c'est de la nature de la maladie, de la constitution du sujet, et de la qualité dominante des humeurs, que le docteur Volpini déduit les raisons qui le portent à condamner ou à conseiller l'application de cette espèce de médicament topique.

VOLTA (Achille dalla), noble bolonais, étudia les lois et fut reçu docteur en droit en 1480. Les succès qu'il obtint dans cette carrière, furent encore relevés par une profonde érudition. S'étant rendu à Rome, il y fut accueilli favorablement par Monseigneur Giberti, dataire du pape Clément VII, qui lui procura plusieurs emplois aussi lucratifs qu'honorables. Vers l'an 1525, ayant eu quelques démêlés avec Pierre Aretin, pour une intrigue amoureuse avec une cuisinière de Monseigneur Giberti, piqué d'une satire que ce dernier avait composée contre lui, Volta chercha son rival et l'ayant trouvé seul, il l'assaillit vivement, lui porta plusieurs coups de stilet, et le blessa dangereusement aux mains. L'Aretin, irrité de cette espèce d'assassinat en porta ses plaintes au pape et à Giberti, et demanda vengeance d'un tel guet-à-pens. Mais ses réclamations n'ayant point été accueillies, le ressentiment qu'il en eut, alluma sa bile, et lui fit composer de nouvelles satires contre Volta. Berni, qui était secrétaire de Giberti et ami de Volta, composa un sonnet où il tourne l'Aretin en ridicule, et que l'on trouve dans les recueils du temps. On ignore l'époque de la mort de Volta. Fantuzzi, parle d'un Della Volta, illustre prélat de la même famille, qui est mort en 1529.

VOLTAIRE (François-Marie Arouet de), naquit à Châtenay près Paris, le 20 février 1694, et ne fut baptisé à Paris, dans l'église de Saint-André-des-Arcs, que le 22 novembre de la même année. Son excessive faiblesse fut la cause de ce retard, qui pendant sa vie a répandu des nuages sur le lieu et l'époque de sa naissance. François Arouet, ancien notaire à Paris, père de Voltaire, exerçait la charge de trésorier de la chambre des comptes; sa mère, Marguerite d'Aumart, était d'une famille noble du Poitou. Leur fils prit le nom de Voltaire, conformément à l'usage alors gé-

néralement établi dans la bourgeoisie riche, où les cadets, laissant à l'aîné le nom de famille, portaient celui d'un fief ou même d'un bien de campagne. La fortune dont jouissait M. Arouet procura deux grands avantages à son fils; d'abord celui d'une éducation soignée, sans laquelle le génie seul se trouve entravé à chaque pas. Puis l'avantage de naître avec une fortune indépendante, ce qui n'est pas moins précieux. Jamais Voltaire n'éprouva le malheur d'être obligé ni de renoncer à sa liberté pour assurer sa subsistance, ni de soumettre son génie à un travail commandé par la nécessité de vivre, ni de ménager les préjugés ou les passions d'un protecteur. Le jeune Arouet fut mis au collége des Jésuites; il eut pour professeurs de rhétorique le père Porée, homme d'esprit, qui voyait dans le jeune Arouet le germe d'un grand talent; et le père le Jay, à la pénétration duquel n'échappa point l'indépendance d'opinions qui caractérisait son élève. Au sortir du collége, il retrouva dans la maison paternelle l'abbé de Châteauneuf, son parrain, ancien ami de sa mère. C'était un de ces hommes qui, s'étant engagés dans l'état ecclésiastique par complaisance, ou par un mouvement d'ambition étrangère à leur ame, sacrifient ensuite à l'amour d'une vie libre la fortune et la considération des dignités sacerdotales. L'abbé de Châteauneuf était lié avec la célèbre Ninon; il lui présenta Voltaire enfant, mais déjà poète, tourmentant par de petites épigrammes, *son janséniste de frère*, et récitant avec complaisance la *Moïsiade* de Rousseau. Ninon avait goûté l'élève de son ami, et lui avait légué par testament deux mille francs pour acheter des livres et se former une petite bibliothèque. Ainsi dès son enfance, d'heureuses circonstances lui apprenaient, même avant que sa raison fût formée, à regarder l'étude, les travaux de l'esprit, comme une occupation douce et honorable; et, en le rapprochant de quelques êtres supérieurs aux opinions vulgaires, lui montraient que l'esprit de l'homme est né libre, et qu'il a droit de juger tout ce qu'il peut connaître. Voltaire brillant de jeunesse et d'esprit, fut introduit par l'abbé de Chaulieu dans les sociétés les plus distinguées. Entre ces sociétés, il affectionnait celle du duc de Sully, du marquis de La Fare, de l'abbé Servien, de l'abbé de Chaulieu, de l'abbé Courtin, du prince de Conti, du grand prieur de Vendôme, du maréchal de Villars et du chevalier de Bouillon. Il y puisa ce goût naturel et cette plaisanterie fine qui distinguaient la cour de Louis XIV. M. Arouet crut son fils perdu, en apprenant qu'il faisait des vers, et qu'il voyait la bonne compagnie; il pria le marquis de Châteauneuf, ambassadeur de France en Hollande, de l'emmener avec lui en qualité de page. Cette espèce d'exil ne fut pas de longue durée; madame du Noyer, connue par ses *Lettres galantes*, et qui s'y était réfugiée avec ses deux filles pour se séparer de son mari, plus que par zèle pour la religion protestante, vivait alors, à la Haye, d'intrigues, et de libelles, et prouvait par sa conduite, que ce n'était pas la liberté de conscience qu'elle y était allée chercher. Voltaire devint amoureux d'une de ses filles; la mère trouvant que le

seul parti qu'elle pût tirer de cet amour était d'en faire du bruit, se plaignit à l'ambassadeur : ce ministre défendit à son jeune protégé de conserver des liaisons avec Mlle du Noyer, et le renvoya dans sa famille pour n'avoir pas suivi ses ordres. Mme du Noyer ne manqua pas de faire imprimer cette aventure avec les lettres du jeune Arouet à sa fille, espérant que ce nom, déjà très-connu, ferait mieux vendre son livre ; et elle eut soin de vanter sa sévérité maternelle et sa délicatesse, dans le libelle même où elle publiait le déshonneur de sa fille. De retour à Paris, le jeune homme oublia bientôt son amour ; mais il n'oublia point de travailler à enlever à une mère intrigante une fille aimable et née pour la vertu. Il employa le zèle du prosélitisme ; plusieurs évêques, et même des jésuites, s'unirent à lui : ce projet manqua ; mais Voltaire eut dans la suite le bonheur d'être utile à Mlle du Noyer, alors mariée au baron de Vinterfeld. Cependant son père mécontent de sa conduite en Hollande, et le voyant toujours obstiné à faire des vers et à vivre dans le monde, l'avait exclu de sa maison. Les lettres les plus soumises et les plus tendres ne touchèrent point son cœur. Son fils lui demandait même à passer en Amérique, pourvu qu'avant son départ il lui permit d'embrasser les genoux paternels. Il fallut se résoudre, non à partir pour l'Amérique, mais à entrer chez un procureur. L'élève d'Apollon n'y resta pas long-temps. M. de Caumartin, ami de M. Arouet père, fut touché des dégoûts qu'éprouvait le fils, loin des beaux arts et du grand monde. Il demanda la permission de le mener à sa terre de Saint-Ange, où, éloigné des sociétés alarmantes pour la tendresse paternelle, il pourrait mieux réfléchir sur le choix d'un état. Voltaire y trouva le vieux Caumartin, vieillard respectable, passionné pour Henri IV et pour Sully, alors trop oubliés de la nation. Il avait été lié avec les hommes les plus instruits du règne de Louis XIV, en savait les anecdotes les plus secrètes, et se plaisait à les raconter. Il sut inspirer à Voltaire son enthousiasme pour ses deux héros. Voltaire revint de Saint-Ange, occupé de faire un poëme épique dont Henri IV serait le héros, et plein d'ardeur pour l'étude de l'Histoire de France. C'est à ce voyage que nous devons la *Henriade et le Siècle de Louis XIV*. Ce prince venait de mourir. Le peuple, dont il avait été si long-temps l'idole, ce même peuple qui lui avait pardonné son faste, ses profusions, ses favorites, insultait à sa mémoire par une joie indécente. Une bulle sollicitée à Rome contre un livre de dévotion, avait fait oublier aux Parisiens cette gloire dont ils avaient été si long-temps idolâtres. On prodigua les satires à la mémoire de Louis-le-Grand, comme on lui avait prodigué les panégyriques pendant sa vie. Voltaire, accusé d'avoir fait une de ces satires, fut mis à la bastille ; elle finissait par ce vers :

J'ai vu ces maux, et je n'ai pas vingt ans.

Il en avait un peu plus de vingt-deux, et la police regarda cette espèce de conformité d'âge comme une preuve suffisante pour le priver de sa liberté. C'est à la Bastille que Voltaire ébaucha le

Poëme de la Ligue, corrigea sa tragédie d'*Œdipe*, et fit une pièce de vers fort gaie sur le malheur d'être détenu dans cette prison. Le duc d'Orléans, instruit de son innocence, lui rendit la liberté et lui accorda une gratification. *Monseigneur*, lui dit Voltaire, *je remercie votre altesse royale de vouloir bien continuer à se charger de ma nourriture; mais je la prie de ne plus se charger de mon logement.* La tragédie d'*Œdipe* fut jouée en 1718, et le succès de cette pièce fut si brillant, que le maréchal de Villars dit à Voltaire en sortant d'une des représentations: « La nation vous a bien de l'obligation de ce que vous lui consacrez ainsi vos veilles. » — « Elle m'en aurait bien davantage, Monseigneur, lui répondit vivement le poète, si je savais écrire comme vous savez parler et agir. » Voltaire n'était encore connu que par des pièces fugitives, par quelques épîtres où l'on trouve la philosophie de Chaulieu, avec plus d'esprit et de correction, et par une ode qui avait disputé vainement le prix de l'académie française; on lui avait préféré une pièce ridicule de l'abbé du Jarri; il s'agissait de la décoration de l'autel de Notre-Dame. Né avec un goût sûr et indépendant, il n'aurait pas voulu mêler l'amour à l'horreur du sujet d'Œdipe, et il osa même présenter sa pièce aux comédiens sans avoir payé ce tribut à l'usage; mais elle ne fut pas reçue. L'assemblée trouva mauvais que l'auteur osât réclamer contre son goût. *Ce jeune homme mériterait bien*, disait Dufresne, *qu'en punition de son orgueil on jouât sa pièce avec cette grande vilaine scène traduite de Sophocle.* M. Arouet, qui voulait que son fils fût avocat, vint à une des représentations de la nouvelle tragédie: il fut touché jusqu'aux larmes; il embrassa son fils au milieu des félicitations des femmes de la cour; et il ne fut plus question de faire du jeune Arouet un jurisconsulte. A une représentation d'*Œdipe*, il parut sur le théâtre portant la queue du grand-prêtre. La maréchale de Villars demanda quel était ce jeune homme qui voulait faire tomber la pièce. On lui dit que c'était l'auteur. Cette étourderie, qui annonçait un homme si supérieur aux petitesses de l'amour-propre, lui inspira le désir de le connaître. Voltaire, admis dans sa société, eut pour elle une passion, la première et la plus sérieuse qu'il ait éprouvée. Elle ne fut pas heureuse, et l'enleva pendant assez long-temps à l'étude, qui était déjà un besoin pour lui; il n'en parla jamais depuis qu'avec le sentiment du regret et presque du remords. Délivré de son amour, il continua *la Henriade*, et fit la tragédie d'*Artémire*. Une actrice formée par lui, et devenue à-la-fois sa maîtresse et son élève, joua le principal rôle. Le public, qui avait été juste pour *Œdipe*, fut au moins sévère pour *Artémire*; effet ordinaire de tout premier succès. Cette nouvelle tragédie ne valut à Voltaire que la permission de revenir à Paris, dont une nouvelle intrigue et ses liaisons avec les ennemis du Régent, entre autres avec le duc de Richelieu et le fameux baron de Gortz, l'avaient fait éloigner. En 1722, Voltaire accompagna Mme de Rupelmonde en Hollande. Il voulait voir à Bruxelles,

Rousseau, dont il plaignait les malheurs et dont il estimait le talent poétique. Voltaire le consulta sur son poëme de *la Ligue*, lui lut l'*Épître à Uranie*, faite pour Mme de Rupelmonde, et premier monument de sa liberté de penser, comme de son talent pour traiter en vers et rendre populaires les questions de métaphysique ou de morale. De son côté, Rousseau lui récita une *Ode à la Postérité*, qui, comme Voltaire lui dit alors, à ce qu'on prétend, *ne devait pas aller à son adresse;* et le *Jugement de Pluton*, allégorie satirique. Les deux poètes d'abord amis inséparables, se séparèrent ennemis irréconciliables. Rousseau se déchaîna contre Voltaire, qui ne répondit qu'après quinze ans de patience. De retour à Paris, Voltaire donna en 1724 sa pièce de *Mariamne empoisonnée par Hérode;* c'était le sujet d'*Artémire* sous des noms nouveaux, avec une intrigue moins compliquée et moins romanesque; c'était surtout le style de Racine; la pièce fut jouée quarante fois. En 1726, une nouvelle détention à la Bastille ajouta aux désagrémens que lui procurait quelquefois la littérature. Ayant blessé le chevalier de Rohan par ce propos: « Je ne » traîne pas un grand nom; mais » je sais honorer celui que je por» te, » ce courtisan s'en vengea en le faisant insulter par ses gens, sans compromettre sa sûreté personnelle. Ce fut à la porte de l'hôtel de Sully où il dînait, qu'il reçut cet outrage. Voltaire, au lieu de prendre la voie de la justice, disent les *Mémoires de Villars*, estima la vengeance plus noble par les armes: on prétend qu'il chercha son adversaire avec soin, mais trop indiscrètement. Le cardinal de Rohan demanda à M. le duc de le faire mettre à la Bastille; et, pour obtenir plus promptement l'ordre de cet emprisonnement arbitraire, on montra à M. le duc, qui était borgne, les vers que Voltaire avait adressés, dit-on, à sa maîtresse, la marquise de Prie:

Io, sans avoir l'art de feindre,
D'Argus sol tromper tous les yeux;
Nous n'en avons qu'un seul à craindre:
Pourquoi ne nous pas rendre heureux?

Voltaire, après six mois de détention, ne recouvra sa liberté qu'à condition qu'il sortirait du royaume. L'Angleterre fut son asile. Dès ce moment il se sentit appelé à combattre les préjugés de toute espèce, dont son pays était victime, il sentit la possibilité d'y réussir par un mélange heureux d'audace et de souplesse, en sachant tantôt céder aux circonstances, tantôt en profiter ou les faire naître; en se servant tour à tour, avec adresse, du raisonnement, de la plaisanterie, du charme des vers ou des effets du théâtre; en rendant enfin la raison assez simple pour devenir populaire, assez aimable pour ne pas effrayer la frivolité, assez piquante pour être à la mode. Le grand projet de se rendre, par les seules forces de son génie, le bienfaiteur de tout un peuple, en l'arrachant à ses erreurs, enflamma l'ame de Voltaire, échauffa son courage. Il fit imprimer à Londres la *Henriade*. Le roi Georges Ier, et surtout la princesse de Galles, qui depuis fut reine, lui accordèrent des gratifications et lui procurèrent beaucoup de souscripteurs, ce qui le mit dans une grande aisance. C'est à son séjour dans ce pays que nous sommes redevables des tragédies

de *Brutus* et de la *Mort de César*. On trouva dans *Brutus* la force de Corneille avec plus d'éclat et de pureté, avec un naturel que Corneille n'avait pas, et une élégance soutenue qui se rapprochait de celle de Racine. Jamais matières politiques n'avaient été traitées sur le théâtre avec plus de force, d'éloquence, de précision même, que dans le premier acte de *Brutus*. Le cinquième acte est un chef-d'œuvre de pathétique. Son *Essai sur la Poésie épique* fut aussi fait en Angleterre, et composé d'abord en anglais. Sa fortune étant considérablement augmentée par le produit de ses ouvrages, par la faveur des princes, et par des intérêts qu'il avait dans différentes spéculations maritimes, ou dans les fonds publics, il revint en France en 1728. La mort de son père et de son frère lui laissèrent plus de 40,000 liv. de rente ; il mit l'argent qu'il avait rapporté d'Angleterre à une loterie établie par Desforts, contrôleur général des finances, s'associa pour cette opération avec une compagnie nombreuse et fut heureux ; le fameux Pâris-Duverney lui ayant procuré un intérêt dans les vivres de l'armée, il en retira près de 800 mille liv. ; ces divers capitaux accumulés, lui procurèrent plus de 130 mille livres de rente ; ainsi, à l'avantage d'avoir une fortune qui assurait son indépendance, il joignit celui de ne la devoir qu'à lui-même : l'usage honorable qu'il en fit aurait dû la lui faire pardonner. Des secours à des gens de lettres, des encouragemens à des jeunes gens en qui il croyait apercevoir le germe du talent, en absorbaient une partie. Cet emploi de ses richesses était louable sans doute, mais il est très-possible que l'ostentation n'y fût pas tout-à-fait étrangère. Les spéculations de finance ne l'empêchèrent jamais de cultiver les belles-lettres qui étaient sa passion dominante. Il donna en 1730 son *Brutus* qui n'obtint pas d'abord un grand succès. Revenant un soir d'une représentation de cette pièce, Voltaire apprit qu'un bâtiment nommé aussi *Brutus*, chargé pour son compte, et qu'il croyait naufragé, était arrivé à Marseille. « Puisque le » *Brutus* de Barbarie est retrouvé, dit-il à Dumoulin son facteur, consolons-nous du peu » d'accueil qu'on fait au *Brutus* » de l'ancienne Rome ; on lui rendra peut-être justice un jour. » Fontenelle lui conseilla de renoncer au genre dramatique, qui, selon lui, n'était pas le sien. Le grand Corneille, oncle de Fontenelle, avait donné le même avis à Racine, après avoir entendu la lecture de son *Alexandre* ; Voltaire répondit à ce conseil, sincère sans doute, mais peu sensé, en donnant, en 1732, *Zaïre*, l'ouvrage le plus touchant qu'on ait vu au théâtre depuis *Phèdre*. Le succès passa ses espérances. Cette pièce est la première où, quittant les traces de Corneille et de Racine, il ait montré un art, un talent et un style qui n'étaient plus qu'à lui. Jamais un amour plus vrai, plus passionné n'avait arraché de si douces larmes ; jamais aucun poète n'avait peint les fureurs de la jalousie dans une ame si tendre, si généreuse. On aime Orosmane, lors même qu'il fait frémir ; il immole Zaïre ; cette Zaïre si intéressante, si vertueuse, et on ne peut le haïr. Combien la religion n'est-elle pas imposante dans le vieux Lusignan ! Quelle

noblesse le fanatique Nérestan met dans ses reproches ! Avec quel art le poète a su présenter ces chrétiens qui viennent troubler une union si touchante ! *Zaïre* est dans toutes les opinions, comme pour tous les pays, la tragédie des cœurs tendres et des ames pures. Cette pièce fut suivie d'*Adélaïde Duguesclin*, qui fut sifflée à la première représentation, dès le premier acte. Un plaisant du parterre avait empêché de finir *Mariamne*, en criant: *La reine boit.* Un autre fit tomber *Adélaïde*, en répondant *Coussi, Coussi*, à ce mot si noble et si touchant de Vendôme : *Es-tu content, Couci?* Cette même pièce reparut sous le nom du *Duc de Foix*. Les endroits qui avaient été le plus sifflés, furent ceux qui excitèrent les plus vifs applaudissemens; ce qui fit dire à Voltaire : « Vous demanderez peut-être auquel des deux jugemens je me tiens, je vous répondrai ce que dit un avocat vénitien aux sérénissimes sénateurs, devant lesquels il plaidait : *il mese passato, le vostre eccellenze hanno judicato cosi; et questo mese, nella medesima causa, hanno judicato tutto il contrario, e sempre ben* : vos excellences, le mois passé, jugèrent de cette façon dans ma cause; quelques mois après, elles ont jugé le contraire dans la même cause, et toujours à merveille. » Ce fut peu de temps après qu'il fit imprimer son *Temple du goût.* Dans cet ouvrage charmant, Voltaire jugeait les écrivains du siècle passé et même quelques-uns de ses contemporains; le temps a confirmé tous ses jugemens; mais alors ils parurent autant de sacriléges. Ses *Lettres philosophiques*, c'est-à-dire, *Lettres sur les Anglais*, furent l'époque d'une révolution; il commença à y faire naître le goût de la philosophie et de la littérature anglaise. Le clergé demanda la suppression des *Lettres sur les Anglais*, et l'obtint par un arrêt du conseil. Ces arrêts se donnaient sans examen, comme une espèce de dédommagement du subside que le gouvernement obtenait du clergé. Le parlement brûla le livre, suivant un usage jadis inventé par Tibère. Dans le même temps, les miracles du diacre Pâris et ceux du Père Girard couvraient les deux partis de ridicule et d'opprobre; il était juste qu'ils se réunissent contre un homme qui osait prêcher la raison. On alla jusqu'à ordonner des informations contre l'auteur des *Lettres philosophiques*. Le garde des sceaux fit exiler Voltaire, qui alors absent, fut averti à temps; il fut encore poursuivi pour l'*Epître à Uranie*. L'indiscrétion avec laquelle les amis de Voltaire récitèrent quelques fragmens de la *Pucelle*, fut la cause d'une nouvelle enquête. Voltaire crut alors devoir changer sa manière de vivre : il plaça une partie de sa fortune dans les pays étrangers, et quitta la capitale. La curiosité le conduisit au siége de Philisbourg. « M. de Voltaire, lui dit le maréchal de Berwick, vous viendrez sans doute avec nous voir la tranchée.... Non, non, M. le maréchal, je me charge de chanter vos exploits, sans avoir l'ambition de les partager. » Voltaire était lié alors avec la marquise du Châtelet, et ils étudiaient ensemble les systèmes de Leibnitz et les principes de Newton. Il se retira pendant plusieurs années à

Cirey, où cette dame avait une terre, près de Vassi en Champagne, et y fit bâtir une galerie où l'on fit toutes les expériences sur la lumière et l'électricité. Il travailla en même temps à *ses élémens de philosophie de Newton.* Après avoir donné quelques années à la physique, Voltaire consulta sur ses progrès Clairaut, qui eut la franchise de lui répondre, qu'avec un travail opiniâtre, il ne parviendrait qu'à devenir un savant médiocre, et qu'il perdrait inutilement pour sa gloire un temps dont il devait compte à la poésie et à la philosophie. Voltaire l'entendit, et céda au goût naturel qui sans cesse le ramenait vers les lettres; cette retraite de Cirey ne fut point toute entière absorbée par les sciences. C'est là qu'il fit *Alzire, Zulime, Mahomet;* qu'il acheva ses *Discours sur l'homme*; qu'il écrivit *l'Histoire de Charles XII*, prépara le *Siècle de Louis XIV*, et rassembla des matériaux pour son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations, depuis Charlemagne jusqu'à nos jours. Alzire* et *Mahomet* sont des monumens immortels de la hauteur à laquelle la réunion du génie de la poésie à l'esprit philosophique, peut élever l'art de la tragédie. On voit dans *Alzire*, les vertus nobles, mais sauvages et impétueuses de l'homme de la nature, combattre les vices de la société corrompue par le fanatisme et l'ambition, et céder à la vertu perfectionnée par la raison, dans l'âme d'*Alvarès* ou de *Gusman*, mourant et désabusé. On y voit à la fois comment la société corrompt l'homme, en mettant des préjugés à la place de l'ignorance, et comment elle le perfectionne dès que la vérité prend celle des erreurs; mais le plus funeste des préjugés est le fanatisme, et Voltaire voulut immoler ce monstre sur la scène, et employer pour l'arracher des ames, ces effets terribles que l'art du théâtre peut seul produire. *Mahomet* fut d'abord joué à Lille en 1741. On remit à Voltaire pendant la première représentation, un billet du roi de Prusse, qui lui mandait la victoite de Molwitz; il interrompit la pièce pour le lire aux spectateurs. *Vous verrez*, dit-il à ses amis réunis autour de lui, *que cette pièce de Molwitz fera réussir la mienne.* Mais le cardinal de Fleury, à la sollicitation du clergé, en fit défendre la représentation. Voltaire prit le parti d'envoyer sa pièce à Benoît XIV, avec deux vers latins pour son portrait. Lambertini, pontife tolérant, prince facile, mais homme de beaucoup d'esprit, lui répondit avec bonté et lui envoya des médailles. Crébillon, censeur de la police, fut plus scrupuleux que le pape. Il ne voulut jamais consentir à laisser jouer cette pièce à Paris. En 1751, d'Alembert nommé par le comte d'Argenson pour examiner *Mahomet*, eut le courage de l'approuver, et de s'exposer en même temps, à la haine du clergé, des dévots et des gens de lettres ligués contre Voltaire. Les premiers surtout ne pouvaient lui pardonner d'avoir dit dans un de ses ouvrages: « Les prêtres ont trouvé ce que cherchait Archimède, un point dans le ciel, sur lequel ils pussent s'appuyer, pour, de-là, soulever la terre. » *Zulime* n'eut point de succès. Les *Discours sur l'homme* sont un des plus beaux monumens de la poésie

française. La *Vie de Charles XII*, est le premier morceau d'histoire que Voltaire ait publié. Le style aussi rapide que les exploits du héros, entraîne dans une suite non interrompue d'expéditions brillantes, d'anecdotes singulières, d'événemens romanesques, qui ne laissent reposer ni la curiosité ni l'intérêt. Cependant on accusa cette histoire de n'être qu'un roman, parce qu'elle en avait tout l'intérêt. C'était en vain que Voltaire avait cru que la retraite de Cirey le déroberait à la haine : il n'avait caché que sa personne, et sa gloire importunait encore ses ennemis. Un libelle où l'on calomniait sa vie entière, vint troubler son repos. L'auteur de ce libelle, l'abbé Desfontaines, qui devait à Voltaire la liberté et peut-être la vie, accusé d'un vice honteux que la législation et la morale ont mis au rang des crimes, avait été emprisonné dans un temps où l'on croyait à-propos de brûler quelques hommes, afin d'en dégoûter un autre de ce vice pour lequel on le soupçonnait faussement d'avoir quelque penchant. Ce fut encore Voltaire qui lui procura une retraite dans la terre d'une de ses amies. Desfontaines y fit un libelle contre son bienfaiteur. On l'obligea de le jeter au feu, mais jamais il ne lui pardonna de lui avoir sauvé la vie. (*Voyez* DESFONTAINES.) La liaison qui se forma vers le même temps, entre Voltaire et le prince royal de Prusse, fut une des premières causes des emportemens où ses ennemis se livrèrent alors contre lui. Le jeune Frédéric n'avait reçu de son père que l'éducation d'un soldat; il était relégué à Remusberg par son père qui, ayant formé le projet de lui faire couper la tête, en qualité de déserteur, parce qu'il avait voulu voyager sans sa permission, avait cédé aux représentations du ministre de l'empereur, et s'était contenté de le faire assister au supplice d'un de ses compagnons de voyage dans cette retraite. Frédéric, passionné pour la langue française, pour les vers, pour la philosophie, choisit Voltaire pour son confident et pour son guide : ils s'envoyaient réciproquement leurs ouvrages; le prince consultait le philosophe sur ses travaux, lui demandait des conseils et des leçons. Frédéric, en montant sur le trône ne changea point pour Voltaire. Les soins du gouvernement n'affaiblirent ni son goût pour les vers, ni son avidité pour les ouvrages conservés alors dans le porte-feuille de Voltaire, et dont, avec Mme du Châtelet, il était presque le seul confident; mais une de ses premières démarches, fut de faire suspendre la publication de l'*Anti-Machiavel;* Voltaire obéit; et ses soins qu'il donnait à regret, furent infructueux. Il désirait encore plus, que son disciple, devenu roi, prît un engagement public qui répondît de sa fidélité aux maximes qu'il avait voulu combattre. Il alla le voir à Wesel, et fut étonné de trouver le jeune roi en uniforme sur un lit de camp, ayant le frisson de la fièvre. Cette fièvre n'empêcha pas le roi de profiter du voisinage pour faire payer à l'évêque de Liège une ancienne dette oubliée. Voltaire écrivit le mémoire qui fut appuyé par des soldats; et il revint à Paris, content d'avoir vu que son héros était un homme aimable. Mais il résista aux offres qu'il lui fit pour l'attirer auprès

de lui, et préféra l'amitié de Mme du Châtelet à la faveur d'un roi, et d'un roi qui l'admirait. Le cardinal de Fleuri mourut, Voltaire fut désigné pour lui succéder dans l'Académie française. Il venait d'y acquérir de nouveaux droits qui auraient imposé silence à l'envie, si elle pouvait avoir quelque pudeur; il venait d'enrichir la scène d'un nouveau chef-d'œuvre, de *Mérope*, l'une des plus belles tragédies, où des larmes abondantes et douces, ne coulent point sur les malheurs de l'amour. L'auteur de *Zaïre* avait déjà combattu cette maxime de Despréaux :

> De cette passion la sensible peinture,
> Est pour aller au cœur la route la plus sûre.

Il avait avancé que la nature avait d'autres moyens de produire au théâtre des effets plus pathétiques et plus déchirans; et il le prouva dans *Mérope*. Le parterre fut agité d'un enthousiasme sans exemple; il demanda pour la première fois à voir l'auteur : cet honneur créé pour un grand écrivain, a été prodigué depuis à des auteurs médiocres. Voltaire se trouvait dans ce moment dans la loge de la maréchale de Villars; celle-ci le présenta au parterre, qui la pria de l'embrasser; elle fut obligée de céder à l'impérieuse volonté du public, ivre d'admiration et de plaisir. Voltaire désirait une place à l'académie, pour se mettre sous l'égide de ce corps à l'abri de nouvelles traverses; aux titres que lui offraient ses succès littéraires, se joignait la protection de madame de Châteauroux, maîtresse de Louis XV, alors gouvernée par le duc de Richelieu. Ce seigneur se disait l'ami de Voltaire, et l'était autant que pouvait le permettre la légèreté de son caractère, son humeur capricieuse, son petit despotisme sur les théâtres, ses nombreuses prétentions et son mépris pour tout ce qui n'était pas noble ou homme de cour. Il servit le poète auprès de madame de Châteauroux; mais M. de Maurepas, plein de la petite vanité de briller dans un souper, et trop souvent éclipsé dans ce genre de gloire par Voltaire, l'écarta de l'académie. Peu de temps après le ministère sentit combien l'alliance du roi de Prusse était nécessaire à la France : ce prince craignait de s'engager de nouveau avec une puissance dont la politique était alors incertaine et timide. On imagina d'envoyer Voltaire, mais en secret, à Berlin pour le déterminer. Voltaire eut l'adresse de saisir le véritable motif de son incertitude et de son peu de confiance : c'était la faiblesse qu'avait eue le ministère français de ne pas faire la guerre à l'Angleterre, et de paraître par cette pusillanimité demander la paix, quand elle aurait pu prétendre à en dicter les conditions. Cependant le roi de Prusse ne tarda pas à se déclarer pour la seconde fois contre la reine de Hongrie, et par cette diversion utile força ses troupes d'évacuer l'Alsace. Ce service, dû en partie à Voltaire, joint à celui d'avoir pénétré, en passant à la Haye, les dispositions des Hollandais, encore incertaines en apparence, préparèrent les récompenses auxquelles il avait droit de prétendre : il voulait surtout quelques marques de considération pour se faire un rempart contre ses ennemis dans le monde littéraire. Secondé par le marquis d'Argenson, ministre philosophe, et aidé du cré-

Digitized by Google

dit de madame d'Etioles, depuis marquise de Pompadour, il obtint les faveurs de la cour. Il fut chargé de composer une pièce pour le premier mariage du Dauphin. Il fit la *Princesse de Navarre*. On lui donna la charge de gentilhomme ordinaire, et la place d'historiographe de France. C'est à cette occasion qu'il fit ces vers :

Mon Henri-Quatre et ma Zaïre,
Et mon américaine Alzire,
Ne m'ont valu jamais un seul regard du roi ;
J'eus beaucoup d'ennemis avec très-peu de gloire;
Les honneurs et les biens pleuvent enfin sur moi,
Pour une farce de la foire.

C'était juger un peu trop sévèrement la *Princesse de Navarre*, ouvrage rempli d'une galanterie noble et touchante. Cependant la faveur de la cour ne suffisait pas pour lui ouvrir les portes de l'académie. Il fut obligé, pour désarmer les dévots, d'écrire une lettre au père de Latour, où il protestait de son respect pour la religion, et, ce qui était bien plus nécessaire, de son attachement aux jésuites. Malgré l'adresse avec laquelle il ménagea ses expressions dans cette lettre, il valait mieux sans doute renoncer à l'académie, que d'avoir la faiblesse de l'écrire, et cette faiblesse serait inexcusable, s'il avait fait ce sacrifice à la vanité de porter un titre qui depuis long-temps ne pouvait plus honorer le nom de Voltaire; mais il le faisait à sa sûreté ; il croyait qu'il trouverait dans l'académie un appui contre la persécution; et c'était présumer trop du courage et de la justice de ses confrères. Enfin il y obtint une place en 1746. Voltaire fut le premier qui ne se conforma point à l'usage fastidieux de ne remplir un discours de réception que des louanges rebattues du cardinal de Richelieu et de Louis XIV. Son exemple fut suivi et perfectionné depuis par d'autres académiciens. Les satires, dont cette réception fut l'occasion, l'inquiétèrent beaucoup : un nouvel orage de libelles vint tomber sur lui, et il n'eut pas la force de les mépriser. Il retourna donc encore à Cirey, et bientôt après avec la marquise du Châtelet à Lunéville auprès du roi Stanislas. Voltaire menait une vie douce et tranquille lorsqu'il eut le malheur de perdre son amie. Madame du Châtelet mourut au moment où elle venait de terminer sa traduction de Newton, dont le travail forcé abrégea ses jours. Le roi vint consoler Voltaire dans sa chambre, et pleurer avec lui. Il revint à Paris et se livra au travail, pour y trouver quelques moyens de consolation. Voltaire se lassait d'entendre tous les gens du monde, et la plupart des gens de lettres lui préférer Crébillon, moins par sentiment que pour le punir de l'universalité de ses talens; car on est toujours plus indulgent pour les talens bornés à un seul genre, qui, paraissant une espèce d'instinct, et laissant en repos plus d'espèces d'amour-propre, humilient moins l'orgueil. Enfin, Voltaire voulut se venger, et forcer le public à le mettre à sa véritable place, en donnant *Sémiramis*, *Oreste* et *Rome sauvée*, trois sujets que Crébillon avait traités. Toutes les cabales animées contre Voltaire s'étaient réunies pour faire obtenir un succès éphémère au *Catilina* de son rival : pièce dont la conduite est absurde et le style barbare, où Cicéron propose d'employer sa fille pour séduire Catilina, où un grand-prêtre

donne aux amans des rendez-vous dans un temple, y introduit une courtisane en habits d'homme, et traite ensuite le sénat d'impie, parce qu'il y discute les affaires de la république. *Rome sauvée*, au contraire, est un chef-d'œuvre de style et de raison; Cicéron s'y montre avec toute sa dignité et toute son éloquence; César y parle, y agit comme un homme fait pour soumettre Rome, accabler ses ennemis de sa gloire, et se faire pardonner la tyrannie à force de talens et de vertus; Catilina y est un scélérat, mais qui cherche à excuser ses vices sur l'exemple, et ses crimes sur la nécessité; l'énergie républicaine et l'ame des Romains ont passé tout entières dans le poète. Voltaire fit ces trois pièces à Sceaux chez madame la duchesse du Maine. Elle aimait Cicéron, et c'était pour le venger des outrages de Crébillon, qu'elle excita Voltaire à faire *Rome sauvée*. Il avait envoyé *Mahomet* au pape; il dédia *Sémiramis* à un cardinal. Il se faisait un plaisir malin de montrer aux fanatiques français que des princes de l'Église savaient allier l'estime pour le talent au zèle de la religion, et ne croyaient pas servir le christianisme, en traitant comme ses ennemis les hommes dont le génie exerçait sur l'opinion publique un empire redoutable. Ce fut à cette époque qu'il consentit enfin à céder aux instances du roi de Prusse, et qu'il accepta le titre de chambellan, la grande-croix de l'ordre du mérite, et une pension de 20,000 livres. Il se voyait dans sa patrie l'objet de l'envie et de la haine des gens de lettres, sans leur avoir jamais disputé ni place, ni pension; sans les avoir humiliés par des critiques, etc. Ses ennemis qui se souvenaient des *Lettres philosophiques* et de *Mahomet*, en attendant les occasions de le persécuter, cherchaient à décrier ses ouvrages et sa personne. On l'accusait d'impiété, pour le rendre odieux au gouvernement; madame de Pompadour avait facilement oublié leur ancienne liaison, quand elle s'était aperçue que Louis XV avait pour Voltaire une sorte d'éloignement; le même prince qui le dédaignait, la même cour où il n'essuyait que des désagrémens, furent offensés de ce départ. On ne vit plus que la perte d'un homme qui honorait la France, et la honte de l'avoir forcé à chercher ailleurs un asile. Voltaire arriva à Postdam au mois de juin 1750. Il trouva dans le palais du roi de Prusse, la paix et presque la liberté, sans aucun autre assujettissement que celui de passer quelques heures avec le roi, pour corriger ses ouvrages et lui apprendre les secrets de l'art d'écrire. Il soupait presque tous les jours avec lui. Ces soupers où la liberté était extrême, où l'on traitait avec une licence entière toutes les questions de la métaphysique et de la morale, où la plaisanterie la plus libre égayait ou tranchait les discussions les plus sérieuses, où le roi disparaissait presque toujours, pour ne laisser voir que l'homme d'esprit, n'étaient, pour Voltaire, qu'un délassement agréable; le reste du temps était consacré librement à l'étude. Il perfectionnait quelques-unes de ses tragédies, achevait le *Siècle de Louis XIV*, corrigeait la *Pucelle*, travaillait à son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, et faisait le

Poëme de la loi naturelle. La famille royale protégeait les goûts de Voltaire : il adressait des vers aux princesses, jouait la tragédie avec les frères et les sœurs du roi; et, en leur donnant des leçons de déclamation, il leur apprenait à mieux sentir les beautés de notre poésie; voilà ce que Voltaire appelait le palais d'Alcine; mais l'enchantement fut trop tôt dissipé. Les gens de lettres furent jaloux d'une préférence trop marquée, et surtout de cette espèce d'indépendance qu'il avait conservée. La Mètrie dit à Voltaire que le roi, auquel il parlait un jour de toutes les marques de bonté dont il accablait son chambellan, lui avait répondu : *j'en ai encore besoin pour revoir mes ouvrages; on suce l'orange, et on jette l'écorce.* Voltaire, piqué, forma le projet de s'échapper. En même temps, on dit au roi que Voltaire avait répondu un jour au général Manstein, qui le pressait de revoir ses Mémoires : *Le roi m'envoie son linge à blanchir, il faut que le vôtre attende;* qu'une autre fois, en montrant sur la table un paquet de vers du roi, il avait dit dans un mouvement d'humeur : *Cet homme-là, c'est César et l'abbé Cotin.* Nous avons raconté dans l'article de Maupertuis et de Kœnig, l'histoire du fameux différend du poète français avec le président de l'académie de Berlin, suivie de la disgrace la plus complète. (*Voyez* Maupertuis et Kœnig). Voltaire ayant fait imprimer sa *Diatribe d'Akakia*, contre Maupertuis, le roi qui n'aimait pas Maupertuis, et ne pouvait l'estimer, mais qui était jaloux de son autorité, fit brûler cette plaisanterie par le bourreau : manière de se venger qu'il est assez singulier qu'un roi philosophe ait empruntée de l'inquisition. Voltaire, outragé, lui renvoya sa croix, sa clef et le brevet de sa pension, avec ces quatre vers :

> Je les reçus avec tendresse,
> Je les renvoie avec douleur,
> Comme un amant, dans sa jalouse ardeur,
> Rend le portrait de sa maîtresse.

Il écrivit de Berlin, où il était malade, pour demander une permission de partir. Le roi de Prusse, qui ne voulait que l'humilier et le conserver, lui envoyait du quinquina, mais point de permission. Voltaire écrivait qu'il avait besoin des eaux de Plombières; on lui répondait qu'il y en avait d'aussi bonnes en Silésie. Enfin, Voltaire prit le parti de demander à voir le roi; il se flatta que sa vue réveillerait des sentimens qui étaient plutôt révoltés qu'éteints. On lui renvoya ses anciennes décorations, il courut à Postdam, et vit le roi : quelques instans suffirent pour tout changer. La familiarité renaquit, la gaîté reparut, même aux dépens de Maupertuis, et Voltaire obtint d'aller à Plombières, mais en promettant de revenir. Il se rendit à Leipsick, où il s'arrêta pour réparer ses forces. Maupertuis lui envoya un cartel ridicule, qui n'eut d'autre effet que d'ouvrir une nouvelle source à ses intarissables plaisanteries. De Leipsick, il alla chez la duchesse de Saxe-Gotha, princesse supérieure aux préjugés, qui cultivait les lettres et aimait la philosophie. Il y commença pour elle ses *Annales de l'Empire*. De Gotha, il part pour Plombières, et prend la route de Francfort. Maupertuis voulait une vengeance : son cartel

n'avait pas réussi, les libelles de la Beaumelle ne lui suffisaient pas. Il excita l'humeur du roi de Prusse. La lenteur du voyage de Voltaire, son séjour à Gotha, un placement considérable sur sa tête et sur celle de Mme Denis, sa nièce, fait sur le duc de Wirtemberg, tout annonçait la volonté de quitter pour jamais la Prusse, et Voltaire avait emporté avec lui le Recueil des Œuvres poétiques du roi, alors connu seulement des beaux esprits de sa cour. Frédéric donna ordre à un fripon brévété qu'il entretenait à Francfort pour y acheter et voler des hommes, d'arrêter Voltaire, et de ne le relâcher que lorsqu'il aurait rendu sa croix, sa clef, le brevet de pension, et les vers que Freitag appelait *l'Œuvre des poeshies du roi son maître.* Malheureusement ces volumes étaient restés à Leipsick. Voltaire fut étroitement gardé pendant trois semaines; Mme Denis, sa nièce, qui était venue au-devant de lui, fut traitée avec la même rigueur; enfin on remit entre les mains de Freitag, *l'Œuvre de poeshies*, et Voltaire fut libre. Échappé de Francfort, il vint à Colmar. Le roi de Prusse, honteux de sa ridicule colère, désavoua Freitag. Frédéric, dans le temps de sa passion pour Voltaire, lui baisait les mains dans le transport de son enthousiasme; et Voltaire comparant, après sa sortie de Francfort, ces deux époques de sa vie, répétait à ses amis : *il a cent fois baisé cette main qu'il vient d'enchaîner.* Il n'avait publié à Berlin que le *Siècle de Louis XIV*. Les événemens politiques ou militaires y sont racontés avec intérêt et avec rapidité : tout y est peint à grands traits. Ses chapitres sur le calvinisme, le jansénisme, le quiétisme, la dispute sur les cérémonies chinoises, sont les premiers modèles de la manière dont un ami prudent de la vérité doit parler de ces honteuses maladies de l'humanité. On peut lui reprocher seulement une sévérité trop grande contre les calvinistes : les découvertes dans les sciences, les progrès des arts y sont exposés avec clarté, avec exactitude, avec impartialité, et les jugemens toujours dictés par une raison saine et libre, par une philosophie indulgente et douce. Voltaire passa près de deux années en Alsace. C'est pendant ce séjour qu'il publia les *Annales de l'Empire*, le seul abrégé chronologique qu'on puisse lire de suite, parce qu'il est écrit d'un style rapide, et rempli de résultats philosophiques exprimés avec énergie. Il avait d'abord songé à s'établir en Alsace : mais malheureusement les jésuites essayèrent de le convertir, et n'ayant pu y réussir, ils répandirent contre lui ces calomnies sourdes qui annoncent et préparent la persécution. Voltaire fit une tentative pour obtenir, non la permission de revenir à Paris (il en eut toujours la liberté), mais l'assurance qu'il n'y serait pas désagréable à la cour. La réponse ne fut pas rassurante; Voltaire se trouva sans asile dans sa patrie, dont son nom soutenait l'honneur dans l'Europe, et au moment même où il venait d'élever, dans son *Siècle de Louis XIV*, un monument à sa gloire. Il se détermina à aller prendre les eaux d'Aix en Savoie. A son passage par Lyon, le cardinal de Tencin, si fameux par la conversion de Law et le concile

d'Embrun, lui fit dire qu'il ne pouvait lui donner à dîner, parce qu'il était mal avec la cour; mais les habitans de cette ville opulente le dédommagèrent de l'impolitesse politique de leur archevêque. Ses pièces furent jouées devant lui, au bruit des acclamations d'un peuple enivré de la joie de le posséder : mais Voltaire n'osa se fixer à Lyon. Il passa à Genève pour consulter Tronchin. La beauté du pays le déterminait à y choisir une retraite, mais il vit bientôt qu'une ville où l'esprit de rigorisme et de pédantisme apporté par Calvin, avait jeté des racines profondes ; où la vanité d'imiter les républiques anciennes, et la jalousie des pauvres contre les riches, avaient établi des lois somptuaires ; où les spectacles révoltaient à la fois le fanatisme calviniste et l'austérité républicaine, n'était pour lui un séjour ni agréable, ni sûr; il voulut avoir, contre la persécution des catholiques, un asile sur les terres de Genève, et une retraite en France contre l'humeur des réformés. Il prit le parti d'habiter alternativement d'abord Tournay, puis Ferney en France, et les Délices aux portes de Genève. C'est là qu'il fixa enfin sa demeure avec Mme Denis, sa nièce, alors veuve et sans enfans. Elle se chargea d'assurer sa tranquillité et son indépendance domestique, de lui épargner les soins fatiguans du détail d'une maison. C'était tout ce qu'il était obligé de devoir à autrui. Le travail était pour lui une source inépuisable de jouissances, et pour que tous ses momens fussent heureux, il suffisait qu'ils fussent libres. Dans la retraite, éloigné de toutes les illusions, de tout ce qui pouvait élever en lui des passions personnelles et passagères, nous allons le voir abandonné à ses passions dominantes et durables, l'amour de la gloire, le besoin de produire, et le zèle pour la destruction des préjugés, la plus forte et la plus active de toutes celles qu'il a connues. C'est ainsi qu'indigné de voir un ministère corrompu poursuivre la mort du malheureux Bing, pour couvrir ses propres fautes, seul il éleva la voix contre l'injustice, tandis que l'Europe étonnée contemplait, en silence, cet exemple d'atrocité unique que l'Angleterre osait donner dans un siècle d'humanité et de lumières. Le premier ouvrage qui sortit de sa retraite, fut la tragédie de l'*Orphelin de la Chine*, composée pendant son séjour en Alsace. A la première représentation, ces vers d'Idamé, si vrais et si philosophiques,

> La nature et l'hymen, voilà les lois premières,
> Les devoirs, les liens des nations entières,
> Ces lois viennent des dieux, le reste est des humains.

n'excitèrent d'abord que l'étonnement. Les spectateurs balancèrent, et le cri de la nature eut besoin de la réflexion pour se faire entendre. Le repos de Voltaire fut bientôt troublé par la publication de *la Pucelle*. Ce poëme qui réunit la licence et la philosophie, où la vérité prend quelquefois le masque d'une gaîté satyrique et même cynique, excita un engouement très-vif dans une classe nombreuse de lecteurs, tandis que d'un autre côté les amis sévères d'une morale austère et les ennemis de Voltaire le décrièrent, non sans raison toutefois, comme indigne d'un philosophe, et presque comme une tache pour les œuvres et même pour la vie de l'auteur. Deux au-

vrages bien différens parurent à la même époque ; le poëme sur la *Loi naturelle*, et celui de la *Destruction de Lisbonne*. Prouver que le devoir des particuliers est de se pardonner réciproquement leurs erreurs, et celui des souverains d'empêcher, par une sage indifférence, ces vaines opinions, appuyées par le fanatisme et par l'hypocrisie, de troubler la paix de leurs peuples : tel est l'objet du poëme de la *Loi naturelle*. Ce poëme excita la colère du clergé qui l'appelait le poëme de la religion naturelle, quoiqu'il ne fût question de religion que pour combattre l'intolérance. Il fut brûlé par le parlement de Paris. Dans le poëme sur le *Désastre de Lisbonne*, Voltaire s'abandonne au sentiment de terreur et de mélancolie que ce malheur lui inspire. Il publia *Candide*, un de ses chefs-d'œuvres dans le genre des romans philosophiques, qu'il transporta d'Angleterre en France, en le perfectionnant. Une traduction libre de l'*Ecclésiaste* et d'une partie du *Cantique des cantiques* suivit de près *Candide*. On avait persuadé à madame de Pompadour qu'elle ferait un trait de politique profonde, en prenant le masque de la dévotion, et que par-là elle se mettrait à l'abri des scrupules et de l'inconstance du roi, et qu'en même temps elle calmerait la haine du peuple. Elle imagina de faire de Voltaire un des acteurs de cette comédie. Le duc de la Vallière lui proposa de traduire les psaumes et les livres sapientiaux. L'édition aurait été faite au Louvre, et l'auteur serait revenu à Paris sous la protection de la favorite. Après cette invitation, Voltaire fut tenté de faire quelques essais de traduction, non pour rétablir sa réputation religieuse, mais pour exercer son talent dans un genre de plus. Lorsqu'ils parurent, les dévots s'imaginèrent qu'il n'avait voulu que parodier ce qu'il avait traduit, et crièrent au scandale. Les deux ouvrages (l'*Ecclésiaste* et les *Cantiques*) furent encore brûlés ; Voltaire s'en vengea par une lettre remplie à-la-fois d'humeur et de gaîté. En 1757, parut la première édition de ses œuvres, vraiment faite sous ses yeux. Il avait tout revu avec une attention sévère, fait un choix éclairé, mais rigoureux, parmi le grand nombre de pièces fugitives échappées à sa plume ; il y avait ajouté son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*. En écrivant l'histoire, Voltaire eut le bon esprit de ne peindre que les hommes et les événemens qui avaient eu une grande influence sur la destinée des nations, et de ne vouloir confier à la postérité que les souvenirs qu'il était utile de lui laisser. Il vit et écrivit l'histoire en philosophe et en homme d'état. On lui a reproché sans raison de n'avoir presque vu dans l'histoire que la longue querelle entre l'empire et le sacerdoce, et ce reproche est la meilleure preuve qu'il avait bien vu l'histoire moderne. Celle des anciens n'offre rien de semblable, parce qu'il y avait unité dans le pouvoir de leurs gouvernemens. La religion chrétienne, en se répandant dans l'Europe, y avait introduit le système dangereux de deux pouvoirs parallèles, le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel, presque impossibles à contenir dans leurs justes bornes. Il fallait peut-être le louer du courage avec lequel

il a exposé ce vice des constitutions européennes, et lui rendre grace d'avoir ramené les nations à des idées plus saines qui, sans blesser le christianisme, assureront désormais et la paix des peuples et la juste et nécessaire autorité de leurs gouvernemens. Cette même année 1757 fut l'époque d'une réconciliation entre Voltaire et le roi de Prusse. Voltaire retiré à Ferney, donna pour l'*Encyclopédie*, un petit nombre d'articles de littérature. Il envoya au théâtre, à 66 ans, le chef d'œuvre de *Tancrède*. Cette même année, il apprend qu'une petite nièce de Corneille languissait dans un état d'indigence. *C'est le devoir d'un soldat de secourir la nièce de son général*, s'écrie-t-il. Mademoiselle Corneille fut appelée à Ferney; elle y reçut l'éducation qui convenait à l'état que sa naissance lui marquait dans la société. Voltaire porta même la délicatesse jusqu'à ne pas souffrir que l'établissement de mademoiselle Corneille parût un de ses bienfaits, il voulut qu'elle le dût aux ouvrages de son oncle, il en entreprit une édition avec des notes. Le créateur du théâtre français, commenté par celui qui avait porté ce théâtre à sa perfection; un homme de génie, né dans un temps où le goût n'était pas encore formé, jugé par un rival qui joignait au génie le dôu presqu'aussi rare d'un goût sûr sans être sévère, délicat sans être timide, éclairé enfin par une longue et heureuse expérience de l'art, voilà ce qu'offrait cet ouvrage. Voltaire y parle des défauts de Corneille avec franchise, de ses beautés avec enthousiasme. Jamais on n'avait jugé Corneille avec tant de rigueur, jamais on ne l'avait loué avec un sentiment plus profond et plus vrai. Tranquille dans sa retraite, occupé de continuer la guerre heureuse qu'il faisait aux préjugés, Voltaire voit arriver une famille infortunée dont le chef a été traîné sur la roue par des juges fanatiques, instrumens des passions féroces d'un peuple superstitieux. Il apprend que Calas, vieillard infirme, a été accusé d'avoir pendu son fils, jeune et vigoureux, au milieu de sa famille en présence d'une servante catholique; qu'il avait été porté à ce crime par la crainte de voir embrasser la religion catholique à ce fils qui passait sa vie dans les salles d'armes et dans les billards. Cette famille ruinée et flétrie par le préjugé, va chercher chez les hommes d'une même croyance une retraite, des secours, et surtout des consolations. Elle s'arrête auprès de Genève. Voltaire, attendri et indigné, se fait instruire de ces horribles détails, et bientôt sûr de l'innocence du malheureux Calas, il ose concevoir l'espérance d'obtenir justice. L'arrêt du parlement de Toulouse fut cassé; le duc de Choiseul eut la sagesse et le courage de faire renvoyer à un tribunal de maîtres de requêtes cette cause, devenue celle de tous les parlemens dont les préjugés et l'esprit de corps ne permettaient point d'espérer un jugement équitable. Enfin Calas fut déclaré innocent, sa mémoire fut réhabilitée, et le trésor public répara le tort que l'injustice des juges avait fait à la fortune de cette famille aussi respectable que malheureuse. Dans la même ville de Toulouse, Voltaire sauva Sirven du fanatisme.

Digitized by Google

Les jésuites s'étaient emparés du bien d'une famille de gentilshommes que leur pauvreté empêchait d'y rentrer, Voltaire leur en donna les moyens; et les oppresseurs de tous les genres, qui depuis long-temps craignaient ses écrits, apprirent à redouter son activité, sa générosité et son courage. Peu de temps après cet événement, arriva la destruction des jésuites; Voltaire, élevé par eux, avait conservé des relations avec ses anciens maîtres; tant qu'ils vécurent, ils empêchèrent de se déchaîner ouvertement contre lui, et Voltaire ménagea les jésuites; mais après leur mort, fatigué des clameurs du *Journal de Trévoux*, qui, par d'éternelles accusations d'impiété, semblait appeler la persécution sur sa tête, il ne garda plus les mêmes ménagemens; et son zèle pour la défense des opprimés, ne s'étendit point jusque sur les jésuites; mais il plaignit les individus traités avec barbarie par la haine des jansénistes, et retira chez lui un jésuite, pour montrer à ses ennemis que la véritable humanité ne connaît que le malheur, et oublie les opinions. Il se faisait alors une grande révolution dans les esprits; depuis la renaissance de la philosophie, la religion exclusivement établie dans toute l'Europe, n'avait été attaquée qu'en Angleterre. Leibnitz, Fontenelle, et les autres philosophes moins célèbres, accusés de penser librement, l'avaient respectée dans leurs écrits. Il avait paru en France plusieurs ouvrages hardis; mais les attaques qu'ils portaient n'étaient qu'indirectes. Le livre de l'*Esprit* n'était même dirigé que contre les principes religieux en général; il attaquait toutes les religions par leur base, et laissait aux lecteurs le soin de tirer les conséquences et de faire les applications. *Emile* parut : le succès de cet ouvrage l'encouragea, et la persécution ne l'effraya point. Rousseau n'avait été décrété à Paris, que pour avoir mis son nom à l'ouvrage. Voltaire pouvait se croire sûr d'éviter d'être poursuivi en cachant son nom, en n'attaquant l'autorité usurpée par l'Église, qu'avec l'intention de montrer le mal qu'elle fait aux peuples, et l'intérêt du gouvernement à en affaiblir l'empire. Une foule d'ouvrages où il employa tout-à-tour l'éloquence, la discussion, et où il versait à pleines mains le sel de la plaisanterie, se répandirent dans l'Europe sous toutes les formes. Son zèle contre une autorité qu'il regardait comme la cause du fanatisme qui avait désolé l'Europe, depuis sa naissance, de la superstition qui l'avait abrutie, et comme la source des maux que ces ennemis de l'humanité continuaient de faire encore, semblait doubler son activité et ses forces. Les guerres religieuses, les massacres, ordonnés au nom de Dieu, les bûchers, les échafauds couvrant l'Europe à la voix des prêtres, le fanatisme dépeuplant l'Amérique, le sang des rois coulant sous le fer des assassins, tout ces objets reparaissaient sans cesse dans tous ses ouvrages sous mille couleurs différentes. *On dit que je me répète*, écrivait-il, *eh bien! je me répéterai jusqu'à ce qu'on se corrige.* Aux cris des fanatiques, Voltaire opposait les bontés des souverains, dont plusieurs le regardaient comme un utile auxiliaire dans les combats qu'ils avaient à livrer contre un clergé

puissant par ses richesses, ses privilèges, et surtout par l'opinion. L'impératrice de Russie, le roi de Prusse, ceux de Pologne, de Danemarck et de Suède, qui lisaient ses ouvrages, cherchaient à mériter ses éloges. Depuis l'affaire des Calas, toutes les victimes immolées ou poursuivies par le fer des lois, trouvaient en lui un appui ou un vengeur. Le supplice du comte de Lalli excita son indignation; Voltaire était mourant, lorsqu'après douze ans, cet arrêt injuste fut cassé, ses forces se ranimèrent à cette nouvelle, et il écrivit: *Je meurs content, je vois que le roi aime la justice.* Dans la même année, en 1766, eut lieu l'assassinat du chevalier la Barre. (*Voyez* FÈVRE LA BARRE). Pendant douze années que Voltaire survécut à cette atrocité, il ne perdit point de vue l'espérance d'en obtenir la réparation; mais il ne put avoir la consolation de réussir; la crainte de blesser le parlement de Paris, l'emporta toujours sur l'amour de la justice, et dans les momens où les chefs du ministère avaient un intérêt contraire, celle de déplaire au clergé, les arrêta. Voltaire songeait cependant à conjurer l'orage, à se préparer les moyens de sauver sa tête; une persécution parut un moment prête à se déclarer. C'est alors qu'il imagina de faire une communion solennelle, qui fut suivie d'une protestation publique de son respect pour l'Église. Les prêtres perdirent le petit avantage qu'ils auraient pu tirer de cette scène singulière, en falsifiant la déclaration que Voltaire avait donnée. Il n'avait plus alors de retraite auprès de Genève. On parla de remettre en vigueur les lois qui défendaient aux catholiques d'avoir du bien dans le territoire génevois; on reprocha aux magistrats leurs liaisons avec Voltaire. Exposé alternativement aux attaques des deux partis, Voltaire garda la neutralité; mais il resta fidèle à sa haine pour les oppresseurs; il favorisait la cause du peuple contre les magistrats. Voltaire fit un poëme où il répandit le ridicule sur tous les partis. L'année 1771 fut une des époques les plus difficiles de la vie de Voltaire; le chancelier Maupeou, et le duc d'Aiguillon, tous deux objets de la haine des parlemens, se trouvaient forcés de les attaquer. Pour n'en être pas les victimes, l'un ne pouvait s'élever au ministère, l'autre s'y conserver sans la disgrâce du duc de Choiseul. Voltaire haïssait le parlement de Paris, et aimait le duc de Choiseul; il voyait dans l'un, un ancien persécuteur que sa gloire avait aigri et n'avait pas désarmé; dans l'autre, un bienfaiteur et un appui. Il fut fidèle à la reconnaissance, et constant dans ses opinions. Dans toutes ses lettres, il exprime ses sentimens pour le duc de Choiseul avec énergie, et il n'ignorait pas que ses lettres étaient lues par les ennemis du ministre exilé. Un joli conte, intitulé *Barmécide*, est le seul monument durable de l'intérêt que cette disgrace avait excité. Voltaire voyait avec plaisir la destruction de la vénalité, celle des épices, la diminution du ressort immense du parlement de Paris; abus qu'il combattait depuis plus de quarante années. Il préférait un seul maître à plusieurs, et disait: *J'ai les reins peu flexibles, je consens à faire une révérence, mais cent de suite me fatiguent.* L'approbation que

Voltaire accorda aux opérations du chancelier Maupeon, fut du moins utile aux malheureux. S'il ne put obtenir justice pour la mémoire de l'infortuné la Barre, il eut du moins le bonheur de sauver la femme de Montbailli; cet infortuné, faussement accusé d'un parricide, avait péri sur la roue; sa femme était condamnée à la mort, elle supposa une grossesse, et eut le bonheur, d'obtenir un sursis. On revit le procès de la femme Montbailli; le conseil d'Artois, qui l'avait condamnée, la déclara innocente. Si Voltaire n'avait montré son zèle que contre des injustices liées à des événemens publics, ou à la cause de la tolérance, on eût pu l'accuser de vanité; mais ce zèle fut le même pour cette cause obscure à laquelle son nom seul a donné de l'éclat. On doit à Voltaire l'abolition de la servitude qui affligeait encore la Franche-Comté; et particulièrement dans le territoire de Saint-Claude. Ces moines, sécularisés en 1742, ne devaient qu'à des titres faux, la plupart de leurs droits de main-morte, et les exerçaient avec une rigueur qui réduisait à la misère un peuple bon et industrieux. La France, l'Europe entière connurent les usurpations et la dureté de ces prêtres hypocrites, qui osant se dire les disciples d'un Dieu humble, voulaient conserver des esclaves. Le génie de Voltaire incapable de souffrir le repos, s'exerçait dans tous les genres qu'il avait embrassés, et même osait en essayer de nouveaux; il imprimait des tragédies auxquelles on peut sans doute reprocher de la faiblesse, et qui ne pouvaient plus arracher les applaudissemens d'un parterre que lui-même avait rendu si difficile; en même temps il donnait, dans sa *Philosophie de l'histoire*, des leçons aux historiens, en bravant la haine des pédans dont il dévoilait la stupide crédulité, et l'envieuse admiration pour les temps antiques, et perfectionnait son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*; son *Siècle de Louis XIV*, auquel il ajoutait *l'Histoire du siècle de Louis XV*, histoire incomplète, mais exacte dans plusieurs parties. De nouveaux romans, des ouvrages ou sérieux ou plaisans, inspirés par les circonstances, n'ajoutaient pas à sa gloire, mais continuaient à la rendre toujours présente. Enfin, il entreprit son recueil, intitulé modestement; *Questions à des amateurs, sur l'Encyclopédie*. L'intérêt constant que prit Voltaire au succès de la Russie contre les Turcs, mérite d'être remarqué; comblé des bontés de l'impératrice, sans doute la reconnaissance animait son zèle; mais on se tromperait, si on imaginait qu'elle en fut l'unique cause. Louis XV mourut; ce prince, qui depuis long-temps bravait, dans sa conduite les préceptes de la morale chrétienne, ne s'était cependant jamais élevé au-dessus des terreurs religieuses; il croyait qu'une promesse de continence, si facile à faire sur un lit de mort, et quelques paroles d'un prêtre, pouvaient expier les fautes d'un règne de soixante ans. Voltaire avait prodigué à Louis XV, jusqu'à son voyage en Prusse, des éloges exagérés, sans pouvoir le désarmer. Il osa être juste envers lui après sa mort, dans l'instant où la nation presque entière semblait se plaire à déchirer sa mémoire; et on a remarqué que les philoso-

phes, qu'il ne protégea jamais, furent les seuls qui montrassent quelque impartialité. M. Turgot fut appelé au ministère. Voltaire vit dans sa nomination l'aurore du règne de cette raison si longtemps méconnue, plus longtemps persécutée; il osa espérer la chûte rapide des préjugés, la destruction de cette politique lâche et tyrannique qui, pour flatter l'orgueil ou la paresse des gens en place, condamnait le peuple à l'humiliation et à la misère. Néanmoins le seul avantage que Voltaire put obtenir du ministère de M. Turgot, fut de soustraire le petit pays de Gex, à la tyrannie des fermes. Les édits de 1776 auraient augmenté le respect de Voltaire pour M. Turgot, si, d'avance, il n'avait pas senti son ame et connu son génie; mais ces édits même furent le signal de la perte du ministre, et Voltaire vit dans sa disgrace la destruction des espérances qu'il avait conçues pour le progrès de la raison humaine. Il avait cru que l'intolérance, la superstition, les préjugés absurdes qui infectaient toutes les branches de la législation, toutes les parties de l'administration, tous les états de la société, disparaîtraient devant un ministre ami de la justice, de la liberté et des lumières. Ceux qui lui ont reproché l'usage qu'il a fait, trop souvent peut-être, de la louange pour adoucir les hommes puissans, et les forcer à être humains et justes, peuvent comparer ces louanges à celle qu'il donnait à M. Turgot, surtout à cette *épître à un homme* qu'il lui adressa au moment de sa chute; ils distingueront alors l'admiration sentie de ce qui n'est qu'un compliment, et ce qui vient de l'ame, de ce qui n'est qu'un jeu d'imagination; ils verront que Voltaire n'a eu d'autre tort que d'avoir cru pouvoir traiter les gens en place comme les femmes; on prodigue à toutes à peu près les mêmes louanges et les mêmes protestations; et le ton seul distingue ce qu'on sent, de ce qu'on accorde à la galanterie. Voltaire encensant les rois, les ministres, pour les attirer à la cause de la vérité, et Voltaire célébrant le génie et la vertu, n'a pas le même langage; ne veut-il que louer, il prodigue les charmes de son imagination brillante, il multiplie ces idées ingénieuses qui lui sont si familières; mais rend-il un hommage avoué par son cœur, c'est son ame qui s'échappe, c'est sa raison profonde qui prononce (*Voyez* VAUVENARGUES). Depuis très-long-temps Voltaire désirait de revoir sa patrie et de jouir de sa gloire au milieu du même peuple, témoin de ses premiers succès, et trop souvent complice de ses envieux. M. de Villette venait d'épouser à Ferney Mlle de Varicour, d'une famille noble du pays de Gex, que ses parens avaient confiée à Mme Denis. Voltaire les suivit à Paris au commencement de février 1778, séduit en partie par le désir de faire jouer devant lui la tragédie d'*Irène* qu'il venait d'achever. Le secret avait été gardé, la haine n'avait pas eu le temps de préparer ses poisons, et l'enthousiasme public ne lui permit pas de se montrer; une foule d'hommes, de femmes de tous les rangs, de toutes les professions, à qui ses vers avaient fait verser de douces larmes, qui avaient tant de fois admiré son génie sur la scène et dans ses ouvrages, qui lui de-

vaient leur instruction, dont il avait guéri les préjugés, à qui il avait inspiré une partie de ce zèle contre le fanatisme, dont il était dévoré, brûlaient d'impatience de voir le grand homme qu'ils admiraient. La jalousie se tut devant une gloire qu'il était impossible d'atteindre, et devant le bien qu'il avait fait aux hommes. L'enthousiasme avait passé jusque dans le peuple; on s'arrêtait devant ses fenêtres, on y passait des heures entières, dans l'espérance de le voir un moment; sa voiture forcée d'aller au pas, était entourée d'une foule nombreuse qui le bénissait et célébrait ses ouvrages. L'académie française qui ne l'avait adopté qu'à cinquante-deux ans, lui prodigua les honneurs, et le reçut moins comme un égal que comme le souverain de l'empire des lettres. C'était au théâtre, où il avait régné si long-temps, qu'il devait attendre les plus grands honneurs. Il vint à la troisième représentation d'*Irène*, pièce faible, à la vérité, mais remplie de beautés, et où les rides de l'âge laissaient voir encore l'empreinte du génie. Les spectateurs le suivirent jusques dans son appartement; les cris de *vive Voltaire, vive la Henriade, vive Mahomet, vive la Pucelle*, retentissaient autour de lui. Jamais homme n'a reçu des marques plus touchantes de l'admiration et de la tendresse publique; un grand poète n'aurait eu que des applaudissemens, les larmes coulaient sur le philosophe qui avait brisé les fers de la raison, et vengé la cause de l'humanité. L'ame sublime et passionnée de Voltaire fut attendrie de ces tributs de respect et de zèle : *On veut me faire mourir de plaisir*, disait-il. On a voulu voir dans cette sorte d'ovation une comédie toute préparée par les amis de Voltaire. Il est possible que la première impulsion ait été donnée par eux, et que le reste ait été l'effet naturel de l'enthousiasme excité par un génie si extraordinaire et si universel. Nous ajouterons aussi qu'il était bien naturel que les ennemis du patriarche de Ferney, cherchassent à verser le ridicule sur un événement qui, comme celui-là, n'était pas de nature à leur faire plaisir. Il s'occupait, pendant les représentations d'*Irène*, à revoir son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, et à y porter de nouveaux coups au fanatisme. Au milieu des acclamations du théâtre, il avait observé, avec un plaisir secret, que les vers les plus applaudis étaient ceux où il attaquait la superstition et les noms qu'elle a consacrés. Paris possédait en même temps le célèbre Franklin, qui, dans un autre hémisphère, avait été aussi l'apôtre de la philosophie et de la tolérance. Le philosophe américain lui présenta son petit-fils, en demandant pour lui sa bénédiction. *God and liberty*, (Dieu et la liberté) dit Voltaire, *voilà la seule bénédiction qui convienne au petit-fils de M. Franklin*. L'âge n'avait point encore affaibli l'activité de Voltaire, et les transports de ses compatriotes semblaient la redoubler encore. Il avait formé le projet de réfuter tout ce que le duc de Saint-Simon, dans ses mémoires encore secrets, avait accordé à la prévention et à la haine. Il avait en même temps déterminé l'académie française à faire son Dictionnaire sur un nouveau

plan. Tant de travaux avaient épuisé ses forces. Un crachement de sang, causé par les efforts qu'il avait faits pendant les répétitions d'*Irène*, l'avait affaibli. Cependant l'activité de son ame suffisait à tout, et lui cachait sa faiblesse réelle. Enfin, privé du sommeil par l'effet de l'irritation d'un travail trop continu, il voulut s'en assurer quelques heures pour être en état de faire adopter à l'académie, d'une manière irrévocable, le plan de son Dictionnaire, contre lequel quelques objections s'étaient élevées; et il résolut de prendre de l'opium. Son esprit avait toute sa force; son ame, toute son impétuosité, et toute sa mobilité naturelle; son caractère, toute son activité et toute sa gaîté, lorsqu'il prit le calmant qu'il croyait nécessaire. Ses amis l'avaient vu se livrer, dans la soirée même, à toute sa haine contre les préjugés. Mais il prit de l'opium à plusieurs reprises, et se trompa sur la dose; le même accident lui était arrivé près de trente ans auparavant, et avait fait craindre pour sa vie. Cette fois, ses forces épuisées ne suffirent point pour combattre le poison. A peine, dans le long intervalle entre cet accident funeste et sa mort, pouvait-il reprendre sa présence d'esprit, pendant quelques momens de suite, et sortir de la léthargie où il était plongé. C'est pendant un de ces intervalles qu'il écrivit au jeune comte de Lalli quelques lignes, les dernières que sa main ait tracées, où il applaudissait à l'autorité royale dont la justice venait d'anéantir un des attentats du despotisme parlementaire. Voltaire expira le 30 mai 1778. Son arrivée à Paris, et l'accueil qu'il y avait reçu, avaient redoublé la haine de ses ennemis, blessé l'orgueil des chefs de la hiérarchie ecclésiastique; mais en même temps elle avait inspiré à quelques prêtres l'idée de bâtir leur réputation et leur fortune sur la conversion de cet illustre ennemi. Sans doute ils ne se flattaient pas de le convaincre; mais ils espéraient le résoudre à dissimuler. L'abbé Gauthier confessa Voltaire, et reçut de lui une profession de foi, par laquelle il déclarait qu'il mourait dans la religion catholique où il était né. A cette nouvelle qui scandalisa un peu plus les hommes éclairés qu'elle n'édifia les dévots, le curé de Saint-Sulpice courut chez son paroissien qui le reçut avec politesse, et lui donna suivant l'usage, une aumône honnête pour ses pauvres; mais jaloux que l'abbé Gauthier l'eût gagné de vitesse, il trouva que l'aumônier des Incurables avait été trop facile; qu'il aurait fallu exiger une profession de foi plus détaillée, un désaveu exprès de toutes les doctrines, contraires à la foi, que Voltaire avait pu être accusé de soutenir. L'abbé Gauthier prétendait qu'on aurait tout perdu en voulant tout avoir. Pendant cette dispute Voltaire guérit; on joua *Irène*, et la conversion fut oubliée. Mais au moment de la rechute, le curé revint, bien déterminé à ne pas enterrer Voltaire, s'il n'obtenait pas cette rétractation si désirée; elle ne se fit point. Alors le curé annonça qu'il ne pouvait s'empêcher de lui refuser la sépulture. La famille préféra de négocier avec le ministère, n'osant ni blesser l'opinion publique en servant la vengeance du clergé, ni dé-

plaire aux prêtres en les forçant de se conformer aux lois, ni les punir en érigeant un monument public au grand homme, dont ils troublaient si lâchement les cendres, et en le dédommageant des honneurs ecclésiastiques qu'il méritait si peu, par des honneurs civiques dus à son génie, et au bien qu'il avait fait à la nation; les ministres approuvèrent la proposition de transporter le corps de Voltaire dans l'église d'un monastère dont son neveu, M. Mignot était abbé. Il fut donc conduit à Scellières. Les prêtres étaient convenus, moyennant une somme d'argent, de ne pas troubler l'exécution de ce projet. Cependant deux grandes dames, très-dévotes, écrivirent à l'évêque de Troyes, pour l'engager à s'opposer à l'inhumation, en qualité d'évêque diocésain; mais, ces lettres n'arrivèrent pas assez tôt, et Voltaire fut enterré. L'académie française était dans l'usage de faire un service aux Cordeliers pour chacun de ses membres. L'archevêque de Paris, de Beaumont, défendit de faire ce service. Un roi protestant, le grand Frédéric ordonna un service solennel dans l'église catholique de Berlin. L'académie de Prusse y fut invitée de sa part; et ce qui était plus glorieux pour Voltaire, dans le camp même où, à la tête de cent cinquante mille hommes, il défendait les droits des princes de l'empire et en imposait à la puissance autrichienne, il écrivit l'éloge de l'homme illustre dont il avait été le disciple et l'ami. On a reproché à Voltaire ses nombreuses querelles; mais dans aucune il n'a été l'agresseur, ce furent toujours ses ennemis, ceux du moins pour lesquels il fut irréconciliable. Il est affligeant, sans doute, d'être obligé de placer dans cette liste des hommes d'un mérite réel, le poète Rousseau, les deux Pompignan, Larcher, et même J. J. Rousseau. Son acharnement contre Maupertuis ne se borna-t-il pas à couvrir de ridicule un homme qui, par de basses intrigues, avait cherché à le déshonorer et à le perdre, et qui, pour se venger de quelques plaisanteries, avait appelé à son secours la puissance d'un roi irrité par ses insidieuses délations. On a prétendu que Voltaire était jaloux, et on y a répondu par ce vers de *Tancrède*:

De qui dans l'univers peut-il être jaloux?

En lisant les ouvrages de Voltaire, on voit que personne n'a possédé peut-être la justesse d'esprit à un plus haut degré. Si on le considère comme poète, on verra que dans tous les genres où il s'est essayé, l'ode et la coméde sont les seuls où il n'ait pas mérité d'être placé au premier rang. La poésie lui doit la liberté de s'exercer dans un champ plus vaste; et il a montré comment elle peut s'unir avec la philosophie. On ne peut lire son théâtre sans observer que l'art tragique lui doit les seuls progrès qu'il ait faits depuis Racine. C'est à Voltaire que nous devons d'avoir conçu l'histoire sous un point de vue plus vaste, plus direct que les anciens. On se souviendra qu'au milieu de sa gloire, après avoir illustré la scène française par tant de chefs-d'œuvres, lorsqu'il exerçait en Europe, sur les esprits, un empire qu'aucun homme n'avait jamais exercé sur les hommes, ce vers si touchant:

J'ai fait un peu de bien, c'est mon meilleur ouvrage.

était l'expression naïve du senti-

ment habituel qui remplissait son ame. Suard, membre de l'académie française, a tracé ainsi le portrait de Voltaire : « Il s'éleva de nos jours un homme extraordinaire, né avec l'âme d'un poète et la raison d'un philosophe. La nature avait allumé dans son sein la flamme du génie et l'ambition de la gloire. Son goût s'était formé sur les chefs-d'œuvre du beau siècle dont il avait vu la fin. Son esprit s'enrichit de toutes les connaissances qu'accumulait le siècle de lumières dont il annonçait l'aurore. Si la poésie n'eût pas été née avant lui, il l'aurait créée; il la défendit par des raisons et la ranima par son exemple. Il étendit son domaine sur tous les objets de la nature. Tous les phénomènes du ciel et de la terre, la métaphysique, la morale, les productions des deux mondes, l'histoire de tous les peuples et de tous les siècles, lui offrirent des sources inépuisables de beautés nouvelles. Il donna des modèles dans tous les genres de poésie, même de ceux qui n'avaient point été essayés dans notre langue. » A ce jugement, joignons celui d'un littérateur de nos jours, dont la critique se fait le plus souvent remarquer par une impartialité qui inspire la confiance : « Sans doute, dit M. de Barante, la nature avait doué Voltaire des plus étonnantes facultés; sans doute, une telle puissance d'esprit n'a pas été entièrement le résultat de l'éducation et des circonstances; cependant, ne serait-il pas possible de montrer que l'emploi de ce talent fut constamment dirigé par les opinions du temps, et que le besoin de réussir et de plaire, premiers mobiles de presque tous les écrivains, a guidé Voltaire dans tous les momens de sa vie. Mais aussi personne ne fut plus que lui susceptible de céder à de telles impressions; son génie présente, à ce qu'il nous semble, ce singulier phénomène d'un homme le plus souvent dépourvu de cette faculté de l'esprit qu'on nomme réflexion, et en même temps doué, au plus haut degré, de la faculté de sentir et d'exprimer avec une merveilleuse vivacité. Telle est sans doute la cause de ses succès et de ses erreurs. Cette manière d'envisager tout sous un seul point de vue, et de céder à la sensation actuelle que produit un objet, sans songer à celles qu'il peut donner dans d'autres circonstances, a multiplié les contradictions de Voltaire, l'a écarté souvent de la justice et de la raison, a nui au plan de ses ouvrages, à leur parfait ensemble. Mais un abandon entier à son impression, une continuelle impétuosité de sentiment, une irritabilité si délicate et si vive, ont produit ce pathétique, cet entraînement irrésistible, cette verve d'éloquence ou de plaisanterie, cette grace continuelle qui découle d'une facilité sans bornes. Et quand la raison et la vérité viennent à être revêtues de ces brillans dehors, elles acquièrent alors le charme le plus séduisant; il semble qu'elles naissent sans effort, toutes brillantes d'une lumière directe et naturelle : et leur interprète laisse loin derrière lui tous ceux qui les recherchent péniblement par le jugement, la comparaison et l'expérience. Si les premiers succès de Voltaire eussent été moins éclatans, s'ils ne l'avaient point revêtu tout-à-coup d'une gloire qui le fit rechercher par les hommes que

distinguait le rang et la richesse, il eût sans doute conservé plus de modestie et de réserve. Le caractère de ses premiers écrits fait voir qu'il n'apportait pas dans le monde un génie très-indépendant. On aperçoit bien, dans quelques-uns, cette légèreté de principes, cette frivolité appliquée à tout, que ses contemporains avaient à un si haut point; cependant on doit y remarquer quelque chose de soumis, et même de courtisan pour toutes les espèces d'autorités. Mais quand le jeune auteur, enivré des applaudissemens du théâtre, et plus encore de la flatteuse familiarité de quelques grands seigneurs, vit qu'il s'était imposé des bornes inutiles, et que plus il se jouerait de tout, plus il parviendrait à plaire à ceux dont il se flattait d'être l'ami, alors il perdit peu à peu la réserve qu'il avait d'abord gardée, et s'enhardit à parler de toutes choses avec irrévérence. Telle est l'espèce de progression que présentent surtout ses poésies fugitives, chef-d'œuvre de grace et de badinage, qui offrent sans cesse le contraste séduisant et dangereux de choses graves, traitées avec un ton de frivolité, et en même temps avec une apparence de justesse et de raison. Cependant les succès de Voltaire allaient toujours s'accumulant, son importance croissait sans cesse, et tout l'encourageait à répandre dans ses écrits cet esprit qui réussissait si bien auprès du public, qui l'applaudissait. A diverses fois, l'autorité voulut arrêter cette impulsion, qui chaque jour prenait plus de force. On voyait que, dans ses ouvrages, tout commençait à tendre au même but, ou, pour parler plus exactement, à marcher dans le même sens. Il fut emprisonné, exilé, menacé: mais ces espèces de persécutions ne pouvaient avoir d'effet. Celui qui viole les mœurs publiques, qui attaque ce que tout le monde respecte, peut bien être puni avec l'approbation universelle; mais celui qui énonce des opinions généralement répandues, ou du moins vers lesquelles chacun commence à pencher, celui-là trouve de toutes parts des appuis qui le défendent. Ceux qui ont la puissance entre les mains, pensent souvent comme lui, tout en voulant le punir, et toujours quelques-uns d'entre eux le protégent. C'est ainsi qu'on voit Voltaire seulement exaspéré par des exils, par la condamnation de ses livres, et devenant successivement, non pas seulement une puissance, mais une puissance qu'on avait rendue hostile, en même temps qu'on avait augmenté son influence. Ses voyages hors de France, l'accueil qu'il reçut des étrangers lui donnèrent de l'humeur contre sa patrie; il fut le premier qui professa, dans ses écrits, l'admiration pour l'Angleterre. Convenons qu'il était difficile, en effet, que le spectacle d'une nation où le gouvernement était à la fois libre et stable, où régnaient ensemble l'amour de la patrie et l'esprit de liberté, sans nuire à la morale ni à la tranquillité publiques, ne fût pas un sujet de regret pour un Français, qui voyait dans son pays un peuple frondeur, sans esprit public, et un gouvernement sans considération, prétendant à tous les droits du despotisme sans pouvoir réprimer la licence. Pour Voltaire et quelques-uns de ceux qui l'ont suivi, louer l'Angleterre

n'était que plaindre ou blâmer la France. Ils connaissaient mal et n'avaient vu que superficiellement la nation anglaise; ils ignoraient les causes d'où résultait son bonheur. Le plus souvent, ils y admiraient ce qui méritait peu d'être envié. La vanter était un cadre pour faire la satire des Français. Il fallait une triste expérience pour montrer que de tels avantages ne peuvent pas se conquérir par l'imitation, et que la prospérité des peuples ne peut naître que de leur propre sol. Ce n'est pas une marchandise qu'on puisse importer de l'étranger. Au reste, l'admiration pour l'Angleterre, avant de se montrer dans les livres de Voltaire, avait déjà été professée hautement par le Régent et ses amis. Dans les maîtres du pouvoir, elle avait plus d'inconvénient que sous la plume d'un auteur. Plus Voltaire avançait dans la carrière, plus il s'y voyait entouré de renommée et d'hommages. Bientôt les souverains devinrent ses amis, et presque ses flatteurs. La haine et l'envie, en se révoltant contre ses triomphes, excitèrent en lui des sentimens de colère. Cette opposition continuelle donna plus de vivacité encore à son caractère, et lui fit perdre souvent la modération, la pudeur et le goût. Telle fut sa vie; telle fut la marche qui le conduisit à cette longue vieillesse qu'il aurait pu rendre si honorable, lorsqu'entouré d'une gloire immense, il régnait despotiquement sur les lettres, qui elles-mêmes avaient pris le premier rang entre tous les objets où se portent la curiosité et l'attention des hommes. Il est triste que Voltaire n'ait pas senti combien il pouvait ennoblir et illustrer une pareille position, en profitant des avantages qu'elle lui offrait, et en suivant la conduite qu'elle semblait lui prescrire. On s'afflige que, se laissant entraîner au torrent d'un siècle dégradé, il se soit plongé dans un cynisme qui peut encore s'excuser dans la licence de la jeunesse, mais qui forme un contraste révoltant avec des cheveux blancs, symbole de sagesse et de pureté. Quel spectacle plus triste qu'un vieillard insultant la Divinité, au moment où elle va le rappeler, et repoussant le respect de la jeunesse, en partageant ses égaremens! Au lieu de ce tableau, l'imagination aime à s'en tracer un autre, et à se représenter Voltaire tel qu'il aurait dû être. Qu'on se figure un vieillard dont l'esprit avait embrassé tant de choses, et presque toujours avec succès, jouissant tranquillement de toute sa renommée; revenu des idées imprudentes de sa jeunesse; rappelant une nouvelle génération au bon goût et au sentiment de l'ordre et des convenances, dont il avait vu les derniers restes; maître d'une grande fortune acquise sans cupidité, et consacrée par des bienfaits; environné des hommages de l'Europe, dont l'élite venait visiter sa retraite: voilà le rôle que Voltaire aurait pu jouer. Il lui était tellement indiqué par sa situation, que souvent on s'imagine qu'il s'y est conformé. Souvent, au milieu de la scandaleuse ivresse où semblaient le plonger la vanité et le désir d'influer sur son siècle, il eut des retours de raison. Il voulut résister, en quelques choses, à l'impulsion qu'il avait partagée et rendue plus active. Dans ses derniers ouvrages, à travers cette

variation continuelle d'opinions et de systèmes, de ces assertions toujours absolues et qui se contredisent sans cesse, on retrouve parfois des réflexions profondément sensées, une juste appréciation du misérable esprit qui régnait autour de lui. C'est alors qu'on regrette qu'il ait eu cette mobilité continuelle, ce défaut de réflexion, et surtout cet amour immense des louanges et de la mode. Lui seul, armé de toutes les puissances de son esprit, pouvait retarder un peu le cours des opinions menaçantes qui s'accumulaient de tout côté, et qui, combattues avec faiblesse ou mauvaise foi, acquéraient encore plus de force par cette résistance impuissante. Après avoir examiné la conduite et le caractère général de Voltaire, il convient de parler plus particulièrement de ses ouvrages. Leur mérite a été cent fois agité et remis en problême. Presque toujours accueillis avec enthousiasme par le public, ils ont rencontré en même temps des détracteurs obstinés, et l'esprit de parti a sans cesse présidé au jugement qui en était porté. Un demi-siècle s'est écoulé, et la réputation de Voltaire est encore, comme le cadavre de Patrocle, disputée entre deux partis animés l'un contre l'autre. Un tel combat suffirait pour perpétuer la gloire de ce nom. Des hommes se sont illustrés pour l'avoir défendu; d'autres n'ont eu de célébrité que pour s'être attachés sans relâche à l'attaquer. Dans ce conflit si longuement prolongé, la renommée de Voltaire n'a pas sans doute conservé tout l'éclat dont elle a brillé. Ce n'est plus cet enthousiasme national, cette admiration égale à celle qu'inspirent les héros et les bienfaiteurs de l'humanité; ce n'est plus ce triomphe qui lui fut décerné à son dernier jour, comme il descendait dans la tombe. Un jugement plus froid et plus mesuré, a affaibli ces vives manifestations. Mais il y a quelque chose d'absurde et de ridicule dans les efforts de ceux qui travaillent à ternir entièrement la gloire de Voltaire. Un assez long espace de temps s'est écoulé, pour qu'on puisse regarder le jugement de la postérité comme prononcé. C'est d'abord comme poète tragique que Voltaire se présente à nos yeux, accoutumés à placer les compositions dramatiques au premier rang de la littérature. Dans les premiers ouvrages de sa jeunesse, il montra, comme dans sa conduite, de l'obéissance aux idées reçues et aux exemples donnés précédemment. Dans *Œdipe*, on voit un jeune auteur pénétré des beautés de Racine et de Corneille, et soumettant son génie à les suivre. Dans *Mariamne*, le soin extrême à imiter la poésie de Racine, est encore plus marqué. Ce qui doit étonner, c'est de voir ces imitations pleines de mouvement et de vérité, et offrant toutefois une exacte similitude. Ce travail ne fut pas récompensé par le succès. Après *Œdipe*, où il avait été soutenu par Sophocle, Voltaire ne put obtenir de triomphe complet. Rien ne l'encouragea à suivre les vestiges de ses prédécesseurs. L'impatience de son génie, dont la nature était de marcher sans que rien l'arrêtât, finit par l'engager à se livrer entièrement à lui-même, et à s'abandonner au libre cours des pensées dont il était plein. Alors parut *Zaïre*,

avec ses défauts tant reprochés, et ses beautés qui les font oublier. C'est là que Voltaire a imprimé le caractère de son talent tragique. Ce n'est point la perfection des vers de Racine, et leur mélodieuse douceur; ce n'est pas ce soin, ce scrupule dans la contexture de l'intrigue, ces gradations infinies du sentiment; ce n'est pas non plus la haute imagination et la simplicité de Corneille. Et pourtant il est en Voltaire quelque chose qui ne se trouve pas dans les autres, et qu'on y pourrait regretter. Il a une certaine chaleur rapide de la passion, un abandon entier, une verve de sentiment qui entraine et qui émeut, une grâce qui charme et qui subjugue. On voit que des vers tels que les siens, ont dû être produits par l'homme de l'imagination la plus ardente; si quelque chose peut donner l'idée d'un auteur en proie à tout l'enivrement de la passion et de la poésie, c'est un ouvrage tel que *Zaïre*. Il est impossible, même en l'examinant avec réflexion, de ne pas être frappé de ce caractère de force, de facilité et de grâce, qui distingue la muse tragique de Voltaire. D'autres chefs-d'œuvre succédèrent à *Zaïre*, tous avec le même genre de beautés et de défauts. On doit remarquer cependant que Voltaire, étant devenu plus qu'un poète, voulut donner à ses tragédies un but plus élevé que de plaire et d'émouvoir. Il acquit la prétention d'instruire son siècle par l'influence de ses ouvrages dramatiques, et de les faire marcher dans le même sens que tous ses autres ouvrages. Rien ne nuit tant à l'imagination que de lui donner un but, de la soumettre à un système. Elle en contracte de la froideur et de l'affectation. Aussi ce fut la source d'un défaut que les critiques remarquent, non sans raison. Voltaire dut à cette erreur le ton déclamatoire et emphatique, qui vient parfois refroidir les plus vives situations, détruire la vérité du caractère, effacer les couleurs locales. De là, ces maximes générales qu'on avait bien voulu ne pas reprocher à Corneille, aussi coupable à cet égard que Voltaire. Au reste il a laissé un monument plus complet et plus inattaquable de son talent tragique : *Mérope* peut se présenter à la critique sans la craindre; et si les détails ont moins de charmes que ceux de *Zaïre*, l'ensemble ne mérite pas les mêmes reproches. C'est comme poète épique que Voltaire a le plus déchu de sa renommée. En vain il s'était flatté de donner une épopée à la France. Ce n'est pas dans le temps où il vivait, ce n'est pas avec son caractère, qu'on produit un tel ouvrage. Il faut, pour la poésie épique, la vive et libre imagination des premiers âges; il faut que les lumières n'aient point encore affaibli la force des croyances, l'exaltation des sentimens, la variété et la vigueur des caractères; l'épopée ne peut être chantée qu'à des peuples simples, et pour ainsi dire enfans, sensibles aux charmes des longs récits, amoureux des merveilles, ignorans des explications et des critiques. C'est alors que le poëme épique peut être empreint de couleurs primitives, et revêtu de formes grandioses. Ce sont de telles circonstances qui produisirent Homère et le Tasse. Avec un caractère grave et mélancolique, des sentimens

vrais et purs, le souvenir de l'infortune nourri dans une vie solitaire, on a pu rendre l'épopée aussi touchante que d'autres l'avaient rendue grande, et racheter l'admiration par l'intérêt. Mais si Virgile avait fui l'influence de la cour d'Auguste, Voltaire fut, au contraire, loin d'éviter l'influence de la cour du régent. Il fit un poëme épique avec le même degré d'inspiration qui l'aurait porté à composer une longue épître en vers; il crut que l'épopée consistait dans de certaines formes convenues, dans un merveilleux prescrit; il remplit ces formalités, et pensa avoir accompli ce grand ouvrage. Il ne vit pas que ce n'est point un songe, un récit, des divinités qui constituent le poëme épique, mais bien une imagination élevée, solennelle, et surtout simple et vraie, quelque forme qu'elle prenne. L'Iliade ne ressemble en rien à l'Odyssée par la disposition des parties; ces poëmes n'ont de commun que le caractère épique. Cependant on ne peut nier que la Henriade n'offre de grandes beautés; la poésie n'en est pas épique, mais elle est quelquefois élevée et pathétique. On ne conteste guère l'attrait des poésies fugitives de Voltaire. Un de leurs principaux mérites, qui augmente surtout leur intérêt, c'est qu'elles servent à faire connaître les sentimens et les pensées du poète. On aime à voir la poésie prêter son charme à des impressions réelles. Pour tant d'autres, elle n'est qu'un vain arrangement de mots! On suit ainsi le cours des sentimens de Voltaire, depuis son enfance jusqu'aux derniers jours de sa vie : toujours il leur donna les vers pour interprètes. Tantôt sa muse a chanté les amours légères et voluptueuses de sa jeunesse, les charmes d'une vie facile et épicurienne, les plaisirs de l'amitié, les succès de l'amour propre; après, elle s'est entretenue avec les sciences, et les a animées de son feu; plus tard, elle est entrée en commerce avec les rois, et a prêté à la flatterie le masque de la familiarité; puis elle s'est plu à peindre les douceurs de la retraite et de la liberté, le déclin de l'âge, la fin des amours; enfin quand elle a été confidente de la vieillesse, elle a exprimé cette incertitude continuelle d'opinions, cette variation de principes, cette triste légèreté sur tout ce qui importe le plus à l'homme, et cette inquiétude de caractère que l'âge n'avait pu calmer. Mais du moins les poésies de ses derniers temps sont, le plus souvent, sans déshonneur pour leur auteur, tandis que tous les pamphlets obscurs, les facéties en prose, les brochures clandestines, que ses amis lui demandaient, et qu'il leur envoyait avec tant de complaisance, sont en général indignes d'un honnête homme. Nous placerons parmi ces écrits un poëme, qu'on s'est plu long-temps à regarder comme un des plus grands titres que Voltaire ait eus à la gloire; ce qui prouve qu'il s'était conformé au goût du temps, en parodiant les temps héroïques de sa patrie et en salissant par un mélange de grossières obscénités les peintures les plus gracieuses de la volupté, et les saillies les plus vives de l'esprit. Maintenant c'est tout au plus si une foule de détails agréables obtiennent grace pour un tel ouvrage. Quant à son ensemble, bien qu'on y puisse remarquer une imagination plus

poétique que dans la Henriade, l'auteur est resté aussi loin de l'Arioste que d'Homère. La gaîté, comme le sublime, demande une sorte de naïveté et de bonne foi. Elle ne ressemble pas au persiflage et à la raillerie. Voltaire, historien, a souffert aussi des attaques portées à sa renommée. De ce côté, il offrait des endroits faibles; ce n'était pas avec cette vivacité d'opinion, et ce manque d'examen, qu'on pouvait espérer de le voir atteindre à la gravité du caractère de l'historien. Cependant son premier essai fut heureux et mérite le succès qu'il a obtenu. Il eut le bonheur de choisir, pour son héros, le plus romanesque et le plus aventureux des souverains. La réflexion avait peu de prise sur la vie du roi de Suède; elle en eût même détruit l'intérêt. Il fallait de la rapidité dans le récit et des couleurs éclatantes. La connaissance profonde et la juste appréciation des hommes étaient peu nécessaires, quand il s'agissait d'un prince qui s'était montré tout en dehors. Il n'y avait pas de grandes conceptions à juger, de motifs secrets à démêler; Charles XII était tout entier dans les faits. Il n'y avait qu'à peindre, et c'était un des talens de Voltaire. Tracer le tableau du règne de Louis XIV, était une entreprise tout autrement difficile. Malgré tout son éclat, cette histoire est loin de présenter le même intérêt que l'histoire du roi de Suède. Elle a moins d'unité, elle est plus compliquée, elle embrasse plus de personnages, plus de causes, plus d'objets. Les faits n'y sont pas le résultat immédiat des passions et des caractères. Elle est moins dramatique et parle moins à l'imagination. On pourrait dire que plus une nation se civilise, plus ses mœurs et son histoire perdent ces formes saillantes et pittoresques des anciens temps, qui font le charme des récits. Le devoir de l'historien devient aussi plus difficile à remplir. On lui demande de l'impartialité, et on lui reproche de manquer de chaleur et d'intérêt. On exige des détails sur le commerce, les arts, l'esprit du gouvernement, et l'on se plaint de voir les considérations philosophiques étouffer la narration des faits. On prescrit l'érudition, et l'on blâme l'écrivain quand il disserte. Jadis les historiens n'avaient pas toutes ces entraves. Ils écrivaient avec tous leurs préjugés, ils conservaient leur physionomie individuelle, sans rechercher une froide impartialité qui se montre plus dans les formes qu'en réalité; ils racontaient les victoires de leur patrie, sans s'inquiéter de faire connaître l'histoire des vaincus; ils n'abdiquaient ni leurs opinions, ni leurs sentimens. Xénophon, au milieu d'Athènes, ne cachait point son admiration pour Lacédémone; Tacite se livrait à sa vertueuse haine contre les tyrans. Chacun se donnait franchement pour ce qu'il était, sauf à être blâmé ou approuvé; c'était au lecteur à juger la force du témoignage de l'historien, et la confiance qu'il lui devait donner. Dans les histoires, comme dans tous les genres de littérature, on n'a de talent qu'en peignant ses propres impressions. Tant qu'on ne concevra pas l'histoire moderne d'une manière analogue à l'histoire des Grecs et des Romains, il faudra renoncer à exciter le même intérêt. Les chroniques, les mémoires, les biogra-

phies, pourront seuls nous donner des sensations de même nature, et agir sur notre imagination. Du moins, on y retrouvera quelque chose de dramatique qui frappera et attachera notre esprit. C'est Voltaire qui donna les premiers exemples marquans de cette nouvelle méthode d'écrire l'histoire. Il voulut en faire, non plus un tableau, mais une suite de recherches destinées à instruire la mémoire et occuper la raison. Après lui, les historiens anglais, en imitant cette manière d'écrire, ont surpassé leur modèle en érudition, en philosophie, en impartialité; car la bonne foi et l'impartialité deviennent plus nécessaires dans ce genre d'histoire; et même en admettant qu'il soit le meilleur, Voltaire mériterait encore bien des critiques. Le peu de profondeur de ses réflexions, la connaissance incomplète des caractères, un style qui plaît, mais qui n'appelle point à penser : tels sont les reproches qui lui ont été faits; on pourrait en ajouter de plus graves. Voltaire, dans le règne de Louis XIV, n'a vu que l'éclat dont il a brillé par les victoires, par les lettres, par les arts. Il n'a point songé à examiner le caractère du gouvernement et de l'administration de ce monarque; l'influence qu'il a eue sur le caractère de la nation, et les suites qui en sont résultées. Il n'a pas remarqué que peut-être aucune époque de l'histoire de France n'était plus importante par le changement des mœurs, des relations sociales et de l'ancien esprit de notre constitution. C'est au coloris brillant de Voltaire que nous devons cette admiration sans réserve pour le règne de Louis XIV. Il nous a fait oublier qu'un roi a d'autres devoirs que d'acquérir de la renommée pour son empire. Il nous a fait oublier que la France avait une gloire plus antique et plus solennelle que celle de ce siècle d'élégance. Plus que tout autre, il a voulu représenter les temps qui avaient précédé cette époque, comme obscurcis par la barbarie. Pour lui, pour sa génération, et pour celles qui l'ont suivie, notre nation ne méritait quelque intérêt qu'à dater du dix-septième siècle. Qu'importait à ses yeux la beauté de nos anciennes mœurs, le caractère noble et paternel de quelques-uns de nos rois; les droits de la nation reconnus, et défendus quand ils n'étaient pas respectés; la franchise dans les discours et la force dans les caractères? tout cela attirait son attention moins que la langue rendue correcte et la poésie devenue régulière. Ces avantages si précieux dans l'esprit d'un littérateur l'empêchaient de remarquer que l'autorité royale venait de renverser tout l'ancien ordre de choses, d'abolir toutes les traditions, et de jeter une funeste incertitude sur les principes de notre droit public. Ce n'était pas ainsi qu'on jugeait Louis XIV dans les années qui suivirent sa mort; on avait été éclairé sur ses torts par les désastres qui en provinrent. L'on en gardait un ressentiment profond et même exagéré. Voltaire fut un des premiers qui contribua à affaiblir des préventions, en partie injustes, qu'on avait conçues contre ce monarque. La mémoire d'un roi plus grand et plus chéri lui a plus d'obligations encore; et l'amour patriotique des Français pour Henri IV fut renouvelé

par les louanges que lui a prodiguées Voltaire. Aucun ouvrage du règne de Louis XIV n'offre l'admiration, ni même le souvenir du bon roi; peut-être eût-il été déplacé de le vanter alors. La plupart des reproches qui ont été faits à l'histoire du siècle de Louis XIV, peuvent s'appliquer aussi à l'Essai sur les Mœurs des Nations. Mais cet ouvrage mérite en outre un blâme plus grave; on y trouve toutes les traces de cet esprit de secte, adopté par Voltaire dans les derniers temps de sa vie. Sa haine de la religion le jette fréquemment dans la mauvaise foi et le mauvais goût. Cependant ce livre est commode et instructif, le style en est agréable et naturel, les faits bien disposés, les détails donnés dans une juste mesure, les réflexions quelquefois légères, mais souvent sensées; le tableau de quelques époques, les portraits de plusieurs grands hommes sont tracés avec une force et une vivacité remarquables : peu d'histoires modernes sont plus utiles et plus faciles à lire. Il nous reste à parler de l'esprit qu'il apporta dans la philosophie, c'est-à-dire, dans les opinions relatives à la religion, à la morale et à la politique. On lui a attribué un projet formel de renverser ces trois bases de l'honneur et de la félicité des peuples. Mais qui voudrait trouver dans Voltaire un système de philosophie, des principes liés, un centre d'opinions, serait fort embarrassé. Rien n'est moins conforme à l'idée grave qu'on se fait d'un philosophe, que le genre d'esprit et de talent de Voltaire. Qu'il ait eu le projet de plaire à son siècle, d'exercer sur lui de l'influence, de se venger de ses ennemis, de former un parti qui pût le louer et le défendre, nous le croyons sans peine. Il vécut dans un temps où les mœurs étaient perdues, du moins dans les classes supérieures de la société; et il ne respecta pas la morale. L'envie et la haine employèrent contre lui les armes de la religion, lorsqu'elle n'était plus respectée même par ses propres défenseurs : il ne la considéra que comme un moyen de persécution. Son pays avait un gouvernement sans force, sans considération, et qui ne faisait rien pour les obtenir : il eut un esprit d'indépendance et d'opposition. Voilà quelle fut la vraie source de ses opinions. Nous concevons comment il les a eues, sans pour cela les excuser. Il les énonça continuellement, sans songer aux résultats funestes qu'elles pourraient avoir. Toutefois, il fut loin de montrer dans ses erreurs cette certitude invariable, et cet orgueil outrecuidant de quelques-uns des écrivains de la même époque. Lui-même, dans un de ses romans, nous a donné une juste idée de sa philosophie. Babouc, chargé d'examiner les mœurs et les institutions de Persépolis, reconnaît tous les vices avec sagacité, se moque de tous les ridicules, attaque tout avec une liberté frondeuse. Mais lorsque ensuite il songe que de son jugement définitif peut résulter la ruine de Persépolis, il trouve dans chaque chose des avantages qu'il n'avait pas d'abord aperçus, et se refuse à la destruction de la ville. Tel fut Voltaire. Il voulait qu'il lui fût permis de juger légèrement et de railler toutes choses; mais un renversement était loin de de sa pensée : il avait un

sens assez droit, un dégoût trop grand du vulgaire et de la populace, pour former un pareil vœu. Malheureusement, quand une nation en est arrivée à philosopher comme Babouc, elle ne sait pas comme lui, s'arrêter et balancer son jugement; ce n'est que par une déplorable expérience qu'elle s'aperçoit, mais trop tard, qu'il n'aurait pas fallu détruire Persépolis. » La France avait gémi de voir refuser un tombeau à l'homme qui l'avait le plus honorée pendant le 18ᵉ siècle. Un décret de l'assemblée nationale en 1791, ordonna que les restes de Voltaire fussent rapportés à l'hôtel de Villette, quai des Théatins, où il était mort; et le 12 juillet de la même année, ils furent portés au Panthéon. Jamais obsèques n'ont présenté une pompe aussi majestueuse; la marche triomphale commença à trois heures de l'après-midi et dura jusqu'à dix heures du soir. L'assemblée nationale vit tous ses membres assister à cette cérémonie expiatoire. Le roi observa long-temps, d'une croisée du palais des Tuileries, la marche solennelle du plus nombreux et du plus imposant cortége. Les gens de lettres célébrèrent à l'envi cette mémorable journée; et parmi leurs hommages divers, on remarqua celui du poète Lebrun :

O Parnasse, frémis de douleur et d'effroi!
Pleurez, muses, brisez vos lyres immortelles!
Toi dont il fatigua les cent voix et les ailes,
Dis que Voltaire est mort, pleure et repose toi

Le quai des Théatins reçut ce même jour le nom de *Quai de Voltaire*, qui lui fut assigné par la reconnaissance et l'admiration générales. Depuis que le Panthéon a été rendu à sa destination primitive et a repris le nom de Sainte-Geneviève, les restes de Voltaire ont été soustraits aux regards du public. (*Voyez* ROUSSEAU J.-J.) les honneurs rendus à la mémoire de Voltaire avaient été confirmés quand Napoléon ordonna, par décret impérial de l'an 1806, qu'il serait érigé une statue en marbre à Voltaire dans le Panthéon, et que son exécution serait confiée à l'un de nos plus célèbres artistes, M. Houdon. On devait déjà à ce sculpteur la belle statue de Voltaire, assis, qui est placée dans le vestibule du théâtre français, et dont une copie orne les galeries de la bibliothèque du roi. En 1776, les gens de lettres, ses compatriotes et ses contemporains lui avaient fait ériger une statue en marbre par Pigal. Ce monument, qui ne fait pas autant d'honneur au talent et au goût de cet artiste, qu'il en fit aux gens de lettres, au nombre desquels voulut être compris comme souscripteur le grand Frédéric, se voit dans la bibliothèque de l'Institut. (*Voyez* PIGAL.) — Les diverses éditions des œuvres de Voltaire sont : celle de Genève, 1768, de Paris, 1796, 45 volumes in-4°, fig., 4500 exemplaires. — *Idem.*, Kehl ou Bâle, 1773, 40 vol. in-8°, fig., dont les épreuves ont été corrigées par Voltaire, 6000. — *Id.* Œuvres complètes avec des avertissemens et des notes par Condorcet, imprimées aux frais de Beaumarchais, Kell, 1788—1789, 70 vol. in-8°, tirés sur cinq papiers différens, avec des gravures, 28000. — *Id.* Kehl, 1785 et 1789, 92 vol. in-12, tirés sur cinq papiers différens, 15000. Les éditeurs de Kehl ont parlé d'une tragédie du *duc d'Alençon* qui avait été perdue et dont ils n'ont pu trouver une copie. En 1821 cette

tragédie a été imprimée, elle est en trois actes; c'est le même sujet qu'*Adélaïde Duguesclin*, excepté qu'il n'y a point de femmes. Voltaire l'avait composée pour être jouée par le roi de Prusse et ses frères. — *Id.* Bâle, 70 vol., in-8°., 6000. — *Id.* Gotha, 71 vol. in-8°., 6000. — *Id.* Deux-Ponts, 100 vol. petit in-12, 6000. — *Id.*, avec des notes et des observations critiques par Palissot, Paris, 1792, 53 vol. in-8°., 500. — *Id.* Œuvres choisies, Paris, 20 vol. in-8°. et in-12, Didot aîné. — *Id.* Œuvres complètes, Paris, Didot aîné, 2500. — Il a été imprimé séparément plus de 50,000 exemplaires de son théâtre. — 300,000 de la Henriade. — 300,000 de la Pucelle d'Orléans. — 300,000 exemplaires des romans et contes. Deux éditions de la Henriade ont été imprimées chez Didot aîné, par ordre de Louis XVI, pour l'éducation du Dauphin, l'une grand in-4°., l'autre petit in-18. Ces deux éditions, qui sont des chefs-d'œuvres typographiques, ont été tirées à un très-petit nombre: *La Henriade, la Pucelle*, et ses poèmes divers ont été imprimés à Kehl, en 2 vol. in-4°. On a calculé qu'il s'était fait jusqu'ici plus de 50 éditions de Voltaire, que le nombre des exemplaires excède 300,000, et l'on a remarqué que lors de la réunion de Rome à l'empire français, il n'en a été trouvé qu'un seul dans cette ville. Il a paru dans ces derniers temps plusieurs éditions complètes des œuvres de Voltaire. Les plus remarquables sont celles de M. Desoër, Paris, 1817-19, 13 vol. in-8°.; l'idée de resserrer toutes les œuvres de Voltaire en si peu de volumes, parut d'abord assez heureuse, mais le public a été bientôt dégoûté de ces pages énormes et sans marge qui ont fait donner à cette édition le nom de *compacte;* celle de Déterville et Lefèvre, 1817-20, 42 vol. in-8°.; celle de Mme Perronneau, Paris, 1817 et années suivantes, in-12; elle est due en partie aux soins de M. Benchot, et doit former 50 vol. Il en paraît en ce moment deux autres éditions qui sont fort belles et méritent de fixer l'attention des amateurs, tant à cause de la correction du texte, que de la beauté de l'exécution; l'une est due à M. Renouard et doit former 60 vol. in-8°; l'autre à M. Lequien, éditeur de J.-J. Rousseau, de Montesquieu, de Regnard, etc. M. Touquet a aussi publié des éditions complètes de Voltaire, dans plusieurs formats et d'un prix accessible à toutes les classes de la société; ces éditions portent le nom de leur auteur. Toutes ces réimpressions des Œuvres du philosophe de Ferney ont excité le zèle de plusieurs membres du clergé pour en arrêter le cours. M. de Boulogne, évêque de Troyes, a publié à cette occasion un mandement très-remarquable où il s'attache à prouver que la propagation des écrits de Voltaire et des autres philosophes du dernier siècle, est une attaque manifeste contre la religion.

VOLTERRE (DANIEL RICCIAVELI DE), peintre et sculpteur, né en 1609 à Volterra, ville de la Toscane, mort à Rome en 1666, fut destiné par ses parens à la peinture. Balthasar Peruzzi et Michel-Ange lui montrèrent les secrets de leur art. Un travail long et opiniâtre acquit à Daniel des connaissances et de la réputation. Ce peintre fut très-employé à Rome et pour la peinture et pour

la sculpture. Le cheval qui portait la statue de Louis XIII dans la place royale à Paris fut fondu d'un seul jet par Daniel. Il a dessiné dans la manière de Michel-Ange. On a gravé sa *Descente de croix*, peinte à la Trinité-du-Mont; c'est son chef-d'œuvre et un des plus beaux tableaux qui soient à Rome. Comme il est peint à fresque, il ne s'est pas trouvé susceptible d'être déplacé et compris dans l'envoi des richesses que nous avons conquises en Italie.

VOLTERRE. *V.* VOLATERRAN.

VOLTOLINA (JOSEPH MILLIUS), poète latin du 16ᵉ siècle, naquit à Salo sur le lac de Garde. On a de lui trois livres en vers latins sur la *Culture des Jardins*, imprimés à Brescia, en 1574, que Vanière ne connaissait pas sans doute, puisqu'il se vantait d'avoir le premier écrit en vers latins sur ce sujet.

VOLUMNIE. *Voyez* CORIOLAN.

VOLUMNIUS (TITUS), chevalier romain, se signala par son amitié héroïque pour Marcus Lucullus. Le triumvir Antoine ayant fait mettre à mort celui-ci parce qu'il avait suivi le parti de Cassius et de Brutus, Volumnius ne voulut point quitter son ami, quoiqu'il pût éviter le même sort par la fuite. Il se livra à tant de regrets et de larmes, que ses plaintes furent cause qu'on le traîna aux pieds d'Antoine. « Ordonnez que je sois conduit sur-le-champ vers le corps de Lucullus, lui dit-il, et que j'y sois égorgé; car je ne peux pas survivre à sa mort, étant moi-même la cause de ce qu'il a pris malheureusement les armes contre vous. » Il n'eut pas de peine à obtenir cette grace de ce tyran sanguinaire. Lorsqu'il fut à la place du supplice, il baisa avec empressement la main de Lucullus, et appliqua sa tête, qu'il ramassa par terre, sur sa poitrine, puis présenta la sienne au bourreau.

VOLUSIEN (CAÏUS VIBIUS VOLUSIANUS), associé à son père Gallus, fut tué par les soldats, comme nous l'avons raconté dans l'article de Vibius Trebonianus Gallus. *Voyez* ce mot et EMILIEN.

VONCK (.....), avocat au conseil souverain de Brabant, mort à Lille en 1792, s'est distingué en 1789 dans les Pays-Bas, quand ils furent agités des troubles de la révolution. Vonck se fit alors un parti qu'on nommait les *Vonkistes*.

VONDEL (JUSTE OU JOSSE DU), poète hollandais, né le 17 novembre 1787, de parens anabaptistes, quitta cette secte et mourut dans le sein de l'Eglise catholique le 5 février 1679. Il ouvrit à Amsterdam une boutique de bonneterie; mais il en laissa le soin à sa femme pour ne s'occuper presque que de la poésie. La nature lui avait donné beaucoup de talens. Vondel n'eut pour maître que son génie. On peut le regarder comme le Shakespeare des Hollandais. On y trouve les beautés rudes, l'énergie et les défauts du poète anglais. Il avait déjà enfanté plusieurs pièces en vers, non-seulement sans suivre aucunes règles, mais même sans soupçonner qu'il y en eût d'autres que celles de la versification et de la rime. Instruit, à l'âge de 50 ans, de l'avantage qu'on peut retirer des anciens, il apprit le latin pour pouvoir les lire. Ensuite, il s'adonna à la lecture des écrivains français. Les fruits de sa muse offrent dans quelques endroits tant de génie et une imagination si noble et si poéti-

que, qu'on souffre de le voir si souvent, dans l'enflure et dans la bassesse. Toutes ses poésies ont été imprimées en 9 vol. in-4°. Celles qui ornent le plus ce recueil, sont : I. Le *Héros de Dieu.* II. Le *Parc des animaux.* III. La *Destruction de Jérusalem*, tragédie. IV. La *Prise d'Amsterdam par Florent V, comte de Hollande.* Cette pièce est une bigarrure brillante. On y voit des anges, des évêques, des abbés, des moines, des religieuses, qui disent tous de fort belles choses, mais déplacées. V. La *Magnificence de Salomon.* VI. *Palamède* ou *l'Innocence opprimée.* C'est la mort de Barneveldt, sous le nom de Palamède faussement accusé par Ulysse. Cette pièce irrita le prince Maurice instigateur de ce meurtre. On voulut faire le procès à l'auteur; mais il en fut quitte pour une amende de 300 liv. VII. *Phaéton.* VIII. *Gilbert d'Amstel*, tragédie, jouée en 1638. Toutes ces tragédies pêchent et du côté du plan et du côté des règles. L'auteur ne méritait pas d'être mis en parallèle avec Sénèque le tragique, auquel on l'a comparé, et encore moins avec Virgile. IX. Des *Satires*, pleines de fiel, contre les ministres de la religion prétendue-réformée. X. Un poëme en faveur de l'Eglise catholique, intitulé : *Les mystères* ou *les secrets de l'Autel.* XI. Des chansons, etc. A l'âge de 84 ans Vondel traduisit en vers les *Métamorphoses d'Ovide.*

VOPISCUS (Flavius), historien latin, né à Syracuse, sous Dioclétien, se retira à Rome vers l'an 304. Il composa l'*Histoire d'Aurélien*, de *Tacite*, de *Florien*, de *Probe*, de *Firme*, de *Carus*, de *Carin* et de *Numérien*, etc. Quoique ce ne soit pas un bon auteur, il est cependant moins mauvais que tous les autres dont on a fait une compilation pour composer l'*Historiæ Augustæ scriptores*, Leyde, 1671, 2 vol. in-8°, avec les remarques *Variorum.*

VORAGINE (Jacques de), ainsi nommé du lieu de sa naissance dans l'état de Gênes, né vers 1230, se fit dominicain, fut provincial et définiteur de son ordre, et ensuite archevêque de Gênes en 1292. Il est auteur de la *Légende dorée*, chef-d'œuvre d'une imbécile extravagance. Le peu de vérités qui se trouvent dans ce recueil, y est défiguré par des contes absurdes, et par une foule de miracles bizarres et ridicules. Il n'a pas inventé les fables qu'il débite. On les voit dans Métaphraste, dans Vincent de Beauvais, etc. Mais il a ajouté à ces fables des ornemens, des circonstances, des dialogues, qui prouvent de l'imagination et du talent pour le genre romanesque. Le père Berenger de Landore, général des dominicains, mort en 1330, désapprouva la *Légende dorée*, et chargea le père Bernard Guidonis d'en publier une autre fondée sur des actes plus fidèles. Jacques de Voragine, prélat plus pieux qu'éclairé, mourut en 1298. La première édition en latin de sa *Légende* est de Cologne, 1470; on a aussi celle de 1474, in-folio; la traduction italienne de Venise est de 1476; la première édition de la traduction française, par Jean Batailler, est de Lyon, 1476. Ces trois éditions sont in-folio, et fort rares. On a encore de cet écrivain une *Chronique de Gênes*, publiée dans le tom. XXVI du recueil des *Ecri-*

vains d'Italie, par Muratori; et un grand nombre de sermons, 1589, 1602, 2 vol. in-8°. (*Voy.* le *Manuel de la librairie*, de M. Brunet.)

VORMAR (ISAAC), savant allemand, mort en 1662, auteur d'un livre intitulé : *Mémoires sur les affaires publiques*, fut un des plénipotentiaires impériaux employés à la négociation de la paix de Westphalie.

VORSTIUS (CONRAD), naquit à Cologne le 19 juillet 1569, d'un teinturier. Après avoir étudié dans les universités d'Allemagne et voyagé en France, il s'arrêta à Genève, où Théodore de Bèze lui offrit une chaire de professeur qu'il ne voulut point accepter. Il succéda en 1610 à Arminius, professeur dans l'université de Leyde; mais les ministres anti-arminiens employèrent le crédit de Jacques Ier, roi d'Angleterre, et demandèrent son exclusion à la république. Vorstius, obligé de céder à leurs persécutions, se retira à Gouda ou Tergow, où il demeura depuis 1612 jusqu'en 1619, uniquement occupé de ses affaires et de ses études. Le synode de Dordrecht le déclara indigne de professer la théologie; et cet anathème, prononcé par des fanatiques, engagea les états de la province à le bannir à perpétuité. Il fut obligé de se cacher comme un malfaiteur; enfin il chercha un asile en 1622, dans les états du duc de Holstein, où il mourut le 29 septembre de la même année. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, tant contre les catholiques romains que contre les adversaires qu'il eut dans le parti protestant. Les plus recherchés sont celui : *De Deo*, Steinfort, 1610, in-4°, que le roi Jacques fit brûler par la main du bourreau ; et son *Amica collatio cum J. Piscatore*, Gouda, 1613, in-4°. Sa conduite et quelques-uns de ses écrits prouvent qu'il penchait pour le socinianisme, et si ses adversaires n'avaient fait valoir que cette raison, on n'aurait pas pu les accuser d'injustice.

VORSTIUS (GUILLAUME-HENRI), fils du précédent, ministre des arminiens à Warmond dans la Hollande, composa plusieurs livres. Les plus considérables sont : I. Sa traduction latine de la Chronologie de David Ganz. II. Celle du *Pirke Avoth*, du rabbin Eliézer, 1644, in-4°. III. Celle du livre de Maimonides, des *Fondemens de la foi*, 1638, in-8°, avec des remarques savantes.

VORSTIUS (ÆLIUS-EVERHARD), né à Ruremonde en 1565, mort en 1624 à Leyde, où il occupait une chaire de professeur de médecine, laissa divers ouvrages de littérature, de médecine et d'histoire naturelle qui furent recherchés pour leur érudition. Les principaux sont : I. Un commentaire *De Annulorum origine*, dans un recueil de Gorlæus sur cette matière, 1599, in-4°. II. Un *Voyage historique et physique de la grande Grèce, de la Japigie, Lucanie, des Brutiens et des peuples voisins*, en latin. III. *Des poissons de la Hollande*. IV. Des remarques latines sur le livre *De re medica*, de Celse.

VORSTIUS (ADOLPHE), fils du précédent, fut aussi professeur en médecine à Leyde, où il mourut en 1663, à 66 ans. Il a donné un *Catalogue des plantes du jardin botanique de Leyde* et de celles qui naissent aux environs

de cette ville. Cet ouvrage, imprimé à Leyde, 1636, in-4°, est assez bien fait.

VORSTIUS (Jean), né dans le Dithmarsen, embrassa le calvinisme, fut bibliothécaire de l'électeur de Brandebourg, et mourut en 1676. On a de lui : I. Une *Philologie sacrée*, où il traite des hébraïsmes du nouveau Testament. II. Une *Dissertation de Synedriis Hebræorum*, Rostoch, 1658 et 1665, 2 vol. in-4°. III. Un recueil intitulé *Fasciculus Opusculorum historicorum et philologicorum*, Rotterdam, 1693, 8 vol. in-8°. On trouve dans cette collection les ouvrages suivans : *De Adagiis Novi Testamenti; De voce* Sesach, *Jerem.* 25; des dissertations latines sur les 70 ans de la captivité des Hébreux, sur les 70 semaines de Daniel, sur la prophétie de Jacob, etc., etc. Tous ces ouvrages prouvent une grande érudition sacrée et profane. Vorstius était très-versé dans la connaissance des langues, et surtout de l'hébreu.

VORTIGERN, chef breton, mort en 484. Lorsque les Romains se furent retirés de ce pays en 445, ce seigneur fut élu roi de la Bretagne méridionale. Mais son caractère le rendait peu propre à soutenir le poids d'une couronne. Les Ecossais et les Pictes s'étant réunis pour lui faire la guerre, Vortigern se sentit incapable de résister; il implora le secours des Saxons. En effet, Hengist et Horsa le délivrèrent de ses ennemis confédérés. Mais ils commencèrent bientôt à agir en maîtres dans le pays où ils étaient venus en auxiliaires, et Vortigern eut à soutenir contre eux une guerre plus dangereuse. Enfin il épousa Rowna, fille d'Hengist, à qui il céda la province de Kent. Mais Hengist ne fut pas retenu par le titre de beau-père qu'il venait de prendre, et il s'empara d'une partie des états, puis de la personne même de Vortigern, et exigea, pour sa rançon, les provinces d'Essex, Sussex et Midlesex, de sorte que les Saxons se virent à peu près maîtres absolus dans le pays. Bientôt Vortigern fut contraint de se retirer dans un château qu'il avait bâti au pays de Galles. Il y fut attaqué, et voulut essayer de s'y défendre; mais il y fut brûlé en 884.

VOS (Jean), poète dramatique hollandais, florissait vers le milieu du 17me siècle. Il était vitrier à Amsterdam, et n'avait point reçu d'éducation qui dût l'appeler dans la carrière des lettres. Son génie seul, mais un génie brut et indocile à se plier sous les règles de l'art, peu connues il est vrai parmi ses contemporains, lui inspira, en 1641, sa tragédie d'*Aran et Titus*. Cette production monstrueuse et carnassière n'en eut pas moins un succès qui enivra d'orgueil son auteur. Il donna peu de temps après sa tragédie de *Médée*, non moins irrégulière que l'autre. Dans un avant-propos placé à la tête de cette pièce, il s'élève contre les préceptes que le dieu du goût dicta sous le nom d'Horace. Il trouve étrange qu'un poète lyrique prescrive des lois au théâtre. « Tel le chalumeau, dit-il, insulterait à la trompette guerrière. » Cependant Vos ne chaussa pas toujours le cothurne. Dans sa comédie ou plutôt dans sa farce d'*Oene*, il peignit les mœurs crapuleuses de la populace amsterdamoise avec une vé-

-rité si dégoûtante, que lui-même a depuis condamné cet ouvrage. Le magistrat d'Amsterdam le nomma à une des six places de directeur du théâtre de cette ville. Vondel eut beaucoup à se plaindre de lui. Jaloux de la supériorité de son mérite, il ne négligea rien pour éloigner des honneurs de la représentation les ouvrages de ce grand homme. Vos mourut en 1667. Vondel, dans une épitaphe de quatre vers qu'il lui a faite, a bien caractérisé la boursoufflure gigantesque de son talent. On ne peut nier qu'il ne possédât dans un degré peu commun la mécanique des vers, et que son style ne réunisse souvent l'énergie à la précision.

VOSSIUS (Gérard), d'une famille considérable des Pays-Bas, dont le nom est Vos, prévôt de Tongres, habile dans le grec et le latin, demeura plusieurs années à Rome. Il profita de ce séjour pour fouiller dans les bibliothèques italiennes; il fut le premier qui en tira et traduisit en latin plusieurs anciens monumens des PP. grecs, entre autres les ouvrages de saint Grégoire Thaumaturge et de saint Ephrem. Il mourut à Liége sa patrie en 1609, aimé et estimé.

VOSSIUS (Gérard-Jean), parent du précédent, né en 1577 dans le Palatinat auprès d'Heidelberg, se rendit très-habile dans les belles-lettres, dans l'histoire et dans l'antiquité sacrée et profane. Son mérite lui valut la direction du collége de Dordrecht, et il remplit cette place avec applaudissement. On lui confia ensuite la chaire d'éloquence et de chronologie à Leyde, qu'il dut plutôt à sa réputation et à son mérite qu'à ses intrigues. Appelé en 1643 à Amsterdam pour remplir une chaire de professeur en histoire, il s'y fit des admirateurs et des amis. Ses principaux ouvrages sont : I. *De origine idolatriæ*. II. *De Historicis græcis. De Historicis latinis*. III. *De Poetis græcis, de latinis*. IV. *De Scientiis mathematicis*. V. *De quatuor artibus popularibus*. VI. *Historia pelagiana*. VII. *Institutiones rhetoricæ, grammaticæ, poeticæ*. VIII. *Theses chronologicæ et theologicæ*. IX. *Etymologicon linguæ latinæ*; Amsterdam, Elzevir, 1662, in-8°. X. *Aristarchus, sive de arte grammaticâ libri septem*; Amsterdam, 1662, 2 vol. in-8°. XI. *De theologiâ gentili et phisiologiâ Christianâ libri IX*; Amsterdam, 1668, 2 vol. in-fol. XII. *De vitiis Sermonis*, etc. Tous ces écrits ont été imprimés à Amsterdam, 1695 à 1701, 6 vol. in-fol. La plupart sont remplis d'un savoir profond et de remarques solides. On estime surtout ce qu'il a écrit sur l'histoire, sur l'origine de l'idolâtrie et sur les historiens latins et grecs. On lui reproche seulement d'avoir trop compilé et de n'avoir rien voulu sacrifier de ce qu'il avait amassé : semblable aux gens riches, mais mauvais économes, qui, avant de bâtir, font de grands amas de matériaux, et aiment mieux gâter leurs édifices que de ne pas mettre en œuvre ce qu'ils ont entassé. Vossius aurait pu quelquefois se prescrire une méthode plus naturelle et plus exacte, s'il n'avait pas voulu nous dire tout ce qu'il savait sur les sujets qu'il traitait. Enfin il n'a pas toujours raisonné juste, et a pris souvent de simples probabi-

Digitized by Google

lités pour des raisons convaincantes et solides. Il est cependant peu de livres où l'on puisse plus apprendre que dans les siens. Ce savant mourut en 1649, laissant cinq fils. On trouve le caractère de Gérard-Jean Vossius bien peint dans le parallèle que les journalistes de Trévoux ont fait entre lui et son fils Isaac. « Rien de plus opposé, disent-ils, que les caractères du père et du fils, rien de plus différent que leurs esprits. Dans le père, le jugement dominait; l'imagination dominait dans le fils. Le père travaillait lentement; le fils travaillait facilement. Le père se méfiait des conjectures les mieux établies; le fils n'aimait que les conjectures hardies. Le père formait ses opinions sur ce qu'il lisait; le fils prenait une opinion, et lisait ensuite. Le père s'attachait à pénétrer la pensée des auteurs qu'il citait, et à ne leur rien imposer, et les regardait comme ses maîtres; le fils s'appliquait à donner ses propres pensées aux auteurs qu'il citait, et ne se piquait pas d'une fidélité exacte en les citant; il les regardait comme des esclaves qu'il avait droit de faire parler à son gré. Le père cherchait à instruire; le fils à faire du bruit. La vérité était le charme du père; la nouveauté était le charme du fils. Dans le père, on admire une érudition vaste, mais exprimée avec tant de clarté que tout s'entend, tout se retient; on admire dans le fils un tour éblouissant, des pensées singulières, une vivacité qui se soutient toujours et qui plaît toujours, même dans la plus mauvaise cause. Le père a fait de bons livres; le fils a fait des livres curieux. Leurs cœurs ont été aussi différens que leurs esprits. Le père, homme de probité, réglé dans ses mœurs, né dans le calvinisme, a eu toujours en vue la religion dans ses études. Le fils, libertin de cœur et d'esprit, a regardé la religion comme la matière de ses triomphes; il ne l'a étudiée que pour en chercher le faible. (Mémoires de Trévoux, janvier 1713). »

VOSSIUS (Denys), fils du précédent, aussi savant que son père, mort en 1633 à 22 ans, était un prodige d'érudition; mais son savoir lui fut funeste, car il accéléra sa mort. On a de lui de savantes notes sur le livre *de l'idolâtrie*, du rabbin Moyse Ben-Maimon, insérées dans l'ouvrage de son père sur la même matière.

VOSSIUS (François), frère du précédent, mourut en 1645, après avoir publié un poëme sur une victoire navale remportée par l'amiral Tromp.

VOSSIUS (Gérard), troisième frère des précédens, et l'un des plus savans critiques du 17me siècle, mourut en 1640. On a de lui une édition de *Velleius Paterculus*, avec des notes, Leyde, 1639, in-16; elle est estimée et recherchée par les érudits.

VOSSIUS (Mathieu), mort en 1646, quatrième frère des précédens, a donné une bonne *Chronique de Hollande et de Zélande*, en latin, Amsterdam, 1680, in-4°.

VOSSIUS (Isaac), le dernier des enfans du célèbre Vossius et le premier en érudition, né à Leyde en 1618, passa en Angleterre, où il devint chanoine de Windsor. Ses ouvrages répandirent son nom par toute l'Europe. Louis XIV, instruit de son mérite, chargea Colbert de lui envoyer une lettre de change comme

une marque de son estime et un gage de sa protection. Ce qui dut le plus flatter Vossius, ce fut la lettre dont ce ministre accompagna ce présent. Il lui disait que « quoique le roi ne fût pas son souverain, il voulait néanmoins être son bienfaiteur, en considération d'un nom que son père avait rendu illustre, et dont il conservait la gloire. » Vossius se rendit surtout célèbre par son zèle pour le système de la chronologie des Septante, qu'il renouvela et qu'il soutint avec chaleur. Il devait donner une nouvelle édition de la version de ces célèbres interprètes, mais il en fut empêché par sa mort arrivée le 21 février 1689. Ce savant avait une mémoire prodigieuse; mais il manquait de jugement. Son penchant pour le merveilleux était extrême. Il s'entêta de la prétendue antiquité de la Chine, et mit l'histoire de ce peuple au-dessus de celle des Hébreux, sans s'embarrasser des conséquences que les incrédules en tireraient, ou plutôt pour leur fournir le moyen de tirer ces dangereuses conséquences. Charles II, roi d'Angleterre, disait de lui : « Ce théologien est un homme bien étonnant! il croit à tout, excepté à la Bible. » Mme Mazarin, dit des Maizeaux dans la vie de Saint-Evremond, se plaisait beaucoup à la conversation de ce savant homme; il mangeait souvent chez elle. Elle lui faisait des questions sur toutes sortes de sujets. Voici quelques traits de son caractère. Il entendait presque toutes les langues de l'Europe et n'en parlait bien aucune. Il connaissait à fond le génie et les coutumes des anciens, et il ignorait les manières de son siècle. Son impolitesse se répandait jusque dans ses expressions; il s'exprimait dans la conversation comme il aurait fait dans un commentaire sur Juvénal ou sur Pétrone. Il publiait des livres pour prouver que la version des Septante, est divinement inspirée, et il témoignait par ses entretiens particuliers qu'il ne croyait point à la révélation. La manière peu édifiante dont il est mort, ne permet pas de douter de ses sentimens... Le docteur Hascard doyen de Windsor, l'étant allé visiter au lit de la mort avec le docteur Wichard un des chanoines, ne put jamais l'engager à communier, comme c'est l'usage de l'église anglicane, quoiqu'il l'en pressât fortement, jusqu'à lui dire que s'il ne le faisait pas pour l'amour de Dieu, il le fit du moins pour l'honneur du chapitre. » On a de lui, I. Des notes sur les géographes Scylax et Pomponius-Mela. Isaac Vossius, dit un bon juge en cette matière (Delisle le géographe), « est un de ceux qui dans ces derniers temps ont travaillé le plus utilement sur la géographie; et quoique sa prétendue réforme des longitudes ne lui ait pas fait honneur, il ne laisse pas d'y avoir d'excellentes recherches dans ses ouvrages géographiques. II. *Catullus et in eum Is. Vossii observationes*, Londres, 1684, in-4°. C'est à tort que l'on a prétendu que le traité *de Prostibulis veterum*, de Beverland, avait été inséré dans cet ouvrage. Il y a des exemplaires de ce *Catulle* portant *Ultrajecti*, 1691. III. Des écrits contre Richard Simond. IV. *De Poematum cantu et viribus rythmi*, Oxford, 1675, in-8°. V. Plusieurs *Dissertations phi-*

losophiques et philologiques. VI. *De motu marium et ventorum*, La Haye, 1663, in-4°. VII. *De antiquâ urbis Romæ magnitudine*, dans le tome 4° du *Trésor des Antiquités romaines* de Grævius, t. 12. VIII. *De Triremium et Liburnicarum constructione*, dans la collection de Grævius, tom. 12. IX. *De Septuaginta interpretibus eorumque translatione et chronologiâ*, Londres, 1665, in-4°. X. *Chronologia sacra ad mentem veterum Hebræorum*, La Haye, 1661, in-4°. XI. *Dissertatio de verâ ætate mundi*, La Haye, 1659, in-4°. Il veut faire le monde plus vieux que ne le fait la chronologie ordinairement reçue. George Hornius et Christian Schotanus réfutèrent son système. XII. *De Lucis naturâ et proprietate*, Amsterdam, 1662, in-4°. XIII. *De Sibyllinis aliisque quæ Christi natalem præcessêre oraculis*, Leyde, 1680, in-12. XIV. *Sancti Ignatii Epistolæ, item sancti Barnabæ Apost. Epistola, græcè et latinè cum notis*, Amsterdam, 1646, XV. *Variarum observationum liber*, Londres, 1685, in-4°. Tous les ouvrages de Vossius depuis le n° 9 ont été mis à l'Index par un décret du 2 juillet 1686. Dom Mabillon étant à Rome, fut invité par la congrégation de l'Index, à donner sa résolution sur les ouvrages de Vossius : il la donna, et ce *Votum* que l'on trouve dans ses ouvrages posthumes, tome 2, page 59, tendait à le décharger; mais son sentiment ne fut point suivi, comme il est prouvé par l'Index de Benoît XIV, Rome, 1770, page 282, quoique de Boze, Ruinart, Le Thuillier, Clémencet, Goujet, Drouet, etc., aient avancé le contraire. Vossius affectait, contre la coutume des savans, de citer fort peu, surtout lorsqu'il avançait quelque nouveau paradoxe, quoique ce soit dans ces occasions qu'il faut citer ses témoins. (*Voy.* son caractère tracé dans l'article de Gérard Jean Vossius son père.)

VOSTERMAN (Lucas), très-bon graveur, originaire de la province de Gueldre, où il naquit en 1575, se livra d'abord à la peinture, dont il reçut les premières leçons dans l'école de Rubens; mais, par le conseil de son maître, il quitta cet art pour se livrer entièrement à la gravure. Désirant former son goût sur les chefs-d'œuvre d'Italie, il y fit un voyage, et grava plusieurs tableaux de Raphaël, du Titien, du Caravage, et d'Annibal Carrache. Le succès de ses ouvrages lui mérita la protection du grand-duc de Toscane, pour lequel il exécuta plusieurs pièces, entre autres les portraits de Cosme et de Laurent de Médicis, et du pape Léon X. Il passa ensuite en France, mais il y resta peu de temps, et alla s'établir à Anvers. Il fit ensuite quelques voyages en Hollande, et se rendit en Angleterre, où il grava plusieurs tableaux pour Charles I, entre autres un saint George à cheval, par Raphaël, appartenant au lord Pembrocke. Il fut également employé par le comte d'Arundel. Après un séjour de huit années à Londres, il revint à Anvers, s'y appliqua avec assiduité aux travaux de son art, et s'attacha surtout aux tableaux de Rubens et de Van-Dyck. C'est aux études qu'il fit d'après ces peintres célèbres qu'il doit en partie la manière large et savante qui le dis-

tingue. On remarque dans ses ouvrages l'énergie et la fidélité de l'expression, une intelligence admirable, un burin naïf, facile et varié. L. Vosterman est mort vers le milieu du 17e siècle. Son œuvre est de cent pièces environ, dont à peu près moitié en sujets historiques. Le reste se compose de portraits d'après les plus grands peintres dans ce genre. Il laissa un fils du même nom que lui. Quoique très-inférieur à son père, ce dernier a produit plusieurs ouvrages estimés. On connaît de lui *le plafond de White-Hall*, *une Divinité* d'après Rubens, *le Satyre hospitalier* d'après Jacques Jordaens.

VOUET (Simon), peintre, naquit à Paris en 1582, douze ans avant Le Poussin. Son père était un peintre médiocre, mais il aimait sa profession; de bonne heure il en inspira le goût à son fils. Celui-ci, jeune encore, eut occasion de voyager à la suite de plusieurs personnes de qualité en Angleterre et en Turquie. De retour de Constantinople, où il avait peint de mémoire le portrait du grand-seigneur Achmet I, il parcourut l'Italie; et, après avoir visité Gênes, Venise et Florence, il vint se fixer à Rome. Parmi les modèles qu'il avait sous les yeux, il n'eut pas la sagesse de choisir les meilleurs; négligeant ceux qui se font admirer par la correction du dessin et la sévérité du goût, il s'attacha de préférence à ceux qui séduisent par la hardiesse et la facilité du pinceau. Il fit une étude particulière des ouvrages de Valentin et du Caravage. Plusieurs cardinaux voulurent avoir des siens, et lui procurèrent la place de prince de l'académie. Un mariage heureux et les bienfaits d'Urbain VIII semblaient empêcher le retour de Vouët en France: un ordre de Louis XIII l'y ramena en 1627. Nommé premier peintre du roi, et logé au Louvre, il était souvent avec ce prince, à qui il donnait des leçons de dessin. Cette intimité le mit en crédit, et lui fournit mille occasions de signaler ses talens; les ministres et les grands tour-à-tour s'empressèrent d'avoir de ses ouvrages. Ceux que Vouët a produits sont presque innombrables : ce sont pour la plupart des galeries entières et de grands tableaux d'église. Mais quelle que soit la gloire qu'il en ait retirée, il doit plus particulièrement sa célébrité à l'école qu'il forma. Il suffit de nommer Lebrun, Lesueur, Mignard, Dufresnoy, etc. Vouët mourut en 1641. Quoiqu'il soit un des restaurateurs de la peinture en France, cependant sa manière vague tient moins à l'origine de l'art qu'à son dépérissement. Il abusa de son génie facile, et négligea d'étudier la nature, ou plutôt il la soumit au système particulier qu'il s'était formé. Il couvrit la plupart de ses défauts par la vivacité de son coloris, qui cependant varia à différentes époques, par la franchise des lumières, une exécution libre, et par une certaine grace qui n'est pas toujours dépourvue de naïveté. Saint-Aubin Vouet était son frère et son disciple. Les principaux ouvrages de Simon Vouet sont à Paris. Le musée du Louvre possède sept tableaux de cet artiste; ce sont: Une *Présentation de Jésus au Temple*, qui a été gravée par Dorigny; *la Vierge, l'Enfant Jésus et Saint-Jean; le corps du Christ déposé dans le tombeau*

pür deux anges, tableau de chevalet; *la Charité romaine; une Réunion d'artistes.* Voyez Voet.

VOUGNY (Louis-Valentin de), conseiller-clerc au parlement de Paris sa patrie, et chanoine de Notre-Dame, mort en 1754 à quarante-neuf ans, a traduit une partie du *Spaccio della Bestia* de Jordano Bruni, sous ce titre: *Le Ciel réformé*, 1754, in-12. La traduction ne donne pas grande envie de recourir à l'original, quoique les curieux le recherchent.

VOUILLEMONT (Sébastien), graveur au burin, né à Bar-sur-Aube en 1623, élève de Daniel Babel, nous a laissé entre autres estampes, le *Massacre des Innocens*, d'après Raphaël; les *Pèlerins d'Emmaüs*, d'après le même; *la Vierge et l'Enfant Jésus*, d'après Parmesan, et beaucoup d'autres morceaux tant de sa propre composition que d'après les plus fameux maîtres.

VOULLAND (Henri), avocat, député du tiers-état aux états-généraux en 1789, devint un partisan zélé de la révolution. Il fut membre du comité des recherches. Il accusa le baron de Marguerite d'être l'auteur des troubles de Nîmes, défendit le club de cette ville, peignit Carpentras comme un foyer de contre-révolution, provoqua la réunion du Comtat à la France, et fit encore un assez grand nombre d'autres rapports de même nature. Pendant la législature, il occupa, dans le tribunal de cassation, une place à laquelle il avait été nommé en mars 1791. Devenu, en septembre 1792, député du Gard à la convention nationale, il fut, en 1793, secrétaire, ensuite président de l'assemblée. Il devint le bas valet de Robespierre, qu'il abandonna aussi au moment de sa chute, comme il avait déjà fait lors de celle de Rabaut. Il présida les jacobins, fit plusieurs sorties violentes contre leurs ennemis; et le jour où Robespierre fut attaqué dans la convention, Voulland fut un des premiers à demander contre lui le décret de mise hors la loi, dès qu'il s'aperçut que sa perte était assurée. Cependant cette démarche n'empêcha pas Lecointre de Versailles de le dénoncer, le 28 août 1794, comme complice de Robespierre. Il avait été en effet membre du comité de sûreté générale; mais, comme il s'était contenté d'applaudir et de se prêter aux crimes de Robespierre sans en commettre lui-même, il vint à bout de se justifier alors, et réussit même peu après à faire acquitter le général Voulland, son oncle, arrêté relativement aux troubles de Marseille, où il avait commandé. Ensuite dénoncé lui-même avec ses collègues du comité de sûreté générale, à raison de leur conduite pendant le règne de la terreur, il fut enfin décrété d'arrestation le 9 prairial an 3 (28 mai 1795), et ensuite amnistié. Il obtint un asile chez le libraire Maret, qui le nourrit et le logea pendant près de deux ans. Il se repentit beaucoup d'avoir joué le rôle le plus condamnable dans la révolution. Il est mort en 1802 dans la plus profonde misère; la religion, qu'il avait implorée dans son repentir, adoucit l'horreur de ses derniers momens.

VOU-TI, empereur de la Chine, est l'un des meilleurs souverains qu'ait eus cette contrée.

Courageux et prudent, il protégea les sciences et les lettres. Les Tartares ayant tenté une invasion dans la Chine, il se mit à la tête de son armée, et remporta sur eux quatre victoires signalées. Ce prince était peu instruit dans les sciences occultes. Un charlatan lui ayant apporté un élixir qui devait, selon lui, le rendre immortel, un de ses ministres, indigné de sa crédulité, prit la coupe et avala le breuvage. Vou-Ti, irrité de cet excès de hardiesse, condamna à mort le mandarin; mais celui-ci lui dit sans s'épouvanter: « Si cet élixir donne l'immortalité, vous ne pourrez pas me faire mourir. » Cette repartie apaisa le monarque.

VOUWERMANS. *Voy.* WAUWERMANS.

VOYER D'ARGENSON. *Voyez* LEVOYER.

VOYER (NICOLAS-JOSEPH), graveur d'Abbeville, né en 1742, élève de Beauvarlet, donna le *Ramoneur*, la *Servante congédiée*, d'après Greuze; le *Vieillard en réflexion*, d'après G. Dow, etc. — François VOYER, son frère, né en 1746, est aussi connu par quelques morceaux assez estimés.

VOYER DE PAULMY D'ARGENSON (RENÉ LE), chevalier, seigneur d'Argenson, né en 1596, était fils de Pierre de Voyer, chevalier, seigneur d'Argenson (terre entrée dans sa maison par son aïeule paternelle), gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, d'une ancienne maison originaire de Touraine. Il alla d'abord apprendre le métier de la guerre en Hollande, alors la meilleure école militaire de l'Europe. Mais l'autorité de sa mère Élisabeth Thérault de Chiverni, nièce du chancelier de ce nom, les conjonctures des affaires générales et des siennes, des espérances flatteuses et prochaines, lui firent quitter l'épée pour la robe. Il devint conseiller au parlement de Paris en 1619, puis maître des requêtes et intendant de plusieurs provinces. Les besoins de l'État le firent encore changer de poste; et on lui confia toujours les plus difficiles. Quand la Catalogne se donna à la France, il fut mis à la tête de cette nouvelle province, dont l'administration demandait un mélange singulier et presque unique de hauteur et de douceur, de hardiesse et de circonspection. Dans un grand nombre de marches d'armées, de retraites, de combats, de siéges, il servit autant de sa personne et beaucoup plus de son esprit qu'un homme de guerre ordinaire. L'enchaînement des affaires l'engagea aussi dans des négociations délicates avec des puissances voisines, surtout avec la maison de Savoie alors divisée. Enfin, après tant d'emplois et de travaux, se croyant quitte envers sa patrie, il songea à une retraite qui lui fut plus utile que tout ce qu'il avait fait. Comme il était veuf il embrassa l'état ecclésiastique; mais le dessein que la cour forma de ménager la paix des Turcs avec Venise, le fit nommer ambassadeur extraordinaire vers cette république. Il n'accepta cet emploi que par un motif de religion, à condition qu'il n'y serait pas plus d'un an, et que quand il en sortirait, son fils, que l'on faisait dès-lors conseiller d'état, lui succéderait. A peine était-il arrivé à Venise, le 14 juillet 1651, qu'il fut pris, en disant la messe, d'une fièvre violente dont il mourut,

On a de lui une traduction française de l'*Imitation de J.-C.*, qui n'a pas été imprimée, et qui n'existe plus dans la famille; et un traité de la *Sagesse chrétienne*, imprimé à Paris en 1651, in-8°, sous ce titre : *Traité de la Sagesse chrétienne, ou de la riche Science de l'uniformité aux volontés de Dieu, par René de Voyer pendant sa prison au château de Milan l'an* 1640, dont il parut une traduction italienne à Venise, chez J. C. Pinelli, en 1655, in-8°. — René de Voyer, son oncle, mort en 1586, a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, entre autres, une traduction française d'Ariel Bicard sur la Sphère. Aucun n'a été ni imprimé, ni conservé par la famille.

VOYER de PAULMY (René le), fils du précédent, chevalier, seigneur d'Argenson, comte de Rouffiac, conseiller au parlement de Rouen, puis maître des requêtes, conseiller d'état ordinaire, succéda à son père dans la qualité d'ambassadeur qu'il remplit jusqu'en 1655, et mourut en 1700, âgé de 70 ans. Le sénat de Venise lui accorda et à ses descendans la permission d'ajouter sur le tour de ses armes celles de la république, avec le lion de St. Marc pour cimier.

VOYER de PAULMY (Marc-René le), chevalier et marquis d'Argenson, vicomte de Mouzé, etc.; fils du précédent, vit le jour à Venise en 1652. La république, qui voulut être sa marraine, le fit chevalier de Saint-Marc et lui donna le nom de cet apôtre. Après avoir occupé une charge de maître des requêtes, le roi lui donna celle de lieutenant général de police de Paris. Sous lui, la propreté, la tranquillité, l'abondance, la sûreté de la ville furent portées au plus haut degré. Aussi Louis XIV se reposa-t-il entièrement de sa capitale sur ses soins; il lui aurait rendu compte d'un inconnu qui s'y serait glissé dans les ténèbres. Pendant la cherté excessive des denrées en 1709, le magistrat sut pourvoir aux besoins du peuple, et calmer ses émotions passagères. Un jour étant assiégé dans une maison à laquelle une troupe nombreuse voulait mettre le feu, il en fit ouvrir la porte, se présenta, parla et apaisa tout. Son courage et sa présence d'esprit ne paraissaient pas moins dans les incendies. S'y trouvant toujours des premiers, il donnait des ordres pour les secours et des exemples de bravoure qui engageaient les plus timides à braver le péril. A l'embrasement des chantiers de la porte Saint-Bernard à Paris, il fallait, pour prévenir un incendie général, traverser un espace de chemin occupé par les flammes. Des détachemens du régiment des gardes hésitaient à tenter ce passage; d'Argenson le franchit le premier, se fit suivre, et l'embrasement cessa. Il eut une partie de ses habits brûlée et fut plus de 20 heures dans une action continuelle. Son zèle dans l'administration de la police et son dévouement aux volontés du monarque et des ministres furent récompensés par la dignité de conseiller d'état. Il entra ensuite dans les affaires les plus importantes; et enfin, au commencement de 1718, il fut fait garde des sceaux, président du conseil des finances, et en 1720 ministre d'état. Obligé de remettre les sceaux la même année, il se consola dans la retraite

de la perte de ses places, en cultivant les lettres, qui charment la solitude et la vieillesse. Il mourut l'année suivante le 8 mai, membre de l'académie française et de celle des sciences. Ce ministre était un homme d'un grand courage dans les difficultés, d'une expédition prompte, d'un travail infatigable, mais travaillant à bâtons rompus, le plus imponctuel de tous les hommes, selon son propre fils, Essais, page 253: désintéressé, ferme, mais dur, sec et despotique. D'Argenson disait à ses amis : « Je ne sors pas de mon cabinet; depuis que je suis ministre je n'ai pas usé une paire de souliers. — Je le crois bien, lui répondit une femme d'esprit (Mme de Surgère), chacun vous porte sur ses épaules. » (*Voyez* Marc-René d'Argenson, peint par son fils René-Louis, dans les Essais posthumes de celui-ci, page 112, add., page 218.) Il eut trop d'espions pour la police; il fit arrêter arbitrairement trop de citoyens. Complaisant des jésuites, persécuteur des jansénistes, il n'aimait ni ne haïssait les uns ni les autres; mais il ménageait de préférence les hommes accrédités qui pouvaient servir son ambition. Le peuple le redoutait et ne l'appelait que le *Damné*, le *Rhadamante*, le *Juge des Enfers;* et il en avait un peu la figure. Considéré comme homme de société, il était plus aimé et plus aimable. Il avait une gaieté naturelle, une vivacité d'esprit heureuse et féconde en traits qui seuls auraient fait une réputation à un homme oisif. Il dictait à trois ou quatre secrétaires à la fois; et souvent chaque lettre eût mérité par sa matière d'être faite à part, et semblait l'avoir été. « Je suis obligé de convenir, dit le marquis d'Argenson son fils (*voyez* Voyer), que ses mœurs secrètes n'étaient pas parfaitement pures, et je l'ai vu de trop près pour croire qu'il ait été dévot. Mais il faisait respecter la décence et la religion et il en donnait l'exemple en même-temps qu'il en prescrivait la loi. » Un goût particulier lui faisait rechercher les religieuses; et l'abbaye de Tresnel, si l'on en croit les Mémoires de Richelieu, fut pendant quelque temps le centre de ses délassemens. Il ne faut pas pourtant ajouter une foi aveugle aux détails satiriques qu'on trouve à cet égard dans les Mémoires cités. Le maréchal de Richelieu lui attribuant sa dernière détention à la Bastille, avait conservé dans son cœur un vif ressentiment contre ce ministre.

VOYER de PAULMY (Marc-Pierre le), comte d'Argenson, fils du précédent et de Marguerite Le Fèvre de Caumartin, naquit à Paris en 1696. Après avoir passé par différens emplois où il prouva son exactitude et son intelligence, il fut nommé lieutenant général de police et chef du conseil du duc d'Orléans régent. (*Voyez* Corpinelli.) Les occupations de cette dernière charge l'obligèrent de se démettre de la première et le roi en acceptant sa démission, le nomma en 1724 conseiller d'état. Le chancelier d'Aguesseau travaillait alors à la rédaction des ordonnances et des lois avec plusieurs magistrats distingués, au nombre desquels il admit d'Argenson. L'administration de la librairie lui fut confiée peu de temps après, et dans cette place il travailla en même temps à sa propre gloire et à celle des lettres. Il passa ensuite au ministère; il

eut le département de la guerre et la surintendance des postes. La fameuse campagne de Bohême avait anéanti, pour ainsi dire, l'armée française. Le nouveau ministre remédia par ses soins et par son activité à tous les maux que les troupes avaient éprouvés. Il compléta les régimens, il en augmenta le nombre, il forma les grenadiers royaux ; enfin il établit l'École militaire. Disgracié en 1757 par les menées de Mme de Pompadour, il donna la démission de sa place de secrétaire d'état et de la surintendance des postes, et se retira à sa terre des Ormes, où il oublia, dans le sein de la philosophie, les honneurs et les dignités qu'il avait perdus. (*Voyez* Duclos, tome II.) Il y mourut en 1764. Plusieurs gens de lettres le visitèrent dans sa retraite. Il les recevait avec l'honnêteté d'un homme du grand monde. Sans avoir une vaste littérature, il avait l'esprit orné et une heureuse facilité de parler. Le considérant comme ministre de la guerre, Duclos, en rendant justice à ses talens, lui reproche plusieurs fautes dans les derniers temps de son ministère. « Comme il était, dit-il, uniquement occupé d'étendre son département, il voulut en 1757 armer toute la France sur terre et ruiner par-là le ministre de la marine. Hardi dans ses projets, timide dans les moyens d'y tendre, il veut faire son fils officier général ; et n'osant le faire passer par-dessus ses anciens, il fait une multitude d'officiers généraux qui surchargent, embarrassent les armées, dévorent les provisions par le luxe, et ruinent les finances. Sans être avide d'argent pour lui-même, il a obéré l'état par les fortunes immenses qu'il a procurées dans les vivres, les hôpitaux, à mille de ses créatures, indépendamment du brigandage de sa famille. Avec beaucoup d'esprit, et le goût qu'il avait inspiré pour lui au roi, il aurait pu se maintenir en place. D'ailleurs, dégagé de tout principe moral, le bien et le mal lui sont indifférens ; mais par faiblesse de caractère il obéit souvent à la passion d'autrui et s'est perdu. Il a voulu concourir avec la comtesse d'Estrade pour détruire la marquise de Pompadour, à qui la comtesse devait tout ; et l'exil fut la suite de cette intrigue. »

VOYER (René-Louis le), marquis d'Argenson, frère du précédent, ministre des affaires étrangères, mort en 1756, bon politique et excellent citoyen, avait un esprit agréable qu'il avait perfectionné par la lecture. Comme il avait la sagesse de ne pas le prodiguer aux yeux de quelques courtisans, ils l'appelaient aussi sottement qu'injustement d'*Argenson la Bête*. On a de lui : I. Des *Considérations sur le Gouvernement*, 1764, in-8° et in-12, qui sont d'un philosophe éclairé et d'un ministre humain. On en a publié une seconde édition plus ample en 1784. II. Les *Loisirs d'un ministre* ou *Essais dans le goût de Montaigne*, deux brochures in-8°, 1787. Ce sont des réflexions mêlées de traits historiques et d'anecdotes, la plupart peu connues et racontées avec franchise et avec vérité.

VOYER (Marc-Antoine le), marquis de Paulmy, neveu du garde des sceaux, né en 1722 à Valenciennes, fut ministre d'état, membre de l'académie française, honoraire de celle des belles-

Digitized by Google

lettres, et chargé d'ambassades importantes en Suisse, en Pologne et à Venise. Ce seigneur était fils du marquis d'Argenson, alors intendant du Hainault et depuis ministre de la guerre. Il était né avec le goût des lettres qu'il ne cessa jamais de cultiver malgré la multitude de ses occupations. On admirait la riche collection de livres qu'il avait formée et dont le fonds est demeuré à l'Arsenal, dans le même local où il avait établi cette bibliothèque. De Paulmy, dont l'érudition était immense, travailla lui-même au catalogue de sa bibliothèque, qui est devenu un livre précieux pour les bibliographes. La littérature doit beaucoup à la protection que ce seigneur accordait aux jeunes gens qui se distinguaient dans cette carrière. Il en employait beaucoup personnellement à faire des extraits, qui ont enfin produit un livre estimé, sous le titre de *Mélanges d'une grande bibliothèque*, Paris, 1779 et années suivantes, 62 volumes in-8°. Cet ouvrage, moins recherché aujourd'hui qu'il ne le fut dans son temps, contient une infinité de choses précieuses sur les mœurs, les usages et la littérature des Français. C'est un dépôt de connaissances relatives à l'Histoire de France, d'autant plus intéressant pour ceux qui s'occupent de ces matières qu'il leur épargne la peine et l'embarras de compulser une infinité de volumes, dont plusieurs sont très-rares. On attribue encore à Paulmy les *Loisirs d'un ministre* ou *Essais dans le goût de ceux de Montaigne*. Cet ouvrage est pourtant de son père; mais il est vrai que le fils y avait eu part. Enfin, c'est lui qui a formé le plan de la *Bibliothèque des Romans*, dont il fut un des principaux collaborateurs. Plusieurs romans de chevalerie, de gothiques qu'ils étaient, devinrent sous sa plume lisibles et intéressans. De Paulmy a laissé une fille mariée au duc de Luxembourg.

VOYER. *Voyez* LIGNEROLLES.

VOYS (ARI DE), peintre hollandais, né à Leyden en 1641, eut pour maître Van del Tempel. On voit au musée du Louvre deux tableaux de cet artiste. L'un est le portrait d'un négociant assis à son bureau; l'autre représente un peintre à son chevalet : on croit que c'est Adam Pinaker, célèbre paysagiste.

VRAC DE BUISSON (JEAN), né à Paris en 1704, d'une famille originaire d'Alsace, étudia d'abord les mathématiques dans la vue d'entrer dans le corps du génie; mais il s'attacha ensuite à l'architecture par le conseil de Boffrand, premier ingénieur des ponts et chaussées de France. Assuré de la capacité et des talens de son élève, cet habile maître lui confia la conduite du fameux puits de Bicêtre; il fut si content de son coup d'essai, qu'il le fit nommer à la place d'inspecteur, et peu de temps après à celle d'entrepreneur des bâtimens des hôpitaux. Vrac du Buisson eut alors lieu de travailler d'après lui-même. Parmi les opérations de ce génie inventif, on ne doit pas oublier la *Citerne* de Port-Royal, qu'on regarde comme un chef-d'œuvre en son genre, par la facilité que l'architecte a donnée aux eaux du ciel de s'y rendre, malgré les inégalités du terrain : secours d'autant plus important, qu'il serait très-dispendieux de creuser des puits dans cet endroit

le plus élevé de la capitale, et plus difficile encore d'en tirer de l'eau pour les besoins de cette abbaye et de ses jardins. Il se distingua surtout par la solidité de sa bâtisse et par son économie : deux parties essentielles dans l'architecture. La solidité de sa bâtisse se fait remarquer dans les vastes édifices ajoutés à l'Hôpital général, dans ceux des *Enfans-trouvés*, au parvis Notre-Dame et au faubourg Saint-Antoine. Le goût pour l'économie dominait en lui au point, qu'avant de produire au grand jour quelques-unes de ses nouvelles inventions, il en faisait exécuter les modèles à ses frais. C'est d'après des essais ainsi répétés qu'il fit construire dans une forme nouvelle et plus avantageuse les fours à cuire le pain des pauvres, dans la maison de Scipion du faubourg Saint-Marceau, et les moulins de l'Hôpital général. Cet habile architecte jouissait de la plus brillante réputation parmi les grands maîtres de l'art, lorsque la mort l'enleva en 1762, après une saignée légèrement demandée. On prétend qu'il a laissé quelques manuscrits sur son art ; mais ils n'ont pas encore paru.

VRÉE. *Voyez* Urée.

VRIEMOET (Emo-Lucius), écrivain protestant, né à Embden dans la Frise en 1699, fut ministre, puis professeur des langues orientales et des antiquités hébraïques à Franeker, où il mourut en 1764. Ses principales productions sont : I. Un *Recueil d'Observations philosophiques et théologiques*, en latin, Leewarde, 1740, in-4°. II. *Arabismus exhibens grammaticam arabicam ; accessere monumenta arabica*, etc., Franeker, 1733, in-4°. III. *Tyrocinium hebraismi*, Franeker, 1742, in-12 : ouvrage estimé, et qui peut servir utilement à ceux qui veulent apprendre et connaître la langue hébraïque. IV. *Athenarum Frisiacarum libri duo*, Leewarde, 1758, in-4°. C'est l'histoire de l'université de Franeker et de cent trente-six professeurs qu'elle a eus depuis son établissement jusqu'à l'année 1758. V. Un grand nombre de dissertations sur les antiquités judaïques et sur diverses autres matières.

VRIES (Gérard), né à Utrecht en 1648, y enseigna avec honneur la philosophie et la théologie, et mourut en 1685. On a de lui : I. *Exercitationes rationales de Deo*, etc., Utrecht, 1685, in-4°. II. *De naturâ Dei et humanæ mentis determinationes pneumatologicæ*, ibidem, 1687.

VRILLIÈRE (Louis Phelypeaux de la), secrétaire d'état sous Louis XIII et Louis XIV, pendant 62 années, eut peu d'éclat, soit à la cour, soit dans le royaume ; il ne dut son élévation qu'à son caractère souple, et à une riche succession que lui laissa le fameux Panticelli d'Emery, son beau-père. Il mourut en 1700. Sa mort ne fit aucune sensation et ne causa aucuns regrets. Sa nullité ne le mit point à même d'être ni craint ni estimé.

VRILLIÈRE, connu sous le nom de *Balthazar Phelipeaux*, fils du précédent, conseiller-clerc au parlement, quitta l'état ecclésiastique pour avoir la place de son père ; on l'appelait aussi *de Châteauneuf* ; mais son fils reprit le nom de la Vrillière, et c'est peut-être le ministre qui a signé le plus d'expéditions ; voilà tout son mérite. Le duc d'Orléans,

qui avait renvoyé tous les ministres de Louis XIV, conserva celui-là, parce qu'il crut qu'il serait entièrement dans sa dépendance. Il ne fut point trompé dans ses espérances. La Vrillière mourut en 1725.

VRILLIÈRE (Louis Phelipeaux, connu d'abord sous le nom de comte de *Saint-Florentin* et depuis 1770 sous celui du duc de la), fils du précédent, né en 1705; quoiqu'il eût des talens et des lumières très-médiocres, il remplit la place de secrétaire d'état dès l'âge de 24 ans. La liste des détails qui lui étaient confiés paraissait assez longue dans l'Almanach royal; mais au fond rien d'important ne roulait sur lui: il signait et expédiait d'après les ordres du ministre dominant auquel il était toujours assujetti. Il signa surtout beaucoup de lettres de cachet; et l'humanité ainsi que la liberté ont à cet égard des reproches graves à faire à sa mémoire. Louis XV, attaché par habitude au comte de Saint-Florentin, lui donna toujours des marques de bienveillance et même d'amitié. Il le décora du titre de ministre d'état en 1751, et de celui de duc en 1770. Quand La Vrillière eut une main emportée à la chasse, ce prince lui écrivit une lettre affectueuse, et lui dit en le revoyant après cet accident: « Tu n'as perdu qu'une main et tu en trouveras toujours deux en moi pour ton service. » Dans les derniers temps de son règne, où la malignité des courtisans semait sourdement le bruit de sa disgrace, Louis XV le rassura en lui disant: « Il ne faut pas que vous me quittiez; vous avez trop besoin de moi et moi de vous. » Il n'en fut pas de même sous Louis XVI. Le duc de La Vrillière fut obligé de se démettre de ses places en 1775, et il mourut peu de temps après, le 27 février 1777, sans laisser de postérité. Dans l'éloge qu'on prononça à l'académie des belles-lettres dont il était honoraire, on fit valoir son zèle pour le progrès des arts et pour le meilleur état du jardin du roi et du collége royal. Plusieurs gens de lettres lui durent aussi leur petite fortune; car quoiqu'il fût prodigue distributeur d'ordres arbitraires, il était dans son intérieur bon, facile, et se laissait même gouverner et subjuguer par ceux ou celles qui l'entouraient.

VROMANS, peintre hollandais, né en 1660. Ses tableaux sont d'une grande vérité et d'un coloris excellent. Tous représentent des objets désagréables à la vue; tels que des ronces, des épines, entremêlées de souris, de grenouilles, d'araignées, etc. Il avait un caractère bizarre, il s'occupa long-temps à construire des machines curieuses, entre autres une pour voler, dont le premier essai lui coûta une jambe. Cet essai fut depuis renouvelé par un seigneur français qui eut sujet de s'en repentir, car il essuya une chute dangereuse.

VROOM (Henri-Corneille). *Voyez* Uroom.

VUILLERME D'ALLOZ (Thérèse), née à Saint-Claude en 1734, et morte au château de Serger près de cette ville en 1800, mérite une place dans les annales de la vertu, pour le courage et la bienfaisance qu'elle montra lors de l'incendie de Saint-Claude arrivé le 20 juin 1799. Après ce funeste événement, elle s'empressa de donner asile dans sa

maison de campagne à tous les malheureux dont l'habitation avait été la proie des flammes. Plus occupée de leur infortune que des pertes considérables que l'incendie venait de lui causer à elle-même, elle leur prodigua à tous des secours et des consolations. Pendant toute sa vie généreuse, cette dame fut la mère des indigens, des orphelins, des vieillards délaissés. Les filles sans fortune qui ne demandaient que du travail étaient assurées de trouver dans son industrieuse charité les ressources qui leur manquaient. Douée de la plus belle figure et d'une extrême affabilité, c'était la bonté sous l'extérieur des graces; et l'on peut dire avec vérité que ce que Mme de Miramion était aux pauvres de Paris sous le règne de Louis XIV, Mme d'Alloz l'était aux pauvres de Saint-Claude dans ces derniers temps. Deux de ses fils, Félix et Philippe d'Alloz, officiers au régiment d'Agénois, réunissant les talens de l'esprit à la douceur du caractère, sont morts en héros dans la guerre civile des colonies, où ils avaient été envoyés en 1791, pour faire respecter les lois et les propriétés. Leur père fut l'ami de Voltaire; leur mère le fut de tous les gens de bien.

VULCAIN (Louis), Italien, vécut dans le 16e siècle. Nous avons de lui : *Description de la Terre sainte : Pèlerinage au mont Sinaï*, Naples, 1563.

VULCANIUS (Bonaventure), né à Bruges et mort en 1614, âgé de soixante-dix-sept ans, à Leyde où il était professeur de grec, fut un assez bon littérateur pour son temps. Il se laissa entraîner par les erreurs du luthéranisme, et il employa quelquefois sa plume contre l'Église catholique. Ses principaux ouvrages sont : I. Une Version médiocre de *Callimaque*, de *Moschus* et de *Bion*, in-12. II. Une bonne édition d'*Arien*, qui a été ensuite corrigée et augmentée par Nicolas Blanchard ; c'est celle qui est connue sous le nom de *Variorum*. III. Une édition d'Agathias le scolastique, sur le règne et la vie de Justinien, avec un bon Commentaire : elle a été imprimée au Louvre en 1660, in-fol. IV. Une *Nomenclature des anciens grammairiens latins*, avec des notes, Bâle, 1577, in-folio. V. *De litteris et linguâ Getarum, sive Gothorum, item de notis Longobardicis*, etc., Leyde, 1597, in-8°. M. Barbier dans son *Dictionnaire des Anonymes*, attribue cet ouvrage à Antoine Morillon, cardinal de Grandvelle, mais M. Brunet le donne à Vulcanius.

VULPIUS (Labiénus), docteur en droit du 16e siècle, naquit à Amélia. Nous avons de lui des *Raisonnemens spirituels*, intitulés *Tableau de charité*, dans lequel sont traitées diverses questions intéressantes, Florence, 1577, in-8°. Cet ouvrage, d'une grande érudition, est devenu extrêmement rare. La bibliothèque italienne n'en fait aucune mention.

VULSON (Marc de, sieur de la Colombière), de la religion réformée, et gentilhomme de la chambre du roi, mort en 1658. Ayant un jour surpris sa femme en adultère, il la tua elle et son galant, puis il vint, en poste à Paris, solliciter sa grace, qu'il obtint. Cet événement arriva à Grenoble en 1618. Depuis on mena-

çait dans cette ville les femmes coquettes de la *vulsonade*. Ses ouvrages sont : I. *La science héroïque*, traitant de la noblesse, de l'origine des armes, etc., in-fol., Paris, 1644. Cet ouvrage fut augmenté et réimprimé dans la même ville en 1669. C'est la plus belle et la meilleure édition de ce livre, l'un des plus savans que nous ayons pour la science du blason. II. *Recueil de plusieurs pièces et figures d'armoiries*, in-fol., Paris, 1689. III. *Le vrai Théâtre d'honneur et de Chevalerie*, ou le *Miroir historique de la Noblesse*, contenant les combats, les triomphes, les tournois, les joûtes, les armes, les carrousels, les courses de bagues, les gages de batailles, les cartels, les duels, les dégradations de noblesse, etc., Paris, 1648, 2 vol. in-folio : ouvrage curieux et très-utile pour connaître le cérémonial de l'ancienne chevalerie, et pour l'intelligence de nos vieux romans. Il y a encore de lui : I. *Portraits des hommes illustres français, dépeints dans la galerie du palais du cardinal de Richelieu*, imprimés à Paris en 1650, très-grand in-folio, et en 1660, in-12, dont la première édition est très-recherchée à cause de la beauté des gravures. II. *De l'office des rois d'armes, des héraults et poursuivans, de leur antiquité et priviléges, des cérémonies où ils sont employés*, etc., Paris, 1645, in-4°. III. *Les Oracles divertissans*, avec un *Traité des couleurs aux armoiries, livrées*, etc., Paris, 1652, in-8°. Dans l'épître dédicatoire de ce livre, qui est une traduction libre des *Finte sorti*, de l'italien, et où l'auteur n'est désigné que par les lettres initiales de son nom, M. W. D. L. C., il dit avoir précédemment donné le *Palais des Curieux*, etc., aussi oublié que ses *Oracles*.

W.

WAAYEN (Jean Van-Der), théologien hollandais. Après avoir rempli le ministère évangélique dans différentes églises, il fut appelé en 1678 à professer la rhétorique à Franeker, où il est mort en 1701. Il a laissé plusieurs ouvrages, entre autres une *Réfutation du monde enchanté* de Becker. Il s'immisça aussi dans les affaires politiques de son temps, et il est question de lui dans les négociations de d'Avaux.

WASA, philosophe indien, réputé l'auteur d'un petit traité en quatre chapitres, que le savant Jones dit être le seul chastra philosophique dont il ait eu le loisir de parcourir le texte original avec un brahmin de l'école des Vedanti. C'est, à l'en croire, un ouvrage extrêmement obscur, et quoiqu'il soit composé de sentences agréablement écrites, il ressemble davantage à une table de matières ou à un sommaire exact qu'à un traité systématique.

WACE (maistre Robert), poète

français du 12ᵉ siècle, dont le nom s'est encore écrit, *Eustache*, *Gace*, *Gasse*, *Huistace*, *Ustace*, *Vace*, *Vacce*, *Vaice*, *Wacce*, *Wistace*, *Witace*, est auteur du roman de *Rhou et des ducs de Normandie*, qu'il fit paraître en 1155. Cet ouvrage, écrit en vers, contient la chronologie fabuleuse des prétendus premiers rois d'Angleterre, que l'auteur croit être les descendans de Brutus, fils d'Enée, qu'il fait aborder dans cette île, et dont il nous donne la suite jusqu'à son temps. La date de la composition de ce roman est marquée à la fin, et ne laisse aucun doute sur le temps de sa publication. La bibliothèque royale en possède plusieurs manuscrits, parmi lesquels on distingue celui indiqué sous le nᵒ 7537, in-fol. Le roman du *Rhou* fut abrégé, en 1391, par Jehan Vaillant de Poithiers, par le commandement de Pierre-le-Saut, écuyer conseiller du roi de France, et de sire Loys, duc de Bourbon. Moréri a mal à propos confondu maistre Eustace avec un autre poète nommé EUSTACE li Paintres, né à Reims, qui florissait dans le 13ᵉ siècle, et dont les productions se trouvent dans les manuscrits de la bibliothèque royale, fonds de Cange, in-8ᵒ. Celui-ci fut regardé de son temps comme un très-bon poète; ses chansons et autres poésies qui ont en général l'amour, le printemps ou la galanterie pour objets, ont un tour délicat, et ne manquent pas d'harmonie. Il y eut encore dans le 13ᵉ siècle un EUSTACE ou *Eustache*, d'Amiens, dont le surnom indique la patrie, qui est auteur de quelques pièces parmi lesquelles on distingue le joli fabliau du *Boucher d'Abbeville*, qui se trouve dans le manuscrit de la bibliothèque royale, nᵒ 7218, in-fol. Il est imprimé dans le quatrième volume de la nouvelle édition de Barbazan, et Legrand d'Aussi l'a mis au nombre des traductions qu'il a publiées.

WACHENDORFF (EVERARD-JACQUES VAN), médecin du 18ᵉ siècle, enseigna la chimie et la botanique à Utrecht, où il mourut à 56 ans. On remarque de lui: I. *Oratio botanico-medica de plantis*, Trajecti ad Rhenum, 1743, in-4ᵒ. II. *Horti Ultrajectini index*, ibidem, 1747, in-8ᵒ.

WACHTER (JEAN-GEORGE), savant antiquaire allemand, a publié un *Glossaire* de sa langue dans le moyen âge; ouvrage estimé et peu commun, Leipsick, 1737, in-folio. L'auteur est mort en 1758.

WADDELL (JAMES), ministre presbytérien dans le comté d'Orange en Virginie, mort au comté d'Albemarle en 1805. Sa situation ne l'a pas mis à portée de se faire beaucoup connaître. On l'a pourtant compté parmi les prédicateurs d'une éloquence peu commune. Voici ce qu'un voyageur raconte de lui. Etant entré dans sa chapelle, vieille masure dans une forêt, il avait été frappé de l'apparence presque surnaturelle d'un vieillard aveugle, maigre, de haute taille, la tête couverte d'un capuchon de toile blanche, la voix et les mains tremblantes. C'était un jour de communion, où il prêchait sur la passion. Quand il descendit de sa chaire pour donner la communion, il y avait dans son air et son action plus qu'une dévotion humaine. Il traça les souffrances du Sauveur, de son interrogatoire par Pilate,

et de sa mort sur la croix. Le tremblement de sa voix semblait commandé par le sentiment de son cœur. C'était l'action même qu'il présentait aux yeux, et toute l'assemblée paraissait pénétrée d'horreur. Quand il fit ensuite admirer la patience, la douleur et la clémence du Rédempteur, qu'il le représenta versant un torrent de larmes qu'il offrait au ciel, et prononçant une prière pour le pardon de ses assassins, la voix du prédicateur épuisée par ses longs efforts ne put y suffire, et succomba totalement. Il porta son mouchoir à ses yeux; les soupirs et les sanglots de toute l'assemblée se confondirent avec les siens. Enfin, quand il eut retrouvé assez de voix pour rompre ce silence religieux, ce fut d'une manière digne de la grandeur du sujet. Il écarta le mouchoir qui couvrait son visage vénérable, et retirant lentement la main paralysée qui le tenait encore, il termina par ces mots empruntés de J. J. Rousseau : « La mort de Socrate est d'un sage; mais celle de J.-C. est d'un dieu. »

WADING (Pierre), théologien, né à Waterford en Irlande en 1586, se fit jésuite à Tournai en 1601. Il enseigna la théologie, partie à Prague, partie à Louvain pendant 16 ans, et fut chancelier des universités de Prague et de Gratz en Stirie. Il vécut long-temps en Bohême et dans d'autres lieux des pays héréditaires de l'empereur; et partout l'on eut pour lui une grande vénération. Il mourut à Gratz en 1644, laissant divers ouvrages en latin.

WADING (Luc de), cordelier irlandais, se fixa à Rome, où il se fit estimer par sa probité, et mourut dans cette ville vers l'an 1655. Il est auteur : I. Des *Annales* de son ordre, dont la meilleure édition est celle de Rome, 1731 et années suivantes, en 19 volumes in-folio. II. De la *Bibliothèque des écrivains qui ont été cordeliers*, 1650, in-folio, parmi lesquels on en trouve plusieurs qui n'ont pas porté l'habit de saint François. Cet ouvrage est cependant utile, ainsi que ses *Annales*, quoiqu'on reproche quelques fautes à l'auteur. L'enthousiasme pour son ordre lui a fait répéter plusieurs fables dignes des siècles d'ignorance. Il avait plus de piété que de critique. Le père Castel, récollet, a donné un assez bon abrégé des *Annales*, en 4 vol. Le père François Harold de l'ordre des frères prêcheurs, avait déjà donné une continuation et un abrégé de cet ouvrage, en deux volumes in-folio. Le même écrivain a continué et corrigé la *Bibliothèque* de Wading.

WADSTROM (Charles Bernes), minéralogiste et mécanicien, né à Stockholm en 1746, après avoir achevé ses études, fut employé au service du roi de Suède, en qualité d'ingénieur. Ses connaissances en mécanique lui firent confier en 1767 et 1768 les travaux entrepris pour rendre navigable la cataracte de Trollhaetta. En 1769, il fut employé en qualité de minéralogiste à l'exploitation des mines de cuivre d'Atrédaberg. Peu de temps après il entreprit un voyage en Afrique, dont le but était l'affranchissement et la civilisation des nègres. A son retour il passa en Angleterre; et il y publia un gros vol. in-4°, renfermant le résultat de ses observations sur l'Afrique, et un grand nombre de notes, de

Digitized by Google

renseignemens utiles sur la colonisation en général, et sur celle de la côte d'Afrique en particulier. On lui doit encore une *Correspondance* curieuse *sur la colonie de Sierra Léone*, insérée dans le *Magasin encyclopédique*, année 5me, tom. 5, pag. 3. Wadstrom mourut à Paris le 4 avril 1799.

WADSWORTH (Benjamin), né en 1669 aux Etats-Unis d'Amérique, ministre de la première église de Boston, conjointement avec Allen, resta dans cette place depuis 1690 jusqu'en 1720, où il fut élu président du collége de Starvard. Wadsworth mourut en 1737. Pénétré dès sa jeunesse des principes de l'Evangile, il fut recommandable par son zèle ardent pour les intérêts de ses frères, par le talent particulier de mettre à la portée des hommes les plus bornés les vérités de la religion. Son savoir était immense. Pieux, humble, prudent, bon prédicateur et plein d'onction, Wadsworth employait à des charités le dixième de son revenu. Il a publié en 1700 un choix de *Sermons*; en 1702 les *Exhortations à la piété dès la jeunesse*, et ensuite plusieurs *Sermons* sous différens titres mystiques.

WAEGELI (Daniel), philosophe de Saint-Gall, vécut dans le 18e siècle. Il a publié plusieurs *Traités de morale*, et une *Traduction* allemande de divers morceaux de d'Alembert, Tronchin et Rousseau de Genève.

WAEL (Corneille de), habile peintre de batailles et d'animaux, né à Anvers en 1594, élève de Jean Waël son père, alla se perfectionner en Italie. On a de lui quelques gravures, parmi lesquelles on remarque la *Vie de l'enfant prodigue*, un *Tripot* et divers sujets en plusieurs suites, tous d'après ses propres dessins.

WAERBEK. *Voy.* Perkins.

WAESBRUCK. *Voyez* Wanbrouk.

WAFFER (Lionell), chirurgien de Londres, fit diverses courses en Amérique avec les armateurs Koock et Linck, ensuite avec Dampierre, enfin avec Davis qui exerçait la piraterie dans la mer du Sud; il retourna en 1690 en Angleterre. Ses voyages imprimés à Londres en 1699, et traduits en français par Montirat, Paris, 1706, in-12, passent pour exacts. Ils contiennent une description détaillée de l'Isthme, de l'Amérique et de toute la Nouvelle-Espagne.

WAGENAAR (Luc Janszen), pilote de la ville d'Enckhuisen, a écrit un des premiers en langue hollandaise sur l'art de la navigation et du pilotage. Dès l'année 1577, il publia des cartes représentant le port et la rade d'Enckhuisen. En 1581 et 1585, il donna à Leyde d'autres cartes et descriptions d'après ses propres expériences; et en 1592, son *Trésor du navigateur*, ou *Itinéraire pour toutes les mers; avec les cartes y relatives*, Leyde, in-4°, qui n'est pas sans mérite.

WAGENAAR (Jean), créé historiographe de la ville d'Amsterdam en 1758, où il naquit en 1709; il y mourut en 1773. Son principal ouvrage est une *Histoire de Hollande* depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1751, en 21 volumes in-8°, dont les deux premiers parurent en 1749. La deuxième édition est d'Amsterdam, 1752, 1759, avec des gravures, cartes, portraits;

ces derniers du burin de Houbraken. Egalement recommandable par la sagesse des principes, par la profondeur des recherches, par la pureté de la diction et la clarté du style, cet ouvrage est un des principaux ornemens de la littérature hollandaise. Ce savant et laborieux auteur a laissé un grand nombre d'autres productions : les principales sont : I. *Etat actuel des Provinces-Unies*, 12 volumes in-8°, Amsterdam, 1739. II. *Description historique de la ville d'Amsterdam*, Amsterdam, 1760, 3 vol. in-folio. III. *Le Caractère de Jean de Witt mis dans son vrai jour*. Wagenaar confondit dans cet ouvrage le lâche instrument du despotisme stathoudérien, qui, l'année précédente, 1757, avait distillé le poison de la calomnie sur la mémoire de l'illustre grand-pensionnaire. IV. En 1740, il avait montré la réunion de la modération, de la sagacité et de l'érudition dans un *Traité sur le baptême des petits enfans*. V. Il publia en 1752, des *Instructions sur la manière d'interpréter l'Ecriture sainte*. VI. En 1773, l'année de sa mort, l'*Histoire du christianisme naissant, envisagée comme une preuve de sa divinité*. VII. On a recueilli à Amsterdam, en 1 vol. in-8°, plusieurs de ses *Opuscules historiques et politiques*, 1776. Quelques unes de ses *Lettres*, précédées de sa *Vie*, y ont paru la même année, 1 vol. in-8°. La pureté de ses mœurs et son caractère humain et philanthrope ont été encore au-dessus de son mérite littéraire. Il mettait la poésie au nombre de ses délassemens utiles. Le dernier coup dont il terrassa les diffamateurs de Witt fut une satire ingénieuse, où il se déguisa sous le nom de Martin Van-Rossem.

WAGENSEIL (Jean-Christophe), jurisconsulte et orientaliste, né à Nuremberg le 26 novembre 1633, fut choisi pour gouverneur de quelques gentilshommes. Il voyagea avec eux en France, en Espagne, dans les Pays-Bas, en Angleterre et en Allemagne, et partout il se fit des amis zélés. Louis XIV lui donna en diverses occasions des marques de son estime, et lui fit trois présens considérables. De retour en Allemagne, il devint professeur en histoire, en droit et en langues orientales à Altorf, et bibliothécaire de l'université de cette ville. On a sa Vie, imprimée à Nuremberg, 1719, in-4. Ses principaux ouvrages sont : I. Un *Traité* plein de recherches *De urbe Noribergâ*, in-4°. II. *Pera Librorum juvenilium*, in-12; c'est un cours d'étude pour les enfans. III. *Tela ignea Satanæ sive arcanis et horribiles, Judæorum adversus Christum Deum et Christianam religionem libri anecdoti*, Amsterdam, 1681, en 2 v. in-4°. C'est un recueil des ouvrages des juifs contre le christianisme, avec la réfutation. Ce savant mourut le 9 oct. 1705.

WAGHENARE (Pierre de), religieux de l'ordre de prémontré, né à Nieuport vers l'an 1599, s'appliqua aux belles-lettres et à l'histoire de son ordre ; et mourut sous-prieur du monastère de Furnes le 29 août 1662. On a de lui, I. *S. Thomæ et Henrici II Anglorum regis monomachia de libertate Ecclesiæ*, Cologne, 1626, in-8°. C'est une relation de Henri II avec saint Thomas de Cantorbéry.

II. *S. Norbertus in se et suis vario carmine celebratus*, Douay, 1650. Ce sont des odes, des épigrammes, etc., sur les saints de son ordre. III. *S. Norbertus in se et suis voce solutâ celebratus*, Douay, 1651, in-12. Ce sont les Vies des saints et des auteurs de son ordre en prose.

WAGNER (Ulric), landamman du canton de Schweitz en 1436, fut député l'année suivante à la diète de Lucerne, pour terminer les contestations entre la ville de Zurich et la comtesse de Toggenbourg. Il a laissé en allemand une relation de la guerre des Zurichois contre les cantons de Schweitz et de Glaris coalisés.

WAGNER (Jean-Jacques), médecin suisse, né en 1641, fut bibliothécaire de la ville de Zurich, et membre de l'académie des Curieux de la nature, à laquelle il communiqua beaucoup de Mémoires. Il mourut en 1695, après avoir publié *Historia naturalis Helvetiæ curiosa*, Zurich, 1680, in-12. Ray en a profité dans quelques-uns de ses écrits.

WAGNER (Abraham), peintre de Berne, a donné en 1776 les plus belles vues des montagnes de Suisse, avec une description en français. Elles ont été gravées avec grand soin par Jean Stoerkliu, Psenninger et Wyss. Il a aussi peint à l'huile diverses vues de la Suisse; elles sont très-estimées.

WAGNER (Joseph), graveur, né à Thalendorf en 1705, s'établit à Venise. On a de lui une *sainte famille*, d'après Paul Véronèse; *Rébecca recevant les dons d'Eliézer*, d'après le même; *la Mort d'Abel* et la *Madeleine chez le Pharisien*, d'après Benoît Luti; *saint Jean dans le désert*, d'après Carle Vanloo, et divers morceaux, d'après Antoine Belestra, Sébastien Ricci, etc.

WAGRET (J.-P.), médecin du 18me siècle, exerça dans les hôpitaux de Valenciennes et de Douay. Il a laissé : I. Des *Observations de médecine et de chirurgie*, Paris, 1717, in-8°. II. *Nouveau Traité de la petite vérole*, Douay, 1717, in-8°.

WAGSTAFFE (Thomas), savant théologien anglais, né en 1645 au comté de Warwick, mort en 1702, fut chancelier de la cathédrale de Litchfield, et recteur de Sainte-Marguerite à Londres. Ayant refusé le serment, il fut dépossédé de ses bénéfices. Wagstaffe exerça pendant quelque temps la médecine; mais en 1693 il fut sacré par les non-jureurs évêque suffragant d'Ipswich. On a de lui des sermons estimés et un ouvrage en faveur du roi Charles Ier d'Angleterre, où il soutient que ce prince est l'auteur de l'*Icon Basilikè*.

WAILLY (Noel-François de), grammairien, né à Amiens le 31 juillet 1724, membre de l'institut national, s'attacha à l'étude de la grammaire française, et en approfondit les principes. Son opinion est devenue souvent une autorité en cette partie. On lui doit : I. Une *Grammaire*, ou *Principes généraux et particuliers de la langue française*, qui parut pour la première fois en 1754, in-12. Elle a été souvent réimprimée. Il en publia ensuite l'*Abrégé*. II. *Principes de la langue latine*, mis dans un ordre plus clair, 7me édit., 1749, in-12, qui ont obtenu de même plusieurs éditions. III. De l'*Orthographe*, ou *Moyens simples et raisonnés de diminuer ses imperfections dans la langue*

française, 1775, in-12. IV. Il a retouché les traductions de *César* et de *Cicéron*, de d'Ablancourt et de Villefort, 1778, 4 vol. in-12. Il a publié encore de nouvelles éditions du *Dictionnaire de la langue française* de Richelet et l'*Art de peindre à l'esprit*, de Sensaric. Il a veillé aux éditions de Salluste latin et de la Henriade de Voltaire, imprimées chez Barbou. Il a encore eu part à la nouvelle édition du Dictionnaire de l'académie. Wailly est mort à Paris le 7 avril 1801. Son esprit avait de la netteté, et son style le même caractère. Tous ses ouvrages sont faits avec soin. On eût dû peut-être adopter quelques-unes de ses idées sur la réforme de l'orthographe ; car le temps seul peut amener un changement total en ce genre. Wailly était estimable comme citoyen, comme époux, comme père. Il était attaché à tous ses devoirs et les remplissait avec exactitude.

WAILLY (Étienne-Auguste de), fils du précédent, né vers 1770, fit avec succès ses études sous les yeux de son père. Pendant la révolution, il s'établit à Paris dans le commerce de la librairie, mais peu de temps après, il s'adonna à l'enseignement, où il porta d'excellens principes et des lumières peu communes. De Wailly est mort dans les premiers mois de 1821, il était à cette époque proviseur du collège royal d'Henri IV. On a de lui : I. (avec son père) *Nouveau vocabulaire français*, 1801, in-8°, revu par M. Bosquillon ; souvent réimprimé. II. *Œuvres choisies de J.-B. Rousseau*, à l'usage des lycées, 1805 et 1818, stéréotype, in-12. III. *Napoléon au Danube*, ode italienne du colonel Grobert, imitée en vers franç. par de Wailly, et traduite en vers héroïques latins par Cauchy, 1805, in-8°. IV. *Nouveau dictionnaire des rimes* avec de Revel, 1812, in-8°, deux parties. V. Une traduction en vers des trois premiers livres des odes d'Horace, 1817-18, in-8°. Cette traduction de Wailly est loin d'être sans mérite. Malheureusement l'effort s'y fait généralement trop sentir : on voit que c'est moins l'ouvrage d'un poète qui traduit de verve, que d'un calculateur compassé qui symétrise des strophes. Aussi presque aucune ode n'offre-t-elle cet ensemble chaud, rapide, qui en fait comme autant de jets de l'inspiration. Il est clair qu'on ne peut attendre du traducteur qu'il se passionne comme son poète même, encore doit-il être électrisé par lui de manière à rendre l'effet, la commotion, pour ainsi dire, qu'il en a reçue. C'est ce que l'on ne peut reconnaître dans le travail de Vailly. On a de la peine à lire ses odes de suite ; on croit y voit un homme dont l'idée indécise n'est pas frappée, qui ne pense pas en un mot. Ce n'est que dans la comparaison des détails avec ceux du texte, qu'il fait quelque plaisir ; on voit que le traducteur s'y est principalement attaché, et c'est là qu'il a réussi plus d'une fois ; mais encore presque toujours la gêne et la peine qu'il a éprouvées le trahissent-elles. Si l'élocution a de la couleur, elle manque d'aisance et de facilité, défaut qui résulte d'un emploi trop fréquent, d'incises, très-utiles, sans doute, quand on est pris dans le cadre étroit de la strophe, mais qui guindent, étranglent le style et lui ôtent sa grâce. Souvent aussi ses tours de phrase sont prosaïques

et manquent par cela même de vivacité et d'énergie. Au total cette traduction est très-estimable, elle offre des morceaux aussi satisfaisans que possible. On peut citer entr'autres le délicieux dialogue d'*Horace* et de *Lydie*, si difficile, et qu'on ne saurait traduire avec plus de bonheur et de grâce. On trouve épars dans cette traduction différentes odes de l'auteur, qu'il a imitées d'Horace; elles sont faibles. La traduction du morceau d'Isaïe, *la chute de Nabuchodonosor* qui termine le recueil, est loin de celle que nous en a laissée Racine le fils. On doit aussi à de Wailly une nouvelle édition des *Principes généraux et particuliers de la langue française*, donnée par son père, 1803, 1808, in-12.

WAILLY (Charles de), architecte du roi, membre de l'institut de France, né à Paris en 1729, montra dès l'enfance des dispositions extraordinaires pour le dessin. Les hommes appelés à de hautes destinées, franchissent tous les obstacles pour arriver à leur but. De Wailly, né de parens que le commerce des Indes ne rendait point heureux, dut son grand talent à ses études, à son infatigable activité et à son amour excessif pour le travail. Son obstination à suivre l'architecture détermina ses parens à le placer chez Blondel, architecte distingué. Ses progrès furent tellement rapides, qu'en très-peu de temps il fut le premier de l'école de Blondel, et qu'il le remplaçait en son absence. Arrivé à ce point de perfection dans une école où l'émulation était trop bornée pour la force de ses moyens, il passa de suite dans celle du célèbre Servandoni, avec lequel il se lia d'amitié. Ce fut sous la direction de ce grand maître que de Wailly se perfectionna non-seulement dans l'architecture, mais encore dans l'art de dessiner la figure, et dans la perspective. L'étude de l'antiquité enflammait le génie du jeune élève, lorsqu'appelé à concourir au grand prix d'architecture, il le fit gagner à un de ses amis, dont il fit le dessin après avoir terminé le sien. L'année suivante, il entra au concours avec Moreau son ami, lequel fut architecte de la ville et périt malheureusement sous la hache de Robespierre; de Wailly emporta le prix, Moreau n'eut que le second, et perdit dès-lors l'espoir d'aller à Rome. Il était heureux du succès de son ami, mais l'idée de ne point voir l'Italie et de quitter le compagnon d'étude qu'il aimait le plus, l'accablait de tristesse, au point qu'il répétait sans cesse à de Wailly, en soupirant: « Je n'irai point à Rome. » De Wailly, sans lui répondre, vole chez M. de Marigny, alors surintendant des bâtimens du roi; il entre, et, sans descendre à la prière, sans détours, sans souplesse: « Il faut, monseigneur, lui dit-il, que Moreau aille à Rome. L'usage s'y oppose. Qu'importe l'usage? Mes trois ans m'appartiennent: je lui en donne dix-huit mois; vous aurez un artiste de plus, et moi un ami satisfait. » Sa demande lui fut accordée. Quel fruit de Wailly ne retira-t-il pas de ces dix-huit mois d'étude! Travailleur infatigable, il passait les jours et les nuits à copier les monumens antiques, les dessins des grands maîtres, et il rapporta une collection immense d'études précieuses, qu'il fit d'après les monumens et les tableaux qui em-

bellissent toutes les parties de l'Italie, et l'on peut dire que son porte-feuille était une encyclopédie d'objets d'arts. Telle était la position de de Wailly, lorsque, de retour à Paris, il fut appelé, par sa grande réputation à l'académie d'architecture; celle de peinture et de sculpture briguait aussi l'honneur de le posséder dans son sein; il présente des compositions énergiques et savantes; il est reçu à l'unanimité, et ce fut le seul architecte qui jouit de cet honneur. Peu de temps après, le roi le nomma contrôleur de ses bâtimens. Il construisit, conjointement avec Marie-Joseph Peyre, la belle salle de la Comédie française, appelée depuis l'Odéon. On y admirait surtout l'ordonnance de la décoration intérieure, celle du foyer et l'exécution du grand escalier. Il bâtit ensuite au Roule une maison à la manière italienne, où l'art et le goût se trouvent réunis. De Wailly, après avoir été nommé administrateur du Musée central des Arts et membre de l'institut, fut chargé par le gouvernement d'alors de passer en Flandre et en Hollande pour y recueillir les monumens des arts propres à l'ornement de ce Musée, et c'est à ses connaissances profondes et à son goût exercé que nous sommes redevables des chefs-d'œuvre de Rubens, de Paul Potter, de Wouvermans, de Teniers, de Gérard Dow, etc., qui ornent aujourd'hui le Musée du Louvre. De Wailly, après avoir mis au jour un nombre considérable de projets, dans lesquels son génie extraordinaire se faisait remarquer, après avoir fourni tant au directoire qu'au ministre de l'intérieur les plans les plus vastes pour les embellissemens de la capitale, et rendu des services éminens aux arts et aux artistes, mourut à Paris le 2 novembre 1798, dans le logement qu'on lui avait accordé au Louvre à titre de récompense. De Wailly avait une école nombreuse, et l'on remarque parmi ses élèves les plus distingués, Peyre, Poyet, Norri, Gauché, Moite, Meunier, Baltard, etc. Devenu en quelque sorte le père des artistes, il avait fondé la société des amis des arts, pour offrir une ressource à l'indigence. « A l'époque de la révolution, de Wailly, inspiré par son génie, prévit que les événemens politiques laisseraient pendant quelques années la peinture et la sculpture dans l'oubli. Il échauffa l'esprit d'un certain nombre de citoyens amis des arts; chaque actionnaire dut, au renouvellement de chaque année, fournir une somme de 300 fr. Avec ces capitaux on acquérait une certaine masse de tableaux ou de marbres dans les ateliers des artistes dont les talens étaient recommandables. A la fin de l'année on tirait au sort ces tableaux acquis par la société, et chaque actionnaire courait la chance d'obtenir pour son argent avancé, un lot. » *Voyez* Notice historique sur Charles de Wailly, architecte, par Joseph Lavallée, imprimé à Paris en 1798.

WAKE (Isaac), homme d'état et littérateur, né au comté de Northampton en Angleterre, mort en 1632, orateur public de l'université d'Oxfort, puis chargé de deux ambassades, l'une à Venise, l'autre en Savoie, à son retour, fut fait chevalier. Wake a aussi cultivé la littérature. On lui doit : I. Un ouvrage intitulé *Rex Pla-*

tonicus. II. Un *Discours sur les treize cantons de la confédération suisse*. III. Un autre *Discours sur l'état actuel de l'Italie*. IV. Des *Observations sur les procédés du roi de Suède*.

WAKE (Guillaume), savant prélat anglais, né en 1657 à Blandfort, au comté de Dorset, mort en 1737, fut reçu docteur en 1689, puis chapelain du roi Guillaume et de la reine Marie son épouse, et prédicateur de la société du collége de justice de Gray. En 1764, Wake obtint le rectorat de Saint-Jacques à Westminster, et fut nommé en 1701, chanoine de l'église du Christ. Et 1705, il fut sacré évêque de Lincoln. En 1716, il passa sur le siége de Cantorbéry. Ce prélat eut une célèbre dispute avec le docteur Atterbury sur le droit de convocation, et fut en correspondance avec des évêques français, pour la réunion des deux Eglises. Il a publié : I. Une *Traduction des Epîtres authentiques des Pères des temps apostoliques*, in-8°. II. L'*Exposition du catéchisme de l'Eglise*. III. Quelques *Traités de controverse contre le papisme*. IV. Des sermons. Cet auteur avait du zèle pour sa communion. Il forma des vœux pour réunir les Eglises de France et d'Angleterre. (*Voy.* Louis Ellies Dupin.) La correspondance que Wake lia à ce sujet avec messieurs Dupin, Rers-Girardin, Beauvoir, est infiniment curieuse. On la trouve dans le 6e. vol. de la traduction française de l'Histoire ecclésiastique de Mosheim.

WAKEFIELD (Robert), savant écrivain, né dans le nord de l'Angleterre, mort en 1537, voyagea chez l'étranger. En 1519, il était professeur d'hébreu à Louvain. Peu après, il revint en Angleterre, où il professa la même langue à Oxford, et fut chapelain du roi, et en même temps chanoine du Christ. On a de Wakefield : I. Une *Paraphrase de l'Ecclésiaste*. II. *Syntagma de Hebræorum, etc.* III. Plusieurs autres ouvrages.

WAKEFIELD (Gilbert), savant auteur anglais, né en 1756 à Nottingham, d'un ministre de la paroisse, mort en 1801 : il fut reçu bachelier, prit les ordres, et fut nommé curé de Stokport, puis de Liverpool. En 1779, Wakefield s'étant marié abandonna les fonctions ecclésiastiques. Alors il dirigea les études d'une académie de dissidens à Welmington. Dans cette place, il a publié un très-grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : I. Une *Traduction de la première épître aux Thessaloniens*. II. Une *Traduction de l'Evangile de Saint-Mathieu*. III. *Recherches des opinions des écrivains chrétiens des trois premiers siècles sur la personne de Jésus-Christ*, 4 vol. in-8°. IV. La *Silva critica*. Londres, 1789-95 5 parties in-8°. Ce dernier ouvrage fut imprimé par l'université de Cambridge. En 1790, Wakefield passa au collége dissident de Hackney, il n'y fut attaché qu'une année ; mais il continua de demeurer à Hackney, occupé des études du collége, jusqu'à ce que les progrès de la révolution française et la guerre qui s'en suivit l'entraînassent dans la politique. Il écrivit alors contre le gouvernement quelques *Pamphlets* qui firent peu de sensation. Il en avait déjà écrit un sur le culte public, qui avait fait frémir ses plus ardens admira-

teurs, et auquel les dissidens avaient particulièrement répondu; mais une lettre qu'il adressa à un évêque parut si incendiaire et d'une conséquence si dangereuse, que le procureur général dénonça l'auteur ainsi que l'éditeur. Wakefield fut condamné à deux années de détention dans la prison de Dorchester, et il fut élargi en mai 1801; mais il mourut de la fièvre au mois de septembre suivant. Cet auteur était socinien dans ses opinions religieuses, et républicain dans ses opinions politiques. Peu de ses contemporains l'égalaient pour l'érudition : aussi ses critiques littéraires sont-elles très-estimées, ses autres ouvrages sont tombés dans l'oubli. Les principaux sont: I. Un recueil de poésies latines avec des notes sur Homère. II. Une *Traduction du nouveau Testament*, 2 volum. in-8°. III. *Tragœdiarum græcarum delectus*, 2 vol. in-12. IV. Une *Edition de Lucrèce*, 3 v. in-4°. Wakefield a laissé des mémoires sur sa vie, Londres, 1804, 2 vol. in-8°. avec des notes.

WALÆUS, (Antoine), théologien et controversiste, né à Gand le 3 octobre 1573, d'une famille illustre dans la magistrature, mort le 6 juillet 1639, parcourut les principales villes de France, de Suisse et d'Allemagne. De retour en Hollande, il y fut pasteur en divers lieux. Il se déclara en faveur des contre-remontrans, et obtint une chaire de professeur de théologie à Leyde. Il a donné plusieurs ouvrages de théologie et de controverse; il a fait la plus grande partie de la traduction flamande de la Bible, qui fut entreprise par ordre des états, et qui parut pour la première fois en 1637. Presque tout le nouveau Testament est de la traduction de Walæus. On a encore de lui : *Compendium Ethicæ Aristotelicæ*, Leyde, 1636, in-12.

WALÆUS (Jean), fils aîné du précédent, se distingua dans la médecine. Il vint au monde à Koudekerke, près de Middelbourg en 1614, et professa à Leyde, où il mourut en 1649. Il a fait d'utiles découvertes sur la digestion du chyle, le mouvement du cœur et du sang; il défendit opiniâtrément la circulation contre ceux qui la combattaient. Il a laissé : I. *Epistolæ de motu chyli et sanguinis*, Leidæ, 1641. II. *Institutiones compendiosæ medicinæ*. III. *Methodus medendi*.

WALCH (Jean-George), célèbre théologien allemand du 17me siècle, a donné *Introductio ad controversias*, etc. L'Allemagne a eu d'autres savans de ce nom.

WALCOTT (John), poëte satirique anglais, mort à Londres le 13 janvier 1819, dans un âge assez avancé, cultiva de bonne heure la littérature et surtout la poésie, et devint un des poètes les plus originaux de l'Angleterre. Il publiait assez ordinairement ses écrits sous le nom de *Peter Pindare*; c'étaient principalement des satires qu'il fit paraître sous toutes les formes. Il était très-fécond, et chaque nouvel événement un peu remarquable lui fournissait un nouvel ouvrage. Celui que l'on estime le plus est un poëme héroï-comique, intitulé *la Louisiade*. On a reproché plusieurs fois à Walcott le dangereux abus qu'il faisait souvent de son talent.

WALCOURT (Étienne), est

auteur d'un livre intitulé : *Recueil ou Eslite de plusieurs belles chansons joyeuses, honnestes ou amoureuses.... collégées des plus excellens poëtes français*, Anvers, 1576, in-12. On trouve dans ce recueil, qui est très-rare, plusieurs chansons de l'éditeur. On a aussi de Walcourt un petit livre intitulé : *Nouvel A, B, C, contenant plusieurs sentences très-utiles pour l'instruction de la jeunesse, en rimes françaises*, Anvers, 1576, petit in-8°.

WALDECK (Christian-Auguste, prince de), général autrichien, commanda, en 1789, une division de l'armée impériale contre les Turcs, et fut employé ensuite en 1792, contre les Français. Sous les murs de Thionville, il eut un bras emporté. Bientôt après il passa le Rhin, vis-à-vis Seltz, et s'empara, avec Wurmser, des lignes de Weissembourg. Waldeck prit ensuite le camp de Benhein et Fort-Louis, se rendit dans les Pays-Bas, où il servit avec gloire, passa en 1796 dans la Bohême pour y commander les milices, et en 1797 en Portugal, où la reine le mit à la tête de ses armées. Il est mort en 1798, à l'âge de 54 ans, avec la réputation d'un général brave, prudent et éclairé.

WALDEMAR (Marguerite de). *Voyez* Marguerite.

WALDENSIS. *Voyez* Netter.

WALDKIRCH (Jean-Rodolphe de), né à Bâle en 1678, professa le droit à Lausanne, à Berne et à Bâle. On a de lui une introduction à l'histoire des alliances et du gouvernement politique de la Suisse, Bâle, 1721, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage a été cause, en grande partie, des dissensions qui ont déchiré la Suisse pendant plusieurs années. Waldkirch mourut dans sa ville natale le 10 juin 1757.

WALDRADE, GUALDRADE, ou ILRADE, sœur de Gonthier, archevêque de Cologne, et nièce de Theutgand, archevêque de Trèves, subjugua par son esprit et sa beauté le cœur de Lothaire II, roi de Lorraine (second fils de l'empereur Lothaire Ier, et d'Hermengarde d'Hasbeigne), arrière petit-fils de Charlemagne. Lothaire, dégoûté de la reine Thietberge, voulait la répudier; les deux archevêques l'y poussaient secrètement, espérant gouverner sous leur sœur; dans le concile, tenu en janvier et février 860, à Aix-la-Chapelle, ils parvinrent à faire approuver le divorce du roi : la reine s'y reconnut coupable devant les évêques, fit le même aveu devant le roi et divers seigneurs, et fut renfermée dans un monastère, d'où elle se sauva quelque temps après. Le triomphe de Waldrade ne fut pas long; Thietberge en appela au pape (*Voyez* Lothaire II), qui exigea le renvoi de Waldrade. Il ne fut cependant que fictif, mais Waldrade devint veuve le 8 août 869. Elle fut mère de Hugues, comte d'Alsace, de Gielse, duchesse de Frise, et de la célèbre Berthe, qui réunissait esprit, beauté et courage, et mourut en 925 (*Voyez* Berthe). Cette Berthe fut mariée deux fois. De son premier mariage avec Thibaud, l'un des généraux de la milice de Lothaire, depuis comte d'Arles, sortirent : 1° Hugues, comte d'Arles, marquis de Provence, roi d'Italie, lequel eut quatre femmes et quatre concubines, se fit moine en 945, et mourut en 947; 2° Guy, mort en

929; 3° Hermengarde qui épousa Adalbert, marquis d'Yvré, dont une fille, Bertilla, mariée à Adalbert des marquis de Camerino, mère d'Ermengarde, mariée à Giovani des ducs de Romagne, neveu de l'évêque de Bologne (*Voyez* HERMENGARDE ou ERMENGARDE). Du second lit, avec Adalbert II, surnommé *le Riche*, marquis de Toscane, mort en 917, Berthe laissa Guy, marquis de Toscane, qui épousa la fameuse Marozie, fille de Théodora II, Lambert, marquis de Toscane, qui eut les yeux crevés en 931, et Teuctberge qui épousa Warnier, seigneur bourguignon.

WALDRADE ou GUALDRADE (que nous appellerons de ce dernier nom pour éviter la confusion), fille de Rodolphe Ier, roi de la Bourgogne Trans-Jurane, sœur de Rodolphe II, roi d'Arles et d'Italie, et par Adélaïde, femme de Conrad, sa bisaïeule, arrière petite-fille de l'empereur Louis-le-Débonnaire, fut mariée à Boniface Ier, marquis de Spolète et de Camerino (fils d'Ubalde, comte, vivant sous la loi ripuaine). Boniface était très-valeureux, et avait fait gagner en 923, au roi Rodolphe, son beau-frère, une grande bataille contre Beranger; il mourut vers 957. Gualdrade, fut avec ce prince, mère de Théobald, duc et marquis de Camerino, et bisaïeule de Boniface II, dit *le Jeune*, marquis de Toscane en 1009, et d'Hermengarde, mariée à Giovanni, descendant de Piétro de Pietrone, duc de la Romagne, neveu de l'évêque de Bologne, dont il est question dans l'art. ci-dessus, de sorte que cette Hermengarde, d'un côté par Gualdrade, issue d'Adélaïde, fille de Louis-le-Débonnaire, et de l'autre, par Hermengarde, marquise d'Yvrée, issue de Berthe, fille du roi Lothaire II, se trouvait descendre deux fois de Charlemagne. Elle était aussi propre tante de la reine Adélaïde, qui épousa d'abord Lothaire, roi d'Italie, et en secondes noces, Othon-le-Grand, empereur d'Allemagne.

WALDSCHMIDT (JEAN-JACQUES), médecin, né à Rofdelheim le 13 janvier 1644, et mort le 12 août 1689, étudia dans les principales universités d'Allemagne, et prit le bonnet de docteur à Giessen. En 1674, il fut nommé professeur de médecine et de physique à Marpurg, et médecin de la cour de Hesse-Cassel. Waldschmidt embrassa des opinions particulières, il voulut introduire le système de Descartes dans la médecine, se déclara contre la saignée, les purgatifs et les eaux minérales. Voici ses principaux ouvrages : I. *Fundamenta medicinæ*, Leyde, 1685, in-8°. II. *Decas Epistolarum de rebus philosophicis et medicis*, Francfort, 1689, in-4°. III. *Opera medico-practica*, ibid., in-4°.

WALDSCHMIDT (GUILLAUME-HULDERIN), fils du précédent, né en 1669 à Hanau, mort le 12 janvier 1731, voyagea dans presque toute l'Angleterre et la Hollande, et revint en Allemagne, où il fut nommé membre de l'académie impériale, et professeur de botanique et d'anatomie à Kiell. On a de lui, I. *De usu et abusu thée*, Kilonii, 1692, in-8°. II. *Epistola de rebus medicis et philosophicis*, ibid., 1693, in 4°.

WALDUNG (WOLFGANG), professeur de physique au collége d'Altorf, né à Nuremberg en

1554, mourut le 18 octobre 1621. Quoiqu'il n'ait pas pris le bonnet de docteur, il a beaucoup écrit sur la médecine. Son meilleur ouvrage est *Lagographia, seu leporum in re medica utilitas*, Ambergæ, 1619, in-4°.

WALEF (BLAISE-HENRI DE CORTE, baron DE), lieutenant-général au service d'Angleterre en 1714, et quelque temps après colonel des dragons en Hollande, né probablement à Liége en 1652, comme il l'insinue dans un de ses ouvrages, et mort dans cette ville le 22 juillet 1734, avait de grandes dispositions pour la poésie; mais il manquait d'un ami ou d'un maître rigide pour régler les écarts d'une imagination féconde et presque toujours gigantesque. Il voulut embrasser tous les genres de poésie, et ne réussit dans aucun: on trouve cependant dans ses ouvrages de très-beaux vers; mais il ne se soutient pas, et la seule de ses poésies qu'on puisse lire entièrement est une satire contre sa femme, encore faut-il la lire dans le recueil de ses *Œuvres choisies*; l'éditeur de ce recueil en a élagué quantité de vers qui le déparaient. Le baron de Walef savait presque toutes les langues vivantes; le latin, le grec ne lui étaient pas inconnus. Il avait voyagé dans presque toute l'Europe. Ses ouvrages ont été imprimés à Liége en 1731, en 5 volumes in-8°.; édition très-fautive. A ces 5 volumes, il faut en ajouter deux autres in-8°, imprimés quelque temps auparavant: ces 2 vol. contiennent les poëmes des Titans et des Gémeaux. On a encore de lui un recueil de satires, imprimé séparément à Cologne, sous ce titre bizarre: *Catholicon de la Basse Germanie*. M. de Villensagne, chanoine, a donné au public ses *Œuvres choisies*, avec un abrégé de la vie de l'auteur, Liége, 1779, 1 vol. in-12.

WALEMBOURG, WALEMBURCH ou WALLEMBOURG (les frères ADRIEN et PIERRE DE), controversistes, naquirent à Rotterdam de parens catholiques. Après avoir pris des degrés à Paris, ils se rendirent à Dusseldorf, où ils s'appliquèrent avec ardeur à l'étude des controverses. Leur mérite les fit appeler à Cologne. Adrien, l'aîné des deux, fut nommé chanoine de l'église métropolitaine, puis sacré évêque d'Andrinople pour être suffragant de Cologne. A l'égard de Pierre, après avoir été le compagnon inséparable de son frère Adrien, il le quitta pour aller à Mayence, où il fut fait chanoine et doyen de Saint-Pierre, et suffragant de cette ville sous le titre d'évêque de Mysie. Mais dans la suite les infirmités de son frère l'obligèrent de retourner à Cologne, et d'y exercer les fonctions de suffragant à sa place. Adrien mourut à Cologne le 11 septembre 1669, après avoir mis en ordre le premier volume de leur important ouvrage. Pierre en acheva l'édition, qui parut à Cologne en 1670, en 2 volumes in-folio. Il se disposait à donner au public cinq autres traités importans, lorsqu'il mourut le 21 décembre 1675. Ces deux frères, également estimables par leur savoir et par leur union, fondèrent six bourses à Cologne pour de jeunes Hollandais qu'on jugerait capables de faire des études solides. » Les 2 volumes de leurs controverses sont dignes, dit Ar-

nauld, d'être entre les mains de tous ceux qui étudient la théologie. » Cet ouvrage est peu commun, surtout avec la *Regula fidei* qui doit se trouver à la fin du second volume, et qui y manque quelquefois. On en a un excellent abrégé fait par eux-mêmes, imprimé à Cologne en 1682, in-12, et réimprimé en 1768.

WALES (Guillaume), fameux mathématicien, mort en 1799, fit le voyage autour du monde en qualité d'astronome avec le capitaine Cook. Il a donné en un volume in-4° un *Journal* des observations astronomiques qu'il a faites dans l'hémisphère méridionale : en outre de cet ouvrage, il a publié, I. *Remarques sur la narration du voyage de Cook, par M. Forster.* II. *Recherches sur la population de l'Angleterre et du pays de Galles.* III. Une édition des *Elémens de navigation, de Robertson*, avec des améliorations. IV. Il a communiqué au docteur Vincent une *Dissertation* sur les *Pléiades.*

WALIGFORD (Richard), abbé de Saint-Alban en Angleterre, florissait l'an 1326. Quelques auteurs le croient l'inventeur des horloges à roues; d'autres attribuent cette invention à Pacificus archi-diacre de Vérone en l'an 840 ; mais ce n'est que depuis Waligford que cette ingénieuse machine commença à être généralement connue.

WALKER (Clément), écrivain anglais, né à Cliffe au comté de Dorset, mort en 1651. Avant la guerre civile il avait été nommé huissier de l'échiquier. Ayant été élu membre du parlement pour la ville de Wells, alors il se déclara si ouvertement contre Cromwell et contre tout le parti des indépendans, qu'il fut envoyé à la Tour, où il mourut. On a de lui, I. *L'Histoire des Indépendans*, in-4°, où l'on trouve beaucoup de renseignemens très-curieux. II. *La haute cour de Justice*, ou *La cour d'Assassinats de Cromwel*, in-4°; et d'autres ouvrages.

WALKER (Edouard), historien anglais, né au comté de Sommerset, mort en 1676, fut nommé en 1639 secrétaire au département de la guerre, et combattit dans l'armée royale à la bataille d'Edgehill. En 1643, après avoir été créé chevalier et roi d'armes, il reçut l'ordre de la jarretière. Après la restauration, Walker fut un des secrétaires du conseil privé. On a de lui, I. *Des Discours sur l'Histoire*, in-fol. II. *Ordre des cérémonies en usage à la célébration de la fête de saint George à Windsor*, 1674. III. *Conduite des Chevaliers de l'ordre de la Jarretière dans les guerres civiles, etc.*

WALKER (Robert), peintre d'Olivier Cromwel, mort vers 1670. Walpole dit qu'un portrait du protecteur peint par cet artiste, fut payé la somme de 500 liv. sterling par le grand duc de Toscane.

WALKER (Guillaume), grammairien et théologien anglais, né en 1623, mort en 1684. Walker fut successivement maître des écoles de Lowth et de Grantham au comté de Lincoln, et l'un des maîtres d'Isaac Newton. Il a publié plusieurs livres sur la grammaire, la logique et la rhétorique ; mais son principal ouvrage est un *Traité des particules de la langue anglaise*, in-8°.

Digitized by Google

WALKER (Obadiah), théologien anglais, né au comté d'York, mort en 1698, était principal au collége d'Oxford, sous le règne de Jacques II. Après avoir embrassé la religion catholique romaine, il publia entre autres ouvrages contre les protestans, un *Livre virulent contre la personne de Luther*. Après la révolution on lui ôta sa place de principal. Il se retira à Londres chez le docteur Radcliffe, son ancien élève.

WALKER (George), célèbre théologien irlandais, se distingua par la défense vigoureuse de Londonderry, en 1689, contre les forces de Jacques II, jusqu'à ce que la place fût secourue. Il fut tué a la bataille de Boyne.

WALKER (Jean), théologien anglais, né au Dévonshire, mort vers 1725, recteur du collége de Sainte-Marie de la ville d'Excester, a composé un livre très-célèbre en Angleterre, intitulé *Essai pour servir à l'Histoire des souffrances du clergé dans la grande rébellion*, in-folio, 1714. Cet ouvrage, qui eut une grande vogue, lui mérita l'honneur d'être reçu docteur de l'université d'Oxford.

WALKER (Samuel), théologien anglais, né à Excester en 1714, mort en 1761, prit les ordres après avoir achevé ses études, et accompagna, en qualité de précepteur, un jeune gentilhomme dans ses voyages. Il s'établit ensuite à Truro au pays de Cornouailles. On a de lui deux volumes de *Sermons sur le Catéchisme*, et deux volumes de *Morale pratique*.

WALKER (Guillaume), graveur de Salisbury, né en 1725. On a de lui : *Balthazar Gerbier et sa famille*, d'après Van Dyck ; *Diane et Calisto*, d'après François Le Moine. — Antoine Walker, son neveu, nous a laissé *Marcus Curtius refusant les dons des Samnites*, de P. de Cortone, *l'Ange disparaissant devant Tobie*, d'après Rembrandt, etc.

WALL (Martin), savant médecin anglais, né en 1708 à Powick, au comté de Worcester, mort à Bath en 1776, exerça la médecine à Worcester. Il est auteur de quelques traités de matières médicales, et d'un ouvrage sur les vertus médicinales des eaux de Bath. Il avait aussi du goût pour la peinture. Les frontispices des méditations d'Hervey sont d'après ses dessins.

WALLACE ou WALLEYS (Guillaume), célèbre seigneur écossais, d'une famille ancienne, mais pauvre, était également distingué par son courage et par sa force gigantesque. Il s'en servit pour délivrer sa patrie de la tyrannie d'Edouard Ier, qui voulait la tenir sous le joug. Il rassembla en 1298 les vagabonds, les fugitifs ; et s'étant mis à la tête d'une petite armée, il défit 40 mille Anglais, commandés par le comte Warren Gressingha, trésorier et déprédateur de l'Ecosse, lequel fut tué dans cette action et écorché par les Ecossais, qui firent de sa peau des selles et des ceintures. Wallace, révéré comme le sauveur de la nation, fut nommé régent du royaume pendant la captivité du roi Jean Balliol, qui avait usurpé la couronne d'Ecosse par le secours d'Edouard Ier. Il pénétra hardiment en Angleterre, porta le fer et le feu jusqu'au voisinage de Durham, et revint chargé de

Digitized by Google

gloire et de dépouilles. Edouard, qui était alors en Flandre, revint promptement en Angleterre, marcha contre les Ecossais à la tête d'une puissante armée, qui défit celle de Wallace. Le héros vaincu se retira avec les débris de ses troupes derrière les marais du nord, où il n'était pas possible de le suivre. La jalousie des seigneurs écossais fut une des principales causes de sa défaite. Wallace, indigné de leur ingratitude, se démit de la régence et vécut en simple particulier. Cependant l'amour de la liberté tenait toujours les Ecossais en armes, et Edouard Ier lui attribuait tous leurs projets. Il aposta des traîtres qui lui livrèrent Wallace en 1303. Il fut exécuté comme coupable de haute trahison, et les quatre quartiers de son corps furent exposés dans quatre des principales villes d'Angleterre. Nous avons un opéra-comique intitulé *Wallace, ou le ménestrel écossais;* les paroles sont de Saint-Marcellin et la musique de M. Catelle.

WALLAFRID-STRABON, bénédictin du 9me siècle, élevé dans le monastère de Fulde, sous la discipline d'Hincmar, devint abbé de Richenbug dans le diocèse de Constance. Les principaux ouvrages qui nous restent de lui, sont : I. *De officiis divinis seu de exordiis et incrementis rerum ecclesiasticarum.* On le trouve dans la *Bibliothèque des Pères* et dans d'autres recueils. II. *Poemata*, dans le *Canisius* de Basnage, imprimés séparément en 1640, in-4°. Ce recueil comprend, 1° un long poëme à la louange du martyr saint Mammès; 2° un autre poëme de neuf cents vers, intitulé *la Vision :* l'auteur le composa à l'âge de 18 ans, et il y attaque souvent la mémoire de Charlemagne; 3° douze hymnes en l'honneur des apôtres: Basnage a eu tort de les attribuer à Fortunat; 4° enfin, un poëme qui a pour titre : *Hortulus*, ou *le petit Jardin.* C'est le chef-d'œuvre du poète. Il y traite de la culture des plantes et des fleurs. De l'élégance, des images gracieuses distinguent cet opuscule qui mériterait d'être plus connu. III. *Glossa ordinaria in sacram Scripturam*, Paris, 1590, 7 vol. in-fol.; Anvers, 1634, 6 vol. in-fol. Ces ouvrages sont fort utiles, du moins le premier, pour connaître l'ancienne discipline de l'église. On lui doit encore une histoire du monastère de Fulde, un commentaire des psaumes que Bernard Pez a recueillis dans son 4° tome; un sermon sur le renversement de Jérusalem, et les Vies de saint Gal et de saint Othmar, qui font partie du recueil de Goldast. Il mourut vers l'an 849, à Paris, où Louis, roi de Germanie, l'avait envoyé en qualité d'ambassadeur auprès de Charles-le-Chauve.

WALLENBOURG (JACOB DE), conseiller près la chancellerie intime aulique et d'état, né à Vienne le 11 septembre 1763, après avoir été élevé à l'institut de l'académie orientale, fut envoyé à l'âge de dix-neuf ans à Constantinople comme élève-interprète, et remplit cette fonction pendant plus de vingt ans, tant dans la capitale même que dans différens voyages et missions : pendant la guerre de Turquie, dans le camp et sous les yeux de Joseph II, et enfin au congrès de Sistowe. A la connaissance des principales langues vivantes et des meilleurs

modèles, il joignit celle des langues grecque et latine, plusieurs idiomes esclavons; le turc, l'arabe et surtout le persan lui étaient familiers. Il fut l'un des plus zélès coopérateurs du célèbre *Dictionnaire de Mennenski*. En 1804, il résolut de traduire en français le fameux poëme épi-didactique persan de Ferdussi, intitulé *Schahname* (ce qui signifie *le livre royal*), en y joignant des notes historiques, géographiques, des recherches sur l'antiquité, et des gravures expliquant le texte. Ce poëme chante les exploits et les différens traits de la vie des anciens rois de Perse, et transmet les plus importantes traditions. Ferdussi mit trente ans à le composer; il le fit pour Mahmud-ben-Sebuktegin, fondateur de la dynastie Gazucoidich: il s'y trouve cent vingt mille vers et soixante mille *beits* (distiques): Wallenbourg n'épargna ni peines, ni temps, ni frais pour terminer cette entreprise aussi bien qu'il était possible. Les caractères persans qui furent fabriqués sous ses yeux réussirent tellement, qu'il était impossible à l'œil le plus exercé de distinguer l'impression de l'écriture persane la plus nette et la plus belle. Sa mort, arrivée le 28 juin 1806 à Vienne, interrompit cette grande entreprise.

WALLER (Edmond), poète anglais, né en 1605 à Coleshill, province de Hereford, d'une famille riche qui lui laissa 60,000 livres de rente, fut élevé à Cambridge, et fit paraître de bonne heure beaucoup de goût pour les bons écrivains d'Athènes et de Rome. Les talens que la nature lui avait donnés pour la poésie l'ayant fait connaître à la cour, Charles Ier lui fit un accueil favorable. Il s'attacha à ce prince, et entra en 1643 dans le dessein de réduire la ville et la tour de Londres en son pouvoir; mais ce dessein ayant été découvert, il fut mis en prison et condamné à une forte amende. Dès qu'il eut obtenu sa liberté, il passa en France, où, dans le sein des muses et loin des orages, il coula des jours heureux pendant plusieurs années. De retour en Angleterre, il flatta le protecteur, et en fut très-bien accueilli. Charles II ne lui marqua pas moins de considération. Saint-Evremont, la duchesse de Mazarin, et ce que la cour avait alors de plus poli et de plus ingénieux, se firent un plaisir d'être liés avec lui. Cet Anacréon de l'Angleterre mourut en 1687. S'il avait des sentimens d'honneur, il n'avait pas l'ame forte; dans le parlement, il s'embarrassait fort peu du tour que prenaient les affaires, pourvu qu'elles lui donnassent l'occasion de dire de jolies choses; il changeait de façon de penser selon les temps et les circonstances. Il est peu de poètes qui aient autant flatté leurs souverains. Ce défaut est d'autant plus remarquable en lui, qu'il n'en est peut-être point qui aient vécu sous tant de princes différens. Dans ses ouvrages, Jacques Ier est le plus grand des rois; Charles Ier son fils lui succède à peine qu'il l'efface; Cromwell est encore plus grand qu'aucun d'eux. Charles II est-il rétabli sur le trône? il éclipse le protecteur, et est lui-même éclipsé par Jacques II, son frère. Waller avait fait un éloge funèbre de Cromwell, qui, malgré ses défauts, passe pour un chef-d'œuvre. Charles II, qu'il avait loué dans une

pièce faite exprès, lui reprocha qu'il avait mieux fait pour Cromwell. Waller répondit : « Sire, nous autres poètes, nous réussissons mieux dans les fictions que dans les vérités. » Quelquefois cependant il disait librement son sentiment à Jacques II. Ayant appelé devant ce prince *Elisabeth la plus illustre reine du monde*, le roi lui dit : « Je suis surpris que vous pensiez ainsi ; j'avoue pourtant qu'elle avait de bons conseillers. » — « Mais Sire, répondit Waller, Votre Majesté a-t-elle jamais connu un fou qui ait choisi des conseillers sages. » Les ouvrages de Waller ne roulent presque que sur l'amour et le plaisir. Il fit cependant, sur la fin de sa vie qui fut très-longue, un *Poëme sur l'Amour divin*, en six chants ; et quelques autres Poésies pieuses. Au milieu même de la cour libertine de Charles II, il s'éleva avec force contre le duc de Buckingham qui prêchait l'athéisme : « Milord, lui dit-il un jour, je suis beaucoup plus âgé que vous, et je crois avoir entendu plus d'argumens en faveur de l'athéisme que vous ; mais j'ai vécu assez long-temps pour reconnaître qu'ils ne signifient rien, et j'espère qu'il en arrivera autant à votre grandeur. » Il n'a écrit qu'en anglais ; il eut à peu près à Londres la même réputation que Voiture eut à Paris ; et il la méritait mieux. Ses ouvrages galans respirent les graces, mais la négligence les fait languir, et souvent des pensées fausses les défigurent. On avoue cependant que c'est le premier des poètes anglais qui ait consulté l'harmonie dans l'arrangement des mots, et la raison dans le choix des idées. Il laissa quatre garçons et trois filles. Ses poésies, ses discours et ses lettres, ont été recueillis avec des notes de Fanton en 1729, gr. in-4°.

WALLERIUS (Joan. Got.), célèbre minéralogiste suédois, fut professeur de chimie à Upsal. Il a publié, I. *Systema mineralogicum*, Holmiæ, 1772-75, 2 vol. in-8°. Ce système diffère un peu de celui que l'auteur avait publié en 1747, et que le baron d'Holbach a traduit sur la version allemande, Paris, 1753, 2 vol. in-8°, fig. II. *Elementa metallurgiæ, speciatim chimicæ*, Holmiæ, 1768, in-8°, fig. III. *Disputationum academicarum fasciculi*, Holmiæ, 1780 et 1781, 2 vol. in-8°. IV. *Brevis introductio in historiam litterariam mineralogicam*, Holmiæ, 1779, in-8°. Tous ces ouvrages sont fort estimés et ont valu à leur auteur la faveur d'être nommé chevalier de l'ordre de Vasa. Wallerius est mort en 1785, dans un un âge très-avancé.

WALLES (Uke), sectaire anabaptiste, Frison de naissance dont les partisans ont été nommés d'après lui *Ukewallistes*, entreprit en 1637, de concert avec un nommé Jean Leus, de répandre une opinion singulière touchant le salut de Judas et des autres meurtriers de J.-C.

WALLEY (Thomas), moraliste du 13e siècle, auteur d'un traité, intitulé *La nature des brutes moralisée*.

WALLEY (Thomas), ministre de Barnstable (Massachussetts), fut expulsé d'une paroisse de Londres par l'acte d'uniformité en 1662 ; l'année suivante, il alla chercher en Amérique un abri contre l'oppression ecclésiastique, et

s'établit à Barnstable. L'Eglise de cette ville était en proie aux disputes théologiques; il avait été réservé au religieux Walley d'y rétablir l'ordre et l'harmonie. Il mourut en 1679, âgé de 61 ans. Cet ecclésiastique se distingua par une science profonde. Il puisait dans la Vie de J.-C. le sujet de presque tous ses sermons, et il paraît qu'un esprit de tolérance, bien rare dans le siècle où il vivait, était le principe de tous ses sentimens. Dans une occasion publique il déclara qu'il ne convenait pas à ceux qui faisaient profession d'adorer Jésus-Christ, de tourmenter ceux qui différaient en quelque chose de la croyance générale du peuple de Dieu; et que ceux qui devaient un jour vivre ensemble dans le ciel devaient s'efforcer de vivre paisiblement ensemble sur la terre. On a de lui un sermon, plein d'onction, prêché en 1669 à la colonie de Plymouth.

WALLEY (JEAN), juge de la cour supérieure de Massachussetts et membre du conseil, mort à Boston en 1712, dans la 69ᵉ année de son âge. En 1690 il accompagna Guillaume Phips dans la malheureuse expédition contre le Canada. On lui confia le commandement des troupes de terre. Il fut un des principaux fondateurs de la ville et de l'église de Bristol. Walley s'acquitta avec autant d'habileté que de fidélité des grandes entreprises qui lui furent confiées. Il sut unir à la sagesse dans les conseils et à l'impartialité dans la justice, le courage, la candeur et toutes les vertus. Sa foi fut justifiée par son intégrité et sa charité. On conserve à Hutchinson un Journal intéressant et curieux qu'il a composé sur l'expédition du Canada.

WALLEYS. *Voy.* VALLACE.

WALLIS (JEAN), mathématicien et grammairien, né en 1616 à Ashford dans la province de Kent, fut ministre de l'église Saint-Martin, à Londres. Son talent pour les mathématiques lui procura en 1649 la chaire de professeur en géométrie à Oxford, et huit ans après la charge de garde des archives. Il fut l'un des premiers membres de la société royale de Londres, à l'établissement de laquelle il contribua beaucoup. Il résolut les problèmes proposés par Pascal sur la cycloïde; et s'il n'eut pas les 40 pistoles que ce célèbre mathématicien avait promises à celui qui les résoudrait, ce fut parce qu'il ne s'assujettit pas dans l'envoi de sa solution aux conditions prescrites. On lui doit plusieurs découvertes : il détermina la vitesse que reçoivent les corps par le choc, ainsi que le centre d'oscillation; il donna une méthode d'approximation, et passant à des connaissances encore plus relatives à l'homme, il apprit à parler à plusieurs sourds-muets. Wallis s'appliqua aussi à l'art de déchiffrer les lettres écrites en chiffres, pour lequel il avait un talent particulier. L'électeur de Brandebourg, auquel il avait été utile dans cet art, lui envoya par reconnaissance, en 1693, une chaîne d'or avec une médaille. Cet illustre mathématicien mourut à Oxford le 28 octobre 1703. Ses ouvrages ont été recueillis sous le titre de *Joan. Wallis opera mathematica;* et *Opera quædam miscellanea*, Oxonii, 1695-1699, 3 vol. in-fol. Les principaux sont, I. *Arithmetica.* II. *De Sectionibus co-*

nicis. III. *Arithmetica Infinitorum*. Cette production ingénieuse a conduit aux plus belles découvertes de géométrie. IV. Plusieurs *Traités de Théologie*, qui sont aujourd'hui entièrement oubliés. V. Des éditions d'*Archimède*, de l'*Harmonie* de Ptolomée, du Traité de la distance du soleil et de la lune, par Aristarque de Samos, des Commentaires de Porphyre sur l'harmonie, etc. VI. Une *Grammaire anglaise*, Londres, 1763, in-8°. VII. Divers Ecrits contre Hobbes. Ce savant embrassa trop d'objets, et n'eut une réputation justement méritée que dans les mathématiques.

WALLIUS (Jacques), jésuite flamand, né à Courtrai en 1599, mort vers l'an 1680, se distingua par ses poésies latines. On y remarque beaucoup de facilité, un style élégant et pur, des pensées nobles et bien exprimées. On a recueilli ses ouvrages en un volume in-12. Il a composé des pièces héroïques, des paraphrases en vers hexamètres sur Horace, des élégies, des odes, etc.

WALLOT (......), astronome, natif du Palatinat. Il fit le voyage d'Amérique en 1768 avec Cassini, pour l'observation des longitudes et l'épreuve des montres marines. La relation a paru en 1770. On rencontre quelques mémoires de ce savant dans les volumes de l'académie de Manheim. Il observait depuis quelques années le solstice d'été à la méridienne de Saint-Sulpice, et il préparait un mémoire sur la diminution de l'obliquité de l'écliptique qui en résulte, quand la tyrannie de Robespierre l'enveloppa dans ses proscriptions. Il périt une de ses dernières victimes, le 9 thermidor an 2 (27 juillet 1794.)

WALMODEN-GIMBORN (le comte de), général de cavalerie au service de Hanovre, ministre d'état anglais, etc., né en Allemagne, et fils naturel de George II, roi d'Angleterre, embrassa de bonne heure le parti des armes, et commanda en 1793 les troupes hanovriennes qui joignirent l'armée anglaise. Il déploya beaucoup d'activité et de bravoure pendant toute cette campagne. Ayant pris le commandement en chef de l'armée d'observation que le général Freytag venait de quitter à cause de ses blessures, il fut aussitôt attaqué par les républicains, et battu complètement après une vigoureuse résistance. Il continua à commander les troupes hanovriennes et à gouverner le Hanovre, jusqu'en 1803, époque à laquelle il fut obligé de céder aux efforts et aux exploits de l'armée française. Après s'être long-temps défendu, et se voyant sans espoir de secours, il accepta une capitulation à la suite de laquelle son armée fut licenciée. En 1805, le roi d'Angleterre, son frère, lui donna le commandement des troupes hanovriennes qui devaient reprendre possession de ce pays; mais cette entreprise échoua. Le comte de Walmoden mourut en Westphalie en octobre 1811, dans un âge très-avancé.

WALPOLE (Robert), connu sous le nom de comte d'Orford et pair de la Grande-Bretagne, ministre principal d'Angleterre sous les rois George Ier et George II, était né à Houghton, en Norfolck, en 1674. Ses plus grands ennemis convenaient que jamais ministre n'avait mieux remué ces

grandes compagnies de commerce qui font la base du crédit des Anglais, ni mieux ménagé les parlemens; mais ses plus grands amis étaient forcés d'avouer que personne avant lui ne s'était plus servi de l'argent de la nation pour gouverner le parlement. Il ne s'en cachait pas, et on lui a entendu dire : « Il y a une drogue avec laquelle on adoucit toutes les mauvaises humeurs; elle ne se vend ici que dans ma boutique. » Ces paroles, qui ne sont ni d'un esprit ni d'un style élevés, exprimaient son caractère. Il se servit souvent de petites ruses qui ne laissèrent pas d'avoir leur effet. Dans un moment où il s'agissait de faire passer un bill important, il s'avisa du stratagême suivant pour engager les évêques à lui être favorables. Il va trouver l'archevêque de Cantorbéry, et le prie de feindre une maladie sérieuse. Le prélat se prête à cette idée. Le bruit de sa mort prochaine et inévitable se répand. Les yeux de tous les évêques se fixent sur le riche siége qui va être vacant : c'est à qui fera mieux sa cour pour l'obtenir. Le bill passe à la pluralité des voix. L'archevêque ressuscite, et le rusé Walpole rit de ses dupes. Ce ministre éprouva néanmoins que, dans les temps même les plus corrompus, il est des ames fortes qui, au milieu d'une ville riche, savent résister à la tentation perpétuelle des superfluités. La cour avait intérêt d'attirer, dans son parti un seigneur anglais, distingué par ses vertus et ses lumières. Walpole alla le trouver : « Je viens, lui dit-il, de la part du roi, vous assurer de sa protection, vous marquer le regret qu'il a de n'avoir encore rien fait pour vous, et vous offrir un emploi plus convenable à votre mérite. — Milord, lui répliqua le seigneur anglais, avant de répondre à vos offres, permettez-moi de faire apporter mon souper devant vous. » On lui sert au même instant un hachis fait d'un reste de gigot dont il avait dîné. Se tournant alors vers le ministre : « Milord, ajouta-t-il, pensez-vous qu'un homme qui se contente d'un pareil repas soit un homme que la cour puisse aisément gagner? Dites au roi ce que vous avez vu; c'est la seule réponse que j'aie à vous faire. » La guerre n'avait jamais été du goût de ce ministre; il avait toujours pensé qu'elle serait l'écueil de sa fortune. « Je réponds, disait-il, de gouverner un parlement en temps de paix; je n'en réponds pas en temps de guerre. » Le cardinal de Fleury avait souvent profité de cette crainte, et conservé la supériorité dans les négociations : c'était ce que le parti ennemi de Robert Walpole lui reprochait. On ne cessait encore de se plaindre des délais qu'il avait mis à déclarer la guerre à l'Espagne. Le ministre Walpole, qui s'était soutenu vingt ans contre tant d'ennemis, vit qu'il était temps de céder. Le roi le fit pair de la Grande-Bretagne sous le nom de comte d'Orford, et trois jours après il se démit de tous ses emplois. On le poursuivit alors juridiquement. On lui demanda compte d'environ trente millions de nos livres, dépensés pendant dix ans pour le service secret, parmi lesquels on comptait 1200 mille francs donnés aux écrivains des gazettes, ou à ceux qui avaient employé leur plume en faveur du ministre. Le roi, outragé par cette accusation, l'é-

luda en prorogeant le parlement, c'est-à-dire en suspendant ses séances. Walpole, à l'abri de l'orage, passa ses derniers jours dans une retraite honorable, et mourut au mois de mars 1745, emportant les regrets de ses amis. Ce ministre gouverna pendant vingt ans l'Angleterre avec un pouvoir très-absolu, mais dont il usa avec modération. Il connut mieux que personne le grand art de diviser et de corrompre. On disait un jour devant lui que toutes les voix du parlement étaient vénales : « Je le sais bien, répondit-il, j'en ai même le tarif. » On a publié depuis peu l'Histoire de son ministère. On connaîtrait mal le caractère de Walpole, si on ne le jugeait que par cette histoire. On trouve dans les essais de Hume un portrait de ce ministre, plein d'impartialité et de finesse. *Voy.* les articles de BENOÎT XIV, GEORGE et NEUHOFF. Coxe a publié à Londres, en 1802, les mémoires de Walpole, recueillis de sa correspondance et d'un grand nombre d'autres matériaux, formant 160 porte-feuilles in-folio, 1 vol. in-4°, orné de portraits. La période de temps auquel se rapportent ces mémoires est de 1678 à 1757.

WALPOLE (HORACE), comte d'Orford, le troisième et le plus jeune des fils du précédent, mort en 1797. Walpole fut nommé en 1738 inspecteur des exportations et importations; mais il quitta cette place pour celle d'huissier de l'échiquier, l'année suivante. Il voyagea avec le poète Gray; mais ils se quittèrent en Italie, où une querelle rompit l'intelligence entre ces deux amis. En 1741, Walpole fut élu au parlement; mais il n'y prononça jamais qu'un discours : ce fut en 1742 pour la défense de son père. En 1761 il se retira du parlement, et se consacra à des travaux littéraires dans sa terre de Strawberry-Hill, au comté de Middlesex. Il y avait une presse d'imprimerie d'où sont sorties plusieurs jolies éditions d'ouvrages de sa composition et de quelques autres auteurs. En 1791, son neveu le comte d'ORFORD étant mort sans enfans mâles, ce titre lui échut par succession, et il s'éteignit totalement à sa mort en 1797. Quoique sa carrière politique fût totalement terminée en 1761, il ne laissa pas de donner encore, avec beaucoup de liberté, son opinion sur les affaires. Il était surtout très-opposé aux exagérations démocratiques, ainsi qu'il l'a manifesté lors de la révolution de France. Les fruits de son loisir furent des ouvrages assez importans que le public n'a pas vus sans intérêt, et quelques opuscules en vers. Les principaux sont : I. *Catalogue d'auteurs nobles et célèbres.* II. *Doutes historiques concernant Richard III d'Angleterre*, sur les crimes qui lui sont imputés. Une traduction française de cette apologie, publiée en 1800, avait pour auteur Louis XVI. III. *Anecdotes relatives à la peinture.* IV. *Le château d'Otrante*, roman. V. *Essai sur le jardinage moderne.* VI. *La Mère mystérieuse*, tragédie. On a fait de tous ses ouvrages une magnifique édition, 5 vol. in-4°. On trouvera des détails curieux sur les nombreuses éditions d'Horace Walpole, dans le *Manuel de la librairie* de M. Brunet.

WALSER (GABRIEL), né dans le canton d'Appenzell en Suisse, au commencement du 18e. siècle,

fut ministre à Berneck dans le Rheintal. On a de lui, en allemand, une chronique du canton d'Appenzell, dans laquelle on trouve une partialité souvent ridicule contre les catholiques. Il a aussi donné des cartes géographiques de la Suisse, gravées à Augsbourg, qui sont en général peu correctes.

WALSH (Guillaume), poète anglais, né en 1659, mort en 1708, apprit au célèbre Pope l'art de la versification. On remarque dans ses ouvrages beaucoup d'exactitude, joint à un air libre et négligé qui donne à sa poésie une grace et une douceur singulières. C'est le jugement qu'en porte l'abbé du Resnel dans ses notes sur le poème de l'*Essai sur la critique*, par Pope. Nous avons deux odes de Walsh, traduites en français par l'abbé Yart dans son *Idée de la poésie anglaise*, Paris, 1749, 8 vol. in-12; et un dialogue ingénieux et philosophique, intitulé *l'Hôpital des fous*, traduit également en français, 1764, in-8°. On a une édition de ses œuvres, 1749, in-12, petit format.

WALSINGHAM (Jean), théologien anglais, mort à Avignon en 1330, entra dans l'ordre des carmes après avoir professé en Sorbonne. On a de lui un traité en latin de la *Puissance ecclésiastique* contre Ockham. Ce fut par l'ordre de Jean XXII qu'il le composa.

WALSINGHAM (Thomas), bénédictin anglais du monastère de Saint-Alban, vers 1440, fut historiographe du roi. On a de lui l'*Histoire de Henri VI*, et d'autres ouvrages historiques, dans lesquels on voit qu'il avait recherché avec soin les antiquités de son pays. On les trouve dans le Recueil des historiens anglais de Savill, et séparément, Londres, 1574, in-folio.

WALSINGHAM (François), homme d'état anglais, d'une ancienne famille d'Angleterre, ajouta aux connaissances qu'on puise dans les colléges, celles qu'on acquiert par les voyages. La reine Elisabeth l'envoya deux fois en France en qualité d'ambassadeur. Il eut la douleur d'être témoin dans son premier voyage du massacre de la Saint-Barthélemy, et faillit lui-même de s'y trouver enveloppé. Il s'acquitta si bien de sa double ambassade, que la reine le fit secrétaire d'état. Walsingham contribua beaucoup à affermir cette princesse sur le trône, par ses intelligences dans les cours étrangères. Il l'avertit de l'entreprise des Espagnols deux ans avant qu'elle n'éclatât. Il trouva moyen de tirer du cabinet du pape la copie de la lettre par laquelle Philippe II, roi d'Espagne, lui confiait le secret de ce fameux dessein. C'était en un mot, dit un auteur, le cardinal de Richelieu de la reine Elisabeth. Il entretint jusqu'à cinquante-trois agens et dix-huit espions dans les cours étrangères; il en fut toujours servi exactement et avec fidélité. Mais avec de si grandes qualités, il était opposé aux catholiques et jeta en Angleterre les fondemens du gouvernement protestant. Il eut aussi beaucoup de part aux guerres des Pays-Bas, et fit par ce moyen une grande diversion des forces des Espagnols. Ses services ne purent empêcher sa disgrâce, et il fut obligé de se retirer. Lorsqu'il mourut, en 1590, il était réduit à une telle pauvreté, qu'à sa bibliothèque près, à peine se trouva-t-il de quoi faire ses funé-

railles. Le principal de ses ouvrages a été traduit en français sous le titre de *Mémoires et instructions pour les ambassadeurs*, 4 vol. in-12, à Amsterdam, en 1625. Le traducteur Bonlesteis de la Contie en fait un grand éloge, et les place avec raison à côté des lettres du cardinal d'Ossat. On a traduit aussi ses *Maximes politiques* ou le *Secret des cours*, Lyon, 1695, in-12. Ce *Secret des cours* n'en est plus un aujourd'hui; et son livre est du très-grand nombre de ceux que le temps a rendus inutiles.

WALSTEIN (Albert), baron de Bohême, duc de Friedland, naquit à Prague en 1583, d'une famille protestante et noble. Son aversion pour l'étude le fit placer en qualité de page chez le marquis de Burgaw, fils de l'archiduc Ferdinand d'Inspruck. Après avoir demeuré quelque temps chez ce prince, il embrassa la religion catholique, et voyagea en Espagne, en France, en Angleterre et en Italie. Arrivé à Padoue, il prit du goût pour l'étude, et s'appliqua surtout à la politique et à l'astrologie. De retour dans sa patrie, il plut à l'archiduc Ferdinand, qui le fit colonel des milices de Poméranie. Les troubles de Bohême étant survenus, il s'offrit à l'empereur avec une armée de 3000 hommes, à condition qu'il la commanderait. Le nouveau général subjugua le diocèse d'Halberstadt et l'évêché de Hall. Il ravagea les terres de Magdebourg et d'Anhalt, défit Mansfeld en deux batailles; reprit toute la Silésie, vainquit le marquis d'Urlach, conquit l'archevêché de Brême, se rendit maître de tout ce qui est entre l'Océan, la mer Baltique et l'Elbe, et chassa de la Poméranie le roi de Danemarck auquel il ne laissa que Glukstadt. Ses conquêtes ayant fait conclure le traité de Lubeck, l'empereur l'en récompensa par les titres et la dépouille du duc de Meckelbourg qui s'était révolté. Le premier soin de Walstein fut de faire rentrer dans ses états les biens ecclésiastiques enlevés par les protestans, qui, redoutant son courage, appelèrent à leur secours Gustave-Adolphe, roi de Suède. Cette démarche intimida tellement l'empereur, qu'il accorda la déposition de Walstein, et n'opposa à Gustave que le seul Tilly. Ce général ayant été battu par les Suédois à Leipsick, le vainqueur pénétra dans l'Allemagne comme un torrent. L'empereur alarmé rappela Walstein auquel il donna la qualité de généralissime. Ce héros entra alors en lice avec le roi de Suède; il le battit, et lui enleva presque toute la Bohême par la prise de Prague. Son courage ne put empêcher cependant la perte de la bataille de Lutzen, donnée le 15 novembre 1632. Les Suédois remportèrent une victoire complète, et Walstein fut obligé de se retirer en Bohême. Las de combattre pour un empereur qui était toujours en défiance de ses généraux, il conçut le projet de se rendre indépendant. On prétend qu'il négociait à la fois avec les princes protestans, avec la Suède et la France; mais ces intrigues dont on l'accusa ne furent jamais manifestes. La conspiration de Walstein est au rang des histoires reçues, et on ignore absolument quelle était cette conspiration. Son véritable crime était d'attacher son armée à sa personne, et de vouloir s'en ren-

dre le maître absolu : le temps et les occasions eussent fait le reste. L'empereur, qui craignait l'exécution de ses desseins, le déclara déchu du tout son pouvoir, et donna le commandement à Galas. Walstein, alarmé par cette nouvelle, se fit prêter à Pilsen le serment de fidélité par les officiers de ses troupes le 12 janvier 1634. Ce serment consistait à promettre de défendre sa personne et de s'attacher à sa fortune. Une telle démarche devait alarmer le conseil de Vienne. Walstein avait contre lui dans cette cour le parti de l'Espagne et le parti bavarois. Ferdinand prend la résolution de faire assassiner ce général et ses principaux amis. On charge de ce meurtre Butler, Irlandais, à qui Walstein avait donné un régiment de dragons, un Ecossais nommé Lessley qui était le capitaine de ses gardes, et un autre Ecossais nommé Gordon. Ces trois étrangers, ayant reçu leur commission dans Egra où Walstein était alors, font égorger d'abord dans un souper quatre officiers qui étaient les principaux amis du duc ; et à l'instant ils montent à l'appartement de Walstein dont ils enfoncent la porte. Ils le trouvent en chemise, et comme la hauteur de l'étage où il était ne lui avait pas permis de se jeter par la fenêtre, on le tua d'un coup de pertuisane le 15 février 1634, à l'âge de 50 ans. Ce meurtre d'un héros, le seul homme qui pût rétablir les armes et le trône de Ferdinand, ne fit qu'aigrir davantage les esprits en Bohême et en Silésie. Les Bohémiens contenus par une armée ne se révoltèrent pas ; mais les Silésiens s'unirent aux Suédois. « Walstein, a dit Sarrasin, avait l'esprit grand et hardi, le corps vigoureux et haut; le visage plus majestueux que régulier. Naturellement sobre, il ne dormait presque jamais et bravait également le chaud, le froid et la faim. Ennemi des conversations, il parlait peu, pensait beaucoup et réglait seul les affaires. Vaillant et judicieux à la guerre, fécond dans ses ressources, sévère à punir les soldats, prodigue à les récompenser, ferme dans le malheur, honnête et poli dans le besoin ; d'ailleurs orgueilleux et fier, ambitieux sans mesure, jaloux de la gloire d'autrui, idolâtre de la sienne, implacable dans la haine, cruel dans la vengeance, terrible dans sa colère, ami de la magnificence et de l'ostentation, extravagant en apparence, mais ne faisant rien sans dessein, méprisant la religion et la respectant en public, adroit à cacher ses trames, habile à les conduire; Walstein réunissait au suprême degré l'ame profonde et réfléchie d'un politique dangereux, l'esprit et le cœur d'un traître, la prudence et le courage d'un guerrier, et toute la souplesse d'un conjurateur. » (Hist. d'Allemagne, tome 6, p. 389 et 390.) Nous rapportons ce portrait, sans en adopter toutes les couleurs, dont quelques-unes ont été fournies par des historiens favorables à la maison d'Autriche. Walstein épousa la fille du comte de Harach, ministre et favori de Ferdinand. Herchenhahn a écrit en langue allemande l'histoire de Walstein, sur laquelle il est également bon de consulter Schiller dans son *Histoire de la guerre de trente ans*. Ce même historien-poëte a fait de Walstein le héros de trois drames tragiques ; le premier intitulé : *le camp de*

Walstein; le second, *les Piccolomini*; le troisième, *la Mort de Walstein*. M. Benjamin Constant a fondu ces trois pièces en une tragédie en cinq actes et en vers, intitulée *Walstein*, qu'il a fait imprimer en 1809. *Voyez* SCHILLER. *Voyez* SARASIN, qui a publié l'*Histoire de la Conspiration de Walstein*.

WALTER ou WOUTERS, sectaire hollandais, surnommé par Trithème le *Lollard*, était un des principaux docteurs de cette secte de mystiques qui s'appelaient *les frères de l'esprit libre*. Elle le compte au nombre de ses martyrs. Il fut brûlé à Cologne dans le 14me siècle. Trithème l'appelle aussi *chef des fratricelles*.

WALTER (NÉHÉMIE), ministre de Roxbury, né en Irlande en 1663. Son père l'amena en Amérique en 1680. Il prit ses degrés en 1684, au collége d'Harvard, et peu après il passa dans la Nouvelle-Écosse, où il se mit dans une maison française pour étudier cette langue, qu'il apprit assez bien pour être en état, dans les dernières années de sa vie, de prêcher à Boston en l'absence du pasteur d'une congrégation de protestans français. A son retour de la Nouvelle-Ecosse il continua ses études à Cambridge, où il obtint une bourse, et approfondit toutes les sciences. En 1688, il prit les ordres, et fut nommé adjoint de M. Eliot, ministre de Roxbury, alors âgé de quatre-vingt-quatre ans. Après avoir rempli cette place pendant plus de soixante ans, Walter mourut en 1750, dans la quatre-vingt-septième année de son âge. Son ministère et celui de son prédécesseur occupent un espace de près de cent vingt ans. Ses sermons étaient remarquables par le pathétique et les traits d'éloquence. Ils se distinguaient généralement par la clarté et la simplicité. Son caractère ne fut pas moins digne d'éloge que ses talens. Il était humble, modeste, ennemi de la dispute, mais ferme et courageux dans la défense de ses principes. M. Whitefield, qui l'a connu en 1740, l'appelle *le bon vieux puritain*. Walter a publié un *Discours sur les pensées vaines; le grand intérêt de l'homme; les Miracles de Jésus-Christ*, 1713; un *Sermon sur la fidélité dans le ministère*, 1728; *Avis à ceux qui écoutent sans fruit*, 1754; un volume de *Discours sur le 55e chapitre d'Isaïe*, ouvrage posthume, avec une préface par MM. Prince et Foxcroft.

WALTER (THOMAS), ministre de Roxbury, fils du précédent, prit ses degrés en 1713. En 1718, il fut adjoint à son père, mais il mourut en 1725. Thomas fut un des savans les plus distingués de son temps. Il avait des connaissances profondes et étendues; et savait singulièrement se rendre maître de ses pensées et de sa langue. Sa mémoire était si facile et si sûre, qu'il s'appropria, pour ainsi dire, toute l'érudition de son oncle, le docteur Cotton Mather. Il acquit, dans ses fréquentes conversations avec lui, plus que tout autre n'aurait gagné par les études les plus suivies. Walter fut surtout le défenseur de la doctrine de la grace. Dans les derniers instans de sa vie le souvenir des folies de sa jeunesse lui causa de vives inquiétudes pour son salut. Mais à la fin il en triompha, et on l'entendit s'écrier : « Ah

bien ! je serai dans le ciel un exemple glorieux de la clémence divine. » Il a publié un *Sermon*, 1722 ; l'*Écriture, seule règle de la foi et de la pratique*, 1723 ; et deux autres discours.

WALTER (Jean), théologien français de l'Église d'Angleterre, mort en 1797, fut recteur de Llandochau au Glamorgan. On a de lui un excellent *Dictionnaire anglais-gallois*, 1 vol. in-4°, 1794. Cet auteur a donné encore une *Dissertation sur la langue galloise*, et quelques sermons.

WALTER (Thomas), né en Angleterre, se distingua par son goût pour la botanique. Il vint s'établir dans la Caroline méridionale, où il cultiva une plantation à quelques milles de Charlestown. Il est mort vers la fin du dix-huitième siècle. On a de lui un ouvrage estimé, intitulé *La Flore de la Caroline*, en latin, 1788.

WALTERSTORFF (...... le comte de), général danois, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire du roi de Danemark près la cour de France, mort le 14 octobre 1820, à Paris, à l'âge d'environ soixante ans, avait un esprit très-cultivé, un amour éclairé des beaux-arts, particulièrement en peinture, et des connaissances très-étendues en économie politique et dans quelques branches de l'histoire. Son mérite lui avait acquis à Paris une considération indépendante de ses titres et de ses dignités. Il a écrit en danois sur l'amélioration du régime des prisons.

WALTHER (.......), célèbre mathématicien qui florissait au commencement du 16e siècle ; il passe pour l'auteur de la découverte de la *Réfraction astronomique* ; et cette découverte lui a mérité un rang parmi ceux qui ont cultivé les sciences exactes. C'était un riche citoyen de Nuremberg, qui n'était qu'amateur ; mais qui devint astronome par l'exemple de Regio-Montanus. Il fut touché de son zèle et de son ardeur pour les progrès des connaissances humaines. Il le seconda dans ses observations astronomiques ; et lorsqu'il partit pour Rome, il continua d'observer pendant plus de 30 ans. Les instrumens dont il se servait étaient fort beaux, et il faisait usage, pour mesurer le temps, d'une espèce d'horloge qui marquait surtout l'heure de midi très-exactement. Ses soins et son assiduité au travail lui valurent une découverte ; ce fut la réfraction de la lumière et des astres à travers l'atmosphère. Deux mathématiciens avaient déjà écrit sur cet écart de la lumière ; mais Walther ne connaissait point ces écrits. On ne sait à quel âge mourut cet homme de mérite. Ce n'était point un mathématicien du premier ordre, mais personne n'a peut-être eu autant de zèle que lui pour l'astronomie. Après la mort de Regio-Montanus, il acheta tous ses papiers et ses instrumens. On s'attendait qu'il publierait les écrits de cet illustre mathématicien ; mais il en était si jaloux qu'il ne voulait les faire voir à personne, et ce ne fut qu'après sa mort que ces écrits furent imprimés.

WALTHER (Michel), né à Nuremberg en 1596, fut professeur à Helmstadt et prédicateur de la duchesse douairière de Brunswick-Lunebourg. Après la mort de cette princesse, le comte d'Oost-Frise l'appela à sa cour pour remplir la place de surintendant général et de premier prédicateur.

Ce savant, mort en 1662, laissa plusieurs ouvrages : I. *Harmonia Biblica*, réimprimée pour la septième fois en 1654, Nuremberg, in-4°. II. *Officina Biblica*, 1668, in-4°. Il y a traité de l'Ecriture-Sainte en général, et en particulier de chaque livre canonique et apocryphe. III. *Mosaica Postilla*. IV. *Miscellanea Theologica*. V. *Commentarius in Epistolam ad Hebræos*. VI. *Exercitationes Biblicæ*, 1638, in-4°. Il a voulu dans cet ouvrage aplanir les principales difficultés que font naître les livres saints; il prodigue souvent mal-à-propos l'érudition.

WALTHER (Michel), fils du précédent, né le 3 mars, 1638, docteur en théologie à Wittemberg, et professeur de mathématiques et de théologie, a composé plusieurs ouvrages sur les matières qu'il professait.

WALTHER (George-Christophe), directeur de la chancellerie de Rosemberg, sa patrie, né en 1601, mourut en 1656, après avoir publié une méthode latine pour apprendre le droit, et d'autres ouvrages peu connus.

WALTHER (Christophe-Théodose), né à Schildeberg en 1699, fut envoyé en qualité de missionnaire dans le Tranguebar vers l'an 1720. Il en revint en 1740. On a de lui : *Doctrina temporum Indica* dans *Historia regni Bactriani* de Bayer, Pétropoli, 1738, in-4°. Il fit imprimer à Tranguebar une *Histoire sacrée* en langue malabare. Il mourut à Dresde en 1741.

WALTHER (Augustin-Frédéric, médecin, fut nommé à la chaire d'anatomie de Leipsick l'an 1723, et mourut après l'an 1735. On a de lui : I. *De Linguâ humanâ*. Leipsick, 1724, in-4°. Il y donne une description fort ample et très-exacte des glandes salivaires. II. *De Articulis, Ligamentis et Musculis*, 1728, in-4°; estimé. III. *Description de son Jardin botanique*, avec figures, 1729, in-4°. IV. Grand nombre de *Dissertations académiques* intéressantes, mais d'un style obscur et embrouillé. Il ne faut pas le confondre avec Conrad-Louis Walter, qui a publié *Thesaurus Medico-Chirurgicarum observationum*, Leipsick, 1715, in-8°; ouvrage dont Haller faisait peu de cas.

WALTHER. *Voyez* Sluse.

WALTON (Isaac), né à Stafford en 1593, exerça à Londres la profession de commerçant, qu'il abandonna sans avoir atteint une fortune même aisée, pour se livrer à son goût pour la pêche à la ligne. Il y avait acquis une expérience et une habileté qui le rendirent célèbre ; il ne se borna pas à se livrer à cet art paisible, il en donna des leçons aux autres et fut le premier qui le réduisit en principes. Il publia son *parfait Pêcheur à la ligne*, ou *la Récréation de l'homme contemplatif*, en 1653, 1 vol. in-12, avec des figures. Il en parut successivement, et de son vivant, cinq éditions, dont la dernière, datée de 1676, fut augmentée d'une seconde partie par Cotton. Walton a publié quelques autres ouvrages d'un faible intérêt ; il mourut à Winchester en 1683.

WALTON (Briand), évêque de Chester en Angleterre, prélat aussi savant que modéré, né à Cleveland en Yorck-shire en 1600, mort, en 1661, s'est immortalisé par l'édition de la Bible en neuf langues, connue sous le nom de

Polyglotte d'Angleterre. L'édition en fut commencée en 1653, et terminée en cinq ans, c'est-à-dire en 1657, 6 vol. in-folio. Quoique plusieurs autres savans y aient travaillé avec lui, on ne laisse pas de lui attribuer ce grand ouvrage, à la tête duquel on a mis son nom et même son portrait. Outre le grand nombre de versions orientales qui sont dans ce recueil, et qui étaient déjà dans la grande Bible de Le Jay, il y a 1° la Vulgate, corrigée par le pape Clément VII; 2° le texte grec des Septante, tel qu'il fut imprimé à Rome par ordre de Sixte V; 3° l'ancienne Vulgate, extraite des écrits des pères par Flaminius Nobilius; 4° des Dissertations sur toutes ces Bibles; c'est ce qu'on appelle ordinairement les *Prolégomènes* de Walton. Ils ont été imprimés séparément à Zurich en 1673. On en a donné à Lyon une traduction libre et abrégée, in-8°; elle fourmille de fautes. Ces préliminaires sont plutôt l'ouvrage de Pearson et de quelques autres Anglais que ceux de Walton. Dans le choix qu'on a fait des écrivains qu'on cite, on ne suit point le sentiment des théologiens protestans. Les auteurs donnent cependant trop d'autorité à certaines versions de l'Ecriture, et trop peu à d'autres. On a joint quelquefois à sa *Polyglotte* le *Lexicon Heptaglotton* de Castel, 1686, 2 vol. in-folio. On a encore de Walton, *Introductio ad lectionem linguarum orientalium*, 1655, in-8°.

WALVES (Samuel), professeur de théologie au collége d'Ygle, prit ses degrés au même séminaire en 1767, et en 1782 fut ministre de Milford. Il mourut en 1794. Deux ans avant sa mort il eut une attaque d'épilepsie qui l'avait privé de toutes ses facultés mentales, mais jusque-là il avait honoré sa chaire de théologie par des talens brillans, un style pur et énergique, une piété exemplaire, la gravité et la dignité de toute sa conduite. L'anecdote suivante fera connaître son esprit. Un avocat lui demandait comment il se faisait que beaucoup d'ecclésiastiques abandonnaient la chaire pour le barreau, tandis que peu d'avocats quittaient le barreau pour l'Eglise. Il répondit :

. . . . . Facilis descensus Averni,
Sed revocare gradum, superasque evadere ad auras
Hoc opus, hic labor est. . . . .

WAMBA ou BAMBA, roi des Visigoths en Espagne, l'an 672. C'est le premier, dit-on, qui ait été sacré dans ce royaume. Après avoir apaisé une révolte en Languedoc, il profita de la paix pour augmenter et fortifier Tolède. Attentif aux démarches des Sarrasins d'Afrique, il enrôla dans les milices tous ses sujets, excepté les enfans et les vieillards. Les évêques et le clergé devaient, en cas d'attaque, assembler tous leurs serfs, et marcher au-devant de l'ennemi. Ces précautions étaient nécessaires. Les Sarrasins envoyèrent une flotte de 270 voiles, pour tenter une descente en Espagne; mais elle fut repoussée par celle que Wamba avait équipée. Ce prince donna des preuves d'une grande valeur. Affaibli par un poison lent qu'on lui avait donné, il abdiqua la couronne, désigna Ervige pour son successeur, et mourut en 680 dans un monastère.

WAMÈLE (Jean), jurisconsulte de Liége, où il naquit en

Digitized by Google

1524, enseigna le droit à Louvain avec réputation. Il mourut en 1590. Don Juan d'Autriche voulut l'attirer dans le conseil d'état; mais ce savant préféra à tout le repos de la vie privée et les douceurs du cabinet. On a de lui des Remarques curieuses et intéressantes sur divers titres de l'un et de l'autre droit.

WANBROUCK ou WAESBRUCK (le chevalier JEAN), poète comique anglais, né au comté de Chefs, mourut vers 1726. Il y a beaucoup de plaisanteries et de saillies dans ses Comédies, qui sont au nombre de 11; mais il y a peu de ces traits fins et délicats qui font, s'il est permis de s'exprimer ainsi, sourire l'esprit en le surprenant agréablement. Celle intitulée la *Rechute* ou *la Vertu en danger* fut représentée en 1697, et eut beaucoup de succès. Ce poète fit en France un voyage, et se fit mettre à la Bastille. On n'a jamais su le sujet de sa disgrace. Wanbrouck se mêlait aussi d'architecture; mais il bâtissait avec autant de grossièreté qu'il écrivait avec élégance. Le château de Blenheim, qu'il a bâti en mémoire de la fameuse bataille d'Hochstet, qui appartient au duc de Marlboroug, ne fait point honneur à son goût. Si les appartemens étaient, a-t-on dit, aussi larges que les murailles sont épaisses, alors ce château serait commode. Il a encore construit le château de Claremont dans le comté de Surrey, et l'ancien opéra à Hay-Market. Wanbrouck a été inspecteur de l'hôpital de Greenwich et des jardins royaux, puis roi d'armes; mais il ne garda pas cette dernière place. Ses Œuvres poétiques ont été imprimées à Londres, 1730, 2 vol. in-12.

WANDALINO (JEAN), évêque de Sélande, né à Wibourg en 1624, parcourut presque toutes les universités protestantes d'Allemagne et de Hollande, et devint professeur d'hébreu et de théologie à Copenhague. On le nomma évêque de l'île de Sélande en 1675. On a de lui beaucoup de Dissertations historiques et chronologiques sur l'Ecriture-sainte.

WANDELAAR (JEAN), né à Amsterdam, en 1690, mort à Leyde en 1759, était un dessinateur et un graveur célèbre. Les célèbres anatomistes Frédéric Ruysch et Bernard Sigefrid Albinus ont employé souvent son talent dans leurs ouvrages.

WANDELBERT, diacre et moine de l'abbaye de Prum, sous l'empire de Lothaire. Son Martyrologe en vers héroïques, imprimé avec celui d'Usuard, Louvain, 1568, in-8°, offre plus de faits que de poésie.

WANDER (PIERRE). *Voyez* LAER.

WANGNERECK, jésuite, né à Munich en 1595, professeur en philosophie et en théologie à Dillingen, et chancelier de cette université, mort le 11 novembre 1664, est auteur de divers ouvrages de métaphysique, de controverse et de piété. En ce dernier genre, il a donné une édition des *Confessions de Saint-Augustin*, Cologne, 1646, qu'il a enrichie de notes. Il a encore publié, I. *Tractatus de creatione animæ rationalis.* II. *Vindiciæ politicæ adversùs pseudo-politicos.*

WANLEY (NATHANIEL); théologien anglais, mort vers 1690, curé de Cowentry. On a de lui

un livre curieux, intitulé *Les merveilles du petit monde*, ou *Histoire de l'homme*, in-folio. L'auteur y a raconté des histoires fort singulières.

WANLEY (Onfroi), fils du précédent, né à Cowentry en 1672, mort en 1726, fut secrétaire de la société établie pour la propagation de la religion chrétienne, et bibliothécaire du comte d'Oxford. Ce seigneur le chargea de mettre en ordre sa précieuse collection de livres. Wanley avait eu l'avantage d'être formé par son père à la lecture des différens écritures des différens siècles, ce qui lui donnait les moyens de déterminer les dates des manuscrits. Le docteur Hickes l'engagea à faire dans toute l'Angleterre une recherche soigneuse des manuscrits anciens. Ce laborieux et savant antiquaire a donné un Catalogue des manuscrits saxons dans un ouvrage très-intéressant du docteur Hickes, intitulé : *Thesaurus*. Ce catalogue porte pour titre : *Antiqua litteratura septentrionalis*, Oxford, 1703 et 1705, 6 parties in-folio.

WANSLEB (Jean-Michel), savant voyageur, né à Erford en Turinge le premier novembre 1635, de parens luthériens, fut disciple de Ludolf, et devint habile dans la langue éthiopienne. Le duc de Saxe-Gotha l'envoya en Egypte et en Ethiopie pour en examiner les dogmes et les rits. Wansleb, les ayant trouvés conformes à ceux de l'église romaine, alla à Rome en 1665, renonça à l'hérésie et se fit dominicain. Son goût pour les voyages l'ayant amené à Paris en 1670, Colbert le renvoya en Egypte pour y faire de nouvelles découvertes. Cette course procura à la bibliothèque du roi 334 manuscrits arabes, turcs et persans. De retour à Paris, il se vit réduit à être vicaire d'une paroisse près Fontainebleau, où il mourut le 12 juin 1679. Ce savant aurait pu obtenir des chaires et la mitre même; mais sa mauvaise conduite l'éloigna de tous les emplois que lui méritait son profond savoir. Si Ludolf fut son maître pour la langue éthiopienne; il aurait pu être son disciple pour bien d'autres choses. On a de lui, I. Une *Histoire de l'Eglise d'Alexandrie*, in-12. II. Une *Description de l'état de l'Egypte*, in-12. III. Une Relation de son second voyage, in-12. Tous ces ouvrages satisfont également la curiosité du lecteur ordinaire et celle du savant.

WARBURTON (Guillaume), évêque de Glocester, l'un des plus savans prélats de l'Angleterre, né à Newark sur le Trent le 24 décembre 1698, de George Warburton, procureur de cette ville, suivit d'abord le même état; mais il l'abandonna bientôt, ne l'ayant pas trouvé convenable à ses goûts. Son premier ouvrage fut un recueil de traductions de César, de Pline, de Claudien et autres, sous le titre de *Mélanges de traductions, tant en prose qu'en vers, de quelques poètes, orateurs et historiens romains*. Il les dédia à son protecteur sir Robert Sutton. On croit que c'est à cette époque qu'il se détermina à embrasser l'état ecclésiastique. En 1728, il publia des *Recherches critiques et philosophiques sur les causes des prodiges et des miracles rapportés par les historiens*. La même année le vit créer maître-

ès-arts en l'université de Cambridge et nommer au rectorat de Burnt-Broughton dans le comté de Lincoln. Il garda ce bénéfice jusqu'à sa mort, et y passa une grande partie de ses jours dans une retraite studieuse. Un projet d'édition de Velléius Patereulus qu'il fit imprimer en 1736 dans la *Bibliothèque britannique*, ne fut pas suivi. Il publia dans le courant de la même année son *Traité de l'Alliance de l'Eglise et de l'Etat*, qui commença sa célébrité. A la fin de cet ouvrage, il annonça le plan de la *Divine mission de Moïse*, dont le premier volume parut en janvier 1737. Il reçut un accueil que ni le sujet, ni la manière dont il était traité, ne semblaient justifier, comme l'auteur l'a observé lui-même. Les outrages qu'il éprouva à ce sujet auraient à peine été pardonnables s'il eût mis au jour la *Divine mission de Mahomet*. Il en résulta entre Warburton et ses ennemis, une querelle littéraire acharnée en raison de son mérite et de leur jalousie. L'héritier présomptif de la couronne le nomma son chapelain en 1738. Il prit ensuite la défense de l'*Essai sur l'homme* de Pope. Il en résulta entre le poète et le théologien nne étroite amitié qui ne fit que s'accroître jusqu'à la mort du premier. Pope ayant fait connaître son ami, entre autres à Ralph Allen, gentilhomme fort riche, celui-ci, par la suite, le choisit pour son gendre. En 1741 il donna la deuxième partie de la *Divine mission de Moïse*; en 1742 un sermon prêché à Bath en faveur d'un hôpital que protégeait Allen, et une *Dissertation sur l'origine des livres de chevalerie*, insérée sans nom d'auteur à la tête d'une édition de Don Quichotte. Il présida en même temps à des éditions de l'*Essai sur la critique*, de l'*Essai sur l'homme* et de la *Dunciade*, augmentée d'un chant et corrigée d'après ses avis. Il retoucha l'*Essai sur Homère* du docteur Parnell, que Pope mit à la tête de sa traduction de ce poète, et qui jouit de la réputation d'un vrai chef-d'œuvre. Ce service fut le dernier qu'il rendit à Pope vivant. Celui-ci, mort le 30 mai 1744, lui légua la moitié de sa bibliothèque, la propriété de tous ceux d'entre ses ouvrages imprimés pour lesquels il n'avait fait aucun engagement avec ses libraires, et le bénéfice de toutes les éditions que l'on ferait après sa mort de la totalité de ses œuvres, à charge qu'il veillerait à ce qu'on n'altérât point le texte. La rébellion d'Ecosse en 1745 lui donna occasion de soutenir les droits du gouvernement et les opinions de l'Eglise anglicane, en 4 sermons. En 1747, il publia son édition de Shakespeare, une préface pour *Clarisse* et quelques autres écrits du même genre; en 1749 une *Lettre à Bolingbroke*, où il défend avec chaleur le caractère moral de Pope que celui-ci avait attaqué. En 1750, à l'occasion du Traité du docteur Middleton sur les miracles, il écrivit un morceau excellent, intitulé *Julien*, ou *Discours concernant le tremblement de terre et l'éruption des feux qui firent échouer les tentatives de cet empereur pour la reconstruction du temple de Jérusalem*. Il publia en 1751 une édition complète des *Œuvres de Pope*, avec des notes, un pamphlet contre Middleton, à l'appui

des dogmes exposés dans la *Divine mission de Moïse* et un détail des prophéties d'Arisé Evans, prophète gallois du siècle dernier : production plus que bizarre, et qui l'exposa au ridicule. Il redevint lui-même dans une suite de sermons qu'il rassembla sous un titre commun, après les avoir prêchés à Lincoln, et dans plusieurs lettres où il démontre la frivolité des principes dangereux répandus dans tous les ouvrages de Bolingbroke. De nouveaux sermons, 3 vol., ajoutés à la *Divine mission de Moïse*, quelques *Traités de dogmes*; des Secours donnés à Nosthead pour *la vie de Pope* et différentes réimpressions occupèrent le reste de sa vie littéraire, car il ne poussa point ses travaux jusqu'à la fin de ses jours. La douleur qu'il eut de la perte de son fils unique mit fin à son état d'abattement le 7 juin 1779. Malgré sa haute réputation, il ne parvint que tard aux honneurs ecclésiastiques. Ce ne fut guère qu'en 1754 que la fortune commença à le regarder favorablement. Il se vit en très-peu de temps chapelain du roi, chanoine de Durham, docteur en théologie ; car on n'avait pas même songé à lui conférer ce titre. Outre les ouvrages dont nous avons parlé dans le cours de cet article, on a aussi de Warburton, un *Essai sur les hiéroglyphes des Egyptiens, où l'on voit l'origine et le progrès du langage et de l'écriture*, traduit de l'anglais par Léonard des Malpeines, Paris, 1744, 2 vol. in-12, fig. Cet ouvrage est recherché et peu commun.

WARD (Nathaniel), premier ministre d'Ipswich, né à Haverhill en Angleterre en 1570, fils du ministre Jean Ward, devint élève de l'université de Cambridge, où il fut reçu maître-ès-arts en 1595. Après s'être livré quelque temps à l'étude et à la pratique des lois, il parcourut l'Allemagne, la Hollande, la Prusse et le Danemark. Il fit à l'université de Heidelberg, connaissance avec le savant théologien David Pareus ; et ce fut lui qui l'engagea à renoncer au barreau pour se livrer à l'étude de la théologie. Après s'en être occupé quelque temps à Heidelberg, il retourna en Angleterre, où il obtint la cure de Standon au comté d'Hertford. Cité par l'évêque en 1631 pour répondre sur une accusation de non-conformité, et ayant refusé de comparaître, il fut interdit de ses fonctions. En 1634, il quitta son pays natal, et passa dans la nouvelle Angleterre. Il y obtint la cure d'Aggawam ou Ipswich. En 1635, Northon fut nommé son collègue, et l'année suivante, il donna la démission de sa place. Ce fut Nathaniel Rogers qui lui succéda. En 1641, la faction des hommes libres le choisit sans le consentement des magistrats pour prêcher un discours. En décembre de la même année la cour générale donna sous le titre de Corps des libertés une centaine de lois qui avaient été dressées par Ward en 1639, et remises pour l'examen au gouvernement et aux autres autorités. En 1647, il retourna en Angleterre, et peu après son arrivée il publia un ouvrage intitulé le *Simple Savetier d'Aggawam en Amérique*, composé pendant les guerres civiles de Charles Ier. Il tendait à encourager l'opposition et les ennemis du roi et de l'église d'Angleterre. Ward

reprit alors ses occupations habituelles, et s'établit à Shenfield au comté d'Essex, où il resta jusqu'à sa mort, arrivée en 1653. Il était très-gai, et avait beaucoup d'esprit. On se rappelle encore à Ipswich un grand nombre d'anecdotes de lui très-amusantes. Le docteur Cotton-Mather trouva ces mots brodés sur son manteau : « *Sobriè, justè, piè, lætè.* » Le livre que nous avons déjà mentionné, et qui fut imprimé à Londres, in-4°, et réimprimé à Boston, 1713, est un monument curieux de la vivacité et de la vigueur de son esprit; il en a publié encore plusieurs autres très-spirituels. On distingue une satire sur les prédicateurs de Londres, intitulée *Mercurius anti-mecharius*, ou *le simple garçon savetier*, etc., 1647.

WARD (Jean), premier ministre de Haverhill, fils du précédent, né en Angleterre en 1606, après avoir pris les ordres passa en Amérique en 1639. Il prêcha quelque temps à Agamenticus : mais en 1641 il s'établit à Haverhill, qui était alors une nouvelle plantation, et y resta jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée en 1693. Un mois avant de terminer ses jours il prêcha un excellent sermon. Il fut théologien profond, habile médecin et grammairien exact.

WARD (Samuel), mort en 1643, fut l'un des théologiens envoyés au synode de Dordrecht. Là, ses sentimens relativement à la doctrine de Calvin qu'il avait soutenue changèrent totalement. Les rebelles le firent mettre en prison au commencement de la guerre civile, et le maltraitèrent même au point qu'il en mourut. Ward a donné quelques ouvrages théologiques; et l'on trouve des lettres de lui dans le recueil de l'archevêque Usher.

WARD (Edouard), écrivain burlesque anglais de la fin du 17me siècle, a pris pour modèle le célèbre Butler, auteur d'Hudibras. Il a donné : I. *L'Espion de Londres.* C'est l'ouvrage qui l'a fait le plus connaître. II. *La Réformation*, poëme burlesque. III. Ward a mis le *Don Quichotte* en vers anglais, dans la manière d'Hudibras. Cet auteur était très-attaché à la religion catholique romaine.

WARD (Jean), docteur en droit, né à Londres en 1679, travailla dans les bureaux de la marine en qualité de secrétaire. Ayant renoncé en 1710 à cet emploi, il se chargea de l'éducation de quelques jeunes gens, et ouvrit une école qui se soutint avec beaucoup de succès pendant plusieurs années. Ses talens le firent appeler ensuite à la chaire de rhétorique du collége de Gresham, et ses connaissances lui procurèrent son admission dans la société royale de Londres, sous la présidence de sir Isaac Newton en 1723. En 1752, il fut appelé lui-même à la vice-présidence de cette société célèbre, et en a rempli les fonctions jusqu'à sa mort, arrivée en 1758. Il s'est associé au travail d'Amsworth pour son *Dictionnaire latin* et son édition de la *Collection d'antiquités de Kemp.* Il a contribué avec Buckley à sa belle édition de l'*Histoire de Thou.* On lui doit une édition de la *Grammaire* de Lely, de l'ouvrage de Wilson, sous le nom de *Volusenus de animi tranquillitate*, de la *Grammaire grecque* de Cambden. On a encore de lui les *Vies*

des professeurs du collége de Gresham, 1740; un *Système de l'art oratoire*, 2 vol. in-8°, 1759, et des *Dissertations sur différens passages de l'Ecriture*, in-8°, 1761. Ces deux derniers ouvrages, prêts à être livrés à l'imprimeur, n'ont été publiés qu'après sa mort.

WARD (Seth), habile mathématicien anglais, né à Buntington dans le Hérefordshire en 1617, devint successivement professeur d'astronomie, chantre, doyen et évêque d'Execster; il fut transféré en 1667 à l'évêché de Salisbury, où il essuya quelques tracasseries. Il tomba en enfance peu de temps avant sa mort, arrivée à Knigthsbridge, près de Londres en 1689, quelque temps après avoir contribué à l'établissement de la société royale de cette ville. La douceur de son caractère contribua beaucoup à sa fortune; mais comme toutes les personnes douces, il fut faible. Royaliste sous Charles Ier, républicain lorsque le parlement prévalut, il redevint royaliste sous Charles II. Il fit même valoir ce qu'il avait d'abord souffert pour le père, afin que le fils oubliât qu'il avait ensuite abandonné ce prince infortuné. Ward était grand politique, et théologien médiocre. Son goût pour les mathématiques le fit pénétrer bien avant dans cette science. Il donna une *Méthode d'approximation* qui fut applaudie. Il réussit moins dans ses autres études. Il est encore auteur : I. De quelques écrits contre Hobbes, Oxford, 1656, in-8°. II. D'un *Traité des Comètes*, Oxford, 1653, in-4°. III. D'une *Trigonométrie*, Oxford, 1654, in-folio. IV. De sermons en anglais, Londres, 1670.

WARD (Samuel), gouverneur de Rhode-Island, fut nommé à cette place en 1762, 1765 et 1766. Il eut en même temps la charge de chef-justice de la cour suprême. Au commencement des dissensions avec la Grande-Bretagne, il prouva son attachement inaltérable pour sa patrie. Il fut membre du premier congrès en 1774; il mourut de la petite vérole à Philadelphie en 1776. Ward fut zélé patriote, et très-religieux.

WARD (Arthemas), premier major-général de l'armée d'Amérique, prit ses degrés au collége d'Harvard en 1743, et fut ensuite représentant et membre du conseil, puis juge de la cour des plaids-communs pour le comté de Worcester. Quand la guerre avec la Grande-Bretagne éclata, il fut nommé par le congrès major-général. En 1775, à l'arrivée de Washington, quand il eut réglé la disposition des troupes pour le siége de Boston, le commandement de l'aile droite de l'armée à Roxbury fut confié au général Ward. En 1776, il donna sa démission; mais à la prière de Washington, il garda encore quelque temps le commandement des troupes; puis il ne s'occupa plus que des devoirs de la vie civile. Il fut deux fois membre du congrès, avant et après l'adoption de la constitution présente. Il mourut à l'âge de 63 ans à Shrewsbury, après une longue maladie. Il fut d'une intégrité incorruptible. Toute sa vie n'offre aux regards que l'homme vertueux.

WARD (Bernard), savant irlandais, établi en Espagne vers l'année 1740, s'attacha à connaître l'état de l'industrie de cette nation et les causes de sa décadence. Les vastes connaissances

qu'il avait acquises le mirent à portée d'acquérir facilement les notions qu'il désirait : voulant concourir aux progrès de la civilisation et des lumières dans cette péninsule, il publia à Valence en 1750 un écrit sous ce titre : *Obrapia* ou *Moyen de remédier à la misère des indigens*. Les idées saines que cet ouvrage renferme, ayant réveillé l'attention du gouvernement espagnol, Ferdinand VI chargea Ward d'entreprendre un voyage chez l'étranger et de recueillir les renseignemens nécessaires au perfectionnement de l'agriculture, du commerce et de la police concernant la mendicité. Il revint en Espagne après une absence de quatre ans, muni des observations les plus utiles sur tous les objets relatifs à sa mission. Le roi récompensa ses services en le nommant président de l'assemblée du commerce et de la monnaie, et lui donna la direction de la fabrique des cristaux de Saint-Ildephonse. La mort enleva ce savant Irlandais à l'Espagne au moment où il s'occupait d'enrichir les sciences et les lettres des connaissances qu'il avait acquises dans ses voyages ; ses écrits ont été imprimés et publiés depuis par le comte de Campomanès, gouverneur du conseil de Castille, sous ce titre : *Projet économique*, œuvre posthume, Madrid, 1779. Cet ouvrage est estimé.

WARDA (.....), dame anglaise du 17e siècle, qui, de concert avec une de ses compatriotes nommée Tuitia, fonda en Flandre les jésuitesses, sous la direction du père Gérard, recteur du collége d'Anvers. Le dessein de ce jésuite était d'envoyer ces pieuses filles en Angleterre, pour instruire les personnes de leur sexe attachées à la religion catholique. Warda devint bientôt supérieure générale de plus de deux cents religieuses, qui suivirent la règle des enfans d'Ignace, et en imitaient le régime. Elles ne gardaient point la clôture, se mêlaient même de prêcher, et le faisaient avec plus d'onction que de prudence. Cet institut singulier, où l'on joignait l'instruction des colléges à une espèce d'apostolat, fut supprimé par Urbain VIII en 1630. Ce pontife l'anéantit en Italie au moyen d'une bulle. Les jésuitesses de la basse Allemagne, plus indociles, résistèrent aux ordres du souverain pontife, dans l'idée qu'il ne faut point de permission particulière pour travailler à l'instruction du prochain : le pape fut d'autant plus irrité de leur désobéissance, qu'elles étaient accusées d'avancer dans leurs exhortations des maximes peu orthodoxes. « Il est rare en effet, dit le P. d'Avrigny, que les femmes qui s'avisent de dogmatiser ne commettent ou n'adoptent quelques erreurs. » Quoi qu'il en soit, Urbain VIII ordonna, sous peine d'excommunication, à ces filles entêtées et rebelles d'abandonner leurs maisons, et de se retirer chez leurs parens, ou dans quelque couvent d'un ordre approuvé.

WARÉE (Jacques), chevalier de la Jarretière, mort à Dublin sa patrie en 1667, a laissé : I. Un *Traité des Écrivains d'Irlande*, en latin, Dublin, 1639, in-4°. Ce petit livre est utile aux bibliographes ; mais l'auteur peignant ses compatriotes, ne distribue pas toujours ses éloges avec économie. Il rejette cependant les écrivains fabuleux et les ou-

vrages supposés, et paraît en général un bon et savant critique. II. Les *Annales d'Irlande* sous les règnes de Henri VIII, d'Edouard VI, et de Marie, 1658, en latin. III. *L'Histoire des évêques d'Irlande*, 1665, in-fol., etc.

WARGENTIN (Pierre), célèbre astronome suédois, né à Stockholm en 1717, fut chevalier de l'ordre de l'Étoile polaire, membre de l'académie royale des sciences de sa patrie, et associé de celle de Paris. Ce savant mérite d'être compté au nombre des plus illustres astronomes de la Suède et de son siècle. Une éclipse de lune de 1729, en excitant fortement l'attention du jeune Wargentin, quoiqu'il n'eût pas 12 ans, annonça et décida son goût pour l'astronomie. Ce fut Celsius qui l'engagea à s'occuper de la théorie des satellites de Jupiter, et qui fit imprimer ses premières tables dans les mémoires de l'académie d'Upsal. Elles furent publiées ensuite en 1759 et 1771, dans la deuxième édition de l'astronomie de Lalande. Il découvrit la comète de 1742, et s'illustra depuis par beaucoup d'autres succès dans cette carrière. La littérature grecque et orientale lui était aussi très-familière. Wargentin mourut à Stockholm le 13 décembre 1783. P. Djupenstrom a célébré sa mémoire dans une harangue latine prononcée devant l'académie d'Upsal le 25 mai 1785. L'académie de Suède lui fit frapper une médaille et obtint une pension pour ses enfans, le père ayant été plus occupé du progrès des sciences que de l'augmentation de sa fortune. Les différens mémoires qu'il a donnés se trouvent dans ceux de l'académie de Stockholm, dans les *Transactions philosophiques* et dans les *Acta societatis Upsaliensis*. Ils ont pour objet les inégalités des satellites de Jupiter par leur attraction mutuelle; la grandeur et la figure de la terre, la parallaxe des étoiles fixes, de la lune et du soleil, les comètes de 1769 et 1771, le passage de Vénus en divers lieux de la Suède, et la détermination de leur longitude par ce passage, les émanations solaires, etc.

WARHAM (Guillaume), né à Oakley dans le Hampshire en Angleterre, devint docteur en droit à Oxford, puis professeur. Son talent pour les affaires le fit envoyer par le roi Henri VII en ambassade vers Philippe, duc de Bourgogne. A son retour, il fut nommé évêque de Londres, ensuite chancelier d'Angleterre, et enfin archevêque de Cantorbéry. Il mourut en 1532, après avoir vu la religion catholique renversée dans sa patrie.

WARIN (Jean), sculpteur et graveur, né à Liége en 1604, entra comme page au service du comte de Rochefort, prince du Saint-Empire. Il fit, dès sa jeunesse, son amusement du dessin, et s'y rendit très-habile; il s'exerça aussi à la gravure et à la sculpture. Plusieurs machines très-ingénieuses qu'il inventa pour monnayer les médailles qu'il avait gravées lui firent une grande réputation. Louis XIII lui donna la charge de garde des monnaies de France. Ce fut en ce temps-là que Warin fit le sceau de l'académie française, où il a représenté le cardinal de Richelieu d'une manière si frappante, que cet ouvrage passe, à juste titre, pour un chef-d'œuvre. Ce fut encore lui qui grava les poinçons des monnaies lors de la conver-

Digitized by Google

sion générale de toutes les espèces légères d'or et d'argent que Louis XIII fit faire dans le royaume. Ce travail mérita à Warin une nouvelle charge, celle de graveur général pour les monnaies. La monnaie fabriquée pendant la minorité de Louis XIV est aussi de cet habile artiste ; il a de plus travaillé à quantité de médailles estimées. On lui doit encore des éloges pour ses ouvrages de sculpture. Il a fait deux *bustes* en bronze de Louis XIV, et celui du cardinal de Richelieu, en or, qui sont dignes d'être mis en parallèle avec ce que l'antiquité nous a laissé de mieux en ce genre. Cet artiste mourut à Paris en 1672 du poison que des scélérats à qui il avait refusé des poinçons de monnaie lui donnèrent. Ce fut du moins alors un bruit public ; mais on ignore s'il est fondé. Warin était d'une avarice sordide. Ayant forcé sa fille à épouser un homme fort riche, mais boiteux, bossu et rongé par les écrouelles, elle s'empoisonna en 1651, dix jours après son mariage, avec du sublimé qu'elle avala dans un œuf.

WARIN. *Voyez* VARIN.

WARING (EDOUARD), savant mathématicien anglais, né au comté de Shrop ; mort en 1798, était fils d'un riche fermier. Il n'avait pas encore pris ses degrés à l'université, lorsque la chaire de mathématiques du collège de Lucas, qui avait été occupée autrefois par Newton, vint à vaquer en 1760. Les talens que Waring avait déjà montrés dans cette science le firent regarder comme plus propre qu'aucun autre à remplir la place ; et un ordre du roi suppléa aux degrés qui manquaient au professeur ; il était aussi habile dans la médecine ; mais il exerça fort peu cette science. Les études sédentaires étaient particulièrement de son goût. Ce savant a donné plusieurs ouvrages : I. *Miscellanea analytica*, 1762. II. *Propriétés des Courbes algébriques*, 1772. III. *Meditationes analyticæ*, 1776.

WARNACHAIRE, né à Langres, d'une famille noble, mort dans le 7me siècle, a rédigé les Actes de trois martyrs, connus sous la dénomination des trois Jumeaux, et les dédia à Céraune, évêque de Paris. Surius est le premier qui ait fait imprimer ces actes. On attribue encore au même Warnachaire l'*Histoire du martyre de saint Didier*, évêque de Langres, que les Bollandistes ont conservée dans leur collection.

WARNEFRIDE. *V.* PAUL XVI.

WARNER en latin *Wernerus* ou *Guarnerus*, célèbre jurisconsulte allemand, suivant les uns, et, suivant d'autres, milanais, après avoir étudié à Constantinople, enseigna à Ravenne, ensuite à Bologne, l'an 1128. Il eut beaucoup de disciples, devint le père des glossateurs et des commentateurs, et fut appelé *Lucerna juris*. On le regarde comme le restaurateur du droit romain. Il eut beaucoup de crédit en Italie, auprès de la princesse Mathilde. Il engagea l'empereur Lothaire, dont il était chancelier, à ordonner que le droit de Justinien reprît son ancienne autorité dans le barreau, et que le Code et le Digeste fussent lus dans les écoles. Warner fut le premier qui exerça en Italie cette profession. Il mourut avant l'an 1150 à Bologne. Ce jurisconsulte introduisit dans les écoles de droit la cérémonie du doctorat. Cet usage

passa dans le reste de l'Europe. Les écoles de théologie l'adoptèrent. On prétend que l'université de Paris s'en servit la première fois à l'égard de Pierre Lombard, qu'elle créa docteur en théologie.

WARNER (Ferdinand), curé de Saint-Michel à Londres, mort de la goutte en 1768, est auteur de plusieurs ouvrages de morale et de théologie, de l'*Histoire ecclésiastique du 18me siècle*, 2 vol. in-8°, et de la *Vie de Thomas Morus*, in-8°, 1758. On a aussi de lui l'*Histoire de la rébellion en Irlande*, et un *Traité de la goutte*, assez étendu.

WARNER (Richard), botaniste anglais, mort en 1775, avait été destiné au barreau, mais il ne suivit pas cette carrière : il passa sa vie dans sa terre de Woodfordgreen, au comté d'Essex, et s'y occupa constamment de la science qui avait tant d'attraits pour lui. Warner a publié des ouvrages sur cette matière et sur d'autres. I. *Plantæ Voodfordienses*, ou *Catalogue des Plantes qui viennent naturellement à Voodfort en Essex*. II. *Lettre à Garrick, concernant un Glossaire pour les œuvres de Shakespeare*, in-8°. III. Traduction de quelques Comédies de Plaute. Cet auteur un peu bibliomane avait une très-belle bibliothèque, qu'il a léguée au collége de Wadham.

WARNER (Jean), fils de Ferdinand, mort en 1800, élève de Cambridge, où il fut reçu docteur en 1773, obtint en 1771, les cures de Stockcliffe et de Chalton au comté de Bedfort, celle de Stouston au comté de Wilts, et fut ensuite chapelain de lord Gower, qu'il accompagna dans son ambassade en France. Il y fut témoin des premiers événemens de la révolution. Le docteur Warner a donné un savant traité de la prononciation du grec, intitulé *Metron Ariston*; une traduction de la Vie de frère Gerunde, ouvrage espagnol en 2 vol. in-8°, très-médiocre.

WARREN (Joseph), major-général dans l'armée républicaine, né à Roxburi en 1740, prit ses degrés au collége d'Harvard en 1759. Ses études furent d'abord dirigées vers la médecine, et en peu d'années il devint un des meilleurs médecins de Boston. Il déploya beaucoup de zèle et de courage en faveur de la liberté de sa patrie. Dès l'année 1766, il était un des principaux membres de l'assemblée secrète de Boston, qui eut une si grande influence dans les affaires du pays. Cependant la hardiesse de ses décisions et l'ardeur de son zèle n'excluaient en lui ni la circonspection ni la sagesse. Dans cette assemblée les plans de défense furent mûris. Deux fois, à l'anniversaire du massacre, Warren fut nommé orateur de la ville, et ses discours énergiques portent l'empreinte d'une ame grande et forte ; ce fut lui qui, la veille de la bataille de Lexington, ayant reçu des informations sur l'expédition projetée contre la concorde, dépêcha, à dix heures du soir, un exprès à MM. Hancock et Adams, qui étaient à Lexington, pour les avertir du danger. Lui-même, dans la nuit mémorable du 19 avril, ne prit aucun repos. Il est dit dans les Mémoires du général Heath, qu'une balle lui enleva une boucle de cheveux au milieu de la confusion où se trouva l'armée, dans le moment où elle se rassembla à la hâte à

Cambridge : il eut la plus grande part au rétablissement de l'ordre. Après le départ de Hancock pour le congrès, il fut nommé, à sa place, président du congrès provincial. Quatre jours avant la bataille de Brunker ou Breed's-Hill il fut nommé major-général. Quand les retranchemens furent achevés, il vint exprès de Cambridge pour encourager les troupes, s'enfermer dans les lignes, et servir comme volontaire. Mais comme la retraite commençait, il fut frappé d'une balle à la tête, et mourut dans la tranchée ; il avait alors 35 ans. Warren fut la première victime de marque qui succomba dans la lutte avec la Grande-Bretagne. Il a publié un discours en 1772 ; un autre en 1775, pour la commémoration du 5 mars 1770.

WARREN (Jacques), né en 1726, se distingua par son amour pour sa patrie. Il prit ses degrés en 1745 au collége d'Harvard. Ses vues étaient toutes dirigées vers le commerce, et pendant long-temps il fut un négociant estimable. En 1757, il succéda à son père dans la place de haut-sheriff et conserva son emploi jusqu'au commencement de la guerre, malgré la part active qu'il prit dans l'opposition aux mesures du gouvernement. En mai 1766, il fut nommé membre de la cour générale, et soutint parfaitement les droits de son pays. En 1776, il fut fait major-général de la milice, quoiqu'il n'eût jamais rien fait dans cette partie. Après la formation de la constitution de Massachusetts, il fut plusieurs années orateur de la chambre des représentans ; mais ensuite préférant servir son pays d'une manière plus active (car il avait refusé les places de lieutenant-gouverneur et de juge suprême de la cour, il accepta dans la marine un emploi dont les fonctions étaient très-laborieuses. Quand la guerre fut terminée, il se retira des emplois publics pour jouir entièrement des douceurs de la vie privée ; mais il accepta une place au conseil, et le dernier de ses longs travaux pour le bien de son pays fut l'office d'électeur pour un président et un vice-président en 1804. Il mourut à Plymouth en 1808, âgé de 82 ans.

WARTENSLEBEN (le comte de), feld-zeugmeister autrichien, gouverneur-général de la Dalmatie, était issu d'une ancienne et noble famille. Il embrassa la carrière des armes, où s'étaient illustrés ses aïeux, et fut employé en 1789 et 1790, sous M. de Clairfayt contre les Turcs ; en qualité de général-major. Il signala sa bravoure dans un grand nombre de circonstances ; et devint successivement général d'artillerie, et général en chef des armées autrichiennes sur le Bas-Rhin. Dans ce nouveau poste, il mérita les éloges de l'archiduc Charles. En juillet 1797, il fut nommé gouverneur-général de la Dalmatie, où il fit chérir son administration. Le comte de Wartensleben est mort depuis plusieurs années.

WARTHON (Thomas), né dans le Yorckshire en 1610, mort à Londres en 1673, professeur en médecine dans le collége de Gresham, est très-connu des médecins par son *Adenographia*, in-8°. C'est une description très-exacte des glandes maxillaires, par lesquelles la salive passe dans la bouche. On a encore de lui, *Descriptio glandularum to-*

tius corporis, Amsterdam, 1659, un vol. in-8°.

WARTHON (Thomas), fils du lord Warthon, né en 1640, se distingua dans plusieurs sessions du parlement parmi les membres de la chambre des communes les plus opposés à la cour, sous les règnes de Charles II et de Jacques II. Ce fut lui qui ouvrit l'avis de faire venir le prince d'Orange en Angleterre en 1688. Il alla joindre ce prince peu de temps après son débarquement, et fut créé contrôleur de la maison du roi, et membre du conseil privé. Il hérita du titre de lord en 1697, et se montra dans le commencement de la guerre de la succession d'Espagne un des ennemis les plus ardens de la France. Privé de toutes ses charges à l'avènement de la reine Anne, il proposa le premier, dans la chambre des pairs, de nommer une régence pour gouverner en cas que la reine vînt à mourir. Il fut en 1706 un des commissaires nommés pour effectuer la réunion de l'Écosse à la Grande-Bretagne, et il hâta de tout son pouvoir la conclusion définitive de cette affaire importante. Créé comte de Warthon, il fut nommé en 1709 vice-roi d'Irlande, et fit éclater son zèle pour la religion anglicane en appelant l'attention du parlement de ce royaume sur l'accroissement du catholicisme. Swift, qui lui avait en vain demandé une place de chapelain dans sa maison, attaqua son administration, et le désigna dans ses écrits sous le nom de *Verrès*; mais le témoignage de cet écrivain passionné n'est d'aucun poids en comparaison de celui d'Addison, qui fait l'éloge le plus brillant des talens et des vertus patriotiques du comte de Warthon dans l'épître par laquelle il lui dédie le cinquième volume du *Spectateur*. Warthon se démit de la vice-royauté d'Irlande lorsque les Whigs furent exclus du ministère en 1710. Il fut toujours dans le parti de l'opposition pendant le reste du règne de la reine Anne, montrant la plus grande animosité contre le prétendant, jusqu'à proposer d'exiger que la reine employât les plus vives instances pour engager ses alliés à ne pas souffrir ce prince dans leurs états. A l'avènement de George Ier, il reçut le titre de marquis, fut fait garde du sceau privé, et mourut peu de temps après en 1715.

WARTHON (Philippe, duc de), fils du précédent gentilhomme anglais, d'un caractère fort singulier, naquit en 1699, et reçut chez ses parens une éducation soignée, dont le but principal était d'en former un orateur accompli. Il débuta dans le monde par une faute qui influa sur toute sa vie, et en fit un tissu de malheurs et de folies. Il fit très-jeune un mariage clandestin qui ne convenait ni à sa naissance, ni à sa fortune, ni à son caractère, et moins encore aux vues ambitieuses de son père. Il eut le malheur de le perdre peu de temps après, et sa mort fut attribuée à cette inconduite. Privé trop tôt de la surveillance paternelle, il se livra à tous les excès d'une jeunesse inconsidérée. Désirant voyager et achever son éducation chez l'étranger, destiné à se nourrir de bonne heure des principes des Whigs, il vint à Genève par la Hollande et l'Allemagne. Il y fut à peine arrivé que, dégoûté des principes austères de son gouver-



neur, il le quitta et lui écrivit une lettre par laquelle il lui annonçait son départ pour Lyon, et lui *laissait un petit ourson qu'il affectionnait, comme le compagnon de voyage qui pût le mieux sympathiser avec lui.* Le jeune marquis ne fut pas plutôt à Lyon, qu'il écrivit au chevalier de Saint-George alors résidant à Avignon, en lui envoyant un magnifique étalon. Le chevalier dépêcha aussitôt au marquis pour l'engager à venir à sa cour, lui fit le plus obligeant accueil, et lui conféra le titre de duc de Northumberland. Warthon repart aussitôt pour Paris, et, dans le même esprit qui l'avait conduit à Avignon, fait sa cour à la reine douairière d'Angleterre, épouse de Jacques II, résidante alors à Saint-Germain. Pendant son séjour à Paris, son adresse insinuante et ses talens vraiment distingués lui concilièrent l'estime des Anglais de tous les partis qui se trouvaient à la cour de France. Le comte de Stairs, ambassadeur d'Angleterre, malgré les rapports désavantageux au marquis qui lui avaient été adressés, le reçut avec toutes les marques du respect dû au rejeton d'une grande famille, et néanmoins lui donna sur sa conduite de sages conseils auxquels Warthon ne répondit que par des sarcasmes outrageans. Il repassa la même année en Angleterre, et se rendit en Irlande, où, malgré sa jeunesse, ses talens extraordinaires lui procurèrent l'honneur d'être admis avant le temps à prendre rang dans la chambre des pairs. Alors il épousa avec chaleur les intérêts de la cour, et montra le plus grand zèle à servir le gouvernement; les témoignages d'affection dans un temps où la cour recherchait des sujets capables de la servir, ne contribuèrent pas peu à son avancement. Le roi lui donna le titre de duc, et il n'eut pas plutôt atteint l'âge compétent, qu'il entra dans la chambre des lords d'Angleterre, précédé d'une grande réputation. Sa conduite alors changea tout à coup. Peu de temps avant la mort de lord Stanhope, il contraria ouvertement tous les plans du ministère; et comme si cette opposition n'eût pas répondu à ses vues, il publia contre la cour une feuille périodique intitulée *The tre Briton*, dont deux fois la semaine il se distribuait plusieurs milliers. Dans ces entrefaites, sa profusion sans bornes avait tellement grevé ses biens, que la chancellerie s'en empara et nomma des commissaires pour les gérer et acquitter ses dettes, sous la réserve d'un revenu de 1200 livr. sterl. par an pour sa subsistance. Ne trouvant pas cette somme suffisante pour maintenir sa dignité en Angleterre, il prit le parti de passer chez l'étranger, jusqu'à ce que ses dettes fussent liquidées. Il séjourna quelque temps à Vienne, et de là passa en Espagne, où il reçut deux fois l'ordre du sceau-privé de revenir dans sa patrie. Sans y avoir aucun égard, il tâcha de desservir la cour de Londres auprès de celle de Madrid, et se vouant ouvertement aux intérêts du prétendant, il reparut à sa cour, où il fut accueilli avec la faveur la plus distinguée. Pendant qu'il voyageait ainsi d'une cour à l'autre, la duchesse son épouse mourut en 1726, sans lui laisser d'enfant, et Warthon bientôt après conçut une passion violente pour l'une des dames d'honneur de la

reine d'Espagne, Irlandaise d'origine, très-aimable, mais sans fortune. Malgré l'opposition formelle de la reine et de tous ceux qui s'intéressaient à leur bonheur commun, il parvint à l'épouser et passa à Rome, où il jouit pendant quelque temps de la confiance du prince exilé et de la considération attachée à son titre de duc de Northumberland; mais son inconstance le força bientôt à s'en éloigner. Il vint à Barcelone, et s'offrit au roi d'Espagne pour servir au siége de Gibraltar en qualité de volontaire; ses services n'eurent pas plutôt été acceptés, que Warthon demanda au chevalier de Saint-George la permission de se rendre auprès de lui. Le chevalier lui ayant répondu qu'il serait beaucoup plus convenable pour lui de retourner en Angleterre, le duc, feignant de déférer à son avis, vint en France avec son épouse, et dépensa, soit à Rouen, soit à Paris, toutes les sommes dont il put disposer, perdant absolument de vue tous les intérêts qui pouvaient l'attacher en Angleterre. Il s'embarqua à Nantes pour Bilbao, et le délabrement de sa santé l'ayant conduit à des eaux minérales dans les montagnes de Catalogne, il tomba malade dans un petit village, où il n'aurait reçu aucun secours, s'il n'avait été recueilli dans un couvent de bernardins, où il mourut en mai 1731 : exemple mémorable de la facilité avec laquelle la dissipation, l'inconduite et le défaut de jugement peuvent nuire aux qualités brillantes de l'esprit et des talens. C'est lui que Pope a désigné dans son épître au lord Cabhan, sous le nom de Clodio : « Clodio, le prodige et le mépris de notre âge, rebelle à son roi qu'il chérit, meurt, vil rebut de tous les états et de toutes les religions, et criminel sans être grand. »

WARTHON (Henri), né à Worstead dans le comté de Norfolck vers 1664, mort en 1694, fut curé de Minster, place qu'il remplit avec zèle. Quoique très-occupé par les fonctions de son ministère, il a beaucoup écrit, et la plupart de ses ouvrages contiennent bien des recherches. Les principaux sont : I. *Anglia sacra*, Londres, 1691, 2 vol. in-fol. C'est une savante histoire des archevêques d'Angleterre jusqu'en l'année 1540. La mort l'empêcha de pousser cet ouvrage plus loin. II. *Historia de Episcopis et Decanis Londinensibus et Assavensibus ad annum* 1540, Londres, 1695, in-4°. III. Deux traités en anglais, l'un pour défendre le mariage des prêtres, Londres, 1688, in-4°, et l'autre, la pluralité des bénéfices, Londres, 1694, in-8°. Il plaidait contre sa propre cause, car il en avait plusieurs. *Voyez* Laud.

WARTHON (Thomas), né en 1728, s'est rendu célèbre comme poète lauréat et comme auteur de l'histoire de la poésie anglaise. L'un de ses premiers ouvrages furent les observations qu'il publia en 1753 sur le *Fairy Queen* de Spencer, et qui furent réimprimées en 1762 en 2 vol. in-8°. Warthon, nommé professeur de poésie, fut lié intimement avec le docteur Johnson, et lui fournit beaucoup de notes pour son édition de Shakespeare. En 1766, il donna une édition de l'*Anthologie grecque de Constantin Céphala*, en 2 vol. in-12, et en 1770, de *Théocrite*, en 2 vol. in-8°. Le plan de l'*Histoire de la*

Google

poésie anglaise, d'abord esquissé par Pope, étendu par Gray, avait besoin de la persévérance et de l'assiduité de Warthon pour être dignement rempli. Il en fit paraître le premier volume en 1774, in-4°; le second et le troisième parurent en 1778-81, et conduisent l'ouvrage jusqu'en 1581, au commencement du règne de la reine Elizabeth. L'auteur y réunit l'exactitude et la profondeur des recherches à l'élégance d'un littérateur rempli de goût et à l'habileté d'un écrivain exercé; son style a du nerf, ses observations sont pleines de perspicacité et de justesse, ses vues sont grandes et saines. On a imprimé le commencement d'un 4me vol., et ce fragment se trouve quelquefois joint aux exemplaires, ainsi qu'un index général dressé par Fillingham, et publié seulement en 1806. On a de lui le recueil de ses poésies en un vol. in-8°, publié en 1777. Warthon mourut d'une attaque d'apoplexie le 21 mai 1790. Il était de la société des antiquaires, et fut honoré en 1785 du titre de poète lauréat à la mort de Whithead. Il s'attacha à la poésie descriptive et parait avoir été insensible à la passion de l'amour qui animait les chants des bardes et des poètes. Comme Collins et Gray, il parcourut la Grèce sans jamais aborder l'île de Paphos.

WARTHON. *Voy.* WHARTON.

WARWICK (RICHARD BEAUCHAMP, comte DE), né en 1381, mort à Rouen l'an 1439, assista au concile de Constance, et remporta plusieurs victoires sur les Français. Après sa mort, son corps fut transporté en Angleterre, et enterré dans la collégiale de Warwick.

WARWICK (sir PHILIPPE), auteur et politique anglais, né en 1608, à Westminster, mort en 1682, acheva ses études à Genève, et à son retour en Angleterre fut fait secrétaire du lord trésorier Juxon, et greffier du sceau du roi. En 1646, Warwick fut un des commissaires de Charles Ier, pour traiter avec le parlement de la reddition d'Oxford, et fut ensuite nommé secrétaire de sa majesté. A la restauration il fut membre du parlement pour Westminster, et en même temps créé chevalier. Ce seigneur a cultivé aussi les lettres. On a de lui les *Mémoires de Charles Ier*, in-8°.

WARWICK (GEORGE GREVILLE, comte DE), baron de Brooke de Beauchamp, pair d'Angleterre, naquit le 16 sept^re^ 1746, d'une famille ancienne et distinguée dans l'histoire. Après avoir fini ses études, il voyagea sur le continent; et à son retour, fut élu représentant du comté de Warwick et l'un des lords commissaires du commerce et des plantations. Après la mort de son père arrivée en 1773, il obtint son entrée à la chambre haute, et vota presque constamment avec le ministère. Lord Warwick avait hérité d'une fortune considérable, mais il tomba dans la misère par suite de son peu d'économie et de son ignorance des affaires domestiques. Il mourut à Londres, le 2 mai 1816, âgé de 71 ans.

WARWICK. *V.* EDOUARD VII et XI.

WASA. *Voy.* GUSTAVE.

WASE (CHRISTOPHE), savant anglais, a donné un traité plein d'érudition, intitulé : *De senario, sive de legibus et licentiâ veterum poetarum*, imprimé à Oxford en 1687, in-4°. On lui doit encore une bonne édition de

Phèdre en 1668, et une traduction anglaise du poème de Gratius sur *la Chasse*, Londres, 1654, in-12.

WASER (Gaspard), antiquaire allemand, né en 1565, mort en 1625, se fit connaître de son temps par quelques ouvrages presque oubliés. Le seul dont on fasse quelque mention, quoique inexact, est intitulé : *De antiquis nummis Hebræorum, Chaldæorum et Syriorum, quorum sancta biblia et rabbinorum scripta meminerunt*, in-4°, Zurich, 1613.

WASER (J. H.), pasteur de l'église de Zurich, se fit connaître par ses prédications et quelques écrits. Ses opinions politiques lui firent des ennemis. Ayant fait insérer dans la correspondance politique de Schlosser, professeur à Gottingue, quelques opuscules relatifs à l'administration de son pays, le gouvernement de Zurich le fit arrêter. On l'accusa d'avoir cherché à y exciter du trouble, et de s'être approprié un titre du 15me siècle appartenant aux archives publiques, que le secrétaire de la ville lui avait confié et qu'il n'avait plus voulu rendre. Sur cette accusation il fut déclaré criminel d'état, condamné à mort, et décapité le 27 juin 1780.

WASER (Jean-Henri), né en 1601 à Zurich, et mort en 1649, était seigneur de Lufingen, et bourgmestre de la république de Zurich ; il fut chef des députés suisses, qui vinrent à Paris prêter serment à Louis XIV en 1663, lors du renouvellement de l'alliance générale, et ce fut lui qui harangua ce monarque dans l'église Notre-Dame.

WASER (Anne), fille d'un sénateur de Zurich, morte en 1713 à 34 ans, cultiva d'abord les belles-lettres, et y fit de grands progrès. Ensuite se sentant un goût vif pour la peinture, elle étudia les principes de cet art à Berne chez Joseph Werner. Au bout de trois mois d'école elle se trouva très-forte dans la miniature, et revint à Zurich, où elle travailla pour différentes cours de l'Europe.

WASHBURN (Joseph), ministre de Farmington au Conecticut, prit ses degrés au collège d'Yale en 1793, et reçut les ordres en 1794 ou 1795. Le mauvais état de sa santé l'engagea en 1805 à aller chercher un climat plus méridional. Mais en passant de Norfolck à Charlestown, il mourut dans les bras de son épouse. Son corps fut abandonné aux flots. Il était un des éditeurs du *Magasin évangélique du Conecticut.* Depuis sa mort on a publié un volume de ses sermons, in-12. On l'estime pour l'instruction simple qu'il renferme.

WASHINGTON (George), général, et l'un des fondateurs de la république des Etats-Unis en Amérique, né à Bridges-Creek, dans le comté de Westmoreland en Virginie, le 22 février 1732, se distingua pendant la guerre des Anglais contre les Français dans le Canada. En 1754, ces derniers ayant fait quelques ravages sur les frontières de la Virginie, on envoya pour les repousser le jeune Washington à la tête d'une troupe qu'il commanda avec autant de courage que de prudence, et qu'il conduisit à l'endroit où se réunissent l'Allégany et le Monongahela. Il ne put tenir long-temps contre les Français, supérieurs

en force, et il fut obligé de se replier. Le général Braddock s'étant imprudemment jeté dans une embuscade où il fut tué, Washington, qui lui servait d'aide-de-camp et qui l'avait averti de son danger, développa alors de grands talens militaires, en effectuant une retraite savante et périlleuse qui lui fit rejoindre le colonel Dunbar, qui commandait un autre corps d'armée. Il se retira après la guerre avec le grade de major. Peu de temps après il épousa la veuve de M. Curtis, femme distinguée par ses avantages personnels et par les qualités qui assurent les jouissances paisibles de la vie domestique. Riche propriétaire dans la Virginie, il y cultivait lui-même son habitation de Mont-Vernon, lorsque la guerre s'étant élevée entre l'Angleterre et ses colonies, il réunit autour de lui les colons mécontens des lois arbitraires et tyranniques de la mère-patrie, et fut appelé au commandement en chef des armées américaines. L'époque de la nomination de Washington à cette place supérieure est peut-être celle de sa vie où il a déployé le plus de talens. Commencer la guerre sans argent, sans munitions, sans magasins; faire adopter à des comités, qui ne sentaient pas tout l'avantage d'un système uniforme de défense, des plans sages et biens conçus; réunir dans ses mains assez d'autorité pour sauver son pays sans effaroucher l'esprit indépendant du congrès, voilà ce qu'entreprit Washington, et la victoire fut presque toujours fidèle à ses drapeaux. Lorsque le nouveau gouvernement eut été déclaré indépendant, il fut nommé président des États, et contribua par ses conseils à l'établissement d'une constitution sage et propre à affermir la puissance qu'il avait fondée. On lui a cependant reproché quelques fausses démarches dans son administration. Il n'en mérita pas moins ce legs que lui fit Franklin dans son testament. « Je lègue au général George Washington, mon ami et l'ami de l'humanité, le bâton de pommier sauvage dont je me sers pour me promener; si ce bâton était un sceptre, il lui conviendrait de même. » La révolution française suivit de près celle du nouveau monde; mais Washington, loin d'applaudir à ses excès et d'en favoriser les principes trop démocratiques, lutta avec énergie contre ceux qui cherchèrent à les propager dans les provinces américaines; et malgré les pamphlets, les attroupemens excités en 1793, et les ennemis qui le décriaient, il maintint par sa prudence la paix intérieure et extérieure dans les contrées qu'il gouvernait. Au mois de mars 1797, on le vit quitter sans faste comme sans orgueil la première place qu'il occupait pour se retirer en Virginie au milieu des champs où il était né. A son départ de Philadelphie, il déposa les fonds nécessaires pour l'établissement d'une université dans la ville Neuve, élevée sur les rives de Powtomack. Le respect et la reconnaissance publics le suivirent alors dans sa retraite, où il mourut d'une esquinancie, le samedi 14 décembre 1799, à onze heures du soir. Un écrivain estimé le peint ainsi : « La sagesse fut le trait dominant du caractère de Washington dans sa vie militaire et politique. Sa patience, sa tranquillité d'esprit, son courage réfléchi dans les revers ainsi que

dans la bonne fortune, furent plus utiles à sa patrie que sa bravoure et ses talens. Inférieur à d'autres hommes illustres par l'étendue des idées et la hardiesse de l'esprit, il les surpassa par la vertu, la modération, la réunion de qualités rarement associées, et par un caractère presque sans imperfection. » Washington avait une taille élevée, une physionomie peu expressive et sans graces; il parlait rarement, écoutait sans intérêt, et en inspirait peu lui-même lorsqu'on l'entendait. Le gouvernement français a fait prononcer l'éloge public de Washington par de Fontanes, et a porté son deuil. Nous extrairons de cet éloge le passage suivant : « Il est des hommes prodigieux, dit l'orateur, qui apparaissent d'intervalle en intervalle sur la scène du monde avec le caractère de la grandeur et de la domination. Une cause inconnue et supérieure les envoie, quand il en est temps, pour fonder le berceau, ou pour réparer les ruines des empires. C'est en vain que ces hommes désignés d'avance se tiennent à l'écart, ou se confondent dans la foule; la main de la fortune les soulève tout-à-coup et les porte rapidement d'obstacle en obstacle et de triomphe en triomphe jusqu'au sommet de de la puissance. Une sorte d'inspiration surnaturelle anime toutes leurs pensées; un mouvement irrésistible est donné à toutes leurs entreprises. La multitude les cherche encore au milieu d'elle et ne les trouve plus; elle lève les yeux en haut et voit dans une sphère éclatante de lumière et de gloire, celui qui ne semblait qu'un téméraire aux yeux de l'ignorance et de l'envie. Tel est le privilége des grands caractères : ils semblent si peu appartenir aux âges modernes, qu'ils impriment dès leur vivant même, je ne sais quoi d'auguste et d'antique à ce qu'ils osent exécuter. Leur ouvrage à peine achevé s'attire déjà cette vénération qu'on n'accorde volontiers qu'aux seuls ouvrages des temps. La révolution américaine dont nous sommes les contemporains, semble en effet affermie pour jamais. Washington la commença par l'énergie et l'acheva par la modération. Il sut la maintenir, en la dirigeant toujours vers la plus grande prospérité de son pays, et ce but est le seul qui puisse justifier au tribunal de l'avenir des entreprises aussi extraordinaires. Washington n'eut pas ces traits fiers et imposans qui frappent tous les esprits; il montra plus d'ordre et de justesse que de force et d'élévation dans les idées. Il posséda surtout dans un degré supérieur cette qualité qu'on croit vulgaire et qui est si rare, cette qualité non moins utile au gouvernement des empires qu'à la conduite de la vie, qui donne plus de tranquillité que de gloire à ceux qui la possèdent, ou à ceux qui en ressentent les effets : c'est le bon sens dont je veux parler, le bon sens dont l'orgueil a trop répété les anciennes règles et qu'il est temps de réhabiliter dans tous ses droits. L'audace détruit, le génie élève, le bon sens conserve et perfectionne. Le génie est chargé de la gloire des empires, mais le bon sens peut assurer seul et leur repos et leur durée. »

WASSE. *Voyez* WOUTERS.

WASSEBOURG (RICHARD DE), né à Saint-Michel dans le duché de Bar, devint archidiacre de Verdun pendant le 16ᵉ siècle, passa la plus grande partie de sa

vie à étudier l'histoire de France et à parcourir ce royaume et les pays circonvoisins. Ses études et ses voyages furent mis à profit dans les *Antiquités de la Gaule Belgique*, in-folio. Cet ouvrage curieux et recherché fut imprimé à Paris en 1549, in-fol., il contient, outre les Antiquités de la Gaule Belgique, celles de France, d'Austrasie, de Lorraine; l'origine du Brabant, de la Flandre, etc., depuis Jules-César jusqu'à Henri II. Il y soutient de même que François de Rosières, que la maison de Lorraine descend directement des princes Carlovingiens: mais les titres dont il prétend étayer son système sont faux ou altérés.

WASSENAAR (Nicolas de), helléniste et médecin, né à Amsterdam, selon d'autres à Heusden, y professa la médecine. Il était très-versé dans les langues savantes, et publia en 1605, une pièce de vers grecs sur le *Siége de Harlem;* mais il est surtout connu dans la littérature hollandaise comme historien. Il recueillait avec soin des nouvelles de tous les pays, et a laissé des *Mémoires sur les principaux événemens*, depuis 1621 jusqu'en 1632, continués par Bern Lampe. Ce recueil forme 5 vol. in-4°. On lui doit aussi *Ars medica ampliata*, Amstelodami, 1624.

WASSENAAR (Gérard), né à Utrecht, a laissé un ouvrage en langue hollandaise, fort utile à ceux qui dans ce pays-là veulent suivre le barreau comme lui. Il a pour titre: *Pratique judicielle.* La meilleure édition est de 1668, in-4°. Il est mort à Utrecht en 1664, âgé de soixante-quinze ans.

WASSENBERG (Evrard), né à Emmérick dans le 16° siècle, est auteur d'une Histoire intitulée: *Commentariorum de bello inter invictissimos imperatores Ferdinandos II et III, liber singularis*, continuée jusqu'en 1629, et réimprimée la même année à Francfort. On a encore de cet auteur: *Panegyrici selecti cum parænesi ad Germanos*, Bruxelles, 1648.

WAST (saint), en latin, *Vedastus*, né, selon l'opinion la plus probable, dans quelque province occidentale de la France, se retira dans le diocèse de Toul et fut élevé au sacerdoce. Clovis passant par cette ville après la bataille de Tolbiac, Wast l'instruisit des principes de la religion chrétienne, et l'accompagna jusqu'à Reims, où Saint Remi acheva de l'instruire et le baptisa. Saint Wast fut ordonné évêque d'Arras par saint Remi en 499. Il mourut en 539, pleuré de ses ouailles qu'il avait gouvernées avec autant de zèle que de sagesse.

WASTÉELS (Pierre), né à Alost, entra dans l'ordre des Carmes, fut fait docteur en théologie à Douai en 1633, plusieurs fois prieur provincial, etc. Il établit dans sa province l'étroite observance de la province de Tours, et mourut à Alost en 1658. On a de lui: I. *Apologeticum pro Joannis Hierosolymitani monachismo in Carmelo, et pro libro ejusdem: De Institutione monachorum in lege veteri exortorum*, etc., Bruxelles, 1611, in-4°. Des critiques habiles prétendent que l'ouvrage *De institutione*, etc., a été fait par Philippe Ribones, carme espagnol, mort l'an 1391. II. *Joannis Nepotis Silvand, Jeroso-*

tymorum patriarchæ XLIV, Bruxelles, 1643, 2 vol. in-fol. Le P. Raynaud, le P. Labbe, Dupin, Tillemont et Helyot soutiennent que ces ouvrages sont faussement attribués à ce patriarche.

WASTELAIN (Charles), né à Maroilles dans le Hainaut en 1694, entra chez les jésuites, et se distingua par la culture des belles-lettres dans lesquelles il exerça durant vingt ans les jeunes religieux de la société, par son érudition, les connaissances des langues, surtout du grec et de l'hébreu, et plus encore par sa modestie, sa tranquillité et sa candeur. Il mourut à Lille le 24 décembre 1782, après avoir publié la *Description de la Gaule belgique, selon les trois âges de l'histoire, avec des cartes géographiques*, Lille, 1761, 1 volume in-4°.

WATELET (Claude-Henri), receveur général des finances, né à Paris en 1718, l'un des quarante de l'académie française, membre de plusieurs académies étrangères, mort à Paris le 13 janvier 1786, cultiva de bonne heure les lettres et les arts avec avantage, parce que sa fortune lui assurait tous les secours propres à cette culture. Ses voyages en Italie et dans les Pays-Bas étendirent ses connaissances et développèrent son goût. Fixé dans la capitale, après avoir embelli son esprit, il fit un emploi utile de ses richesses, tant que les richesses lui restèrent; car un revers qui précéda sa mort de quelques années lui donna lieu de montrer une philosophie qu'on acquiert rarement dans l'abondance. Le jardin charmant de Moulin-Joli, sur les bords de la Seine, qu'il dessina lui-même, est un témoignage de son goût et de ses mœurs douces. Parmi les inscriptions dont il orna ce beau paysage, nous remarquerons le quatrain suivant, qui peint à quelques égards l'esprit et le cœur du possesseur :

Consacrer dans l'obscurité
Ses loisirs à l'étude, à l'amitié sa vie,
Voilà les jours dignes d'envie.
Être chéri vaut mieux qu'être vanté.

Watelet avait acquis assez d'expérience et de lumières sur les arts pour en tracer les principes. Dans son poëme sur l'*Art de peindre*, qui parut en 1760, in-4° et in-8°, et qui a été traduit en allemand en 1764, il a mis un ordre qui contribue autant que la netteté même du style à éclaircir ses préceptes. « Poète et peintre comme Dufresnoy, il s'est étendu sur la partie la moins agréable, la partie technique; il a même poussé les détails beaucoup plus loin que son modèle. Mais il n'a pas su, comme Dufresnoy, mêler la critique à l'instruction. Il n'a pas su jeter sur ses leçons ce sel piquant qui les fait retenir. Aucune réflexion profonde et raisonnée, aucun trait qui reste dans l'esprit. Son style en général est faible, sans consistance. Il n'est point offusqué d'ornemens déplacés; mais il est aussi trop dénué de poésie. Nulle verve, nulle force, nulle élévation, nulle chaleur : partout des idées communes, revêtues de couleurs vulgaires. L'élégance même, quand elle s'y trouve, y est médiocre. Une prose soutenue et soignée se fait lire avec plus de plaisir. » C'est ainsi qu'en juge Clément dans ses observations critiques sur la traduction des Géorgiques par M. l'abbé Delille. Aussi préfère-t-on généralement les observations

dont Watelet a accompagné son poëme; observations qui peuvent être lues avec fruit par les jeunes artistes. Son *Essai sur les jardins*, accueilli par la plus grande partie du public, fut comme la source d'une foule d'écrits, les uns sages, les autres bizarres, sur la composition et l'ornement des habitations rurales. « L'auteur, dit Laharpe, amateur éclairé des arts qu'il cultive, a écrit cet ouvrage avec agrément et avec esprit. Il est d'un homme sensible à la belle nature, qui a des goûts sains et des mœurs douces. En le lisant, on se sent le désir de connaître l'auteur et d'habiter sa demeure. Voici comment Marmontel a caractérisé Watelet : « L'un des hommes de notre siècle qui avait le mieux arrangé sa vie pour être heureux, c'était Watelet. Il s'était donné tous les goûts, il aimait tous les arts, il attirait chez lui les gens de lettres et les artistes; il s'était fait lui-même artiste et homme de lettres, non pas avec ce brillant succès qui éveille et provoque l'envie, mais avec ce demi-talent qui sollicite l'indulgence, et qui, sans éclat, sans orages, obtenant de l'estime et se passant de gloire, amuse les loisirs d'une modeste solitude ou d'une société bénévole, assez sage pour y borner le cercle de sa renommée et pour ne chercher dans le monde ni admirateurs, ni jaloux. Ajoutez à ces avantages une singulière aménité de mœurs, une probité délicate, une politesse attentive à tenir constamment l'amour-propre d'autrui en paix avec le sien, et vous aurez l'idée d'une vie voluptueusement innocente. Telle fut celle de Watelet. » On a publié en 1788 un recueil de ses opuscules. Ce sont des comédies, des opéras qui n'ont point été joués, et une espèce de poëme en prose, tiré de l'Aminte du Tasse. On y trouve une comédie de *Zénéide* sur laquelle Cahuzac paraît avoir fait la sienne. Watelet avait entrepris de traduire en vers la Jérusalem délivrée du Tasse, et avait lu divers chants de sa traduction dans les séances de l'académie. Mais les gens de lettres qui ont assisté à ces lectures assurent que cet ouvrage prouve plus le goût de l'auteur pour le Tasse, qu'un véritable talent poétique. Le plus utile des ouvrages posthumes de Watelet, a été un *Dictionnaire de peinture, de sculpture et de gravure*, in-8°, 5 volumes, Paris, 1792.

WATERLAND (Daniel), chanoine de saint Paul, archidiacre du comté de Middlesex, et chapelain ordinaire du roi d'Angleterre, s'est signalé par ses écrits contre les ennemis de la consubstantialité du Verbe. On a de lui : I. Une *Défense de l'Ecriture, contre le Christianisme de Tyndal*. II. *L'Importance du dogme de la Trinité, défendue*. III. *Dissertation sur les articles fondamentaux de la Religion chrétienne*. IV. Plusieurs autres ouvrages théologiques et moraux. Il fut enlevé à l'église anglicane le 1er janvier 1742.

WATERLOO (Antoine), habile paysagiste, né à Utrecht en 1618, se distingua dans ses productions par le coloris, la légèreté des ciels, et l'esprit du feuillé. Il serait cependant moins connu s'il n'avait gravé à l'eau-forte dans un fort bon goût. Il mourut de misère dans un hôpital en 1660.

WATERLOS (Lambert), né en Artois, chanoine régulier de

l'ordre de saint Augustin, à l'abbaye de saint Aubert, à Cambrai, est auteur de la *Chronique* de son abbaye. Il mourut après 1170, où finit sa Chronique qui n'est pas complète. Cet ouvrage fait regretter la perte d'une partie qui commençait à l'an 1149. Il a aussi donné une *Nomenclature des évêques de Cambrai*, depuis Liébert jusqu'à l'époque où il écrivait.

WATEVILLE (Alexandre-Louis de), né en 1714, mort à Berne, sa patrie, en 1780, commandant-général du Val-Moutier, publia en 1768, en 2 vol. in-8°, l'*Histoire de la Confédération helvétique*, qui eut du succès. (*Voyez* Vatteville.)

WATRIN ou WATRAIN (Henriette, Hélène et Agathe), jeunes et vertueuses sœurs, nées à Etain, près Verdun, filles d'un militaire parvenu aux grades supérieurs par de longs services, furent condamnées à mort en 1793, par le tribunal révolutionnaire de Paris. Elles périrent avec d'autres jeunes filles accusées d'avoir offert des fleurs au roi de Prusse, lors de son entrée à Verdun. « Leur innocence, leur candeur et leur beauté, dit l'annotateur du *Poëme de la Pitié*, par M. l'abbé Delille, intéressèrent les bourreaux eux-mêmes. On leur reprocha d'avoir prêté de l'argent aux émigrés. Fouquier-Tinville leur fit insinuer qu'elles n'avaient qu'à nier le fait et qu'elles obtiendraient leur liberté. Persuadées d'avoir fait une bonne action, elles refusèrent de se prêter à un désaveu. Leur mort fut un des crimes de cette époque révolutionnaire qui excita le plus d'indignation et qui prépara la chute des tyrans. »

WATRIN, général français, né à Beauvais en 1772, entra au service comme simple soldat, au commencement de la guerre de la révolution, dans la légion belge, devenue depuis le 17° régiment de chasseurs à cheval. Il s'éleva rapidement aux premiers grades de l'armée, servit en 1794, comme adjudant-général à l'armée des Côtes-de-l'Océan; se signala comme général de brigade en 1795, contre les Vendéens, et reçut le 25 juillet, du directoire, des témoignages publics de gratitude. En 1797, il passa à l'armée de Sambre et Meuse, et accompagna le général Hédouville à Saint-Domingue. A son retour, en 1799, il fut employé en Italie, et nommé général de division; il y partagea les vicissitudes de cette malheureuse campagne, et montra autant de sagesse que de bravoure, spécialement à la descente que firent les Anglais à Castellamare, et ensuite dans la place de Gênes, où il se trouva renfermé avec le général Masséna. En 1800, il commandait au passage du Mont-Saint-Bernard une division de l'avant-garde; il entra l'un des premiers dans la citadelle d'Yvrée, qui fut prise d'assaut; se distingua aux batailles de Montebello et de Marengo, et reçut à cette occasion un sabre d'honneur du premier consul. Envoyé à Saint-Domingue avec le général Leclerc, il continua d'y déployer son zèle et ses talens; après la mort de ce général, il remplaça Rochambeau dans le commandement du Port-au-Prince, et mourut au fort Louis le 22 novembre 1803.

WATS (Gilbert), théologien anglais, né au comté d'Yorck, mort en 1657, étudia au collége

de Lincolu où il avait une bourse. Il a traduit en anglais le Traité *de augmentis scientiarum* du lord Bacon, in-4°, et *l'Histoire des guerres civiles*, de Davila.

WATSON (Jean), prélat anglais, né à Rengworth au comté de Worcester, mort en 1589. Après avoir achevé ses études, il s'appliqua à la médecine; mais à l'avénement de la reine Elisabeth au trône, il prit les ordres. En 1572, il fut doyen de Winchester, et en 1580, évêque de cette même ville. On a de lui une Tragédie en latin, intitulée *Absalon*.

WATSON (Thomas), théologien anglais non-conformiste, mort en 1673, fut curé de Saint-Etienne à Walbrook dans le temps des guerres civiles; mais à la restauration il fut dépossédé. On a de lui une suite de Sermons sur le Catéchisme de l'assemblée, 1 volume in-folio, et quelques Discours.

WATSON (Jacques), né à Aberdeen en Ecosse sous le règne de Charles II, établit à Edimbourg en 1695, une imprimerie qui donna lieu à beaucoup de difficultés; elles ne furent aplanies qu'en 1711, par la décision de la reine Anne. Alors Watson s'associa avec Fréebairn, et ils publièrent plusieurs ouvrages savans : les éditions de quelques-uns d'entre eux sont distinguées par leur élégance; on cite dans le nombre la Bible in-8°, imprimée en 1722, et celle qu'ils donnèrent en 1726. Watson mourut en 1728, à Edimbourg.

WATSON (David), né à Brenchin en 1710, fut élevé dans l'université de Saint-André où il fut nommé professeur de philosophie dans le collége de Saint-Léonard. Lorsque cet établissement fut réuni en 1747, à celui de Saint-Salvador, Watson vint à Londres et y compléta sa Traduction d'Horace si justement estimée; mais il se laissa entraîner à la dissipation, au plaisir, et ces excès le perdirent. Il mourut près de Londres en 1750, presque dans un dénûment absolu. Indépendamment de sa traduction d'Horace, on a de lui une *Histoire des Dieux et des Déesses du paganisme*.

WATSON (Robert), théologien et historien écossais, né en 1730, à Saint-André, mort en 1780, commença ses études dans une école de l'université de Saint-André, et les acheva à Glascow et à Edimbourg. Ensuite il fut professeur de droit, de logique, de rhétorique et de belles-lettres à Saint-André; puis enfin principal du collége réuni. Le docteur Watson a écrit *L'Histoire du règne de Philippe III, roi d'Espagne*, 1773 et 1808, 1 vol. in-4° et 2 vol. in-8°. On a une traduction française de l'*Histoire de Philippe II*, par le comte de Mirabeau et Durival, Amsterdam, 1778, 4 vol. in-12. La traduction française de l'*Histoire de Philippe III* est due à L. J. A. Bonnet, Paris, 1809, 3 vol. in-8°.

WATSON (sir Guillaume), fameux botaniste anglais, né à Londres, mort en 1787, élève de l'école de Merchant-Taylor, fut mis en apprentissage chez un apothicaire. En 1738, Watson se maria et s'établit en 1741; il fut reçu membre de la société royale à laquelle il a fourni beaucoup de Mémoires sur la botanique. Vers 1744, ce savant s'occupa beaucoup de l'électricité,

et on lui doit plusieurs découvertes importantes sur ce fluide, pour lesquelles la société royale lui accorda en 1745, la médaille de Copley. En 1757, Watson fut reçu docteur aux universités de Hall et de Wirtemberg. En 1762. il fut nommé l'un des médecins de l'hôpital des enfans-trouvés. Enfin en 1786, le roi d'Angleterre le créa chevalier. Les Traités de Watson, sur l'électricité ont été réunis en un vol. in-8°.

WATSON (Jean), historien anglais, né en 1724, mort en 1783, fut élevé à Oxford, et se distingua dans ses études par l'amour du travail et la netteté de son jugement. Il a publié plusieurs ouvrages historiques qui sont estimés, entre autres, l'*Histoire d'Halifax*, 1775, in-4°, et la *Vie de Philippe II*, 4 vol. in-12. Ce dernier ouvrage a été traduit en français; il offre les caractères de Philippe et du duc d'Albe fortement tracés et dignes de la plume de Tacite.

WATSON (Henri), chirurgien anglais renommé, naquit à Londres en 1702, et y est mort en 1793. Après avoir professé avec distinction l'anatomie, il devint membre de la société royale, et mérita cet honneur par un Traité estimé sur la vessie, et un grand nombre de Mémoires sur son art, insérés dans les transactions de cette compagnie savante.

WATTEAU (Antoine), peintre distingué, né à Valenciennes en 1684, mort à Nogent-sur-Marne à l'âge de trente-trois ans, étudia d'abord son art sous des maîtres assez médiocres et se perfectionna sous Claude Audran. Il s'attacha à imiter le coloris de Rubens; mais la nature l'avait destiné à un genre de composition bien différent de celui qu'avait adopté ce grand maître. Le désir d'accroître ses talens lui inspira le projet d'aller étudier en Italie, et de mériter par quelques ouvrages la pension que le roi accordait aux élèves envoyés à Rome. Il présenta à l'académie de peinture deux tableaux qui furent admirés, et lui valurent plus qu'il ne demandait; il fut reçu sur-le-champ membre de cette académie. Bientôt après, il passa en Angleterre, où son mérite fut reconnu, revint à Paris, et peignit pour le sieur Gersaint, son ami, marchand de tableaux sur le pont Notre-Dame, le plafond de sa boutique. Son caractère était inconstant, sombre, mélancolique, et ces derniers traits contrastent entièrement avec le genre de ses compositions. Ses tableaux n'offrent que des scènes champêtres, riantes, comiques, et quelquefois bouffonnes. De ce nombre est celui où l'on voit plusieurs médecins, apothicaires et leurs suivans, marchant deux à deux et processionnellement dans un cimetière; quatre appariteurs armés de seringues poursuivent un malade qui fuit devant eux; d'autres portent une chaise percée et le bassin qui en dépend. Un docteur, décoré du collier d'un cheval de charrette, y trempe gravement le doigt, et consulte sur ce point un de ses confrères. Les figures de ce peintre se distinguent par la naïveté, la grace, l'expression; son coloris est vrai. Les dessins de son bon temps sont admirés pour la correction, la facilité et la finesse. Watteau n'était pas d'un mérite supérieur, mais il avait une grande originalité, sans être fort exercé; en voyant ses ouvrages, on reconnaît facile-

ment l'auteur. L'architecture dans ses tableaux et le costume des figures attestent plutôt le mauvais goût de son temps que le sien. Lorsqu'il avait à représenter un personnage jovial, tel que Gilles, Pierrot, ou le docteur ridicule dont on vient de parler, il leur donnait, dans ses différens tableaux, la même tête; et cette tête était le portrait du curé de Nogent-sur-Marne, bon réjoui, que Watteau voyait souvent. Il avait une maison de campagne dans ce village, et il y fut atteint de la maladie dont il mourut. Lorsque ce curé vint pour lui administrer les sacremens, il se confessa d'avoir mis son portrait dans plusieurs de ses tableaux, et lui en demanda pardon. Ce curé, suivant l'usage, lui présenta le crucifix. Watteau, le trouvant mal sculpté, dit au curé : « Otez-moi ce crucifix. Comment un artiste a-t-il pu rendre si mal les traits d'un Dieu? » L'abbé Delamarre a chanté les talens de ce peintre dans une pièce de vers intitulée l'*Art et la Nature réunis* par Watteau; et a déploré sa perte dans une autre qui a pour titre : *la Mort de Watteau*, ou *la Mort de la Peinture*. Le musée du Louvre possède un tableau de cet artiste, dont le sujet est l'*Embarquement pour l'île de Cythère*. Ce fut le morceau de réception de Watteau à l'Académie. Il a été gravé par Tardieu. *L'Œuvre de Watteau*, gravé d'après ses tableaux et dessins originaux, a été publié par les soins de Julienne, Paris, 2 vol. in-folio.

WATTEL. *Voyez* VATTEL.

WATTS (GUILLAUME) littérateur et historien anglais, vivait dans le 17e siècle. Ses ouvrages de philologie ne lui ont pas fait un nom semblable à celui qu'il s'est acquis par sa belle édition de l'*Histoire de Matthieu Pâris*, imprimée à Londres en 1640, en 2 vol. in-folio. Il a ajouté à cet important ouvrage une continuation dont la fidélité est moindre que celle de son auteur; des variantes pleines de recherches, et un glossaire important pour fixer la signification des mots barbares employés par Matthieu Pâris.

WATTS (ISAAC), docteur en théologie, né à Southampton en en 1674, mérita par ses talens et ses excellentes qualités la place de pasteur ordinaire dans l'église presbytérienne de Berrystreet à Londres. Il la remplit avec autant de zèle que de lumières. Il est principalement connu en France par un ouvrage judicieux, intitulé : *La Culture de l'Esprit*, traduit en français en 1762, in-8°. Il en publia la première partie en 1741; mais la mort l'empêcha d'achever la seconde. Ce livre peut servir à faciliter l'acquisition des connaissances utiles; et ce n'est pas la seule production qui soit sortie de sa plume. Watts mourut le 25 novembre 1742. On a publié le recueil de ses ouvrages, en 6 volumes in-4°. On y trouve des *Traités de Morale*, de *Grammaire*, de *Géographie*, d'*Astronomie*, de *Logique* et de *Métaphysique*. Il avait du talent pour la poésie qu'il cultiva dès sa tendre jeunesse. On a de lui une Imitation des *Psaumes de David*, des *Cantiques* et des *Hymnes* dont l'usage a été introduit dans l'office public de plusieurs églises presbytériennes.

WAUMANS (CONRAD), gra-

veur d'Anvers, né en 1642, a donné une *Descente de Croix* et une *Assomption*, d'après Rubens; *Mars et Vénus*, et plusieurs sujets de Vierges, d'après Van-Dyck. Il a fait aussi beaucoup de portraits.

WAUWERMANS ou WOUWERMANS (Philippe), peintre, né à Harlem en 1620, mort dans la même ville en 1668, excella dans les paysages. Il les ornait ordinairement de chasses, de haltes, de campemens d'armée, d'attaques de villages, de petits combats et d'autres sujets dans lesquels il pouvait placer des chevaux qu'il dessinait dans la dernière perfection. Les tableaux de ce maître, quoiqu'en très-grand nombre, sont remarquables par la beauté du travail, l'élégance, la correction, le tour fin et spirituel des figures; par la fonte, l'accord et la vivacité des couleurs; par un pinceau séduisant; par un beau choix, une touche délicate et moelleuse, l'entente du clair-obscur, un coloris onctueux; enfin par un précieux fini. Il a poussé même ce fini trop loin dans quelques-uns de ses ouvrages. Les tableaux faits dans son dernier temps donnent un peu trop dans le gris ou dans le bleu. Wauwermans eut à se plaindre de l'oubli de la fortune. Il avait un fils; mais il aima mieux lui donner le goût du cloître que celui de la peinture. Il fit même brûler en sa présence, étant au lit de la mort, une cassette remplie de ses études et de ses dessins. On a beaucoup gravé d'après lui. Il a aussi gravé à l'eau-forte. Jean Griffier fut son élève. Le musée du Louvre possède onze tableaux de cet artiste. Les principaux sont: *le départ pour la chasse, la chasse au vol, la chasse au cerf, deux chocs de cavalerie, la sortie de l'hôtellerie*, une *halte de cavalerie et une halte de voyageurs.* — Pierre et Jean Wauwermans ses frères ont peint dans son genre, mais avec moins de succès.

WAWRZECKI (le comte Thomas), nonce de Braclaw, ministre d'état polonais, issu d'une famille distinguée, et doué de grands talens, figura dans les diverses révolutions de sa malheureuse patrie. Il se déclara avec force en faveur de l'insurrection que les Polonais tentèrent en 1794, pour secouer le joug des Russes. Quoiqu'il eût passé jusqu'alors sa vie dans les affaires civiles, il voulut alors servir aussi dans les armées nationales, et il fut nommé général en place de Kosciusko, lorsque ce dernier eut été fait prisonnier à la bataille de Macie Jowice. Il fit des prodiges de valeur, mais à la fin, accablé par le nombre, il fut obligé de se rendre au général Denisow. Lorsqu'il fut libre, il se retira à la campagne et ne reparut plus sur la scène politique qu'en 1812, époque à laquelle il se prononça hautement en faveur des Français; mais tous ses efforts furent inutiles. Cependant l'empereur Alexandre lui conféra en 1815, le titre de sénateur et celui de ministre de la justice du royaume de Pologne. Il est mort en Lithuanie le 5 août 1816, dans un âge assez avancé.

WAYNE (Antoine), major-général dans l'armée des Etats-Unis, né en 1745, au comté de Chester en Pensylvanie. En 1773, il fut nommé représentant à l'assemblée générale. Là, il se joignit à Jean Dickinson, Thomas Mifflin, Charles Thomson et d'au-

tres personnages qui prirent une part active dans l'opposition aux prétentions de la Grande-Bretagne. En 1775, il quitta les conseils pour servir dans les armées, où il obtint le grade de colonel. A la fin de l'année, il accompagna la général Thomson au Canada. Quand cet officier succomba dans son entreprise contre les trois rivières, en juin 1776, et fut fait prisonnier, il reçut lui-même une blessure à la jambe. La même année il servit à Ticonderoga, sous le général Gates, qui estimait également son courage, ses talens militaires et ses connaissances dans le génie. A la fin de la campagne on le nomma brigadier général. Il prit une part très-active à celle de 1777, et se distingua à la bataille de Brandiwin, qui ne précéda que de peu de jours celle où il fut surpris et battu par le major-général Grey; il combattit encore à Germantown et à la bataille de Monmouth en juin 1778. Dans l'assaut où il obtint le plus de gloire et le succès le plus complet, celui de Stong-Point, en juillet 1779, tandis qu'à la tête de sa troupe il se précipitait au milieu d'un feu terrible de mousqueterie, déterminé à emporter la place à la bayonnette, il fut atteint d'une balle qui le renversa; mais aussitôt qu'il put se lever sur ses genoux, croyant sa blessure mortelle, il cria à ceux qui le secouraient, « portez-moi en avant, et que je meure dans le fort. » Il y entra en effet, et son premier mot fut un ordre pour arrêter l'effusion du sang. En 1781, il marcha avec le bataillon de Pensylvanie et opéra sa jonction avec M. de la Fayette en Virginie. Le 6 juillet, ayant été informé que le principal corps d'armée de l'ennemi, sous les ordres de Cornwallis, avait traversé la rivière James, il pressa sa marche à la tête de 800 hommes pour attaquer son arrière-garde; mais il trouva toute l'armée anglaise prête à le recevoir. Il ne vit plus qu'une route ouverte pour lui; il poussa en avant sur l'ennemi, jusqu'à ce qu'il ne fût plus qu'à 500 pas de distance, puis il commença une vigoureuse attaque et se retira avec la même promptitude. Le général anglais confondu de ce mouvement, et ne pouvant soupçonner qu'une embuscade dans laquelle M. de la Fayette voulait l'attirer, n'osa le poursuivre. Cornwallis ayant été pris, Wayne fut chargé de la guerre en Géorgie, et il y remporta des avantages autant sur les troupes d'Angleterre que sur les sauvages indiens. La législature de Géorgie lui offrit une riche ferme, comme récompense de ses services. Après la guerre, il rentra dans la vie privée; mais en 1787, il fut membre de la convention de Pensylvanie, qui ratifia la constitution des États-Unis. En 1792, il eut, après Saint-Clair, le commandement de l'armée contre les Indiens, gagna complètement la bataille de Miamis le 20 août 1794, et ravagea tout le pays. Le 3 août 1795, il conclut un traité avec les Indiens du nord-ouest de l'Ohio; et il était encore au service de son pays quand il mourut à Presqu'Ile dans la cinquante-unième année de son âge. On l'enterra sur les bords du lac Erié.

WEARE (MESHECH), président de l'état de New-Hampshire, prit ses degrés en 1735, au collège de Harvard. Après avoir été quelque temps dans la législature, il fut

envoyé au congrès à Albany, puis nommé à une des places de la cour supérieure, et en 1777, chef de justice. En 1776, quand le pays fut déclaré indépendant de la Grande-Bretagne, le peuple de New-Hampshire établit une forme de gouvernement, et Weare fut nommé président. Quand une nouvelle constitution fut adoptée en 1784, il fut encore élu président; mais il se démit avant la fin de l'année. Il mourut en 1786, âgé de 73 ans, épuisé des fatigues de ses services publics. Weare n'était pas un homme d'un génie inventif. Mais il avait des connaissances étendues, une perception claire, un jugement subtil, un caractère froid, un extérieur modeste, un cœur droit et bienfaisant; enfin une grande exactitude dans l'exercice de ses fonctions et de tous ses devoirs, tant dans sa vie privée que dans sa vie publique.

WÉATLEY. *Voyez* PHILLIS WESTLEY.

WEAVER (JEAN), célèbre maître de danse anglais, mort en 1730, a composé plusieurs pantomimes dramatiques, telles que *Les Amours de Mars et de Vénus; Orphée et Eurydice; Persée et Andromède.* Il a écrit aussi : I. Une *Histoire des mimes et comédiens chez les anciens;* ouvrage instructif. II. L'*Art de la danse*, avec un *Traité du geste et de l'action théâtrale.*

WEBB (JEAN), ministre à Boston, prit ses degrés en 1708 au collège de Harvard. Il fut d'abord chapelain du château, et prêcha quelque temps dans une des paroisses de Newbury. En 1714, il fut ministre de la nouvelle église de Boston. Il survécut à son collègue M. Thacher, et eut pendant huit années pour assistant M. Eliot. Enfin il mourut en 1750, dans la 63e année de son âge. Il a publié des sermons sous les titres suivans : *A une société de jeunes gens*, 1718; *sur les avantages particuliers de la piété dans la jeunesse*, 1721; sermon devant l'assemblée générale, 1722; *Avis utile sur l'habitude de la mauvaise compagnie*, 1726; *sur la mort de Guillaume Woldron*, 1727; *Le grand intérêt de la Nouvelle-Angleterre*, discours prononcé à l'ordination d'un diacre, 1731; *Le devoir d'un peuple dégénéré de prier pour la réédification de l'œuvre de Dieu; Exhortation pour deux malfaiteurs condamnés*, 1734; *Le gouvernement du Christ; Sermon d'élection*, 1738, sur la mort de Pierre Thacher, 1739.

WEBB (PHILIPPE-CARTERET), savant jurisconsulte et antiquaire anglais, né en 1700, mort en 1770, est auteur de quelques écrits sur des matières judiciaires. Ce fut particulièrement à ses soins que la société des antiquaires de Londres fut redevable de sa chartre d'incorporation. Il fut membre du parlement en 1754 et 1761, et avocat de la trésorerie.

WEBSTER (GUILLAUME), maître écrivain anglais, mort en 1744, connu à Londres par un *Essai sur la tenue des livres*, in-12, dont la douzième édition porte la date de 1755; et par un *Traité d'Arithmétique.* Il a traduit du français le Cours abrégé de Mathématiques de La Hoste, 3 vol. in-8°.

WEBSTER (SAMUEL), ministre de Salisbury, au Massachusetts, né en 1718, gradué en 1737

au collège de Harvard, prit les ordres en 1741, et mourut en 1796, après avoir été ministre près de 55 ans. Il était d'une simplicité et d'une clarté remarquables dans sa prédication. Jamais il ne disputa sur des objets qu'on put considérer comme douteux. Il se bornait à exposer à ses auditeurs l'excellence des vertus. On a de lui un sermon sur la misère et les devoirs du peuple opprimé et réduit à la servitude, 1774, et plusieurs autres sermons publiés de 1775 à 1777; enfin deux discours sur le baptême des enfans, dont la troisième édition est de 1780.

WECHEL (Chrétien), célèbre imprimeur de Paris, mort en 1554. Les éditions sorties de ses presses étaient si correctes, qu'on trouvait à peine deux fautes dans un vol. in-folio. Ce fut en 1530 qu'il commença à imprimer des auteurs grecs.

WECHEL (André), fils du précédent, imprimeur à Paris, faisait conjointement avec son père les plus belles éditions. Ils durent principalement l'avancement de leur art au savant Frédéric Sylburge, correcteur de leur imprimerie. On présume que l'on doit à André Wechel les caractères de Henri-Estienne. Wechel se retira à Francfort après le massacre de la Saint-Barthélemi, dont il n'échappa que par les soins de Hubert Languet, ministre d'état de Saxe, qui se trouvait alors à Paris. Cet imprimeur mourut à Francfort en 1581. On imprima dans cette ville en 1590, in-8°, le Catalogue des livres sortis des presses du père et du fils. Les principaux sont : la *Grammaire* grecque et latine de Gaza; des *Extraits* de Galien; d'Hérodote, de Xénophon, de Thucydide, de Tite Live, etc., les *Œuvres* de *Tertullien*, de *Pausanias*, de *Denys*, *d'Halicarnasse* ; l'*Etymologicum græcum*, etc.

WECKER (Jean-Jacques), médecin, né à Bâle en 1528, mort en 1586, exerça à Colmar. Ses meilleurs ouvrages sont : I. *Syntaxis medicinæ utriusque ex græcis, latinis*, etc., *collecta;* Basileæ, 1562, in-folio. II. *Practica medicinæ generalis*, ibid. 1585, in-12. III. *Anatomia mercurii Spagyrica*, Halæ Saxonum, 1620, in-4°.

WEDEL (George-Wolfgang), né à Goltzen dans la Lusace en 1645, mort le 6 septembre 1721, devint professeur en médecine à Iéna en 1672, puis conseiller et premier médecin des ducs de Saxe. L'académie de Berlin et celle des Curieux de la nature se l'associèrent. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages qui offrent des recherches utiles. Les principaux sont : I. *Physiologia medica*, 1704, in-4°. II. *Physiologia reformata*, 1688, in-4°. III. *De sale volatili Plantarum*, in-12. IV. *Theoremata medica*, in-12. V. *Exercitationum Medico-Philologicarum decades* xx, 1686 à 1720, in-4°. VI. *Theoria Saporum medica*, in-4°. VII. *De Morbis Infantûm*, in-8°. VIII. *Opiologia*, 1682, in-4°. IX. *Pharmacia in artis formam redacta*, 1693, in-4°. X. *De Medicamentorum facultatibus cognoscendis et applicandis*, 1696, in-4°. XI. *De Medicamentorum compositione extemporaneâ*, 1693, in-4°.

WEDGWOOD (Josué), mort à sa maison d'Étruria, dans le comté de Stafford en Angleterre,

le 3 janvier 1795, est célèbre par la fabrication d'une poterie communément empreinte de son nom. Dans le dessein d'établir sa réputation, il commença par envoyer à presque toutes les cours d'Allemagne de fortes caisses de ses ouvrages, sans en avoir reçu aucune commande, et ce moyen remplit parfaitement son attente. Il avait nommé *Etruria* son superbe établissement, à raison des anciens vases étrusques qu'il avait particulièrement pris pour modèles. Modeste dans ses commencemens, cet établissement devint insensiblement une petite ville. Les formes agréables et la pureté du dessin, qui distinguent les ouvrages de l'antiquité, ont été reproduites dans les ouvrages anglais du même genre. Wedgwood avait fait une étude particulière de ceux qui étaient sortis des riches fouilles d'Herculanum. Ce fut lui qui décida principalement le Muséum de Londres à faire l'acquisition de la première collection *hamiltonienne* de vases étrusques, et il fit preuve de ses connaissances archœologiques dans son *Mémoire sur le vase Barbérini*, inséré dans les *Transactions philosophiques* de 1784. Il a enrichi de quelques autres *Mémoires* ce même recueil. Le volume de 1782, page 305, et celui de 1786, page 390, offrent la description d'un pyromètre qu'il avait inventé pour mesurer le degré de chaleur que la poterie peut supporter jusqu'à la vitrification. On trouve, dans le vol. de 1790, un *Mémoire* de sa main sur l'*Ochra friabilis nigro-fusca*, et sur un *nouveau fossile de la partie méridionale du pays de Galles.*

WEEVER (Jean), né à Lancaster et élevé à Cambridge, est auteur des *Monumens funéraires*, ouvrage qui aurait pu devenir précieux pour les historiens et pour ceux qui étudient l'antiquité, s'il eût été exécuté avec plus de soin. Weever mourut en 1632.

WÉGUELIN, pasteur de Saint-Gall en Suisse, professeur d'histoire et de géographie à l'école civile et militaire de Berlin, reçu membre de l'académie de cette ville pour la classe de la littérature, a publié, I. *Observations sur les différentes formes de gouvernement du royaume de Prusse.* II. *Caractères des douze premiers Césars*, 2 vol. in-8°. III. Un grand nombre de Mémoires insérés dans la collection de l'académie. Wéguelin avait des vues profondes, mais son style barbare est presque toujours inintelligible. On ignore l'époque de sa mort.

WEHLER. *Voyez* Wheeler.

WEICKARD (Arnould), médecin de l'électeur palatin, né en 1578, à Baccarach, mort le 23 novembre 1645, a laissé, *Thesaurus pharmaceuticus galenochymicus*, Francofurti, 1626, in-folio. *De variis et periculosis morbis pratica*, ibidem, 1643, in-folio.

WEIGEL (Valentin), ministre de l'église luthérienne de Zscopavia dans la Misnie, mourut vers la fin du 16e siècle ; mais ses ouvrages ne furent publiés que dans le siècle suivant. On y remarque plusieurs erreurs pernicieuses. Nic. Hunnius, Theod. Thummius entreprirent de les réfuter. L'ouvrage du dernier, imprimé à Tubingen en 1650, in-4°, est intitulé *Impietas weigeliana.* Weigel n'était pas un impie, c'était un homme rempli

de religion et d'honneur ; mais il se perdit dans le labyrinthe des opinions chimiques et caballstiques qui faisaient à cette époque de rapides progrès en Allemagne.

WEIMAR (Bernard), duc de Saxe, le dernier fils de Jean, duc de Saxe-Weimar, né en 1604, descendait de l'ancienne branche électorale dépossédée par Charles-Quint. Sa haine pour la maison d'Autriche le fit ranger sous les drapeaux de Gustave-Adolphe. Il perdit d'abord la bataille de Nordlingen, mais ayant été mis à la tête d'une puissante armée en Allemagne par le roi Louis XIII (*Voyez* son article), il remporta des victoires signalées. Il prit Saverne, chassa les Impériaux de Bourgogne, et se rendit maître de Jouvelle dans la Franche-Comté. En 1638, il força Rheinsfield, après avoir défait six mille cinq cents Impériaux qui étaient venus au secours de cette place. Il alla ensuite assiéger Brisach, et ne l'assiégea pas en vain. Une victoire importante fut la suite de cette conquête. Toute l'Alsace se soumit à lui, et il eût remporté de plus grands avantages, sans la mort qui le surprit le 18 juillet 1639. Il disposa en souverain de ce qu'il crut lui appartenir, et déclara ses frères indignes de lui succéder dans l'héritage des pays conquis, s'ils ne demeuraient dans l'alliance et au service de la France. Elève de Gustave-Adolphe, il était aussi capable de former de grands projets que de les faire exécuter. Le pouvoir du cardinal de Richelieu ne put jamais l'engager à flatter ce ministre ni ses favoris. Un jour que le père Joseph, capucin, qui entendait la guerre comme un homme de son état peut l'entendre, montrait sur la carte les places qu'il fallait prendre pendant la première campagne de 1636 : « Tout cela serait bien, père Joseph, lui dit Weimar, si on prenait les villes avec le bout du doigt. »

WEINEGG (Jean Guler de), grison, colonel au service de France, né en 1563, mort à Coire le 24 janvier 1657, fut un brave guerrier et un écrivain estimé. Nous n'avons aucune notice précise sur ses ouvrages.

WEINHART (Ferdinand-Charles), médecin du 17e siècle, professa dans l'université d'Inspruck, et fut attaché à la personne de l'empereur Charles VI. On a de lui, *Nucleus universæ medicinæ in tres libros divisus*, Patavii, 1715, in-8°; *Medicus officiosus*, Norimbergæ, 1715, in-8°; *De medici prudentiâ*, Oniponti, 1726, in-8°.

WEINMANN (Jean-Jacques-Guillaume), apothicaire de Ratisbonne, mort en 1734, a donné un ouvrage considérable sur les plantes, intitulé : *Phitantoza Iconographica, sive Conspectus aliquot millium plantarum*, Ratisbonne, 1737, 1745, 4 vol. in-fol., avec mille vingt-cinq planches enluminées, mais qui ne le sont pas également bien dans tous les exemplaires. *Voyez* Dieterich.

WEINRICH (Martin), célèbre médecin de Breslau, né en 1548, mort le 25 décembre 1609, professa l'éloquence et la physique dans sa ville natale. Il a écrit : I. *Problemata physico-medica ex J. B. Montano*, Wittebergæ, 1590, in-4°. II. *Commentarius de Monstris*, Vratislaviæ, 1595, in-8°.

WEISS (François-Rodolphe),

sénateur suisse, colonel au service de France, naquit à Iverdun en 1731, d'une famille noble. Il entra au service de France, où il devint colonel. Suivant Mallet-du-Pan, il caressa tous les systèmes de la révolution française, dans la vue de se faire une réputation et de parvenir; mais il ne put y réussir. Il perdit sa fortune et ses prérogatives, et fut enveloppé dans la ruine de l'aristocratie bernoise. Il mourut dans l'obscurité quelque temps après avoir publié un mémoire contre le directoire français.

WEISS. *Voyez* ALBINUS (Bernard.)

WEISSE (CHRISTIAN-FÉLIX), receveur électoral du cercle de Haute-Saxe, et l'un des doyens de la littérature allemande, mort à Leipsick le 15 décembre 1804, âgé de 79 ans, s'était exercé dans presque tous les genres de poésie dramatique et lyrique : ses Tragédies le firent comparer pendant quelque temps à Racine : ses Comédies eurent beaucoup de succès; il a composé aussi des Opéras comiques, auxquels les feuilles allemandes donnent la préférence. Mais ses *Odes anacréontiques*, ses *Chants des Amazones* et sa *Traduction de Tyrtée*, sont généralement estimés. Il a été long-temps rédacteur principal de la *Bibliothèque des Belles-Lettres*, journal littéraire allemand très-accrédité. Il est encore l'auteur d'une feuille hebdomadaire, intitulée l'*Ami des enfans*, qui, par les excellens articles qu'elle renfermait, eut un grand succès, qu'elle méritait. Cette feuille périodique fut réimprimée plusieurs fois par l'éditeur légitime, et il en existe en outre plusieurs contrefaçons. L'*Ami des enfans* a paru depuis 1776 jusqu'en 1782; Weisse le remplaça par un ouvrage périodique semblable, intitulé *Correspondance de la famille de l'Ami des enfans*, dans lequel cet auteur se propose toujours pour principal but d'inspirer à ses jeunes lecteurs le goût de la vertu et de l'instruction. Weisse eut dans sa patrie, aussi bien que dans les autres pays de l'Europe, un grand nombre d'imitateurs. En France on vit l'*Ami des enfans*, de Berquin, qui, en très-grande partie, se compose de traductions et d'imitations de l'*Ami des enfans* de Weisse, et d'autres écrits qui ont été publiés depuis par Campe, Jauffret, etc., pour servir à l'éducation et à l'instruction des enfans.

WEISSEMBACH (JOSEPH-ANTOINE), ancien jésuite, professeur de théologie au collége de Lucerne, naquit à Bremgarten vers le milieu du 18ᵉ siècle. On distingue parmi ses ouvrages : I. *Eloquentia Patrum*, Augsbourg, 9 vol. in-8°. II. *Présages du Paganisme*, 2 vol. in-12, en allemand, Bâle. III. *Caractère du siècle actuel*, 1 vol. en allemand, Bâle. Il fut nommé chanoine du chapitre de Zurzach en 1780. On ignore l'époque de sa mort.

WEISSENBACH (ANSELME-CHARLES), bénédictin de l'abbaye de Muri, né à Zong, et mort le 4 décembre 1696, a donné en latin les annales de son monastère, ouvrage généralement estimé.

WEISSENBORN (ISAïE-FRÉDÉRIC), théologien luthérien, né à Smalkalde en 1674, fut professeur en théologie et sur-intendant à Iéna, où il mourut en 1750.

On a de lui : I *Musæum philosophiæ*, in-4°. II. *Paradoxorum logicorum decades*, in-4°. III. *Character veræ religionis in doctrinâ de fide in Christum justificante*. IV. Des Sermons en allemand.

WEITBRECHT (Josias), médecin du 18me siècle, membre de l'académie de Pétersbourg, où il professa la physiologie. Outre plusieurs mémoires curieux, il a donné : I. *Syndesmologia sive historia ligamentorum corporis humani*, Petropoli, 1742, in-4°. M. Portal fait un grand éloge de cet ouvrage.

WEITZIUS (Jean), mort en 1642, est connu par des commentaires sur Térence, sur les Tristes d'Ovides, sur Verrius-Flaccus et sur Prudence. On y trouve plus de savoir que de goût.

WELBY, Anglais, propriétaire d'une fortune considérable, né au comté de Lincoln, et mort en 1636, est connu par une singularité extraordinaire. Son frère ayant attenté à sa vie, il prit la résolution de se séquestrer entièrement de la société; en conséquence, il s'enferma dans une maison à Londres, où il vécut 40 ans, sans se laisser voir de personne.

WELDE (Thomas), premier ministre de Roxbury au Massachussetts, était né en Angleterre, et avait été ministre au comté d'Essex. Ayant refusé de se soumettre à l'Eglise établie, il se détermina à venir en Amérique chercher le repos et jouir de la liberté de conscience. Il arriva à Boston en 1632, et un mois après il obtint la cure de Roxbury. La même année, Jean Eliot fut nommé son collègue. En 1639, il coopéra avec Mather et Eliot à la traduction notée des Psaumes pour la Nouvelle Angleterre. En 1641, il fut envoyé avec Hugues Peters en Angleterre, en qualité d'agent pour la province, et il ne retourna plus en Amérique; il s'établit à Gateshead. Mais en 1662, il perdit son bénéfice comme les autres ministres dissidens. Il a publié : *Histoire abrégée de l'origine du règne et de la chute des Antinomiens familistes et libertins, qui ont infecté les églises de la Nouvelle Angleterre, justifiant les églises orthodoxes de plus de cent imputations*, etc., 1644. Il a composé encore avec trois autres ministres, contre les Quakers, le *Parfait pharisien, dans la sainteté monachale*, 1654.

WELLEKENS (Jean-Baptiste), né en 1658 à Alost en Flandre, reçut sa première éducation à Amsterdam. On l'avait destiné pour l'orfèvrerie, mais son goût pour la peinture dérangea ces projets. A l'âge de 18 ans, il entreprit un voyage en Italie, où il resta 11 ans. Une attaque de paralysie qu'il eut à Venise en 1687, jointe à la faiblesse de sa vue, le força de renoncer à la peinture. Il se consola avec la poésie. De retour à Amsterdam, il s'y maria en 1699. Il publia avec son ami, Pierre Vlaming, en 1711, un recueil de poésies; on y distingue des églogues de sa façon. Ses interlocuteurs sont tantôt des bergers, tantôt des pêcheurs. En 1715, il publia sa traduction de l'Aminte du Tasse, à laquelle il joignit une dissertation sur la poésie pastorale. On a encore de lui des poésies mêlées, 1719; des épithalames, 1729; des poésies morales, 1737, à Amsterdam et à Utrecht, in-4°. Il est mort en

1726. — Sa fille Madeleine Barbe, qui elle-même n'était pas sans talent pour la poésie, a été l'éditeur de quelques-uns de ses ouvrages.

WELLENS (Jacques-Thomas-Joseph), évêque d'Anvers, docteur en théologie dans l'université de Louvain, né à Anvers en 1726, et mort dans cette ville en 1784, s'est distingué par ses lumières et son désintéressement; par des vues vraiment patriotiques, constamment dirigées vers le soulagement et le bien-être de ses diocésains. On a de lui un livre très-utile aux ecclésiastiques, publié sous ce titre: *Exhortationes familiares de vocatione sacrorum ministrorum et variis eorum officiis*, Anvers, 1777 et 1783, in-8°.

WELLER (Jérôme), théologien protestant, né à Freyberg en Misnie l'an 1499, fut très-attaché à Luther qui le garda huit ans dans sa maison. Weller devint ensuite professeur de théologie à Freyberg, où il mourut en 1572. On a de lui: I. *Commentaria in libros* Samuel *et* Regum. II. *Consilium de studio theologiæ rectè instituendo*. III. *Commentaria in Epistolas ad Ephesios;* et d'autres ouvrages imprimés à Leipsik, en 2 vol. in-folio.

WELLER (Jacques), théologien allemand, naquit à Leukirk dans le Voigtland en 1602. Après avoir professé quelques années la théologie et les langues orientales à Wittemberg, il fut appelé par l'électeur de Saxe pour être son prédicateur aulique. Ses principaux ouvrages sont: *Spicilegium quæstionum Hebræo-Syrorum;* et une bonne *Grammaire grecque*, Leipsik, 1781, in-8°. Il mourut en 1664.

WELLES (Noé), ministre de Stamford au Connecticut, prit ses degrés en 1741, et les ordres en 1749. On croit qu'il mourut en 1776. Théologien distingué, Welles prit une très-grande part aux disputes en Amérique sur l'épiscopat. Il a publié un discours en faveur de l'ordination presbytérienne; une *Défense de la validité et du droit divin de l'ordination presbytérienne*, soutenue dans les discours de Chauncy et Welles, en réponse aux exceptions de Jérémie Leaming, 1767; Un *Eloge funèbre* de Hobart, 1773.

WELLS (Edouard), théologien et savant littérateur anglais, né vers 1668 à Corsham au comté de Witt, savant dans la langue grecque qu'il professa à Oxford, mourut vers 1730. Il est connu principalement par une bonne édition de *Xénophon*, revue sur plusieurs manuscrits, ornée de cartes géographiques et chronologiques, imprimée à Oxford en 5 vol. in-8°. Il a publié, I. Une *Réponse au docteur Clarke sur la Trinité*. II. Plusieurs *Pamphlets*. III. Un précieux ouvrage sur la *Géographie de l'ancien et du nouveau Testament*, 2 vol. in-8°. IV. Un *Cours de Mathématiques à l'usage des jeunes étudians*, 3 vol.

WELWOOD (Thomas), médecin écossais, né en 1652 à Edimbourg, mort dans cette ville en 1716, élève de Glasgow. Son père ayant été soupçonné d'avoir participé au meurtre de l'archevêque Sharp, fut obligé de se sauver en Hollande; mais il en revint avec le roi Guillaume. Le fils fut médecin du roi en Ecosse, et s'établit à Edimbourg. On a de lui des *Mémoires sur les af-*

faires de l'Angleterre, depuis 1588 jusqu'à la révolution, 1 vol. in-8°. Cet ouvrage est très-superficiel et très-partial.

WELLWOOD (Thomas), théologien écossais, presbytérien, qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, né à Pesth en 1680. On a de lui un ouvrage intitulé : *la Terre d'Emmanuel*, et quelques autres livres de piété.

WELMAN (Henri), médecin, né à Groningue en 1611, y fut appelé professeur extraordinaire de médecine en 1642, et peu après professeur ordinaire. Sa carrière, qui s'était ouverte sous d'honorables auspices, se termina à l'âge de trente-un ans; il n'a laissé après lui que quelques *Dissertations académiques*.

WELSER (Marc), né à Augsbourg en 1558 de parens nobles, mort le 13 juin 1614, fut élevé à Rome sous le célèbre Muret qui lui inspira un goût vif pour l'étude des belles-lettres latines et grecques, et pour les antiquités. De retour dans sa patrie, il parut avec éclat dans le barreau. Ses succès lui méritèrent les places de préteur et de sénateur d'Augsbourg. Welser se fit un nom, non-seulement par la protection qu'il accorda aux savans, mais encore par les ouvrages dont il enrichit le monde littéraire. On a de lui : I. *Rerum Augusto-Vindelicarum libri VIII*, à Venise, 1594, in-fol. : ouvrage plein de recherches et écrit avec assez de goût. II. *Rerum Boïcarum libri V*, in-4°, Augsbourg, 1602. On lui attribue encore le *Squittinio della liberta Veneta*, que d'autres donnent à Alphonse de La Cueva, marquis de Bedmar. (*Voy.* Cueva). Tous les ouvrages de ce savant écrivain furent recueillis à Nuremberg en 1682, in-fol.

WELSTED (Léonard), poète anglais, né en 1689, mort en 1747, a composé entre autres pièces de poésie : I. Un conte très-piquant, intitulé *le Pâté de Pommes*, faussement attribué au docteur King, et qui se trouve dans les Œuvres de ce dernier. II. Des épîtres, des odes, et une pièce contre Pope, intitulée *le Triumvirat*, pour laquelle ce célèbre poète a donné à Welsted une place dans sa *Dunciade*. III. Une *traduction du Traité du sublime de Longin*; d'après la traduction française de Boileau. IV. Une comédie intitulée *le Libertin dissimulé*.

WELTHEIM (Valentin), né à Halle en Saxe le 11 mars 1645. Après avoir fait ses premières études dans cette ville, il fut envoyé à l'académie de Iéna, où il fut reçu maître-ès-arts, et devint en 1679, professeur de logique et de métaphysique dans cette académie. En 1683, on lui donna la chaire de théologie, qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée en 1700. On a de lui : I. *Tabulæ morales*. II. *Institutiones metaphysicæ*. III. *Theologia acroamatica*. IV. *Fontes universalis theologiæ*. V. *Introductio ad Hugonem Grotium de jure belli et pacis*.

WEMMERS (Jacques), né à Anvers en 1598, se fit carme de l'ancienne observance, passa en Italie, où il se rendit très-habile dans la langue éthiopienne; ce qui détermina la propagande à lui confier l'inspection de la mission d'Ethiopie. En 1645, il fut nommé évêque du Grand-Caire et vicaire apostolique en Ethiopie. Il se mit aussitôt en route pour

passer en Egypte ; mais la mort l'enleva à Naples. Nous avons de lui *Lexicon Œthiopicum*, Rome, 1638, in-4°; ouvrage qui lui attira les plus grands éloges de la part du P. Kircher, et du savant maronite Abraham Ecchellensis.

WENCESLAS (S.), duc de Bohême, fils d'Uratislas et de Drahomire, fut élevé dans la religion catholique par Ludmille son aïeule. Uratislas étant mort, Drahomire exerça sa cruauté sur les chrétiens. Ludmille, sensible aux malheurs de sa patrie, engagea Wenceslas à prendre les rênes du gouvernement, et promit de l'aider de ses conseils. Pour prévenir la division, il donna à son frère Boleslas une province de la Bohême, que l'on appelle encore Boleslawie. Wenceslas sur le trône, protégea la religion chrétienne; mais Drahomire furieuse le fit assassiner dans un festin le 28 septembre 936. Il a été mis au nombre des martyrs. L'empereur Othon fit la guerre aux Bohémiens, pour venger la mort de Wenceslas, et obligea Boleslas et Drahomire à réparer les maux qu'ils avaient fait souffrir à l'église.

WENCESLAS, fils de Charles IV, empereur d'Allemagne, monta sur le trône impérial après la mort de ce prince en 1378, à l'âge de 15 ans. Son père avait réglé par la Bulle d'or, l'âge nécessaire au roi des Romains; il fut le premier à violer ce règlement en faveur de ce fils qui fut un monstre de cruauté et de débauches. Comme Néron, il donna d'abord de grandes espérances. Mais la peste l'ayant chassé de Bohême, il se retira à Aix-la-Chapelle. C'est dans cette ville que les affaires commencèrent à lui peser. Le goût d'un faste ruineux, le commerce des femmes et les prodigalités qu'il entraîne, lui firent bientôt perdre de vue, au milieu d'une troupe de jeunes débauchés des deux sexes, les devoirs d'un prince. Amolli par la volupté, il devint lâche et cruel. Ayant voulu défendre les Juifs contre ses sujets de Bohême, et s'étant signalé par des actes de fureur, les Bohémiens l'enfermèrent dans une étroite prison l'an 1394. Dans un de ses accès de frénésie, il avait fait jeter dans la Moldaw saint Jean Népomucène, parce qu'il n'avait pas voulu lui révéler la confession de la reine son épouse. On dit qu'il marchait quelquefois dans les rues accompagné d'un bourreau, et qu'il faisait exécuter sur-le-champ ceux qui lui déplaisaient. Ce furent toutes ces vexations et ces cruautés qui forcèrent les magistrats de Prague de le détenir dans un cachot, d'où il se sauva quatre mois après. Un pêcheur lui fournit une corde avec laquelle il s'échappa, accompagné d'une servante dont il fit sa maîtresse. Dès qu'il fut en liberté, un parti se forma en sa faveur dans Prague. Les magistrats de cette capitale le traitant toujours comme un prince insensé et furieux, l'obligèrent de s'enfuir de la ville. C'était une occasion pour Sigismond son frère, roi de Hongrie, de se faire reconnaître roi de Bohême; il ne la manqua point, mais il ne put que se faire déclarer régent. Il fit renfermer son frère dans une tour à Vienne en Autriche. Wenceslas s'échappe encore de sa prison, et de retour à Prague, il se fait des partisans, condamne au

dernier supplice ceux qui l'avaient mis en prison. Cependant les traverses qu'il essuya, le forcèrent d'aliéner le reste des domaines de l'Empire en Italie. Les électeurs en prirent occasion de le déposer en 1400, pour les griefs suivans : « Il a vendu à la France Gênes et son territoire, malgré l'opposition des états de l'Empire; il a livré à Galéas Visconti le Milanès et la Lombardie; il a aliéné plusieurs domaines qui, par la mort des propriétaires, étaient dévolus à l'Empire; il a accordé aux voleurs et aux brigands l'impunité de leurs crimes; il a massacré, noyé, brûlé des prélats, des prêtres et plusieurs personnes de distinction, etc. Nous donc, ayant invoqué le saint nom de Dieu, et étant assis dans notre tribunal de justice, mus par les griefs ici mentionnés, avons déposé par notre présente sentence, le seigneur Wenceslas comme dissipateur du corps germanique, comme membre inutile et comme chef indigne de gouverner; et comme tel, l'avons privé des dignités et des honneurs qui lui appartiennent. Nous faisons savoir aux princes, potentats, chevaliers, villes, terres et peuples du Saint-Empire, qu'ils sont absous du serment de fidélité et de l'hommage qu'ils lui devaient en sa qualité d'empereur. » On dit que quand on lui annonça sa déposition, il écrivit aux villes impériales qu'il n'exigeait d'elles d'autres preuves de leur fidélité que quelques tonneaux de leur meilleur vin. Il ne renonça toutefois au sceptre impérial qu'en 1410, et il mourut roi de Bohême en 1419, âgé de 58 ans. Il ne laissa point d'enfans, quoiqu'il eût été marié deux fois. Sa première femme fut Jeanne, fille d'Albert de Bavière, comte de Hollande; sa seconde, Sophie, fille d'Etienne le Frisé, duc de Bavière. « Il semblait que la nature en formant Wenceslas, dit Montigny, se fût épuisée à rassembler dans sa personne l'excessive prodigalité d'Antoine, l'infâme lâcheté d'Héliogabale et l'ame cruelle de Tibère. Tout lui devenait permis pour satisfaire ses passions; nulle équité dans ses jugemens, point de retenue dans ses vexations, point de ménagement dans ses débauches. Fier dans la bonne fortune, il rampait dans l'adversité. Malheur à quiconque l'offensait; il n'accordait de pardon qu'à ceux qui pouvaient l'acheter à prix d'argent, ne rougissant jamais de mettre sa clémence à l'enchère, et de faire un honteux trafic de la plus belle vertu des rois. »

WENDELIN (Godefroi), né dans le Brabant en 1580, voyagea en France, professa la philosophie à Digne, et mourut à Tournai où il était chanoine, en 1660. La philosophie et la jurisprudence partagèrent ses soins; et l'une et l'autre lui firent un nom célèbre. Il publia plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue une édition des lois saliques, imprimée à Anvers, 1649, in-fol. Cette édition est enrichie de savantes notes et d'un Glossaire très-utile pour l'intelligence de ces lois. Jacques Chifflet en a orné son recueil politico-historique.

WENDELIN (Marie-Frédéric), parent du précédent, né près de Heidelberg en 1584, et mort recteur du collége de Zerbist en 1653, est connu par un ouvrage estimé des calvinistes, intitulé : *Syn-*

tagma theologicum majus et minus. Il a été plusieurs fois imprimé, et traduit en hollandais et en hongrois. On a encore de lui : *Medulla latinitatis*, compilé dans le *Thesaurus* du célèbre Robert Estienne.

WENSEL (Charles-Frédéric), savant minéralogiste et chimiste allemand, né en 1747, mourut à Freyberg le 26 février 1793. Son père, qui était relieur, voulait lui faire apprendre sa profession à Dresde; mais la lecture de quelques voyages fit naître en lui un vif désir de parcourir le monde. Sans aucune connaissance, il résolut d'entreprendre un voyage au Cap de Bonne-Espérance. A l'âge de 15 ans, avec quatorze gros en argent, il passa à Hambourg, puis à Amsterdam. Dans la première de ces villes il fut contraint de faire le métier de graveur, pour ne pas mourir de faim. Il publia à Leipsick, en 1773, son *Introduction à la Chimie, qui contient l'analyse des corps*; puis la *Doctrine touchant l'affinité des corps*, Dresde, 1777.

WENTWORTH (Benning), gouverneur de New-Hampshire, né en 1695, de Wentworth, lieutenant-gouverneur, prit ses degrés au collége de Harvard en 1715. Après avoir été membre de l'assemblée et du conseil, des affaires de commerce l'appelèrent à Londres, où il sollicita et obtint son brevet de gouverneur. Il commença son administration en 1741, et resta dans cette place près de vingt ans. En 1767, il fut remplacé par son neveu, Jean Wentworth et mourut en 1770. Il était violent, implacable dans ses ressentimens, et très-attaché au parti de l'église d'Angleterre. Bennington, au comté de Vermont, a pris de lui son nom. Il a fait aussi un grand nombre de concessions à d'autres villes. Enfin il a doté beaucoup de colléges à des conditions favorables pour l'Eglise. Le bâtiment actuel du collége de Darmouth est élevé sur un terrain de cinq cents acres qu'il a donné à cet établissement. Il a contribué pour trois cents livres sterling à la réparation de la bibliothèque du collége de Harvard, qui depuis a été incendiée. Wentworth fut souvent dirigé par des motifs de prédilection dans les emplois civils ou militaires qu'il accordait.

WENTWORTH (Guillaume), marquis de Rockingham, né au comté d'York, se rendit célèbre par ses longues discussions avec le lord North, qu'il parvint à faire sortir du ministère en 1782. Le lord Shelburn s'était réuni avec Wentworth, qui fut nommé premier lord de l'amirauté; mais il mourut dans la même année. L'association formée avec d'autres lords fut dissoute. Tout ce parti perdit son crédit, et ne l'a pas recouvert depuis.

WEPFFAR ou WEPFFER (Jean-Jacques), médecin de Schaffhausen, né le 23 décembre 1620, mort le 28 janvier 1695, voyagea en Allemagne et en Italie, se fit recevoir docteur à Bâle, et devint médecin du duc de Wirtemberg, du margrave de Bade-Dourlat, et de l'électeur palatin. L'académie des Curieux de la nature l'admit au nombre de ses membres. On a de lui, I. *Historia apoplecticorum cum observationibus*, 1710, in-8°, ouvrage qui apprend peu de choses. II. *Cicutæ aquaticæ historia*, 1716, in-4°. III. *Observationes*

de affectibus capitis internis et externis, Schaffouse, 1727, ou Turin, 1745, in-4°, ouvrage estimé, et plusieurs autres Traités aussi très-estimés.

WERDMULLER (Jean Rodolphe de), né à Zurich en Suisse, servit la maison d'Autriche en qualité de lieutenant-général, et fut l'un des plus braves officiers de son siècle. Il était gouverneur de Philipsbourg en 1670, et mourut à Willingen le 6 décembre 1677.

WEREMBERT ou WERIMBERT, moine de Saint-Gall, né à Coire, mort le 24 mai 884, était fils d'Adalbert, l'un des officiers de Charlemagne. Il fit ses premières études à l'école de Fulde, et les acheva à Saint-Gall. Il cultiva les beaux-arts, la poésie, la théologie et l'histoire. On a de lui un *Traité sur la musique*, un art poétique, et quelques autres ouvrages moins importans. Vossius lui attribue une histoire de l'abbaye de Saint-Gall.

WERENFELS (Jean-Jacques), pasteur de Bâle sa patrie, mourut en 1655, après avoir publié des sermons en allemand, et des homélies en latin sur l'*Ecclésiaste*. Elles offrent plus de savoir que d'éloquence.

WERENFELS (Pierre), fils du précédent, archidiacre de Bâle, né à Liechtal en 1627, signala son zèle pendant la peste qui désola cette ville en 1667 et 1668. Son mérite lui procura la chaire de professeur de théologie en 1675, qu'il remplit avec applaudissement. Il mourut le 23 mai 1703, avec une réputation de savoir justement méritée. On a de lui un grand nombre de dissertations, des sermons, des discours et quelques autres ouvrages pleins d'érudition.

WERENFELS (Samuel), fils du précédent, né à Bâle en 1657, fut professeur de différentes sciences dans sa patrie. Il voyagea en Hollande, en Allemagne et en France. Pendant trois mois de séjour qu'il fit à Paris, il eut de fréquentes conversations avec les pères Malebranche et de Montfaucon, et avec Varignon. De retour à Bâle en 1702, il succéda, l'année suivante, à son père dans la chaire de théologie. Il fut agrégé en 1706, à la société anglaise de la Propagation de la Foi, et en 1708 à la société royale des sciences de Berlin. Sa réputation, qui croissait de jour en jour, lui procura la correspondance des plus illustres savans de l'Europe, et attira à Bâle une multitude d'étudians, à l'instruction desquels il s'appliqua avec zèle. Il conversait familièrement avec eux, et s'attachait à leur cultiver le jugement beaucoup plus que la mémoire. Son soin principal était de leur inspirer les sentimens de douceur, de tolérance et de modération dont il était pénétré, et de les conduire dans les routes de la vertu et de la probité qu'il suivit lui-même toute sa vie. Il mourut à Bâle le 1er juin 1740. Tous ses ouvrages ont été recueillis en 2 vol. in-4°. La plus ample édition est celle de Genève et de Lausanne en 1739. Ils roulent sur la philologie, la philosophie et la théologie. Son livre le plus connu est celui *De Logomachiis Eruditorum*, 1702, in-8°. Le recueil de ses ouvrages renferme diverses poésies qui montrent que l'auteur n'était pas aussi bon poète qu'habile philosophe et savant théologien. On a encore de Werenfels

un volume in-8° de sermons.

WERFF (Adrien Van der), peintre, né à Roterdam en 1659, mourut dans cette ville en l'année 1722. Le fini de ses ouvrages et leur rareté les rendent très-chers. L'électeur palatin, qui goûta beaucoup sa manière, le créa chevalier ainsi que ses descendans. Il lui permit d'ajouter à ses armes une partie des électorales, et lui fit présent de son portrait enrichi de diamans. Tous les princes qui venaient à Roterdam lui rendaient visite et payaient chèrement son pinceau. Van der Werff terminait ses ouvrages avec un soin étonnant. Son dessin est assez correct; sa touche ferme et précieuse. Ses figures ont beaucoup de relief; mais ses carnations approchent de l'ivoire, et ne sont pas assez vives. Ses compositions manquent aussi de ce feu qu'on préfère au grand fini. Il a peint des portraits et des sujets d'histoire. Ses principaux ouvrages sont à Dusseldorff dans la riche collection de l'électeur Palatin. On y admire ses quinze tableaux sur les mystères de la religion catholique. La collection d'Orléans possédait de ce peintre le *Jugement de Pâris*; une *Vendeuse de marée* et un *Marchand d'œufs*, tous sur bois. Le musée du Louvre possède aujourd'hui sept tableaux de ce peintre: *Adam et Eve dans le paradis terrestre*; la *fille de Pharaon faisant retirer le jeune Moïse du Nil*; la *chasteté de Joseph*; un *Ange annonçant aux bergers la venue du Messie*; la *Madeleine dans le désert*; *Stratonice*; *deux nymphes dansant devant un faune qui joue de la flûte*.

WERFF (Pierre Van der), frère du précédent, fut son élève et suivit de près ses traces. Il peignit quelques sujets d'histoire, mais plus souvent des sujets particuliers. Sur la fin de ses jours il devint hypocondriaque et croyait sans cesse qu'on voulait l'empoisonner. Il mourut en 1718, à l'âge de 53 ans.

WERLHOF (Paul Gottlieb), célèbre médecin, natif de Helmstadt, mort à Hanovre en 1767, professa dans sa ville natale, et fut premier médecin du roi d'Angleterre George II. On a de lui quelques bons ouvrages. Voici les principaux: I. *De Medicinâ methodicæ sectæ*, Helmstadii, 1723, in-4°. II. *De febribus intermittentibus*, Hannoveræ, 1732, in-4°. III. *Cautionum medicarum tractatus duo*, ibid., 1734, in-8. Ses ouvrages de médecine, recueillis et augmentés par J. E. Wichmann, ont été publiés à Hanovre en 1775, 2 vol. in-4°.

WERNDLEY (......), était très-versé dans les idiomes de l'Inde, dont il avait acquis la connaissance en exerçant le ministère évangélique à Batavia, et qu'il professa même pendant quelque temps à l'académie de Lingen. On doit à ses soins l'édition faite à Amsterdam en idiome malais, de l'ancien et du nouveau Testament. Il avait lui-même beaucoup travaillé à cette Traduction, imprimée en 1733, mais avec des caractères latins, la dépense de graver des caractères malais ou arabes ayant effrayé les éditeurs.

WERNEEK (le baron de), lieutenant-feld-maréchal au service d'Autriche, et chevalier de l'ordre de Marie-Thérèse, fut employé en 1793, comme général-major en Brabant, y montra beau-

coup d'activité, se trouva sous de Ferrari au siége de Valenciennes, et commanda sous d'Alton le corps autrichien employé à celui de Dunkerque; le 29 mars 1794, il se distingua à l'affaire de Cateau-Cambresis, et fut fait lieutenant-feld-maréchal dans le courant de juin. En avril 1796, il déploya beaucoup de bravoure et de talent sous de Wartensleben. Le 15 juin à Wetzlar, le 3 juillet en avant de Montabauer, le 6 près de Linbourg, le 25 août à Amberg, le 3 septembre à Wurtzbourg, il rendit successivement les services les plus signalés, retarda les progrès et précipita la retraite de Jourdan. Après la défaite de l'armée française, de Werneek fut chargé le 22 septembre du commandement en chef des forces autrichiennes sur le Bas-Rhin; mais une passion malheureuse lui fit bientôt perdre le fruit de sa bravoure et de ses talens. Retenu par l'amour du jeu à Francfort, en avril 1797, il se reposa sur ses généraux de division du soin de défendre le front de sa ligne, au moment où Hoche passa le Rhin, et il ne parut à l'armée que pour y être témoin de la déroute la plus complète qu'ait offerte toute la guerre de la révolution. Les talens reconnus du baron de Werneek firent soupçonner une cause secrète à ces défaites; on alla jusqu'à douter de son honneur et de sa probité. Cependant ayant été reconnu innocent (du moins sous ce rapport) par un conseil de guerre, l'empereur lui fit prendre sa retraite avec demi-pension dans le courant de juillet. Employé de nouveau en 1805, à l'armée autrichienne de Bavière, il quitta avec l'archiduc Ferdinand, l'armée que le général Mack commandait à Ulm, et fut atteint par le général Murat, au moment où il cherchait à se retirer par la Franconie. Obligé de se rendre, il signa une capitulation, dans laquelle plusieurs généraux sous ses ordres refusèrent d'être compris, et se réunirent à l'archiduc Ferdinand. De Werneck, d'après cela, dut être traduit devant un conseil de guerre en Autriche; mais il ne s'y rendit pas, pour cause de maladie, et resta à Kœnigs-gratz, où il mourut peu de temps après, d'une attaque d'apoplexie.

WERNER (Joseph), peintre de Berne, né en 1637, mort dans cette même ville en 1710, étudia d'abord sous Matthieu-Mérian, et passa de là en Italie. Il travailla d'abord à fresque, et quitta ce genre pour la miniature, dans laquelle il réussit parfaitement, surtout pour le portrait. Appelé en France par Louis XIV, il peignit toute la cour, sans que les suffrages de ce grand monarque pussent le retenir loin de sa patrie. Il alla s'établir à Augsbourg, où il fit pour l'archiduchesse de Bavière sept tableaux représentant la vie de la Vierge, qui lui valurent chacun cent ducats. Frédéric III, roi de Prusse, le nomma professeur d'une académie de peinture récemment établie à Berlin, et le gratifia d'une pension de quatorze cents rixdaliers; mais quelque temps après Werner ayant été disgracié par la jalousie des artistes du pays, l'académie ne tarda pas à tomber.

WERNER (Abraham Gottlob), savant minéralogiste allemand, né à Wehrau dans la Haute-Lusace, le 25 septembre 1749, acquit des connaissances très-étendues en minéralogie, et se fit une grande réputation par la publi-

Digitized by Google

cation de plusieurs ouvrages importans. Il mourut en 1816, laissant plusieurs ouvrages, entr'autres : Une *Méthode descriptive des minéraux*, 1774, et une *Traduction de la Minéralogie de Cronstaedt*. Tous ses écrits sont en allemand. Werner a hâté les progrès de la minéralogie, et il en a peut-être fait une science à part par la critique avec laquelle il en a distingué les principales parties, et par le bel ordre qu'il a établi dans la classification des minéraux.

WERNERUS. *Voyez* WARNER et ROELWINCK.

WERNSDORFF (GOTT.), en latin *Wernsdorfius*, est auteur d'un livre intitulé : *Brevis et nervosa de indifferentismo religionum commentatio*, Wittemberg, 1716, in-8°.

WERRO (SÉBASTIEN), docteur en théologie, né à Fribourg en Suisse, mort en 1614, fut curé dans sa ville natale, et vicaire-général de l'évêché de Lausanne. Il a laissé, I. Un *Traité de Physique*, Bâle, 1579, in-8°. II. *Quæstiones de verbo Dei*, en allemand, 1587, in-4°. III. *Chronique de l'Eglise et des monarchies*, 1599, in-4°, Fribourg.

WESEL VAN HALDEN *ou* ARNOLDUS VESALIENSIS (ARNOLD), né à Wesel vers 1480, se rendit habile dans les langues latine, grecque et hébraïque, fut chanoine de la métropole de Cologne où il mourut le 30 octobre 1534. Il reste de lui : I. *Macrobius, auctario locupletatus, annotationibus illustratus*, Cologne, 1527, in-12. C'est son meilleur ouvrage. II. *Procopii Orationes de Justiniani Augusti ædificiis, latinè redditæ*, Bâle, 1531, in-folio; et plusieurs ouvrages de controverse, qui depuis long-temps sont oubliés.

WESEL (JEAN HERMANS), poète danois, a fait plusieurs comédies et a travaillé avec succès pour le théâtre de son pays. Il est mort en 1787.

WESENBEC (MATTHIEU), né à Anvers en 1531, reçu docteur en droit à Louvain à dix-neuf ans, honneur que personne n'avait eu à cet âge, enseigna la jurisprudence avec réputation à Iéna, puis à Wittemberg, où il mourut en 1586, après avoir embrassé la religion protestante. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. On estime ses *Observations sur les Pandectes*, Amsterdam, 1665, in-4°, en latin; Cologne, 1675, 2 vol. in-folio; et ses *Paratitles*, dans lesquels il explique avec brièveté et clarté ce qu'il y a de plus difficile dans les cinquante livres du *Digeste*.

WESLEY (SAMUEL), poète anglais, né dans le comté de Dorset en 1676, fut chapelain du duc de Buckingham, et curé d'Ormesby dans le comté de Lincoln. Ce fut là qu'il composa : I. Son *Poème héroïque sur la mort de Jésus-Christ*, qu'il dédia à la reine, et dont la première édition, donnée en 1693, a été suivie d'une réimpression en 1697. II. Une *Traduction en vers de l'ancien et du nouveau Testament* avec trois cents trente figures en 1704. On a de lui une foule d'ouvrages de poésie ou de controverse; les uns et les autres sont oubliés et méritent de l'être. Il mourut en 1735, et laissa après lui le souvenir d'une vie exemplaire, et une famille très-nombreuse. Trois de ses fils, dont nous parlerons ci-après, ne furent point étrangers aux lettres.

WESLEY (Jean), fondateur de la secte des méthodistes, fils du précédent, né à Epworth en 1703, avait de l'esprit et de la gaîté, et sut les orner par la culture des lettres. En 1725, il fut ordonné diacre par Potter, évêque d'Oxford ; et dès ce moment il se livra sans relâche à l'étude de la religion, jusqu'en 1735, époque de la première institution de la secte des méthodistes, dont il est aujourd'hui bien reconnu que Jean Wesley fut le fondateur et le père. Il serait difficile d'en exposer les commencemens et les progrès; mais on s'accorde généralement à reconnaître qu'au milieu des contradictions publiques ou secrètes qu'il put éprouver, la conduite de Wesley, prise dans un sens moral, fut irréprochable. En 1735, il s'embarqua pour la Géorgie dans la vue d'en convertir les habitans au christianisme. Il y resta jusqu'en 1778, et revint en Angleterre. Alors il se mit à prêcher dans les bourgs et les campagnes ; et ce fut sous ses auspices et sa direction que la secte des méthodistes prit une forme stable et systématique. L'histoire de la vie de Wesley, depuis cette époque, ne pourrait être que celle du *méthodisme*, dont les progrès n'ont fait que s'accroître jusqu'à nos jours. Il mourut en 1790, regretté non-seulement de ceux qui partageaient ses opinions religieuses, mais de ceux même qui, disposés à les combattre et à les rejeter, l'avaient connu personnellement. Il réunissait les vertus humaines à beaucoup d'instruction et au talent pour la prédication. Il était aimable dans la société : sa conversation était vive, spirituelle ; toujours attachante. Il a laissé plusieurs ouvrages. I. Huit volumes de *Sermons*. II. Un *Appel aux hommes raisonnables et religieux*. III. Un *Traité du péché originel*. IV. Un *Examen de la sagesse et de la bonté de Dieu dans les ouvrages de la création*, en cinq volumes. V. Un *Extrait de l'ouvrage de Dutens sur l'origine des découvertes attribuées aux modernes*. Ces ouvrages et plusieurs autres qui roulent sur des matières de religion et de controverse ont été recueillis en 1774, en trente-deux volumes. Le seul qui ait été connu en France est sa *Médecine primitive, recueil de remèdes simples, faciles et éprouvés dans un très-grand nombre de maladies*, que Wesley répandit avec beaucoup de succès dans les campagnes. M. Bruyset l'a traduit en français, Lyon, 1772, in-12, et M. Rast, médecin de la même ville, y a ajouté les signes caractéristiques des maladies pour lesquelles les remèdes sont indiqués.

WESLEY (Charles), frère puîné du précédent, naquit en 1708, et comme lui se livra au ministère ecclésiastique. Il accompagna son frère Jean en Géorgie, et suivit, en qualité de secrétaire, le général Oglethorpe, après avoir été ordonné diacre et prêtre. Il ne figura qu'une année en Géorgie, où il se livra à la prédication. De retour en Angleterre en 1736, après bien des fatigues et des travaux, il exerça son ministère auprès des méthodistes, prêchant tantôt en ville et tantôt dans les campagnes. Il mourut en 1788.

WESLEY (Samuel), le plus jeune frère des précédens, mort en 1739, fut auteur de quelques

poésies qui ne sont pas sans mérite et qui furent recueillies en 1736, en un volume in-4°. Elles ont été réimprimées in-12, en 1743, après sa mort.

WESLINGIUS (Jean), médecin, poète et naturaliste, né en 1598, dans une ville de la Westphalie, cultiva la poésie dès sa jeunesse, et fit de grands progrès dans l'histoire naturelle et la médecine. Il voyagea dans l'Orient, et enseigna l'anatomie à Venise, puis à Padoue, ainsi que la chirurgie. Ayant renoncé à cette dernière science, il obtint la chaire de botanique et la direction du jardin, qu'il enrichit d'un grand nombre de plantes exotiques. Il mourut en 1649. On a de lui des *Tables anatomiques; De plantis Ægyptiorum Observationes et Notæ*. Des poésies latines et autres opuscules.

WESSELINGIUS (Pierre), a publié les ouvrages suivans : I. *Observationum variarum libri duo*, Amsterdam, 1727, ou Utrecht, 1740, in-8°. II. *Probabilium liber singularis*, Franeker ou Utrecht, 1731, in-8°. III. *Diatribe de Judæorum archontibus*, Utrecht, 1738, in-8°. IV. *Dissertatio Herodotea*, Utrecht, 1758, in-8°.

WESSELUS (Jean), né à Groningue vers 1419, étudia d'abord à Zwool, et ensuite à Cologne. De Cologne il passa à Paris, où il trouva les disputes de philosophie très-échauffées entre les *Réaux*, les *Formaux* et les *Nominaux*. Comme il fallait opter entre ces insensés, il se déclara pour ceux-ci. Sixte IV, qui l'avait connu lorsqu'il était général des cordeliers, lui fit, dit-on, les offres les plus flatteuses dès qu'il eut obtenu la tiare. Wesselus se borna à demander un exemplaire de la Bible en hébreu et en grec. « Pourquoi, lui dit le pape, ne demandez-vous pas plutôt une mitre ou quelque chose de semblable ? — Parce que je n'en ai pas besoin, répondit le désintéressé Wesselus. » De retour dans sa patrie, il y mourut le 4 octobre 1489. Ce savant eut des opinions particulières qui approchaient beaucoup de celles de Luther, dont on le regarde comme le précurseur. La plupart de ses ouvrages furent livrés aux flammes, à l'exception de quelques traités qui parurent à Leipsick en 1522, et à Groningue en 1614, in-4°, sous le titre de *Farrago rerum theologicarum*. Ce recueil prouve que l'auteur ne méritait guère le titre de *Lumière du monde*, qu'on lui avait donné si libéralement.

WEST (Richard), savant jurisconsulte anglais, mort en 1726, fut avocat au Temple, et en 1717, était conseiller du roi. En 1725, il fut fait lord chancelier d'Irlande; mais il mourut l'année suivante. On a de lui : I. Une dissertation sur les crimes de haute trahison et sur les bills de proscription. II. Des recherches sur la manière de créer les pairs. West avait épousé une fille de l'évêque Burnet.

WEST (Elisabeth), née à Edimbourg en 1672, reçut une éducation soignée, et se livra dès sa tendre jeunesse à son goût pour la mysticité, qui égara sa raison, et lui donna quelque célébrité. Elle avait épousé M. Brie, ministre de Salines dans le comté de Fife, et ne fut pas heureuse avec lui, à cause de la différence de leurs opinions. Elle a écrit les *Mémoires de sa vie*, et mourut en 1735. On la place ici sous son nom de famille, d'après l'usage

d'Ecosse, suivant lequel les femmes le conservent après le mariage.

WEST (Gilbert), élevé à Eton et à Oxford, avait été d'abord destiné à l'état ecclésiastique. Il entra, à l'invitation de son oncle, dans les dragons de la garde, et fut ensuite attaché aux bureaux du lord Townshend, secrétaire d'état, avec lequel il accompagna le roi à Hanovre. En 1729, il fut nommé secrétaire extraordinaire du conseil privé, et s'établit à Wickham dans le comté de Kent. Il donna successivement en 1747 et 1749 ses *Observations sur la Résurrection*, et sa *Traduction des Odes de Pindare*. Il fut intimement lié avec Pitt et Littleton, qui, fatigués des factions et des débats politiques, venaient chercher du repos et des livres auprès de West à Wickham, où ils trouvaient une table frugale et l'entretien d'un hôte instruit. Les revenus de West étaient modiques, et ses amis avaient travaillé sans succès à lui en procurer l'augmentation. Pitt parvint enfin à le faire nommer, en 1752, trésorier de l'hôpital de Chelsea. Il ne jouit pas long-temps de l'aisance que cette place pouvait lui procurer, et mourut en 1756.

WEST (Jacques), savant anglais, mort en 1771, élève du collége de Bailliol à Oxford, fut élu au parlement en 1741, pour Saint-Alban, et fut ensuite nommé l'un des secrétaires de la trésorerie; mais en 1762, il se démit de cette place. Ce savant fut membre de la société royale et de celle des antiquaires; il devint même président de la première et vice-président de la seconde. Sa bibliothèque était précieuse, surtout par des manuscrits que le lord marquis de Lansdowne acheta après la mort de West pour la bibliothèque du roi d'Angleterre. Le reste de sa collection de livres fut vendu à l'enchère.

WEST (Samuel), ministre de New-Bedford (Massachusetts), naquit au comté d'Yarmouth en 1730, et jusqu'à vingt ans fut employé aux travaux de la campagne. Certains traits de génie et des remarques intelligentes qu'il fit sur l'écriture et sur des livres éveillèrent l'attention de quelques personnes qui lui voulaient du bien, et qui résolurent de lui donner une éducation libérale. Il prit en 1754, ses degrés au collége de Harvard, et se distingua dans ses études. En 1764, il reçut les ordres à New-Bedford. En 1775, ses idées se tournèrent vers la politique, et il embrassa le parti des Whigs. West a beaucoup écrit dans les journaux. Ce fut lui qui déchiffra la lettre du docteur Church, qui informait l'ennemi de l'état particulier où se trouvait l'armée américaine. Il fut un des membres de la convention pour la constitution de Massachusetts et des États-Unis. Il fut aussi nommé membre honoraire de l'académie des arts et sciences instituée à Philadelphie, et membre de l'académie américaine à Boston. Il mourut à Tiverton (Rode-Island), en 1807, et fut enterré à New-Bedfort. On a de lui un *Sermon* prêché à l'ordination de Samuel West de Needham 1764 : un autre prêché devant le provincial de la convention, 1776: plusieurs autres composés pour différentes occasions : un *Petit Traité sur le baptême des enfans; Essai sur la liberté et la nécessité*, ouvrage dans lequel les argumens du président

Edward et autres pour la nécessité sont pris en considération. La première partie parut en 1793, et la seconde en 1795. Le docteur Edward, fils du président, a donné une réponse à ses essais. Le docteur West en mourant a laissé presque terminée une *Réplique* à cette réponse.

WEST (SAMUEL), ministre à Boston, né à Martha's-Vineard en 1738. Son père, le docteur Thomas West, avait été collègue du docteur Expérience Mayhew; mais ensuite il passa à Rochester. Samuel pris ses degrés en 1761, au collége de Harvard, et peu après il fut nommé chapelain au fort Pownall en Penobscot, où il eut une belle occasion de suivre ses études théologiques. Il fut ordonné ministre de Needham en 1764, et resta dans cette place jusqu'en 1788, où il céda aux instances qui lui furent faites pour passer à Boston, où il succéda à Wight en qualité de pasteur. Enfin, en 1809, il succomba à une maladie de langueur dans la 70ᵉ année de son âge. Le R. M. Holley lui succéda. Le docteur West avait été élevé dans le système de Calvin; mais il était d'un caractère doux, ennemi de l'intolérance, et de l'âpre censure que les autres portaient dans les discussions polémiques. Il savait vivre dans les liaisons d'amitié avec ceux dont les sentimens différaient des siens. Sa conduite politique offrit l'exemple remarquable de la modération dans les démêlés avec la Grande-Bretagne et le complot des partis. Depuis la révolution il a publié un *Sermon* pour l'ordination de Jonathan Newell, 1774 : un *Eloge funèbre*, et deux *Sermons*, 1785: plusieurs autres *Sermons* dans les années suivantes, parmi lesquels on en distingue un sur la mort de George Washington, 1800; une suite d'*Essais*, en 1806 et 1807, dans le *Columbran centinel*, avec cette signature *un Vieillard*.

WEST (THOMAS), historien anglais, né à Ulverston au comté de Lancastre où il mourut le 10 juillet 1779, parcourut une partie de l'Europe pour examiner les lacs dont il voulait donner une description. On a de lui les *Antiquités de Furness*, le *Guide sur les lacs*, 1774, in-4°.

WEST (BENJAMIN), peintre anglais, né dans le nord de l'Amérique, étudia son art en Italie, et commença sa réputation par plusieurs ouvrages remarquables, tels que le *Départ de Régulus*, la *Clémence de Scipion* et le *Serment d'Annibal*. Il employa dans la suite son pinceau à retracer des événemens modernes, et donna successivement la *Première entrevue de Guillaume Penn avec les sauvages d'Amérique*, la *Mort du général Wolf* et la *Bataille de la Hogue*, qui figurent à la tête des ouvrages de l'école britannique. Benjamin West est mort il y a quelques années.

WESTERHOUT (ARNOLD VAN-), graveur d'Harlem, mort à Rome en 1687, a gravé une *Descente de croix*, d'après Ricciarelli, une *Vierge*, d'après Carle Maratte, et divers sujets et portraits de sa composition, ou sur les dessins des meilleurs maîtres italiens.

WESTERLO (EILARDUS), ministre en Albanie, né en Hollande, fit ses études à Groningue. L'église hollandaise d'Albanie l'appela ensuite. En 1760, il

passa en Amérique. En 1771, il réunit ses efforts à ceux du docteur Livingston, et de quelques autres, pour opérer la réunion des églises hollandaises, que plusieurs sectes divisaient. Il eut le bonheur de voir ses projets effectués l'année suivante. Il était singulièrement populaire, et sa prédication fut très-utile. Aussi jouissait-il parmi ses frères d'une grande estime, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1790. On admirait dans cet ecclésiastique un esprit ferme, une piété éminente, et une grande érudition, surtout dans la théologie et la littérature orientale.

WESTERBURG (Jean), né à Utrecht, mort à Dordrecht en 1636, victime de la peste, à l'âge de 37 ans, fut ministre du saint Evangile et pasteur dans cette dernière ville, et précédemment dans les villages de Thienhoven et d'Abconde. Il cultivait avec succès les muses latines, et a laissé quelques preuves de son talent en ce genre. On a de lui une lettre sur la longévité du premier âge, *De prisci avi diuturnâ vitâ*, dans laquelle on trouve des recherches et des paradoxes.

WESTERMANN (François-Joseph), général français, fils d'un procureur, né en 1763, à Molsheim en Alsace, après quelques actes de violence, s'engagea dans un régiment prussien, et déserta; il vint vivre à Paris avec des courtisanes. Chaud partisan de la révolution, il se retira à Haguenau, révolutionna cette ville et se fit nommer par force à la place de greffier, d'où il fut chassé pour ses opinions extrêmes. Il revint à Paris en 1792, et força le premier, dans la journée du 10 août, le château des Tuileries, à la tête des bataillons brestois. En 1793, Dumouriez mit Westermann à la tête d'une légion, dans l'avant-garde de son armée du nord. Lorsque ce général abandonna la Belgique, Westermann se retira sous Anvers, et seul avec sa légion, il se battit contre dix mille hommes. A son retour, le comité de salut public le fit arrêter pour ses *intelligences avec l'ennemi et pour s'être livré au pillage*. Il se justifia sur le premier point, et le gouvernement le renvoya avec le grade de général de brigade à sa légion, qui reçut sans murmure l'ordre d'aller combattre dans la Vendée. A son arrivée, il se porte à Parthenai, occupé par les Vendéens, dissipe leur cavalerie, enfonce la porte à coups de canon, et, malgré le feu qui l'enveloppe, entre au pas de charge avec son infanterie. A Amaillou, où l'ennemi se retranchait, il tue le général et met les maisons au pillage. Après avoir réduit en cendres les villes et les hameaux, il traînait à sa suite les magistrats et les prêtres, et les forçait à prêcher l'obéissance à la république. Le 5 juillet 1793, à une lieue de Châtillon, il fut arrêté par une hauteur garnie de 10,000 hommes et de canons braqués contre lui. Il hésite à cette vue : la bravoure de sa légion lui inspire l'audace d'attaquer ces forces redoutables. Enveloppé d'abord, il perce les plus épais bataillons, tombe sur le derrière des Vendéens, en tue 2000 et tourne le reste en fuite par l'habileté de ses manœuvres. Il marche droit aux portes de la ville avec ses soldats animés par l'espoir du butin, entre dans Châtillon et délivre 600 prisonniers républicains. Il apprend que

La Roche-Jacquelin avait promis le même jour sa tête dans Châtillon ; il court et brûle son château comme celui de Lescure, qu'il avait détruit jusqu'en ses fondemens. Ayant reçu un renfort de 2,000 hommes, il marchait sur Mortagne où étaient l'artillerie et les magasins de l'armée royale, lorsqu'il fut surpris et enveloppé par 60,000 Vendéens. Il ordonne à l'infanterie de le suivre; elle refuse d'obéir : dans ce moment une balle le blesse, et lui fait tomber le sabre des mains. Entraîné par les fuyards, il fut forcé de se sauver avec sa cavalerie. Après de tels efforts, on agita dans la convention si Westermann avait trahi ; il fut traduit à la barre, et ensuite renvoyé devant un tribunal militaire, où son innocence fut facilement reconnue. De retour dans la Vendée, près de Châtillon, avec sa seule cavalerie qu'il anima de sa colère et de sa fureur, il repoussa l'ennemi jusque dans Saumur. Après sa victoire, il écrivit au gouvernement ces épouvantables paroles : « Dans un circuit de trois lieues, nous avons brûlé les villages, les hameaux, les fermes et les moulins, traînant après nous les enfans, les femmes et les bestiaux; l'opiniâtreté des brigands nous a forcés d'être sans pitié. » Après une suite non interrompue de victoires, ce général fut destitué le 7 janvier 1794, traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 5 avril de la même année : il était alors âgé de 40 ans. La faction de Robespierre l'envoya à l'échafaud, comme partisan de la faction des cordeliers. La haine du repos et la violence de l'ambition, entraînèrent Westermann dans le parti de la révolution ; la beauté de ses traits était relevée par une taille où l'on voyait la force, la grace et la souplesse; son regard était perçant et terrible : sa voix irritée avait l'éclat du tonnerre. Il avait un talent singulier pour cette guerre d'artifices qu'il fit dans les montagnes et dans les forêts de la Vendée; son ardeur impétueuse ne laissait rien mûrir à la prudence. Si un général voyait ployer ses soldats, il appelait Westermann ; avec lui il était sûr de tout renverser. Quand la victoire n'était pas assez prompte, Westermann se dépouillait de son habit; la bride entre les dents, les bras nus, un pistolet dans chaque main, un large sabre suspendu à son poignet, il se précipitait avec toute sa cavalerie dans les plus épais bataillons ; on l'a vu s'y enfoncer avec 5 ou 600 hussards, et revenir seul d'une mêlée sanglante où tous avaient succombé. Son corps était couvert de coups de sabre. Si ses blessures étaient nouvelles, il se faisait lier sur son cheval, et chargeait l'ennemi le bras en écharpe. La fureur de sabrer le fit alors surnommer le *Boucher de la Vendée*. »

WESTON (Elisabeth-Jeanne), née au commencement du règne d'Elisabeth, reine d'Angleterre, quitta ce pays dans un âge fort tendre, alla s'établir à Prague avec sa mère et ses frères, et y passa le reste de sa vie. Elle savait plusieurs langues, écrivait purement en latin, et s'attira, par ses ouvrages, l'admiration et les éloges de Scaliger. On ignore la date de sa mort. Elle avait épousé Jean Léon, officier de la cour impériale. Ses productions, écrites en latin, mêlées de prose et de vers, et parmi lesquelles on distingue quelques fables et une

élégie sur la mort de son frère, furent recueillies vers 1606, sous ce titre emphatique : *Parthenicon E. J. Westoniæ, virginis nobilissimæ, poetissæ florentissimæ, linguarum plurimarum peritissimæ, liber*, etc., Prague, in-12. Indépendamment de ses œuvres et de ses lettres, ce volume renferme beaucoup de vers en son honneur, et plusieurs lettres qui lui sont adressées. Une chose digne de remarque, c'est qu'elle paraît avoir renoncé à la poésie après son mariage, pour se livrer toute entière aux soins domestiques. Elle implora long-temps la restitution de ses biens, que l'on retenait à sa mère. Elle fit à ce sujet des vers touchans, qui n'attendrirent pas Rodolphe II.

WESTPHAL (Jean-Gaspard), médecin, natif de Rugenwalde, mort le 24 mars 1722, membre de l'académie impériale d'Allemagne, a laissé : *Pathologia dæmoniaca*, Lipsiæ, 1707, in-4°.

WESTPHALE (Joachim), théologien luthérien, né à Hambourg en 1510, mort dans la même ville en 1574, se signala par ses écrits contre les deux patriarches d'une des branches de la prétendue réformée, Calvin et Bèze. On a de lui : *Epistolæ de religionis perniciosis mutationibus*, et plusieurs autres ouvrages.

WETMORE (Jacques), missionnaire épiscopal, prit ses degrés en 1714, au collége de Saybrook dans le Conecticut. Il fut ordonné premier ministre de North Haven en 1718. Mais en 1722, il annonça qu'il avait adopté la croyance des épiscopaux. Ce fut précisément au temps où le docteur Cutler avait aussi abjuré. Wetmore, après avoir été en Angleterre prendre les ordres en 1723, revint en Amérique, et à son retour fut établi recteur de l'église de Bye dans la province de New-York, sous la protection de la société établie pour la propagation de l'évangile. Il conserva cette place jusqu'à sa mort en 1760. Son successeur à North-Haven, Isaac Stiles, mourut le même jour. Il était partisan du système des épiscopaux. Wetmore, déclara qu'il se joindrait plutôt à la synagogue des juifs qu'à l'église des presbytériens. Il a publié : I. Une Lettre contre Dickinson pour la défense d'un discours du docteur Waterland sur la *Régénération*, 1744. II. *Défense de ceux qui professent les sentimens de l'église d'Angleterre au Connecticut*, en réponse à un sermon de M. Hobart en faveur de l'*Ordination des presbytériens*, 1747. III. Une *Réplique à l'adresse sérieuse de M. Hobart*. IV. Un *Appendix* à la défense de M. Beach.

WETSELIUS (J. Ph.), est auteur d'un ouvrage intitulé : *Court projet de la doctrine de la vérité, religieusement traduit en langue chingulaise, pour servir à l'usage des communautés des chrétiens chingulais*, Colombo, de l'imprimerie de la compagnie des Indes orientales, 1744, in-8°. Ce volume est rare en France ; le titre est en hollandais, et le texte en caractère chingulais.

WETSTEIN, famille très-ancienne qui tire son origine de Kibourg dans le canton de Zurich. Henri Wetstein, issu de cette famille, fut tué à la bataille de Capel en 1531. Elle s'est partagée en deux branches, dont l'une s'établit vers le milieu du 15me siècle

à Rapperswyl sur le lac de Zurich, dont on ne peut rien dire faute de renseignemens. Mais l'autre a produit un grand nombre d'hommes illustres en tout genre, des magistrats respectables, de savans théologiens, de grands jurisconsultes, des imprimeurs et libraires célèbres. — Le premier homme célèbre est Jean-Jacques Wetstein, fils de Jean Wetstein et de Venera Specker. Il naquit en 1555, vint s'établir à Bâle en 1579, et y mourut le 31 mai 1618. Il était membre du grand conseil et régent de l'hôpital. Il avait épousé Madeleine Betzler, de laquelle il eut pour fils unique Jean Rodolphe Wetstein, dont il va être mention.

WETSTEIN (Jean-Rodolphe), bourguemestre de Bâle en Suisse, où il naquit le 27 octobre 1594, fit de bonnes études, apprit les langues, et passa en 1616 au service des Vénitiens en qualité de capitaine-commandant. Revenu à Bâle il fut admis dans le conseil de la ville en 1620, et parvint en 1635, au tribunat, et en 1645 au consulat. Il s'est trouvé à plus de cent diètes ou conférences des cantons suisses, et s'est acquitté avec honneur de plusieurs commissions importantes auprès des puissances étrangères. Lorsque la liberté et la souveraineté furent traitées de problème, il fut envoyé au nom des cantons sur la fin de 1646, à la paix de Westphalie, à Munster et à Osnabruck pour ménager les intérêts des Suisses, et il réussit à la satisfaction de ceux qui l'avaient employé. Il obtint qu'on insérât un article exprès au sujet des Suisses dans l'acte de paix de 1648. Mais l'effet que l'on attendait de cette concession tardant à s'opérer, les cantons le députèrent en 1650, avec un autre, auprès de l'empereur Ferdinand III, et cette négociation fit hâter ce que l'on désirait. L'empereur témoigna beaucoup de bienveillance à Wetstein, et le mit au rang des nobles de l'empire, ainsi que tous ses descendans de l'un et de l'autre sexe. Wetstein avait acquis l'estime et la confiance de tous ses compatriotes, et même des étrangers; et il méritait l'une et l'autre par sa droiture, ses lumières, son amour pour la paix, son zèle pour le bien public. Il mourut le 12 d'avril 1666. Il paraît que cette famille jouissait déjà alors de quelque distinction; puisque Ferdinand III, par lettres de noblesse en faveur de Jean-Rodolphe et de sa postérité, datées de Vienne le 29 mai 1653, n'améliore que leurs armes, leur donne un casque ouvert, surmonté d'une couronne royale, et leur enjoint d'ajouter *Von* à leur nom; ce que la plupart de leurs descendans ont négligé de faire.

WETSTEIN (Jean-Rodolphe), fils aîné du précédent, né en 1614, après avoir pris ses degrés académiques en philosophie, prit le parti de la théologie, et fut admis au saint ministère en 1634. Il fut fait professeur de grec en 1636; et en 1637, il vint en France, et parcourut ensuite l'Angleterre, les Pays-Bas, et partout fréquenta les savans les plus distingués. Il entretint depuis un commerce de lettres avec plusieurs, surtout avec les théologiens de la Suisse. Après avoir professé le grec pendant sept ans, on lui donna la chaire de l'*Organum* d'Aristote, et on le créa bibliothécaire. Il fut docteur en théologie en 1649, et professeur en

1655. Comme il était versé dans la lecture des Pères, il communiqua beaucoup de remarques à Gaspard Suicer qui travaillait alors à son *Thesaurus ecclesiasticus*. Ce fut de son temps que l'on introduisit dans l'Eglise de Bâle la formule du *Consensus*, à laquelle il s'opposa, et qu'on l'exempta en effet de signer, mais qui ne fut abolie qu'après sa mort par l'autorité ecclésiastique et séculière. Wetstein mourut le 11 décembre 1684. On a de lui quelques ouvrages, tels que, I. Une explication latine sur le verset 14 du chapitre 8 de l'Epître de saint Paul aux Romains. II. Une édition des Discours de Marc Diadochus contre les Ariens, avec une version latine. III. Le *Traité d'origine de la prière*, etc. IV. Il a encore publié une édition de Vincent Bandelli sur la Conception de la sainte Vierge, en latin. V. Une Réponse à Dorscheus. VI. Une Dissertation sur sainte Ursule et les prétendues onze mille vierges, que l'on dit avoir été compagnes de son martyre. On a aussi de lui un grand nombre de Dissertations théologiques, qui prouve la sagacité et la pénétration de l'auteur. Il a laissé sept fils et deux filles.

WETSTEIN (Jean-Rodolphe), fils du précédent, né à Bâle en 1647, succéda à son père dans la chaire de langue grecque, puis dans celle de théologie, et mourut dans sa patrie en 1711. On a de lui plusieurs ouvrages de littérature et le *Dialogue d'Origène* contre les marcionites, qu'il publia en 1673, avec l'*Exhortation au Martyre*, etc.

WETSTEIN (Jean-Henri), frère du précédent, né à Bâle le 15 mars 1649, s'appliqua aux langues dès sa jeunesse, et ensuite à l'imprimerie et à la librairie, qu'il exerça avec distinction. Il se fixa à Amsterdam, où il fonda un immense magasin qui pendant près d'un siècle a fourni à l'Europe les meilleures éditions des ouvrages les plus curieux dans la littérature ancienne et moderne. Il avait une correspondance très-étendue, qui lui était d'autant plus facile qu'il entendait et écrivait presque toutes les langues vivantes. Il a procuré un grand nombre d'éditions estimées de bons ouvrages, et mis en tête de chacune des préfaces savantes. Il mourut le 4 avril 1726, laissant deux fils qui ont continué son commerce. Ses descendans subsistent en Hollande, où leurs presses sont en honneur. C'est à son fils Jacques qu'on doit une suite nombreuse d'auteurs classiques, en petit format in-32, imprimés avec autant d'exactitude que de netteté.

WETSTEIN (Jean), professeur de droit et recteur de l'université de Bâle, où il naquit en 1660, mourut en 1731. Il a laissé: *Collectio juris Romani* et *Basiliensis*, Basileæ, 1685; ouvrage estimé, et qui méritait de l'être, et quelques *Dissertations* sur le Droit et la Morale.

WETSTEIN (Charles-Antoine), poète hollandais, naquit à Amsterdam le 14 avril 1743. Après avoir passé par les classes inférieures, tant à Amsterdam qu'à Leyde, il fut reçu docteur en droit à l'université de cette dernière ville, le 20 juillet 1762. Il mit, à la fin de sa Dissertation inaugurale *de morâ*, une Elégie de sa façon, par laquelle il faisait ses adieux à la ville de Leyde, et passa à la Haye pour cultiver le barreau, où il

fut reçu avocat devant la cour et devant le haut-conseil le 30 septembre de la même année. Mais dégoûté bientôt de la chicane, il revint à Leyde, pour habiter la vaste maison qu'avaient occupée le célèbre Christophe Leplantin d'Anvers son gendre, François Raphelingius et les descendans de celui-ci, dans le commerce de l'imprimerie et de la librairie, depuis 1582 jusqu'en 1626. Pendant ses études, Charles-Antoine s'était fait connaître par son talent pour la poésie latine: plusieurs savans contemporains en faisaient beaucoup de cas. Le professeur L. C. Valckenaer a mis une Préface à la tête du Poëme de cet auteur, sur la délivrance ou la levée du siége de Leyde. Les magistrats de cette ville gratifièrent l'auteur du droit de bourgeoisie de leur ville. Charles Wetstein avait aussi du goût pour la poésie dans la langue maternelle, dans laquelle il a traduit quatre pièces de théâtre en vers, savoir: *Olinde* et *Sofronie*, la *Sophonisbe* de Voltaire, *Don Pèdre* et *Guillaume Tell*; il a fait à cette dernière quelques changemens. Il se plaignait toujours de ne pas connaître assez sa propre langue, tandis qu'il croyait posséder toutes les finesses de la langue latine. Ses poésies latines n'ont jamais été imprimées en corps. Les principales sont: I. *Epistolæ mutuæ* Com. de Vaux Pasc. Paoli, in-4°, 1769. II. *Leida ab obsidione Hispanorum liberata*, in-4°, 1771. III. *Carmina ex Hesiodo, Theocrito, Colutho*, etc., etc., in-8°, 1771. IV. *Cunæ Aransiacæ*, in-4°, 1772. V. *Virgo Batavica*, in-4°, 1772. Il mourut le 29 juin 1797, dans une maison de campagne, près de La Haye, où sa mère et son frère unique le faisaient soigner depuis douze années d'une maladie incurable.

WETSTEIN (Jean-Jacques), né à Bâle le 5 mars 1693, de la même famille que les précédens. Son père était pasteur de la paroisse de Saint-Léonard à Bâle. Destiné aux sciences, il fit paraître de bonne heure de très-heureuses dispositions. La connaissance qu'il avait de la langue grecque le mit en état de lire les auteurs grecs profanes et ecclésiastiques. L'hébreu, qu'il entendait très-bien, lui facilita la lecture des écrits des talmudistes, pour y puiser ce qui peut éclaircir les expressions de Jésus-Christ et des apôtres, qui font souvent allusion aux opinions et aux coutumes des juifs. Il entreprit en 1714, un voyage littéraire, parcourut la Suisse, la France, l'Angleterre et l'Allemagne, recherchant et examinant partout les manuscrits du Nouveau-Testament, pour en donner une nouvelle édition avec les variantes. Revenu dans sa patrie, il fut fait diacre de l'Eglise de Saint-Léonard; et publia en 1730, les *Prolégomènes* du Nouveau-Testament, qu'il préparait. Cet essai fut vivement attaqué. On dénonça l'auteur au conseil de Bâle comme un socinien et un novateur; il fut déposé la même année par l'assemblée ecclésiastique, et contraint de passer en Hollande. Les remontrans lui firent un accueil distingué et le nommèrent à la chaire de philosophie de le Clerc, à condition néanmoins qu'il se justifierait. On le vit bientôt à Bâle, où il obtint la cassation du décret porté contre lui; il revint à Amsterdam prendre possession

de sa chaire, qu'il remplit avec distinction jusqu'à sa mort arrivée en 1754. Son édition du Nouveau-Testament grec, avec les variantes et des remarques critiques, a paru en 1751 et 1752, 2 vol. in-fol. Il y a inséré deux épîtres de saint Clément, Romain, qui n'avaient pas encore paru et dont il prétend démontrer l'authenticité. Elles sont en syriaque avec la version latine de l'auteur. Elles ont été traduites en français par de Prémagny, de l'académie de Rouen, et imprimées en 1763, in-8°. Ce travail lui mérita une place dans les académies de Berlin et de Londres.

WEUVES (Jean-Pierre, le jeune), négociant du comté de Neufchâtel, a laissé des *Réflexions historiques et politiques sur le commerce de la France avec ses colonies d'Amérique*, Genève et Paris, in-8°, 1780. Ce traité est bien pensé, rempli d'idées neuves et utiles; mais le style est souvent incorrect.

WEYMAR. *Voyez* Weimar.

WEZEL (Abraham van), jurisconsulte, né à Bommel, est connu dans la jurisprudence hollandaise par un commentaire *Ad novas constitutiones ultrajectinas*, Utrecht, 1666, in-4°; par un traité *De connbiati bonorum societate et pactis dotalibus*, Amsterdam, 1674; et un autre *De remissione mercedis propter bellum, inundationem et sterilitatem*. Il est mort avocat fiscal du diocèse d'Utrecht en 1680.

WHALLEY (Pierre), savant théologien anglais, né au comté de Northampton, mort en 1791. Ce laborieux écrivain a donné beaucoup d'ouvrages. D'abord il s'est occupé long-temps à compiler l'*Histoire* de sa province natale; mais cet ouvrage n'a jamais été achevé. Les ouvrages qu'il a laissés sont: I. *Recherches pour l'étude de Shakespeare*, in-8°. II. *Défense de l'évidence et de l'authenticité des Evangiles*, in-8°. III. Une édition des *Œuvres de Ben-Johnson*, avec des notes, 7 vol. in-8°. IV. Une pièce de vers qui se trouve en tête des Méditations d'Hervey. V. Quelques Sermons.

WHARTON (George), astrologue anglais, né au Westmoreland, mort en 1681, fut attaché au parti de Charles Ier, et jouissait d'une fortune assez considérable, qu'il employa toute entière à la défense de ce prince. Lorsque les affaires du roi furent totalement perdues, Wharton composa des *Almanachs*, des *Traités d'astronomie*, une *Chronologie des événemens remarquables*, et d'autres ouvrages. Il est auteur aussi de quelques méchantes pièces de vers. A la restauration, Wharton fut créé baronnet, et nommé trésorier de l'artillerie.

WHARTON. *Voyez* Warthon.

WHATLEY (Guillaume), théologien anglais, né en 1583 à Bambury, au comté d'Oxford, mort en 1639, fut vicaire de Bambury et prédicateur de Shatford-sur-Avon. Whatley était un savant distingué et un auteur estimable. Il a publié, I. Un très-grand nombre de Discours, avec des titres piquans. II. Un *Traité du mariage*. III. Une *Exposition des dix Commandemens*, in-8°.

WHEAR (Degorens), né à Jacobstow, dans la province de Cornouailles, fut le premier professeur de la chaire d'histoire, fondée

à Oxford par le célèbre Cambden. Ce savant, mort en 1647, est auteur des *Relectiones hyemales de modo legendi historias civiles et ecclesiasticas*, ouvrage qui fut bien reçu, quoiqu'il manque de précision. On l'a réimprimé plusieurs fois, et la meilleure édition est celle de Tubingue, 1700 à 1708, 3 vol. in-8°.

WHEATLEY (CHARLES), théologien anglais, né en 1686 à Londres, mort en 1742, à Ferneaux-Petham, au comté d'Hertford, prit les ordres, s'établit à Londres, et fut nommé prédicateur, puis vicaire de Brent et de Ferneaux-Petham. Ses œuvres sont: I. Des *Explications raisonnables pour le livre des prières ordinaires*, imprimées pour la première fois in-folio, et dont toutes les éditions suivantes sont in-8°. II. *Défense historique des quatre-vingt-cinq canons sur la prière*. III. *Réponse à Hoadley, sur l'Eucharistie*. IV. *Dévotions particulières pour la communion*. V. *Discours prononcés à la prêche de lady Moyer*. VI. *Mélanges de Sermons*, 3 vol. in-8°, ouvrage posthume.

WHEELER (sir GEORGE), gentilhomme et ministre anglais, né en 1650, à Breda en Hollande, où l'attachement de ses parens à la cause de Charles Ier les avait fait exiler, se lia avec Jacques Spon, de Lyon, et fit avec lui le voyage de Venise à Constantinople par l'Asie-Mineure, à Athènes, dans l'Attique, à Corinthe, etc. Ils visitèrent ces contrées, Pausanias à la main; à l'aide de ce guide, ils ont rectifié et expliqué différentes traditions. Quelque temps après son retour, Wheeler, déjà honoré du titre de chevalier, présenta plusieurs morceaux d'antiquités qu'il avait recueillis dans son voyage à l'université d'Oxford, où il prit ses premiers degrés. Il obtint ensuite le bonnet de docteur en théologie et la cure d'Houghton-le-Spring. Il mourut en 1724. Il avait publié en 1682, son *Voyage en Grèce* avec le docteur Spon, in-folio, en six livres; en 1689, une *Histoire des églises et des lieux d'assemblée des premiers chrétiens dans les églises de Tyr, de Jérusalem et de Constantinople, décrites par Eusèbe*. On a encore de lui le *Monastère protestant, ou l'économie de la vie chrétienne*, contenant des règles de conduite pour les familles chrétiennes.

WHEELOCK (ELÉAZAR), premier président du collége de Darmouth, né vers l'an 1710, prit ses degrés en 1733, au collége d'Yale. Rempli du désir d'amener les sauvages à la connaissance des vérités de l'Evangile, Wheelock pensa que s'il pouvait élever de jeunes Indiens pour les employer en mission, il y aurait plus de succès à espérer de leurs travaux que de ceux de tous les blancs. Dans ces vues, en 1754, il se chargea lui-même, à ses frais, de l'éducation de deux jeunes Indiens. Bientôt un grand nombre de personnes voulurent prendre part à ce projet bienfaisant. Le nombre de ses élèves augmenta; et après avoir reçu beaucoup de contributions, il nomma son institution *école de Moor*. En 1762, il avait plus de vingt élèves. Il fut ensuite appelé à Hanovre, et y fonda le collége de Darmouth. En 1770, le nombre des élèves destinés pour les missions était de vingt-quatre, dont

six Indiens. Ce changement dans son plan fut le résultat de l'expérience. Il avait trouvé que de quarante jeunes Indiens qui avaient été sous sa conduite, vingt avaient retourné à la vie sauvage. Le commencement des travaux des missionnaires doit être rapporté à l'an 1771, où le degré de bachelier ès-arts fut conféré à quatre étudians, dont un était Jean **Wheelock**, fils et successeur du fondateur, et qui est maintenant à la tête de l'institution. Le docteur Wheelock mourut en 1779, dans la soixante-neuvième année de son âge. Il a publié, I. Une *Notice sur l'Ecole de charité indienne de Lebanon*, 1762, ouvrage continué dans les années suivantes jusqu'en 1773.

WHEELWRIGHT (**Jean**), fondateur d'Exeter (New-Hampshire), après avoir été quelque temps ministre en Angleterre, passa au Massachussetts. En 1636, il prêcha un jour de fête à Boston, et son sermon était rempli d'invectives contre les magistrats et les ministres. La cour de justice lui fit son procès comme à un séditieux. Sa sentence de bannissement fut prononcée en 1637. En 1638, il passa au New-Hampshire avec quelques personnes de Braintrée, où il avait été prédicateur, et y jeta les fondemens de l'église et de la ville d'Exeter. L'année suivante, se croyant hors de la juridiction de Massachussetts, ils songèrent à former un corps politique séparé; mais en 1642, quand Exeter fut annexé au comté d'Essex, Wheelwright étant encore frappé de la sentence de bannissement, passa avec une partie de son église à Wells, dans le district du Maine. En 1644, la liberté de rentrer dans la colonie lui fut rendue, au moyen d'une soumission; mais en 1647, il se transporta à Hampton, où il fut ministre plusieurs années. En 1658, il était en Angleterre, où il jouissait de la faveur de Cromwell. Après la restauration il retourna en Amérique et s'établit à Salisbury (New-Hampshire), où il mourut en 1680, dans un âge très-avancé; il était le doyen des ministres de la colonie.

WHICHCOT (**Benjamin**), né dans le Shropshire en 1609, fit ses études à Cambridge, et fut ensuite préfet du collège du roi à la place du docteur Collins, qui avait été déposé et avec qui il partagea volontairement le revenu de sa charge. Il s'acquit beaucoup de réputation à Cambridge par son talent pour instruire la jeunesse, et à Londres par ses prédications. Ce double mérite lui procura la cure de Milton, dans le comté de Cambridge, où il mourut en 1683. C'était un homme désintéressé, modeste, d'un jugement solide, d'une conversation douce et agréable. Il se signala surtout par sa modération, qui le portait à admettre la liberté de conscience. Ses sermons et ses autres discours ont été recueillis en 4 vol. in-8°.

WHISTON (**Guillaume**), né à Northon dans le comté de Leicester en 1667, montra dès sa jeunesse beaucoup de goût pour la philosophie et pour la théologie. Mais son état valétudinaire et le besoin que son père, privé de la vue, avait d'un secrétaire, le retinrent jusqu'à l'âge de 17 ans dans la maison paternelle. Admis en 1684, dans l'université de Cambridge, ses progrès ne tardèrent pas à lui acquérir une

grande réputation, surtout lorsqu'il eut publié en 1696, sa nouvelle *Théorie de la Terre*. Newton, dont il avait adopté les principes, conçut tant d'estime pour lui qu'il le choisit pour son substitut, et le recommanda ensuite pour son successeur dans la place de professeur de mathématiques à Cambridge. Whiston se démit alors d'un bénéfice qu'il avait possédé pendant deux ans, et ne s'occupa plus que des sciences. Il se montra digne du choix et de la chaire de Newton, non pour s'être associé au projet insensé de DITTON (*Voyez* ce mot); mais par ses *Lettres astronomiques* qu'il publia en 1701, et qui trois ans après furent suivies de ses *Leçons Physico-mathématiques*. Ses occupations philosophiques ne lui firent pas négliger la théologie. En 1702, il publia un volume in-4° sur la *Chronologie* et sur l'*Harmonie des quatre Evangiles*. On lui fit l'honneur en 1707, de le choisir pour prêcher les Sermons de la fondation de Boyle. Il prit pour son sujet l'*Accomplissement des Prophéties*, et son livre fut imprimé la même année en un volume in-8°. Whiston commença en 1708 à avoir des doutes sur le dogme de la Trinité. Il crut voir de la différence entre la doctrine de l'église des trois premiers siècles et celle de l'église anglicane sur la Trinité. Il sentit combien ce point était important, et résolut d'approfondir tout ce que l'antiquité divine et ecclésiastique fournissait de lumière sur ce sujet. Il lut deux fois le nouveau Testament, tous les auteurs ecclésiastiques et tous les fragmens jusqu'à la fin du deuxième siècle; il en tira tout ce qui avait rapport à la Trinité. Whiston, avant de commencer son examen, avait jugé; il avait cru voir de la différence entre la doctrine des premiers siècles et celle de l'église anglicane sur la Trinité. Sans qu'il s'en aperçût, tout se présentait à lui sous la face qui favorisait ce premier jugement; et le résultat de toutes ses lectures fut l'arianisme qu'il enseigna dans son *Christianisme primitif rétabli*. A peine eut-il embrassé ce parti, qu'il résolut d'en être le restaurateur ou le martyr. Il écrivit aux archevêques de Cantorbéry et d'Yorck qu'il croyait devoir s'écarter de l'église anglicane sur le dogme de la Trinité. Il soutint cette démarche par une multitude de livres qu'il ne cessa de publier en faveur de son système. L'entêtement qu'il avait de vouloir faire des prosélytes le fit chasser de l'université. On le poursuivit à Londres devant la cour ecclésiastique du haut et du bas clergé. Ses livres furent condamnés, et l'on voulait le punir d'une manière exemplaire; mais quelques amis puissans firent en sorte qu'après cinq ans de procédures on laissa tomber toute cette affaire. Whiston ne discontinua pas de soutenir l'arianisme de vive voix et par écrit. Ce n'était pas la seule opinion hétérodoxe qu'il eût embrassée. Il n'était pas plus orthodoxe sur l'*Eternité des peines* et sur le *Baptême des petits Enfans*. Il embrassa aussi l'opinion des millénaires, prétendit fixer l'époque du retour des juifs, du rétablissement de leur temple et du règne de mille ans au 14 mars 1714. L'événement ayant été contraire à sa prédiction, il marqua l'année 1756, et se voyant encore trompé, il fit de nouveaux calculs et prétendit que la grande

révolution devait se faire infailliblement en 1766. Toutes ces rêveries ne l'empêchèrent pas de publier sans interruption un grand nombre d'excellens ouvrages de philosophie, de critique et de théologie. On peut en voir les titres dans les *Mémoires* qu'il fit lui-même en 1749, de sa vie et de ses écrits. Quoique ces mémoires se ressentent de la vieillesse de leur auteur, ils ne laissent pas d'être curieux, et renferment des particularités souvent assez hardies sur plusieurs grands hommes qu'il avait connus. Il mourut dans la pauvreté en 1755. Il s'était réuni cinq ans auparavant aux anabaptistes.

WHITAKER (GUILLAUME), professeur en théologie dans l'université de Cambridge, né à Holme en Angleterre, dans le comté de Lancastre, mourut à Cambridge en 1595. Son principal ouvrage est la *Réfutation de Bellarmin*. On y remarque beaucoup d'érudition, mais trop d'animosité. Ses *Œuvres* furent imprimées à Genève, 1610, 2 vol. in-folio; on y trouve une *Réponse* aux 18 Raisons de Campien.

WHITAKER (GUILLAUME), médecin anglais, mort en décembre 1670, membre de la société royale de Londres, professa dans cette ville jusqu'à sa mort. On a traduit en latin un de ses ouvrages sous ce titre, *Tractatus de uvæ sanguine, naturâ et usu*, Francofurti, 1655, in-8°.

WHITBY (DANIEL), né à Rusden dans le Northampton vers l'an 1638, devint docteur en théologie et recteur de Saint-Edmond de Salisbury. Opposé à l'Eglise romaine, il se déclara aussi contre les sociniens; mais son zèle se démentit et il fut sur la fin de ses jours un des apôtres de l'arianisme. Il le soutint de vive voix et par écrit jusqu'à sa mort, arrivée en 1726. Cet écrivain ne connaissait presque que son cabinet. Il avait cette simplicité de mœurs que l'éloignement des affaires du monde et du commerce de la vie civile inspire presque toujours. Ses nombreux ouvrages sont pleins d'érudition et de réflexions judicieuses. On a de lui : I. Un *Traité de la certitude de la religion chrétienne en général, et de la résurrection de J. C. en particulier*, 1671, in-8°. II. *Discours sur la vérité et la certitude de la foi chrétienne*. III. *Paraphrases et Commentaire sur le nouveau Testament*, en 2 vol. in-folio. IV. *Discours de la nécessité et de l'utilité de la révélation chrétienne*, en anglais. V. *Examen variantium lectionum Joannis Millii in novum Testamentum*, Londres, 1710, in-fol. VI. *Dissertatio de sanctarum Scripturarum interpretatione secundùm Patrum commentarios*, Londres, 1714, in-8°. Il est vraisemblable que l'auteur se proposait de tourner les Pères en ridicule; car il a ramassé dans ce livre tout ce que leurs ouvrages offrent de plus singulier et de plus faible. VII. *Sermons où l'on prouve que la raison doit être notre guide dans le choix d'une religion, et qu'on ne doit rien admettre comme article de foi qui répugne aux principes communs de la raison*, in-8°. VII. *Dernières pensées de Whitby, contenant différentes corrections de divers endroits de ses Commentaires sur le nouveau Testament*, avec cinq Discours.

Digitized by Google

Cet auteur y rétracte tout ce qu'il avait dit dans ses premiers ouvrages en faveur du mystère de la sainte Trinité.

WHITE (Richard), né à Basingstoke, dans le comté de Southampton en Angleterre, vers 1540, enseigna le droit à Douay pendant plus de 30 ans. Il embrassa l'état ecclésiastique après avoir été marié, et fut chanoine de Saint-Pierre à Douay, où il mourut en 1612. L'empereur l'honora du titre de *Comte palatin*. Il était versé, non seulement dans le droit, mais aussi dans l'antiquité et dans l'histoire ecclésiastique de son pays. Baronius entretint une correspondance suivie avec lui. On a de White: I. *Ælia Lœlia Crispis epitaphium explicatum*, Bologne, 1568, in-8°. C'est l'explication d'un ancien monument des environs de Bologne. II. *Historiarum Britanniciæ ad annum 800 lib. IX*, Arras, 1602, in-8°. Il y règne peu de critique.

WHITE (Thomas), connu dans différens pays sous les noms d'*Albius, Anglus, Candidus, Bianchi*, qu'il prit successivement, se fit une grande réputation, vers le milieu du 17e siècle, par le nombre et la subtilité de ses productions philosophiques. Le mélange qu'il se permit de faire de l'aristotélisme, dont il était zélé partisan, avec les principales doctrines de l'Eglise romaine, fit mettre ses ouvrages à l'*Index*. On croit qu'il mourut en Angleterre, son pays natal, laissant après lui une secte qui ne tarda pas à tomber dans l'oubli.

WHITE (Jérémie), théologien anglais non conformiste, né en 1629, mort en 1707, chapelain de la maison de Cromwell, était doué de beaucoup d'esprit et d'adresse. Ses attentions marquées pour la fille du protecteur le lui avaient rendu suspect. Cromwell l'ayant un jour surpris à ses pieds, lui demanda quelle grâce il sollicitait d'elle. White, avec une présence d'esprit, qui ne lui manqua jamais, répondit qu'il était amoureux depuis long-temps d'une des femmes de la jeune dame; que cette personne refusait de l'épouser, et qu'il suppliait la maîtresse d'interposer son autorité, ou du moins de parler en sa faveur. Cromwell fit venir aussitôt cette fille, lui demanda s'il était vrai qu'elle refusât la main de White? et sur son acceptation, il les fit marier sur-le-champ. Après la restauration White vécut en simple particulier. Il écrivit un livre très-singulier, intitulé *de la Restauration de toutes choses*. Il y établit en principe, et y soutient que tous les hommes doivent être sauvés.

WHITE (Pérégrine), le premier Anglais né dans la Nouvelle-Angleterre en 1620, à Plymouth. Il mourut en 1704.

WHITEFIELD (George), éloquent prédicateur ambulant, né en 1714, à Glocester, en Angleterre. Après avoir fait ses études avec succès, il fut obligé d'aider sa mère, qui tenait une auberge. Mais à l'âge de dix-huit ans il entra dans un des colléges d'Oxford. La rigidité des règles et des méthodes que ces jeunes gens suivaient leur fit donner le nom de méthodistes, et ils furent les fondateurs de la secte de ce nom. La charité de Whitefield le portait à visiter les pauvres dans les prisons, non-seulement pour soulager leur mi-

Digitized by Google

sère, mais encore pour leur porter les consolations de l'Evangile. Il prit les ordres en 1736, et prêcha son premier sermon à l'église de Glocester. Mais on porta à l'évêque des plaintes contre ce discours, qui avait frappé tellement l'auditoire, que seize personnes, disait-on, étaient tombées en démence. Le digne prélat répondit qu'il souhaitait seulement que l'accès durât jusqu'au dimanche suivant. Après qu'il eut prêché en différens lieux, une lettre de Wesley, qui était en Géorgie, l'engagea à passer en Amérique. Il débarqua en mai 1738, à Savannah, et pendant plusieurs mois il s'occupa avec une assiduité constante de tout ce qui pouvait intéresser la religion, puis il s'embarqua en septembre suivant pour l'Angleterre, et fut ordonné prêtre à Oxford en 1739, par l'évêque Benson. En novembre, il retourna en Amérique et répandit les vérités de l'Evangile dans les colonies méridionales, où il fit un nombre immense de prosélytes. En 1740, après avoir visité Savannah et toute la Rhode-Island, à la demande des ministres de Boston, il prêcha dans plusieurs contrées de la Nouvelle-Angleterre. A la fin d'octobre il alla à New-Yorck, et bientôt après il revint en Géorgie, où il s'occupa beaucoup de l'établissement d'une maison d'orphelins près Savannah. En 1741, il repassa en Angleterre, et en 1744, il retourna en Amérique, où il resta trois ou quatre ans. En mars 1748, il était à Bermudas, et en juillet à Londres : repassant ensuite l'Atlantique pour la quatrième fois, il arriva à Savannah le 27 octobre 1751, et retourna dans sa patrie en 1752, puis fit un cinquième voyage au Nouveau-monde; dans un sixième il visita la Virginie. Il revit l'Angleterre en 1765, et en 1769, son zèle infatigable le porta encore à braver pour la septième et dernière fois les dangers de l'Océan. Il aborda cette année en Amérique, où il termina sa carrière en 1770. Aucun homme n'avait tant voyagé pour la propagation de l'Evangile. Jamais prédicateur ne posséda mieux le talent d'émouvoir son auditoire. Tous les instans de sa vie furent marqués par des actes de bienfaisance et de charité. Le poète Cowper a célébré ses vertus et son caractère dans ses poésies sacrées. Whitefield a publié des Lettres, des sermons, des traités de controverse et autres, qui ont été recueillis en 7 vol., avec une histoire de sa vie, 1 vol. in-8°, 1771.

WHITEFIELD (Henri), premier ministre de Guilfort dans le Connecticut, né en Angleterre en 1597, était d'abord établi au comté de Surry, d'où il passa en Amérique en 1639. Il resta à Guilfort jusqu'en 1650, où il retourna dans son pays et mourut ministre à Winchester. Il fut savant théologien et bon prédicateur. Il a publié un livre intitulé : *La Lumière de plus en plus apparente, etc., faisant connaître les progrès de l'Evangile chez les Indiens*, 1651.

WHITEHEAD (George), écrivain de la secte des quakers, est un de ceux qui en ont exposé les sentimens avec le plus de simplicité et de franchise. Il a fait surtout en société avec Guillaume Penn un ouvrage qui parut à Londres en 1674, sous le titre suivant : *The christian quaker*, etc., c'est-à-dire le *Quaker chrétien et la divinité de son témoignage*

maintenue par l'Ecriture, la raison et des autorités, contre les attaques de différens adversaires. La 1re partie de ce livre est de Penn; la 2me de Whitehead.

WHITEHEAD (Paul), poète anglais, né à Westminster en 1710, d'un marchand de Londres, s'est fait une réputation par ses poésies fugitives, et particulièrement par un poëme burlesque, intitulé : la *Gymnasiade*, qui parut en 1748, et dont le but est de ridiculiser l'usage de se battre à coups de poing. Il est dédié à J. Broughton, le plus distingué des athlètes de son temps. Whitehead mourut en 1774.

WHITEHEAD (Guillaume), poète anglais, né en 1715, à Cambridge, d'un père boulanger, reçut néanmoins une éducation au-dessus de son état, et annonça, dès sa première jeunesse, de grandes dispositions pour la poésie; il eut le bonheur de se procurer des protecteurs et des connaissances utiles. Il se fit connaître avantageusement par une *Epître sur le danger d'écrire en vers*, bientôt suivie d'un *Conte* tiré d'Hérodote, d'une *Epître d'Anne de Bouleyn à Henri VIII*, d'un *Essai sur le ridicule*, etc. Sa réputation engagea lord Williers à lui confier l'éducation de son fils et d'un jeune homme de sa famille. La maison de ce seigneur fut ouverte au jeune Whitehead, et devint pour lui un moyen avantageux de s'introduire dans le monde et de suivre son penchant pour la poésie. Quatre ans après il mit au théâtre sa tragédie de *Creüse*, qui fut accueillie avec applaudissement. Un voyage qu'il fit en Italie, en lui présentant de grands souvenirs poétiques, ne fit qu'ajouter à ses talens ; et pendant son absence il reçut le titre et les appointemens de la place de secrétaire de l'ordre du Bain. Deux ans après, il fut déclaré poète laureat à la mort de Colley-Cibber. On a de Whitehead quelques autres pièces de théâtre, telles que l'*Ecole des amans*, la *Fuite en Ecosse* et d'autres morceaux de poésies qui ont été recueillis en 1774. Il mourut à Londres en 1785.

WHITEHURST (Jean), mécanicien anglais, naquit à Congleton en 1713, d'un père horloger : à l'âge de 21 ans il fit le voyage de Dublin dans la seule intention de voir une horloge d'une nouvelle construction. On ne voulut point satisfaire sa curiosité; et pour y parvenir il se mit en pension dans la maison où elle était placée, et parvint ainsi à en examiner le mécanisme à la dérobée. De retour en Angleterre, s'étant fixé à Derby, il y construisit l'horloge de la halle, celle de l'église de tous les saints et son carillon. Il fut employé, à la recommandation du duc de Newcaste à la monnaie de Londres, où il vint s'établir. Son atelier fut bientôt le rendez-vous des curieux et des savans. La société royale de Londres, ainsi que plusieurs autres sociétés qui s'occupaient des arts, voulurent le compter au nombre de leurs membres, sans qu'il eût fait la moindre démarche pour obtenir cet honneur. En 1778, il publia un *Essai sur l'état primitif et sur la formation de la terre*; et étant retourné quelque temps après en Irlande, pour y examiner de nouveau la chaussée des Géans, il y construisit une machine pour élever l'eau à volonté dans le comté de Tyrone. On a encore de

lui : I. Un *Essai pour obtenir des mesures invariables de longueur, de capacité et de poids par la mensuration du temps;* ouvrage extrêmement ingénieux, s'il n'est pas complètement satisfaisant. II. Un *Traité des Cheminées, des Ventilateurs et des Serres chaudes dans les jardins;* ce dernier ouvrage a été publié par le docteur William en 1794, après la mort de Whitehurst, arrivée en 1788.

WHITELOCKE (BULSTRODE), homme d'état anglais, né à Londres en 1605, mort en 1676, fut élu au long parlement pour le grand Marlow, au comté de Buckingham. Whitelocke se montra très-ardent à poursuivre le comte de Strafford. Il fut un des membres laïcs de l'assemblée du clergé à Westminster; et en 1647, un des commissaires du grand sceau. En 1653, Cromwell le chargea de l'ambassade de la république en Suède, et à son retour il le nomma commissaire de la trésorerie. En 1656, Whitelocke était orateur de la chambre des communes; et l'année suivante Cromwell le fit entrer à la chambre-haute. En 1659, il fut nommé président du conseil d'état et garde du grand sceau. Mais peu après il se démit de cette place, et se retira à Chilton, au comté de Wilt, où il mourut. Whitelocke a laissé les ouvrages suivans : I. La *Monarchie établie sur les formes les meilleures, les plus anciennes et les plus légales.* II. *Mémoires sur les affaires d'Angleterre*, in-fol., imprimés en 1682, et réimprimés en 1732, avec des augmentations. III. Plusieurs discours que l'on trouve dans Rushworth et dans d'autres recueils.

WHITELOCKE (sir JAMES), né à Londres en 1570, fut élu membre du parlement pour Woodstock en 1620, chef de justice de Chester, et l'un des juges des plaids-communs. Charles Ier disait de lui qu'il était tout à-la-fois un homme savant, courageux et sage, qui connaissait mieux que personne ce qu'il convenait de faire au magistrat et à la magistrature pour soutenir leur dignité. A sa mort, arrivée en 1632, on dit que le roi perdait en lui le meilleur de ses sujets, la patrie le plus zélé de ses amis, et le peuple, le plus équitable des juges.

WHITGIFT (JEAN), né à Grimsby, dans la province de Lincoln en 1530, était protestant. Il ne garda aucune mesure dans ses leçons ni dans ses thèses. Son zèle lui fraya le chemin de la fortune; il fut successivement principal du collége de Pembrok et de celui de la Trinité, professeur royal en théologie, prébendaire d'Ély, doyen de Lincoln, puis évêque de Worcester, et enfin archevêque de Cantorbéry en 1583. Il soutint avec chaleur les droits du clergé contre la cour d'Angleterre. Ce prélat, ennemi des puritains et des catholiques, mourut en 1604. On a de lui : I. Une longue lettre à Bèze. II. Plusieurs autres écrits, dans lesquels il traite le pape d'antéchrist, et l'église romaine de prostituée. Avec ces deux mots qui étaient une espèce de talisman on opérait alors de grandes choses sur le parti protestant.

WHITING (SAMUEL), premier ministre de Lynn dans le Massachusetts, né en Angleterre en 1597, fut élevé à Cambridge. Il arriva à Boston en mai 1636. Un mois après il passa à Lynn, où l'on formait une église. Pendant beau-

coup d'années il eut pour collègue Cobbett et ensuite son propre fils. Samuel mourut en 1679; il était très-versé dans la langue hébraïque, et écrivait le latin avec élégance. Son caractère était aimable, et la régularité de ses mœurs lui donna la plus haute considération. Il a publié un *Traité sur le Jugement dernier*, 1564, *Abraham intercédant pour Sodome*, un volume de sermons, 1666. C'est en partie d'après ses écrits que Norton a composé la vie de Cotton.

WHITTELSEY (Samuel), ministre de Wallingford au Conecticut, prit ses degrés en 1705, au collége d'Yale, et fut ordonné en 1710, collègue de M. Street. Il mourut en 1752, dans la 66ᵉ année de son âge. Whittelsey fut un des plus célèbres prédicateurs et des plus fidèles ministres de sa colonie. La vigueur et la pénétration de son esprit étaient tels, qu'il comprenait aisément les matières qui présentaient de grandes difficultés aux autres. Il a composé et publié plusieurs sermons, dans lesquels on en remarque un pour l'ordination de son fils. Il mourut en 1787. Son fils Chauncy Whittelsey fut un savant très-distingué.

WHITTINGHAM (Guillaume), théologien anglais, né à Chester, termina ses jours en 1579. A la mort d'Edouard IX il quitta l'Angleterre et y revint après celle de Marie. Whittingham avait de fortes préventions contre la liturgie et les cérémonies de l'Eglise. Cependant elles ne l'empêchèrent pas d'accepter le doyenné de Durham, où il commit des déprédations, et enleva les épitaphes et autres monumens antiques des tombeaux de la cathédrale. On a de lui quelques *Psaumes de David*, mis en vers anglais, et autres opuscules, qui se trouvent marqués de la lettre double W. W., dans la traduction de Sternhold et d'Hopkins.

WHITTINGTON (Robert), savant anglais, né à Litchfield, mort en 1530, élève d'Oxford, a publié en 1500, une *Grammaire latine*, in-4°, et plusieurs pièces en latin. On ne peut lui refuser des connaissances étendues; mais sa vanité égalait ses talens. Il a écrit contre Lily et contre Horman.

WHITTINGTON (Sir Richard), citoyen de Londres, et mercier de son état, vécut sous Richard II, Henri IV et Henri V. Il forma une aumônerie sous le nom de Whittingstons, collége pour 13 hommes pauvres, bâtit Newgate, la moitié la plus considérable de l'hôpital de St. Barthélemy, la bibliothèque de Grey-Friers, aujourd'hui de l'Hôpital de Christ, une grande partie de l'extrémité orientale de Guildhall. Il remplit en 1393, l'office de sheriff, fut ensuite créé chevalier et trois fois maire de Londres; sa dernière mairie est de 1419. Quelques historiens rapportent que sous le règne de Henri V, il fournit au gouvernement une somme très-considérable pour soutenir la guerre contre la France.

WHYTT (Robert), médecin anglais du 18ᵉ siècle, membre de la société royale de Londres, professa dans l'université d'Edimbourg. Voici quelques-uns de ses ouvrages traduits en français, *Essai sur les vertus de l'eau de chaux pour guérir la pierre*, Paris, 1757, in-12. *Vapeurs et Maladies nerveuses, hypocondriaques et hystériques dans*

les deux sexes, Paris, 1767, 2 vol. in-12.

WIARD. *Voyez* Viard.

WIBALDE ou WIBOLDE, évêque de Cambrai, mort en 966, inventa, dans le dessein de guérir son clergé de la passion du jeu des dés, un jeu composé de 56 vertus, toutes relatives à la charité. On trouve ce jeu dans Baudry, avec les notes et remarques de Colvenerius.

WIBOLDE, abbé de Havelot au 12ᵉ siècle, fit sa profession dans le monastère de Wansows, fut ensuite envoyé pour achever ses études à Stavelot, où les sciences étaient en vigueur, et s'y distingua tellement qu'il fut élu unanimement abbé de ce monastère, l'an 1130, quoiqu'il ne fût âgé que de trente-trois ans. Il gagna l'estime de l'empereur Lothaire, qui s'arrêta pendant quelque temps à Stavelot. Ce prince partant pour l'Italie, afin de s'opposer aux conquêtes de Roger de Sicile, et de soutenir Innocent II contre l'antipape Anaclet, voulut que Wibolde l'accompagnât dans cette expédition. Pendant son séjour en Italie, les religieux du Mont-Cassin le choisirent pour leur abbé. Il obtint vers ce temps, pour les monastères de Stavelot et de Malmedy, un diplôme de l'empereur, qui est nommé *Bulle d'or*, parce qu'il est écrit en lettres d'or, et muni d'un sceau d'or. Ce diplôme, qui confirme tous les privilèges de ces monastères, se conserve dans les archives de Stavelot. Après le départ de l'empereur, Roger l'ayant contraint de renoncer à sa nouvelle dignité, Wibolde retourna à Stavelot, et s'appliqua à faire fleurir la discipline monastique et les sciences. Elu abbé du monastère de Corbie en Saxe, il refusa long-temps cette dignité, et il fallut des ordres exprès de l'empereur Conrad pour les lui faire accepter. Son activité ayant donné un nouveau lustre à ce monastère, il retourna à Stavelot. Quelque temps après l'empereur l'envoya en qualité d'ambassadeur auprès de l'empereur des Grecs, Manuel Comnène; à son retour il mourut à Butellie, dans la partie septentrionale de la Macédoine, le 19 août 1158. Son corps fut transporté l'année suivante à Stavelot, où on lui érigea un beau mausolée. Ce prélat jouit constamment de la confiance des empereurs sous lesquels il vécut, comme on le voit par les diplômes qu'ils lui adressèrent, et par les lettres qu'ils lui écrivirent; ils lui demandaient son avis dans les affaires les plus importantes. Conrad, avant de partir pour l'expédition de la Palestine, lui confia l'éducation de son fils Henri, nouvellement couronné roi des Romains; les papes l'honorèrent aussi d'une estime toute particulière. On conserve à Stavelot un volume de *Lettres de Wibolde;* elles servent à éclaircir l'histoire de ce temps-là, et ont été publiées par dom Martenne.

WICBERT, évêque d'Hildesheim en 880, a laissé plusieurs ouvrages médiocres sur la médecine qui sont conservés, suivant Brusch, dans la bibliothèque de cette ville.

WICELIUS (George), dit *Major* ou *Senior*, pour le distinguer de son fils, naquit à Fulde en 1501, et se fit religieux fort jeune; mais à l'âge de trente ans il quitta la vie monastique pour embrasser les opinions de Luther. Rentré dans la commu-

nion de l'Eglise, il fut pourvu d'une cure et devint conseiller des empereurs Ferdinand et Maximilien. Il travailla toute sa vie avec zèle, mais en vain, pour réunir les catholiques et les protestans. On a de lui : I. *Via Regia*, Helmstadt, 1550. II. *Methodus Concordiæ*, Leipsick, 1537, in-12. III. Un très-grand nombre d'autres Livres, la plupart en allemand, qu'on a traduits en latin et imprimés plusieurs fois. Wicelius mourut à Mayence en 1573. — George Wicelius, son fils, publia aussi quelques ouvrages tels que l'*Histoire de saint Boniface*, en vers latins, imprimée à Cologne en 1553, 1 vol. in-4°.

WICHCOT. *Voy.* Whichcot.

WICHERLEI. *V.* Wycherlei.

WICHMANS (Augustin), abbé de Tongerloo, célèbre monastère de l'ordre de prémontré, où il mourut en 1661, était natif d'Anvers. Sa carrière littéraire s'ouvrit par un ouvrage aglographique, in-8°, intitulé *Rosa candida*, imprimé à Anvers en 1625. Ses autres ouvrages sont : I. *Apotheca spiritualium pharmacorum contra luem contagiosam, aliosque morbos*, Anvers, 1626, in-4°. II. *Diarium ecclesiasticum de sanctis contra pestem tutelaribus*, in-4°, Anvers, 1626. III. *Dissertatio historica de origine et progressu Cœnobii Postulani, ordinis præmonstratensis*, Anvers, 1628, in-4°. IV. *Sabbatismus Marianus*, Anvers, 1628, in-8°. V. *Brabentia Mariana, libri III*, Anvers, 1632, in-4°, réimprimé avec figures à Naples en 1734. Sanderus appelle cet ouvrage : *Opus omnigenâ doctrinâ refertum; et* Foppens, *liber certè pro Historiâ belgicâ utilissimus*. On conserve à l'abbaye de Tongerloo son ouvrage manuscrit, intitulé *Syntagma pastorale de obligatione*, et un autre également manuscrit sur la *Vie* de sainte Dymphne, patrone de la Campine. Ce fut sous Wichmans que Wilbebrod Boschaerts, chanoine régulier de Tongerloo, publia à Malines, en 1650, son ouvrage : *De primis veteris Frisiæ apostolis*, rempli d'érudition et de recherches, dont Erycius Puteanus a fait un grand éloge.

WICKAM (Guillaume), prélat et homme d'état anglais, naquit au village de Wickam, dans le comté de Southampton en 1324. Son esprit, cultivé par les belles-lettres, lui donna la facilité de parler et d'écrire avec autant de pureté que d'élégance. Edouard III le prit à son service et l'honora de l'intendance des bâtimens et de la charge de grand-forestier. Ce fut lui qui dirigea la construction du palais de Windsor. Quelque temps après il devint premier secrétaire d'état, évêque de Winchester, grand-chancelier, puis président du conseil privé. Il veilla autant sur la pureté des mœurs que sur l'administration de la justice. Sa sévérité lui fit des ennemis, et son crédit des jaloux. Edouard, prévenu contre lui par le duc de Lancastre, le disgracia. Après la mort de ce prince il fut rappelé à la cour en 1389. De nouvelles tracasseries l'obligèrent de se retirer trois ans après. Rendu à son diocèse et à l'abri des agitations qui secouaient alors l'Angleterre, il travailla à perfectionner les deux collèges qu'il avait fondés, l'un à Oxford et l'autre à Winchester.

Une cathédrale presque aussi superbe que celle de Saint-Paul de Londres fut élevée à grands frais. Il fonda des retraites pour les pauvres et pour les orphelins; enfin il ne s'occupait que du bien de l'humanité, lorsque ses ennemis l'accusèrent de crime d'état en plein parlement l'an 1397; mais il se lava de cette imputation odieuse. Cet illustre prélat, accablé d'années et épuisé par ses immenses travaux, termina en paix une carrière trop longtemps agitée, en 1404. Il montra un zèle ardent contre Wiclef, qu'il fit chasser de l'université d'Oxford. On a publié dans cette dernière ville, en 1690, in-4°, la Vie de ce digne évêque.

WICKART (Michel), bon peintre et architecte de Zoug, en Suisse, mort en 1682, a construit un pont près de Sinss, sur la Russe, dans le canton de Zoug.

WICLEF (Jean), célèbre chef de la réforme, né à Wikliffe dans le comté d'Yorck vers l'an 1324, étudia au collége de la Reine à Oxford, et y fit de grands progrès dans l'étude de la philosophie et de la théologie. Il occupait dans cette université une petite place qu'on ôta à des moines pour la lui donner, et qu'on lui enleva à son tour pour la rendre aux moines. Wiclef en appela au pape, qui décida en faveur des religieux. Il se déchaîna dès-lors contre la cour de Rome, dont il attaqua d'abord le pouvoir temporel et ensuite le spirituel. Les démêlés vifs et fréquens des pontifes romains et des rois d'Angleterre depuis Jean Sans-Terre avaient indisposé les esprits contre la première Cour. On ne se rappelait qu'avec beaucoup de peine l'excommunication et la déposition de ce prince; sa couronne mise aux pieds du légat, et remise par ce ministre sur la tête du roi; la cession de l'Angleterre au pape, et le tribut imposé par le pape sur ce royaume. Enfin les Anglais voyaient avec chagrin les bénéfices de leur île donnés par les pontifes aux étrangers. Comme dans ces démêlés le clergé avait ordinairement pris le parti de la cour de Rome, il s'était attiré la haine d'une partie du peuple, qui d'ailleurs regardait avec convoitise les richesses des ecclésiastiques. Wiclef trouva donc dans les esprits des dispositions favorables; mais les évêques le dénoncèrent à Rome. L'archevêque de Cantorbéry le cita à un concile qu'il tint à Londres en 1377. L'hérésiarque y vint accompagné du duc de Lancastre qui avait alors la plus grande part au gouvernement du royaume; il s'y défendit et fut renvoyé absous. Grégoire IX, averti de la protection que Wiclef avait trouvée en Angleterre, écrivit aux évêques de le faire arrêter. On le cita à un concile tenu à Lambeth; il y comparut et évita encore d'être condamné. Les évêques, intimidés par les seigneurs et le peuple, se contentèrent de lui imposer silence. Les troubles qui arrivèrent en Angleterre sous la minorité de Richard II donnèrent occasion à Wiclef de semer ses erreurs. Il prêcha, il écrivit. Ses livres, quoique grossiers et obscurs, se répandirent par la seule curiosité qu'inspirait le sujet de la querelle et la hardiesse de l'auteur, dont les mœurs irrépréhensibles donnaient du poids à ses opinions. C'était dans ce temps-là qu'Urbain VI et Clément VII se dis-

putaient le siége de Rome. L'Europe était partagée entre ces deux pontifes ; l'un était reconnu par les Anglais, et l'autre par les Français. Urbain fit prêcher en Angleterre une croisade contre la France, et accorda aux croisés les mêmes indulgences que l'on avait accordées pour les guerres de la Terre-Sainte. Wiclef saisit cette occasion pour soulever les esprits contre l'autorité du pape, et composa contre cette croisade un ouvrage plein de force. « Il est honteux, dit-il, que la croix de Jésus-Christ, qui est un monument de paix, de miséricorde et de charité, serve d'étendard et de signal à tous les chrétiens pour les intérêts de deux faux prêtres qui sont manifestement des antéchrists, afin de les conserver dans la grandeur mondaine en opprimant la chrétienté plus que les juifs n'opprimèrent Jésus-Christ lui-même et ses apôtres. Pourquoi l'orgueilleux prêtre de Rome ne veut-il pas accorder à tous les hommes indulgence plénière à condition qu'ils vivent en paix et en charité, pendant qu'il la leur accorde pour se battre et pour se détruire ? » Guillaume de Courtenai, archevêque de Cantorbéry, voulant arrêter ce désordre, assembla à Londres, en 1382, un concile qui condamna vingt-quatre propositions, les unes comme absolument hérétiques, les autres comme erronées et contraires aux décisions de l'Eglise. Voici celles qui furent jugées hérétiques. « La substance du pain et du vin demeure au sacrement de l'autel après la consécration ; Jésus-Christ n'est point dans ce sacrement vraiment et réellement..... Si un évêque ou un prêtre est en péché mortel, il n'ordonne, ne consacre ni ne baptise point..... La confession extérieure est inutile à un homme suffisamment contrit..... On ne trouve point dans l'Evangile que Jésus-Christ ait ordonné la messe...... Dieu doit obéir au diable..... Si le pape est un imposteur et un méchant, et par conséquent membre du diable, il n'a aucun pouvoir sur les fidèles, si ce n'est peut-être qu'il l'ait reçu de l'empereur..... Après Urbain VI on ne doit point reconnaître de pape, mais vivre comme les Grecs, chacun sous ses propres lois..... Il est contraire à l'Ecriture sainte que les ecclésiastiques aient des biens temporels. » L'auteur de ces opinions mourut peu de temps après le 2 décembre 1384, d'une apoplexie, à Lutterword où il se tenait caché. Il laissa un grand nombre d'écrits en latin et en anglais. Le principal ouvrage, parmi ceux du premier genre, est celui qu'il nomma *Trialogue* ou *Dialogue*, en quatre livres, in-4°, 1525, sans nom de ville ni d'imprimeur, et réimprimé en 1753, in-4°. Dans cet ouvrage, qui est fort rare, il fait parler trois personnages : la *Vérité*, le *Mensonge* et la *Prudence*. C'est comme un corps de théologie qui contient toute sa doctrine, dont le fond consiste à admettre une *Nécessité absolue* en toutes choses, même dans les actions de Dieu. Wiclef soutient cependant que « Dieu est libre, et qu'il eût pu faire autrement s'il eût voulu ; » mais il soutient en même temps qu'il « est de son essence de ne pouvoir vouloir autrement. » Ses livres furent portés en Allemagne et pénétrèrent en Bohême. Jean Hus adopta une partie de ses opi-

nions, et s'en servit pour soulever les peuples contre le clergé. Lorqu'on eut abattu la secte des hussites, on n'anéantit pas dans les esprits la doctrine de Wiclef; et cette doctrine produisit ces différentes sectes d'anabaptistes qui agitèrent l'Allemagne, lorsque Luther se fut élevé contre l'Eglise. Une des principales opinions de Wiclef et de ses partisans était de vouloir établir l'égalité et l'indépendance entre les hommes. Cette prétention excita en 1379, et en 1380, un soulèvement général de tous les paysans et des gens de la campagne qui, suivant les lois d'Angleterre, étaient obligés de cultiver les terres de leurs maîtres. Ils prirent les armes au nombre de plus de cent mille hommes, et commirent une infinité de désordres, en criant partout: *Liberté, Liberté!* Voyez la Vie de Wiclef, Nuremberg, 1546, in-4°, ou Oxford, 1612. Il en a paru une autre à Londres en 1720, in-8°, par Lervis, qui a pareillement publié en 1731, la traduction anglaise que Wiclef a faite du nouveau Testament d'après la Vulgate. J. P. Wirth en a aussi donné une en allemand à Bareith en 1753. On a imprimé en 1525, in-4°, quatre dialogues de Jean Wiclef en latin. Ce livre ayant été soigneusement supprimé, est fort rare.

WICQUEFORT (ABRAHAM), écrivain hollandais, né à Amsterdam en 1598, plut par son esprit à l'électeur de Brandebourg qui l'envoya à la cour de France, où il fut son résident pendant 32 ans. Le cardinal Mazarin lui marqua d'abord une considération distinguée. Mais ses ennemis l'ayant accusé auprès de ce ministre d'avoir écrit en Hollande plusieurs historiettes de la cour, il le fit mettre à la bastille en 1658. Son plus grand crime était son attachement à la maison de Condé, que le cardinal n'aimait pas. Wicquefort ne sortit de sa prison que sous la promesse qu'il quitterait le royaume. Mais Mazarin ayant eu besoin de lui, le rappela trois mois après, et lui accorda une pension de mille écus. La guerre qui s'alluma entre la France et la Hollande l'obligea de retourner dans sa patrie, où il fut utile au ministère français. Accusé d'une correspondance secrète avec les Anglais, il fut condamné à une prison perpétuelle en 1675. Il soulagea l'ennui de sa solitude en composant l'*Histoire des Provinces-Unies*, dont il n'a paru que le premier vol. in-folio, 1719. Irrité contre les auteurs de sa disgrâce et contre le prince d'Orange qui y avait beaucoup de part, Wicquefort sema son ouvrage de traits satiriques contre ce prince et ses partisans. Il demeura en prison jusqu'en 1679, qu'une de ses filles le délivra en lui donnant ses habits et prenant les siens. Wicquefort se réfugia alors à la cour du duc de Zell, qu'il quitta pour retourner en Hollande. Il y vécut libre, mais privé des postes qu'il occupait auparavant. Ces places étaient celles de résident des ducs de Brunswick-Lunebourg, et de secrétaire-interprète des états généraux. Wicquefort avait de l'activité dans le génie; mais sa conduite souvent équivoque, prouve qu'il n'avait pas autant de prudence dans le caractère. On a encore de lui, I. *L'Ambassadeur et ses fonctions*, dont la meilleure édition est celle de La Haye, 1724, 2 volumes in-4° : ouvrage

intéressant par le grand nombre de faits qu'il renferme ; mais confus, peu méthodique, mal digéré, et qui doit être lu avec discernement. L'auteur ayant peu de profondeur et de justesse dans l'esprit, ne fait qu'entrevoir les principes, et les développe assez mal. II. *Traduction* française du *Voyage de Moscovie et de Perse*, écrit en allemand par Adam Oléarius, dont la meilleure édition est celle de Hollande, 1727, en 2 volumes in-folio. III. *Traduction* française de la *Relation* allemande du *Voyage de Jean Albert de Mandeslo aux Indes orientales*. On la trouve à la suite de l'ouvrage précédent, dont elle compose le deuxième volume. IV. Celle du *Voyage de Perse et des Indes orientales*, par Thomas Herbert, 1663, in-4°.

WICQUEFORT (Joachim de), chevalier de l'ordre de Saint-Michel, conseiller du landgrave de Hesse, et son résident auprès des états généraux des Provinces-Unies, est connu par sa *Correspondance* avec Gaspar Barlée. C'est un recueil de leurs lettres réciproques imprimées à Amsterdam en 1696, in-12.

WIDA (Herman de). *Voyez* Hermann de Wied.

WIDENFELDT (Adam), jurisconsulte de Cologne, florissait dans le 17e siècle. Ayant par hasard fait connaissance à Louvain et à Gand avec les jansénistes, il mit au jour, d'après leurs instigations, un ouvrage très-connu, intitulé *Monita salutaria B. Mariæ Virginis ad cultores suos indiscretos*, 1673. Cette production fut vivement attaquée. L'auteur mourut le 2 juin 1667, âgé d'environ 60 ans.

WIDMANSTADIUS. *Voyez* Alberti (Jean).

WIDMAR (Abdias), né en 1591, à Lemgord en Westphalie. Ce verbeux théologien a tracé lui-même sa soporifique histoire dans les *Vitæ professor. Groning.* Son principal ouvrage est, *Disputationes theolog. adversùs judæos*, Marpurg, 1617.

WIEKI (Jacques), jésuite polonais, né en 1540, se distingua par son érudition et par son zèle à combattre par ses discours et ses écrits les différentes sectes qui existaient dans ce royaume et en Transylvanie. Il mourut à Cracovie en 1597. On a de lui en latin, I. *De sanctæ missæ sacrificio*. II. *De purgatorio*. III. *De divinitate Christi et Spiritûs sancti*, contre Fauste Socin. IV. Il a donné en polonais des écrits sur les Evangiles. V. Une version dans la même langue de la *Bible*. Il possédait les langues savantes.

WIELAND (......), célèbre poète allemand, que ses compatriotes, un peu trop prévenus en sa faveur, ont surnommé le Voltaire de l'Allemagne, né en 1733, dans la petite ville de Biberach, avant l'âge de 14 ans, composa un poëme sur la *Destruction de Jérusalem*. A 16 ans, il passa à Erfurt pour y apprendre les sciences; mais il retourna au bout d'un an chez son père. Ce fut alors qu'il conçut une vive passion pour la jeune Sophie de Gustermann, connue depuis sous le nom de Mme de la Roche, que Wieland initia dans la littérature allemande. Avide d'apprendre, elle voulut connaître aussi la littérature italienne et les mathématiques, qui lui furent enseignées par le conseiller Louis Bianconi. Sophie,

comme Héloïse, devint amoureuse de Wieland, son précepteur ; les deux amans en se jurant une fidélité éternelle, s'engagèrent à s'unir par les liens du mariage ; mais le père de ce dernier fit évanouir leurs projets de mariage, en remettant son fils à l'étude des lettres en 1750. A 18 ans, il écrivit un *Art d'aimer*, en concurrence avec celui d'Ovide, et, entre autres ouvrages, un poëme sur la *Nature des choses*, qu'il acheva en trois mois. On trouve développée dans ce dernier la belle philosophie de Platon et de Leibnitz. Il mit au jour deux tragédies, et deux nouveaux poëmes en vers allemands hexamètres, l'un intitulé *Abraham*, et l'autre *Cyrus*. En 1762, il se fixa à Weimar auprès de la duchesse de Brunswick, et contracta dans cette ville une heureuse alliance. Il y est mort à la fin de 1818, âgé de 85 ans. Il dirigeait encore à cette époque, un journal politique, intitulé l'*Ami du Peuple*, dans lequel il manifesta constamment des principes libéraux, et qui fut supprimé à la suite de l'affaire des étudians de la Wurtzbourg. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a encore de lui : I. Des *Nouvelles comiques*. II. Une *Histoire d'Agathon*. Cet auteur, suivant les rédacteurs de la *Bibliothèque d'un homme de goût*, a su fondre avec beaucoup d'art dans ce roman, qui passe à juste titre pour un de ses chefs-d'œuvre, la philosophie, l'érudition, la sensibilité et la galanterie. Cependant il manque à cet ouvrage un caractère marqué, une idée dominante, une fin reconnue qui en concentre les effets, et qui serve, soit à en déterminer le genre, soit à lui donner cette unité, la première règle de tous les genres. Frenais en avait publié, dès 1768, une traduction française, ou plutôt un extrait peu digne d'être lu ; M. Perney en a donné une traduction nouvelle en 1802, 3 vol. in-12 ; il a abrégé quelques chapitres et supprimé des longueurs. Son style se ressent beaucoup de la pesanteur et de l'enchevêtrement des périodes allemandes. M. la Doucette, préfet du département de la Roër, a donné une imitation d'*Agathon*, sous le titre de *Philoclès*, Paris, 1802, 2 vol. in-8°. Non-seulement il a changé le nom du héros, mais encore il a réduit à douze les quinze livres de l'original, élagué ou resserré les réflexions, les monologues, les entretiens philosophiques, etc. Quant au style, cette imitation est fort supérieure à la traduction. III. La *Philosophie des graces*, poëme assez délicat. C'est une de ses productions que Wieland affectionnait le plus. En effet, il s'y est montré heureux disciple de Socrate et d'Horace, de Lucien et d'Hamilton ; il a su mettre dans les actions, dans les discours des personnages, le goût, le ton de l'antiquité, cette simplicité qu'on admire dans les productions qui nous restent des beaux siècles de la Grèce ; mais toutes les fois que le poëte est lui-même en scène, lorsqu'il s'adresse à sa Danaé, l'élégance et la légèreté modernes reparaissent. D'Ussieux avait publié en 1770 une imitation de ce poëme. Jancker en donna la même année une traduction ; ces deux morceaux sont bien au-dessous de l'original. La traduction qui a paru dans le tome 11 de la *Bibliothèque des romans*, ne le fait pas mieux connaître. IV. *Iris*,

poëme héroï-comique, plein d'esprit et de bon goût. Le caractère particulier du génie de Wieland consiste dans une flexibilité, dans une fécondité inépuisable qui se prête tour-à-tour à tous les sujets, à toutes les nuances, et nulle part ce caractère ne s'est fait remarquer d'une manière plus saillante que dans *Pérégrinus Protée*, ou les *Dangers de l'enthousiasme*, ouvrage bien traduit en français, par Griffet de la Baume, Paris, 1795, 2 vol. in-18; mais si mal imprimé, qu'on ne peut le lire sans se fatiguer la vue. On doit aussi à ce même littérateur la traduction des *Abdérites*, Paris, 1802, 3 vol. in-8°. L'*Histoire du sage Danischmond*, traduite en français par un anonyme, appartient à la classe des romans philosophiques. On n'y trouve point de ces aventures invraisemblables, de ces atrocités rebutantes, de ces assertions hardies, ou de ces pensées exagérées qui, seules pendant trop long-temps, purent assurer le débit des productions littéraires. Le style de cette traduction est agréable, facile, mais pas toujours correct. Celui des notes, qu'on a voulu quelquefois rendre plaisant, est un peu entaché de ce jargon scientifique censuré par Molière dans ses *Précieuses ridicules*. Le poëme d'*Obéron* est un des plus beaux ouvrages qui soient sortis de la plume de Wieland. Dès 1784, il en parut à Berlin une traduction française en rimes octaves, par M. de Boaton, ancien capitaine dans un régiment suisse au service du roi de Sardaigne. Ce traducteur a fait voir, par cette entreprise, qu'on pouvait introduire avec succès dans la poésie française les stances de l'Arioste et de Berni. Le comte de Borch a publié aussi une traduction en vers français du même poëme, Leipsick, 1798, in-8°. M. Pernay en a donné une bonne traduction en prose; Paris, 1799, in-12. M. d'Holbach fils, en fit paraître une autre en 1800, in-8°, sous le voile de l'anonyme. On a encore traduit de Wieland l'*Histoire d'un jeune Grec*, conte moral, Leyde, 1777, 2 vol. in-8°; le *Miroir d'or*, ou les *Rois du Chéchian*, Neufchâtel, 1774, 2 part. in-8°. C'est un roman politique. Mme d'Ussieux, qui joignait au mérite de savoir plusieurs langues, celui de bien écrire dans la sienne, a imité le *Nouveau don Quichotte*, Bouillon, 4 parties, 1770, in-8°. Les œuvres complètes de Wieland ont été recueillies à Leipsick, 1802, 36 v. in-4°, pap. vélin, fig.; Supplément, Leipsick, 1798, 6 vol. in-4°. Il en a paru en même temps une édition en 42 volumes in-8°, papier vélin, fig. Un choix des lettres de Wieland, en allemand, a été publié par son fils, à Vienne, 1815, 2 vol. in-8°. Nous terminerons cet article par le jugement que porte Mme de Staël sur le talent et les écrits de Wieland. « De tous les allemands, dit-elle, qui ont écrit dans le genre français, Wieland est le seul dont les ouvrages aient du génie; et quoiqu'il ait presque toujours imité les littératures étrangères, on ne peut méconnaître les grands services qu'il a rendus à sa propre littérature, en perfectionnant sa langue et lui donnant une versification plus facile et plus harmonieuse. Il y avait en Allemagne une foule d'écrivains qui tâchaient de suivre les traces de la littérature française du siècle de Louis XIV;

Wieland est le premier qui ait introduit avec succès celle du dix-huitième siècle. Dans ses écrits en prose, il a quelque rapport avec Voltaire, et dans ses poésies avec l'Arioste. Mais ces rapports qui sont volontaires, n'empêchent pas que sa nature au fond ne soit tout-à-fait allemande. Wieland est infiniment plus instruit que Voltaire ; il a étudié les anciens d'une façon plus érudite qu'aucun poète ne l'a fait en France. Les défauts comme les qualités de Wieland ne lui permettent pas de donner à ses écrits la grace et la légèreté françaises. Dans ses romans philosophiques, *Agathon, Peregrinus Protée*, il arrive tout de suite à l'analyse, à la discussion, à la métaphysique : il se fait un devoir d'y mêler ce qu'on appelle communément *des fleurs ;* mais l'on sent que son penchant naturel serait d'approfondir tous les sujets qu'il essaye de parcourir. Le sérieux et la gaîté sont l'un et l'autre trop prononcés dans les romans de Wieland pour être réunis ; car en toutes choses les contrastes sont piquans ; mais les extrêmes opposés fatiguent. Il faut pour imiter Voltaire, une insouciance moqueuse et philosophique, qui rende indifférent à tout, excepté à la manière piquante d'exprimer cette insouciance. Jamais un Allemand ne peut arriver à cette brillante liberté de plaisanterie ; la vérité l'attache trop ; il veut savoir et expliquer ce que les choses sont, et lors même qu'il adopte des opinions condamnables, un repentir secret ralentit sa marche malgré lui. La philosophie épicurienne ne convient pas à l'esprit des Allemands ; ils donnent à cette philosophie un caractère dogmatique, tandis qu'elle n'est séduisante que lorsqu'elle se présente sous des formes légères ; dès qu'on lui prête des principes, elle déplaît à tous également. Les ouvrages de Wieland en vers ont beaucoup plus de grace et d'originalité que ses écrits en prose ; l'*Obéron* et ses autres poëmes sont pleins de charme et d'imagination. On a cependant reproché à Wieland d'avoir traité l'amour avec trop peu de sévérité, et il doit être ainsi jugé chez les Germains, qui respectent encore un peu les femmes à la manière de leurs ancêtres ; mais quels qu'aient été les écarts d'imagination que Wieland se soit permis, on ne peut s'empêcher de reconnaître en lui une sensibilité véritable ; il a souvent eu bonne ou mauvaise intention de plaisanter sur l'amour ; mais une nature sérieuse l'empêche de s'y livrer hardiment ; il ressemble à ce prophète qui bénit au lieu de maudire ; il finit par s'attendrir en commençant par l'ironie..... Les nouveaux écrivains qui ont exclu de la littérature allemande toute influence étrangère, ont été souvent injustes envers Wieland : c'est lui dont les ouvrages, même dans la traduction, ont excité l'intérêt de toute l'Europe ; c'est lui qui a fait servir la science de l'antiquité au charme de la littérature ; c'est lui qui a donné dans les vers, à sa langue féconde, mais rude, une flexibilité musicale et gracieuse ; il est vrai cependant qu'il n'était pas avantageux à son pays que ses écrits eussent des imitateurs ; l'originalité nationale vaut mieux, et l'on devait, tout en reconnaissant Wieland pour un grand maître, souhaiter qu'il n'eût pas de disciples. »

WIELHORSKI (Michel), gé-

néral polonais, doué de quelques talens, mais dépourvu d'énergie, dirigea la campagne de 1792, contre les Russes, sous le jeune Poniatowski, et mit dans la guerre la même mollesse que dans les troubles politiques de sa patrie. Cependant, lorsque Stanislas accéda aux ordres de Catherine, il partagea l'indignation de l'armée, et donna sa démission, après avoir essayé inutilement de faire changer le roi de résolution. En 1794, il fut employé de nouveau contre les Russes, et commanda assez long-temps en Lithuanie; mais il se conduisit encore avec plus de tiédeur qu'en 1792. Attaché au parti du roi, il combattit les étrangers sans les haïr, et servit sa patrie sans enthousiasme; aussi sa conduite militaire, et surtout politique, fut-elle plus fatale à ses compatriotes qu'aux ennemis. Il avait servi précédemment en Autriche, et s'était distingué dans la guerre contre les Turcs. Il reprit du service en Autriche en 1803, et mourut l'année suivante.

WIER (Jean), dit *Piscinarius*, né en 1515, à Grave sur la Meuse dans le duché de Brabant, fit divers voyages, et poussa même jusqu'en Afrique. De retour en Europe, il devint médecin du duc de Clèves, et remplit cette fonction avec beaucoup de succès pendant trente ans. Son tempérament était si robuste, que, quoiqu'il passât environ trois ou quatre jours sans boire ni manger, il n'en était nullement incommodé. Il mourut subitement en 1588, à Tecklembourg. Ses œuvres ont été imprimées à Amsterdam en 1660, en un volume in-4°. On y trouve son traité *De Præstigiis et Incantationibus*, traduit en français par Jacques Grevin, Paris, 1667, in-8°. Il y prétend que ceux qu'on accusait de sortilége, étaient des personnes à qui la mélancolie avait troublé le cerveau mais en rejetant les opinions populaires sur les sorciers, il adopte plusieurs autres contes indignes d'un philosophe. Grevin a traduit, sur la première édition en 5 livres, cet ouvrage de Jean Wier qui corrigea son travail et y ajouta un sixième livre. Cette deuxième édition, bien préférable à l'autre, fut traduite en français par Simon Goulant, de Senlis.

WIERIX ou WIERX (Jean), graveur d'Amsterdam, né en 1550, est l'auteur de beaucoup d'estampes, dont les meilleures sont : la *Rédemption*; plusieurs portraits, ceux de *Philippe II*, roi d'Espagne; de *Henri III*, roi de France; de *Catherine de Médicis*, etc.; un *Christ mort*, d'après Otto-Vænius; d'autres morceaux, d'après Albert Durer.

WIGAN (Jean). *Voy.* Vigan.

WIGAND KAHLER. *Voyez* ce dernier mot.

WIGBODE, ancien poète gaulois, fut admis à la cour de Charlemagne, qu'il célébra dans ses vers. On lui doit une interprétation modeste et érudite de l'*Octateuque*. Les anciens comprenaient sous ce nom les cinq livres de Moïse et les trois autres qui forment le corps de l'Ecriture. C'est par l'autorité des Pères de l'Eglise que l'auteur explique le texte. Son Commentaire est écrit en dialogues, et se trouve manuscrit dans la bibliothèque de Saint-Maximin à Trèves. Dom Martenne a inséré dans sa Collection des anciens monumens les questions de Wigbode, qui servent d'éclaircissement aux trois

premiers chapitres de la Genèse.

WIGGERS (JEAN), docteur de Louvain, né à Diest en 1571, professa la philosophie dans le collége du Lys à Louvain. Appelé à Liége pour présider au séminaire dans cette ville et pour y enseigner la théologie, il se fit tant d'honneur dans ce double emploi, qu'il fut rappelé à Louvain, où il fut d'abord président du collége d'Arras, puis second président du séminaire au collége de Liége, fondé à Louvain. Wiggers fit fleurir la science et la vertu et termina sa vie laborieuse en 1639. On a de lui des Commentaires latins sur la Somme de saint Thomas, quatre volumes in-folio. Les éditeurs y ont corrigé quelques opinions sur la probabilité. Ces Commentaires sont écrits avec plus de solidité que d'agrément; l'auteur se contente de mettre dans son style de la clarté et de la netteté.

WIGGLES WORTH (MICHEL), poète américain, prit ses degrés en 1651, au collége de Harvard, et reçut ensuite les ordres; puis il fut ministre de Malden au Massachussets. Il mourut dans cette place en 1705, dans la soixante-quatorzième année de son âge. Il fut estimé non-seulement comme ministre, mais encore comme médecin. Pendant une maladie qui l'empêcha plusieurs années de prêcher, il fit comme poète un utile emploi de ses talens. Il a publié : I. Le *Jour redoutable* ou *le Tableau poétique du Jugement dernier*, avec un *Discours* sur l'éternité; la cinquième édition est de 1701. II. *Méditations sur la nécessité, la fin et l'utilité des afflictions pour les enfans de Dieu.*

WIGGLESWORTH (EDOUARD), premier professeur de théologie au collége de Harvard. Ses talens étaient si brillans, que, quand Thomas Hollis eut fondé une chaire de théologie au collége de Harvard en 1722, il fut nommé professeur d'une voix unanime; il occupa cette chaire plus de quarante-deux ans, et mourut en 1765, dans la soixante-treizième année de son âge. Son fils, de même nom, lui succéda, et garda sa place jusqu'en 1791, où il résigna à son successeur le docteur Tappan. Wiggles Worth fut un théologien distingué, également estimé pour ses talens, sa piété, son humilité et sa charité qui s'étendait jusque sur ceux qui ne partageaient pas ses sentimens. Chauncy affirme que sa religion était éloignée de tout ce qui tenait à la bigoterie. Il était affable, obligeant, plein de condescendance. Il a publié, I. Les *Remarques sérieuses*, 1724. II. *De la durée des peines futures des méchans*, 1729. III. *La Tentative des esprits*, 1735. IV. Un Sermon sur la mort du président Wadsworth, 1737. V. *Recherches sur la vérité du péché d'Adam retombant sur sa postérité*, 1738. VI. Une Lettre à M. Whitefield, 1745, sur l'inspiration du nouveau Testament, 1753. VII. Deux Sermons sur les deux ministères, ordinaire et extraordinaire, de Jésus-Christ, 1754. VIII. Sermon sur l'infaillibilité du pape, 1757. IX. *Considérations rapides sur la doctrine de la réprobation*, 1763, ouvrage rempli de lieux communs.

WIGNEROD (FRANÇOIS DE), marquis de Pont-Courlai en Poitou et gouverneur du Hâvre-de-Grace, était fils de René de Wignerod, seigneur de Pont-Courlai

et de Glainai, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, mort en 1625, et de Françoise du Plessis, sœur du cardinal de Richelieu. Wignerod dut plutôt sa fortune à ce ministre qu'à son mérite personnel. Il devint chevalier des ordres du roi en 1633, et général des galères de France en 1635. Il remporta une victoire sur la flotte d'Espagne, près de Gênes, le 1er septembre 1638. Ce seigneur mourut à Paris en 1646, à trente-sept ans, laissant, de Marie-Françoise de Guemadeuc, son épouse, Armand-Jean de Wignerod, qui fit imprimer à ses frais la Bible latine *dite* de Richelieu, 1656, in-12. Cet Armand fut substitué au nom et aux armes de *Plessis-Richelieu*, par le cardinal de Richelieu son grand-oncle, et mourut cinq mois avant Louis XIV, à quatre-vingt-six ans. Il fut père de Louis-François-Armand du Plessis duc de Richelieu, maréchal de France. *Voyez* Plessis-Richelieu.

WIGNEROD. *V.* Aiguillon.

WILD (Henri), tailleur anglais, que son amour pour l'étude et des circonstances extraordinaires conduisirent à une connaissance assez étendue des langues orientales pour pouvoir les enseigner avec succès. Après des premières études faites dans les écoles de Norwich, il se livra pendant quatorze ans à l'exercice de sa profession en qualité d'apprenti; mais une longue maladie ne lui ayant pas permis de la continuer pendant l'espace de deux ou trois ans, il les employa à lire d'anciens livres de controverse qui lui firent sentir la nécessité de connaître l'hébreu pour l'explication de plusieurs passages de l'Ecriture. Il l'apprit seul et sans maître, et lorsqu'il eut recouvré la santé, il partagea son temps entre le travail de son état et l'étude, à laquelle il consacrait la plus grande partie de ses nuits. Il joignit à la connaissance de l'hébreu celle de la plus grande partie des langues orientales. Jusque-là il avait travaillé absolument seul et ignoré, lorsque le docteur Prideaux, doyen de Norwick, qui marchandait chez un libraire de cette ville quelques manuscrits arabes sur parchemin, fut fort étonné d'apprendre que Wild avait couru sur son marché et les avait achetés. Le doyen, qui craignait qu'ils ne fussent destinés à servir à des mesures d'habit, s'empresse de se rendre chez Wild, qui lui répond qu'il les avait achetés pour son usage et pour les garder. Invité à les lire, Wild les lui explique avec autant de facilité que d'exactitude; le docteur étonné l'envoya à Oxford, partie à ses frais, partie au moyen d'une souscription entre ses amis, et lui obtint une place à la bibliothèque de Bodley, où on l'occupa utilement à des extraits et des traductions. Quoiqu'il eût renoncé à sa profession, on ne le nommait à Oxford que le *Tailleur arabe*. En 1720, il vint s'établir à Londres, où le docteur Mead lui servit de protecteur. On a publié en 1734, peu de temps après sa mort, une traduction de l'ouvrage de Mahomet, intitulé: *Voyage aux cieux*. C'est la seule production de Wild qui ait été imprimée, et qui méritait peu de l'être.

WILDE (William), greffier de la ville de Londres en 1659, fut créé baronnet le 13 septembre 1660, sergent du roi en 1661,

Digitized by Google

nommé juge des plaids-communs en 1668, et de la cour du banc du roi en 1672. Il fut l'éditeur des *Rapports d'Yelverton*, 1674, in-fol., et mourut en 1679.

WILDE (Jacques de), savant hollandais, vivait à Amsterdam vers la fin du 17e siècle, et était possesseur d'une bibliothèque et d'un cabinet de médailles très-riches. Il a laissé plusieurs ouvrages, tels que, I. *Numismata antiqua*, Amsterdam, 1692, in-4°. II. *Signa antiqua*, Amsterdam, 1700, in-4°. III. *Gemmæ selectæ antiquæ*, tous imprimés à Amsterdam, in-4°, 1692, 1700, 1703.

WILDENS (Jean), peintre, né à Anvers en 1600, mort vers 1644, est un des plus fameux paysagistes. Rubens employait souvent son pinceau. Ses paysages sont précieux par les sites agréables, les belles fabriques, les animaux et les figures dont ils sont la plupart ornés. Il a représenté les douze mois de l'année d'une manière ingénieuse et élégante. Ces sujets ont été gravés par plusieurs artistes. On estime aussi ses dessins faits à la pierre noire, ensuite arrêtés à la plume et lavés à l'encre de la Chine.

WILHELM-BAUR. *Voy.* Baur.

WILKES (Thomas), chanoine régulier de Saint-Augustin d'Osney, près d'Oxford, est auteur d'une *Histoire d'Angleterre* depuis Guillaume Ier jusqu'à la fin du règne d'Edouard Ier, ce qui embrasse le temps de sa vie. On a de lui quelques ouvrages latins sur différens sujets, médiocres en eux-mêmes, et dont l'énumération se trouve dans les écrivains illustres d'Angleterre.

WILKES (Jean), célèbre alderman de Londres, élu membre de la chambre des communes en 1761, s'y montra pendant longtemps l'adversaire le plus redoutable de lord Bute, du ministère anglais et de l'autorité royale. Ayant été mis à la Tour par ordre du gouvernement, il obtint des dédommagemens pour sa détention. Sur la fin de sa carrière, Wilkes, qui avait joué un rôle si éclatant, retomba dans l'obscurité. Il est mort en 1797. La Harpe dans sa Correspondance a inséré un très-long portrait de cet alderman fait par un Anglais, et dont le fragment suivant est extrait. « L'histoire a fait souvent justice des favoris des rois; il est bon de faire connaître un homme qui est devenu l'idole du peuple anglais. Chez lui, l'enthousiasme est plus triste et plus dangereux que dans un autre pays, et un homme y a plus de liberté pour devenir méchant et factieux. Wilkes le sait et convient souvent qu'il n'eût osé être ce qu'il est s'il n'eût connu son pays. Sa naissance est obscure et sa laideur célèbre : ses portraits qui sont en grand nombre en donnent une faible idée. Il est louche; ses dents sont mêlées et crochues; son rire a quelque chose d'infernal; toutes ses passions se peignent avec énergie sur son visage, mais sa physionomie fait oublier ses traits. Il aime beaucoup les femmes et se sent, dit-il, capable de les aimer toutes, excepté la sienne. Il a employé avec succès les moyens ordinaires de se ruiner vite : la nécessité l'a fait écrire, et son goût l'a rendu écrivain factieux. Il parle beaucoup de la gloire, et prétend que Plutarque élève son âme..... Il est âgé de quarante-deux ans; il a renoncé avec éclat aux grâces publiques de la cour,

Digitized by Google

pour être plus sûrement le pensionnaire du peuple; d'ailleurs il est trop odieux au roi et trop avili pour qu'on puisse se résoudre à l'élever. Il disait un jour à Marmontel qu'il se contenterait du gouvernement de la Jamaïque; il a imprimé depuis qu'il voulait rester toute sa vie simple citoyen. Son esprit est inventif en petites ressources pour animer sans cesse le zèle inconstant du peuple : il supplée par ses écrits au talent de parler en public que la nature lui a refusé. Son style est clair, énergique et pur, quoique figuré à l'excès. Il a publié une introduction à l'Histoire d'Angleterre. On dit que la logique de l'intérêt est courte; c'est la sienne : mais son intrépidité brave tous les événemens. Il s'est montré avec courage dans quelques affaires d'honneur; et qui osera l'attaquer, doit le tuer ou être déshonoré par lui? Un pareil homme doit compter pour rien le repos des autres; aussi parle-t-il tranquillement d'une guerre civile. Comme le cardinal de Retz, il s'est fait factieux sans objet. C'est un hypocrite politique qui se rit de sa cause, de ses principes, qui avoue qu'il ne se soucie ni de l'Angleterre, ni des Anglais; qu'il se moque du peuple dont il s'est fait l'idole. Il m'a paru capable d'amitié; il a cette partie de la politesse qui consiste à vouloir plaire et être utile. Sa conversation est vive et spirituelle, mais il y mêle sans cesse des propos audacieux et des bouffonneries indécentes. Il a osé faire mettre dans les papiers publics un parallèle de lui avec Brutus, libérateur de Rome; et un autre de son Histoire avec celle de Hume. Il a souvent insulté ce grand écrivain, qui le méprisa et qui le compara non pas à Brutus, mais à Mazaniello. »

WILKINS (Jean), fils d'un orfèvre d'Oxford, né à Fawlsey dans le Northampton en 1614, se rendit habile dans les mathématiques et dans la théologie. Sa réputation lui mérita la place de principal du collège de la Trinité à Cambridge. Il devint ensuite membre de la société royale de Londres, puis évêque de Chester. Ce prélat avait épousé une sœur de Cromwell. Il mourut le 19 novembre 1672. Ses ouvrages principaux sont : I. *Le Monde dans la Lune*, Londres, 1638, in-4°, divisé en deux livres; le premier prouvant que la lune peut être un monde; le second, que la terre peut être une planète, traduit par Jean de la Montagne, Rouen, 1655, in-8°, rare. II. Plusieurs *Sermons*. III. Deux livres sur les *Devoirs et les Principes de la Religion naturelle*. IV. *Essai sur le langage philosophique*, 1668, in-fol. avec un Dictionnaire conforme à cet Essai. L'idée de l'auteur était de former une langue universelle; Leibnitz eut le même projet, ainsi que Bécher. Tous ces ouvrages ont été imprimés à Londres, en anglais, en 1708, in-8°, et ils ne renferment guère, suivant Nicéron, que des choses communes. On trouve cependant dans ce fatras quelques opinions singulières.

WILKINS (David), chanoine de Cantorbéry et archidiacre de Suffolk, né en 1678, mort en 1740, était profondément versé dans les antiquités profanes et ecclésiastiques. On a de lui : I. Les *Conciles de la Grande-Bretagne*, Londres, 1737, 4 vol. in-fol. II. *Leges Anglo-Saxonicæ*,

Londres, 1721, in-folio. Ces deux collections sont estimées. III. *Novum Testamentum Copticum*, Oxford, in-4°, 1716. IV. *Pentateuchus Copticus*, Londres, in-4°, 1731. V. *Joannis Feldeni opera omnia, tam edita quàm inedita, ex recensione Davidis Wilkens*, Londini, 1726, 3 vol. in-folio. VI. *Thomæ Tanneri Bibliotheca*, etc., *ex recensione Davidis Wilkens*, Londini, 1748, in-folio. VII. *Quinque libri Mosis in linguâ ægyptiacâ*, Londres, 1731.

WILLARD (Samuel), ministre à Boston, et vice-président du collége de Harvard, fut d'abord ministre de Groton. Mais les ravages de la guerre indienne le forcèrent en 1676, d'abandonner sa place. Il fut en 1678, collègue de M. Thacher, premier ministre de l'Eglise du Sud à Boston, gouverna le collége de Harvard jusqu'en 1707, où il mourut dans la soixante-huitième année de son âge. Il a publié un grand nombre d'ouvrages de *Piété*, de *Traités* et de *Sermons*, dont plusieurs sous des titres mystiques, dans lesquels on distingue un discours sur *la mort de Jean Leverett*, un autre sur la *Justification*, un sur *la Foi due à sa promesse;* mais son plus grand ouvrage est intitulé *Corps de théologie, exposé en deux cent cinquante Discours* sur le *Petit Catéchisme de l'assemblée*. Ce livre a toujours joui depuis d'une grande estime; c'est le premier volume in-folio sur la théologie qui ait été imprimé en Amérique. Enfin il a donné les *Méditations sur les Sacremens*.

WILLARD (Josué), secrétaire de Massachussetts, fils du précédent, fut quelque temps précepteur au collége de Harvard, où il prit ses degrés en 1698; ensuite il voyagea dans les Indes occidentales et en Angleterre. Nommé en 1717, secrétaire de la province où il était né, il conserva cette place trente-neuf ans, c'est-à-dire jusqu'en 1756, où il mourut dans la soixante-dixième année de son âge. Il fut aussi juge et membre du conseil. Dans sa vie publique ou privée il mérita toujours l'estime publique. Il montra un grand zèle pour la religion.

WILLARD (Joseph), président du collége de Harvard, né en 1738 à Biddefort au Massachussetts, fils de Samuel Willard, et petit-fils du vice-président, prit ses degrés en 1765 au collége de Harvard, et fut ensuite, pendant six ans, précepteur dans ce même séminaire; il prit ensuite les ordres, et fut collègue de M. Campney, ministre de la première église dans Beverlay, où il continua de mériter l'estime publique. Enfin en 1781, il fut élu président du collége de Harvard à la place du docteur Langdon. Il mourut en 1804. Le président Willard fut particulièrement remarquable par sa profonde connaissance dans la littérature classique, les mathématiques et l'astronomie: peu de savans en Amérique l'ont égalé dans la connaissance du grec. Son caractère lui concilia autant d'estime que ses talens. Il sut dans son administration, à la tête de l'université, allier la stricte autorité à l'indulgence paternelle, et la candeur à la générosité. Il se distingua par son infatigable exactitude dans les devoirs de sa place. Comme prédicateur de l'Evangile, attentif au grand objet de son ministère, il fut d'une simplicité touchante, et moins jaloux de dé-

Digitized by Google

ployer son érudition que de répandre une instruction utile. Il était sincèrement pénétré des maximes qu'il prêchait, et jamais on n'éleva le moindre doute sur la sincérité et l'intégrité de sa croyance. Mais aussi, son éloignement de l'aveugle superstition et des fureurs d'un zèle enthousiaste se manifestèrent par sa résignation aux volontés de Dieu dans les peines et les afflictions, par une dévotion constante, et par le courage avec lequel il soutint les droits du libérateur du royaume. Il a publié plusieurs discours, dont un en latin sur la mort de George Washington, qui se trouve en tête du discours de Tappan, 1800; et plusieurs traités sur les mathématiques et l'astronomie, insérés dans les mémoires de l'académie américaine des arts et sciences dans lesquels on trouve de bonnes choses.

WILLE (Jean-George), graveur allemand, né à Kœnisberg en 1717, ne trouvant pas dans sa patrie les moyens de cultiver les heureuses dispositions qu'il avait reçues de la nature, vint à Paris en 1736. L'académie royale le reçut en 1761. Il était membre de l'Institut et de la légion d'honneur. Il mourut en 1808. Parmi ses nombreux élèves, on distingue MM. Rode, Schmutzer, Zingg, Mechel, Preisler, Ingouf, Schultze et Bervic. L'Œuvre de Wille est considérable et très-recherché des connaisseurs; on lui reproche d'être tombé souvent dans l'affectation et la dureté, en voulant trop faire briller la beauté de son burin. Mais on trouve en même temps dans tout ce qu'il a gravé cette dégradation insensible de tons, et ces effets séduisans de clair-obscur, qui donnent tant d'avantages aux peintres sur les graveurs ordinaires. Quelques minutes avant sa mort, ce vieillard respectable se fit donner un pinceau et du bistre; il se mit à tracer quelques traits imparfaits, il dit ensuite quelques mots à son fils, sur les devoirs de celui qui se livre à l'instruction de sa jeunesse; puis quittant le pinceau, il leva les yeux au ciel, joignit les mains et expira. Sa mort fut douce et paisible comme sa vie. Il a laissé un fils reconnu pour un de nos premiers dessinateurs.

WILLEMET. *Voyez* Villemet.

WILLERAM, religieux de l'abbaye de Fulde, né à Mersbourg, composa vers l'année 1070, une double *Paraphrase du cantique des cantiques de Salomon*, l'une en rhythmes latins, l'autre en langue franque dont cet ouvrage est un monument curieux. Paul Mérula les publia à Leyde en 1598, 1 vol. in-8°., mais sur une copie très-fautive et interpolée, comme il paraît par le témoignage de Lambécius, dans ses Commentaires sur la Bibliothèque impériale de Vienne, dans laquelle il rapporte qu'il se trouve un manuscrit précieux de cette paraphrase, écrit du temps même de l'auteur. Franc. Junius a fait imprimer *Observationes in Willerami paraphr. cant. cant.*; Amstel., 1655, 1 vol. in-8°. Ces observations assez superficielles, sont peu propres à éclaircir les paraphrases de l'auteur.

WILLIAM, architecte allemand; bâtit en 1774, conjointement avec Buonanno et Tomonaso, sculpteurs pisans, le fameux clocher de Pise, derrière la cathédrale de cette ville. Ce clocher, entièrement de marbre, et haut de deux cent cinquante palmes,

est incliné de dix-sept palmes hors de son aplomb, par la faute des architectes, qui négligèrent de bien faire piloter le terrain sur lequel il devait s'élever. L'édifice, à peine à moitié de sa hauteur, la partie la plus faible de ce terrain fléchit. Pour empêcher la tour de tomber, il fallut renforcer avec la plus grande diligence les fondations de ce côté, et comme la construction en avait été très-soignée, et que toutes les parties étaient parfaitement bien jointes, la ligne de direction ne sortit point de la base. Ce clocher excite l'admiration des voyageurs.

WILLIAMS (Jean), prélat anglais, né le 25 mars 1582, à Aber-Conway, dans le pays de Galles, se distingua par ses talens, son caractère et son attachement à son souverain. Doué d'une constitution vigoureuse, il prit dès sa jeunesse l'habitude de ne donner que trois heures au sommeil, et elle ne nuisit point à sa santé. Il se fit dès lors un plan de travail qu'il suivit dans ses études fort ponctuellement; il envisageait le changement d'occupation comme une distraction et un repos réel; et sans cesser de travailler, tous les mois il changeait l'objet de son travail pour en prendre un autre. Il porta dans les affaires dont il fut chargé la même aptitude et les mêmes talens dont il avait donné des preuves dans ses études; et après avoir parcouru les différens degrés de la carrière ecclésiastique, il parvint sous Jacques I[er] à succéder au lord chancelier Bacon dans la place de garde du grand sceau. Il ne la conserva pas sous Charles I[er], qui, prévenu contre lui par Laud et par les intrigues de ses ennemis, le traita avec beaucoup de rigueur dans les premières années de son règne. Williams sut la désarmer par une conduite pleine de courage et de modération, et fixer la bienveillance de son souverain par une invariable fidélité. En 1641, il fut appelé à l'archevêché d'Yorck et placé sur ce grand théâtre dans des temps de trouble et de calamités : sa vie ne fut qu'une suite de sollicitudes et de dangers. Il ne survécut qu'une année à la mort de Charles, et termina en 1650, une carrière consacrée depuis ce moment à la retraite et à la prière. Ce prélat n'a mis au jour aucun ouvrage, quoiqu'il eût été capable d'écrire sur des matières importantes.

WILLIAMS (Roger), surnommé *le Père de la plantation de la Providence*, né en 1599, au pays de Galles, élève d'Oxford, fut quelque temps ministre de l'église d'Angleterre. Mais ayant été obligé de passer en Amérique pour cause de non-conformité, et après bien des traverses, il vint avec quatre de ses amis à Seekhonck, maintenant Rehoboth; et y jeta les fondemens d'une ville, qu'en reconnaissance de la bonté de Dieu, ils nommèrent la Providence. Ayant embrassé la croyance des baptistes, secte d'Angleterre, il se fit baptiser en 1639, par un de ses frères, et ensuite ils en baptisèrent dix autres. Il mourut en 1683; il a publié, I. *La Clef de la langue de l'Amérique*, ou *l'Aide de la langue des Indiens de la Nouvelle-Angleterre*, 1643, in-8°, qui vient d'être nouvellement réimprimée, dans la Collection de la société historique de Massachussetts. II. *Réponse à la lettre de M. Cotton sur la puissance des magistrats en ma-*

tière de religion. III. *Le Répertoire sanglant de la persécution pour cause de conscience*, 1644. IV. *Le Répertoire sanglant, encore plus sanglant par les efforts de M. Cotton pour le laver dans le sang de l'agneau*, etc., auquel est ajoutée une *Lettre* à M. Endicot, in-4°, 1652. V. *Discours sur la propagation de l'Evangile du Christ.* VI. *Traité des épreuves de la vie et de la santé spirituelles, et de leur conservation*, Londres, 1652. VII. *George Fox tiré de son terrier*, 1676, écrit contre Fox et Burrowes, qui contient un récit de sa dispute avec les quakers et une réponse à tout ce qui avait été publié en 1678. VIII. *Le Brandon de la Nouvelle-Angleterre éteint.* On conserve dans la Collection de la société historique une *Lettre* très-intéressante de Williams au major Mason.

WILLIAMS (Jean), premier ministre de Deerfield, au Massachussetts, né en 1664, à Roxbury, prit ses degrés au collége de Harvard en 1683, et les ordres en 1686, à Deerfield, ville frontière exposée aux incursions des sauvages. Au commencement de 1704, le colonel Schuyler d'Albany fut informé des desseins de l'ennemi contre cette ville; et le gouvernement, à la sollicitation de Williams, envoya à son secours un détachement de soldats. Dans la nuit du 28 février, cette garde fit des patrouilles dans les rues, mais au jour tous les soldats étaient endormis. Trois cents Français et Indiens, qui rôdaient autour de la ville, s'apercevant que tout y était tranquille, surprirent la garnison. Alors une partie força la maison de Williams, que le bruit éveilla, et qui aussitôt saisissant son pistolet, tira sur le premier Indien qui se présenta. Le pistolet rata; et ce fut un bonheur : car les autres sauvages, qui dans l'instant se jetèrent sur lui l'auraient massacré, au lieu qu'ils se contentèrent de le saisir et de le garotter. Deux de ses enfans et une négresse de sa maison furent entraînés et égorgés à sa porte. Sa femme, fille unique de M. Mather de Northampton, et tous les enfans qui lui restaient, à l'exception de son fils aîné qui était absent, furent pris et emmenés à l'instant au Canada. Le second jour, en passant à gué une petite rivière, madame Williams, qui était à peine relevée d'une maladie, et qui d'ailleurs était accablée de fatigues, tomba dans l'eau. Un Indien la releva et la tua d'un coup de hache. Environ vingt autres prisonniers furent égorgés, parce que leurs forces ne leur permettaient pas de soutenir une marche si rapide. Enfin Williams, après avoir été témoin des scènes les plus horribles, dans ce voyage de trois cents milles, arriva au Canada. Là, de nouvelles épreuves l'attendaient, car tous les efforts furent employés pour le convertir à la religion catholique. Son maître, qui était Indien, désespérant de tout autre moyen, leva sa hache, et menaça son prisonnier de lui fendre la tête, s'il ne faisait à l'instant le signe de la croix, et ne baisait le crucifix. Mais Williams avait trop de courage et des principes trop fixes, pour mettre en balance sa conscience et sa vie. En 1706, il fut racheté. Une de ses filles, qu'il n'eut pas le pouvoir de ramener avec lui, fut confondue avec les Indiens, et depuis

en épousa un, et embrassa la religion catholique. Williams retourna á Deerfield, où il vécut jusqu'à l'âge de 65 ans. Ses trois premiers fils, Eléazar, Etienne et Warham, furent ministres de Mansfield et Watertown, où ils rendirent des services et furent estimés. Williams a publié un *Sermon* qu'il a prêché à Boston depuis son retour du Canada : *Dieu dans le camp*, 1707; *Le Captif racheté*, in-12, dans lequel il donne un précis de ce qu'il a souffert, et qui a eu deux ou trois éditions : *Mot sérieux à la postérité des ecclésiastiques, les chargeant du soin d'exalter le Dieu de leurs pères*; un *Extrait* assez bien fait de beaucoup de sermons, 1729.

WILLIAMS (Guillaume), ministre de Hatfiel au Massachussets, prit ses degrés au collége de Harvard en 1683. Après avoir exercé pendant beaucoup d'années les fonctions de ministre, il mourut subitement en 1746. Il a publié un Sermon à l'ordination d'Etienne, son frère, 1716, un autre à celle de Warham Williams, 1725 : *La grande œuvre du salut, expliquée dans plusieurs sermons*, 1717; plusieurs autres *Sermons*, dans lesquels on en distingue un sur la mort de sa femme, 1745; et un sur la mort de Salomon Stoddart, son beau-père, 1729 : *Le devoir et l'intérêt des chrétiens d'être fermes*; *Direction pour obtenir des conversions sincères*, et plusieurs autres ouvrages sur la religion.

WILLIAMS (Daniel), ministre anglais presbytérien, né en 1644 à Wrexham au comté de Denbigh, mort en 1716, desservait une congrégation à Dublin, et vint ensuite à Londres, où il remplit les mêmes fonctions. L'Eglise dissidente lui doit la fondation d'une bibliothèque à son usage particulier, et l'on a de lui cinq volumes de Sermons dont on a fait plusieurs éditions.

WILLIAMS (le docteur John), théologien anglais, né dans le comté de Northampton, fut après la révolution chapelain du roi Guillaume et de la reine Marie. En 1696, il fut promu à l'évêché de Chichester, où il mourut en 1709. Il fut chargé de prêcher pour la fondation de Boyle; et les sermons qu'il composa à cette occasion ont été publiés en 1695, sous le titre de *Caractères de la révélation divine*.

WILLIAMS (Elisée), président du collége d'Yale, fils du précédent, prit ses degrés en 1711, à l'université de Cambridge. Ensuite il fut ministre de Rewington en Wethersfield au Connecticut, et en 1726, installé président à la place du D. Cutler. Il passa en Angleterre, où il épousa une dame d'un mérite supérieur. Il mourut à Wethersfield, en 1750, âgé de 60 ans. Le docteur Doddridge, qui l'a connu particulièrement, le peint comme réunissant dans son caractère un zèle ardent pour la religion, un savoir profond, une prudence consommée, une candeur admirable, et une grandeur d'ame capable de concevoir et d'exécuter de grandes choses. Il a tenu sa présidence avec beaucoup de dignité. On a de lui, I. Un sermon sur la grace de Dieu, 1727; et un autre sur la mort de Thomas Ruggles, 1728.

WILLIAMS (Salomon), ministre au Connecticut, frère du précédent, gradué en 1719, au

collége de Harvard, et ordonné en 1722: on croit qu'il mourut en 1769. Il fut un des hommes les plus distingués de ce temps. Il a publié, I. Un sermon sur la Prière; un autre d'élection, 1741; un autre à l'ordination de Jacob Eliot, à Groshen, 1730; un sur la mort de Jean Robinson, 1739; sur la mort d'Eléazar Williams, 1743. II. Le *Christ roi et témoin de la vérité*, 1744. III. *Défense de la doctrine de l'Ecriture sur la foi justifiante, en réponse à André Croswel*, 1746. IV. Le *Véritable état de la question concernant les qualités pour la communion, en réponse à Jonathan Edouard*, 1751.

WILLIAMS (Ephraïm), fondateur du collége de Williams, au Massachussetts, fils du colonel Ephraïm Williams, de Newton, qui fut un des premiers fondateurs de Stockbridge. Il fit dans sa jeunesse plusieurs voyages en Europe. Il eut pour la guerre des talens peu communs, qu'il trouva occasion de déployer dans celle entre l'Angleterre et la France, de 1740 à 1748. Le commandement de la ligne des forts de Massachussetts, à l'ouest de la rivière de Connecticut, lui fut confié. Son quartier était alors au fort Hoosack. Il commandait aussi un petit fort à trois ou quatre milles de Williamstown. En 1755, il prit le commandement d'un régiment, et se joignit au général Johnson, au nord d'Albany. Le matin du 8 septembre il fut envoyé à la tête de mille hommes, et à peu près deux cents Indiens, à la rencontre de l'ennemi près le lac George. Il fut blessé dans une embuscade; sa troupe se replia sur le corps principal d'armée; et le même jour, dans un autre combat, l'ennemi fut repoussé, et le baron Dieskau fait prisonnier. Le colonel Williams était brave, aimé de ses soldats, affable et facétieux: sa politesse et sa souplesse lui donnèrent une grande influence à la cour générale. Il a laissé par testament à l'école libre de la juridiction, ouest du fort Massachussetts, toutes ses propriétés dans l'établissement, à condition que la ville serait nommée *Villiamstown*. En 1791, l'école fut ouverte, et en 1793, elle fut incorporée comme collége sous la présidence du docteur Fitch. Aujourd'hui c'est un séminaire très-florissant, qui fait honneur à la munificence de son fondateur, ainsi qu'à la libéralité de la cour générale qui l'a protégé.

WILLIAMS (Néhémie), ministre de Brimsields au Massachussetts, fils de Chester Williams de Hadley, fut gradué en 1769, au collége de Harvard, reçut les ordres en 1775, et mourut en 1796. Williams se distingua dans la prédication par l'énergie et le pathétique: il fut un habile défenseur de la doctrine suivie par les fervens calvinistes. Il fut aussi un des premiers membres de l'académie américaine des arts et sciences. Sa vie avait été pure et bienfaisante. Il déclara en mourant que toute son espérance de salut reposait sur la miséricorde infinie de J.-C. A son dernier moment il s'écria: « C'est avec joie que je finis ma carrière. » Et joignant les mains pour marquer sa dévotion, il poussa un soupir et expira. On a publié après sa mort vingt-quatre Sermons de lui.

WILLIAMS (Anne), née en 1706, dans le pays de Galles, d'un chirurgien peu aisé, qui crut avoir trouvé le moyen de déterminer les longitudes à l'aide de l'aiguille aimantée. Enorgueilli d'une découverte qui lui donnait l'espoir d'une récompense magnifique, il renonça à sa profession, et vint, en 1730, s'établir à Londres avec sa fille. Ses espérances déçues le conduisirent à l'hôpital, d'où sa mauvaise conduite le fit chasser. Chaque jour semblait augmenter la tristesse de sa position. Miss Williams, qui mettait toute son industrie à soulager son père, perdit la vue, et songea à tirer quelque parti du goût qu'elle avait naturellement pour la littérature; la privation de la vue ne lui avait point ôté la faculté de manier l'aiguille; elle joignit le travail de ses doigts à celui de son esprit, et soutint avec courage la disgrace de sa situation. Elle publia, en 1746, une traduction anglaise de l'Histoire de l'empereur Julien par La Bletterie, qui ne put guère lui procurer qu'une ressource momentanée. Williams, empressé de parler de sa détresse à tous ceux qui pouvaient la soulager, trouva, dans le docteur Samuel Johnson, le bienfaiteur qu'il cherchait, et mistriss Johnson eut, dans miss Williams, une compagne aimable et une amie affectionnée; elle l'accueillit, lui prodigua les secours de l'hospitalité; mais elle survécut peu à son bienfait, et son amie en la perdant n'eut que la consolation de lui avoir donné jusqu'à ses derniers momens les secours et les consolations qui étaient en son pouvoir. La générosité du docteur Johnson ne se borna pas à ce que sa femme avait fait pour miss Williams; sa cécité provenait d'une cataracte; il la confia aux soins de M. Sharp pour lui faire l'opération; elle ne réussit pas pour avoir été faite prématurément; miss Williams fut condamnée à ne plus recouvrer la vue. Son bienfaiteur ne négligea rien pour la consoler de ce nouveau malheur; il la pria de garder son logement, lui procura la société de ses amis, engagea Garrick, avec lequel il était intimement lié, à abandonner à miss Williams le bénéfice d'une représentation dont le produit s'éleva à 200 liv. sterling, qui, placés dans les fonds publics, l'aidèrent dans ses besoins, qu'elle tâcha toujours de proportionner à ses faibles moyens. Au milieu de tant de détresse elle chercha des ressources nouvelles en publiant un volume de *Mélanges, de Prose et de Vers* qu'elle donna en l'année 1766. Miss Williams jouit jusqu'à sa mort arrivée en 1783, des bienfaits et de la société de son incomparable ami. Elle légua le peu qu'elle possédait à un établissement destiné à de pauvres filles abandonnées.

WILLIAMS (sir Charles Hanbury), homme d'état et poète d'Angleterre, mort en 1759, était fils de Jean Hanbury, directeur de la compagnie de la mer du Sud. Ce seigneur fut représentant du comté de Monmouth à trois parlemens, et en 1744, il fut créé chevalier du bain. Deux ans après il fut chargé de l'ambassade en Prusse, et ensuite de celle en Russie. Il revint en 1759, et mourut dans la même année. On trouve de lui des poésies remarquables par leur gaité dans les recueils de Dodsley et autres.

WILLIAMS (Otho Holland), brave officier anglais dans la guerre de la révolution, eut un commandement dans les troupes du Maryland, et fut député et adjudant-général de l'armée américaine. Dans la retraite que Greene fit de la Caroline méridionale à la Virginie, au commencement de 1781, le colonel Williams fut chargé du commandement des troupes légères à la place du brave général Morgan, qui était indisposé, et par ses manœuvres embarrassa beaucoup le général Cornwallis dans sa poursuite. Après la guerre, il demeura à Baltimore, et mourut en 1794, dans la 45ᵉ année de son âge. Ce militaire fut un patriote désintéressé. Dans les rapports de sa vie privée, sa conduite lui concilia l'estime générale.

WILLIAMS (Francis), nègre créole, naquit à la Jamaïque vers la fin du 17ᵉ siècle ou au commencement du 18ᵉ. Le duc de Montaigu, gouverneur de l'île, charmé des talens de ce jeune nègre, l'envoya en Angleterre faire ses études, qu'il commença dans des écoles particulières, d'où il passa à l'université de Cambridge. Il y fit de grands progrès dans les mathématiques. Pendant son séjour en Europe, il publia une excellente *Ballade*, qui obtint une telle vogue, que certains hommes, irrités de trouver du mérite dans un noir, tentèrent, mais sans succès, de lui en disputer la propriété. Williams étant retourné à la Jamaïque, le duc de Montaigu, son protecteur, voulait lui obtenir une place dans le conseil du gouvernement, qui s'y refusa, sans doute par suite de préjugé sur la couleur. Williams ouvrit alors une école où il enseigna les mathématiques et le latin. Il aimait à versifier dans cette langue, et il était dans l'habitude d'adresser des pièces de sa composition aux nouveaux gouverneurs. M. Grégoire, de qui nous empruntons cet article, en a inséré une avec la traduction dans son ouvrage sur la Littérature des nègres. Williams mourut en 1770, à la Jamaïque, âgé de 70 ans.

WILLIAMS. *Voyez* Cruikshank.

WILLIBROD (saint), né dans le Northumberland, en Angleterre, mort le 7 novembre 740, à l'âge de 83 ans, apôtre des Frisons et premier évêque d'Utrecht, quitta son siége dans sa vieillesse pour se retirer dans l'abbaye d'Epternach, dans le duché de Luxembourg, qu'il avait fondée des biens que sainte Irmine, fille de Dagobert, lui avait offerts. Alcuin, précepteur de Charlemagne, composa sa Vie en prose et en vers. On lui attribue des *Epîtres*, des *Homélies* et quelques *Canons ecclésiastiques*. Son zèle pour la propagation de la foi l'avait conduit jusqu'en Danemarck.

WILLICH (Josse), docteur en médecine, né à Ressel en Pologne, en 1501, et mort en 1551, au château de Libuse, occupa successivement une chaire de langue grecque, et une de médecine à Francfort sur l'Oder. Attaché aux principes d'Hippocrate, il les a soutenus dans ses ouvrages. Voici les principaux : I. *Problemata de ebriorum affectionibus et moribus*, Francofurti ad Oderam, 1543, in-8°. II. *Commentarius anatomicus*, Argentorati, 1544, in-8°. III. *Ars Magirica, hoc est coquinaria,*

de cibis parandis, Tiguri, 1653, in-8°.

WILLINK (Daniel), poète hollandais, né à Amsterdam en 1676, mort en 1722, avait du talent pour la poésie descriptive. Il a célébré dans des vers agréables les environs d'Amsterdam et le fleuve qui lui a donné son nom.

WILLIS (Thomas), médecin, né en 1621 à Great-Bedwin, dans le comté de Wilt, fit ses études à Oxford, où il prit les armes avec plusieurs autres écoliers en faveur du roi. Il se livra ensuite tout entier à l'étude de la médecine. Charles II étant monté sur le trône en 1661 lui procura la place de professeur de philosophie naturelle dans la chaire fondée par Guillaume Sedley. Willis fut l'un des premiers membres de la société royale de Londres. Il quitta Oxford en 1666, et vint exercer son art dans la capitale, où il excita l'envie. Les tracasseries que ses ennemis lui suscitèrent abrégèrent ses jours. Il mourut à Londres le 21 novembre 1675. On a de lui un traité anglais, intitulé *Moyen sûr et facile pour préserver et guérir de la peste et de toute maladie contagieuse;* ouvrage posthume, composé en 1666, et imprimé en 1690. Il ne se trouve pas dans la collection de ses œuvres en latin, recueillies et imprimées à Amsterdam en 1682, en deux volumes in-4°, dont les médecins font cas. Elles embrassent presque tous les objets de l'art, et se font remarquer particulièrement par la netteté, l'élégance et la douceur du style. On a reproché à Willis d'avoir établi sa doctrine plutôt sur des hypothèses que sur des faits et des observations. Cependant le docteur Wotton assure que son ouvrage intitulé *Cerebri Anatome*, imprimé en 1664, est un modèle d'exactitude dans un des sujets les plus difficiles à traiter; et quoique Vieussens et Duverney aient relevé quelques fautes dans son *Anatomie des nerfs*, en indiquant ses erreurs, ils n'ont fait que contribuer à corroborer son système. Willis refusa le titre de chevalier, et fut membre du collége des medecins de Londres. Il se distingua par sa charité et par une piété ardente. Il se levait de très-grand matin, et se rendait à l'église avant de visiter ses malades pour prier pour eux. Dans la vue de perpétuer cet usage en faveur des malades qui viendraient après lui, il fit une fondation annuelle de vingt livres sterling, consacrée à cet objet.

WILLIS (Browne), né le 14 septembre 1682, à Blandford, dans le comté de Dorset, petit-fils du docteur Thomas Willis, s'est rendu recommandable par ses connaissances dans la science de l'antiquité et par son patriotisme. En 1702, il rétablit le marché de Fenny-Stratford; quelques années après il fit rebâtir et embellir l'église de Bletchley, dont il était seigneur, et contribua à la reconstruction de la chapelle de Saint-Martin de Fenny-Stratford: un incendie ayant consumé cinquante maisons et l'église de Stoney-Stratford, Willis fit rebâtir à ses propres frais la tour de l'église, et fit parmi ses amis une collecte pour le soulagement de ceux qui avaient été victimes de ce malheureux événement. En 1741, il présenta à l'université d'Oxford la collection la plus complète qui existât alors des monnaies anciennes d'Angleterre, qu'il avait employé quarante ans

à former; mais l'université, pensant que sa générosité pouvait excéder ses moyens, ne l'accepta que sous la condition d'en rembourser au moins la valeur intrinsèque. Il enrichit de plusieurs manuscrits la bibliothèque de Bodley, consacra deux cents livres sterling aux réparations de la belle tour de Buckingham, et fit réparer à ses frais l'église de Bow-Brickhill. Ce généreux citoyen avait été nommé en 1705, le représentant au parlement de la ville de Buckingham, et reçu en 1718, membre de la société des antiquaires. Il mourut le 5 février 1760. Bowyer a inséré dans ses anecdotes le catalogue de ses ouvrages.

WILLIUS (Jean Valentin), médecin, natif de Colmar, reçu docteur à Strasbourg en 1371, exerça son art dans les armées danoises. Il a écrit : I. *Tractatus de morbis castrensibus internis*, in-4°, Hafniæ, 1676. II. *Bezoar septentrionalis*, ibid., 1676, in-4°. III. *De philiatrorum Germanorum itineribus*, Friburgi, 1678, in-12.

WILLUGHBY (François), célèbre naturaliste anglais, naquit en 1635. Favorisé des avantages de la naissance, des talens et de la fortune, il voulut y joindre ceux du mérite personnel. Dès sa plus tendre enfance, il s'appliqua à l'étude avec une ardeur et une activité sans exemple. Il cultiva toutes les branches des connaissances humaines, et s'appliqua plus particulièrement à l'étude des mathématiques; mais apercevant dans ses recherches que de toutes les sciences l'histoire des animaux était la moins avancée de son temps, il s'y adonna entièrement. Après avoir parcouru l'Angleterre, il fit avec le savant Jean Ray le voyage de France, d'Espagne, d'Italie, d'Allemagne et des Pays-Bas, et peu d'animaux décrits et non décrits échappèrent à la diligence de ses recherches. Elles furent malheureusement interrompues au grand regret de ses amis et de la société royale de Londres, dont il était devenu l'un des plus grands ornemens. Willughby mourut le 3 juillet 1672. Ray publia en 1676, son *Ornithologie*, qui comprend en 3 livres tous les oiseaux connus jusqu'alors, et dans laquelle ses descriptions sont accompagnées de très-belles gravures, in-folio. Deux ans après Ray en donna une traduction anglaise avec un appendix, et fit paraître en 1689, son *Histoire des poissons*, en 5 livres; les *Transactions philosophiques* contiennent plusieurs autres ouvrages moins important de Willughby.

WILMONT. *Voy.* Rochester.

WILMOT (John Eardley), membre du parlement d'Angleterre, rapporteur de la chancellerie, naquit en 1748, de sir John Eardley, grand juge des plaids-communs. Il se destina de bonne heure au barreau, et obtint bientôt la faveur de siéger au parlement pour le bourg de Tiverton. Il fut ensuite nommé rapporteur de la chancellerie et remplit cette place avec autant de justice que de talent. Il siégea au parlement jusqu'en 1796, et consacra le reste de sa vie à la retraite et à la littérature. Il mourut le 15 juin 1815, âgé de 67 ans.

WILSON (Florent), né dans le comté de Murray en Ecosse en 1500, élevé dans le collége du roi à Aberdeen, voyagea chez l'étranger dans le dessein de s'ins-

truire. Après avoir séjourné quelque temps à Bâle sous la direction du célèbre Erasme, qui le compta au nombre de ses amis, il vint à Paris, où il professa la philosophie au collége royal de Navarre, et s'y fit une réputation par la connaissance qu'il avait des auteurs anciens. De retour en Ecosse en 1552, il y mourut à Elgin en 1557. On lui doit un excellent ouvrage, intitulé *De tranquillitate animæ*, que Frebairn publia en 1709, 1 vol. in-12, et dont Ruddiman a donné une nouvelle édition en 1750, 1 vol. in-12.

WILSON (Jean), premier ministre de Boston, né en 1588, à Windsor en Angleterre, fut élevé au collége du roi à Cambridge, où il obtint une bourse; mais elle lui fut ôtée pour sa non conformité à l'Eglise d'Angleterre. Après avoir étudié les lois pendant trois ans au collége de justice, toutes ses vues se dirigèrent vers la théologie, et il fut chapelain de plusieurs grandes maisons; ensuite ministre de Sudbury au comté de Suffolk. En 1630, il passa en Amérique avec la flotte du gouverneur Wintrop et les premiers qui s'établirent dans le Massachussetts. Au commencement de juillet de cette année, lorsque Charlestown fut choisie pour la place de l'établissement, Wilson et Philipps y prêchèrent sous un arbre. Une église y fut formée le 13 juillet, et le 27 août Wilson reçut l'imposition des mains et fut ordonné prédicateur. Il mourut en 1667. Son portrait se trouve dans la bibliothèque de la société historique. Il a publié en Angleterre quelques *Essais sur la foi*, in-12. On a encore de lui un sermon, qu'il a prêché d'abondance en Amérique en 1665, et qui fut recueilli par un sténographe, et publié depuis.

WILSON (Arthur), historien anglais, né à Yarmouth dans le comté de Norfolck en 1596, vint en France à l'âge de 13 ans. De retour en Angleterre, il fut placé auprès du comte d'Essex qu'il accompagna dans le Palatinat en 1620, au siége de Dornick en 1621, à celui de Rees en 1622, à Arnheim en 1623, au siége de Bréda en 1624, et dans l'expédition contre Cadix en 1625. On a de lui quelques *Pièces de théâtre* et une *Histoire de la vie et du règne de Jaques Ier*, Londres, 1653, in-folio, qui parut un an après sa mort. Elle a été réimprimée depuis en 1736, dans l'Histoire complète d'Angleterre, dont elle forme le second volume. Cet ouvrage, mal écrit et peu exact n'est point estimé.

WILSON (le docteur Thomas), évêque de Sodor et de Man, naquit dans le comté de Chester en 1663. Le siége de l'île de Man se trouvant vacant depuis 1693, il lui fut proposé en 1696. Il le refusa d'abord; mais ayant été forcé de l'accepter, il vint en prendre possession en 1698. Il s'acquitta de ses fonctions épiscopales avec tout le zèle qu'on pouvait attendre de sa piété. En 1699, il publia en anglais, et dans le langage des habitans de l'île de Man, un petit ouvrage à l'usage de son diocèse, intitulé les *Principes et les Devoirs du Christianisme;* c'est le premier ouvrage qui ait été imprimé dans le langage particulier à cette île. On a encore de lui une *Histoire de l'île de Man; les Constitutions ecclésiastiques* qui ont passé en lois, et dont lord chancelier King disait que si l'ancienne discipline de

l'église anglicane venait à se perdre, on la retrouverait toute entière dans l'Ile de Man. On a recueilli les ouvrages de Wilson en 2 vol. in-folio, composés de sermons et d'autres Traités ascétiques. Il avait commencé une Traduction en langue du pays, du nouveau Testament, qui a été achevée par le docteur Marc Hidesley son successeur. Il mourut le 7 mars 1755.

WILSON (Jacques), juge associé à la cour suprême des États-Unis. Après avoir été membre député du congrès pour la Pensylvanie, il fut élu en cette qualité au commencement du gouvernement actuel, c'est-à-dire en 1789. En 1797, il fut nommé premier professeur de droit dans l'université de Pensylvanie, et fit un cours public; mais il mourut peu après. Ce cours se trouve dans ses œuvres publiées en 3 volumes in-8°, 1804.

WILTHEIM (Alexandre), jésuite, né dans le Luxembourg en 1604, professa la rhétorique pendant six ans, et fut recteur du collége de Luxembourg, où il vivait encore en 1674. On a de lui, I. *Vita venerabilis Yolandæ*, etc., Anvers, 1674, in-8°, d'après un manuscrit de Herman de Luxembourg, dominicain du 13me siècle. II. *Dyptychon Leodiense ex consulari factum episcopale, et in illud Commentarius, ubi etiam de Bituricensi et compendiensi antiquitatis monumentis*, Liége, 1659, in-folio, fig. III. *Appendix ad Diptychon Leodiense*, Liége, 1660, in-folio. IV. *Gubernatores Luxemburgenses*, Trèves, 1653, in-folio. V. *Acta S. Dagoberti cum notis*, Molsheim, 1623, in-4° avec des additions par Julien Floncel, Trèves, 1653. VI. Plusieurs manuscrits, entres autres. *Lucili-burgensis Romana*, avec figures. C'est une description du Luxembourg au temps des Romains; il s'étend beaucoup sur les anciens monumens, médailles, etc., du Luxembourg, et surtout de Trèves. Le P. Bertholet en a beaucoup profité pour son *Histoire du Luxembourg*. En général, le style de cet auteur est dur. On voit à la tête de l'Histoire de Luxembourg, par le P. Bertholet, une carte géographique de cette province et des environs, au temps des Romains, par Wiltheim; cette carte, bien faite, est estimée.

WILTZ (Pierre), zélé missionnaire, né à Arlon le 31 décembre 1671, se fit jésuite en 1690, et exerça pendant trente ans les fonctions pénibles de missionnaire dans le duché de Luxembourg. Sa mémoire est encore en vénération dans les provinces qu'il a arrosées de ses sueurs. Il mourut fatigué de travaux, le 8 avril 1749, après avoir publié, I. *Catéchisme à l'usage des soldats*, en allemand. II. *Instructions pour recevoir avec fruit le sacrement de Pénitence et d'Eucharistie*, en allemand, Trèves, 1708; en français, 1752, in-12. III. *Vie de S. François Regis*, en allemand. IV. *Petit Catéchisme*. V. *Histoire de la Chapelle de Notre-Dame de Luxembourg*, et plusieurs autres livres ascétiques.

WIMPHELINGE (Jacques), né à Schélestat en 1430, prêcha à Spire en 1494, avec succès. Il se retira ensuite à Heidelberg, où il étudia les livres saints et instruisit de jeunes clercs. Les augustins, fâchés de ce qu'il

avait dit que saint Augustin n'avait jamais été moine ou frère mendiant, le citèrent à Rome. Il se défendit par une apologie, et le pape Jules II assoupit ce différend ridicule. Tritbême lui avait conseillé, dit le continuateur de Fleury, de ne point s'ingérer dans ces sortes de disputes, parce qu'il importait peu, lui disait-il, que saint Augustin eût été en robe ou en capuchon. Wimpbelinge était un esprit libre qui rejetait les préjugés et qui censurait les vices sans respect humain. Il mourut à Schélestat en 1528. On a de lui : I. *Catalogus episcoporum Argentinensium*, 1651, in-4°. II. Des poésies latines, 1492 et 1494, in-4°. III. Un *Traité sur l'éducation de la Jeunesse*, Argentor., 1500, in-4°. IV. *Libellus grammaticalis*, 1497, in-4°. V. *Rhetorica*, 1515, in-4°. VI. Un *Traité sur les Hymnes*, in-4°. VII. Un Traité, *De Integritate*, ou de la *Pureté*, 1503, in-4°. C'est le plus éloquent de ses ouvrages : il l'adresse à Sturnius, et s'y justifie du reproche qu'on lui fait de ne s'être élevé contre les bénéficiers que parce qu'il n'avait pu avoir de bénéfices. Il dit qu'il avait refusé deux prébendes, que Berthole, archevêque de Mayence, lui avait offertes; qu'il détesterait toute sa vie ces abus, d'avoir trois ou quatre églises dans la même ville, plusieurs prébendes, dignités ou personnats, et quelquefois d'en posséder d'autres sous le nom de personnes interposées. Il ajoute qu'il a connu des ecclésiastiques qui avaient jusqu'à vingt-trois et vingt-quatre bénéfices. Il se défend ensuite contre ceux qui l'accusaient d'être l'ennemi des ordres religieux. Il proteste qu'il aime et qu'il estime tous les bons religieux; mais qu'il ne peut avoir les mêmes sentimens pour certains moines qui n'ont de leur état que le capuchon et la couronne; qui sont pleins d'orgueil et d'ambition; qui séduisent le peuple en prêchant une voie facile pour aller au ciel : qui enseignent qu'on ne doit faire qu'une légère pénitence pour les grands péchés; qui flattent les riches; qui abusent les religieuses; qui médisent de tous les théologiens séculiers, etc., etc. VIII. Un grand nombre d'autres ouvrages qui contiennent des réflexions judicieuses, appuyées sur les autorités les plus respectables. On doit au zèle de Wimphelinge l'établissement à Strasbourg d'une société littéraire, qui bientôt devint très-célèbre, et à laquelle Erasme donne de grands éloges. L'épitaphe que Jacques Spiegel, secrétaire de l'empereur Maximilien, et Jean May, consacrèrent à sa mémoire dans l'église de Schélestat, a été détruite; mais un monument que son ami Wolph lui érigea dans l'église de Saint-Guillaume à Strasbourg y existe encore en entier.

WIMPINA ou WYMPNA, (Conrad), natif de Buchen. Son mérite lui procura un canonicat dans l'église cathédrale de Brandebourg. L'électeur le nomma à la chaire de premier professeur de théologie en l'université qu'il avoit fondée à Francfort, l'an 1506. Wimpina donna beaucoup d'éclat à cette école. Lorsque Luther eut publié ses opinions, on le choisit pour les réfuter. Ce savant théologien mourut en 1531. On a de lui : I. Différens traités théologiques, dont les plus connus sont ceux, *De Sectis, Erro-*

ribus ac Schismatibus, Francfort, 1528, 3 tom. in-folio, et *De Divinatione*, Coloniæ, 1531, in-folio. II. Diverses harangues qui ne disent rien. III. Des poésies assez plates. IV. Des épîtres qui intéressent fort peu.

WINANTS. *V.* WYNANTS.

WINCHELSÉA (ANNE KINGSMILL, épouse en secondes noces de HENEAGE, comte DE), dame d'honneur de la duchesse d'York, seconde femme de Jacques II, mourut sans postérité en 1720. Elle eut quelque réputation sur le parnasse anglais, où elle peut occuper une place au second ou au troisième rang. On estime surtout son *Poème sur la Rate*, qu'on trouve dans le recueil de ses poésies, publié à Londres en 1713.

WINCHESTER (ELHANAN), prédicateur ambulant de la doctrine de la restauration, né en 1751, à Brookline, état de Massachussetts, sans aucune éducation littéraire, commença à prêcher et fut premier ministre de l'église baptiste de Newton, en 1778, puis dans la Caroline méridionale. Il fut zélé prédicateur de la doctrine calviniste, telle qu'elle est expliquée par le docteur Gill. L'année suivante ses travaux furent très-utiles aux nègres. En 1781, il prêcha à Philadelphie, et y resta plusieurs années. Ensuite il s'efforça de répandre ses opinions en différentes parties de l'Amérique et de l'Angleterre. Il mourut à Hartford, dans le Connecticut, en 1797. Ses opinions se rapprochent beaucoup de celles du docteur Chauncy. Il a publié un volume d'hymnes, 1776; *Le simple Catéchisme politique pour les écoles*; un discours sur la restauration universelle, 1781; la *Restauration universelle* en quatre dialogues, 1786; une suite de discours sur les Prophéties américaines, 2 vol. in-8°., 1800.

WINCHESTER (le cardinal DE). *Voyez* BEAUFORT.

WINCKELMANN (JEAN), né à Homberg en Hesse, mort en 1626, est auteur de différens ouvrages polémiques qu'on trouve aujourd'hui dans la poussière des bibliothèques. On a encore de lui : I. Un commentaire, in-folio, sur les Evangiles de saint Marc et de saint Luc. II. Un commentaire sur les petits prophètes, et d'autres ouvrages. Il ne faut pas le confondre avec Jean-Juste WINCKELMANN, auteur de différens ouvrages historiques écrits en latin et en allemand.

WINCKELMANN (l'abbé JEAN), célèbre antiquaire, né à Stendal, dans la vieille Marche de Brandebourg, en 1718, d'un pauvre cordonnier luthérien, fit ses études sous Roppert, recteur du collége de sa patrie, qui, distinguant ses talens naissans, en développa l'essor, et lui inspira le goût du savoir. En sortant du collége, Winckelmann devint le coryphée d'une de ces bandes de pauvres écoliers qui chantent des motets dans les rues, et se procura long-temps par ce triste métier la somme nécessaire pour fournir à ses besoins, et à ceux de son vieux père infirme et retiré à l'hôpital. Après avoir parcouru Berlin, Dresde et Halle, passant son temps dans les bibliothèques publiques, sans ressource et dans la plus grande indigence, il eut le bonheur d'être recommandé au comte de Bunau, ardent protecteur des lettres, qui lui donna une place dans l'immense bibliothèque qu'il avait formée à No-

thuitz, près de Dresde, et où il acquit de grandes connaissances en divers genres de littérature. En 1754, il se rendit à Dresde, où il se fit catholique; après y avoir demeuré pendant un an, il partit pour Rome, et devint président des antiquités de cette ville, membre de la société royale et des antiquités de Londres, de l'académie de peinture de Saint-Luc à Rome, de l'académie étrusque de Cortone. Winckelmann était un amateur plein de goût, de sentiment et de chaleur. Il revenait de Vienne où, l'empereur et l'impératrice l'avaient accueilli d'une manière distinguée, lorsqu'il fut assassiné le 8 juin 1768, à Trieste, par un scélérat nommé Arcangeli. Celui-ci, d'abord cuisinier du comte de Cataldo à Vienne, avait déjà été condamné à mort pour plusieurs crimes, et avait obtenu sa grace, lorsque, rencontrant Winckelmann, il sut gagner sa confiance en affectant un grand amour pour les arts. Ce dernier était occupé dans la chambre de son auberge à écrire quelques notes pour une nouvelle édition de son *Histoire de l'art*, lorsqu'Arcangeli l'interrompit, en le priant de lui montrer quelques médailles; mais à peine Winckelmann ouvrait-il la malle qui les renfermait, que son assassin lui jeta au cou un nœud coulant pour l'étrangler, et ne pouvant en venir à bout, il le perça de plusieurs coups de couteau: Arcangeli fut arrêté et puni de son crime; mais son supplice ne répara pas la perte que fit la littérature par la mort de Winckelmann. Il lui resta encore assez de force pour demander et recevoir les secours spirituels, et pour dicter son testament, par lequel il nomma le cardinal Alexandre Albani son légataire universel. Nous avons de lui: I. *L'Histoire de l'art chez les anciens*, traduite de l'allemand en français par M. Huber, Dresde, 1782, 3 vol. in-4°. Carlo Sea en a donné aussi une traduction en italien à Milan. Ce livre, l'un des meilleurs qu'on ait écrits depuis long-temps sur les arts, a été reçu avec un égal empressement en Allemagne, en Angleterre et en Hollande par les curieux et les artistes. Le but de l'auteur a été de donner un système sur l'origine, les progrès et les variations de l'art jusqu'à sa perfection; il en marque la décadence et la chute; il le suit chez les Egyptiens, les Etrusques, les Grecs et les Romains; il donne peu de notices historiques sur les artistes; mais il indique soigneusement les monumens. La traduction française en a été faite d'après l'édition très-augmentée de l'original, donnée à Vienne en 1776, sur un manuscrit laissé par l'auteur. Ce qu'il y a de touchant, c'est que ce manuscrit est teint de son sang. MM. Heyne et Klotz en Allemagne, Bracci en Italie, Howe en Angleterre et Falconet en France, en ont critiqué plusieurs endroits. II. *Eclaircissemens sur des points difficiles de la mythologie*, en italien, in-folio, avec nombre de fig. III. *Allégorie pour les artistes*, Dresde, 1766, in-4°; ouvrage purement didactique. IV. *Remarques sur l'architecture des anciens*. V. *Réflexions sur l'imitation des ouvrages grecs dans la peinture et la sculpture*, c'est le premier ouvrage de l'auteur. VI. *Description des pierres gravées du cabinet de Stoch*. VII. *Expli-*

cation de divers monumens inédits. L'auteur, qui était d'un tempérament bouillant, a donné souvent dans les extrêmes. Porté naturellement à l'enthousiasme, il s'est laissé entraîner à une admiration outrée. Par la trempe de son esprit et la négligence de son éducation, la réserve et la circonspection étaient des qualités qu'il connaissait peu. S'il est hardi dans ses jugemens, la plume à la main, il l'était bien davantage dans les disputes de vive voix, où ses amis ont tremblé plus d'une fois pour lui. Trop épris du genre d'étude qu'il cultivait, il ne songeait pas à réprimer les saillies de son amour-propre qui était extrême. « Je suis, dit-il lui-même, comme une plante sauvage; j'ai pris ma croissance, abandonné à mon propre instinct. J'aurais été capable de sacrifier ma vie, si j'avais su qu'on érigeait des statues aux meurtriers des tyrans. » Il était d'ailleurs franc, sincère, d'un commerce sûr, bon ami et honnête homme. Mme de Staël parlant de Winckelmann dans son ouvrage intitulé : de l'*Allemagne*, s'exprime ainsi : « L'homme qui fit une véritable révolution en Allemagne dans la manière de considérer les arts, et par les arts la littérature, c'est Winckelmann. La beauté de son style est telle, qu'il doit être mis au premier rang des écrivains allemands; cet homme, qui n'avait d'abord connu l'antiquité que par les livres, voulut aller considérer ses nobles restes : il se sentit attiré vers le midi avec ardeur ; on retrouve encore souvent dans les imaginations allemandes quelques traces de cet amour du soleil, de cette fatigue du nord qui entraîna les peuples septentrionaux dans les contrées méridionales. Un beau ciel fait naître des sentimens semblables à l'amour de la patrie. Quand Winckelmann, après un long séjour en Italie, revint en Allemagne, l'aspect de la neige, des toits pointus qu'elle couvre et des maisons enfumées le remplissait de tristesse : il lui semblait qu'il ne pouvait plus goûter les arts, quand il ne respirait plus l'air qui les a fait naître. Quelle éloquence contemplative dans ce qu'il écrit sur l'Apollon du Belvédère, sur le Laocoon ! Son style est calme et majestueux comme l'objet qu'il considère ; il donne à l'art d'écrire l'imposante dignité des monumens, et sa description produit la même sensation que la statue. Nul avant lui n'avait réuni des observations exactes et profondes à une admiration si pleine de vie; c'est ainsi seulement qu'on peut comprendre les beaux-arts. Il faut que l'attention qu'ils excitent viennent de l'amour, et qu'on découvre dans les chefs-d'œuvre du talent, comme dans les traits d'un être chéri, mille charmes révélés par les sentimens qu'ils inspirent. Des poètes avant Winckelmann avaient étudié les tragédies des Grecs, pour les adapter à nos théâtres. On connaissait des érudits qu'on pouvait consulter comme des livres ; mais personne ne s'était fait, pour ainsi dire, un païen pour pénétrer l'antiquité. Winckelmann a les défauts et les avantages d'un Grec amateur des arts, et l'on sent dans ses écrits le culte de la beauté, tel qu'il existait chez un peuple, où si souvent elle obtint les honneurs de l'apothéose. L'imagination et l'érudi-

tion prêtaient également à Winckelmann leurs différentes lumières ; on était persuadé jusqu'à lui qu'elles s'excluaient mutuellement. Il a fait voir que pour deviner les anciens, l'une était aussi nécessaire que l'autre. On ne peut donner de la vie aux objets de l'art que par une connaissance intime du pays et de l'époque dans lesquels ils ont existé. Les traits vagues ne captivent point l'intérêt. Pour animer les récits et les fictions dont les siècles passés sont le théâtre, il faut que l'érudition même seconde l'imagination et la rende, s'il est possible, témoin de ce qu'elle doit peindre et contemporaine de ce qu'elle raconte ..... Winckelmann sut appliquer à l'examen des monumens des arts, l'esprit de jugement qui sert à la connaissance des hommes ; il étudie la physionomie d'une statue comme celle d'un être vivant. Il saisit avec une grande justesse les moindres observations dont il sait tirer des conclusions frappantes ; telle physionomie, tel attribut, tel vêtement, peut tout-à-coup jeter un jour inattendu sur de longues recherches. Les cheveux de Cérès sont relevés avec un désordre qui ne convient pas à Minerve ; la perte de Proserpine a pour jamais troublé l'ame de sa mère. Minos, fils et disciple de Jupiter, a dans les médailles, les mêmes traits que son père ; cependant la majesté calme de l'un et l'expression sévère de l'autre, distinguent le souverain des dieux du juge des hommes. Le torse est un fragment de la statue d'Hercule divinisé, de celui qui reçoit d'Hébé la coupe de l'immortalité ; tandis que l'Hercule Farnèse ne possède encore que des attributs d'un mortel ; chaque contour du torse, aussi énergique, mais plus arrondi, caractérise encore la force du héros, mais du héros qui, placé dans le ciel, est désormais absous des rudes travaux de la terre. Tout est symbolique dans les arts, et la nature se montre sous mille apparences diverses dans ces statues, dans ces tableaux, dans ces poésies, où l'immobilité doit indiquer le mouvement, où l'extérieur doit révéler le fond de l'âme, où l'existence d'un instant doit être éternisée. Winckelmann a banni des beaux-arts en Europe, le mélange du goût antique et du goût moderne. En Allemagne, son influence s'est encore plus montrée dans la littérature que dans les arts ; il a fait connaître en quoi consistait le goût antique dans les beaux-arts ; c'était aux modernes à sentir ce qu'il leur convenait d'adopter ou de rejeter à cet égard. Lorsqu'un homme de talent parvient à manifester les secrets d'une nature antique ou étrangère, il rend service par l'impulsion qu'il donne : l'émotion reçue doit se transformer en nous-mêmes, et plus cette émotion est vraie, moins elle inspire une servile imitation. Winckelmann a développé les vrais principes admis maintenant dans les arts sur l'idéal, sur cette nature perfectionnée dont le type est dans notre imagination, et non au dehors de nous. L'application de ces principes à la littérature est singulièrement féconde. La poétique de tous les arts est rassemblée sous un point de vue dans les écrits de Winckelmann, et tous y ont gagné. On a mieux compris la poésie par la sculpture, la sculpture par la poésie,

et l'on a été conduit par les arts des Grecs à leur philosophie. La métaphysique, chez les Allemands comme chez les Grecs, a pour origine le culte de la beauté par excellence que notre ame seule peut concevoir et reconnaître; c'est un souvenir du ciel, notre ancienne patrie, que cette beauté merveilleuse; les chefs-d'œuvres de Phidias, les tragédies de Sophocle, et la doctrine de Platon, s'accordent pour nous en donner la même idée sous des formes différentes. » On a publié ses *Lettres familières*, Paris, 1782, 2 vol. in-8°. On trouve à la tête l'Éloge de Winckelmann par Heyne; son portrait fait par Raphaël Mengs, pour le chevalier d'Azara, ambassadeur d'Espagne à Rome, a été gravé pour orner la traduction de ses Œuvres, et son buste a été placé à Rome dans la Rotonde. Gœthe a publié en 1805, à Tubingue, un ouvrage intitulé *Winckelmann et son siècle*. Winckelmann a donné en effet une face nouvelle à la science de l'archéologie, et il lui a ouvert de nouvelles routes. A dater de lui l'école allemande s'est éminemment distinguée dans cette partie.

WINCKELRIED (Arnold de), surnommé le *Decius des Suisses*, né dans le canton d'Underwald, périt glorieusement le 9 juillet 1386, à la bataille de Sempach, contre Léopold, duc d'Autriche. Ce brave chevalier, voyant les Suisses pressés vivement de toutes parts, se précipita avec une ardeur héroïque dans les rangs autrichiens, dont il suspendit les coups en empoignant une brassée de leurs lances, et ouvrit aux siens par un trépas magnanime le chemin de la victoire.

WINCKLER (Daniel), médecin du 17e siècle, né à Nimptsch en Silésie, exerça son art à Breslau. On a de lui, I. *Animadversiones in tractatum de vitâ fœtus in utero*, Ienæ, 1630, in-4°. II. *De Opio tractatus*, Lipsiæ, 1635, in-8°. — On connaît encore Nicolas Winckler, de Forcheim en Franconie, qui a laissé, *Chronica herbarum, florum, seminun*, etc., Augustæ Vindelicorum, 1571, in-4°.

WINDET (Jacques), médecin du collége de Londres, connu par une Dissertation *De vitâ functorum statu*, imprimée en 1663, in-4°, pleine d'érudition, mais sans ordre, dont Le Clerc donne un curieux extrait dans sa Bibliothèque choisie, tome 1, page 154-379. Windet a encore donné une traduction latine avec des notes de la Vie de Platon, écrite en grec par Olymplodore, laquelle est dans le tome 2, page 382, du Diogène-Laërce, édition de Marc Meibomius, Amsterdam, 1692, in-4°.

WINDHAM (William), célèbre ministre d'état anglais, né dans le comté de Norfolk, fit ses études à l'université d'Oxford, et voyagea ensuite sur le continent. Il manifesta de bonne heure la plus vive indignation contre le ministère qui avait provoqué la guerre d'Amérique, et devint ainsi orateur populaire et whig déterminé. Il entra en 1785, au parlement, où il siégea à côté de Fox, dans le parti de l'opposition, mais la révolution française lui fit changer totalement de conduite politique, et il abandonna les bancs de l'opposition avec Burke. Il fut appelé quelque temps après au ministère comme

membre du conseil privé d'état, ayant le département de la guerre, et il fut celui de tous les ministres qui parut le plus ostensiblement opposé à la révolution française. Plusieurs fois il s'éleva avec force contre les propositions de paix avec la France. Windham fut obligé de donner sa démission le 5 février 1801, ainsi que tous ses collègues. Alors il passa à la chambre des pairs, et figura de nouveau dans les rangs de l'opposition. Il reprit le porte-feuille de la guerre, à la mort de Pitt, arrivée en janvier 1806, mais après celle de Fox, il quitta de nouveau le ministère. Il est mort au mois de mai 1810. Il passait généralement pour exceller dans l'argumentation, et mettait néanmoins tant de subtilité dans ses raisonnemens qu'il mérita le nom de *métaphysicien*.

WING (VINCENT), auteur de l'*Harmonie céleste du monde visible*, 1651, in-folio, et de plusieurs autres ouvrages d'astrologie. Son grand ouvrage latin intitulé *Astronomica Britannica* lui fit une grande réputation. Gadbury qui a écrit sa vie nous apprend qu'il mourut le 20 septembre 1668. L'almanach qui portait alors son nom le portait encore dans ces derniers temps.

WINSCHOMB (JEAN), plus connu sous le nom *Jack de Newbury*, fleurit sous le règne de Henri VIII, et fut l'un des plus puissans fabricans de draps en Angleterre. Il entretenait cent métiers à la fois dans sa maison qu'on allait encore voir par curiosité à la fin du 17ᵉ siècle. Il rebâtit l'église de Newbury, ou plutôt sa partie occidentale depuis la chaire ainsi que le clocher, et conduisit à la bataille de Floddenfield au comté d'Essex plus de cent hommes qu'il avait lui-même armés et équipés à ses propres frais.

WINSEMIUS (PIERRE), historien hollandais, né à Leewarde vers 1585, après avoir fait ses études dans son pays, parcourut l'Allemagne, la Suède, et la France. De retour dans sa patrie et retiré à la campagne, il cultiva les muses. En 1616, il fut fait historiographe des états de Frise, et choisi en 1636, pour être professeur d'histoire et d'éloquence, à Franeker, où il mourut en 1644. Nous avons de lui, I. *Chronique* ou *Histoire de la Frise, depuis l'an du monde* 3635 *jusqu'à l'an* 1622 *de l'ère vulgaire*, en flamand, Franeker, 1622, in-folio. L'auteur la prend de trop haut pour ne pas raconter bien des fables. II. *Vita illustrissimi* Mauritii, *principis Aurinci*, Franeker, 1625, in-4°. III. *Rerum sub* Philippo II, *per Frisiam gestarum, ab anno* 1555, *ad annum* 1581, *libri septem*, Leewarde, 1646, in-folio. Malgré tous les éloges que Grotius, Heinsius, Pontanus, Scrivérius et Nicolas Blancard ont donnés à cette Histoire elle est mal écrite : l'auteur a cru bien écrire en se servant de mots pompeux et peu usités et de phrases embrouillées. Winsemius a encore donné plusieurs Dissertations, des Harangues, des Eloges funèbres, et quantité de pièces de poésie.

WINSEMIUS (MÉNÉLAS), frère du précédent, né à Leewarde vers 1591, professeur en médecine à Franeker, mourut le 15 mai 1639. On a de lui, *Compen-*

dium Anatomie, Francker, 1625, 1 vol. in-4°.

WINSLOW (Edouard), gouverneur de la colonie de Plymouth, né en 1594, passa en Amérique avec les premiers qui s'établirent dans la Nouvelle-Angleterre en 1620 : il était doué de beaucoup d'activité et de résolution, et rendit de grands services. En 1623, il alla visiter Massassoit à Nanaganset, pour lui porter quelques consolations et quelques soulagemens dans une maladie. Pour prix de ce service, le sachem reconnaissant lui découvrit un complot des Indiens pour exterminer les Anglais. Il revint aussitôt en Angleterre, en qualité d'agent de la colonie. En 1633, nommé gouverneur à la place de M. Bradfort, il le fut encore en 1636 et 1644, et employa son influence en Angleterre à former la société pour la propagation de l'Evangile dans la colonie. Cette société fut incorporée en 1649, et il en fut un membre très-actif. En 1655, on le mit au nombre des commissaires nommés pour surveiller l'expédition contre les Espagnols dans les Indes occidentales. Ses troupes furent défaites près Saint-Domingue par un nombre considérable d'ennemis. En passant d'Hispaniola à la Jamaïque, Winslow mourut de la fièvre le 8 mai 1655. Il a publié, *Les bonnes Nouvelles de la Nouvelle-Angleterre*, ou *Relation des choses remarquables dans cette plantation*, à laquelle est jointe une notice sur les naturels Indiens. Cet ouvrage a été réimprimé à Belknap ; il se trouve abrégé dans Purchas. Winslow a encore donné, l'*Hypocrite démasqué, ayant trait à la communion des Eglises réformées avec les indépendantes.*

WINSLOW (Josué), fils du précédent, fut nommé gouverneur de Plymouth en 1637, et succéda à M. Prince. Il conserva cet emploi jusqu'en 1680. Dans la guerre de Philippes, il commanda les forces de Plymouth et se comporta en brave militaire. Il mourut en 1680, à Marshfield, dans la 52e année de son âge.

WINSLOW (Jean), major-général au service de la Grande-Bretagne, petit-fils du précédent, était capitaine dans la malheureuse expédition de Cuba en 1740. Depuis, il fut major-général dans plusieurs expéditions telles que celles de Kennebeck, de la Nouvelle-Ecosse, de Crown-Point, et dans les guerres de la France. Winslow mourut à Hingham, en 1774, à l'âge de 71 ans.

WINSLOW (Jacques-Bénigne), célèbre anatomiste, né en Danemark, petit-neveu du célèbre Stenon, soutint la réputation de son oncle; il vit le jour en 1669, à Odenzée dans la Fionie, d'un ministre luthérien. L'envie de se perfectionner le conduisit à Paris, où il étudia sous le célèbre Duverney, maître habile qui trouva dans ce jeune homme un disciple digne de lui. Winslow était protestant; Bossuet le détermina à se faire catholique. Sa réputation se répandant de plus en plus, il devint médecin de la faculté de Paris, démonstrateur au jardin du roi, interprète de la langue teutonique à la bibliothèque du roi, et membre de l'académie des sciences. Ses ouvrages sont, I. Un *Cours d'anatomie*, sous ce titre, *Exposition anatomique du corps humain*, in-4° et 4 vol. in-12, livre élémentaire

qui est estimé. II. Une *Dissertation sur l'incertitude des signes de la mort*, 1742, deux vol. in-12. Ce livre est bien raisonné. III. Une Lettre sur un Traité des maladies des os. IV. Des *Remarques sur la mâchoire*. V. Plusieurs écrits dans les Mémoires de l'académie des sciences. Winslow mourut en 1760, avec la réputation méritée d'un homme vertueux et d'un des plus habiles anatomistes de la France.

WINSTANLEY (GUILLAUME) était d'abord barbier, mais né avec des dispositions naturelles et du goût pour les sciences, il fut auteur de la *Vie de plusieurs poètes*, de *Vies choisies de plusieurs hommes célèbres d'Angleterre*, des *Raretés historiques*, du *Loyal martyrologe*, et de plusieurs *Vies* particulières. C'est un écrivain singulier et qui ne peut être classé que parmi les biographes de la dernière classe; mais on lui doit la connaissance de beaucoup de personnes et de faits dont aucun autre auteur n'a fait mention. Il vivait sous les règnes de Charles II et de Jacques II.

WINSTANLEY (GEORGE), graveur anglais, né en 1700, a laissé 20 planches d'après les meilleurs maîtres. On cite entre autres, *Jésus-Christ donnant à saint Pierre les clefs de l'Eglise*, d'après Rubens, et une *Chasse au Sanglier*. La seule figure de ce tableau est de Rubens, les animaux, de Snyders, et le paysage d'une autre main.

WINSTON (THOMAS), médecin anglais, né en 1575, fut élevé à Cambridge. Il suivit à Padoue les leçons de Fabrice d'Aquapendente et de Prosper Alpin; et celles de Gaspard Bauhin à Bâle. Il reçut dans l'université de la première de ces villes le degré de docteur. De retour en Angleterre, il s'établit à Londres, où il fut associé au collége de médecine. Il succéda au docteur Mounsel dans la place de professeur de cette science au collége de Gresham, qu'il remplit jusqu'en 1741, où la chambre des lords lui permit de venir en France pendant les troubles qui agitèrent l'Angleterre. Il mourut le 24 octobre 1655. Après sa mort on publia ses *Leçons d'anatomie*, imprimées en 1659 et 1664, in-8°. Elles ont été depuis oubliées et effacées par les ouvrages plus récens qui ont paru sur ce sujet.

WINTER (GEORGE-SIMON), écuyer allemand du 10° siècle, fit une étude profonde de son art. Il en donna des leçons à divers seigneurs et princes d'Allemagne, et en publia deux *Traités* estimés et peu communs en France. Le premier parut à Nuremberg en 1672, in-folio, en latin, en allemand et en français, sous ce titre : *Tractatio nova de re equariâ*. L'auteur y traite en détail des écuries, du régime, de l'âge, du pays, des qualités et des marques des chevaux; de la manière de les dresser, de les élever et de les dompter; de leurs haras, de leurs maladies et des remèdes qui leur sont propres; des devoirs et des qualités des palefreniers et des écuyers. Le second, imprimé dans la même ville en 1678, deux vol. in-folio, en latin et en allemand, ne traite que de l'art de monter à cheval; il est intitulé : *Eques peritus, et Hippiator expertus*.

WINTER (Frédéric), médecin, né en 1712, dans le duché de Clèves, mort en novembre 1770, étudia à Francfort sur l'Oder, et professa successivement la médecine dans les universités d'Herborn, de Franeker et de Leyde. Il a écrit : *De certitudine in medicinâ*, Leewarde, 1740, in-fol.

WINTER (J. V. de), comte de Huissen, amiral hollandais, s'acquit de bonne heure la réputation d'un habile marin. Lors de la révolution de 1787, il embrassa le parti patriotique qui eut le dessous, et il se réfugia alors en France, où il fut employé comme général de brigade sous le gouvernement républicain. Il rendit d'importans services sous Pichegru dans les campagnes de 1794 et de 1795. Lors de l'invasion de la Hollande par les Français, ses compatriotes le nommèrent amiral de leurs flottes. Après avoir été long-temps bloqué dans le Texel par les Anglais, il reçut enfin, vers les premiers jours d'octobre 1797, l'ordre de sortir et d'attaquer l'ennemi. Il était d'un avis contraire, mais l'ordre était précis. Il combattit avec une rare intrépidité, mais malgré tous ses efforts, il fut battu et fait prisonnier. La victoire coûta cher aux Anglais, et de Winter n'eut pas de peine à se justifier à son retour dans sa patrie, où il conserva toujours beaucoup d'influence. En 1798, il vint à Paris comme ministre plénipotentiaire. Il prit ensuite le commandement des forces navales de sa patrie, et fut nommé en 1806, maréchal de la Hollande. Il passa ensuite au service de France, et devint successivement inspecteur général des côtes du Nord et grand-officier de l'Empire. Il mourut à Paris le 2 juin 1812.

WINTERTHOUR (Jean de), ancien chroniqueur, né à Winterthour dans le canton de Zurich en 1303, mort en 1348, a écrit en latin une *Chronique de l'Allemannie*, depuis l'empereur Frédério II jusqu'en 1348, qui est insérée dans le *Thesaurus historiæ helveticæ*, Zurich, 1735, in-folio.

WINTHROP (Jean), premier gouverneur de Massachussetts, né en 1587, à Gorton au comté de Suffolck, fut d'abord destiné au barreau. Après avoir vendu une terre de six ou sept cents livres sterling de rente, il s'embarqua en 1629, pour l'Amérique, revêtu du titre de gouverneur, et ayant sous sa conduite les personnes qui fondaient la colonie de Massachussetts. Il arriva à Saleus en 1630, et bientôt il passa à Charlestown, traversa la rivière de Sharwmut ou Boston. Dans les trois années suivantes, il fut réélu gouverneur, place pour laquelle il avait en effet toutes les qualités requises. Il donna tout son temps, ses soins et son intérêt à la plantation naissante. En 1634, Dudley fut choisi pour remplir sa place; mais Winthrop fut réélu dans les années 1637, 1638 et 1639; puis en 1642, 1643, 1646, 1647 et 1648. Il mourut en 1649, épuisé de fatigues, et succombant sous le poids de ses afflictions. Un journal qu'il a tenu très-exactement de tous les actes et de tous les événemens de la colonie a été fort utile à Hubbard, Mather et Prince. Cet ouvrage n'a été publié qu'en 1790, in-8°. On voit par un portrait de Winthrop qu'il portait une longue barbe.

WINTHROP (Jean), gouver-

neur au Connecticut, était fils du précédent. Le génie qu'il avait reçu de la nature fut cultivé dans les universités de Cambridge et de Dublin. Il acquit encore beaucoup dans ses voyages sur le continent. Il arriva à Boston en 1635, muni des pouvoirs nécessaires pour former un établissement au Connecticut; dans la même année il envoya un grand nombre d'ouvriers pour bâtir un fort à Saybrook; il en fut nommé gouverneur en 1657 et en 1659, et depuis cette époque il fut réélu tous les ans jusqu'à sa mort. En 1661, il alla en Angleterre pour obtenir un acte d'incorporation du Connecticut et de New-Haven en une seule colonie. Il mourut à Boston en 1676, dans la 71ᵉ année de son âge. Winthrop avait des connaissances très-variées; mais il était surtout instruit dans la chimie et la médecine. Philosophe profond, et magistrat intègre, il avait mérité par ses vertus et ses qualités sociales le respect de tous ceux qui le connurent. Il a publié plusieurs *Mémoires* importans dans les *Transactions philosophiques*.

WINTHROP (JEAN), né en 1714, professeur de mathématiques et de physique au collége de Harvard, chaire d'Hollis, était fils d'Adam Wintrop, membre du conseil et descendant du gouverneur de Massachussetts. Il fut gradué en 1732, à l'université de Cambridge. En 1738, il fut nommé professeur à la place de M. Greenwood, et se fit beaucoup de réputation dans cette chaire. En 1761, il s'embarqua pour aller à Saint-Jean en Nerw-Foundland observer le passage de Vénus sur le disque du soleil du 6 juin, annoncé par M. Halley. Le temps le favorisa, et il eut la satisfaction inexprimable d'observer un phénomène qui n'avait encore été vu que de M. Horrox en 1639. En 1773, dans la chaleur des disputes avec la Grande-Bretagne, il fut nommé membre du conseil, et se montra courageux défenseur de son pays. Il fut réélu l'année suivante, mais son élection fut annulée par le gouverneur, en conséquence d'un ordre exprès du roi, et il a toujours considéré ce témoignage de ressentiment encouru par son attachement aux droits de l'Amérique, comme le titre le plus honorable qu'il pût recevoir d'une cour corrompue. Quand la Grande-Bretagne eut totalement perdu son autorité sur le Massachussetts, il fut réélu conseiller. Enfin, après avoir professé plus de quarante ans, il mourut à Cambridge en 1779. Ce fut M. Williams qui lui succéda. Winthrop fut principalement distingué pour ses profondes connaissances dans les mathématiques. Peu de philosophes de son temps ont été doués d'autant de vigueur et de pénétration. Les principes et les raisonnemens les plus abstraits de Newton lui étaient familiers. Il écrivait purement et élégamment en latin, lisait l'Ecriture dans les originaux, et était versé dans les langues modernes de l'Europe. Il avait une profonde connaissance de la politique des différens siècles. Il était très-instruit dans la controverse, et connaissait toutes les objections des déistes. Sa foi religieuse et chrétienne était fondée sur une conviction intime, éclairée par l'examen et l'évidence des vérités. La régularité de sa vie ajouta un nouvel éclat à ce que son génie et ses vastes connaissances lui avaient

acquis de gloire. La veille de sa mort il faisait observer à un ami que tandis que les sages de l'antiquité s'étaient toujours efforcés de démontrer, par de plausibles argumens, la réalité d'une vie future, ceux de nos jours semblaient n'avoir travaillé qu'à affaiblir les preuves d'une existence immortelle, et à nous enlever l'espérance qui nous soutient à la fin de notre carrière. La société royale de Londres a mentionné honorablement, dans le 42e volume de ses Transactions, les observations exactes de Winthrop sur le passage de Mercure en 1740. Il a publié : I. Un discours sur les tremblemens de terre, 1755. II. Une réponse à la lettre de M. Prince sur les tremblemens de terre, 1756. III. Deux discours sur les comètes, 1759. IV. Une notice de plusieurs météores ignés, observés dans le nord de l'Amérique, 1765.

WINTRINGHAM (Clifton), médecin anglais du 18e siècle, membre de la société royale de Londres, a laissé entr'autres ouvrages : I. *Tractatus de podagrâ*, Eboraci, 1714, in-8°. II. *Commentarium Nosologicum de urbe Eboracensi*, Londini, 1727, in-8°.

WINWOOD (sir Raoul), secrétaire d'état sous le règne de Jacques Ier, né dans le comté de Northampton en 1565, suivit en 1599, sir Henri Néville dans son ambassade en France, où il resta quelque temps en qualité de président. En 1607, il obtint le titre de chevalier, et fut ensuite nommé à diverses ambassades, et enfin secrétaire d'état en 1614. On a publié à Londres en 1725, d'après ses papiers, les *Mémoires des négociations qui ont eu lieu sous la reine Elisabeth et sous Jacques Ier.*, en 3 vol. in-folio. Winwood mourut subitement en 1617.

WION (Arnould), bénédictin du Mont-Cassin, né à Douay en 1554, prit l'habit dans l'abbaye d'Ardembourg, au diocèse de Bruges. Pendant les guerres civiles de religion il se retira en Italie, et fut reçu parmi les bénédictins de Sainte-Justine de Padoue, dits du Mont-Cassin. Il s'y fit connaître par quelques ouvrages où les absurdités et les fables sont entassées. Les principaux sont : I. La *Généalogie de la famille des Anices*, d'où il faisait descendre saint Benoît et la maison d'Autriche. (*V.* Strein.) II. Une Histoire des hommes illustres de son ordre, sous le titre de *Lignum vitæ*. C'est dans ce second ouvrage, imprimé à Venise en 1595, 2 vol. in-4°, qu'on trouve les prédictions sur les élections des papes, attribuées à saint Malachie, archevêque d'Armagh en Irlande au 12e siècle. L'oubli absolu du sens commun s'y fait sentir à chaque page.

WIRDIG (Sébastien), médecin, né à Torgaw en 1613, mort en 1687, enseigna d'abord à Derpt en Livonie, puis occupa une chaire de médecine à Rostock. Il fut partisan de tous les paradoxes, tels que les amulettes, la métempsycose, etc. On a de lui : *Nova medicina spirituum*, Hamburgi, 1673, in-12.

WIRSUNG en latin *VIRSUNGIUS* (Jean-George), chirurgien bavarois, professeur d'anatomie à Padoue, découvrit en 1642, le *conduit pancréatique*. Son mérite lui suscita des envieux qui, à ce que l'on croit,

gagnèrent par argent un Italien pour l'assassiner. Wirsung fut tué dans son étude par ce scélérat d'un coup de pistolet, avant que d'avoir fait imprimer aucun de ses ouvrages.

WIRZ (Jean Conrad), pasteur de l'église de Zurich, où il naquit le 6 janvier 1688, a laissé un dialogue, *De intempestivis disputationibus*; quelques dissertations théologiques, en latin, et plusieurs sermons assez médiocres en allemand.

WISCHEART (George), ministre écossais, né en 1609, et élevé dans l'université d'Edimbourg, s'attacha au commencement de la guerre civile au marquis de Montrose, dont il fut chapelain. Lorsque le marquis eut été battu en 1645, par le général Lesley, Wischeart fut fait prisonnier, et aurait subi le sort des gentilshommes condamnés à mort par les partisans du Covenant, s'il n'avait eu l'adresse de gagner quelques-uns des chefs de ce parti. Il resta plusieurs années emprisonné, et eut le bonheur de s'évader. Il ne reparut qu'à la restauration, et fut nommé évêque d'Edimbourg, où il mourut en 1669. C'est à lui qu'on doit les mémoires du marquis de Montrose, qui renferment quelques particularités curieuses.

WISCHER ou WISSECHER (Corneille), dessinateur et graveur hollandais du 17e siècle, laissa des sujets et des portraits d'après des peintres flamands. On ne peut graver avec plus de finesse, de goût, d'esprit et de vérité. Son burin est en même temps savant, pur et gracieux. Les estampes qu'il a inventées lui-même font honneur à son goût et à son génie. Basan a donné le catalogue de son œuvre.

WISCHER (Jean), frère du précédent, ainsi que Lambert et Nicolas Wischer, de la même famille, sans avoir des talens éminens, font admirer leur goût et leur mérite dans les estampes qu'ils ont gravées d'après Berghem et Wauwermans.

WISE (Jean), ministre d'Ipswich au Massachussetts, gradué en 1673 au collége de Harvard, prit les ordres peu après à Chebacco. En 1688, il fut mis en prison pour s'être joint à d'autres dans des représentations contre les taxes. Après la révolution, il intenta une action contre Dudley, chef de justice, pour n'avoir pas fait valoir en sa faveur l'acte d'*habeas corpus*. Il était chapelain en 1690, dans la malheureuse expédition contre le Canada, et se distingua non-seulement par la piété avec laquelle il s'acquitta de ses devoirs religieux, mais encore par un courage héroïque et une grande habileté. Quand beaucoup de ministres signèrent les propositions de 1705, pour former des associations qui leur confiassent des pouvoirs spirituels, il s'occupa avec succès d'écarter le danger qui menaçait les églises de la congrégation. Dans un livre qu'il écrivit à cette occasion, sous le titre de la *Querelle de l'Eglise épousée*, il ne montra pas moins d'esprit et de force que le premier ministre d'Ipswich, Ward. Il soutint que chaque église contient en elle-même toute l'autorité ecclésiastique. En 1721, quand l'inoculation de la petite-vérole fut apportée en Amérique, il fut un des ministres qui l'approuvèrent. Stoddard de Northampton le seconda. Wise mourut en 1725.

dans un âge avancé. Il réunit toutes les qualités de la nature aux vertus de la religion. Il avait un air imposant, une imagination brillante, un jugement sûr, une intégrité incorruptible, une charité libérale, une piété fervente. Son attachement pour la liberté civile et religieuse fut signalé par des actes de zèle et de fermeté. Il fut un savant profond et un orateur éloquent. Comme il était ami de la paix des églises, ses services furent souvent désirés dans les conseils ecclésiastiques; et les infirmités qui le tourmentaient ne l'empêchèrent pas de se rendre à leurs demandes et de les aider de ses travaux. Il a publié, outre l'ouvrage ci-dessus mentionné, la *Défense du gouvernement des églises de la Nouvelle-Angleterre*, 1717 ou 1718, réimprimée en 1772. Il y soutient que le gouvernement ecclésiastique est établi par Jésus-Christ; que, tel qu'il existe dans la Nouvelle-Angleterre, il est une véritable démocratie, calculée pour le meilleur avantage de tous.

WISE (Jérémie), ministre de Berwick au Massachussetts, gradué au collége de Harvard en 1700, comme successeur de Jean Wade, mourut en 1756. Wise fut un homme d'une piété et d'une bonté éminentes, et l'un des premiers savans de son siècle. Il n'excella pas dans la littérature ni dans la philosophie; mais toutes les subtilités scolastiques lui furent familières. Il a publié un discours sur la mort de Charles Frost, 1725; un sermon en 1729; et un troisième discours à l'ordination de Jacques Pike, 1730.

WISE (François), recteur de Rhoterfield-Grays, né en 1695, mort à Ellesfield en 1767, a publié: I. *Annales Elfredi Magni*, Oxford, 1738, in-4°. II. Des recherches sur les premiers habitans de l'Europe et leur langage, 1753, in-4°. III. Des observations sur les temps fabuleux, 1764, in-4°. Tous ces ouvrages sont remplis d'érudition.

WISEMAN (.....), chirurgien-major de Charles II, roi d'Angleterre, se distingua par ses opérations et par ses ouvrages. Il publia en 1676, in-folio, un recueil de différens traités de chirurgie. C'est une collection d'observations pratiques de plusieurs maladies, soit internes, soit externes, que l'auteur avait faites dans les différentes branches de son art. Ce livre, trop négligé aujourd'hui, dirigea long-temps la pratique des chirurgiens de Londres; et dans bien des cas on ne le consultera pas sans fruit.

WISSING (William), peintre estimé de portraits, naquit à Amsterdam en 1656, et se forma sous Dodaens, peintre d'histoire à La Haye. Il passa en Angleterre, peignit Charles II, Jacques II, ainsi que leurs épouses, le prince et la princesse de Danemarck, et s'acquit une très-grande vogue par le portrait du duc de Monmouth, qu'il peignit plusieurs fois dans différentes attitudes. Lorsque les dames qui voulaient se faire peindre se trouvaient avoir par leur complexion le teint trop pâle, on rapporte qu'il avait l'habitude de leur offrir la main et de les faire danser jusqu'à ce que leurs couleurs se fussent animées. Wissing mourut en 1687.

WISSOWATIUS (André), né en 1608, à Philippovie, dans la Lithuanie, d'une famille noble, était petit-fils, par sa mère, de Fauste Socin. Il hérita des opi-

nions de son grand-père, et les répandit en Hollande, en France, et en Angleterre. De retour en Pologne, il fut l'un des principaux chefs des sociniens, et soutint les intérêts de cette secte au péril de sa vie. Enfin, contraint de se retirer en Hollande par l'arrêt qui proscrivit, en 1658, les unitaires, il y travailla à l'édition de la *Bibliothèque des Frères polonais*, qu'il mit au jour peu de temps après, en 9 vol. in-fol. On a encore de lui un traité intitulé *Religio rationalis, seu de Rationis judicio in controversiis etiam theologicis ac religiosis adhibendo, tractatus*, 1685, in-16; et plusieurs autres ouvrages qu'il fit pour ses prosélytes. Il mourut en Hollande en 1668.

WISTON. *Voyez* WHISTON.

WIT (JEAN DE), fils de Jacob DE WIT, bourgmestre de Dordrecht, naquit en 1625, d'une famille noble et ancienne. Après s'être perfectionné dans la jurisprudence, les mathématiques et la théologie, la curiosité le porta à voyager dans les cours étrangères. Il s'y fit des amis par les qualités de son cœur et de son esprit. De retour dans sa patrie, il s'éleva de grade en grade jusqu'à celui de pensionnaire de Hollande, emploi qu'il exerça dans des temps très-difficiles. La guerre avec les Anglais, qui ne fut pas toujours heureuse pour la république, exerça son habileté. On admira surtout avec quelle promptitude il travailla au rétablissement de la flotte, presque ruinée dans un combat contre les Anglais, et la résolution qu'il prit et qu'il exécuta, de se mettre lui-même sur la flotte avec d'autres députés de l'état. Cependant les malheurs de la patrie en faisaient soupirer plusieurs après un stathouder. Quoique Guillaume III fût encore enfant, on faisait de grands efforts pour l'élever à cette charge. Jean de Wit s'opposait de tout son pouvoir à cette élection, contraire, selon lui, à la liberté de son pays. Ce zèle pour la patrie fut la source de ses malheurs. Soupçonné d'être d'intelligence avec l'ennemi, il fut attaqué par quatre assassins qui manquèrent leur coup, et dont l'un fut puni de mort. La crainte d'un pareil danger lui fit demander sa retraite, et il l'obtint. Le parti du prince d'Orange ayant prévalu en 1672, dans le temps que la France pressait la Hollande, on accusa Corneille de Wit, frère de Jean, d'avoir voulu faire assassiner ce prince, et on le mit en prison à La Haye. Faute de preuves, il ne put être condamné qu'au bannissement; mais comme le pensionnaire le faisait sortir de prison pour satisfaire à cette sentence, la populace effrénée les massacra tous deux, parce qu'ils avaient voulu la paix. Ainsi périrent deux frères, dont l'un avait gouverné l'état pendant dix-neuf ans avec vertu, et l'autre l'avait servi de son épée. On exerça sur leurs corps sanglans toutes les fureurs dont le peuple est capable. Jean de Wit s'était signalé autant par ses talens que par sa modération. Assujetti à la frugalité et à la modestie de sa république, il n'avait qu'un laquais et une servante. Il allait à pied dans La Haye, tandis que dans les négociations de l'Europe son nom était compté avec les noms des plus puissans rois : homme infatigable dans le travail, plein d'ordre, de sagesse, d'industrie dans les affaires, ex-

Digitized by Google

cellent citoyen, grand politique, et digne d'un meilleur sort. « Personne, dit Burnet, n'employa jamais mieux que lui l'algèbre à toutes les affaires du commerce. Il possédait à fond l'état de la Hollande, ses revenus, les sommes qu'on y pouvait lever pour les besoins publics, et la méthode qu'il convenait de prendre. Tout cela était digéré dans un petit livre de poche, où, par le moyen de quelques tables, il trouvait d'un coup d'œil tout l'argent que la république pouvait fournir. Franc et sincère, il ne connaissait d'autre finesse que celle du silence; et quand il se taisait, on ne pouvait savoir s'il le faisait à dessein ou par coutume. D'une intelligence prompte et nette quand on lui proposait quelque chose de nouveau, après avoir écouté avec patience et fait quelques questions incidentes, il avait compris l'affaire avec autant de justesse que le pouvait faire la personne même qui lui en faisait l'ouverture. Ne connaissant en aucune façon l'histoire moderne, ni l'état des cours étrangères, il faisait les plus grossières fautes sur le cérémonial. Sa grande maxime était : « Que tous les princes et que tous les états se règlent sur leurs intérêts, et que, dès que l'on sait en quoi leurs vrais intérêts consistent, on peut savoir quels en sont les projets. » Il ne voulait pas que l'on recourût au soldat étranger, à moins que la conservation du sujet ne le rendit nécessaire. Quant à l'administration de la justice, au soutien du commerce, à l'entretien des flottes, la république n'eut jamais de plus habile ministre. Quoiqu'il fût fort opposé à la maison d'Orange, il prit un grand soin des biens du jeune Guillaume III. Il veilla sur son éducation, et lui donna de justes notions de tout ce qui concernait l'état, croyant que l'intérêt public demandait qu'on le rendit propre à gouverner. » On a de lui : I. Des *Négociations*, Amsterdam, 1725, 5 vol. in-12. II. Des mémoires intitulés *Véritables Intérêts et Maximes politiques de la république de Hollande*, traduits en anglais en 1746, Ratisbonne, 1709, in-12. Ces ouvrages renferment des faits intéressans et méritent d'être lus. Sa Vie, en deux volumes in-12, Utrecht, 1709, renferme des morceaux curieux sur l'*Histoire de Hollande*, et que l'on ne trouve pas ailleurs.

WIT (Pierre de), surnommé *le Blanc*, peintre, sculpteur et architecte du seizième siècle, né à Bruges, se rendit à Florence dans l'école du Vasari, qu'il surpassa bientôt pour le coloris. Appelé à Munich par le duc de Bavière, il fut employé à bâtir le grand palais électoral. L'escalier surtout est un chef-d'œuvre d'architecture. Un de ses plus beaux ouvrages est le *Mausolée de Louis de Bavière* dans l'église de Notre-Dame à Munich.

WIT (Jacques de), peintre, né à Amsterdam en 1695, mort en cette ville en 1754, peignit le portrait et l'histoire ; mais il a surtout excellé dans les bas-reliefs. Ses tableaux en ce genre sont d'une illusion parfaite. La salle du conseil à l'Hôtel-de-Ville d'Amsterdam offre la preuve de son inimitable talent.

WITASSE (Charles), théologien, né à Chauny dans le diocèse de Noyon, le 11 novembre 1660, fut élevé à Paris, où il se

rendit habile dans les humanités, dans la théologie et dans les langues. Devenu prieur de Sorbonne en 1689, et docteur en 1690, il obtint tous les suffrages pour la chaire de professeur royal en théologie, à laquelle il fut nommé en 1696. Il remplissait cette place avec exactitude, lorsque la bulle *Unigenitus* parut. Le refus qu'il fit de recevoir ce décret lui attira une lettre de cachet qui l'exilait à Noyon; mais il échappa à la persécution par la fuite. Après la mort de Louis XIV, il reparut à Paris, où il mourut d'apoplexie le 10 avril 1716. Son caractère répondait à ses lumières. Il borna son ambition à servir le public dans son emploi. C'est à lui qu'on doit l'établissement de la maison des prêtres de Saint-François-de-Sales, où les pauvres curés et les prêtres invalides, surtout du diocèse de Paris, trouvaient une retraite et une subsistance honnête. Lorsque le cardinal de Noailles, qui entra avec chaleur dans ses vues charitables, demanda à Louis XIV des lettres patentes pour cette fondation, le roi les lui accorda aussitôt, en disant : « Il est bien juste que, mes soldats ayant une retraite, ceux de Jésus-Christ n'en manquent pas. » Il était fort lié avec ce cardinal; et on lui attribua communément les sentimens que ce prélat fit paraître contre la Bulle. Les ouvrages de ce docteur sont : I. Plusieurs *Lettres sur la Pâque*. II. L'Examen de l'édition des Conciles du père Hardouin. Il fit cet examen à la sollicitation du parlement de Paris. III. Une partie des Traités qu'il avait dictés en Sorbonne; savoir : ceux de la Pénitence, de de l'Ordre, de l'Eucharistie, des Attributs de la Trinité et de l'Incarnation. Celui de la Confirmation qu'on lui a attribué n'est point de lui, mais d'un père de l'Oratoire. Chacun de ces Traités est en deux volumes in-12, excepté celui des Attributs qui est en trois. Ils furent publiés de 1718 à 1723. L'érudition et la netteté les caractérisent. Son style convenait au genre didactique : pur sans affectation, simple sans barbarie, net et concis sans sécheresse, il ne lui manquait qu'un peu plus de délicatesse dans le choix de ses preuves, et plus de soin à ne pas s'assujettir aux formes et aux questions de l'usage et de la routine.

WITDOECK ou WITDOUK (JEAN), habile graveur, né à Anvers en 1604, acquit de la réputation par ses estampes : on distingue entre autres, *Melchisedech*, d'après Rubens; une *Nativité* et une *Élévation en croix*, d'après le même, ainsi que les *Pèlerins d'Emmaüs*, *l'Assomption*; une *Sainte Famille*, *Sainte-Ildephonse* et *Sainte Cécile*.

WITHBY. *Voyez* WHITBY.

WITHBREAD (SAMUEL), orateur distingué du parlement anglais, et chef du parti de l'opposition, naquit en 1758, à Londres, d'un des plus riches négocians de l'Angleterre. Il épousa en 1788, miss Grey, sœur du célèbre pair de ce nom, et deux ans après, il siégea au parlement. Il y déploya une éloquence pleine de force et de chaleur. Lors des discussions sur la traite des nègres et sur la révolution française, il parla aussi avec persévérance en faveur de la paix avec la France, et s'occupa d'améliorer le code des lois sur les pauvres. On le vit aussi parler

avec énergie en faveur des catholiques d'Irlande et dans l'affaire de la princesse de Galles en 1813. Lors du retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il s'opposa à ce que l'Angleterre rentrât dans la coalition, et protesta contre le droit qu'on s'arrogeait d'imposer un gouvernement à la France. Les organes moraux de cet homme infatigable essuyèrent une grande altération par suite de ses travaux multipliés. Le 6 juillet, on le trouva mort dans son cabinet, où il s'était coupé la gorge avec un rasoir. Il mourut regretté des pauvres et des opprimés dont il avait été constamment le défenseur et le soutien.

WITHERING (William), né en 1741, à Willington dans le Shrosphire, était fils d'un apothicaire, et étudia chez son père les élémens de la pharmaceutique et de la médecine. Il alla ensuite à Edimbourg pour y continuer ses études, et y prit les degrés académiques en 1766. Sa Dissertation inaugurale est intitulée *de Anginâ gangrœnosâ*. Il pratiqua son art à Stafford, employant à l'étude de la botanique tout le temps que ses autres occupations lui laissaient libre. La première édition de son *Botanical arrangement of all the vegetables growingin great Britain*, qu'il publia en 1776, n'est proprement qu'une traduction des genres et des espèces indigènes dans la Grande-Bretagne, pour la rédaction de laquelle il a surtout tiré grand parti de la *Synopsis methodica Stirpium Britannicarum* de Ray, et de la *Flora Anglica* de Hodson. Dans les deux autres éditions suivantes, publiées en 1789 et 1796, il donna à cet ouvrage plus d'extension, et en fit en quelque sorte un ouvrage original, du moins le meilleur dans son genre, jusqu'à ce que la *Flore de Smith* parût en 1800. On a plusieurs autres éditions de l'ouvrage de Withering, 1801, 4 v. in-8°, fig., 1812, 4 vol. in-8°. Il est redevable de beaucoup de choses à Stokes, Woodward, Velley et Stackhouse. Il a écrit quelques ouvrages de médecine, qui furent traduits en allemand. Outre la botanique, il s'occupa encore de minéralogie et de chimie, comme il le montra par la traduction de la *Sciagraphia regni mineralis* de Bergmann, publiée en 1783, et par plusieurs mémoires insérés dans les *Transactions philosophiques*. Dans un voyage qu'il fit à Lisbonne en 1793 et 1794, il entreprit l'analyse chimique des eaux chaudes minérales du Portugal. Son travail au sujet de cette analyse a été inséré dans les mémoires de l'académie de Lisbonne. Ce médecin, membre de plusieurs sociétés savantes, est mort à Larches, près de Birmingham, le 6 octobre 1799.

WITHERSPOON (Jean), président du collége de New-Jersey, né en 1722 à Yester, près d'Edimbourg en Ecosse, descendait en ligne directe de Jean Knox. A 14 ans, il entra à l'université d'Edimbourg, où il resta jusqu'à l'âge de 21 ans. Il y obtint des dispenses pour prêcher l'Evangile ; bientôt il reçut les ordres à Beith dans l'Ecosse occidentale, et peu de temps après il passa à Paisley, où il se fit une grande réputation et rendit de grands services. Nommé ensuite à la présidence du colléǵ de Princeton, la réputation de s talens le fit demander à Dundé

Digitized by Google

à Dublin et à Roterdam ; mais peu touché de ses intérêts personnels, il crut devoir se rendre aux invitations qui lui furent faites des pays lointains. Il passa en 1768 avec sa famille à Princeton (New Jersey), où il se chargea de la direction d'un séminaire qui avait été présidé par les Dickinson, les Burr, les Edouard, les Davies, les Finley, personnages distingués par leur génie. Son nom attira dans ce collége un grand nombre d'étudians, et sa sage administration augmenta beaucoup les fonds de l'établissement. Mais la guerre de la révolution en Amérique lui fit perdre cette fonction. Les citoyens de New Jersey, qui connaissaient son génie, le nommèrent membre de la convention. Là il ne se montra pas moins profond dans la politique qu'il ne l'avait paru dans la philosophie et la théologie. Il fut envoyé au congrès en 1776, en qualité de représentant des Etats-Unis, pendant sept ans. Il se signala par sa sagesse et sa fermeté dans les circonstances les plus embarrassantes. Son nom est attaché à la déclaration de l'indépendance ; mais, tandis qu'il était engagé dans les affaires politiques, il n'abandonna pas les soins de son ministère. Il saisit toutes les occasions de prêcher, et considéra son caractère de ministre de l'Evangile comme le plus glorieux pour lui. Son collége fut rétabli aussitôt que la situation du pays le permit, et l'instruction y fut reprise sous les soins du vice-président, le docteur Smith. Quand la lutte pour la liberté de l'Amérique fut terminée, l'attachement de Witherspoon pour son collége l'engagea à repasser l'Océan pour tâcher de tourner à son profit toute son influence. Ses soins n'eurent pas tout le succès qu'il en avait espéré. Depuis son retour, il se consacra uniquement, dans la retraite qui lui était si chère, aux devoirs de sa place de président et de ministre de l'Evangile. Deux ans avant sa mort il eut le malheur de perdre la vue ; il fallait le conduire à sa chaire, où il prêchait encore avec un zèle et une ardeur infatigables ; enfin il succomba sous le poids des infirmités, et mourut en 1794. Son collége lui est redevable de services signalés : il y a rendu les études littéraires plus libérales, plus profondes et plus étendues ; il a porté plus loin les sciences mathématiques. Il était fait en tout pour produire une importante révolution dans le système de l'éducation. On croit qu'il fut le premier qui porta en Amérique le germe de ces doctrines de la philosophie, que le docteur Reid a développé depuis avec tant de succès. Witherspoon se distingua également comme prédicateur ; simple dans sa manière, orateur grave, noble, imposant, quoiqu'il ne fût pas entraînant, ni même très-animé, il était impossible de l'entendre sans attention. Sa vie fut régulière et religieuse ; l'anecdote suivante donnera une idée de la tournure de son esprit. Quand l'armée de Burgoyne fut prise dans Saratoga, le général Gates en envoya la nouvelle au congrès par un de ses aides-de-camp ; et lorsque l'officier, qui s'était amusé en route arriva à Philadelphie, le bruit de cette victoire y était déjà répandu. Le congrès, suivant la coutume, voulut donner au messager une marque de sa satisfaction, et un membre pro-

posa de lui donner une épée richement ornée; mais Witherspoon demanda qu'au lieu d'une épée on lui donnât des éperons d'or. Comme écrivain, il s'est placé au premier rang : son style et ses connaissances dans toutes les matières ont été admirés. Il a écrit sur la politique, la morale, la littérature et la religion. L'Eglise d'Ecosse était partagée de son temps entre les modérés qui étendaient les droits des seigneurs et les rigoristes ou orthodoxes, qui soutenaient les droits du peuple dans les promotions ecclésiastiques. C'est contre les modérés que Witherspoon a écrit. Il les a combattus souvent avec avantage. Ses œuvres ont été publiées en 4 vol. in-8°, avec une notice sur sa vie, par le docteur Rodgers, 8 vol., 1802.

WITIKIND-LE-GRAND, duc de Saxe, fils du prince Wernekin, dont la famille était très-considérée parmi les Saxons, ne fut pas roi de cette nation, mais seulement l'un de ses chefs; il eut le commandement général des troupes. Généreux défenseur des restes de la Germanie, il excita ses compatriotes à soutenir leur liberté contre Charlemagne, qui ne put les réduire. Enfin ce monarque, las de faire la guerre aux Saxons et de répandre du sang, envoya à Witikind un de ses seigneurs, pour l'exhorter à rentrer dans son devoir à des conditions très-avantageuses. Le prince saxon s'y soumit, et alla trouver l'empereur à Attigny en Champagne. Ce conquérant le reçut avec douceur, lui donna le titre de duc de Saxe avec le duché d'Engern, et l'engagea à se faire instruire de la religion chrétienne. Witikind en fit profession l'an 807, et fut tué quatre ans après par Gerold, duc de Souabe. « Sa postérité, dit Pasquier, commença de s'établir en France, et fut destinée pour la fin et clôture de celle de Charlemagne. » WITIKIND II, son fils, qui prit au baptême le nom de Robert, fut père de Robert-le-Fort, marquis de France, bisaïeul de Hugues Capet, auteur de la troisième race des rois de France.

WITIKIND, WITUKIND ou WITEKINDE, bénédictin de l'abbaye de Corbie-sur-le-Weser au 10e siècle, avait composé plusieurs écrits, dont il ne nous reste que l'*Histoire des Saxons* en trois livres; et la *Vie d'Othon Ier*. Ces ouvrages ont été publiés par Henri Meibomius-le-Vieux, avec des notes et des dissertations, dans un recueil d'ouvrages historiques du même siècle, Francfort, 1621, in-fol., et dans les *Scriptores rerum Germanicarum*, Helmstadt, 1688, in-fol. Witikind fit fleurir les lettres dans le monastère de Corbie, et mourut après l'an 973.

WITSEN (NICOLAS), savant Hollandais du 17e siècle, embrassa le négoce, la politique et les sciences. Il réussit dans tous ces genres; car il s'enrichit par des voies honnêtes, se distingua dans la magistrature d'Amsterdam, et prouva ses progrès dans la littérature par un traité savant et curieux sur l'architecture navale des anciens. L'ouvrage de Witsen a pour titre *De l'architecture navale ancienne et moderne*, Amsterdam, 1671, in-fol. Il traite de la construction et de la conduite des vaisseaux. On a encore de Witsen une description estimée de la Tartarie septentrionale et orientale, Amsterdam, 1705, in-fol. « Pierre-le-Grand,

dit Voltaire dans son Histoire de ce prince, s'instruisait dans la maison du bourgmestre Witsen, citoyen recommandable à jamais par son patriotisme et par l'emploi de ses richesses, qu'il prodiguait en citoyen du monde, envoyant à grands frais des hommes habiles chercher ce qu'il y avait de plus rare dans toutes les parties de l'univers, et frétant des vaisseaux à ses dépens pour découvrir de nouvelles terres. » (Wagenaar, Histoire d'Amsterdam, tom. 3, pag. 239).

WITSIUS (Herman), docteur protestant, né à Enckhuysen dans la Nort-Hollande en 1626, devint professeur de théologie à Franeker, puis à Utrecht, et enfin à Leyde, où il mourut en 1708. Ses principaux ouvrages sont : I. *Historia Hierosolymitana*. II. *Egyptica et Decaphyllon, cum Diatribâ de legione fulminatrice christianorum*. Il fait voir dans cet ouvrage, dont la meilleure édition est celle de 1683, que les Juifs n'ont point emprunté des Egyptiens leurs lois et leurs cérémonies, comme l'avait prétendu Spencer et Marsham. III. *Miscellaneorum Sacrorum Libri IV*, Amsterdam, 1695-1700, ou Herborn, 1735, 2 vol. in-4°. IV. *Meletemata Leydensia*, etc. Ces différens ouvrages dénotent une grande érudition. On y souhaiterait plus de choix.

WITTE (Emmanuel de), peintre, né à Alemaer en 1607, mort en 1692, étudia d'abord à Delft sous Everard Van-Alest, et peignit l'architecture avec succès. Les principales églises d'Amsterdam sont embellies de son pinceau. Ses figures sont bien coloriées, sa touche délicate. Cet artiste était d'un caractère âpre et misanthrope. Le consul du roi de Danemarck lui ayant commandé deux tableaux pour une époque déterminée, et étant venu quelque temps après le prier de hâter son ouvrage, pour ne pas impatienter son maître : « Si le roi des bœufs n'en veut pas, lui répondit Witte, je trouverai bien à qui les vendre. » Sa vie est pleine de traits semblables. Il se fit détester de tout le monde par sa brusquerie et ses sarcasmes. Après une dispute avec son hôte, il sortit furieux et alla se noyer.

WITTE (Thierry de), prêtre et licencié en théologie, mort en 1630, a laissé, *Officium sanctorum provinciæ Ultrajectinæ*. Il a aussi écrit sous le nom de *Cristophorus Faber Lovaniensis*.

WITTE (Jean de), chanoine d'Utrecht, mort à Rome en 1622, était un soigneux investigateur de l'antiquité. Il a publié une *Histoire de Charles VI*, écrite en latin par un moine de Saint-Denis, et quelques opuscules de Fulgence, etc.

WITTE (Gilles), né à Gand en 1641, mort en 1721, se fit remarquer par son attachement aux opinions du jansénisme. Ses principaux ouvrages sont : I. *Denunciatio solemnis bullæ vineam Domini sabbaoth, facta universali Ecclesiæ*. Il regardait cette bulle comme un ouvrage de ténèbres, digne que l'antéchrist y mît le comble en l'adoptant. On a de lui, outre plusieurs autres ouvrages de ce genre, une version du *Nouveau Testament* en flamand, qui essuya des critiques. Il remplaçait souvent son nom, qui veut dire *Blanc*, par celui de *Candidus* et d'*Albanus*. Le nombre de ses

écrits se monte à 140. Un écrivain donna : *Idée de la Vie et des Ecrits de M. Witte*, 1756, in-8°.

WITTEMBACH. *Voyez* WYTTEMBACH.

WITTICHIUS (CHRISTOPHE), théologien, né à Brieg dans la Basse-Silésie en 1625, professeur de mathématiques à Herborn, d'où il fut appelé à Duisbourg pour y enseigner la théologie, passa ensuite à Nimègue, où il occupa une chaire de théologie pendant 16 ans. Enfin il eut le même emploi à Leyde en l'année 1671, et il y finit sa carrière en 1687. Ses ouvrages sont : I. *Theologia pacifica*, Leyde, 1671, in-4°. II. *Anti-Spinosa*. III. *De Deo et ejus attributis*, Amsterdam, 1690, in-4°. Wittichius est de tous les protestans l'un de ceux qui a le mieux su accorder les principes philosophiques de Descartes avec la théologie, dans son *Consensus veritatis*, Leyde, 1682, in-4°.

WITTOLA (MARC-ANTOINE), écrivain ecclésiastique, prévôt mitré de Pienko en Hongrie, et curé de Probsdorf près de Vienne en Autriche, était né le 25 avril 1736, à Kosel dans la Haute-Silésie. Il manifesta de bonne heure un zèle ardent pour la vérité, et une aversion implacable contre les abus. C'est dans cette disposition qu'il rendit des services importans à l'église et à l'état. Etant curé à Schorffling, diocèse de Passaw, il traduisit d'italien en allemand divers ouvrages du célèbre Ricci, évêque de Pistoie ; du français en allemand, une foule de bons ouvrages, tels que les Discours de Fleury sur l'Histoire ecclésiastique, avec la défense ; le Catéchisme de Bossuet ; le Directeur spirituel par Trouvé ; l'Abrégé de l'ancien Testament par Mesenguі ; l'excellent ouvrage de Rastignac, archevêque de Tours, sur la justice chrétienne, etc. Le cardinal Firmiani, évêque de Passaw, s'empressa de le nommer conseiller ecclésiastique, et le chargea de rédiger pour ses visites épiscopales un plan qui fut exécuté. Le prélat de Strock, directeur de la faculté de théologie à Vienne, désigna en mourant, à l'impératrice Marie Thérèse, Wittola comme l'homme le plus propre à lui succéder ; mais les intrigues des jésuites firent échouer ce projet, et firent nommer le comte de Gondola, évêque de Tempé *in partibus*, et curé de Probsdorf. Ce bénéfice étant devenu vacant, l'impératrice y nomma Wittola, et le fit assesseur de la commission établie pour la censure des livres. C'est en cette qualité qu'il approuva la réimpression du Prospectus des Annales jésuitiques, par l'abbé Philbert. Les membres de la défunte société en furent alarmés ; ils dénoncèrent Wittola qui répondit par un mémoire vigoureux, et bientôt après le gouvernement autorisa la circulation d'une foule d'ouvrages qui répandirent des lumières en Autriche. Quelques missionnaires exerçaient en Moravie une sorte d'inquisition contre les restes des frères moraves disséminés dans cette province. Il en résulta des troubles. Pour les apaiser le gouvernement envoya Wittola, qui, muni en outre de pleins pouvoirs du chapitre d'Olmultz (le siége étant vacant), rétablit la paix, congédia les ignorans missionnaires, destitua des ecclésiastiques scandaleux, les remplaça par des prêtres estimables, transféra l'université d'Olmutz à Brüün, établit

des écoles, répandit de bons livres, et revint à Vienne couvert de bénédictions et d'éloges. En 1784, il commença, sous le titre de *Gazette ecclésiastique*, un ouvrage périodique, qui, en 1790, prit le titre de *Mémoires des choses les plus récentes, concernant l'enseignement de la religion et l'histoire de l'Eglise;* il le continua jusqu'en 1793, malgré la profusion d'injures, d'outrages et de calomnies que versaient sur lui tous les fanatiques dévoués aux idées jésuitiques et ultramontaines. Il leur fit constamment une guerre ouverte et combattit sans relâche les maximes anti-chrétiennes et anti-sociales, des bulles *In cœnâ Domini* et *Unigenitus*, etc. Wittola composa encore quelques ouvrages sur les vrais principes de la tolérance civile. Il mourut à Vienne en 1797.

WLADISLAS Ier, roi de Pologne, surnommé *Herman*, fils de Casimir Ier, élu l'an 1081, après Boleslas II, dit *le Cruel* et *le Hardi*, son frère, se contenta du nom de prince et d'héritier de Pologne, et mérita des éloges par son amour pour la paix. Il fut pourtant obligé de prendre les armes contre les habitans de Prusse et de Poméranie, qu'il défit en trois batailles. Ce fut de son temps que les Russes secouèrent le joug de la Pologne. Il mourut le 26 juillet 1102, après vingt ans d'un règne aussi tranquille qu'il aurait été glorieux, s'il n'avait pas confié son pouvoir à un favori qui en abusa.

WLADISLAS II, roi de Pologne, succéda à son père Boleslas III en 1139. Il fit la guerre à ses frères sous de vains prétextes, et fut chassé de ses états, après avoir été vaincu dans plusieurs batailles. Boleslas IV, le Frisé, monta sur le trône à sa place en 1146, et lui donna la Silésie à la prière de Frédéric-Barberousse. Wladislas mourut à Oldenbourg en 1159.

WLADISLAS III, roi de Pologne en 1296, surnommé *Loketeck*, c'est-à-dire *d'une coudée*, à cause de la petitesse de sa taille, pilla ses peuples, et s'empara des biens du clergé. Ces violences portèrent ses sujets à lui ôter la couronne, et à la donner à Wenceslas, roi de Bohême. Après la mort de ce prince, Wladislas, retiré à Rome, obtint de nouveau le sceptre, à la sollicitation de ses partisans. Ses malheurs en avaient fait un bon prince. Il gouverna avec autant de douceur que de sagesse, étendit les bornes de ses états, et se fit craindre et respecter par ses ennemis. La Poméranie s'étant révoltée, Wladislas la réduisit par ses armes, jointes à celles des chevaliers teutoniques. Ces religieux guerriers demandèrent et prirent Dantzick pour leur récompense, et firent d'autres entreprises sur la Pologne. Wladislas marcha contre eux, et en défit vingt mille dans une sanglante bataille. Il mourut peu de temps après, le 10 mars 1333, avec une grande réputation de bravoure et de prudence. Wladislas ne regretta, au lit de la mort, que d'avoir ménagé les chevaliers teutoniques, oppresseurs domestiques qui déchiraient son royaume, et recommanda à son fils de ne pas les épargner. Il laissa d'Hedwige son épouse, Casimir-le-Grand, et Elisabeth, mariée à Charles, roi de Hongrie. Il avait institué, en 1325, l'ordre de chevalerie de l'Aigle blanc, à l'époque du ma-

riage de son fils Casimir, avec Anne, fille du grand-duc de Lithuanie.

WLADISLAS V. *V.* Jagellon.

WLADISLAS ou ULADISLAS VI, roi de Pologne. *Voyez* Ladislas IV, roi de Hongrie.

WLADISLAS - SIGISMOND VII ou ULADISLAS, roi de Pologne et de Suède, monta sur le trône après Sigismond III, son père, mort en 1652. Il fut élu le 13 novembre de la même année, sacré et couronné le 18 février 1633. Avant son avénement à la couronne, il s'était signalé contre Osman, sultan des Turcs, auquel il avait tué plus de cent-cinquante mille hommes en diverses rencontres. Le monarque soutint la réputation que le général s'était acquise. Il défit les Russes, les contraignit à faire la paix à Viasima, repoussa les Turcs à Choczim, et mourut sans postérité à Mercls en Lithuanie, le 20 mai 1648, à l'âge de 52 ans. Son frère lui succéda. Wladislas, naturellement brave et généreux, préféra au bien public les intérêts particuliers de la noblesse polonaise. Son injustice envers les Cosaques souleva ce peuple, et l'engagea dans une guerre qu'il ne vit point finir.

WLODOMIR, duc de Russie, embrassa le christianisme en 989, et c'est là proprement l'époque de l'établissement de la foi chrétienne dans ces vastes régions. Il est vrai que dès le siècle précédent elle y avait pénétré par les soins de saint Ignace; mais elle y fit alors peu de progrès. La fille de Boleslas, duc de Pologne, qui épousa le fils de Wlodomir, amena avec elle en Russie Reimbern, évêque de Colberg. Ce missionnaire, après s'être concilié la vénération des païens par son extrême abstinence, ses vertus, ses veilles, et ses oraisons continuelles, leur fit brûler leur temple et abolir les superstitions auxquelles ils étaient le plus attachés. Les mœurs de Wlodomir ne répondaient pas toujours à sa croyance. On lui reproche de grandes cruautés et beaucoup d'emportement dans sa passion pour les femmes; mais il en fit une pénitence singulière, et ne cessa dès-lors de racheter ses péchés par des aumônes prodigieuses, jusqu'à ce qu'il mourut dans une extrême vieillesse. Il fut enterré dans la grande ville de Kiovie; on lui dressa un tombeau tout élevé dans l'église de Saint-Clément, comme un objet proposé à la vénération des peuples. Les Moscovites comptent en effet ce prince avec les Saints, et le regardent comme l'apôtre de leur nation. L'impératrice Catherine II a créé un ordre de chevalerie sous le nom de Wlodomir, en faveur de ceux qui ont bien servi l'état dans les emplois civils. Le cordon de cet ordre est cramoisi et noir.

WODVARD. *V.* Woodward.

WOELFLIN (Henri), appelé aussi *Lupulus*, né à Berne dans le 15e siècle, vivait encore en 1528; on ignore l'année précise de sa mort. Il professa avec distinction le latin et la poésie, et compta Zuingle parmi ses disciples. En 1501, il publia la *Vie de l'ermite Nicolas de Flue*, dédiée à Schiner, cardinal de Sion. Lorsque le cordelier Samson de Milan vint à Berne pour distribuer des indulgences, il choisit Woelflin pour son interprète: ce qui n'empêcha pas ce dernier d'embrasser la doctrine

de Zuingle. Il se maria en 1524, et devint, trois ans après, secrétaire du consistoire de Berne. Il avait mis au jour en 1517, la *Vie de saint Vincent, patron de Berne*, Bâle, in-8°, dans laquelle l'auteur laisse souvent percer ses opinions et ses sentimens.

WOELLNER (JEAN-CHRISTOPHE DE), ministre de la justice et chef du département ecclésiastique de la Prusse, mort le premier septembres 1800, sur son domaine de Gross-Ritz près de Breslaw en Silésie, à l'âge de 68 ans, avait des connaissances en économie politique, beaucoup d'activité et un esprit délié. Il s'éleva du rang de simple candidat de théologie au poste éminent de ministre d'état. Il est devenu surtout célèbre par l'*Edit de Religion*, dont il fut le principal ou peut-être le seul rédacteur, par l'influence qu'il avait sur l'esprit du roi Frédéric Guillaume II, et par ses liaisons avec la comtesse de Reck. Pendant qu'il était encore candidat en théologie, il publia quelques sermons qui furent réimprimés en 1789.

WOFFINGTON (MARGUERITE), célèbre actrice anglaise, née à Dublin en 1718, morte en 1760, débuta en 1738, à Londres au théâtre de Covent-Garden, et s'y fit une grande réputation, particulièrement dans le rôle de sir Harry-Wildair. Lorsque Garrick obtint un privilége pour Drury-Lane, cette actrice devait être de sa troupe; mais mistriss Cibber et mistriss Pitchard s'étant engagées avec lui, elle préféra rester à Covent-Garden. Mistriss Woffington a joué aussi quelque temps à Dublin; mais elle revint ensuite à Covent-Garden, où elle est restée constamment depuis. Sa vie, en anglais, a été traduite en français.

WOIDE, savant ecclésiastique polonais, né en Lithuanie, mort en 1790, résida 25 ans en Angleterre, et fut un des bibliographes du Musée britannique. Woide était versé dans les langues orientales, et surtout dans la langue cophte. On lui doit plusieurs ouvrages importans, entre autres le *nouveau Testament, manuscrit d'Alexandrie*, déposé au Musée britannique, et la publication de la *Grammaire égyptienne* de M. Scholtz. Lorsqu'il mourut il était occupé d'un Dictionnaire de la langue égyptienne. Ce savant soutint que le cophte n'avait aucun rapport avec le phénicien ni avec l'hébreu, comme l'avait prétendu Bochard; et que la langue arménienne était la seule avec laquelle il avait une légère ressemblance.

WOLBÉRUS, abbé du monastère de Saint-Pantaléon à Cologne l'an 1147, mort en 1167, a composé des commentaires sur le *Cantique des Cantiques*, publiés à Cologne l'an 1650, in-8°, par Henri Grave, bénédictin du même monastère.

WOLCOTT (ROGER), gouverneur du Connecticut, fils d'un fermier, né à Windsor en 1679. Ses parens, qui vivaient en Amérique, eurent beaucoup à souffrir des Indiens; il n'y avait dans la ville ni école ni ministère. Quand il eut atteint sa douzième année, il fut mis en apprentissage chez un ouvrier. A vingt ans, quand les lois lui permirent de jouir du fruit de ses travaux, il s'établit dans sa ville natale sur la rive orientale de la rivière du Connecticut, et par son industrie

et sa frugalité il gagna une fortune assez considérable. Dans la suite il s'éleva par degrés aux plus hauts emplois civils et militaires. En 1711, dans l'expédition contre le Canada, il était commissaire des troupes du Connecticut. En 1747, à la prise de Louisbourg, il avait le brevet de major-général. Il fut ensuite successivement membre de l'assemblée et du conseil, juge de la cour du comté, député gouverneur, chef-juge de la cour supérieure, et enfin gouverneur depuis l'an 1751, jusqu'en 1754. Il mourut en 1767. Il a publié des *Méditations poétiques*, 1725, avec une Préface par M. Bulkley de Clochester; une lettre à M. Hobard sur les églises congrégationelles d'Angleterre, 1761. On conserve dans la Collection de la Société historique un long poëme par le gouverneur Wolcott, intitulé *Récit abrégé de l'Agence de Jean Winthrop à la cour de Charles II*, en 1662, etc. Il y décrit minutieusement la guerre de Pequot.

WOLCOTT (Eraste), juge supérieur de la cour du Connecticut, fils du précédent, né vers l'an 1723, fut dans ses premières années employé à l'agriculture, et quoiqu'il n'eût pas l'avantage d'une éducation libérale, il sut si bien profiter des différentes positions où il se trouva, qu'il acquit beaucoup de connaissances. En 1776, il commandait un régiment de milice qui se trouva à la prise de Boston. En 1777, nommé brigadier-général, il servit dans l'expédition de Peek'skill; il fut plusieurs fois membre du congrès : vers la fin de sa vie il se démit de sa place de juge; enfin il mourut en 1793. Wolcott réunit dans son caractère l'intégrité et le patriotisme; il fut zelé pour les principes du républicanisme, et défendit habilement les droits du pays; il supporta toutes les souffrances de sa dernière maladie avec courage et sérénité. On a de lui un petit Traité sur la religion.

WOLCOTT (Olivier), gouverneur du Connecticut, frère du précédent, né vers l'an 1727, gradué en 1747, au collége d'Yale, obtint ensuite une compagnie dans la guerre contre la France. S'étant retiré du service, il voulut s'appliquer à la médecine; mais il fut détourné de ce projet par la place de haut-shériff du comté de Litchfield, qu'il remplit quatorze ans. Nommé membre du congrès mémorable qui déclara l'indépendance des Etats-Unis, en 1776, il fut un hardi promoteur de cette mesure. En 1796, il fut nommé gouverneur; mais il mourut en 1797. Une incorruptible intégrité et une inébranlable fermeté furent les traits caractéristiques du gouverneur Wolcott.

WOLDIKE (Marc), né l'an 1699, à Sommersted en Danemarck, fut ministre d'une église, puis professeur de théologie en 1731, à Copenhague, où il mourut en 1750. Il s'est fait connaître par plusieurs traductions latines. I. Des Traités de Moïse Maimonides touchant les viandes défendues, avec des notes. II. De plusieurs chapitres du Talmud de Jérusalem et du Talmud de Babylone. On a encore de lui des Traités de controverse.

WOLF (Jean), né à Berg-Zabern, le 10 août 1537, mort le 1er juin 1616, professa la médecine à Marpurg. Le landgrave

lui donnait chaque année un bœuf gras, en récompense d'un secret qu'il lui avait communiqué pour guérir les hémorrhoïdes. Le meilleur ouvrage de Wolf est intitulé *De acidulis ildungensibus, earumque mineris*, Marpurgi, 1580, in-4°.

WOLF (Jean), théologien, né à Zurich en 1531, a laissé une traduction du Théophraste d'Œneas Pazæus, 1559, in-folio; des Commentaires sur l'ancien Testament, et quelques Sermons. Il mourut en 1582.

WOLF (Gaspard), médecin du 16e siècle, né à Zurich, reçu docteur à Montpellier en 1558, a publié une grande partie des ouvrages de Conrad Gessner, et continué son traité des maladies des femmes, sous ce titre: *Volumen gynæciorum, seu de mulierum morbis*, Basileæ, 1566, in-4°. Il a aussi fait imprimer un manuscrit d'un auteur inconnu, intitulé *Viaticum novum de omnium ferè morborum curatione*, Tiguri, 1565, in-12. On a aussi plusieurs ouvrages sortis de sa plume.

WOLF (Gaspard), né à Zurich, où il mourut en 1601, professa la physique avec beaucoup de succès dans sa ville natale. La liste de ses nombreux ouvrages sur la médecine et l'histoire naturelle se trouve dans la bibliothèque de Conrad Gessner, 1583.

WOLF (Yves), chirurgien d'Oldenbourg, né le 2 avril 1615, mort en 1694, voyagea dans presque toutes les parties de l'Europe, et revint dans sa patrie avec une expérience consommée. Il est auteur d'un ouvrage allemand, dont son fils, Jean Christian, a donné la traduction latine, sous ce titre: *Observationum medico-chirurgicarum libri duo*, Quedlimburgi, 1704, in-8°.

WOLF (Jacques), fils d'un célèbre apothicaire de Naumbourg, né le 30 décembre 1642, étudia la médecine à Leipsick, et y prit le bonnet de docteur. La faculté de Iéna le nomma professeur extraordinaire en 1690; mais il ne jouit pas long-temps de sa place, car il fut victime d'une fièvre épidémique qui désola la ville en 1694. On a de lui, I. *Exercitationes de litterarum potu*, Ienæ, 1684, in-4°. II. *Scrutinium medicum amuletorum*, ibid, 1690, in-4°.

WOLF (Pancrace), docteur en médecine, exerça dans plusieurs villes d'Allemagne, et occupa une chaire dans la faculté d'Hall en Saxe. Il s'est déclaré pour le mécanisme, et l'a soutenu dans un ouvrage, intitulé *Physica Hipocratica, seu humanus naturæ mecanismus geometrico-chimicus*, Lipsiæ, 1713, in-8°.

WOLF (Gaspard), bon peintre en paysage, né à Neuri en 1735, a donné au public les principales vues de la Suisse et les costumes de ses habitans. Tout ce qui est sorti de son pinceau porte l'empreinte du bon goût. Wolf s'était établi à Soleure en 1780.

WOLF (P. Phil.), auteur d'une bonne *Histoire de Maximilien Ier de Bavière*, qu'il n'a pu terminer, ayant été prévenu par la mort; mais le 1er vol. a paru à Munich, 1807; la continuation en a été confiée à M. Breier.

WOLFART (Pierre), médecin d'Hanau, né en 1675, mort en 1726, étudia à Giessen, et y fut reçu docteur. Il parcourut ensuite l'Angleterre, la France et

la Hollande, et revint dans sa ville natale occuper la chaire de physique et d'anatomie. Voici ses principaux ouvrages : I. *Clavis philosophiæ experimentalis*, Hanoviæ, in-4°. II. *Historia naturalis Hassiæ inferioris*, ibidem, 1719, in-folio, allemand et latin.

WOLFE (JACQUES), major-général dans l'armée anglaise, né en 1727, à Westerham au comté de Kent, embrassa dès sa jeunesse la carrière des armes, et bientôt se distingua comme un brave et habile officier. Il se trouva à la bataille de Laufeldt, et à tous les combats de la guerre d'Allemagne, qui amena la paix d'Aix-la-Chapelle. En 1759, à son retour de l'expédition contre Louisbourg, il fut chargé de celle qui était dirigée contre le Canada. Il aborda en juin à l'île d'Orléans, près Quebec. Le mois suivant, il attaqua les retranchemens français à Montmorency, sur la rive gauche du Saint-Charles ; mais ses troupes ayant été mises en désordre par le feu de l'ennemi, il fut obligé de se retirer dans l'île. Alors il se décida à faire une descente au-dessus de la ville, et il lui fallut franchir un précipice pour gagner les hauteurs, du côté où la ville n'était que peu fortifiée. Il n'ignorait pas combien cette entreprise était téméraire; mais il était résolu de la tenter. Le 13 septembre, une heure avant le lever du soleil, il était parvenu avec un fort détachement à un mille au-dessus du cap Diamant, escaladant le précipice, à l'aide des pointes de rochers dont il était hérissé, et des branches d'arbres et d'arbustes qui croissaient sur ses côtés. Son détachement n'eut pas plutôt gagné les hauteurs, que la faible garde, soutenue de quatre pièces d'artillerie, fut dispersée. Montcalm vit qu'il était impossible d'éviter la bataille, dont l'événement allait décider de Quebec : aussitôt il traversa le Saint-Charles, et marcha contre l'armée anglaise. Dès le commencement de la bataille, Wolfe fut frappé d'une balle au bras : mais il se contenta de bander sa blessure avec son mouchoir, et continua d'encourager sa troupe. Il reçut un autre coup dans l'aine. Il dissimula encore, et s'avançait à la tête des grenadiers, qui chargeaient à la baïonnette, quand une troisième balle le frappa dans la poitrine. Il fallut alors l'emporter; et dans l'agonie de la mort, il exprimait encore son inquiétude sur l'événement de cette journée. « Dites-moi, disait-il à un officier qui le soutenait, si l'ennemi cède le pas, car je ne peux pas le voir. » Sa vue était troublée, confuse et presque éteinte. On lui répondit que l'ennemi faiblissait visiblement, et sa tête retomba dans les bras de l'officier. Mais bientôt après son oreille fut frappée des cris : *Ils fuient, ils sont en déroute.* En déroute? reprit-il, en se ranimant; Qui? qui? On lui répondit : les Français, ils sont battus; ils fuient devant vous. Mes enfans! reprit le général, je meurs satisfait, et il expira. Le corps de Wolfe fut transporté en Angleterre, et un monument fut élevé en son honneur à Westminster. La nature l'avait formé pour la guerre. Son jugement était rapide et clair, son courage bouillant; son caractère était gai, presque impétueux, sans être sujet à la colère. Avec les idées exaltées de l'indépendance, il était exempt de tout sentiment d'orgueil. Hu-

main, poli, aimable, il ne se contenta pas d'être juste; il fut généreux, et chercha dans ses officiers peu fortunés les objets de sa bienfaisance. Wollet a pris la mort de ce brave général pour sujet d'un de ses meilleurs tableaux.

WOLFE-THONE, surnommé le Père de l'Union irlandaise, osa, l'un des premiers, organiser, contre le gouvernement anglais, une insurrection dans sa patrie; mais le succès ne répondit point à son attente. Les Irlandais-Unis furent battus, plusieurs mis à mort. Wolfe-Thone, obligé de fuir, cherchant à se réfugier en France, fut pris dans la traversée et conduit dans les prisons de Dublin. Il déploya la plus grande fermeté devant ses juges, dit que le succès seul pouvait justifier une entreprise comme la sienne aux yeux du vulgaire, et rappela que Washington triomphant fut traité en grand homme. Il fut condamné à mort et se coupa la gorge dans son cachot, la veille de l'exécution.

WOLFF (J. Christian de), en latin *Wolfius*, savant philosophe allemand, né à Breslaw le 24 janvier 1679, d'un brasseur qui avait quelque teinture des belles-lettres. Son père remarquant en lui d'heureuses dispositions, les cultiva avec soin et lui donna d'habiles maîtres. L'université de Iéna, où il se rendit en 1699, fut le premier théâtre de ses talens. Après avoir achevé son cours dans cette ville, il alla enseigner à Leipsick en 1703, et s'y annonça par une *Dissertation sur la manière d'enseigner la philosophie*. Sa méthode était en partie celle de Descartes, à laquelle il ajouta ses propres idées. Son nom pénétra dans les différentes parties de l'Allemagne; et les universités de Giessen et de Hall le demandèrent en même temps pour professeur de mathématiques. Cette dernière ville eut la préférence en 1707. Il y enseigna avec tant d'assiduité, qu'on l'honora du titre de conseiller de cour; on augmenta même ses appointemens; mais l'envie vint troubler son bonheur et voulut éclipser sa gloire. Une harangue qu'il prononça en 1721, sur la morale des Chinois, dans laquelle il comparait les principes de Confucius avec les siens, excita le faux zèle des théologiens de Hall. La faculté théologique de cette ville résolut d'examiner tous les ouvrages de notre philosophe. Wolff en porta ses plaintes au conseil académique, et obtint même un ordre portant défense à qui que ce fût d'écrire contre lui. Cette défense ne fit qu'échauffer les esprits. On écrivit en cour. Le doyen et plusieurs membres de la faculté philosophique exposèrent combien sa doctrine était dangereuse. Enfin après de vives altercations, la cour le condamna le 15 novembre 1723, à sortir de Hall et des états dans l'espace de vingt-quatre heures. L'illustre opprimé se rendit à Cassel, où il obtint la chaire de mathématiques et de philosophie dans l'université de Marpurg, avec le titre de conseiller aulique du landgrave de Hesse, et une bonne pension. Il se remit aussitôt à ses travaux avec une nouvelle ardeur, et c'est dans ce séjour qu'il a publié la meilleure partie de ses ouvrages. La flétrissure qu'il avait subie n'avait fait qu'augmenter sa réputation. Il fut déclaré en 1725, professeur honoraire de l'académie des sciences de Pétersbourg,

Digitized by Google

et en 1733, il obtint l'association de l'académie des sciences de Paris. Le roi de Suède le déclara aussi conseiller de régence. Wolff, attaché à Marpurg par les liens du devoir et de la reconnaissance, refusa des places très-avantageuse, entre autres celle de président de l'académie à Pétersbourg. Le roi de Prusse, revenu des préjugés qu'on lui avait fait concevoir contre lui, voulut le rendre à l'université de Hall en 1733, et fit à cet égard en 1739, une seconde tentative qui fut aussi inutile que la première. Ce prince étant mort le 31 mai 1740, Frédéric II, son fils, philosophe couronné et ami de Wolff, le rappela à Hall en 1741, avec les titres de conseiller privé, de vice-chancelier et de professeur du droit de la nature et des gens. Il l'éleva ensuite à la dignité de chancelier de l'université. L'électeur de Bavière, pendant le vicariat de l'empire qu'il exerça, le promut à celle de baron de l'empire, sans que le philosophe l'eût recherché ni prévu. Il jouissait paisiblement de sa gloire et du fruit de ses travaux, lorsque des attaques fréquentes de goutte le conduisirent par degrés à un marasme qui lui annonçait sa fin. Elle arriva le 9 avril 1754. C'était un sage. Les honneurs et les disgraces, la santé et la maladie altérèrent peu la tranquillité de son ame. Il traitait ordinairement ses ennemis avec douceur et quelquefois avec générosité. La simplicité de ses mœurs le rendait content de ce qu'il avait. La science était l'unique objet de son ambition. Le roi de Suède qui en faisait un cas infini, le pressant souvent de lui demander des graces, il répondait toujours : « Je n'ai besoin de rien. »

Ses principaux ouvrages sont : I. Un *Cours de mathématiques* en latin, d'abord en 2 vol. in-4°, puis en 5 in-4°, Genève, 1731 et 1741. C'est le cours de mathématiques le plus complet que nous ayons jusqu'à présent. Pernetty, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, l'a abrégé, en 3 volumes in-8°; et c'est un service qu'on devrait rendre à tous les ouvrages de Wolff, trop longs au moins de moitié. « Il a noyé, dit un écrivain illustre, le système de Leibnitz dans un fatras de volumes et dans un déluge de paroles, d'argumens, de corollaires et de citations. II. Une *Philosophie*, en plusieurs vol. in-4°, que l'auteur divise en *Théorie* et en *Pratique*. On trouve dans la première, 1°. La *Logique*, qu'il a intitulée *Philosophia rationalis, sive Logica*, in-4°. On en a un Abrégé in-8°, plusieurs fois imprimé, sous le titre de *pensées sur les forces de l'Entendement humain*, traduit par M. Deschamps; 2°. La *Métaphysique*, dont les parties sont : *Philosophia prima, sive Ontologia*, 1755, in-4°; *Cosmologia generalis*, in-4°; *Psychologia empirica*, in-4°; *Psycologia rationalis*, in-4°; *Theologia naturalis*, 2 vol. in-4°; 3°. La *Physique*, dont les parties sont : la *Physique expérimentale* et la *Physique dogmatique* .... Sa *Philosophie-Pratique* comprend, *Philosophia practica universalis*, en 2 vol. in-4°; *Philosophia moralis, sive Ethica*, en cinq vol. in-4°. Ces nombreux vol. renferment de bonnes choses; mais il faut les chercher à travers beaucoup de choses médiocres ou allongées. On a dit qu'en beau-

coup d'endroits c'était du verbiage qu'il avait donné *more geometrico*. III. *Jus Naturæ*, ou Traité du Droit naturel, en 8 vol. in-4°. IV. *Jus Gentium*, in-4°. L'auteur a abrégé les deux ouvrages précédens, sous ce titre : *Institutiones Juris Naturæ et Gentium*, in-8°. Nous en avons un autre Abrégé en français par M. Formey, qui a paru en 1758, sous ce titre : *Principes du Droit de la Nature et des Gens* en 3 volumes in-12. V. *Horæ subsecesivæ Marburgenses*, en neuf parties. Ce sont des dissertations sur diverses matières de philosophie, de droit naturel et de théologie. VI. Un grand nombre d'écrits dans les *Acta Eruditorum* de Leipsick. VII. Un *Dictionnaire de Mathématiques*, in-8°, en allemand. VII. *Specimen Physicæ ad Theologiam naturalem applicatæ*, in-8°. IX. *Sapphus poetriæ Lesbiæ fragmenta et elogia cum notis*, Hambourg, 1733, in-4°. X. *Monumenta typographica*, Hambourg, 1740, 2 vol. in-4°. XI. *Bibliotheca Hebræa, seu notitia auctorum heb.*, Hambourg, 1715-33, 4 vol. in-4°. Une foule d'autres écrits, dont il serait trop long de donner la liste ; car le baron de Wolff enfantait de gros volumes, comme nos auteurs français d'à présent produisent des romans et des almanachs. Ce qui caractérise principalement les écrits philosophiques de ce savant, c'est sa méthode. Descartes, de qui il la tenait, s'était borné aux parties spéculatives de la philosophie, sans toucher à la partie pratique. Wolff se proposa de suppléer à cette omission, et de commencer, pour ainsi dire, où le philosophe français s'était arrêté. La méthode des géomètres, qui marchent à pas comptés et ne posent un pied qu'après avoir bien affermi l'autre, lui parut la plus propre à le conduire à son but. Son style est barbare en latin ; les expressions sont ou louches ou mal choisies ; les phrases mal construites ; les mêmes termes souvent répétés. On prétend qu'il écrivait mieux en allemand.

WOLFF (Jérôme), d'une ancienne famille du pays des Grisons, fit paraître dès son enfance une inclination singulière pour l'étude ; mais son père, craignant qu'elle n'altérât son tempérament naturellement délicat, l'empêcha de s'y appliquer. Le jeune Wolff s'échappa de la maison paternelle et s'en alla à Tubingue, où il se mit au service des écoliers. Son indigence ne l'empêcha point de se rendre habile dans les langues grecque et latine : il les enseigna quelques années, et devint ensuite bibliothécaire et principal du collége d'Ausbourg, où il mourut de la pierre en 1581, à 64 ans. On a de lui : I. *Socratis Notiones et Epistolæ, græcè et latinè*, 1593, in-folio. Cet ouvrage est curieux et instructif. II. *Demosthenis et Æschinis opera omnia, græcè et latinè*, Francfort, in-folio. III. *Joannis Zonaræ annales ab exordio mundi*, etc., *græcè et latinè*, Paris, 1686, 2 vol. in-fol. IV. *Nicetæ Acominati Choniatæ historia græcè et latinè*, Paris, 1647, in-folio. V. *Nicephori historia Bysantina, græcè et latinè*, Paris, 1702, 2 vol. in-folio. Cette histoire, quoique diffuse, renferme des renseignements précieux pour ceux qui voudront écrire l'histoire bysantine.

WOLFFHART. *V.* LYCOSTHÈNES.

WOLKELIUS. *V.* VOLKELIUS.

WOLLASTON (GUILLAUME), prêtre anglican, né à Caton-Clanford dans le Staffordshire, le 26 mars 1659, d'une famille ancienne, se vit réduit, par la médiocrité de sa fortune, à accepter la place de sous-maître, puis celle de second maître dans l'école publique de Birmingham. Une riche succession le mit en 1688, dans une situation opulente, dont il fit usage pour assister un grand nombre de malheureux. Peu de temps après, il alla s'établir à Londres, et l'année suivante il épousa Mlle Catherine Charlton, fille d'un riche bourgeois de cette ville. Il vécut dans la plus parfaite union avec son épouse, que la mort lui enleva en 1720, après en avoir eu onze enfans, dont sept lui survécurent. Wollaston, concentré dans le sein d'une famille qui le rendait heureux, refusa constamment toutes les places lucratives qu'on lui offrit, pour se livrer tout entier à l'étude des langues, de la philosophie, des mathématiques, de la philosophie naturelle, de l'histoire ancienne et moderne, et de la théologie. L'art de flatter, de dissimuler, de cacher ses sentimens lorsqu'il les croyait fondés, lui était inconnu. Il parlait, il pensait en philosophe, et agissait de même. L'amour de la vérité, qui le dominait, lui fit préférer la retraite à une vie dissipée, et la méditation à la lecture, qu'il regardait comme un savoir d'emprunt. La solitude et la réflexion ne le rendirent pas misanthrope; il était au contraire extrêmement affable, et se faisait un vrai plaisir de faire part de ses lumières. Il se récréait dans la compagnie de quelques amis choisis. « Sa conversation vive et enjouée, son naturel franc et ouvert, joint à son profond savoir, le faisaient rechercher des personnes du premier mérite; mais il n'aimait pas le grand monde; et il se souciait encore moins des applaudissemens et des honneurs de son siècle. Son indifférence à cet égard allait si loin, qu'il refusa, long-temps avant sa mort, une des premières dignités de l'Église qu'on lui offrait et qu'on le pressait d'accepter. Quoiqu'il n'ignorât pas que sa franchise ne pouvait manquer de lui faire des ennemis, il ne s'en départait jamais, pour quelque considération que ce fût. La douceur et la compassion se faisaient remarquer dans toute sa conduite, et lui étaient naturelles : par l'une, il souffrait tout, il s'accommodait et se prêtait à tout; par l'autre, il sentait vivement les misères d'autrui, et s'empressait d'y porter remède. Il ne connaissait ni la colère ni le ressentiment : si quelquefois il lui échappait de parler avec un peu trop de vivacité, cela passait dans un moment; et il était plus fâché contre lui-même que contre les personnes qui lui avaient donné sujet de se fâcher.» (*Mémoires de Nicéron*, tome 42.) Il publia en 1691, à Londres, en un vol. in-8°, un ouvrage intitulé : *Le but d'une partie de l'Ecclésiaste, ou Poëme sur les mouvemens peu raisonnables que les hommes se donnent pour la possession des agrémens de la vie présente.* Son principal ouvrage est une *Ebauche de la Religion naturelle*, où il s'est peint lui-même, puisqu'il a constamment rempli les devoirs qu'il a prescrits avec tant de force aux autres. Elle a été traduite en

français, et imprimée à La Haye en 1726, in-4°. Le traducteur a assez bien débrouillé les nombreuses notes de l'original; mais il fait quelquefois dire à l'auteur ce qu'il ne dit point. « Si la simplicité, la fécondité, la nouveauté des principes suffisent pour faire la fortune d'un ouvrage (disent les auteurs de l'Histoire littéraire de l'Europe), nous répondons à celui-ci de l'approbation universelle. » Ce n'est point, ajoutent-ils, une ébauche grossière, ainsi que l'auteur l'appelle modestement, mais un cours achevé de morale. Il y a pourtant quelques principes dont les incrédules pourraient abuser. L'auteur paraît accorder aux fausses religions des avantages qui les rendraient, sinon égales, du moins peu inférieures au christianisme. Wollaston jeta au feu presque tous ses autres écrits, avant sa mort, arrivée le 29 octobre 1724. La délicatesse de son goût lui fit faire ce sacrifice.

WOLLEBIUS (Jean), théologien de Bâle, vivait dans le 17e siècle; il fut auteur d'un petit ouvrage populaire, intitulé *Compendium theologiæ*, qui a été traduit en plusieurs langues. Il mourut en 1629.

WOLLSTONECRAFFT (Miss), épouse du célèbre docteur Godwin, mourut en couches à Londres le 9 septembre 1797. On a d'elle un ouvrage, intitulé *The Righhis of Women* (des droits de la femme) qui eut le plus grand succès en Angleterre.

WOLMAR (Melchior) jurisconsulte, né à Rotweil en Suisse, en 1497, apprit la langue grecque à Calvin et à Bèze, et leur inspira l'envie d'être réformateurs. Ulric, duc de Wittemberg, l'attira dans ses états, et le fit professeur de droit à Tubingue. Après avoir rempli ces emplois avec distinction, il se retira à Eisenach, où il mourut d'apoplexie en 1561. Ce savant avait une telle réputation de probité que quelques gens de lettres ne l'appelaient que Melior au lieu de Melchior. La préface qu'il a mise à la tête de la Grammaire grecque de Démétrius Chalcondyle a passé autrefois pour un chef-d'œuvre en ce genre; mais on ne la regarde plus aujourd'hui du même œil. On a aussi de lui des commentaires estimés sur les deux premiers livres de l'Iliade d'Homère.

WOLSEY (Thomas), fils d'un boucher, né à Ipswich en 1473, embrassa d'abord l'état ecclésiastique; il commença par enseigner la grammaire dans l'université d'Oxford, où dans la suite il fonda une chaire grecque qui subsiste encore. Ses talens lui procurèrent la place d'aumônier du roi Henri VIII, qui le fit entrer dans le conseil et qui se déchargea sur lui du gouvernement de l'état. Après lui avoir donné successivement plusieurs évêchés, il le fit archevêque d'York et grand-chancelier du royaume. Le pape Léon X l'honora de la pourpre en 1515, et du titre de légat *à latere* dans tout le royaume. On le vit alors augmenter son faste et ses prétentions. L'archevêque de Cantorbéry lui ayant écrit *Votre très-affectionné frère*, il s'en plaignit comme d'une injure. L'archevêque, informé de ses plaintes, dit froidement: « Ne voyez-vous pas que cet homme est ivre d'un excès de prospérité? » Bientôt Wolsey établit une cour ecclésiastique dont l'autorité arbitraire ressemblait fort à celle de l'inquisition;

et quoique décrié pour la licence de ses mœurs, il s'érigea en réformateur rigide de celles des laïques même. On se plaignit hautement de ses entreprises, et Henri VIII lui ordonna de mettre des bornes à sa juridiction. François Ier et Charles-Quint, qui regardaient Wolsey comme arbitre de l'Europe, le comblèrent de caresses et de présens. Le dernier le traitoit tantôt de cousin et tantôt de père, et le flatta même du trône pontifical. Le saint siége vaqua deux fois. L'empereur, loin de penser à remplir ses engagemens, fit agir pour d'autres. Wolsey rompit aussitôt le lien qu'il avait formé entre ce prince et son maître, et il réunit les forces de l'Angleterre et de la France pour accabler, s'il était possible, son ennemi. Il imagina peu après une autre guerre de vengeance qu'il crut plus propre à humilier Charles-Quint : ce fut le divorce de Henri avec la reine, Catherine d'Aragon, tante de cet empereur: ou du moins s'il n'inspira pas la pensée de ce divorce, il entra dans toutes les vues du prince qui voulait le faire. Anne de Bouleyn, épouse de Henri VIII, après Catherine, fut la première à aigrir le roi contre un ministre insolent qui avait révolté tout le monde par son faste et ses hauteurs. Dans le temps de sa faveur, il ne parlait qu'en despote. Pour décider les citoyens de Londres à un emprunt général fait en 1525, il leur déclara nettement « qu'il valait mieux que quelques-uns d'entre eux souffrissent d'indigence que de laisser manquer le roi. — Prenez-garde, ajoutait-il, à ne faire aucune résistance ni aucun murmure, sans quoi il pourra en coûter quelques têtes. » Henri VIII, ayant vu les plaintes de son épouse confirmées par celles de tous ses sujets, confisqua tous les biens de Wolsey, le dépouilla de ses charges et le relégua dans son archevêché d'York. On lui ordonna de quitter son palais de Londres, qui devint la demeure des rois sous le nom de Whitehal. On trouva chez lui un buffet de vaisselle d'or, les meubles les plus somptueux, et jusqu'à mille pièces de fine toile de Hollande. Ce favori disgracié se vit tout-à-coup méprisé des grands et haï du peuple. Fitz William, un de ses protégés, fut le seul qui osa défendre sa cause et faire l'éloge des talens et des grandes qualités du ministre disgracié. Il fit plus; il offrit sa maison de campagne à Wolsey, et le conjura d'y venir du moins passer un jour. Le cardinal, sensible à ce zèle, alla chez Fitz William, qui le reçut avec les marques les plus distinguées du respect et de la reconnaissance. Le roi, instruit de l'accueil que ce particulier n'avait pas craint de faire à un homme tel que Wolsey, fit venir William. Il lui demanda d'un air et d'un ton irrités par quel motif il avait eu l'audace de recevoir chez lui le cardinal accusé et déclaré coupable de haute trahison. « Sire, répondit William, ce n'est point le criminel d'état que j'ai reçu chez moi; c'est mon protecteur, celui qui m'a donné du pain, et de qui je tiens la fortune dont je jouis; j'aurais été le plus ingrat des hommes si je l'avais abandonné. » Le roi, plein d'admiration, conçut dès cet instant une haute estime pour le généreux Fitz William. Il le fit chevalier sur-le-champ, et peu de temps après il le nomma son conseiller

privé. Cependant Wolsey, n'ayant que cet ami dans sa disgrace, se vit accablé d'une foule d'accusations, d'opprobres et de malheurs. Le duc de Northumberland eut ordre de l'arrêter pour crime de lèse-majesté. On le conduisait à la Tour de Londres pour lui faire son procès; mais il succomba à ses infortunes, et mourut en chemin, d'une dyssenterie, à Leicester en 1533. Il dit un peu avant sa mort ces paroles remarquables : « Hélas! si j'avais servi le roi du ciel avec la même fidélité que j'ai servi le roi mon maître sur la terre, il ne m'abandonnerait pas dans ma vieillesse, comme mon prince m'abandonne aujourd'hui. » Sa Vie a été donnée en anglais, in-4°. On a bien débité des faussetés sur ce fameux cardinal, que l'abbé de Longuerue a très-bien réfutées dans ses savantes et judicieuses Remarques sur sa Vie. (On les trouve dans le tome 8 des *Mémoires de littérature* du P. Desmolets.) Wolsey était d'une naissance basse, mais d'un génie élevé. Si des mœurs dépravées commencèrent sa fortune, il l'augmenta par beaucoup d'audace et d'habileté. Il se servit de la confiance des grands, qu'il avait gagnée pour s'avancer, et de la connaissance qu'il avait de leur politique pour les détruire. Heureux à pénétrer les hommes et les choses, il se rendit absolu en flattant les passions de son maître; et il aurait joui long-temps de son pouvoir, si un favori pouvait tenir contre une maîtresse. Son principal talent était celui de préparer les événemens et de profiter de ceux que le hasard lui présentait. Après sa mort, Henri VIII ne parla de lui qu'avec éloge; et la suite de ce règne, moins heureuse que le commencement, paraît justifier sa mémoire d'une partie des imputations dont elle fut chargée. Son caractère ne fut pas aussi bon que sa politique. Il était né jaloux, inquiet, soupçonneux et vindicatif (*voyez* PACE et POLYDORE); et ces différens vices furent la première source de sa chute. Rien n'est plus singulier qu'un des chefs d'accusation qu'on intenta contre Wolsey : c'est qu'ayant le mal de Naples, il avait eu l'insolence de s'approcher de trop près de l'oreille du roi. Il fallait que la haine fût bien acharnée contre lui, pour lui intenter une semblable accusation. Robertson regarde le cardinal de Wolsey, comme le principal auteur des fausses démarches de l'administration de Henri VIII. « La plupart, dit-il, furent l'effet des passions violentes et de l'ambition insatiable du cardinal Wolsey, son premier ministre et son favori. Cet homme de la lie du peuple était parvenu à un degré de puissance et d'élévation auquel jamais sujet n'était arrivé. Il gouvernait en maître impérieux le plus fier et le plus intraitable des rois. De grands talens de différentes espèces le rendaient propre à soutenir les deux rôles opposés de ministre et de favori. Un jugement profond, une application infatigable, une parfaite connaissance de l'état du royaume jointe à celle des intérêts et des vues des cours étrangères le rendaient capable d'exercer l'autorité absolue qui lui était confiée; la politesse de ses manières, la gaîté de sa conversation, son esprit insinuant, son amour pour la magnificence, et les progrès qu'il avait faits dans le genre de littérature qui était du goût de

Henri, lui gagnèrent l'affection et la confiance de ce jeune monarque. Wolsey était bien éloigné de faire servir au bien de la nation ou à la vraie grandeur de son maître, l'autorité étendue et presque royale dont il jouissait. Avide et prodigue à la fois, il ne se rassasiait point de richesses. Dévoré d'une ambition démesurée, il aspirait sans cesse à de nouveaux honneurs, avec une avidité qui n'était jamais amortie par les succès passés. Fier de son élévation extraordinaire et de l'ascendant qu'il avait su prendre sur l'esprit d'un prince, qui n'aurait qu'avec peine reçu un conseil de tout autre, il mit dans sa conduite un orgueil extrême et la hauteur la plus révoltante. Ce fut à ces passions que Wolsey sacrifia lui-même toute autre considération, et quiconque voulut obtenir sa faveur ou celle de son maître, fut obligé de les flatter ou de les satisfaire. » On trouve un petit recueil de *Lettres* de ce cardinal dans le tome 3 de la *Collectio amplissima* des PP. Martenne et Durand, bénédictins. Elles peuvent servir à l'histoire de ce temps-là.

WOLTERS (Henriette), artiste hollandaise, née en 1692 à Amsterdam, morte en 1741, s'est distinguée dans la peinture. Son genre était le portrait en miniature. Elle réunissait l'exactitude, l'élégance et le goût.

WOLTMAN (.... de), littérateur et conseiller d'état allemand, né à Oldenbourg, le 9 février 1770, fit ses études à l'université de Gottingue, où il fut ensuite répétiteur. En 1794, il fut nommé professeur de philosophie à l'université de Jéna, et quitta bientôt la carrière littéraire pour celle de l'administration. Il fut nommé conseiller d'état en 1799, et conseiller de légation du prince de Hesse-Hombourg. Il mourut à Hambourg en 1817, âgé de 47 ans. On cite parmi ses principaux écrits, l'*Histoire des Allemands sous les empereurs de la maison de Saxe*; un *Aperçu de l'Histoire moderne*; l'*Histoire des Etats de l'Europe*; un roman intitulé: *Mathilde de Merveld*, etc.

WOLZOGUE ou WOLZOGEN (Louis de), né à Amersford en 1632, de parens nobles originaires d'Autriche, ne doit pas être confondu avec un écrivain socinien de même nom, dont les ouvrages forment 2 vol. de la Bibliothèque des frères polonais. Après avoir été élevé sous son père, habile mathématicien, et dans l'université de sa patrie, il vint en France pour s'y perfectionner dans la connaissance de notre langue. De là il passa à Genève, parcourut la Suisse et l'Allemagne en voyageur curieux et intelligent. De retour dans sa patrie, il fut successivement ministre de l'Eglise wallonne à Groningue, à Middelbourg en Zélande, à Utrecht et à Amsterdam. Il remplit tous les devoirs de ces différens postes avec autant de zèle que d'intelligence. Il mourut le 13 novembre 1690, à Amsterdam, où il occupait la chaire de professeur en histoire ecclésiastique. Cet écrivain était aussi socinien, et il eut de vives querelles avec Labadie. Ses principaux ouvrages sont : I. *Orator sacer, sive de ratione concionandi*, Utrecht, 1671, in-8°. II. *Dissertatio critico-theologica de correctione scribarum in octodecim scripturæ dictionibus adhibita*, Hardwick, 1689, in-4°. III. Une traduction française du

Dictionnaire hébreu de Leigh : cet ouvrage parut à Amsterdam en 1730, in-4°. IV. *De scripturarum in interprete contra exercitatorem paradoxum*, 1668, in-12. *Voyez* les Lettres sur la vie et la mort de Æolzogue, Amsterdam, 1692, un vol. in-8°.

WONCACK (Laurent), savant évêque anglais, mort en 1685, a donné beaucoup d'ouvrages : I. *L'Examen de Tilène devant ses juges*, in-12, petit ouvrage contre les puritains. II. *Le Cabinet des calvinistes ouvert*, in-12. III. Le *Résultat des faux principes, ou l'Erreur convaincue par sa propre évidence*, in-4° ; et quelques autres ouvrages, qui tous en général sont dirigés contre le calvinisme.

WOOD (Antoine), antiquaire anglais, né à Oxford le 17 décembre 1632, fit ses études dans l'université de sa ville natale, et y fut reçu maitres-ès-arts à vingt-trois ans. En 1674, il publia *Historia et antiquitates universitatis Oxoniensis*, Londres, 2 vol. in-fol., Oxford, 1674-75, 2 vol. in-fol. Cette édition latine publiée sous les auspices de l'évêque Fell, n'est que la traduction du texte original, écrit en anglais par Wood. Il écrivit cet ouvrage en anglais ; mais l'université le trouva si intéressant, quelle en fit faire la traduction latine que nous avons. Wood y travailla pendant huit ans, et puisa dans le sein même de l'antiquité de nombreuses citations d'archives et de manuscrits. Il fut goûté de tous les savans anglais et étrangers, qui rendirent hommage aux connaissances profondes de l'auteur en qualifiant son Histoire de *Trésor choisi d'antiquités*. Cependant l'ouvrage ne manqua pas de critiques : l'évêque de Lincoln, Thomas Barlow, attaqua non-seulement la latinité des traducteurs, qui ont souvent mérité ce reproche, mais le fond même de l'ouvrage, et les opinions de Wood, qui avait alors beaucoup de penchant pour la religion catholique. Enfin, quelques-uns l'ont signalé comme devant être mis au rang des plagiaires. Voici comment s'exprime La Chapelle à ce sujet, dans le tome 9 de sa Bibliothèque anglaise : « Il a bien pillé les manuscrits de MM. Twynn et Langbaine, qui lui étaient tombés entre les mains, et desquels il a profité habilement sans en faire honneur à leur mémoire. M. Hearne nous assure de la vérité de ce plagiat en homme qui n'en doute point lui-même ; quoiqu'au reste il ne disconvienne pas que cet illustre plagiaire ne soit original en bien des choses, et ne dût à ses propres recherches une grande partie de ce qu'il savait. » D'ailleurs, pour justifier cette assertion, il faudrait connaître à fond les manuscrits, que l'on cite, et tout porte à croire que le meilleur de l'ouvrage de Wood lui appartient exclusivement. Sa seconde production est *Athenæ Oxonienses*, dont le commencement parut à Londres en 1691, in-fol. C'est l'histoire de tous les auteurs et prélats qui ont étudié dans l'université d'Oxford, depuis 1500 jusqu'en 1695. Il a tracé son caractère en tête du premier volume de la première édition. Il est assez curieux pour que nous en rapportions quelques passages. «Pour ce qui est de la personne de l'auteur, c'est un homme qui préfère le commerce des morts à celui des vivans, et qui n'a ni intérêt ni goût à flatter, ou à flétrir

aucun particulier ni aucune société quelconque. Il aime tellement tous les hommes en général, qu'il souhaiterait qu'il y eût une règle fixe pour apprécier le mérite de tous et la louange due à chacun, en sorte qu'on ne pût ni faire tort aux auteurs, ni surprendre les lecteurs par des éloges ou excessifs ou trop mesurés. L'auteur aime à un tel point la retraite et la solitude, qu'il ne se trouve dans aucune des assemblées de l'université, qu'il n'a point de compagnon qui couche ou qui mange avec lui, qui l'accompagne dans ses promenades et dans ses voyages; il n'a guère de commerce avec personne, si ce n'est avec un très-petit nombre de gens d'un caractère généreux et plein de grandeur. Peu s'en faut qu'il ne soit un ascète qui passe tout son temps, ou du moins la plus grande partie, soit de jour, soit de nuit, à lire, à écrire, et dans la contemplation des choses divines. Il présume néanmoins que moins il est répandu, plus son travail paraîtra exempt de partialité à des lecteurs savans et judicieux, au seul jugement désintéressé desquels il soumet son ouvrage et sa personne même. » Wood ayant inséré dans son *Athenæ Oxonienses* certaines particularités peu favorables au comte de Clarendon, chancelier d'Angleterre et de l'université, celle-ci intenta un procès à l'auteur, qui plaida sa cause avec chaleur dans un ouvrage intitulé *Défense de l'histoire de l'université d'Oxford*, etc., 1693, in-4°. Il y a fait son apologie d'une manière claire et convaincante : entre autres passages intéressans, il dit : « qu'il n'a jamais touché précipitamment, ou par vivacité, à aucun sujet; qu'il n'a jamais écrit pour plaire à un parti dominant, qu'il n'a jamais déguisé aucune vérité désagréable, ni donné un tour favorable à ce qui ne le méritait pas; qu'il a toujours été un écrivain libre et indépendant. Enfin il avoue qu'il peut s'être trompé sur des faits et des personnes, des années encore récentes, lorsque ses renseignemens n'ont été tirés que d'amis encore vivans, ou peut-être d'ennemis; mais qu'il a été exact et véridique quand il a pu se procurer des pièces authentiques. » Au reste ses *Athenæ Oxonienses* sont une excellente histoire de l'Angleterre, et les biographes y ont puisé la plupart de leurs matériaux. Wood a encore inséré des *Recueils historiques* dans un journal anglais appelé *Bibliothèque littéraire*. Il mourut d'une rétention d'urine à Oxford le 29 novembre 1695. Quelques heures avant de rendre le dernier soupir, il mit en ordre une grande quantité de papiers et de lettres, et y fit mettre le feu. Il recommanda également qu'on brûlât tout ce qu'on trouverait de lui contenant des injures contre qui que ce soit. Il avait d'abord favorisé les papistes; mais il devint zélé anglican. Sa vie, depuis sa naissance jusqu'en 1672, a été écrite par lui-même, et publiée par Thomas Hearne.

WOOD (ROBERT), savant anglais, a publié un ouvrage d'érudition, plus agréable que ne le sont d'ordinaire les écrits de ce genre. Il a pour titre, *Essai sur le génie d'Homère*, 1769, in-4°, et 1775, grand in-4°, qui a été traduit en français par M. Démeunier, Paris, 1775, in-8°. L'auteur, avec deux de ses

amis nommés Dawkins et Bouvrie, enthousiastes d'Homère, fit le voyage de la Grèce, visita les îles de l'Archipel et toutes les côtes de l'Asie mineure pour vérifier la géographie et les descriptions du poète grec. Ce voyage a confirmé la vérité et l'exactitude de ce dernier. En France, M. Le Chevalier a fait son intéressant *Voyage de la Troade*, 5 vol. in-8°, pour le même objet. Wood, devenu secrétaire d'état en 1764, est mort à la fin du 18me siècle.

WOODALL (Jean), chirurgien anglais, né vers 1559, mort en 1638, s'est rendu célèbre sous les règnes d'Elisabeth et de Jacques Ier. On a de lui deux ouvrages, qui sont les guides des jeunes chirurgiens d'Angleterre. Le premier est intitulé l'*Aide de chirurgien*. Le second *Viaticum*. Ils ont eu beaucoup de vogue dans leur temps.

WOODBRIDGE (Jean), premier ministre d'Andover au Massachussetts, né en 1613, au Whiltshire en Angleterre. Après avoir passé quelque temps à Oxford, il continua ses études. En 1634, il passa en Amérique avec son oncle le R. M. Parker. Il prit les ordres en 1644, à Andover; mais rappelé en Angleterre par ses amis, il y retourna en 1647. L'acte Bartholomow l'ayant fait rejeter, il chercha de nouveau une retraite paisible en Amérique, où il fut assistant de M. Parker. Ses idées sur la discipline de l'Eglise lui firent quitter cette place. Il fut ensuite nommé magistrat dans la colonie, et mourut en 1695. Il vécut assez pour voir trois de ses fils dans le ministère, et quatre de ses petits-fils qui s'y disposaient. La piété dont il avait été imbu dès sa jeunesse s'accrut avec ses années. Les pertes et l'affliction ne troublèrent point la paix de son ame. Il refusa un verre de vin qu'on lui présentait au moment de sa mort, en disant: « Je vais dans un lieu où j'aurai mieux que cela. »

WOODBRIDGE (Benjamin), né en 1622, frère du précédent, fut le premier gradué au collége de Harvard. A son arrivée en Amérique il remporta en 1642, les premières couronnes du nouveau séminaire de Cambridge; et à son retour en Angleterre il succéda au docteur Twifs à Newbury, où il obtint une grande réputation comme savant, comme prédicateur et comme casuiste. Cependant en 1662, il fut rejeté; mais il continua de prêcher en particulier. Il mourut à Inglefield en 1684, et fut enterré à Newbury. Il a publié plusieurs sermons. On lui attribue généralement l'épitaphe ingénieuse pour la tombe de Cotton, qui se trouve dans le Magnalia de Mather.

WOODCOCK (Robert), peintre et musicien, né en 1692, mort en en 1728, eut pour ces deux arts un goût si décidé, que, pour s'y livrer entièrement, il quitta une place lucrative dans le gouvernement. Comme musicien, il excella sur le haut-bois; et on a de lui quelques pièces pour cet instrument: comme peintre, il parvint encore à un talent plus distingué, et il a réussi surtout dans les marines.

WOODFORD (Samuel), théologien et poète anglais, né à Londres en 1636, fut prébendier de Winchester. Il mourut en 1700. Ses poésies sont nombreuses et estimées. On a de lui une paraphrase en vers des Psaumes en

cinq livres, 1667, in-4°, réimprimée en 1678, in-8°; une paraphrase des Cantiques, 1679, in-8°; une paraphrase de quelques hymnes du nouveau et de l'ancien Testament, et d'autres poésies.

WOODHEAD, (ABRAHAM), écrivain anglais catholique, né à Maltham, au comté d'Yorck en 1678, prit les ordres. Dans le temps de la rébellion il fut dépossédé de ses bénéfices, et les recouvra à la restauration. Ayant embrassé la religion catholique, il s'établit à Hoxton, où il vécut d'une petite pension que le collége lui faisait. Woodhead est auteur de plusieurs ouvrages en faveur du papisme, dans lesquels on a remarqué celui intitulé: *Le Guide des Controverses;* mais il les a tous donnés sous des noms supposés.

WOODHOUSE (JACQUES), professeur de chimie à l'université de Pensylvanie, mort en 1809 dans la trente-neuvième année de son âge. Son érudition fut immense. Il a publié: I. Une dissertation inaugurale sur les propriétés médicales et chimiques de l'arbre appelé en anglais *Perrimmon;* et l'*Analyse des végétaux astringens*, 1792. II. *Le Compagnon de poche du jeune chimiste, avec le Laboratoire portatif*, 1797. III. Une réponse aux considérations du docteur Priestley sur la doctrine du phlogistique et la décomposition de l'eau, fondées sur des expériences démonstratives, qui a été insérée dans le quatrième volume des *Transactions de la société philosophique d'Amérique*, et une édition de la Chimie de M. Chaptal, avec des notes très-précieuses, 2 vol. in-8°, 1807.

WOODWARD (JEAN), médecin anglais, né en 1665, dans le comté de Derby, d'une famille noble, étudia dans une école de campagne, et fut mis ensuite en apprentissage chez un fabricant de toiles. Le docteur Barwick avec lequel il fit connaissance, lui ayant trouvé des dispositions, le prit sous sa direction; ce fut à cette école qu'il se livra à l'étude de la philosophie, de l'anatomie et de la médecine. Lorsqu'il se fut rendu profond dans ces sciences, il choisit Londres pour le théâtre de ses talens. Le 13 janvier 1692, il succéda au docteur Stillingfleet, professeur de médecine au collége de Gresham; l'année suivante, la société royale l'admit au nombre de ses membres. En 1695, il mit au jour son *Essai sur l'histoire naturelle de la terre*, Londres, in-8°. Dans les observations qui servent de fondement à ce Traité, Woodward déclare que cet ouvrage est simplement l'ébauche d'une matière qu'il espère traiter plus au long dans la suite. Ce dernier Traité n'a jamais paru. L'Essai sur l'histoire naturelle a été traduit en français par Nogues, sous le titre de *Géographie physique* ou *Essai sur l'histoire naturelle de la terre*, Paris, 1735, in-4°; en latin, sous le titre de *Specimen de terrâ*, Zurich, 1704, in-8°; et en allemand, Erfurt, 1745. L'ouvrage de Woodward est divisé en six parties. Dans la première, il examine les opinions des écrivains qui l'ont précédé, relativement aux coquillages et aux corps marins; il parle des altérations et des changemens que la terre et la mer ont soufferts. La seconde partie traite du déluge universel; il s'attache à prouver que c'est par le moyen du déluge

que les corps marins ont été laissés sur la terre. La troisième partie renferme la description des fluides du globe terrestre. La quatrième, l'origine et la formation des métaux et des minéraux. La cinquième traite des changemens du globe terrestre depuis le déluge; et la sixième, de l'état de la terre avant le déluge. La description qu'il fait de cette catastrophe est curieuse : en voici quelques fragmens. « Tout le globe terrestre fut dissous et réduit en poussière ; les particules de pierre, de marbre et de tous les autres fossiles solides furent désunies ; celles des fossiles qui n'étaient pas solides auparavant, comme le sable, la terre, de même que le corps des animaux, leurs os, leurs dents, les coquillages, les végétaux, etc., se dispersèrent et s'élevèrent confusément dans l'eau, où ils restèrent suspendus. A la fin, tous ces corps, qui s'étaient élevés dans l'eau, se précipitèrent de nouveau, et tombèrent au fond. Les corps qui se trouvèrent les plus pesans descendirent les premiers, et ainsi des autres, selon leurs différens degrés de gravité. » En général, on trouve dans cet ouvrage d'excellentes observations, et en même temps quelques idées singulières et hasardées : l'auteur met de l'eau à la place du feu dans le centre de la terre. Après avoir examiné dans les souterrains les diverses couches de tuf, de terre glaise, de sable, de pierres, il prétend, comme on l'a vu par le passage précité, que l'organisation intérieure de la terre s'est faite d'après les lois de la pesanteur. L'ouvrage de Woodward trouva des détracteurs. En 1695, on publia à Londres, I. Un *Essai touchant quelques erreurs sur la création, le déluge et la manière dont le monde s'est peuplé*. II. Un petit *livre sur l'origine, les progrès et la destruction des Fables et des Romans*. III. *Nouvelles Observations sur le monde matériel et sur le monde animé*, par M. Robinson. Jean Harris réfuta toutes ces critiques dans ses *Remarques sur quelques pièces touchant le déluge universel*, Londres, 1697, in-8°. Enfin, le plus redoutable de ses adversaires, le docteur Arbuthnot fit imprimer un *Examen de la description du déluge, avec le parallèle de la philosophie de Stenon et de celle de Woodward, et des Observations sur Augustin Scilla*, qui avait traité la même matière. Arbuthnot objecte avec raison que de cinq ou six changemens surprenans, indiqués par Woodward dans sa Description du déluge, il donne simplement l'explication d'un seul; il veut ensuite que tous les changemens qu'il a décrits soient audessus des forces de la nature, et par conséquent impossibles physiquement. Quant à l'association d'opinions que Woodward s'est formée avec Sténon, Arbuthnot cherche à démontrer que les deux systèmes n'ont rien de commun; il lui reproche ensuite d'avoir pillé Augustin Scilla, qui avait manifesté avant lui les mêmes opinions; mais cette inculpation est sans fondement réel. En résumé, les raisonnemens de ce terrible antagoniste ne sont pas tous convaincans ; mais la plupart portent des coups assurés. En 1696, Woodward fut nommé membre de l'université de Cambridge et du collége de Pem-

broke, et publia la même année, *Courtes Instructions pour faire des observations dans toutes les parties du monde*, etc., Londres, in-4°. En 1713, il mit au jour ses *Remarques sur l'état ancien et présent de Londres*, Londres, in-8°. C'est un recueil de lettres que l'auteur n'avait pas d'abord dessein de faire imprimer; mais quelques-unes ayant été connues dans le monde, les libraires de Londres sollicitèrent son consentement pour leur donner la publicité. En 1714, parut *Naturalis Historia Telluris illustrata et aucta*, Londres, in-8°. Benjamin Holloway, bachelier en droit, l'a traduite en anglais et publiée en 1726, avec quelques morceaux du grand ouvrage que Woodward devait faire paraître, et qui n'a jamais été exécuté. La dernière production qu'il ait publiée est l'*Etat présent de la médecine et des maladies*, en anglais, 1718, in-8°; en latin, Zurich, 1720. C'est une satire assez faible contre les médecins de son temps. Elle fut attaquée par différentes brochures. Le docteur Jacques Quincy, entre autres en publia un Examen, Londres, 1719, in-8°. Woodward mourut à Londres, le 25 avril 1728, et fut enseveli dans l'abbaye de Westminster, où on lui érigea un monument. Après sa mort, on a mis au jour les ouvrages suivans sortis de sa plume, I. *Distribution méthodique des fossiles de toute espèce*, Londres, 1728, in-8°. II. *Essai d'une Histoire naturelle des fossiles d'Angleterre, avec des observations et des expériences pour en découvrir l'origine et la nature, et les divers ouvrages*, Londres, 1729, 2 vol. in-8°. C'est le fruit de 40 ans de travaux et de recherches. Tous les fossiles que l'auteur a décrits composaient sa collection; il voulait absolument achever cet ouvrage, que lui seul, jusqu'alors, avait eu le courage d'entreprendre, et y travailla tout le temps de sa maladie. Il était occupé à le faire imprimer quand il mourut. Par son testament il fonda une chaire à Cambridge pour donner des leçons sur son Essai de l'histoire naturelle de la terre, son Etat de la médecine, etc., et il assigna au professeur 150 liv. sterling de rente. Holloway a orné sa traduction d'une préface savante, dans laquelle il rend compte de trois autres ouvrages du docteur Woodward, I. *Notes sur le premier chapitre de la Genèse*. L'auteur y justifie l'Histoire que Moïse nous a laissée de la création. II. *Description de l'état du genre humain dans les premiers siècles qui ont suivi le déluge*, avec un Discours historique tendant à découvrir l'origine des nations, et surtout des Indiens, Américains et Nègres. L'auteur prouve par cet ouvrage que tous les peuples ont une souche commune; que la différence de taille, de couleur, de complexion ne provient que de la diversité de chaleur, de climat, de manière de vivre; que si les Américains ne connaissent pas l'usage des lettres, de la monnaie, des charrues, des chevaux, etc., toutes choses de première nécessité, c'est que leur séparation des autres peuples a été antérieure à l'usage de ces différens objets. III. *De la Sagesse des anciens Egyptiens*, ou Discours touchant leurs arts, leurs sciences et leur religion, avec des

Réflexions sur l'état des sciences parmi les Juifs et quelques-autres nations. Woodward y défend avec opiniâtreté la loi de Moïse, et réfute les prétentions du chevalier Marsham et du docteur Spencer, qui veulent qu'une partie de ses pratiques ait été empruntée des Egyptiens.

WOODWARD (HENRI), acteur comique, né à Londres en 1717, s'est rendu célèbre dans le rôle d'arlequin. Il fut élève de M. Rich, et ses succès sont fort connus à Londres. Ayant amassé de ses épargnes un capital de six mille livres sterling, il les perdit dans l'entreprise d'un spectacle en Irlande. Il revint à Covent-Garden, et mourut des suites d'une chute, en sautant sur une table, dans le rôle de Crispin, le 17 avril 1777. Il est auteur d'une farce intitulée *Marplot à Lisbonne*, et d'une comédie qui a pour titre, l'*Homme est le maître*, 1775, 1 vol. in-8°.

WOODVILLE (ELISABETH), femme d'Edouard IV d'Angleterre, avait épousé sir Jean Grey, qui fut tué à la bataille de Bernard's-Heath. Après la mort de son époux elle se présenta devant le roi pour demander la restitution des biens de son mari. Ce prince devint amoureux d'elle, et l'épousa. La princesse Elisabeth, qui fut femme de Henri VII, et qui réunit les droits des maisons d'York et de Lancastre, fut le fruit de ce mariage.

WOOLHOUSE (JEAN-THOMAS), chirurgien anglais, oculiste du roi Guillaume III, a mis au jour : I. *Expériences de diverses opérations manuelles*, 1711, Paris, II. *Dissertation sur la cataracte de quelques modernes*, Offenbach, 1717, in-8°. III. *Observations critiques sur un livre anglais*, Londres, 1713, 1 vol. in-8°.

WOOLLETT (GUILLAUME), graveur, né à Londres, et mort dans la même ville en 1685, à 50 ans ; nous a laissé de bonnes estampes. Les principales sont : Un *Paysage*, d'après Annibal Carrache, *Diane et Actéon*, et *Mercure volant les troupeaux d'Admète*, d'après Philippe Lauri. La *Mort du général Wolf*, la *Bataille de la Hogue*, et plusieurs autres morceaux, d'après Robert Wilson.

WOOLSTON (THOMAS), écrivain hérétique, né en 1669 à Northampton, d'un riche marchand, après avoir étudié dans l'université de Cambridge, passa au collége de Sidney, où il prit des degrés en théologie, et d'où il se fit exclure pour ses opinions religieuses. De Cambridge il se rendit à Londres, où il était connu par six *Discours sur les Miracles de Jésus-Christ*, 1727 à 1729, in-8°. Sous prétexte de les faire passer pour des allégories, il s'efforce de les détruire dans cet ouvrage. « Il soutient, dit Nicéron, que les quatre évangélistes n'ont pas fait une histoire littérale de la vie de J.-C. ; mais que ce qu'ils en disent n'est qu'une représentation emblématique de sa vie spirituelle dans l'ame de l'homme, et que les miracles qu'ils lui attribuent ne sont que des figures de ses opérations mystérieuses sur l'église et sur les élus. Mais s'il montre autant d'emportement que Celse, que Julien l'Apostat et Porphyre, il paraît enchérir sur eux par l'adresse avec laquelle il essaie de jeter du ridicule sur les miracles de Jésus-Christ et sur sa personne

sacrée. Comme il continuait d'écrire contre les vérités fondamentales de la foi, il fut déféré au tribunal séculier. La cour du ban du roi le condamna, en 1729, à payer 25 liv. sterling d'amende pour chacun de ses discours, à subir une année de prison, et à donner caution pour sa bonne conduite pendant le reste de ses jours. Mais après l'année expirée, il demeura dans la prison du ban du roi, n'ayant pas de quoi payer l'amende. Il mourut le 27 janvier 1733, d'un rhume épidémique, qui se fit sentir cette année dans presque toute l'Europe. Une demi-heure avant sa mort, il dit : « Voilà un assaut qu'il faut que tout le monde soutienne. » Woolston attaqua la religion par manie. On a de lui plusieurs ouvrages écrits d'un style clair, sans être élégant, et dans lesquels il abuse des passages des saints Pères, dont il paraît qu'il s'était nourri. Les principaux sont : I. *Apologie ancienne pour la vérité de la religion chrétienne, renouvelée contre les juifs et les gentils*, réimprimée à Londres en 1732, in-8°. II. *Défenses des Discours de M. Woolston, sur les Miracles de J.-C., contre les évêques de Saint-David et de Londres, et contre ses autres adversaires*, 1730, brochure in-8°. Cette apologie d'un ouvrage qui ne pouvait être défendu ne fit illusion à personne. Ceux qui poussent trop loin la liberté de penser en Angleterre et en France, ont prodigué à cet écrivain des éloges. III. *Dissertatio de Pontii Pilati ad Tiberium epistolâ circa res Jesu-Christi gestas*. Il s'efforce d'y prouver que Pilate écrivit une lettre à Tibère sur les miracles de J.-C., et que celle rapportée dans les écrits des Pères est supposée. Parmi les réfutations qu'on a faites de ses livres, on distingue celle qui a été traduite en français sous ce titre : *Les Témoins de la Résurrection de J.-C. examinés et jugés selon les règles du barreau*, in-8°. Un de ses amis a composé sa vie, dans laquelle il le flatte beaucoup. Ayant été calomnié par un auteur, ses amis le pressèrent de mettre l'écrivain satirique en justice; il leur répondit : « Je parviendrais peut-être à le ruiner, et j'aurais beaucoup plus de chagrin de voir sa misère, que je n'aurais eu de plaisir à satisfaire ma vengeance. »

WOOSTER (David), major-général dans l'armée révolutionnaire, né en 1711 à Stratford, gradué au collége d'Yale en 1738. Au commencement de la guerre avec la Grande-Bretagne, il fut nommé chef des troupes au service du Connecticut; mais il donna sa démission. En 1776, il fut nommé premier major-général de la milice de l'état où il était né. Il combattait un détachement des troupes de la Grande-Bretagne, qui était venu détruire les magasins de Danbury, quand il reçut à Ridyfield un coup mortel, en 1777.

WOOTTON (Jean), peintre anglais, mort en 1765, a excellé dans le paysage. Il peignait très-bien les animaux, particulièrement les chevaux et les chiens. Le prix de ses tableaux n'était jamais au-dessous de 48 guinées.

WORLIDGE (Thomas), peintre et graveur, né à Oxford en 1725, mort à Londres en 1766. On a de lui, à l'eau-forte, dans le goût de Rembrandt, quelques

estampes de sa composition. On cite entre autres une suite de petites têtes, une autre de pierres antiques, son propre portrait, un homme en pied, armé d'un sabre et couvert d'un manteau de poil. Il a publié un livre de pierres gravées d'après l'antique. Elle est intitulée : *Collection choisie de dessins*, tirées des pierres précieuses antiques, pour la plupart dans la possession de la grande et petite noblesse du royaume, gravée dans le goût de Rembrandt, Londres, 1768, 2 vol. petit in-fol. Cet ouvrage, magnifiquement exécuté, se compose de 180 planches. Il y a des exemplaires dont le texte est en anglais.

WORMIUS (Olaüs), médecin danois, natif d'Aarrhus, en Jutland, l'an 1588, voyagea en Allemagne, en Suisse, en Italie, et en Angleterre, pour profiter des secrets des savans et de ceux de la nature. De retour à Copenhague, il obtint en 1624, la chaire de médecine après Gaspar Bartholin. Il possédait parfaitement cette science, et son habileté lui mérita la place de médecin du roi Christian V. Il fit de nouvelles découvertes dans l'anatomie, et mourut recteur de l'académie de Copenhague en 1654. Il s'était marié trois fois, il se vit père de 18 enfans. On a de lui plusieurs ouvrages sur l'histoire du Danemarck et d'autres écrits. Les principaux sont : I. *Antiquitates Danicæ, litteratura runica, fasti Danici*, etc., Copenhague, 1651, in-folio. Les fastes marqués dans cet ouvrage ne regardent point la chronologie ; mais seulement la manière de mesurer le temps, pratiquée par les anciens Danois. II. *Danica litteratura antiquissima, vulgò Gothica dicta*, Copenhague, 1641, in-folio. Il y a joint une dissertation sur la poésie ancienne des Danois. III. *Monumentorum Danicorum libri sex*, ou sous le titre de *Fasti Danici*, Rostock, 1643, in-fol. IV. *Duplex series antiqua regum Daniæ, et limitum inter Daniam et Sueciam descriptio*, Copenhague, 1643, in-folio. C'est l'édition d'un ancien ouvrage où il règne peu de critique. V. *Lexicon runicum et appendix ad monumenta Danica*, Rostock, 1650, in-folio. VI. *De renum officio in re venereâ*, imprimé dans le recueil de Bartholin, *De usu flagrorum*, Francfort, 1670, in-12. VII. *Musæum Wormianum*, Leyde, 1655, in-fol., fig. Ces ouvrages sont écrits avec plus d'exactitude que d'élégance.

WORMIUS (Guillaume), fils aîné du précédent, né à Copenhague en 1633, exerça la médecine comme son père, et ses succès furent aussi bien récompensés. Il devint professeur de physique expérimentale, historiographe du roi et bibliothécaire royal, président du tribunal suprême de justice, conseiller d'état et conseiller des conférences. C'est lui qui publia la description des curiosités de son père, sous le titre de *Musæum Wormianum*, Leyde, 1655, in-folio. Cet ouvrage est curieux. Guillaume Wormius mourut en 1724.

WORMIUS (Olaüs), fils aîné du précédent, professeur en éloquence, en histoire et en médecine à Copenhague, finit sa carrière en 1708, à 41 ans. On a de lui : I. *De Glossopetris*. II. *De viribus medicamentorum specifi-*

cis, et d'autres ouvrages de physique et de littérature.

WORMIUS (CHRISTIAN), frère du précédent, docteur et professeur en théologie, puis évêque de Seeland et de Copenhague, mourut en 1737. Sa science, sa régularité, son zèle pour le bien public, lui méritèrent tous les suffrages pendant sa vie, et tous les regrets après sa mort. Le roi l'ayant chargé de mettre les colléges en meilleur état, il s'acquitta de cet emploi avec beaucoup de zèle. Il avait amassé une bibliothèque immense bien choisie, que l'incendie de 1728 détruisit entièrement. Il présidait au synode de Roschild, lorsque ce désastre arriva. A son retour, le spectacle du malheur public l'empêcha de songer à sa propre perte. On a de lui plusieurs savans ouvrages. Les principaux sont : I. *De corruptis antiquitatum hebraïcarum vestigiis, apud Tacitum et Martialem.* II. *Dissertationes quatuor de veris causis cur delectatos hominis carnibus et promiscuo concubitu christianos calumniati sint ethnici.* III. *Historia Sabellianismi*, in-8°., etc. Une érudition profonde rend ces ouvrages recommandables.

WORMORD (FRANÇOIS), natif d'Amsterdam, fut un des coopérateurs de la réformation en Danemarck. Il parvint à être nommé évêque ou surintendant de Lunden. On a de lui une traduction danoise du *Livre des Psaumes*, publié en 1528.

WORSDALE (JACQUES), peintre et écrivain dramatique anglais, mort en 1567. Sir Godefroy Kneller, qui avait élevé cet artiste, le renvoya de chez lui parce qu'il avait épousé sans son consentement la nièce de sa femme. Il a donné plusieurs pièces de théâtre, dont la plus connue est l'*Assemblée*, où il jouait lui-même le rôle de la vieille Lady Scandal.

WORSLEY (Sir RICHARD), historien anglais, né en 1751, dans l'île de Wight, mort en 1805, hérita en 1768 de la fortune de sir Thomas son père, et en 1775, épousa la fille de sir Jean Fleming; mais en 1782, il divorça. Sir Richard fut contrôleur de la maison du roi d'Angleterre, gouverneur de l'île de Wight, et représentant de Newport au parlement. Ce seigneur avait acheté dès sa jeunesse, des marbres, des statues et des antiquités de presque toutes les contrées de l'Europe. Il en avait fait une collection très-considérable; la description en a été publiée en 2 vol. in-fol., intitulés *Musæum Worsleianum*, Londres, 1794-1803. On lui doit aussi une *Histoire de l'île de Wight*, 1 vol. in-4°., 1781.

WORTH (GUILLAUME), auteur anglais, savant dans l'antiquité ecclésiastique et dans les langues, florissait au commencement du 18e siècle, et était archidiacre de Worcester. On a plusieurs ouvrages de lui, entre autres une bonne édition des Œuvres de Saint-Justin, et du discours contre les Gentils de Tatien, Oxford, 1700, avec des notes et des dissertations.

WORTHINGTON (JEAN), théologien anglais, né au pays de Galles, mort en 1671, fut maître du collége de Jésus, et obtint par la suite la cure d'Ingoldsby au comté de Lincoln, et un canonicat de la cathédrale de cet évêché. On a de lui : I. *Le Catéchisme de l'Ecriture*, ou la *Figure des mots prononcés*,

in-8°. II. *Le grand devoir de la résignation*, in-8°. III. *Considérations sur la doctrine de la Résurrection*, in-8°.

WOTTON (Édouard), médecin d'Oxford, mort à Londres en 1555, à 63 ans, exerça son art avec distinction. On a de lui un ouvrage intitulé *De la différence des animaux*. Ce livre, rempli d'érudition, écrit en latin et imprimé à Paris chez Vascosan, in-fol., 1552, acquit à Wotton une grande réputation parmi les savans. L'auteur y ramasse et y concilie avec art les passages des anciens sur la matière qu'il traite. Il avait aussi commencé le *Theatrum insectorum*, que Mouset donna à Londres en 1634, in-fol., avec fig.

WOTTON (Henri), diplomate et littérateur anglais, né à Bockton-Hall, dans le comté de Kent en Angleterre, le 30 mars 1568, fit des études brillantes dans divers colléges. Il les acheva dans celui de la Reine, où il composa une tragédie intitulée *Tancrède*, si bien conçue pour l'ordre, les passions et les caractères, que les plus graves membres du collége en tirèrent le plus heureux augure de ses talens pour l'avenir. Ayant été reçu maître-ès-arts à 20 ans, il fit en latin trois leçons sur l'œil, et traita cette matière avec tant de précision et d'éloquence, que le célèbre Alberic Gentilis, professeur en droit à Oxford, et beaucoup d'autres personnes de marque, ne l'appelaient plus que *Henrice mi ocelle*. Après avoir quitté l'université d'Oxford, il voyagea en France, en Allemagne et en Italie, et y perfectionna ses talens anatomiques. Revenu en Angleterre après neuf ans, il devint secrétaire de Robert, comte d'Essex, qui fut déclaré coupable de haute trahison quelque temps après. Wotton, obligé de se réfugier à Florence, fut envoyé secrètement en Ecosse par le grand-duc pour avertir le roi Jacques VI d'une conspiration tramée contre sa vie. Ce monarque, affermi sur le trône d'Angleterre, le fit chevalier, l'honora de sa confiance et l'envoya dans diverses cours pour des affaires importantes. A son retour d'une ambassade vers l'empereur Ferdinand II, il espéra en vain être créé secrétaire d'état. Vers 1623, le roi le nomma prévôt du collége d'Eaton; il conserva ce poste jusqu'à sa mort, et ce fut l'unique récompense des grands services qu'il avait rendus à la couronne. Instruit par les statuts du collége que le prévôt devait être dans les ordres, il prit celui de diacre. Il remplit ses fonctions avec une exactitude scrupuleuse. A ses heures de loisir il se livrait lui-même à l'étude. Il mourut en décembre 1639. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages d'une utilité assez médiocre, si l'on en excepte son *Etat de la chrétienté*, en anglais, Londres, 1657, in-folio, qui lui fit quelques ennemis; et un recueil d'autres écrits, intitulé: *Reliquiæ Wottonianæ*, Londres, 1651, in-8°. On distingue dans cette collection des *Elémens d'architecture*, des *Aphorismes d'éducation*, quelques poésies, et enfin le Journal détaillé de ses ambassades à Venise.

WOTTON (Guillaume), savant anglais, né le 13 août 1666, à Wrentham dans le comté de Suffolck, montra dès son enfance un génie étonnant pour les langues. A cinq ans il traduisait le latin, le grec et l'hébreu; ce

phénomène dépendait surtout de sa mémoire prodigieuse; car en hébreu, les psaumes seulement lui étaient familiers; et dans le grec, il n'était bien assuré que sur le nouveau Testament. Il n'avait pas eu d'autres maîtres que son père. Avant sa dixième année il entra au collége de Catherine-Hall à Cambridge, et prit le degré de bachelier-ès-arts à douze ans et demi. En 1692, il devint chapelain du comte de Nottingham, secrétaire d'état, et lui dédia ses *Réflexions* sur le savoir des anciens et des modernes, Londres, 1694, in-8°. Cet ouvrage fut généralement bien accueilli. Wotton a exposé dans sa préface les raisons qui l'ont engagé à l'entreprendre. Il a cru, dit-il, que si l'on fixait une fois avec impartialité les bornes de la science parmi les anciens et les modernes, on saurait mieux quelles sont celles qui sont encore imparfaites, ce qui pourrait exciter ceux qui, avec beaucoup de génie, se sentent de l'inclination à avancer les sciences, à s'attacher à des sujets où ils pourraient probablement réussir d'une manière proportionnée à leurs efforts. L'auteur déclare ensuite que le principal motif qui l'a engagé à traiter cette matière, est l'intérêt de la religion: voici ses propres termes: « L'hypothèse la plus plausible de tous les ennemis de la religion, est l'éternité du monde. Les annales fabuleuses des Egyptiens, des Chaldéens et des Chinois semblent lui donner un certain crédit. On résout facilement les difficultés qui se présentent, en supposant que les invasions successives des barbares, ou les déluges, ont détruit tous les monumens des premiers âges, et n'ont laissé subsister que ceux de cinq ou six mille ans. Cette hypothèse favorise le système de ceux qui désirent que le christianisme ne soit qu'un tissu de fables. Or, on ne peut réfuter, par un argument plus efficace, l'éternité du monde, qu'en démontrant comment il s'est éclairé de siècle en siècle, d'où il s'ensuit qu'il l'est aujourd'hui plus qu'il ne l'a jamais été depuis les plus anciens temps auxquels on peut remonter par l'histoire. Wotton a inséré dans la troisième édition une défense de ces réflexions, pour répondre aux objections de Guillaume Temple. Il publia en 1695, dans les *Transactions philosophiques*, un extrait du livre d'Augustin Scilla sur les corps marins pétrifiés. L'un de ses meilleurs ouvrages est l'*Histoire de Rome* depuis Antonin-le-Pieux jusqu'à la mort d'Alexandre-Sévère, in-8°, en anglais. Il n'avait d'abord eu dessein que d'écrire les vies de Marc-Aurèle, Antonin, Commode, Héliogabale et Alexandre. Mais le but de l'ouvrage étant de faire un parallèle de la vertu et du vice, il jugea qu'il devait tracer l'histoire des empereurs qui ont régné entre Commode et Héliogabale, pour faire bien sentir quel était l'état de l'empire quand ce dernier y parvint. On fait beaucoup de cas de cette histoire, parce que l'auteur a fixé avec la plus grande exactitude l'époque des événemens considérables, au moyen des médailles. En 1714, Wotton se retira dans la partie méridionale du pays de Galles: il composa dans cette retraite ses *Mélanges* sur les traditions et les usages des scribes et des pharisiens, 1718, 2 vol. in-8°, en hé-

breu et en anglais. Il se proposait par cet ouvrage de donner aux jeunes étudians en théologie une idée de la littérature hébraïque. En 1722, il prêcha en langue galloise, et il est peut-être le seul Anglais qui ait tenté de le faire. Il a encore écrit les *Lois civiles et ecclésiastiques du pays de Galles*, en latin, avec des notes; un *Glossaire*, et un discours sur les traditions et les usages des scribes et des pharisiens, 2 vol. in-8°; en latin. Il mourut le 13 février 1726. On a imprimé après sa mort *Discours sur la confusion des langues à Babel*, Londres, 1730, in-8°, avec des recherches sur la langue primitive. A l'égard de ce dernier point, il finit par ne rien décider, et reste indécis entre l'hébreu, le chaldéen et l'arabe. L'éditeur de ce dernier ouvrage y a joint l'oraison dominicale, traduite en plusieurs langues par Wotton. Ce savant avait conçu le dessein de la traduire en cent cinquante langues, et l'on prétend qu'il était en état de l'exécuter. Il était modeste dans ses paroles comme dans ses écrits, parlant avec ménagement de ceux dont les sentimens différaient des siens; inaccessible à l'esprit de parti, il fut également communicatif pour tout le monde. Son temps et ses lumières étaient au service de tous ceux qui voulaient s'avancer dans les sciences. Il règne dans ses ouvrages une vaste érudition; mais jamais il n'en fait parade.

WOUTERS (François), peintre hollandais, né en 1614, mort en 1659, fut élève de Rubens en 1637. L'ambassadeur de l'empire l'amena avec lui en Angleterre. Il fut premier peintre de Charles II, roi d'Angleterre, alors prince de Galles, et de l'Empereur Ferdinand III. Cet artiste a peint l'histoire, et a surtout excellé dans le paysage qu'il ornait de figures d'amours et autres semblables.

WOUTERS. *Voyez* Walter.

WOUTERS (Cornélie), plus connue sous le nom de Wasse, née à Bruxelles en 1739, fut mariée fort jeune au baron de Wasse, qui, ayant un goût déterminé pour les voyages, lui fit parcourir une partie de l'Europe, et développa en elle cet esprit juste et observateur dont elle a donné la preuve dans les ouvrages qu'elle a publiés. Réduite à la plus cruelle détresse par l'effet de la guerre, qui lui ôtait les moyens de communiquer avec l'Angleterre et l'Allemagne, où étaient situés ses biens, elle supporta son sort avec courage, et mourut le 13 germinal an 10 (3 avril 1802). Ses ouvrages sont : I. *Vies des hommes illustres d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande*, ou le *Plutarque anglais*, contenant l'histoire publique et secrète des guerriers, navigateurs, hommes d'état et d'église, citoyens, philosophes, poètes, historiens, etc., depuis le règne de Henri VIII jusqu'à nos jours, traduit de l'anglais, nouvelle édition augmentée de William Pitt, comte de Chatam; d'un Précis historique sur la vie et le caractère politique de William Pitt, chancelier de l'échiquier, et de Charles Fox, membre de la chambre des communes, 12 vol. in-8°, dernière édition, Paris, an 8 (1799 et 1800). II. *Œuvres choisies des meilleurs auteurs dramatiques anglais*, pour faire suite au théâtre de Shakespeare, 1 vol. in-8°, 1784-1787. III. Les *Impruden-*

ces de la jeunesse, traduites de l'anglais, 1788, 4 vol. in-12. IV. *L'Art de corriger et de rendre les hommes constans*, deuxième édition, 1791, in-8°. V. *Le Mariage platonique*, imité de l'anglais, 1789, 2 vol. in-12. Mme de Wasse a laissé un grand nombre de manuscrits sur diverses matières.

WOUWER (JEAN DE), savant hollandais, né à Hambourg le 10 mars 1574, d'un noble, réfugié pour cause de religion, fut l'un des hommes les plus instruits de son siècle. Il fit ses premières études dans sa ville natale, et alla les achever à Leyde, où pendant un séjour de cinq ans il se lia étroitement avec les premiers savans, et même avec le célèbre Scaliger. En 1598, il voyagea en France et en Italie, et acquit partout l'amitié des plus illustres littérateurs et des personnes de la plus haute distinction. Le pape Clément VIII l'accueillit favorablement, et lui offrit une pension considérable. De retour en Allemagne, il fut nommé conseiller du comte d'Oost Frise, et envoyé à La Haye pour la pacification d'Embden. Ayant eu par la suite occasion de connaître Jean Adolphe, duc de Holstein, il se concilia la bienveillance et l'affection de ce seigneur, qui le créa son conseiller, et gouverneur de Gottorp; il remplit cette charge pendant trois ans, jusqu'à sa mort arrivée le 30 mars 1612. Wouwer allia l'étude de la politique à celle de la littérature sacrée et profane, et fut un guide sûr pour les littérateurs et les critiques. On a de lui: I. Un recueil savant, intitulé *Polymathiæ Tractatio*, 1603, in-4°. Au sujet de cet ouvrage, ses envieux et ses ennemis le mirent au nombre des plagiaires; Casaubon n'ayant pu mettre la dernière main au livre des études des anciens, on prétendit que Wouwer courut sur ses brisées, et avait emprunté de ce critique la plus grande partie de son livre. La connaissance que Wouwer avait faite de Casaubon à Montpellier venait à l'appui de ce reproche; et l'on supposait qu'il lui avait dérobé ses trésors à cette époque. Cependant ces bruits tombèrent d'eux-mêmes, et Casaubon rendit justice à l'ouvrage de Wouwer, sans en réclamer la moindre partie. II. *Dies æstiva, sive de umbrâ Paegnion*, 1610, Oxford, 1636, in-12. Lorsque ce petit ouvrage parut, Lindenbrock, l'un des plus grands ennemis de Wouwer, lui intenta une nouvelle accusation de plagiat, plus grave encore que la précédente. Il soutint que ce dernier l'avait trouvé dans les papiers de Guielme, et qu'il en avait seulement changé la forme pour le défigurer. III. Des notes sur Julius Firmicus, Apulée, Pétrone, Minutius Félix et Tertullien. IV. Une dissertation *De cognitione veterum novi orbis*. V. Panégyrique de Christiern IV, roi de Danemarck. VI. Plusieurs lettres, Hambourg, 1609, in-8°, où l'on trouve des jugemens sur plusieurs ouvrages, et de bonnes remarques sur diverses matières de littérature. Mais l'auteur s'y livre un peu trop à son humeur emportée. On voit, dans tout ce qu'il a écrit, une grande affectation d'imiter les anciens: aussi son style, quoiqu'élevé et orné, est souvent froid et presque toujours peu naturel. En général, il ne manquait ni d'érudition, ni de bonnes qualités; mais on assure que ses

défauts n'étaient pas moindres que ses vertus. Il était né protestant; et le bruit se répandit qu'il embrassa en Italie la communion romaine. Son amour pour la gloire était extrême; il est facile d'en juger par le legs de soixante écus qu'il assigna dans son testament à ceux qui feraient son oraison funèbre; et l'on peut croire qu'il ne manqua pas de panégyristes; mais les éloges qu'ils ont prodigués au légataire ont été réduits à leur valeur par les écrivains qui ont écrit sa vie spontanément.

WOUWER (Jean de), né à Anvers en 1576, étudia d'abord chez les jésuites, puis à Louvain, et se lia étroitement avec Juste Lipse, qui le nomma son exécuteur testamentaire et lui confia le soin de tous ses manuscrits. Après avoir parcouru l'Europe, il revint dans sa patrie, où il fut nommé conseiller de la ville, et membre du conseil de guerre et de celui des finances. Isabelle, infante d'Espagne, le chargea d'une commission importante auprès de Philippe IV, qui le créa chevalier, et lui donna un collier d'or. Il mourut le 23 septembre 1635. On a de lui : I. *Eucharisticon*, 1606, in-4°. II. Une Défense de Juste Lipse, intitulée : *Assertio Lipsiani donarii adversùs Gelastorum sigillationes*. Ce livre fut composé pour défendre Juste Lipse contre les railleries des protestans, au sujet de sa dévotion pour la Vierge. III. Le *Panégyrique* en latin du duc Albert et de l'infante Isabelle. IV. *Vita B. Simonis, sacerdotis Valentini*, 1614, in-8°. V. La première édition de *Julius Firmicus maternus, De errore profanarum religionum*, avec des notes ; 1603, in-4°. VI. Il est encore éditeur, 1° de deux *Centuries de Lettres* de Juste Lipse ; 2°. d'une édition de *Sénèque* et de *Tacite*, avec des commentaires et des notes.

WOUVERMANS. *Voyez* Wauvermans.

WRANGEL (Charles-Gustave), maréchal général et connétable de Suède, mort en 1676, se signala sur mer et sur terre. Il brûla les vaisseaux de l'amiral de Danemarck en 1644, défit près d'Augsbourg les Impériaux et les Bavarois en 1648, et battit l'armée navale des Hollandais au passage du Sund en 1658. C'était un homme de tête et de main.

WRAXALL (....), historien anglais, mort depuis plusieurs années, est auteur d'une *Histoire de France* qui commence à l'avénement de Henri III, et finit à la mort de Louis XIV. Cette histoire est écrite d'un style clair et facile. On a de Wraxall plusieurs autres ouvrages, entre autres un *Voyage* dans les provinces occidentales et dans l'intérieur de la France en 1776, et des *Mémoires sur la cour de Berlin, de Dresde et de Vienne*, écrits en 1777, 1778 et 1779, et publiés seulement en 1799.

WRÉE. *Voyez* Urée.

WREN (Matthieu), évêque de Winchester, né à Londres en 1586, fut successivement vice-chancelier de l'université de Cambridge, chapelain de Charles Ier, doyen de Windsor, et garde du trésor de l'ordre de la Jarretière. Il passa sur le siége d'Ely en 1638 ; mais quand le long parlement tint ses séances, ses biens furent saisis, et il fut détenu à la Tour pendant dix-huit ans. Lors du rétablissement de Charles II, il remonta sur le siége épiscopal,

qu'il occupa jusqu'à sa mort arrivée le 24 avril 1667. On a de lui : I. *Polemicæ adsertiones, locorum aliquot scripturarum*, etc., Londres, 1660, in-4°. II. *La nécessité de renoncer à la ligue des Ecossais*, Londres, 1661, in-4°. III. *Epistolæ variæ ad viros doctissimos*, et quelques sermons.

WREN (Matthieu), fils du précédent, né en 1630, fit des études distinguées à Cambridge, Il devint ensuite secrétaire d'Edouard, comte de Clarendon, député au parlement en 1661, et secrétaire du duc d'York. Il conserva cet emploi jusqu'à sa mort arrivée en juin 1672. Il a laissé, *Considérations sur la république d'Oceana de M. Harrington*, Londres, 1657, in-8°. II. La *Monarchie justifiée*, Londres, 1659; un volume in-8°.

WREN (Christophe), célèbre mécanicien et architecte du 17ᵉ siècle, fils de Christophe Wren doyen de Windsor, naquit, selon quelques auteurs, à Londres le 8 obtobre 1632. (Les mémoires de sa famille et M. Ward, dans ses *Vies des professeurs de Gresham*, le font naître à East-Knoyle le 20 octobre.) Il devint l'un des premiers mathématiciens de son siècle. Dès l'âge de 13 ans le germe de ses talens était singulièrement développé ; et il avait déjà construit une machine ingénieuse pour représenter le cours des astres. Il se lia de bonne heure avec le savant Scarborough, auquel il fournissait des modèles en carton des muscles que cet anatomiste disséquait. Les découvertes importantes qu'il avait faites dans l'astronomie, la gnomonique, la statique et les mécaniques le firent nommer, en 1657, professeur d'astronomie au collége de Gresham à Londres. Il quitta bientôt cette place pour occuper la chaire d'astronomie au collége Savilien à Oxford. Honoré de l'estime de tous les savans et de celle de Charles II, il fut unanimement choisi, en 1663, pour prendre place dans la société royale. On voit dans l'Histoire de cette société par le docteur Sprat, le détail des travaux immenses de Wren et des découvertes qui l'ont illustré. En 1665, il fit un voyage en France, et fut mis au nombre des commissaires chargés de réparer la cathédrale de Saint-Paul. Cet édifice superbe ne fut achevé que deux ans après sa mort. L'exécution ne lui en fut pas abandonnée totalement, car l'architecture aurait encore été plus grande et plus majestueuse : il fallut d'abord écarter les anciennes ruines, et Wren signala son génie par l'application de la poudre à canon et du bélier des anciens pour renverser les restes des tours et des murailles. Excepté l'église de Saint-Pierre de Rome, il n'y a rien en Europe qui soit comparable à celle de Saint-Paul ; elle coûta un million quatre cent mille livres sterling. Sa longueur est de 550 pieds, et sa circonférence de 2292. Wren tâcha d'imiter le dessin de l'église de Rome, et y réussit assez bien ; mais son édifice n'est pas exempt de défauts. La largeur des bas-côtés n'est pas en proportion avec le total du bâtiment, et la hauteur démesurée du dôme lui donne l'air d'une tour. Le chevalier Denham étant mort en 1668, Wren fut nommé en sa place architecte du roi, mais il perdit cette charge en 1718. Le théâtre d'Oxford, l'église de Saint-

Étienne de Londres, le palais de Hamptoncourt, le collége de Chelsea et l'hôpital de Greenwich sont autant de monumens qui immortalisent son nom. Lors de l'incendie qui détruisit une partie de Londres en 1666, il fit le plan d'une ville nouvelle; mais il ne fut pas adopté; cependant cette capitale n'en aurait été que plus belle. En 1673, il résigna sa chaire d'astronomie à l'université d'Oxford, préférant vivre indépendant. La société royale le nomma son président en 1680, et il fut deux fois député au parlement. Il termina sa carrière laborieuse le 25 février 1723. Les Anglais voulant récompenser d'une manière distinguée le mérite de cet homme célèbre, lui accordèrent le privilége exclusif, ainsi qu'à sa famille, d'être inhumé dans l'église de Saint-Paul. Wren y a sa sépulture. On s'est contenté de graver son nom sur une pierre, avec ces mots : *Si monumentum quæris, circumspice*. Ce savant aussi modeste qu'habile, n'a jamais rien fait imprimer; mais plusieurs de ses ouvrages ont été publiés par d'autres et accueillis favorablement du public éclairé. On a inséré dans les *Transactions philosophiques* plusieurs pièces de lui. Les principales sont : I. *Relation de l'origine et des progrès de la manière de faire passer les liqueurs immédiatement dans la masse du sang*. II. *Lex naturæ de collisione corporum*. III. *Descriptio machinæ adterendas lentes hyperbolicas*. Wren a traduit en latin un des ouvrages d'Oughtred, intitulé, *Horologiographia geometrica*. On a encore de lui la description de l'église cathédrale de Salisbury : *Tractatus ad periodum julianam spectans, chronologiæ summè utilis; oratio inauguralis habita Londini in collegio Greshammensi per christophorum Wren; de rectâ tangente cycloïdem primariam*; et quelques autres ouvrages moins importans. Il a fourni de nombreux matériaux au docteur Wallis, et ce dernier en a beaucoup profité dans ses ouvrages. On a dit de lui qu'étant fondateur d'une nouvelle ville, lui à qui tous les citoyens durent leurs maisons, leurs monumens, leurs temples, il éprouva cependant leur ingratitude. Il eut tous les talens, excepté la liberté et l'assurance qui les font valoir. Cette modestie outrée effaça l'éclat de ses travaux; il y joignit le défaut peu commun à un architecte, de ne pas savoir s'enrichir : il perdit la gloire de ses ouvrages pour n'avoir pas su les vanter; on ne reconnut qu'après sa mort le prix de son art et l'étendue de ses connaissances.

WREN (Guillaume), fils du précédent, né en 1673, mort en 1747, publia en 1708 : *Numismatum antiquorum Sylloge populis Græcis, municipiis et coloniis Romanis*, etc., in-4° : ouvrage qui lui coûta bien des recherches.

WRIGHT (Édouard), mathématicien anglais, mort vers 1620, étudia à Cambridge. Après avoir achevé ses études, il accompagna le comte de Cumberland dans son expédition de 1589, contre les Açores. En 1599, il publia un excellent ouvrage, intitulé *Correction des erreurs de la navigation*. Dans ce livre il expose la véritable méthode de tracer des cartes marines connues mainte-

nant sous le nom de ***Mercator***. On lui doit encore une ***Table des parties méridionales*** et des ***Tables de la déclinaison du soleil***, un *Traité de la Sphère*, un autre *Traité de la Gnomonique*, un livre pour la navigation, intitulé l'*Art de connaître le ciel*. Mais depuis les nouvelles découvertes qu'on a faites dans ces diverses parties de la science, ces traités sont à peu près inutiles.

WRIGHT (Abraham), savant anglais, né en 1611, a donné deux ouvrages, I. *Deliciæ Deliciarum*. II. Un *Commentaire* assez estimé *sur les Psaumes*. Il a été plusieurs fois nommé orateur public à Oxford.

WRIGHT (Paul), théologien anglais, mort en 1785. Les gouverneurs des Bridewell, de Saint-Thomas et des autres hôpitaux de la ville le nommèrent vicaire à Oakley, et chapelain de la paroisse de Burden au comté d'Essex; puis en 1759, il fut recteur de Snoreham. En 1773, Wright proposa par souscription une édition de l'Histoire de Saint-Alban, par Chauncy; mais cette édition n'a jamais paru. En 1774, il réimprima l'Aide mémoire de Heyln pour l'Histoire d'Angleterre in-8°. Enfin il a mis son nom à la Bible usuelle avec des notes.

WRIGHT (Joseph) excellent peintre anglais, né en 1734, à Derby, mort dans cette même ville en 1797, élève du célèbre Hudson, et compagnon d'études de sir Josué Reynolds et de Mortimer, tous deux élèves du même maître, alla en Italie en 1773, y resta deux ans, fit de rapides progrès en étudiant les plus beaux modèles de son art. A son retour en Angleterre, il s'établit dans sa ville natale, où il resta jusqu'à sa mort. Cet artiste a excellé dans le paysage; il a aussi réussi dans l'histoire et dans le portrait.

WUILLEMAINN. *V*. Guilleman.

WULSON. *Voyez* Vulson.

WURFFBAIN (Jean-Paul), médecin, né à Nuremberg le 13 décembre 1655, mort le 17 janvier 1711, fut directeur de l'académie impériale d'Allemagne, et membre du collége des médecins dans sa ville natale. On a de lui I. ***Epistola ad amicum de Peste***, 1679. II. ***Salamandrologia, seu Descriptio medica et historica Salamandræ***, Norimbergæ, 1684, in-4° avec figures, ouvrage curieux et encore recherché.

WURMSER (Dagobert-Sigismond, comte de), feld-maréchal au service d'Autriche, né en Alsace, servit quelque temps avec distinction en France. Après avoir passé dans l'armée impériale, sa bravoure et ses talens le portèrent successivement aux premiers grades militaires. Chargé en 1793, de couvrir le siége de Mayence, les lignes qu'il établit alors furent savamment dirigées. Le 13 octobre il attaqua celles de Weissembourg, tandis que le duc de Brunswick, ayant traversé les montagnes, combattait l'aile gauche des Français, et que le prince de Waldeck, passant le Rhin à Seltz, attaquait leur droite. Wurmser fut vainqueur, et profitant de ses avantages, il poursuivit les Français qui se retirèrent en désordre dans la Haute-Alsace, prit Haguenau, Drusenheim, le Fort-Louis, et poussa jusqu'aux environs de Strasbourg. Bientôt, la valeur française, toujours infatigable et ne se rebutant d'aucun obstacle, lui livra chaque jour de nouveaux

combats. Le général autrichien ayant en tête une armée qui s'aguerrissait sans cesse, mal obéi par ses officiers subalternes, déjà vieux et très-sourd, forcé d'évacuer l'Alsace, fut défait à Trischweiler. Au mois de janvier 1794, Wurmser parut à Vienne, où il fut très-bien accueilli de l'empereur. L'année suivante, il reprit le commandement de l'armée du Haut-Rhin et se rendit maître de Manheim après plusieurs jours de bombardement. En 1796, il fut repoussé à Franckendal. Appelé en Italie pour y secourir Mantoue, on vit alors ce guerrier octogénaire animer les troupes, lutter d'activité avec les plus jeunes généraux, et battre les Français pendant deux jours sur les bords du lac de Guarda. Mais immédiatement après, succombant sous le génie et la valeur de Bonaparte qui l'attaqua à Castiglione, à Montechiaro, à Lonado, il perdit dix-huit mille hommes, soixante-douze pièces de canon, et laissa son intrépide adversaire effectuer le passage du Mincio et de l'Adige. La perte des batailles de Roveredo et de la Brenta ne le firent pas désespérer de secourir Mantoue. En effet, après avoir échappé à deux divisions françaises qui crurent l'avoir cerné, il parvint, à l'aide d'une marche hardie et savante, à faire lever le siége de cette place et à se renfermer dans ses murs. Il la garda jusqu'au 2 février 1797, jour où la famine extrême et les maladies le forcèrent à la rendre. Wurmser obtint des Français la capitulation la plus honorable : sa personne et cinq cents hommes à son choix ne furent point compris dans le nombre des prisonniers, et il conserva quatre canons. De retour à Vienne, ce guerrier, recommandable par ses cheveux blancs et ses longs services, fut nommé commandant en Hongrie et y mourut au mois d'août 1797, avec la réputation d'un général brave, humain, expérimenté, mais presque toujours malheureux.

WURS (Ignace), jésuite, né à Vienne en 1731, entra dans la compagnie de Jésus en 1749, enseigna long-temps au collége Thérésien à Vienne, et mourut, âgé de 53 ans, à Pirawart, dont il avait accepté la cure, après la suppression de la société. On a de lui : Une traduction allemande des sermons de Bossuet, de La Rue et plusieurs ouvrages estimés, entre autres des sermons et oraisons funèbres, dans lesquels il a déployé une éloquence mâle et onctueuse, dont il avait lui-même tracé les règles dans un traité de l'Eloquence sacrée.

WURTEMBERG (Eberhard V, dit *le barbu*, Ier duc de), ami constant et protecteur zélé des sciences et des arts, fonda en 1477, à la sollicitation de Barbe de Gonzague, son épouse, la célèbre université de Tubingue. Il était si fort de sa conscience, et tellement convaincu de l'amour que lui portait son peuple, qu'il disait lui-même « qu'il n'y avait pas un seul de ses sujets sur les genoux duquel il ne pût s'endormir, et passer une nuit d'été sans la moindre inquiétude. » Confiance bien flatteuse pour le peuple, et qui fait au dernier période l'éloge du souverain. L'empereur Maximilien, étant venu visiter son tombeau, s'écria : « Ici repose un prince auquel je ne connus jamais de semblable pour sa sagesse et ses autres vertus. »

WURTEMBERG (Eberhard,

duc de), fils de Jean Frédéric, qui mourut en 1628, fut exclu de l'amnistie publiée à la pacification de Prague en 1635, après la bataille de Norlingue. Mais il fut ensuite rétabli dans ses états, qu'il gouverna avec sagesse et prudence.

WURTISIUS (Christian), né à Bâle en 1544, avait traduit, suivant l'usage du temps, son nom en grec, ce qui le fit connaître aussi sous le nom d'Allasiderus. Fait maître-ès-arts en l'an 1562, il se livra à l'étude de l'histoire, de la théologie et des mathématiques. Il devint ensuite professeur en cette dernière science en 1565, et fut plusieurs fois doyen de la faculté et doyen de l'université. Nommé en 1585, professeur en théologie, il conserva en même temps la chaire de mathématiques. En 1586, il fut fait secrétaire d'état, et mourut en 1588. On a de lui : *Chronique de Bâle*, en allemand, in-folio. Elle est généralement estimée. Il a donné aussi un *Abrégé de l'histoire de Bâle*, et a publié *Scriptores historiæ Germaniæ*, depuis l'empereur Henri IV jusqu'en 1400, in-folio. *Quæstiones in Purbachii theorias planetarum*, in-8°. *Arithmeticæ*, etc.

WURTZ (Félix), chirurgien du 16e siècle, natif de Bâle, exerça son art à Zurich. Il a laissé en manuscrit un traité estimé, divisé en trois livres : *De Plagis*; *De Medicamentis*; *De Infantium Morbis*. Rodolphe, son frère, l'a publié à Bâle en 1576, in-8°.

WUTGENAU (Godefroi-Ernest de), né le 20 août 1673, à Pielau dans la principauté d'OEls, après avoir étudié les langues, se rendit à Iéna, où il apprit les mathématiques sous un excellent maître. Quelque temps après, il se mit à voyager, et se lia d'amitié avec les savans et les plus célèbres ingénieurs. A son retour, il fut choisi pour accompagner dans ses voyages, en qualité de gouverneur, le fils aîné de Baltazar Erdmann, qui devint dans la suite ministre et conseiller intime de la cour du roi de Pologne. Il négocia en 1705, le mariage de son élève avec la princesse Anne Marie, fille de Jean Adolphe, prince de Weiffenfels. Une affaire d'honneur l'ayant obligé de quitter la cour de ce prince, il se rendit en 1706, en qualité de volontaire, en Italie avec les troupes hessoises, où il fut fait adjudant-général du prince héréditaire de Hesse-Cassel, et se fit une réputation par son savoir et sa valeur. En 1708, il suivit ce prince dans le Brabant, et fut fait gouverneur du jeune prince George, et lieutenant-colonel dans son régiment, emploi qu'il remplit jusqu'à la paix d'Utrecht. Il se trouva en 1715, dans l'expédition de la Poméranie, et suivit le prince George à Cassel, d'où, en 1716, il alla en France et en Italie. En 1717, il fut fait colonel d'un régiment d'infanterie au service du prince Maximilien, et se trouva au siége de Belgrade, où il fut blessé, ce qui ne l'empêcha pas le 19 août de contribuer à chasser les Turcs de leurs retranchemens. En 1719, il donna de nouvelles preuves de sa valeur en Sicile, à la bataille de Francavilla et au siége de Messine, où il fut blessé dangereusement au bras. Après la paix conclue en 1720 avec l'Espagne, il retourna à la cour de Hesse où le landgrave le nom-

ma, en 1724, général major, le chargea d'une commission secrète à la cour de Pétersbourg, et lui donna en propre un régiment d'infanterie. Quelques années après, il se fit connaître à la cour de Dresde, où, pour une invention toute particulière de certains ponts de navires, le roi Auguste II le gratifia de 25,000 écus. Ayant peu après abandonné le service du landgrave de Hesse, il s'attacha à l'empereur, qui le promut d'abord à la charge de général major, et l'envoya commander dans la ville de Plaisance. En 1733, il traça le camp d'Oppeln en Silésie, et le 26 novembre de la même année, il fut nommé commandant de Philipsbourg, après avoir été promu auparavant au grade de lieutenant-général de l'empereur. Il obtint ensuite le gouvernement de Mayence, et à la fin de l'année 1734, il fut nommé gouverneur de la forteresse de Mantoue. En 1735, il fut élevé à la charge de feld-maréchal, lieutenant de l'empereur, et au mois de mai à celle de général d'artillerie. Il fit réparer les fortifications de Mantoue. Le 20 juin 1736, l'empereur l'honora de la charge d'intendant-général de toutes les forteresses, ce qui l'obligea de quitter l'Italie et de se rendre en Hongrie pour visiter celles de ce royaume. Mais étant en chemin pour rendre compte à Vienne de son administration, il tomba malade, et mourut à Raab le 23 décembre 1736.

WUYTIERS (Corneille Jean), né à Utrecht le 13 mars 1699, fit ses études à Hussen, dans le pays de Clèves, et les continua chez les Pères de l'Oratoire de Malines, et ensuite à Louvain, où, après son cours de philosophie, il donna quatre ans à la théologie. Il vint en 1717 à Paris, où il s'appliqua particulièrement à l'Ecriture sainte. Après avoir pris les ordres de la prêtrise, il retourna à Louvain, où il fut chargé, comme vice-président, des affaires du clergé de Hollande; et après avoir rempli les fonctions les plus importantes de sa communion dans plusieurs villes de Hollande, il mourut près d'Utrecht le 13 mai 1733. Wuytiers avait de grands talens pour la prédication, et de vastes connaissances.

WYAT (sir Thomas), l'un des hommes les plus accomplis et les plus instruits qui parurent à la cour d'Angleterre, sous le règne de Henri VIII. Ce prince le chargea de plusieurs ambassades. Il fut auteur de quelques poésies, imprimées en 1565, avec celles du comte de Surrey. On lui doit la première traduction anglaise en vers des Psaumes de David. Il mourut en 1541, âgé de 38 ans.

WYCHERLEY (Guillaume), poète comique anglais, né à Clèves en Shropshire, fils aîné de Daniel Wycherley. Son père l'envoya en France à l'âge de quinze ans. Il séjourna principalement sur les bords de la Charente, où il fit connaissance avec Mme Montausier, tant célébrée par Voiture dans ses lettres, et revint en Angleterre quelque temps avant le rétablissement de Charles II. Il entra dans le collége de la reine, à Oxford, en qualité de pensionnaire étudiant en philosophie. Il quitta l'université, sans avoir été immatriculé et sans avoir pris aucun degré. On lit dans Chaufepié que Wycherley ayant été ramené par le docteur Barlow à la religion protestante, qu'il avait abandonnée

dans ses voyages, se fit ensuite recevoir dans la société des jurisconsultes de Middle-Temple; mais ce temps-là était celui du règne des plaisirs et de l'esprit. Wicherley, qui avait beaucoup d'esprit et du goût pour les plaisirs, abandonna bientôt l'étude sèche des lois pour des occupations plus à la mode. Il composa sa première pièce de théâtre, intitulée *L'Amour dans un bois*, ou le *Parc de Saint-James*, représentée au théâtre royal en 1672. Ce début lui procura la connaissance de tous les beaux esprits de la cour et de la ville, et celle de la duchesse de Cleveland. L'année suivante, il donna sa comédie du *Gentilhomme maître à danser*, qui fut représentée sur le théâtre du duc. En 1678, on joua son *Misanthrope* sur le théâtre royal, et en 1683 sa *Femme de campagne*. Voltaire a parlé, dans ses Mélanges de littérature, de ces deux pièces de Wycherley. « Cet homme, dit-il, qui passait sa vie dans le plus grand monde, en connaissait parfaitement les vices et les ridicules, et les peignait du pinceau le plus ferme et des couleurs les plus vraies. Il a fait un *Misanthrope* qu'il a imité de Molière. Tous les traits de Wycherley sont plus forts et plus hardis que ceux de notre *Misanthrope;* mais aussi ils ont moins de finesse et de bienséance. L'auteur anglais a corrigé le seul défaut qui soit dans la pièce de Molière, le manque d'intrigue et d'intérêt. La pièce anglaise est intéressante, et l'intrigue en est ingénieuse : elle est trop hardie sans doute pour nos mœurs. » Voici le jugement qu'une modestie excessive avait dicté à Wycherley sur son ouvrage. Quelqu'un le félicitait d'avoir surpassé Molière, il répondit : « Je connais Molière et je me connais; je l'ai trop mal imité pour être appelé son imitateur; je n'ai point renchéri sur ses caractères, je les ai seulement chargés, et par-là je les ai gâtés. Tout ce que je puis dire en ma faveur, c'est qu'en les chargeant ainsi j'ai moins consulté mon propre goût que celui du public anglais, à qui j'avais à plaire. » Wycherley a encore tiré de Molière une pièce non moins singulière et non moins hardie, c'est une espèce d'*Ecole des femmes*..... Cette pièce n'est pas l'école des bonnes mœurs; mais c'est l'école de l'esprit et du bon comique. Le duc de Buckingham conçut tant d'estime pour Wycherley, qu'étant grand écuyer du roi et colonel d'un régiment, il le fit un de ses écuyers et capitaine-lieutenant de sa compagnie, en lui cédant tous les appointemens de capitaine et les autres profits de la compagnie. Le roi Charles II lui donna aussi de grandes marques de sa faveur. Wycherley étant tombé dangereusement malade, le monarque l'honora de sa visite, et lui ordonna de partir pour la France, dès qu'il serait convalescent, ne doutant pas que l'air de Montpellier ne rétablît totalement sa santé. Wycherley passa en effet en France avec une gratification de 500 liv. sterling, et revint en Angleterre au printemps suivant. Le prince l'accueillit avec bonté, et lui dit « que voulant faire élever son fils d'une manière convenable à son rang, il ne croyait pas pouvoir lui donner un meilleur gouverneur que Wycherley, qu'il lui assignerait une pension de 1500

livres sterling, et qu'à l'expiration des fonctions de sa charge, il saurait le mettre au-dessus des atteintes de la fortune et de l'envie. » Cependant un événement, favorable en lui-même, devint funeste au poète chéri de la cour. Il gagna le cœur de la comtesse de Drogheda, qu'il épousa et qui le fit maître de tout son bien. Il n'en avait pas informé le roi, de crainte que les parens de cette dame, qui étaient puissans, ne missent obstacle à leur union disproportionnée; mais ce qu'il avait redouté lui arriva. La mort ayant ravi son épouse, son droit lui fut contesté, et les frais du procès, joints à d'autres accidens, l'ayant mis hors d'état de satisfaire ses créanciers, ils le firent emprisonner. Le libraire qui avait imprimé sa comédie du *Plain-Dealer*, et qui n'avait pas moins gagné d'argent que l'auteur de réputation, eut l'ingratitude de refuser un prêt de 20 livres sterling. Il passa sept ans en prison, et il y serait peut-être demeuré plus long-temps, sans la générosité de Jacques II, qui, au sortir d'une représentation du *Plain-Dealer*, ordonna que les dettes de l'auteur fussent acquittées, et accompagna cette grâce d'une pension annuelle de 200 livres sterling, qui lui fut payée jusqu'au temps que ce prince quitta l'Angleterre. Mais l'effet ne répondit pas aux intentions généreuses du prince, la modestie de Wycherley y mit obstacle : le roi lui ayant envoyé le comte de Mulgrave pour avoir un état juste de ses dettes, il n'osa les déclarer, de manière qu'il demeura dans l'embarras jusqu'à la mort de son père, qui ne l'en tira point. Le testament qui le mettait en possession des biens-fonds ne lui permettait ni de les vendre, ni de les engager pour payer ses dettes, mais il pouvait en disposer pour un douaire en se mariant, ce qu'il fit à la veille de terminer sa carrière; il épousa une jeune personne, qui lui apporta 1500 livres sterling, et mourut au mois de décembre 1715, onze jours après la célébration de ses noces. Wycherley était un homme d'un commerce aisé, qui n'avait rien de la misanthropie dont on aurait pu le soupçonner, si on avait jugé de lui par l'esprit satirique qui caractérise ses pièces de théâtre; il était bon ami, zélé pour ceux qu'il affectionnait; mais il avait beaucoup de penchant pour le libertinage, et ses écrits ne s'en ressentent que trop. Outre les comédies dont nous avons parlé, il a publié un volume de poésies, Londres, 1704, in-folio, qui n'a pas été reçu favorablement du public; ses vers manquent en général de douceur et d'harmonie, on n'y remarque pas assez ce tour vif, original et ingénieux, qui caractérise le vrai poète. L'auteur aime à s'exprimer avec force, et souvent il y réussit; mais souvent aussi l'expression devient outrée ou trop laconique. Milord Lansdowne a tracé dans ses ouvrages le caractère de Wycherley.

WYCKE (Thomas), peintre hollandais, né à Harlem en 1616, mort en 1686, a passé une partie de sa vie en Italie, où il a dessiné plusieurs ports de mer et des vues très-pittoresques.

WYCKE (Jean), fils du précédent, mort en 1802, fut aussi un excellent peintre. Son genre était les batailles et les animaux. Cet artiste a demeuré long-temps en Angleterre. Il a aidé Godefroy

Kneller dans ses travaux. Wycke a peint le cheval sur lequel est monté le duc de Schomberg dans le beau portrait que Kneller a fait de ce seigneur.

WYÉLIUS (Alard), licencié en théologie à Cologne, s'appliqua avec succès à l'étude de l'antiquité ecclésiastique. C'est principalement à ses soins que l'on doit la *Bibliothèque des Pères*, en 14 vol. in-fol., Cologne, 1618. C'est la collection de Marguerin de Labigne (*voyez* ce nom), augmentée de plus de cent auteurs et arrangée selon l'ordre chronologique.

WYEN (Charles-François-Xavier), musicien, né à Pesmes en Franche-Comté, a publié : *Musique théorique et pratique réduite à ses principes naturels*, ou *Nouvelle méthode pour apprendre facilement et en peu de temps l'art de la Musique*, Paris, 1742 et 1744, in-4°.

WYKEHAM (Guillaume de), prélat anglais, naquit à Wykeham dans le Hampshire en 1324, de parens pauvres, mais considérés, qui ne purent subvenir aux frais de son éducation. Nicolas Uvedale, seigneur du manoir de Wykeham et gouverneur de Winchester, y suppléa, et ce fut à sa recommandation, ainsi qu'à celle de l'évêque, que Wykeham fut introduit à la cour d'Edouard III. La première place qu'il y remplit fut celle de secrétaire des bâtimens de S. M. dans les manoirs d'Henley et de Yehamstead. Bientôt il y joignit celle d'intendant du château et du parc de Windsor. Ce fut par son conseil que le roi se détermina à rebâtir le château tel qu'on le voit aujourd'hui. La direction de cette entreprise fut confiée à Wikeham et il s'en acquitta tellement à la satisfaction d'Edouard, qu'ayant annoncé l'intention d'entrer dans les ordres sacrés, les dignités civiles et ecclésiastiques s'accumulèrent sans interruption sur la tête de Wykeham, jusqu'à sa nomination à l'évêché de Winchester en 1366. Il fut nommé intendant des châteaux de Windsor, de Leeds, de Douvres et de Hadlam, garde et juge des forêts du roi en deçà de la rivière de Trent, garde du sceau privé, et peu de temps après secrétaire particulier du roi. Froissard, écrivain contemporain, rapporte qu'il y avait à la cour d'Edouard « un prêtre, nommé de Wican, par qui tout se faisait, et sans lequel rien ne se faisait. » Lorsque Wykeham eut reçu sa bulle de consécration pour l'évêché de Winchester, son élévation dans l'état ecclésiastique le rendant susceptible de fonctions civiles plus relevées, il fut nommé en 1367 chancelier d'Angleterre, et conserva cette place jusqu'en 1371, que le roi la retira d'entre ses mains, sur les représentations des chambres du parlement réunies, que le gouvernement avait été trop long-temps confié aux membres du clergé. Au milieu de tant de soins et d'affaires, Wykeham ne négligea point celles de son diocèse; il en faisait la visite, s'empressait d'y faire les réparations nécessaires, réformait les hôpitaux dont l'administration avait changé l'intention des fondateurs; lui-même formait des projets plus vastes. Depuis long-temps il méditait celui de construire à Oxford un nouveau collége en faveur des pauvres clercs; à Winchester, une école qu'on pût regarder comme une pépinière pour l'université;

mais dans les dernier temps du règne d'Edouard, le duc de Lancaster, jaloux de la faveur dont jouissait l'évêque de Winchester, le noircit aux yeux du monarque, qui fit saisir tout son temporel et le bannit de sa cour. Le peuple ayant demandé à grands cris le rappel du pieux prélat, Edouard, peu de jours avant sa mort, rétablit Wykeham dans tous ses biens, et les orages du règne de son successeur, Richard II, ne purent le distraire de l'emploi qu'il avait projeté d'en faire. Il fonda sur des terrains acquis de ses deniers à Oxford le collége de Sainte-Marie de Winchester et qui depuis a pris le nom de *new college* (le collége neuf), dont la construction, commencée en mars 1380, fut achevée en 1387. Elle ne fut pas plutôt finie qu'il fit construire le collége qu'il voulait établir à Winchester et qui fut achevé en 1393. Après sa mort et à son exemple, Henri Chicely, archevêque de Cantorbéry, fonda et fit construire à Oxford le collége d'*all souls* (le collége des ames). Depuis, Henri VI prit pour modèle dans la fondation à Cambridge des colléges d'Eton et du Roi, les plans et les réglemens faits par Wykeham. Ce pieux et respectable prélat mourut le 27 septembre 1404.

WYLLYS (George), gouverneur du Connecticut en 1642, passa d'Angleterre à Hartford en 1638, et mourut en 1644. Il se fit admirer par sa piété. Il abandonna une belle terre dans le comté de Warwick et s'ensevelit dans un désert. Ses descendans ont illustré leur nom dans l'histoire civile du Connecticut.

WYMPA. *Voyez* Wimpina.

WYNANTS (Jean), peintre hollandais, né à Harlem en l'année 1660, célèbre parmi les paysagistes, unissait une touche ferme et vigoureuse à un pinceau délicat et moelleux. Il aurait porté ses talens plus loin, si le jeu et la débauche ne lui avaient pas emporté la plus grande partie de son temps. Il mourut en 1670. On voit au musée du Louvre, quatre tableaux de cet artiste, ce sont des paysages.

WYNANTS (Goswin, comte de), conseiller au souverain conseil de Brabant, et ensuite conseiller privé de l'empereur Charles VI, né à Bruxelles en 1661, mort à Vienne, en 1732, est auteur d'un Recueil de jugemens prononcés par le conseil de Brabant, publié sous le titre, *Supremæ curiæ Brabantiæ decisiones recentiores*, Bruxelles, 1744, in-fol., et en 2 vol. in-8°; cet ouvrage est très-estimé. Les observations de Wynants décèlent autant l'honnête homme et le bon juge que le jurisconsulte habile et profond.

WYNDHAM (sir William), né en 1687, perdit son père étant encore en bas âge et succéda à ses biens et à son titre. Son éducation achevée, il fut nommé chevalier et représentant au parlement du comté de Sommerset. Il en remplit les fonctions dans les trois derniers parlemens du règne de la reine Anne, et dans tous ceux qui ont suivi jusqu'à sa mort. Placé ainsi sous les yeux du public et de la cour, ses talens ne tardèrent pas à être remarqués, et il fut nommé secrétaire de la guerre; en 1713, le poste important de chancelier de l'échiquier qu'il posséda pendant deux ans fut confié à ses soins. A cette époque il censura

avec vigueur les mesures de l'administration, et défendit avec force le traité de paix d'Utrecht. Lorsque la rébellion d'Ecosse éclata dans ce pays, en 1715, sir William devint suspect, on envoya pour l'arrêter un messager du roi auquel il échappa. Sur la proclamation qui s'ensuivit, il vint se mettre entre les mains du gouvernement, et fut jugé par le conseil privé qui l'envoya à la Tour, d'où il fut bientôt mis en liberté. Pope a tracé son caractère dans ces deux vers :

... Wyndham, just to freedom and the throne,
The master of our passions, and his own.

« Wyndham, fidèle à la liberté, fidèle au trône, sait commander à nos passions et maîtriser les siennes. » Il mourut à Wells le 17 juin 1740.

WYNGÆRDE (François Van den), graveur d'Anvers, au 17e siècle. On a de lui, l'*Apparition de Jésus-Christ à la Madeleine*, d'après Rubens, les *Noces de Thétis et de Pélée*; et une *Bacchanale*, d'après le même; la *Reconnaissance d'Achille*, d'après Van Dyck, et plusieurs morceaux d'après Téniers, et autres maîtres.

WYNPERSSE (Jacques Thiens Van den), médecin et anatomiste, né à Groningue le 17 novembre 1761, dès la plus tendre adolescence se distingua dans l'étude des langues et dans la culture des sciences. L'institution paternelle l'initia dans celles de la logique, de la géométrie et de la métaphysique. (Denys V. D. W., son père, était professeur de philosophie à l'université de Leyde et auteur de plusieurs ouvrages élémentaires très-estimables.) Le jeune Van den Wynpersse se voua bientôt avec une préférence décidée à la médecine et à l'anatomie. Van-Dœveren, Hahn, Oosterdyck le comptèrent au nombre de leurs disciples les plus distingués par leur zèle et leurs progrès. Il fut reçu docteur en l'université de Leyde en 1783: sa dissertation inaugurale traitait *De Ankilosi;* il en avait déjà publié une antérieure sur le même sujet. Il ne tarda pas à se faire la réputation d'un des meilleurs praticiens de la ville de Leyde. Il y fut revêtu de plusieurs emplois de confiance. En 1784, il publia à Leyde, en 3 petits vol. in-8°, une excellente traduction latine, des recherches de Guill. Hewjon, Anglais, sur les vaisseaux lymphatiques, etc. Il entra en lice dans différens concours académiques, et il fut couronné en 1786, à Amsterdam, pour un mémoire sur la Jaunisse; en 1787, à Paris, par la société royale de médecine, pour un mémoire sur le Muguet, le Millet et le Blanchet. Cette société lui offrit en même temps le titre de son Correspondant. La mort moissonna de si riches espérances en 1788. Le 6 avril une fièvre brûlante enleva ce jeune savant à sa famille, à ses amis, à une femme sensible qu'il avait épousée depuis six mois, et au soulagement des malheureux. La société provinciale d'Utrecht couronna encore, au mois de juin suivant, un mémoire qu'il lui avait envoyé sur la Coqueluche. Il laissa après lui un riche cabinet de préparations anatomiques, remarquable surtout par une collection complète d'*Os morbeux*. L'université de Gœttingue en a fait l'acquisition.

WYNTOWN (André), né au milieu du règne de David II, roi d'Ecosse, fut nommé en 1395,

prieur des monastères de S. Serfinoh dans Loch Leven, l'un des plus anciens établissemens religieux d'Ecosse. Jusqu'à son temps les anciennes histoires de ce royaume étaient dans une grande confusion; il entreprit d'en former la Chronique. Cet ouvrage dont on a donné une très-belle édition, est comme ceux de ce temps, un mélange de vérités, de traditions incertaines et de fables. Il est écrit en vers, mais on ne le consulte que comme un monument historique.

WYSSING (Nicolas), savant théologien, de la compagnie de Jésus, né à Lucerne en 1602, mourut à Manheim en 1672. On a de lui : I. *Traité sur la prédestination des Thomistes.* II. *De la science et de la volonté de Dieu.* III. *Du mystère de la Trinité.*

WYTMAN (Matthieu), peintre hollandais, né en 1650, à Gorcum, mort en 1689, prit toujours pour sujets, des paysages ou des conversations. On admire le style de cet artiste et l'élégance de son pinceau.

WYTTEMBACH ou WYTTENBACH (Thomas), né à Bienne en Suisse, où il fut pasteur en 1515, mourut en l'an 1526 : il concourut honorablement à la réforme de la Suisse.

WYTTEMBACH (Dan.), célèbre helléniste et professeur à l'université de Leyde, mort au commencement de 1820, a laissé plusieurs ouvrages très-estimés sur la littérature grecque et romaine. On lui doit surtout beaucoup de reconnaissance pour son édition estimée des *Œuvres de Plutarque,* et pour la lumière que sa critique a portée dans la philosophie de Platon, et les écrits de beaucoup d'autres auteurs de l'antiquité. Sa *Bibliotheca critica* est un des recueils les plus précieux qui aient paru dans ces derniers temps. Ce savant professeur a laissé en mourant une veuve avantageusement connue par plusieurs ouvrages de morale et de littérature.

WYTTEMBACH *ou* WYTTENBACH (Daniel), professeur de théologie d'abord à Berne, sa patrie, et ensuite à Marpurg, mort en 1779, a écrit : *Tentamen theologiæ dogmaticæ, methodo scientificâ pertractatæ,* 3 vol. in-12. Francfort-sur-le-Mein. J. C. Bang a publié à Berne *Elogium Wyttembachii,* 1781, in-8°.

WYVILL (Robert), évêque de Salisbury dans le 14ᵉ siècle, réclama de Guillaume Montaigu, comte de Salisbury, la possession du château. Le comte proposa de soutenir son titre par la voie des armes, et l'évêque fut obligé d'envoyer, pour entrer en lice, son champion, qui comparut vêtu de satin blanc, couvert de la cotte d'armes de l'évêque et suivi de deux écuyers, dont l'un portait sa lance et l'autre son bouclier. Son adversaire se présenta dans le même accoutrement, et ils étaient prêts à fondre l'un sur l'autre, lorsqu'il survint un ordre du roi de suspendre le combat. La discussion se termina par un accommodement entre les parties. Wywill mourut en 1375.

X.

XACCA, philosophe indien, né à Sica, mille ans avant notre ère, et regardé par les Japonais comme leur législateur, leur persuada que, pour gagner le ciel, il suffisait de prononcer souvent ces cinq mots : ***Nama, Mio, Foren, Qui, Quio.*** Jusqu'ici aucun interprète n'a pu deviner le sens de ces paroles. Ce peuple, auquel Xacca apprit la métempsycose et la théologie idolâtre des Chinois, lui a donné un rang parmi les dieux du premier ordre. Il y a même une secte de bonzes dans laquelle Xacca est regardé comme le premier dieu de l'empire. L'histoire que l'on fait de sa vie dit que sa mère étant grosse de lui, crut voir en songe qu'elle mettait au monde un éléphant blanc par le côté gauche : cette fable est le motif du respect extraordinaire qu'ont les rois de Siam, du Tonquin et de la Chine pour les éléphans de cette couleur. Les Branchmanes disent que ce philosophe a souffert quatre-vingt mille fois la métempsycose, et que son ame a passé en autant d'animaux de différentes espèces. Suivant eux, Xacca passa sa vie assis, les jambes croisées, dans une continuelle contemplation. Sa doctrine portait que les ames des bêtes étaient immortelles comme celles des hommes, et qu'elles seraient récompensées ou punies dans une autre vie. Sa morale consistait dans ces cinq préceptes : « Tu ne tueras point; tu ne voleras point; tu ne commettras point d'adultère; tu ne mentiras point; tu ne boiras point de liqueurs fortes. » Les Japonais ont renfermé les principaux articles de la doctrine de Xacca, tracée de sa propre main, sur des feuilles d'arbre, dans le Foke-kio. C'est le livre sacré du Japon. Son nom signifie le ***Livre des Fleurs.*** Deux disciples de Xacca le formèrent, ce qui leur mérita les honneurs divins. On les voit dans le temple de leur maître à Kataïsi, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche. La statue de ce dernier est gigantesque, dorée et assise sur une feuille de fève d'Egypte.

XACCA (ERASME), savant Sicilien, qui florissait dans le 17ᵉ siècle, a donné des ouvrages qui montrent qu'il s'était appliqué à la littérature, à la philosophie et à la médecine; tels sont, I. ***Histoire de l'incendie du Mont-Ætna***, en italien, 1669. II. Poëme latin didactique ***sur les Fièvres.*** III. ***Brevis expositio in Psalmos*** et ***in Canticum Canticorum.*** IV. ***La Jérusalem délivrée*** du Tasse, en vers latins.

XANTHUS, un des plus anciens historiens de la Grèce, vivait dans le 6ᵉ siècle avant notre ère. (*Voyez* le ***Voyage d'Anacharsis.***) Dans la liste des hommes illustres qui est à la suite de cet ouvrage, l'auteur a placé encore un poète du même nom et postérieur d'un siècle. Le premier

écrivit l'*Histoire de Lydie*. Elle fut estimée pour son exactitude et pour les connaissances que l'auteur y déployait sur les antiquités de son pays. Ib. 407. M. Frédéric Creutzer, dans ses *Historicorum Græc. antiquissimorum fragmenta*, tome 1, a recueilli tous ceux de Xanthus.

XANTIPPE, femme de Socrate, était d'un caractère aussi emporté que celui de son mari était doux. Ce philosophe, avant de la prendre pour sa compagne, n'ignorait pas, dit-on, sa mauvaise humeur. Xénophon lui demandant pourquoi donc il l'avait épousée? « Parce qu'elle exerce ma patience, répondit Socrate, et qu'en la souffrant, je puis supporter tout ce qui peut m'arriver de la part des autres. » M. Gail a lu à l'Institut un mémoire pour justifier Xantippe de la méchanceté qu'on lui attribue et qu'il regarde comme une calomnie.

XANTIPPE, général lacédémonien (différent de ce Xantippe qui fit condamner le vaillant Miltiade à être précipité), était un vrai Spartiate, par l'austérité de ses mœurs et par la grandeur de son courage. Il fut envoyé, l'an 255, avant Jésus-Christ, au secours des Carthaginois. Les Romains, sous la conduite d'Attilius Régulus, avaient déjà battu Amilcar et les deux Asdrubal. Ce brave capitaine arrêta la prospérité de leurs armes, et les défit en plusieurs rencontres. Malgré la valeur active de Régulus, il remit la république de Carthage sur l'offensive. Les Carthaginois le renvoyèrent, après lui avoir donné de grands témoignages de reconnaissance. Mais, par une ingratitude aussi grande que ses services, ils ordonnèrent au commandant du vaisseau sur lequel il s'était embarqué de le précipiter dans la mer.

XANTIPPE, fils d'Ariphron, général, fut un de ceux qui rendirent les plus importans services à toute la Grèce. Secondé de Leotycide, roi de Sparte, il défit la flotte des Perses à Mycale, ville de la Carie dans l'Asie mineure. Il marcha ensuite en Thessalie contre les Alevades. Du temps de Pausanias on voyait encore dans la citadelle d'Athènes une statue de Xantippe avec celle de Périclès son fils, et celle d'Anacréon de Téos, si célèbre par ses odes et ses chansons.

XAUPI (JOSEPH), ecclésiastique, né à Perpignan le 16 mars 1688, et mort doyen de la faculté de théologie de Paris le 7 décembre 1778, a publié, I. *Oraison funèbre de Louis XIV*, 1745, in-4°. II. Dissertation sur l'église de Saint-André de Bordeaux, 1751, in-4°. III. Autre sur le prétendu épiscopat de Gabriel de Grammont, en 1529. IV. *Recherches historiques* sur les citoyens nobles de Perpignan et de Barcelone, 1763, in-12. (*Voy*. Divers Mémoires imprimés à Perpignan, pour les droits de son chapitre.) Les vertus douces de l'abbé Xaupi lui acquirent des amis dont il fut sincèrement regretté.

XAVIER (SAINT-FRANÇOIS), surnommé l'*Apôtre des Indes*, neveu du célèbre docteur Navarre, né au château de Xavier, au pied des Pyrénées, le 7 avril 1506, enseignait la philosophie au collége de Beauvais à Paris, lorsqu'il connut Ignace de Loyola, fondateur des jésuites. Il s'unit étroitement avec lui, et fut un des sept compagnons du saint

Espagnol, qui firent vœu, dans l'église de Montmartre, en 1534, d'aller travailler à la conversion des infidèles. Jean III, roi de Portugal, ayant demandé des missionnaires pour les Indes orientales, Xavier s'embarqua à Lisbonne en 1541. De Goa, où il s'arrêta d'abord, il répandit la lumière de l'Evangile sur la côte de Comorin, à Malaca, dans les Moluques, dans le Japon. Mais se voyant traité par les Japonais comme un insensé, il passa à Méaco, où il n'arriva qu'à la fin de l'hiver, en 1551 : il n'y fut pas mieux reçu. Devenu la risée des habitans du pays, il se hâta de retourner à Amanguéchi, l'une des villes principales du Japon; mais dans un équipage différent de celui sous lequel il avait paru la première fois. Il changea ses habits pauvres et usés en d'autres tout neufs et de riche étoffe, prit des valets à sa suite, et prépara des présens pour le roi, qui consistaient en une horloge sonnante, un instrument de musique, et d'autres curiosités que lui avait données le vice-roi des Indes. Dans ce brillant extérieur, il se présenta devant le roi, et lui remit des lettres du vice-roi, comme des témoignages de son amitié. Ce prince, touché des présens que Xavier lui offrait, permit à ses sujets d'embrasser la religion chrétienne. Le missionnaire prêchait deux fois le jour. Il baptisa trois mille personnes en moins d'un an qu'il demeura à Amanguéchi (*Voyez* Racine, Histoire ecclésiastique, tome IX, article 23.) D'Amanguéchi, Xavier se rendit dans le royaume de Bungo, et parut devant le roi avec un éclat extérieur propre à confondre les bonzes, qui le traitaient de misérable aventurier, mais qui servit peu aux progrès de la religion. Le zélé missionnaire conçut le dessein de s'embarquer pour la Chine; son voyage étant traversé par toutes sortes d'obstacles, il tomba malade et mourut le 2 décembre 1552, dans une île à la vue du royaume de la Chine. Grégoire XV le mit au nombre des saints en 1622. On a de cet apôtre des Indes, I. Cinq livres d'*Epîtres*, Paris, 1631, in-8°. II. Un *Catéchisme*, III. Des Opuscules. Ces ouvrages respirent le zèle le plus animé et la piété la plus tendre. Ses vertus firent autant de conversions que son éloquence. S'il fit moins de chrétiens chez les nations infidèles que les historiens de sa société ne l'ont raconté, il servit beaucoup à réformer les mœurs corrompues des Portugais établis aux Indes.

XAVIER (Jérôme), neveu de saint François Xavier, naquit dans le royaume de Navarre, et mourut en 1617, à Goa, où il était missionnaire. Il entra chez les Jésuite d'Alcala en 1568, et passa dans les Indes en 1581. Il fut successivement recteur à Bazain et à Cochin. Ses confrères ont dit des merveilles de sa mission auprès du grand-mogol Akbar : non seulement leurs récits sont exagérés, mais il est certain que ce prince n'eut jamais l'idée d'embrasser la religion chrétienne, et que les démonstrations qu'il fit au missionnaire ne furent dictées que par la politique et la curiosité. Xavier a écrit une *Histoire de J.-C. et de saint Pierre*, en portugais, Leyde, 1639, deux vol., et un vol. in-4°. Alegambe et plusieurs autres membres de la société de Jésus

ont voulu lui faire encore honneur d'une Traduction de cet ouvrage en langue persane; mais elle appartient effectivement à un Indien mahométan, nommé Abdel Kasen de Lahor; c'est Xavier lui-même qui lui a rendu ce témoignage à la fin de son premier ouvrage. Un des exemplaires étant tombé entre les mains du célèbre Louis-de-Dieu, il le traduisit en latin avec des Notes curieuses, dans lesquelles il démontre l'absurdité de l'ouvrage, Leyde, 1639, in-4°. (*Voyez* Louis-de-Dieu.) La Croze, dans son Histoire du Christianisme dans les Indes, a porté ce jugement sur l'Histoire de J.-C. et de saint Pierre, de Xavier. « C'est un amas monstrueux de fictions et de fables grossières ajoutées et souvent substituées aux paroles des saints évangélistes. » Un écrivain anglais a dit que le P. Jérôme Xavier fut huit ans à apprendre le persan, et qu'il ne présenta qu'en 1602, au grand-mogol, les Evangiles traduits en cette langue. Xavier a encore composé d'autres ouvrages; mais on ignore s'ils sont imprimés, et dans quelle langue il les a écrits. Au reste on a débité sur ce missionnaire tant de fables et d'absurdités, qu'il n'est guère possible de pouvoir assurer quelque chose de certain à son égard. *Voyez* Xavier (François.)

XÉDORIUS, philosophe japonais, fils de l'un des rois du pays, fonda une secte dont les principes, admettent l'immortalité de l'ame, et dès-lors des peines pour les méchans et des récompenses pour les hommes de bien après leur mort.

XÉNOCLÈS, poete grec, qui vivait dans la 19e olympiade, obtint contre Euripide le prix de tétralogie, c'est-à-dire, des trois tragédies et du drame appelé *Satire*. Les trois tragédies de Xénoclès qui l'emportèrent sur Euripide, étaient *Œdipe*, *Lycaon* et les *Bacchantes;* le sujet du drame satirique était *Athamas*. Les trois premières pièces, quoique tirées d'histoires différentes, avaient cependant un rapport entre elles, et, comme on l'observait ordinairement dans les tétralogies, roulaient à peu près sur des crimes de même nature. Œdipe avait tué son père, Lycaon mangeait de la chaire humaine, les Bacchantes égorgeaient quelquefois leurs enfans. On trouve le même rapport entre les pièces qui composaient la tétralogie d'Euripide, qui le céda à celle de Xénoclès. La première tragédie avait pour sujet *Alexandre* ou *Pâris;* la seconde *Palamède*, et la troisième *les Troyens;* trois sujets qui avaient tous rapport à la guerre de Troie. Les pièces de Xénoclès ne sont pas venues jusqu'à nous.

XÉNOCRATE, l'un des plus célèbres philosophes de l'antiquité, né à Chalcédoine, se mit de très-bonne heure sous la discipline de Platon, qui lui accorda son amitié et son estime. Il l'accompagna en Sicile; et comme Denys-le-Tyran menaçait un jour Platon, en lui disant que *quelqu'un lui couperait la tête.* — « Personne, répondit Xénocrate; ne le fera avant que d'avoir coupé la mienne. » Il étudia sous Platon en même temps qu'Aristote, mais non pas avec les mêmes talens; car il avait l'esprit lent et la conception dure, au lieu qu'Aristote avait l'esprit vif et pénétrant. Cette différence dans les disposi-

tions des deux disciples faisait dire au maître « que le premier avait besoin d'éperon, et l'autre de bride. » Un jour on vint dire à Platon que Xénocrate avait mal parlé de lui. — Je ne le crois pas, répondit-il. On insista; il ne céda point. On offrit des preuves. Non, répliqua-t-il, il n'est pas possible que je ne sois pas aimé d'une personne que j'aime aussi tendrement. » Xénocrate remplaça dans l'académie d'Athènes Speucipe, successeur de Platon, l'an 339 avant Jésus-Christ. Il exigeait de ses disciples qu'ils sussent les mathématiques avant de venir étudier sous lui; et il renvoya un jeune homme qui ne les savait point, en disant qu'il n'avait pas la clef de la philosophie. » Le changement qu'il opéra dans les mœurs de Polémon, jeune libertin (*voyez* POLÉMON), fit tant d'impression que quand ce philosophe paraissait dans les rues, la jeunesse débauchée s'écartait pour éviter sa rencontre. Les Athéniens l'envoyèrent en ambassade vers Philippe roi de Macédoine, et long-temps après vers Antipater; ces deux princes ne purent jamais le corrompre par leurs présens. Alexandre-le-Grand eut tant d'estime pour lui, qu'il lui envoya 50 talens, c'est-à-dire, plus de 50,000 écus. Les députés du conquérant macédonien étant arrivés, il les invita à souper. Le repas fut celui d'un philosophe sobre et austère. Le lendemain, comme ils lui demandaient à qui il voulait qu'ils comptassent les cinquante talens? « Le souper d'hier, leur répondit-il, ne vous a-t-il pas fait comprendre que je n'ai pas besoin d'argent? Votre maître doit le garder pour lui, parce qu'il a plus de monde à nourrir que moi. » Les députés d'Alexandre lui firent néanmoins de si grandes instances, qu'il prit 30 mines, c'est-à-dire, 15 liv., comme un gage de la protection du monarque et du cas qu'il faisait de ses dons. « Ainsi un grand roi, dit Valère-Maxime, voulut acheter l'amitié d'un philosophe, et le philosophe refusa de vendre son amitié au roi. » Xénocrate mourut vers l'an 304 avant J. C., âgé de 82 ans, d'une blessure qu'il s'était faite en heurtant un vase de cuivre. Il avait composé, à la prière d'Alexandre, I. Un *Traité de l'art de régner*. II. Six *Livres de la Nature*. III. Six *Livres de la philosophie*. IV. Un *des richesses*. Mais ces ouvrages ont été détruits par le temps. Alde a imprimé sous son nom un *Traité de la mort*, avec Jamblique, Venise, 1697, in-fol. Ce philosophe ne reconnaissait point d'autre divinité que le Ciel et les 7 Planètes. Il prit un tel ascendant sur ses passions, qu'il semblait en quelque sorte au-dessus de l'humanité. Il était grave, et d'un caractère si sérieux et si éloigné de la politesse des Athéniens, que Platon l'exhortait souvent à sacrifier aux Graces. Il souffrait très-patiemment les réprimandes de ce philosophe, et lorsqu'on l'excitait à se défendre : « Il ne me traite ainsi, répondait-il, que pour mon profit. » Xénocrate se distingua surtout par sa chasteté. Il avait acquis un tel empire sur lui-même, que Laïs, la plus belle courtisane de la Grèce, ayant fait la gageure de le faire succomber, n'en put jamais venir à bout, quoiqu'elle eût employé toutes les ressources de la coquetterie. Comme on se moquait d'elle, en voulant l'obli-

ger de payer la gageure, elle répondit : « Qu'elle n'avait point perdu, parce qu'elle avait parié de faire succomber un homme et non pas une statue. » Xénocrate fit paraître dans sa conduite toutes les autres parties de la tempérance. Il n'aima ni les plaisirs, ni les richesses, ni les louanges. Il fallait que son désintéressement l'eût réduit à une grande pauvreté, puisqu'il ne put payer certain tribut que les étrangers étaient tenus de payer chaque année au trésor de la ville d'Athènes. Plutarque raconte qu'un jour, comme on le traînait en prison faute d'avoir satisfait à ce paiement, l'orateur Lycurgue acquitta sa dette et le tira des mains des fermiers, ordinairement peu sensibles au mérite littéraire. Quelques jours après, Xénocrate ayant rencontré le fils de son libérateur, lui dit : « Je paye avec usure à votre père le plaisir qu'il m'a fait ; car je suis cause qu'il est loué de tout le monde. » Il haïssait souverainement la médisance. Dans une compagnie où l'on déchirait les absens, il demeura toujours muet. Quelqu'un lui demandant raison de ce profond silence, il répondit : « C'est que je me suis souvent repenti d'avoir parlé et jamais de m'être tu. » Il avait une fort bonne maxime sur l'éducation des jeunes gens. Il voulait que, dès leur plus tendre enfance, de sages et vertueux discours, répétés souvent en leur présence, mais sans affectation, s'emparassent, pour ainsi dire, de leurs oreilles, comme d'une place encore vacante, à travers laquelle le bon et le mauvais pussent également pénétrer jusqu'au fond du cœur. Il croyait que ces sages discours, fidèles gardiens de la vertu, en tiendraient l'entrée sévèrement fermée à toutes les paroles capables d'altérer la pureté des mœurs, jusqu'à ce que, par une longue habitude, ils eussent mis en garde leurs oreilles contre le souffle empesté des mauvaises conversations. Selon Xénocrate, il n'y avait de véritables philosophes que ceux qui faisaient de bon gré et de leur propre mouvement ce que les autres ne faisaient que par la crainte des lois et de la punition. Sa probité était tellement reconnue, qu'il fut le seul citoyen que les magistrats d'Athènes dispensèrent de confirmer son témoignage par le serment. *Voyez* le *Voyage en Grèce du jeune Anacharsis* par Barthelemy.

XÉNOCRATE, médecin, vivait dans le premier siècle, sous l'empire de Néron. Nous apprenons de Galien, qu'il était d'Aphrodisias en Cilicie, et qu'ayant écrit sur les médicamens, il n'avait rempli ses ouvrages que de remèdes pour la plupart impraticables. Xénocrate avait encore rendu publiques diverses recettes, également pernicieuses et superstitieuses, pour donner de l'amour, pour faire haïr, pour envoyer des songes, etc. Ce n'est pas que ce médecin n'eût mêlé quelques bons remèdes parmi tant de mauvais; il avait trouvé une thériaque, et quelques autres compositions utiles. Il nous reste encore aujourd'hui un petit livre, qui porte le nom de *Xénocrate*, et qui traite de la nourriture des animaux aquatiques, ou plutôt de la nourriture que fournissent les animaux aquatiques. Le napolitain don Gaëtano d'Ancora, l'un des membres les plus distingués de l'académie de Cortone,

en a donné une nouvelle édition en grec et en latin, à Naples, de l'imprimerie royale, 1791, in-8°. Cet ouvrage a été imprimé à Zurich, dès l'an 1559, in-8°, avec les notes de Gessner.

XÉNODAME, citoyen d'Anticyre dans la Phocide, remporta le prix du Pancrace aux jeux olympiques dans la classe des hommes. On voyait à Anticyre, du temps de Pausanias, une statue de Xénodame, avec une inscription qui marquait ses qualités, et suivant laquelle il paraît qu'il avait reçu la couronne olympique en la 211° olympiade; c'est la seule, ajoute Pausanias, qui ne soit pas marquée dans les registres des Eléens.

XÉNOPHANES, philosophe grec, natif de Colophon, était disciple d'Archelaüs et contemporain de Socrate, suivant la plus commune opinion. Censorin, Scaliger, et plusieurs autres critiques le font vivre plus de cent ans. Il se fit connaître par plusieurs poëmes sur des matières de philosophie, sur la fondation de Colophon, et sur celle de la colonie d'Elée, ville d'Italie. Ses opinions philosophiques lui firent un grand nom. Il croyait que la lune est un pays habité; qu'il est impossible de prédire naturellement les choses futures, et que le bien surpasse le mal dans l'ordre de la nature. L'idolâtrie était à ses yeux un culte monstrueux. Se trouvant un jour aux fêtes des Egyptiens, et leur entendant faire des lamentations, il leur dit en plaisantant: « Si les objets de votre culte sont des dieux, ne les pleurez pas; s'ils sont des hommes, ne leur offrez point de sacrifices. » La liberté avec laquelle Xénophanes s'exprimait sur la divinité l'ayant fait bannir de sa patrie, il se retira en Sicile, et demeura à Zancle (aujourd'hui Messine), et à Catane. Il y fonda la secte éléatique, qui produisit plusieurs hommes vertueux. Ce philosophe disant un jour à Hiéron, roi de Syracuse, « qu'il était si pauvre, qu'il n'avait pas le moyen d'entretenir deux serviteurs; » ce prince lui répondit: « Tu devrais donc attaquer moins souvent Homère, qui, tout mort qu'il est, fait vivre plus de dix mille hommes...... » Son système sur la divinité était, à ce que pensent quelques auteurs, peu différent du spinosisme. Les philosophes de sa secte (Eléatique) prétendaient que tous les êtres ne faisaient qu'une seule substance, et que cette substance était Dieu même. « Une gradation de conséquences, tirées d'un principe qu'ils croyaient incontestable, les conduisit, suivant Bougainville, à cette absurde opinion. Rien ne peut être fait de rien, disaient-ils; donc, ce qui est a toujours été. L'éternel est infini, et l'infini est unique, immobile, invariable. L'univers est donc un seul et même être. Rien ne commence, rien ne finit; rien ne se meut dans le monde. Tant de reproductions, de métamorphoses qui semblent varier la vaste scène de l'univers ne sont que de vaines apparences. » Il se peut faire que Xénophanes eût un peu modifié ce système; car saint Clément d'Alexandrie cite un passage de ce philosophe qui dit que le souverain Dieu des hommes et des habitans des cieux est unique, et qu'il n'est semblable aux hommes ni de corps, ni d'esprit; ce qui est un peu différent des opinions de Spinosa,

Ce qu'on peut dire de plus certain, c'est qu'il s'éleva plusieurs fois contre ce qu'Homère et Hésiode ont dit des dieux du paganisme. « Il n'est pas moins impie, disait-il, de soutenir que les dieux naissent, que de soutenir qu'ils meurent; puisqu'en l'un et l'autre de ces deux cas il serait également vrai qu'ils n'existent pas toujours. » Il ajoutait que « si les bœufs et les lions avaient des mains, ils donneraient à leurs dieux des figures de lions ou de bœufs, pour prouver combien les hommes avaient tort de peindre la divinité sous la figure humaine. » Un homme avec qui il refusa de jouer aux dés l'ayant appelé poltron, il lui répondit en vrai philosophe : « Oui, je le suis, pour les actions honteuses. » Les fragmens de ses Vers furent imprimés in-8°, en 1573, par Henri Estienne, et dans un Recueil intitulé : *Poesis philosophica*. *Voyez* les *Voyages en Grèce du jeune Anacharsis*, par l'abbé Barthélemy.

XÉNOPHILE, célèbre statuaire, n'est connu que par Pausanias, qui en parle dans sa *Description de la Grèce*, livre 2. Il est à présumer que ce statuaire avait fait peu d'ouvrages. Pausanias parle de la statue d'Esculape à Argos. « C'est, dit-il, une statue de marbre blanc, qui représente le dieu assis; il est accompagné de la déesse Hygeïa ». C'était Straton qui avait fait celle de cette prétendue déesse, et ce statuaire n'est encore connu que par Pausanias.

XÉNOPHON, célèbre philosophe grec, fils de Gryllus, né à Athènes, l'an 450 avant Jésus-Christ, fut quelque temps disciple de Socrate, sous lequel il apprit la philosophie et la politique. Il prit le parti des armes, et alla au secours de Cyrus le jeune, dans son expédition contre son frère Artaxercès. Ce philosophe guerrier s'immortalisa par la part qu'il eut à la fameuse retraite des dix mille Grecs venus du fond de l'Asie. De retour dans sa patrie, il se forma le cœur et l'esprit, et s'attacha ensuite à Agésilas, roi de Lacédémone, qui commandait pour lors en Asie. Ce prince l'emmena avec lui au secours de Sparte, où il se distingua également par son esprit et par son courage. Dès que la guerre fut terminée, il se retira à Corinthe, où il passa le reste de ses jours dans les doux travaux de l'esprit. Il y mourut vers l'an 360 avant J.-C. Xénophon était disciple et ami de Socrate, et c'est plutôt dans ses écrits que dans ceux de Platon qu'il faut étudier les sentimens de Socrate. Il eut les graces d'un Athénien et la force d'esprit d'un Spartiate. C'était un philosophe intrépide, supérieur à tous les événemens de la vie. Il avait un fils nommé Gryllus, qui, quoique blessé à mort en combattant vaillamment à la bataille de Mantinée, 363 ans avant J.-C., eut le courage, malgré sa blessure, de porter un coup mortel à Epaminondas, général des Thébains, et mourut peu de temps après. La nouvelle de cette mort ayant été portée à Xénophon, tandis qu'il sacrifiait, il ôta la couronne de fleurs qu'il avait sur la tête; mais, lorsqu'on eut ajouté que ce fils était mort en homme de cœur, il remit aussitôt sa couronne sur sa tête, en disant : « Je savais bien que mon fils était mortel, et sa mort mérite des marques de joie plutôt que de deuil. »

Digitized by Google

Speroni, auteur italien du 16ᵉ siècle, reproche à Xénophon son attachement passionné pour Agésilas, et l'accuse d'avoir porté en sa faveur des jugemens téméraires, dans son livre de la royauté et dans ses histoires même, et d'avoir relevé l'éclat de ses victoires plus que les lois de l'histoire ne le permettent. Cette inculpation, sans fondement, n'est que l'effet du caprice; car il n'y a pas un auteur ancien qui ait parlé si désavantageusement de Xénophon. Ses principaux ouvrages sont : I. La *Cyropédie*. C'est l'histoire du grand Cyrus, renfermée en 8 livres. Quoique cet ouvrage ne soit pas écrit dans l'exacte vérité (*Voy.* Cyrus), il est digne d'un homme qui était à la fois bon écrivain et homme d'état; les préceptes qu'il mêle à sa narration, peuvent être très-utiles : on y trouve des vues saines de politique : il respire l'amour des lois, des hommes et de la vertu. D'ailleurs Xénophon fait de la vie de Cyrus un roman moral, à peu près semblable à notre Télémaque. *Cyrus ille*, dit Cicéron, *à Xenophonte, non ad historiæ fidem scriptus est, sed ad effigiem justi imperii.* Il commence par supposer, pour faire valoir l'éducation mâle et vigoureuse de son héros, que les Mèdes étaient des voluptueux, plongés dans la mollesse; et que les habitans de l'Hyrcanie, province que les Tartares (alors nommés Scythes) avaient ravagée pendant trente années, étaient des Sybarites; ce qui n'est guère vraisemblable. Tout ce qu'on peut assurer de Cyrus, c'est qu'il fut un grand conquérant. Charpentier a donné une traduction française de la Cyropédie. On peut ajouter ici, à la louange de Xénophon, qu'il est le premier philosophe qui ait écrit une histoire. II. L'*histoire de l'expédition de Cyrus* le jeune contre son frère Artaxercès, et de cette mémorable retraite des dix mille, dont il eut presque tout l'honneur. Cette histoire (dit l'abbé Millot) paraît cependant suspecte à quelques égards. Il exagère trop les qualités de Cyrus-le-jeune, qui n'était qu'un ambitieux; et peut-être même trouvera-t-on qu'il vante trop les Grecs, compagnons de son expédition. Xénophon s'y borne d'ailleurs à raconter les faits avec simplicité et sans ornement. Cette simplicité n'exclut point la force des pensées; il fait un sublime éloge des capitaines grecs morts pendant la retraite, en disant qu'ils moururent irréprochables dans la guerre comme dans l'amitié. D'Ablancourt et Larcher ont traduit cet ouvrage; mais la traduction du dernier, Paris, 1778, 2 vol. in-12, plus exacte, plus élégante, a fait oublier tout-à-fait celle de d'Ablancourt. III. L'*Histoire grecque*, en sept livres. Elle commence où Thucydide a fini la sienne; elle a été traduite aussi en français par d'Ablancourt; et elle forme le troisième volume de Thucydide. Quelques modernes, accoutumés au goût emphatique de quelques-unes de nos histoires, trouveront celui de Xénophon trop simple et trop nu. Il se distingue par ce goût sévère, cette précision attique si vantée des anciens. On trouve dans ses écrits une suite d'accords dont la douceur et la mollesse caractérisent les grâces qui l'inspirent. Nathan Morus en a donné une fort bonne édition à Leipsick en

1778, in-8°. IV. Les *Dits mémorables de Socrate*, en quatre livres, traduits en français par Charpentier, ainsi que les deux suivans. V. L'*Eloge d'Agésilas*. VI. L'*Apologie de Socrate*. VII. Les *Economiques*, dont Dumas donna une traduction française, 1768, in-12. VIII. Un dialogue intitulé *Hiéron* ou le *Tyran*, entre Hiéron et Simonide. IX. Un petit *Traité des revenus* ou *des produits de l'Attique*. X. Un autre de l'*Art de monter et de dresser les chevaux*, et un deuxième sur la *Manière de les nourrir*. XI. Un petit *Traité de la chasse*. Ce traité n'a jamais été publié à part. Le tableau du lièvre qu'on y fait est un chef-d'œuvre. Pyrame de Candole, que Baillet a cru être Claude Fauchet, auteur des *Antiquités gauloises*, le traduisit en français en 1603. XII. Un excellent dialogue, intitulé le *Banquet des philosophes*, traduit en français par Le Fèvre, 1666, in-12. XIII. Deux petits traités, l'un du gouvernement des Lacédémoniens, et l'autre du gouvernement des Athéniens. Les *Livres des équivoques*, qu'Annius de Viterbe et d'autres lui ont attribués, ne sont ni de lui, ni dignes de lui. Les meilleures éditions de ses œuvres sont celles de Paris, 1625, in-fol.; de Leipsick, 1763, 5 vol. in-8°; d'Oxford, 1703, grec et latin, 5 vol. in-8°; 1727 et 1735, 2 vol. in-4°. Ces deux volumes ne contiennent que la *Cyropédie*, la *Retraite des dix mille* et l'*Eloge d'Agésilas*. J. A. Ernesti en a donné une excellente édition en 17..., réimprimée à Leipsick en 1771, in-8°. Les petits traités intitulés l'*Economique*, l'*Apologie de Socrate*, le *Banquet des philosophes*, *Hiéron*, *Agésilas*, ont également trouvé un éditeur très-estimable dans Jean-Auguste Bach. Cet éditeur a aussi publié la *Cyropédie* en 1780. P. H. Koppiers, à la suite de ses *Observationes philosophicæ*, Leyde, 1771, in-8°, a mis *Theses, quas defendendas mihi præscripsit L. C. Valckenaer*. Voici la septième: *Xenophontea quæ vulgo habentur, Apologia Socratis et oratio in laudem Agesilai, indigna sunt ingenio Xenophontis capitali et sophistæ debentur; quod mirum est ab aliis nundum fuisse animadversum.* » La sixième de ces thèses porte : « *Socratis philosophia popularis ex Xenophonteis potiùs libellis est hauriendu, quam ex eleganter verbosis dialogis Platonis, qui suis illam et aliorum emblematibus obscuravit.* » Enfin de Glasgow, 1674, 12 vol. in-8°; de Leipsick, par Benjamin; Weiske, 6 vol. in-8°, dont le dernier a paru en 1804. Sturz a donné en quatre volumes in-8° un *Lexicon Xenophontis*, Leipsick, 1804. On a imprimé en 1745, en deux volumes in-12, divers ouvrages de Xénophon, en français, la *Retraite des dix mille*, les *Choses mémorables*, la *Vie de Socrate*, *Hiéron*. M. Gail a donné une traduction complète des ouvrages de ce guerrier philosophe, Paris, 1797, 1799, 7 vol. grand in-4°. Cette traduction est accompagnée du texte grec et de la version latine de Leunclavius, et de notes critiques par M. Gail, qui a aussi publié séparément les *Républiques de Sparte et d'Athènes*, Paris, 1795, in-12; les *Econo-*

miques, l'*Apologie de Socrate*, le *Traité d'équitation et le commandant de la cavalerie*, Paris, 1795, in-8°; et les *Cynégétiques* ou *Traité de la chasse*, Paris, 1801, in-12. Cette dernière traduction a occasioné quelques discussions entre le traducteur et M. Clavier, ainsi que M. Bosquillon. *Voyez* à ce sujet le *Magasin encyclopédique*, septième année. Toutes les productions de Xénophon sont très-propres à former l'homme d'état. Scipion l'Africain et Lucullus les lisaient sans cesse. Comme César, ce philosophe fut grand capitaine et grand historien; tous deux se sont exprimés avec autant d'élégance que de pureté, sans art et sans affectation. Le dialecte attique, que Xénophon emploie, respire une douceur si aimable, que, suivant un rhéteur, on dirait que les grâces reposaient sur ses lèvres. Les Grecs lui donnèrent le surnom d'*Abeille grecque* et de *Muse athénienne*. Ce fut Xénophon qui publia l'*Histoire de Thucydide*. M. Courier a publié en 1813 une traduction française des deux livres de Xénophon, du *Commandement de la cavalerie et de l'équitation*, in-8°. M. Fortia a publié en 1785, une *Vie de Xénophon*, suivie d'un *Extrait historique et raisonné de ses ouvrages*. Cette Monographie d'histoire littéraire sert de préambule à la traduction des Œuvres complètes de Xénophon, par M. Gail, dont le premier volume a paru à la même époque. *Voyez* le *Manuel de la librairie*, par M. Brunet, pour de plus grands détails bibliographiques.

XÉNOPHON le jeune, écrivain d'Ephèse, vivait, selon quelques-uns, avant Héliodore, c'est-à-dire, au plus tard vers le commencement du 4e siècle. Il n'est connu que par ses *Ephésiaques*, roman grec en cinq livres, qui contient les *Amours d'Abrocôme et d'Anthia*. Ce roman a été imprimé en grec et en latin, à Londres, en 1726, in-4°, édition de Cocchi. Le baron de Locella en a donné une édition soignée à Vienne en 1797. Il le croit antérieur à Héliodore; mais Dorville semble, avec plus de raison, le faire postérieur à ce romancier. Jourdan de Marseille en a donné une traduction française en 1748, in-12, et a horriblement défiguré l'original. Il fut long-temps inconnu, et on le découvrit enfin chez les bénédictins de Florence. Le sentiment y est bien rendu; mais le tissu des aventures n'est pas toujours bien ourdi.

XÉNOPHON, statuaire d'Athènes, dont Pausanias fait mention dans sa *Description de la Grèce*, livre 9. Les Thébains disaient au temps de cet historien, que ce Xénophon avait fait seulement le visage et les mains de la statue de la fortune, et que le reste était de Callistonicus, un de leurs concitoyens. Dans cette statue, la déesse tient Plutus entre ses bras, sous la forme d'un enfant; idée assez ingénieuse, dit le même Pausanias, de mettre le dieu des richesses entre les mains de la fortune, comme si elle était sa nourrice ou sa mère.

XÉNOPHON, médecin de l'empereur Claude, natif de l'île de Cos, se disait de la race des Asclépiades. Il fut si avant dans la faveur de ce prince, que Claude, après avoir fait en plein sénat l'éloge d'Esculape et de ses descendans, dit que « le savoir et la naissance de Xénophon méritaient

que les habitans de Cos fussent en sa considération exempts de tous les impôts, ce qui leur fut accordé. Xénophon, par une horrible ingratitude, se laissa gagner par Agrippine, et hâta, dit-on, la mort de l'empereur, en lui mettant dans le gosier, comme pour le faire vomir, une plume enduite d'un poison très-subtil.

XÉNOPHON (André), de Gubio, florissait dans le 16e siècle. Nous avons de lui un *Formulaire pour les lettres d'Amour*, Césène, 1527, in-12.

XERCÈS Ier, 5e roi de Perse, et second fils de Darius, succéda à ce prince l'an 485 avant J.-C. Il fut préféré à Artabazane, son aîné, parce que celui-ci avait vu le jour dans le temps que Darius n'était qu'un homme privé, au lieu que Xercès fut mis au monde par sa mère Atossa, petite-fille de Cyrus, lorsque Darius était roi. Son premier soin fut de continuer les préparatifs que son père avait faits contre l'Egypte. Il la réduisit sous sa puissance, et y laissa son frère Achemènes pour gouverneur. Encouragé par ce premier succès, il marcha contre les Grecs avec une armée de 800,000 hommes, et une flotte de 1000 voiles. (*Voyez* Thargélie.) Rollin, d'après Hérodote, dit l'abbé Millot, fait monter l'armée de Xercès à plus de cinq millions deux cent mille hommes, en y comprenant les gens de mer et toute la suite de l'armée. Diodore de Sicile diminue beaucoup le nombre de ces troupes, ainsi que Pline, Elien et beaucoup d'autres auteurs. Quelque absurde que soit évidemment le calcul d'Hérodote, c'est, dit-on, l'historien le plus croyable, parce qu'il vivait dans le siècle de l'expédition. « Mais il ne faut qu'examiner son récit, les discours, les songes, les circonstances qu'il y ajoute, pour se défier de son témoignage. Il semblait avoir plutôt imité Homère que cherché à écrire en historien. Il fait de Xercès, tantôt un philosophe qui verse des larmes à la vue de cette multitude infinie dont il ne restera pas un homme dans l'espace de cent ans; tantôt un furieux et un insensé qui ordonne de fouetter la mer, parce que la tempête a rompu le pont de bateaux sur lequel ses troupes devaient passer l'Hellespont (aujourd'hui les Dardanelles). Tous les entrepreneurs de l'ouvrage sont condamnés au supplice, comme s'ils avaient pu enchaîner les vents et les vagues. Selon le même Hérodote, Xercès fit percer le mont Athos, pour ouvrir un passage à sa flotte; cependant les voyageurs modernes attestent que le mont Athos n'a jamais été percé. » Quoi qu'il en soit de ces fables ou de ces vérités historiques, Xercès, avec sa puissante armée, arrive au détroit des Thermopyles, défilé fort étroit entre la Thessalie et la Phocide, où l'attendaient quatre mille hommes sous les ordres de Léonidas, roi de Sparte. Ce prince, réduit bientôt à 300 soldats, lui en disputa long-temps le passage, et s'y fit tuer avec les siens, après avoir fait un horrible carnage des Perses. Les Athéniens gagnèrent ensuite sur Xercès la fameuse bataille navale de Salamine. Xercès, contraint de se retirer honteusement dans ses états, laissa dans la Grèce Mardonius, son général, avec le reste de l'armée. Dégoûté de la guerre par les fatigues qu'il avait essuyées dans ses différentes expéditions,

Digitized by Google

il s'abandonna aux charmes du luxe et de la mollesse. Artaban, Hyrcanien de naissance et capitaine de ses gardes, conspira contre sa vie, et ayant gagné son grand chambellan, le tua pendant son sommeil, l'an 465 avant J.-C. Xercès n'avait que l'extérieur et l'appareil de la puissance; il manquait de ces qualités personnelles qui rendent les rois vraiment puissans. Maître du plus vaste empire qui fût alors sur la terre, chef d'armées innombrables, il se regardait comme le souverain de la nature. Il prétendait maîtriser et punir les élémens; mais il vit ses forces et son orgueil se briser contre une poignée d'hommes dirigés par un général habile, et finit honteusement une carrière qu'il avait commencée avec gloire. Il ressentit de temps en temps quelques sentimens d'humanité. Un jour, considérant la grande armée qu'il avait préparée contre les Grecs, il se mit à pleurer. Artaban, l'un de ses favoris, s'en aperçut et lui en demanda la raison. « En examinant tant de milliers de soldats, répondit Xercès, j'ai pensé que dans cent ans il n'en resterait pas un seul, et cette réflexion m'a fait répandre des larmes. — Hé bien! lui répliqua Artaban, puisqu'il n'est pas en votre pouvoir de prolonger leur vie, tâchez au moins de la leur rendre supportable. »

XERCÈS II, roi de Perse après son père Artaxercès-Longuemain, l'an 425 avant Jésus-Christ, fut assassiné un an après par son frère Sogdien, qui s'empara du trône. Xercès n'avait tenu le sceptre que d'une main faible.

XILANDER. *Voy.* Xylander.

XIMENÈS (Roderic), Navarrois, archevêque de Tolède, vint en 1247, à Lyon, pour défendre, devant le pape Innocent IX, au concile général, les droits et les priviléges de son église, contre l'archevêque de Compostelle, qui prétendait à la primatie, parce que son église conserve le corps de saint Jacques, apôtre des Espagnes; elle fut adjugée à l'archevêque de Tolède. Il mourut sur le Rhône, en s'en retournant. On lui doit une *Histoire d'Espagne*, divisée en neuf livres, que nous avons dans le recueil des historiens de ce royaume, avec des remarques du P. André Schott. Elle manque à la fois d'exactitude et de critique.

XIMENÈS (Don François), célèbre ministre espagnol, cardinal et archevêque de Tolède; né à Torrelaguna dans la vieille Castille en 1437, fit ses études à Alcala et à Salamanque. On ne lui apprit qu'une scolastique aussi sèche qu'insipide. Dégoûté de ce fatras, il se rendit à Rome; mais ayant été volé dans son voyage, il n'en remporta qu'une bulle pour la première prébende qui vaquerait. L'archevêque de Tolède la lui refusa, et le fit mettre en prison dans la tour d'Uzéda. Un prêtre qui y était détenu, et qui se mêlait de prophétiser, lui prédit qu'il serait un jour archevêque de Tolède. Ayant été mis en liberté, il obtint un bénéfice dans le diocèse de Signença; et le cardinal Gonsalez de Mendoza, qui en était évêque, le fit son grand-vicaire. Ximenès, dégoûté du monde, entra quelque temps après chez les cordeliers de Tolède, et fit ses vœux. Ses talens lui procurant une foule de visites, il se retira dans une soli-

tude nommée Castanel, et s'y livra à l'étude des langues orientales et de la théologie. Ses supérieurs l'en tirèrent pour le consacrer à la direction et à la chaire. La reine Isabelle, qui l'avait choisi pour son confesseur, le nomma à l'archevêché de Tolède en 1495. Ximenès n'accepta qu'après un ordre exprès du pape en 1498. Sa vie ne fut plus, dès ce moment, qu'un tissu de bonnes œuvres. Les portes de son palais furent toujours ouvertes aux indigens; il les écoutait avec bonté, lisait leurs requêtes, et les soulageait avec une charité libérale. Il visita les églises, les colléges, les hôpitaux, et employa ses revenus à les réparer. Il purgea son diocèse des usuriers et des lieux de débauches, cassa les juges qui remplissaient mal leurs charges, et mit en leur place des personnes dont il connaissait l'intégrité et le désintéressement. Il tint un synode à Alcala et un autre à Talavéra, où il fit des réglemens très-sages pour le clergé régulier et séculier. Ferdinand et Isabelle lui confièrent le soin de réformer les ordres religieux dont le désordre était extrême. Les cordeliers eurent recours à toutes sortes de moyens pour perdre le réformateur, jusqu'à mettre un poignard entre les mains de son propre frère pour le faire périr. Leur général vint de Rome pour perdre Ximenès dans l'esprit de la reine. Ce moine fougueux, dans une audience qu'il obtint d'Isabelle, parla avec tant d'imprudence, que la princesse lui répondit : « Savez-vous qui vous êtes et à qui vous parlez ? » — Oui, madame, répliqua l'insolent cordelier : « Je sais que je parle à Isabelle, qui comme moi n'est que cendre et poussière. » Malgré les traverses qu'on suscita à Ximenès, il vint à bout de la réforme, et son zèle ne tarda pas d'être récompensé. Le pape Jules II l'honora de la pourpre romaine en 1567, et le roi Ferdinand le Catholique lui confia l'administration des affaires d'état. Son premier soin fut de décharger le peuple du subside onéreux, nommé acavale. Ses vues se tournèrent ensuite du côté des mahométans, qu'il voulut ramener à la religion chrétienne. Il en baptisa plus de trois mille dans une place spacieuse, où il fit brûler tous les livres de l'Alcoran. L'ambition entrait pour beaucoup dans son zèle; il voulait étendre la domination d'Espagne chez les Maures: il le fit en effet par la conquête de la ville d'Oran, dans le royaume d'Alger, qu'il entreprit en 1509. Comme l'archevêché de Tolède et les emplois qu'il avait à la cour produisaient de grands revenus, il résolut de faire lui-même cette conquête à ses dépens; mais il eut plus d'un obstacle à surmonter. Les officiers, mécontens d'avoir pour chef un général qui portait la soutane sous sa cuirasse, refusèrent de s'embarquer. Les esprits étaient disposés à la révolte : Ximenès sort de sa tente pour les ramener : mais à peine a-t-il commencé de parler aux rebelles, qu'un soldat l'interrompt, en criant : « De l'argent, point de barangue ! » Ximenès s'arrête pour le chercher des yeux. L'ayant reconnu, il le fait arrêter et pendre sur-le-champ en sa présence : puis il continue à parler. La rébellion étant calmée par cet exemple de sévérité, sa flotte, composée de

80 vaisseaux, sortit de Carthagène le 16 mai, et débarqua heureusement sur les côtes d'Afrique. Le jour de l'ouverture du siége étant arrivé, le cardinal guerrier monta à cheval, revêtu de ses ornemens pontificaux, et accompagné des ecclésiastiques et des religieux qui l'avaient suivi. Il était précédé d'un cordelier, qui portait devant lui la croix archiépiscopale, et qui avait l'épée au côté, de même que tous les autres prêtres séculiers et réguliers. Il y eut un combat, soutenu de part et d'autre avec fureur. « Allons, mes enfans, dit-il aux soldats, je marcherai à votre tête. Un prêtre doit se faire honneur d'exposer sa vie pour sa religion : j'en ai reçu l'exemple de plusieurs archevêques de Tolède, mes prédécesseurs. » La cavalerie des ennemis, qui était fort supérieure, attaqua plus d'une fois l'infanterie espagnole, et ne put jamais l'entamer. Enfin les deux mille chevaux qui étaient demeurés sur les vaisseaux, et qui n'avaient pu débarquer d'abord auprès d'Oran, arrivent, mettent en fuite la cavalerie des Maures, et taillent en pièces toute leur infanterie. Alors toute l'armée marche à Oran, et y entre presque sans résistance. Un juif et deux Maures, avec qui Ximenès avait des intelligences, ouvrirent une porte; le soldat furieux massacra tout, hommes, femmes et enfans, et pilla une des plus riches villes de l'Afrique. Le cardinal y fit son entrée le lendemain, en disant : « Ce n'est pas à nous, Seigneur, ce n'est pas à nous, mais à votre nom qu'il faut rendre gloire. » Tant de morts qu'il trouva sur son chemin lui firent verser des larmes : « C'étaient des infidèles, il est vrai, dit-il, mais c'étaient des hommes qu'on aurait pu faire chrétiens : leur mort me ravit le principal avantage de la victoire. » Il veilla ensuite à la police de la ville, dont il traça les nouvelles fortifications; il changea les mosquées en églises, et dédia lui-même la plus grande à Notre-Dame de la Victoire. Ayant ensuite fait distribuer aux officiers et aux soldats tout l'or et l'argent que les généraux avaient fait mettre à part, pour les dédommager des frais de l'entreprise, il ne s'en réserva que la gloire. De retour en Espagne, le roi Ferdinand alla à sa rencontre jusqu'à quatre lieues de Séville, et mit pied à terre pour l'embrasser. Ces marques d'amitié n'étaient guère sincères : Ferdinand craignait le pouvoir de Ximenès; il lui avait refusé Gonsalve pour son général. Le cardinal choisit Pierre Navarre, à qui le monarque espagnol écrivait : « Empêchez le bon homme de repasser si tôt en Espagne : il faut user, autant qu'on le pourra, sa personne et son argent. » Le conquérant d'Oran rendit des services plus essentiels à sa nation. Prévoyant une stérilité extraordinaire, il fit faire des greniers publics à Tolède, à Alcala et à Torrelaguna, et les fit remplir de blé à ses dépens. Ce bienfait fit une telle impression sur les cœurs, que pour en conserver la mémoire, on en fit graver l'éloge dans la salle du sénat de Tolède, et dans la place publique. Le roi Ferdinand, malgré la haine secrète qu'il avait pour son ministre, le nomma en mourant, régent de la Castille, en 1516. Ximenès pressa la guerre de Navarre; mais il se déshonora, en ordonnant à Villalva, général espagnol, de mettre le feu dans ce royaume en

cas de malheur, et d'en faire un vaste désert. Doit-on être surpris qu'avec un caractère si cruel il s'opposât à la réforme de l'inquisition; qu'il fit faire de temps en temps des exécutions sanglantes des juifs et des mahométans qui renonçaient à la religion chrétienne, qu'ils avaient embrassée par force? Son despotisme était extrême. Il se vantait « de ranger avec son cordon tous les grands à leur devoir, et d'écraser leur fierté sous ses sandales. » Les premiers seigneurs d'Espagne, révoltés d'une telle conduite, se liguant contre lui, demandèrent hautement « de quel droit il gouvernait le royaume? » En vertu du pouvoir qui m'a été confié, répondit-il, par le testament du roi mort, et qui a été confirmé par le roi régnant (c'était Charles-Quint.....) « Mais Ferdinand, lui dirent-ils, simple administrateur du royaume, pouvait-il conférer la qualité de régent? La reine seule a ce droit. » — Hé bien! dit Ximenès, en les faisant approcher d'un balcon d'où l'on voyait une batterie de canons, dont il fit faire une furieuse décharge: « Voilà les pouvoirs avec lesquels je gouverne et je gouvernerai: *Hæc est ultima ratio regum*..... Les mécontens députèrent en Flandre, pour se plaindre du régent. Ximenès, pour toute justification, demande au roi des pouvoirs sans bornes, et les obtient. Il s'en servit, et commanda avec plus de fierté et de hauteur qu'auparavant. L'usage d'Espagne n'était point d'entretenir des troupes en temps de paix. Ximenès, pour humilier les grands et la noblesse, permit à la bourgeoisie de porter les armes, de faire des compagnies, et l'exercice les jours de fête, et lui accorda de grands priviléges. Ainsi, sans tirer un seul laboureur de la charrue, il eut une armée de 30,000 hommes. Il retrancha les pensions et les officiers inutiles, retira tout ce qui avait été usurpé ou aliéné du domaine royal, et fit rendre compte aux financiers. On tira d'eux des sommes immenses, avec lesquelles il acquitta les dettes de l'état, et fit des établissemens utiles. Tandis qu'il travaillait pour la gloire de sa patrie, il fut empoisonné, à ce qu'on croit, en mangeant un pâté de truites. On soupçonna les ministres flamands d'avoir fait le coup. Il est certain que le régent avait écrit au roi contre eux avec beaucoup de force, et sur-tout contre Chièvres, qui était détesté en Espagne. Ximenès traîna pendant deux mois une vie languissante, et mourut disgracié le 8 novembre 1517, avec la réputation du plus grand homme et du meilleur citoyen qu'eût produit l'Espagne. Le fameux Leibnitz a dit de lui « que si les grands hommes pouvaient s'acheter, l'Espagne n'eût pas acquis Ximenès trop chèrement par le don d'un de ses royaumes. » « Quand on considère, dit Robertson, la vivacité, la grandeur et le succès des entreprises de ce grand ministre pendant une régence qui n'a duré que vingt mois, on doute s'il a mérité plus d'éloges par sa sagacité dans le conseil, par sa prudence dans sa conduite, ou par son audace dans l'exécution. Sa réputation non-seulement de génie, mais encore de piété est révérée en Espagne; c'est le seul ministre que ses contemporains ont honoré comme un saint et à qui pendant son administration, le peuple ait attribué

le don de faire des miracles. » Son tombeau, qui est au collége de Saint-Ildefonse d'Alcala qu'il avait fait bâtir, fut orné de cette épitaphe :

Condideram Musis Franciscus grande Lycæum;
Condor in exiguo nunc ego Sarcophago.
Prætextam junxi sacco, galeamque galero,
Frater, Dux, Præsul, Cardineusque Pater.
Quin, virtute meâ junctum est diadema cucullo,
Cùm mihi regnanti paruit Hesperia.

Aussi habile que le roi Ferdinand dans l'art de gouverner les hommes, Ximenès le surpassa par les qualités du cœur. On vit en sa personne un simple particulier faire plus de bien à sa patrie, que tous les rois qui avaient gouverné. Noble, magnifique, grand, généreux, protecteur de l'innocence, de la vertu et du mérite, il ne conçut et n'exécuta que des projets utiles à l'humanité. Pendant vingt-deux ans qu'il fut archevêque de Tolède, il employa près de vingt millions pour les besoins de l'Etat et du peuple. Personne n'ignore qu'il forma dans sa ville archiépiscopale, en faveur des filles de condition, un établissement que Louis XIV a imité depuis pour le soulagement de la pauvre noblesse. Il nomma cette maison le monastère d'Isabelle, en mémoire de la reine sa bienfaitrice, et lui laissa de grands biens par son testament. Par les arrangemens qu'il prit, cette maison devait avoir toujours une année de revenus d'avance ; et c'est sur ce fonds qu'était doté tous les ans un certain nombre de demoiselles, qui y avaient été élevées. Philippe II, entrant dans les vues généreuses du cardinal, y fonda cinquante places de plus pour les filles de la première noblesse d'Espagne. Ximenès fut encore le fondateur de l'université d'Alcala, et publia dans cette ville la *Bible polyglotte*, qui a servi de modèle à tant d'autres. (*Voy.* JAY *et* WALTON.) L'impression en fut commencée en 1514, et achevée en 1517, en 6 vol. in-fol., et en quatre langues ; elle est fort rare. On y trouve le texte hébreu, tel que les juifs le lisent ; la version grecque des septante, la version latine de saint Jérôme, que nous appelons *Vulgate*, et la paraphrase chaldaïque d'Onkelos sur les cinq livres de Moïse seulement. Il y a dans le dernier volume un *Vocabulaire* de phrases et de mots hébreux, qui a fait l'admiration des savans, mais il manque dans la plupart des exemplaires, par la négligence de ceux qui les firent relier. On travailla à cette *Polyglotte* pendant plus de douze ans, car elle fut commencée dès l'an 1502 ; Ximenès s'y appliqua lui-même avec beaucoup de soin, et en fit la dépense. Il acheta sept exemplaires en hébreu 4000 écus (4500 liv. de France), et donna tout ce qu'on voulut pour des anciens manuscrits grecs et latins. Après la Polyglotte, Ximenès fit encore imprimer le *Missel* et le *Bréviaire* mosarabe, dirigés par Ortiz ; et pour conserver la mémoire de ce rit, il fit bâtir une chapelle auprès de l'église métropolitaine de Tolède, et y fonda des chanoines et des clercs, qui célébraient journellement l'office en cette langue. (*Voyez* ORTIZ.) Il avait aussi commencé à faire travailler à une édition des Œuvres d'Aristote ; mais sa mort mit obstacle à l'exécution de ce projet. Quoique Ximenès écrasât l'orgueil des grands, il savait fermer les oreilles à leurs murmures. Il répondit à des personnes qui vou-

laient qu'on recherchât les auteurs de quelques discours qui avaient été tenus contre lui : « que lorsqu'on était élevé en dignité, et qu'on n'avait rien à se reprocher, on devait laisser aux inférieurs la misérable consolation de venger leurs chagrins par des paroles. » L'éclat de tant de qualités brillantes fut un peu terni par quelques défauts. Ce prélat fut fier, dur, opiniâtre, ambitieux, et d'une mélancolie si profonde, qu'il était presque toujours insupportable dans la société, et assez souvent à charge à lui-même. Cette tristesse pouvait, a-t-on dit, venir de la conformation de son crâne, composé d'un seul os sans suture. D. Alvarès Gomez a écrit sa Vie en latin. Fléchier en a donné une autre en français. Voici comme il trace le portrait de cet illustre prélat : « Ximenès avait un extérieur noble, et une physionomie qui marquait la sagesse et la grandeur de son esprit. Il était d'une taille riche, d'une aspect vénérable, d'une santé robuste. Sa démarche était grave, sa voix agréable, ses yeux vifs et pleins de feu. Il s'expliquait nettement et en peu de mots, et ne sortait jamais du sujet dont on lui parlait.... La justice et la religion furent les règles de sa conduite dans le ministère ecclésiastique et dans le gouvernement de l'état. Il a laissé au reste à douter en quoi il avait le plus excellé, ou dans la pénétration à concevoir les affaires, ou dans le courage à les entreprendre, ou dans la fermeté à les soutenir, ou dans la sagesse à les achever. »

XIMENÈS (Pierre), né à Widdelbourg, de parens portugais, fit ses études à Salamanque chez l'évêque de cette ville, qui était son parent. Il parcourut ensuite l'Italie, la France, les Pays-Bas, et s'arrêta à Louvain, où il s'appliqua à l'étude des langues, de la théologie et de la philosophie. A l'âge de cinquante ans il fut appelé à Liége; c'est dans cette ville qu'il commença son Traité, intitulé : *Demonstratio catholicœ veritatis.* Les troubles qui agitèrent les Pays-Bas l'ayant obligé de quitter Liége, il se rendit à Cologne, où il enseigna la morale, et acheva son ouvrage. Ximenès mourut en 1595, âgé de quatre-vingt-un ans, sans avoir jamais pris aucun degré académique.

XIMENÈS (Sébastien), habile jurisconsulte espagnol, mort vers 1600, s'est fait un nom par un bon ouvrage sur l'un et l'autre droit, sous ce titre : *Concordantia utriusque Juris*, Tolède, 1596 et 1619, en 2 vol. in-folio. Cet ouvrage est estimé. Le second volume, qui n'est pas do Ximenès, est le plus rare.

XIMENÈS (Jérôme), médecin du 16ᵉ siècle, né à Epila en Aragon, exerça sa profession à Sarragosse. Il a écrit : *Questiones medicæ*, Epilæ, in-folio. *Institutionum medicarum libri quatuor*, ibidem, 1578.

XIMENÈS de CARMONA (François), natif de Cordoue, médecin du 17ᵉ siècle, enseigna l'anatomie à Salamanque, passa à Mexico, et revint se fixer à Séville. On a de lui dans sa langue naturelle une *Histoire naturelle de la nouvelle Espagne*, Mexico, 1615. *Traité de l'excellence de l'eau*, etc., Séville, 1616, in-4°.

XIMENÈS (Léonard), célèbre mathématicien du grand duc de Toscane, né de nobles parens à Trapani en Sicile, le 27 décembre

1716, donna dès son enfance des preuves d'un génie subtil, et d'une heureuse mémoire. Il entra chez les jésuites le 8 octobre 1631, et après son noviciat il enseigna les belles-lettres dans les collèges de Florence et de Vienne, vint à Rome faire son cours de théologie, et fut mandé par le marquis Vincent Riccardi de Florence, pour instruire son fils dans les sciences mathématiques. Il commença de bonne heure à mettre au jour diverses productions. Le comte Emanuel de Richecourt, gouverneur de la Toscane, le fit nommer géographe de l'empereur, et professeur de géographie au collège de Florence. Son crédit et ses occupations augmentèrent quand on le désigna pour gérer les intérêts de la république de Lucques, menacée par les eaux. Dans l'espace de plusieurs années, Ximenès fut encore employé et consulté par divers souverains. Les principales académies de l'Europe le placèrent au nombre de leurs associés. Il mourut d'apoplexie à Florence le 3 mai 1786. On trouva avec son testament les deux Distiques suivants faits par lui-même :

Qui didici astrorumque vias, undasque fluentes,
Hoc cinis exiguus. Nunc jaceo in tumulo:
Parte tamen meliore mei super astra vocatus,
Gratulor æterni numinis ore frui.

Ximenès fut estimé de tous les principaux personnages de son siècle. Il était sincère sans rudesse, affable sans affectation, économe sans avarice, religieux sans superstition. On a de lui une quantité prodigieuse d'ouvrages ; les principaux sont : I. *Élémens de Géométrie*, Venise, 1751. II. *Dissertatio de maris æstu*, Florentiæ, 1755. III. *Mémoire sur la cause des eaux de Bologne*, Faenza, 1763. IV. *Del Vecchio e nuovo gnomone Fiorentino, e delle osservazioni astronomiche*, Florence, 1757, 1 vol. gr. in-4°, fig. V. *Nouvelles expériences hydrauliques*, Sienne, 1780, in-4°. VI. *Recueil de plusieurs opuscules sur l'hydraulique*, en italien, Florence, 1785, 2 vol. gr. in-4°. VII. *Théorie et Pratique de la résistance des Solides*, Pise, 1782.

XIMENÈS (Joseph-Albert), théologien espagnol, né en 1719, d'une famille noble, se fit carme en 1734, enseigna dans son ordre la théologie, et fut fait docteur en 1760. Il ne se distingua pas moins par ses talens pour la chaire. Il fut ensuite nommé théologien du nonce en Espagne. Ayant rempli différens emplois importans dans son ordre, il en fut nommé prieur-général en 1768, et mourut dans l'exercice de cette charge en 1774. On lui doit les deux derniers volumes du *Bullaire des Carmes*, in-fol. Dans l'un, il a recueilli les bulles et les anciens monumens omis dans les volumes précédens ; dans l'autre, il a inséré les brefs, bulles, etc., depuis 1718 jusqu'en 1768.

XIPHILIN (Jean), de Trébisonde. De moine au mont Olympe, Xiphilin devint sénateur à Constantinople, puis il fut élu, le 12 janvier 1064, patriarche de cette métropole. On vante son savoir, mais on ne peut vanter sa vertu ; car après avoir prêté serment par écrit de ne jamais permettre que la veuve de l'empereur Constantin Ducas se remariât, il fut le premier à solliciter les sénateurs qui avaient souscrit le même engagement à ne point s'opposer aux secondes noces de cette princesse, et à violer leur

serment. L'impératrice avait promis d'épouser le neveu du patriarche ; mais lorsqu'elle fut munie de l'acte qui contenait la promesse du sénat et celle du patriarche, elle épousa, non le neveu de Xiphilin, mais Romain Diogènes. Ainsi ce prélat fut dupé; ses espérances ambitieuses s'évanouirent, et il ne retira aucun fruit de son acte de mauvaise foi. Après avoir resté sur le siége de Constantinople onze ans et sept mois, il mourut le 2 août 1075. Il nous reste de ce prélat un seul sermon imprimé dans la *Bibliothèque des Pères*.

XIPHILIN (Jean), neveu du précédent, est connu pour avoir, sur la fin du onzième siècle, fait un abrégé des quarante-cinq derniers livres de Dion Cassius, qui comprennent l'*Histoire romaine* depuis le temps de César et de Pompée, jusqu'au règne d'Alexandre, fils de Mammée. Rien ne prouve qu'il ait abrégé les trente-cinq livres précédens : il n'en reste aucune trace. D'ailleurs il assure que de son temps les ouvrages de Dion présentaient déjà des lacunes. Cet abréviateur est exact et fidèle à suivre le sens et souvent même les paroles de son auteur, comme on peut s'en convaincre par ce qui nous reste de l'histoire de Dion Cassius. Il a respecté jusqu'à ses erreurs. L'*Abrégé de l'Histoire Romaine* de Xiphilin, en grec, fut imprimé à Paris en 1551 et 1592, in-folio. De Boisguilbert en donna une traduction française, 2 vol. in-12, Paris, 1674. Cousin, président en la cour des monnaies, l'a traduit en français avec les historiens grecs, Zonare et Zozime, 1 vol. in-4° et 2 vol. in-12, Paris, 1686.

XIUS, empereur chinois, vivait environ 200 ans avant Jésus-Christ. Il ordonna que tous les livres de son empire seraient brûlés, à l'exception de ceux qui traitaient de la médecine, de l'agriculture et de la divination. Une femme sauva les ouvrages de *Confucius*, dont elle colla les feuilles contre les murs de sa maison, où elles restèrent jusqu'à la mort de Xius. Depuis cette époque, ces ouvrages sont devenus les plus anciens livres des Chinois.

XOGUNSAMA Ier, empereur du Japon, usurpa le trône en 1617, et soumit à son pouvoir la plupart des gouverneurs des îles, qui s'étaient rendus indépendans. Il persécuta les chrétiens, et s'efforça d'expulser les Européens de ses états. Il abdiqua la couronne en 1622, et mourut neuf ans après.

XOGUNSAMA II, succéda à son père dans sa puissance, sa valeur et sa barbarie. Il fit trancher la tête à quatre ambassadeurs portugais, et relégua ceux de Hollande dans la petite île de Désima, avec défense, sous peine de la vie, d'entrer dans son empire. Sous lui, le christianisme disparut de ses états, et nul missionnaire n'échappa à la mort. Il mourut sans enfans en 1650.

XUARES (Rodéric), jurisconsulte espagnol, qui florissait dans le 16e siècle, exerça avec distinction la profession d'avocat à Salamanque, et composa plusieurs ouvrages qui furent très-estimés de son temps. On cite les suivans : *Allegationes et Consilia. Repetitiones, sive lecturæ in quasdam leges. De Fidejussore in causâ criminali.* Il est fait mention de ce jurisconsulte dans

la Bibliothèque des écrivains espagnols de Nicolas Antonio.

XYLANDER (Guillaume), érudit allemand, né à Augsbourg le 26 décembre 1532, montra dès sa jeunesse une inclination vive pour les sciences; mais ses belles dispositions auraient été nulles par son manque de fortune, s'il n'eût trouvé dans la générosité d'un noble d'Augsbourg les moyens de faire ses études. Après les avoir achevées à l'académie de Tubingue et à celle de Bâle, il fut appelé à remplir une chaire de langue grecque à Heidelberg, vacante par la mort de Mycellus. Mais il n'en jouit pas long-temps. Du reste, il était malheureusement trop réel que sa pauvreté l'obligeait de travailler avec acharnement. Dans une élégie qui se trouve à la fin de l'épître dédicatoire de son *Dion Cassius*, il dit lui-même qu'à dix-huit ans il étudiait pour la gloire, mais qu'à vingt-cinq il le faisait pour gagner sa vie. Voici au reste ses propres termes :

Te mala pauperies, pulchrique gravissima ceptis,
Conata indignor plus potuisse meo.

Son extrême pauvreté jointe à une application extraordinaire à l'étude lui firent contracter une maladie, dont il mourut à Heidelberg en 1576. On a de lui une traduction latine de Dion Cassius, de Marc-Aurèle, etc., et un grand nombre d'autres ouvrages fort inexacts, parce qu'il écrivait pour vivre. Ce reproche a été répété d'après de Thou. Il n'en est pas moins vrai que les traductions de Xylander sont très-estimables, parce qu'il possédait à fond les langues grecque et latine. Il faut ajouter aux traductions rapportées ci-dessus celles de Plutarque, que Wyttenbach s'est proposé de conserver, sauf quelques corrections, pour l'édition qu'il a annoncé de Strabon, de Dion, de Cédrène, de l'Arithmétique de Diophante. Xylander a aussi traduit en allemand Polybe, les 6 premiers livres d'Euclide et le nouveau Testament. Huet lui a rendu justice, dans son traité *De claris interpr.*, tome 2, pag. 71.

Y.

YACOUTI, géographe arabe, nous est connu par la traduction de l'un de ses écrits, faite par le savant de Guignes, et insérée dans le Recueil des Notices des manuscrits de la bibliothèque royale. Il vivait dans le quatorzième siècle.

YALDEN (Thomas), poète anglais, né à Exeter en 1671, mort en 1736, prit les ordres quand il eut achevé ses études, et fut reçu docteur. Il obtint ensuite deux bénéfices dans le comté de Hertford. Yalden réunissait au talent de la prédication celui de la poésie. Il publia un recueil de poésies, où l'on trouve de l'esprit et du naturel. Des liaisons indiscrètes avec l'évê que Atterbury

qu'on accusait de favoriser le parti du prétendant, rendirent Yalden suspect. Il fut arrêté et mis en prison; on saisit ses papiers, dans lesquels plusieurs expressions ambigues augmentèrent les soupçons; mais d'après l'explication qu'il donna on le remit en liberté.

YALE (Elis), le principal bienfaiteur du collège d'Yale, né en 1648, à New-Haven, vint à dix ans en Angleterre, et passa en 1678, aux Indes orientales, où il acheta des terres considérables. Il fut nommé gouverneur de St.-George, et épousa une riche Indienne. A son retour à Londres, il fut nommé gouverneur de la compagnie des Indes, et fit dans son pays des donations considérables au collège qui a pris le nom d'Yale. Ce citoyen respectable mourut en 1721.

YAO, empereur de la Chine, monta sur le trône, d'après la décision du tribunal de mathématiques, l'an 2230 avant J.-C., et eut Chun pour son successeur. Les Chinois le regardent comme leur législateur et le modèle des princes et des hommes. On prétend que c'est à Yao que l'histoire de la Chine commence à être certaine, et que tout ce qui précède ce prince, est rempli de fables ou de faits incertains. Mais c'est encore trop dire; car il n'y a de certain dans l'histoire, que ce qui nous est transmis par des écrits et par des monumens. Or, les écrits et les monumens chinois ne remontent, tout au plus qu'à l'an 800 avant J.-C. Cependant Mairan et d'autres savans placent les premières observations astronomiques des Chinois, sous le règne d'Yao. Fréret veut que ce règne ait été, non en 2330, avant Jésus-Christ, mais en 2145. Les Chinois attribuent à Yao le livre appelé *Chan-haikling*, qui contient une description imaginaire de l'univers, et place au milieu de la terre le grand Mont Kouen-lun. Les poètes de cette nation ont puisé dans cet ouvrage leurs expressions et les sujets de plusieurs de leurs poésies.

YART (Antoine), savant ecclésiastique, né à Rouen en 1709, mort en 1791, membre des académies de Lyon, Caen, Rouen, de la société d'agriculture de cette dernière ville, censeur royal, embrassa l'état ecclésiastique et devint curé de St.-Martin du Vivier, près Rouen, et du Saussay dans le Vexin. Il réunit aux fonctions utiles de son état le goût des lettres et les soins de l'amitié. Il fut lié étroitement avec Cideville, ami de Voltaire, et l'abbé du Resnel. L'ouvrage le plus connu d'Yart est intitulé : *Idée de la poésie anglaise*, 1749, 1756, 8 vol. in-8°. L'auteur y fait connaître un grand nombre de poètes anglais dont la France ignorait les productions. Les observations qui accompagnent la traduction de chaque morceau offrent autant de savoir que de goût. L'auteur des Siècles littéraires, dit que Goujet, dans sa Bibliothèque française; le savant Denina, dans ses Révolutions de la littérature, regardent cet ouvrage comme indispensable à tous ceux qui veulent acquérir une véritable connaissance des poètes anglais; Yart n'embrassa en effet dans son plan que ceux qui n'avaient pas encore paru dans notre langue. Les discours et les notes qui accompagnent les traductions contenues dans l'idée de la poésie

anglaise, en font une véritable poétique comparée, qui ne plut point à Fréron, parce que l'auteur y citait souvent Voltaire: ce fut à l'abbé Yart, que Cideville remit l'édition de 1739, que Voltaire lui avait envoyée de ses Œuvres corrigées de sa main. Cette édition précieuse fait à présent partie de la bibliothèque de M. Aubert, neveu de l'abbé Yart. Cet abbé faisait des vers, et réussissait particulièrement dans l'épigramme: on peut en juger par les deux suivantes; la première sur le *Paradis perdu* de Mme du Bocage; la seconde, sur le livre intitulé *Histoire secrète*:

Sur cet écrit, charmante du Bocage,
Veux-tu savoir quel est mon sentiment?
Je compte pour perdus, en lisant ton ouvrage,
Le paradis, mon temps, la peine et mon argent.

Ce livre est l'histoire secrète,
Si secrète, que pour lecteur
Elle n'eut que son imprimeur,
Et monsieur Dubois qui l'a faite.

YDELEY (Etienne), né au village du Port de Lesnay, bailliage de Salins, vers 1540, fut chapelain ordinaire des pestiférés de Besançon, et ensuite serviteur aux affligés de Lyon. Il a composé un traité fort singulier, ayant le titre suivant: Des *Secrets souverains contre la peste, contenant la manière de préserver les sains, de contregarder les infects, de guérir les frappés et de nettoyer les lieux infects*, Lyon, in-12. Le premier de ces secrets est de recourir à Dieu et à ses saints, ensuite de corriger l'air, de purger le corps et conforter le cœur. Mais celui de tous ces remèdes qu'il exalte le plus et dont il assure s'être servi avec succès dans plusieurs occasions, et même comme contre-poison, (expérience faite sur lui-même qui avait été empoisonné par ses ennemis), c'est d'avaler à jeun un demi-verre de son urine le matin, ou si on le préfère, on prend la même dose d'urine d'un enfant bien sain de 7 à 17 ans. « L'urine, dit l'auteur, vaut contre toutes les douleurs d'estomac, fait digérer les viandes, contre mal de flanc ou pleurésie, contre douleurs de ventre et toute espèce de coliques. Le jour que la personne aura usé de l'urine, elle ne sera point altérée pour tout ledit jour, mais aura toujours bonne bouche. Bref, elle vaut contre toutes les maladies du corps. Il n'est pas bon d'user d'urine tous les jours, parce qu'elle est trop pénétrante et corrosive, et demeure, en vertu de médecine, dans le corps, de cinq, six à sept jours. Il ne faut donc en user qu'une fois tous les sept à huit jours, tant qu'on demeure dans un lieu contagieux. » Pour prouver la bonté de son remède, l'auteur ajoute encore: « J'ai vu une femme ayant une pleurésie, de quoi elle était si malade, qu'elle avait reçu les saints sacremens de la sainte église (voire l'Extrême-Onction), elle usa de son urine une fois seulement, et revint en convalescence en vertu de ladite urine. » On ignore le temps de la mort de Ydeley.

YEPES (le père Diego de), religieux espagnol de l'ordre de saint-Jérôme, naquit à Yepes près Tolède en 1529. Après avoir fait ses études à Siguença, il fut nommé prieur de l'ordre à Jaen, Zamore, Tolède, Madrid et Grenade. Philippe II, instruit de son mérite le nomma prieur du couvent de l'Escurial et son confesseur. A la mort de ce roi, Philippe III voulant récompenser ce vénérable prélat, le nomma évê-

que de Tarazona, où il termina sa carrière le 20 mai 1613. Il a laissé : I. *Histoire particulière de la persécution de l'Angleterre depuis l'an* 1570, Madrid, 1599, in-4°. II. *La Vie de sainte Thérèse de Jésus*, Madrid, 1587, 2 vol. in-4°. III. *Mémoire sur la mort de Philippe II*, écrit par ordre de son fils Philippe III. Yepes a écrit d'autres ouvrages qui ne virent jamais le jour.

YEREGUI (Joseph de), savant ecclésiastique espagnol, né en 1734, à Vergara province de Guipuscoa, d'une famille très-estimée, présente le phénomène d'un savant vertueux, qui en 1792, ayant été traduit à l'inquisition et acquitté d'après la preuve de son innocence, fut en dédommagement nommé conseiller de ce tribunal, qu'il détestait et contre lequel il écrivit. Après avoir fait ses études à Malaga, à Madrid, il vint à Paris étudier la physique sous Nollet, puis les mathématiques, et se lia avec divers savans de la capitale. Retourné en Espagne, il entra dans le sacerdoce, devint instituteur des Infans, et fut chargé par le gouvernement de composer un catéchisme qui pût être proposé à toute l'Espagne. Yeregui retiré à Cardahalzo près Madrid, y consacrait ses richesses, son temps et ses talens à toutes sortes de bonnes œuvres en faveur des pauvres, des malades et surtout des écoles, où il répandait abondamment des secours pécuniaires et de bons livres propres à régénérer l'éducation. Mais comme on ne fait jamais le bien impunément, il fut harcelé par l'envie, qui le dégoûta de sa retraite. Il la quitta en 1785, et fut traduit en 1792, à l'inquisition qui produisit contre lui cent et un griefs, tous absurdes et la plupart marqués au coin de l'ineptie : qu'on en juge par les accusations suivantes; il avait nié l'infaillibilité du pape et sa supériorité sur le concile œcuménique, parlé mal de la cour de Rome, des moines, des scapulaires, de l'inquisition, en disant qu'elle fomentait l'ignorance; il avait censuré amèrement les prêtres qui célébraient l'office trop précipitamment; il avait dit que le jansénisme était un fantôme; il louait Nicole, Tillemont, les Lettres provinciales, avait dans sa bibliothèque les ouvrages de Mèseguy, et censurait Marie d'Agréda. Ses véritables crimes étaient de proclamer, comme le clergé français du temps de Bossuet, les notions saines sur les limites des deux puissances et les droits des évêques envahis en Espagne pour l'ultramontanisme, de montrer en tout un courage imperturbable à soutenir la vérité, et de joindre à l'étendue des lumières, des mœurs austères ; peut-être aussi avait-il trop manifesté sa manière de penser sur les ecclésiastiques émigrés de France en Espagne qui se prétendent, dit-il, riches en principes de la foi, mais qui sont pauvres en pratiques de charité. Affligé de voir son pays en proie à l'ignorance, il désirait une nouvelle pentecôte pour le régénérer. Il y a trois cents ans, disait-il que nous avons secoué le joug des Maures, et nous sommes courbés actuellement sous le joug du pharisaïsme. Après cinq mois de persécution, il fut déclaré pur dans sa doctrine et dans sa conduite. C'est alors que le gouvernement, par un retour de justice, voulant sans doute humilier l'in-

Digitized by Google

quisition, nomma Yeregui membre de ce tribunal. Peu de temps après furent répandus par milliers des exemplaires de l'ouvrage de M. Grégoire, évêque de Blois, contre l'inquisition, traduit en espagnol, ce qui força le tribunal à essayer de répondre; ce qu'il fit par un sermon prêché à Séville contre l'auteur, et par trois ou quatre volumes composés par Riesco, inquisiteur de Valladolid, Blanco, nommé depuis à l'évêché de Léon et le chapelain Villanueva, caché sous le nom d'Astengo. Alors Yeregui prit la plume contre l'inquisition, dont il était membre, composa une savante apologie de l'ouvrage de l'évêque de Blois, et l'envoya en France pour être publiée, ainsi que les pièces de son procès, comme un monument d'ineptie propre à couvrir de honte l'infâme tribunal qui, ébranlé par l'opinion publique de l'Espagne, fut depuis supprimé par un décret de l'Empereur Napoléon. Diverses circonstances ont retardé la publication de ces manuscrits, qui sont à Paris entre les mains d'un ami d'Yeregui, ainsi que beaucoup de pièces curieuses sur l'inquisition. Étant à Bagnères en 1803, il y fit imprimer un ouvrage intitulé *Idea de Catecismo nacional*, in-8°, 1803, rédigé d'après les meilleurs principes. Il en préparait une édition nouvelle beaucoup plus ample, lorsqu'en 1805 il termina sa carrière vertueuse. Il fut regretté de tous ceux qui l'avaient connu.

YEZYD Ier, cinquième calife, ou successeur de Mahomet, et le second de la race des Ommiades, régna l'an 680, après la mort de son père Moavia; mais il n'en imita pas le courage et les grands desseins. Son unique plaisir était de composer des vers sur l'amour. La seconde année de son règne, les Arabes de Cufa élurent pour calife Hussein, second fils d'Ali. Yézid leva une puissante armée, et fit tuer Hussein en trahison, comme ils étaient près de se donner bataille dans la plaine de Cazaballa, aux environs de Cufa. Yézid persécuta ensuite toute la race d'Ali, et fit mourir une partie de la noblesse d'Arabie. Ces exécutions cruelles le rendirent odieux à tous les peuples. Après la mort de Hussein, Abdallah, fils de Zobaïr, qui était de la famille d'Ali, souleva toute la Perse contre Yézid, qu'il peignit comme un homme plus capable d'être poète que d'être roi. Le règne de ce lâche prince ne dura que trois ans et neuf mois; il mourut l'an 683 de Jésus-Christ.

YMBYSE (Jean d'), célèbre dans l'histoire de la conjuration des Flamands contre l'Espagne, était un homme fier, avare, ambitieux; mais comme Gand lui devait ses fortifications et plusieurs établissemens, il s'était attiré l'amour et l'estime du peuple gantois. On le fit consul. Il profita de l'autorité que sa charge lui donnait, pour faire révolter les Gantois contre les catholiques en 1579. Non contens d'avoir confisqué tous les biens du clergé, ils les firent vendre à l'encan, démolirent les monastères et les églises, et abolirent entièrement l'exercice de la religion romaine. Leur but était de se soustraire à la domination espagnole, et même à celle des états. Ils engagèrent Bruges et Ypres dans leur parti, et y mirent des gouverneurs, aussi-bien que dans les villes de Der-

monde, d'Oudenarde, d'Alost, et dans toutes les autres petites places de Flandre. Ils rassemblèrent toutes les cloches des églises, et en y joignant du cuivre et de l'airain, ils fondirent un nombre de canons très-considérable. Mais le prince d'Orange, s'étant rendu maître de Gand, en chassa le factieux. Quelque temps après, Ymbyse cabala pour les Espagnols, après avoir cabalé contre eux : les partisans du prince d'Orange lui firent son procès, et il fut décapité en 1584.

YON (.....), auteur dramatique, a donné quelques pièces de théâtre. I. La *Métempsycose*, comédie. II. *L'Amour et la Folie*. III. Les *Deux Sœurs*, et d'autres pièces assez médiocres dont la dernière a été représentée en 1755. L'auteur est mort quelques années après.

YOTO, femme maure, célèbre par sa beauté et son courage, épousa Abenchamnt, chef arabe, qui combattit vaillamment les Portugais. Faite prisonnière par ces derniers, elle fit usage de la permission qu'on lui donna de parler à son mari, pour l'engager à vaincre ou à mourir. Abenchamot profita de ses conseils pour attaquer les Portugais. Il tua leur chef de ses mains, et fut assez heureux pour délivrer son épouse; mais bientôt après, emporté par sa valeur dans une embuscade, il fut tué d'un coup de javelot en 1524. On porta son corps à Yoto, qui se laissa mourir de faim et fut ensevelie avec lui dans la même tombe.

YOUNG (PATRICE), savant Écossais, mort en 1652, élève du collége de Saint-André, fut reçu maître-ès-arts à Oxford en 1605. Il était garde de la bibliothèque du roi à Saint-James. On a de lui l'*Epître de saint Clément aux Romains*, en grec et en latin, 1637. Il s'était chargé d'imprimer la version des Septante, d'après le manuscrit d'Alexandrie, donné à Charles I[er] par Cyrille-Lucar; mais cela ne fut pas exécuté. Young était très-profond dans la langue grecque.

YOUNG (EDOUARD), célèbre poète anglais, naquit en 1684, à Upham, dans le comté de Hampt. Son père, mort en 1707, à 62 ans, et auteur de 2 volum. de *Sermons*, était recteur de cette église. On l'envoya à Oxford pour y faire ses études, et à l'âge de 24 ans il fit son droit au collége d'All-Souls; mais porté à la poésie par son génie, il donna, en 1719, la tragédie de *Busiris*, qui fut suivie deux ans après de la *Vengeance*. Young n'ayant pu obtenir une place qu'il postulait dans le parlement pour Cirencester, quitta le droit, se tourna du côté de la théologie et de la morale, et réussit beaucoup mieux. Il prit les ordres, fut nommé chapelain du roi, et ensuite curé de Wettewin, dans le comté de Herford. Sa vie fut fort occupée et assez triste. Il se maria en 1731, avec la fille du comte de Lichtfield, veuve du colonel Lée, dont elle avait eu deux enfans. Son épouse était vertueuse et tendre, et il trouva dans le fils et la fille de celle-ci deux véritables amis. Ce sont eux qu'il a si douloureusement célébrés sous les noms de *Philandre* et de *Narcisse*. Deux maladies inattendues les lui enlevèrent. Young avait passé en France, espérant de rétablir la santé de l'intéressante Narcisse par la douceur du climat; mais ce voyage fut inu-

tile, et elle expira à Montpellier dans ses bras. Young repassa la mer, le désespoir dans le cœur. Il n'arriva chez lui que pour fermer les yeux à son épouse, qui ne survécut pas à ses enfans. Ainsi, dans l'espace de trois mois, Young perdit tout ce qu'il avait de plus cher sur la terre. Un fils unique consola un peu Young de ses pertes, mais ne le retira pas de cette profonde mélancolie dont les accès nous ont valu son poëme des *Nuits*, traduit en français avec tant de force et d'élégance par Le Tourneur, Paris, 2 vol. in-8° et in-12, 1769, et dont on a quelques imitations en vers français par Colardeau. Cet ouvrage est le plus original de ceux qui sont sortis de sa plume. On y admire le sombre, le terrible d'une partie de ses tableaux, la hardiesse de son pinceau, la marche rapide de ses idées :

Seul confident de ma mélancolie,
Le sombre Young est l'astre qui me luit ;
Parmi les morts, pensif et solitaire,
J'erre avec lui, tandis qu'au haut des cieux
Phébé repand sa tremblante lumière :
J'aime les pleurs qui remplissent mes yeux :
Eh ! d'où vient donc ce charme que j'éprouve !
Avec Young, helas ! je me retrouve,
Faible, sensible, et surtout malheureux.

Le faux bel-esprit, le gigantesque, le trivial, gâtent trop souvent les beautés que ce génie original a répandues dans ses *Nuits*. Le Tourneur a corrigé une partie des défauts de son original. Il a élagué le texte et rassemblé à la fin de chaque nuit, sous le titre de notes, tout ce qui lui a paru superflu, bizarre, bas, mauvais et déjà présenté sous des images beaucoup plus belles. Il a réparé un défaut plus important : le peu d'ordre qui se trouvait dans l'assemblage des différens morceaux dont chaque nuit est composée. On a encore d'Young d'autres productions poétiques : *Les Frères* (Démétrius et Persée); des *Satires*, des *Poésies morales*, dont Le Tourneur nous a donné également une bonne traduction (Paris, 1770, 2 vol. in-8° et in-12), sous le titre d'*Œuvres diverses* du docteur Young, qui font la suite de ses *Nuits*. L'auteur des *Nuits* mourut en 1765, au mois d'avril, dans sa maison presbytériale de Wettewin. Il se montra toujours sous un jour propre à inspirer le respect. Il aimait les hommes et les soulageait; il ne haïssait que leurs vices. Il les reprenait avec force, et prêchait la vertu par son exemple. On ne plaisantait point impunément devant lui sur les mœurs ou sur la religion ; et l'on connaît une *Epigramme* sanglante contre Voltaire, qui avait pris avec lui un ton de raillerie. Young fut enterré dans l'église de sa paroisse, sous l'autel, à côté de sa femme. Son tombeau est un des plus singuliers qu'il y ait dans toute l'Angleterre. Il est couvert et orné d'une très-belle pièce de broderie, travaillée des propres mains de sa femme. Au milieu de l'étoffe on lit en lettres capitales la sentence suivante : ***Je suis le pain de vie.*** Au côté septentrional on a gravé cette inscription : AUX VIERGES : *Croissez en esprit et en sagesse;* et au côté méridional, cette autre : AUX JEUNES GENS : *Croissez en grâce devant Dieu et devant les hommes.* On dit que c'est Young lui-même qui ordonna qu'on gravât ces maximes sur son tombeau. Il arriva à ce poëte ce qui arrive ordinairement à tous ceux qui passent du grand monde dans la solitude : on l'oublia aussi parfai-

tement que s'il n'avait jamais existé.

Le plus long souvenir s'use et cède à l'oubli.

Ce vers, qui est de Young pour le sens, renferme sa propre histoire. On cessa de parler de lui dès qu'il cessa de vivre dans la capitale. Les Muses ne le pleurérent point; un silence, tel que l'humilité et la dévotion l'eussent exigé, le suivit jusqu'au sein de la terre qui devait le couvrir. La cloche, pour son enterrement, ne commença à sonner qu'au moment où son corps fut transporté hors de la maison presbytériale; et quoique son zèle postoral ait fondé et doté une maison de charité dans sa paroisse, ni le maître, ni les enfans de cette maison n'assistèrent à ses funérailles. Quelque temps avant sa mort, il donna ordre que tous ses manuscrits fussent brûlés. On ne doutera pas que ce ne soit une perte, quand on saura qu'il n'écrivait jamais sur des sujets frivoles, et qu'il serrait extrêmement ses idées dans ses moindres compositions. Mais ce qui ajoute à la gloire de l'auteur, presque autant que ce trait de modestie, c'est qu'il fut l'ami intime d'Addison, et qu'il travailla au *Spectateur*..... Les éditions anglaises les plus estimées sont celle de Londres, 1802, 3 vol. in-8°, fig.; et celle de 1792, également 3 vol. in-8°. L'édition des *Nuits*, Londres, 1797, in-fol., fig., est fort belle. Les Œuvres d'Young ont été imprimées à Paris, en 4 vol. in-12 et en 4 vol. in-8°. Elles ont été réimprimées sous différens formats.

YRIARTE (IGNACE), né dans la Biscaye en 1635, mort à Séville en 1685, fut regardé par ses contemporains comme le plus grand paysagiste de son temps. Le célèbre Murillo disait de lui que, « pour si bien exécuter, il fallait qu'il fût inspiré. » En effet, tous ses tableaux, dont la plus grande partie existe dans les cabinets de Séville, sont achevés.

YRIARTE (DON JUAN DE), savant espagnol, né au port de Orotava dans l'île de Ténériffe le 15 décembre 1702, fut envoyé à Paris pour faire ses études. Il y apprit le grec au collége de Louis-le-Grand sous le P. Porée, ce qui peut faire présumer qu'il fut le condisciple de Voltaire, qui étudia aussi sous ce professeur vers la même époque. Huit ans après il passa à Londres, où il demeura quelque temps. En 1742, il se fixa à Madrid. Ses connaissances lui valurent la place de précepteur du duc de Béjar, du duc d'Albe et de don Manuel, infant de Portugal. Le roi Ferdinand VI le nomma son bibliothécaire et traducteur de la première secrétairerie d'état. Il le chargea en même temps de la rédaction d'un dictionnaire latin-espagnol. Nommé membre de l'académie royale espagnole, il fut un de ceux qui ont le plus travaillé à la rédaction du dictionnaire et de la grammaire de la langue espagnole de cette académie. On lui doit aussi les corrections et additions de la Bibliothèque de don Nicolas Antonio. On a de lui, I. *Regiæ bibliothecæ Matritensis codices*, Madrid, 1769, in-folio. II. *Regia Matritensis bibliotheca geographica*, Madrid, 1729. III. *Regia Matritensis bibliotheca mathematica*, Madrid, 1730. IV. *Paléographie grecque*, Madrid, in-4°. V. *Grammaire latine*, Madrid, 1771.

in-8°. VI. *Novus artium orbis a Ferdinando VI rege repertus*, Madrid, 1754. VII. *Caroli regis in regiam urbem ingressus, ab ingenuis artibus exornatior*, Madrid, 1759. VIII. *Velascus et Gonzalides ingenuarum artium monumentis consecrati*, Madrid, 1725. Il a laissé en manuscrit, I. *Histoire des îles Canaries*. II. *Bibliothèque des écrivains de ces îles*. III. *Bibliothèque générale de tous les auteurs qui ont écrit sur l'Espagne*. On ignore si tous ces ouvrages ont vu le jour. Yriarte fut très-heureux dans des épigrammes latines. Il fournissait souvent des articles pour les journaux littéraires de Madrid. Il est l'auteur de la critique, I. Des *Lettres latines* de Marti, doyen d'Alicante. II. de la *Poétique* de Luzan, etc. Après sa mort, arrivée à Madrid le 23 août 1771, ses neveux ont publié une édition d'une partie de ses ouvrages sous ce titre, *Œuvres diverses*, Madrid, 1774, 2 vol. in-4°. C'est Yriarte qui a donné le catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque royale de Madrid.

YRIER (saint), né à Limoges en 517, fit de grands progrès dans les lettres, sous les yeux de Joconde, son père, favori du roi Théodebert. Son fils devint chancelier de ce prince; mais il préféra bientôt, à l'exercice de cette place importante, l'étude et la retraite. Retiré à Limoges, il y fit bâtir le monastère d'Atane, et mourut en 591. Mabillon a recueilli le testament de saint Yrier. C'est un monument curieux, qui fait connaître les formules usitées alors dans de pareils actes.

YSE (Alexandre de), de Grenoble, professeur protestant de théologie à Die en Dauphiné, sous Louis XIV, fut privé de sa chaire pour avoir paru pencher vers la religion romaine dans un Discours qu'il composa pour réunir les protestans et les catholiques. Il se retira dans le Piémont, où il mourut. On lui attribue: *Proposition pour la réunion des deux religions en France*, 1677, 1 volume in-4°.

YSENDOORN (Gilbert), né à Ede dans le Velau le 3 décembre 1601, fut mis à l'école à Harderwich, où il apprit le latin, le grec et l'hébreu; de là il passa aux études académiques. Désirant étendre ses connaissances et se pefectionner dans ses études, il visita les principales universités de l'Europe. Après un long voyage, il revint dans sa patrie en 1629, et fut appelé 5 ans après à Deventer pour y être professeur en philosophie. Il mourut dans cette ville. On a de lui: *Effatorum philosophicorum centuriæ duæ, etc.*

YU, empereur chinois, commença à régner en Chine vers l'an 2217 avant Jésus-Christ. C'était un prince humain, affable, entièrement dévoué au bonheur de ses peuples. Son palais était sans cesse ouvert, et pour le rendre plus accessible, il fit suspendre à la porte de son appartement un tambourin, une trompette, et trois tablettes de métaux différens. Chacun, selon la nature de son affaire, frappait sur l'un de ces instrumens, et l'empereur donnait aussitôt audience. Yu, s'adonna à l'étude de l'agriculture, et composa sur cet art un excellent traité.

YVAIN, prince de Galles, fils d'Aimoin qu'Edouard fit mourir, après lui avoir enlevé la prin-

cipauté de Galles, dont il était le véritable héritier. Yvain, déshérité par la mort de son père, et dans l'impuissance de reutrer dans ses possessions, se retira en France, et prit du service dans les armées du roi, qui l'éleva aux premiers emplois, où il se signala par ses talens et son dévouement. Tel est le fait rapporté par plusieurs historiens : ce qu'il y a de certain, c'est que ce fut Édouard Ier, du nom, roi d'Angleterre, qui soumit le pays de Galles, après avoir défait Léolin, prince de Galles, et David son frère en 1283, le premier ayant été tué dans un combat, et le second ayant eu la tête tranchée.

YVAN (Antoine), naquit à Rians, petite ville de Provence, en 1576, d'une famille très-obscure. Après avoir fait ses études avec beaucoup de peine à cause de sa pauvreté; il entra dans la congrégation de l'oratoire, et alla demeurer à Aix. C'est là qu'il connut Marie-Madeleine de la Trinité. (*Voyez* Marie). Il fonda avec elle en 1637, l'*Ordre des religieuses de Notre-Dame de la Miséricorde*, dont il fut le premier docteur et le premier confesseur. Cet homme apostolique joignit aux travaux d'un ministre de l'évangile, les austérités d'un anachorète, Il contribua beaucoup à la réformation des mœurs, par ses sermons et surtout par ses exemples. Sa modestie était telle, qu'il ne voulut jamais garder aucun bénéfice. Ce saint homme mourut en 1653. On a de lui : I. Des lettres. II. Un livre de piété intitulé : *Conduite à la perfection chrétienne*. III. Quelques autres ouvrages qui donnent une faible idée de ses talens et de son jugement.

YVAN-BÉRUDA (don Martin), grand-maître d'Alcantara, vers la fin du 14me siècle, était Portugais. Il prit beaucoup de part aux guerres d'Espagne, et se montra toujours zélé pour le parti de la Castille. Vers l'an 1394, trompé par un ermite visionnaire, nommé *Jean Sago*, il se crut destiné de Dieu pour faire la conquête de Grenade; et sur cette folle imagination, il fit une irruption dans le royaume. Il fut défait et tué sur la place, avec un grand nombre de gens de condition, trompés comme lui. Cependant les Maures permirent que le corps d'Yvan fût porté à Alcantara, où ce seigneur avait ordonné que l'on gravât sur son tombeau ces mots, monument de sa vanité : *Ci-gît Yvan, dont le cœur fut exempt de crainte au milieu des dangers.* On dit que Charles-Quint ayant ouï raconter l'histoire de ce grand-maître et réciter l'épitaphe, dit qu'il ne croyait pas que ce fanfaron eût jamais éteint une chandelle avec les doigts.

YVERNOIS (François d'), né à Genève en 1756, d'un caractère turbulent et ennemi de l'ordre, devint chef d'un parti pour opérer le renversement de la république de Genève, qui le bannit en 1783, le jour de l'entrée dans cette place des armées de France, de Genève et de Suisse. Ce fut d'Yvernois qui alla négocier à Londres l'acte de subside de cinquante mille livres sterling, accordées à trois cents révolutionnaires, ses complices, réprimés par les trois armées dès le jour de leur entrée dans Genève. Répandus sous ses ordres en cinq bandes, ils portèrent en France, en Angleterre, en Amérique, et

depuis à Genève et en Russie leur esprit de vengeance contre la France, qui les avait expulsés du point central de leurs agitations. La gazette de France avait publié contre eux une injure inutile, celle d'avoir vu jeter dans le lac les vingt-deux notables déportés; ils répondirent en publiant la capitulation convenue entre les chefs de la secte et le gouvernement anglais. D'Yvernois fut désigné le chef des six commissaires, choisis dans le nombre des vingt-deux déportés pour en diriger la manutention. Une partie du subside était destinée à bâtir pour les trois cents révolutionnaires une petite Genève en Angleterre. Le reste devait en soudoyer les individus. Milords Tyrone, Beresford, Blaquière, Clémentz, Gardiner, Grenville, Caffe, membres du conseil privé de George III, étaient les surveillans de la somme et de l'institution. Une correspondance secrète avec un club destructeur, établi à Paris par des anglomanes pendant la guerre de l'Amérique, découvrit tout. Favier, l'écrivain célèbre de la commission de Louis XV, attaché en secret au comte de Vergennes, et le tourmentant pour le rétablissement de cette institution en France et en Europe, lui en démontrait l'utilité en mettant sous ses yeux des correspondances qui indiquaient des plans de destruction de la maison qui régnait en France et le démembrement de sa succession. Vergennes intéressé à suivre de près d'Yvernois et les autres Genévois, que ce ministre avait déportés, les déjoua et retarda l'éclat de la révolution, qui ne commença extérieurement qu'après sa mort. C'est alors que d'Yvernois entra en France, où sans façon il publia, après un préambule doucereux, dans le *Moniteur* du 29 mars 1790, la liste du premier noyau des jacobins. Il l'avait composée de dix-neuf démocrates ses complices, qui, exilés par Louis XVI six ans auparavant, avaient juré la ruine des Français, de leur chef et des ordres de l'état. Les écrits de d'Yvernois sont devenus la pièce justificative de tous ces faits. S'étant prudemment retiré à Londres, lorsque la destruction de l'ancienne France fut assurée, il y publia : I. *L'Histoire impartiale des révolutions de Genève dans le XVIII*e *siècle*, 2 vol. in-8°, 1792. D'Yvernois appelle dans cet ouvrage le *glaive de la médiation*, l'opération amicale et bienfaisante de trois puissances réunies pour empêcher en 1783, les factions genévoises de s'entre-détruire. Il ose dédier son livre au roi; il lui dit : « que la souveraineté, qui est le patrimoine du peuple, est désagréable aux riches; mais que Genève ne souffrira pas qu'il devienne celui de l'aristocratie, ce qui multiplierait les tyrans parmi les égaux. » Il dit qu'il sait bien que cette résistance perdra sa patrie; mais ou il la désertera, ou il succombera avec gloire. D'Yvernois prit le premier parti. II. *Révolutions de France et de Genève*, Londres, 1795, octobre. Depuis que Necker avait changé le caractère de notre administration; depuis que Clavières avait préparé le 20 juin et le 10 août; depuis que Marat avait organisé le 2 septembre, les Genévois passaient pour avoir joué un rôle dangereux et révolutionnaire en France. D'Yvernois, dans cet ouvrage, soutient le paradoxe

opposé, s'efforçant de prouver que la France avait révolutionné Genève, et il le dit dans une circonstance où il nous révolutionne encore, demandant, à la page 169, la tête oubliée d'un français, qu'il indique à ses partisans du fond de son bureau, établi à Londres. III. *Réflexions sur la guerre*, Londres, 1795. La doctrine subversive de l'Angleterre, ennemie implacable de tout gouvernement français, est bien constatée dans cet ouvrage. D'Yvernois déclare en 1795 « qu'il ne s'agit plus de démembrer la France, ni d'exiger le châtiment de ceux qui l'ont renversée, ni de rétablir les émigrés et la féodalité; mais de sauver l'Allemagne d'un démembrement; d'arracher à la France ses conquêtes; de la repousser dans son enceinte et dans ses limites établies dans le traité de Westphalie. » D'Yvernois oubliant qu'il fut l'agent principal des subversions qui avaient conduit à ces positions extrêmes, déclare : « qu'on n'accordera la paix à la France, que lorsque la religion offrira pour gage la restitution de toutes ses conquêtes. » Il peint les fleuves de sang qui couleraient pendant le 19e siècle, « si l'Angleterre portait l'immoralité au point de sanctionner par un traité les acquisitions des guerriers de la république. » Il annonce que le peuple français forcera son propre gouvernement à la restitution de ses conquêtes, si l'Angleterre résiste à toute pacification. Il dit qu'il est assuré que la France périra à la chute de son papier monnaie; assertion qui a valu même en Angleterre à son auteur le surnom de Prophète d'Yvernois. Il pense que ces événemens assureront à la Grande-Bretagne l'universalité de son commerce; mais ce système n'est pas celui de la conscience de d'Yvernois, qui propose à l'armée de s'insurger et de détruire ses généraux, auteurs des calamités de la guerre. IV. *Tableau des pertes que la révolution et la guerre ont causées au peuple français*, 2 vol. in-8°, Londres, 1798. Cet ouvrage est le développement de paradoxes du même aventurier. L'analyse des ouvrages ultérieurs démontrerait la haine profonde que ce mauvais écrivain avait vouée à la France, la patrie de ses pères, sous toutes les sortes de gouvernement. D'Yvernois ne pouvant plus révolutionner la France, fut chargé par George III, de négocier à Pétersbourg la déclaration de la dernière guerre déclarée par la Russie. D'Yvernois est mort en 1811. (*Voyez* Clavière et Dessonnatz.)

YVES DE CHARTRES (saint), *Ivo*, né dans le territoire de Beauvais, d'une famille noble, disciple de Lanfranc, prieur de l'abbaye du Bec, devint abbé, puis évêque de Chartres en 1092. Yves s'éleva contre le roi Philippe I, qui avait pris Bertrade de Montfort, femme de Foulques-le-Rechin, comte d'Anjou, après avoir quitté son épouse, Berthe de Hollande. Il gouverna son diocèse avec zèle, y fit fleurir la discipline ecclésiastique, et mourut le 21 décembre 1115, à 80 ans. On a de lui, quelques *Sermons*, une *Chronique abrégée des rois de France*, un *Recueil de Décrets ecclésiastiques*; un grand nombre d'*Épîtres*, fort utiles pour connaître les mœurs de son temps. On voit par ces Lettres que ce prélat était plutôt un ministre adroit et opiniâtre de la politique de Rome, qu'un

évêque français et ferme dans les principes immuables de l'église gallicane. Sa sincérité est souvent en défaut ; il n'est pas toujours d'accord avec lui-même. De tous les auteurs ecclésiastiques, il n'y en a point qui ait un système moins suivi, soit sur les points de discipline, soit par rapport aux libertés de l'église gallicane et au pouvoir du pape : tantôt il les élève, tantôt il les abaisse. C'est un point de vue que n'a point saisi l'auteur de l'*Esprit d'Yves de Chartres*, qu'on croit être Varillas, qui ne l'avait envisagé qu'à la hâte. Ce n'est pas par une, deux ou plusieurs Lettres, c'est par la réunion et le corps des Lettres qu'il faut juger de ce prélat. (*Anecdotes des reines de France*, par Duradier, tome II, pag. 228 et 229.) » Le jésuite Longueval, quoique plus favorable à saint Yves, rapporte une lettre de ce prélat au pape, où il lui donnait des avis secrets sur les démarches que le roi Philippe faisait pour obtenir son absolution. « Prenez garde à vous et à nous, et tenez toujours ce prince sous les clefs et dans les chaînes de saint Pierre. » Cette lettre prouve que saint Yves était un sujet très-peu fidèle ; quelquefois aussi il ne laissait pas d'être un peu insolent avec son maître. Louis-le-Gros lui ayant un jour écrit pour exiger de lui le présent de quelques pelleteries, Yves lui répondit par la lettre suivante : « Il ne sied pas à la majesté royale de demander aux évêques des ornemens qui ne servent qu'à la vanité ; et il sied encore moins à un évêque de les donner à un roi. Je n'ai pu lire, sans rougir, la lettre par laquelle vous me demandez quatre peaux d'hermines : j'ai eu peine à croire que vous ayez écrit cette lettre. Cependant je ne laisse pas d'y répondre, afin que vous ne demandiez jamais rien de semblable à un évêque, si vous voulez faire respecter la majesté royale. » Il faut convenir que c'est là un étrange saint. Toutes ses œuvres ont été imprimées à Paris, en 1647, in-fol.

YVES (saint), né à Kermartin, à un quart de lieue de Tréguier, en 1253, d'une famille noble, étudia à Paris en philosophie, en théologie et en droit-canon et alla ensuite faire ses études de droit civil à Orléans. De retour en Bretagne, il se rendit à Rennes pour se mettre sous la discipline d'un savant religieux, et devint, peu de temps après, official du diocèse de cette ville. Il exerça cet emploi avec tant de sagesse et de désintéressement, que l'évêque de Tréguier le rappela, le fit son officier et le chargea de la cure de Tresdrest, puis de celle de Lobanec. Saint Yves s'y montra pasteur zélé et bienfaiteur libéral. Il termina sa sainte carrière en 1303, et fut canonisé par Clément VI en 1347. Les savans doutent qu'il ait exercé la profession d'avocat. Cependant les hommes de loi l'ont pris pour patron ; « mais, dit un historien, la manière de penser de ce saint était bien différente de celle de nos jurisconsultes modernes. Son but était d'éclaircir les causes obscures, de faire triompher la raison et l'équité. Tout cela est tellement changé, que, dès le 15me siècle, l'illustre Mathias Corvin fut obligé de chasser les avocats de la Hongrie pour y conserver les notions et les droits de la justice. » *Voy.* sa *Vie*, 1695, in-12.

YVES DE PARIS, né dans cette ville en 1593, y exerça d'abord

la fonction d'avocat. Détrompé des vains plaisirs du siècle, il se fit capucin, et se consacra à la conversion des pécheurs. Après avoir rempli pendant soixante ans cette pénible carrière, il mourut en 1678. Le P. Yves, plus zélé qu'éclairé, était enthousiaste de l'état religieux et surtout de celui de capucin. On a de lui plusieurs ouvrages de piété, dont le style est fort guindé, et quelques autres productions qui firent du bruit dans le temps. I. *Heureux succès de la piété et triomphe de la vie religieuse.* Cet ouvrage, dans lequel l'auteur élève le clergé régulier sur les débris du séculier, fut censuré. II. On lui attribue *Astrologiæ novæ methodus Francisci Allari, Arabis christiani*, 1654, in-fol., le même ouvrage, 1658, in-fol., et enfin 1688, in-fol. Ce livre parut en 1654, avec une préface intitulée : *sors authoris ;* elle est suivie de la *Nouvelle méthode d'astrologie*, en douze pages. Après cela, on lit le titre suivant : *Fatum Universi observatum à Francisco Allæo Arabe christiano*, 1654. Ce petit traité a cinquante-sept pages. Enfin le recueil se termine par une dissertation du P. Yves, *in librum de fato Universi*, en vingt-six pages. Leibnitz conclut de cette dissertation que le P. Yves est auteur de l'ouvrage entier, et qu'il s'est caché sous le nom d'Allæus, parce qu'il avait devant les yeux l'exemple de deux astrologues condamnés aux galères, et qu'il craignait le même sort. Ce livre est fort rare. L'édition de 1658 est préférable à la première, parce que le libraire y a ajouté une explication de quatre pages pour l'intelligence du petit Traité ; les gravures y sont aussi plus exactes. L'édition de 1688 ne diffère que par le titre de la seconde. Il faut avouer que les pièces sont remplies d'idées bizarres et extravagantes. L'auteur prédit dans le *Fatum Universi* une grande désolation en Angleterre pour l'année 1756. On prétend que par la suite on a fait des corrections et retranchemens à cet ouvrage, sur les plaintes des puissances qui y sont maltraitées.

YVES. *Voyez* SAINT-YVES.

YVON (.....), chanoine de Coutances, a écrit, I. *Liberté de conscience resserrée dans ses bornes légitimes*, 1753, in-12. II. *Quinze Lettres* à J.-J. Rousseau, pour servir de réponse à sa lettre contre le mandement de l'archevêque de Paris, Londres, 1763, in-8°. III. *Accord de la philosophie avec la religion*, ou *Histoire de la religion*, divisée en douze époques, 1782, in-8°, 1785, 2 vol. in-8°. IV. Les articles *Dieu*, *Ame*, *Athée*, dans le Dictionnaire encyclopédique, sont de lui.

YVON (PIERRE), était de Montauban en Languedoc, où le visionnaire Labadie avait été ministre de l'Eglise réformée. Il le suivit en Hollande, et se trouva à Middelbourg dans le temps que cet insensé y était ministre. Celui-ci ayant été chassé de cette église, se retira en Hollande, où Yvon le suivit. Après la mort de Labadie, il fut chef des Labadistes, et s'établit à Wiewert en Frise. Il y prêcha à son petit troupeau, et devint, sur la fin de ses jours, seigneur de ce village. On ignore l'année de sa mort. Il laissa plusieurs ouvrages parmi lesquels aucun ne mérite d'être cité.

Z.

ZABAGLIA (Nicolas), charpentier de Rome, dont le recueil des Machines a paru à Rome, 1743, in-folio, mit sur pied, sous Benoît XIV, l'obélisque couché au champ de Mars. Son ouvrage est curieux et recherché.

ZABANN ou ZABANIUS (Isaac), philosophe hongrois, habile controversiste, enseignait avec distinction, vers 1670, la philosophie et la théologie dans le collége d'Epéries, ville du royaume de Hongrie. Obligé de se retirer à Hermanstadt en Transylvanie, il y fut nommé professeur dans le collége de cette ville, et en devint recteur. Ses talens et sa bonne conduite lui procurèrent bientôt les emplois de premier *antiste* et d'inspecteur du collége académique ou de l'université. Il mourut dans ces honorables fonctions en 1699. Zabann aimait la dispute et parlait avec feu. Il eut de vives discussions avec Elie Ladiver, professeur public de logique et de physique à Epéries, touchant la doctrine des atômes qu'il défendit contre ce professeur par une *Apologie* imprimée à Wittemberg. On a encore de lui des *Disputes sur la métaphysique;* une dissertation dans laquelle il examine si un professeur peut faire l'état de marchand sans blesser sa conscience, surtout s'il a été déposé par une force majeure, et d'autres ouvrages.

ZABANN (Jean), fils du précédent, naquit avec des dispositions si grandes pour l'étude et une mémoire si heureuse, qu'à l'âge de six ans il harangua en latin le comte de Rotthal, envoyé de l'empereur. Après avoir fait ses études à Tubingue, il revint en Transylvanie, où il fut créé protonotaire provincial, et ensuite sénateur de la république de Hermanstadt. Dans cette place il fut chargé des affaires de Transylvanie auprès de Léopold, empereur et roi de Hongrie, qui le fit noble et chevalier. Il fut aussi nommé juge royal de la nation saxonne, et il en administra les affaires avec autant d'intelligence que d'utilité ; mais ayant été soupçonné avec quelque fondement d'être entré dans une conspiration, il fut rappelé aussitôt par l'empereur Léopold, qui lui fit trancher la tête.

ZABARELLA (François), archevêque de Florence et cardinal, l'un des plus célèbres canonistes de son siècle, né à Padoue l'an 1339, étudia le droit canonique à Bologne, et l'enseigna avec succès à Padoue. Cette ville était alors sous la puissance de François Carrari : attaquée par les Vénitiens l'an 1406, elle députa Zabarella au roi de France pour lui demander des secours ; mais il ne put pas en obtenir. Padoue fut contrainte de se soumettre à la république de Venise; l'acte de sa soumission fut solennel. Zabarella, à la tête de quatorze autres députés, livra au sénat, dans la grande place de Venise, le pavillon de Padoue, et fit une belle

harangue : de Padoue il passa à Florence, y enseigna le droit canonique, et il s'y fit tellement estimer, que la chaire archiépiscopale étant devenue vacante, il fut élu pour la remplir; mais le pape avait été plus diligent, il l'avait donnée à un autre. Zabarella, attiré à Rome par Boniface IX, y séjourna quelque temps, et y donna son avis sur une question importante qu'on lui proposa, et qui concernait les moyens de faire cesser le schisme. Il retourna ensuite à Padoue, et fut honoré de plusieurs députations. Il refusa l'évêché de cette ville qu'on lui avait conféré, pour ne point s'exposer à l'indignation du sénat, qui le destinait à un autre. Le pape Jean XXIII l'appela à la cour, lui donna l'archevêché de Florence, et le fit cardinal en 1411. Il l'envoya en ambassade avec un autre cardinal et avec Emmanuel Chrysolore à la cour de l'empereur Sigismond qui demandait un concile, tant à cause des hérésies de Bohême, qu'à cause des antipapes. Le pontife chargea ses ambassadeurs de choisir pour la tenue du concile une ville qui ne lui fût pas suspecte : la ville de Constance fut choisie. Zabarella signala son zèle et ses lumières dans l'assemblée du concile, dont il fut l'un des plus illustres membres. Il conseilla la déposition du pape Jean XXIII, auquel on attribuait quarante crimes très-insignes. On croit que s'il eût vécu jusqu'à l'élection d'un pape, on aurait jeté les yeux sur lui; mais il mourut dans le cours du concile, le 26 septembre 1417, à 78 ans, un mois et demi avant l'élection d'Othon Colonna, qui prit le nom de Martin V, l'an 1417. On lui fit des funérailles magnifiques; l'empereur et tout le concile y assistèrent, et le Pogge prononça son oraison funèbre; son corps fut apporté à Padoue, et enterré dans la cathédrale. Zabarella mérita l'estime publique par ses bonnes mœurs et par son génie. Il était ennemi du luxe, et donnait ses biens aux pauvres. On a de lui : I. Des *Commentaires sur les Décrétales* et sur les *Clémentines*, en 6 vol. in-fol. II. Des *Conseils* en un volume. III. Des *Harangues* et des *Lettres* en un vol. in-folio. IV. Un Traité *de Horis canonicis*. V. *De Felicitate libri tres*. VI. *Variæ legum repetitiones*. VII. *Opuscula de Artibus liberalibus*. VIII. *De naturâ rerum diversarum*. IX. *Commentarii in naturalem et moralem philosophiam*. X. *Historiæ sui temporis*. XI. *Acta in Conciliis Pisano et Constantiensi*. XII. Des *Notes* sur l'ancien et le nouveau Testament. XIII. Un *Traité du Schisme*, 1565, in-fol. Les protestans ont souvent fait imprimer ce Traité du Schisme, parce que Zabarella y parle avec beaucoup de liberté des papes et de la cour de Rome; et c'est aussi pour cette raison que ce livre a été mis à l'index. Il attribue tous les maux de l'Eglise de son temps à la cessation des conciles, et ce dernier désordre à l'ambition des papes qui, dans le gouvernement de l'Eglise, imitant plutôt la conduite des princes temporels que celle des Apôtres, ont voulu, contre l'esprit même de l'évangile, tout décider par leurs propres lumières.

ZABARELLA (Barthélemi), neveu du précédent, professa le droit-canon à Padoue avec beaucoup de réputation. Il fut

ensuite archevêque de Florence, et référendaire de l'Église sous le pape Eugène IV. Il mourut en 1442, à 46 ans, pendant l'ambassade dont Eugène l'avait honoré, vers le roi d'Espagne et le roi de France. Il était désigné pour cardinal. Il fut l'héritier universel de son oncle.

ZABARELLA (JACQUES), l'un des plus grands philosophes du 16me siècle, né à Padoue le 5 septembre 1533. Ayant appris la rhétorique et la langue grecque sous les professeurs Faseolus et François Robortel, il s'appliqua à l'étude de la logique et à celle des mathématiques; il fit son amusement de l'astrologie, et a dressé beaucoup d'horoscopes; il réussit plusieurs fois à faire des prédictions véritables; il acquit une profonde connaissance de la physique et de la morale d'Aristote. L'académie de Padoue le mit au nombre de ses professeurs dès l'an 1564; il enseigna la logique pendant quinze années, et la philosophie jusqu'à sa mort. Il publia des *Commentaires sur Aristote*, qui firent connaître son génie capable de débrouiller les grandes difficultés et les questions les plus obscures. Ayant été souvent député à Venise, il harangua devant le sénat avec beaucoup de succès. Il n'accepta point les offres de Sigismoud, roi de Pologne, qui le voulut avoir dans son royaume. Il mourut à Padoue au mois d'octobre 1589, et fut enterré dans l'église de Saint-Antoine, où son oraison funèbre fut prononcée par Riccoboni. Il avait porté le titre de comte palatin. Il eut de son mariage avec Elisabeth Cavacia six fils et trois filles. L'aîné s'appelait Jules et fut un bon mathématicien. Zabarella composa l'horoscope de chacun de ses enfans; il n'avait pourtant pas deviné que le sénat de Venise lui donnerait mille écus pour le mariage de la plus jeune de ses filles. Des écrivains l'ont accusé d'avoir eu quelques sentimens impies, de n'avoir pas cru, d'après les principes d'Aristote, à l'immortalité de l'âme; mais on le loue d'avoir mené une vie exemplaire. On a de lui des *Commentaires* sur Aristote, qu'on range dans l'ordre suivant: *Logica*, 1597, in-fol.; *de Animâ*, 1606, in-fol.: *Physica*, 1601, in-fol.; *de Rebus naturalibus quibus quæstiones, quæ ab Aristotelis interpretibus hodie tractari solent, accuratè discutiuntur*, etc., 1594, in-4°. Zabarella soutient dans ses commentaires, mais plus particulièrement dans un traité *De inventione æterni motoris* qui fait partie de ses Œuvres, Francfort, 1618, in-4°, qu'on ne peut donner de preuves de l'immortalité de l'âme.

ZABATA (CHRISTOPHE), est auteur d'un ouvrage intitulé: *Diporto di viandanti, nel quale si leggono facetie, motti e burle, raccolti da diversi e gravi autori*, Pavie, 1596, 1599, in-12.

ZABATHAI-SCEVI ou SABATEI-SEVI, né à Smyrne en 1626, du courtier de la factorerie anglaise, reçut une éducation soignée. La lecture de l'Ecriture sainte lui fit naître des idées singulières; il abusa de quelques passages mal interprétés, pour se persuader qu'il était le libérateur promis à sa nation depuis tant de siècles. Il était d'une figure avantageuse, savant, éloquent, affectant la modestie, re-

commandant la justice, et citant à propos les livres saints pour insinuer l'opinion qu'il voulait répandre. Il alla d'abord à Constantinople, d'où il fut chassé par les rabbins, de là il se rendit à Jérusalem, où il reçut un accueil tout contraire. Il se fit des partisans, qui l'envoyèrent dans divers pays pour recueillir les aumônes de leurs frères. En passant par Gaza il trouva un juif nommé Nathan, homme de quelque considération, qui l'annonça comme le rédempteur d'Israël. La populace juive se déclara pour eux; mais ceux qui avaient quelque chose à perdre, les anathématisèrent. Pour échapper à l'orage il se retira dans sa patrie. Nathan-Lévi lui envoie aussitôt quatre députés qui le reconnaissent et le saluent publiquement en qualité de MESSIE. Cette ambassade en imposa au peuple, et même à quelques docteurs qui déclarèrent Zabathai roi des Hébreux, tandis que la synagogue de Smyrne portait contre lui une sentence de mort. Une partie de la nation hébraïque étant disposée à le reconnaître, il prit le titre de ROI DES ROIS, et donna à Joseph SEVI, son frère, celui de ROI DE JUDA. Ce fut alors que Zabathai et son hérault Nathan s'avisèrent de vouloir faire des miracles. Aux prestiges l'imposteur ajouta les prophéties. Il eut l'insolence de prédire que dans peu le Messie paraîtrait devant le grand-seigneur, lui ôterait la couronne et le mènerait enchaîné comme un captif; qu'ensuite il serait reconnu monarque de l'univers; que le saint temple descendrait du ciel tout bâti, orné superbement, et que le peuple chéri y offrirait ses sacrifices jusqu'à la fin du monde. Les Juifs écrivaient de toutes les parties de l'Europe et de l'Afrique, qu'ils se disposaient à venir trouver leur Messie, et que la seule Barbarie fournirait cent mille hommes. Les plus insensés, (et c'est toujours le plus grand nombre dans une nation) abandonnèrent le commerce, se flattant de ne manquer de rien, quand leur Messie aurait achevé ses triomphes. Afin que ses prophéties fussent plus tôt accomplies, Zabathai partit pour Constantinople, où il devait être solennellement reconnu par ses principaux sujets. Mais, en approchant des Dardanelles, il fut arrêté et mis en prison dans un des châteaux. Le gouverneur qui l'avait sous sa garde s'enrichit des présens que les Juifs lui prodiguèrent pour visiter leur roi. Le sultan Mahomet, frappé du bruit que faisaient l'imposture du faux Messie et l'enthousiasme de sa nation, voulut le voir. Il le fit venir à Andrinople, où il tenait alors sa cour. Le sultan l'interrogea lui-même. Il lui dit que, pour avoir une preuve de sa mission, il allait le faire attacher tout nu à un poteau pour servir de but à ses plus habiles archers, et que si son corps était impénétrable à leurs flèches, il le reconnaîtrait pour le véritable Messie. Zabathai n'osa s'exposer à une pareille épreuve; et pour éviter la mort dont il était menacé, il embrassa le mahométisme. Sa conversion n'était pas sincère. Le sultan ayant eu avis que, malgré son changement de religion, il ne laissait pas d'assister secrètement aux fêtes des Juifs, le fit conduire, avec sa femme, au château de Dulcigno sur les confins de l'Albanie. C'est dans cette prison qu'il mourut en 1676, méprisé des Musulmans

et détesté des Juifs que son aventure avait couverts de confusion. L'auteur du Dictionnaire philosophique dit que Zabathai est le dernier faux messie qui ait paru. Il aurait dû dire que c'est le dernier qui ait fait un certain bruit; car on vit après lui un autre imposteur de ce genre dans le dernier siècle, et on en a vu même dans celui-ci. On peut consulter sur ce sujet l'ouvrage de l'abbé Rossi, écrit en italien : *De l'attente vaine des Juifs concernant la venue du Messie*, Parme, 1774.

ZABDAS, un des généraux des armées de Zénobie, fut envoyé par cette princesse avec une armée de 70,000 hommes, composée de Palmyréniens, de Syriens et de barbares, contre les Egyptiens. Ceux-ci lui opposèrent une armée de 50,000 hommes que Zabdas défit complètement. Ce général, après avoir laissé 5,000 hommes pour la garde du palais, se retira. Les troupes de Zénobie ayant été mises en déroute par Aurélien, Zabdas s'avisa d'un stratagème singulier pour engager les habitans d'Antioche à accueillir les fuyards. Il prit un homme qui ressemblait à-peu-près à Aurélien, il fit courir le bruit que c'était l'empereur qu'il amenait prisonnier. Les habitans d'Antioche n'osèrent lui refuser l'entrée de leur ville. Dès la nuit suivante, il se retira avec Zénobie et le reste de ses troupes à Emèse.

ZABIRA (George), Grec très-savant, né à Sialista en Macédoine, et mort le 19 septembre 1804, à Szabadzallas, dans la petite Cumanie, fut élevé à Thessalonique, d'où il vint en Hongrie pour entrer dans le commerce. Mais au milieu de ses occupations mercantiles, il se livra avec ardeur à l'étude des langues vivantes de l'Europe et à celle du latin. Il établit à Colotscha une école pour les Grecs de sa communion, et en fit servir les profits à augmenter sa bibliothèque. En 1795, il fit imprimer l'ouvrage de Cantemir sur les *Cantacuzènes*. Il a laissé beaucoup de manuscrits importans, et entre autres un *Théâtre hellénique*, contenant le catalogue et la biographie des écrivains grecs, depuis la prise de Constantinople. Il serait à désirer que ses manuscrits fussent publiés.

ZABULON, sixième fils de Jacob et de Lia, naquit dans la Mésopotamie vers l'an 1748 avant J.-C. Jacob, donnant au lit de la mort sa dernière bénédiction à ses enfans, dit à Zabulon « qu'il habiterait sur les bords de la mer et dans le port des vaisseaux, et qu'il s'étendrait jusqu'à Sidon. » La tribu de Zabulon eut en effet pour partage le pays qui s'étend depuis la mer de Galilée à l'Orient, jusqu'à la mer Méditerranée à l'Occident.

ZACAGNI (Laurent-Alexandre), critique et littérateur italien, mort à Rome vers 1720, eut un goût décidé pour l'étude ecclésiastique. Il entra de bonne heure dans les ordres, qui, en le débarrassant des soins du siècle, lui laissaient plus de loisir pour vaquer à l'étude. Il regarda les langues comme un moyen pour réussir, les apprit, et ayant fait connaître son érudition par quelques ouvrages, il fut placé en qualité de garde dans la bibliothèque vaticane. Cet emploi le mit à portée de déterrer plusieurs anciens monumens ecclésiasti-

ques, dont il publia le recueil sous ce titre : *Collectanea monumentorum veterum Ecclesiæ græcæ et latinæ*, Romæ, 1698.

ZACCAGNI (Jean-Camille), né à Rome, originaire de Florence, savant professeur de l'Archigymnase de la Sapience, florissait vers l'an 1620. On a de lui : I. *Oratio de laudibus atque origine litterarum*, Romæ, 1614. II. *Orationes de laudibus Leonis X*, ibid., 1622.

ZACCARELLI (P. D. Paul-Antoine), de la congrégation des camaldules, né à Meldola dans la Romagne, remplit avec honneur les diverses charges de son ordre, et mourut vers la fin du 17ᵉ siècle. Il a laissé : I. *Epistola encyclica contra rumores de ordinum suppressione diffusos*, Faventiæ, 1693. II. *Discours à l'occasion de la diète des Camaldules à Faenza*, Ravenne, 1659.

ZACCHIAS (Paul), savant médecin, né à Rome en 1584, mort dans la même ville en 1659, cultiva presque toutes les sciences; il était à la fois littérateur, poète, peintre et musicien. Le pape Innocent X, voulant récompenser ses talens, le nomma son premier médecin. Il a beaucoup travaillé; mais une partie de ses ouvrages n'a pas été imprimée ; parmi ceux qui ont été rendus publics on distingue : *Quæstiones medico-legales*, Leipsic, 1630, in-8°; Lyon, 1726, 3 vol. in-folio. On trouve dans cet ouvrage une vaste érudition et une profonde sagacité ; les théologiens qui s'appliquent à l'étude des cas de conscience peuvent y puiser des connaissances utiles. Cependant on y désirerait moins de diffusion. Zacchias a encore écrit, I. *Traité sur la vie quadragésimale*, en italien, Rome, 1637, in-8°. II. Trois livres *Sur les maladies hypocondriaques*, en italien, Rome, 1639, in-4°. Cet ouvrage a été traduit en latin, Augsbourg, 1671, in-8°. III. *De quiete servandâ in curandis morbis.* IV. *Quæstiones medico-legales*, publiée par Jo. Dan. Horstius, Lyon, 1671 ou 1726, in-folio. Ces deux éditions sont également recherchées. V. *De subitis et insperatis mortis eventibus.* Zacchias a aussi traduit en vers le poëme latin sur le Phénix, qu'il attribue à Lactance, mais qui est certainement d'un ancien poète latin dont on ignore le nom.

ZACCHIAS (Sylvestre), frère du précédent, excellent jurisconsulte, auditeur de la rote de Sienne, de Florence et de Lucques, est auteur de plusieurs ouvrages, entre autres de celui intitulé *De obligatione camerali resolutiones, nec non de modo validè contrahendi societates super officiis Romanæ curiæ*, etc. Il préparait quand il mourut un *Traité de la préséance*, en latin, et un recueil de diverses décisions. On ignore les époques précises de la naissance et de la mort de Sylvestre Zacchias.

ZACCHIAS (Lanfranc), fils naturel de Laurent Zacchias, couvrit par son érudition et son esprit le défaut de sa naissance. Il entra dans la carrière du barreau, où il se fit une grande réputation. On a de lui un traité *de Salario*, les additions au traité de Sylvestre Zacchias, frère de Paul, *de obligatione camerali*, et des décisions de la rote de Rome, qui se trouvent dans le

Digitized by Google

tome 3ᵉ des *Quæstiones medico-legales* de Paul Zacchias, de l'édition de Lyon. Lanfranc mourut presque subitement en 1685, avant d'avoir publié plusieurs ouvrages qu'il était sur le point de faire paraître.

ZACHARIE, fils de Jéroboam II, roi d'Israël, succéda à son père l'an 770, avant J.-C.; mais son règne ne dura que six mois. S'étant rendu criminel aux yeux du Seigneur, comme ses pères, Sellum, fils de Jabès, conspira contre lui, le tua à la vue du peuple, et prit sa place.

ZACHARIE, fils de Joïada, grand-prêtre des Juifs, et de Josabed, fille de Joram roi de Juda, succéda à son père dans la souveraine sacrificature. Il fut imitateur du zèle que cet illustre pontife avait pour la gloire de Dieu. Après la mort de ce saint homme, qui par sa piété et sa fermeté avait contenu Joas dans son devoir, ce prince, séduit par les discours flatteurs de ses courtisans, consentit au rétablissement de l'idolâtrie. Zacharie, rempli de l'esprit divin, voulut s'opposer à ce culte sacrilège; mais le peuple, excité pas Joas lui-même, l'assomma à coups de pierres.

ZACHARIE, l'un des douze petits prophètes, fils de Barachias et petit-fils d'Addo, fut envoyé de Dieu en même temps qu'Aggée, pour encourager les Juifs à bâtir le temple, et ce fut la 12ᵉ année du règne de Darius, fils d'Hystaspes, l'an 520 avant Jésus-Christ. On ignore le temps et le lieu de la naissance de Zacharie. Le silence de l'Ecriture sur ces deux points rend suspect tout ce que les commentateurs en disent. La prophétie de Zacharie est divisée en quatorze chapitres, et ce qu'il dit touchant le Messie est si clair qu'il en parle en évangéliste plutôt qu'en prophète : ***Exulta satis, filia Sion; jubila, filia Jerusalem; Ecce rex tuus veniet tibi, justus et salvator: ipse pauper, et ascendens super asinam et super pullum filium asinæ.***

ZACHARIE, prêtre de la famille d'Abia, était époux de sainte Elisabeth, cousine de la sainte Vierge. Ils n'avaient point eu d'enfans, quoique déjà avancés en âge; mais un jour que Zacharie faisait ses fonctions au temple, un ange lui apparut, et lui annonça qu'il aurait un fils. Comme il faisait difficulté de croire à la parole de l'ange, celui-ci lui prédit qu'en punition de son incrédulité il allait devenir muet, jusqu'à l'entier accomplissement de la promesse qu'il lui faisait de la part de Dieu. L'événement s'étant accompli, au moment même sa langue se délia, et il se servit du prodige qui s'opérait en lui pour chanter le sublime cantique *Benedictus*. Voilà tout ce que l'Evangile nous apprend du père de saint Jean-Baptiste. Les autres particularités que l'on ajoute sur sa vie et sur sa mort sont tirées de sources trop suspectes pour mériter que l'on en fasse mention.

ZACHARIE (saint), grec de naissance, monta sur la chaire de saint Pierre après Grégoire III, en 741. Il assembla divers conciles pour rétablir la discipline ecclésiastique, racheta beaucoup d'esclaves, que des marchands vénitiens voulaient mener en Afrique, pour les vendre aux infidèles, et établit une distribution d'aumônes aux pauvres et aux malades. Son amour pour le

clergé et le peuple romain était si vif, qu'il exposa plusieurs fois sa vie dans les troubles qui agitaient alors l'Italie. Ce pontife mourut le 14 mars 752, et fut pleuré comme un père. Sa clémence était telle, qu'il combla d'honneurs ceux qui l'avaient le plus persécuté avant son pontificat. Ce fut Zacharie qui commença la bibliothèque, *dite* vaticane, devenue depuis si célèbre. Nous avons de lui, I. Des Epîtres. II. Quelques Décrets. III. Une Traduction de latin en grec des Dialogues de saint Grégoire, dont la plus belle et la plus ample édition est celle de Canisius, avec des notes utiles.

ZACHARIE le Taiphurien, médecin arabe du 9e siècle, vivait sous les califes Almamon et Almotaseme. Il jouissait de l'estime d'Apschin Chaidar, gouverneur en Arabie, qui aimait beaucoup sa conversation. Les chroniques arabes rapportent à son sujet un trait qui n'est pas goûté des apothicaires. Apschin et Zacharie parlant un jour de ceux qui exercent cette profession, le médecin avança qu'ils ne refusent jamais aucun médicament, même quand ils ne l'ont pas. Aussitôt Apschin écrivit sur un billet un certain nombre de mots insignifians et de noms propres, et envoya cette liste chez tous les apothicaires, pour qu'ils livrassent les drogues quil y avait spécifiées. Plusieurs avouèrent qu'ils n'en avaient jamais entendu parler; mais la plupart reçurent l'argent qu'on leur apportait, et donnèrent des médicamens de leur boutique. Apschin, indigné de cette fourberie, les fit renvoyer de la ville.

ZACHARIE, de Goldsborough, village d'Angleterre, chanoine régulier de l'ordre de prémontré à Laon, florissait l'an 1157, Il a donné quatre livres de Commentaires sur Monotessaron, ou Concordes des évangélistes d'Ammonius d'Alexandrie, Cologne, 1535, in-fol., et dans la Bibliothèque des Pères.

ZACHARIE, espagnol, écrivit en 1285, un livre de prétendues prophéties, qu'il envoya à tous les Juifs d'Espagne. Ce livre se trouvait en manuscrit à la bibliothèque du Vatican. Zacharie, en véritable enthousiaste, promettait à ceux à qui il l'envoyait que s'ils l'apprenaient par cœur ils verraient le Messie. On ignore s'il fit beaucoup de prosélytes, ou plutôt de dupes.

ZACHARIE, juif italien, mort à Florence en 1671, était un marchand très-riche. Il laissa par son testament 24,000 piastres aux pauvres juifs, dont 6,000 devaient être employées pour le rachat des captifs, et les 18,000 restantes destinées à de pauvres filles de sa religion. Il fit don de sa bibliothèque hébraïque à l'école romaine, qui, par reconnaissance, fit placer sur les murailles du collége une inscription honorable à sa mémoire, et qui ordonna que tous les ans on prononcerait un discours en son honneur. En 1675, on fit imprimer un livre de sa composition, dans lequel il fait mention de tous les auteurs qui ont éclairci les histoires et les allégories du Talmud.

ZACHARIE DE LISIEUX, capucin, mort en 1661, âgé de 79 ans, est auteur de quelques traités, moitié moraux, moitié satiriques, qui prouvent que les écrivains latins lui étaient familiers. Trois entre autres de ces productions sont fort connues. I. *Sæculi*

Genius, imprimé plusieurs fois. II. *Gyges Gallus.* Dans l'un et l'autre le père Zacharie a pris le nom de *Petrus Firmianus.* Le *Gyges Gallus* a été imprimé à Paris en 1658, in-4°, avec un autre écrit de lui, intitulé *Somnia Sapientis.* En 1739, un allemand, nommé Gabriel Leibhit, épris des beautés qu'il crut trouver dans le *Gyges Gallus*, le fit réimprimer avec des notes, à Ratisbonne, in-8°. L'éditeur le regarde dans la Préface comme un chef-d'œuvre de bon sens, de jugement et de latinité. Il ne manque à cet éloge que d'être dicté par le goût. Il y a quelques agrémens dans le style du capucin; mais ces livres ne sont pas des chefs-d'œuvres. On a encore de lui : *Relation du pays de Jansénie*, Paris, 1660, in-8°. Il y a dans ce livre quelques bonnes plaisanteries; il le publia sous le nom de Louis Fontaines. Le nom de famille du père Zacharie était Firmian (Pierre.)

ZACHARIE (Denys), gentilhomme bordelais chercha toute sa vie le secret du grand-œuvre, et se ruina en voulant faire de l'or. Ses ouvrages sont recherchés par les alchimistes. Ce sont : I. Un Traité *de chymico miraculo*, 1583, in-8°. II. *Arithmétique et Géométrie*, 1628, in-8°. III. *Opuscule de la vraie philosophie des métaux*, 1567, in-8°. IV. Divers autres traités, recueillis dans le *Theatrum chimicum.* Zacharie est mort au commencement du 17e siècle.

ZACHARIAS (François-Antoine) jésuite, est auteur des ouvrages suivans : I. *Marmora salonitana observationibus illustrata*, 1742, in-fol., fig. II. *Excursus litterarii per Italiam, ab anno 1742 ad annum 1757*, Venise, 1754-62, 2 vol. in-4°. III. *Francisci Antonii Zachariæ societ. Jesu Iter litterarium, ab anno 1753 ad annum 1757.* Ce dernier ouvrage est peut être le même que le précédent, quoique le titre soit un peu différent.

ZACHÉE, prince des publicains, demeurait à Jéricho ; il offrit à Jésus-Christ de donner la moitié de son bien aux pauvres, et de rendre le quadruple à ceux à qui il avait fait tort : c'est à quoi les lois romaines condamnaient les publicains convaincus de concussion. L'Ecriture ne nous apprend rien de plus sur Zachée : on ne sait s'il était juif ou gentil avant sa conversion.

ZACHT-LÉEVEN (Herman), peintre, né à Roterdam en 1609, mort à Utrecht en 1685. Ce maître, un des meilleurs paysagistes, fit des tableaux très-piquans, par le choix agréable des sites, par son coloris enchanteur, par l'art avec lequel il a représenté des lointains clairs et légers, qui semblent fuir et s'échapper à la vue. Ses dessins au crayon noir sont très-recherchés. Il eut pour élèves. Jean Griffier et Corneille Zacht-Léeven son frère, mort à Roterdam.

ZACUT (Abraham), né à Salamanque, se distingua en Portugal par son habileté dans la chronologie, dans l'histoire et dans l'astronomie; il est auteur du *Juchasin*, chronologie judaïque depuis la création jusqu'à l'an 5260, ou 1500 de l'ère vulgaire.

ZACUTUS, dit Lusitanus, bisaïeul du précédent, parce qu'il était de Lisbonne en Portugal, où il naquit en 1575, fut élevé dans la religion chrétienne, étu-

dia en médecine, et fut reçu docteur dans l'université de Siguenza. En 1625, le roi Philippe IV ayant ordonné de faire sortir tous les juifs de Portugal, Zacutus qui avait cependant fait profession à l'extérieur de la religion catholique, saisi de crainte, se retira à Amsterdam, où il se fit circoncire. Il mourut le 21 janvier 1642. Nous avons de lui divers ouvrages de médecine, en 2 vol. in-folio, à Lyon, en 1649. Le 1er vol. contient six livres *de Medicorum principum historiâ*. On y trouve du savoir et plusieurs observations curieuses, dont les médecins peuvent profiter; mais il y en a quelques-unes de hasardées. Cette collection n'est pas complète: on y a omis plusieurs de ses ouvrages intéressans, imprimés à Amsterdam en 1641 et 1642.

ZACYNTHE, béotien, fut chargé d'une expédition maritime en Espagne. Ayant débarqué dans une île de la mer Ionienne, il y fut mordu par un serpent, et y périt. Ses compagnons lui élevèrent un tombeau dans cette île, qui prit son nom.

ZAÉNUS, roi des Maures de Valence, mit le siége devant une place du roi d'Aragon avec une armée de 40000 hommes et de la cavalerie. Bernard Guillaume, oncle du roi Jacques, qui défendait cette place, fit une sortie si à propos, qu'il tua une partie des Maures et mit l'autre en fuite. La défaite fut si complète que l'on fit courir le bruit que saint George était venu au secours de l'armée catholique. Cette victoire fit prendre la résolution au roi d'Aragon de s'emparer de Valence. Il força en conséquence Zaénus de l'évacuer avec 50000 barbares.

ZAFFIRI (PHILIPPE), né à Novare, mort à 34 ans vers la fin du 16me siècle, s'adonna à l'étude de presque toutes les sciences, mais surtout de la philosophie et de la médecine, dans lesquelles il fut reçu docteur à Pavie. Il obtint dans cette ville une leçon publique de logique et de philosophie, excella dans la poésie latine, la cosmographie et la musique. On a de lui: I. *Analyticorum posteriorum Aristotelis explanatio*. II. Poésies diverses.

ZAGA-CRIST, prétendu roi d'Éthiopie, issu, à ce qu'il disait, du prince Jacques, fils naturel du roi d'Éthiopie. On voit son histoire dans le recueil des Imposteurs du sieur de Rocoles. Il passa de l'Abyssinie en Egypte, d'Egypte à Jérusalem, de là à Rome, et de Rome à Paris, avec M. de Créqui, qui avait été ambassadeur de France à Rome. Il en partit après un séjour d'environ deux ans, vécut trois ans à Paris, et mourut à Ruel en 1638, âgé de 28 ans, des suites de ses débauches. On fit courir ces vers à sa mort.

> Ci gît du roi d'Ethiopie
> L'original ou la copie
> Fut-il roi, ne le fut-il pas?
> La mort termine les débats.

ZAGNON (PIERRE-FRANÇOIS), savant clerc régulier des écoles pies, naquit à Bologne le 19 février 1660. Après avoir embrassé l'état ecclésiastique, il passa la plus grande partie de sa vie à Rome, et parvint aux premières dignités de son ordre. Clément XI, instruit de ses profondes connaissances, le nomma qualificateur du tribunal de l'inquisition, et consulteur du St. office. Quelques cardinaux le choisirent aussi pour leur théologien. Il était rec-

teur du collège ecclésiastique à Rome, lorsqu'il mourut d'apoplexie le 8 février 1720. On a de lui : I. *Rhetoricus Agon, seu de Rhetoricâ brevis methodus*, Romæ, 1690. II. *Polygraphia sacra*, ibid., 1715.

ZAHN (Jean), chanoine régulier de l'ordre de prémontré, et prévôt de la Celle inférieure du même ordre près de Wirtzbourg, est connu par un ouvrage estimé, intitulé : *Specula physico-mathematico-historica notabilium ac mirabilium sciendorum*, etc. Cet ouvrage, rempli de recherches savantes, fut imprimé à Nuremberg en 1696, 2 vol. in-fol. L'auteur y rejette le sentiment de Copernic; au reste, il y fait, pour ainsi dire, l'anatomie des trois mondes. Il fit encore imprimer à Nuremberg en 1702, un ouvrage intitulé : *Oculus artificialis teledioptricus, sive telescopium*. Dans cet ouvrage il enseigne la méthode de faire des télescopes, et de s'en servir utilement. Le P. Zahn mourut le 27 juin 1707.

ZAIB-AGA, fils de Mehemet-Effendi, qui avait été ambassadeur de la Porte en France, fut nommé directeur de la première imprimerie établie à Constantinople. Il était venu à Paris à la suite de son père, en 1721. Bignon, bibliothécaire du roi, qui l'avait connu à cette époque, entretint long-temps une correspondance suivie avec lui, pour obtenir des manuscrits orientaux; et deux membres de l'académie des Inscriptions, Fourmont et Sevin, furent envoyés pour les recueillir.

ZAKRZEWSKI (.....), nonce de Pologne, issu d'une famille illustre de la Gallicie, se montra hautement le partisan de l'indépendance et de la liberté de son pays, et fit tous ses efforts en 1792, pour inspirer aux Polonais l'ardeur dont il était animé, en faveur de la nouvelle constitution. Il fut destitué à la fin de l'année comme ennemi des Russes, puis il fut réélu en 1794, et fut chargé particulièrement de la police et des vivres. Plus tard, il fut arrêté par l'ordre de Catherine II, malgré la capitulation acceptée par Souwarow. Il resta détenu à Saint-Pétersbourg jusqu'à l'avènement de Paul Ier. Il mourut en 1802, dans les terres de Gallicie.

ZAL, ancien héros persan, père de Bostam, s'illustra par ses exploits, et fut surnommé Jez, parce qu'il naquit couvert d'un poil blond et doré. Aussi les poètes persans appellent-ils la lune dans son croissant le sourcil de Zal.

ZALEUCUS, fameux législateur des Locriens, peuple d'Italie, vivait cinq cents ans avant Jésus-Christ. Il s'est fait un nom immortel par la sagesse de ses lois, dont il ne nous reste presque plus que le préambule. Son but était de conduire les hommes plutôt par l'honneur que par la crainte. Il fit aussi plusieurs réglemens fort sages au sujet des procès et des contrats. Pythagore avait été son maître, et il avait en lui un disciple qui enseignait la vertu autant par ses exemples que par ses leçons. Selon le savant Sainte-Croix, dans un article du Magasin encyclopédique, tome IV, troisième année, la législation de Zaleucus est évidemment de l'an 656 avant Jésus-Christ. Mais alors, selon les calculs de ce savatn, il n'aurait pu être disciple de Pytha-

gore. Une de ses lois condamnait à avoir les yeux crevés pour un adultère. Quelque temps après son fils étant convaincu de ce crime, et le peuple voulant lui faire grace, Zaleucus s'y opposa. Mais à la fois bon père et législateur équitable, il se priva d'un de ses yeux pour éviter moitié de la peine à son fils. Cet exemple de justice fit une si forte impression dans les esprits, qu'on n'entendit plus parler de ce vice pendant le règne de ce législateur. Élien dit qu'il défendit le vin aux malades, sous peine de mort, à moins que le médecin ne l'ordonnât. Il fut, dit-on, si jaloux des lois qu'il avait établies, qu'il ordonna que quiconque voudrait y changer quelque chose serait obligé, en proposant sa nouvelle loi, d'avoir la corde au cou, afin d'être étranglé sur-le-champ, au cas que la sienne valût beaucoup mieux que l'autre. Diodore attribue la même chose à Charondas législateur des Sybarites.

ZALLA, Goth d'origine, partisan outré de l'hérésie arienne, n'épargnait ni les moines, ni les ecclésiastiques. Un jour il fit endurer de cruelles tortures à un paysan pour l'obliger de lui donner ce qu'il avait. Le paysan dit qu'il avait remis son bien entre les mains de saint Benoît. Zalla, curieux de voir ce saint, lia les mains du paysan, et lui ordonna de le conduire dans le monastère de Saint-Benoît. Ils trouvèrent le saint à la porte de sa cellule. Zalla en l'apostrophant avec brutalité, le somma de rendre le bien qu'il avait enlevé au paysan. Saint Benoît les regarda attentivement, et aussitôt qu'il eut jeté les yeux sur les liens de celui-ci, ils se délièrent miraculeusement, dit la relation. Zalla frappé d'étonnement, se jeta aux pieds du saint, en se recommandant à ses prières. Saint Benoît lui donna sa bénédiction qu'il accompagna d'avis salutaires, dont ce barbare fut si touché, qu'il n'osa plus rien exiger du paysan. Saint Grégoire-le-Grand fait mention de Zalla dans les dialogues qui lui sont attribués communément, livre II, chap. 31.

ZALUSKI (André-Chrysostôme), illustre Polonais, né en 1650, d'Alexandre, waiwode de Rava et d'une sœur du célèbre André Olczewski, évêque de Culm, et vice-chancelier de la couronne. Il commença ses premières études en Pologne. On l'envoya ensuite étudier à Vienne en 1667; peu de temps après à Gratz, où il cultiva principalement la langue allemande et l'étude du droit. On le rappela l'année suivante en Pologne. En 1769, il partit pour parcourir les Pays-Bas, la France et l'Italie. Après avoir fait quelque séjour à Rome, il revint dans sa patrie en 1673. Un peu avant la mort du roi Michel il obtint un canonicat à Cracovie, et fut nommé à l'ambassade d'Espagne et de Portugal; mais il ne réussit pas dans le but principal de ses négociations, qui était d'obtenir un secours d'argent pour continuer la guerre contre les Turcs. De Madrid il se rendit en France. Deux jours après son arrivée à Paris il eut audience du roi à Versailles, et il notifia l'élection de Jean Sobieski; au bout d'un mois il prit congé de la cour, et le roi lui fit présent d'une rose de diamans. Il s'embarqua à Calais pour Hambourg, d'où il continua sa route pour Dantzik. A son retour en

Pologne il fut ordonné diacre et prêtre par son oncle, Olczewski, qui était devenu primat du royaume pendant son absence. Ce prélat le fit son chancelier, et lui ordonna d'aller à Jaworow, pour s'y faire voir à la cour. La reine, mécontente de son oncle, ne lui fit pas accueil; elle dissimula cependant, parce qu'elle avait besoin de son crédit pour une affaire importante. La mort de son oncle lui fit concevoir de grandes espérances, mais il fut obligé d'employer les présens pour s'avancer; c'était là le seul moyen de parvenir. Tout se vendait, et par cette voie, il obtint le poste de chancelier de la reine. Le roi l'ayant reçu assez froidement à la diète de Grodno, au sujet d'une proposition qu'il fit de la part de la reine, il fut si piqué qu'il demanda son congé à cette princesse; mais il ne put l'obtenir; le roi lui accorda néanmoins dans la suite la plus grande confiance, et lui conféra l'abbaye de Wachoc, et les évêchés de Kiow et de Czernichow. Peu après il fut disgracié de la reine, ce qui l'obligea de résigner sa charge de chancelier le 4 octobre 1687. Il rentra en grâce par l'entremise du roi, et la reine lui promit les sceaux du royaume pour le dédommager; mais ses espérances furent encore trompées; il fut contraint de céder ses prétentions à un autre, et de se contenter de l'évêché de Plocko, que le roi lui donna. En 1691, il fut nommé commissaire pour conduire à Bruxelles une princesse Sobieski, que l'électeur avait demandée en mariage. A son retour à Varsovie, le roi Sobieski mourut. Zaluski donna dans la suite de grandes preuves d'attachement à la maison du prince de Conti; mais ce prince n'ayant pas été soutenu, Zaluski fut obligé de se soumettre au roi Auguste, électeur de Saxe, dont le parti avait prévalu. Peu de temps après, ce prince lui donna l'évêché de Warmie, et nomma son frère à celui de Plocko. En 1700, Zaluski entreprit le voyage de Rome. A son retour le roi le fit son chancelier, ce qui lui attira la haine des Suédois, et les persécutions du primat et de tout son parti; on conçut même des soupçons contre lui à la cour de Saxe, et l'on croit que le mouvement qu'il se donna pour la délivrance des princes Sobieski, qui étaient retenus en prison par les Polonais, contribua à faire naître ces soupçons. Pour éviter une disgrâce totale, il se rendit à Dresde, dans le dessein de prouver son innocence. Cependant il ne put y réussir, et on lui donna sa maison pour prison. Le procès fut renvoyé à la décision du pape, et Zaluski se rendit à Rome en 1706; à son arrivée à Ancône, on l'arrêta prisonnier. Le 16 décembre, il reçut la permission de se rendre à Rome; il partit le même jour, et y arriva le 19. Le lendemain la reine douairière de Pologne lui fit dire par ordre du pape de se retirer dans un couvent; mais ensuite cet ordre fut révoqué, et on lui permit de loger chez son frère. Pendant sa détention les choses avaient bien changé de face en Pologne; Charles XII, roi de Suède, avait détrôné le roi Auguste, et mis sur le trône le roi Stanislas. Zaluski fut relâché, et revint triomphant dans sa patrie en 1707. La nouvelle cour était alors en Saxe, le prélat s'y rendit. On voulut l'engager à résigner les sceaux,

lui offrant l'archevêché de Gnesne et l'ambassade de Rome; mais il résista à toutes les sollicitations, et on lui ôta alors l'administration de sa charge, qu'on donna à Jablonowski, waivode de Russie. Il se retira dans son diocèse, où il resta jusqu'au rétablissement du roi Auguste, qui le remit dans l'exercice de sa charge, mais il n'en jouit pas long-temps; il mourut à Gustadt, dans son diocèse, le 1er mai 1711, lorsqu'il venait de prendre la résolution de remettre les sceaux et son évêché entre les mains du roi, et de se contenter d'une pension, pour vivre dans la retraite le reste de ses jours. On a de lui deux ouvrages, l'un en polonais, qui contient les discours qu'il a prononcés dans cette langue, soit aux diètes, soit en d'autres occasions; l'autre ouvrage est en latin, et a pour titre : *Epistolæ historico-familiares à morte Ludovicæ reginæ et abdicatione regis Johannis Casimiri usque ad nostra tempora*, Braunsberg, 4 vol. in-fol. Cet ouvrage est très-rare et très-curieux, on y trouve une infinité de faits très-intéressans sur l'histoire de Pologne, et même sur celle de l'Europe. Il a encore traduit en polonais l'histoire de l'Ancien et du Nouveau-Testament, de Royaumont. Cette traduction a été imprimée à Braunsberg, 1709, in-4°. Le comte de Tarlo en a fait faire une nouvelle édition in-8°.

ZAMBECCARI (François), savant Bolonais, qui vivait dans le 15me siècle, expliqua les auteurs grecs et latins dans l'académie de Pérouse. Il avait fait un séjour de cinq ans dans la Grèce, pendant lequel il recueillit les Épîtres de Libanius, au nombre, dit-on, de plus de 1500, qu'il se proposait de traduire et de publier avec le temps. Mais on ignore ce qu'elles sont devenues. Il en a donné la traduction de près de 500, qu'il a divisées en trois livres, sous ce titre : *Libanii, græci declamatoris disertissimi, beati Joannis Chrysostomi præceptoris, epistolæ; cum adjectis Joannis Sommerfelt argumentis, emendatione et castigatione clarissimis*, 1 vol. in-4°, sans date, ni indication; mais on découvre l'un et l'autre au bas de la dédicace adressée à Mathias Drebicius, vice-chancelier de Pologne par Sommerfelt, de Cracovie, le 21 mars 1504. Sommerfelt avait recouvré un exemplaire fort mal écrit de Libanius. L'édition qu'il en donna est très-fautive; les noms propres sur-tout y sont très-défigurés. On cite encore de lui : *Elegiarum liber de amoribus Chryseæ et Philochrysi*, Paris, 1498, in-4°. Il y en a une autre édition de Bologne, 1497.

ZAMBECCARRI (Joseph), médecin du 17e siècle, né à Florence, enseigna avec succès l'anatomie à Pise. Il vivait encore en 1726. On a de lui, dans sa langue maternelle, un *Traité des bains de Pise et de Lucques*, Padoue, 1712, in-4°.

ZAMBERTI (Barthélemi), de Venise, florissait sur la fin du 15e siècle, et au commencement du suivant. Il a traduit en latin les quinze livres des *Elémens d'Euclide*, publiés en 1505. Il est encore l'auteur d'une comédie intitulée *Dolotechne*.

ZAMBRI, fils de Salu, et chef de la tribu de Siméon, étant entré, à la vue de tout le monde, dans une tente où était une femme madianite, nommée Cozbi,

y fut suivi par Phinées, fils du grand-prêtre Eléazar, qui perça ces deux infâmes d'un seul coup.

ZAMBRI, officier du roi Ela, commandait la moitié de la cavalerie. S'étant révolté contre son maître, il l'assassina pendant qu'il buvait à Thersa, dans la maison du gouverneur, et s'empara du royaume, l'an 928 avant J. C. Dieu, qui l'avait choisi pour être l'instrument de sa vengeance, contre les impiétés de Baasa, se servit de son ministère pour exterminer tout ce qui restait de la famille de ce roi. Zambri, après avoir accompli les desseins de Dieu sur des criminels que sa justice avait condamnés, ne jouit pas long-temps du fruit de sa révolte et de sa trahison. Sept jours après son usurpation, l'armée d'Israël établit pour roi Amri, et vint assiéger Zambri dans la ville de Thersa. Cet usurpateur, se voyant sur le point d'être pris, se brûla dans le palais avec toutes ses richesses, et mourut dans ses iniquités.

ZAMET (Sébastien), riche financier sous le règne de Henri IV, était de Lucques en Italie. Il fut d'abord le confident du duc de Mayenne; mais il se rangea ensuite du parti du roi, qui l'aima beaucoup. On prétend qu'il avait été cordonnier de Henri III. Il fit une fortune rapide et prodigieuse. Dès l'an 1585, il était intéressé dans une spéculation de sel pour 70 mille écus. Il mourut à Paris le 14 juillet 1614, âgé de 62 ans, avec les titres de conseiller du roi, gouverneur de Fontainebleau, surintendant de la maison de la reine-mère, baron de Murat et de Billy. Il laissa deux fils de Madeleine Leclerc du Tremblai. L'aîné, Jean, maréchal-de-camp, surnommé le grand Mahomet par les huguenots qu'il persécutait, fut tué d'un coup de canon au siége de Montpellier, le 8 septembre 1622. Le cadet, Sébastien, mourut le 2 février 1655, évêque-duc de Langres, et premier aumônier de la reine. Ce fut Sébastien Zamet leur père qui répondit froidement au notaire qui passait le contrat de mariage d'une de ses filles, et lui demandait la qualité qu'il voulait prendre au contrat? « Qu'il n'avait qu'à lui donner celle de Seigneur de dix-sept cent mille écus. » Ce trait a été fort heureusement copié par Destouches dans sa comédie du *Glorieux*. Zamet faisait un usage magnifique de ses richesses, il avait les premiers seigneurs de la cour à sa table, et Henri IV même mangeait quelquefois chez lui. Un jour qu'il montrait à ce prince une maison qu'il venait de faire bâtir, il faisait remarquer tous les coins et recoins : « Sire, disait-il, j'ai ménagé ici ces deux salles, là ces trois cabinets que voit Votre Majesté; de ce côté... Oui, oui, reprit le roi, et de la rognure j'en ai fait des gants...... » Henri IV ne l'appelait que Bastien. Horace et Jean-Antoine Zamet, furent naturalisés Français, et se ressentirent de sa fortune et de son crédit..... *Voyez* Estrées (Gabrielle d').

ZAMMARUS ou ZARMONACHAGAS, gymnosophiste indien, se brûla publiquement à Athènes, sous les yeux d'Auguste. Heureux et plein de santé, il craignit d'être abandonné de la fortune, et voulut prévenir, par une mort volontaire, une pareille disgrâce.

ZAMOLXIS, esclave de Pythagore, Gète de nation, accompa-

gna son maître en Égypte. Après avoir appris les coutumes des Égyptiens, il revint dans son pays, où il civilisa les Gètes et les Thraces. Pour leur faire croire ce qu'il leur avait prêché, il se bâtit une maison souterraine, dans laquelle il se cacha pendant trois ans. On le croyait mort; il reparut la 4ᵉ année. Les Thraces crurent apparemment qu'il était ressuscité, et ils n'osèrent douter de tout ce qu'il leur avait dit. Hérodote fait vivre Zamolxis avant Pythagore; les auteurs se contredisent sur l'histoire de ce philosophe, qui paraît un peu fabuleuse.

ZAMORA ou ZAMORO (Jean-Marie), théologien, naquit à Udine en 1579. Après son cours de belles-lettres il entra à 18 ans dans l'ordre des capucins, et prêcha avec succès dans la Bohême et dans les provinces voisines de l'Allemagne. De retour en Italie, il ne voulut occuper aucun poste honorable, pour se consacrer tout entier à l'étude de la théologie. Il mourut à Vérone en 1649. On a de lui: I. *Disputationes theologicæ de Deo*, etc., Venetiis, 1626. II. *De eminentissimâ deiparæ virginis perfectione libri tres*, ibid., 1629.

ZAMORA (Antoine), professeur de médecine, né à Salamanque, excella aussi dans les mathématiques qu'il enseigna dans l'université de sa ville natale jusqu'à sa mort, arrivée en 1630. Ses ouvrages sont: I. *Repetitiones duæ super Galenum de differentiis symptomatum*, Salmanticæ, 1621, in-4°. II. *De Cometis liber*, ibid., 1600, in-4°.

ZAMORA (Gaspard), jésuite de Séville, où il mourut en 1621, à l'âge de 78 ans, a donné une bonne édition de la *Concordance de la Bible*, imprimée à Rome en 1627, in-folio; il a laissé en manuscrit, un commentaire sur Ézéchiel.

ZAMORA (le P. Bernard), religieux espagnol de l'ordre des carmes, et professeur de langue grecque dans l'université de Salamanque, était très-versé dans les langues anciennes et modernes, dans la philosophie, l'histoire, les antiquités, etc., etc. On considère ce savant comme le restaurateur du bon goût et des bonnes études dans l'université de Salamanque. Doué d'une imagination ardente et plein d'enthousiasme pour les belles-lettres, il s'occupait sans cesse de réunir les professeurs et les étudians, pour les diriger dans leurs études. Sa riche bibliothèque était ouverte pour tous ceux qui désiraient y puiser des renseignemens; il avait ouvert dans sa cellule des cours d'humanités, d'histoire et de belles-lettres. A l'aide de son ami, l'éloquent Tavira, évêque de Salamanque, il adressa au gouvernement espagnol, en 1768, un mémoire qui respirait le zèle du patriotisme le plus ardent. Cet écrit avait surtout pour but de prévenir l'inconvénient de confier l'instruction à de mauvais professeurs. Le P. Zamora mourut à Salamanque d'une attaque d'apoplexie en novembre 1785. Il nous a laissé une *Grammaire grecque, philosophique*, etc., Madrid, 1772, in-8°. Il a aussi composé une *Histoire de la religion* et des dialogues, à l'imitation de ceux des Morts, de Lucien; mais ces deux écrits ne se trouvèrent pas dans ses papiers. Il a laissé encore une excellente traduction de l'*Histoire des Séminaires*, écrite en ita-

Digitized by Google

lien, par Jean Giovanni, Salamanque, 1778, in-8°.

ZAMORA. *Voyez* Alphonse et Sancio.

ZAMORI ou ZAMOREO (Gabriel), jurisconsulte et poète, né à Parme, florissait dans le 14e siècle. Il fut intimement lié avec Pétrarque, qui, dans une de ses lettres, lui donne les plus grands éloges. L'abbé Mehus a mis au jour une lettre en vers de Zamori à Pétrarque. On a encore de lui un panégyrique en vers latins de Jean Visconti, archevêque de Milan, et un ouvrage intitulé : ***Tractatus notabilis de virtutibus, et earum oppositis.***

ZAMOSCKI (Jean), grand-chancelier de la couronne de Pologne, fils de Stanislas, castelan de Chelme, ville de la Russie rouge, homme d'un grand mérite, fut élevé avec soin par son père. Envoyé à Paris et ensuite à Padoue, il y parut avec tant de distinction, qu'il fut élu recteur de l'université. Ce fut dans cette fonction honorable qu'il composa, en latin, ses livres du ***Sénat romain*** et du ***Sénateur parfait.*** De retour en Pologne, il fut élevé aux emplois les plus considérables de l'état, et fut l'un des ambassadeurs envoyés à Paris au duc d'Anjou, en 1573, pour porter à ce prince l'acte de son élection à la couronne de Pologne. Etienne Battori, prince de Transylvanie, étant monté sur le trône de Pologne, lui donna sa nièce en mariage, le fit grand-chancelier du royaume, et peu après général de ses armées. Zamoscki remplit ses emplois en grand capitaine, et en ministre habile. Il réprima l'arrogance de Basilide, czar de Moscovie; délivra la Polésie, la Volésie et la Livonie du joug de ce redoutable voisin; lui fit une guerre cruelle, et assiégea, dans le plus fort d'un rude hiver, la ville de Pleskow en Moscovie. Etienne Battori étant mort en 1586, un grand nombre de seigneurs polonais voulurent déférer la couronne à Zamoscki; mais il la refusa, et fit élire Sigismond, prince de Suède, qu'il établit sur le trône de Pologne. Il mourut en 1605, honoré du titre de Défenseur de la Patrie, et de Protecteur des Sciences. Il établit plusieurs collèges, attira par des pensions les plus savans hommes de l'Europe, et fonda lui-même une université dans la ville qu'il fit bâtir, et qui porte son nom.

ZAMOSCKI (André, comte), grand-chancelier de la couronne de Pologne, descendant du précédent, suivit d'abord avec honneur la carrière militaire, et donna ensuite, dans diverses diètes, des témoignages de son attachement pour la patrie. Nommé successivement sénateur et grand-chancelier de la couronne, il exerça ces deux fonctions avec génie et intégrité. Lors des troubles qui signalèrent les commencemens du règne de Poniatowski, il s'opposa à tout ce qui pouvait être préjudiciable à l'état, et rien ne put altérer sa fidélité à remplir ses devoirs. Quand la désorganisation générale lui eut ôté l'espoir de remédier aux maux publics, il donna sa démission en plein sénat, et en fit connaître les motifs dans un discours énergique. Il se retira ensuite dans une retraite paisible, sans que les instances de Poniatowski pussent l'engager à reprendre les sceaux. Il fut choisi par la diète de Pologne pour former un code de lois, et s'en acquitta à la satisfaction de tous les citoyens.

Digitized by Google

Mais les priviléges nouveaux qu'il avait assignés au tiers-état ayant déplu au roi, la proclamation de ce code, monument de la sagesse et de la vertu austère de son auteur, fut suspendue jusqu'en 1791, où les Polonais ne sentirent que mieux tout son prix. Zamoscki était philosophe; ses mœurs privées le rendirent aussi recommandable que ses talens politiques. Il affranchit le premier ses vassaux de la servitude, et donna ainsi à d'autres seigneurs un exemple de bienfaisance et d'humanité qu'ils ne tardèrent pas à suivre. Placé dans des circonstances moins désastreuses, il aurait occupé un rang distingué parmi les plus grands hommes de son siècle; au lieu que sa carrière ne fut illustrée en partie que par ses vertus sociales. Lors du démembrement de la Pologne, l'empereur Joseph II, ayant eu en partage les domaines de Zamoscki, lui offrit le titre de prince, qu'il ne voulut pas accepter. Il mourut le 10 janvier 1792.

ZAMPI (Dom Joseph-Marie), natif de Mantoue, était préfet des théatins missionnaires en Mingrélie vers le milieu du 17e siècle. Le voyageur Chardin a donné sur ce religieux tous les renseignemens qu'on peut désirer. Il fait un grand éloge de son zèle à instruire les païens. Quand il passa dans la Mingrélie, Zampi lui donna un petit ouvrage qu'il avait composé sur les coutumes et la religion des habitans de ce pays; Chardin en fit une traduction française dont il orna le premier volume de ses voyages. On ne trouve nulle part l'époque de la mort de Zampi.

ZAMPI (Félix Marie), savant religieux carme, né à Ascoli, d'une famille honnête, vers la fin du 17e siècle, fut poète et orateur sacré. Il réussit très-bien dans la prédication, et comme il embellissait ses sermons d'ornemens quelquefois peu convenables à la gravité évangélique, on voulut le citer devant le pape Lambertini. « Qu'il se garde bien, répondit le pontife, de comparaître devant moi, il ne me trouverait pas assez grave pour le reprendre. » Zampi, également célèbre par ses productions poétiques, pleines de vivacité, mourut en 1774. On a de lui, entre autres ouvrages, des *Paraphrases de Jérémie en vers italiens*. Venise, 1756.

ZAMPIÉRI (le comte Camille), nom cher aux muses, naquit d'une noble et ancienne famille à Imola, dans la Romagne, le 22 août 1701. Envoyé au collége des nobles de Bologne, dirigé par les jésuites, il fit des progrès si rapides, qu'il devint bientôt l'admiration de ses compagnons et de ses maîtres. La nature semblait l'avoir destiné à la poésie, et les secours de l'art développèrent en lui ces heureuses dispositions : à l'aide d'un travail soutenu, il enrichit son esprit des connaissances physiques, morales et théologiques. Peu d'écrivains ont réuni dans un plus haut degré les qualités nécessaires aux poètes. Il possédait les graces et le sel de Plaute, de Térence, de Catulle et d'Horace. Les prosateurs eurent aussi en lui un excellent modèle, surtout dans le genre épistolaire. Il maniait avec une égale facilité l'idiome latin, et celui de sa patrie. Outre ses talens littéraires, il avait un jugement sûr, une prudence consommée. Ses concitoyens l'employèrent souvent dans les affaires les plus délicates, et n'eurent

jamais qu'à se féliciter de leur choix. Il fut ambassadeur, et vingt-quatre fois gonfalonier. Aucun personnage célèbre ne quittait jamais l'Italie sans avoir vu Zampiéri. Il mourut le 11 janvier 1784. On voit dans ses écrits les noms des grands hommes de son siècle qui l'honorèrent de leur amitié. Ses ouvrages sont : I. *Poésies latines et italiennes*, Plaisance, 1755. II. *Poésies lyriques italiennes, Œuvres posthumes*, Cagliari. 1784. III. *Carminum libri quinque*, Placentiæ, 1771. IV. *Tobie*, poëme, Cagliari, 1778, in-4°. Cet ouvrage n'est pas une simple traduction du livre de Tobie, mais une ample Paraphrase en vers libres, ou plutôt un *Traité sur l'Education*, divisé en dix chants, en concurrence avec l'Emile de J.-J. Rousseau. V. Un *Poëme de Job en stances de huit vers*, Bologne, 1763, in-4°.

ZAMPIÉRI, peintre célèbre. *Voyez* DOMINIQUIN.

ZAMPINI (MATTHIEU), jurisconsulte italien, né à Recanati, vint en France avec Catherine de Médicis. Zampini fut le flatteur de cette princesse, et l'apologiste de la ligue; il dédia au roi Henri III, en 1581, un ouvrage in-8°, intitulé *De origine et atavis Hugonis Capeti*; c'est-à-dire, *des aïeux de Hugues Capet*. L'auteur prétend y montrer que les rois de la troisième race descendent en ligne masculine de saint Arnoud, et que saint Arnoud descendait de Clovis : idée plus belle que solide, à ce que pensent bien des savans. On a encore de lui un traité en italien et en latin pour exclure Henri IV du trône. Montliard le traduisit en français, sous ce titre : *De la Succession et Prérogative de premier Prince du sang, déférée au cardinal de Bourgogne*, Paris, 1588, 1 vol. in-8° et in-4°.

ZANARDI (MICHEL), théologien italien, naquit à Orgnano dans le territoire de Bergame le 8 juillet 1570, de Valerius Zanardi, gentilhomme de haute noblesse, et d'une des filles de Paul Zanchi, un des principaux jurisconsultes de Bergame. Après avoir fait son cours de belles-lettres par les soins de son aïeul maternel, Zanardi se fit religieux de Saint-Dominique, et fut envoyé par le cardinal Jean-Jérôme Albano au collége de Bologne, où il resta dix ans, et fit de si rapides progrès dans la philosophie et la théologie, que, nommé lecteur, il passa à la chaire de théologie dans Crémone, Milan, Venise, Vérone, et Faenza. Il mourut à Milan en 1641. Ses principaux ouvrages sont : I. *Commentaria in metaphysicam Aristotelis*. II. *Commentaria in Aristotelem de auditu physico*. III. *Directorium Theologorum*.

ZANARDO (MICHEL), médecin, né à Bergame en 1570, mort en 1642, est auteur de plusieurs dissertations estimées, dans lesquelles il développe de grandes connaissances en histoire naturelle et en philosophie, et raisonne avec un style très-varié sur les trois règnes de la nature. Elles ont paru à Venise en deux parties : I. *Disputationes de universo elementari in tres partes divisæ*, 1619, in-4°. II. *Disputationes de universo parvo, mixto homine, usque in senium conservando*, 1619, in-4°.

ZANCA (JEAN-THOMAS), médecin italien, professa au collége de Naples dans le 17me siècle. Il a laissé : *Solutiones contradictio-*

num in dictis Aristotelis, etc. Neapoli; ouvrage qui suppose de la logique et de la philosophie.

ZANCHIUS (Jérôme), célèbre théologien protestant, né à Alzano en Italie le 2 février 1516, à l'âge de 15 ans entra dans la congrégation des chanoines réguliers de Latran, et y étudia d'abord avec succès la philosophie et la théologie scolastique. Mais ayant suivi les leçons que Pierre Martyr, chanoine de la même congrégation, faisait sur l'Ecriture, il se livra exclusivement à cette dernière partie. Martyr ayant par la suite embrassé les principes du protestantisme, les communiqua à plusieurs de ses confrères, et Zanchius fut de ce nombre. Il quitta l'Italie en 1550, et voyagea en Suisse; en 1555, il se retira à Strasbourg, où il enseigna l'Ecriture-Sainte et la philosophie d'Aristote. Au bout de deux ans il fut aggrégé au chapitre des chanoines de Saint-Thomas; il aimait la paix, et détestait les guerres théologiques; mais il ne put les éviter. Les protestans l'accusèrent d'erreur, et il se vit sur le point d'être congédié: ses adversaires l'obligèrent de signer un formulaire, dans lequel il se ménagea quelques restrictions. Cependant ils répandirent le bruit de leur prétendu triomphe; ce qui engagea Zanchius à reprendre les armes. Fatigué de ces disputes, il quitta de son propre gré Strasbourg en 1563, et alla exercer le ministère à Chiavenne chez les Grisons, qui l'avaient demandé. En février 1568, il passa à Heidelberg pour occuper une chaire de théologie, et mourut le 9 novembre 1590. Il avait perdu la vue depuis quelque temps. Tous les auteurs qui ont parlé de lui font le plus grand éloge de son érudition, de sa modestie et de sa piété. Peu de ministres ont été aussi modérés que lui. Il condamnait la prévention qu'il trouvait dans certains écrits protestans. On a de lui un *Commentaire sur les épîtres de saint Paul*, Neustadt, 1595, in-fol., et un gros ouvrage contre les anti-trinitaires, qu'il composa à la sollicitation de l'électeur palatin, Frédéric III. Il est encore auteur de beaucoup d'autres livres, où l'on remarque une érudition profonde. Ils ont été recueillis à Genève, 1613, en 8 vol. in-fol. Il n'y parle de l'Eglise romaine que comme de sa mère, prêt à y rentrer, quand elle aura réformé les abus qu'il croit s'y être glissés.

ZANCHIUS ou ZANCHI (Pierre), de Bergame, prit le nom de Basile lorsqu'il entra chez les chanoines réguliers de Saint-Jean-de-Latran. Ses connaissances dans les humanités, la philosophie et la théologie lui méritèrent la place de garde de la bibliothèque du Vatican : après avoir exercé cet emploi avec succès, il mourut à Rome en 1560. On a de lui : I. *Basilii Zanchi in omnes divinos libros notationes. Ejusdem in libros IV Regum et II Paralipomenon quæstiones*; Rome, 1553, in-4°; Spire, 1558, in-8°; Cologne, 1602, in-8°. Ces Questions ont été imprimées à part avec les deux livres, *De Horto Sophiæ*, Rome, 1558, in-8°. II. *De Horto Sophiæ libri duo ad Petrum Bembum cardinalem. Ejusdem-varia poemata quæ olim sub L. Petri Zanchi nomine edidit*, Rome, année 1540, in-4°. Nouvelle édition,

Digitized by Google

Rome, 1550, in-8° et 1553, in-8°, sous ce titre : *B. Zanchi poematum libri septem;* cette dernière édition est plus ample que les précédentes. On en fit à Bâle une autre édition en 1555. Au commencement on lit une lettre du cardinal Bembo, où les talens poétiques de Zanchi sont un peu trop exaltés. III. *Hymnus pacis æternæ*, Paris, 1546, in-8°. IV. *Basilii Zanchi epithetorum commentarii*, Rome, 1542, in-4°. Le même sous ce titre qui fait mieux connaître l'ouvrage : *Dictionarium poeticum et epitheta veterum poetarum; accurata item historia ac fabularum poeticarum ex optimis utriusque linguis auctoribus enarratis; auctore Basilio Zanchio, opus nunc secundo trans Alpes editum*, Montibus, 1612, in-8°, avec l'index à la fin. V. *Verborum latinorum ex variis auctoribus epitome. Ejusdem verborum, quæ in Marii Nizolii observationibus in Ciceronem desiderantur, appendix*, Rome, 1541, in-4°; Bâle, 1543, in-8°. VI. Quelques poésies dans les *Deliciæ poetarum Italorum*, parmi les *Carmina illustrium poetarum Italorum*, donnés par Matthieu Toscan. Ce savant, regretté après sa mort, essuya plusieurs tracasseries qui empoisonnèrent sa vie.

ZANCHIUS (Jean-Chrysostôme), chanoine régulier, né dans le Bergamasque, fut prieur de la maison canoniale du Saint-Esprit à Bergame. En 1559, on lui confia la direction de tout l'ordre, et il s'acquitta de cette fonction jusqu'à sa mort, arrivée en 1566. On a de lui : I. *De Orobiorum sive Cenomanorum origine libri tres*, Venetiis, 1541. II. *Ad Carolum V panegyricus*, in-4°. Il avait entrepris un *Lexicon biblicum;* mais il n'eut pas le temps de l'achever. Il cultiva aussi avec succès la poésie italienne; mais aucun de ses ouvrages dans ce genre n'est parvenu jusqu'à nous.

ZANCHIUS (Lélie), de Vérone, originaire du Bergamasque, fut docteur en droit, agrégé au collége de Vérone, et occupa les principales dignités de cette ville, qui en récompense de ses services, le nomma chevalier doré. Sixte V le créa évêque de Rétimo ; mais lorsqu'il allait prendre possession de son église, la mort l'enleva le 23 septembre 1588. Il a laissé, *De privilegiis Ecclesiæ*, Vérone, 1587. II. *Dialogus inter militem sacrum et secularem.* III. *Abyssus pietatis Dei.*

ZANCHIUS (Jérôme et Jean-Baptiste), architectes de Pesaro, florissaient dans le 16° siècle. Le premier nous a laissé un *Traité sur l'art d'attaquer et de défendre les forteresses*, Venise, 1601. Jean-Baptiste a écrit un *Traité de fortifications*, Venise, 1560, 1 vol.

ZANCHIUS (Basile), poète italien, qui a publié sept livres de *Poésies latines*, Rome 1558, in-8°. Cette édition est plus complète que celle de 1550. Celle de Bâle, 1555, in-8°, contient de plus trois livres de Poésies latines de Laur. Gambara.

ZANETTI (Antoine-Marie), amateur de gravures, né en 1680, à Venise, mort en 1778, possédait un cabinet de curiosités en tout genre, que lui-même a embelli de ses productions. Il grava un tableau de saint Pierre du Tintoret, une suite de douze su-

jets à l'eau-forte, d'après Castiglione, une autre de quatre-vingt-dix en bois d'après Raphaël et Le Parmesan. On a de lui plusieurs recueils curieux, entr'autres : *Gemmæ antiquæ*, Venise, 1750, in-fol. fig.

ZANETTI (Bernard), né à Castel Franco, dans le Trévisan, en 1690, étudia à Padoue la théologie. Nommé curé de la paroisse de Postuoma à cinq milles de Trévise, il consacra tous ses loisirs à l'histoire et à la chronologie. Il mourut le 2 avril 1762. On a de lui, I. *Mémoires historiques, critiques et chronologiques de l'empire des Lombards en Italie*, 2 tomes, in-4°. II. *Histoire de l'empire des Goths en Italie*, Venise, 1753, 2 vol. in-4°. III. *Un Carême*, et plusieurs autres ouvrages.

ZANETTI (Antoine-Jérôme), antiquaire, né à Venise en 1713, d'une famille honnête, apprit les langues latine, grecque et italienne, et fit de grands progrès dans l'histoire profane. Il cultiva la jurisprudence, obtint deux prix à l'académie des inscriptions et belles-lettres de Paris, et fut l'un des premiers pensionnaires de l'académie royale de Padoue. Ses principaux ouvrages sont : I. *Description d'un ancien manuscrit du 6e siècle*, Venise, 1765, in-folio. II. *Origine des arts chez les Vénitiens*, Venise, 1758, in-4°.

ZANETTI (Guido Antonio), fils du précédent, né au château de Bassano en 1741, vint à Bologne à l'âge de quinze ans, où on lui enseigna les élémens de la langue latine, l'arithmétique et la géométrie. Ce fut principalement à l'arithmétique qu'il s'adonna, et une place d'aide-computiste étant venu à vaquer, on la lui donna. Peu de temps après il obtint l'emploi de computiste en chef, et le droit de bourgeoisie. Il fit encore preuve de son talent dans la connaissance des monnaies. Il composa, sous la direction du célèbre abbé Trombelli, un musée considérable de médailles antiques, de la Grèce et de Rome. Il consulta pour cet objet tous les auteurs anciens, et les bibliothèques les plus précieuses. Il conçut le projet de compléter l'ouvrage de Philippe Argelati, antiquaire de Bologne, et persuadé qu'une semblable entreprise ne pouvait être achevée par un seul homme, il mit à contribution les premiers savans de l'Italie, qui s'empressèrent de l'aider de leurs lumières. On le nomma conservateur du Musée des antiques à Ferrare, et il occupa cette place honorable jusqu'à sa mort, arrivée le 3 octobre 1791. Son principal ouvrage est le *Traité des Monnaies et Médailles de l'Italie*, imprimé à Bologne, in-folio.

ZANETTINI (Jérôme), jurisconsulte du 15e siècle, né d'une noble famille de Bologne, fut professeur de droit dans sa ville natale depuis 1459, jusqu'en 1472. Il passa de là à une chaire de droit pontifical à Pise, et mourut le 8 avril 1493. Ses ouvrages sont : I. *Contrarietates inter jus civile et canonicum*, Bononiæ, 1490, in-folio. II. *De foro conscientiæ et contentioso.*

ZANFLIET (Corneille), religieux du 15me siècle, né à Liége, est auteur d'une chronique depuis le commencement du monde jusqu'en 1230. Elle a été insérée dans la *collectio amplissima* des bénédictins Martenne et Du-

rand. On y trouve des renseignemens utiles, que lui seul a donnés. En général cette histoire est bien écrite. Zanfliet n'était pas moins recommandable par ses vertus que par ses talens.

ZANIBONI (le comte ANTOINE), de Bologne, poète, orateur, et fondateur en 1717, de l'académie des *Incogniti*, mourut dans sa patrie le 6 août 1767. On a de lui quelques drames italiens. La plupart de ses ouvrages sont traduits du français. Il a encore laissé des sermons, panégyriques et discours.

ZANNICHELLI (JEAN-JÉRÔME), médecin, né à Modène en 1662, voyagea dans une partie de l'Italie, pour s'instruire dans son art. Il l'exerça à Venise avec succès jusqu'à sa mort, arrivée le 11 janvier 1729. Dans ses momens de loisir, il parcourut les environs de cette république, examina avec soin tout ce qui a rapport à l'histoire naturelle, surtout à la botanique, et forma une riche collection en ce genre, dont il publia le catalogue sous ce titre : ***Catalogus plantarum terrestrium, marinarum***, etc. Venise, 1711. On a encore de lui : I. ***Promptuarium remediorum chimicorum***, 1710. II. *De ferro ejusque præparatione*, Venise, in-8°. III. *De Myriophillo Pelagico*, Venise, in-8°. IV. ***Lithographia duorum montium Veronensium, vulgò Monto di Boricolo et di Zoppica***, 1721. V. *De Rusco ejusque præparatione*, 1727, in-8°. VI. ***Opuscula botanica***, Venise, 1730, in-4°. VII. ***Histoire des plantes qui naissent aux environs de Venise***, 1731, in-fol., en italien, avec des figures qui sont fort peu exactes. Cette histoire laisse encore beaucoup à désirer. Ces deux derniers ouvrages ont été publiés par son fils Jean-Jacques, qui a suivi la route que son père lui avait tracée; il a donné une édition augmentée du Catalogue du cabinet d'histoire naturelle de son père. Venise, 1736, in-4°. Zannichelli était un homme d'un tempérament vif et sec ; d'une physionomie fine, d'une conversation agréable. Son cœur, plein de bonté et de sentimens nobles, le faisait aimer et respecter. Ses connaissances étaient supérieures à celles des pharmaciens ordinaires, et il était consulté comme le plus habile médecin. Divers remèdes, qu'il inventa, étendirent sa réputation, et son savoir le mit en relation avec les chimistes et les botanistes les plus célèbres de son pays.

ZANNONI (BERNARD), jésuite, né à Reggio en 1530, et mort à Genève le 29 mars 1620, a écrit la ***Vie et la Passion de Jésus-Christ***, Genève, 1610 : et une ***Pratique de la religion parfaite***, ibid., 1641.

ZANNONI (JACQUES), médecin, né à Montecchio, dans le duché de Reggio en 1615, mort à Bologne en 1682, directeur du jardin de l'université de cette ville, exerça la médecine avec succès, et fut connu pour un des plus habiles botanistes italiens. Sa sagacité et ses observations lui firent découvrir que plusieurs plantes, décrites par divers auteurs, sous des noms différens, sont les mêmes. Il étudia les anciens et les modernes qui ont écrit sur cet art, les compara ensemble, et les accorda sur plusieurs points. Le principal fruit de ses veilles est une ***Histoire botanique***, en italien, Bologne, 1675, in-

Digitized by Google

folio. Cajetan Monti l'a traduite en latin, et l'a enrichie de Notes. Sa traduction est intitulée : *Rariorum stirpium historia*, Bologne, in-folio, 1742.

ZANNONI (PIERRE-ANTOINE), jésuite de Reggio, de la même famille que le précédent, né le 19 avril 1723, prit l'habit ecclésiastique à Bologne le 16 octobre 1743. Il se distingua dans la prédication et dans la littérature. Sa compagnie ayant été supprimée en 1773, l'évêque de Cervia le nomma son théologien. Zannoni mourut le 28 juin 1786 : il a laissé un poëme intitulé : *De salinis Cerviensibus libri tres*, Cesenæ, 1786, in-8°.

ZANNOWICH (le comte ÉTIENNE), né dans la Dalmatie en 1752, et mort à Colorno le 4 février 1774, fut regretté de tous les savans. Ses ouvrages en prose et en vers ont paru à Milan et à Paris en 1773.

ZANONI (ANTOINE), commerçant et agriculteur, naquit à Udine d'une famille aisée le 18 juin 1696. Persuadé que les progrès des manufactures et du commerce dépendent beaucoup de ceux de l'agriculture, il se livra tout entier à cette dernière science. Il jugea le Frioul convenable à la propagation des mûriers, et y introduisit un commerce abondant de soies. Il cultiva les vignobles, en tira du vin exquis, à peu près semblable à celui de la Bourgogne, et non moins suave que celui de Hongrie. Toutes les parties du commerce se ressentirent de son activité. Les sociétés académiques d'économie rurale de Florence, de Rovigo, de Capo d'Istria, le mirent au nombre de leurs membres. Après avoir consacré toute sa vie aux intérêts de l'humanité, il mourut le 4 décembre 1770. On a de lui : I. *Lettres diverses, de l'influence de l'agriculture des arts et du commerce sur le bonheur des états*, Venise, 1763, 8 tom. in-8°. II. *De la marne et des autres fossiles pour engraisser les terres*, Venise, 1768, in-4°. III. *Histoire de la médecine vétérinaire*, ibidem, 1770, in-8°.

ZANONI (ATHANASE), de Ferrare, l'un des meilleurs comédiens italiens du 18e siècle, reçut une bonne éducation ; son goût pour la déclamation l'ayant déterminé à embrasser la carrière du théâtre, il entra dans la troupe du célèbre Antoine Sacchi, dont il épousa la sœur. Personne n'égala Zanoni pour la grace de la prononciation, la vivacité et la finesse des reparties. Aux qualités de son état il joignit une ame noble. Le 22 février 1792, invité à un souper splendide, il tomba dans un canal profond, et mourut peu après. On a publié à Venise, en 1787, un *Recueil de mots ingénieux et satiriques à l'usage du théâtre*, par Athanase Zanoni.

ZANOTTI-CAVAZZONI (JEAN-ANDRÉ), célèbre acteur et auteur italien, né à Bologne, exerça quelque temps la profession de comédien avec tant de succès qu'il fut surnommé le *Roscius* de son siècle. Il fut d'abord attaché au service de François Ier, duc de Modène, puis vint en France sous le règne de Louis XIV, et entra à la comédie italienne. Il lia connaissance avec les meilleurs auteurs dramatiques de ce temps, tels que le grand Corneille qui l'honora de son amitié. Après avoir joué

quelques années à Paris, il retourna dans sa patrie, où il mourut le 13 septembre 1695. On a de Zanotti : I. Une traduction italienne de la tragédie d'*Héraclius*, par P. Corneille, Bologne, 1691. II. *Combat de la gloire et de l'amour*. Ce n'est qu'une traduction italienne du *Cid* de P. Corneille. III. *Storia dell' accademia fiorentina di Bologna*, Bologne, 1739, 2 vol. in-4°. fig.

ZANOTTI (Hercule), savant ecclésiastique, fils du précédent, né à Paris en 1684, s'adonna à la prédication, et se fit applaudir dans les principales villes de l'Italie. En 1741, il devint chanoine de la basilique de sainte Pétrone. Il mourut d'une maladie longue et pénible le 14 juin 1765. On a de lui : I. *Histoire de saint Bruno*, Bologne, 1741. II. *Histoire de saint Procule, chevalier bolonais, et de saint Procule, évêque de Terni*, tous deux martyrs, ibid., 1742.

ZANOTTI (Jean Pierre), peintre et poète, frère du précédent, né à Paris le 3 octobre 1674, reçut d'abord une éducation libérale. On le plaça ensuite au collége de Preti, où il demeura trois ans. Le reste de son éducation fut achevé par un prêtre. En 1695, il se maria avec Coustance Gambari, nièce de Pasinelli, dont il avait reçu les premiers élémens de peinture. Ayant perdu en 1700, ce maître chéri, il voyagea en France, en Allemagne, en Italie, et revint se fixer dans sa patrie, où il cultiva tranquillement la poésie et la peinture jusqu'à sa mort, arrivée le 28 septembre 1765. Outre divers traités sur la peinture, nous avons de lui en italien : I. *Didon*, tragédie, Bologne, 1718. II. *Coriolan*, ibid., 1754. III. *Histoire de l'académie clémentine de Bologne*, ibid., 1739. IV. *Poésies diverses*, ibid., 1718, etc.

ZANOTTI (François Marie), illustre philosophe, orateur, poète et littérateur, frère du précédent, né à Bologne, le 6 janvier 1692, fit ses cours de grammaire et de rhétorique chez les jésuites, et apprit la philosophie des chanoines de Saint-Sauveur. Il se livra spécialement à la poésie latine et italienne, et fut un des premiers qui aient introduit en Italie le genre de Catulle. En 1718, il fut nommé professeur de mathématiques et de philosophie à Bologne. Il dépouilla la logique des abus nombreux dont les sophistes l'avaient défigurée. Il expliqua les tourbillons de Descartes, son système sur la lumière, les couleurs, et le mouvement. Quelques années après, la réputation de Newton s'étant répandue en Italie, Zanotti devint l'un de ses sectateurs. En 1731, il fut nommé bibliothécaire de l'Institut, puis membre de cette société, à laquelle il reudit de grands services, et dont il devint le président en 1766. Il mourut le 25 décembre 1777, vivement regretté de ses concitoyens. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages de philosophie, de métaphysique, de mathématiques, de poésie et de beaux-arts.

ZANOTTI (Eustache), célèbre mathématicien, fils de Jean Pierre, né le 27 novembre 1709, fit présager dès son enfance qu'il augmenterait encore la gloire de sa famille chez qui le talent semblait héréditaire. Il apprit la grammaire et les belles-lettres chez les jésuites, la philosophie et les

mathématiques de François Marie Zanotti son oncle, et l'algèbre de Gabriel Manfredi. L'exemple, les préceptes, et les écrits d'Eustache Manfredi, (*voy.* ce nom), le déterminèrent à étudier l'astronomie; et il le fit avec succès, à 20 ans il fut nommé suppléant de ce célèbre maître dans la chaire d'astronomie, à l'institut, qu'il occupa en titre dans la suite. On lui donna en 1738, celle de mécanique dans sa ville natale qu'il ne voulut jamais abandonner, malgré les sollicitations et les offres de l'université de Padoue. Il y enseigna encore publiquement l'hydrométrie, privilège accordé seulement aux professeurs qui ont rendu de grands services à leur patrie dans les sciences. La république de Lucques, et le prince de Piombino rendirent hommage à ses talens. Le sénat de Bologne le nomma président de l'institut après la mort de François Marie son oncle. Les académiciens de Londres, de Berlin, et de Cassel le placèrent au rang de leurs membres. Au milieu de ces témoignages éclatans de l'estime et de la reconnaissance publiques, la mort l'enleva le 15 mai 1782. On distingue parmi ses nombreux ouvrages, un *Traité théorie-pratique de perspective*, Bologne, 1766; des *Ephémérides célestes*, et plusieurs observations sur les Eclipses et les Comètes.

ZANTEN (Jacob Van), docteur en médecine et en théologie, était ministre des mennonistes à Harlem en 1707. Il avait d'abord été agrégé au collège des médecins, dont il fut plusieurs fois le doyen; mais lorsqu'il eut été nommé ministre, il se réserva seulement la pratique de la médecine, et exerça simultanément ces deux fonctions jusqu'en 1729. Il a écrit quelques ouvrages dans sa langue maternelle; un seul traité de la médecine. C'est une traduction du Traité de Dolœus, sur les moyens de guérir la goutte et de s'en préserver, Harlem, 1709, in-12.

ZANTI (Jean), né à Bologne, professait l'astronomie dans sa patrie en l'année 1630. On a de lui, I. *Discours sur la réforme de l'année faite par Grégoire XIII*, Bologne, 1582, in-4°. II. *Noms et surnoms de tous les carrefours, rues et places de Bologne, avec leur origine*, ibid., 1583, in-4°. III. *Vie de saint Bernard de Sienne*, ibid. 1630.

ZANTINI ou ZANETTINI (Jacques de), savant médecin de Padoue, vivait dans le 15e siècle. Michel Savonarola, dans un opuscule, *De laudibus Patavii*, écrit en 1660, le met au rang des médecins de Padoue qui ont eu le plus de célébrité au commencement du 15e siècle, et cite de lui un Commentaire estimé sur Avicenne.

ZANTVLIET (Jean de), médecin du 16e siècle, était natif du Brabant. On a peu de renseignement sur lui; Eloy cite seulement un traité *De diætis totius anni*, Lyon, 1515, in-4°.

ZANZALE (Jacques), dit *Baradée* ou *Bardai*, moine simple et ignorant du 6e siècle, fut ordonné par les évêques opposés au concile de Chalcédoine, évêque d'Edesse, et nommé leur métropolitain œcuménique. Si Jacques avait peu de savoir, il avait beaucoup de zèle et d'enthousiasme. Il compensa par son activité et par l'austérité de ses mœurs

tout ce qui lui manquait du côté des talens. Couvert de haillons, et en imposant au peuple par cet extérieur humilié, il parcourut impunément tout l'Orient, réunit toutes les sectes des eutychéens, ordonna des prêtres et des évêques, et fut le restaurateur de l'eutychianisme dans l'Orient. Voilà pourquoi le nom de *jacobite* a été donné à tous les partisans de cette secte. Après la mort de Sévère, évêque d'Antioche, Zauzale plaça sur ce siége Paul à qui d'autres évêques ont succédé jusqu'à nos jours. Les évêques ordonnés par lui ne résidèrent point dans cette ville, mais dans Amida, tant que les empereurs romains furent maîtres de la Syrie. Les jacobites, persécutés par ces princes, se répandirent en Perse, où ils fomentèrent la haine du nom romain chez ces peuples; mais ils dominèrent surtout en Egypte et en Abyssinie. Ils ont aussi des églises dans tous les lieux où les nestoriens se sont établis; et ces deux sectes qui pendant tant de siècles remplirent l'empire de troubles et de séditions, vivent en paix aujourd'hui, et communiquent ensemble. Les jacobites rejètent le concile de Chalcédoine; ne reconnaissent qu'une nature et une personne en Jésus-Christ, sans croire néanmoins que la nature divine et la nature humaine soient confondues. Ils font consister toute la perfection de l'Evangile dans l'observance des jeûnes qu'ils poussent à l'excès. Ils ont tous les sacremens de l'Eglise catholique, et n'en diffèrent que sur quelques pratiques dans l'administration de ces signes sacrés. Ils ont, par exemple, conservé la circoncision, et ils marquent d'un fer rouge l'enfant après qu'il est baptisé. La prière pour les morts est en usage parmi eux. On leur a imputé quelques opinions sur la Trinité, sur l'origine des ames, etc. De Lacroze les accuse encore de croire l'impanation; mais l'abbé Pluquet pense que cette imputation n'est pas assez prouvée.

ZAPATA (ANTOINE), prélat et homme d'état espagnol, né à Madrid, fut archevêque de Burgos, ministre d'état du roi d'Espagne, et président du collége de l'inquisition. Le pape Clément VIII l'éleva au cardinalat. Zapata mourut le 25 avril 1635, âgé d'environ 84 ans. On cite de lui un traité *de Obligatione conscientiæ*. En 1631, il publia un nouvel *Index librorum prohibitorum et expurgandorum*.

ZAPATA (ANTOINE, selon les uns, et LUPIAN, selon les autres), né dans le royaume de Valence, en Espagne, entra dans l'ordre de Saint-Benoît. Il vivait dans le 17e siècle. Il est auteur de plusieurs livres en espagnol, qui ne sont point venus jusqu'à nous. Après sa mort on publia, avec ses notes, *Chronicon Hauberti Hispalensis*.

ZAPATA (JEAN-BAPTISTE), médecin du 16e siècle, né à Rome, est auteur d'un ouvrage traduit en latin par David Splessius, sous ce titre : *Mirabilia, sive secreta medico-chirurgica denuò inventa, ad sanandos omnes humani corporis affectus*, Ulmæ, 1695, in-8°. Zapata a encore publié un recueil de Secrets, sous le titre de *Secreti vari di Medicina e di Chirurgia*, Rome, 1586, in-8°; Venise, 1595, in-8°. Cet ouvrage a eu un grand succès.

ZAPHIUS (Nicolas), théologien protestant, né à Miewitz, dans le comté de Schwartsbourg, en 1601, fit ses études à Iéna et à Wittemberg, où il fut professeur en théologie et en langues orientales. Il devint ensuite prédicateur de la cour à Weimar, et ensuite surintendant-général dans la même ville. Il a contribué à l'édition de la grande Bible, imprimée à Weimar. On a encore de lui : I. *Dubia physica*. II. *Opusculum theologicum*. III. *Catena aurea articulorum fidei*. IV. *Hodegeticum philosophiæ practicæ*. V. *Philosophia universalis*.

ZAPOL ou ZAPOLSKI (Jean de), vaivode de Transylvanie, fut appelé par la noblesse hongroise contre des brigands qui désolaient leur pays. Zapol les dissipa, et fit mourir leurs chefs dans des tourmens affreux ; leurs complices ne rachetèrent leur vie qu'en buvant le sang de ces chefs. Zapol, s'étant fait un parti considérable en Hongrie, fut élu roi en 1526 par les états, après la mort funeste du roi Louis II ; mais son élection fut troublée par Ferdinand d'Autriche, qu'un parti hongrois proclama roi à Presbourg. Zapol, obligé de se retirer en Pologne, implora le secours de Soliman II, qui entra dans la Hongrie, et mit Zapol en possession de la ville de Bude. Enfin, après une guerre de plusieurs années, mêlée de succès divers, les deux prétendans firent entre eux, l'an 1536, un accord qui assura à l'un et à l'autre la possession de ce que les armes leur avaient acquis. Zapol eut pour principal ministre le fameux Martinusius, auquel il confia en mourant, l'an 1540, la tutelle de son fils Jean Sigismond, né peu de jours avant sa mort. Aux talens pour la guerre qu'il n'eut que trop d'occasions d'exercer, ce prince joignit les qualités nécessaires au gouvernement d'un état. Son fils, obligé par la maison d'Autriche de se contenter de la Transylvanie, mourut en 1571, sans avoir été marié.

ZAPOL (Barbe), fille d'Etienne Zapol, vaivode de Transylvanie, épousa Sigismond, roi de Pologne, qui l'aima tendrement. Elle fit le bonheur des Polonais, qui la surnommèrent *Esther*, pour sa chasteté et ses vertus.

ZAPPI (Jean-Baptiste), bon littérateur, né à Imola, dans la Romagne, d'une famille noble, florissait vers la fin du 16ᵉ siècle. Outre quelques poésies répandues dans divers recueils, on a de lui : *Traité de la Philosophie spirituelle*, Venise, 1585, in-4°.

ZAPPI (Jean-Baptiste-Félix), né à Imola, en 1667, parent du précédent, fit naître, au milieu des épines de la jurisprudence, les fleurs de la poésie, art pour lequel il avait beaucoup de talent. Il se rendit à Rome, pour exercer la fonction d'avocat dans laquelle il s'acquit quelque réputation. Il fit connaissance en cette ville avec le fameux Carle Maratte ; et l'analogie de leurs talens unit le peintre et le poète. Celui-ci découvrit dans Faustine, fille du peintre, un talent marqué pour la poésie, et l'épousa. Ensuite il se lia avec plusieurs beaux esprits de Rome, et ils fondèrent ensemble l'académie *degli Arcadi*. Zappi mourut à Rome en 1719. On trouve de ses vers dans divers recueils.

ZARA, roi d'Ethiopie et d'une partie de l'Egypte, fit la guerre à

Asa, roi de Juda, 741 ans avant J.-C. Il conduisit contre ce monarque un million d'hommes et trois cents chariots armés; Asa n'en fut pas moins vainqueur.

ZARABRINI (Onfroi), né à Cotignola, dans la Romagne, en 1535, entra à l'âge de 13 ans dans la congrégation des chanoines réguliers de Bologne. Il étudia les humanités dans cette ville, et la philosophie à Pérouse, sous le célèbre François Piccolomini. Il excella dans l'éloquence latine et italienne. On a de lui un grand nombre d'ouvrages théologiques.

ZARATE (Augustin de), né en Espagne, fut envoyé au Pérou, en 1543, en qualité de trésorier général des Indes. A son retour, il fut employé aux Pays-Bas, dans les affaires de la monnaie. Pendant son séjour aux Indes, il recueillit des Mémoires pour l'*Histoire de la découverte et de la conquête du Pérou*, dont la meilleure édition, en espagnol, est celle d'Anvers, 1555, in-8°. Cette Histoire a été traduite en français, par de Citri, et imprimée à Amsterdam et à Paris, en 2 vol. in-12, 1700. Quoiqu'on ne puisse pas toujours compter sur l'exactitude de cet auteur espagnol, son ouvrage peut être utile.

ZARATE (François-Lopez de), poète lyrique espagnol, né à Logrogno, province de la Rioxa en 1580, suivit d'abord la carrière des armes : il fit ensuite quelques voyages, et revint en Espagne, où il fut accueilli par don Rodrigo Calderon, ministre d'état, et par le duc de Lerme, premier ministre. Ces liaisons furent suivies de son entrée dans les cabinets de ces personnages, en qualité de premier secrétaire. Mais ayant été enveloppé dans leur disgrace; il vécut retiré, et se livra à son penchant pour la poésie, jusques à l'année 1658, où il mourut d'une attaque de paralysie. Il a laissé, 1° Poésies diverses, Alcala, 1619, in-8°; 2° l'Invention de la croix, par l'empereur Constantin, Madrid, 1648, in-4°; 3° une tragédie intitulée: *Hercule*.

ZARINE, monta sur le trône des Scythes Saces après la mort de Marmarès, que Cyaxare, roi des Mèdes, fit égorger dans un festin, pour secouer le joug sous lequel les Scythes tenaient les Mèdes asservis depuis 28 ans. Cette reine commanda son armée en personne contre celle de Cyaxare, conduite par le gendre de ce prince, nommé Stryangée, jeune seigneur Mède, bien fait, généreux et bon capitaine. Après deux années d'une guerre contrebalancée, Zarine fut vaincue; et son vainqueur, devenu amoureux d'elle, se tua de désespoir, n'ayant jamais pu corrompre sa vertu, quoiqu'il eût touché son cœur. Cette princesse, rendue à ses sujets, se conduisit en grand homme. Elle fit défricher des terres, civilisa des nations sauvages, fit bâtir un grand nombre de villes, en embellit d'autres, se fit craindre au dehors, en se faisant aimer et respecter en dedans. Zarine a fourni le sujet de deux tragédies imprimées et non représentées, l'une par M. Devineau, Paris, 1803, in-8°; l'autre par M. Legrand, in-8°.

ZARLINO (Joseph), né à Chioggia, dans l'état de Venise, président et directeur de la chapelle de la seigneurie de Venise, s'est rendu célèbre par la connaissance qu'il avait de la musique. Au jugement du père Mer-

senne et d'Albert Bannus, Zarlino est le plus savant de tous les auteurs qui ont écrit sur cet art; mais on ne connaissait alors ni les Rameau, ni les Rousseau. Toutes ses œuvres ont été imprimées en 4 tom. en 2 vol. in-folio, 1589 et 1602, à Venise, où il mourut en 1599. Plusieurs biographes italiens le regardent comme le restaurateur de la musique dans leur patrie. Ils vantent beaucoup ses *Instructions et Démonstrations harmoniques*, et ses *Supplémens musicaux*. C'est lui qui engagea Antoine Gogavino à traduire en italien les auteurs grecs qui ont donné des règles de la musique ancienne.

ZAROTTI (César), né à Capo d'Istria, florissait dans le 17e siècle. On a de lui, I. *De medicâ Martialis tractatione*, Venitiis, 1657, in-4°. II. *De angelorum pugnâ*, ibid., in-4°. III. *Centuria sacrorum epigrammatum*, ibid., 1667, in-8°.

ZAS (Nicolas), médecin de Roterdam, vivait dans le 17me siècle. Il suivit les opinions de l'anatomiste Jean de Bils, et fut un de ses plus zélés partisans. On a de lui un *Traité sur la rosée des animaux*, en hollandais, Roterdam, 1660, in-12 Haller en a donné l'analyse; suivant lui, Zas prétend que le chyle est repompé par les veines, la vapeur par les vaisseaux rorifères, et que la plupart des vaisseaux lymphatiques aboutissent au cœur.

ZAULI (Dominique), illustre prélat de Rome, né en 1637, d'une famille noble de Faenza en Romagne, s'adonna à la jurisprudence avec tant de zèle qu'il devint bientôt un des plus savans jurisconsultes et canonistes de la cour de Rome. Il fut vice-gérant dans cette ville, archevêque de Théodosia, dataire de la pénitencerie, et assesseur du Saint-Office. Il mourut en 1722. On a de lui, I. *Le Recueil des décisions de Jean Baptiste Coccini*. 1 vol. II. *Observationes canonicæ*, Romæ, 1723, in-fol., 2 volumes.

ZAZIUS (Udalric), né à Constance en 1461, fit des progrès si rapides dans le droit, qu'en peu de temps il fut jugé capable d'en donner des leçons en public, et de remplacer son maître. Il mourut en 1539, à Fribourg, où il professait. On a de lui, I. *Epitome in usus feudales*. II. *Intellectus legum singulares*, et d'autres ouvrages recueillis à Francfort en 1590, en 6 tom. in-folio. On a aussi *Vitæ et epistolæ Zazii ad viros suæ ætatis doctissimos*, Ulm, 1774, in-8°. — Jean Ulric Zazius son fils, mort en 1565, conseiller d'état des empereurs Ferdinand I, et Maximilien II, professa à Bâle la jurisprudence, sur laquelle il laissa quelques ouvrages.

ZAVARISI (Virgile), jurisconsulte et poëte véronais du 15e siècle, s'occupa de l'étude des langues hébraïque et arabe. Daniel Zavarisi, de la même famille, qui florissait dans le 16me siècle, termina le dixième livre de l'*Histoire de la monarchie française*, que Paul Émile, son concitoyen, avait laissée imparfaite. Cette histoire latine fut imprimée à Paris en 1549, traduite en italien par un auteur anonyme, et publiée à Venise.

ZEB, prince des Madianites, ayant été vaincu par Gédéon, fut trouvé dans un pressoir où il se cachait. Les Ephraïmites lui ayant

coupé la tête, la portèrent au vainqueur.

ZÉBEIDA, épouse du célèbre califie Aaroun al Raschid, en fut tendrement aimée, et profita de son influence pour assurer le bonheur de ses sujets. En 791, elle fonda la ville de Tauris en Perse.

ZECCADORE (François), illustre prélat italien, naquit d'une famille noble de Gubbio en 1660. Après avoir fait son cours de belles-lettres dans sa patrie, il alla étudier la philosophie et la théologie dans le séminaire de Rome, dirigé par les jésuites. De retour à Gubbio, il parvint encore jeune aux premières dignités. Il cultiva la littérature, et surtout la poésie italienne. Innocent XII l'appela auprès de lui et le nomma camérier d'honneur; également estimé de Clément XI, il pouvait espérer de parvenir aux emplois les plus glorieux, lorsqu'il fut assassiné le 6 janvier 1703 dans le palais apostolique par son propre camérier, qui paya de sa tête ce forfait. On a de lui: I. *Problemataarithmetica,* Rome, 1677. II. *Pro eligendo pontifice oratio*, ibid., 1699, et plusieurs autres ouvrages estimés.

ZECCHI (Lélio), de Bidiecioli, près de Brescia, vécut sur la fin du 16ᵉ siècle. Il fut chanoine pénitencier du Dôme, dans sa ville natale. Doué d'un génie facile et fécond, il fit de grands progrès dans la philosophie, la théologie et les belles-lettres. On a de Zecchi: I. *De civili et christianâ institutione.* II. *De principis administratione.* III. *De usuris.*

ZECCHINI (Pétrone), médecin, naquit à Bologne en 1739. Ayant achevé ses cours de philosophie et de médecine, il obtint du sénat une chaire d'anatomie. Dans la réforme opérée à l'université de Ferrare en 1772, on lui donna la chaire de médecine qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée le 13 septembre 1792. Il a écrit: I. *De Gorterianâ corporum vitalitate prælectio anatomica*, Bononiæ, 1772. II. *Athleta medicus*, Ferrariæ, 1777. III. *De grano turcico libri tres*, Bononiæ, 1791.

ZECCHIUS (Jean), savant médecin, né à Bologne en 1533, mort à Rome le 2 décembre 1601, fut un des plus habiles praticiens de son temps. Les papes Sixte Quint et Clément VIII le prirent à leur service; ce dernier principalement avait une idée si avantageuse des talens de Zecchius qu'il voulut savoir son avis sur la méthode curative des fièvres, qui partageait alors tous les médecins de la capitale. Zecchius discuta cette question en présence du pontife avec tant d'éloquence, que tous les autres médecins se rangèrent de son parti. On a de lui: I. *De aquarum porrectanarum usu atque præstantiâ*, Bologne, 1576, in-4°. II. *In primam aphorismorum Hippocratis sectionem dilucidæ lectiones*, Bologne, 1586, in-4°. III. *De ratione purgandi, præsertim febres*, Rome, 1596, in-4°. IV. *Consultationes medicinales*, Rome, 1599, in-4°. V. *De urinis brevis et pulcherrima methodus;* Bologne, 1613, in-4°. L'auteur y a joint une dissertation *de laterali dolore cum febre putridâ.* Cet ouvrage a été mis au jour par Hercule Zecchius, neveu de celui dont nous parlons, et qui est lui-même auteur de plusieurs pro-

ductions estimées, parmi lesquelles on remarque des poésies italiennes.

ZECH (François), jésuite allemand et savant théologien, mort vers l'an 1770, fut professeur du droit canon dans l'université d'Ingolstadt, où son talent et sa fermeté le rendirent célèbre. On a de lui trois dissertations sur l'Encyclique de Benoît XIV, et l'ouvrage y relatif du P. Concina, qui furent publiées à Venise en 2 vol., 1763, avec l'*Appendix de la doctrine morale*.

ZEFFIRI (Silvio), médecin, né à Rome, d'une famille noble, au commencement du 16ᵉ siècle, se livra à la médecine, et y obtint une réputation méritée. Paul III, souverain pontife, l'honora de son estime et le fit son médecin. Il a publié : *De putredine, sive de protrahendâ vitâ libellus*, Romæ, 1536, in-4°.

ZEGEDIN ou SZEGEDIN (Etienne de), né en 1505, à Zégédin, ville de la basse Hongrie, mort à Keveu en 1572, fut un des premiers disciples de Luther. Il prêcha le luthéranisme dans plusieurs villes de Hongrie, et fut fait prisonnier par les Turcs, qui le traitèrent avec inhumanité. Ayant recouvré sa liberté, il devint ministre à Bude et en diverses autres villes. On a de lui : I. *Speculum Romanorum pontificum historicum*, 1602, in-8°. II. *Tabulæ analyticæ in Prophetas, Psalmos et novum Testamentum*, etc., 1592, in-fol. III. *Assertio de Trinitate*, 1575, in-8°.

ZEGERS (Tacite-Nicolas), cordelier de Bruxelles, mort à Louvain le 26 août 1559, entra dans l'ordre des frères mineurs, où il remplit des emplois considérables. Il aimait l'étude, et connaissait à fond l'hébreu, le grec et le latin. Il a publié : I. *Epanorthotes, seu castigationes in novum Testamentum*, 1555, in-8°. II. Des *Notes* ou *Scolies* sur les endroits les plus difficiles du nouveau Testament. III. Une *Concordance du nouveau Testament*. — En général, l'auteur manque de critique; aussi quand il s'est mêlé de corriger l'Ecriture-sainte, il n'a fait qu'y ajouter de nouvelles erreurs, et en a considérablement altéré le texte.

ZEGERS (Hercule), peintre et graveur du 17ᵉ siècle, se distingua par des tableaux riches et variés; ses lointains sont immenses; il peignait, pour ainsi dire, des provinces entières. Presque tous ses tableaux et estampes furent des chefs-d'œuvre. Malheureusement ses contemporains méconnurent son talent, qui ne fut apprécié qu'après sa mort. Cet artiste désespéré ne put soutenir tant d'injustice, et s'adonna à la passion du vin. Il mourut d'une chute qu'il fit en rentrant ivre chez lui.

ZEIDLER (Charles-Sébastien), secrétaire du conseil, et syndic de la ville de Nuremberg, y est mort en 1787, après avoir publié un ouvrage historique, assez considérable : ce sont les vies de plusieurs jurisconsultes allemands.

ZEIDUN, célèbre poète arabe, mort en 1070, était natif de Cordoue, en Espagne. Motahed, roi de Séville, le choisit pour son visir. Il a composé deux poëmes, dont d'Herbelot parle dans sa *Bibliothèque orientale*.

ZEILLER (Martin), natif de Styrie, d'un ministre à Ulm, devint inspecteur des écoles d'Alle-

magne, et mourut à Ulm en 1661, à 73 ans. Il a composé un très-grand nombre d'ouvrages. Les plus estimés sont ceux qu'il a faits sur la Géographie moderne d'Allemagne. I. *L'Itinéraire d'Allemagne*. II. La *Topographie de Bavière*. III. Celle de la *Souabe* qui passe pour très-exacte. IV. Celle d'*Alsace*. V. Celle des *états de Brunswick et du pays de Hambourg*. VI. *Topographia Galliæ*, Francfort, 1655, 13 tomes en 4 vol. petit in-fol., fig. Tous ces ouvrages sont en latin, in-fol., et les difficultés principales y sont bien discutées. On les a rassemblées dans la *Topographie* de Mérian, 3 vol. in-fol.

ZEINAB, femme arabe, désespérée de la mort de son beau-frère Mazhab, tué par Ali, lieutenant de Mahomet, mit du poison dans une épaule de mouton, que l'on servit à ce dernier. A peine un de ses compagnons, nommé Basha, en eut-il mangé, qu'il expira dans de violentes convulsions. Mahomet cracha aussitôt le morceau qu'il avait déjà dans la bouche, et en resta cependant incommodé. Ayant fait paraître Zeinab devant lui, il l'interrogea sur les raisons qui l'avaient portée à cet attentat. « J'ai pensé, lui répondit-elle, que si vous étiez véritablement un prophète, vous connaitriez le danger; et que dans le cas contraire, nous serions délivrés de votre tyrannie. » On dit que Mahomet, surpris de son courage, lui pardonna.

ZEINER (Jean), frère d'un imprimeur d'Augsbourg, était né à Reutlingen, et vint porter la connaissance de l'imprimerie dans la ville d'Ulm. De 1473 à 1484, il publia neuf éditions, dont deux sont une Bible latine, in-fol.; et l'*Helvarius Pelagius de planctu Ecclesiæ*, 1473, 2 vol. in-fol.: ouvrage très-rare.

ZELAIA (Antoine), homme de mer, né à Palerme le 31 décembre 1678, d'un capitaine de vaisseau de l'escadre de Sicile; après avoir reçu une assez bonne éducation, il obtint, en 1697, un grade honorable dans l'escadre sicilienne, et fut, en 1711, lieutenant d'infanterie à Messine. Deux ans après, la Sicile ayant été cédée à Victor Amédée, duc de Savoie, il servit sous ce prince en qualité de lieutenant de vaisseau, et passa en 1720, à l'empereur Charles VI, qui le nomma lieutenant-amiral de toutes les flottes espagnoles. Après plusieurs expéditions glorieuses, il devint maréchal, et l'un des premiers officiers du conseil de guerre. Il mourut le 25 avril 1751, et laissa quatre fils, qui tous ont rendu à leur patrie des services signalés.

ZELL (Ulric), né à Hanau, d'abord enlumineur, porta le premier l'art de l'imprimerie de Mayence à Cologne, et y donna, en 1477, la première édition des deux traités de saint Augustin, *de Vitâ christianâ* et *de Singularitate clericorum*, in-4°. Un exemplaire de ce dernier ouvrage a été acheté 850 liv. à la vente de la bibliothèque de la Vallière. Méerman a donné l'épreuve des caractères employés par Zell.

ZELLER (Jean-Godefroi), médecin allemand, né le 5 janvier 1656, mort le 7 avril 1734, prit le bonnet de docteur à Tubingue en 1684. Il suivit le prince d'OEttingen en Hollande et en France, et à son retour fut choisi pour occuper les chaires ordi-

naire et extraordinaire de la faculté de Tubingue. Il s'acquitta de ses fonctions avec tant d'honneur que plusieurs électeurs le prirent à leur service. Enfin la cour de Vienne, informée de ses talens, l'appela, en 1716, au secours de l'impératrice, alors enceinte. Zeller avait des connaissances profondes en chimie, et il en a fait preuve dans divers ouvrages, écrits en allemand; ses autres productions consistent en dissertations ou thèses, en latin, dans lesquelles on peut puiser d'excellentes idées. Les principales sont: I. ***Disputatio medico-forensis,*** Tubingue, 1691, in-4°. Il y démontre que la précipitation du poumon au fond de l'eau, n'est pas une preuve que l'enfant a vécu. II. ***Vita humana ex fune pendens***, Tubingue, 1692, in-4°. III. ***De morbis ex structurâ glandularum præternaturali***, Tubingue, 1694, in-4°. IV. ***Docimastica super causam et noxas vini lithargyrio mangonizati***, Altorf, 1707. On connaît aussi un Jean-François ZELLER, qui a fait imprimer un ouvrage intitulé ***De bile et ejus usu medicamentoso***, Prague, 1751, 1 vol. in-4°.

ZELLER (GOTTHAR), philologue de Zurich, vivait dans le dix-septième siècle. Il a publié dans sa ville natale un ouvrage intitulé ***Specimen philologiæ sacræ***, etc., 1646, in-4°.

ZELLWEGER (LAURENT), médecin du canton d'Appenzell en Suisse, et membre de la société de physique de Zurich, vivait vers le milieu du dix-huitième siècle. On lui doit une ***Description de l'économie rurale du canton d'Appenzell***, écrite en allemand, et d'autres productions sorties de sa plume n'ont pas été imprimées.

ZELOTTI (JEAN-BAPTISTE), peintre véronais, né en 1532, mort en 1592, fut l'un des meilleurs disciples du Titien, et se distingua, comme ce dernier, par la beauté du coloris et la pureté du dessin.

ZELTNER (GUSTAVE-GEORGE), théologien luthérien, né en 1672, à Hilpoltestin, où son père était ministre, fit ses premières études à Nuremberg, et alla ensuite à Iéna, où il devint maître-ès-arts en 1673; depuis il passa quelque temps à Kiel, à Hambourg, et visita les académies de plusieurs autres villes d'Allemagne, cherchant partout à étendre ses lumières et ses connaissances. Rappelé dans sa patrie, il fut adjoint du corps des ministres à Nuremberg, jusqu'en 1706, où il fut envoyé à Altorf pour y professer la théologie et les langues orientales qu'il enseigna pendant environ 24 ans. Cet écrivain laborieux mourut dans un village près de Nuremberg le 2 juillet 1738. Ses principaux ouvrages imprimés sont: I. Des ***Remarques sur la Bible allemande***, traduite par Luther. II. Les ***Vies des théologiens d'Altorf***, 1 vol. in-4°, où on lit sa propre vie. III. ***Historia cryptosocinianismi***, ou ***Histoire du Socinianisme caché***, qu'il y a eu autrefois à Altorf, 2 vol. in-4°, et dans laquelle l'auteur a inséré toutes les lettres de Martin Ruar. IV. Sept petits écrits sur les ***Savantes Hébreues***. V. ***Dissertatio theologica de novis Bibliorum versionibus Germanicis non temerè vulgandis***, Altorf, 1707, in-4°. VI. ***De Corruptelis et medelis theologiæ dissertatio gemina, quarum priori de***

consanguinitate theologiæ ac metaphysicæ; posteriori, de genuinâ et spuriis theologiam docendi methodis : accessere schediasma de scriptoribus piorum desideriorum; epitaphium item metaphysicæ et idea theologiæ fœderalis, Nuremberg, 1707, 1 vol. in-4°. Ouvrage diffus, mais plein d'érudition.

ZELTNER (Jean-Conrad), savant théologien, né en octobre 1687, à Nuremberg, montra dès sa jeunesse beaucoup de dispositions pour les sciences; il étudia dans l'université d'Altorf, et fit présager par ses succès ce qu'il serait un jour. En 1712, il voyagea dans la Saxe, et se lia avec les personnages les plus distingués. En 1715, il fut chargé du pastorat d'Althentan, et du vicariat d'Altorf, où il mourut le 6 avril 1719. Il est auteur d'une histoire latine de tous les savans qui ont été correcteurs d'imprimerie. C'est un ouvrage généralement estimé. Il a paru à Nuremberg en 1720, sous ce titre : *Theatrum virorum eruditorum qui speciatim typographiis laudabilem operam præstiterunt*, in-12. Il y en a une édition plus ancienne de 1716.

ZENALE (Bernard), peintre et architecte célèbre du 15me siècle, naquit à Treviglio dans le Bergamasque. Envoyé dès sa jeunesse à Milan, il y apprit la peinture et la perspective. On l'appela en 1520, à Bergame pour les embellissemens de l'église de Sainte-Marie. Zenale a écrit un *Traité de Perspective*, dans lequel on trouve des règles d'architecture pour toute espèce d'édifice.

ZENDRINI (Bernard), mathématicien, né en 1680, à Valcamonica dans le Bressan, fut profondément instruit dans la médecine et les mathématiques. Il excella surtout dans l'hydrométrie, et devint mathématicien de la ville de Venise. Il mourut le 18 mai 1747. On a de lui : I. *Observations sur la science des eaux courantes, et sur l'histoire naturelle du Pô*, Ferrare, 1717. II. *Réflexions et supplémens au livre sur le mouvement des animaux*. III. *Observationes anatomicæ annorum*, 1736, etc.

ZENGUI. *Voyez* Emad-Eddyn.

ZÉNO (le chevalier Nicolas), noble Vénitien, eut de bonne heure le goût des voyages. Après avoir équipé un vaisseau en 1380, il fit voile pour l'Angleterre. Mais surpris par une violente tempête, il fut jeté sur le rivage d'une île, aujourd'hui inconnue, et gouvernée par un prince qu'il appelle Zichmni. Ce souverain l'employa dans son armée, le combla d'honneurs et de récompenses. Nicolas Zéno engagea son frère Antoine à venir partager sa fortune. Celui-ci se rendit à ses invitations ; et les deux frères réunis par le même zèle et le même courage, firent des découvertes dans les contrées du Nord. Nicolas étant mort, Antoine qui lui survécut dix ans, envoya à son troisième frère, Charles Zéno, la relation de ses voyages. Nicolas Zéno de la même famille la publia en 1558, à Venise. Plusieurs critiques la regardèrent comme romanesque; et pouvaient-ils penser autrement quand ils lisaient que Zichmni, prince barbare, et peut être chimérique, parlait latin et avait des livres latins dans sa bibliothèque ? que dans une des îles

découvertes il y avait dans le couvent des dominicains une cuisine, par laquelle passait une eau minérale bouillante, qui cuisait le pain dans les pots, au lieu de four; et que le feu d'une montagne peu éloignée de ce monastère se changeait en pierre, dont les religieux se servaient pour élever des édifices, etc. etc. Tout cela ne peut être vrai, et n'est guère vraisemblable.

ZÉNO (Charles), célèbre Vénitien, d'une famille ancienne, entra d'abord dans l'état ecclésiastique, qu'il quitta pour porter les armes. Il signala sa valeur dans diverses expéditions; on récompensa ses services par le gouvernement du Milanais. Propre à la guerre sur mer comme à celle sur terre, il eut plusieurs fois le commandement de la flotte des Vénitiens, et remporta sur les Turcs des avantages considérables. Malgré ses victoires, il fut accusé d'avoir violé les lois de la république, qui défendent à ses sujets de recevoir ni pension ni gratification d'un prince étranger. On le mit en prison; mais son innocence et les murmures des principaux citoyens lui firent rendre la liberté deux ans après. Zéno continua de servir sa patrie avec le même zèle. Il sacrifia souvent sa fortune pour payer les soldats et les ramener à leur devoir. Il aurait été élevé à la place de doge, si l'on avait pu le remplacer à la tête des armées. Résolu enfin de consacrer le reste de sa vie au repos, il passa ses derniers jours à Venise, dévoué entièrement à l'étude, à la méditation; recherchant avec empressement la société des gens de lettres, et les aidant de ses conseils et de son crédit. Il mourut le 8 mai 1418, à 84 ans. Léonard Justiniani, orateur de la république, prononça son éloge funèbre, Venise, 1731. Zéno avait été marié deux fois.

ZÉNO (Jacques), noble Vénitien, neveu de Charles Zéno, naquit en 1417. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut nommé référendaire, puis évêque des églises de Bellune et de Feltre, alors réunies. On le transféra ensuite à l'évêché de Padoue, où il mourut en 1481, laissant une bibliothèque nombreuse et choisie de manuscrits, que George Foscarini, son successeur, transmit au chapitre de cette ville. Zéno a écrit une grande quantité d'ouvrages. Voici les principaux, I. *Vita B. Nicolai Albergati*, 2 vol. II. *Acta Sanctorum*. III. *De vitâ, moribus, rebusque gestis Caroli Zeni*. IV. *Vita summorum Pontificum*. V. *Repetitiones et disputationes*.

ZÉNO (Antoine), dit le jeune, noble Vénitien, savant helléniste du 17e siècle, nous a laissé *Commentarius in concionem Periclis et Lepidi ex Thucydide et Sallustio*, Venetiis, 1569, un volume in-4°.

ZÉNO (P. D. Pierre), clerc régulier de la congrégation des somasques, frère aîné d'Apostolo, né à Venise le 27 juillet 1666; fit ses premières études auprès de monseigneur de Capo d'Istria son oncle; mais celui-ci étant mort, il entra chez les P P. somasques au séminaire de Castello à Venise. Au sortir des écoles, il étudia profondément les langues latine et toscane, et parvint à écrire dans ces deux idiomes avec une élégance admirable. Après son noviciat, il ensei-

gna les humanités au séminaire de Murano, puis au collége de Brescia. Il passa en 1669 à Venise, où il enseigna successivement la philosophie et la théologie. Son frère Apostolo étant passé, en 1618, à la cour de Vienne en qualité de poète historiographe de l'empereur, il continua le *Journal de la littérature italienne*. Il traduisit du français l'*Art de bien penser* par Arnauld, et une partie des sermons de Bourdaloue. Il mourut le 30 juin 1732, après une maladie longue et pénible, emportant au tombeau les regrets de tous les gens de lettres, et des savans qui l'avaient connu.

ZÉNO (Apostolo), célèbre poète et littérateur italien, né en 1669, descendait d'une illustre maison de Venise, mais d'une branche établie depuis long-temps dans l'île de Candie. Il s'adonna dès sa jeunesse à la poésie et à l'histoire, et devint un homme illustre dans la république des lettres. Il établit à Venise l'académie *degli Animosi* en 1696, et le *Giornale de' Letterati* en 1710. Il en publia trente volumes qui vont jusqu'en 1719 exclusivement. Comme il était aussi très-célèbre alors par ses poésies dramatiques, il fut appelé à Vienne par l'empereur Charles VI. Il y reçut d'abord le titre de poète, et ensuite celui d'historiographe de la cour impériale; deux emplois qui lui procurèrent des pensions et beaucoup de crédit auprès de l'empereur qui l'aimait. Zéno passa onze ans dans cette cour, tout occupé de la composition de ses pièces. Chaque année il en donnait au moins une. Ce n'étaient pas toujours des tragédies profanes; il publiait de temps en temps des drames ou dialogues sur des sujets sacrés, connus sous les noms d'*Azioni sacre* ou d'*Oratorio*. Apostolo Zéno revint à Venise en 1729, et fut remplacé, peut-être même effacé, à la cour de l'empereur, par Métastase. Ce n'est pas à dire que ce dernier ait entièrement obscurci toute la gloire de Zéno; mais son style enchanteur lui attira plus de partisans que l'autre n'en avait jamais eu. On a comparé Zéno à Corneille, et Métastase à Racine; l'un et l'autre ont imité, et quelquefois copié nos deux tragiques français. Quoique les opéras de Zéno soient en général un amas confus d'intrigues entassées, d'évènemens multipliés, d'épisodes singuliers, il attache l'esprit par son invention, par sa fécondité, par la vérité de ses tableaux, par l'intelligence de l'art dramatique, par la force du dialogue, par la vigueur du pinceau. Mais il a bien moins de grâce, de douceur et d'harmonie que Métastase. L'empereur continua néanmoins d'honorer Zéno de ses bonnes grâces, et de lui faire payer les pensions dont il jouissait à titre de poète et d'historiographe impérial. Zéno passa les vingt-une dernières années de sa vie à Venise, d'où il entretint un commerce avec tous les savans d'Italie et des pays étrangers. Il était grand connaisseur en fait d'antiquités, bon critique, excellent compilateur d'anecdotes littéraires, d'un commerce aisé, d'une candeur d'âme qui rendait sa société très-agréable. Cet homme si estimable mourut le 11 novembre 1750. On a donné en 1758, une traduction française des Œuvres dramatiques d'Apostolo Zéno, par M. A. Bouchard, Paris, 1758, en deux vol.

Digitized by Google

in-12. Ces deux volumes ne contiennent que huit pièces. Zéno en a fait un bien plus grand nombre, imprimées en dix vol. in-8°, en italien, Venise, 1744. Ce recueil contient soixante-trois poëmes tragiques, comiques, ou dans le genre pastoral. Le premier est de 1695, et le dernier de 1737. On a encore de Zéno un grand nombre d'écrits sur les antiquités, des dissertations sur Vossius, Venise, 1752-53, 3 vol. in-8°; des lettres, Venise, 1752, nouvelle édition plus complète, publiée par Jacques Morelli, en 6 vol. in-8°, Venise, 1785; des dissertations sur les historiens italiens, 2 vol. in-4°, 1752 et 1785. Zéno est le premier poète italien qui ait appris à ses compatriotes à ne regarder la musique que comme l'accessoire de la tragédie lyrique, et qui leur ait donné dans les opéras une image de nos bonnes tragédies.

ZÉNOB (Clac), savant évêque d'Arménie, florissait au commencement du 4e siècle. Syrien d'origine, il s'attacha ensuite à l'Eglise arménienne, et devint secrétaire ou chancelier de saint Grégoire, premier patriarche de ce pays; ensuite l'évêque et le fondateur d'un célèbre monastère d'Arménie, qui existe encore aujourd'hui, et qui porte toujours son nom de *Clag*. Cet auteur mourut après un épiscopat de vingt années. On a de lui: I. *Histoire de la province de Daron*, imprimée à Constantinople en 1719, 1 vol. in-12, avec l'*Histoire de Jean Mamigonien*, sur la même province. II. Un grand nombre d'*Homélies*, dont plusieurs se trouvent éparses dans les manuscrits arméniens de la bibliothèque royale. L'auteur y donne souvent des détails intéressans sur des lieux et sur des faits.

ZÉNOBIE, femme de Rhadamiste, roi d'Ibérie, suivit son mari chassé de ses états par les Arméniens, mais comme l'état de grossesse où elle était alors la forçait de rester en chemin, son mari la poignarda à sa prière, et la jeta dans la rivière d'Araxe. Quelques-uns disent qu'elle en mourut; d'autres, que sa blessure n'étant pas mortelle, et que ses habits l'ayant soutenue quelque temps sur l'eau, des bergers qui l'aperçurent la retirèrent de la rivière et pansèrent la plaie. Lorsqu'ils eurent appris son nom et sa triste aventure, ils la menèrent à Tiridate, qui la traita en reine. Ce fait qui paraît un peu fabuleux, quoique rapporté par Tacite, est de l'an 51 de Jésus-Christ. Crébillon a fait sur ce sujet sa belle tragédie intitulée: ***Rhadamiste et Zénobie***, l'un de nos chefs-d'œuvres dramatiques.

ZÉNOBIE, reine de Palmyre, l'une des plus illustres femmes qui aient porté le sceptre. Elle épousa Odonat, prince sarrasin, et contribua beaucoup aux grandes victoires qu'il remporta sur les Perses, qui conservèrent l'Orient aux Romains. Elle se disait issue d'un des Ptolémée et de Cléopâtre. Si elle ne leur dut pas son origine, elle hérita de leur courage. Après la mort de son mari, en 267, dont on l'accusa d'être l'auteur, indignée de la tendresse qu'il témoignait à son fils Hérodien qu'il avait eu d'une autre femme (*Voyez* Hérodien), elle prit le titre d'Auguste, et posséda plusieurs années l'empire d'Orient, du vivant de Gallien, et de Claude II son successeur.

Tous les historiens de son temps ont célébré ses vertus, surtout sa chasteté admirable, et son goût pour les sciences et pour les beaux-arts. Le philosophe Longin fut son maître, et lui apprit à placer la philosophie sur le trône. Elle savait parfaitement l'histoire orientale, et en avait fait elle-même un *Abrégé* avec l'histoire de la ville d'Alexandrie. L'empereur Aurélien, ayant résolu de la réduire, marcha jusqu'à Antioche, où Zénobie s'était rendue avec la plus grande partie de ses forces, qui montaient à 600 mille hommes. Cette princesse se mit à la tête de ses troupes, allant à pied lorsqu'il était besoin, comme un simple soldat. Les deux armées se rencontrèrent; on combattit avec fureur de part et d'autre. Aurélien eut d'abord du désavantage, et fut sur le point de perdre la bataille; mais la cavalerie des Palmyréniens s'étant trop avancée, l'infanterie romaine tomba sur l'infanterie Palmyrénienne, l'enfonça et remporta la victoire. Zénobie, après avoir perdu une grande partie de ses troupes dans cette bataille, alla se renfermer dans la ville de Palmyre. Le vainqueur l'assiégea, et elle se défendit avec courage. Aurélien, las des fatigues du siége, écrivit à Zénobie pour lui proposer de se remettre entre ses mains, en lui offrant la vie, une retraite agréable et la conservation des priviléges des Palmyréniens. Zénobie lui fit cette célèbre réponse: « Zénobie, reine de l'Orient, à l'empereur Aurélien. Avant toi, personne ne m'a fait une demande pareille à la tienne. C'est la vertu qui doit tout faire à la guerre; et tu m'ordonnes de me remettre entre tes mains, comme si tu ignorais que Cléopâtre aimât mieux mourir en reine que de vivre avec toute autre qualité. Nous attendons les secours des Perses; les Sarrasins et les Arméniens arment pour nous. Une troupe de brigands a défait ton armée dans la Syrie. Que sera-ce donc quand toutes ces forces seront réunies? Tu rabattras de cet orgueil avec lequel, comme maître absolu, tu me commandes de me rendre. » Aurélien, ayant reçu cette lettre, n'en pressa le siége qu'avec plus de vigueur. Il alla au-devant des Perses, les défit et engagea par promesses ou par menaces les Arméniens et les Sarrasins à se joindre à lui. Enfin Zénobie, se voyant sans ressource, sortit pendant la nuit de la ville qui se rendit en 273, et monta sur ses chameaux pour se sauver en Perse. Aurélien fit courir après elle: on l'atteignit au moment qu'elle allait passer l'Euphrate. Aurélien ne se crut véritablement maître de l'Orient que lorsque cette princesse fut entre ses mains. Il lui demanda ce qui lui avait inspiré la hardiesse d'attaquer les empereurs romains. « Je n'ai point vu d'empereurs, lui répondit-elle, dans Gallien et dans ses semblables; mais tu sais comment il faut vaincre, et je te reconnais véritablement digne du nom d'empereur. » Les soldats demandèrent sa mort; mais le vainqueur la réserva pour son triomphe qui fut superbe. Zénobie y parut liée avec des chaînes d'or que des esclaves soutenaient, et si chargée de perles, que, ne pouvant les porter, elle était souvent obligée de s'arrêter pour se reposer. On blâma Aurélien d'avoir triomphé avec tant de faste d'une femme; mais cette

femme valait un héros, et il répara cet outrage par la manière dont il la traita. Il lui donna une terre magnifique à Tivoli, près du Palais Adrien, où elle passa le reste de ses jours, honorée et chérie. Ses vertus furent ternies par son faste et par sa cruauté. Quelques auteurs ont cru qu'elle avait embrassé la religion des Juifs; mais il est plus probable que sa religion était une espèce de déisme. Elle protégea Paul de Samosate qui avait été condamné au concile d'Antioche : cette protection empêcha qu'il ne fût chassé de son église. On ne l'en chassa qu'après que cette princesse eut été vaincue par Aurélien. On ignore ce que devinrent les fils de Zénobie. Les historiens ne disent pas s'ils moururent de maladie, ou si Aurélien les fit périr. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les Palmyréniens s'étant révoltés, il fit raser leur ville. Le P. Jouve a publié en 1758, in-12, une Histoire intéressante de Zénobie. M. Royou, auteur de la tragédie de *Phocion*, a aussi composé une tragédie de *Zénobie*, reçue au théâtre français et non encore représentée. (*Voyez* PAUL.)

ZÉNODORE, célèbre statuaire romain, florissait du temps des empereurs Tibère et Néron. Pendant que Vibius était président de l'Aquitaine, Zénodore exécuta en Auvergne une statue colossale de Mercure qui surpassait en grandeur, dit Pline, tous les colosses de l'antiquité. Il employa dix années à cet ouvrage qui coûta environ quatre millions de notre monnaie. Sa réputation, d'après un témoignage si mémorable de ses talens, parvint jusqu'à Rome, où l'empereur Néron l'appela. Il fut chargé de faire une statue de cet empereur, haute de 110 pieds. Vespasien en fit dans la suite enlever la tête et mettre à sa place celle du soleil ornée de sept rayons; elle était placée dans le 4ᵉ quartier de Rome. Martial dit de ce colosse; *Hic ubi sidereus propior videt astra colossus.* Zénodore pendant qu'il était en Auvergne, avait vu chez le président de la province deux vases du sculpteur Calamis et les imita avec tant d'exactitude que la copie égalait presque le modèle. Pline qui vante l'habileté de cet artiste n'en donne pas ici une preuve bien décisive, car, comme l'a fort bien observé Falconet, imiter un ouvrage n'est pas donner une marque d'un talent distingué.

ZÉNODOTE, grammairien d'Ephèse, fut chargé par le premier Ptolémée de l'éducation de son fils et de la bibliothèque d'Alexandrie. Il fut le premier qui corrigea les fautes qui s'étaient glissées dans les poésies d'Horace, et qui les mit dans l'ordre où elles sont aujourd'hui.

ZÉNOIS, impératrice, devint femme de Basilique qu'elle engagea à persécuter les chrétiens. Elle avait embrassé avec enthousiasme l'hérésie d'Eutychès.

ZÉNON D'ÉLÉE, autrement Vélie, en Italie, né vers l'an 504 avant Jésus-Christ, l'un des principaux philosophes de l'antiquité, fut disciple de Parménide, et même, selon quelques-uns, son fils adoptif. Sa modération philosophique se démentait quelquefois. On rapporte qu'il entra dans une grande colère contre un homme qui lui disait des injures; et comme il vit qu'on trouvait étrange son indignation, il répondit : « Si j'étais insensible aux

injures, je le serais aussi aux louanges. » Il montra plus de courage dans une occasion importante. Ayant entrepris de rendre la liberté à sa patrie opprimée par le tyran Néarque, et cette entreprise ayant été découverte, il souffrit avec une fermeté extraordinaire les tourmens les plus rigoureux. Il se coupa la langue avec les dents et la cracha au nez du tyran, de peur d'être forcé, par la violence des tourmens, à révéler ses complices. D'autres historiens disent qu'étant sommé de déclarer ses complices, il assura que tous les amis du tyran avaient eu part au complot. Il en usa de la sorte, afin de le faire voir comme une personne abandonnée de tont le monde. Après cette déclaration générale, il donna le nom de quelques particuliers, et dit au tyran qu'il souhaitait de lui parler à l'oreille. Le tyran s'étant approché, Zénon lui mordit l'oreille et s'y acharna de telle sorte, qu'on ne put l'obliger qu'à force de coups d'aiguillon à lâcher prise. D'autres assurent qu'il emporta le nez au tyran. Plutarque observe que Zénon mit en pratique la maxime de son maître, que le déshonneur est redoutable aux grands hommes, mais qu'il n'y a que les enfans, les femmes et les hommes assez lâches, qui redoutent la douleur. Quelques-uns disent qu'il fut pilé tout vif dans un mortier. Zénon passe pour l'inventeur de la dialectique, mais d'une dialectique destinée à soutenir le *pour* et le *contre*, et à tromper par des sophismes captieux. Il avait à peu près les mêmes sentimens que Xénophanes et Parménide, touchant l'unité, l'incompréhensibilité et l'immutabilité de toutes choses. Il n'y a cependant aucune apparence qu'il ait soutenu qu'*il n'y a rien dans l'univers*, comme quelques auteurs le lui reprochent. Quoi qu'il en soit, il proposait des argumens très-embarrassans sur l'existence du mouvement. Comme il vivait longtemps avant Diogène le Cynique, il est constant que tous ceux qui ont dit que ce philosophe avait réfuté les argumens de Zénon, en se promenant, ou en faisant un ou deux tours dans son école, se sont trompés.

ZÉNON, né vers l'an 562, avant Jésus-Christ, dans l'île de Cypre, fut le fondateur de la secte des Stoïciens, nom qui fut donné à cette secte, de celui du portique Stoa, où ce philosophe se plaisait à discourir. Zénon fut d'abord commerçant. Il revenait d'acheter de la pourpre de Phénicie, lorsqu'il fut jeté à Athènes par un naufrage. Il regarda toute sa vie cet accident comme un grand bonheur, louant les vents de ce qu'ils l'avaient fait échouer si heureusement dans le port du Pyrée. Un jour qu'il se promenait, on vint lui annoncer qu'un des vaisseaux de son père venait de périr. Pour se consoler, il entra dans la boutique d'un libraire et ouvrit le premier livre qui lui tomba sous la main. C'était un Traité de Xénophon. Cette lecture lui fit tant de plaisir, qu'il dit au libraire : « Où trouverais-je quelqu'un de ceux qui enseignent une doctrine si consolante? » Le libraire aperçut alors Cratès, et le montrant à Zénon, « Suivez cet homme-ci, lui répondit-il, vous ne pouvez prendre un meilleur guide. » Il se mit donc sous sa discipline. Après avoir étudié

dix ans sous Cratès le Cynique, et dix autres sous Stilpon, Xénocrate et Polémon, il ouvrit une école qui fut très-fréquentée. Un jour étant tombé il se cassa un doigt. Comme ses amis s'empressaient à le relever, il s'écria froidement : « O mort! je suis prêt à te suivre, tu pouvait t'épargner la peine de m'en avertir. » Aussitôt il rentra dans sa chambre et prit du poison, dont il mourut vers l'an 264 avant Jésus-Christ. Ses disciples suivirent souvent cet exemple de se donner la mort. Zénon vécut jusqu'à l'âge de 98 ans, sans avoir jamais eu aucune incommodité. Il y avait 48 ans qu'il enseignait sans interruption, et 68 qu'il avait commencé de s'appliquer à la philosophie. Quand Antigone, roi de Macédoine, apprit sa mort, il en fut sensiblement touché. Les Athéniens lui firent ériger un tombeau dans le bourg de Céramique. Par un décret public, où ils faisaient son éloge, comme d'un philosophe dont la vie avait été conforme à ses préceptes, et qui avait perpétuellement excité à la vertu les jeunes gens mis dans son école, ils lui décernèrent une couronne d'or, et lui firent rendre des honneurs extraordinaires « Afin, disait le décret, que tout le monde sache que les Athéniens ont soin d'honorer les gens d'un mérite distingué, et pendant leur vie, et après leur mort.... » Zénon, semblable à ces législateurs rigides, qui dictent pour tous les hommes des lois qui ne peuvent convenir qu'à eux seuls, forma son sage d'après lui-même. Un vrai Stoïcien (dit un homme d'esprit) vit dans le monde comme s'il n'y avait rien en propre. Il chérit ses semblables; il chérit même ses ennemis. Il n'a point ces petites vues de bienfaisance étroite qui distinguent un homme d'un autre. Ses bienfaits, semblables à ceux de la nature, s'étendent sur tous. Son étude particulière est l'étude de lui-même. Il examine le soir ce qu'il a fait dans la journée, pour s'exciter de plus en plus à faire mieux. Il avoue ses fautes. Le témoignage de sa conscience est le premier qu'il recherche. Comme la vertu est sa seule récompense, il fuit les louanges et les honneurs, et se plaît dans l'obscurité. Les passions, les affections même, n'ont aucun empire sur lui. Tel était Zénon. « Il prétendait qu'avec la vertu on pouvait être heureux, au milieu même des tourmens les plus affreux, et malgré les disgraces de la fortune. » Ce philosophe avait coutume de dire : « Que si un sage ne devait pas aimer, comme quelques-uns le soutiennent, il n'y aurait rien de plus misérable que les personnes belles et vertueuses, puisqu'elles ne seraient aimées que des sots. Il disait aussi qu'une partie de la science consiste à ignorer les choses qui ne doivent pas être sues; qu'un ami est un autre nous-même, que peu de chose donne la perfection à un ouvrage, quoique la perfection ne soit pas peu de chose; que la nature nous a donné deux oreilles et une seule bouche, pour nous apprendre qu'il faut plus écouter que parler. « Il comparait ceux qui parlent bien et qui vivent mal, à la monnaie d'Alexandrie, qui était belle, mais composée de faux métal. Il faisait consister le souverain bien à vivre conformément à la nature, selon l'usage de la droite

raison. Quant au système de Zénon, Bougainville l'a très-bien analysé dans son discours préliminaire de l'anti-Lucrèce. « Suivant ce philosophe et ses disciples, tout est corporel. Ils admettent deux principes dans l'univers, l'un actif, l'autre passif; mais ces principes ne sont point distingués, quant à l'essence. Ils ne sont qu'une même nature, qu'on appelle matière, lorsqu'on se la représente comme le sujet de l'action; et Dieu, lorsqu'on n'y considère que la raison et la puissance qui donnent la forme aux êtres particuliers. En tant que Dieu, cette nature est une substance pure, simple, active, intelligente, quoique matérielle. Ils la nomment éther ou le feu céleste. En tant que matière, c'est un composé d'élémens, dont les combinaisons diverses ont produit l'univers. Ainsi, Dieu est l'ame du monde, ou pour parler le langage de Sénèque, le monde est Dieu même. Il pense; il a du sentiment. Le feu céleste répandu dans les différentes parties de ce vaste assemblage, les pénètre toutes, les vivifie, les anime, en fait autant de portions de la divinité. Il brille dans le soleil et dans les astres; il fait végéter les plantes, il imprime le mouvement aux animaux. Mais ce feu, principe et conservateur du monde, le fera périr un jour. Un embrasement général en consumera toutes les parties. Alors la nature doit entrer dans un parfait repos; et l'Être souverain, rendu à lui-même, ne s'occupera plus que de ses propres pensées, jusqu'à ce que tout se reproduise et reparaisse sous l'ancienne forme. Ainsi l'univers doit renaître. C'est un corps qui meurt pour revivre; c'est le phénix des poètes. Nos ames sont aussi des particules du feu céleste, et vont après la mort, se replonger dans cet immense océan. Quoiqu'elles survivent à la dissolution des organes corporels, on ne doit pas les regarder comme immortelles dans le sens propre, puisqu'aucune ne subsiste alors en qualité d'individu distinct et séparé de tout autre. On sent assez que cette opinion sur l'essence de l'ame exclut nécessairement toute crainte de peines, tout espoir de récompenses après cette vie, et dès-lors renverse les fondemens de la morale. » Deux autres principes des Stoïciens n'étaient pas moins contraires à cette morale; 1° selon eux, tout était soumis aux lois de la fatalité; et les événemens étaient liés entre eux par une chaine que le destin avait formée, et que rien ne pouvait ni déranger, ni rompre: opinion qui anéantissait la liberté de l'homme; 2° les vices, selon les Stoïciens, ne contribuaient pas moins que les vertus à la beauté de l'univers, et de ces contrastes résultait un tout parfait. « O Jupiter! ô tout! s'écriait l'un de ces philosophes, vous ne pouvez vous passer de moi. Brillant de vertus ou souillé de vices, je suis également nécessaire à la perfection de vos œuvres. Destinée suprême! ordonnez de mon sort; je vous obéis avec une aveugle soumission. » Le valet de Zénon crut pouvoir profiter de la doctrine de la destinée inévitable, en volant son maître. Celui-ci le châtia, et tandis qu'il le battait, le domestique s'écria: « J'étais destiné à dérober. — Oui, répondit Zénon, et à être

battu. » Sa secte a été féconde en grands hommes et en grandes vertus, dont quelques-unes furent outrées. Plutarque comparait les Stoïciens à des enfans qui tâchent de sauter au-delà de leur ombre. Ils font à la vérité des efforts inutiles ; mais ces efforts même augmentent leur force et leur agilité. Après la mort de Zénon, les Stoïciens se relâchèrent un peu de leurs principes. Il y en eut plusieurs qui abandonnèrent le Portique pour se livrer à une philosophie plus douce et aux agrémens de la vie. Aussi les railleurs disaient-ils : « Les Stoïciens deviennent voluptueux, lorsque les autres hommes cessent de l'être. Ils donnent au plaisir le temps qu'on donne ordinairement au repentir. »

ZÉNON, philosophe épicurien, natif de Sidon, soutint glorieusement l'honneur de sa secte; il eut entre autres disciples Cicéron et Pomponius Atticus, d'où l'on peut juger du temps où il vivait. Le mérite des élèves prouve celui du maître. On représente Zénon comme un philosophe qui traitait ses adversaires avec beaucoup de mépris; son ouvrage contre les mathématiques prouve sa hardiesse. C'est ce qu'on apprend de Proclus, qui ajoute que Possidonius le réfuta. Huet ayant dit qu'Épicure rejeta la géométrie, et les autres parties des mathématiques, parce qu'il croyait qu'étant fondées sur de faux principes, elles ne pouvaient pas être véritables, ajouta que Zénon les attaqua par un autre endroit. Ce fut d'alléguer, qu'afin qu'elles fussent certaines, il aurait fallu ajouter à leurs principes certaines choses que l'on n'y avait point ajoutées. Gassendi a dit que les mathématiciens, et surtout les géomètres, ont établi leur empire dans les pays des abstractions et des idées, et qu'ils s'y promènent tout à leur aise, mais que s'ils veulent descendre dans le pays des réalités, ils trouvent bientôt une résistance insurmontable. On lit dans le journal de Trévoux, mai et juin 1701 : « Ceux qui sont accoutumés aux anciennes manières de raisonner en géométrie ont de la peine à les quitter pour suivre des méthodes si abstraites ; ils aiment mieux n'aller pas si loin, que de s'engager dans les nouvelles routes *de l'infini*, où l'on ne voit pas toujours assez clair autour de soi, et où l'on peut aisément s'égarer sans qu'on s'en aperçoive. Il ne suffit pas en géométrie de conclure, il faut voir évidemment qu'on conclut bien. » L'ouvrage de Zénon contre les mathématiques et la réfutation par Possidonius sont devenus peu communs.

ZÉNON, dit l'*Isaurien*, empereur, épousa en 458, Ariadne, fille de Léon I, empereur d'Orient. Il en eut un fils, qui ne vécut que dix mois après avoir été déclaré Auguste. Le bruit courut que Zénon, désirant régner seul, avait employé le poison pour s'en délivrer. Dès qu'il commença d'être maître, l'an 474, il se plongea dans toutes sortes de voluptés. Sa vie déréglée le rendit si odieux, que Vérine, sa belle-mère, et Basilisque, frère de Vérine, travaillèrent à le détrôner. Zénon fut chassé en 475, par Basilisque (*voyez* son article), qui, s'étant emparé du trône, en fut renversé lui-même l'année suivante par celui qu'il avait supplanté. (*Voyez* Marcien.) Cet empereur ainsi rétabli n'en fut pas

plus sage. Il devint le persécuteur des catholiques. Sous prétexte de rétablir l'union, il publia un fameux édit sous le nom d'*Hénotique*, qui ne contenait rien de contraire à la doctrine catholique sur l'incarnation, mais on n'y faisait aucune mention du concile de Calcédoine. Il employa toute son autorité pour faire recevoir son édit et maltraita tous ceux qui étaient attachés à ce concile, qui était la dernière règle de la foi orthodoxe. Sa vie dissolue le jeta dans des dépenses excessives, qui surpassaient de beaucoup les revenus de la couronne. Il fit d'aussi grandes levées d'argent, que s'il eût eu à soutenir une guerre contre toutes les puissances de l'Europe et de l'Asie. Il établit le tribut scandaleux, nommé *chrysargyrum*, qui s'étendait sur toutes les personnes de l'empire, de tout âge, de tout sexe, de toute condition, nommant dans son édit les femmes débauchées, celles qui étaient séparées de leurs maris, les esclaves et les mendians. Il n'eut pas honte de mettre un impôt sur chaque cheval, sur les mulets, les ânes, les bœufs, les chiens et le fumier même. Par un abus encore plus criant, il rendit toutes les charges vénales. Les tribunaux ne furent remplis que par des ames intéressées et injustes, qui cherchaient à se dédommager du prix de leurs charges sur les opprimés, et vendaient la faveur de leurs jugemens à celui qui la payait le plus cher. Zénon mourut d'une manière digne de sa vie, en 491. Zonare dit qu'un jour qu'il était extrêmement assoupi par un excès de vin, Ariadne sa femme le fit mettre dans un sépulcre, disant qu'il était mort. Lorsqu'il fut revenu de son assoupissement et qu'il vit son état, il cria qu'on vint le secourir. Mais tous ses courtisans furent sourds à ses cris, et ce prince, qui avait fait mourir tant de monde pour s'enrichir, se vit réduit, en périssant, à n'avoir pour nourriture et pour breuvage que ses membres et son sang. Il avait 65 ans, et avait régné 17 ans et trois mois.

ZÉNON (saint), évêque de Vérone, né, dit-on, à Césarée en Mauritanie, occupa l'évêché de Vérone vers la fin du 4e siècle Le marquis de Maffei est le premier qui ait mis en ordre les ouvrages de ce prélat. Il a prouvé clairement, malgré ses détracteurs, que Zénon est le véritable auteur des *XCIII Traités* sur divers sujets sacrés qui ont paru à Vérone sous son nom. On trouve dans ses productions une pureté et une élégance de style assez rares dans les écrivains de ce temps. Ses sermons ont été publiés à Vérone, Vérone, 1739, gr. in-4°; Augsbourg, 1758, gr. in-folio. Cette dernière est la plus complète.

ZÉNONIDE, femme de l'empereur Basilisque, était d'une beauté éclatante et d'une figure pleine de charmes et de graces. Elle favorisa l'eutychianisme, et aux erreurs elle joignit les vices. Ses amours avec Hermate, neveu de son époux, furent le scandale de Constantinople. Dangereuse dans ses amours, elle était implacable dans ses haines, et elle persécuta les catholiques avec fureur. Comme elle avait été complice des crimes de Basilisque, elle fut enveloppée dans ses malheurs. Le peuple de Constantinople s'étant révolté, elle se vit arracher du pied des autels où son mari et elle

Digitized by Google

s'étaient réfugiés, par Acace, patriarche de Constantinople, qui les abandonna à la vengeance de Zénon. Ce prince les envoya en exil, où ils terminèrent leurs jours en 476, par la faim et le froid.

ZÉNOTÉMIS, riche citoyen de Marseille, d'une naissance illustre, vivait dans le second siècle. L'*Histoire littéraire de la France*, nous le représente comme un célèbre jurisconsulte, et dit même qu'il avait composé divers traités de droit, qui, malheureusement ne nous sont pas parvenus. Mais les renseignemens qu'elle nous donne à cet égard ne sont pas assez avérés pour qu'on y ajoute entièrement foi. Lucien, le seul des anciens auteurs qui ait parlé de Zénothémis, garde le silence sur ses talens de jurisconsulte et sur ses ouvrages; mais il rapporte de lui un trait de générosité qui mérite une place dans l'histoire. Ménécrate, sénateur de la ville de Marseille, et ami de Zénothémis, ayant été dépouillé de tous ses biens pour un acte d'injustice qu'il avait exercé, celui-ci partagea ses richesses avec lui, et même épousa sa fille, qui était singulièrement disgraciée de la nature. Il parvint, dans la suite, à fléchir le sénat de Marseille, qui annula la confiscation des biens de Ménécrate, et lui rendit ses premières dignités.

ZÉPHIRIN (saint), pape après Victor I, le 8 août 202, gouverna saintement l'église, et mourut le 20 décembre 218. Les deux épîtres qu'on lui attribue ont été fabriquées long-temps après lui. Ce fut sous son pontificat que commença la 5e persécution, qui fut si cruelle, qu'on crut que l'antéchrist était proche. C'est à lui qu'on attribue la première condamnation de l'hérétique Praxeas.

ZEPPER (GUILLAUME), en latin *Zepperus*, théologien de la religion réformée, ministre à Herborn, au 17e siècle, publia un livre intitulé : *Legum mosaicarum forensium explicatio*, réimprimé en 1614, in-8°. Il y examine si les lois civiles des Juifs obligent encore, et quand elles ont été abolies. Ce livre prouve beaucoup d'érudition.

ZEPPER (PHILIPPE), donna les *Lois civiles de Moïse, comparées avec les romaines*, à Hall, 1632, in-8°, ouvrage plein de profondes recherches. Ce savant était contemporain du précédent.

ZERBI (GABRIEL), médecin du 15e siècle, né à Vérone, enseigna d'abord la philosophie à Padoue, et vint, vers 1492, à Rome, où on lui offrit une chaire de médecine, mais il préféra voyager. En 1505, un pacha, tourmenté de l'hydropisie, fit demander par André Gritti, qui depuis fut doge, qu'on lui envoyât quelque célèbre médecin d'Italie. Zerbi, qui fut choisi pour cette mission, emmena son fils avec lui, et eut le bonheur de réussir. Comme il revenait dans sa patrie, comblé de présens, le musulman, s'étant livré à des excès de débauche, retomba malade et mourut. Ses fils, soupçonnant Zerbi de l'avoir empoisonné, le firent poursuivre. On l'atteignit, et après avoir fait scier son fils entre deux planches, devant ses yeux, on lui fit subir le même supplice. On a de lui : I. *Quæstiones metaphysicæ*, Bologne, 1482. II. *Anatomiæ corporis humani liber*, Venise, 1503, in-folio, ouvrage qui n'est pas

exempt de défauts, mais où l'on trouve cependant quelques nouveaux aperçus. III. *De cautelis medicorum liber*, Venise, 1537, in-folio. IV. *Anatomia infantis et porci*, Marpurg, 1537, 1 vol. in-4°.

ZÉROLA (THOMAS), de Bénévent, évêque des mineurs en 1597, a fait imprimer : I. *Praxis sacræ pœnitentiæ*. II. *De S. jubilæo et indulgentiis*. III. *Commentarius super bullam*. IV. *Praxis episcoporum*. Ces ouvrages se ressentent de l'ignorance des temps où ils parurent.

ZETZNER (LAZARE), célèbre imprimeur de Strasbourg, introduisit en 1619, dans l'imprimerie, l'usage de l'U rond et de l'J consonne à queue, dans les lettres capitales.

ZEVECOTIUS (JACQUES), jurisconsulte et poète, né à Gand, fit ses études dans sa patrie, et montra dès sa plus tendre jeunesse les plus heureuses dispositions pour les sciences, mais principalement pour la poésie. Après avoir fait son cours de philosophie à Louvain, il s'appliqua au droit. Il paraît même par l'élégie 8, du 1er livre, adressée à François Swertius, qu'il suivit quelque temps le barreau; car, en parlant des situations fâcheuses dont il se plaint, il dit :

Hoc mea ml Pandora negat, quæ sidere tristi
Natali nocuit perniliosa meo :
Quæ meo perpetuis jactari pectora curis,
Et nunquam faciles ml jubet ire dies.
Illa prius Themidos legalia castra sequentem
Me timidis voluit vendere verba reis, etc.

Zevecotius quitta le barreau pour embrasser la règle de saint Augustin. Il s'y distingua par ses talens et par les poésies latines qu'il mit au jour. En 1624, n'ayant que 20 ans, comme il le dit dans la 3e élégie du livre 1er,

Jam mihi bis denos Lachesis numeraverat annos ;

il alla en Italie, et l'on voit par la 2e élégie, où il fait ses adieux à la ville de Gand, et par la 3e, adressée à Juste Harduinus son parent, et comme lui poète, qu'il visita Parme, Plaisance, Bologne, Sienne, et presque toute la Toscane; qu'étant à Rome, on lui proposa plusieurs emplois, qu'il ne voulut point accepter. Il revint par le Piémont, s'arrêta quelque temps à Lyon, d'où il repartit par Amiens pour se rendre à Gand. Son voyage en Italie avait déplu à sa famille, et Zevecotius avoue que ses deux frères et ses trois sœurs ne le virent partir qu'à regret :

Heu ! quoties mihi tres gemino cum fratre sorores
Prædixere æri fata sinistra mei.

Il paraît que Zevecotius embrassa les nouvelles opinions, puisqu'on le voit à Leyde sur la fin de l'année 1625, où il donna une nouvelle édition de ses poésies, montrer beaucoup de zèle pour la nouvelle secte qu'il avait choisie. On voit cependant par d'autres passages de ses poésies, qu'il n'était pas bien affermi dans ses nouvelles opinions, et qu'il n'était pas aussi considéré en Hollande, avant son changement de lieu et de religion. Voici comme il s'exprime dans la 12e élégie du 3e livre qu'il adressa à Ambroise Theunemans, qu'il nomme ailleurs son parent :

Ille ego qui summis memini placuisse monarchis,
Qui cæcâ potui celsior esse ded,
Vilis, et in vestro nondum bene cognitus orbe,
Spreta prius dudum fulmina læva gemo.

Quoi qu'il en soit, il obtint une chaire d'histoire et d'éloquence à Harderwick, qu'il remplit avec

distinction. Il était marié avant l'an 1630, puisque dans l'élégie 28ᵉ du 3ᵉ livre, il déplore la mort d'une de ses filles, née à Harderwick au mois d'octobre 1630, et qui mourut dans la même ville au mois d'août 1635. Il termina lui-même ses jours dans la même ville, le 17 mars 1642, âgé de 46 ans. Marc Zuer Bozhnorn, son ami, lui fit l'épitaphe suivante :

Flandria quem genuit, coluit quem Roma, Sycamber
Ambiit, et Phœbus prædicat esse suum,
Non istâ vates tegitur Zevecotius urnâ,
Nec vatem obscuri regia ditis habet.
Haud moritur, sibi quæ totum monumenta per orbem
Ipse suâ posuit non peritura manu.

Cette épitaphe est un peu trop fastueuse; Zevecotius malgré, ses talens, n'était pas le premier poète latin de son siècle. La dernière édition de ses poésies est postérieure à l'année 1635, puisque le poète, ainsi qu'on l'a remarqué, y parle de la mort de sa fille, arrivée au mois d'août de la même année. Cette édition donnée par Zevecotius même, est adressée par une épître en vers aux consuls et aux sénateurs de la république d'Harderwick, et à leur secrétaire. Il y dit que ses poésies avaient déjà été souvent imprimées :

Sumite Gandensis cecinit quæ carmina vates,
Cum Themidos totum non rapuisset amor;
Cumque suæ nondum plorasset fata Mariæ,
Illius hæc secum gaudia cuncta tulit.
Sæpius illa quidem lucem videre : Brabantis
Flandrisque et Batavis publica facta typis.
Sed modo supremum magis aucta recensuit auctor,
Et simul æternum dixit, Apollo vale.

Ce recueil contient 3 livres d'élégies, les unes sont sur divers sujets de piété; dans les autres le poète se plaint de ses infirmités et de ses maladies; plusieurs sont adressées à ses amis. II. Deux tragédies, *Maria Græca* et *Rosimunda*. III. Des Silves. IV. Enfin des Epigrammes. On lui attribue plusieurs autres ouvrages, parmi lesquels on cite : I. *Esther*, tragi-comédie. II. Le *Siége de Leyde*, tragédie en vers flamands, 1626. III. Des Emblêmes, en la même langue. IV. *Observata politica ad C. Suetonii, Julium Cæsarem*, Amsterdam, 1630, in-24. C'est un recueil de calomnies contre le roi d'Espagne et la maison d'Autriche. V. *Observationes maximè politicæ in L. Florum*, écrit dans le goût du précédent; Harderwick, 1633, in-12. Constantin Huygens parle avantageusement de ce dernier écrit dans une lettre à Jean Isaac Pontanus, et dans laquelle il fait l'éloge de Zevecotius.

ZEUXIS, peintre grec, vers l'an 400 avant J. C., était natif d'Héraclée; mais comme il y avait un grand nombre de villes de ce nom, on ne sait point au juste de laquelle il était. Quelques savans conjecturent néanmoins qu'il était d'Héraclée, proche Crotone, en Italie. Zeuxis fut disciple d'Apollodore; mais il porta à un plus haut degré que son maître l'intelligence et la pratique du coloris et du clair-obscur. Ces parties essentielles, qui font principalement la magie de l'art, firent rechercher ses ouvrages avec empressement. On l'a appelé le Titien de l'antiquité. Ses succès le mirent dans une telle opulence, « qu'il ne vendait plus ses Tableaux, parce que (disait-il), aucun prix n'était capable de les payer. » Apollodore sut mauvais gré à Zeuxis de la réputation qu'il se faisait par ses talens, et ce rival ne put s'empêcher de le décrier vivement dans une satire.

L'élève ne fit que rire de la colère de son maître. Ayant fait un tableau représentant un athlète, avec la dernière vérité, il se contenta de mettre au bas : *On le critiquera plus facilement qu'on ne l'imitera.* Les anciens ont aussi beaucoup vanté le tableau d'une Hélène que ce peintre fit pour les Agrigentins. Lorsqu'il leur déclara qu'il avait dessein de peindre Hélène, il en furent contens, parce qu'ils savaient que Zeuxis excellait à peindre les femmes. Ensuite il leur demanda quelles belles filles il y avait dans leur ville, et ils le conduisirent où les jeunes garçons apprenaient leurs exercices; après les avoir examinés tout nus, et les avoir trouvés très-beaux, on lui fit entendre qu'il pouvait juger par-là s'il y avait de belles filles dans la ville, puisqu'on avait les sœurs des garçons qui lui paraissaient les plus admirables; alors il demanda à voir les plus belles, et le conseil de la ville ayant ordonné que toutes les filles vinssent en un même lieu, afin que Zeuxis choisît celles qu'il voudrait, il en choisit cinq; et prenant de chacune d'elles ce qu'elle avait de plus beau, il en forma le portrait d'Hélène. Ces cinq filles furent louées par les poètes. Mais Pline l'a dit expressément, que même avant que d'en choisir cinq, il les avait vues toutes en cet état. Les Crotoniates, jaloux de la belle grecque que le pinceau de Zeuxis avait fait naître parmi eux, ne la firent d'abord voir que difficilement et pour de l'argent. Ce qui donna lieu à quelque mauvais plaisant d'appeler ce portrait *Hélène la courtisane*.... Nicomaque ne pouvait se lasser d'admirer ce chef-d'œuvre. Il passait régulièrement une heure ou deux chaque jour à le considérer. Un de ces hommes froids, incapables d'éprouver la moindre émotion à l'aspect du beau, remarquait des défauts dans ce fameux tableau. *Prenez mes yeux*, dit un admirateur au censeur, *et vous verrez que c'est une divinité.* Ce peintre saisissait la nature dans toute sa vérité. Il avait représenté des raisins dans une corbeille avec un si grand art, que les oiseaux séduits venaient pour béqueter les grappes peintes. Une autre fois, il fit un tableau où un jeune garçon portait un panier aussi rempli de raisins; les oiseaux vinrent encore pour manger ce fruit. Zeuxis en fut mécontent, et ne put s'empêcher d'avouer qu'il fallait que le porteur fût mal représenté, puisqu'il n'écartait point les oiseaux. Zeuxis avait des talens supérieurs, mais il n'était pas sans compétiteurs. Parrhasius en fut un dangereux pour lui. Il appela un jour ce peintre en défi. Zeuxis produisit son tableau aux raisins, qui avait trompé les oiseaux mêmes; mais Parrhasius ayant montré son ouvrage, Zeuxis impatient s'écria : « Tirez donc ce rideau ! » et ce rideau était le sujet de son tableau. Zeuxis s'avoua vaincu, « puisqu'il n'avait trompé que des oiseaux, et que Parrhasius l'avait séduit lui-même. » On reprochait à Zeuxis de ne savoir pas exprimer les passions de l'ame, de faire les extrémités de ses figures trop prononcées. Si l'on en croit Festus, ce peintre ayant représenté une vieille avec un air extrêmement ridicule, ce tableau le fit tant rire qu'il en mourut : conte extraordinaire et incroyable. *Voyez sa Vie*, par Carlo Datti,

Florence, 1667, in-4°, avec celles de quelques autres peintres grecs. *Voy.* Les *Voyages du jeune Anacharsis en Grèce*, par Barthélemy.

ZEZELAZE, l'un des officiers de Malac Geged, empereur d'Éthiopie, dans le 16e et 17e siècles, était d'abord simple soldat, et parvint, par sa valeur, aux grades les plus distingués. Comblé des faveurs de son souverain, et nommé gouverneur d'une de ses provinces, il ne laissa pas de prendre les armes contre lui, et se réunit à Eras Athanathée, qui avait épousé une parente de Jacob, prédécesseur de Malac, alors détenu en prison. Les conjurés voulaient s'emparer de la personne de ce dernier; mais il leur échappa, et se retira à Nanina auprès du jésuite portugais Paez, l'un des propagateurs du christianisme en Éthiopie. Zezelaze et son complice jugèrent que le moyen le plus sûr pour soulever les Éthiopiens contre Malac était de leur persuader que ce monarque voulait embrasser la religion chrétienne, et son séjour avec le missionnaire appuyait singulièrement cette opinion. Les rebelles se virent donc bientôt à la tête d'une armée nombreuse, qui marcha vers Nanina pour combattre Malac. Celui-ci rassembla des forces considérables, et livra bataille aux insurgés près du Nil; la victoire se déclara contre lui, et il périt dans la bataille. La discorde se mit bientôt entre Zezelaze et Eras, qui voulaient chacun élire un empereur. Les principaux chefs de l'armée s'assemblèrent, et toutes les voix furent pour un certain Sacinos qu'Eras avait proposé. Zezelaze qui avait espéré d'obtenir le plus grand nombre de suffrages pour lui-même, furieux de voir son ambition déjouée, fit rendre la liberté à Jacob, et le mit à la tête d'un parti formidable. Sacinos défendit ses droits les armes à la main, demeura vainqueur, et poursuivit Zezelaze, qui ne tarda pas à terminer misérablement sa carrière, vers le milieu de l'année 1608.

ZIANI (SÉBASTIEN), doge de Venise en 1175, s'empressa d'embellir la ville qu'il gouvernait, et eut le goût des beaux-arts dans un siècle où il ne régnait guère. Il chercha à donner à sa république l'empire de la mer, et il en fit la déclaration solennelle, en instituant la cérémonie des épousailles. *Desponsamus te, mare, in signum veri et perpetui dominii :* Mer, nous t'épousons, en signe d'une véritable et perpétuelle souveraineté. Telle fut la formule qu'il prononça pour la première fois en 1177, et le pape Alexandre III bénit en personne ce mariage, en donnant au doge son anneau pour le jeter dans la mer. On a observé avec raison qu'il est singulier que le peuple qui a annoncé ainsi le plus de prétentions à la souveraineté de la navigation, ait été celui qui en a le moins abusé. Il fit venir à Venise deux architectes dont les noms ne méritaient pas de se perdre, on sait seulement que l'un d'eux était de Lombardie, et l'autre de Constantinople. Le premier fit transporter de la Grèce à Venise deux colonnes de marbre d'une hauteur extraordinaire, et les fit élever sur la place saint Marc. Le second fit bâtir l'église de ce nom, où l'on compte plus de 500 colonnes, et qui est surchargée d'ornemens. On voit dans

le portique la statue d'un vieillard tenant un doigt sur la bouche, que l'on croit être celle de l'architecte. Sur une galerie élevée au-dessus du portique, on voyait les quatre fameux chevaux de métal de Corinthe, qui ornaient autrefois l'arc de triomphe de Néron à Constantinople ; ils furent transportés par les Vénitiens dans leur patrie, et les Français les ont depuis amenés à Paris. Ils décorèrent la place du Carousel jusqu'en 1815.

ZIEGENBALG (Barthélemi), missionnaire protestant, né à Pulnitz, dans la Haute-Lusace, le 14 juin 1683, perdit de bonne heure ses parens, et demeura sous la tutelle d'une sœur, qui prit soin de son éducation. Il fit ses études au collége de Camentz et à Goerlitz, et se sentant un goût décidé pour la théologie, il se rendit à Hall, pour s'instruire dans cette science. Le travail excessif ne tarda pas à affaiblir sa santé, naturellement délicate, et il se vit obligé d'abandonner l'éducation de quelques jeunes gens d'Erfurt et de Mersbourg, dont il s'était chargé. En 1705, lorsque le roi de Danemarck faisait chercher des missionnaires pour les Indes orientales, Ziégenbalg voulut être du nombre ; il travailla pendant le voyage à un *Traité de Morale*, qui fut imprimé par la suite à Hall, sous le titre d'*Ecole de la Sagesse*. Arrivés à Tranquebar, le 9 juillet 1706, ils sentirent aussitôt combien leur entreprise était pénible. Ils reçurent un accueil très-défavorable, et on ne voulut d'abord pas les laisser dans la ville. L'ignorance totale de la langue du pays semblait les mettre dans l'impossibilité de réaliser leur projet. D'ailleurs la vie souvent scandaleuse des chrétiens d'Europe avait tellement prévenu les idolâtres contre le christianisme, qu'ils avaient conçu pour la doctrine évangélique une aversion générale. Ces obstacles ne rebutèrent pas Ziegenbalg : il partagea avec Plutschau, l'un des chefs de la mission, les fonctions de ce ministère. Tous deux apprirent rapidement les langues malabare et portugaise, et au bout de quelques mois, Ziegenbalg fut en état de prêcher dans la langue du pays. Le 5 mai 1707, ils baptisèrent quelques catéchumènes, et peu de temps après, ils jetèrent les fondemens d'une église qui fut appelée la nouvelle Jérusalem. En octobre, Ziegenbalg commença sa traduction du *nouveau Testament* en langue malabare, qui fut imprimée à Tranquebar en 1714, 2 v. in-4°. Pendant qu'il y travaillait, il fut arrêté prisonnier, et enfermé au château de Tranquebar, où il resta quatre mois. On lui défendit pendant ce temps de continuer sa version du nouveau Testament, et il composa deux autres ouvrages en allemand, intitulés le *Docteur selon le désir de Dieu*, et le *Christianisme agréable à Dieu*. Il se trouva ensuite dans une grande détresse, ainsi que tous les missionnaires, parce que les secours que le Danemarck avait coutume de leur envoyer furent retardés ; mais ils trouvèrent dans la bienfaisance de quelques personnes les ressources qui leur étaient nécessaires. Ziegenbalg entreprit ensuite un voyage dans les états du roi de Tanjour, qui était ennemi déclaré des chrétiens ; mais à peine eut-il fait trois lieues dans le pays, que les dangers dont on l'avertit le décidè-

rent à renoncer à son dessein. En 1711, M. Plutschau étant retourné en Europe, à cause du dérangement de sa santé, Ziegenbalg resta seul chef de la mission. Il reçut, l'année suivante, des caractères malabares, fabriqués à Hall, et l'on imprima divers ouvrages, tels que le *Chemin du salut, le Paganisme condamnable*, et *Lettres aux Malabares*. Ziegenbalg en fut un des principaux auteurs, ainsi que de la version en langue malabare du nouveau Testament, qui ne fut imprimée qu'en 1723, in-4°. En 1714, il s'embarqua pour l'Europe, afin de pourvoir lui-même aux besoins des missionnaires, et fit pendant le voyage une grammaire de la langue malabare, en latin, Hall, 1716, in-4°. Le roi de Danemarck l'accueillit avec bonté, et le combla de marques d'estime et de bienveillance. Après avoir pris les arrangemens nécessaires pour assurer le succès de son entreprise, il se rendit à Hall, où il épousa la fille d'un secrétaire de la régence du duc de Saxe-Mersbourg, et partit le 4 mars 1716, avec le titre d'inspecteur de la mission : après une traversée périlleuse, il arriva à Madras, et passa de là à Tranquebar, où il reprit ses fonctions avec une nouvelle ardeur. Au moment où son zèle était le plus utile, il termina sa carrière le 23 février 1718, regretté des païens mêmes, dont il avait conquis l'estime. Il laissa deux fils, dont le plus jeune ne lui survécut que six semaines; l'aîné retourna en Danemarck. Il y est mort vers 1750. On a encore de ce missionnaire *Grammatica Damalica seu Malabarica*, Halle, 1716, in-4°.

ZIEGENHAGEN (F. H.), homme d'un caractère singulier, a laissé un livre plus singulier encore, sous le titre de *Théorie des vrais rapports de l'homme avec les ouvrages de la création, qui, étant publiquement introduite et pratiquée, peut seule opérer le bonheur du genre humain*. Cet ouvrage, orné de gravures de Chodowiecki, et d'une musique de Mozart, parut en 1792, et fut supprimé par l'autorité publique; ce qui l'a rendu une curiosité pour les bibliomanes allemands. Né en 1753, Ziegenhagen, d'abord négociant à Hambourg, y établit ensuite un institut d'éducation, destiné à former des *hommes de la nature*. Il est mort dans les environs de Strasbourg en août 1806.

ZIEGLER (Bernard), théologien luthérien, né en Misnie l'an 1496, d'une famille noble, mort en 1546, devint professeur de théologie à Leipsic. Luther et Mélanchthon l'estimaient beaucoup, et ne l'aimaient pas moins. On a de lui un *Traité de la messe*, et d'autres ouvrages latins de théologie et de controverse, qu'on laisse dans la poussière des bibliothèques.

ZIEGLER (Jacques), mathématicien et théologien, né à Lauw en Bavière, comme lui-même nous l'apprend dans ses ouvrages, florissait au commencement du 16e siècle. Il étudia à Ingolstadt, et résolut ensuite de voyager chez les peuples les plus éclairés de l'Europe, il fit surtout un long séjour en Italie, et y rassembla tous les matériaux qu'il put trouver pour décrier les papes et les cardinaux. Tous les savans l'accueillirent avec empressement, et se firent un honneur de le rece-

voir chez eux. Il n'occupa aucun emploi considérable, sans doute parce qu'il préférait jouir de sa liberté, pour la consacrer à l'étude, car il refusa une chaire de mathématiques à Ferrare, et une autre à Padoue. Quelques écrivains ont cependant prétendu qu'il professa à Ingolstadt et à Upsal; mais aucun de ces faits n'est authentique. Il était à Vienne en Autriche, lorsque les Turcs assiégèrent cette ville, et il en sortit dès-lors pour se retirer auprès de Wolfgang, évêque de Passaw. Ce fut là qu'il termina sa carrière en août 1549. Il n'est pas bien prouvé qu'il ait embrassé le calvinisme, mais on sait qu'il était assez mauvais catholique, et qu'il favorisait secrètement la doctrine de Luther. Voici les principaux ouvrages de Ziegler : I. *Libri quinque adversùs Waldens*, Leipsic, 1512, in-folio. II. *Libellus adversùs Jacobum Stunicam*, Bâle, 1523, in-8°. L'auteur défend dans ce traité le nouveau testament d'Erasme. III. *Liber de constructione solidæ spheræ*, Bâle, 1536, in-4°. IV. *Encomia Germaniæ*, Marpurg, 1542, in-8°. V. *Descriptio sanctæ terræ*, Strasbourg, 1536, in-folio, est assez exacte. VI. *Tractatus de raptu sancti Pauli in tertium cœlum*. VII. *Marsyæ satyri chorus*, satire contre la cour de Rome, qui fut recherchée de son temps. VIII. Un commentaire sur le second livre de Pline, et beaucoup d'autres productions théologiques, dont la plupart ont été mises sur l'Index des livres défendus; presque toutes n'ont été tolérées par l'inquisition qu'à condition que l'auteur corrigerait un grand nombre de passages.

ZIEGLER (Jean Echard); jésuite, né à Gedixhoven, dans le diocèse de Spire, mort en 1635, étudia la théologie et les mathématiques au collége de Mayence, dont il devint recteur. Il fut confesseur de l'électeur de Mayence. On a de lui une édition des ouvrages de mathématiques de Clavius, 5 vol. in-fol.

ZIEGLER (Gaspard), savant jurisconsulte, né à Leipsic le 5 septembre 1621, mort à Wittemberg le 17 avril 1690, fit ses études dans sa ville natale, où il acquit des connaissances étendues dans presque toutes les sciences. Il ne se livra à la jurisprudence qu'à l'âge de 31 ans, et prit le bonnet de docteur deux années après. Il ne tarda pas à être nommé professeur en droit à Wittemberg, conseiller des appellations et du consistoire. La cour de Saxe lui confia les négociations les plus délicates, dont il s'acquitta avec honneur. On a de lui : I. *De milite episcopo*. II. *De diaconis et diaconissis*, Wittemberg, 1678, in-4°. III. *De clero renitente*. IV. *De episcopis*, Nuremberg, 1686, in-4°. V. *De super intendente*. VI. *Notes critiques* sur le Traité de Grotius, du droit de la guerre et de la paix, Wittemberg, 1666, in-8°; Francfort, 1686, et plusieurs autres ouvrages estimés.

ZIERICZÉE. *Voyez* Amand de Ziericzée.

ZIEROLD (Jean-Guillaume), théologien luthérien, fils du gouverneur de Neustadt, né dans cette ville le 14 mai 1669, après avoir terminé ses humanités, alla successivement à Leipsic, Dresde, Spener. Lors de la fondation de l'université de Hall, il fut nommé adjoint du professeur de philosophie. Au bout de quelque temps il se mit à voyager; son dessein

était de passer en Hollande, puis en Angleterre, quand on lui donna une chaire de théologie à Stargard. En 1698, il prit le degré de docteur à Hall, et réunit à ses fonctions celle de pasteur de l'église de Sainte-Marie. Sa mort arriva le 15 août 1731. Il était alors président du synode de Stargard, et assesseur du consistoire royal. On a de lui : I. *Analogia fidei per exegesin epistolæ ad Romanos demonstrata.* II. *Theologiæ evangelicæ libri tres*, Berlin, 1706, in-8°. III. *Veri nominis orthodoxia per exegesin primæ epistolæ ad Timotheum demonstrata.* IV. *Pseudorthodoxia theologorum sine fide*, et quelques ouvrages en allemand.

ZIETEN (Jean-Joachim Von), général de la cavalerie prussienne, né en 1699, à Worstrau dans le cercle de Rupin, mort à Berlin en 1785, entra jeune au service. Sa taille et son extérieur ne prévenaient pas en sa faveur, mais il se distingua par son courage. S'étant battu avec son capitaine, il fut obligé de quitter l'armée pendant quelque temps. Enfin il y rentra dans le même grade, et obtint peu après une compagnie de hussards. La discipline qu'il introduisit dans ce corps le rendit très-respectable. Le capitaine Zieten se signala particulièrement dans la campagne de 1745. Cependant les intrigues du général Von Winterfeldt aliénèrent de lui la faveur du roi au commencement de la guerre de sept ans, dans laquelle Zieten commanda, et fut nommé lieutenant-général. Mais il força tout obstacle par les grands services qu'il rendit dans plusieurs batailles et particulièrement à celles de Lignitz en 1760 et de Prague. A la paix cet officier se retira dans ses terres, où il passa le reste de sa vie. Frédéric le Grand, qu'il avait suivi et secondé dans toutes ses campagnes, le regretta comme un militaire aussi brave qu'intelligent.

ZIGABENE. *Voy.* Euthymius.

ZILETTI (François), célèbre jurisconsulte du 16e siècle, devint imprimeur à Venise en 1570; il est auteur ou plutôt éditeur d'un recueil de commentaires sur le droit canonique, qui a paru sous le titre de *tractatus tractatuum juris*, Venetiis, 1548-74; 16 tomes qui se relient ordinairement en 29 vol. On ne consulte plus guère cet ouvrage.

ZILETTI (Jean-Baptiste), autre jurisconsulte qui a publié, *index librorum omnium juris tam pontificii quam cæsarei.. sequitur index legum omnium quæ in pandectis continentur, juxta seriem jurisconsultorum, per Jacobum Labittum*, Venetiis, in-4°. Cet ouvrage, espèce de bibliographie de livres de droit, a été réimprimé et augmenté en 1566 par Jordan Ziletti dont nous allons parler. J. B. Ziletti a encore donné *Practica criminalis*, Venetiis, 1557, in-12; et *consilia in criminalibus causis*, Francofurti, 1578, in-fol.

ZILETTI (Jordan), parent des précédens, fut un célèbre et laborieux imprimeur de Venise au 16e siècle. Ses nombreuses éditions sont remarquables par leur beauté. Il était fort instruit; il a réimprimé avec de bonnes additions, l'*Index librorum juris* de J. B. Ziletti et Labittus, Venetiis, 1566, in-4°.

ZILIO (Othon), jésuite, né à Utrecht en 1588, et mort à Malines le 15 août 1656, fut bon

poète, et très-versé dans les langues grecque et latine. On a de lui : *Cameracum obsidione liberatum*, poëme imprimé à Anvers en 1650, in-4°.

ZILIOLI (VICTOR), écrivain Vénitien, originaire de Ferrare, né en 1459, et mort en 1543, a donné : Un traité *contre l'ingratitude des Juifs*. II. *Contre l'infidélité de Luther*. III. *Codex carminum*.

ZILIOLI (ALEXANDRE), Vénitien, a composé la *vie des Poëtes italiens*, *les histoires mémorables du dix-septième siècle*, Venise, 1642.

ZIM (JEAN GODEFROI), médecin et botaniste de Gottingue, né en 1726, et mort le 6 avril 1758, professa avec éclat dans cette ville, où brillaient déjà plusieurs hommes très-distingués. La société royale de Berlin, et l'institut de Bologne le mirent au nombre de leurs membres. On a de lui : I. *Descriptio anatomica oculi humani*, Gottingæ, 1755, in-4°. II. *Catalogus plantarum horti academici et agri Gottingensis*, Gottingue, 1757, in-8°.

ZIMARRA (MARC-ANTOINE), médecin, né d'une famille peu fortunée dans la province de Lecce, fut envoyé à l'université de Padoue pour apprendre la philosophie et la médecine; il se maria dans sa ville natale et revint à Padoue où on lui donna une chaire de philosophie. Le lieu et l'époque de sa mort sont restés inconnus. Son principal ouvrage est : *Antrum magico-medicum*, Francofurti, 1625. Zimarra eut deux fils, Nicolas, qui fut docteur en droit, et Théophile, médecin assez renommé, mort à Lecce en 1589, à 72 ans. Ce dernier a publié à Venise en 1558, un commentaire sur le traité de l'âme par Aristote, qui est fort éloigné d'éclaircir la question.

ZIMISCÈS (JEAN Ier), d'une famille illustre, officier des légions d'Orient, dut son élévation à l'impératrice Théophanon, femme de Nicéphore Phocas. Cette princesse s'était lassée bientôt d'un époux, l'homme le plus malfait et le plus laid de tout l'empire, qui d'ailleurs n'aimant pas les femmes, couchait presque toujours seul et sur la terre. Théophanon ayant mis dans ses intérêts Jean Zimiscès, ce général se fit descendre dans une corbeille avec quelques conjurés vis-à-vis de l'appartement de Nicéphore, et il y entra par une fenêtre. On le trouva profondément endormi, couché sur une peau d'ours étendue par terre. Zimiscès lui donna un coup de pied pour l'éveiller, afin qu'il sentît toute l'horreur de son sort. Les conjurés se jetèrent sur lui, le percèrent de plusieurs coups, et lui tranchèrent la tête. Zimiscès fut alors déclaré empereur; mais le patriarche de Constantinople refusa de le couronner, jusqu'à ce qu'il eût expié son crime par la pénitence. On exigea encore de lui que l'impératrice fût chassée du palais, reléguée dans une île, et que les meurtriers de l'empereur fussent bannis. Zimiscès consentit à tout. Théophanon fut envoyée dans un monastère d'Arménie. Zimiscès, pour rendre son usurpation moins odieuse, s'associa Basile et Constantin, fils de Romain-le-Jeune et de Théophanon. Il fut solennellement couronné le jour de Noël, en 969. Quoiqu'il fût monté sur le trône par un crime, il gouverna glo-

rieusement, remporta des victoires signalées sur les Russes, les Bulgares et les Sarrasins. Il avait pris plusieurs places sur ceux-ci, et se préparait à se rendre maître de Damas, lorsqu'il fut prévenu par la mort. En passant par la Cilicie, il fut frappé d'étonnement à la vue de quantité de maisons magnifiques, et ayant appris qu'elles appartenaient à l'eunuque Basile, son grand-chambellan, il poussa un profond soupir, et dit : « Il est bien triste que les travaux des Grecs ne servent qu'à enrichir un eunuque!.... » Basile craignant que son maître ne s'en tînt pas à des plaintes de sa conduite, engagea un échanson à mettre du poison dans le breuvage de ce prince. Ce crime fut exécuté, et Zimiscès mourut le 10 janvier 976. Il fit graver le premier sur la monnaie l'image de J.-C. avec cette inscription : ***Jésus-Christ, roi des rois.***

ZIMMERMANN (Mathias), né à Eperies en Hongrie le 21 septembre 1625, d'une famille distinguée, étudia à Thorn, puis à Strasbourg, où il cultiva surtout la philosophie et la théologie ; en 1681, on le nomma recteur du collége de Heutsch dans la haute Hongrie, mais l'année suivante il retourna dans sa ville natale pour y être ministre. En 1682, Jean George II, électeur de Saxe, le choisit pour ministre et surintendant de Meissen ; quatre ans après il prit le bonnet de docteur à Leipsig. Sa mort arriva le 29 novembre 1689. On a de lui, I. *Historia eutychiana*, Leipsic, 1659, in-4°. II. *Analecta eruditionis sacræ et prophanæ, theologiæ, liturgicæ, philologicæ et moralis*, Misenæ, 1674, in-4°. III. *Planetus misenensis*, Misenæ, 1680, in-4°. IV. *De Presbyteris veteris ecclesiæ commentariolus*, 1681, in-4°. V. *Amœnitates historiæ ecclesiasticæ*, avec figures, Dresde, 1681, in-4°. VI. Une dissertation sur ces paroles de Tertullien : ***Fiunt, non nascuntur Christiani***, où ce père fait remarquer que la foi chrétienne était l'effet de la conviction, et non d'un préjugé de naissance. VII. ***Florilegium philologico-historicum***, Meissen, 1687, in-4°., avec figures. Il y a beaucoup d'érudition ; les journaux de Leipsick en ont fait un grand éloge. Cet ouvrage, par ordre alphabétique, traite des arts et des sciences, et l'auteur indique à chaque article les ouvrages où chaque matière est traitée au long. VIII. ***Disputatio de acceptilatione socinianâ***, in-4°.

ZIMMERMANN (Jean Georges), poète et médecin suisse, né à Brug, dans le canton de Berne, le 8 décembre 1728, étudia la médecine à Gottingue sous Haller, en Hollande sous Gaubius ; et à Paris près de Senac. Nommé en 1768, médecin du roi d'Angleterre, sa réputation s'étendit dans tout le nord, et le roi de Prusse Frédéric-le-Grand, dut à ses soins les derniers adoucissemens aux maux qui terminèrent sa vie. Le prince Orloff vint à Hanovre avec son épouse pour lui demander ses conseils, et charmé de son esprit, il le fit connaître à l'impératrice Catherine II. Celle-ci chercha en 1784, à l'attirer près d'elle, mais ce fut vainement, Zimmermann déclara ne pouvoir quitter l'asile qu'il s'était choisi ; il n'en reçut pas moins, quelque temps après,

de la part de cette souveraine, l'ordre de Wolodimir. La révolution française étendit ses agitations jusque dans ce pays; pour s'en mettre à l'abri, Zimmermann revint dans sa patrie et y contracta un peu de mélancolie qui s'accrut, lorsqu'il vit la raison de son fils s'aliéner, et sa fille périr entre ses bras d'une maladie de langueur. Il succomba à ses peines le 7 octobre 1795. On lui doit divers ouvrages en allemand, I. Un *Poème* sur le désastre de Lisbonne, 1755. II. Une Dissertation physiologique sur l'irritabilité. III. Un *Essai sur la solitude*, 1756, Vienne, 1803, in-folio. Il a été traduit en français. Lorsque cet ouvrage parut, Catherine venait de perdre son favori Lanskoï, et elle en montrait une douleur profonde. Retirée dans une solitude, le livre de Zimmermann lui tomba entre les mains, et ce fut à cette lecture qu'elle attribua sa consolation. IV. Un *Traité de l'orgueil national*, 1758. Il a été aussi traduit en français. V. En 1804, on a imprimé en Allemagne la Correspondance de l'impératrice de Russie avec Zimmermann. Ce médecin renommé avait été marié deux fois; et sa vie a été écrite par Tissot, son ami et son rival en médecine. Zimmermann a aussi publié en allemand la vie du grand Haller, imprimée à Zurich en 1758, in-8°.

ZIMMERMANN (Jean-Jacques), né à Vaihingue en 1644, s'appliqua principalement aux mathématiques, et eut une place de répétiteur à Tubingue. En 1685, il composa contre l'Eglise luthérienne un ouvrage qui le fit bannir du pays; on lui ôta aussi un emploi de diacre qu'il exerçait dans une petite ville du Wurtemberg. Il resta quelque temps à Hambourg, et y fit paraître plusieurs écrits sous un autre nom que le sien. En 1696, il se préparait à passer en Pensylvanie, quand la mort vint l'arrêter au milieu des préparatifs de son voyage; il était alors à Roterdam. Ses principaux ouvrages sont : I. *Theoriæ secundorum mobilium perfectæ*, πρόγευμα. II. *Scriptura sacra copernizans*. III. Traduction en allemand de la *Theoria telluris sacræ* de Burnet.

ZIMMERMANN (Jean-Jacques), chanoine du chapitre de Zurich, sa ville natale, mort le 5 novembre 1756, a donné en latin des Ouvrages théologiques et philosophiques sur la religion des grands philosophes de l'antiquité grecque.

ZIMMERMANN, né à Lucerne en Suisse, colonel d'infanterie au service de France, premier lieutenant au régiment des gardes suisses, et chevalier de l'ordre de Saint-Louis, était aussi bon poète que brave militaire : il a publié *Essai des principes d'une morale militaire*, à la suite duquel se trouve des chansons militaires et un *Hymne à l'obéissance*. Il mourut à Paris en 1780.

ZINANNI (Gabriel), né d'une famille noble de Reggio, vers l'an 1560, cultiva à Ferrare la philosophie et la littérature légère, et fut intimement lié avec Le Tasse et plusieurs autres savans. On ignore l'époque et le lieu de sa mort. Cet écrivain fécond a laissé beaucoup d'ouvrages, entre autres l'*Héracléide*, poème en 24 chants, Venise, 1623. — Un autre Zinanni (Jo-

seph), a laissé un ouvrage intitulé : *Delle nova edei nidi degli uccelli libro primo con una dissertazione sopra varie specie di cavallette*, Venise, 1737, 2 parties en un vol. grand in-4°

ZINCK (Chrétien-Frédéric), peintre en émail, né en 1684, à Dresde, mort en 1767, alla en Angleterre en 1706, où il étudia sous Boil; mais il surpassa bientôt son maître. Cet artiste a peint le roi d'Angleterre et toute la famille royale.

ZINCKGRAEF (Laurent), né à Simmern dans le Palatinat en 1539, mort en 1610, fit ses études à Strasbourg et Wittemberg, et devint profondément instruit dans les mathématiques. En 1565, il expliquait publiquement, à Wittemberg, le nouveau Testament grec. Etant passé en France, il donna des leçons d'astronomie à Paris, et prit les degrés de licencié en droit à Orléans. De retour dans sa patrie, il fut conseiller de l'électeur palatin Frédéric III, et du comte palatin Christophe. Il a publié les Apophtegmes des Allemands.

ZINGHA, reine d'Angola, était sœur de Gola-Bendi, souverain de ce royaume dans le 17e siècle. Ce despote africain avait immolé à sa défiance presque toute sa famille. Zingha, dont il avait fait massacrer le fils, et une autre de ses sœurs, furent les seules qu'il épargna. Gola-Bendi ayant été entièrement défait par les Portugais, qui ont des établissemens voisins d'Angola, s'empoisonna, ou fut empoisonné par Zingha. Quoi qu'il en soit, l'ambitieuse princesse s'empara du trône après la mort de son frère; et pour mieux s'y affermir, elle poignarda son neveu, fils de Bendi, qui aurait pu le lui disputer. Bientôt détrônée elle-même par les Portugais, elle se vit obligée de fuir et de s'enfoncer seule dans des déserts horribles. Après y avoir resté quelque temps, elle pénétra jusque dans l'intérieur de l'Afrique méridionale, chez une nation féroce et anthropophage, appelée les Giagues ou Jagas, dont elle adopta les usages barbares, dans la vue de s'en faire reconnaître souveraine, et de les employer à ses projets de vengeance. En effet, elle parvint à se faire déférer l'autorité suprême par les Giagues, en se dépouillant comme eux de tout sentiment d'humanité, en se nourrissant de la chair de ses sujets, et en égorgeant elle-même les victimes humaines qu'ils offraient à leurs idoles. Après les avoir gouvernés ainsi pendant 30 ans, cette princesse, plus que septuagénaire, se repentit des atrocités auxquelles le désir de se venger et de régner l'avait entraînée comme malgré elle. Elle résolut d'abolir les coutumes affreuses, et surtout le culte abominable des Giagues et de retourner sincèrement au christianisme, qu'elle avait autrefois embrassé par politique. Le vice-roi portugais de Loanda, informé de son changement, lui envoya un capucin, nommé le père Antoine de Gaïette. Ce missionnaire reçut son abjuration, et la détermina de céder au roi de Portugal ses prétentions sur le royaume d'Angola. Zingha publia ensuite des édits pour l'abolition des victimes humaines et des autres superstitions des Giagues, et s'appliqua avec ardeur à étendre le christianisme dans ses

états. Mais son grand âge ne lui laissa pas le temps d'achever son ouvrage. Elle mourut avec de grands sentimens de pénitence à 82 ans, le 17 décembre 1664, laissant sa nation à demi policée, et inconsolable de sa perte. Tel est le précis d'un ouvrage, moitié historique et moitié romanesque, traduit en partie de l'anglais, et publié en 1769, par M. Castilhon, sous ce titre *Zingha, reine d'Angola*, nouvelle africaine. Les principaux faits sont puisés dans des mémoires qu'a laissés le capucin Antoine de Gaïette. En frémissant des forfaits que la vengeance et la barbarie de sa nation lui firent commettre, on admire dans Zingha un courage invincible, une fermeté au-dessus des revers, une certaine empreinte de grandeur et d'héroïsme qui règne dans toute sa conduite. Nous terminerons cet article par un trait qui la caractérise. Bendi son frère, roi d'Angola, ayant essuyé plusieurs échecs contre les Portugais, se vit réduit à désirer la paix. Zingha fut chargée de la négociation auprès du vice-roi portugais. Celui-ci lui donna audience, suivant l'usage, assis sur une espèce de trône, dans une salle où il n'y avait point d'autre siége pour elle qu'un coussin sur un tapis qui couvrait le parquet. La fière princesse d'Angola ordonna à une de ses femmes de se poser sur les genoux et les mains, et se fit un siége de son dos. C'est à l'occasion de cette ambassade que, pour se concilier la nation portugaise, Zingha avait feint de l'inclination pour le christianisme, et qu'elle s'était fait baptiser. Le père Labat rapporte que, dans cette mission, elle dédaigna les mets européens, et se fit servir de petits serpens, des grillons et des lézards. On trouve dans le Moréri l'article de cette reine africaine, sous le nom défiguré de Xinga; il a été composé sur les relations fabuleuses de Dapper et de Ludoff.

ZINI (Pierre-François), savant de Vérone, vivait dans le 16me siècle. Il fut archiprêtre de Lonato, professeur de morale à Padoue, et chanoine de Vérone. On a de lui : I. *Tabulæ græcarum institutionum*. II. *Constitutiones editæ à Joanne Matthæo Giberto, in unum redactæ*, Venise, 1563, in-8°. III. *Exempla tria insignia naturæ, legis et gratiæ, seu Philonis Judæi, vita Josephi patriarchæ, ejusdem libri tres vitæ Mosis, ex interpretatione Zini*, Venise, 1575, in-8°. Il a encore traduit divers ouvrages de Grégoire de Nazianze, de Jean Damascène, de saint Ephrem, de saint Grégoire Thaumaturge, etc. On voit qu'en général le talent de Zini n'était pas celui de l'invention; mais il n'en est pas moins estimable; un bon traducteur a certainement autant de mérite que tous ces auteurs soi-disant originaux, dont l'unique science est de s'afficher comme tels en copiant les ouvrages d'autrui.

ZINI (Vincent), né à Brescia en Italie, au commencement du 16me siècle, se fit une grande réputation par ses poésies latines. Hercule, duc de Ferrare fut son Mécène, et il lui adressa une partie de ses productions. Elles parurent à Venise, en 1560, en trois livres. Dans une élégie contre les envieux, il dit que le duc de Ferrare est son Hercule, et que sous sa protection il méprise les traits

de ses ennemis. Il a fait connaître sa patrie et sa profession dans l'épigramme suivante, adressée au duc :

Non ego sum Romæ, medils nec natus Athenis,
Sed me progenuit Balneolense solum.
Nec Phœbo vates genitus, genitusve Sibyllâ,
Helonis qui bibi, non Heliconis aquas.
Zinaque gens nostra est, Vincenti nomine dicor.
Si patriam quæris, Brixia mi patria.
Cùm mihi plus ævi dabitur, majora dabuntur.
Hæc tibi sunt nuper quæ mea musa dedit.

ZINZENDORF (Nicolas-Louis, comte de), né le 26 mai 1700 à Dresde, d'une famille originaire d'Autriche, était fils de George-Louis de Zinzendorf, chambellan du roi de Pologne, électeur de Saxe. Il s'est rendu fameux dans ce siècle par la fondation de la secte des Hernuters ou Hernuthes, qui commença à se former à Bartelsdorf, dans la haute Lusace, en 1722. Il bâtit pour eux une maison dans une forêt voisine, et à la fin de 1732, il y eut assez d'habitations pour faire un village considérable, qu'on nomma Hernuth ou Hernbuth. La rapidité avec laquelle cette secte s'est répandue en Bohême et surtout en Moravie l'a fait considérer comme un reste des adamites. Coyer, Büsching, et surtout Hegner, hernhuter lui-même, ont donné de grands éloges à cette secte; mais ceux qui l'ont étudiée à fond en ont porté un jugement un peu opposé. On a fait voir par l'extrait des sermons même du comte de Zinzendorf qu'il exigeait de ses disciples plus de respect et de confiance en son jugement qu'à l'autorité de l'Ecriture, ou ce qui revient au même, il voulait qu'ils ne prissent point d'autre guide que lui pour son interprétation. Parmi ses dogmes, on trouvait ceux-ci : « Que l'on doit un respect religieux à Christ, à l'exclusion du père ; que Christ peut changer la vertu en vice, et le vice en vertu; que toutes les idées et toutes les actions, qui sont généralement considérées comme sensuelles et impures, changent de nature parmi les frères, et deviennent des symboles mystiques et spirituels. » C'est en J.-C. que la Trinité est concentrée selon les Hernuthes. « Il est (dit un auteur qui paraît avoir connu leurs dogmes) le principal objet de leur culte. Ils lui donnent les noms les plus tendres. Jésus est l'époux de toutes leurs sœurs ; et leurs maris sont, à proprement parler, ses procureurs. Un époux n'est que pour un temps, et par intérim. Les sœurs sont conduites à Jésus par le ministère de leurs maris, qu'elles regardent comme leurs sauveurs dans ce monde; car quand il se fait un mariage, la raison de cette union est qu'il y avait une sœur qui devait être amenée au véritable époux, par le ministère de tel procureur. Ce sont les anciens qui font les mariages; Nulle promesse d'épouser n'est valide sans leur consentement. Les filles se dévouent au Sauveur, non pour ne jamais se marier, mais pour ne se marier qu'à un homme à l'égard duquel Dieu leur aura fait connaître avec certitude qu'il est régénéré. La régénération naît d'elle-même, sans qu'il soit besoin de rien faire pour y coopérer. Dès qu'on est régénéré, on devient un être libre. Cependant, c'est le Sauveur du monde qui agit toujours dans le régénéré, et qui le guide dans toutes ses actions. Les Hernuthes croient n'avoir d'autre morale que les plus pures

maximes de l'évangile. Il y a à Hernuth des personnes de l'un et de l'autre sexe, chargées à leur tour de prier Dieu, pour la société; et ce qui est très-remarquable, c'est que sans horloge, elles sont averties par un sentiment intérieur de l'heure où ils doivent s'acquitter de ce devoir. Si les frères de Hernuth remarquent que le relâchement se glisse dans leur société, ils raniment leur zèle en célébrant des agapes; et ces repas de charité ont donné lieu à des soupçons injurieux, que les Hernuthes tâchent de repousser. En 1775, il a paru un ouvrage anglais, intitulé: *Détail historique sur la constitution présente des frères évangéliques*. L'auteur est un hernuth qui tâche de justifier sa secte; mais il ne réussit pas; la vérité perce à travers ses artifices, dit le journaliste anglais qui rend compte de cet ouvrage. M. Crevenna, si connu par sa riche bibliothèque, dont on a publié le catalogue raisonné, Amsterdam, 1775, 1776, 6 vol. in-4°, possède un manuscrit intitulé: *Fides Hernuthorum, et Religio ex variis contra eos editis scriptis compendiosè descripta*, manuscrit in-4°. M. Crevenna ajoute: « Ce manuscrit est très-curieux, et si ce que l'auteur anonyme rapporte de la croyance et de la religion des Hernuthes est vrai, il faut convenir que c'est la plus détestable secte qui ait jamais pu exister, et qu'elle est remplie des plus horribles abominations, qui surpassent même toute croyance. » Catalogue raisonné, etc., tom. 1er, pag. 124. Crevenna a fait allusion, sans doute, au *vagus concubitus*, dont les hérétiques du 12me siècle et des siècles précédens furent accusés, et dont les premiers chrétiens furent faussement soupçonnés par les païens. La même imputation avait été faite aux Juifs: *Projectissima ad libidinem gens, alienarum concubitu abstinent; inter se nihil illicitum*. (*Tacit. Hist. lib.* 5.) Mais des soupçons répandus par la haine ou la prévention, n'ont jamais été des preuves. Il faut donc attendre d'en avoir de plus décisives contre les Hernuthes. L'objet favori du culte extérieur des Hernuthes est la plaie que Jésus-Christ reçut au côté sur la croix. « La figure de cette plaie répandue dans leurs livres et dans tous les lieux où ils s'assemblent, entre pour quelque chose, dit M. Grosley, dans les imputations scandaleuses dont on les charge. » Le comte de Dohna a succédé au comte de Zinzendorf dans la primatie de la secte. On a la Vie de ce fameux fondateur, écrite en allemand par Auguste Spangenberg, imprimée à Barby, 1777, 8 vol. in-8°. L'enthousiasme de l'historien égale celui du héros, qui mourut à Hernuth en 1760, à 60 ans.

ZINZERLING (JUSTE), savant archéographe hollandais, écrivait au commencement du 17e siècle. Il a laissé des livres de jurisprudence et de littérature qui annoncent un homme rempli de bons principes, et un observateur éclairé. Son voyage en France, publié sous le nom de *Jodocus sincerus*, est curieux et purement écrit. Il eut de la vogue en son temps, à en juger du moins par les diverses éditions qui en ont été données: il mériterait d'être traduit en français. L'*Appendice* qu'il y a joint sur Bordeaux est précieux par ses recher-

ches sur cette ville, dont il a le premier décrit les antiquités. Les biographes n'ont pas encore parlé de cet auteur. Ses écrits sont intitulés : I. *Criticorum juvenilium promulsis*, Lyon, 1610, in-12. II. *Opinationes variorum de vero intellectu legis*, 5, *de naut. Fœnore*, Lyon, 1614, in-8°. III. *Jodoci sinceri itinerarium Galliæ, cum Appendice de Burdegala*, Lyon, 1626, in-12. La dernière édition est d'Amsterdam, 1656, in-12, avec le plan des principales villes de France.

ZIPE. *Voyez* Zypœus.

ZIRARDINI (Antoine), illustre jurisconsulte et philologue, naquit d'une noble famille de Ravenne le 25 décembre 1725. Après avoir achevé son cours de belles-lettres au séminaire de sa ville natale, il se livra tout entier à la jurisprudence, et fut reçu docteur en 1749. Peu satisfait des *Accursius*, il quitta la route vulgaire, et approfondit la langue grecque et les jurisconsultes classiques. Pour suivre avec plus de succès cette carrière épineuse, il passa à Rome, et s'occupa pendant trois ans à débrouiller les bibliothèques publiques et particulières. De retour dans sa patrie, il fut aussitôt décoré de la chaire de droit civil. Sa réputation s'étendit dès-lors chez les provinces voisines; l'université de Pavie et celle de Ferrare lui firent des offres magnifiques; mais il ne voulut pas quitter sa patrie : il mourut en 1784. Il a laissé : I. *Anciens édifices profanes de Ravenne*, Faenza, 1762. II. *Theodosii junioris et Valentiani III novellæ leges*, Faventiæ, 1766.

ZISKA (Jean de Trocznow, surnommé), c'est-à-dire borgne en bohémien, naquit d'une famille noble, mais pauvre, dans un bourg de Bohême appelé Trocznow. Il fut d'abord page de l'empereur Charles VI, entra au service de Pologne, et devint ensuite chambellan de Wenceslas, roi de Bohême; il occupait cette place lors du supplice de Jean Hus, en 1415. Cet événement le fit déclarer ouvertement contre les ecclésiastiques, dont il avait toujours été l'ennemi secret. Les hussites, outrés de la mort de leur chef, mirent Ziska à leur tête pour la venger. Celui-ci, muni de l'autorisation du roi, assembla une armée de paysans, et les exerça si bien, qu'en peu de temps, il eut des troupes disciplinées et courageuses. Il s'empara d'abord de la ville de Pilsen, d'où il chassa les prêtres et les moines, et pilla leurs monastères et leurs églises. Quelques auteurs ont placé la prise de cette ville après la mort de Wenceslas. Ziska voulant se pourvoir d'une place forte où il pût se réfugier en cas de besoin, choisit, pour l'exécution de ce projet, la province de Béchin, et en attendant qu'on pût y bâtir une ville, il ordonna à ses gens d'y dresser des tentes : telle fut l'origine du fameux Tabor. S'étant joint à Nicolas de Hus, il entra dans Prague, où quelques magistrats furent massacrés. A la nouvelle de ce meurtre, Wenceslas, furieux de se voir joué, tomba en apoplexie, et en mourut le 16 août 1419. Sophie de Bavière, veuve de ce prince, osa attaquer Ziska, qui ne remporta pas sans peine la victoire. Il résolut de s'opposer à l'empereur Sigismond à qui appartenait le royaume de Bohême. En conséquence, il assiégea la ville de Rabi,

qu'il emporta d'assaut; mais il y perdit d'un coup de flèche l'œil qui lui restait. Sigismond s'étant rendu à Breslau, y fit faire plusieurs exécutions qui irritèrent davantage les Bohémiens. Ziska rentra dans Prague, et défit l'armée impériale qui était venue l'assiéger. Quelque temps après, il assiégea lui-même Aussig sur l'Elbe, et donna devant cette ville un grand combat, où neuf mille catholiques restèrent sur la place. Cette victoire le rendit maître de la Bohême; il mit tout à feu et à sang, ruina les monastères et brûla les campagnes. Son armée grossissait tous les jours. Il prit la forteresse de la petite ville de Rkiekan, et condamna aux flammes sept prêtres; de là il se rendit à Prachatiez, la somma de se rendre et de chasser tous les catholiques. Les habitans ayant rejeté ces conditions avec mépris, Ziska fit donner l'assaut, prit la ville, et la réduisit en cendres. Cependant il n'était pas sans inquiétude; la plupart des grands étaient partisans de Sigismond; ceux de Prague ne voulaient pas de ce prince; mais ils mirent à leur tête Coributt, fils du grand-duc de Lithuanie, qui fut également reconnu par toutes les autres villes en 1423. Ziska envoya des députés à Prague pour exhorter les habitans à ne point se soumettre à un roi; ils répondirent qu'ils étaient surpris du conseil qu'il leur donnait, et qu'il ne devait pas ignorer que toute république a besoin d'un chef. A cette réponse, Ziska s'écria: « J'ai par deux fois délivré ceux de Prague, mais je suis résolu de les perdre, et je ferai voir que je puis également et sauver et opprimer ma patrie ». S'étant donc brouillé avec ceux de Prague, il ravagea les terres des seigneurs du parti de Sigismond; quelques-uns d'entre eux voulurent le combattre, mais ils furent entièrement défaits. Il passa ensuite en Moravie et en Autriche où ses succès furent variés. En 1424, il revint en Bohême; ce fut alors que les habitans de Prague sortirent de leur ville pour le surprendre dans Kosteletz sur l'Elbe: il eut avis de leur manœuvre, et repassa la rivière. Poursuivi par ses ennemis, il les attira sur les montagnes de Maleschaux; avant d'engager l'action, il harangua ainsi ses soldats: « Mes braves compagnons, j'ai si souvent éprouvé votre valeur dans les plus grands dangers, que je n'ai pas besoin de vous animer par mes paroles. Vous voyez que nous sommes poursuivis par des gens que nous avons comblés de bienfaits et délivrés deux fois des mains de Sigismond. A présent, par un esprit de domination, ils sont avides d'un sang que j'ai prodigué pour leur liberté. Courage! c'est aujourd'hui un jour décisif, où il faut vaincre ou mourir. » Aussitôt il donna le signal de l'attaque, et au bout de quelques heures l'armée ennemie fut mise en fuite, après avoir perdu plusieurs milliers d'hommes; Ziska, profitant de sa victoire, marcha sur le champ à Prague pour s'en rendre maître. Les habitans épouvantés lui ouvrirent leurs portes, et la paix fut conclue le 13 septembre 1424. L'empereur Sigismond alarmé de ses progrès, et voyant qu'il avait tout pouvoir en Bohême, lui fit offrir par des ambassadeurs le gouvernement de ce royaume, avec des conditions honorables et lucratives, s'il voulait ramener

les rebelles à l'obéissance. La peste fit échouer ces négociations. Ziska en mourut le 11 octobre 1424. L'antiquité ne nous offre pas de grand capitaine auquel il ne soit peut-être supérieur. Quoiqu'il fût aveugle, il n'est pas de général qui ait livré plus de combats, ni remporté plus de victoires. Il était entreprenant, vindicatif, barbare ; mais les historiens qui avaient le plus d'intérêt à le déprécier n'ont pu lui refuser des qualités héroïques ; tous ont reconnu sa valeur, sa prudence, sa pénétration dans les conjonctures les plus délicates, son habileté à profiter des occasions et à les faire naître, son adresse à tendre des piéges et à s'en dégager. Il était affable et libéral envers ses soldats, qu'il appelait ses frères, et partageait entre eux tout le butin. Ce fut lui qui enseigna l'art militaire aux Bohémiens ; il leur donna des armes plus commodes, et inventa ces remparts de chariots, dont ils se servirent si heureusement pendant sa vie et après sa mort. .... C'est une fable que l'ordre qu'on raconte qu'il donna en mourant, de faire un tambour de sa peau. Théobalde témoigne qu'on lisait encore, au temps où il écrivait, cette épitaphe sur son tombeau : « Ci gît Jean Ziska, qui ne le céda à aucun général dans l'art militaire. Rigoureux vengeur de l'orgueil et de l'avarice des ecclésiastiques, et ardent défenseur de la patrie : ce que fit en faveur de la république romaine Appius Claudius l'aveugle, par ses conseils, et Marcus Furius Camillus, par sa valeur, je l'ai fait en faveur de ma patrie. Je n'ai jamais manqué à la fortune, et elle ne m'a jamais manqué ; tout aveugle que j'étais, j'ai toujours bien vu les occasions d'agir. J'ai vaincu onze fois en bataille rangée ; j'ai pris en main la cause des malheureux et celle des indigens, contre des prêtres sensuels et chargés de graisse, et j'ai éprouvé le secours de Dieu dans cette entreprise. Si leur haine et leur envie ne m'en avaient empêché, j'aurais été mis au rang des plus illustres personnages ; cependant, malgré le pape, mes os reposent dans ce lieu sacré. » Les soldats de Ferdinand II effacèrent cette épitaphe en 1619. *Voyez* PROCOPE-RASE.

ZIZIM *ou* **ZEMES**, fils de Mahomet II, empereur des Turcs et frère de Bajazet II, et l'un des princes ottomans dont nos historiens ont le plus parlé. Mahomet II craignant que l'amitié de ces deux frères ne les réunît contre lui, ou que la jalousie ne mît de la division entre eux, donna à Zizim le gouvernement de la Lycaonie, dans l'Asie mineure, et à Bajazet celui de la Paphlagonie, et les tint toujours si éloignés l'un de l'autre, qu'ils ne s'étaient vus qu'une seule fois, lorsqu'il mourut le 3 mai 1481. Après sa mort, Bajazet qui était l'aîné, devait naturellement lui succéder ; mais Zizim prétendit que l'empire lui appartenait, parce qu'il était né depuis que son père avait pris le sceptre, au lieu que Bajazet était venu au monde dans le temps que Mahomet n'était encore qu'un homme privé. Comme il était plus éloigné de Constantinople que Bajazet, il apprit plus tard la mort de son père, et se mit aussitôt en marche pour se rendre dans la capitale ; mais ayant été prevenu par son frère, qui s'était déjà

fait proclamer empereur; il retourna sur ses pas, et se fit reconnaître pour héritier du trône par les troupes d'Asie. Il s'empara ensuite de Pruse en Bythinie, ancienne demeure des empereurs ottomans, et se fit un parti considérable. Mais ayant été défait par Achmet-Géduc, général de l'armée de Bajazet, il se retira en Egypte, puis en Cilicie. Caraman-le-Grand, prince de cette contrée, lui offrit le secours de ses armes, à condition qu'il lui rendrait celles de ses provinces enlevées par Mahomet, si jamais il montait sur le trône. Bajazet apprit, avec une extrême surprise, que son frère venait lui disputer de nouveau la couronne. Il marcha en personne contre lui, et le défit dans une bataille sanglante. Zizim vaincu se retira dans les gorges du mont Taurus. Bajazet lui ayant offert la souveraineté d'une province, avec une pension de deux cent mille écus d'or, il répondit fièrement: « J'ai besoin d'un empire, et non pas d'argent. » Craignant cependant d'être enveloppé par les troupes de son ennemi, il résolut de se réfugier auprès de quelque prince puissant. D'après le conseil de Caraman, il demanda une retraite au grand-maître de Rhodes, qui le reçut magnifiquement en juillet 1482. (*Voyez* AUBUSSON.) Cependant Bajazet expédia successivement à Rhodes deux envoyés, qui, sous prétexte de faire des négociations qu'ils traînaient en longueur, et sans parler aucunement de Zizim, ne cherchaient qu'à s'en défaire par une voie quelconque. Le grand-maître sentit bien quel était le but réel de cette ambassade, et craignant d'attirer dans son île toutes les forces des Ottomans, il persuada au jeune prince que sa sûreté exigeait qu'il passât en France; que, pendant ce temps, on pourrait ménager ses intérêts avec Bajazet. Zizim, forcé par sa triste situation de consentir à tout, s'embarqua pour la France le 1er septembre 1482, après avoir laissé un plein pouvoir au grand-maître pour traiter en son nom. Il demeura pendant six ans dans la commanderie de Bourganeuf, sur les confins de la Marche et du Poitou, toujours gardé à vue, traité néanmoins avec honneur, mais ne voulant pas embrasser le christianisme, quoique le roi de France, Louis XI, lui fit espérer à ce prix qu'il emploierait toute sa puissance en sa faveur. Ce prince infortuné vit bientôt s'évanouir toutes ses espérances. Le grand-maître de Rhodes, au mépris de ses promesses et des lois de la justice...., conclut avec Bajazet, un traité dans lequel il s'engagea à retenir toujours Zizim en son pouvoir. Le pape Sixte IV, les rois de Castille, de Naples et de Hongrie le demandèrent au grand-maître pour le mettre à la tête de leurs armées contre les Turcs; mais il ne voulut pas l'accorder. Innocent VIII étant monté sur le saint siége, l'obtint plus facilement de lui, ainsi que de Charles VIII, successeur de Louis XI. Son intention était de tenir par ce moyen le grand-seigneur en respect. Bajazet, instruit de cette négociation, fit au roi de France des offres très-avantageuses pour qu'il remît son frère entre ses mains. Outre des reliques précieuses et des présens considérables, il promettait de remettre les chrétiens en possession de Jérusalem,

envahie par les Sarrasins d'Egypte. Mais Charles VIII avait donné sa parole au pape, il voulut la garder; Zizim fut donc conduit à Rome en 1489. Le soudan d'Egypte le fit à son tour demander pour général à Innocent VIII; mais ce dernier accepta de Bajazet cent vingt mille écus d'or, pour ne point relâcher son prisonnier. Zizim trouva auprès d'Innocent VIII quelqu'adoucissement à son infortune; mais la mort de ce pontife le plongea dans de nouveaux malheurs. Charles VIII s'étant rendu à Rome en 1497, le redemanda à Alexandre, qui, après beaucoup de difficultés, le rendit au roi. Zizim mourut peu de jours après à Terracine. Comines, auteur contemporain, et attaché au service du roi de France, assure que ce prince était déjà empoisonné quand il fut remis entre les mains de Charles VIII. Mais les historiens se partagent sur les auteurs de cet empoisonnement. Les uns veulent que ce soit le pape Alexandre VI, à qui Bajazet devait 300 mille ducats, qui fit mêler du poison dans le sucre que Zizim employait dans tous ses repas; les autres accusent les Vénitiens. Ce qui fait soupçonner que ceux-ci n'étaient pas entièrement innocens, c'est une circonstance rapportée par Comines : « Que le jour que les Vénitiens surent la mort du frère du Turc, que le pape avait baillé entre les mains du roi, ils délibérèrent de la faire savoir au Turc par un de leurs secrétaires, et commandèrent qu'aucun navire ne passât la nuit entre deux châteaux qui font l'entrée du golfe de Venise, et ils firent faire guet. » Cet empressement à informer Bajazet de la mort de son frère, et ces précautions pour n'être pas prévenus, ne donnent-ils pas quelque lieu de soupçonner les Vénitiens d'avoir eu part à l'empoisonnement de Zizim?.... Mézerai met cette action au nombre de celles dont quelques historiens ont accusé ces républicains; il l'impute en même temps au pape. « La jalousie des Vénitiens et du pape, dit-il, fit avorter ses belles espérances : ils avaient empoisonné ce prince, avant que de le mettre entre les mains des Français. » Le témoignage de Mézerai, historien bilieux et misanthrope, qui croyait trop facilement les crimes, n'est pas d'un grand poids; et malgré tout ce que nous avons dit, il faut avouer qu'il en est de cet événement comme de tant d'autres, sur lesquels les sages suspendent leur jugement. Il se peut que Venise et Alexandre VI se soient souillés par le meurtre de Zizim; mais il se peut très-bien faire aussi que l'envie et la haine que l'on portait à ce pontife et à cette république, leur ait fait attribuer une foule de crimes qu'ils n'ont point commis. Zizim laissa un fils, nommé Amurat, qui se réfugia à Rhodes. Après la prise de la place, ce prince infortuné s'était caché, dans l'espérance de se sauver dans le vaisseau du grand-maître. Il fut découvert et mené à l'empereur Soliman, qui le fit aussitôt étrangler en présence de toute son armée, avec ses deux enfans mâles. Deux filles qu'il avait furent conduites au sérail à Constantinople. Zizim avait beaucoup d'éloquence, l'esprit vif, l'ame noble et généreuse, de la passion pour les lettres, aussi bien que pour les armes;

quoique zélé musulman, il aimait les chevaliers de Rhodes, que son père détestait.

ZIZIME fut élu l'an 824, par la noblesse romaine, pour succéder au pape Paschal I, tandis que le clergé et le peuple nommaient Eugène II ; ce qui aurait causé un schisme, si l'empereur Lothaire n'était venu à Rome, où il appuya l'élection d'Eugène, et obligea Zizime à se retirer.

ZOBÉIR, calife de la Mecque, né à Médine, fut le premier musulman du nombre des fuyards de la Mecque; il obtint le califat l'an 63 de l'hégire, après la mort de Moavie, fils d'Ierid ; mais il ne jouit pas long-temps de ce titre ; car les musulmans ne le reconnurent généralement que pendant cent vingt-huit jours. Marvan, fils de Hakem, fut aussitôt nommé calife à Damas. Zobéir resta cependant jusqu'à l'an 71 de l'hégire à la Mecque, où il fut tué en combattant contre les troupes d'Hégiag, général du calife Abdelmélek. Son corps fut pendu à un gibet, et sa tête envoyée à Médine. On lit dans Amassi que Zobéir était si attentif à la prière qu'un pigeon se percha un jour sur sa tête comme sur une pièce de bois, tant il était immobile. Il avait soixante-douze ans lorsqu'il termina sa carrière.

ZOBEL (FRÉDÉRIC) médecin, natif du Holstein, mort vers 1647, passa en 1636, au service du duc de Holstein, amateur de chimie, qui le nomma directeur de son laboratoire. Il a paru après sa mort un ouvrage de lui, intitulé *Tartarologia spagyrica*, Ienæ, 1676, 1684, in-12.

ZOBOLI (ALPHONSE), astronome, né à Reggio, florissait au commencement du 17e siècle. Il cultiva l'astronomie, et s'illustra par divers ouvrages; il a écrit : I. *Discours astrologique sur le changement des temps*, Bologne, 1615. II. *Sur le changement de l'air*, Bologne, 1615.

ZOCCOLI (CHARLES), architecte de Naples, né en 1718, entra à 17 ans dans le corps des ingénieurs, et devint bientôt maître de fortifications. A 24 ans, il se livra avec succès au droit civil, sans toutefois quitter les mathématiques. Il fut l'oracle public dans les controverses sur la gravitation des corps et la force des fluides. Il fit divers ouvrages d'architecture à Naples, et dans tout le royaume; il construisit deux machines de moulins à Capoue sur le Vulturne, où l'on vit pour la première fois des digues à la hollandaise. Il fit de nouveaux moulins à Scilla en Calabre, et y donna le plan d'une vaste église. Il mourut en 1771. On a de lui : I. *Traité de la Servitude*. II. *De la Gravitation des corps, et de la force des fluides*.

ZOÉ CARBONOPSINE, quatrième femme de l'empereur Léon VI, avait une vertu mâle, un esprit élevé, un discernement juste, et la connaissance des affaires. Elle accoucha en 905, de Constantin Porphyrogénète. Ce prince étant devenu empereur en 912, Zoé, chargée de la tutelle de son fils et de l'administration de l'état, choisit des ministres et des généraux capables de la seconder. Après avoir dissipé la révolte de Constantin Ducas, elle fit la paix avec les Sarrasins, et força les Bulgares, par des victoires, à rentrer dans leur pays. Elle ne fut pas aussi heureuse contre les cabales des courtisans;

elle fut exilée de la cour par son fils, et mourut dans sa retraite.

ZOÉ, fille de Constantin XI, née en 978, fut tout-à-la-fois ambitieuse, débauchée et cruelle. On la donna en mariage à Argyre, qui obtint le trône impérial après la mort de son beau-père, en 1028. Zoé s'étant dégoûtée de son époux, le fit étrangler dans le bain, et mit sur le trône un orfèvre, nommé Michel Paphlagonien, qu'elle avait épousé. Ce prince abandonna le gouvernement de l'empire à son frère Jean, qui le détrôna, et le fit enfermer dans un monastère. Zoé eut le même sort. Mais en 1042, elle fut tirée de sa retraite, pour régner avec sa sœur Théodora. Elle partagea sa couronne avec Constantin Monomaque, son ancien amant, l'homme le plus scélérat et le plus débauché de sa cour, et l'épousa en troisièmes noces, à l'âge de 64 ans. Elle mourut huit ans après, en 1050, après avoir travaillé de concert avec Monomaque à ruiner l'empire. Elle égala dans le crime la mère de Néron, et n'essuya point ses malheurs. — Il y a eu quelques autres princesses de ce nom. Nous ne parlerons que de Zoé, que l'empereur Léon, le philosophe, épousa, et couronna impératrice pendant la vie de Théophane, son épouse. Elle était veuve de Théodore, qui avait été empoisonné, et fille du général Stylien, qui profita du crédit de sa fille pour gouverner l'empire à son gré. Zoé ne jouit pas long-temps de sa faveur. Elle mourut le vingt-unième mois de son mariage, en 893; et son corps fut mis dans un cercueil qui se trouva par hasard, sur lequel étaient gravées ces paroles d'un Psaume : *Malheureuse fille de Babylone!* Ces mots semblaient indiquer l'histoire et le caractère de sa vie.

ZOÉGA (Charles), antiquaire allemand, naquit en 1751, à Kiel, dans le Holstein danois, de parens peu fortunés; après avoir fait ses études il partit pour l'Italie en 1777, et visita successivement Rome, Venise, Florence, Naples, etc. En 1779, il revint à Rome, qu'il n'avait qu'entrevue, pour se fixer et mourir dans cette ville. Il y fit un séjour de vingt-neuf ans. Ce fut là qu'il conçut le projet de donner une *Topographie* détaillée et suivie de cette ville fameuse. Cet ouvrage entièrement terminé, en 1800, fut revu avec soin, et considérablement augmenté en 1803, par l'auteur. Il est le fruit de longues observations, de recherches continuelles, d'une étude approfondie, et de courses, pour ainsi dire, journalières. Plusieurs antiquaires avaient tenté ce travail, tous avaient échoué. Nardini, le plus exact d'entre eux, fourmille d'erreurs, et sa méthode est diffuse et désagréable. En 1787, Zoëga publia son *Catalogue raisonné des médailles impériales d'Alexandrie*. En 1797, parut son livre *De origine et usu Obeliscorum;* c'est l'ouvrage le plus complet sur cette matière. Chargé d'une nombreuse famille, Zoëga obtint en 1798 le poste d'agent du Danemarck à Rome, et le titre de son consul dans les états du pape. Malgré les faibles émolumens de cette place, et les troubles qui agitaient Rome, il continua ses travaux sur l'antiquité, et prépara sa belle *Dissertation sur Lycurgue et les Ménades,* dont il donna lecture à

l'institut romain, auquel il appartenait. Le roi de Danemarck, instruit des talens et du mérite de ce savant, lui envoya les titres de bibliothécaire, et de professeur à l'université de Kiel, avec les moyens de vivre désormais indépendant. Après une carrière aussi laborieuse qu'utile, Zoëga mourut à Rome en 1809. Il était membre de la plupart des académies italienne, danoise et allemande. On a encore de lui : *Li basi rilievi antichi di Roma colle illustratione di Giorgio Zoëga*, grand in-4°, Rome, 1807. Il n'en a paru qu'un seul volume, et la première livraison du second, publiée en 1808.

ZOËS (Gérard), en latin *Sousius*, jésuite, né à Amersfort en 1579, entra dans la société de Jésus en 1598, à Tournai, et en fut coadjuteur spirituel : il mourut à Malines le 11 septembre 1628. Il a écrit en hollandais, I. *La manière de bien faire une confession générale*, tirée de François Arias, 1608. II. *Traité de la présence de Dieu*, tiré du même, avec des considérations sur la chasteté, 1619. III. *Le combat spirituel*, traduit du bénédictin Jean Castineaza, 1618. IV. *La pratique de la pure et droite intention*, 1619. V. *La voix de la vie éternelle d'Antoine Lucquet*, 1620. VI. *Abrégé de la vie de François de Villaréal*, *et de Ximenès*, coadjuteur de la compagnie de Jésus, 1620. VII. *La vie du père Thomas Sanchez, et celle de Marguerite Middelton*, 1620. VIII. *Traité de la dévotion envers la sainte Vierge*, tiré de Pierre Antoine Spinelli, 1620. IX. *Pieux exercices de l'ame dévote*, imprimés à Paris à l'usage de la compagnie de Jésus, à Anvers 1621. X. *Abrégé des méditations sur la vie et la passion de J.-C.*, tiré de Vincent le Brun, 1621. XI. *Relations des martyrs de l'Inde orientale*, 1622. XII. *Relation de la mort de quelques religieux et autres chrétiens tués dans une sédition aux Indes orientales*, 1622. XIII. *Abrégé de la vie de saint Ignace de Loyola*, 1622. XIV. *Diverses lettres envoyées par les jésuites, qui ont été aux Indes en 1615-1622*. XV. *Histoire de la vie et de la mort de Marguerite d'Autriche*, reine d'Espagne, femme de Philippe III, traduite de celle du père Guzman. XVI. *Le paradis des délices célestes révélées à sainte Gertrude*, du père Antoine de Balinghem, 1625. XVII. *Le cœur dévoué à Dieu*, traduit du père Etienne Luzvick, 1627. XVIII. *Lettres japonaises*, de l'an 1644.

ZOËS (Henri), jurisconsulte, natif d'Amersfort, fit ses premières études dans sa patrie, et apprit la philosophie et le droit à Louvain. Il voyagea en Espagne avec un jeune seigneur dont il avait entrepris l'éducation, et laissa à Salamanque une haute idée de ses connaissances en jurisprudence. De retour à Louvain, il y professa d'abord la langue grecque, et obtint en 1619, une chaire de professeur des pandectes, qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée le 16 février 1627. Il a écrit en latin divers commentaires : I. *Sur le droit des fiefs*, Louvain, 1641, in-4°. II. *Sur les pandectes*, Cologne, 1651. III. *Sur les institutes du droit civil*. Louvain, 1652, in-4°. IV. *Sur le droit canon*, Louvain, 1656.

V. *Sur les Paratitles*, 1660. Tous ces ouvrages ne sont autre chose que ses leçons publiées après sa mort par ses disciples. — Deux autres jurisconsultes de la même famille se sont fait une réputation honorable ; l'un est Nicolas Zoés, né à Amersfort le 5 août 1564, mort le 12 août 1625, à Louvain, où il fut l'un des fondateurs du collége du Faucon, il fut secrétaire de Jean de Vendueil, évêque de Tournai, dont il a écrit la vie en latin, Douai, 1613, in-8°, et parvint lui-même à l'épiscopat de Bois-le-duc. Il avait été nommé en 1603, conseiller du conseil belgique à Malines, et maître des requêtes. L'autre, Thomas Zoës, natif également d'Amersfort, mort à Wurtzbourg vers 1598, étudia à Louvain, fut conseiller du conseil suprême d'Utrecht; et professeur en droit à Leyde. Il a écrit en latin un commentaire sur le code.

ZOET (JEAN), médiocre poète hollandais, établit à Amsterdam une société poétique, peu sévère dans le choix de ses membres. Il eut beaucoup à souffrir de l'humeur de sa femme, et cependant il ne se dégoûtait point de vivre; mais il s'attendait au contraire à ne pas mourir et à partager sur la terre le règne du Sauveur, dont la perspective prochaine le consolait de tous ses chagrins domestiques ; il n'en mourut pas moins le 4 janvier 1674. Ses œuvres ont eu différentes éditions, la deuxième est de 1719. Il y a entre autres une pièce de théâtre des plus bizarres, intitulée l'*Enfer et le Ciel*.

ZOLA (JOSEPH), célèbre professeur italien, né en 1739, à Concejio, village voisin de Brescia, où il fit ses études, fut nommé, à l'âge de 23 ans, professeur au séminaire de cette ville, ainsi que son ami Tamburini. Inspirer aux élèves une piété solide et conséquemment celle de l'Ecriture et des Pères, dégager la théologie des questions ineptes dont elle a été ternie par les scolastiques, remonter sans cesse aux sources pures de l'antiquité chrétienne et de la tradition, telle fut la marche constamment suivie par les deux professeurs dans leurs cours publics; ils étaient, suivant l'expression d'un auteur, les fléaux de la morale relâchée, et du hildebrandisme (il appelle ainsi les prétentions ultramontaines préconisées par le pape Hildebrand ou Grégoire VII.) Leur courage éveilla la jalousie et stimula contre eux la calomnie qui les força de quitter Brescia. Clément XIV, d'après les conseils du cardinal Mareforschi, les vengea de ce traitement injurieux, en les faisant venir à Rome pour enseigner la théologie. Dans cette capitale du monde brillaient alors Géorgi, Amadussi, Foggini, Bottari, Borgia, dont les deux professeurs eurent bientôt conquis l'estime. Marie Thérèse voulant régénérer l'université de Pavie, y appela entre autres, Natali, Tamburini et Zola; ce dernier pour l'histoire ecclésiastique. Ils formèrent une espèce de triumvirat devenu célèbre par l'enseignement de la saine doctrine et la publication d'une foule de thèses, dont plusieurs souvent réimprimées, traçant la limite séparative entre les autorités ecclésiastique et civile, et assurant à chacune ses droits respectifs, élèvent une barrière contre les prétentions ultramontaines. Zola, placé à la tête du collége Germanique-Hon-

grois, s'occupa comme au séminaire de Brescia à former de zélés ministres des autels. Il était déjà connu par des traités, l'un sur les *Lieux théologiques*, en morale, et l'autre sur la *Destination de l'homme*. Il publia ensuite avec de savantes notes: I. Une nouvelle édition du traité de Bullus, évêque anglican, en faveur de la divinité de Jésus-Christ, ouvrage dirigé en partie contre le P. Petau, qui avait recueilli quelques passages obscurs et en apparence contraires à la certitude de ce dogme fondamental. II. Des prélections savantes sur l'ouvrage de saint Augustin *de catechezandis rudibus*. III. Un *Traité sur l'autorité de saint Augustin, dans les matières concernant la prédestination et la grace*. IV. Une *Histoire de Pélagianisme*, dans laquelle il signale les auteurs qui avaient égaré Pélage, et montre les ravages de principes qui, de nos jours, ont beaucoup de partisans. V. Une *Histoire antique des erreurs concernant la Trinité*, etc., etc.; mais l'ouvrage qui a surtout établi sa réputation, ce sont ses *Commentaires latins sur l'histoire ecclésiastique*, 3 vol. in-8°, 1780, suivis d'une *Mantissa* ou supplément, dans lequel il indique les sources de l'histoire, caractérise les principaux écrivains dans ce genre, et trace les règles d'une saine critique pour apprécier les faits. Parmi ses dissertations, on doit en distinguer une, intitulée: *De vitandâ in historia calamitatum ecclesiæ dissimulatione*, petit écrit de 57 pag. in-12, 1776. Après avoir passé en revue les siècles de l'Eglise, il avait à détailler les malheurs qui l'ont affligée. Vouloir, comme certaines gens, les taire ou les pallier, c'est, dit-il, une opinion fausse, absurde et absolument dangereuse. Un auteur ancien a tracé la règle qu'on doit suivre en écrivant l'histoire: « Ne rien dire de faux, et ne rien cacher de vrai. » La connaissance des maux de l'Eglise, comme celle de ses prospérités, tourne au profit de la religion, prouve sa divinité et fait éclater les promesses de J.-C., à son Eglise qui se perpétue au milieu des orages. Si ces maux ne devaient plus reparaître, en omettre le récit serait peut-être une chose tolérable; mais comme leur terme n'est pas arrivé, il faut prémunir, dit-il, les fidèles sur ce retour, relever leur courage et fortifier leurs espérances. On se doute bien que Zola et Tamburini furent inquiétés sans cesse par les partisans de la cour romaine, qui, ne pouvant les réfuter, crut au moins les avoir réduits au silence, quand l'empereur François II leur accorda une honorable vétérance. Zola retourna à Brescia, dont il se proposait de publier l'histoire littéraire, pour laquelle il a laissé des matériaux. Mais bientôt après il fut rappelé à Pavie pour y enseigner l'histoire des lois et de la diplomatie. A cette fonction on joignit celle de bibliothécaire de l'université. Il jouissait paisiblement de sa célébrité, lorsqu'il fut nommé aux comices de Lyon membre du collège électoral *dei dotti*. Etant allé en vacance à Concejio, sa patrie, il y mourut le 5 novembre 1806, estimé et regretté de tous les gens de bien. Plusieurs écrivains s'empressèrent de répandre des fleurs sur sa tombe; son fidèle ami Tamburini a publié deux volumes italiens des

Œuvres posthumes de Zola, précédées de sa vie : ils ont pour objet la législation des anciens. La clarté, la justesse et la profondeur distinguent ses ouvrages, écrits pour la plupart en latin élégant. Il appelle toujours les faits à l'appui des principes, et présente partout la religion avec le caractère qui lui est propre. Sa conduite était entièrement conforme à sa théorie. L'urbanité, la franchise, la modestie, l'humanité et la tolérance relevaient l'éclat de ses talens.

ZOLLIKOFER (GEORGE-JOACHIM), théologien protestant, né en Suisse en 1730, mort en 1788, fit ses études à Bremen et à Utrecht, puis desservit une chapelle dans le pays de Vaud. Il s'établit d'abord à Monstein, chez les Grisons, puis il passa à Isenbourg et à Leipsig. On a de lui un ouvrage de dévotion et deux volumes de sermons, tous deux traduits en anglais.

ZOMEREN (CORNEILLE DE), médecin ordinaire de la ville de Dordrecht où il naquit le 28 septembre 1593, mort dans la même ville le 11 décembre 1649, étudia la médecine à Leyde, et vint prendre le bonnet de docteur à Caen en France. On a de lui, I. *Oratio funebris in obitum Cornelii filii.* II. *De unitate liber singularis.* III. *Tractatus de variolis et morbillis.* IV. *Epistola responsoria de curatione iterati abortûs.* On trouva après sa mort diverses observations chirurgicales et médicales, un traité de la manière de guérir les fièvres, etc.

ZOMEREN (JEAN DE), fils du précédent, né à Dordrecht le 3 juillet 1622, mort le 22 décembre 1676, dans la même ville, y fit ses premières études, et prit à Leyde le degré de docteur en droit. Il entra dans la régence de Dordrecht en 1650, et devint pensionnaire de Nimègue en 1655. Les langues grecque et française furent le principal objet de ses soins. Il a publié, I. Diverses pièces de poésie en hollandais et en latin, entre autres, trois tragédies intitulées *Cléopâtre*, *Jules-César*, *Mithridate*. II. Plusieurs ouvrages sur le droit et les antiquités.

ZONBOW (VALÉRIEN), l'un des favoris de la célèbre Catherine ; d'abord timide, il devint libertin et arrogant ; mais bon, franc et courageux, il fit la guerre en Pologne, et à la nouvelle d'une blessure qu'il avait reçue, Catherine lui envoya son propre chirurgien, le cordon de Saint-André, le rang de général en chef et cent mille roubles. Peu après il en obtint cinquante mille pour payer ses dettes. En 1796, il reçut le commandement de l'armée destinée à agir contre la Perse, s'empara d'abord de Derbent, et fit encore quelques conquêtes, mais sans résultats importans. L'armée russe eut également à souffrir de l'insalubrité du pays et des attaques des peuples du Caucase, qui la harcelèrent continuellement. Campée sur les bords du Cyrus, elle était dans l'inaction, lorsque Zonbow reçut la nouvelle de la mort de Catherine, avec l'ordre de faire prêter serment à Paul I[er], et d'attendre de nouvelles instructions pour agir. Trois semaines après, il reçut l'ordre positif de ramener les troupes en Russie, sans délai. Revenu à Pétersbourg, Zonbow donna sa démission, et se retira en Courlande, où il possédait presque tous les domaines des

anciens ducs; il mourut à Saint-Pétersbourg le 4 juillet 1804.

ZONCA (Victor), habile mathématicien d'Italie, du 17e siècle, se livra particulièrement à la mécanique et à l'architecture, et y réussit. Il avait un talent singulier pour inventer de nouvelles machines. On dit que la lecture des ouvrages de Ramelli lui inspira ce goût. Il publia ses inventions dans un ouvrage imprimé à Padoue, 1621, in-fol., sous ce titre : *Novo Teatro di Machine ed Edificii*. Cet ouvrage a été réimprimé en 1653, in-fol.

ZONDADARI (Marc-Antoine), grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, né d'une ancienne et noble famille de Sienne le 26 novembre en 1658, passa ses plus tendres années chez ses parens, qui l'envoyèrent ensuite au collége des nobles de Parme, dirigé par les jésuites. A dix-huit ans il alla à Naples et y fit ses quatre années de caravanes avec un courage exemplaire. Lorsqu'il eut commandé deux ans une des galères de la religion, le grand-maître Caraffa le récompensa de deux commanderies de graces, et bientôt après d'une troisième d'ancienneté. Il fonda à Sienne un hospice pour les enfans pauvres. De retour à Malte en 1701, il fut nommé grand-écuyer, maître de chambre, et intime confident du grand-maître D. Raimond Perellos. Honoré du titre de grand-croix, il soutint cette dignité avec éclat. En 1712, il se rendit en qualité d'ambassadeur auprès de Clément XI souverain pontife, et termina heureusement les affaires les plus délicates. D. Raimond étant mort, il lui succéda le 13 janvier 1720. Son élection fut reçue avec les plus vifs transports. Il rendit l'île de Malte florissante par les armes et le commerce. Sa mort arriva le 17 juin 1722. Avant son élévation il avait mis au jour : *Courte instruction sur l'ordre militaire des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem*, Rome, 1719, 1 vol. in-12, imprimé correctement. *Voyez* l'*Histoire de Malte* de l'abbé Vertot.

ZONOLINI (Antoine), professeur de langues orientales au séminaire de Padoue, où il mourut en 1760, âgé de plus de quatre-vingts ans, est l'auteur de plusieurs ouvrages assez estimés. On distingue entre autres : I. *Quæstiones è sacrâ Scripturâ ortæ*, Patavii, 1775, in-8°. II. *Lexicon syriacum*, ibidem, 1742. III. *Grammatica institutio linguæ syriacæ*, ibidem, 1742, in-8°.

ZOPELLI (Jacques), archidiacre de la cathédrale de Venise, né dans cette ville le 18 octobre 1639, fit ses études au séminaire des P. P. Somasques, et y fit briller ses talens. Il consacra sa vie à la poésie et à la littérature légère. Après une vie tranquille et heureuse, la mort l'enleva le 9 mai 1718. On a de lui : *Amusemens poétiques*, Venise, 1673.

ZOPPI (Jérôme), littérateur italien, né d'une famille noble de Bologne, vers le milieu du 16e siècle, se livra à l'étude des belles-lettres et de la philosophie, et fut demandé par l'université de Macérata pour professer la rhétorique. Il retourna, en 1586, dans sa patrie, où il obtint une chaire d'humanités. Il mourut dans un âge très-avancé, le 5 juillet 1591. Ses principaux ouvrages sont : I. *Les quatre premiers livres*

de l'Enéide, traduits en octaves, Bologne, 1554. II. *Dissertations dialoguées sur le Dante et Pétrarque*, Bologne. III. *Athamas*, tragédie, Macérata, 1579.

ZOPPI (Melchior), fils du précédent, né à Bologne en 1554, apprit de son père les belles-lettres et la philosophie, et le suivit à Macérata, où il étudia la médecine. En 1579, il obtint dans cette ville une chaire de logique, qu'il abandonna bientôt pour celle de philosophie morale à Bologne. A l'exemple de son père, il cultiva avec zèle la littérature et la poésie, et jouit de l'estime de tous les savans de son siècle. Il mourut en 1634, et laissa entre autres ouvrages : I. *Sermones analytici*, Bononiæ, 1589. II. *Psaphon*, ou *Traité d'amour*, etc., Bologne, 1590. III. *Admète, Médée, Creüse, Méandre*, tragédies, Bologne, 1629.

ZOPPO (Marc), peintre italien, né en 1451 à Bologne, mort en 1517, disciple d'André Mantegna, a peint l'histoire et le portrait dans le style de son maître, qu'il imitait parfaitement.

ZOPYRE, l'un des courtisans de Darius, fils d'Hystaspe, vers l'an 520 avant J.-C., se rendit fameux par le stratagème dont il se servit, pour soumettre la ville de Babylone, assiégée par ce monarque. S'étant coupé le nez et les oreilles, il se présenta en cet état aux Babyloniens, en leur disant : « que c'était son prince qui l'avait si cruellement maltraité. » Les Babyloniens ne doutant point qu'il se vengeât, lui confièrent entièrement la défense de Babylone, dont il ouvrit ensuite les portes à Darius, après un siége de 20 mois. Ce prince lui donna en récompense le revenu de la province de Babylone, pour en jouir toute sa vie ; ce ne fut pas assez des récompenses, il y ajouta des distinctions et des caresses. Il disait qu'il aimerait mieux avoir Zopyre non mutilé, que de posséder vingt Babylones.

ZOPYRE, médecin qui communiqua à Mithridate, roi de Pont, la composition d'un antidote, comme un remède assuré contre toutes sortes de poisons. Ce prince en fit faire diverses expériences sur des criminels condamnés à mort, qui réussirent toutes. Celse parle d'un antidote appelé *ambrosia*, composé par un médecin du même nom, pour un roi Ptolémée. Quoique cet antidote soit un peu différent du premier, il pourrait être du même médecin, qui l'aurait présenté à un des premiers Ptolémées ; contemporain de Mithridate. — On trouve un autre Zopyre, aussi médecin, qui vivait dans le 11e siècle, du temps de Plutarque.

ZOROASTRE, célèbre philosophe de l'antiquité, né au temps de Cyrus, dans la province d'Aderbijan, qui est la Médie. Son père, natif de la même province, se nommait Purshasp, et sa mère, née dans la ville de Rey, s'appelait Doghdu. Le temps où il a vécu semble indiquer Daniel ou Esdras ; la plupart des auteurs persans et arabes prétendent qu'il passa sa première jeunesse en Judée, en qualité de serviteur d'un des prophètes, dont les lumières lui procurèrent ces connaissances supérieures, par lesquelles il se distingua dans la suite. Un publiciste assure qu'il ne fonda pas une nouvelle religion, mais qu'il fut le réformateur de l'ancien magisme. Les savans conviennent que le ma-

Digitized by Google

gisme, ou la religion des adorateurs du feu, est de très-ancienne date, et qu'elle a même précédé le temps d'Abraham. Ce fut dit-on, dans la province d'Aderbijan que Zoroastre commença à se donner pour prophète. On prétend que, pour s'accréditer dans l'esprit du peuple, il se retira dans une caverne, où il s'appliqua à la contemplation et à l'étude, et qu'il embellit, d'un grand nombre de figures symboliques. Cette retraite a donné lieu de le regarder comme un imposteur, dont beaucoup ont imité l'exemple. Khondemir rapporte que Zoroastre ayant appris par l'astrologie, dans laquelle il était très-versé, qu'il devait naître un grand prophète, se mit dans la tête de passer pour tel; que le démon, qu'il invoquait par ses prestiges, lui apparaissait souvent au milieu du feu, et lui imprimait même un signe lumineux sur le corps. Qu'il n'en fallut pas davantage pour le confirmer dans cette opinion extravagante. Les auteurs de l'*Histoire universelle*, qui ont entrepris de justifier Zoroastre de l'accusation d'imposture, observent sur le récit de Khondemir, qu'il y a du vrai dans ce que cet auteur rapporte; mais ils s'inscrivent en faux contre l'apparition du démon, qui leur paraît une invention du zèle théologique des mahométans. C'est dans la solitude que Zoroastre forma son système de philosophie et de religion, qu'il écrivit dans un livre, qu'il intitula, *Zendavesta*, et par contraction, *Zend*. Il sortit de sa retraite à l'âge de 30 ans, et passa dans la Bactriane, province la plus orientale de Perse; il s'arrêta dans la ville de Balch, où résidait Hystaspe, père de Darius, auquel on dit qu'il présenta son ouvrage en 12 volumes, dont chacun contenait cent peaux réduites en vélin; ce qui ne doit pas surprendre, parce que les anciens caractères persans prennent beaucoup d'espace. Comme ce prince était resté attaché à la religion des mages, il favorisa les principes de Zoroastre, qui fit un voyage aux Indes, pour s'y instruire des sciences des brachmanes, et ayant appris tout ce qu'ils savaient de métaphysique, de physique et de science naturelle, il revint en Perse avec ces connaissances, qu'il communiqua aux mages. Zoroastre ayant établi sa nouvelle religion dans la Bactriane, se rendit à Suze, sur la fin du règne de Darius, et après avoir obtenu la confiance de ce prince, en fit un prosélyte de sa réforme. Tous les grands du royaume à l'exemple de Darius, embrassèrent le magisme, qui devint la religion dominante de tout le pays. Au sujet de la réforme qu'il fit embrasser à Darius, les parsis débitent des choses singulières. On en a une ample relation écrite par un parsis; c'est au docteur Hyde qu'on en est redevable; elle ne se trouve que dans l'ouvrage de ce savant, qui est en latin et dans l'Histoire universelle. Après avoir fait recevoir sa réforme à tout le royaume, Zoroastre revint à Balch, où, selon son institution, il était obligé de faire sa résidence en qualité d'archi-mage, ou de chef suprême de la secte. Il y régna, par rapport au spirituel, sur tout l'empire, et avec la même autorité que le roi pour le temporel : conjecture qui a donné

occasion à la méprise de ceux qui l'ont fait roi de la Bactriane, la ville de Balch étant dans cette province. On assure que l'austérité de sa vie et l'étendue de ses connaissances lui acquirent une grande réputation parmi ses contemporains. Après son retour à Balch, il voulut faire embrasser sa religion à Argasp, roi des Scythes orientaux, zélé sabéen; et pour l'exécution de son projet, il employa l'autorité de Darius. Le prince scythe, indigné, entra dans la Bactriane avec une armée, battit les troupes de Darius, tua Zoroastre, avec tous les prêtres de son église patriarchale, qui étaient au nombre de 80, et démolit tous les temples de cette province. La chose est rapportée d'une manière différente par un historien persan, qui dit: « Le roi Touran, ayant été informé par des marchands qu'il n'y avait point de garnison dans Balch, tous les gens de guerre s'étant rendus à l'armée de Gustasp, et que son père Lohrasp était resté dans cette ville avec ceux qui avaient soins de Pyrœa et quatre-vingts prêtres, rassembla un corps de quinze mille hommes, faisant prendre le devant à son fils, qu'il suivit en toute diligence. On prétend que Lohrasp, ayant appris l'entrée d'Argasp en Iran, sortit de sa retraite, et se mit à la tête d'un petit corps, avec lequel il défit un bon nombre d'ennemis. Mais à la fin, ce prince et les quatre-vingts prêtres furent tués, et leur sang fut employé à éteindre le feu sacré. » C'est à ce sujet que les auteurs de l'Histoire universelle disent: « La mort de Zerdusht fut violente, sans pourtant que nous puissions l'appeler malheureuse, puisque sa religion ne périt point avec lui, ce qui serait certainement arrivé, s'il avait été un vil imposteur, comme quelques écrivains aiment à le représenter. » La religion de Zoroastre souffrit de grandes altérations, pendant le cours de plus de 500 ans qu'elle cessa d'être régnante sous la domination des Grecs, et ensuite des Parthes. Ardezhir ou Artaxare, qui rendit l'empire aux Perses, l'an 226 ou 227 de Jésus-Christ, pensa d'abord à la rétablir dans son ancienne pureté: Beausobre dit après Hyde: « La religion de Zoroastre ayant besoin d'une nouvelle réformation, Artaxe assembla un concile, composé des principaux mages de son empire. On dit que ce prince voulut les consulter sur des doutes qu'il avait touchant l'état des morts, le paradis et l'enfer. Pour l'affermir dans l'ancienne foi sur tous ces articles, un mage célèbre par sa sainteté, nommé *Erdaviraph*, eut une extase, qui dura sept jours et sept nuits, pendant laquelle son ame, transportée dans le ciel, vit ce qui se passe dans ce monde inconnu. Revenu de ce ravissement, il rendit compte au roi de ses révélations; il attesta les vérités fondamentales sur lesquelles la foi de ce prince avait été ébranlée, et confirma son témoignage par quelques prodiges. C'est ainsi que la religion de Zoroastre fut rétablie dans tout son lustre et reprit son ancien crédit. Il resta seulement un certain nombre d'incrédules, que l'on fait monter à quatre-vingt mille. Sapor ayant succédé à Artaxe son père en l'année 241, et voulant ra-

mener les incrédules à la foi de leurs ancêtres, ordonna aux mages de chercher les moyens de les convaincre. Sur quoi un de leurs pontifes ou archevêques, nommé Adurabâd Mabrasphand, offrit de faire l'épreuve du feu..... Il proposa qu'on versât sur son corps nu dix-huit livres de cuivre sortant de la fonte, et tout ardent, à condition que s'il n'en était point blessé les incrédules se rendraient à un si grand prodige. On dit que l'épreuve se fit avec tant de succès, qu'ils furent tous convertis. » On voit que la religion de Zoroastre avait aussi ses miracles et ses légendes. Elle a subsisté ensuite jusque dans le 7e siècle; on trouve encore en Perse et dans les Indes des restes de sectateurs de Zoroastre. Ils ont pour cet ancien philosophe la plus profonde vénération et le regardent comme le grand prophète que Dieu leur avait envoyé pour leur communiquer sa loi. Ils lui attribuent même un livre qui renferme sa doctrine. Cet ouvrage, apporté, en France par Anquetil, a été traduit par le même dans le recueil qu'il a publié en 1770, sous le titre de *Zend-Avesta*, 2 vol. in-4°. L'original est à la bibliothèque royale. Ce livre est divisé en cent articles dont voici les principaux : 1° Le décret du très-juste Dieu est que les hommes soient jugés par le mal et le bien qu'ils auront faits. Leurs actions seront pesées dans les balances de l'équité. Les bons habiteront la lumière : la foi les délivrera de Satan; 2° si les vertus l'emportent sur les péchés, le ciel est ton partage, si les péchés l'emportent, l'enfer est ton châtiment; 3° qui donne l'aumône est véritablement un homme; 4° estime ton père et ta mère, si tu veux vivre à jamais; 5° quelque chose qu'on te présente, bénis Dieu; 6° marie-toi dans ta jeunesse; ce monde n'est qu'un passage; il faut que ton fils te suive, et que la chaîne des êtres ne soit point interrompue; 7° il est certain que Dieu a dit à Zoroastre : quand on sera dans le doute si une action est bonne ou mauvaise, qu'on ne la fasse pas; 8° que les grandes libéralités ne soient répandues que sur les plus dignes : ce qui est confié aux indignes est perdu; 9° mais s'il s'agit du nécessaire, quand tu manges, donne aussi à manger aux chiens; 10° quiconque exhorte les hommes à la pénitence doit être sans péché; qu'il ait du zèle, et que le zèle ne soit point trompeur, qu'il ne mente jamais, que son caractère soit bon, son âme sensible à l'amitié, son cœur et sa langue toujours d'intelligence; qu'il soit éloigné de toute débauche, de toute injustice, de tout péché, qu'il soit un exemple de bonté, de justice devant le peuple de Dieu; 11° ne mens jamais : cela est infâme, quand même le mensonge serait utile; 12° point de familiarité avec les courtisans; ne cherche à séduire la femme de personne; 13° qu'on s'abstienne de tout vol, de toute rapine; 14° que ta main, ta langue et ta pensée soient pures de tout péché; 15° dans les afflictions offre à Dieu ta patience; dans le bonheur, rends-lui des actions de grâces; 16° jour et nuit pense à faire du bien, la vie est courte. Si, devant servir aujourd'hui ton prochain, tu attends à demain, fais pénitence. Ces préceptes de morale sont mêlés d'observances; les unes raisonnables, les autres

ridicules, et de dogmes plus absurdes encore. Si la religion de Zoroastre est à plusieurs égards fort pure dans ses dogmes, elle l'était de même dans son culte; car on prétend que le culte du feu et celui du soleil qui en faisaient partie n'avaient rien d'idolâtre. Beausobre, à ce sujet, fait ainsi la description de ce culte : « Point d'images ni de statues dans les temples, qui n'étaient consacrés qu'à la divinité. L'unique symbole qu'on y avait de sa présence était un feu continuel. Lorsqu'on l'adorait, on se tournait vers l'orient, parce que c'est de ce côté-là que vient la lumière et que les astres commencent à paraître. On ne rendait aucun culte religieux aux anges. On ne les considérait que comme les ministres de l'Être-Suprême, ayant chacun leur emploi, leur département dans le gouvernement du monde; faisant l'office de médiateurs entre un dieu invisible et inaccessible, et entre des hommes pécheurs et mortels. A l'égard de ce que les payens nommaient les dieux visibles, le soleil et les étoiles, ils n'étaient regardés que comme des images de la divinité; mais des images animées qui, ayant été formées par elle-même, méritaient aussi une sorte de vénération; du reste les Perses n'adressaient des prières, et ne demandaient des grâces qu'à Dieu seul. » Jusqu'au temps de Zoroastre, les mages dressaient les autels, sur lesquels leur feu sacré était conservé, sur le sommet des montagnes, et sur d'autres lieux élevés en plein air; et c'est là qu'ils pratiquaient tout leur culte religieux. Mais comme la pluie, les tempêtes, les orages, éteignaient souvent leur feu sacré et interrompaient leur culte, Zoroastre ordonna qu'on bâtirait sur tous ces autels des temples, afin que ce feu sacré ne s'éteignît jamais, et qu'on pût mieux y pratiquer le culte divin; car Zoroastre ayant feint qu'il avait été enlevé au ciel, pour y apprendre ce qu'il devait enseigner aux hommes, ne prétendait pas y avoir vu Dieu, mais seulement l'avoir entendu parlant à lui du milieu d'une grande et éclatante flamme; c'est pourquoi il enseignait à ses sectateurs que le feu était le véritable symbole de la présence divine; que le soleil étant le feu le plus parfait, Dieu y avait établi son trône, y résidait d'une manière plus glorieuse que partout ailleurs. C'est pour cette raison qu'il leur ordonna d'adorer le dieu vivant, le visage tourné premièrement vers le soleil, qu'ils appelaient Mithra, et puis vers leurs feux sacrés. Pour rendre ceux des temples qu'il avait érigés plus vénérables, il feignit qu'il en avait apporté du ciel, et le mit sur l'autel du premier temple qu'il fit bâtir dans la ville de Kitz en Médie, d'où l'on dit qu'il fut répandu dans tous les autres temples. C'est pour cela qu'ils l'entretenaient avec tant de soin. Leurs prêtres veillaient jour et nuit pour empêcher qu'il ne s'éteignît. Ils étaient si superstitieux à cet égard, qu'ils n'entretenaient ce feu qu'avec du bois sans écorce, et de l'espèce qu'ils croyaient la plus nette; qu'ils ne le soufflaient jamais, ni avec la bouche, ni avec des soufflets, de peur de le souiller; et que de faire l'une ou l'autre de ces choses, était un crime qui par les lois du pays était puni de mort. Ils pous-

Digitized by Google

saient la superstition si loin à cet égard, que les prêtres eux-mêmes n'osaient approcher de ce feu sacré qu'avec un linge sur leur bouche, pour empêcher que leur souffle ne le souillât. Le nom de Gaure ou Guèbre que portent les sectateurs de Zoroastre est odieux en Perse; il signifie en arabe, infidèle, et on le donne à ceux de cette secte comme un nom de nation. Ils ont à Ispahan un faubourg appelé Gaurabard, ou la ville des Gaures, et ils y sont employés aux plus basses et aux plus viles occupations. Les Gaures sont ignorans, pauvres, simples, patiens, superstitieux, d'une morale rigide, d'un procédé franc et sincère, et très-zélés pour leurs rits. Ils croient la résurrection des morts, le jugement dernier, et n'adorent que Dieu seul. Quoiqu'ils pratiquent leur culte en présence du feu, en se tournant vers le soleil, ils protestent n'adorer ni l'un ni l'autre. Le feu et le soleil étant, selon eux, les symboles les plus frappans de la divinité, ils lui rendent hommage en se tournant vers eux. Les Persans et les autres mahométans les persécutent partout, et les traitent à peu près comme les chrétiens traitent les juifs. Les Guèbres ne se marient qu'à des femmes élevées et qui persévèrent dans leur religion. Si dans les neuf premiers mois de mariage elles sont stériles ils peuvent en prendre une seconde. Ils ont enfin un goût particulier pour les mariages incestueux. A ce sujet, le docteur Prideaux parlant des préceptes de morale et des exhortations à la vertu qui se trouvent dans le Zend-Avesta, dit : « Sa morale est pure, si ce n'est sur un seul article; c'est celui de l'inceste, qu'il regarde comme une chose indifférente, permettant à un homme d'épouser non-seulement sa sœur ou sa fille, mais encore sa mère. Cet excès alla si loin parmi ceux de sa secte, que dans la tribu sacerdotale, ceux qui étaient nés du mariage d'un fils avec sa mère, qui est le plus infâme de tous les incestes, étaient regardés comme les plus dignes d'être élevés aux plus éminentes dignités du sacerdoce : abomination si horrible, que, n'y eût-il que ce seul article, il suffirait pour rendre impur tout le livre. Comme les rois de Perse étaient excessivement adonnés à ces mariages incestueux, il y a apparence que Zoroastre ne les permit que pour attirer encore mieux ces princes, et les attacher à sa secte, en flattant leurs passions. » Cette assertion est-elle bien prouvée? on pourrait la contester à certains égards; ce serait le sujet d'une discussion qui n'est point du ressort de ce Dictionnaire. On a sous le nom de Zoroastre des *Oracles magiques;* Louis Tiletanus les publia à Paris en 1563, avec les commentaires de Phléthon Gémistus. François Patrice, savant Vénitien, en donna une édition en latin, 1593, in-8°, sous le titre de *Magia philosophica, hoc est, Zoroaster et ejus 320 oracula chaldaïca.* On les trouve aussi dans le *Trinum magicum* de César Longinus, Francfort, 1673, in-12. Thomas Stanley les publia à la suite de son *Histoire de la Philosophie orientale*, en anglais; Jean Leclerc fit reparaître les *Oracles* en grec, avec une version latine, accompagnée de Notes savantes, à la fin de ses *Œuvres philosophiques*, 5e édition, Amsterdam, 1722, 4 vol.

in-12. On attribue encore à Zoroastre l'*Izeschne*, ouvrage composé de 72 has ou chapitres. Le nom d'*Izeschne* signifie prière sur la grandeur de l'Être-Suprême. M. Pastoret a publié en 1786, in-8°, 2e édition, 1787, un ouvrage intitulé Zoroastre, Confucius et Mahomet, comparés comme sectaires, législateurs et moralistes, avec le tableau de leurs dogmes de leurs lois et de leur morale. Cet ouvrage est écrit avec autant de clarté que d'érudition.

ZOROBABEL, de la famille des rois de Juda, fils ou petit-fils de Salathiel, joua un rôle à Babylone, où ses frères étaient en captivité. Cyrus, pénétré d'estime pour Zorobabel, lui remit les vases sacrés du temple, qu'il renvoyait à Jérusalem, et ce vertueux Israélite fut le chef des Juifs qui retournèrent en leur pays. Quand ils furent arrivés, Zorobabel commença à jeter les fondemens du temple, l'an 535 avant J.-C.; mais les Samaritains firent tant par leurs intrigues auprès des ministres de la cour de Perse, qu'ils vinrent à bout d'interrompre l'ouvrage. Le zèle des juifs s'étant ralenti, ils furent punis de leur indifférence par plusieurs fléaux dont Dieu les frappa. La seconde année du règne de Darius, fils d'Hystaspes, il leur envoya les prophètes Aggée et Zacharie, pour leur reprocher le mépris qu'ils faisaient de son culte, et leur négligence à bâtir son temple. Zorobabel et tout le peuple reprirent avec une ardeur incroyable ce travail interrompu depuis 14 ans. Zorobabel présidait à l'ouvrage, qui fut achevé l'an 515 avant J.-C. La dédicace de ce temple se fit solennellement la même année.

ZOSIME, chimiste de Panapolis en Egypte, vivait vers la fin du troisième siècle. Il a laissé quelques manuscrits en grec, voici leurs titres en français : I. *Sur la composition des eaux.* II. *Sur la vertu des interprétations.* III. *Sur l'art sacré et divin.* IV. *Sur les instrumens et les fourneaux.*

ZOSIME (saint), pape, grec de naissance, monta sur la chaire de saint Pierre après Innocent I, le 18 mars 417. Célestius, disciple de Pélage, lui en imposa d'abord; mais dans la suite, ce pape ayant été détrompé par les évêques d'Afrique, il confirma le jugement rendu par son prédécesseur contre cet hérétique, et contre Pélage son maître. Il obtint de l'empereur un rescrit pour chasser les pélagiens de Rome. (*Voyez* ce mot.) Zosime II décida le différend qui était entre les églises d'Arles et de Vienne, touchant le droit de métropole sur les provinces Viennaise et Narbonnaise, et se déclara en faveur de Patrocle, évêque d'Arles. Ce pontife également savant et zélé, mourut le 26 décembre 418. On a de lui seize épîtres, écrites avec chaleur et avec force. Elles se trouvent dans le recueil des *Epistolæ Romanorum pontificum*, de dom Constant, in-fol.

ZOSIME, historien grec, comte et avocat du fisc, vivait au cinquième siècle, et on n'a que des conjectures à donner sur l'époque précise de sa vie, et sur le lieu de sa naissance. Il a écrit en grec une histoire des empereurs romains, divisée en six livres; il nous en reste cinq et le commencement du sixième; son premier livre comprend, avec

la rapidité d'un abrégé, depuis le règne d'Auguste jusqu'à celui de Dioclétien. Dans les livres suivans, il raconte avec beaucoup plus de développement les faits qui se sont passés depuis ce dernier empereur jusqu'à l'an 409, sous le règne d'Honorius. Le style de Zosime a mérité les éloges de Photius; il est pur, concis et même élégant; fortement attaché à la religion de ses pères, il voyait avec peine s'établir sur ses ruines celles des chrétiens, les autels et les temples renversés, le culte des Dieux et les sacrifices presque par-tout prohibés et les prêtres de la religion nouvelle, qui, de persécutés, devenaient à leur tour persécuteurs des partisans de l'ancienne. Il voyait aussi les maux, qui de son temps désolaient l'empire, s'accroître à mesure que les chrétiens croissaient en nombre, en autorité et en richesses; et, dans son histoire, il attribue aux progrès du christianisme les progrès des malheurs de son siècle. De cette opinion peu réfléchie, et de son zèle pour sa religion, naissent des traits de partialité dont on peut excuser l'homme, mais non pas l'historien. Zosime n'était pas au-dessus de l'extrême crédulité qui déshonore la plupart des écrits des anciens, surtout ceux de ses contemporains payens ou chrétiens; il croyait à l'intervention de la divinité dans les songes, à la force de la magie, à la prétendue science des devins et des tireurs d'horoscope, aux apparitions et aux miracles. Son histoire offre plusieurs exemples de cette croyance, généralement adoptée. Malgré ces taches reprochables à son siècle plutôt qu'à l'écrivain, son histoire est fort curieuse, contient des faits qu'on ne saurait trouver ailleurs; elle intéresse surtout, parce qu'elle nous peint les évènemens avant-coureurs de la chute de l'empire romain, et l'affreuse agonie de ce grand corps politique. Le lecteur exercé à la critique, ou muni d'un certain degré de prévention, peut facilement démêler ce qui appartient à la vérité d'avec ce qui lui est opposé; apercevoir l'exagération dont l'esprit de secte et le zèle religieux ont dû colorer quelques évènemens que cet historien raconte, et prononcer sur la réalité des causes auxquelles il les attribue: il nous reste de l'antiquité un si petit nombre d'ouvrages, écrits dans le même sens, ils nous sont parvenus si incomplets, si mutilés, que l'histoire de Zosime en devient plus précieuse. Elle fut imprimée en grec et en latin, avec quelques autres historiens grecs, à Francfort, in-fol. 1590, tome 3, et séparément à Exford in-8°, 1679 et 1705; et à Iéna, in-8°, 1697. Le président Cousin en a donné une traduction française qu'il a réunie à celle des histoires de Zonare et de Xiphilin, un vol. in-4°, ou 2 vol. in-12, Paris, 1678 et 1686. Cette traduction, dénuée de notes et d'éclaircissemens nécessaires et dont le style vieilli n'est pas toujours correct, en réclame une nouvelle.

ZOSIME, supérieur et abbé d'un monastère situé au bord du Jourdain, vers l'an 437, porta l'Eucharistie dans le désert à sainte Marie l'Egyptienne.

ZOUCH (Guillaume), savant théologien anglais, natif de Stafford, mort le 12 décembre 1653, se concilia l'estime de tous les

savans étrangers. On a de lui des explications sur l'Epitre aux Hébreux, et sur l'Oraison dominicale, et plusieurs autres ouvrages de théologie.

ZOUCH (RICHARD), célèbre jurisconsulte anglais, né à Ansley, paroisse dans le Wiltshire, mort en 1660, avocat, chancelier du diocèse d'Exfort, principal du collége d'Alban, et juge à la haute cour de l'Amirauté. On a de cet auteur : I. Quelques livres de jurisprudence, en latin. II. *Solutions de plusieurs questions de droit civil*, in-8°, 1652. Mais son principal ouvrage est une *Défense des droits de l'amirauté d'Angleterre contre Sir Edouard Coke*, in-8°.

ZRINI. *Voyez* SERINI. C'est le même nom, que nos historiens ont adouci.

ZUAZO (ALPHONSE), administrateur des Indes en 1516, et gouverneur de l'île de Cuba en 1522, né en Espagne, remplit ces deux fonctions importantes avec honneur et probité, mais l'envie lui suscita des torts. Il eut d'abord de la peine à obtenir ses provisions qui lui donnaient en même temps le titre d'administrateur des Indes, et l'office des auditeurs-royaux qui venaient d'être interdits à cause d'un abus de pouvoir. Le docteur Zapata refusa de signer les provisions de Zuazo, parce qu'il n'était pas d'avis qu'on accordât un crédit aussi grand dans les Indes à un particulier sans caractère. Le licencié, à qui cette mission ne plaisait d'ailleurs pas beaucoup, fut sur le point de l'abandonner et de retourner à Valladolid; mais le cardinal Ximenès fit venir Zapata, et après l'avoir réprimandé, lui ordonna de signer. Zuazo partit donc, et arriva aux Indes le 3 avril 1517. Il fit d'abord plusieurs actes qui ne laissèrent pas de lui attirer l'inimitié des officiers et gouverneurs royaux; mais il gouverna cependant très-paisiblement tout le temps qu'il eut l'administration. Il fit construire plusieurs beaux édifices publics. Une circonstance particulière contribua beaucoup à la disgrace de Zuazo. Un licencié nommé Vasquès d'Aylon, ayant été choisi par des créatures du feu roi Ferdinand pour complimenter Charles d'Autriche sur son avénement au trône, Zuazo fut invité par les commissaires qui s'étaient opposés à cette députation, à retenir ce député et à lui enlever tous ses papiers; il se conforma à l'invitation, et s'attira par-là tout l'odieux de ce procédé; car quoique la cour eût d'abord jeté le blâme sur les officiers-royaux, ceux-ci intriguèrent tellement, que Zuazo fut révoqué. Il eut pour successeur Rodrigue de Figuéroa, qui commença par faire le procès à son prédécesseur; mais l'innocence et la probité de Zuazo triomphèrent; on lui confia même en 1522, le gouvernement de l'île de Cuba. Il ne fut pas plus heureux dans cet emploi que dans celui qu'il avait exercé auparavant. Ceux qui avaient des reproches à se faire, et dont la conduite ne pouvait être mise au grand jour, lui suscitèrent des torts, et firent des plaintes réitérées contre lui. L'amiral D. Diègue Colomb passa dans l'île pour s'assurer lui-même de cette affaire. Il acquit la preuve de l'innocence de Zuazo, à qui il n'eut que des louanges à donner; mais sa commission étant finie, Vélasquès fut rétabli dans l'exercice de ses fonctions. Alphonse Zuazo mourut

Digitized by Google

quelque temps après, emportant dans la tombe l'estime générale et les bénédictions des pauvres de San-Domingo.

ZUBLY (JEAN-JOACHIM), premier ministre de l'église presbytérienne de Savannah, vint de Saint-Gall en Suisse, et fut pasteur de l'église de Savannah en 1760. Il prêcha à une congrégation anglaise et allemande, et souvent en français. En 1773, on le nomma membre d'un congrès provincial; mais les différentes opinions de ses concitoyens sur l'indépendance des Etats-Unis lui firent encourir leur disgrace, et ses jours depuis ce temps furent remplis d'amertume. Il mourut à Savannah en 1781. Zubly fut un homme d'une science vaste, d'un esprit subtil et vigoureux. Il a publié : Un *Sermon sur le mérite de la foi*, etc., 1772; un autre sur la *mort du R. Jean Osgoed de Midway*, 1773; la *Loi de la Liberté*, discours sur les affaires de l'Amérique, à l'ouverture du congrès de Géorgie, avec un *Appendix* donnant un récit des efforts de la Suisse pour recouvrer la liberté, 1775.

ZUCCA (PAUL), médecin du 16me siècle, né à Naples, a laissé un traité : *De Observantiâ curationis febris juxtà præceptorum ejus decreta*, Naples, 1538, in-8°. On voit dans cet ouvrage semé de beaucoup de paradoxes, combien la méthode des médecins de Naples diffère de celle de Galien et d'Hippocrate.

ZUCCARDI (HUBERT), jurisconsulte, né d'une ancienne et noble famille de Correggio, apprit la jurisprudence à Bologne sous *Jean Crotto*, et fut reçu docteur en 1505. Il professa quelques années le droit à Ferrare, et y mourut le 30 mai 1541. On a de lui : I. *Aurea et subtilia Commentaria de Edicto Adriani*, Ferrariæ, 1537. II. *Tractatus de missione in possessionem*, Lugduni, 1533. III. *Consiliorum seu responsorum libri*, Venetiis, 1595, 1 vol. in-fol.

ZUCCARELLI (FRANÇOIS), illustre peintre, né à Pitigliano en 1702, s'établit à Venise, où il acquit beaucoup de réputation par ses paysages. Joseph Smith, consul de la Grande-Bretagne, se plut à favoriser les talens de cet artiste, et le fit connaître à l'Angleterre, où il passa quelques années. Il mourut en 1788.

ZUCCARI (......), est auteur d'un ouvrage intitulé : *Illustri fatti farnesiani coloriti nel real palazzo di Caprarola*, Rome, 1748, petit in-fol. Ce volume est composé de 42 pièces.

ZUCCHARO (TADDÉO), peintre, né à San-Agnolo-Invado, dans le duché d'Urbin, en 1529, mort en 1566. Les ouvrages du célèbre Raphaël firent de Taddéo un excellent artiste. Le cardinal Farnèse, qui l'occupa long-temps, lui faisait une pension considérable. Cet état d'opulence entraîna ce peintre dans des parties de débauche, qui, jointes à ses pénibles travaux, avancèrent sa mort. Cet artiste était maniéré. Il a peint de pratique; mais il s'entendait parfaitement à disposer ses sujets; il avait des idées nobles, et son pinceau était assez moelleux. Il a mis de l'esprit dans ses dessins arrêtés à la plume et lavés au bistre; mais il y a peu de noblesse dans ses airs de tête; trop de ressemblance entre elles, et de singularité dans les extrémités des pieds et des mains de ses figures.

ZUCCHARO (FRÉDÉRIC),

peintre, né dans le duché d'Urbin en 1543, mort à Ancône en 1609, fut élève de Taddéo Zuccharo, son frère, qui lui procura bientôt les occasions de se distinguer. Il se fixa à Rome, par ordre du pape Grégoire XIII. Frédéric eut alors quelques différends avec les officiers de ce pontife. Il emprunta de son art les traits de sa vengeance. Il fit un tableau de la *Calomnie*, où il représenta ses ennemis avec des oreilles d'âne, et alla exposer cette peinture sur le portail de saint Luc, le jour de la fête de ce saint. Ce trait irrita le pape, qui obligea Zuccharo de quitter Rome; mais il y retourna quelque temps après. Zuccharo vint en France, et passa aussi en Hollande, en Angleterre et en Espagne. Les ouvrages qu'il fit dans la salle du grand conseil, à Venise, lui méritèrent des éloges du sénat, qui, voulant lui marquer son estime, le créa chevalier. Enfin, il entreprit d'établir à Rome une académie de peinture, dont il fut élu chef, sous le nom de Prince. Zuccharo a composé des livres sur la peinture. Cet artiste avait beaucoup de facilité pour inventer; il était bon coloriste, et aurait été parfait dessinateur, s'il eût été moins maniéré. Il a coiffé ses têtes d'une manière singulière; ses figures sont raides, elles ont toutes les yeux pochés; ses draperies sont mal jetées.

ZUCCHARO (Marius), Napolitain, mort en 1634, excella dans la philosophie et la médecine. Nous avons de lui: I. *Methodus occurrendi venenatis corporibus*, Neapoli, 1611, in-4°. II. *Hippocratis Epidemiatium observationum pars prima*, Venetiis, 1621, in-4°. III. *De verâ nutriendi ratione pro curandis morbis*, Neapoli, 1602, in-4°.

ZUCCHARO (François), natif d'Aquila, dans l'Abruzze ultérieure, entra à 17 ans dans l'ordre des jésuites, en 1638. Il enseigna avec succès les humanités, et se livra à la prédication. Il mourut à Barletta le 29 septembre 1656. On a de lui: I. *Sermons pour le Carême*, Venise, 1664, in-4°. II. *Panégyriques sacrés*, Bologne, 1676, in-12.

ZUCCHERI (André), jésuite italien, profondément instruit dans la théologie et autres sciences, passa la plus grande partie de sa vie à Padoue, où il mourut vers l'an 1740. Il a publié quelques ouvrages assez estimés, parmi lesquels on distingue: I. *Decisiones Patavinæ*, 1708. II. *De Eucharistiâ*, Patavii, 1709, in-4°. III. *Decisiones de Pœnitentiâ*, ibid. IV. *De obligatione patrum familias*, ibid.

ZUCCHI (Nicolas), jésuite, né à Parme en 1586, d'une famille noble, étudia la philosophie dans sa ville natale, et la théologie à Ferrare; il devint ensuite recteur du collége de Ravenne, et confesseur du cardinal Orsini, qu'il accompagna en Allemagne pour affaire de religion. A la mort d'Innocent X, Alexandre VII le nomma confesseur du conclave, et prédicateur du collége apostolique. Il mourut dans une maison professe de Rome le 21 mai 1670. On connaît de lui un *Traité de mécanique et d'optique*.

ZUCCHI (Barthélemi), né à Monza, dans le Milanais, se livra dans sa jeunesse à l'étude des lois canoniques et civiles, et à l'Ecriture sainte. Etant passé à Rome, il occupa pendant douze ans la

place de secrétaire du cardinal de Mondovi, et mourut le 24 août 1631. On a de lui : I. *Idée d'un Secrétaire*, Venise, 1660, 5 vol. in-4°. II. *Lettres*, Milan, 1602, 2 vol. in-4°.

ZUCCHI (Marc-Antoine), moine de l'ordre du Mont-Olivet, né d'une illustre famille de Vérone, fut un des bons poètes du 18e siècle. Dès l'âge de 13 ans, il soutint la philosophie, et s'adonna à la littérature sérieuse et légère. Son talent principal était de composer à l'improviste un morceau de poésie sur un sujet quelconque. Il mourut en 1765. Aucun de ses ouvrages n'a été imprimé.

ZUCCHUS. *Voyez* Accius.

ZUCCOLO (P. D. Vital), abbé et procurateur de la congrégation des camaldules, né à Padoue, florissait dans le 16e siècle. Il a écrit un *Dialogue sur des matières météorologiques*, Venise, 1590, in-4°, et quelques autres ouvrages.

ZUCCOLO (Louis), illustre jurisconsulte, né à Carpi le 16 mai 1599, fut reçu docteur à Bologne, occupa les places les plus honorables de sa ville natale, et fut nommé auditeur de la Rote à Florence en 1637. Réclamé en 1646 par son souverain, il devint conseiller de la justice, et mourut dans sa patrie en 1668. Il est auteur d'un traité *De ratione status*, imprimé à Hambourg en 1663.

ZUCCOLO (Siméon), né à Cologne, dans le Vicentin, florissait vers le milieu du 16e siècle. Il est l'auteur d'un livre intitulé la *Folie du bal*, Padoue, 1549, in-4°. Son ouvrage, divisé en douze chapitres, est dédié au comte Hercule de Saint-Boniface, chanoine de Padoue.

ZUCCONI (Joseph), mineur conventuel, naquit en 1721, d'une famille honnête de Venise. Après avoir terminé ses cours de belles-lettres, de philosophie et de théologie, il s'adonna à la poésie toscane, et y obtint un grand succès. Ayant fait connaître son talent et ses connaissances littéraires, il fut nommé par son souverain censeur de la librairie, et s'acquitta de cette fonction avec zèle et impartialité. Il mourut le 14 décembre 1754, et laissa des lettres et poésies diverses.

ZUENTIBOLD, fils de l'empereur Arnould, fut établi par son père sur le trône de Lorraine en 895, dans une assemblée tenue à Wormes. Il assiégea la ville de Laon, mais apprenant qu'Eudes revenait d'Aquitaine avec son armée, il fut obligé de lever le siége. Zuentibold fut tué le 13 août 900, dans un combat qu'il donna sur la Meuse. Il avait épousé Otte, fille du comte Otton, qui depuis se maria au comte Gérard. On trouve dans le *Thesaurus anecdotorum novus* des PP. Martenne et Durand, deux actes de ce prince en latin, et plusieurs diplômes par lesquels il fait des donations de monastères et de quelques terres.

ZUERIUS BOXHORN. *Voyez* Boxhornius.

ZUFFI (Jean), né à Final, dans le Modénois, fut un des meilleurs avocats de Rome, où il obtint le droit de bourgeoisie. Il mourut en 1644, et laissa : I. *Tractatus de criminalis processûs legitimatione*, Romæ, 1665, in-folio. II. *Institutiones criminales*, etc., ibid., 1667, in-8°.

ZUINGLE (Ulric), en latin

Zwinglius ; célèbre sectaire, né à Wildhausen en Suisse le 1er janvier 1484, selon les uns, et 1487, selon les autres, d'un père autant recommandable par ses vertus que par la charge d'amman, qui était la plus haute dignité du pays, fut envoyé à l'âge de 10 ans à Bâle, où il fit ses premières études sous Grégoire Bintzlius. Ce maître charmé des progrès étonnans de son élève, le renvoya à ses parens, en leur conseillant de le faire passer dans quelque grande école où il pût recevoir des instructions plus convenables à son génie, et acquérir des connaissances plus analogues à ses talens. Les conseils du maître furent suivis, le jeune Zuingle fut envoyé à Berne, où il continua ses études sous Henri Lupulus. Ses humanités achevées, il alla à Vienne, où il fit sa philosophie, sans négliger néanmoins de cultiver et de perfectionner les connaissances qu'il avait déjà acquises. De retour dans sa patrie, il la quitta bientôt pour se rendre à Bâle où il enseigna les belles-lettres dans l'école de Saint-Martin ; peu après il prit le degré de maître-ès-arts. Après avoir fait son cours de théologie, il fut curé à Glaris en 1506. Son savoir, sa probité et son application à enseigner, lui concilièrent, pendant les dix ans qu'il demeura dans cette ville, l'estime et l'amitié de ses habitans. Il avait lu avec la plus grande attention les ouvrages de saint Augustin, de saint Jérôme et de quelques autres Pères de l'Eglise, qu'on imprimait alors à Bâle, trouvant leur doctrine et leurs sentimens plus purs que ceux des scolastiques. Néanmoins, ayant cru reconnaître des erreurs dans leurs ouvrages, il ne voulut fonder sa foi et sa doctrine que sur l'Ecriture-sainte. Ayant senti la nécessité d'entendre les langues originales, il s'appliqua à l'étude de la langue grecque, qu'il apprit sans le secours d'aucun maître ; il copia même de sa main toutes les épîtres de saint Paul en grec et les apprit par cœur ; en un mot il se rendit le grec si familier, qu'il l'entendait plus facilement que le latin. Il apprit aussi par cœur le livre de Valère-Maxime, touché des beaux exemples de vertu qui y sont rapportés. En 1516, il commença, comme il s'exprime lui-même, à prêcher l'évangile. Il s'attacha d'abord à expliquer les passages de l'Écriture cités dans le canon de la Messe, en comparant ensemble les divers endroits qui traitent d'une même doctrine, afin d'en démêler le véritable sens. Il cherchait en même temps les erreurs opposées aux vérités qu'il croyait avoir découvertes, mais sans aigreur, sans violence, et sans attaquer encore l'Eglise romaine. Dans l'automne de la même année, il fut appelé à Einsiedeln (en français, *Notre-Dame des Ermites*), dans le canton de Schwitz, gros bourg où il y avait un riche monastère de bénédictins. C'était un lieu de dévotion très-fameux, où les pèlerins venaient en foule et faisaient beaucoup d'offrandes. Pendant tout le temps qu'il exerça son ministère dans ce lieu, il déploya le plus grand zèle pour la réformation des abus qui s'étaient glissés dans l'Eglise. Le grand abord des pèlerins à Einsiedeln lui fournit l'occasion de répandre sa doctrine : il prêchait « qu'il ne fallait pas faire grand cas des indulgences, des pèlerinages, des

vœux et des offrandes que l'on faisait à la sainte Vierge, patrone d'Einsiedeln; que la grace de Dieu était aussi proche dans un lieu que dans un autre; que Dieu exauce aussi bien les prières ailleurs que dans Einsiedeln; que l'honneur qu'on rendait à la sainte Vierge et dans ce lieu-là et ailleurs était injurieux à Dieu; qu'il n'y a point de purgatoire, et qu'ainsi les messes pour les morts sont inutiles; que le mérite des moines n'est qu'une vaine imagination. » Léon Juda, son vicaire, le secondait avec zèle, et l'on prétend que leurs soins furent assez efficaces pour persuader à quelques pèlerins de s'en retourner chez eux, et d'y remporter les cierges et les offrandes qu'ils avaient apportés pour la sainte Vierge. Tandis qu'il s'occupait de cette réforme, Léon X faisait publier en Allemagne des indulgences par les dominicains, et en Suisse par un cordelier milanais. Ce moine étant venu en ce temps-là dans le canton de Schwitz pour y débiter ses indulgences, Zuingle s'opposa à lui avec beaucoup de force. Ce qui prouve que ce ne fut pas à Zurich qu'il commença à les combattre, et que ce que débite à ce sujet le continuateur de Fleuri, et ceux qui l'ont ensuite copié, doit être mis au rang des calomnies. L'emploi de prédicateur de la grande cité de Zurich, étant venu à vaquer en 1518, il y fut appelé le 11 décembre de la même année, par le prévôt et les chanoines de Zurich. S'y étant rendu, il comparut devant le chapitre, et lui dit: « qu'il avait dessein, avec l'aide de Dieu, d'expliquer non pas les *Dominicales*, comme c'avait été jusqu'alors la coutume; mais l'évangile de saint Matthieu tout entier; non point selon les traditions humaines, mais par l'Écriture-sainte, le tout à la gloire de Dieu et de Jésus-Christ, et pour avancer le salut des ames et instruire les hommes dans la véritable foi chrétienne. » Ce projet plut à quelques-uns des chanoines, mais ne fut pas goûté par d'autres, qui objectèrent que c'était une nouveauté. Mais il leur prouva par les Sermons et les Homélies de saint Chrysostôme et de saint Augustin que c'était là l'ancienne pratique de l'église, et que l'usage des *Dominicales* n'avait été introduit que du temps de Charlemagne. Conformément à son plan, il expliqua tout de suite l'évangile selon saint Matthieu, en présence d'un nombreux auditoire, avec le plus grand succès. Le cordelier débitait toujours ses indulgences; Zuingle, qui s'y était déjà opposé, continua à prêcher vigoureusement contre cet abus. Il attaqua ensuite non-seulement l'autorité du pape, le sacrement de pénitence, le mérite de la foi, le péché originel, l'effet des bonnes œuvres; mais encore l'invocation des saints, le sacrifice de la messe, les lois ecclésiastiques, les vœux, le célibat des prêtres et l'abstinence des viandes. Ses prédications eurent tant de succès à Zurich, qu'au commencement de 1520, il avait déjà plus de deux mille partisans, malgré les oppositions et les obstacles qu'il eut à surmonter. Il inculquait perpétuellement à ses auditeurs la nécessité de s'attacher uniquement à la parole de Dieu et de n'admettre que ce qu'elle enseigne. Ces instructions produisirent tant d'effet

que le conseil de Zurich publia cette même année un édit adressé à tous les curés, prédicateurs et autres bénéficiers ayant cure d'âme, par lequel il leur ordonnait de ne prêcher que ce qu'ils pouvaient prouver par la parole de Dieu, et de passer sous silence les doctrines et les ordonnances humaines. Les travaux et le zèle de Zuingle pour la religion ne l'empêchèrent point de cultiver les langues et la littérature grecque; il lut non-seulement Lucien, Théocrite, Hésiode, Aristophane, mais encore Homère, Aristote, Platon, Démosthène et Thucydide. Il apprit aussi l'hébreu; quoiqu'il prêchât, comme nous l'avons déjà dit, contre l'intercession et l'invocation des saints, le sacrifice de la messe, les lois ecclésiastiques, les vœux et le célibat des prêtres, etc., il n'introduisit néanmoins aucun changement dans le culte extérieur, ce qui l'a fait taxer d'une dissimulation criminelle par l'auteur ou les auteurs des *Préjugés contre les calvinistes*, pages 238-240. Cette accusation a été, dit-on, victorieusement repoussée par le ministre Claude, et par Pajon. Ce dernier, en semblant accorder aux auteurs de l'accusation la vérité de ce qu'ils disent, trouve le moyen de combattre l'accusation d'une manière plus péremptoire. Ce fut encore dans cette même année 1520, que Zuingle renonça à une pension que lui faisait le pape, dans la persuasion qu'il ne pouvait en jouir en bonne conscience. Cette démarche envenima encore davantage contre lui les papistes. En 1521, il détourna les habitans de Zurich de consentir au traité que les autres cantons conclurent avec le roi de France, en vertu duquel ils lui devaient fournir des troupes; il ne put cependant empêcher les Zuricois d'accorder au pape deux mille sept cents hommes, suivant un traité d'alliance des cantons avec lui. Zuingle ayant prêché que la défense de manger de la viande en certains temps n'était pas fondée sur l'Ecriture, et qu'elle était même contraire à la liberté évangélique; il y eut des personnes à Zurich qui en mangèrent pendant le carême sans avoir demandé de dispense; l'évêque de Constance envoya une députation à Zurich à ce sujet. Cette députation ayant eu audience du grand conseil, se plaignit vivement de cette infraction aux commandemens de l'Eglise; Zuingle parla à son tour et justifia sa doctrine. Le grand conseil rendit un décret qui donna occasion à ce réformateur, non-seulement de prêcher sur cette matière, mais aussi de publier un petit *Traité sur la distinction des viandes*. Ce fait arriva en 1522. Au mois de juillet de la même année, Zuingle, conjointement avec quelques autres personnes, écrivit une lettre au même évêque de Constance, pour lui demander la permission de se marier. A la même époque environ, le même prélat avait publié un mandement contre la réformation, et écrivit ou fit écrire peu après sous son nom une lettre un peu insolente, au prévôt et au chapitre de Zurich, par laquelle il les invitait « à se garder des nouveaux docteurs, qui n'étaient, disait-on, poussés par d'autres motifs que celui de leur propre ambition, et n'étaient animés que de l'esprit du diable. » Le mandement de l'évêque fit assez d'effet pour

engager les cantons assemblés à Lucerne, à rendre un décret le 27 mai 1522, pour défendre aux ecclésiastiques de prêcher la nouvelle doctrine. Zuingle se trouva à Einsiedeln, où Léon de Juda, qui en était curé, l'avait invité à venir prêcher le jour de la visitation de la Vierge. Ce fut là qu'il composa deux pièces; la lettre en question en est une. L'autre est une espèce de requête, qu'il adressa aux cantons, au nom de tous ceux qui, comme lui, étaient résolus de prêcher l'Evangile. Voici en substance le contenu de la requête. « Il représentait aux cantons la nécessité de la doctrine évangélique; et que ce n'est que dans l'Evangile qu'on trouve le moyen et la manière de se sauver; et par conséquent la seule consolation qui puisse fortifier les hommes et les soutenir. Il montrait comment on peut tirer cette doctrine de l'Ecriture-sainte; comment on doit distinguer les docteurs fidèles d'avec les faux; et que l'Evangile et son accroissement ne peuvent être empêchés par aucune puissance humaine; qu'en particulier la Suisse avait extrêmement besoin de cette doctrine, et que pour cette raison lui et ses collègues étaient entièrement résolus de l'expliquer dans leur patrie: que comme la vie scandaleuse des ecclésiastiques est un grand obstacle aux progrès de l'Evangile, et que les pasteurs des églises, à cause que le mariage leur est défendu, vivaient d'une manière fort déréglée, par une suite de la faiblesse humaine; lui et ses collègues suppliaient très-humblement le magistrat de remédier à ce scandale, par l'abolition de cette défense, qui n'est point fondée sur l'Ecriture; mais qui plutôt est contraire à l'exemple et aux réglemens de l'ancienne Eglise et des conciles. Que cette requête ne provenait point de cupidité charnelle, (puisque ceux qui la présentaient avaient la plupart atteint l'âge de quarante ans) mais d'un louable désir de mener une vie honnête et chaste. Il faisait sentir qu'en prenant le parti du mariage, ils montraient que ce n'était pas l'amour de la volupté qui les animait, puisqu'ils se chargeaient de grands fardeaux, inséparables du mariage, et qu'ils n'auraient pas besoin de se marier s'ils voulaient mener une vie voluptueuse, puisque dans quelques cantons on obligeait les prêtres à tenir une concubine, et que les évêques le permettaient partout pour de l'argent. » Enfin, pour répondre à une objection qu'on aurait pu faire à ces ecclésiastiques, il représentait qu'ils n'avaient point fait vœu de célibat en recevant l'ordre de prêtrise, mais que quand ils étaient allés auprès de l'évêque, pour recevoir l'ordination, après les autres questions usitées en pareil cas, il leur avait demandé s'ils étaient chastes, et qu'ils lui avaient répondu, *quantum humana imbecillitas permittit*, c'est-à-dire « autant que la faiblesse humaine le permet. » A l'égard de la requête adressée à l'évêque de Constance, qui fut signée de onze ecclésiastiques, on la trouve en grande partie dans l'extrait d'un journal de George Spalatin qui rapporte que le 2 juillet 1522, ces onze ecclésiastiques écrivirent à l'évêque pour lui demander la liberté de se marier. Le but de la lettre de l'évêque, dont nous avons déjà parlé, était de faire déposer Zuingle de son emploi, et

on fit même courir le bruit en divers lieux qu'on lui avait interdit la chaire, ce qui l'engagea à publier un écrit apologétique, daté du 23 août, qu'il nomma *Archetelès*, parce qu'il contient en 69 articles un détail assez étendu de toutes les matières controversées. Les moines de Zurich attaquèrent aussi Zuingle, mais inutilement. Il écrivit cette même année un petit traité *De la vérité et de la clarté de l'Ecriture-sainte*, qu'il adressa aux religieuses d'Œtenbach dans Zurich. Ayant appris que le pape et ses émissaires sollicitaient vivement Erasme d'écrire contre Luther, Zuingle fit exprès un voyage à Bâle pour l'en détourner, mais ses efforts furent inutiles. De retour à Zurich, il obtint qu'on y établit une bonne école pour l'instruction de la jeunesse; il engagea encore le magistrat à chasser de la ville et du pays toutes les filles et femmes de mauvaise vie, ce qui lui attira beaucoup d'ennemis, et faillit mettre ses jours en danger. Au commencement de l'année 1523, le pape écrivit à Zuingle un bref très-flatteur qui prouve que ce théologien n'était point tel que ses ennemis le représentent. Ce fut à cette même époque que Zuingle se voyant tous les jours taxé d'hérésie, offrit publiquement en chaire et ensuite devant le conseil souverain, de soutenir sa doctrine, sur les matières controversées en présence des députés de l'évêque de Constance et de tous ceux qui voudraient s'y trouver, promettant de se rétracter, si on pouvait le convaincre d'erreur, et demandant, dans le cas contraire qu'on le protégeât dans la prédication de la vérité; il sollicita même le magistrat d'ordonner une telle conférence. Le conseil y consentit, et indiqua une assemblée pour le 29 janvier 1523; il invita tous les ecclésiastiques du canton de l'évêque de Constance à s'y rendre, pour conférer touchant la religion, et sur les doctrines qu'ils croiraient erronées. Zuingle composa un abrégé de sa doctrine en 67 articles. L'évêque de Constance y envoya son grand-vicaire, et plusieurs théologiens et ecclésiastiques. Il y vint aussi 600 personnes, tant étrangers que gens du pays; la dispute eut lieu au jour assigné. Après avoir entendu les deux parties, le conseil rendit un édit portant en substance : « que l'évêque de Constance n'ayant rien fait de ce qu'on lui avait demandé pour éclaircir les matières de religion, le magistrat de Zurich avait été obligé d'ordonner cette conférence, et que puisque ceux qui avaient accusé Zuingle d'hérésie n'avaient pas osé entreprendre de l'en convaincre par l'Écriture-sainte, Zuingle devait continuer courageusement à prêcher la parole de Dieu, défendant à tous les prédicateurs et curés de la ville et du canton de ne rien enseigner qu'ils ne pussent prouver par l'Écriture-sainte. » On attendait en foule l'édit du sénat, lorsque le greffier vint annoncer que Zuingle avait gagné sa cause, et tout le peuple fut dans le moment de l'avis du sénat. Zuingle continua à prêcher comme il avait commencé. On fit à Zurich de nouveaux pas vers la réformation par certains règlemens qu'on publia. Peu de jours après, quelques personnes demandèrent l'abolition de la messe, et d'autres renversèrent un crucifix qui était dans une place publique. On s'en

plaignit aux magistrats qui firent mettre en prison ceux qui avaient commis cette action. Mais en même temps, ils résolurent de convoquer une nouvelle assemblée pour y examiner les deux questions des images et de la messe. La dispute s'établit le 26 octobre de la même année et les deux jours suivans. Le résultat en fut que les magistrats firent élargir les prisonniers. Le conseil de Zurich agit avec tant de ménagement et de circonspection, que l'on n'abolit la messe qu'au mois d'avril 1525. Peu de temps auparavant Zuingle avait été fortement occupé de la difficulté de concilier le sentiment de Carlostad sur l'eucharistie avec les paroles de Jésus-Christ qui dit expressément : « Ceci est mon corps. » Il eut un songe, disent les catholiques, dans lequel il croyait disputer avec le secrétaire de Zurich sur les paroles de l'institution. Il vit paraître tout-à-coup un fantôme blanc ou noir, qui lui dit ces mots : « Lâche, que ne réponds-tu, ce qui est écrit dans l'Exode : l'Agneau est la Pâque, pour dire qu'il en est le signe ? » Cette réponse du fantôme fut un triomphe, et Zuingle n'eut plus de difficultés sur l'eucharistie. Il enseigna qu'elle n'était que la figure du corps et du sang de Jésus-Christ. Il trouva dans l'Écriture d'autres exemples où le mot *est* s'employait pour le mot *signifie ;* tout lui parut alors facile dans le sentiment de Carlostad. L'explication de Zuingle, adoptée par le sénat de Zurich, se répandit en Allemagne, en Pologne, en Suisse, en France, dans les Pays-Bas, et forma la secte des sacramentaires. Tandis qu'à Zurich on travaillait à la réformation, les autres cantons assemblés à Lucerne le 26 janvier 1524, résolurent de maintenir la religion catholique. Pendant qu'on faisait des changemens pour réformer le culte extérieur, Zuingle se maria la même année avec une femme très-riche. Au commencement de 1625, il disputa avec les anabaptistes qui s'étaient aussi glissés à Zurich. Valentin Compar, secrétaire d'état du canton d'Uri, ayant fait un écrit contre lui, et le lui ayant envoyé, celui-ci lui répondit. Plusieurs savans de France et d'Italie ayant invité Zuingle à mettre par écrit une explication des doctrines fondamentales de la religion chrétienne, il composa son livre *de verâ et falsâ religione*, et le dédia à François Ier. En 1528, il assista à la célèbre dispute de Berne ; l'année suivante, il se trouva à la conférence de Marpurg, où il disputa avec Luther. Plusieurs cantons suisses restèrent constamment attachés à la religion romaine, et la guerre fut sur le point d'éclater plus d'une fois entre les catholiques et les protestans. Enfin les cantons de Zurich, de Schaffouse, de Berne et de Bâle défendirent de transporter des vivres dans les cinq cantons catholiques, et on arma de part et d'autre. Zuingle fit tous ses efforts pour éteindre le feu qu'il avait allumé. Il fallait qu'en qualité de premier pasteur de Zurich il allât à l'armée. Il sentait qu'il ne pouvait s'en dispenser, et il ne doutait pas qu'il n'y périt. Zuingle n'était pas entièrement exempt de préjugés populaires ; une comète qui parut alors le confirma dans la persuasion qu'il serait tué, et qu'elle

était un avant-coureur des maux qui devaient arriver aux Zuricois. George Muller, abbé de Wettingue, lui ayant demandé un jour ce que cette comète pouvait signifier. Il lui répondit : « Il en coûtera la vie à moi et à plusieurs gens d'honneur. La vérité et l'Église seront dans la détresse; mais le Seigneur ne nous abandonnera pas. Je me confie entièrement en Dieu, qui est juste et fidèle; mais je ne me confie aux hommes que le moins que je puis. » Zuingle fut donc obligé d'accompagner une armée de 25,000 hommes. Les catholiques se postèrent à Cappel, derrière un défilé où les ennemis ne pouvaient passer que l'un après l'autre. La plus grande partie de l'armée des Zuricois périt les armes à la main, et l'autre fut mise en fuite. Zuingle, qui avait été obligé de marcher avec l'armée, fut enveloppé dans le malheur de cette journée. Il fut d'abord blessé d'un coup de pierre qui le jeta par terre. Il se releva; mais pressé par la foule qui fuyait, il tomba et se releva trois fois : étant encore tombé sur ses genoux, il s'écria : « Hélas! quel malheur est ceci! Eh bien! ils peuvent bien tuer le corps, mais non pas l'âme. » Ce furent là ses dernières paroles. Couché sur le dos, on le vit continuellement lever les yeux et les mains au ciel, remuant les lèvres et invoquant le Seigneur. Un catholique, qui ne le connaissait pas, lui ayant demandé s'il voulait se confesser, il fit signe de la tête pour marquer qu'il n'en voulait rien faire. On lui dit encore que, s'il ne pouvait pas parler, il devait au moins invoquer la mère de Dieu et les autres saints, et leur demander leur intercession; comme il le refusa encore, ils se mirent à faire des imprécations contre lui, disant : « Cet homme est aussi un hérétique opiniâtre. » Là-dessus un officier qui survint lui donna de sa pique sous le menton, et acheva de le tuer. Ainsi périt Zuingle, le 11 octobre 1531, âgé d'environ 44 ans. Les catholiques brûlèrent son corps, tandis que son parti le regarda comme un martyr. Quelque temps avant sa mort il avait adressé une confession de foi à François Ier. En expliquant l'article de la vie éternelle, il dit à ce prince qu'il doit espérer de voir l'assemblée de tout ce qu'il y a eu d'hommes saints, courageux et vertueux depuis le commencement du monde. « Là, vous verrez, dit-il, les deux Adams, le racheté et le rédempteur; vous verrez un Abel, un Enoch : vous y verrez un Hercule, un Thésée, un Socrate, un Aristide, un Antigonus, etc. » C'est injustement que quelques écrivains l'ont accusé d'avoir été l'auteur de la guerre qui lui coûta la vie. Chauffepié, dans son Dictionnaire, l'a vengé de toutes les inculpations qui lui ont été faites à ce sujet, en rapportant des pièces authentiques qui prouvent le contraire. Melanchthon fut très-touché de la mort de Zuingle, et Luther ayant appris cette mort et celle d'Œcolampade qui la suivit de près, écrivit à Bullinger : « Que la perte de ces deux docteurs l'avait affligé à la mort. » Et dans une autre lettre, adressée à Albert, duc de Prusse, lui parlant en particulier de Zuingle et de ceux qui avaient été tués avec lui, il dit : « Qu'il ne veut pas, à la vérité, les re-

garder comme des martyrs, mais que pourtant il ne doutait point de leur salut. » Zuingle, né avec un génie heureux, savant, doué d'une grande pénétration, aimant d'ailleurs la vérité, se souleva contre certaines doctrines de l'église romaine, et prêcha la réformation, avant que le nom de Luther fût connu en Suisse, et lors même qu'il était encore dans le cloître; car ce ne fut qu'en 1517 que Luther se déclara ououvertement, et dès l'année 1516, Zuingle avait reconnu des abus et commencé à les combattre. Il était d'une application infatigable au travail, il étudiait debout, et avait ses heures réglées, qu'il ne changeait point sans des raisons importantes; d'ailleurs toutes les fois que les affaires le demandaient, il avait part aux délibérations du conseil; si l'on joint à cela les occupations que lui donnaient la conduite de l'église de Zurich, dont il était premier pasteur, l'instruction de la jeunesse comme professeur, le soin de presque toutes les églises de la Suisse, on sera surpris qu'il possédât encore la musique, et qu'il jouât bien de toutes sortes d'instrumens : il la recommandait même aux gens de lettres, comme une récréation très-propre à les délasser; mais on sera plus étonné du grand nombre d'ouvrages qui sont sortis de sa plume. Ils ont été recueillis et imprimés à Zurich en 1544 et 1545, en 4 vol. in-fol., par les soins de Rodolphe Gualter, son gendre. Les deux premiers tomes contiennent ses traités de religion et de controverse, et les deux derniers, ses explications de divers livres de l'ancien et du nouveau Testament. On voit, entre autres, dans le premier tome, un sermon sur la virginité, les vertus et la gloire de la sainte Vierge, qu'il composa en 1522, pour confondre les calomnies de ses ennemis, qui l'accusaient de parler mal de la mère du Sauveur. Il adresse ce sermon à ses cinq frères, qui avaient voulu le dissuader de prêcher, ou qui auraient voulu du moins qu'il l'eût fait avec plus de ménagement, de peur de s'attirer de fâcheuses affaires, disant que ce serait un grand déshonneur pour leur famille, s'il perdait la vie par le feu, ou par quelque autre supplice. Zuingle répond à leurs timides conseils avec une sagesse véritablement chrétienne et un courage héroïque, et les exhorte de son côté à la vertu, à la constance et au travail. Le deuxième tome contient, entre autres, deux sermons qu'il fit à Berne au mois de janvier 1528, dans le temps de la dispute; le premier pour rendre raison de sa foi, expliquant tout de suite le symbole des apôtres; et le second, sur la constance, exhortant les Bernois à être fermes dans la réformation qu'ils venaient d'embrasser. On y voit les actes des deux disputes de Zurich de l'an 1523; et son *Traité de la vraie et de la fausse religion*, dédié à François Ier. C'est au sujet de ce traité que ses ennemis l'ont accusé, avec passion, d'hérésie sur le péché originel. Il distingue, à la vérité, entre la corruption originelle de l'homme et le péché actuel, et donne le nom de maladie au premier, disant que c'est un état qui fait naître tous les hommes esclaves, enfans de colère et ennemis de Dieu, et il ne nie pas même qu'on ne le

puisse appeler péché. Il écrivit à cet égard une apologie, qu'il adressa à Urbanus Rhegius, alors pasteur à Augsbourg. Il s'en expliqua aussi dans sa confession de foi envoyée à l'empereur en 1530, et c'est par cette pièce que Bullinger le justifie. Dans le 3me tome des œuvres de Zuingle, on trouve une courte explication de la Genèse et des 24 premiers chapitres de l'Exode; une nouvelle version des Psaumes, deux versions du prophète Isaïe, l'une de saint Jérôme et l'autre de Zuingle, en 2 colonnes, et suivies d'un commentaire littéral et critique, publié en 1529; Zuingle y joignit une préface où il rend compte de sa traduction. Il y a ensuite une version nouvelle du livre de *Jérémie* et de ses Lamentations, avec un commentaire. L'oratorien Simon, dans son *Histoire critique du vieux Testament*, Roterdam, 1689, in-4°, dit autant de bien de ces commentaires de Zuingle, que sa prévention contre les réformateurs l'a permis : « Zuingle, dit-il, paraît assez simple dans ses commentaires sur la Bible, et peu exercé dans l'étude de la critique. Bien qu'il soit plus modeste que Luther et Calvin, il ne laisse pas que d'avoir les mêmes défauts qu'eux, et de suivre ses préjugés. Sa modestie de plus paraît encore, en ce qu'il ne semble pas avoir abandonné entièrement l'ancien interprète latin, qui était autorisé depuis un si longtemps dans toute l'église d'occident. Ayant donc fait une nouvelle traduction de la prophétie d'Isaïe, il ne la publia qu'avec la version de cet ancien interprète, laquelle on appelle ordinairement *Vulgate*....... et comme il fut obligé de faire une nouvelle apologie de cette traduction, il marque dans la préface de sa traduction, quels ont été les auteurs qu'il a choisis pour être ses directeurs dans un ouvrage si difficile. *Magistros*, dit-il, *multos habui, hebræos, græcos et latinos*, comme s'il avait également suivi les anciens et les nouveaux interprètes; en effet, il ajoute un peu après: *Inveniebam apud septuaginta, quæ Hieronymus ignorasse videbatur, et contra apud Hieronymum multa quæ isti ignoraverunt.* Cette méthode était sans doute la véritable; mais l'auteur n'était pas assez savant dans la critique de la Bible pour exécuter son dessein dans toute son étendue.» C'était cependant beaucoup pour le temps où il vivait. On trouve dans le tome 4 tout ce que Zuingle a fait sur le nouveau Testament; un *Commentaire sur les quatre Evangiles*, et un autre *sur les Histoires particulières de la Passion*, de la *Résurrection*, et de l'*Ascension du Seigneur*, recueilli des leçons de Zuingle, par Léon de Juda; un commentaire littéral sur les Epîtres de saint Paul aux Romains, aux Corinthiens, aux Philippiens, aux Colossiens, aux Thessaloniciens, et sur l'Epître de saint Jacques, recueillis de la même manière et par le même; enfin un commentaire sur l'Epître aux Hébreux, et sur la première Epître de saint Jean, recueilli par Gaspard Mégender. Une circonstance digne de remarque, et qui n'est point échappée à l'oratorien Simon, dans son *Histoire critique des principaux commentaires du nouveau Testament*, c'est que sur la première Epître de saint Jean, Zuingle n'explique point le

verset 7 du chapitre 5, ce qui semble indiquer qu'il n'a point eu ce passage dans son exemplaire. L'oratorien Simon ne juge pas désavantageusement de ce que Zuingle a fait sur le nouveau Testament. « Les remarques de Zuingle sur les Evangiles et sur quelques Epîtres des Apôtres, dit-il, sont des recueils de ses prédications et de ses leçons, lesquels ont été publiés après sa mort. Bien qu'il suive la méthode des déclamateurs, il est pour l'ordinaire plus modeste dans ses instructions que la plupart des premiers protestans; aussi y mêle-t-il moins de controverse, s'arrêtant assez sur le sens littéral. Comme le fanatisme était déjà répandu de son temps, et que plusieurs préféraient leur esprit particulier à la raison, il tâche de concilier ces deux choses sans tomber dans la vision. Il suppose que cet esprit doit être réglé par la parole de Dieu, parce qu'autrement il y aurait de l'illusion. » L'historien critique trouve que les notes de Zuingle, sur quelques Epîtres de saint Paul, sont plus exactes et plus à la lettre que ce que nous avons de lui sur les Evangiles. Sans doute que les commentaires de ce réformateur auraient un degré de perfection, qui leur manque, s'il les eût publiés lui-même, et qu'il y eût mis la dernière main. On peut juger combien il a été laborieux, si l'on fait réflexion que tous ses ouvrages ont été composés dans l'espace d'un peu plus de douze ans, depuis 1519 jusqu'en 1531, au milieu des nombreuses occupations qu'il avait d'ailleurs. D'autres écrivains catholiques ont rendu, à quelques égards, justice à Zuingle. Voici comment en parle le continuateur de Fleuri: « On a dit de lui que c'était un homme hardi, et qui avait plus de feu que de savoir; qu'il y avait beaucoup de netteté dans ses discours, et qu'aucun des prétendus réformés n'a expliqué ses pensées d'une manière plus précise, plus uniforme et plus suivie; mais aussi aucun ne les a poussées plus loin et avec plus de hardiesse. » On a prétendu que ce réformateur n'était pas savant, cependant un homme qui possédait bien les langues, les belles-lettres, la philosophie et la théologie, ne devait pas être un savant ordinaire, surtout au commencement du 16ᵉ siècle. Le réformateur de la Suisse a été exposé à beaucoup de traits injurieux au sujet de son sentiment sur le salut des payens. Il fut vivement attaqué par plusieurs écrivains, et surtout par Bossuet, qui, dans son *Histoire des Variations*, s'exprime ainsi: « Qui jamais s'est avisé, dit-il, de mettre ainsi J.-C. pêle-mêle avec les saints, et à la suite des patriarches, des prophètes, des apôtres, et du Sauveur même jusqu'à Numa, le père de l'idolâtrie romaine, jusqu'à Caton, qui se tua lui-même comme un furieux; et non seulement tant d'adorateurs de fausses divinités, mais encore jusqu'aux dieux et jusqu'aux héros, un Hercule, un Thésée qu'ils ont adoré? Je ne sais pourquoi il n'y a pas mis Apollon ou Bacchus et Jupiter même; et s'il en a été détourné par les infamies que les poètes leur attribuent, celles d'Hercule étaient-elles moindres? » Il est certain que Zuingle a cru que les sages du paganisme devaient avoir été sauvés, et la raison en était

qu'il croyait la nature humaine si corrompue, qu'il était impossible que sans le secours de la grace, l'homme pût faire le moindre bien. Il a donc pensé que les vertus des sages païens étaient des effets de la grace. Il croyait que Dieu, par des opérations secrètes, produisait en eux la foi nécessaire au salut. Voici comment il s'explique à ce sujet : « Pour retourner à notre sujet, puisque la vie éternelle n'a jamais été promise, sous cette condition que personne ne l'obtiendrait, s'il n'a été circoncis ou baptisé, ce serait une témérité de condamner aux enfers ceux qui n'ont pas été consacrés par ces signes. Tout cela se recueille du deuxième chapitre de l'Épître aux Romains. Jésus-Christ non plus n'a pas dit : Celui qui ne sera point baptisé, ne sera pas sauvé. Nous nous sommes servis de ces preuves pour montrer que ceux-là ont erré et se sont fort trompés, quoique ce soient non-seulement de grands hommes, mais aussi des anciens, qui ont cru que tous les enfans morts sans baptême, et aussi tous les payens sont damnés; que savons-nous ce que chacun a de foi écrit en son cœur par la main de Dieu? *Quid fidei quisque in corde suo dei manu scriptum teneat?* et qui n'admirera la foi que ce très-saint homme Sénèque fait paraître, quand il dit : Certainement, il nous faut vivre, comme si quelqu'un pouvait voir tout ce qui se passe dans notre sein. A quoi sert que nous ayons quelque chose de secret pour les hommes, puisque rien n'est caché à Dieu? il est présent à nos esprits, et pénètre toutes nos pensées : il y est présent, dis-je, en sorte qu'il ne s'en absente jamais. Ce sont les paroles de Sénèque; qui est-ce, je vous prie, qui a écrit cette foi dans le cœur de cet homme? Et il ne faut pas qu'aucun pense que cela tende à anéantir Jésus-Christ comme quelques-uns nous en accusent; au contraire, cela sert à augmenter sa gloire. Car tous ceux qui viennent à Dieu, s'en doivent approcher par Jésus-Christ, et nous en parlerons dans peu; c'est pourquoi nous ne croyons pas que Jéthro, beau-père de Moïse, se soit approché de Dieu par un autre chemin que par celui qui a dit : je suis la voie, la vérité, la vie, qui est celui-là même par lequel et Moïse et tous les autres sont allés à Dieu. » Telle est l'exposition nette du sentiment de Zuingle à ce sujet. Or, il est clair, comme l'observe Jurieu, qu'il n'y a dans cette opinion de ce réformateur aucune erreur de droit, mais seulement une erreur de fait. Zuingle n'a jamais douté que l'état du paganisme ne fût damnable; il a été persuadé que les idolâtres ne pouvaient être sauvés; il enseigne que sans la foi en Jésus-Christ, et sans la connaissance distincte ou confuse du Rédempteur, on ne saurait parvenir au salut. Mais il a cru, par un jugement de charité, que Dieu avait donné toutes ces grâces à Sénèque, et à quelques autres païens, qui avaient adoré Dieu, et qui n'avaient pas eu de part à la corruption de leur siècle et de leur nation. Erasme, contemporain de Zuingle, pensait comme lui sur cette matière, comme on peut s'en convaincre en lisant la préface qu'il a mise à la tête des Tusculanes de Cicéron. « Si les Juifs, dit-il, avant la publication de l'Evangile, pouvaient se sauver avec une foi gros-

sière et confuse aux choses divines, pourquoi n'auront-elles pas suffi pour sauver un païen, à qui même la loi de Moïse était inconnue; et un païen sur-tout dont la vie a été non-seulement innocente, mais sainte? Très-peu de Juifs, avant qu'ils fussent éclairés par l'Evangile, avaient une notion du Fils et du Saint-Esprit: plusieurs d'entre eux ne croyaient point la résurrection des corps: nos pères n'ont pas mis cependant leur damnation au rang des articles décidés. Que dire donc d'un païen qui a cru simplement que Dieu était une puissance, une sagesse, une bonté sans bornes; et que par les moyens qu'il jugera les plus convenables, il saura protéger les bons et punir les méchans? On peut m'objecter que Cicéron a commis des péchés; mais ni Job, ni Melchisedech ne furent, à ce que je crois, exempts de taches dans tout le cours de leur vie. On dira qu'il est du moins inexcusable d'avoir sacrifié aux idoles. Je veux qu'il l'ait fait, ce ne fut point de son propre mouvement, ce fut par déférence pour les coutumes de son pays, autorisées par des lois inviolables. » Il paraît, par une circonstance de la dispute de Berne, que Zuingle avait aussi une opinion particulière touchant l'Apocalypse. Gilles Mourer lui en ayant cité un passage, en faveur de l'invocation des saints, le réformateur lui répondit sèchement qu'il ne reconnaissait point l'autorité du livre de l'Apocalypse, ne le regardant point comme canonique, soutenant qu'il n'y a ni livre ni histoire qui nous apprenne que ce livre soit de saint Jean l'Evangéliste; en quoi cependant il se trompait. Il ne fut pas favorable non plus à l'établissement de l'excommunication. Œcolampade ayant travaillé en 1530 à faire recevoir une discipline ecclésiastique, y réussit à Bâle; mais il n'eut pas le même succès auprès des autres états réformés; Zuingle en particulier empêcha que l'excommunication fût reçue dans un synode de saint Gall où il se trouva; il représenta « que l'état présent de l'Eglise ressemblait mieux aux temps des prophètes qui avaient vécu sous des princes fidèles, qu'au temps des apôtres où les églises étaient dispersées et ne pouvaient avoir aucun secours des empereurs qui étaient païens. » Il exhorta vivement les magistrats à punir les pécheurs scandaleux. La réforme introduite en Suisse par Zuingle fut adoptée dans plusieurs autres pays; on seconda ses efforts à Berne, à Bâle, à Constance, etc. Genève la reçut en partie, et la différence qu'il y avait entre les dogmes de Zuingle et ceux de Calvin n'altéra jamais la communion de leurs partisans. Les lettres de ce réformateur ont été publiées avec celles d'Œcolampade, à Bâle en 1536. Théodore Bibliander, professeur en théologie à Zurich, y a joint une apologie de ces deux illustres réformateurs, et de leur doctrine. On avait déjà publié au mois de février de la même année une *courte Exposition de la foi*, que Zuingle avait composée peu de temps avant sa mort, et qu'il avait adressée au roi de France, François Ier. C'est dans cette pièce que se trouve le passage sur le salut des payens, que nous avons rapporté.

ZUISKI, gouverneur de Pleskow, en Russie, vivait dans le 16e siècle, et se distingua par sa

valeur et par son esprit. Il ne se borna pas à la simple défense de la place de Pleskow, dont il avait le commandement, il forma aussi le dessein de forcer le camp des Polonais, et de tailler en pièces leur armée. Il usa de beaucoup d'adresse. Il donna aux plus braves sept cents chevaux qui lui restaient dans la ville, et se disposait à faire une sortie vigoureuse; mais les Polonais feignirent de se retirer, dressèrent une embuscade et se cachèrent de manière qu'ils surprirent ceux de l'armée ennemie qui étaient sortis pour les attaquer. Zuiski éprouva alors un échec assez considérable. Trois cents hommes de sa troupe furent tués, soixante furent faits prisonniers, et le reste repoussé dans la ville. Les Polonais qui n'y voyaient plus aucun mouvement, crurent pouvoir aller se promener le long des murs; mais on leur tira des coups de carabine, et plusieurs furent tués; ils s'en vengèrent d'une manière abominable. Ils firent préparer par un nommé Jean Ostromène un coffre de fer, dans lequel il avait mis douze canons d'arquebuse tellement petits, qu'on aurait pu les briser sans le moindre effort; il renferma le tout dans une boîte de bois; il attacha au fond et au couvercle de ce coffre des cordes qui correspondaient avec ces canons; les cordes mettaient en mouvement une roue qui faisait sortir du feu d'une pierre disposée de manière qu'il se communiquait à l'instant aux canons. Jean Moller feignit de vouloir déserter, et prétextant qu'il voulait mettre en sûreté ce coffre, qu'il disait plein d'or et de pierres précieuses, l'envoya à Zuiski; mais heureusement il ne se trouva pas chez lui. En son absence, André Chorostin, second palatin de la ville, son rival, se hâta, ainsi que Coski et quelques autres personnes que la curiosité avait attirées, de faire ouvrir la boîte; tous furent tués ou blessés à l'ouverture. Zuiski publia alors un écrit très-fort contre Zamoski, grand général de l'armée polonaise, qu'il accusait de ce stratagème; il l'appela même en duel; mais l'affaire n'eut pas d'autres suites. Zuiski força les Polonais à se retirer, le 6 février 1582. Il mourut peu de temps après.

ZUMBACH DE KOESFELD (Lothaire), médecin de Trèves, né le 27 août 1661, mort le 29 juillet 1729, fut d'abord mathématicien et physicien à la cour de l'électeur de Cologne. Il enseigna ensuite l'astronomie à Leyde, et retourna à Cassel exercer sa première profession. On imprima à Leyde, en 1690, un de ses ouvrages intitulé *Floræ lugduno*, in-8°. — Son fils Conrad, comme lui médecin, a laissé, I. *De vero in medicinâ inveniendo*, Leyde, 1724, in-4°. II. *De pulsibus et urinis*, ibidem, 1741, in-8°.

ZUMBO (Gaetan-Jules), gentilhomme sicilien, sculpteur, né à Syracuse en 1656, mort à Paris en 1701, demeura longtemps à Rome, et passa de là à Florence, où le grand duc de Toscane le reçut avec des marques de distinction. Il s'arrêta aussi à Gênes, et y donna des preuves de son rare mérite. Il s'associa avec un chirurgien français nommé Nonès, à dessein de représenter avec sa cire colorée des corps anatomiques; le chirurgien disséquait et Zumbo re-

présentait. Il fit dans ce genre un corps de femme avec son enfant, qui parut une vérité telle que les spectateurs les plus habiles y furent trompés. L'ouvrage était à sa fin, lorsque les deux associés se brouillèrent par des raisons d'intérêt. Zumbo abandonna son chirurgien à qui le corps resta. Une *Nativité du Sauveur* et une *descente de Croix*, qu'il fit dans cette ville passent pour des chefs-d'œuvres de l'art. La France fut le terme de ses voyages; il travailla à plusieurs pièces d'anatomie. Philippe duc d'Orléans, qui avait un goût si grand et si éclairé, honora plusieurs fois Zumbo de ses visites. On parle d'un sujet exécuté par ce sculpteur, appelé la *Corruzione*, ouvrage admirable pour la vérité, l'intelligence et les connaissances qui s'y font remarquer. Ce sont cinq figures coloriées au naturel. La première représente un *Homme mourant*; la seconde, un *Corps mort*; la troisième, un *Corps qui commence à se corrompre*; la quatrième, un *Corps qui est corrompu*; la cinquième, un *Cadavre* plein de pourriture et mangé des vers. Lunier lui attribue l'invention de l'anatomie en cire. Cet artiste présenta en 1701, à l'académie des sciences de Paris, une tête d'une certaine composition de cire, qui représentait parfaitement une tête préparée pour une démonstration anatomique.

ZUMEL (François), né à Palencia en Espagne, mort en 1607, fut professeur de théologie à Salamanque, et général des religieux de la Merci. Il composa contre Molina, qui avait attaqué sa doctrine, plusieurs Ecrits apologétiques, que Bannez s'engagea à défendre devant l'inquisition.

ZUMSTEEG (Jean-Rudelphe), compositeur allemand, né en 1760, à Gansiagen dans le pays de Lauffenbourg, était maître de la chapelle du duc de Wurtemberg. On a de lui manuscrits: *La loi tartare*, opéra, *Renaud et Armide*, *Tamira*, *Zaalor*, *les Brigands*, *la Fête du printemps*, par Klopstock, une messe et plusieurs autres compositions instrumentales. Il mourut le 27 janvier 1802, à peine âgé de 42 ans.

ZUNGA. *Voyez* Zonca.

ZUNIGA ou STUNICA (Diego de), savant espagnol, de l'ordre des ermites, professeur de théologie à Ossone, vers la fin du 16ᵉ siècle, était issu d'une famille noble. Il a publié, I. *Philosophiæ pars prima*. La mort l'a empêché de donner la seconde partie de cet ouvrage. II. *Commentaria in Job*, Tolède, 1584, in-4°. III. *Commentarius in Zachariam prophetam*; il se proposait de donner également d'autres Commentaires sur l'Ecriture, qu'il n'eut pas le temps de terminer. IV. *De verâ religione libri tres*.

ZURBERAN (François), peintre du 17ᵉ siècle, né à Frente dans un canton peu éloigné de Séville, travailla dans le goût du Caravage. Il dessina dans la maison royale de Buen-Retiro les exploits d'Hercule. Ce fut à cette occasion que Philippe IV lui dit: « Vous êtes le peintre du roi, et le roi des peintres, » honneur que le roi d'Espagne n'avait encore accordé qu'au Titien. Zurberan continua de servir ce monarque avec zèle. Il mourut à Madrid, âgé de 66 ans.

ZURITA (JÉRÔME), d'une famille noble de Sarragosse, se fit secrétaire de l'inquisition, moins par fanatisme, que pour vivre tranquille à l'abri de ce titre. Il mourut en 1580, à 67 ans, après s'être fait un nom par son savoir. On a de lui, I. L'*Histoire d'Aragon* jusqu'à la mort de Ferdinand le Catholique, en 7 vol. in-fol. Vossius fait un grand éloge du jugement et du savoir de cet historien. Le conseil du roi d'Espagne le blâma d'avoir, en historien fidèle, dévoilé les défauts des monarques espagnols, et le public l'en loua. La première partie des Annales d'Aragon par le docteur Barthélemi-Léonard d'Argensola, sert de suite à l'Histoire d'Aragon de Zurita depuis 1516, (*Voyez* BARTHÉLEMI-LÉONARD ARGENSOLA.) III. Des Notes sur l'Itinéraire d'Antonin, sur César et sur Claudien.

ZUR-LAUBEN (OSWAD DE), issu de l'ancienne maison de La Tour-Châtillon, né en 1467, dans le Valais, mort à Zug en 1549, fut capitaine de la garde suisse au service des papes Jules II et Léon X. Ce brave officier soutint par sa valeur la réputation que ses ancêtres avaient acquise à cette illustre maison, et se distingua particulièrement dans les batailles de Novare et de Ravenne. Il servait en qualité de major-général des troupes du canton de Zug à la bataille de Capelle, où Zuingle fut tué.

ZUR-LAUBEN (ANTOINE DE), capitaine au service du roi de France Charles IX, reçut trois blessures à la bataille de Dreux. Il se trouva à la célèbre retraite de Meaux, aux batailles de Montcontour, de Jarnac, de Saint-Denis, et mourut à Zug, sa patrie, en 1586, à 81 ans, après avoir dirigé les négociations les plus importantes. Il a laissé en manuscrit la *Relation d'un voyage en Palestine, et celle de ses campagnes.*

ZUR-LAUBEN (BÉAT DE), de l'ancienne maison de La Tour-Châtillon, en Valais, mort à Zug en 1663, âgé de 66 ans, fut le chef du canton de Zug et capitaine au régiment des gardes-suisses sous Louis XIII. Il fut en 1634, l'un des trois ambassadeurs catholiques envoyés à ce monarque. Le canton de Lucerne reconnut ses services en accordant à lui et à sa postérité le droit perpétuel de bourgeoisie dans sa ville capitale. Les cantons catholiques lui avaient donné les titres de père de la patrie, et de colonne de la religion. On a de lui le détail de toutes ses négociations, depuis 1629 jusqu'en 1659.

ZUR-LAUBEN (BÉAT-JACQUES DE), fils aîné du précédent, né en 1616, chef du canton de Zug, et capitaine-général de la province libre de l'Argow, servit en France avec distinction. Il occupa les principales charges de sa patrie, et contribua beaucoup, par ses expéditions, à soumettre les paysans révoltés du canton de Lucerne, en 1653. Ce canton et ses confédérés lui durent en 1656, la victoire de Vilmergen contre les Bernois, sur lesquels il prit lui-même deux drapeaux et trois pièces de canon. Il mourut à Zug en 1690, avec une réputation bien méritée de valeur et de prudence.

ZUR-LAUBEN (BÉAT-JACQUES DE), neveu du précédent, fut élevé au grade de lieutenant-

général des armées du roi de France. Il s'acquit beaucoup de gloire en Catalogne, en Irlande, en Flandre et en Italie. Il contribua à fixer la victoire de Nerwinde ; fit avec le comte de Tessé lever au prince Eugène le long blocus de Mantoue, et fut le seul des officiers généraux qui repoussa les ennemis, à la fameuse bataille de Hochstet, en 1744. Il reçut sept blessures dont il mourut à Ulm en Souabe le 21 septembre, à 48 ans. Le roi l'avait gratifié, en 1687, de la baronie de Ville en haute Alsace, reversible à la couronne après la mort de Conrad, baron de Zur-Lauben, inspecteur général de l'infanterie dans le département de la Catalogne et du Roussillon.

ZUR-LAUBEN (Placide), baron de la Tour-Châtillon, né à Bremsgarten, le 14 mars 1646, cousin-germain du précédent, fut élu abbé de l'abbaye de Muri, ordre de saint Benoit, en Suisse, l'an 1683. Il mérita par ses travaux et ses acquisitions le titre de second fondateur de cette abbaye. Il la rebâtit avec magnificence, en accrut considérablement les revenus, et obtint en 1701, de l'empereur Léopold, pour lui et les abbés ses successeurs, le rang et le titre de prince de l'empire. Il mourut à Sandegg, dans son château, en Turgovie, l'an 1723. On a de lui : I. *Spiritus duplex Humilitatis et Obedientiæ*. II. *Conciones Panegyrico-Morales*.

ZUR-LAUBEN (Béat-Fidèle-Antoine-Jean-Dominique de La Tour-Châtillon de), neveu de Béat-Jacques, né à Zug en 1720, fut brigadier des armées du roi, capitaine au régiment des gardes-suisses, et membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Il joignait à beaucoup de savoir et à une grande mémoire une figure et un esprit gauche, qui firent dire à Mlle de Lussan qu'il était une bibliothèque immense dont le bibliothécaire était un sot. Zur-Lauben se montra l'un des plus grands ennemis de M. de Choiseul, qui avait conservé après sa retraite du ministère la place importante de colonel-général des Suisses. Il alla dans sa patrie pour tâcher de déterminer les cantons à demander un autre général qu'un courtisan exilé, mais il ne put les y déterminer. Ses ouvrages sont : I. L'*histoire militaire des Suisses*, 8 vol. in-12. II. *Mémoires et lettres du duc de Rohan sur la Valteline*, 3 vol. in-12. III. *Bibliothèque militaire*, 3 vol. in-12. ; on trouve dans cette bibliothèque la traduction d'Onosander; elle a été imprimée à la fin de l'édition grecque de cet auteur, donnée à Nuremberg, par Schewbel, en 1762, in-folio. IV. *Code militaire des Suisses*, 4 vol. in-12. V. Une *Lettre sur la vie de Guillaume Tell*, in-12 de 60 pag. ; elle est adressée au président Hénault, à l'occasion de la tragédie de Lemière. VI. *Tables généalogiques des maisons d'Autriche et de Lorraine*, Paris, 1770, in-8°. VII. *Tableaux topographiques, pittoresques, historiques, moraux, politiques de la Suisse* (publiés par J. B. de La Borde), *avec la table analytique*, par Quétant, Paris, 1780-88, 4 vol. in-folio avec 278 figures. Quelquefois ce bel ouvrage se relie en trois ou en cinq volumes. On trouve souvent séparément les 217 premières planches avec deux parties de discours : elles ont peu

de valeur. L'édition de cet ouvrage en 13 volumes in-4°, avec les mêmes planches, est peu recherchée. *Voyez* BODE. (B. de la). Zur-Lauben est mort en 1770.

ZUST. *Voyez* ZOUST.

ZUSTRUS (LAMBERT), peintre flamand. On ne sait précisément ni le temps de sa naissance, ni celui de sa mort. Il était élève de Christophe Schwarts, peintre du duc de Bavière, et Le Titien lui donna des leçons de son art. Ce peintre peignait avec beaucoup de facilité. Il traitait assez bien l'histoire, et excellait dans le paysage qu'il touchait d'une grande manière. L'*Enlèvement de Proserpine* est un de ses chefs-d'œuvres.

ZUTPHEN (GÉRARD DE), ecclésiastique, était tout à la fois savant, spirituel, et possédait au plus haut degré la connaissance des saintes Écritures et des sciences séculières. Il a publié un traité de dévotion que l'on trouve dans le tome 5 de la *bibliothèque des Pères*, et qu'il composa pour les frères de la vie commune; société qui avait été fondée par Gérard Groot, ou le Grand, de Deventer, docteur de Paris et chanoine d'Utrecht. Cet institut était primitivement composé de pauvres écoliers, qui, en faisant leurs études, gagnaient leur vie à transcrire des livres, et mettaient en commun ce qu'ils gagnaient. Plusieurs de ceux qui avaient achevé leurs études, restèrent ensuite dans cette communauté; d'autres formèrent la congrégation de chanoines réguliers de Windesheim. Gérard Zutphen se déclara l'appui de la société des frères de la vie commune, et composa plusieurs autres écrits destinés à son usage. Il mourut en 1398.

ZUYREN (JEAN DE), imprimeur à Harlem en 1661, mérita par ses lumières et sa probité d'être nommé échevin et consul de sa patrie. On lui doit une *Dissertation sur l'origine de l'imprimerie.*

ZUZZERI (BERNARD), né le 2 janvier 1683, d'une famille noble de Raguse, entra dans la compagnie de Jésus à Rome. Après ses cours d'études, on lui offrit une chaire de théologie, qu'il refusa pour se livrer entièrement aux missions en Croatie, dont il écrivit l'histoire en latin. Pendant son ministère, il publia, en langue illyrienne, divers Opuscules, mais sans y mettre son nom. Revenu à Rome, il y termina ses jours en 1762.

ZUZZERI (JEAN-LUC), de la même famille que le précédent, né à Raguse en 1716, entra chez les jésuites, et se consacra à l'étude des médailles. Il mourut à Rome le 18 novembre 1746. On a de lui deux Dissertations, l'une sur une médaille d'Attale-Philadelphe; l'autre sur une médaille de Faustine, Venise, 1746, in-4°.

ZWAENS ou SWAENS (ARNOULD), pasteur de Gertruydenberg, né à Goirle dans le Brabant hollandais, a publié à Bois-le-Duc: I. *Thesaurus salutaris sapientiæ*, 1610. II. *Explicatio missæ et canonis*, 1611, in-16. III. *De arte concionandi*, 1611, in-16. IV. *Salutares doctrinæ*, 1612, in-8°. V. *Summa virtutum et vitiorum*, 1615, in-8°. VI. *Démonstration de la foi chrétienne et véritable*, en flamand, 1613, in-8°. VII. *Explication de la cène et de la passion du Sau-*

veür, en flamand, 1622, etc. Zwaens avait beaucoup de zèle pour la religion : il défendit avec chaleur la religion catholique. On lui doit diverses fondations utiles, entre autres celle d'un hôpital à Oosterwick.

ZWEINITZ (DAVID DE), diplomate allemand, né à Seifersdorf en Silésie en 1600, mort le 27 mars 1667, étudia à Heidelberg, et voyagea en Angleterre et dans les Pays-Bas. A son retour, Rodolphe, duc de Hignits, le chargea de diverses missions de la plus haute importance. En l'année 1627, il fut envoyé à la diète de Breslaw, en qualité de plénipotentiaire ordinaire. Il obtint ensuite la charge de conseiller de régence, et celle de capitaine général de la principauté de Wolaw. Il fut ambassadeur vers l'empereur Ferdinand II, Uladislas, roi de Pologne et les électeurs de Brandebourg. On a de lui : I. *Soliloques sur l'examen de la conscience*, en latin. II. *Bouclier contre la mélancolie*, en allemand. III. *Cantiques spirituels*, en allemand. IV. *Abrégé* de la Bible, en allemand, etc.

ZWELFER (JEAN), né dans le Palatinat en l'année 1618, mort en l'année 1668, fut d'abord pharmacien ; il se livra ensuite à l'étude de la médecine, et se fit recevoir docteur à Padoue. Aussitôt après il se rendit à Vienne, où l'on croit qu'il enseigna la chimie et qu'il fut médecin de la cour. On a de lui : I. *Animadversiones in pharmacopeiam Augustanam*, Viennæ, 1652, in-folio. II. *Pharmacopeia regia*. III. *Discursus apologeticus adversus hippocratem chimicum Ottonis Tackenii*. On lui reproche d'avoir trop entassé dans ses ouvrages les principes de la polypharmacie.

ZWENDEBOLDE, fils naturel d'Arnould, empereur et roi de Germanie et d'Italie, fut un prince courageux. Il rendit les plus grands services à son père dans les guerres qu'il eut à soutenir contre les Normands et les Hongrois. Celui-ci l'envoya en Italie avec une puissante armée au secours de Bérenger, puis contre Rodolphe, roi de Bourgogne. Il voulait le laisser héritier de son trône, mais ayant eu un fils légitime, il donna à Zwendebolde le royaume de Lorraine. Ce prince se laissa gouverner par ses femmes, et se rendit odieux à ses sujets. Ils se révoltèrent contre lui après la mort d'Arnould, et proclamèrent à sa place son frère Ludovic. Zwendebolde furieux, parcourut la Lorraine le fer et la flamme à la main, et saccagea toute la contrée ; Ludovic envoya contre lui une armée. On en vint aux mains sur les bords de la Meuse. Le combat fut sanglant, et Zwendebolde, après les plus brillans exploits, tomba sous les coups de Gérard, Étienne et Manfred, généraux de Ludovic.

ZWENGER-DÉVERBACH (SÉBASTIEN-PÉRÉGRIN), baron de l'empire, général-feld-maréchal lieutenant au service de l'empereur Ferdinand III, landamman du canton d'Uri, en Suisse, né en 1609, mort en 1678, est illustre dans les fastes helvétiques, par les grands services qu'il rendit à sa patrie, particulièrement en 1653. L'empereur le créa baron de l'empire en 1658, faveur qui fut étendue sur toute la maison de Zwenger.

ZWICKER (Daniel), socinien du 17me siècle, après s'être attaché fortement aux erreurs des Frères Polonais, se rapprocha insensiblement des Remontrans, qui, en attaquant plusieurs dogmes principaux de la religion, empruntaient le voile de la conciliation et de la paix. Un fonds d'humanité et de douceur, dit-on, jeta Zwicker dans le système de la tolérance, tant célébré par les Arméniens. Il crut que la raison, l'Ecriture-sainte et la tradition devaient être le point de réunion des Chrétiens de tous les partis. Il proposa son système dans son *Irenicon Irenicorum*, qu'il publia en 1658, in-8°. Cet ouvrage souleva tous les Protestans. L'auteur défendit son sentiment dans un autre, in-8°, publié en 1661, sous ce titre : *Irenicomastix victus et consrictus*... Comenius, Hoornbeck et les autres, à qui il répondait dans ce dernier ouvrage, ne se crurent pas vaincus, et répliquèrent. Il crut les réduire au silence par un 3me volume, qu'il publia en 1677, et qu'il intitula : *Irenicomastix victus et constrictus, imò obmutescens*, in-8°. Ses adversaires se turent en effet, ennuyés apparemment du combat. Ces trois pièces réunies sont regardées comme le corps de doctrine des conciliations. Elles sont peu communes, surtout la dernière. Elles forment, étant rassemblées, deux volumes, in-8°.

ZWINGER (Théodore), savant médecin, naquit le 2 août 1533, à Bischoffzeld dans la Turgovie, d'une sœur de Jean Oporin, fameux imprimeur. Il enseigna dans sa patrie le grec, la morale, la politique et la médecine. Ce savant mourut le 10 mars 1588. Son nom a été long-temps célèbre par une énorme compilation intitulée : *le Théâtre de la vie humaine*, en latin, Bâle, 1565, in-folio. Cet ouvrage avait été commencé par Conrad Lycosthène, son beau-père, qui le chargea en mourant de le terminer. Nous avons encore de lui : I. *In artem medicinalem Galeni commentarii*, Bâle, 1561, in-folio. II. *Methodus rustica Catonis et Varronis*, bon ouvrage agronomique, Bâle, 1576, in-8°. III. *Methodus Apodemica*, Bâle, 1578, in-4°. IV. *Consilia et epistolæ quædam medicæ*, Francfort, 1598, in-fol. V. *Physiologia Medica*, Bâle, 1610, in-8°. Cet écrit est en vers, et d'un goût entièrement différent de celui de Théodore Zwinger. Quelques auteurs l'ont attribué à son fils.

ZWINGER (Jacques), médecin, né à Bâle, le 15 août 1569, fils du précédent, mourut de la peste, le 11 septembre 1610. Après avoir fait ses études, il alla en Italie en 1585, y étudia la physique, la morale et la médecine, sous de très-habiles maîtres. De retour à Bâle en 1593, il y reçut le degré de docteur. Il obtint ensuite la chaire de grec au collége des médecins, où il avait été aggrégé, et fut nommé médecin de l'hôpital de Bâle. Zwinger connaissait parfaitement les auteurs anciens de médecine, et la chimie. Il tenait des cours de médecine dans sa maison. On lui doit les ouvrages suivans, en latin : I. *Examen des principes chimiques*, selon Galien, Hippocrate, et les autres médecins arabes et grecs. II. *Le Grand étymologique Grec*. III. *Commentaire* sur le livre de Galien, des définitions de médecine. IV. *Ca-*

téchisme de la Religion chrétienne, et Analyse des Epîtres de saint Paul. Il a augmenté et corrigé avec beaucoup de soin le *Theatrum vitæ humanæ*, de son père. Arragosius de Toulouse lui accorda son estime, et le fit son héritier universel.

ZWINGER (Théodore), frère du précédent, né en 1597, montra de très-bonne heure du goût pour la médecine ; mais il quitta cette partie pour consacrer son temps à l'étude de la théologie. Il fut nommé maître-ès-arts en 1613. Ayant étudié avec soin le grec et l'hébreu, il alla à Heidelberg, où il soutint des thèses avec beaucoup de succès. Il parcourut ensuite les Pays-Bas, passa en Angleterre, et de là en France, à Paris, à Genève, et enfin retourna à Bâle en 1617, et y fut nommé archidiacre de la cathédrale, en 1627, pasteur de Saint-Théodore, et en 1630, il prit le degré de docteur en théologie. Il eut occasion d'allier ces fonctions à celles qu'il remplissait en 1629, lors de la peste dont Bâle fut affligée. On lui doit : I. *Commentaire analytique sur l'Epître de saint Paul aux Romains.* II. *Commentaire sur les Psaumes.* III. *Système de Doctrine* rangé par tables. IV. Un *Ecrit sur l'Eucharistie.* V. Un autre *sur le Libre Arbitre.* VI. *Recueil d'exercitations théologiques.* Tous ces ouvrages sont en latin. Zwinger est mort des suites d'une chute, le 26 novembre 1654.

ZWINGER (Jean), fils du précédent, né à Bâle, le 26 août 1634, étudia avec beaucoup de soin la théologie, et fut successivement ministre en 1653, pasteur de l'église allemande de Genève, et après avoir voyagé en Allemagne, en Hollande et en Frise, il revint en 1656 dans sa patrie, où il obtint la chaire de grec. Nommé ensuite bibliothécaire, il ne s'acquitta pas moins bien de ses fonctions, et fit avec beaucoup d'ordre et de travail le catalogue de la bibliothèque dont il était chargé, en plusieurs gros volumes in-folio. En 1665, il fut nommé professeur de la faculté de théologie. Jean Zwinger mourut en février 1696. On a de lui : I. Un traité en latin, touchant la fête du corps de Jésus-Christ, dite la Fête-Dieu. II. *De rege Salomone peccante.* III. Un grand nombre de dissertations théologiques et philosophiques. IV. Des harangues.

ZWINGER (Théodore), dit le jeune, fils du précédent, né à Bâle, le 26 août 1658, reçut le degré de docteur en médecine en 1680 : après avoir étudié dans sa patrie, il voyagea ensuite en France, et de retour à Bâle en 1683, il y fut fait successivement professeur d'éloquence, de physique, et enfin en 1703, professeur de médecine. Quelque temps après il fit un voyage en Allemagne, où il eut plusieurs entretiens avec l'empereur Léopold Ier. On lui offrit la chaire de professeur de médecine, à Leyde, avec des appointemens considérables ; Frédéric Ier, roi de Prusse, voulut le nommer son médecin. Le landgrave de Hesse-Cassel lui fit aussi des offres très-avantageuses, mais il préféra sa patrie à tous ces honneurs. Il est mort en avril 1724. Zwinger a donné : I. *Théâtre botanique*, en allemand, Bâle, 1690, in-folio. II. *Specimen Physicæ Electrico - Experimentalis*,

Bâle, in-12. III. *Theatrum praxeos medicæ*, Bâle, 1710, in-4°. IV. *De methodo mathematicâ docendi medicinam*, Bâle, 1714, in-4°. V. *Traité des maladies des enfans*, Bâle, 1722, 2 vol. in-8°, en latin. VI. *Fasciculus Dissertationum*, Bâle, 1710, in-4°. VII. *Triga Dissertationum*, Bâle, 1716, in-4°. VIII. *Dictionnaire latin et allemand*. IX. Un *Abrégé de la médecine* d'Etmuller, et des recherches savantes sur l'aimant.

ZWINGER (Jean Rodolphe), frère du précédent, né à Bâle, le 12 septembre 1660, mort en novembre 1708, suivit la même carrière que Théodore. Il alla à Zurich et à Genève, et fut nommé ministre au régiment suisse de Stuppa, en France. De retour dans sa patrie, il fut pasteur de Lichstal, petite ville du canton de Bâle; en 1700, pasteur de Sainte-Elisabeth, et enfin professeur, et après docteur en théologie. Zwinger est auteur d'un traité en allemand, intitulé: l'*Espoir d'Israël*, et de quelques thèses et sermons. Il était très-versé dans l'histoire, et possédait à un très-haut degré la théologie.

ZWINGER (Jean Rodolphe), neveu du précédent, et fils du célèbre Théodore, dont nous avons parlé plus haut, suivit avec éclat la même carrière. Il occupa d'abord dans sa ville natale les chaires de logique, d'anatomie et de botanique, et succéda à son père dans celle de pratique. Il a écrit en grec et en latin un ouvrage intitulé: *Magni Hippocratis aphorista opuscula*, Bâle, 1748, in-8°. Il y a joint *Speculum Hippocraticum* ou *Table des Prédictions et Sentences d'Hippocrate*.

ZWINGER (Frédéric), frère du précédent, né à Bâle, le 11 août 1707, et mort dans la même ville, le 1er août 1776, se distingua dans la même carrière, et devint recteur de l'université de Bâle. Il donna en 1744, une nouvelle édition du *Théâtre botanique* de son père, et plusieurs Dissertations assez estimées.

ZYAD (Sarasin), frère naturel de Moavia, calife de Syrie, vivait dans le 7e siècle. Il effaça, par son éloquence et son esprit, le défaut de sa naissance, et devint successivement cadi et gouverneur de la Perse, sous le règne d'Ali. Hassan, fils de ce dernier, ayant abdiqué le califat en faveur de Moavie, Zyad ne voulut le reconnaître, qu'à condition que lui-même s'avouerait publiquement pour son frère. Celui-ci, jaloux de le mettre dans ses intérêts, n'hésita pas à lui accorder ce qu'il demandait, malgré les réclamations de toute sa famille. Il le nomma peu après gouverneur de toutes les provinces que les Musulmans possédaient dans les Indes. Zyad fit aimer et respecter son nom dans toute l'étendue de son gouvernement; il était un peu despotique, mais il ne laissa jamais le mérite sans récompense; les méchans seuls tremblaient à son aspect. Il venait de soumettre entièrement l'Irak, quand il mourut de la peste l'an 671 de l'ère chrétienne.

ZYB ou DYB-BACOUY-KAN, un des premiers rois mogols. L'antiquité reculée de son règne a laissé aux auteurs orientaux, toujours amoureux de fables, le champ libre pour en fabriquer

sur son compte. Une des moindres qu'ils débitent, c'est que ce monarque était arrière-petit-fils de Noé, et que son père, Ilminjeh, régna immédiatement après le déluge. Quoi qu'il en soit, ce qu'on sait de plus certain, c'est que Zyb Bacony, grand roi, guerrier habile, bon législateur, prince juste, clément, libéral, recula les bornes de son empire, améliora les lois de ses prédécesseurs, s'immortalisa par l'équité de ses jugemens, sut pardonner à ses ennemis, et répandit sur ses amis, sur les hommes à qui il était redevable de grands services, et même sur le peuple, les richesses immenses dont ses conquêtes avaient enrichi le trésor de l'état.

ZYLIUS ou ZY, jésuite, né à Utrecht en 1588, mort à Malines, le 15 août 1656. On lui attribue des conversions éclatantes, entre autres celle d'un prince de la maison des Deux-Ponts, qu'il ramena à l'Eglise catholique. Ce jésuite était bon poète, et très-versé dans les langues grecque et latine. On a de lui, I. Des Vies de plusieurs Saints, qu'il a traduites de divers manuscrits grecs, et qui ont été insérées dans les *Acta Sanctorum*. II. *Historia Miraculorum. B. M. Sylvæducensis*, Anvers. 1632, in-4°. III. *Cameracum obsidione liberatum*, poëme imprimé à Anvers, 1650, in-4°, et encore à la suite des Poésies du P. Hoschius, de l'édition de 1656.

ZYPŒUS ou VAN DEN ZYPE (François), né à Malines en 1580, mort en 1630, après avoir étudié à Anvers, alla à Louvain, où il s'appliqua à l'étude du droit : on lui confia le gouvernement du collége des Bacheliers. Il n'exerça pas long-temps ces fonctions ; car au bout de quelques mois, il fut appelé par l'évêque d'Anvers, pour occuper la place de son secrétaire particulier, devint ensuite official d'Anvers ; depuis, chanoine de la même église, archidiacre et grand-vicaire. Zypœus était très-versé dans la connaissance du droit civil et canonique. Il a laissé plusieurs écrits sur ces matières, en latin, qui forment 2 vol. in-folio, Anvers, J. et J. B. Verdussen, 1675. Il a aussi donné : I. *Judex, Magistratus, Senator*, en 4 livres, qui traitent des devoirs des juges et de leur autorité, de la police, etc. II. *Hiatus Jacobi Cassani obstructus*, qui regarde encore le droit des Pays-Bas.

ZYPŒUS (Henri), frère du précédent, né à Malines en 1577, embrassa la règle de Saint-Benoît, dans le monastère de Saint-Jean à Ypres. En 1616, il fut fait abbé de Saint-André, près de Bruges, et obtint le premier en 1623, le droit de porter la mitre. Zypœus rétablit la discipline dans son monastère, et répara les désordres que les hérétiques y avaient causés. Sa mort, arrivée en 1659, fut digne d'un chrétien et d'un religieux. Son principal ouvrage est intitulé : *Sanctus Gregorius magnus, ecclesiæ doctor, primus ejus nominis pontifex romanus, ex nobilissimâ et antiquissimâ in ecclesiâ dei familiâ benedictâ oriundus*, Ypres, 1611, in-8°. Ce livre, en faveur du monachisme de saint Grégoire, est contre Baronius. Il y a de l'érudition ; mais ses preuves ne sont pas toujours concluantes. L'auteur s'échauffe autant sur cette question inutile, qu'un gentilhomme campagnard

sur les illustrations de sa race. Il importe assez peu que saint Grégoire ait été bénédictin ou non, pourvu qu'il ait servi l'église avec zèle, et soulagé l'indigence avec ardeur. Les hommes sont recommandables aux yeux du sage, non par l'habit qu'ils portent, mais par les vertus qu'ils pratiquent. Il a encore écrit : I. *Tractatus de vitâ, consecratione et religioso statu S. Scholasticæ*, Bruges, 1651, in-4°. II. *Series facti, et motivum juris in causâ coram consilio privato pro partibus abbatis S. Andreæ, adversus abbatem S. Pantaleonis*, Bruges, 1640, 1 vol. in-4°.

ZYPOEUS (François Vanden), né à Louvain dans le 17me siècle, fut d'abord lecteur d'anatomie et de chirurgie à Bruxelles, puis professeur d'anatomie dans sa ville natale. On a de lui : *Fundamenta medicinæ physico-anatomicæ*, Bruxelles, 1683, in-12, ouvrage long-temps estimé, mais qui fait place aux *Institutes* du docteur de Villers, et à la *Physiologie* de Haller.

SUPPLÉMENT.

ABOVILLE (AUGUSTE-GABRIEL), pair de France et maréchal de camp, naquit à La Fère, le 20 mars 1773. Il était le fils aîné de François-Marie d'Aboville, comte et premier pair de France de son nom. (*V.* ABOVILLE au Dictionnaire.) Le jeune d'Aboville entra de bonne heure dans la carrière militaire, et en 1789, n'étant encore âgé que de 16 ans, il était sous-lieutenant d'artillerie à la suite. Il devint successivement lieutenant, puis capitaine, et fit dans ces deux grades les premières campagnes de la révolution, aux armées du nord, de la Moselle et de Sambre-et-Meuse. Il fut employé en 1800, comme chef de bataillon à l'armée de réserve, qui s'organisait à Dijon, et fut nommé colonel en 1804, et général de brigade en 1809. Il fit en cette dernière qualité les campagnes de 1810 à 1813, en Espagne et en Portugal, et se distingua particulièrement à la bataille de Talavera. Le roi Louis XVIII le nomma en 1814, chevalier de Saint-Louis, puis commandeur du même ordre et de la Légion-d'Honneur. D'Aboville obtint ensuite l'emploi de commissaire près l'administration des poudres et salpêtres. Son père étant mort en 1819, il succéda à sa pairie. Il ne jouit pas long-temps de sa nouvelle dignité, étant mort à Paris, le 15 août 1820.

ALI PACHA, visir de Janina, surnommé Aslan ou le *Lion*, l'un des personnages les plus extraordinaires de l'époque contemporaine, naquit vers 1750, suivant l'opinion la plus générale; mais ayant toujours affecté de paraître plus jeune qu'il ne l'était en effet, l'année de sa naissance n'est pas exactement connue. Il vit le jour a Tépeleni, ville moderne située à vingt lieues au nord de Janina. Ses ancêtres avaient exercé la profession lucrative de *kleftes*, sorte de brigandage avoué et public, à l'ombre duquel ils envahirent le domaine de Tépeleni. Ali marcha d'abord sur leurs traces, et se rendit redoutable à tous ses voisins. Ceux-ci se liguèrent plusieurs fois contre lui et le chassèrent même de sa ville natale. Il était réduit à la dernière extrémité, lorsqu'il trouva enfoui dans la terre un coffre rempli d'or, que l'on avait sans doute caché dans un temps de guerre civile. A l'aide de ce trésor, il leva deux mille hommes et rentra triomphant dans Tépeleni. Ali avait à cette époque vingt-quatre ans. Il prit un rang distingué parmi les beys du pays, et obtint la main de la belle Eminéh, fille de Capelan, pacha de Delvino. Après avoir ainsi augmenté son crédit, et étendu ses liaisons, Ali leva de nouvelles troupes et reconquit tous les biens de son père, qui lui avaient été enlevés pendant son enfance. Il fut fait plusieurs fois prisonnier

par les troupes du pacha de Bérat et par celles de celui de Janina ; il encourait une mort honteuse ; son étoile l'emporta, et il obtint la liberté. Cependant Ali n'était encore qu'un partisan fameux ; son ambition était loin d'être assouvie ; il résolut de parvenir au pouvoir et aux dignités, à quelque prix que ce fût. Il dénonça au gouvernement de la Porte, Sélim, pacha de Delvino, son bienfaiteur, comme coupable d'avoir altéré à son profit une portion du territoire de sa Hautesse. Le divan lui adressa aussitôt un firman de mort contre Sélim, le chargeant de son exécution, et Ali assassina Sélim de ses propres mains. En récompense de ce crime, il fut nommé lieutenant du nouveau Derwend, pacha de Romélie, emploi secondaire qui ne satisfaisait pas son ambition, mais qui lui servit à augmenter ses richesses. Sa réputation militaire était si bien établie, qu'on lui confia dans la guerre qui éclata en 1787, entre la Turquie et les deux cours impériales de Russie et d'Autriche, un commandement important sous les ordres du grand visir Jousouf. A la suite des services qu'il rendit dans cette campagne, il obtint le pachalick à deux queues de Tricala en Thessalie, avec le titre de Derwendgi-pacha de toute la Romélie. Ces fonctions lui fournirent les moyens et le pouvoir de tenir ouvertement un corps de troupes à sa solde, et il s'en servit pour purger les routes infestées de brigands, ce qui ne contribua qu'à accroître sa renommée. Dès ce moment, Ali, devenu déjà un vassal redouté de la Porte Ottomane, nourrit le projet de se rendre tout à fait indépendant. Il avait soin de se ménager des amis à la cour, en envoyant des présens aux officiers du Grand-Seigneur. Bientôt il résolut de s'emparer du pachalick de Janina, qu'il convoitait depuis longtemps. Il y entra les armes à la main, et unissant l'adresse et la ruse à l'audace, il parvint à son but, et ne tarda pas à voir son usurpation revêtue du sceau de l'autorité légitime. Ce fut vers la fin de 1788, qu'Ali fut légalement investi du pachalick de Janina, qui lui donnait un rang parmi les grands de l'empire Ottoman. L'ambition toujours active d'Ali, ne lui permit pas de régner paisiblement sur les lieux soumis à sa domination : il voulut aussi étendre sa puissance sur la moyenne Albanie, qui était dans le pouvoir du pacha de Bérat. Tenter cette entreprise ouvertement, eût été difficile et hasardeux; il l'entreprit par des moyens obliques, et l'acheva plus tard avec une habileté et une persévérance admirables. Vers 1790, commencèrent ses tentatives contre les Souliotes, qui formaient une sorte de république, composée des débris de ces peuplades chrétiennes du Taygète et de l'Acroceraune, qui vers le milieu du 17me siècle s'étaient retirés, les armes à la main, devant les mahométans. Ce peuple était le seul dans l'Épire qui soutint la réputation de l'ancienne Grèce, et qui conservât l'esprit d'indépendance de ses premiers enfans. Les asservir n'était pas une chose facile; ils repoussèrent vigoureusement les troupes d'Ali, et le firent échouer dans toutes ses tentatives. Après le traité de Campo-Formio, en 1797, la France s'étant emparée des îles Ioniennes

avec leurs dépendances de terre-ferme, Ali fut alarmé du voisinage d'une puissance colossale qui venait de s'ériger en république militaire, mais il fut bientôt rassuré par les premières démarches des Français. Bonaparte, alors général en chef de l'armée d'Italie, qui voulait gagner Ali à la cause de la France, envoya à Janina l'adjudant-général Roza pour sonder le pacha, mais l'émissaire français fut la dupe de la ruse et des démonstrations étudiées d'Ali, qui lui persuada sans peine qu'il serait toujours le meilleur ami des Français. Soupçonnant Bonaparte d'avoir des desseins sur la puissance chancelante du croissant, il intrigua auprès du général français, qui entra aussitôt en négociation avec lui, se promettant d'en faire un puissant instrument pour la réussite de ses desseins. En même temps Ali gagnait les bonnes grâces du divan et de son souverain au moyen de ses agens à Constantinople, qui ne manquaient pas de lui faire un mérite de toutes ses démarches, tandis qu'au fond il n'agissait que pour son propre agrandissement. Il s'acquit une nouvelle réputation de capacité par son abominable expédition contre les chrétiens de Nivitza et de Vasili, qu'il fit tous massacrer pendant qu'ils assistaient au service divin; et cette action barbare lui valut le titre d'*aslan* ou lion, dans les firmans de guerre que lui adressa le divan pour marcher contre le rebelle Passevan-Oglou. Ali se trouvait devant Vidin, avec quarante autres pachas réunis pour réduire Passevan-Oglou, quand il apprit la nouvelle du débarquement de Bonaparte en Egypte. Prévoyant une guerre prochaine entre la France et la Turquie, il retourna en poste à Janina, pour épier les événemens, et tâcher d'en tirer parti. Cependant il continua à paraître plus que jamais favorable aux Français. Mais les événemens décidèrent bientôt sa marche politique. Il leva le masque et marcha contre les Français, dans l'intention de s'emparer des sept îles. Les Français, en petit nombre, et commandés par le général Lasalle, furent vaincus près de Prevesa et de Nicopolis, après avoir fait une résistance héroïque. Ali fit incendier Prevesa, dont les habitans s'étaient unis aux Français; et il en fit périr un grand nombre dans les plus horribles tourmens. Les exploits d'Ali lui acquirent une célébrité extraordinaire, et la Porte Ottomane le nomma pacha à trois queues. L'amiral Nelson arrêta sa flotte au milieu de la mer Egée, pour envoyer un de ses officiers complimenter Ali qu'il nommait *le héros de l'Epire*. Ali prit part aux opérations des armées turques et russes, et au siége de Corfou. Après la prise de cette ville par les alliés, le sultan lui adressa des remercîmens publics et le diplôme de vice-roi de la Romanie, dignité qui confère le titre de visir à celui qui en est revêtu. Plusieurs officiers français avaient été faits prisonniers pendant cette campagne; parmi eux était le colonel Charbonnel. Ali l'employa à former une école de tir à Bonila, près de Janina. Il lui en donna le commandement, et affranchit en sa faveur les autres prisonniers français de l'état de réclusion. Ce fut à cette école qu'Ali fut redevable d'une bonne artillerie. Quelque temps après, il tourna de nou-

veau ses armes contre les Souliotes; il éprouva une vive résistance; mais à force de ruse, d'or et d'intrigues, il parvint à les isoler de tous leurs alliés. Ces malheureux montagnards sont obligés de se rendre, sous la condition qu'ils émigreront, soit à Parga, soit aux îles Ioniennes. Mais, au mépris de la foi jurée, ils sont poursuivis et massacrés impitoyablement, sans distinction d'âge ni de sexe. Après ces horribles exploits, il fut honoré de nouveau du diplôme de Roumili-Valisi, et rétablit la sécurité et la police dans la Macédoine et dans la Thrace qui étaient infestées par des hordes de brigands. Cette mission lui offrit l'occasion de grossir ses trésors, en levant des contributions énormes, et il répandit partout la terreur de son nom. Vers 1805, Ali commença à être un personnage important aux yeux des principaux cabinets de l'Europe. Les Russes qu'il détestait étaient jaloux de sa puissance toujours croissante, et prévoyaient qu'il serait le plus grand obstacle à l'exécution de leurs projets contre la Turquie d'Europe. Le ministère anglais entretenait des relations avec lui, et Bonaparte, en haine de cette dernière puissance, essayait d'établir des rapports intimes entre la France et Ali Pacha; il nomma consul-général à Janina M. Pouqueville, savant voyageur. Bonaparte, devenu empereur, sous le nom de Napoléon, venait de ruiner, à Ulm et à Austerlitz, la coalition formée entre l'Angleterre, la Russie et l'Autriche. Le visir de Janina voyait clairement sa position : il employa beaucoup de prudence et d'adresse, afin de renouer avec celui qu'il avait su cajoler en 1798, après sa conquête d'Italie. Ainsi des relations intimes s'établirent entre Bonaparte et Ali, et ce dernier aida à accélérer la rupture entre la Turquie et la Russie. Son but particulier était toujours d'obtenir les îles Ioniennes, objet constant de ses désirs. Ces îles ayant été cédées à la France, par suite du traité de Tilsit, Ali se flatta qu'il pourrait au moins obtenir Parga. Il intrigua donc à cet effet, mais il échoua par les soins des Parganiotes eux-mêmes, qui se montrèrent prêts à maintenir leur indépendance jusqu'à la dernière goutte de leur sang, contre Ali, leur ennemi le plus acharné. Voyant ses espérances déçues de ce côté-là, Ali en conçut un profond sentiment de haine contre les Français, et sans rompre cependant avec eux, il tourna les yeux du côté de l'Angleterre, comme plus propre à seconder ses vues ambitieuses. Il travailla d'abord à faire conclure la paix entre la Porte et l'Angleterre, et dès que les préliminaires furent signés, il fit sonner bien haut les services qu'il avait rendus au cabinet britannique. Bientôt Ali Pacha eut à sa cour un résident anglais, et il épousa ouvertement les intérêts de la Grande-Bretagne. Il dépouilla quelque temps après le beau-père de deux de ses fils, Ibrahim, du pachalick de Bérat; et sut, par ses intrigues et ses largesses, faire excuser sa conduite par le divan. Il réduisit aussi les Kimariates, habitans des montagnes de Kimeria, ou de la Chimère. Ces opérations eurent lieu au printemps de 1810. Cependant la conduite astucieuse et sans foi du visir de Janina avait été l'objet de plaintes réitérées de la part de la France auprès du di-

van; on finit par conjurer la perte d'Ali, à Corfou, à Raguse, à Constantinople et à Paris. L'année 1810 vit se former contre lui un orage menaçant. Il s'agissait d'un plan d'opérations concerté par les généraux français et sanctionné par la Porte. Ali aurait été attaqué en même temps par une division française, partie de l'île de Corfou, et par l'armée de Dalmatie, sous les ordres du maréchal Marmont, tandis que ses ennemis intérieurs se seraient soulevés contre sa tyrannie. Mais les désastres arrivés à l'armée française dans la péninsule, empêchèrent ce plan d'être mis à exécution. Après la conquête du pachalick de Bérat, dont il tenait le visir enfermé dans un cachot, la puissance d'Ali sembla s'accroître encore; un grand nombre de pachas et de vaivodes vinrent figurer comme vassaux à sa cour. En adoptant la tactique européenne, Ali avait acquis un avantage immense sur ses voisins, et avait répandu parmi eux l'effroi et le découragement. Il réduisit successivement le pacha de Delvino, la ville d'Argyro-Castron, les chefs de Liapuria et les courageux habitans de Gardiki qu'il fit tous massacrer pour complaire à sa sœur Chaïnitza qui, pour venger quelques injures personnelles, exigea de lui que Gardiki fût détruite et ses habitans exterminés, disant qu'elle ne voulait plus coucher que sur des matelas remplis de leurs cheveux. On ne peut lire sans frissonner d'horreur les détails de cette effroyable boucherie, pour laquelle on employa des raffinemens de barbarie inouis en Europe. En 1812, Ali ne garda plus aucune mesure avec le consul français dont le gouvernement, irrité depuis qu'Ali s'était jeté entre les bras des Anglais, cherchait de tout son pouvoir à attirer sur sa tête la vengeance du Grand-Seigneur. Le châtiment d'Ali était résolu, quand les événemens de la campagne de Napoléon contre la Russie, vinrent changer la face des affaires, et rendre au visir de Janina le désir de mettre à exécution de nouveaux projets d'agrandissement et de puissance. Lors des désastres de l'armée française à Moscou, Ali était parvenu au plus haut degré de puissance; sa cour était plus somptueuse, plus magnifique que celle de la plupart des princes de l'Europe. Il nourrissait tous les jours, dans son palais de Janina, environ quinze cents personnes, parmi lesquelles se trouvaient des étrangers de toutes les parties du globe. Son gouvernement était monté dès-lors sur le modèle de celui d'un potentat. A la nouvelle de la chute prochaine de Napoléon Bonaparte, Ali pressentant que les Français seraient pour long-temps éloignés de l'Albanie, pressa le rassemblement de ses troupes, et forma de nouveau le projet de s'emparer de Parga, seul point sur lequel, dans toute l'étendue de ses états, brillassent encore les rayons de la liberté. Alors, sans aucune autorisation de la Porte, sans aucune déclaration de guerre, il marche vers Parga qui appartenait encore à la France. Le consul français que l'on cherchait à tromper, avait démêlé le motif de cet armement et avait fait parvenir, soit à Corfou, soit à Parga, des avis qui mirent les Français et les Parganiotes en garde contre une agression inopinée. La garnison française, aidée des courageux Parganiotes, re-

poussa et mit en déroute les soldats d'Ali. Quelque temps après, Parga étant tombée au pouvoir des Anglais par suite d'une trahison, Ali Pacha sentit qu'il lui serait plus facile d'obtenir Parga de l'Angleterre que de l'arracher des mains des Français. En attendant, il déporta les peuplades de l'Epire qui lui causaient de l'ombrage. En 1816, il reçut la visite d'un roi détrôné, Gustave Adolphe, qui s'arrêta à sa cour en se rendant en Morée, et lui fit présent du sabre de Charles XII. Enfin l'ambition d'Ali fut satisfaite autant qu'elle pouvait l'être; Parga qu'il convoitait depuis long-temps lui fut livrée par les agens de la Grande-Bretagne, en mars 1818. Il avait été stipulé que tous les Parganiotes qui émigreraient seraient indemnisés de la perte de leurs biens. Mais la fraude et l'avarice d'Ali ne permirent pas l'accomplissement des bases de cet inique traité. Les Parganiotes avant de quitter leur malheureuse patrie, baisèrent pour la dernière fois la terre qui les avait vus naître et confièrent aux flammes les restes de leurs ancêtres; leur embarquement se fit à Corfou sur la frégate *la Glascow*. Ce spectacle était d'autant plus touchant, qu'il était l'œuvre de la plus infâme iniquité. La Porte voyait, non sans alarme, la grandeur toujours croissante d'Ali Pacha, mais craignant les chances d'une guerre contre lui, elle paraissait attendre sa mort, comme devant seule replacer sous le sceptre des Grands-Seigneurs cette grande partie de la Grèce continentale, que possédait Ali Pacha; mais aussi elle craignait que s'il mourait naturellement, ses trésors ne fussent partagés ou dissipés. Enfin le Grand-Seigneur fut déterminé à attaquer Ali Pacha, par Ismaël Pachô Bey, un de ses ennemis mortels, qui offrit d'indiquer les moyens de le réduire. On lança contre lui la sentence de *fermanly*, ou proscription impériale, qui le déclarait coupable de lèse-majesté au premier chef. Ali crut détourner l'orage en employant les moyens ordinaires; mais ses intrigues, son or furent impuissans. On arme une escadre pour se rendre sur les côtes d'Épire; des troupes sont levées pour aller contre Ali Pacha, et le commandement de l'expédition est confié à Pachô Bey, nommé pacha de Janina et de Delvino. Ali, de son côté, voyant que tous ses efforts pour se réconcilier avec la Porte étaient inutiles, fit des armemens considérables. Il appela sous ses enseignes les chrétiens Armatolis et les diverses tribus de la Grèce septentrionale. L'armée de la Porte se mit en marche sous les ordres de Pachô Bey, et arriva en vue de Janina, sans brûler une seule amorce, ainsi que le général l'avait promis au divan. Mais il restait à réduire des châteaux hérissés de canons et défendus par Ali en personne, qui se voyant abandonné de son armée, était décidé à combattre avec toutes les ressources de la rage et du désespoir; ses moyens de défense étaient formidables. Ce fut dans ses retranchemens qu'Ali abandonné de ses fils et de presque tous ses généraux, se défendit pendant dix-huit mois contre des forces supérieures. Du fond de ces châteaux, il excita secrètement à la révolte dans toutes les peuplades chrétiennes, et se vit tout-à-coup étayé par le soulèvement des

Grecs, qui mit l'empire Ottoman sur le penchant de sa ruine. Alors le Grand-Seigneur redoutant les suites de ces événemens, donna le commandement suprême de l'expédition de Janina à Churchid, Mahomet Pacha, vieillard d'un caractère ferme et expérimenté, et qui ne le cédait point en ruse à Ali Pacha. L'arrivée de Churchid changea la face des affaires; Ali fut resserré de plus en plus; bientôt il fut réduit aux abois, malgré la défense héroïque qu'il opposait à l'armée turque, et les secours que lui donnaient les Grecs, auxquels il prodiguait son or. Enfin, il en fut réduit à disputer sa vie aux ministres des vengeances de la Porte Ottomane. Renfermé dans son dernier repaire avec une poignée d'hommes déterminés à mourir, il fit notifier à Churchid, que son intention était de mettre le feu à deux cents milliers de poudre, et de se faire sauter si le sultan ne lui accordait pas sa grâce et sûreté pour sa vie. Churchid sachant que ce n'était point une vaine menace, qu'Ali tenait jour et nuit dans le magasin à poudre, un turc nommé Sélim, prêt à lui sacrifier sa vie, et auquel il portait lui-même à manger, fit annoncer d'après l'avis de son conseil à Ali, que sa Hautesse ayant eu égard à ses sollicitations et à ses instances, lui accordait son pardon, pourvu qu'il se rendît de suite à Constantinople pour se prosterner aux pieds de son maître, qui lui conserverait sa fortune et lui laisserait la liberté de se retirer dans telle partie de l'Asie mineure qu'il indiquerait. Soit aveuglement, soit fatalité, Ali accéda à la proposition de Churchid; il se rendit à l'île du Lac, avec une douzaine de ses officiers; on lui prépara un appartement magnifique, où il fut traité pendant sept jours avec beaucoup de déférence. Enfin, le 5 février 1822, le seraskier du sultan lui demande de donner avant tout des ordres, d'abord à Sélim, pour qu'il eût à remettre la mèche allumée; et ensuite à la garnison des forts, pour qu'elle évacuât son dernier retranchement après avoir arboré le drapeau impérial. A cette sommation, Ali ouvrit les yeux, mais il était trop tard. Il répondit qu'en partant de la citadelle, il avait ordonné à Sélim de n'obéir qu'à son ordre verbal, et demanda par conséquent à aller lui-même lui intimer l'ordre de se retirer; ce qui lui fut refusé. Ali ébranlé par les protestations les plus fortes, et les sermens même du seraskier, finit par se décider, et tira de son sein la moitié d'une bague, dont l'autre moitié était dans les mains de Sélim. Avec cette moitié de bague, on obtint que Sélim éteignît la fatale mèche, et il fut aussitôt poignardé. En même temps la garnison arbora le pavillon impérial. Ali attendait en silence, mais non sans inquiétude, l'issue de ces divers événemens, lorsque, vers cinq heures après midi, il vit arriver avec un visage morne, plusieurs chefs de l'armée turque et leur suite. A leur vue, Ali se lève avec l'impétuosité de la jeunesse, et, la main sur ses pistolets, demande d'une voix de tonnerre ce qu'on lui apporte; Hassan Pacha lui répond que c'est le firman de sa Hautesse qui demande sa tête. — « Ma tête, s'écrie Ali en fureur, ne se livre pas si aisément, » et en même temps il tire un coup de pistolet, dont la balle brise la

cuisse de Hassan; il tire aussitôt deux autres coups de pistolet, et tue deux de ses adversaires; il mettait en joue son tromblon rempli de chevrotines, lorsqu'il tomba percé de deux balles; avant d'expirer, il cria à un de ses sicaires : « Va, cours, ami, va tuer sur-le-champ la pauvre Vasiliki (c'était sa seconde femme), afin que ces chiens ne la profanent pas. » Il rendit alors le dernier soupir. Sa tête fut séparée de son corps, ensuite embaumée et expédiée le lendemain à Constantinople, où elle arriva le 23 février. Le sultan la fit porter au sérail, et la montra au divan assemblé; après avoir été promenée dans les rues de la capitale, elle fut exposée au-dessus de la grande porte du sérail, à côté de son arrêt de mort. Telle fut la fin du terrible et extraordinaire Ali Pacha. Ce féroce Albanais ne ressemblait à aucun des tyrans anciens ou modernes; nul n'a trouvé autant de ressources dans la mauvaise fortune, et conservé autant de prudence dans la bonne; le peu de bien qu'il a fait et tous les crimes qu'il a commis partaient de la même source, d'une volonté ferme et constante d'augmenter sans cesse et d'assurer sa puissance. Son ambition était méthodique et fort au-dessus de celle que fait naître la vanité. Nul forfait ne lui coûtait, s'il en tirait quelque profit, et il observait les plus petites convenances, si ce soin pouvait lui être de quelque utilité; il aurait eu la force d'être humain et bienveillant, si ces vertus lui eussent paru un moyen d'affermir son pouvoir. Jamais tant de sagesse et de scélératesse ne se sont réunies dans une même tête. On trouve des détails très-curieux sur Ali Pacha, dans le *Voyage dans la Grèce*, de M. Pouqueville, ancien consul-général de France près de ce despote asiatique. On a aussi une fort bonne *Vie d'Ali Pacha*, par M. Alphonse de Beauchamp; elle nous a été d'un très-grand secours pour la rédaction de cet article, dans lequel nous avons conservé le plus souvent ses propres expressions. Elle a paru à Paris, en juillet 1822, in-8°.

ALPHONSE (Louis), savant pharmacien, né à Bordeaux, le 10 mars 1743, fit avec succès ses études au collége de Guyenne, et ses premiers travaux pharmaceutiques, dans le laboratoire de son père. Il vint ensuite à Paris, en 1762, et étudia sous Rouelle, Macquer, Mitbouard, dont il mérita les encouragemens. Étant retourné dans sa patrie, il fut reçu au collége de pharmacie de Bordeaux, dont il a été depuis syndic, et il fut admis peu après dans l'académie des sciences et dans la société de médecine de cette ville. Alphonse fit un très-grand tort à ses connaissances et à ses talens, en se déclarant le partisan de Mesmer; il fut sans doute induit en erreur par son zèle ardent pour la propagation des découvertes nouvelles. Il exerça des fonctions municipales dans sa ville natale, pendant la révolution, dont il avait adopté les principes; mais pendant les troubles de 1793, il se retira dans une terre qu'il avait près de Dax, s'y occupa de travaux agricoles, et devint membre de la société d'agriculture du département des Landes. Revenu à Bordeaux, vers la fin de 1799, il y rouvrit sa pharmacie, qu'il vit plus tard prospérer entre les mains de ses enfans. Alphonse est mort d'un catharre, le 2 février

1820, âgé de 77 ans. On a de lui les ouvrages suivans : I. *Analyse des eaux des différentes sources de la ville de Bordeaux et de ses environs.* II. Un travail concernant la pharmacie, pour répondre à des demandes faites par un comité de l'assemblée constituante. III. *Mémoire sur la monnaie de Billon.* IV. Un travail sur l'enlèvement des boues et *bourriers* de la ville, etc. On trouve un *Eloge de M. L. Alphonse, par M. F. Lartigue*, dans le recueil de l'académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux.

BERTHOLLET (Claude-Louis), célèbre chimiste français, né à Talloire en Savoie, le 9 décembre 1748, a mérité par ses travaux, et par les nombreux services qu'il a rendus à la science, d'être regardé comme le premier théoricien-chimiste de l'époque moderne. Il s'adonna de bonne heure aux sciences, et était, avant la révolution, docteur en médecine. Il siégeait à l'académie des sciences depuis 1780, et son mérite lui ouvrit les portes de l'institut à l'époque de sa fondation, en 1795. Il avait été nommé commissaire de l'agriculture et des arts le 22 septembre 1794, et professeur de l'école normale le 9 novembre de la même année. En 1796, il fut envoyé en Italie avec le célèbre Monge, son ami et son émule, pour y présider au choix des monumens que le directoire voulait faire transporter en France. Berthollet fut aussi du nombre des savans que le général Bonaparte emmena en Égypte. Il ne demeura pas oisif dans ces contrées lointaines, et ce fut sous sa direction et sous celle de Monge et de M. Fourier que fut exécutée la description géodésique et monumentale de ce pays si fécond en merveilles. Un institut ayant été formé au Caire, Berthollet en fut un des membres les plus distingués, et après la défaite navale d'Aboukir, les savans ayant partagé tous les dangers de l'armée française, il se fit remarquer entre tous les autres par une activité sans égale. Berthollet rentra en France en 1799, et y reprit ses travaux accoutumés. Après le 18 brumaire, il fut élu membre du sénat conservateur, et décoré des titres de comte et de grand-officier de la Légion-d'Honneur. En mai 1804, l'empereur lui donna la sénatorerie de Montpellier, et le 14 mai 1806, il fut nommé président du collège électoral des Pyrénées orientales. Après les événemens de mars 1814, il vota la formation d'un gouvernement provisoire et la déchéance de Napoléon Bonaparte, et le 4 juin de la même année le roi le nomma pair de France. Bonaparte, à son retour de l'île d'Elbe, ne l'appela point à faire partie de la chambre des pairs des cent jours, et Berthollet fut ainsi maintenu sur la liste des pairs, formée par le roi, lors de son second retour en France. Parmi les nombreux avantages dont les arts sont redevables à Berthollet, on doit surtout remarquer son procédé pour conserver l'eau douce sur les vaisseaux, en charbonnant l'intérieur des vaisseaux; sa méthode pour donner au lin, au chanvre, et même à toutes les filasses de rebut, l'apparence du coton; cette méthode est décrite dans le journal de l'école polytechnique, et

dans le bulletin de la société d'encouragement. Il ne faut pas non plus oublier le perfectionnement qu'il a donné au blanchiment des substances végétales par l'acide muriatique oxigéné; cet objet dont il commença à s'occuper en 1785 et 1786, et qui a été exécuté en grand dans les premières manufactures de ce genre, y a fait introduire les noms de *berthollet*, *berthollimètre*, *bertholler*, *berthollеur*, *bertholleric*, *blanchisserie berthollienne*. On peut voir la description du berthollimètre, par M. Descroizilles dans le Journal des arts et manufactures, t. 1, pag. 258. « Les travaux particuliers de M. Berthollet, a dit M. Auger, se divisent en deux classes; l'une comprend les recherches, les expériences, les découvertes; l'autre, les ouvrages imprimés. Entièrement étranger à la science de la chimie, si je voulais dire de quels faits nouveaux il l'a enrichie, je ne pourrais être qu'un écho ridicule et peut-être infidèle des savans qui en ont déjà parlé. J'aime mieux emprunter ici les propres paroles d'un chimiste éclairé qui a bien voulu suppléer à mon insuffisance, en traçant pour moi cette énumération que lui-même déclare incomplète des principales découvertes de M. Berthollet. Les recherches précieuses que M. Berthollet avait faites sur l'azote acidifié (acides nitrique et nitreux), furent bientôt suivies de l'analyse de l'ammoniaque. Il détermina avec tant de précision la nature et les proportions des élémens de cet alcali, que depuis, aucune correction n'a pu être proposée. En retrouvant l'ammoniaque dans les produits des substances animales, il fut conduit à donner la présence de l'azote dans les corps organisés, comme caractère distinctif de l'animalité. Il fit faire par là le plus grand pas, le pas le plus important à la chimie animale. Peut-être la théorie des hydracides peut-elle dater du moment où la connaissance des principes de l'ammoniaque fit voir l'hydrogène donnant à l'azote les propriétés de base salifiable que l'oxigène communiquait aux métaux. Schéele avait publié sur l'acide prussique et sur ses diverses combinaisons, si utiles aux arts, des observations fines et curieuses, mais isolées et incomplètes. M. Berthollet remplit les lacunes que son prédécesseur avait laissées, et réunit les phénomènes par une explication claire et naturelle. Ici, encore, il fit reconnaître un composé acide dans lequel l'oxigène ne se trouvait pas. Malgré les objections qui s'élevèrent de toutes parts contre ce que l'on regardait comme un blasphème, on fut contraint de se rendre à l'évidence, et le doute resté dans les esprits, y prépara dès-lors une voie à la vérité. Les recherches de M. Berthollet sur les combinaisons du soufre avec l'hydrogène, vinrent bientôt après ébranler de nouveau les esprits. Ici, il ne fut plus possible d'admettre la présence de l'oxigène, dans un composé qui d'ailleurs jouissait de toutes les propriétés caractéristiques des acides. On y trouvait au contraire cet autre corps qu'on avait déjà vu alcalifier l'azote, et qui existait aussi dans la composition de l'acide prussique. Cependant l'habitude repoussait cette innovation, et l'on s'effarouchait à l'idée de faire partager à l'hydrogène ce pou-

voir acidifiant qu'on avait attribué exclusivement à l'oxigène. Il fallut de nombreuses années pour qu'on s'y accoutumât, et même la découverte de corps jusque-là inconnus, fut à peine capable de faire recevoir la théorie des hydracides. C'est encore Schécle qui avait découvert l'acide muriatique oxigéné ; mais ce fut M. Berthollet qui le fit bien connaître, et qui acheva ce que le chimiste suédois n'avait qu'ébauché. Ce fut lui, et lui seul, qui nous donna ces procédés de blanchiment répandus aujourd'hui par toute l'Europe, et qui doublent la valeur d'une des principales richesses de notre sol. Ce fut lui aussi qui nous indiqua les moyens de donner à notre chanvre l'apparence du coton, à une époque, où ce produit de l'Asie et de l'Amérique était chez nous d'un prix exorbitant. L'emploi de l'acide muriatique oxigéné pour le blanchîment, était plutôt un service immense rendu à l'industrie, qu'une découverte glorieuse pour la science. Il en fut tout autrement des expériences qui eurent pour objet les combinaisons de ce même acide avec les alcalis. La chimie dut s'en applaudir, mais l'humanité dut s'en effrayer; heureusement, le danger de manier ces terribles produits, empêcha les usages funestes qu'on eût pu en vouloir faire. D'autres expériences de M. Berthollet sur la détonation de l'oxide d'or ammoniacal, firent mieux connaître ce redoutable composé, bien moins effrayant encore que l'argent fulminant qu'il découvrit bientôt après. C'est sans doute aux lumières qu'il acquit sur la composition de ces deux substances que nous devons ses belles et utiles recherches sur les oxides salifiés, qui rendent déjà de si grands services à nos arts manufacturiers, et qui leur en promettent encore de bien plus importans. Avant lui, l'art de la teinture n'offrait qu'un recueil de recettes mal conçues et de procédés absurdes ; il débrouilla cette espèce de chaos; il simplifia les procédés ; enfin il donna des règles à un art que jusqu'à lui la routine et le hasard avaient seuls dirigé. » Nous ajouterons à cet exposé des travaux chimiques de Berthollet, que cet illustre savant fut l'émule et l'associé des Lavoisier, des Fourcroy, des Guyton de Morveau, et partagea avec eux l'honneur d'opérer dans les idées comme dans le langage de la chimie, une révolution aussi salutaire que féconde en résultats positifs. Berthollet plus jaloux d'étendre le domaine de la science, que d'augmenter sa réputation, a moins écrit qu'opéré, ou du moins, il a consigné la plupart de ses découvertes dans les recueils académiques qui, le plus souvent, ne sont connus que des savans. Les ouvrages qu'il a publiés séparément, sont : I. *Observations sur l'air*, 1776. II. *Précis d'une théorie sur la nature de l'acier, sur ses préparations*, etc., 1789. III. *Elémens de l'art de la teinture*, 1791, 1 vol. in-8°, et 1804, 2 vol. IV. *Description du blanchîment des toiles*, 1795. V. *Recherches sur les lois de l'affinité*, 1801. VI. *Essai de statique chimique*, 1803, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage est regardé comme un des plus beaux monumens scientifiques de notre siècle. Les phénomènes si compliqués de la chimie y furent pour la pre-

mière fois assujettis aux règles rigoureuses et simples de la mécanique. Il a été traduit en anglais et en italien. La traduction de l'*Essai sur le phlogistique*, de Kirvan, parut accompagné de notes dans lesquelles il combattit, de concert, avec Lavoisier, Guyton et autres, la plupart des principes du chimiste anglais. Enfin, il enrichit de notes curieuses et d'un excellent discours préliminaire, la traduction française du *Système de chimie*, de Thompson. Berthollet était aussi un des collaborateurs attachés à la rédaction des Anuales de chimie, et il a composé un grand nombre de mémoires très-importans insérés dans les recueils de l'académie des sciences et de l'institut de France, dans ceux de l'institut d'Egypte et dans ceux de la société d'Arcueil, dont il était le fondateur. Nous emprunterons encore à M. Auger l'éloge du caractère de Berthollet. « Après son génie, dit-il, rien de plus connu que son désintéressement. L'or n'était pour lui qu'un métal et un moyen d'échange pour les besoins de la vie. Il n'avait de prix à ses yeux, qu'autant qu'il lui permettait de satisfaire son amour pour la science, et comme cet amour était sans bornes, sa noble prodigalité avait à peine pour limite la mesure de ses facultés pécuniaires. Nous ne craignons pas de le dire, deux fois il a ruiné sa fortune au service de la chimie, et les mêmes expériences qui absorbaient en entier le revenu des emplois, dont se composait tout son avoir, ont contribué à enrichir des milliers de fabricans. Il eût pu vendre à haut prix le secret du blanchiment par l'acide muriatique oxigéné; il aima mieux publier gratuitement ce qui lui avait coûté tant de travaux et de dépenses; et tout le profit qu'il en retira, fut un petit ballot d'étoffes de coton blanchies par ce procédé, qu'un manufacturier anglais lui envoya en présent, et que sa délicatesse hésita quelque temps d'accepter. Berthollet avait toute la droiture, toute la franchise allobroge, unies à une politesse obligeante et affectueuse. Il était en toute chose d'une modération exemplaire. Il ne rechercha ni les emplois, ni les honneurs; j'oserais presqu'assurer qu'il ne les désira jamais; c'est dire assez qu'il les reçut et les posséda en vrai sage, plus soigneux de s'en rendre digne que jaloux de les conserver ou de les accroître. La gloire même, cet objet d'ambition si noble et si légitime, eut à peine le pouvoir d'agiter son ame. Il travaillait pour se satisfaire, pour être utile aux autres, et ce résultat obtenu, il oubliait ce qu'il avait fait, et semblait s'étonner qu'on y songeât plus que lui. Il n'était le détracteur de personne, et il n'avait à se garantir que de son penchant à juger trop favorablement d'autrui. Ce n'est cependant pas que son esprit manquât de malice, mais sa malice était douce : apercevant finement les ridicules, il fermait les yeux, ou du moins gardait le silence sur les torts d'une nature plus grave. Il avait un goût sincère pour la littérature, et il en appréciait les productions avec un discernement des plus sûrs. Le théâtre avait été une des passions de son jeune âge, et était resté un des plus vifs amusemens de sa vieillesse. Dur à lui-même et presqu'insensible à ses propres maux,

il prenait un intérêt tendre aux maux d'autrui. Cette constance à souffrir, cette espèce de mépris de la douleur, est peut-être cause que ses jours n'ont pas atteint le terme que semblaient promettre à lui-même et aux autres sa constitution robuste et sa vie régulière. Il a été enlevé à la science qu'il honorait, et à de nombreux amis qui le chérissaient, par une fièvre adynamique qui n'avait duré que trois jours. » Berthollet est mort le 7 novembre 1822. Étroitement lié avec Monge et Guyton-Morveau dont il partagea souvent les travaux, il avait honoré leurs cendres par des discours funèbres, où étaient exprimés ses regrets et l'admiration que lui inspirait leur génie, et comme eux il laissa en mourant, la réputation de l'un des plus illustres savans dont puisse s'honorer la France.

BERTRAND-MOLEVILLE (le marquis Antoine-François de), l'un des derniers ministres de Louis XVI, principalement recommandable par son attachement à ce malheureux prince, naquit à Toulouse en 1744. Il descendait de Jean Bertrand ou Bertrandi, qui dans le 16ᵉ siècle, fut premier président des parlemens de Toulouse et de Paris, garde-des-sceaux, évêque, archevêque et enfin cardinal. Bertrand-Moleville vint à Paris, sous le ministère du chancelier Maupeou, et fut nommé maître des requêtes et intendant de Bretagne. Condorcet avait attaqué la mémoire du chancelier Bertrand dans un Éloge de l'Hôpital publié en 1775; Bertrand-Moleville fit une brochure dans laquelle il repoussait cette attaque; mais avant de la publier, il la communiqua manuscrite à Condorcet lui-même qui en fut complètement satisfait. Bertrand-Moleville étant commissaire du roi à Rennes en 1778, et chargé avec le comte de Thiard de dissoudre le parlement, courut de très-grands dangers dans une émeute où la jeunesse avait pris la défense du parlement. La révolution trouva en lui dès sa naissance un de ses plus ardens ennemis. Le roi l'appela au ministère de la marine, à la place de M. Thévenard, le 4 octobre 1791, trois jours après l'installation de l'assemblée législative. Le 31 du même mois, le nouveau ministre fit un rapport à l'assemblée législative sur l'état des forces navales de la France, sur l'organisation de la marine, et sur les lois qui restaient à faire relativement au service des ports et des arsenaux. Bientôt il fut attaqué par la majorité du comité de marine, et notamment par le député Cavelier, de Brest. Le 7 et le 8 décembre, il fut violemment inculpé par la députation du Finistère et par le même Cavelier, comme ayant trompé le corps législatif, et comme ayant trahi la nation, en employant des aristocrates dans l'expédition destinée à secourir Saint-Domingue. L'assemblée prononça l'ajournement de la discussion, et le 13 du même mois, Bertrand-Moleville répondit à ces inculpations dans un mémoire dont l'assemblée ordonna l'impression. L'administration de Bertrand-Moleville, fut encore en butte à de nombreuses accusations; ce ministre présenta constamment des explications sur les faits qui lui étaient imputés. Le 1ᵉʳ février, le comité de marine fit un nouveau rapport contre lui. Ce rapport donna lieu à une dis-

cession très-vive, à la suite de laquelle l'assemblée déclara qu'il n'y avait pas lieu à accusation contre le ministre, mais le lendemain il fut arrêté qu'il serait présenté au roi des observations sur sa conduite : le roi répondit à l'assemblée qu'il continuait sa confiance à son ministre, malgré la dénonciation qui avait été portée contre lui. Cependant le maintien de Bertrand-Moléville au ministère était devenu impossible ; il le sentit lui-même, et à la sollicitation des autres ministres, ses collègues, il donna sa démission et fut remplacé par M. de La Coste. Quoiqu'éloigné du ministère, Bertrand-Molleville n'en conserva pas moins la confiance du roi qui le chargea de la direction d'une police secrette, qui devait s'occuper uniquement de surveiller les jacobins et chercher à influencer autant que possible la garde nationale et les sections. Deux mois après la retraite de Bertrand, Carra dénonça ce ministre comme l'un des principaux membres du comité autrichien. Ce comité était composé de quelques amis de la reine Marie-Antoinette que le besoin d'adoucir ses peines réunissait autour d'elle, et qui discutaient les moyens les plus propres à faire sortir la famille royale de l'état d'abjection et de malheur où elle était tombée. Bertrand rendit plainte de cette dénonciation au tribunal de police correctionnelle ; mais le juge-de-paix Larivière, chez qui elle avait été portée, et qui l'avait admise, fut lui-même décrété d'accusation dans l'assemblée, comme ayant porté atteinte à l'inviolabilité de la représentation nationale. Bertrand avait attaché au travail dont l'avait chargé le roi un autre juge-de-paix, homme de bien, nommé Buob, qui deux mois après fut victime de son zèle avec le malheureux Larivière. Quelques jours après le 20 juin 1792, Bertrand-Molleville, proposa, dit-on au roi, un nouveau moyen d'évasion. Ayant été trahi et dénoncé, il fut décrété d'accusation, le 15 août, sur le rapport de Gohier et sur la demande de Fouché. Après avoir couru de grands dangers, il parvint à se réfugier en Angleterre, où il fit un séjour de plusieurs années. Ce fut là qu'il composa une histoire des événemens qui s'étaient passés sous ses yeux. Elle fut traduite en anglais sur le manuscrit inédit, par Dallas, sous le titre d'*Annales de la révolution française*, et publiée à Londres, en 9 vol. in-fol. 1802. Cet ouvrage est écrit avec énergie et avec toute la chaleur d'un dévouement sincère à la cause royale; mais souvent cette même chaleur donne aux jugemens de l'historien une empreinte de partialité contre laquelle les lecteurs doivent se tenir en garde. Au total, cet ouvrage est un des plus intéressans et des plus curieux qu'on puisse lire pour connaître l'histoire de la révolution française ; il a été depuis imprimé en français à Paris, sous le titre d'*Histoire de la révolution*, et il a obtenu beaucoup de succès. Bertrand-Moleville demeura constamment attaché aux intérêts de la maison de Bourbon. Il fut désigné en 1804 dans une brochure publiée par Méhée, comme ayant cherché à le séduire pour l'attacher à la même cause ; et en mai 1805, il fut également signalé dans la procédure de Duluc et Rosselin qui furent condamnés à

mort par ordre du gouvernement impérial. Bertrand-Moleville revint à Paris lors du retour des Bourbons en France, en 1814, et il y vécut retiré, ne s'occupant que de travaux littéraires. Il est mort à Paris le 19 octobre 1818. Considéré comme homme d'état, Bertrand-Moleville mérite d'être cité par son dévouement à Louis XVI, mais non par son habileté. Il n'avait point un caractère assez flexible; homme de bien dans toute l'étendue de ce mot, mais fortement attaché à des opinions qu'il était impossible de faire prédominer à cette époque, il ne sut ou ne voulut les modifier en aucune manière, et son attachement à la personne du roi, capable de tous les sacrifices, ne put se résigner à celui peut-être que les circonstances rendaient le plus nécessaire; de là cette lutte si constante entre les ministres et le comité de marine, lutte qui, dans les circonstances, devait devenir funeste à la cause royale; Bertrand-Moleville répondit souvent aux accusations élevées contre lui, mais ces accusations qui se reproduisaient sans cesse ne lui permettaient déjà plus de s'occuper du soin de son ministère, et ce fut par ce moyen que ses ennemis le mirent dans la nécessité de se retirer du ministère. Quoi qu'il en soit, le caractère de Bertrand-Moleville mérite d'être loué par sa franchise et sa loyauté, et lui a même acquis l'estime des gens raisonnables de tous les partis. Bertrand-Molleville s'est fait aussi un nom remarquable dans la carrière des lettres par plusieurs ouvrages historiques. Outre celui dont nous avons déjà parlé, nous citerons encore les suivans : I. *Costumes des états héréditaires de la maison d'Autriche, consistant en 50 gravures coloriées, dont la description ainsi que l'introduction ont été rédigées par M. de B. M.* Londres, 1804, in-folio, anglais-français; la traduction anglaise est de M. Dallas. II. *Histoire d'Angleterre depuis la première invasion des Romains jusqu'à la paix de 1763, avec des tables généalogiques et politiques*, 6 vol. in-8°. Paris, 1815. Cet ouvrage, ainsi que l'*Histoire de la révolution française* avait d'abord été publié à Londres en anglais, 5 vol. in-8°. Bertrand-Moleville l'a ensuite traduit en sa propre langue. Il a suivi, en la perfectionnant, la manière du président Hénault. Cet ouvrage est d'une exactitude incontestable, et il a obtenu un très-grand succès. III. *Mémoires particuliers pour servir à l'histoire de la fin du règne de Louis XVI*, avec cette épigraphe : *Quæque ipse miserrima vidi et quorum pars*, 2 vol. in-8°, Paris, 1816. Cet ouvrage dont l'original français n'avait jamais été imprimé, était néanmoins connu depuis dix-neuf ans en Europe par plusieurs mauvaises traductions, faites d'après la traduction anglaise publiée à Londres en 1797, sous les yeux de l'auteur. C'est le dernier ouvrage qu'ait publié Bertrand-Moleville. L'auteur y a ajouté un grand nombre de particularités intéressantes qui ne se trouvent point dans la traduction anglaise et dans les traductions qui en avaient été faites sur le texte anglais.

BERVIC (Charles-Clément), membre de l'Institut de France, de la plupart des académies de l'Europe, et de presque toutes les

sociétés savantes de Paris, naquit dans cette ville le 23 mai 1756. Son goût le porta d'abord à s'appliquer à l'étude de la peinture; mais ses parens craignant qu'il ne parvînt dans cet art qu'à un rang inférieur, le placèrent chez le célèbre graveur Georges Wille. Une grande assiduité au travail développa bientôt les talens auxquels il a dû son illustration. Ce fut en 1774, qu'il publia sa première planche (*Le petit Turc*), gravée d'après un dessin de Wille fils. Ne pouvant donner ici une note complète des ouvrages dus à son habile burin, nous nous bornerons à citer les principaux. Le portrait en pied de Louis XVI fut un de ceux qui contribuèrent le plus à établir sa réputation. Il fit paraître en 1791, ***Saint Jean dans le désert*** ; puis l'***Education d'Achille***, d'après Régnault, planche où l'on ne peut se lasser d'admirer l'art avec lequel il a rendu la pureté des formes et la brillante couleur du tableau. ***L'enlèvement de Déjanire*** fut jugé dans les rapports faits à l'Institut, pour le concours des prix décennaux, l'estampe la plus belle qui eût été offerte au public depuis nombre d'années. En effet, tout s'y trouve réuni, vérité des expressions, travail gracieux et brillant, pureté de dessin, couleur harmonieuse, qui semble rivaliser avec celle de la peinture. Ce chef-d'œuvre n'est pourtant pas jugé celui de Bervic. C'est dans la gravure représentant le groupe du Laocoon, exécutée pour la collection du musée royal, que le talent de cet habile artiste s'est déployé de la manière la plus remarquable. Adoptant un genre nouveau, il a rendu admirablement dans cette planche le caractère du superbe ouvrage qu'il avait à imiter. Les souverains de l'Europe s'empressèrent de décerner à Bervic les récompenses et les honneurs que lui méritaient de si belles productions. Parvenu au degré de gloire que jamais artiste ait pu ambitionner, il s'occupait encore de l'exécution de plusieurs planches importantes, lorsqu'une maladie cruelle le conduisit au tombeau le 23 mars 1822. Bervic a formé de nombreux élèves, parmi lesquels se distinguent, surtout, MM. Dupont et Toschi, qui promettent par des ouvrages d'un burin à la fois spirituel, gracieux et savant, de se placer, comme leur maître, au premier rang des graveurs de notre temps.

BOSSUT (Charles), membre de l'académie des sciences et ensuite de l'institut, des académies de Bologne, de Pétersbourg et de Turin, examinateur des élèves du corps militaire du génie et de l'école polytechnique, naquit à Tartaros, département de Rhône-et-Loire, le 11 août 1730, d'une famille originaire du pays de Liége. Il perdit son père, à l'âge de six mois. Un oncle paternel lui enseigna les premiers élémens de la grammaire et de la langue latine, et le fit entrer à l'âge de 14 ans au collége des Jésuites à Lyon, pour achever son cours d'études. Le jeune Bossut se distingua bientôt par les plus brillans succès. Les éloges de Fontenelle étant tombés entre ses mains, il y puisa un goût très-vif pour les sciences mathématiques. Animé du désir d'imiter les grands hommes dont les belles découvertes enflammaient son imagination, il s'adressa directement à Fontenelle pour lui demander

des conseils. Il en reçut une réponse encourageante. *Je vous prie*, lui mandait ce savant vieillard, *de me donner de temps en temps des nouvelles de votre marche. J'ai un pressentiment qui me dit que vous irez loin, mais je ne pourrai vivre assez pour jouir de vos succès.* Cette réponse inspira à Bossut le désir de se rendre à Paris. Fontenelle lui fit un accueil plein de bonté, et le présenta à Clairaut et à d'Alembert qui lui donnèrent des encouragemens. Ce dernier lui donna une attention toute particulière, et se plut à lui aplanir les difficultés qui pouvaient retarder ses progrès. De son élève, Bossut ne tarda pas à devenir son ami, et cette union dura sans altération jusqu'à la mort de d'Alembert. Bossut avait fait une étude toute particulière des écrits de son maître, et celui-ci, quand on venait lui demander des éclaircissemens sur des passages difficiles, renvoyait à son disciple, au confident de ses pensées, par ces mots: *Voyez Bossut*. Un autre membre de l'académie des sciences, Camus, conçut pour lui la même affection, et le présenta au comte d'Argenson, ministre de la guerre, qui le nomma professeur de mathématiques de l'école du génie à Mézières; c'était en 1752; Bossut n'avait alors que 22 ans. Vers la fin de la même année, l'académie des sciences l'admit au nombre de ses correspondans. Il s'y était fait connaître par un mémoire intitulé: *Usages de la différentiation des paramètres pour la solution de plusieurs problèmes de la méthode inverse des tangentes.* On trouve ce mémoire dans le second volume des *Savans étrangers.* Il y donne la solution de plusieurs problèmes proposés par J. Bernoulli, et dont le premier n'avait encore été résolu par personne. Les *Acta eruditorum* de Leipsick, avaient, en 1754, énoncé un théorème d'Euler sur la différence de certains arcs elliptiques; Bossut, en le démontrant, y joignit une méthode simple et directe pour découvrir ce théorème *à priori* Il appliqua aussi à divers problèmes concernant la cicloïde une méthode qui fut alors jugée d'autant plus ingénieuse, qu'elle n'est pas bornée à ces problèmes seuls, mais qu'elle peut servir en beaucoup d'autres occasions. Les fonctions de professeur de mathématiques, qu'il exerça pendant seize années sans interruption à l'école de Mézières, ne l'empêchèrent pas de se faire connaître dans le monde savant par un grand nombre d'ouvrages estimés. C'est ainsi qu'il composa d'abord ses *Elémens de mécanique*, qu'il reproduisit depuis dans son cours complet de mathématiques. Il eut aussi l'honneur de partager avec le fils et l'élève de Daniel Bernoulli un prix proposé par l'académie de Lyon sur la meilleure forme des rames; avec le fils d'Euler et probablement avec Euler lui-même, un prix sur l'arrimage proposé par l'académie des sciences. Plus tard, il obtint seul le prix sur cette question: *Si les planètes se meuvent dans un milieu dont la résistance produise quelqu'effet sensible sur leurs mouvemens.* Dans ce travail, Bossut avait surmonté des difficultés qui avaient effrayé Albert Euler lui-même, au point de lui faire abandonner l'entreprise. En 1762, Bossut partagea avec Vial-

let le prix quadruple proposé par l'académie de Toulouse pour la construction la plus avantageuse des digues. Trois ans après on le vit encore partager un prix double décerné par l'académie des sciences sur les méthodes d'arrimage. Les couronnes académiques que remporta Bossut sont si nombreuses qu'il serait long et difficile de les énumérer toutes et d'entrer dans des détails pour chacune d'elles. Nous nous contenterons de faire remarquer ses principaux succès. Après la mort de Camus, son protecteur et son ami, il lui succéda comme membre de l'académie des sciences et comme examinateur des élèves de l'école d'artillerie et du génie. Ce fut alors qu'il donna sa méthode pour sommer les suites dont les termes sont des puissances semblables de sinus ou cosinus d'arcs qui forment une progression arithmétique. Cette méthode a l'avantage d'être plus claire que celle d'Euler, et plus à la portée de l'intelligence commune. Le même avantage se fait remarquer dans sa méthode pour le retour des suites. Tous les mémoires particuliers de Bossut se trouvent refondus, expliqués, appliqués et complétés, soit dans l'*Encyclopédie méthodique* dont il fut l'un des rédacteurs, soit dans le *Cours de mathématiques* qu'il composa pour l'usage plus spécial des élèves dont il était l'examinateur; enfin, dans un traité d'hydro-dynamique, ouvrage plus neuf et dans lequel il avait inséré ses diverses expériences sur les mouvemens des fluides. Condorcet faisait un très-grand cas de ce dernier ouvrage de Bossut. Dans ce premier essai, il avait considéré le mouvement des fluides en général. Quatre ans après, le gouvernement le chargea d'une nouvelle suite d'expériences sur la résistance des fluides dans les canaux étroits et peu profonds. Il en fit le sujet d'un ouvrage publié en 1777, et l'année suivante, il en inséra d'autres dans les mémoires de l'Académie. Son *Cours de mathématiques* a partagé long-tems la vogue avec celui que Bezout avait fait pour l'artillerie et la marine. A l'époque de la révolution, Bossut se vit privé de tous ses emplois, d'une chaire d'hydro-dynamique qui avait été créée pour lui, et de ses places d'académicien et d'examinateur. Il n'obtint d'autres dédommagemens que quelques secours passagers et un logement au Louvre, qu'il ne garda pas long-temps. Il s'enfonça alors dans la retraite dont l'état actuel de sa fortune lui faisait une loi. Quand le calme fut rétabli, l'institut lui rendit une partie de ce dont il jouissait à l'académie des sciences, et il fut l'un des examinateurs de l'école polytechnique. Enfin, après quatre années de services, il demanda sa retraite et l'obtint, en conservant le traitement qu'il avait si bien mérité. Ce fut dans la solitude et dans cet éloignement de la société, qu'il composa son *Histoire des mathématiques*, qui eut deux éditions en moins de six années. Cet ouvrage où l'on trouve l'esquisse d'un tableau général des progrès des mathématiques depuis leur origine jusqu'à nos jours, est faite principalement dans le but d'inspirer à la jeunesse le goût et l'étude des sciences mathématiques. Cet ouvrage avait été traduit en plusieurs langues; on y trouva de la méthode et de la clarté, et

on donna des éloges au style. La première édition ne portait que le titre modeste d'*Essai*, elle obtint un très-grand succès; la seconde intitulée : *Histoire générale*, fut moins heureuse et essuya des critiques assez vives qui affectèrent beaucoup l'auteur. Ces critiques portaient sur ce que la partie qui concernait ses contemporains n'avait pas été traitée d'une manière convenable. Plusieurs ouvrages récens n'y étaient pas appréciés avec tout le soin qu'eût exigé leur importance, et l'auteur laissait apercevoir une espèce de gêne quand il parlait de plusieurs auteurs qui étaient ses émules dans la carrière des sciences. Bossut est mort le 14 janvier 1814. Il a été remplacé à l'institut par M. Ampère. Destiné dès son enfance à l'église, connu jusqu'en 1792 sous le nom d'abbé Bossut, si la passion des mathématiques et ses fonctions de professeur, auxquelles il fut appelé si jeune, l'empêchèrent de se consacrer entièrement à l'état ecclésiastique, il en conserva du moins pendant long-temps le costume et il en professa toute sa vie les sentimens. Bossut était grand admirateur de Pascal; il en publia les Œuvres complètes en 1779, et en recueillit avec soin toutes les pensées et autres morceaux inédits. Pour la première fois on connut Pascal tout entier. Ce fut pour cette édition que Bossut composa le discours sur la vie et les ouvrages de Pascal, que l'on trouve en tête de toutes les éditions de cet auteur. C'était de tous ses ouvrages celui dont il avait le plus soigné le style. C'est celui où il avait déposé ses sentimens et ses opinions en matière de littérature, de science et de religion. Bossut avait une roideur de caractère qui lui nuisait auprès de ceux qui ne le connaissaient que superficiellement. Il n'accordait pas facilement sa confiance ; il abhorrait les charlatans de toute espèce, et quelquefois il avait l'imprudente franchise de leur donner à connaître son opinion ; mais il cherchait partout le vrai mérite, et il était obligeant ; ce qui lui fit le plus de tort, ce fut son imagination extrêmement ombrageuse, qui lui faisait voir partout des ingrats et des ennemis. Outre les ouvrages que nous avons cités de lui, on a encore le recueil de ses Mémoires de mathématiques, publiés en 1817. Ce sont des mémoires qui avaient été couronnés dans le temps par l'académie des sciences. On trouve dans les Mémoires de l'académie des sciences de 1816, une Notice sur la vie de Bossut par le chevalier Delambre. Nous lui avons emprunté la totalité de cet article.

BOURBON (Louise-Thérèse-Bathilde d'Orléans, duchesse de), née à Saint-Cloud, le 9 juillet 1750, inspira de bonne heure une passion très-vive à S. A. S. Louis-Henri-Joseph, duc de Bourbon-Condé, qui était à peine sorti de l'enfance, et qui avait six années de moins qu'elle. L'amour du jeune duc pour cette princesse, les soins passionnés qu'il lui rendit, et l'impatience très-prononcée qu'il témoigna d'être son époux, fournirent à Laujon le sujet de l'agréable opéra-comique l'*Amoureux de Quinze ans*, qui fut joué sur le théâtre de Chantilli pendant les fêtes du mariage, et l'année suivante (le 18 août 1771) sur le théâtre de la comédie italienne. Après la célé-

bration du mariage, on résolut de faire voyager le jeune prince une année ou deux, avant de le laisser tête-à-tête avec son épouse. Mais le duo ayant trompé la vigilance de ses argus, enleva la princesse du couvent où elle était, et en 1772, elle donna le jour à l'infortuné duc d'Enghien (*Voy.* ce nom au *Dict. hist.*). Une union d'abord si heureuse eut le sort des passions trop violentes; elle ne dura pas long-temps; les deux époux se refroidirent mutuellement, et une séparation eut lieu à la fin de 1780. En 1793, la duchesse de Bourbon fut emprisonnée à Marseille par suite des décrets de la convention nationale. Le 17 octobre de la même année, elle écrivit à la convention *qu'elle faisait don à la nation de tous ses biens*. On passa à l'ordre du jour sur cet objet, et le 29 avril 1795, la convention fit payer à la duchesse 18,000 liv. Après le 18 fructidor an 5 (4 septembre 1797), le corps législatif ordonna que le décret pour le transfèrement des Bourbons hors de France serait aussi exécuté à son égard. Elle partit alors pour l'Espagne, où elle fit un long séjour. Elle se trouvait à Barcelonne quand les armées françaises vinrent dans ce pays en 1809, et elle n'eut point à se plaindre des procédés des généraux français. La duchesse de Bourbon rentra en France après la chute du trône impérial. Elle est morte subitement dans les premiers jours de janvier 1822, dans l'église de Sainte-Geneviève, où elle était allée faire ses dévotions. Cette princesse était très-pieuse et très-bienfaisante. On la voyait à presque toutes les assemblées de charité.

CAIGNARD DE MAILLY (...), ancien jurisconsulte, était capitaine de la garde nationale de Laon au commencement de la révolution. Il vint à Paris, au nom des habitans de cette ville, pour demander la suppression de quelques droits féodaux. Appuyé par Chabot, il réussit, et peu de temps après fut nommé l'un des administrateurs du département de l'Aisne. Poursuivi comme terroriste après le 9 thermidor an 2, il se réfugia à Paris, travailla à la rédaction de plusieurs journaux révolutionnaires, et devint chef du bureau des émigrés au ministère de la police. En août 1799, il parut à la société du manége, et y proposa de substituer au serment de haine à la royauté et à l'anarchie, celui de *haine à la royauté et attachement à la république une, indivisible et démocratique*. Cette motion fut accueillie au conseil des cinq-cents, et donna lieu à une nouvelle formule de serment. Quelque temps après il perdit son emploi, et suivit la carrière des tribunaux comme jurisconsulte et avocat. Il est mort en janvier 1823. On annonce qu'il a laissé un code militaire et quelques manuscrits.

CANOVA (ANTOINE), marquis d'Ischia, célèbre sculpteur italien, naquit en 1757, à Possagno dans les états vénitiens. Dès sa plus tendre enfance, il se sentit du goût pour l'art dans lequel il s'est illustré depuis. A l'âge de douze ans, il fit un lion en beurre qu'il présenta sur la table du seigneur de son village. Ce seigneur, le comte Falieri favorisa ses heureuses dispositions et devint son Mécènes. Ce fut pour lui que Canova fit ses premiers

ouvrages, qui furent deux *corbeilles de fruits* et une statue d'*Eurydice* destinée à orner le palais Farletti à Venise. Le comte Falieri, frappé de la beauté de ces ouvrages, et devinant, pour ainsi dire, ce qu'ils semblaient promettre, fit venir Canova à Venise et le plaça chez le vieux Torretti, le meilleur sculpteur de ce temps-là. Cet artiste étant mort, son neveu lui succéda et Canova continua à prendre des leçons pendant quelque temps chez ce nouveau maitre. Bientôt il s'établit seul dans un petit atelier situé sous le cloître Saint-Etienne. Ses travaux lui ayant ensuite procuré une honnête aisance, il s'en procura un plus convenable au passage Saint-Maurice, où il demeura, jusqu'au moment où l'ambassadeur de Venise, Girolano Zulian l'appela à Rome en 1779. A cette époque, Canova, âgé seulement de 22 ans, avait déjà fait son groupe de *Dédale et Icare*, où l'on reconnait un goût véritable pour le naturel et pour la grâce noble. Dégoûté du style faux et contourné des Algardi, des Legros et des Bernin, il ne consulta aucun des sculpteurs modernes, et il se livra à une étude constante de la nature. Il eut aussi l'occasion de profiter des avis des hommes éclairés que le chevalier Zilian réunissait habituellement chez lui. Parmi eux étaient Cadel, Battoni, Vospato, Garino, l'abbé Paccini et Hamilton. Canova ayant un jour exposé devant eux le modèle de *Dédale et Icare*, Hamilton, après avoir examiné l'ouvrage du jeune artiste avec soin, lui conseilla de joindre à l'imitation exacte de la nature, l'étude approfondie des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Canova fut frappé de cet avis, et dès ce moment, il ne cessa pas un seul instant de s'y conformer. Le premier ouvrage dans lequel il prouva qu'il avait mis à profit le conseil d'Halmiton, fut le groupe de *Thésée assis sur le Minotaure vaincu* (1782). Depuis lors la réputation et le talent de Canova allèrent toujours croissant. En 1787, il fut choisi pour exécuter en marbre le tombeau du pape Ganganelli. Dans cette composition, s'il ne s'affranchit pas entièrement de la manière des sculpteurs de l'époque précédente, il montra clairement qu'il en avait senti le défaut capital. Au lieu de contourner les figures et d'outrer leur expression, il mit du calme et de la dignité dans celle du pontife qui, du haut de son tombeau, semble bénir ceux qui viennent se présenter à lui. Il donna un ouvrage beaucoup plus parfait dans son mausolée de Clément XIII, qui est conçu d'après des principes tout différens, et qui fut exécuté en 1792. L'architecture en est simple; à droite du monument, on voit un génie en larmes; à gauche, la statue de la Religion, et dans la partie supérieure, celle du pontife agenouillé et priant. Cet excellent ouvrage est un de ceux qui ont le plus contribué à fixer la réputation de Canova, et à le faire persévérer dans la route du vrai beau qu'il s'était tracée. Depuis 1793 jusqu'à l'année 1802, cet habile et fécond artiste fit un grand nombre de compositions remarquables par leur variété et par leur perfection, et son nom déjà fameux dans toute l'Italie, devint célèbre dans toute l'étendue de l'Europe. Ce fut alors qu'on vit sortir successivement de ses ate-

liers, deux groupes de l'*Amour et Psyché*, dont l'un représente ces amans debout, et l'autre couchés : ce dernier est maintenant au château royal de Compiègne ; *Adonis quittant Vénus* pour aller à la chasse ; la *Madeleine pénitente*, que l'on voit à Paris chez M. de Sommariva ; un *Hercule jetant Lycas à la mer ;* une *Hébé ;* trois *Athlètes au pugilat ;* une statue colossale de *Persée tenant la tête de Méduse ;* ce dernier ouvrage a été comparé à l'*Apollon du Belvédère*, du moins sous le rapport de l'exécution et de la beauté des formes. Le pape en fit l'acquisition pour remplacer l'*Apollon* dans le musée du Vatican, et il nomma son auteur inspecteur-général des beaux-arts à Rome ; Canova fit un pendant à son Persée dans sa statue de *Mars pacificateur*, exposée dans son atelier en 1802. Ce fut cette même année que le pape Pie VII lui conféra le titre de chevalier romain, et lui en attacha les marques de sa propre main. En 1803, il fit le modèle colossal de la statue de Bonaparte, dont le bronze fut acheté depuis par le gouvernement britannique. Vers 1805, il acheva le monument sépulcral élevé à la mémoire de l'archiduchesse Christine d'Autriche dans l'église des Augustins de Vienne. Neuf figures de grandeur naturelle sont introduites dans cette importante composition. Le beau portrait de la mère de Bonaparte, assise, est de la même époque. De 1806 à 1812, il acheva plusieurs *muses*, des *danseuses*, dont quelques-unes jouissent d'une grande célébrité parmi les amateurs. Outre beaucoup d'autres statues, nous passerons encore sous silence un grand nombre de *bas-reliefs*, et une grande quantité de *bustes*, dont le plus intéressant est sans contredit celui qu'il a fait d'après lui-même. Un des derniers modèles importans qu'il ait faits est celui de la statue de la Religion qu'il voulait exécuter en marbre et de la grandeur de 22 pieds. Cette figure dont l'idée première se trouve sur le monument de Clément XIII, devait produire un grand effet ; elle était destinée à décorer l'église de saint Pierre de Rome ; mais la mort de l'auteur a laissé cette statue imparfaite. Nous n'avons pu citer que les principaux chefs-d'œuvre de Canova, qui en a fait beaucoup d'autres dont l'énumération dépasserait de beaucoup les bornes qui nous sont assignées ; une notice des ouvrages de Canova, où l'on ne chercherait à mettre que l'exactitude chronologique, formerait à elle seule un volume. Canova, après avoir enfanté une foule d'ouvrages immortels, vint se fixer dans sa patrie où il voulait consacrer son talent et tous ses instans à perfectionner des ouvrages qui devaient embellir l'église de son pays natal ; mais la mort l'a empêché d'exécuter ce noble dessein. Il est mort le 12 octobre 1822. Il était membre de l'académie des beaux-arts de Paris. Ce célèbre artiste se plaisait aussi à manier le pinceau ; mais il réussissait mieux dans la partie du coloris que dans celle de la composition. On connaît de lui neuf tableaux au musée, sur des sujets gracieux, dont un a été gravé et représente une *Vénus nue* de grandeur naturelle, reposant sur un lit et tenant un miroir ; un autre est le portrait de Canova lui-même. Il

paraît même qu'il avait fait une étude assez sérieuse de la peinture, puisqu'en 1797, lorsqu'il s'était retiré sur les états vénitiens, il peignit, pour l'église de Possagno, un tableau de 18 pieds, représentant l'apparition de l'Éternel à la Vierge, aux trois Maries et aux disciples entourant le corps de Jésus-Christ. « On a déjà fait, a dit un homme de goût, le rapprochement du talent de Canova avec celui d'un sculpteur de l'ancienne Grèce, Lysippe. En effet, on peut sans effort trouver quelque analogie dans les époques où ils ont vécu, et surtout de la ressemblance dans la nature de leur esprit. Au temps d'Alexandre, on commençait à devenir moins sensible aux beautés sévères de Phidias et de ceux qui l'avaient précédé. De notre temps, malgré les éloges de tradition, prodigués aux artistes du 16ᵉ siècle, leurs productions sont devenues indifférentes à beaucoup de gens, et le goût dominant se décèle par le style des productions le plus en vogue et dont on fait plus volontiers l'acquisition. En un mot, dans ce siècle, comme dans celui d'Alexandre, on eût beaucoup plus attiré par la grâce que par la beauté, par le naturel que par l'idéal, dispositions qui dans les deux cas forcent les artistes à parler la langue la mieux comprise par ceux qui doivent les juger.... Si nous opposons la Madeleine de Canova au Moïse de Michel-Ange, c'est que nous n'avons trouvé parmi les statues du genre sévère que nous a laissées l'artiste vénitien, rien qui puisse, au moins sous le rapport de la conception, lutter avec avantage contre le chef-d'œuvre du statuaire florentin. Dans ce cas, il est moins utile de comparer les œuvres par leur genre que par les qualités éminentes qui s'y trouvent. On peut donc conclure de ce rapprochement, que Michel-Ange a surtout été *fort*, et que Canova se distingue par la *grâce*. Cette observation comparative faite sur ces deux hommes dont les productions caractérisent le goût du temps où ils ont vécu, peut également s'appliquer à leur siècle pour ce qui touche les arts. Quelque paradoxale que puisse paraître cette opinion, il est facile de reconnaître qu'elle est vraie, en réfléchissant que sous Jules II et Léon X, les arts avaient une importance réelle que leur donnait la religion, tandis que de nos jours, ils servent à peine de délassement au petit nombre d'oisifs qui s'en occupent. Alors la langue des arts avait besoin d'être populaire, puisqu'elle était utile à tous; aujourd'hui c'est un jargon continuellement dénaturé par les fantaisies de celui qui paye. Ce qu'il y a d'admirable dans Canova, c'est que tout en obéissant à son génie, ainsi qu'à celui de son temps, il a aussi souvent et quelquefois aussi heureusement évité l'afféterie. On s'étonne toujours qu'il ait trouvé assez de ressources dans la pureté de son talent, pour donner de la gravité et de l'importance à des sujets qui dans nos mœurs semblaient exclure ces qualités. Considéré sous ce point de vue, l'ensemble de ses ouvrages doit lui assurer une place distinguée dans l'opinion des hommes. Celle de ses compositions où il nous semble avoir surmonté le plus de difficultés, où sa verve, son génie et son talent nous paraissent l'avoir le plus heureusement ser-

Digitized by Google

vi, est la *Madeleine pénitente.* Toutes les conditions de succès sont remplies, puisque cet ouvrage a eu une vogue populaire, et qu'il a été admiré par les artistes. Le choix même du sujet est heureux, en ce qu'il est puisé dans une croyance religieuse, et que cependant il exigeait l'expression de ce *naturel*, de cette *grâce*, sans lesquels un ouvrage captive difficilement aujourd'hui les suffrages du public. Toutes les ressources qu'offrait le sujet ont été mises à profit, et l'on dirait que le sculpteur en nous exprimant si bien des formes dont le jeûne et les douleurs n'ont point encore complètement effacé la beauté, a cherché à fondre, à concentrer dans une seule figure tout ce que le paganisme employait pour séduire, et ce que le christianisme peut offrir de plus grave à la pensée. Le sujet de la *Madeleine pénitente*, une fois admis, il nous paraît difficile de l'imaginer plus heureusement que ne l'a fait Canova ; mais tout en mettant le talent de l'artiste hors de discussion, nous pensons que celui qui écrira son histoire sera obligé de traiter la question de savoir : si cette innovation n'est point un empiétement de l'art du statuaire sur le domaine de la peinture, et si les artistes qui prendront l'art où Canova l'a laissé, par la nature même de la direction dans laquelle ils se trouveront entraînés, ne reviendront pas à l'exagération d'expression, au mépris de la forme et aux mouvemens contournés dont les successeurs des Legros, des Bernin, des Flamant, faisaient un si pernicieux usage, lorsque Canova entra dans la carrière. » On trouvera des détails fort intéressans sur les travaux de Canova, dans le troisième volume de l'*Histoire de l'art chez les modernes*, par M. le chevalier Cicognava. On trouve aussi une notice curieuse sur cet artiste dans le *Journal des Débats* du 25 novembre.

CASTLEREAGH. *Voyez* LONDONDERRY.

DELAMBRE (le chevalier JEAN-BAPTISTE-JOSEPH), savant astronome français, secrétaire perpétuel de l'académie des sciences, trésorier de l'université, professeur au collége de France, membre du bureau des longitudes, associé de toutes les académies de l'Europe, naquit à Amiens, le 19 septembre 1749. Il fit avec distinction, ses études dans sa ville natale, où il eut pour professeur le célèbre Delille qui conçut pour lui une affection dont il l'honora jusqu'à sa mort. Delambre s'adonna de bonne heure à l'étude des sciences et principalement à celle de l'astronomie qu'il devait illustrer par ses travaux. Il porta dans cette science des lumières nouvelles, et mérita bientôt d'être placé au premier rang des astronomes de l'Europe. La science qu'il cultivait sans relâche lui est redevable des observations les plus savantes et des expériences les plus précieuses. Il combattit avec succès plusieurs assertions fausses, qui avaient été émises par des savans respectables et qui n'avaient été accréditées que faute des moyens nécessaires pour découvrir la vérité. Ce fut lui qui en 1793, prouva par des calculs nouveaux, que les réfractions de la zône torride sont les mêmes que celles des zônes tempérées : et ce fait dont Legentil avait

donné avant lui une théorie contraire, est maintenant regardé comme incontestable par les juges compétens en pareille matière. Delambre fut chargé de mesurer la méridienne avec Méchain, et il obtint dans ses opérations des résultats d'une précision et d'une justesse inconcevables. Ce long et immense travail, commencé en 1792, ne fut terminé qu'en 1799. Cette opération ayant été interrompue en 1797, Delambre mit son temps à profit, et entreprit la revue de tout le ciel étoilé. Il avait déjà publié des tables solaires d'une plus grande exactitude que celle de Mayer et même que celle de Lacaille. Il améliora aussi beaucoup les tables lunaires qu'il publia au nom et par l'ordre du bureau des longitudes. Les *Tables de Jupiter et de Saturne* qui furent publiées en 1789, furent également perfectionnées par Delambre. Son rare mérite le fit admettre à l'Institut lors de sa création en 1795. Il fut nommé trésorier de l'université, sous le gouvernement impérial, et il conserva cet emploi à la commission d'instruction publique, après la restauration. Le roi le nomma officier de la Légion-d'Honneur en 1814, et lui donna en 1817, le cordon de l'ordre de Saint-Michel. Il était depuis longtemps secrétaire perpétuel de l'académie des sciences, section de mathématiques. Cet illustre savant a fini sa carrière laborieuse et utile, le 19 août 1822, à l'âge de 73 ans. M. Cuvier prononça un discours sur sa tombe. Delambre était regardé depuis la mort de Lalande, comme le plus savant astronome de France. On n'admirait pas moins la profondeur de son génie et la vaste étendue de ses connaissances, que sa probité scientifique, son amour ardent de la vérité, la douceur inaltérable de son caractère, son éloignement pour tout ce qui ressemblait à l'intrigue, et surtout sa véritable modestie. « Si cette modestie, a dit M. Cuvier, en rendant les derniers hommages à son collègue, le concentra dans une seule académie, toutes les académies de l'Institut, n'en avaient pas moins le droit de le réclamer. Elève également distingué, également chéri des Delille, des Lalande, des Vauvilliers; possédant la langue d'Homère et celle d'Archimède, comme il écrivait celle de Fontenelle et de Pascal; versé dans les littératures modernes, non moins que dans celles de Rome et d'Athènes; homme de goût autant que savant profond, dans quelque carrière qu'il fût entré, il l'aurait éclairée et agrandie : il n'en était aucune où il ne devînt un excellent guide pour ceux qui lui demandaient des conseils.... Dans sa passion pure pour la science, il ne voyait dans ses émules que des hommes qui la servaient; dans ses élèves que des hommes qui la serviraient un jour. Former des astronomes, était l'emploi de tous les momens qu'il ne mettait pas luimême à agrandir le domaine de l'astronomie : aussi quel respect unanime lui portait l'Europe savante! quel tendre dévouement il inspirait à ses élèves! et quel dévouement il leur montrait luimême! Ses derniers momens leur ont été consacrés; il leur a légué ses idées et ses plans, comme pour servir encore du fond de son tombeau sa science chérie. Leurs

Digitized by Google

larmes attestent combien ils le chérissaient; ils se croyaient ses enfans; ils semblaient appartenir à cette famille si respectable dont ses vertus l'avaient fait le chef et que sa perte met dans le désespoir. » On a de lui: I. *Tables de Jupiter et de Saturne*, 1789, in-4°. II. *Méthodes analytiques pour la détermination d'un arc de méridien*, précédé d'un Mémoire sur le même sujet, par A. M. Legendre, 1799, in-4°. III. *Tables trigonométriques décimales*. IV. (avec Méchain) *Bases du système métrique décimal*, ou mesure de l'arc du méridien compris entre *les parallèles de Dunkerque et de Barcelone*, 1806-14, 3 vol. in-4°. Cet ouvrage qui fait suite aux Mémoires de l'Institut, a été couronné en 1810, sur le rapport de la classe mathématique des sciences de l'Institut. V. *Abrégé d'astronomie*, 1813, in-8°. VI. *L'astronomie théorique et pratique*, 1814, 3 vol. in-4°. VII. Des Notes sur *la composition mathématique de Ptolémée* dans la traduction de M. Halma. Il a aussi écrit dans les Mémoires de l'Institut l'histoire de l'astronomie ancienne et moderne, et il a enrichi le même recueil de l'analyse des travaux mathématiques lus ou communiqués à l'Institut depuis vingt ans. Delambre était encore un des collaborateurs de la *Biographie universelle*; il y rédigeait tous les articles des astronomes de l'antiquité.

DURDENT (R. J.), homme de lettres, né à Rouen vers 1776, cultiva d'abord l'art de la peinture, et fut élève de David. Il fit un voyage à Rome, et renonça ensuite à la peinture pour se livrer exclusivement à la littérature. Il est mort à Paris le 30 juin 1819. On lui doit un très-grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont, I. *Austerlitz, ou l'Europe préservée des barbares*, poëme historique en dix chants, 1806, in-8°. II. *Le tombeau mystérieux, ou les familles de Henarez et d'Almanza*, 1810, 2 vol. in-12. III. *Promenades de Paris*, 1er cahier, 1812, in-4°. IV. *Adriana ou les passions d'une jeune Italienne*, 1812, 3 vol. in-12, traduit en hollandais, 1813. V. *Narrations françaises*, 1812, in-12. VI. *Beautés de l'histoire grecque*, 1812, in-12, 2e édition, 1816, in-12. VII. *Galerie des peintres français du salon de* 1812, 1812, in-8°. VIII. *Alisbelle et Rosemonde*, 1813, 3 vol. in-12. IX. *Cinq nouvelles*, 1813, 2 vol. in-12. X. *L'école française en* 1814, 1814, in-8°. XI. *Beautés de l'histoire du Portugal*, Paris, 1816, in-12. XII. *Beautés de l'histoire turque*, 1819, in-12. XIII. *Beautés de l'histoire des trois royaumes du nord, Suède, Danemark et Norwége*, Paris, 1816, in-12. XIV. *Histoire de Louis XVI*, 1816, in-8°. XV. *Histoire de la convention nationale de France*, 1817, 2 vol. in-12. XVI. *Histoire littéraire et philosophique de Voltaire*, 1818, in-8° et in-12. On a encore de lui plusieurs compilations historiques, des romans, des poésies, des articles de journaux. (*Voy.* le *Journal de l'imprimerie et de la librairie*.)

ESCARS (Jean-François de Perusse, duc d'), né le 13 novembre 1747, fut d'abord desti-

né à l'état ecclésiastique. Il entra dans l'ordre de Malte, avant la mort d'un frère aîné, et servit quelque temps dans la marine; puis il passa dans le service de terre. Il commanda le régiment d'Artois dragon, depuis 1774 jusqu'en 1783, époque de son mariage avec la fille du riche banquier Laborde. Il portait alors le titre de baron, sous lequel il a été principalement connu; l'année même de son mariage, il fut nommé maître-d'hôtel du roi en survivance, puis maréchal-de-camp, le 9 mars 1788. Les princes, frères de Louis XVI, l'envoyèrent en 1791, auprès de Gustave III, roi de Suède, qui le traita sur le même pied que les ministres des autres puissances; et lui donna des marques d'une estime toute particulière. Cependant en 1792, il fit de vains efforts pour s'opposer au crédit de Verninac, envoyé de la république française auprès de cette cour. Le baron d'Escars se trouvait encore à Stockolm, au moment de l'assassinat de Gustave III; après cet événement, les princes le chargèrent de plusieurs autres missions. Il se rendit à Berlin, où on lui fit un accueil très-distingué, et il prit même du service dans l'armée prussienne. Ce fut là qu'il épousa en secondes noces Mme de Nadaillac, née de la Ferrière, femme de beaucoup d'esprit. Le baron d'Escars rentra en France à la restauration. Il fut nommé lieutenant-général en 1815, et au mois d'août de la même année, premier maître-d'hôtel du roi. Il fut créé duc en mars 1816. Il est mort le 9 septembre 1822, à l'âge de 75 ans.

— Escars (François-Nicolas-René de Perusse, comte d'), pair de France et capitaine des gardes de Monsieur, cousin du précédent, naquit le 12 mars 1759. Il fut d'abord gentilhomme d'honneur de Mgr. le comte d'Artois; aujourd'hui Monsieur, et fut nommé en 1789, député de la noblesse de Chatellerault, aux états-généraux, où il se montra constamment fidèle aux principes monarchiques, et il signa toutes les protestations de la minorité contre les actes qui tendaient à établir un nouvel ordre de choses. Il succéda au baron d'Escars, comme colonel du régiment d'Artois dragon. Ayant accompagné Mgr. le comte d'Artois en pays étranger, il fut nommé son capitaine des gardes. Il obtint en 1794, le grade de maréchal-de-camp, et demeura attaché à la fortune des princes jusqu'à la restauration, époque à laquelle il revint en France avec eux. Il fut nommé lieutenant-général le 22 juin 1814, et le 13 août de la même année, il fut réélu capitaine des gardes de Monsieur. Au mois d'août 1815, le roi le nomma pair de France et gouverneur de la 4me division militaire à Nancy. Il est mort à la fin de décembre 1822.

ESTAMPES (Charles-Louis, marquis d'), né à Paris, le 4 décembre 1734, mort dans la même ville le 5 mai 1815, a publié des *Poésies diverses extraites de mon portefeuille*, première partie, 1811, in-8°. On trouve dans ce volume, une imitation libre des odes d'Anacréon. La seconde partie parut en 1813, sous ce titre : *Poésies extraites du portefeuille de L...... d'Estampes.*

FAGET de BAURE (Jean-

JACQUES), président de chambre à la cour royale de Paris, né à Orthez le 3 octobre 1755, annonça de bonne heure d'heureuses dispositions, et fit de fort bonnes études au collége de Juilly. A l'âge de 14 ans il avait terminé son cours de philosophie, et à 19 il exerçait les fonctions d'avocat-général au parlement de Paris, où il se faisait remarquer par un talent extraordinaire. La révolution vint l'arrêter au milieu de la carrière où il avait débuté avec tant d'éclat, et il n'exerça aucune fonction publique jusqu'en 1809, époque à laquelle il devint membre du conseil du contentieux de la maison de l'empereur Napoléon, sur la recommandation de M. Daru son beau-frère, dont il secondait depuis long-temps les travaux. Peu de temps après, il fut nommé député au corps législatif, et ensuite l'un des présidens de la cour impériale de Paris. Le 6 avril 1814, il adhéra à la déchéance de Bonaparte et signa l'acte constitutionnel qui rappelait Louis XVIII au trône de France. Dans la séance du 9 août, il se prononça en faveur du projet de loi sur la liberté de la presse et pour le maintien de la censure; il parla aussi en faveur du projet tendant à faire restituer aux émigrés leurs biens non vendus. Le 17 février 1815, il fut compris, comme conseiller, dans la nouvelle organisation de l'université. Au retour de Bonaparte de l'île d'Elbe, Faget de Baure se rangea parmi les députés les plus ardens à défendre la cause des Bourbons. Après la catastrophe de Waterloo, il fut nommé par le roi président du collége électoral des Landes, et élu membre de la chambre des députés par le département des Basses-Pyrénées. A l'ouverture de la session, il fut appelé à la vice-présidence de la chambre, et vota constamment avec la minorité. Ce fut lui qui présida la chambre lors de la discussion sur les élections. Ayant été nommé de nouveau député par le département des Basses-Pyrénées, en 1816, il vota avec la majorité. Il mourut à Paris le 30 déc. 1817. Faget de Baure était un magistrat recommandable et un littérateur exercé. Il n'a rien publié sous son nom, mais on lui attribue les écrits suivans: I. Divers morceaux de littérature, et notamment des vers sur le Dante, insérés sans nom d'auteur, dans le ***Spectateur du Nord***. II. ***Histoire du canal de Languedoc***, rédigée sur des pièces authentiques, conservées à la bibliothèque royale et aux archives du canal par les descendans de Pierre-Paul-Riquet de Bonrepos, Paris, 1805, in-8°. Faget de Baure a laissé en manuscrit une ***Histoire du Bearn***.

FARGUES (JEAN-JOSEPH DE MEALLET, comte DE), maire de Lyon, membre de la chambre des députés, naquit en Auvergne le 19 décembre 1776, d'une des plus anciennes familles de cette province. Il émigra en 1791, et fit dans la coalition d'Auvergne, la campagne de Champagne de 1792. De là, il passa à l'armée de Condé où il prit part à toutes les campagnes jusqu'en 1801, époque du licenciement. Il revint en France la même année, vint s'établir à Lyon, où il fut alors nommé administrateur des hôpitaux et ensuite président de cette administration. Il en remplit les fonctions jusqu'en 1813, époque

à laquelle il fut nommé adjudant-major de la garde nationale de Lyon. A la restauration, il fut appelé au commandement de cette même garde nationale, et peu après au poste de maire de Lyon, dans lequel il donna des preuves de dévouement à la famille des Bourbons, lors du retour de Bonaparte de l'île d'Elbe. Le nouveau chef du gouvernement le maintint presque malgré lui dans la place de maire, et M. de Fargues alliant la prudence à la fermeté, rendit de grands services à la ville confiée à ses soins, pendant les malheureuses circonstances qui suivirent la journée de Waterloo. Après le second retour du roi, il fut réélu maire de Lyon, où il s'était acquis l'estime universelle; il fut appelé à faire partie de la chambre des députés ; mais n'ayant pas encore quarante ans révolus, à l'époque de sa nomination, il fut obligé d'attendre qu'il eût atteint cet âge pour se présenter à la chambre. Il y vota en 1815, avec la majorité et en 1816, avec la minorité. Il est mort à Lyon, le 23 avril 1818. On a de lui : *La vérité sur les événemens de Lyon en 1817, réponse au mémoire du colonel Fabvier*, 1818, in-8°. Le comte de Fargues était revêtu de plusieurs ordres, tant français qu'étrangers.

FIARD (l'abbé Jean-Baptiste), né à Dijon, le 28 novembre 1736, mort le 30 septembre 1818, est auteur des ouvrages suivans : I. *Lettres magiques* ou *lettres sur le diable*, 1781, contenant cinq lettres. Cet ouvrage a été réimprimé sous le titre de *Lettres philosophiques sur la magie*, Paris, 1801, in-12 de cent pages, Paris, 1803, in-8°. II. *Le secret de l'état, ou le dernier cri du vrai patriote*, 1796, réimprimé en 1815 à cent exemplaires. III. *La France trompée par les magiciens et démonolâtres du 18e siècle, fait démontré par des faits, l'an dernier du 18e siècle, imprimé l'an 3 du 19e*, in-8°. Il y prétend que la révolution française est l'ouvrage immédiat du diable. Cette opinion singulière trouva peu d'approbateurs.

GARRAN DE COULON (Jean Philippe), ancien sénateur, membre de l'Institut, né à Saint-Maixent vers 1744, mort le 19 déc. 1816, à l'âge de 72 ans, est auteur d'un grand nombre de rapports faits dans les différentes assemblées dont il fut membre. Les principaux sont : I. *Rapport fait au comité des recherches du représentant de la commune, sur les conspirations du mois de mai, juin et juillet dernier*, 1789, in-8°. II. *Rapport sur l'insurrection des nègres à Saint-Domingue*, 1791, in-8°. III. *Recherches politiques sur l'état ancien et moderne de la Pologne, appliquées à sa dernière révolution*, 1795, in-8°. IV. *Rapport sur les troubles de Saint-Domingue*, an VI et an VII, 4 vol. in-8°. V. *Notice sur le citoyen Creuzé-Latouche*, Paris, an IX (1801), in-8°. Garran de Coulon a eu aussi part au *Répertoire de Jurisprudence* de Guyot.

GARROS (Pierre-Ascension), ingénieur, membre de plusieurs sociétés savantes, mort vers le 20 janvier 1823, est l'inventeur d'une machine télégraphique perfectionnée, à l'usage de la marine et des armées. Cette machine produit 4,096 chiffres différens. Il

en construisit cinq au Hâvre en 1800, et vit d'abord son invention favorisée par le gouvernement; mais plus tard on lui substitua une machine appelée *sémaphore*. Garros était aussi le fondateur de la maison des apprentis-orphelins. On a de lui un ouvrage intitulé : ***De la sauvegarde des peuples contre les abus du pouvoir, fondée sur les règles de la procuration établies dans le Code civil des Français***, mai, 1815, in-8°.

GAY-VERNON (Léonard), ancien évêque constitutionnel de Limoges, né à saint Léonard dans le Limosin, exerçait avant la révolution, les fonctions de curé à Compuignac, près de Limoges. Il fut élu évêque de Limoges, le 13 mars 1790, en vertu de la constitution civile du clergé. Le département de la Haute-Vienne le députa d'abord à la seconde assemblée nationale, puis à la convention, où il vota la mort du roi, sans appel et sans sursis. Cet ecclésiastique figura constamment parmi les révolutionnaires les plus exaltés. Il fut un des principaux auteurs du décret qui défendait aux ecclésiastiques de porter les signes et l'habit religieux hors de l'exercice du saint ministère. Quelque temps après, il renonça à la dignité épiscopale, déclarant qu'il n'ambitionnait plus d'autre titre que celui de *citoyen*. Il entra ensuite dans les rangs du parti de la Montagne, et fut un des ennemis les plus acharnés des Girondins. Après le régime de la terreur, il devint membre du conseil des cinq-cents, par la réélection des deux tiers de conventionnels, et il persista dans les principes qu'il avait embrassés, persécutant les nobles avec acharnement, voulant qu'on les repoussât de tous les emplois publics, et appuyant la motion qui avait pour but de les bannir de France. Il sortit du conseil en 1798, fut nommé consul à Tripoli, où il ne se rendit pas, et alla occuper la place de secrétaire du consulat momentanément établi à Rome. N'ayant pas rempli ces fonctions au gré du directoire, il ne fut point admis au conseil des cinq-cents, où il venait d'être réélu, et on le déclara ensuite déchu du titre de citoyen français, comme étant devenu Romain, en exerçant les fonctions de secrétaire de la nouvelle république. Cette espèce de disgrâce cessa après la crise de prairial, (19 juin 1799), et le nouveau directoire, le nomma commissaire-général près l'administration départementale de la Somme. Il donna sa démission après le 18 brumaire, et depuis cette époque, il vécut dans l'obscurité à Paris. N'ayant pas signé l'acte additionnel pendant les cent jours, il ne fut point compris dans l'exil des régicides. Il est mort en novembre 1822, peu de temps après un de ses frères qui avait été sous-directeur de l'école Polytechnique. (*Voyez* Vernon, *au Dict. Hist.*).

GENTY (l'abbé Louis), né à Senlis en 1743, fut professeur de philosophie au collége d'Orléans, et vice-secrétaire perpétuel de la société d'agriculture de la même ville, où il est mort le 22 septembre 1817. On connaît de lui les ouvrages suivans : I. ***Arbor philosophica***, 1767, in-8°. II. ***Discours sur le luxe, qui a remporté le prix à l'académie de Besançon***, 1784, in-8°. III. ***De l'influence de Fermat sur***

son siècle, mémoire couronné par l'académie de Toulouse, 1784, in-8°. IV. *L'influence de la découverte de l'Amérique sur le bonheur du genre humain*, 1788, in-8°. On assure que Genty a laissé en portefeuille plusieurs tragédies. Genty était correspondant de l'Institut pour la classe de géométrie.

GOLTZ (Henri, comte de), diplomate prussien, ministre près la cour de France, naquit en Prusse, d'une famille ancienne et distinguée. Il entra de bonne heure au service, et était aide-de-camp du général Kalkreuth, à Dantzig, en 1807. Il servit ensuite en la même qualité sous le prince Blucher, et fut nommé en 1814, ministre plénipotentiaire près S. M. Louis XVIII, roi de France. Lors des événemens de mars 1815, il se rendit à Vienne; il rejoignit le roi de France à Gand, au mois de mai suivant, rentra avec lui en France, et continua à exercer, auprès de sa personne, les fonctions de ministre de la cour de Prusse, jusqu'à sa mort, arrivée à Paris, au mois d'octobre 1822. — Un autre comte de Goltz, de la même famille, général prussien et colonel d'un régiment de hussards, commanda, en 1793, l'avant-garde de l'armée prussienne employée dans les Pays-Bas. Il fut blessé mortellement le 4 juillet à Bouvines, et mourut à Tournay, le 13 août suivant.

GORITZ (François-Antoine de), religieux capucin, né en Styrie, fut long-temps professeur de théologie, et composa plusieurs écrits sur la morale, sur les monumens sacrés et profanes, et sur la règle de son ordre. Il mourut à Goritz, au commencement de l'an 1784, dans la 55me année de sa profession religieuse. Il avait été accueilli avec bienveillance, par Pie VI, lorsque le pape se rendit à Vienne en Autriche en 1782. Nous ne connaissons de lui que son *Epitome Theologiæ moralis in CCXXXIII Tabulis*, ouvrage auquel il ne put mettre la dernière main, et qui a été achevé par un de ses confrères, le P. Jérôme de Goritz qui l'a publié en 1795, et dédié à Pie VI. Il y en a eu depuis une autre édition à Venise en 1806; et à Paris, 1821, 1 volume in-4°.

GRANET (François omer), ancien négociant, fut député à la convention nationale, et vota dans cette assemblée la mort de Louis XVI. Il était attaché au parti de la Montagne. Barbaroux parlant de lui dans ses *Mémoires*, s'exprime ainsi: « Granet, homme de sang, sous l'enveloppe d'un philosophe : celui-là a tout méconnu, patrie, amis, défenseurs; il a tout sacrifié à la Montagne. Il siégeait à son sommet, applaudissant à tous ses crimes, mais refusant toute fonction dans les comités, peut-être pour échapper au reproche de les avoir commis. » Marseille lui dut la conservation de son port qu'on voulait combler pour punir cette ville de son insurrection, en 1793, contre la convention nationale. En 1815, il fut un des représentans de la chambre des cent jours. Forcé peu après de quitter la France, il fut ensuite autorisé à y rentrer. Il est mort à Marseille, le 10 septembre 1821, âgé de 66 ans.

GRAVE (le marquis Pierre Marie de), lieutenant-général des armées du roi, pair de France, ancien ministre de la guerre, issu

d'une des plus anciennes familles du Languedoc, naquit le 27 septembre 1755. Il entra de bonne heure dans la carrière militaire qui était celle que ses ancêtres avaient suivie depuis huit cents ans. Il servit d'abord dans les mousquetaires, et se trouva au siége de Gibraltar en qualité d'aide-de-camp de M. le duc de Crillon. Il fut nommé à son retour colonel en second du régiment d'Auxerrois, en 1782, et bientôt après, colonel-commandant du régiment de Chartres, et premier écuyer de Mgr. le duc de Chartres, actuellement duc d'Orléans. Il fut fait ensuite officier-général, et fut chargé pendant quelque temps du portefeuille de la guerre en remplacement de M. le comte de Narbonne. Le marquis de Grave fut bientôt après obligé de quitter la France, et de se réfugier en Angleterre, dans le voisinage de Kensington, où il passa tout le temps de l'émigration. Il commanda en 1809, comme maréchal-de-camp dans l'île d'Oléron et lors de la restauration en 1814, il fut rappelé par Mgr. le duc d'Orléans, pour continuer à être attaché à sa personne et à sa maison. Le roi lui conféra la même année le grade de lieutenant-général. Pendant les cent jours il repassa en Angleterre, d'où il ne revint en France qu'au mois de juillet 1815; au mois d'août suivant le roi le nomma pair de France; S. A. S. Mme la duchesse d'Orléans le choisit pour être son chevalier d'honneur et le dispensateur secret de ses nombreuses aumônes. En 1819, il épousa Mme Lebrun, née Daru, dont les soins affectueux et empressés ne contribuèrent pas peu à adoucir les souffrances d'une longue maladie, dont il est mort le 16 janvier 1823, dans le palais de Mgr. le duc d'Orléans. D'après le portrait que Bertrand-Moleville a tracé du marquis de Grave dans ses *Mémoires*, il paraîtrait qu'il n'avait pas montré d'éloignement pour les premiers systèmes qui préludèrent à la révolution. Mais, ajoute Bertrand-Moleville, il est certain que pendant son ministère, il donna au roi les preuves les moins équivoques de fidélité et de dévouement. Le marquis de Grave laisse après lui dans la société la réputation d'homme d'esprit. Il est auteur de quelques compositions légères, parmi lesquelles nous citerons la *Folle de saint Joseph*, qui eut quelques succès à l'époque où elle parut.

GRÉGOIRE (......), patriarche grec de Constantinople, né à Calavryta dans la Morée, en 1739, de parens riches, résida dans sa jeunesse au couvent de Méga-Spiléon, dans le mont Cyllène, d'où il passa à celui de Saint-Luc, en Béotie, puis au Mont-Athos, où il reçut les ordres sacrés et fut fait évêque. Quelques années après, il devint archevêque de Smyrne, puis membre du synode de Constantinople, et enfin patriarche en 1795. Lors de l'invasiou des Français en Egypte, il adressa une encyclique aux Grecs pour les exhorter à rester paisibles; il fit de même en 1806, lors des différens entre la Porte et la Russie. Ce fut par ces démarches qu'il parvint à se maintenir dans son poste, malgré les clameurs de ceux qui se plaignaient de son administration. Au premier bruit de la révolte des Grecs, en 1821, sous la conduite du prince Ypsilanti, Gré-

goire avait lancé, à la réquisition des Turcs, une sentence d'excommunication contre les insurgés; il venait d'adresser une encyclique aux métropolitains, aux exarques, évêques, archimandrites et aux chrétiens de l'Orient, pour les exhorter à l'obéissance. Mais le lendemain du jour où il avait signé cette circulaire, les clameurs de la populace turque redoublèrent contre lui; on se saisit de sa personne, et sans respect pour ses cheveux blancs, on le pendit aux portes même de son église patriarcale. Il a laissé plusieurs ouvrages, entr'autres un *Traité sur les Épîtres de saint Paul;* des *Homélies sur la charité*, et un livre contre les doctrines de la philosophie moderne.

HALLÉ (JEAN-NOËL), célèbre médecin français, naquit à Paris le 6 janvier 1754. Son père, Noël Hallé, peintre assez célèbre, était professeur et recteur de l'académie royale de peinture et chevalier de Saint-Michel. Le jeune Hallé étudia la médecine sous son oncle Lorry, qui jouissait d'une grande réputation. Il reçut le doctorat à la faculté de Paris en 1778, et fut élu presqu'en même temps membre de la société royale de médecine. Dès son entrée dans cette savante compagnie, il se fit remarquer par d'utiles travaux. En 1795, il fut nommé membre de la commission des livres élémentaires, et fit plusieurs rapports qui le firent avantageusement connaître et lui valurent une des chaires de l'école de santé. Lors de la fondation de l'Institut de France, Hallé fut appelé à en faire partie, et fut ensuite nommé professeur de médecine au collége de France en remplacement de M. Corvisart qui le désigna pour lui succéder. Le sujet des leçons qu'il faisait dans cette chaire lui donna l'idée d'un ouvrage qui l'occupa jusqu'à la fin de sa vie. Il a pour titre : *Histoire de l'expérience et de l'observation en médecine pour établir les fondemens de la véritable théorie.* Il s'occupa aussi pendant plus de vingt ans d'un autre ouvrage intitulé : *Traité d'hygiène et de physique médicale.* Il est à désirer que ces deux ouvrages soient mis au jour; ils doivent renfermer des observations précieuses pour ceux qui étudient l'art de guérir. Hallé fut un des médecins les plus renommés de Paris, comme praticien. Il avait été médecin ordinaire de Napoléon, et à l'époque de la restauration, S. A. R. Monsieur le nomma son premier médecin. Le roi lui accorda le cordon de Saint-Michel. Cet habile médecin est mort à Paris le 7 février 1822. On peut le regarder comme un des hommes qui ont le plus contribué aux progrès des sciences médicales depuis la fin du dernier siècle. Il était membre des diverses commissions chargées d'examiner les découvertes relatives à la médecine. Parmi les rapports et mémoires sortis de sa plume, nous citerons ceux-ci : I. *Observations sur les phénomènes et variations que présente l'urine, considérée dans l'état de santé,* 1779. II. *Observations sur deux ouvertures de cadavres qui ont présenté des phénomènes très-différens de ceux que semblait annoncer la maladie*, 1780-81. Ce mémoire est fort curieux sous le rapport de l'anatomie pathologique. III. *Mémoire sur les effets du camphre donné à haute*

dose, *et sur la propriété qu'a ce médicament d'être le curatif de la pierre*, dans les mémoires de la société royale, 1782-83. IV. *Réflexions sur le traitement de la manie atrabilaire, comparée à plusieurs autres maladies chroniques, et sur les avantages de la méthode évacuante dans ces maladies*, 1786. V. *Rapport à l'Institut sur le galvanisme*, dans les mémoires de l'Institut. Tous ceux qui veulent avoir des idées nettes et précises sur le galvanisme, doivent consulter ce mémoire ; c'est un des meilleurs écrits de Hallé. VI. *Rapport sur la vaccine*, fait à l'Institut en 1800. VII. Autre *Rapport à la même compagnie*, fait en 1812, imprimé dans ses mémoires. Hallé était un des collaborateurs les plus distingués du *Dictionnaire des sciences médicales* et de l'*Encyclopédie méthodique*. C'est à lui qu'on doit la publication des *Œuvres complètes de Tissot*, 1809 et années suivantes. On lui doit encore : *De la connexion de la vie avec la respiration*, par E. Goodwin, 1798, trad. de l'anglais; et l'*Hygiène* ou *l'art de conserver la santé*, 1806, in-8°. (rédigé sur ses leçons.)

HARDENBERG (Charles-Auguste, prince de), chancelier-d'état, ministre du cabinet du roi de Prusse, naquit dans le pays de Hanovre, le 31 mai 1750. Il fit de brillantes études à l'université de Gottingue, et passa ensuite en Angleterre, où il fit un long séjour. De retour à Hanovre, il y fut employé dans l'administration, mais une circonstance particulière l'obligea de quitter ce pays en 1781. Il fut alors accueilli à la cour du duc de Brunswick, qui l'envoya, en 1786, à Berlin pour y porter le testament que Frédéric II avait déposé à Brunswick. Peu de temps après, il devint ministre-directeur des principautés d'Anspach et de Bayreuth. Après la retraite du Margrave à Londres, en 1791, M. de Hardenberg fut chargé de diriger l'administration avec le titre de ministre du cabinet, et il fut appelé en 1792 à Francfort-sur-le-Mein, où il passa l'hiver comme chargé de pourvoir aux besoins de l'armée. Nommé peu après commissaire du roi pour les affaires politiques, il fut investi des pouvoirs nécessaires pour examiner les propositions qu'apportaient lord Malmesbury et l'amiral Kinkel. En 1795, M. de Hardenberg remplaça M. de Goltz dans les négociations entamées à Bâle entre la Russie et la république française ; il signa aussi la paix dans la même ville, le 5 avril de la même année. Il retourna ensuite dans la principauté de Franconie pour en achever l'organisation, et il rendit de grands services à ces contrées. A l'avènement de Frédéric-Guillaume III au trône, les pouvoirs de M. de Hardenberg furent moins étendus, mais il conserva toujours le crédit qu'il s'était acquis par ses services, et quoique résident alors à Berlin, il n'en demeura pas moins chef de l'administration des principautés d'Anspach et de Bayreuth. Il obtint même successivement le département de Magdebourg et de Halberstadt, et celui de Westphalie et de Neufchâtel. M. le comte de Haugwitz, ministre des affaires étrangères, ayant donné sa démission, M. de Hardenberg lui succéda. Tant de faveurs ne manquérent pas d'armer l'envie contre lui, et une circonstance fâ-

cheuse lui fournit bientôt l'occasion de se venger des succès de M. de Hardenberg. Ce ministre avait adressé à lord Harrowby, ambassadeur d'Angleterre à Berlin, une lettre dans laquelle il lui garantissait, au nom de Frédéric-Guillaume, l'entière sécurité des troupes anglaises dans le Hanovre, à condition que dans le cas où la Prusse serait attaquée par les Français, les troupes anglaises lui prêteraient assistauce ; mais pendant cet intervalle, le comte de Haugwitz avait signé à Vienne, avec Napoléon, un traité dont on n'eut connaissance à Berlin que le 25 décembre, trois jours après l'envoi de la lettre de M. de Hardenberg. A cette nouvelle, les journaux français le signalèrent comme indigne de la confiance de son souverain ; mais la réputation de M de Hardenberg ne souffrit aucunement de ces clameurs de la malveillance. Cependant il quitta la cour au mois d'avril, mais en conservant toutefois le département d'Anspach et de Bayreuth. Il demeura quelque temps éloigné des affaires publiques, et ce ne fut qu'après la démission du général Zastrow qu'il consentit à reprendre le portefeuille. L'estime particulière dont l'honorait l'empereur Alexandre donnait lieu de croire qu'il se maintiendrait long-temps dans ce poste, mais l'influence de Napoléon qui ne l'aimait pas, lui fit quitter, pour la seconde fois, le ministère, après la bataille de Friedland. M. de Hardenberg se retira à Riga, et ne revint en Prusse que lors de la retraite des Français après les désastres de Moscou, en 1812. Il reprit alors la direction des affaires, et fut un des principaux moteurs de la guerre contre la France. Il suivit son souverain en 1813 et 1814, en Bohême, en Saxe, en Franconie, et enfin en France, où il fut chargé des négociations les plus importantes, et où il signa la paix comme plénipotentiaire de Prusse. En récompense de ses services, il fut élevé à la dignité de prince. Il se rendit à Londres avec Frédéric-Guillaume et Alexandre dans le mois de juin 1814, et assista au congrès de Vienne comme ministre de Prusse. Il suivit encore son souverain à Paris, et prit une grande part aux conférences diplomatiques qui eurent lieu entre les alliés, et aux traités qui en furent les résultats. Le chancelier prince de Hardenberg est mort vers la fin de novembre 1822, dans un voyage qu'il faisait à Venise. La mort de cet homme d'état distingué a fait peu de sensation, eu égard au rôle important qu'il a joué dans la diplomatie européenne. Il peut être regardé comme un des hommes qui ont le plus contribué à la chute de Napoléon et au rétablissement de la puissance prussienne. Il affectionnait beaucoup la principauté de Franconie, qu'il regardait comme sa propre création. On ne peut lui reprocher, comme à tant d'autres ministres, d'avoir tenu une marche toujours incertaine et vacillante. Il avait des principes arrêtés, et il suivit le même système politique avec une constance admirable.

HAUY (l'abbé René-Just), célèbre physicien et savant minéralogiste, naquit le 28 février 1743, à Saint-Just en Picardie. Il vint à l'âge de 7 ans à Paris, et comme il avait une jolie voix et des dispositions pour la musique, il entra à la collégiale de Saint-

Paul, et montra une très-grande aptitude non-seulement pour le chant, mais encore pour les études élémentaires qu'on faisait faire à tous les enfans de la collégiale. Ses progrès furent si rapides, qu'on jugea à propos de cultiver ses heureuses dispositions et d'étendre le cadre de ses études. Il entra donc au collége de Navarre; et y obtint les plus grands succès dans toutes ses classes, et notamment en rhétorique, où il remporta le prix de poésie latine. Le sujet de la composition était ***Les adieux d'Andromaque à son fils Astyanax***, sur le point d'être immolé par les Grecs. Le jeune Haüy avait suivi l'impulsion de sa sensibilité, et avait fait de très-beaux vers. Un hémistiche seul donna lieu à une assez longue discussion. Haüy faisait dire à Andromaque en pleurs :

Da suprema oscula matri,
Da suprema iterum !

Plusieurs des juges prétendirent que la répétition employée dans ces vers était non-seulement oiseuse, mais encore renfermait une idée fausse et contraire au bon sens. Ce jugement révolta la majorité des examinateurs qui virent et avec raison dans ces mots : ***Da suprema iterum***, une expression sublime de la tendresse maternelle, une fidèle imitation de la nature; en un mot un trait admirable de génie. Haüy s'était destiné dès l'enfance à l'état ecclésiastique, et il entra de bonne heure dans les ordres sacrés. En 1764, âgé alors de 21 ans, il fut nommé professeur dans l'ancienne université. Il exerça ces fonctions pendant près de 22 ans, d'abord au collége de Navarre, puis à celui du Cardinal-Lemoine. Il montra pour les sciences la même aptitude qu'il avait déjà manifestée pour les lettres; et la botanique, la minéralogie, la physique furent successivement l'objet de ses études particulières. Il dut son goût pour la botanique au bon, au vertueux Lhomond, avec lequel il s'était lié très-intimement étant au collége de Navarre. Lhomond aimait beaucoup cette science, et lorsqu'il allait herboriser, l'abbé Haüy l'accompagnait le plus souvent; mais ce dernier n'ayant alors aucune notion sur la botanique, s'ennuyait quelquefois dans ces sortes de promenades. Comme il allait tous les ans passer le temps des vacances à son pays natal, il fit connaissance avec un religieux qui était aussi grand amateur de plantes. Le seul plaisir de surprendre Lhomond engagea alors Haüy à étudier le plus grand nombre de plantes possible. Étant revenu à Paris, la première occasion qui se présenta d'aller herboriser, il ne la manqua pas, et il s'amusa beaucoup de l'étonnement de Lhomond, quand celui-ci vit que son jeune ami était devenu en moins de trois mois aussi savant que lui. Depuis ce temps Haüy cultiva la botanique avec autant de plaisir que de succès. Il se fit un herbier de toutes les plantes des environs de Paris, et par un procédé particulier qu'il inventa, il parvint à les conserver ainsi que la couleur des fleurs, de manière qu'elles sont aussi belles aujourd'hui que le premier jour, quoiqu'il y ait plus de 40 ans qu'elles soient appliquées sur le papier. Ce fut surtout vers la physique et la minéralogie que l'abbé Haüy tourna son attention. Le système simple et méthodique qu'il créa pour la minéralogie, lui assura un rang très-distingué parmi les savans modernes. En

1783, l'académie royale des sciences l'admit au nombre de ses membres, et vit en lui un de ses principaux ornemens. Haüy se livra constamment à l'étude des sciences jusqu'à l'époque désastreuse de la révolution. Son mérite ne le mit pas à l'abri des persécutions dirigées contre les ecclésiastiques. On sait qu'alors le mérite était en quelque sorte un motif de proscription. L'abbé Haüy montra constamment le plus grand courage et la plus douce résignation. Quelques jours avant le massacre du 2 septembre, plusieurs fusiliers, ayant un officier à leur tête, vinrent l'arrêter au collège du Cardinal-Lemoine où il demeurait. Ils visitèrent d'abord tout ce qui se trouvait chez lui et lui demandèrent entr'autres choses s'il n'avait point d'armes à feu. « Je n'ai que celle-ci, » leur répondit-il, en leur montrant sa machine électrique, de laquelle il tira en même temps quelques étincelles. Les sbires ouvrirent ensuite des armoires dans lesquelles il y avait des minéraux : « *Ceci est une collection de minéralogie*, leur dit l'abbé Haüy, *je vais la quitter, je ne la reverrai peut-être jamais!* » — « Oh! que si, lui répondit l'un d'eux, il faut espérer que tu reviendras chez toi. » Les soldats l'engagèrent alors à les suivre à Saint-Firmin. Haüy passa devant eux pour les éclairer dans l'escalier, les prévenant qu'il s'y trouvait quelques mauvaises marches et qu'ils pourraient se blesser s'ils n'y faisaient attention. Lorsqu'il entra à la cuisine pour y déposer son bougeoir, il y trouva les domestiques qui fondaient en larmes; il leur dit tout ce qu'il put pour les consoler et suivit ses guides. Au moment de son arrestation il était occupé d'un mémoire fort important sur les poids et mesures, il en avait été chargé par le comité de salut public. M. Sirat, marchand de vin, commissaire de la section, ayant eu connaissance de cette dernière particularité, dit à l'abbé Haüy que c'était probablement par méprise qu'il avait été arrêté et qu'il l'engageait à adresser dès l'instant même une réclamation au comité de salut public, qu'il se chargeait de la porter et qu'il répondait de tout. L'abbé Haüy suivit ce conseil salutaire qui lui valut sa liberté. Il fut élargi le 15 août; on lui avait annoncé la veille au soir qu'il était libre, mais il ne voulut sortir que le lendemain après avoir entendu la messe. L'abbé Haüy montra dans plusieurs autres occasions de cette malheureuse époque, un courage et une fermeté qui n'étaient pas sans danger. L'illustre Lavoisier ayant été arrêté, la commission des poids et mesures dont Haüy était secrétaire, s'empressa d'écrire au comité de salut public pour le réclamer. Haüy, en qualité de secrétaire, fut chargé de rédiger la lettre, et le fit dans les termes les plus pressans. Cependant, lorsqu'il fut question de la signer, chacun craignant pour soi, s'y refusa. On dit alors qu'il suffisait qu'elle fût signée du secrétaire. Haüy n'hésita pas un moment à le faire. On ne sait que trop que cette démarche fut sans succès, mais elle n'en est pas moins honorable pour la mémoire de l'abbé Haüy. Ce savant vit enfin récompenser son mérite par des emplois dignes de ses talens. Il fut nommé successivement conservateur des collections mi-

néralogiques de l'école des mines, où il fit en même temps le cours de minéralogie qui y avait lieu chaque année; il obtint aussi une chaire à l'école normale. Il fut l'un des quarante membres choisis par le directoire exécutif pour composer le premier tiers de l'Institut national. Dans l'an 10 de la république, on lui donna la chaire de minéralogie au Muséum d'histoire naturelle, où il avait déjà fait le cours en l'absence de Dolomieu, son prédécesseur. Enfin en avril 1809, il fut nommé professeur de la faculté des sciences de l'académie de Paris. Il n'accepta qu'avec beaucoup de peine ces dernières fonctions; sa modestie et son désintéressement furent cause de cette répugnance. Il se faisait un scrupule de toucher les émolumens d'une place dont les fonctions se borneraient, attendu son grand âge et la faiblesse de sa santé, à faire seulement les deux ou trois premières leçons de son cours. L'idée lui vint alors de demander qu'on permît aux élèves de venir chez lui une fois par semaine; on le lui accorda, et le jeudi fut le jour désigné pour ces leçons. Haüy était extrêmement sensible au zèle de ces jeunes gens qui voulaient bien sacrifier leur jour de congé pour venir s'instruire auprès de lui; et pour leur offrir, disait-il, un petit dédommagement, la leçon était terminée chaque fois par un bon goûter. Tous les ans, tant que ses forces le lui permirent, il y avait quelques jours consacrés à l'amusement des élèves. Il les menait lui-même visiter, tantôt les galeries du Muséum, tantôt la manufacture des Gobelins; une autre fois le Panorama, etc. A la fin de chaque séance, il ne manquait jamais de distribuer à ses élèves les différens morceaux qui avaient fait l'objet de la leçon. On ne peut se faire une idée de la jouissance qu'il éprouvait ce jour-là, qu'il appelait son jour de récréation. Lorsqu'il venait le soir prendre son repas au milieu de sa famille, son front était encore tout rayonnant. Le 23 septembre 1816, l'abbé Haüy fut nommé membre du conseil de perfectionnement de l'école royale polytechnique, et malgré son grand âge, il donna encore aux élèves de cette école des preuves de la vivacité de son zèle pour sa science chérie. Ce respectable et savant professeur a fini sa longue et laborieuse carrière le 1er juin 1822. Son caractère se distinguait par une douceur, une aménité, une obligeance inépuisables; jamais homme ne rendit la science plus aimable. Les heures de ses leçons étaient des heures délicieuses pour tous ses élèves, même pour les plus indifférens. Ses mœurs étaient d'une pureté vraiment virginale; vertu bien précieuse et malheureusement bien rare dans son état. Aucun ecclésiastique n'avait plus de zèle que lui pour les devoirs du sacerdoce. Il avait, dans le commerce ordinaire de la vie, une affabilité qui le faisait aimer de tous ceux qui le voyaient, et une simplicité qui n'était pas dépourvue de grâces. A ces qualités sociales, il joignait un zèle toujours actif pour l'étude, une sagacité presque infaillible, et des vues profondes et cependant remarquables par une grande clarté. Quand on pense que l'abbé Haüy était presque tout à fait étranger aux hautes mathématiques, on est étonné de l'aplomb qu'il avait

dans ses opérations scientifiques, et de la justesse des résultats qu'il obtenait sans peine à l'aide seulement des mathématiques élémentaires. Les services que l'abbé Haüy à rendus aux sciences sont immenses, et le rendent digne de notre reconnaissance ; ces titres cependant ne sont pas les seuls ; il a aussi bien mérité de la patrie, en faisant connaître un savant de plus que l'infortune aurait peut-être laissé dans l'obscurité. Nous voulons parler de M. de Lamarck, l'un des botanistes les plus distingués de nos jours. Cet homme, quoique possédant de rares connaissances, était tout à fait inconnu, et dans un état voisin de la misère. Le hasard lui fait rencontrer l'abbé Haüy; celui-ci démêle aisément le talent de M. de Lamarck, qui lui communique ses idées sur la méthode d'enseigner la botanique ; frappé de la netteté lumineuse de la méthode qu'il avait conçue, l'abbé Haüy encouragea Lamarck, et l'engagea vivement à donner suite à cette idée. Comme M. de Lamarck n'avait point le talent d'écrire, Haüy lui prêta le secours de sa plume, et le résultat de ce travail fut la *Flore française*, qui, outre le mérite de renfermer des vues nouvelles excellentes, a encore celui d'être écrit d'un style élégant, simple correct, parfaitement adapté à ce genre, et que l'on retrouve dans tous les écrits de l'abbé Haüy. Ce savant a publié un assez grand nombre d'ouvrages sur les sciences, qui étaient l'objet de ses études continuelles. Les principaux sont : I. *Essai d'une théorie sur la structure des cristaux*, 1784, in-8°. II. *Exposition raisonnée de la théorie de l'électricité et du magnétisme, d'après les principes de M. Epinus*, 1687, in-8°. III. *De la structure, considérée comme caractère distinctif des minéraux*, 1793, in-8°. IV. *Exposition abrégée de la théorie de la structure des cristaux*, 1793, in-8°. V. *Extrait d'un traité élémentaire de minéralogie*, publié par le conseil des mines, an V (1797), in-8°, avec trois planches ; cet ouvrage avait déjà été publié par parties, dans le *Journal des mines*. VI. *Traité de Minéralogie*, 1802, 4 vol. in-8° et planches in-4°. Cet ouvrage est classique en son genre, et jouit d'une estime générale dans tout le monde savant. Le système de l'auteur repose presque entièrement sur la cristallisation. VII. *Traité élémentaire de Physique*, 1803, in-12, deuxième édition 1806, 2 vol. in-8° ; ouvrage très-recherché, et dont l'édition est épuisée depuis longtemps. VIII. *Tableau comparatif des résultats de la Cristallographie et de l'analyse chimique, relativement à la classification des minéraux*. IX. *Traité des pierres précieuses*, in-8°, annoncé comme étant sous presse en 1817. On trouve un grand nombre de mémoires de l'abbé Haüy, dans ceux de l'Institut, de la société philomatique et de celle d'histoire naturelle. L'abbé Haüy fournissait aussi des articles au *Journal d'histoire naturelle ;* aux *Annales de chimie*, au *Journal de Physique*, au *Magasin encyclopédique*, aux *Annales du Muséum d'histoire naturelle ;* et au *Journal des Mines*. L'abbé Haüy se proposait de publier un

Traité élémentaire d'Arithmétique, qu'il avait composé dans ses momens de loisir; cet ouvrage est resté manuscrit entre les mains de sa famille.

HAUY (VALENTIN), frère du précédent, naquit comme lui, à Saint-Just, le 13 novembre 1745. Son père l'amena de bonne heure à Paris, et lui fit faire de brillantes études. Le jeune Haüy se distingua surtout par son aptitude pour les langues. Il devint interprète du gouvernement pour la traduction des pièces écrites dans les différentes langues de l'Europe, ainsi que pour la correspondance chiffrée ou pour toute autre écriture de convention. Il avait pour ces sortes de déchiffremens une étonnante facilité. Dans ses momens de loisir, Haüy assistait aux séances de l'abbé de l'Epée, et ces séances lui inspiraient un très-vif intérêt, et lui donnèrent en même temps l'idée et le désir de se rendre utile à une autre classe d'infortunés, les aveugles. Il forma d'abord le projet de leur apprendre à lire par le moyen du tact. Satisfait de plusieurs questions qu'il avait faites à un jeune aveugle nommé François Lesueur, qui demandait l'aumône à la porte d'une église, Haüy le prit pour être le sujet de ses premiers essais. Il l'emmena chez lui, lui donna tout ce qui lui était nécessaire et commença son éducation. Ce jeune homme devenu aveugle à l'âge de six semaines, n'avait reçu aucune espèce d'instruction. En moins de six mois, et grâces au zèle et à l'habileté de Haüy, il fut en état de lire, de calculer, et de connaître un peu la géographie et la musique. On témoigna de tous côtés au nouvel instituteur le désir de voir travailler son élève. Haüy devant lire, dans une séance académique, un mémoire qui lui avait été demandé sur les écritures des anciens, sur celles des peuples modernes et sur la manière de correspondre en chiffres, profita de cette occasion pour demander à faire paraître le jeune Lesueur dans cette séance et à le faire travailler. Sa demande lui fut accordée sans peine, et l'assemblée qui était nombreuse et choisie applaudit à l'intelligence de l'élève et encore plus à la méthode et au zèle du maître. Encouragé par les succès qu'il obtint, Haüy prit chez lui plusieurs autres enfans aveugles, et la société philantropique lui confia douze élèves, pour lesquels elle se chargea de fournir les ustensiles nécessaires, et de payer des maîtres de musique et de géographie, et des chefs d'atelier. Cette société admit même Haüy au nombre de ses membres, et il continua à donner gratuitement tous ses soins à son institution naissante, pour laquelle il fit même des sacrifices au-dessus de sa fortune. En 1786, il fut invité à conduire vingt-quatre de ses plus forts élèves à Versailles, pour y travailler en présence du roi Louis XVI, de la reine Marie-Antoinette et de toute la cour. On fut si charmé de leur adresse et de leurs talens, qu'on les garda au château pendant quinze jours. Ce fut alors que le roi fonda l'institution des aveugles-travailleurs qui existe encore aujourd'hui. Haüy reçut, en récompense de ses services et de son utile et ingénieuse méthode, un traitement annuel et le titre de secrétaire-interprète du roi et de l'amirauté de France. Bientôt cette

institution s'agrandit sous la direction de Haüy ; des élèves pensionnaires y furent admis, il en vint de différens pays. Haüy s'acquit une grande réputation, par les séances publiques qu'il donnait fréquemment, et dans lesquelles il faisait voir dans tout son jour l'excellence des procédés qu'il employait pour suppléer au sens dont ses élèves étaient privés. On trouvera dans les journaux du temps, des détails intéressans sur quelques-unes de ces séances. En 1806, Haüy fut demandé par l'empereur de Russie pour venir organiser, à Saint-Pétersbourg, un établissement semblable à celui de Paris. Haüy consentit à faire ce voyage ; et emmena avec lui M. Alexandre Fournier, l'un de ses élèves les plus distingués. Ils passèrent par Berlin, où on avait témoigné le désir de les voir et de se procurer les moyens d'établir aussi une institution d'aveugles - travailleurs. Haüy fit opérer son élève en présence de toute la cour de Prusse. Il donna les renseignemens qui lui étaient demandés, et partit de Berlin, comblé des éloges de toutes les personnes qui avaient été témoins des travaux de son élève. Le roi de Prusse lui avait fait remettre avant son départ une magnifique boîte sur laquelle était en diamans le chiffre de S. M. En passant à Mittau, Haüy et son élève donnèrent une séance aux princes français, qui leur témoignèrent leur satisfaction dans les termes les plus flatteurs. De là, Haüy se rendit à Saint-Pétersbourg, où il était attendu. Il y fonda une institution semblable à celle qu'il avait établie à Paris, et resta en Russie jusqu'en 1817. Agé alors de 74 ans, et devenu infirme, il demanda à retourner dans sa patrie, pour y passer ses dernières années au sein de sa famille. Au moment de quitter Saint-Pétersbourg, il fut nommé chevalier de l'ordre de S. Wladimir. Valentin Haüy mourut cinq ans environ après son retour en France, le 18 mars 1822. Pendant son séjour en Russie, il avait su se concilier l'estime et l'affection de l'impératrice-mère et de l'empereur Alexandre. Quand ce monarque vint en 1814 visiter le muséum d'histoire naturelle, M. l'abbé Haüy prit la liberté de lui recommander son frère ; l'empereur lui répondit : *Mais j'ai plus besoin de M. Haüy qu'il n'a besoin de moi.* Valentin Haüy a publié, à l'usage de l'institution des jeunes aveugles, les deux ouvrages suivans : I. *Essai sur l'éducation des aveugles,* dédié au roi, 1786, in-4°, ouvrage curieux imprimé en relief, de manière que, dans les exemplaires brochés, les aveugles peuvent lire en promenant le bout des doigts sur les lignes; malheureusement les exemplaires que l'on rencontre quelquefois dans le commerce, sont tous reliés, et le marteau du relieur, en aplatissant ce relief, a ôté la plus grande partie de ce que ce livre présentait de curieux. II. *Nouveau Syllabaire*, 1800, in-12.

HÉDOIN DE PONS-LUDON (JEAN ANTOINE), né à Reims le 5 février 1739, d'une ancienne famille alliée aux Colbert dans le 17e siècle, fit ses études à l'université de sa ville natale, et prit du service sur mer comme volontaire, en 1757, sous le capitaine Thurot ; il se trouva à la bataille de Crevelt en 1758,

comme officier du régiment d'Eu, et devint aide-major en 1764, dans le régiment de Bourges. Il passa ensuite dans le régiment provincial de Champagne, et après seize ans de service, fut enfermé dans le château de Ham, par lettre de cachet. Pendant sa captivité, son cousin Jean-Baptiste Hédoin, prémontré, ayant publié l'*Esprit de Raynal*, qui fut supprimé sur le champ, le généreux prisonnier ne balança pas à se déclarer l'auteur de cet ouvrage, et arrêta ainsi les poursuites qui menaçaient son parent. En 1778, Hédoin acheta la charge de conseiller-rapporteur du point d'honneur, au tribunal des maréchaux de France. En septembre 1792, il sauva du massacre une mère de famille appelée Gonel, que les révolutionnaires allaient immoler. Il fut emprisonné en 1794, et plusieurs fois sous le gouvernement impérial. Hédoin est mort le 27 octobre 1817. On a de lui : I. *Essai sur les grands hommes d'une partie de la Champagne, par un homme du pays*, 1768, in-8°. II. *Lettre d'un Rémois à un Parisien, sur ce qui doit payer les corvées en France*, 1776. III. *Mémoire d'un militaire au roi, sur ce qu'il éprouve de contradictions en son état*, 1776. IV. Une foule de mémoires sur divers objets, d'épigrammes, de satires, de chansons, etc. (*Voy.* pour plus de détails bibliographiques, le *Journal de l'Imprimerie et de la Librairie* de M. Beuchot.)

HERSCHELL (GUILLAUME), célèbre astronome, membre de la société royale de Londres, naquit à Hanovre le 15 novembre 1738, d'un pauvre musicien, père de famille, qui destina à sa profession ses quatre fils, dont Guillaume était le second. Mais ayant découvert d'heureuses dispositions dans ce dernier, il résolut de les cultiver, et lui donna un maître français dont les leçons produisirent les plus heureux fruits. Le jeune Herschell acquit aussi en peu de temps quelques connaissances en logique, en morale et en physique, et dès lors il éprouva une ardeur inexprimable pour l'étude. Cependant il fallait subsister, et il n'avait pas d'autre ressource que la musique. Il suivit son père à Londres en 1759, comme musicien dans les troupes hanovriennes. Mécontent du produit très-modique de cet emploi, il s'engagea comme haut-bois dans la milice de Durham, et devint ensuite organiste à Halifax. Partageant son temps entre l'étude et les devoirs de sa place, il vint à bout de perfectionner lui-même son éducation, et il apprit, sans le secours d'aucun maître, l'anglais, l'italien et le latin. Les sciences les plus abstraites attirèrent ensuite son attention ; la théorie de l'harmonie l'occupa d'abord, et le plaisir que lui procura ce travail le conduisit à l'étude des autres branches des sciences mathématiques, qui ne fut pour ainsi dire qu'un jeu pour son esprit actif et exercé. On croit que ce fut à peu près vers cette époque qu'il fit un voyage en Italie. Le musicien Langlé, qui l'avait vu à Naples, a raconté dans le temps, qu'il le vit à Gênes assez embarrassé pour se procurer de quoi payer son passage en Angleterre, où l'on venait de lui décerner un prix. Langlé lui fit obtenir la salle de concert des nobles dont il était directeur, et Herschell donna un

concert dans lequel il exécuta, seul, un quatuor au moyen d'une harpe et de deux cors qu'il s'était fait attacher aux deux épaules. Un spectacle aussi singulier piqua la curiosité et attira beaucoup de monde, de sorte qu'Herschell eut dequoi continuer son voyage. En 1766, il se rendit à Bath, comme organiste de la chapelle octogone de cette ville, et là, quoiqu'accablé d'occupations relatives à la musique, quoiqu'obligé de passer tout son temps soit au théâtre, soit aux concerts publics et particuliers, il n'en poursuivit pas avec moins d'ardeur ses études mathématiques. Après avoir travaillé toute la journée comme musicien, il consacrait une partie des nuits à la lecture de ses livres, discutant et résolvant les questions les plus abstraites et les plus épineuses de la géométrie et des fluxions. Il inséra, en 1773, dans le ***Journal des Dames***, une réponse pleine de profondeur et écrite avec élégance, sur une question très-difficile concernant les vibrations de la corde musicale, chargée dans le milieu d'un poids léger. Ce fut à peu près vers cette époque qu'il commença à ne s'occuper presqu'uniquement que de l'optique et de l'astronomie. Il n'avait plus d'autre plaisir que celui d'examiner les astres et de les suivre dans leur cours. Il brûlait du désir de posséder une collection d'instrumens astronomiques, mais ayant voulu en faire acheter à Londres, leur extrême cherté le rebuta, et il conçut le projet d'en fabriquer lui-même. Après un grand nombre d'essais infructueux, qui mirent sa patience à de rudes épreuves, il vint enfin à bout, en 1774, de construire de ses propres mains un reflecteur newtonien de cinq pieds anglais, au travers duquel il eut l'inexprimable satisfaction d'examiner les astres. Son zèle ne s'en tint pas là, il parvint à faire des télescopes au-dessus de tout ce qu'on avait fait jusqu'alors en ce genre, et il en forma de sept et de dix pieds. Tous ces travaux scientifiques n'interrompaient toujours pas ses occupations comme musicien; mais son goût ou plutôt sa passion pour l'astronomie était si grande, qu'il lui arrivait souvent de quitter la salle du concert pour aller examiner les astres, et il rentrait ensuite. Le nom d'Herschell était encore presqu'inconnu dans le monde savant, lorsqu'il fit la découverte d'une nouvelle planète à laquelle il donna le nom de *Georgium Sidus.* Cette planète fut d'abord nommé ***Herschell*** par les astronomes étrangers, mais aujourd'hui elle est généralement connue sous le nom d'***Uranus.*** Cette importante découverte fut faite dans la nuit du 13 mars 1781. *Uranus* avait été pris, en 1756, pour une étoile fixe par Tob. Meyer, qui l'a inscrite dans son catalogue sous le n° 964. «Ce ne fut point, dit un biographe, une circonstance purement accidentelle qui favorisa notre astronome, mais bien le résultat d'une suite d'observations minutieuses et savantes, poursuivies avec obstination. Lorsqu'il aperçut cette planète avec son télescope de sept pieds, il hésita d'abord à croire qu'elle appartînt à notre système planétaire, pensant que ce pouvait être une comète; mais une recherche plus scrupuleuse le mit bientôt à même de donner avec exactitude son disque planétaire, aussi bien que son mouvement.»

Dans la même année (1781) cette découverte fut communiquée à la société royale de Londres, qui ouvrit spontanément ses portes à Herschell, et lui décerna sa médaille annuelle d'or en récompense des services qu'il avait rendus à la science. L'année suivante, le roi d'Angleterre qui avait été instruit de toute l'étendue de son mérite, le prit sous sa protection spéciale, et l'appela près de lui. Alors Herschell quitta Bath et vint fixer son séjour à Slough, près de Windsor, dans une maison qui lui avait été destinée par le roi, qui le nomma son astronome particulier, avec une pension considérable. Ce fut là qu'il se livra tout entier à sa science chérie. Il parvint après de nombreux essais à faire un télescope qui n'avait pas moins de quarante pieds. Herschell assurait avoir fondu et travaillé lui-même plus de cent quarante miroirs avant d'avoir pu réussir à terminer ce dernier, qui avait quatre pieds de diamètre et qui pesait deux milliers. Le télescope et son équipage en pèsent plus de quarante. Il est bon de faire observer que quelques irrégularités dans le *miroir*, et l'impossibilité de rendre les différentes parties de ce vaste instrument mathématiquement exactes, ont empêché jusqu'ici de s'en servir pour des observations suivies. « C'est une erreur vulgaire, dit encore l'écrivain déjà cité, de croire que les découvertes d'Herschell sont dues principalement au pouvoir étonnant de son grand télescope, car il est constant qu'elles ont été faites avec des instrumens de dix à vingt pieds qui grossissent de soixante à trois cents fois. Il faut, disait Herschell, avoir beaucoup de pratique et s'y accoutumer par degrés, pour observer avec des miroirs qui grossissent plus de cinq cents fois. Il regardait le pouvoir qui fait grossir trois mille fois le diamètre d'un objet, comme l'un des plus considérables qu'on puisse appliquer à l'observation des étoiles fixes. Il n'a dû ses découvertes qu'à sa patience et à sa persévérance infatigables. » En 1783, Herschell découvrit une montagne volcanique dans la lune, et en 1787, ayant continué ses observations sur cette planète, il y découvrit deux autres montagnes qui étaient en éruption. La continuation de ses recherches sur la planète *Uranus*, lui fit aussi découvrir qu'elle était entourée d'anneaux et qu'elle avait six satellites. L'université d'Oxford lui donna une nouvelle récompense de ses travaux en le nommant l'un de ses docteurs ès-lois, faveur qu'elle accorde rarement à ceux qui n'ont pas étudié dans son sein. Son vaste télescope de quarante pieds, qu'il avait commencé en 1785, ne fut achevé qu'en 1789, et il en inséra la description dans les *Transactions philosophiques* de 1795. On la trouve en français dans la *Bibliothèque britannique*, tom. Ier, sciences et arts. Herschell a continué ses travaux astronomiques avec la même ardeur jusqu'à sa mort, arrivée le 25 août 1822. Il était âgé de 86 ans. Herschell était d'une constitution vigoureuse, d'un caractère plein de douceur et d'amabilité. Il avait eu des yeux excellens, et il possédait à un degré éminent la faculté de fixer son attention. Sa sœur miss Caroline Herschell, distinguée elle-même par ses connaissances dans la science d'Uranie, et par plu-

Digitized by Google

sieurs rapports ingénieux de ses observations à la société royale, le secondait dans ses travaux et dans ses observations. Elle a découvert cinq comètes de 1786 à 1791. Herschell a publié, conjointement avec sa sœur, un ouvrage intitulé : *Catalogue des étoiles prises des observations de Flamstéed, et non insérées dans le catalogue anglais*, avec un ample *errata*, 1798, in-fol. On a encore d'Herschell un grand nombre d'articles et de mémoires dans les *Transactions philosophiques*. On remarque surtout celui qui traite des étoiles nébuleuses ; il est porté à croire que ce sont des amas d'étoiles ou plutôt des systèmes solaires d'un éloignement si prodigieux que leur lumière doit employer deux millions d'années pour parvenir jusqu'à nos yeux.

JAMME (Alexandre-Auguste), jurisconsulte, avocat et littérateur, né à Mons en 1736, fit de fort bonnes études au collège des doctrinaires de Toulouse, et commença son droit en 1759. La première année de son cours, ayant été désigné par tous les étudians de l'université pour prononcer l'éloge funèbre de M. Dezes, célèbre professeur, le jeune Jamme s'acquitta de cette tâche honorable avec tant de succès, que l'université lui conféra tous ses grades par une délibération solennellement inscrite sur ses registres. Il donna de nouvelles preuves de son talent à la mort du professeur Combitte d'Hautserre dont il fit encore l'éloge. L'université le nomma, à cette occasion, chevalier-ès-lois, titre créé par François Ier, en faveur de ce corps, et que depuis elle n'avait accordé qu'une seule fois. En 1770, il fut nommé membre de l'académie des jeux floraux, et en 1788, lors de l'exil du parlement, l'ordre des avocats le choisit pour demander au garde des sceaux le retour de cette compagnie, et faire valoir les droits de la ville et les privilèges de la province. Le mémoire qu'il fit à cette occasion fut généralement admiré, et on frappa une médaille en son honneur, le 26 septembre 1788, par délibération du corps de la cité, qui lui déféra le titre d'orateur de la patrie (*orator patriæ*). Jamme se distingua aussi au barreau, et rendit de grands services à plusieurs particuliers. La plupart de ses plaidoyers se trouvent dans le recueil des causes célèbres. Jamme fut en butte à de nombreuses persécutions pendant les troubles révolutionnaires, mais après le 18 brumaire, il fut nommé professeur de droit français à l'académie de Toulouse, où il ne fit qu'accroître la renommée dont il jouissait déjà. Jamme fut le restaurateur de l'académie des jeux floraux, et ce fut chez lui, le 9 février 1806, qu'elle reçut une organisation nouvelle. Il fut nommé à l'unanimité *modérateur* ou président de l'académie. Il contribua aussi beaucoup à la restauration de l'académie des sciences et des inscriptions de la ville de Toulouse, qu'il présida pendant près de vingt ans. Il avait été successivement bâtonnier de l'ordre des avocats du parlement de Languedoc et recteur de l'académie royale. Il est mort à Toulouse le 13 octobre 1818. On connaît de lui : I. Le *Télescope*, poème, couronné par l'académie des jeux floraux. II. *La grandeur*

de l'homme, ode, imprimée dans le recueil de l'académie des jeux floraux. III. *L'Inoculation*, poëme, dans le même recueil. IV. *L'Arc-en-ciel, imité par le prisme*, idem. V. *Mémoire pour* Monsieur (aujourd'hui Louis XVIII), dans les *Causes célèbres*. VI. *Éloge de Louis XVI, roi de France*, prononcé le 4 août 1814, in-8°.

KELLERMANN (François-Christophe), l'un des plus célèbres généraux de l'armée française, naquit à Strasbourg le 30 mai 1735. Il débuta, en 1752, dans la carrière des armes, comme simple hussard dans la légion de Couflans, et après avoir fait avec distinction la guerre de sept ans, il fut nommé officier en 1758, et devint successivement colonel du régiment colonel-général hussards, et maréchal de camp en 1788. Il servit au commencement de la révolution en Alsace, et parvint à maintenir parmi les troupes la discipline et le bon ordre que cherchaient à troubler plusieurs officiers dont les opinions étaient contraires à la révolution. Ce fut à cette occasion que les habitans de Landau lui décernèrent une couronne civique. En juillet 1792, il fut détenu un moment à Strasbourg, mais peu après il obtint un commandement à l'armée du Rhin. Il ne tarda pas à être mis à la tête de l'armée de la Moselle, fit jonction, en septembre, avec l'armée de Dumouriez qui était en Champagne, et vint occuper la position de Valmy. Ce fut là que le 19 du même mois il soutint une attaque devenue célèbre sous le nom de *canonnade de Valmy*, parce qu'elle préserva la France de l'invasion des étrangers. Kellermann y fit des prodiges de valeur, et tira Dumouriez d'une position très-critique, en venant avec rapidité à son secours, et en soutenant le choc de l'ennemi. Le 20, Kellermann voyant que les Prussiens bien supérieurs en nombre continuaient à s'avancer en bon ordre, mit son chapeau orné du panache tricolore, sur la pointe de son sabre, et l'élevant en l'air, s'écria : *vive la nation !* ce cri passa de rang en rang, et excita un enthousiasme général dont les troupes ennemies parurent étonnées. Le général français profitant de cette sorte d'étonnement, s'écrie de nouveau : *La victoire est à nous, mes enfans !* et fait aussitôt tirer le canon. Les colonnes prussiennes s'ébranlent et paraissent en désordre, et de nouvelles décharges les forcent de renoncer à l'attaque qu'elles voulaient tenter. Dans cette journée mémorable, Kellermann eut la gloire de résister avec 22,000 hommes aux attaques de 90,000 Prussiens, et les força de rentrer dans leurs premières lignes. Puis, par une manœuvre habile et hardie, exécutée dans la nuit du 20 au 21, il fit un changement de position qui mit l'ennemi dans la nécessité de battre en retraite et d'évacuer le territoire français. Kellermann servit ensuite dans l'armée de la Moselle, sous les ordres de Custine, qui le dénonça deux fois ; mais Kellermann ayant paru à la barre de la convention, protesta de sa haine pour l'aristocratie, et loin d'être inquiété, il fut décrété qu'il n'avait pas démérité de la patrie. La protection de Barrère le fit appeler, en mai 1793, au commandement en chef

des armées des Alpes et d'Italie, et il entama les hostilités contre le roi de Sardaigne. Au mois de juillet suivant, il détacha 2000 hommes de son armée, par ordre de la convention, les fit marcher contre la ville de Lyon, et publia en même-temps une sommation pour faire ouvrir les portes aux représentans. Sa conduite en cette occasion suscita contre lui plusieurs accusations. Amar l'accusa de trahison et demanda sa tête; Dubois-Crancé le défendit comme franc et loyal, ne le reconnaissant coupable que de mollesse. Kellermann répondit à l'impatience furibonde des meneurs de l'assemblée, en leur envoyant le bulletin des quartiers de Lyon qui avaient été incendiés. Cet envol ne l'empêcha pas d'être destitué trois jours après (11 septembre) sur la proposition de Barrère qui l'avait fait nommer. Au mois de novembre suivant, il fut enfermé à l'Abbaye, et il y resta jusqu'au 18 brumaire an 3. La convention le réintégra dans son grade, et lui donna de nouveau le commandement de l'armée des Alpes et d'Italie. A cette époque, Kellermann fit une campagne remarquable par l'habileté avec laquelle il résista à des forces supérieures, mais peu importante par ses résultats. Bonaparte ayant été nommé au commandement en chef de l'armée d'Italie, Kellermann ne conserva que celui de l'armée des Alpes. Sous le directoire, il fut compté parmi les adversaires des anarchistes. De retour à Paris en 1797, il fut chargé, de concert avec le général Canuel, de mettre la ville de Lyon en état de siége, pour comprimer des mouvemens royalistes qui s'y étaient manifestés. On le chargea ensuite de plusieurs missions relatives à l'organisation de la cavalerie, et après le 18 brumaire, il fut admis dans le sénat dont il fut nommé président le 2 août 1801. En 1804, il fut compris dans la première promotion de maréchaux d'empire, et en même-temps pourvu de la sénatorerie de Colmar. A la fin de 1805, il alla organiser les gardes nationales dans les départemens du Rhin, et en juillet 1806, il proposa l'érection d'un monument en l'honneur de Napoléon. Pendant la campagne de Prusse, il organisa des régimens provisoires à Mayence, et pendant celle de 1809, contre l'Autriche, il commandait le corps d'observation de l'Elbe. Après la bataille de Hanau, en octobre 1813, il alla prendre le commandement de toutes les réserves, à Metz. Le 1er avril 1814, il vota dans le sénat la déchéance de Napoléon et la création d'un gouvernement provisoire. Lors de la restauration, le roi Louis XVIII le nomma pair de France et commissaire extraordinaire dans la troisième division militaire. Resté sans fonctions pendant les cent jours, Kellermann siégea depuis dans la chambre des pairs, votant constamment en faveur des principes consacrés par la charte. Il est mort à Paris le 12 septembre 1820, âgé de 83 ans. Il avait reçu sous le gouvernement impérial le titre de duc de Valmy. Son fils, le général Kellermann, a hérité après sa mort de son titre et de sa pairie. M. de Barbé-Marbois, son beau-frère, a prononcé un discours sur sa tombe. D'après le vœu de Kellermann, un monument extrêmement simple a dû être érigé aux champs de Valmy,

Digitized by Google

et son cœur a dû y être déposé avec cette inscription : « Ici sont morts glorieusement les braves qui ont sauvé la France au 20 septembre 1792. Un soldat qui avait l'honneur de les commander dans cette mémorable journée, le maréchal Kellermann, duc de Valmy, dictant, après vingt-huit ans ses dernières volontés, a voulu que son cœur fût placé au milieu d'eux. »

LAGARDE (le baron Jacques-Marie), maréchal-de-camp, commandant de la légion-d'honneur, chevalier de Saint-Louis, naquit à Lodève le 16 mai 1770. Il entra au service en 1790, comme sous-lieutenant, et fit avec distinction les campagnes d'Italie, d'Egypte, d'Allemagne, de Prusse, de Pologne et d'Espagne. Nommé colonel du 21e régiment d'infanterie légère, après la campagne de Prusse, il passa en Espagne, où il se fit remarquer à la tête de son régiment, au siége de Sarragosse, dans l'Estramadure et dans l'Andalousie. Promu au grade de maréchal-de-camp, il quitta l'Espagne après la malheureuse bataille de Vittoria, passa en Allemagne, où il commanda une brigade dans le corps d'armée du maréchal Augereau. Il assista à la bataille de Leipsig, et fut enfermé dans Mayence, d'où il sortit à l'époque de la restauration. Il était retiré depuis cette époque dans ses foyers, lorsqu'il vola de nouveau sous les drapeaux français en 1815. Il commandait une brigade dans le corps d'armée du général Grouchy, et il y fut blessé en commandant l'arrière-garde. Après le licenciement de l'armée, il revint à Lodève où il était en disponibilité. Il est mort dans cette ville le 30 décembre 1822.

LAINEZ (Etienne), célèbre acteur de l'académie royale de musique, né à Vaugirard, vers 1751 ou 1752 d'un père jardinier de M. de Gouve, procureur-général près la cour des monnaies, manifesta de bonne heure d'heureuses dispositions pour la musique. M. de Gouve se plut à les cultiver et lui fit donner un maître. Lainez répondit à ses soins par de rapides progrès, et se vit bientôt en état de se choisir une profession analogue à son éducation. La scène lyrique fixa son attention, et il se fit recommander à M. Berton, père de notre célèbre compositeur actuel, qui était alors directeur de l'académie royale de musique. Lainez essaya ses forces dans un de ces petits actes connus sous le nom de *Fragmens*, qui furent joués, en 1770, à la cour, à l'occasion du mariage du Dauphin. Quatre ans après, il fut admis définitivement à l'opéra pour doubler Legros dans les rôles de haute-contre. Bientôt l'immortel Gluck donna ses chefs-d'œuvres, *Iphigénie en Aulide*, *Orphée*, *Alceste*, *Armide*, *Iphigénie en Tauride*, et *Echo et Narcisse*. Lainez ne joua point d'original dans les quatre premiers de ces opéras, mais il y remplaça Legros après la troisième représentation, et y obtint des suffrages unanimes. Il est probable que ses succès hâtèrent la retraite de Legros qui eut lieu en 1777, et dès lors ce fut Lainez qui créa les principaux rôles des autres productions de Gluck. Il avait eu le bonheur de débuter à l'époque où une révolution complète dans la musique théâtrale, en fournissant à son admiration

des modèles d'un nouveau genre, lui avait permis d'appliquer à leur exécution les mêmes théories qui avaient présidé à leur création. Lainez semblait avoir été formé pour faire sentir, pour faire apprécier tout le mérite de la nouvelle musique. Sa voix, il est vrai, même dans sa jeunesse, manquait de charme, de flexibilité et dégénérait en fausset dans les sons élevés, mais elle avait de la force, de l'éclat, de la justesse, et elle empruntait d'une âme brûlante, une expression qui en faisait, non seulement pardonner, mais même entièrement oublier les défauts ; toutes les intentions du compositeur étaient saisies, toutes ses idées rendues, tous ses effets produits ; l'exécution était parfaite ; l'émotion, les larmes des spectateurs répondaient à tous les reproches. Aussi Gluck disait-il avec transport, à tous ceux qui voulaient l'entendre : « Ce diable d'homme, il n'y a que lui qui entende ma musique. » Le chanteur Rousseau, qui doublait Lainez, avait sur son chef d'emploi la supériorité de la voix ; rien n'était plus flatteur que ses accens, rien ne chatouillait plus agréablement l'oreille ; sa voix était d'une pureté et d'une mélodie exquise, mais il était froid, et excepté dans le rôle d'Orphée, le public lui préféra constamment Lainez. Ce fut aussi pour Lainez que Sacchini écrivit tous ses rôles de haute-contre, le Cid de *Chimène*, *Dardanus*, *Arvire et Evelina*, *Renaud* et Polynice d'*Œdipe à Colonne*. « Sacchini, dit le journaliste Geoffroy, les lui avait confiés comme à l'acteur le plus capable de faire valoir sa musique ; il disait hautement qu'aucun chanteur de concert, avec la méthode la plus exquise et les sons les plus purs, ne pouvait rendre l'esprit et le caractère de ses airs, aussi heureusement que Lainez, avec l'ame de feu et l'accent pathétique dont l'avait doué la nature. Lainez, avec la force et la dignité de son action et la chaleur qu'il répand sur la scène, est un sujet précieux et unique pour représenter sur notre théâtre lyrique les grands hommes et les héros, pour peindre les sentimens généreux, les vertus sublimes et les passions violentes, ce qui lui forme un assez beau département. » Lainez a trouvé encore sa place dans les plus beaux opéras du répertoire moderne, et jusqu'à présent il n'a point été égalé dans le Licinius de la *Vestale*, ni dans *Fernand-Cortez*. Il était encore dans la force de son talent, lorsque dans une représentation donnée aux Tuileries, il y a environ quinze ans, il eut le malheur de déplaire à Napoléon. Il reçut peu après sa démission, et on lui offrit, à titre de dédommagement, la direction du grand théâtre de Lyon, qu'il accepta pour son malheur. Lainez accoutumé à la pompe de l'opéra de Paris, se jeta dans des dépenses que la recette ne pouvait couvrir. Il consacra dans cette entreprise les économies de sa vie entière, et revint dans la capitale ruiné mais irréprochable ; il avait satisfait à tous ses engagemens. Il voulut reparaître encore sur l'ancien théâtre de ses triomphes, dans une représentation à son bénéfice donnée en 1817, mais il n'y reparut que comme l'ombre de lui-même. Il était difficile à ceux qui ne l'avaient pas entendu autrefois de le reconnaître autre-

ment qu'à la noblesse de ses gestes et à la vérité de sa pantomime; un enrouement subit en fut la cause : on assure qu'à la répétition, tous ses camarades l'avaient trouvé sublime. Lainez élevé par les soins d'un magistrat de cour souveraine, et comblé des marques de bienveillance de l'ancienne cour, resta constamment attaché à la cause des Bourbons. Cette fidélité estimable ne fut même peut-être pas étrangère à la disgrace dans laquelle il tomba sous le gouvernement impérial. Il avait exprimé hautement ses louables sentimens, au commencement de la révolution, quoiqu'il exposât, en le faisant, sa liberté et même sa vie. Au mois de décembre 1791, à une représentation d'Iphigénie en Aulide, le beau chœur, *chantons, célébrons notre reine*, fut accueilli avec enthousiasme et redemandé par une forte majorité; quelques factieux manifestèrent une vive opposition : « Messieurs, dit Lainez en s'avançant sur la scène, tout bon Français doit aimer le roi et la reine », et il donna au chœur le signal du *bis*. A la représentation suivante, on chercha à se venger de cet acte de courage, on l'accabla d'outrages et de menaces, et il fut obligé de quitter la scène. Quelque temps après il éprouva, à Marseille, des désagrémens à-peu-près semblables. Lainez était doué d'une constitution robuste, et à 70 ans, il ne paraissait pas en avoir plus de cinquante. Mais ayant été attaqué de la pierre, il fut obligé de subir une opération cruelle qui réussit complètement; une imprudence du malade, en fit, dit-on, perdre tous les fruits. Il mourut le 15 sept. 1822.

LAVALETTE (la marquise DE), nièce de Mme de Souza et femme de l'ancien receveur-général du département des Basses-Alpes, qui fut condamné, en 1816, par la cour prévôtale de Lyon comme compromis dans une affaire politique. Ayant été traduite elle-même quelque temps après en jugement à Lyon comme accusée de complicité avec les chefs de l'insurrection qui éclata dans cette ville, en juin 1816, elle étonna ses juges par son esprit et par la fermeté de son caractère. Elle fut acquittée et alla s'enfermer dans le château de Pierre-Châtel, département de l'Ain, où son mari était détenu. Le temps de la captivité de son mari étant expiré, elle passa avec lui à Saint-Domingue pour y recueillir les débris de sa fortune. Le président de la république d'Haïti leur fit un accueil très-distingué. Peu de temps après elle perdit son mari et se fixa dans ce pays. Elle y a succombé à la fièvre jaune, le 28 août 1822. Cette dame n'était pas parente de Mme de Lavalette, femme de l'ancien directeur-général des postes, mais son nom mérite d'être mis à côté de celui de ce modèle d'attachement conjugal.

LEFEBVRE (FRANÇOIS-JOSEPH), duc de Dantzick, maréchal et pair de France, né à Ruffach en Alsace le 25 octobre 1755, dut le jour à un ancien hussard retiré dans cette ville, où il commandait la garde bourgeoise. Le jeune Lefebvre se sentit de bonne heure du goût pour l'état militaire, et s'enrôla, le 10 septembre 1773, dans le régiment des Gardes-Françaises. Au 12 juillet 1789, il était premier sergent de la compagnie de Vaugirard, et eut le bonheur de sauver la vie de plu-

sieurs de ses officiers qui avaient été attaqués par une multitude ameutée. Son corps ayant été licencié, Lefebvre entra dans le bataillon des Filles-St.-Thomas, dont il fut nommé instructeur en chef. A la tête d'un détachement de ce bataillon, il protégea la rentrée de la famille royale aux Tuileries, le jour où elle tenta en vain de se rendre à Saint-Cloud, et il reçut une blessure dans cette circonstance périlleuse. Plus tard, il fut encore blessé en assurant le départ pour Rome des tantes de Louis XVI. En 1792, il préserva la caisse d'escompte du pillage. Dès ce moment, l'avancement de Lefebvre fut très-rapide. Il fut successivement capitaine au 13me régiment d'infanterie légère, adjudant-général et général de brigade. Il servit au commencement de la guerre, à l'armée de la Moselle, sous les ordres du jeune Hoche, dont il avait été l'instructeur aux Gardes-Françaises; ce fut sur la proposition de ce dernier qu'il fut nommé général de division le 10 janvier 1794. Dès ce moment, il commanda presque continuellement les avant-gardes des armées des Vosges, de la Sarre, de la Moselle, de Rhin-et-Moselle, de Sambre-et-Meuse et du Danube. A la tête des quatre divisions chargées d'attaquer le fort Vauban, Lefebvre entra dans le Palatinat, et remporta de grands avantages à Apach, à Sainte-Croix près Arlon et à Nadelango. Il eut une très-grande part au succès de la bataille de Fleurus, donnée le 8 messidor an 2, et dans laquelle il eut un cheval tué sous lui. Il se distingua dans les campagnes suivantes, et notamment en 1796, au fameux combat d'Altenkirken, au souvenir duquel le nom de Lefebvre sera toujours glorieusement associé. Peu après, il se trouva aux affaires de Kaldeich, de Friedberg, de Bamberg et de Salzbach, et à la tête de sa division, il s'empara de la place de Kœnigshoffen. Tant de succès lui valurent une lettre de félicitation de la part du directoire, et Hoche étant mort pendant la campagne de l'an VII (1798), Lefebvre fut investi du commandement provisoire de l'armée de Sambre-et-Meuse. En 1799, il servit dans l'armée du Danube, commandée par Jourdan, et soutint à Stockack, avec 8000 hommes seulement, l'attaque de 36,000 Autrichiens. Blessé au bras d'un coup de feu, il quitta l'armée et revint à Paris, où le directoire lui fit don d'une armure d'honneur complète. Peu après, le conseil des cinq cents le choisit pour candidat au directoire. Le 26 thermidor, il fut nommé commandant de la division militaire de Paris, et ce fut en cette qualité qu'il prit une part très-active à la révolution du 18 brumaire qui mit le pouvoir entre les mains de Bonaparte. Son nouveau maître se montra reconnaissant à son égard, en le comblant d'honneurs et de dignités. Lefebvre fut, en 1800, appelé au sénat conservateur dont il fut l'un des préteurs jusqu'en 1814, à l'époque de la dissolution de ce corps. Il fut aussi compris, le 1er mai 1801, dans la première promotion des maréchaux de l'empire, et fut presqu'en même temps nommé chef de la 5me cohorte. La guerre ayant de nouveau éclaté contre l'Autriche en 1805, Lefebvre fut chargé du commandement général des gardes nationales de la Roër, de Rhin-et-Moselle et du Mont-Ton-

nerre. L'année suivante, il figura dans la grande-armée, à la tête d'une division destinée à marcher contre les Prussiens. A la bataille d'Iéna, livrée le 14 octobre, on le vit, quoiqu'âgé de plus de cinquante ans, commander la garde à pied, et faire des prodiges de valeur. Après la bataille d'Eylau (8 février 1807), il reçut l'ordre d'aller assiéger Dantzick, dont il ne se rendit maître que le 24 mai, après avoir essuyé une vigoureuse résistance de la part du général Kalkreuth, l'un des élèves du grand Frédéric. Quatre jours après, Lefebvre fut récompensé de ce nouveau succès par le titre de duc de Dantzick. En 1808, il accompagna Napoléon en Espagne, gagna le 31 octobre la bataille de Durango, sur les généraux Blake et la Romana, prit, le mois suivant, Bilbao et Saint-Ander, et contribua au gain de la bataille d'Espinosa. L'année suivante, des ordres supérieurs le rappelèrent en Allemagne, où il prit le commandement de l'armée bavaroise, combattit à Eckmühl et à Wagram, et soumit le Tyrol qui était en insurrection. Dans la campagne de Russie en 1812, Lefebvre eut le commandement en chef de l'armée impériale, et pendant toute la retraite il donna à ses soldats l'exemple du courage et de la fermeté, marchant sans cesse à pied à leur tête, quoiqu'il fût alors âgé de 57 ans. Pendant la campagne de France, en 1814, il parut encore sous les drapeaux qui l'avaient vu vieillir, et il combattit à Montmirail, à Arcis-sur-Aube et à Champ-Aubert, où il eut un cheval tué sous lui. Ce fut là sa dernière campagne. Il prit part aux divers actes du sénat qui amenèrent la déchéance de Napoléon, et le 4 juin 1814, le roi le créa pair de France. Son âge ne lui permettant pas de prendre part à la campagne qui s'ouvrit en 1815, il en fut dispensé; il fut appelé à la chambre des pairs des cent jours et y siégea. Au second retour du roi, il fut dépouillé de la pairie par l'ordonnance de 1816, et ne fut rappelé à la chambre que par celle du 5 mars 1819. Lefebvre s'y montra, depuis cette époque, toujours fidèle aux principes constitutionnels. Il est mort à Paris le 14 septembre 1820, âgé de 65 ans. Quelques jours avant de mourir, pressentant sa fin prochaine, il s'était fait transporter au cimetière du Père La Chaise, et y avait marqué sa place auprès de Masséna. M. le maréchal Mortier prononça son éloge sur sa tombe, et M. le maréchal Suchet rendit un pareil hommage à sa mémoire à la tribune de la chambre des pairs. Lefebvre était regardé, à juste titre, comme un des plus braves et des plus expérimentés généraux de l'armée française.

LENORMAND (Charles-François), né à Orléans, mort âgé d'environ 56 ans, le 23 février 1816, à Paris, où il était notaire, est auteur d'une brochure anonyme, intitulée : *J. J. Rousseau aristocrate*. Paris, 1790, in-8°.

LEREBOURS (Marie-Angélique-Anel, veuve), née en 1731, est principalement recommandable par un ouvrage intitulé : *Avis aux mères qui veulent nourrir leurs enfans*, ouvrage qui a été souvent réimprimé et toujours sans nom d'auteur. Il eut la plus grande vogue et obtint l'approbation de plusieurs médecins distingués, et particulièrement celle du savant Tissot, de Lausanne.

Mme Lerebours fut liée avec les plus célèbres littérateurs du dernier siècle. Elle cultivait aussi la peinture avec succès, et plusieurs de ses portraits ont été pris pour des Rembraudt. Elle est morte le 3 août 1821, à l'Arche, près du Mans, à l'âge de 91 ans.

LESPINASSE (. . . . .), pair de France, mort le 28 décembre 1816, est auteur des ouvrages suivans : I. *Essai sur l'organisation de l'artillerie*, 1800, in-8°. II. *Ode sur la paix continentale*, 1802, in-8°. III. *Ode sur la liberté des mers*, faisant suite à l'*Ode sur la paix continentale*; in-8°. Il y en a eu deux éditions. IV. *A S. M. Napoléon Ier, empereur des Français, sur son couronnement*, an 13 (1805), in-8°, en prose. V. *A S. M. Napoléon Ier, empereur des Français et roi d'Italie, sur la proposition de paix qu'il a faite à l'Angleterre, son avénement au trône d'Italie, et ses négociations pour la paix générale*, in-8°, en prose.

LONDONDERRY (Robert Stewart, vicomte de Castlereagh, marquis de), célèbre ministre anglais, né en Irlande, en 1769, était le fils aîné du comte de Londonderry. Il fut élevé à Armagh, jusqu'en 1786, et vint finir ses études au collége de Saint-Jean à Cambridge, où il se distingua par ses talens. Il commença sa carrière politique à l'âge de 21 ans. Son père le fit nommer député au parlement d'Irlande; et la première occasion importante qu'il eut de paraître à la tribune, lui fut offerte par les débats relatifs à la question de savoir si l'Irlande avait le droit de trafiquer aux Indes. Lord Castlereagh fit preuve dans cette discussion de beaucoup de profondeur et de connaissances, et se rangea alors du parti de l'opposition pour l'affirmative; mais il ne tarda pas à figurer parmi les partisans les plus zélés du ministère, lors des mesures rigoureuses qu'on adopta en Irlande. Son zèle lui fit bientôt obtenir une place dans le cabinet irlandais. Ce fut lord Castlereagh qui fit le premier, en 1800, dans la chambre des communes du parlement d'Irlande, la proposition de la réunion complète de ce royaume à celui de la Grande-Bretagne. Après cette réunion, il entra dans le parlement britannique et fut nommé conseiller privé et président du conseil du contrôle. Lorsque Pitt reprit le timon des affaires, lord Castlereagh fut chargé du portefeuille de la guerre qu'il quitta à la mort de ce ministre, en 1806, et qu'il reprit, en 1807, pendant l'administration de M. Perceval. Lord Grenville-Lewison-Gover le remplaça en juillet 1809, mais ce ne fut que pour deux mois, car au bout de ce temps, Castlereagh revint au ministère de la guerre. Vers cette époque, sa mésintelligence avec M. Canning au sujet du non-succès de l'expédition de Walcheren, occasiona entr'eux un duel, dans lequel ce dernier ayant été blessé se retira du ministère. Lord Castlereagh fut nommé peu après ministre des affaires étrangères, et se rendit, en novembre 1813, aux conférences de Châtillon qui n'amenèrent aucun résultat. Il représenta en 1815, le gouvernement de la Grande-Bretagne au congrès de Vienne, et quitta cette ville, le 13 février, après une longue conférence avec les plénipotentiaires

étrangers. Le traité de Fontainebleau était déjà conclu, lorsque lord Castlereagh arriva à Paris, en mars 1814; il se rendit aussitôt auprès de l'empereur de Russie qui lui proposa de le signer; mais le ministre s'en excusa en disant qu'il n'y était point autorisé par les instructions de son gouvernement, et qu'il n'y était même nullement porté par son opinion privée. L'empereur Alexandre surpris lui en ayant demandé les motifs, le prévoyant ministre lui répondit que ce traité lui paraissait impolitique et dangereux, en ce qu'il laissait à Bonaparte le titre d'empereur que l'Angleterre n'avait jamais reconnu; pour retraite une souveraineté beaucoup trop voisine de la France, et enfin un traitement trop considérable, avec lequel il pouvait encore intriguer et troubler la tranquillité de l'Europe. Cependant dès que Bonaparte eut été transféré à l'île d'Elbe, lord Castlereagh signa comme principal secrétaire d'état pour les affaires étrangères le traité de Paris du 30 mai 1814, qui ne rendit à l'Europe qu'une paix passagère. A peine arrivé en Angleterre, cet actif ministre reprit les affaires de son département et répondit avec son talent accoutumé aux questions multipliées et aux vives attaques de l'opposition, relativement à l'importante mission qu'il venait de remplir au congrès, et à l'évasion de Bonaparte de l'île d'Elbe. Il dit entr'autres choses remarquables ce que nous avons rapporté plus haut au sujet de son entrevue avec l'empereur de Russie, et il observa dans la séance de la chambre des communes, du 7 avril 1815, « que les préparatifs d'évasion avaient été si précipités et si inopinés, que le général Bertrand, qu'on supposait être dans sa confidence, n'en était pas informé la veille; que Bonaparte avait établi une telle étiquette, que le colonel Campbell ne pouvait plus le voir que dans certaines occasions, probablement dans l'intention de dérober ces préparatifs de départ à la connaissance de ce dernier. » « Croit-on, ajouta lord Castlereagh, dans la séance du 28 avril, en tournant en ridicule la feinte modération de Bonaparte et sa condescendance pour certain parti, croit-on que s'il se retrouvait à la tête de 400,000 soldats, il se fît un scrupule de se défaire d'un Fouché ou d'un Lucien, s'ils contrariaient ses vues? Personne n'osera dire que le retour de Bonaparte est un acte de la nation française. La nation française est aujourd'hui réduite au silence par les baïonnettes. Quelle que puisse être au reste la différence des opinions sur la grande question de décider s'il serait plus prudent de laisser subsister le pouvoir qui gouverne actuellement, ou de l'étouffer à sa naissance, il est évident qu'il est de toute nécessité de prendre quelques mesures de précautions. » Malgré les entraves de l'opposition, le ministère parvint à faire adopter les mesures les plus rigoureuses et à accorder les secours les plus puissans qui amenèrent la seconde déchéance de Napoléon Bonaparte. Lord Castlereagh partit pour Bruxelles dans les premiers jours de juillet, et les résultats de la bataille de Waterloo le conduisirent aussitôt à Paris, où il fit un séjour de près de deux mois, négociant avec le cabinet

des Tuileries. Il retourna alors en Angleterre, et il est demeuré à la tête du cabinet anglais, jusqu'à sa mort, arrivée le 12 août 1822. Depuis très-peu de temps, ce ministre avait pris le titre de marquis de Londonderry, qui lui était échu à la mort de son père. On parlait beaucoup de son prochain départ pour le continent, où il devait représenter le gouvernement anglais au congrès, relatif aux affaires de la Grèce, de l'Italie, de l'Espagne, lorsqu'on apprit tout-à-coup la nouvelle de sa mort. Pendant quelques jours on n'eut que des renseignemens vagues et insignifians sur la mort de cet homme d'état, enfin on sut d'une manière positive qu'elle avait été volontaire. A la suite d'une enquête juridique, il fut rendu un *verdict*, portant que le lundi 12 août et quelque-temps auparavant, le très-noble Robert marquis de Londonderry était attaqué d'une maladie grave qui occasiona le délire et la folie, et qu'étant dans cet état, il s'était fait, avec un couteau de *fer* et *acier*, sur le côté gauche du cou, à l'artère carotide, une blessure d'un pouce de longueur et d'un demi-pouce de profondeur, dont il était mort à l'instant, et qu'aucune autre personne, excepté lui-même, n'avait été la cause de sa mort. On assure que quelques jours auparavant cet événement, le roi s'était aperçu qu'il s'était fait un grand changement dans la conduite générale et dans la conversation du noble lord. Comme homme d'état, lord Castlereagh a subi le sort commun à tous les hommes d'état, qui ont vécu à des époques où divers partis étaient en présence. Les uns ont loué avec exagération tous les actes de son administration, les autres ont porté la même exagération dans la critique qu'ils ont faite de ces mêmes actes. La révolution avait constamment trouvé en lui un de ses adversaires les plus acharnés, et par là, l'on peut juger aisément du nombre des détracteurs de ce ministre. Quoi qu'il en soit, il a montré, dans le cours de son administration, des talens distingués, une grande connaissance des hommes et des choses, et une persévérance qui lui ont fait surmonter de grandes difficultés, et repousser les attaques de ses nombreux adversaires; parmi lesquels on distinguait le célèbre Fox. Saisissant d'une main ferme l'héritage de Pitt, il a conduit les affaires les plus difficiles et les plus compliquées avec une assurance, une pénétration qui l'ont fait surnommer l'*Hercule ministériel*, et qui le rendent digne de figurer auprès du fils de lord Chatam. Il déploya surtout une grande énergie dans la défense de la cause des Bourbons, et il ne développa pas moins de talent lorsqu'il eut à traiter les questions si délicates élevées à l'occasion des débats entre les membres de la famille royale d'Angleterre, ou au sujet de l'émancipation des catholiques d'Irlande. « Jamais, dit l'auteur des *Portraits parlementaires*, jamais Pitt lui-même ne développa une aussi grande activité dans le parlement. Qu'on parle guerre, finances, agriculture, marine, artillerie, lord Castlereagh a toujours la réplique prête aux adversaires du ministère, et ses répliques improvisées sont ordinairement des discours de deux heures qui assez souvent décident la tour-

nure des débats. L'universalité de ses prétentions est soutenue par une foule d'aperçus et de renseignemens qu'il a recueillis dans ses voyages diplomatiques; il se fait d'ailleurs tout pardonner par son ton conciliatoire, par sa loyauté bienveillante, par une urbanité parfaite, une politesse imperturbable et des manières gracieuses qui sont en harmonie avec son extérieur agréable. Charmé par sa douceur et son amabilité, le parti de l'opposition même lorsqu'il est le plus exaspéré contre les opinions de ce ministre, l'écoute avec une déférence toute particulière. Son style tempéré et de bon goût n'a que rarement de la chaleur et de l'énergie; on y trouve plutôt de la finesse et quelquefois une ambiguité étudiée; il reste diplomate au milieu des plus véhémens orateurs, étonnés de voir toute leur audace vaincue par sa modération et son adresse. Le secret de se faire écouter chez un peuple libre, consiste surtout à avoir l'air de bien écouter les autres; ce secret est bien connu de lord Castlereagh; personne ne montre plus de respect pour la liberté des délibérations; il est, à cet égard, supérieur à M. Pitt qui de temps en temps avait des accès de la manie de parler tout seul, manie la plus dangereuse où puisse tomber les hommes d'état dans un gouvernement représentatif. » Ce portrait peut être flatté dans plusieurs parties, mais l'ensemble en paraît cependant conforme à la vérité. Ses adversaires eux-mêmes en conviennent. Mais ils lui reprochent d'avoir été guidé plutôt par la nécessité du moment que par des principes fixes. Ils s'accordent à dire qu'il avait infiniment de sagacité, de tact et de présence d'esprit, et qu'il ne manqua jamais de fermeté ni de courage dans les occasions qui en exigeaient; mais ils prétendent qu'il n'avait pas une idée fort élevée de la nature humaine, et que c'est de là, sans doute, que provenait son indifférence pour les améliorations sociales et l'état futur de l'homme. Au reste, lord Castlereagh n'a pas eu une existence politique séparée de celle de ses collègues. Il est vrai qu'il se distinguait dans certaines occasions de manière à se faire reconnaître comme leur organe; mais quant aux actes du ministère, il ne serait pas juste de l'en rendre exclusivement responsable; et il ne doit que partager la louange ou le blâme dont ils auront pu être l'objet. Enfin, quelque différence d'opinion qu'on ait pu avoir sur son caractère public, il n'y a qu'un sentiment, qu'une opinion sur son caractère particulier; il était excellent, affable, le plus aimable, le plus poli des hommes, le plus doux et le plus indulgent des maîtres; bienveillant envers les pauvres, et tellement affable, que tout homme, quelqu'inférieur que fût son rang, était à son aise en lui parlant. Telle est l'idée que nous pouvons donner de la vie publique et privée de lord Castlereagh, marquis de Londonderry. Nous avons cru ne pouvoir mieux faire, pour rester fidèles à l'impartialité qui nous est prescrite, que de rapporter sommairement les opinions diverses qui ont été émises sur cet homme d'état, dont le nom sera toujours attaché dans l'histoire à l'union de l'Irlande avec l'Angleterre, et

à la pacification générale de l'Europe en 1815.

LUZERNE (César-Guillaume de la), cardinal, issu d'une des premières familles de Normandie, naquit à Paris en 1738. Il était, par sa mère, petit-fils de M. de Lamoignon, chancelier de France. Après avoir fait ses humanités, il passa aux études théologiques, et y obtint de grands succès, d'abord au séminaire de Saint-Magloire, puis à la maison de Navarre. En 1762, il fut le premier de sa licence. Il fut à peu près vers le même temps nommé grand vicaire de Narbonne, et trois ans après, agent général du clergé. En 1770, le roi instruit de son mérite et de ses talens, le choisit pour succéder à M. de Montmorin, évêque de Langres. Il donna les plus grands soins à l'administration de son diocèse, et ses vertus le firent chérir de son troupeau. En 1773, il prononça l'oraison funèbre du roi de Sardaigne, à Notre-Dame, et l'année suivante, celle de Louis XV dans la même église. Il fit partie de l'assemblée des notables, en 1787, et fut élu unanimement, l'année suivante, aux états-généraux. Ce prélat se montra contraire à la décision rendue pour la double représentation du tiers-état, et proposa de former deux chambres à peu près pareilles à celles de l'Angleterre; la première de ces chambres devait réunir les trois cents députés de la noblesse, et les trois cents du clergé; le tiers, étant en pareil nombre, devait former la seconde. Ce projet fut généralement désapprouvé, et surtout par les partisans des nouvelles idées. Mirabeau consacra trois *Lettres à ses commettans* pour le réfuter. A l'approche des orages révolutionnaires, il se retira dans son diocèse, d'où il passa plus tard en Suisse. Dans cette terre d'exil, il sut encore trouver l'occasion d'exercer les vertus les plus touchantes de l'épiscopat. Il accueillit à Constance les prêtres de son diocèse, et vendit jusqu'à ses boucles d'or pour pourvoir à leur subsistance. De Suisse, il se rendit en Italie, puis à Venise, où il donna pendant plusieurs années des exemples de vertu et de charité; quoiqu'âgé de 75 ans, il visitait les prisonniers français, dans les hôpitaux, et son zèle faillit lui coûter la vie; il y fut attaqué du typhus, et cette maladie eut pour lui des suites très-longues et très-dangereuses. A l'époque de la restauration, le roi Louis XVIII, voulant récompenser dignement les vertus de la Luzerne, et les services rendus par lui à l'état et à l'église, l'invita à venir à Paris reprendre son ancien rang de duc et pair. S. M. lui fit aussi obtenir le chapeau de cardinal, en 1817. Ce vénérable prélat est mort dans les plus grands sentimens de piété, au commencement de l'été 1821. Il était âgé de 83 ans. On a un assez grand nombre d'ouvrages du cardinal de la Luzerne. Les principaux sont: I. *Oraison funèbre du roi de Sardaigne, Charles-Emmanuel*, 1773, in-4°. II. *Oraison funèbre de Louis XV*, 1793, in-4°. III. *Ordonnance sur l'instruction que les pasteurs doivent à leurs peuples*, 1783. IV. *Instruction pastorale sur l'excellence de la religion*, 1786, in-12 de 400 pages, ouvrage estimé. V. *Instructions sur le rituel*, réimprimée en 1818, renfermant quelques déci-

sions hasardées. VI. *Dissertation sur la liberté de l'homme*, 1808, in-12. VII. *Dissertation sur la révélation en général*, 1808, in-12. VIII. *Dissertation sur la loi naturelle*, ibid. — *Sur la spiritualité de l'âme*, ibid. (elles se trouvent ordinairement réunies). IX. *Dissertations sur l'existence et les attributs de Dieu*, 1808, in-12. — *Sur les prophéties*, ibid. X. *Considérations sur l'état ecclésiastique*, 1810, in-12. XI. *Sur la passion*, in-12. XII. *Sur divers points de morale*, 4 vol. in-12. XIII. *Dissertation sur la vérité de la religion*, 1811, 4 petits vol. in-12. XIV. *Discours sur les causes de l'incrédulité*. XV. *Explication des évangiles des dimanches*, nouvelle édition, 1816, 4 vol. in-12. XVI. *Dissertation sur les églises catholique et protestante*, 1816, 2 v. in-12. Ces écrits, tant ceux de raisonnement que ceux de piété, sont remarquables chacun par le genre qui leur est propre. XVII. *Dissertation sur la déclaration de l'assemblée du clergé de France*, 1782, 1821, in-8°, dirigée contre le cardinal Orsi. XVIII. Quelques dissertations dans le *Conservateur* et le *Défenseur*.

MONTALIVET (le comte JEAN-PIERRE BACHASSON DE), ministre de l'intérieur sous le gouvernement impérial, naquit le 5 juillet 1766; il était fils d'un maréchal-de-camp et devint conseiller au parlement de Grenoble, puis maire de Valence. Il fut ensuite appelé à la préfecture du département de la Manche, d'où il passa en 1804, à celle de Seine-et-Oise. Peu de temps après il fut nommé conseiller d'état, comte de l'empire, et directeur-général des ponts et chaussées, le 3 mai 1805. Le 9 septembre 1807, il présenta au corps législatif un projet de loi sur le dessèchement des marais et les travaux publics. Montalivet fut appelé au ministère de l'intérieur, le 1er octobre 1809, en remplacement de M. Cretet, et il se rendit digne de cet emploi important par la protection qu'il accorda aux arts, aux lettres et à tous les objets d'utilité publique. En mars 1814, il fut du nombre des ministres qui accompagnèrent Marie-Louise à Blois. Après la déchéance de Napoléon, il resta sans fonctions, mais pendant les cent jours, il fut intendant général de la couronne et pair de France. Depuis, le comte Montalivet a vécu éloigné des affaires. Il est mort le 22 janvier 1822, à sa terre de Lagrange (Cher).

MORTEMART (....... le marquis DE), lieutenant-général et pair de France, né le 28 octobre 1754, entra de bonne heure dans l'artillerie, devint colonel en second du régiment de Lorraine, puis colonel-commandant du régiment de Navarre. En 1789, il fut nommé membre de l'assemblée constituante par la noblesse du Poitou, dont il était président. Dans cette assemblée, il se rangea parmi les défenseurs de l'autel et du trône, et demeura constamment fidèle au parti qu'il avait embrassé. Il émigra à la fin de 1791, fit la campagne des Princes, et en 1794, fut nommé lieutenant-colonel d'un régiment français à cocarde blanche que son frère le duc de Mortemart fut chargé de lever au service de l'Angleterre. Ce corps défendit

en 1792, l'île de Guernesey d'une invasion. Le marquis de Mortemart passa ensuite en Portugal, où il resta jusqu'à la paix d'Amiens, époque à laquelle il rentra en France. Il demeura constamment éloigné des affaires jusqu'au retour du roi. En août 1815, le roi lui conféra le grade de lieutenant-général et le nomma pair de France. Le marquis de Mortemart est mort à Paris, le 16 janvier 1823.

MOUTON (Jean-Baptiste-Sylvain), prêtre, né à la Charité-sur-Loire, fut élevé au séminaire d'Auxerre, sous M. de Caylus, et y puisa les principes de Port-Royal. Après y avoir achevé ses études et pris les ordres, il passa en Hollande, et s'y fixa près de l'abbé du Pac de Bellegarde. Attaché au parti janséniste, il voyagea en Italie et en France pour le soutien de cette cause. Lorsque l'abbé Guenin, en 1793, cessa de travailler aux *Nouvelles ecclésiastiques* qui s'imprimaient alors à Paris, Mouton les continua à Utrecht, sous le même format et dans le même esprit; seulement elles ne parurent plus que tous les quinze jours. (*Voyez* Guenin.) L'abbé Mouton mourut le 13 juin 1803, et avec lui finirent les *Nouvelles ecclésiastiques*. Il ne faut pas confondre Jean-Baptiste-Sylvain Mouton avec Gabriel Mouton, prêtre de Lyon, auteur de plusieurs ouvrages de mathématiques, mort en 1694, âgé de 76 ans.

MUNIER (Étienne), ingénieur, né le 7 décembre 1732, à Vesoul en Franche-Comté, entra à l'école des ponts et chaussées, dès la formation de cet établissement, et en sortit en 1759, comme ingénieur ordinaire à Angoulême, où il demeura constamment jusqu'en 1786. A cette époque, il fut appelé à Paris comme ingénieur en chef, mais il n'y resta que fort peu de temps, et retourna en la même qualité à Angoulême en 1790. Il remplit les fonctions d'ingénieur en chef jusqu'en 1809, époque à laquelle il obtint sa retraite après cinquante-trois ans de services. Le gouvernement lui accorda en même temps un brevet d'inspecteur honoraire de division. Munier est mort à Angoulême, le 17 septembre 1820. Il était membre de la société d'agriculture du département de la Seine, et correspondant de plusieurs autres sociétés savantes et industrielles. Les principaux travaux de Munier dans l'Angoumois sont : 1°. L'exécution du projet de rendre la Charente navigable depuis Cognac jusqu'à Civrai; 2° le port de l'Houmeau; 3° la construction et le bon entretien de presque toutes les routes du département; 4° l'agrandissement et l'embellissement d'Angoulême. On a aussi de lui plusieurs ouvrages. I. *Essai d'une méthode générale propre à étendre les connaissances des voyageurs*, 1779, 2 vol. in-8°. II. *Nouvelle géographie à l'usage des deux sexes*, Paris an XI (1804), 2 vol. in-8°. III. *Observations sur les dix-neuf articles proposés à l'examen des cultivateurs, par la société impériale d'agriculture du département de la Seine*, 1813, in-8°, ouvrage couronné. IV. *Notice sur les brûleries de la Charente*, Angoulême, 1816. V. *Notice sur la culture et l'usage des pommes de terre*, ibid, 1816.

NICOLO (Nicolas Isouard, plus connu sous le nom de), compositeur distingué, né à Malte en 1777, était fils d'un des plus riches négocians de cette île. Son père l'envoya fort jeune encore à Paris, pour y faire ses études, et le jeune Isouard répondit par des succès aux soins que l'on donnait à son éducation. La musique qu'il devait cultiver avec tant de succès, par la suite, ne lui fut alors enseignée que comme un pur objet d'agrément. Il était destiné à la marine, et avait même soutenu un examen d'aspirant, quand la révolution éclata en France et l'obligea de retourner dans sa patrie. Son père voulut alors le faire entrer dans le commerce, mais son goût pour la musique l'emporta et il y consacra tout le temps que ses occupations lui laissaient. Il y étudia la composition sous Michel Ange Vella, et sous Francesco Azopardi; et se rendit à Naples, où il termina ses études musicales sous la direction du célèbre Sala. Ce fut Guglielmi qui l'initia dans la composition dramatique et qui lui apprit à en connaître toutes les ressources. Alors cédant entièrement à son penchant pour la musique, il quitta la carrière du commerce pour se lancer dans celle du théâtre. Il se rendit à Florence, où il composa son premier opéra italien intitulé: *L'Avviso ai maritati*. Il passa de là à Livourne et ensuite à Malte, où le grand-maître le nomma grand-maître de chapelle de l'ordre. Après la capitulation de l'île et sa conquête par l'armée française, Nicolo vint à Paris, où il débuta par d'anciens opéras, sur lesquels il avait fait une nouvelle musique. Les partitions de Monsigny et de Grétry furent dès ce moment, pour lui, l'objet d'une étude toute particulière, et ce fut à cette étude qu'il dut une partie de son talent pour la scène. Il affectionnait surtout Grétry qu'il avait pris pour modèle et dont il approche souvent dans l'expression d'intentions comiques et spirituelles. Il se lia avec plusieurs gens de lettres très-distingués qui associèrent leurs travaux aux siens; de ce nombre sont: MM. Hoffman, Dupaty, Bouilly, et surtout M. Etienne. Compositeur ingénieux et fécond, Nicolo a enrichi notre seconde scène lyrique d'un grand nombre de compositions qui ont fait et qui feront encore long-temps les délices des amateurs. On y trouve toujours des motifs heureux, et heureusement développés, quelquefois de la grâce, et surtout une connaissance approfondie des ressources de l'art; son orchestre est toujours riche et son chant léger et brillant. Ce sont ces qualités réunies qui ont fait donner à Nicolo une place distinguée parmi les musiciens modernes. Ses principales compositions sont: I. *Michel-Ange*. II. *Les Confidences*. III. *Le Médecin turc*, opéra plein d'esprit et de finesse. IV. *L'Intrigue aux fenêtres*. V. *Léonce*. VI. *Les Rendez-vous bourgeois*, où le comique est porté au plus haut degré; c'est une des plus aimables folies qui soient au théâtre. Le musicien y a parfaitement secondé la gaîté de l'auteur des paroles. VII. *Un jour à Paris*. VIII. *Cendrillon*, opéra fameux dans les annales théâtrales par la vogue étonnante qu'il obtint lors de sa naissance; il est possible que ce succès excédât un peu le mérite intrinsèque de l'ouvrage, mais ce n'était pas

une raison pour vouloir rendre ce mérite nul, ainsi que l'ont avancé quelques critiques de mauvaise foi. En général la musique de cet opéra est charmânte; plusieurs de ses airs ont eu un succès populaire qui se soutiendra, parce qu'ils sont pleins de grâce et de naturel. *Cendrillon* a été reprise dernièrement et a été encore bien accueillie du public qui a témoigné de l'empressement pour la revoir. IX. *Jeannot et Colin ;* dans cette pièce, le comique se trouve joint à l'expressiou et au sentiment. X. *Le Billet de Loterie*; c'est une bluette fort amusante: on pourrait y trouver déplacé un fort beau rondeau, qui n'est qu'un morceau de placage destiné dans l'origine à faire briller le talent d'une cantatrice distinguée (Mme Duret). XI. Enfin *Joconde*, qui est un des chefs-d'œuvres de l'Opéra-Comique. Nicolo a donné au théâtre de l'Opéra-Comique, plusieurs autres compositions, qui, sans avoir eu la vogue de ceux que nous venons de citer, y seraient encore vues avec plaisir. Ce sont : *le Tonnelier*, *l'Impromptu de campagne*, *la Femme avare*, *la Ruse inutile*, *Idala*, *la Prise de Passau*, *les Créanciers*, *un Jour à Paris*, *Cimarosa*, *l'Intrigue au sérail*, et *la Fête au village*. Il avait aussi fait la musique de différentes pièces, en société avec plusieurs autres compositeurs : de ce nombre, sont : *le Baiser et la Quittance*, *le Petit page*, *Flaminius*, *la Victime des arts*, etc., etc. Quand Nicolo fut enlevé aux arts, il travaillait à la composition d'un opéra-féerie intitulé : *Aladin* ou *la Lampe merveilleuse*, dont la partie la plus essentielle, c'est-à-dire le chant, était presque terminée. Cet opéra, achevé par deux agréables compositeurs, a été représenté en 1822, avec un succès prodigieux, sur le théâtre de l'Académie royale de musique. La vogue que cette production a obtenue est due, il est vrai, autant à la beauté et au merveilleux du spectacle, qu'au charme de la musique de Nicolo ; il serait donc injuste d'attribuer tout l'honneur du succès au compositeur. Il serait également injuste d'admirer tout dans cette composition musicale ; si on y trouve des motifs heureux, des airs pleins de grace, de fraîcheur et de suavité, on pourrait aussi y signaler de nombreuses négligences, des réminiscences trop frappantes, des endroits faibles et languissans. Au reste les beautés de cet ouvrage appartiennent toutes au talent de Nicolo, tandis qu'il ne saurait être responsable de ses défauts, la mort ne lui ayant pas permis d'y mettre la dernière main. Pendant son séjour en Italie et à Malte, Nicolo avait fait représenter plusieurs opéras italiens, dont les principaux sont : *l'Avviso ai maritati*, *Artaserse*, *Rinaldo d'Asti*, *il Barbiere di Seviglia*, *i due Avari*, *Ginevra di scozia*. Nicolo était un de nos plus habiles pianistes; il possédait au plus haut degré l'art de toucher de l'orgue, et jouait de plusieurs instrumens. Cet agréable compositeur est mort à Paris le 23 mars 1818, âgé de 41 ans.

POMMEREUL (François-René-Jean de), ancien directeur de la librairie, né à Fougères le 12 décembre 1745, d'une famille

noble, était capitaine dans le corps royal d'artillerie avant la révolution, dont il embrassa les principes avec un zèle enthousiaste; ayant été envoyé à Naples, en 1790, pour concourir à l'organisation de l'artillerie dans ce royaume, son absence le fit regarder comme émigré en France, où il ne revint qu'après la terreur. Il servit quelque temps dans les guerres de la révolution, et obtint le grade de général de division. Il quitta ensuite la carrière des armes, et obtint la préfecture d'Indre-et-Loire, d'où il passa plus tard à celle du nord, où il resta jusqu'au mois d'octobre 1810. Il avait été créé baron depuis plusieurs années et il fut appelé au conseil d'état. M. Portalis ayant été disgracié lors des différens entre Napoléon et le souverain pontife, Pommereul le remplaça à la direction générale de l'imprimerie et de la librairie. Il dirigea cette partie importante de l'administration avec une rigueur excessive, et cependant en harmonie avec le despotisme impérial; après la déchéance de Napoléon en 1814, il quitta Paris et se rendit en Bretagne. Au 20 mars de l'année suivante, il reparut dans la capitale, et rentra au conseil d'état; après le second retour du roi, il fut compris dans l'ordonnance du 24 juillet qui le força de quitter la France. Il se retira dans les Pays-Bas, et reçut ordre de quitter Bruxelles, en août 1816, après avoir été gardé à vue pendant plusieurs jours par ordre du roi des Pays-Bas. Depuis cette époque, Pommereul obtint la permission de rentrer en France; il est mort à Paris, le 5 janvier 1823. Etant préfet d'Indre-et-Loire, il avait causé un grand scandale par la publication officielle d'un almanach dont tous les noms des saints étaient remplacés par ceux des philosophes et par des figures emblématiques, représentant leurs systèmes. Il a laissé un grand nombre de compilations et d'autres écrits, dont les principaux sont: I. *Histoire de l'île de Corse*, 1779. II. *Recherches sur l'origine de l'esclavage religieux et politique du peuple en France*, 1781. III. *Des chemins et des moyens les moins onéreux de les construire et de les entretenir*, 1781. IV. *Manuel d'Epictète*, 1783. V. *Réflexions sur l'histoire des Russes*, par M. Lévesque, 1783, in-12. VI. *Etrennes au clergé de France*, ou *explication d'un des plus grands mystères de l'église*, 1786. VII. *Essai minéralogique sur la solfatare de Pouzzoles*, traduit de l'italien de Breislak, 1792. VIII. *Vues générales sur l'Italie et Malte*, 1797. IX. *Campagne du général Bonaparte en Italie*, 1797, in-8°, ou 2 vol. in-12. X. *L'art de voir dans les beaux-arts*, traduit de l'italien de Milizia, 1798, in-8°. XI. *Voyages physiques et lithologiques dans la Campanie*, par Scipion Breislak, traduit du manuscrit italien, 1801, in-8°, etc., etc. De Pommereul a été aussi un des collaborateurs de *l'Art de vérifier les dates*, du *Dictionnaire géographique et historique de Bretagne*, de *l'Encyclopédie méthodique*, et de plusieurs autres recueils. Lalande avait donné à Pommereul une place dans son *Dictionnaire des athées*.

PRÉVOST (........), peintre français, mort vers la fin de 1822,

s'est acquis une réputation brillante et méritée dans le genre des Panoramas. Avant que les Panoramas eussent fait connaître universellement son nom, il avait exposé des ouvrages qui pour la couleur et la composition, le firent comparer à Claude Lorrain. Le célèbre David, après avoir passé une matinée entière à admirer une des savantes productions de Prévost, se retira vers ses élèves qui l'entouraient, en leur disant : *Messieurs, c'est ici qu'il faut venir faire des études d'après nature.* Prévost se recommandait par ses vertus privées, aussi bien que par son talent, à l'estime et à l'admiration de tous ceux qui le connaissaient; son extrême modestie faisait peu de cas de son mérite, et applaudissait franchement à celui des autres. Il était chéri de ses élèves auxquels il prodiguait ses conseils et ses leçons, et qu'il aida plus d'une fois de sa bourse avec une délicatesse et une générosité qui font l'éloge de son cœur. Une fortune honnête qu'il avait acquise était le fruit de 25 années de travaux pénibles et honorables. Sa vie fut souvent exposée pendant les voyages qu'il fit dans les différentes parties du globe, et dont le dernier surtout détruisit pour toujours son bonheur. La perte du jeune Cochereau, son neveu, qui mourut dans ses bras près d'Athènes, lui laissa une mélancolie profonde qui a abrégé ses jours.

RENNEVILLE (........ Mme. Senneterre de), auteur d'un grand nombre d'ouvrages consacrés à l'éducation de la jeunesse et à l'amusement de l'enfance, morte le 15 octobre 1822, a publié entr'autres ouvrages : *Charles et Eugénie*, *les Bons petits enfans*, *les Jeunes vierges*, *les Coutumes Gauloises*, *le petit Philippe, ou l'émulation excitée par l'amour filial*, etc. Quand la mort l'a surprise, elle allait publier *les Femmes illustres de la Grèce et de Rome.* Privée fort jeune d'un riche patrimoine, cette dame a offert un nouvel exemple des ressources précieuses que procure une bonne éducation, contre l'inconstance de la fortune. Tous ses écrits sont empreints de l'amabilité qui la caractérisait, et respirent la morale la plus pure.

SÉGUR (Octave de), homme de lettres, né vers 1778, mort le 16 août 1818, à l'âge d'environ quarante ans, a publié les ouvrages suivans : I. *Flore des jeunes personnes*, ou *lettres sur la botanique*, écrites par une Anglaise à son amie et traduites de l'anglais, 1801, in-12; troisième édition, 1810, in-12, avec 12 planches. II. *Othelvina*, traduit de l'anglais de M. Horsley, 1802, 2 vol. in-12. III. *Belinde*, conte moral de M. Edgeworth, traduit de l'anglais, 1802, in-8°. IV. *Lettres élémentaires sur la chimie*, d'après les cours dirigés par les professeurs de l'école polytechnique, 1803. 2 vol. in-12; traduit en hollandais, 2 v. in-8°, 1812.

TENON (Jacques), chirurgien distingué, membre de la classe des sciences physiques et mathématiques de l'institut de France, naquit à Sépaux, près Joigny, le 22 février 1724, d'une famille qui exerçait la chirurgie de père en fils. Il vint à Paris en 1741,

et bientôt il y fut remarqué de Winslow qui lui facilita l'étude de l'anatomie, et d'Antoine et de Bernard de Jussieu qui l'initièrent dans celle de la botanique. Nommé en 1744, chirurgien aide-major de première classe à l'armée de Flandre, il fut à même de mettre à profit les nombreuses connaissances qu'il avait acquises sur son art. De retour à Paris, il obtint au concours la place de chirurgien principal de la Salpêtrière, auprès duquel il ouvrit une maison d'inoculation qui devint bientôt célèbre. On peut dire qu'après La Condamine, ce fut Tenon qui contribua le plus à propager cette pratique, alors toute nouvelle en France, et à laquelle plus tard il ne balança pas de préférer celle de la vaccine aussitôt qu'il put en apprécier l'incontestable supériorité. Enfin il devint membre du collège et de l'académie royale de chirurgie, après avoir soutenu publiquement, sur la cataracte une thèse latine que Haller s'empressa de recueillir, tant pour la bonté de sa doctrine, que pour la pureté de son style. Peu de temps après, il succéda, dans la chaire de pathologie, à Andouillé devenu depuis premier chirurgien du roi. Tenon acquit en peu de temps une réputation aussi brillante que solide. Les souverains étrangers lui adressaient des élèves à former, et lui en demandaient de tout formés pour le service de leur cour ou de leur armée. A l'âge de 33 ans, il fut reçu à l'académie royale des sciences à la place vacante depuis sept ans de J. L. Petit. Tenon s'acquit, tant par ses travaux que par la fermeté de son caractère, une telle prépondérance, que les académiciens les plus en crédit, ayant voulu faire supprimer la classe de l'anatomie, science qu'ils disaient épuisée, il remporta sur eux une victoire d'autant plus honorable qu'elle fut long-temps disputée. Possédant une âme éminemment philantropique, Tenon n'épargna ni ses soins ni sa bourse pour améliorer les hôpitaux et les prisons, et pour rendre ces asiles du malheur et de l'inconduite beaucoup plus commodes et plus salubres. Il ne dépendit pas de lui que l'Hôtel-Dieu de Paris, ne fût transporté loin du centre de cette cité populeuse; mais n'ayant pu réussir, il attaqua du moins avec force les abus et les usages meurtriers qui régnaient depuis si long-temps dans cette maison immense d'où ils ont enfin disparu. Appelé à la première assemblée législative, au commencement de la révolution, il y déploya ce zèle et cet amour du bien qui présidaient à toutes ses actions. Aucun publiciste ne s'occupa avec plus de zèle des moyens de remédier à la mendicité; sa vie entière fut consacrée au bonheur de ses semblables et au soulagement de l'humanité souffrante. Enfin, après avoir fourni une carrière bien remplie, il s'éteignit le 15 janv. 1816, à l'âge de 92 ans. La mort de Guyton de Morveau et de Mentelle qu'il aimait beaucoup l'avait vivement frappé. Quelques jours avant sa mort, il était venu assez bien portant à une séance publique de l'institut; mais ayant eu froid en s'en retournant, il eut, le lendemain, de la fièvre et de l'oppression. Deux de ses collègues étant allés le voir, au nom de la société de la faculté de médecine, il leur dit : *la mort et moi som-*

Digitized by Google

mes en présence ; certes, je ne reculerai pas devant elle. Sa maison pouvait à peine contenir les dessins, les instrumens anciens et modernes, les pièces d'anatomie, les os extraordinaires ou malades, les modèles de toutes sortes d'appareils qu'il y accumulait chaque jour; et quand au milieu de ces nombreuses collections, de ces savans débris de la vie, de ces monumens divers des misères de l'homme, on allait le visiter, on le voyait s'animer d'une nouvelle ardeur; il semblait rajeunir et on admirait à la fois son inépuisable mémoire, son infatigable activité, la profondeur de ses vues, et sa ferveur toujours croissante pour l'avancement des sciences et le bonheur du genre humain. On a de Tenon, les ouvrages suivans : I. *Observations sur les obstacles qui s'opposent aux progrès de l'anatomie*, 1785, in-4°. II. *Mémoires sur les hôpitaux de Paris*, imprimés par ordre du roi, 1788, in-8°. III. Des Mémoires dans le recueil de l'institut, entr'autres celui sur l'exfoliation des os; ses recherches et ses observations sur les dents doivent aussi occuper une place remarquable dans le même recueil. Il a aussi laissé un grand nombre de manuscrits. M. le baron de Percy, l'un des collègues de Tenon, a prononcé sur sa tombe un discours funèbre, auquel nous avons emprunté les principaux traits de cet article.

VAN-SPAENDONCK (GÉRARD), habile peintre de fleurs, naquit le 23 mars 1746 à Tilbourg en Hollande. Il manifesta de bonne heure un goût très-vif pour la peinture des fleurs, et il fut bientôt à même de cultiver ses heureuses dispositions dans l'école d'Herreyns, peintre à Anvers, père du célèbre professeur de ce nom, placé aujourd'hui en Hollande à la tête de l'académie des arts. A l'âge de 24 ans, Van-Spaendonck quitta son pays natal, et vint se fixer à Paris qui lui offrait un exercice lucratif de ses talens. Aux études qu'il avait faites dans la peinture des fleurs, il avait joint avec succès la pratique de la miniature, et c'est ce qui fut l'origine de sa fortune et de sa réputation. Il trouva bientôt plus d'occupation qu'il n'en voulut dans ce genre ; il dut encore à la vogue que lui donna la miniature, de faire un grand nombre de connaissances parmi lesquelles il rencontra des amis et des protecteurs. Watelet, l'homme de ce temps le plus éclairé dans les arts, devina ce qui devait être un jour le talent de Van-Spaendonck, et chercha les moyens de le fixer en France. Van-Spaendonck obtint en 1774, la survivance de la place de peintre en miniature du roi. Cette nomination augmenta encore la vogue dont il jouissait, et il n'y eut bientôt personne, qui ne voulût porter avec soi, sur un dessus de boîte, un vase de fleurs de Van-Spaendonck. Ce fut vers ce temps que notre artiste produisit plusieurs de ces grands tableaux de fleurs qui fixèrent sa réputation, et excitèrent une admiration générale. Il sembla se surpasser lui-même dans les ouvrages qui lui ouvrirent en 1781, les portes de l'académie, et qui figurèrent bientôt avec éclat aux brillantes expositions du Louvre. Depuis cette époque sa célébrité alla toujours croissante ; chaque année le salon faisait admirer de

nouveaux chefs-d'œuvre sortis de son pinceau. Van-Spaendonck ne fut point inquiété pendant la révolution. Il entra en 1793, au jardin des plantes, comme administrateur et professeur d'iconographie. Van-Spaendonck n'acquit pas moins d'honneur dans ce poste qu'il n'en avait acquis jusque-là par son pinceau. Il y rendit de grands services aux arts, et forma un grand nombre d'élèves. De son école sortirent de nombreux essaims de peintres de fleurs, de dessinateurs de plantes, auxquels on doit tous ces beaux et utiles ouvrages qui, répandus dans toute l'Europe, enrichissent la bibliothèque du naturaliste et les galeries de l'auteur, où les images et les portraits de chaque plante et de chaque production naturelle, se trouvent reproduits avec une illusion complète et avec une fidélité incroyable. Après les orages révolutionnaires, Van-Spaendonck concourut à la formation de l'institut, et ne cessa depuis cette époque, d'être un des plus beaux ornemens de la classe des beaux-arts. Il parvint jusqu'à l'âge de 76 ans, jouissant d'une santé constante, et d'une humeur toujours égale. Il fut enlevé tout-à-coup à ses nombreux amis et aux arts, le 11 mai 1822. M. Hersent lui a succédé à l'académie des beaux-arts. M. Quatremère-de-Quincy, secrétaire perpétuel de cette académie, a fait un éloge historique fort intéressant de Van-Spaendonck. Il y loue également son grand talent et ses qualités personnelles. « Ce qui donnait, dit-il, une valeur particulière à ses peintures indépendamment du charme de leur couleur, c'est que l'esprit y rencontrait une pensée secrète, le sentiment des impressions nouvelles; c'est que la science y trouvait comme fixés et rendus durables, ces phénomènes fugitifs des habitudes, des sympathies, des répugnances, des amours des plantes. Ainsi poète sans le savoir et naturaliste sans le vouloir, il sut, non plus par des fictions aimables et cependant trompeuses, mais par l'enchantement même de la réalité, faire parler de nouveau aux fleurs, une langue à la fois philosophique et poétique; en sorte que ses tableaux, après avoir opéré les séductions qui tiennent à l'accord des couleurs, appelant l'intelligence à l'admiration d'une autre espèce d'harmonie, font voir plus qu'ils ne montrent, portent l'imagination bien au-delà des sensations de la vue, et vont jusqu'à faire servir l'art de démonstrateur à la science. Rendre compte ici des principaux ouvrages de ce célèbre artiste, n'est pas une entreprise que la plume de l'écrivain puisse tenter. Les objets de ce genre de peinture ne sauraient présenter à la description rien de ce qu'on appelle action, scène de mouvement, sujet d'expression....... Il ne nous est guère donné de faire saisir dans la partie des peintures de M. Van-Spaendonck qui correspondrait à celle de l'invention, autre chose que le mérite de l'ordonnance ou de la composition des fleurs et des fruits qui s'y mêlent souvent, mérite qui ajoute à leur agrément, celui des accessoires, celui des détails, des variétés que le goût sait tirer, soit du site ou du local, soit des étoffes qui servent à l'opposition, à l'effet des fleurs, soit de la richesse des vases qui les reçoivent; car il n'y a pas de

luxe d'ornemens que le luxe des fleurs n'admette; étant elles-mêmes le plus grand luxe de la nature, elles ne redoutent ni la comparaison, ni le voisinage d'aucun autre. M. Van-Spaendonck porta cette partie d'ordonnance et de composition au plus haut point de grâce, d'élégance et d'illusion. »

VILLETTE (Reine-Philiberte-Rouph de Varicourt, marquise de), née à Pougny, le 3 juin 1757, était fille d'Etienne-Rouph de Varicourt, lieutenant-colonel de cavalerie et officier dans les gardes du roi, qui appartenait lui-même à une famille dans laquelle l'honneur et le mérite étaient héréditaires. Une beauté rare, des grâces séduisantes et modestes tout à la fois, une amabilité qui subjuguait tous les cœurs, une bonté que rien ne pouvait altérer, furent autant de dons que Mlle de Varicourt reçut de la nature, et que sa famille eut soin de cultiver par une bonne éducation. Des rapports de bon voisinage et d'amitié existaient entre M. de Varicourt et Voltaire, qui depuis long-temps faisait sa résidence à Ferney. Mme Denis, nièce de ce dernier, ayant vu Mlle de Varicourt, fut charmée de l'agrément de son esprit et de son caractère, et ne pouvant plus se passer de la société d'une personne aussi aimable, elle obtint de ses parens qu'elle viendrait demeurer à Ferney; de là, l'erreur généralement répandue que Voltaire avait adopté Mlle de Varicourt. Le patriarche de Ferney conçut, il est vrai, pour elle, l'intérêt le plus tendre, la plus vive amitié, et, si l'on veut même, une affection vraiment paternelle; il l'entourait des soins les plus touchans, les plus empressés; il la regardait comme nécessaire à son existence, lui donnait les noms les plus affectueux; on sait qu'il l'appelait souvent *Belle et Bonne*, et ce surnom justement mérité lui restera. Mais tout cela n'est pas une adoption; ce sont des marques d'amitié, rien de plus. D'ailleurs, quoique M. de Varicourt eût dix enfans, il n'était pas père à en laisser adopter un seul par qui que ce fût, et ce qu'il y a de vrai, c'est que Voltaire n'adopta pas sa fille, qu'il ne la dota point, et que, quoique mort dans son hôtel à Paris, il ne lui laissa pas même le moindre souvenir dans son testament. Ce fut à Ferney, dont elle était un des plus beaux ornemens, que M. le marquis de Villette, appelé par Voltaire le *Tibulle français*, vit et connut Mlle de Varicourt, dont les charmes eurent le pouvoir de fixer son cœur. Le marquis de Villette l'épousa le 12 novembre 1777; le mariage fut célébré dans la chapelle de Ferney, en présence de six oncles de Mlle de Varicourt, tous frères, tous chevaliers de Saint-Louis; Voltaire présidait à la cérémonie, affublé d'une pelisse fourrée dont l'impératrice de Russie lui avait fait présent. Cette dernière circonstance n'a sans doute pas peu contribué à accréditer l'erreur que nous avons déjà réfutée; mais, en l'examinant de près, il est facile de voir qu'elle ne saurait être d'aucun poids. Ne paraît-il pas en effet assez naturel que Voltaire présidât à cette union? son grand âge, sa qualité de maître du lieu, son nom célèbre à tant de titres, l'intérêt qu'il portait à la jeune mariée, tout ne semblait-il pas lui assigner la place d'honneur? On sait d'ailleurs qu'il ne fuyait pas,

qu'il recherchait même les occasions d'exercer ces sortes d'actes de patronage. Mlle de Varicourt, devenue Mme de Villette, conserva pour Voltaire les sentimens de reconnaissance et d'amitié qu'elle lui devait, et elle lui prodigua des soins jusqu'à sa mort qui ne suivit que de quelques mois le mariage des deux époux. Madame de Villette parut alors dans le monde, où ses brillantes et estimables qualités la faisaient rechercher de tous ceux qui la connaissaient ; il suffisait de l'avoir vue une fois pour l'aimer toujours. Restée veuve en 1793, elle passa dès-lors dans la retraite la plus grande partie de son temps, s'occupant de l'éducation de ses enfans, faisant le bonheur de tous ceux qui l'entouraient, et leur servant de modèle par la pratique constante des vertus chrétiennes. Chaque semaine, elle faisait elle-même des distributions de secours aux pauvres de sa paroisse. Elle a été enlevée à sa famille le 13 novembre 1822, à l'âge de 65 ans. Les relations qu'avait eues Mme de Villette avec Voltaire et avec plusieurs autres philosophes, ont pu faire croire à plusieurs personnes que cette dame était elle-même entachée de ce qu'on est convenu d'appeler *philosophie*. Nous rendrons donc hommage à la vérité, en détruisant ces préventions. Elevée dans des principes de religion et de piété, Mme de Villette ne les a jamais oubliés, et c'est accompagnée des mêmes sentimens, qu'elle est descendue dans la tombe. Les relations qu'elle avait eues avec les philosophes n'étaient que des relations de société, et non d'opinion; elle n'était aucunement initiée dans leurs secrets : Voltaire n'en ouvrit jamais la bouche en sa présence ; dans la suite personne ne fut plus étonné qu'elle d'apprendre que Voltaire était l'auteur de tant de livres immoraux et irreligieux, et elle ne pouvait concevoir que la plupart eussent été composés pendant qu'elle demeurait elle-même à Ferney. On peut consulter sur Belle et Bonne, la correspondance de Voltaire.



XIMENÈS (Augustin-Louis, marquis de), né le 26 février 1726, était d'origine espagnole, d'une ancienne maison d'Aragon, différente de celle du fameux cardinal Ximenès, et qui passa depuis en Catalogne, ensuite en France. Le marquis de Ximenès entra de bonne heure au service, et il se trouva, en qualité de lieutenant des gendarmes de Flandre, à la fameuse bataille de Fontenoy, où il eut un cheval tué sous lui. Le marquis de Ximenès consacra par goût la plus grande partie de sa longue carrière à la culture des lettres et principalement de la poésie dramatique, où il n'obtint pas cependant de brillans succès. Il est mort à Paris le 1er juin 1817. Le marquis de Ximenès publia vers 1778, une nouvelle édition de ses Œuvres, c'était un recueil de poésies, d'héroïdes, d'épîtres en vers et d'essais dramatiques tirés d'Homère. Ces études pouvaient être assez bonnes pour un jeune homme, mais il ne fallait pas les publier. Le marquis de Ximenès avait cherché à épouser Mme Denis, et à se faire ainsi héritier éventuel de Voltaire, mais la veuve Denis refusa deux fois sa main. Il fit un très-mauvais mariage, et tomba dans la misère et dans l'obscurité. Grimm dit qu'il était l'homme le plus malpropre et le plus désagréable de son siècle.

Voilà pourquoi M. le comte de Thiard le voyant un jour indécis sur la manière dont il ferait mourir un Mustapha, dans une de ses tragédies, lui dit: *Je le sais bien, moi, vous l'empoisonnerez ;* c'est M. de Thiard qui disait aussi en le voyant un jour aller souper tête à tête avec un de ses amis, et tout le monde s'inquiéter de la manière dont il passerait leur soirée, que *c'était pour y marcher à quatre pattes tout à leur aise.* Mais accoutumé aux traits de la satire et aux bons mots, le marquis de Ximenès repoussait quelquefois les agresseurs avec des reparties heureuses. On lui avait un jour emprunté sa petite maison pour une partie de plaisir; on craignit qu'il ne voulût en être, et on chercha différentes tournures pour lui faire entendre qu'il ne fallait pas qu'il y vînt. Après avoir joui de leur embarras : « Soyez tranquilles, messieurs, leur dit-il, j'use de ma petite maison comme de ma petite loge à l'Opéra ; je n'y vais que lorsque les bons acteurs jouent. » Nous ne citerons de ses ouvrages que les suivans : I. *Epicharis*, tragédie en cinq actes et en vers, jouée en 1753 à Paris ; l'auteur avait envoyé son manuscrit à Voltaire, qui était alors à Postdam. Ce grand poète écrivit à ce sujet une lettre qu'on trouve dans sa correspondance. Cette pièce n'eut point de succès et l'auteur la jeta au feu. On croit qu'elle n'a pas été imprimée ; c'est dans cette pièce qu'un poignard est appelé

La ressource du peuple et la leçon des rois.

« Cette pièce, dit Grimm, est fort mal, mais assez naturellement écrite. On doit savoir gré à l'auteur de n'avoir pas imité ce style boursouflé que nos jeunes gens ont voulu établir sur la scène. Voici les vers les plus applaudis de la pièce :

Les Dieux, pour appuyer une telle imposture,
N'ont point interrompu le cours de la nature.

Je ne sais si c'est par leur grand sens que ces vers se sont fait remarquer ;

Un prêtre fanatique
Va plus loin que la haine et que la politique.

Ce n'est sûrement pas à leur élégance, c'est à la circonstance des affaires présentes que ces vers doivent leur fortune;

Les cœurs des malheureux n'en sont que plus sensibles.

Ce vers est désapprouvé par la critique; il le regardait comme faux ; nous ne partageons pas son avis, et nous renvoyons le lecteur, pour en juger, à ce beau vers de Virgile :

Non ignara malis, miseris succurrere disco.

II. *Amalazonte*, tragédie en 5 actes et en vers, représentée en 1754 ; Paris, 1755, in-8°. III. *César au sénat romain*, poëme, 1759. IV. *Lettres portugaises*, 1759. C'est la traduction en vers de la première et de la quatrième des célèbres lettres portugaises. V. *Lettres sur la nouvelle Héloïse*, 1761, in-8°. VI. *Don Carlos*, tragédie en 5 actes et en vers, jouée à Lyon, en 1761. VII. *Poëme sur l'amour des lettres*, 1771, in-8°. VIII. *Discours en vers à la louange de Voltaire*, 1784, in-8°. IX. *Codicile d'un vieillard*, ou poésies nouvelles, 1792, in-8°, etc. On peut consulter pour de plus amples détails bibliographiques la *Bibliographie de la France* de M. Beuchot.

FIN DU VINGT-SEPTIÈME VOLUME ET DU SUPPLÉMENT.

616660

ADDITIONS ET ERRATA.

Article Méhul, Tome XVIII, page 395, *ajoutez* : l'opéra de *Valentine de Milan* n'a été connu du public qu'à la fin de 1822, époque à laquelle il a été représenté avec un grand succès, et où il a été jugé digne de figurer à côté des chefs-d'œuvre du Tyrtée français.

Tome XXI, page 215, première colonne, troisième ligne, au lieu de 1816, *lisez* 1806; même Tome, même page, seconde colonne, 24me ligne, au lieu d'un point après *originale*, il ne faut qu'une virgule.

Tome XXIII, page 27, seconde colonne, il est dit, qu'Anne Radcliffe est morte au commencement de 1809. S'il faut en croire la nouvelle toute récente donnée par des Journaux anglais, cette fameuse romancière n'est morte que le 7 février 1823.

Même Tome, page 331, à l'article de Rochambeau fils, ajoutez ce qui suit : N'ayant pu avec une armée épuisée, reprendre la supériorité, il abandonna cette île en 1803, à l'armée de Dessalines, et fut pris dans la traversée, par les Anglais en 1804. Il fut alors l'objet de dénonciations graves pour sa conduite à Saint-Domingue. De retour en France en 1806, il ne fut remis en activité qu'en 1812, se fit remarquer par plusieurs actions d'éclat, et fut tué le 18 octobre 1813, à la bataille de Leipsig.

D'HAUTEL, IMPRIMEUR, RUE DE LA HARPE, N°. 80.

Digitized by Google

Digitized by Google

